LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1879

DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Des bourgeois s'arrêtaient. (P. 1, col. 1)

FRANCHISE[1]

XI

Le grand parlement des rois.

Sur la frontière de la France et de l'Anjou, dans une belle plaine peu éloignée de la Loire, une nombreuse troupe d'ouvriers s'occupait activement d'un travail mystérieux. Les uns aplanissaient le sol, écrasant sans pitié les cultures qui pouvaient s'y trouver; d'autres creusaient des trous, où l'on plantait aussitôt des pieux; et les curieux, qui n'avaient pas manqué d'accourir des villes ou villages des environs, constataient que ces pieux formeraient une enceinte circulaire, interrompue en deux endroits, et laissant ainsi deux espaces vides situés l'un en face de l'autre. Les ouvriers se hâtaient, car des personnages en costume militaire, qui les avaient divisés en escouades, les surveillaient sans trêve, ne se faisant pas faute de pousser du pied ou de frapper du pommeau de leur épée ceux qui essayaient de se reposer un instant. Un autre personnage, qu'à sa longue robe fourrée, au mortier de velours qui couvrait sa tête et à sa riche escarcelle brodée d'or on reconnaissait pour un puissant seigneur, donnait des ordres aux uns et aux autres, et l'enceinte s'achevait aussi vite que si elle eût été l'œuvre des génies ou des fées.

Des bourgeois, sortis de chez eux pour se promener dans la campagne, s'arrêtaient tout surpris, et échangeaient leurs conjectures sur la destination des travaux; des manants qui revenaient des champs, la pioche ou la cognée sur l'épaule, s'arrêtaient aussi, et plaignaient tout bas les pauvres laboureurs dont on avait ainsi bouleversé les cultures. Les uns et les autres se tenaient un peu à l'écart, pour ne pas être heurtés et maltraités par les ouvriers ou leurs surveillants; mais on les entendait chuchoter entre eux.

« Que font-ils là?

— Une enceinte pour un tournoi, peut-être.

— C'est cela! J'ai vu un tournoi à Angers, il y a un an; les ouvriers ont justement commencé par planter des pieux comme ceux-ci.

— L'enceinte est trop petite pour un tournoi, les chevaliers n'auraient pas la place de combattre.

— C'est peut-être pour un jugement : on parle de barons qui ont forfait à leur serment de vasselage envers le seigneur roi.

— Ou bien l'évêque de Tyr qui va venir prêcher la croisade.

— Ils ont fini de planter les pieux : voilà qu'ils clouent des planches pour les réunir... Ah! voyez donc ce grand char! que porte-t-il?

— Je reconnais l'habit des hommes qui le conduisent, ils doivent être de la maison de notre roi Louis.

— Ah! regardez! voilà un autre char qui vient de l'autre côté : est-il encore au roi?

— Non... je ne connais pas ces habits-là.

— Moi je les connais, j'en ai vu de pareils en

1. Suite. — Voy. vol. XIII, page 337, 353, 369, 385 et 401.

Normandie : les hommes qui les portent sont au roi d'Angleterre. »

Pendant ce temps, les deux chars s'étaient arrêtés aux deux bouts de l'enceinte, et les serviteurs qui les escortaient avaient commencé à les décharger. Ils contenaient de riches tentures, tapisseries de l'Orient, soieries précieuses, épais tapis, coussins moelleux; des siéges variés, incrustés de cristaux et de dorures, et surmontés de dais richement ornés, et enfin deux vastes pavillons, faits des plus belles tapisseries de Flandre et du Poitou, que les serviteurs dressèrent aux deux extrémités de l'enceinte, de manière à fermer les espaces restés ouverts. Ils y portèrent ensuite des escabeaux, des *chaires* et des *faudesteuils*, et des dressoirs où ils étalèrent les plus beaux vaisseaux d'or et d'argent incrustés de pierreries. Enfin on hissa sur l'un des pavillons la bannière d'Angleterre, aux trois léopards d'or en champ de gueules, et sur l'autre la bannière de France, faite de velours bleu et semée de fleurs de lis d'or.

« Ce sont les rois ! dit un bourgeois à sa femme, les rois qui vont venir ici!

— Oui, mais pourquoi ? voilà ce que je voudrais bien savoir. Maître Gervais, vous qui êtes un échevin, un homme d'importance, allez donc, s'il vous plaît, demander ce que tout cela veut dire ! »

Le bourgeois interpellé, un gros homme à la mine florissante, secoua la tête d'un air craintif.

« Allez-y vous-même, dame Havoise, répondit-il; ces valets de grands seigneurs sont polis avec les jolies femmes, tandis qu'ils n'auraient aucun égard pour ma qualité. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le pavillon de l'est est aux armes de France, et que le pavillon de l'ouest est aux armes d'Angleterre.

— Je le vois bien ! Tenez, voilà maintenant qu'ils dressent une tente au milieu de l'enceinte, et qu'ils recouvrent toute la barrière avec de superbes étoffes. Seigneur! quelles riches soieries! quelles belles robes et quels manteaux magnifiques on en ferait!

— Regarde, Havoise, dit à sa jeune femme maître Macaire qui n'était pas fâché de détourner ses réflexions des manteaux et des robes. Voilà des pages qui apportent un trône, un vrai trône, comme on dit que le roi en a un dans son palais de Paris. Vois la couronne d'or qui brille au-dessus !

— Et voilà d'autres pages avec un autre trône... ils le mettent vis-à-vis du premier, et on étend un grand tapis entre les deux... Oh ! je n'y tiens plus ! il faut que je sache ce qu'on va faire. »

Et dame Havoise, quittant le bras de son mari, courut jusqu'au pavillon où flottaient les fleurs de lis, et s'adressant à un archer qui en gardait l'entrée.

« Messire, lui dit-elle avec son plus gracieux sourire, vous savez sûrement ce qu'on prépare ici? Est-ce un tournoi pour les chevaliers, et pourra-t-on le venir voir? ou bien est-ce un jugement, ou bien un parlement de seigneurs qui vont prendre la croix ?

— Rien de tout cela, répondit l'archer; c'est bien un parlement, mais un parlement où il n'y aura que des rois et des princes. Le roi de France, notre maître et seigneur, va présenter au roi d'Angleterre, son vassal, le roi Henri le Jeune, qu'on appelle Henri au Court Mantel, et ses deux frères, les comtes de Poitiers et de Bretagne.

— Ce sont les fils du roi d'Angleterre, n'est-ce pas? demanda maître Macaire, qui avait suivi sa femme.

— Vous êtes savant pour un bourgeois, messire, répondit l'archer. Puisque vous en savez si long, vous n'ignorez pas non plus sans doute qu'ils guerroyaient tous les trois contre leur père et suzerain, ce qui n'est point séant pour des chrétiens et des chevaliers. Aussi notre seigneur le roi, qui est un homme pieux et craignant Dieu, s'est efforcé de les réconcilier; et les trois princes vont venir là sous cette tente que vous voyez, implorer le pardon de leur père et lui jurer foi, hommage et fidélité..... Mais tenez, voici les trompettes qui sonnent; c'est le roi d'Angleterre qui arrive là-bas. Mettez-vous là si vous voulez, avec votre compagnie; vous verrez défiler les cortéges, et en montant sur les coffres vides qu'on a laissés près du char, vous pourrez même voir dans l'enceinte. »

Macaire, Havoise et leur compère Gervais suivirent le conseil de l'archer; et presque aussitôt le vieux roi Henri et son escorte de barons arrivèrent à la porte du pavillon anglais. Leurs chevaux, bardés de fer comme pour une bataille, étaient en outre couverts de caparaçons magnifiques, et les cavaliers, revêtus d'armures brillantes, portaient au sommet de leurs casques de hauts panaches de plumes ondoyantes que le vent dressait et rabattait tour à tour comme il fait des arbres d'une forêt. Le roi Henri mit pied à terre et entra sous la tente, précédé par les grands dignitaires de son royaume, qui portaient devant lui son épée et sa couronne royale. Quoiqu'il ne fût pas âgé, les soucis et les chagrins avaient déjà courbé sa taille et flétri son visage; et l'on voyait, sous son casque d'or à la visière levée, sa barbe blanche et ses joues ridées. Sur son haubert doré et peint de vives couleurs, il portait une tunique de soie pourpre, et sur son épaule gauche une riche agrafe d'or, resplendissante de pierreries, retenait un long manteau flottant, brodé d'or et doublé d'hermine. Havoise, qui le regardait de tous ses yeux, déclara tout bas à ses compagnons qu'il n'y avait rien au monde de plus beau qu'un roi.

A ce moment les trompettes sonnèrent à l'autre extrémité de l'enceinte, et le roi de France arriva avec son escorte. Elle était bien plus nombreuse que celle du roi d'Angleterre; et parmi les barons qui la formaient, l'œil cherchait surtout les fils félons qui venaient s'humilier aux pieds d'un père courroucé. Deux d'entre eux étaient là, Henri et Geoffroy, marchant aux côtés du roi de France, et

faisant mieux ressortir, par leur brillante jeunesse, l'air fatigué et la pâleur de Louis VII. Cependant ce prince paraissait plus jeune que le roi d'Angleterre, quoique en réalité il fût plus âgé; cela tenait sans doute à son visage imberbe : il s'était rasé et avait coupé ses cheveux pour faire pénitence du massacre de Vitry. Il descendit de son palefroi, et, avant d'entrer dans son pavillon, il regarda en arrière, comme s'il eût cherché quelqu'un, et ne put retenir un geste de colère.

« Nous n'avons pas l'habitude d'attendre, beaux cousins, dit-il aux jeunes princes. Votre frère Richard s'est-il amusé à rompre une lance en route? En vérité, il ne sait guère ce qu'un vassal, fût-il fils de roi, doit à son suzerain !

— Richard ne peut tarder, mon seigneur et père, dit d'un ton respectueux un beau jeune homme au teint clair, aux yeux brillants et aux traits réguliers, qui avait, lui aussi, regardé sur le chemin s'il ne venait personne. Il aura été retenu; mais je me porte garant de sa loyauté. Richard a promis de venir, il viendra !



Richard entra. (P. 5, col. 1.)

— Vous l'aimez beaucoup, beau fils; prenez garde de l'aimer trop, quand vous serez roi ! Le voici qui vient, aussi vite que son palefroi peut courir; nous voulons bien oublier son retard. Faites sonner les trompettes; et toi, héraut, va-t'en dire au roi Henri deuxième que nous sommes ici pour tenir parlement avec lui. »

En effet, Richard d'Angleterre, comte de Poitiers, arrivait en retard au rendez-vous. Ce n'était pas sa coutume, quand il s'agissait de coups de lance à donner ou à recevoir; mais ce parlement, où il venait en suppliant et en vaincu, pour traiter de la paix, lui qui ne respirait que la guerre, était fort loin de l'attirer. Il se hâtait maintenant, comme un homme qui vient de prendre une résolution violente, et ses traits contractés portaient l'empreinte d'une colère intérieure; mais peu s'en était fallu qu'il ne vînt pas, et que la réunion pacifique des princes se terminât par le ban de guerre publié contre le vassal rebelle dans tous les pays soumis à leurs épées.

La veille au soir, Richard s'était retiré dans sa chambre et avait congédié ses serviteurs, en protestant avec force imprécations qu'on ne le verrait point s'humilier, qu'il n'irait pas au parlement, qu'il se ferait plutôt assiéger dans tous ses châteaux l'un après l'autre. Et, une fois enfermé, on l'avait entendu rugir et s'agiter comme un lion en cage, brisant les meubles précieux et faisant voler en éclats les buires, les bassins et les hanaps Ses serviteurs effrayés s'étaient enfuis; et le baron de Maulignage, qui l'avait accompagné avec quelques autres chevaliers, commençait à désespérer de l'amener à l'entrevue projetée.

« Tout est perdu ! » dit-il au sire de Rochaiguë, qui se promenait silencieusement dans la vaste salle, écoutant de là les cris de colère de son suzerain.

Le sire de Rochaiguë haussa les épaules.

« Ces colères-là durent-elles longtemps ? demanda-t-il au baron.

— Sa colère sera calmée demain; mais sa résolution ne sera pas changée pour cela. Adieu tous nos projets ! Je suis vieux, et il ne me plaît guère d'user mon reste de vie à maintenir dans l'obéissance des vassaux révoltés. Si Richard lève sa bannière contre son père et le roi de France, je pars d'ici, et je m'en vais retrouver le roi d'Angleterre; j'étais son vassal avant d'être celui de son fils, et mes domaines d'Anjou valent mieux que ceux du Poitou. Me suivrez-vous? Le roi Henri vous donnera sûrement quelque chose de mieux que votre petit fief de Rochaiguë, que nous reprendrons, d'ailleurs, quand nous aurons réduit à néant Richard et la ligue que mène ce fou de Bertrand de Born. »

Guy de Rochaiguë secoua la tête.

« Il vaut mieux faire la paix, dit-il. La ligue sera bien plus facile à vaincre si Richard n'en est plus; et je connais en Poitou des domaines qui me conviendraient mieux que ce que votre vieux roi pourrait me donner en Anjou ou en Normandie. Ne nous décourageons pas : demain Richard sera calmé, et il entendra peut-être raison. »

Le lendemain matin, en effet, à l'heure fixée pour le départ, les deux barons, tout équipés, entrèrent dans la chambre du comte de Poitiers. Richard dormait encore. Au bruit de leurs pas il ouvrit les yeux, et se dressa sur son séant, les traits encore altérés par sa colère de la veille, et regarda d'un air étonné les débris qui l'entouraient. Puis, la mémoire

lui revenant tout à coup, il frémit, ses yeux s'injectèrent de sang, et il cria d'une voix formidable.

« Que faites-vous céans? Je vous l'ai dit, je n'irai pas! Hors d'ici, vassaux rebelles! »

Le baron de Maulignage fit un pas vers la porte. Mais Guy de Rochaiguë ne se rebutait pas si aisément.

« Nous sommes ici pour vous servir, monseigneur, quoi qu'il vous plaise de faire. Quelque parti que vous preniez, ce ne sera pas le moment de se reposer; et pour tomber avec honneur, encore faudra-t-il se hâter de mettre en état de défense tous les châteaux de vos domaines. »

Ce mot « tomber » fit froncer le sourcil à Richard. Il répondit pourtant.

« Vous me suivrez donc, sires chevaliers?

— Partout, monseigneur! dit avec feu le sire de Rochaiguë, en faisant un signe au baron qui n'était guère de cet avis-là. Où irions-nous pour trouver un suzerain plus vaillant et plus magnifique? Puissions-nous vous voir un jour roi couronné! Ce sera un beau jour que celui où nous vous saluerons roi d'Aquitaine!

— Roi d'Aquitaine! s'écria Richard. Un rêve! un rêve que j'ai cru toucher avec la main... sans ces lâches, ces traîtres qui sont mes frères... Que venez-vous parler de royauté d'Aquitaine? Je suis vaincu, je suis trahi! Sire de Rochaiguë, vous disiez plus vrai tout à l'heure, quand vous parliez de tomber... Tomber avec honneur! est-ce qu'on tombe jamais avec honneur!

— On le dit, répliqua le sire Guy d'un ton où perçait la raillerie; les troubadours vous chantent, comme feu Roland, le neveu de Charlemagne. Mais moi, je trouve qu'il y a plus d'honneur à vaincre, à mettre ses ennemis sous ses pieds, soit qu'on se venge d'eux, soit qu'on les dédaigne assez pour leur pardonner. »

Les yeux de Richard étincelaient.

« Que viens-tu me dire, sire chevalier! s'écria-t-il. Veux-tu me faire mourir de fureur? Oui, je la tenais, cette couronne d'Aquitaine: la ligue une fois victorieuse, qui aurait pu m'empêcher de la saisir? Les barons du Poitou, de l'Auvergne, de la Guienne, me saluaient leur libérateur; et qui sait si les domaines de Raymond de Toulouse n'eussent pas bientôt arrondi mon royaume? »

Il s'arrêta un instant, puis levant les mains au ciel:

« Oh! Henri, dit-il d'une voix douce, oh! Geoffroy! oh! Louis de France! m'avoir abandonné! avoir signé une trêve sans m'y comprendre, sans même m'en donner avis! Et aujourd'hui ils vont tous s'unir contre moi! Dites, sires chevaliers, que puis-je faire, à moi seul?

— Si mon suzerain voulait écouter le conseil de son humble vassal, et s'il voulait se rendre au parlement où il est attendu, dit le sire de Rochaiguë d'une voix insinuante, il serait bientôt plus près de la royauté d'Aquitaine qu'il ne l'a jamais été...

— Sire de Rochaiguë, je ne suis pas en humeur de souffrir les bouffons.

— Je ne suis pas un bouffon, mon noble suzerain, je suis votre loyal et fidèle vassal, plus fidèle que ceux qui vous ont leurré, pour se mettre à l'abri de votre puissante épée, de l'espoir d'un trône qu'ils voulaient relever pour un autre... »

Richard bondit comme un lion blessé.

« Expliquez-vous, sire Guy! ce n'est pas l'heure des demi-paroles! Dites la vérité, sinon...

— Hélas! mon noble seigneur, vous êtes trop loyal pour ne pas avoir cru à la sincérité de tous ces félons du Midi; mais si vous aviez entendu leurs discours, quand ils étaient loin de vous! Eux, se donner un roi étranger, un roi anglais! Une fois libres, c'était un homme de leur race et de leur pays qu'ils auraient mis à leur tête.

— Qui? Tu sais qui? Nomme-le-moi!

— On parlait de cela mystérieusement... j'ai entendu murmurer le nom de Raymond de Toulouse...

— Ah! voilà l'ennemi! et tous ces traîtres.... Malheur à eux! Tu avais raison, sire de Rochaiguë, tu es un homme de bon conseil. Je me soumettrai, je m'humilierai, je jurerai foi et hommage à qui on voudra, pourvu que je me venge... Je tiendrai l'Aquitaine par droit de conquête, cela me plaît mieux ainsi! Partons..... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!

— Votre escorte est prête, monseigneur; entendez-vous piaffer les palefrois dans la cour? Souffrez que j'appelle vos pages et vos écuyers pour vous revêtir de vos armes.

— Appelez-les, et qu'on se hâte. Ah! les Brabançons de mon père! c'est moi qui serai leur chef, maintenant! »

Quelques instants après, Richard, vêtu de sa plus brillante armure et enveloppé dans son plus riche manteau, rejoignait dans la cour l'escorte qui l'attendait.

Il sauta sur son palefroi, richement caparaçonné, et donna le signal du départ.

« Eh bien, monseigneur mon père, dit Jehan en venant chevaucher à côté du sire de Rochaiguë, nous allons donc au parlement des rois? J'aurais cru que nous lui tournerions le dos. »

D'un coup d'œil imperceptible, sire Guy désigna Richard.

« J'ai eu de la peine, murmura-t-il, mais j'en suis venu à bout. Gagne vite tes éperons, Jehan; nous aurons des fiefs à choisir en Aquitaine. »

Le soleil était déjà haut sur l'horizon. Richard mit son palefroi au trot, pour arriver à temps au rendez-vous, et tous ses hommes d'armes et ses chevaliers l'imitèrent.

On eût dit des monstres d'acier qui miroitaient au soleil, pendant que la terre tremblait au loin sous leurs pas.

XII

Père et fils.

Lorsque Richard entra dans le pavillon du roi de France, les trompettes sonnaient, et la tapisserie qui fermait le pavillon du côté de l'enceinte venait d'être écartée par deux écuyers qui la soutenaient avec leurs lances. Au même instant, celle du pavillon anglais s'ouvrit aussi et Richard n'eut que le temps de se mettre à côté du prince Philippe et de suivre le roi de France. Ses frères, Henri et Geoffroy, le saluèrent, mais il ne fit pas semblant de s'en apercevoir, sa rancune contre eux n'était point passée. Il salua seulement le roi Louis, qui inclina la tête de son côté d'un air de condescendance, mais qui, ne voulant pas le blâmer de son retard, ne lui adressa point la parole.

Les princes marchèrent au-devant du vieux roi d'Angleterre et arrivèrent en même temps que lui sous la tente où les deux trônes avaient été dressés. Louis VII de France et Henri II d'Angleterre s'y assirent en face l'un de l'autre, entourés chacun des principaux seigneurs de son royaume. Philippe, l'héritier du roi Louis, se tenait debout à la droite de son père; de l'autre côté se trouvaient réunis les trois princes angevins, qui ne pouvaient s'empêcher de baisser les yeux sous le triste regard que leur père attachait sur eux. Henri II n'avait avec lui qu'un seul de ses fils, le prince Jean, encore enfant, que l'on appelait Jean sans Terre, parce que son père ne lui avait donné aucun apanage. Le petit prince, vêtu de riches habits, était debout près de son père, et regardait avec curiosité ses frères qu'il n'avait pas vus depuis longtemps, et dont il entendait dire tant de mal.



Le jeune homme tressaillit, (P. 6, col. 2.)

Il y eut un instant de silence. Le roi Henri contemplait ses trois fils aînés, et quels que fussent ses griefs contre eux, quelle qu'eût été leur ingratitude envers lui, il ne pouvait se défendre d'un retour de tendresse et d'orgueil paternel, en les voyant devant lui, si grands, si forts, quoique le plus âgé eût à peine vingt ans. Il pensait que s'ils étaient là, c'est qu'ils revenaient à lui, qu'ils se repentaient, qu'ils voulaient être désormais des fils soumis, et il se sentait tout ému : Jean sentait trembler le bras que le vieux roi avait passé autour de son cou, pour chercher un appui dans son enfant de prédilection; et, relevant la tête, il vit couler des yeux de Henri deux larmes qui allèrent se perdre dans sa barbe grise.

Le roi de France se leva.

« Henri, roi d'Angleterre, mon vassal pour l'Anjou, la Guienne, la Normandie et autres fiefs, moi, votre frère et suzerain, je vous ai convoqué à ce parle-

ment pour y sceller une réconciliation pleine et entière entre vous et les trois princes ici présents, Henri le Jeune, par vous couronné roi d'Angleterre, Richard, comte de Poitiers, et Geoffroy, duc de Bretagne, vos fils. Tous les trois se repentent de leurs révoltes et rébellions envers vous, leur père et seigneur, et promettent de se conduire désormais en bons fils et en vassaux fidèles. Les recevez-vous à merci, et acceptez-vous leur serment d'hommage?

— Je les reçois, » répondit Henri II d'une voix tremblante; et, au lieu d'attendre, immobile sur son trône, la cérémonie de l'hommage lige, il tendit les bras aux princes en murmurant : « Mes enfants ! »

Si bas que fût cet appel, les trois princes l'entendirent. Il y eut de leur part un moment d'hésitation, puis Henri au Court Mantel, le plus sensible, le plus facile à attendrir des trois frères, cédant à son émotion, courut se jeter dans les bras de son père. Richard et Geoffroy le suivirent; il n'y eut pas d'explications, pas de pardon : tous les griefs, toutes les haines se fondirent dans un embrassement plein d'amour.

Jean s'était écarté; il regardait ses frères d'un air boudeur, et disait à un des seigneurs anglais :

« Le roi oublie tous leurs méfaits; il les embrasse, il leur donnera tout, et moi je resterai toujours Jean sans Terre! »

Cependant, dès que son père l'appela, il vint embrasser ses frères et les assurer de la joie qu'il avait de les revoir.

Le prince Philippe, tout souriant, applaudissait à la réconciliation du père et des fils. Son père se pencha vers lui.

« Voilà la paix établie, beau fils, lui dit-il, et par mes soins; cette guerre nous coûtait trop cher. Mais il faut prendre garde que la paix ne coûte pas plus cher encore, et que toute la famille ne s'unisse pas contre notre couronne. Quand vous serez roi, beau fils, ayez soin de ne jamais les laisser trop longtemps en bonne amitié; il est toujours facile de leur trouver quelque sujet de brouille, quand ils n'en trouvent pas d'eux-mêmes »

Cependant les hérauts et les écuyers s'étaient approchés pour remplir leur office. Les princes angevins furent, l'un après l'autre, dépouillés de leur baudrier, de leur épée, de leurs éperons et de leur casque, et vinrent, un genou en terre, leurs deux mains nues dans les mains du roi Henri, lui jurer foi et fidélité et se reconnaître ses hommes liges. Henri au Court Mantel prononça la formule du serment avec gaieté et abandon, Geoffroy avec insouciance. Quant à Richard, il la dit d'un air résolu; il songeait à se venger des barons d'Aquitaine.

Quand la cérémonie fut achevée, les escortes des deux rois se mêlèrent, et toute la compagnie ensemble se retira vers un manoir appartenant au roi de France, qui voulait ce jour-là traiter magnifiquement Henri II et sa descendance. Arrivés au manoir, les princes et les seigneurs se retirèrent chacun en son particulier, pour échanger leurs armures contre des robes et des surcots de cendal, d'osterin, de samit et de toutes les étoffes de soie, de pourpre et d'or que le Levant fournissait au luxe des fêtes de l'Occident. Tout était en rumeur dans le château; les varlets et les pages allaient et venaient, empressés à servir leurs maîtres; une nuée de serviteurs couvraient la table du festin d'une jonchée de fleurs, et y étalaient la vaisselle d'or et d'argent; ils rangeaient à l'entour les siéges, à dossier plus ou moins élevé, selon le rang des convives, et y plaçaient des coussins; ils étendaient de riches tapis sur le pavé de la salle, et suspendaient aux murailles des tapisseries à personnages. Dans les cuisines, le maître-queux surveillait ses rôts et donnait ses ordres, d'une voix retentissante, à une armée d'aides et de marmitons, tout en mélangeant lui-même les diverses substances dont se composait la sauce cameline, où son talent devait briller du plus vif éclat.

Au milieu de toute cette confusion, personne ne remarquait un chevalier, revêtu d'une simple cotte de mailles, sans insignes et coiffé d'un morion sans panache, dont la visière restait baissée. Il parcourait les corridors et les escaliers, prêtant l'oreille à tous les bruits, cherchant ou attendant quelqu'un ou quelque chose, et ne paraissant point pressé d'aller s'apprêter pour le festin.

Tout à coup il s'arrêta; il venait de reconnaître une voix. Il resta immobile et attendit. Bientôt des pages, des écuyers, des serviteurs, sortirent de la chambre près de laquelle il se tenait caché, dans un angle sombre; et il vit, par la porte entr'ouverte, qu'il n'y restait plus qu'une seule personne, un jeune seigneur richement vêtu, à la taille svelte et au gracieux visage, qui jouait d'un air ennuyé avec la poignée enrichie de pierreries du coutelas passé dans sa ceinture. L'inconnu quitta son embuscade, entra et referma la porte derrière lui.

« Salut à Henri le Jeune! dit-il d'une voix railleuse. J'ai voulu être le premier à saluer le nouvel homme lige du roi d'Angleterre! »

Le jeune homme tressaillit, rougit, et s'élançant au devant du nouveau venu :

« Bertrand! Imprudent! que faites-vous ici? Si quelqu'un des hommes de mon père vous voyait!

— Le prince Henri doit savoir que le danger n'est pas ce qui arrête Bertrand de Born. Et puis, quand je serais pris, quand je serais tué, qu'importe? Tient-on à vivre, quand on a vu ce que j'ai vu aujourd'hui? »

Henri au Court Mantel baissait la tête, et sa main tourmentait la frange de son manteau.

« Bertrand, mon ami, le plus cher de mes amis, que pouvais-je faire? Le roi avait passé la mer, vainqueur des Écossais, vainqueur des Gallois, suivi et soutenu par toute l'Angleterre; le roi de France m'abandonnait, la Normandie m'échappait... Et puis, *il* est mon père, Bertrand! il m'aimait tant! il était si joyeux, le jour où il me fit couronner, de me

servir lui-même, moi qui n'étais encore qu'un enfant! Et aujourd'hui, après toutes mes rébellions, comme il m'a tendu les bras! Non, Bertrand, je ne pouvais pas résister à mon père!

— Je comprends cela; pour l'amour d'un père, on peut se contenter de n'être plus qu'un vassal, après avoir été un roi couronné. Mais il y a des choses qu'on ne fait pas, Henri Plantagenet: c'est de tourner ses armes contre ses amis de la veille et de devenir traître envers ceux qui vous ont été fidèles!

— Ah! vous allez trop loin, aussi, sire de Hautefort! s'écria Henri. Pour m'appeler traître, il faut que vous soyez bien sûr de ma loyauté à vous garder le secret, quand il me serait si facile d'ouvrir cette porte et de vous livrer à vos ennemis.

— Pardonnez cette amertume, prince Henri, à l'ami inconsolable. Il est dur de pleurer sur une amitié morte: mais à Dieu ne plaise que je veuille vous offenser, vous qui m'avez été plus cher qu'un frère ou qu'un fils. Et maintenant même que tout est fini entre nous, votre honneur m'est cher encore, et je voudrais épargner une tache à votre écu.

— Mais que craignez-vous, Bertrand? dit le jeune homme. Que le pays se soumette comme moi, puisque nous ne pouvons pas faire autrement, et reçoive les hommes du seigneur roi d'Angleterre, et aucun malheur n'arrivera. »

Bertrand sourit amèrement.

« Aucun malheur n'arrivera! Quand les barons anglais ruineront les bonnes villes par leurs exactions, qu'ils révolteront nobles et bourgeois par leurs exigences; quand ils traiteront les hommes libres de l'Aquitaine comme des serfs saxons, quand ni les champs ni les hommes ne seront à l'abri de leurs dévastations et de leurs brutalités, comment voulez-vous que personne ne se révolte? Et alors le roi Henri, avec ses Brabançons et ses Gallois, reviendra livrer au carnage ce beau pays où vous étiez tant aimé; et vous, son homme lige, vous viendrez aussi, il le faudra, assiéger les châteaux de vos meilleurs amis, les livrer à la torture et à la mort, et dépouiller leurs orphelins! »

Henri était pâle, et ses lèvres tremblaient.

« Bertrand, mon ami, balbutia-t-il en serrant les mains du chevalier, cela ne sera pas, je vous le jure... Je serai là, j'empêcherai... je protégerai mes chers Aquitains!

— Je veux le croire, répondit Bertrand, qui fixait ses yeux brillants sur ceux du jeune prince; mais si vous échouez? si mes prédictions se trouvent vraies?

— Alors, Bertrand, Henri Plantagenet ne sera pas parmi les bourreaux, je vous en donne ici ma foi!... Partez maintenant, partez, je vous en conjure; l'heure avance, on va corner l'eau pour le festin, vous serez entouré, reconnu... Partez, conservez votre vie, pour moi, pour votre pays! »

Le bruit et le mouvement redoublèrent dans les corridors, où se formaient les cortèges des princes. Bertrand de Born fit un signe d'adieu au jeune Henri et disparut se glissant à travers les groupes. Il sortit du château sans être arrêté, sauta sur un palefroi que lui tenait son écuyer, caché derrière une haie, piqua des deux et s'éloigna dans la direction du Midi. Tout en chevauchant, il souriait et murmurait tout bas: « Il est à moi; il sera à moi, et les autres aussi, toutes les fois que je voudrai. Ces princes angevins, quelles têtes faibles et faciles à persuader! Avec eux, je l'ai dit souvent, je n'ai jamais eu besoin que de la moitié de mon esprit! »

A suivre. Mme C. COLOMB.



LES PAYS SLAVES DE LA TURQUIE [1]

V

La Roumélie orientale.

Suivant la marche des événements qui se déroulent depuis quatre ans dans la péninsule des Balkans, nous avons tour à tour étudié la Bosnie et l'Herzégovine, premier sujet de la guerre, puis la Serbie, la Roumanie et la Dobroudja[2], enfin la Bulgarie.

Est-il nécessaire de rapporter ici que, par le traité de Berlin de 1878, la Bulgarie a été constituée en principauté autonome, gouvernée par un prince vassal du sultan.

La nouvelle Bulgarie s'étend entre la rive droite du Danube, la mer Noire, les Balkans et la Serbie.

Mais ce territoire est loin de représenter le pays que réclament les Bulgares; selon eux leur frontière devrait être reportée au sud jusqu'au mont Rhodope, sinon jusqu'à la mer Égée. La Porte appuyée par l'Angleterre a repoussé ces prétentions: mais, forcée

1. Voy. vol. VI, page 264 et vol. VIII pages 134, 158 et 198.
2. Voy. vol. IX, pages 54, 71 et 408.

cependant par l'attitude des populations, elle a dû donner à cette Bulgarie méridionale une semi-indépendance. Elle en a constitué, sous le nom plus ou moins exact de Roumélie orientale, une province jouissant d'un gouvernement autonome sous la direction d'un prince chrétien.

Le nom de Roumélie, c'est-à-dire le pays des Romains, avait été donné par les conquérants Osmanlis aux anciennes provinces de Thrace et de Macédoine de l'Empire grec de Byzance. Cette province comprenait Constantinople lui-même.

La Roumélie orientale nouvellement formée n'embrasse qu'une partie de la Thrace, laissant en dehors Andrinople et le cours inférieur de la Maritza.

Telle qu'elle est, cette province embrasse cependant une des plus belles parties de la péninsule turque. C'est une vaste plaine entrecoupée de collines, s'appuyant au nord à la chaîne des Balkans, au sud au mont Rhodope. La Maritza et ses affluents l'arrosent et lui donnent la fertilité.

Les Bulgares, qui forment l'incontestable majorité de la population de la Roumélie orientale, ont transformé cette plaine en un magnifique jardin. Ils y cultivent des céréales renommées et y font une des meilleures soies de l'Europe. Késanlik est célèbre pour ses cultures de rosiers et son eau de rose. Slivno et Philippopolis ont quelques industries florissantes.

Philippopolis, la capitale, est une grande et belle ville, assise au centre de la plaine, sur la Maritza.

« On sait, dit le voyageur français Lejean, un des premiers qui aient fait connaître ce pays, que Philippopolis doit son nom au père d'Alexandre le Grand, qui y avait créé une sorte de colonie pénitentiaire et l'avait décorée d'un nom significatif, *Poneropolis*, traduction littérale : « la ville des Coquins. » Mais il est bien rare, pour ne pas dire sans exemple, qu'une ville à qui on impose un nom ridicule ou flétrissant s'en accommode bien longtemps La génération de *convicts* macédoniens pour qui on avait fondé la ville devait être fort indifférente à ce détail; mais la génération suivante, naturellement plus honnête, ne devait pas être flattée du nom officiel, et il fut changé en Philippopolis, que les Turcs ont conservé en *Felibé*. Les Bulgares disent *Plovdiv*.

» J'avais vu Philippopolis dix ans auparavant, et j'avais gardé le souvenir de ces cafés si favorables au voluptueux *kef* oriental. Je chargeai mon drogman de me trouver un café convenable où je pusse aller faire deux heures de kief. Il revint me dire qu'il avait trouvé mon affaire et me mena dans un café *à la franque*, c'est-à-dire une sorte d'estaminet avec billard hanté par des gaudissarts grecs et autres, tapageurs et pouvus de figures peu sympathiques.

» Je me sauvai au plus vite dans un adorable café grec situé au bout du pont, frais, tranquille, avec une jolie vue sur la Maritza et les îles si riantes et si bien ombragées qui l'avoisinent. Les Grecs, nombreux à Philippopolis, ont profité de ces rives pour y établir des cafés disposés avec ce goût du pittoresque qui est inné chez cette race étrange. Mais le prestige de l'Occident est tel dans toute la Turquie, que mon drogman me trouvait au moins excentrique de préférer des cafés populaires à l'estaminet *civilisé* dont j'ai parlé plus haut.

» Je passai huit jours à étudier l'intéressant district de Philippopolis ; après quoi, je repris la route de Sophia. D'Ihtman, une route de traverse mène en peu d'heures à Samakov, ville industrielle célèbre par ses forges établies le long de l'Isker, les plus renommées, je crois, de toute la Turquie. »

Le même voyageur parle en termes peu favorables des Bulgares de la Roumélie. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, il est bien difficile de juger un peuple lorsqu'on le voit courbé sous un joug implacable. Malgré leur servilité et leur grossièreté relatives, les Bulgares ont d'éminentes qualités, et, aujourd'hui que leurs chaînes sont brisées, il faut espérer les voir se relever et se mettre au niveau des autres peuples de l'Europe.

Louis Rousselet.

UN CENTENAIRE

Il est mort, il y a quelques années, aux États-Unis, un Canadien-Français âgé de 134 ans. Lorsqu'il émigra du Canada aux États-Unis en 1814, alors que Pittsbourg n'était encore qu'un village, il avait 70 ans ! De Pittsbourg il se rendit à la Nouvelle-Orléans dans un des bateaux à fond plat dont on faisait usage dans ce temps-là. Il avait passé une partie de sa vie dans le Nord-Ouest, vaste contrée qu'il avait parcourue en tous sens en qualité de trappeur au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Il n'avait jamais été malade; quelques minutes avant de mourir, un matin, il dit à sa famille qu'il ne verrait plus le soleil se coucher. En effet, le soir, il était mort: la machine était enfin arrêtée. Ce remarquable vieillard racontait des événements fort éloignés. Par exemple, il se rappelait très-bien qu'il était occupé à couper du bois sur un morceau de terre qu'il occupait près de Québec, lorsque Wolfe fut tué sur les plaines d'Abraham, dans le mois de septembre 1759. Et, pour prouver qu'il ne confondait pas Wolfe avec Montgomery, il donnait des faits et des incidents démontrant parfaitement qu'il savait ce qu'il disait.

Il se souvenait aussi fort bien du siège de la Nouvelle-Orléans par Jackson, en 1814, et prenait plaisir à dire en riant qu'on avait refusé de l'enrôler, parce qu'il était trop vieux. Il devait alors avoir



Bulgares de la Roumélie orientale. (P. 7, col. 2.)

80 ans. Il prit part aux explorations qui furent faites par Lévis et Clark, sur la rivière Missouri, et à la découverte du fleuve Columbia, en 1803-1807.

Comme il avait une expérience difficile à surpasser, il était considéré comme l'un des meilleurs voyageurs et trappeurs qu'on pût trouver, et il fut employé comme tel jusqu'à il y a trente ans environ.

UN NID [1]

XVII

Une pierre d'attente.

Ce n'était pas sans regret que Daniel quittait l'Alsace ; en dépit des déboires qu'il avait récemment subis par une inimitié dont il ne devinait ni l'auteur ni les motifs, il avait été bien traité justement et généreusement ; il avait rencontré de la bienveillance et fait d'utiles progrès. Il se plaisait d'ailleurs aux grands spectacles qui se déroulaient devant ses yeux dans la nature, et il aimait à sentir toutes les forces de l'intelligence et de l'industrie humaines déployées au service du travail dont il poursuivait une petite part. Lorsqu'il se fut informé des détails de l'entreprise qui lui était confiée, son premier mouvement fut celui du désappointement. « C'est un bien petit établissement ! » dit-il. M. Ergott se mit à rire. « Aviez-vous cru que vous alliez fonder une fabrique comme celle-ci ? » demanda-t-il. Daniel rougit ; il s'était montré un peu méprisant, mais il sentait que le reproche de son directeur était juste. « Je me disais bien que personne ne voudrait avoir affaire avec un garçon de vingt-deux ans, pensa-t-il, et je m'étonne aujourd'hui que l'affaire remise entre mes mains ne soit pas du premier ordre ; je n'ai assurément pas le sens commun. »

Une autre considération pesait gravement dans la balance aux yeux du jeune homme. « Je n'apprendrai plus rien, pensait-il, et je n'aurai pas même le temps de travailler pour moi. Ici, je voyais constamment passer sous mes yeux des appareils et des procédés nouveaux ; je pouvais examiner le travail des autres, de ceux qui étaient plus habiles que moi, et une fois mes heures de travail passées, aucune responsabilité ne pesait sur mes épaules ; je n'avais qu'à étudier ou à inventer pour mon propre compte. Je ne me ferai pas envoyer d'autres modèles à Pont-Audemer, j'aurai trop à faire à m'occuper des fournitures, à surveiller les ouvriers et l'exécution des machines ; je gagnerai mes journées, rien de plus ; le fonds ne se grossira pas entre les mains de maman ; si j'osais, je dirais à M. Russheim que je ne peux pas partir. »

Daniel trahit un moment cette pensée dans la longue conférence qu'il eut encore avec M. Ergott ; celui-ci lui prodiguait les renseignements utiles ; à la seule idée d'un refus possible, il se retourna vivement vers le jeune homme. « Êtes-vous fou ? demanda-t-il. Hier, quand je suis venu vous annoncer la décision de M. Russheim, vous avez paru, non-seulement étonné, mais ravi ; vous aviez fait quelque objection même, alors, je doute que le maître les eût admises ; aujourd'hui quand vos instructions sont prêtes, que votre arrivée est annoncée à nos correspondants, vous imaginez d'hésiter ? Mais c'est comme un soldat qui refuserait de monter à l'assaut quand les échelles et les fascines sont sous sa main... sauf que vous pourriez déserter sans être fusillé ; voyez si le cœur vous en dit. »

Daniel sourit. « Je n'ai jamais pensé à refuser, monsieur, dit-il ; mais je vois dans cette nouvelle voie des obstacles plutôt que des avantages ; et vous savez, je vous ai dit que j'ai devant moi autre chose que mon chemin à faire... — C'est une pierre d'attente, si vous voulez, reprit M. Ergott, visiblement impatienté. Je ne vous dis pas que ce soit le couronnement d'un édifice ; mais ce que vous feriez ici ne vous conduirait pas à grand'chose, il faut faire bien juger de votre capacité autant que de votre adresse nouvelle... vous ne serez pas toujours accablé de besogne, vous pourrez travailler ; peut-être reviendrez-vous ici. — Comment avez-vous commencé, monsieur ? demanda brusquement Daniel. — Comme petit rattacheur (et les yeux de M. Ergott brillaient d'un légitime orgueil). J'ai gravi pas à pas tous les échelons, et je n'ai pas rencontré tant d'appui que vous... Je vous assure qu'il y a eu bien des jours dans ma vie où j'ai désespéré du pas qui se trouvait devant moi. Je ne savais rien, et vous êtes instruit ; je n'avais pas d'amis, et vous avez été bien traité ici ; je n'avais même pas de famille, et votre père vous a laissé un nom honoré, votre mère et vos sœurs vous donnent des exemples de courage, ne vous plaignez pas et prenez patience, vous avez déjà fait plus que vous ne pouviez espérer ; un jour viendra où vous atteindrez le but... Une belle situation est au bout de la course, et vous serez libre alors de consacrer du temps et de l'argent à tout ce que vous voudrez, à ce que vous croyez devoir à la mémoire de votre père. »

M. Ergott ne faisait pas souvent d'aussi longs discours ; il était lui-même étonné de son éloquence. Daniel souriait, ému et reconnaissant. « Je n'oublierai pas vos paroles, monsieur, dit-il ; malheureusement, à Pont-Audemer, je n'aurai personne pour me gronder.

— Grondez-vous vous-même, c'est ce qu'il y a de plus efficace, dit le bon directeur, et maintenant regardez bien ceci. » Il avait repris le cours de ses recommandations pratiques. Daniel se plongea à la suite dans les notes et les estimations. Lorsqu'il partit le lendemain, il avait revu M. Russheim un

1. Suite — Voy pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299 315, 331 347, 362, 378, 394 et 411

seul instant; son chef semblait éviter à dessein les adieux et l'expression d'une reconnaissance qu'il eût voulu mériter plus longtemps. « Sans cette jalousie de Philippe, qui aurait fini par faire un mauvais parti á ce jeune homme, je le garderais près de moi, pensait-il, il m'aurait été utile un jour; mais je ne veux pas donner à mon fils un prétexte de mal faire et de mal dire; je ne veux pas qu'il ait une raison de se plaindre, fût-elle mauvaise... Ah! si nous avions su autrefois, quand nous ne trouvions rien d'assez bon pour lui! » Au moment où Daniel, à la portière du wagon, contemplait encore une fois, sous les rayons éclatants du soleil couchant, le beau paysage qui lui était devenu si familier, son patron, la téte dans ses mains, réfléchissait tristement á l'avenir de son fils unique. Au fond de son âme, il aurait volontiers répété la douloureuse expression des inquiétudes paternelles du vieux maréchal Lefebvre: « J'ai peur qu'il ne meure pas bien. »

Au premier abord, la joie avait été grande à Maisoncelles, lorsqu'on avait appris que Daniel se rapprochait du nid chéri de la famille, qu'il allait arriver en Normandie y séjourner quelque temps. « C'est une preuve de confiance qu'on lui donne là; lui remettre la direction d'une entreprise á son âge, c'est beau! disait Mme Calanville très-émue; la bénédiction de son père retombe sur lui, cela est juste. » En relisant la lettre de son frère, Emma crut cependant découvrir un peu d'inquiétude dans les explications que le jeune homme donnait sur sa situation nouvelle. « Il ne gagnera que ses journées, et il sera très-occupé, remarquait-elle; il ne pense pas avoir le temps de travailler pour lui-même; il n'aura pas besoin d'autres modèles, et il dit: « M. Ergott assure que c'est une pierre d'attente; tout ce que je demande, c'est qu'elle ne nous tombe pas sur la tête. » Pendant toute la nuit, la sœur aînée réfléchit à la signification de ces paroles. « Je suppose que M. Ergott a voulu dire que la tâche dont il est chargé sera utile à Daniel dans l'avenir, se dit-elle, mais que pour l'instant il n'y trouvera pas de bénéfice; cependant il faut vivre. Dans ce moment-ci, tout de suite, il nous faut de l'argent. »

Il fallait de l'argent en effet, car l'examen de Léon avait été couronné d'un succès relatif; il était admis à Saint-Cyr, « à la queue de la promotion, disait-il; mais cela me regarde de regagner la tête »; la pension nouvelle était un peu plus chère que l'année du lycée; il fallait d'emblée et dès l'entrée pourvoir au trousseau. Personne ne pouvait songer à entamer le trésor de l'avenir. « Ma maladie lui a déjà fait assez de tort, pensait Emma, et voilà Amélie qui retombe dans ses souffrances passées; nous aurons besoin encore des médecins et du pharmacien, cela est immense, mais indispensable. Si maman voulait prendre des pensionnaires? Je lui en parlerai de nouveau. »

En effet, Amélie succombait sous le poids des efforts de courage et de volonté qu'elle avait sentis et accomplis depuis bien des mois. Nul n'avait mesuré ses souffrances pendant qu'elle tenait l'école; qu'elle raccommodait le linge et les habits; qu'elle donnait des leçons à Jeannette, ou qu'elle obligeait encore ses doigts fatigués à manier des fuseaux à dentelle. Une crise douloureuse s'était déclarée; pour le moment, Amélie ne quittait plus son lit, et elle avait été obligée de faire appel aux habitudes presque oubliées d'une longue patience dans l'oisiveté. « Dieu ne veut décidément pas me permettre d'être bonne à quelque chose, » pensait la pauvre petite infirme! et des larmes améres baignaient son oreiller. Elle se soumettait cependant, et en se soumettant elle éprouvait les consolations de la paix et de la foi. Souvent elle répétait dans sa pensée le beau sonnet de Milton aveugle, que son père avait traduit pour elle, lorsque la maladie l'avait pour la première fois clouée sur son canapé: « Ils servent aussi ceux qui attendent avec patience. »

Mme Calanville avait installé dans sa chambre le lit de la malade; c'était là que se réunissaient désormais, le soir, les habitants de Maisoncelles, lorsque la tâche de chacun était finie. Dans la journée, Laurette et Dorothée tenaient habituellement compagnie à leur sœur; l'enfant chérie de la maison s'endormait à midi à côté d'Amélie; le soir, elle se réveillait lorsqu'on l'emportait dans son lit à côté de celui d'Emma. « Je voudrais dormir avec Lilie, » murmurait-elle.

Les habitants de Maisoncelles allaient devenir plus nombreux, malgré les hésitations et la répugnance de Mme Calanville. Elle avait repoussé une fois de plus les propositions d'Emma, qui brûlait du désir d'étendre sa tâche et d'accroître des revenus chaque jour plus insuffisants. Un matin, comme le facteur passait devant la porte, il s'arrêta, cherchant une lettre dans sa valise. « Ce n'est pas le jour des garçons, criait Laurette; nous avons maintenant les lettres de Daniel le lundi, celles d'Albert le mercredi et celles de Léon le vendredi, quand ils n'oublient pas leurs correspondances..., et c'est aujourd'hui mardi. Qui est-ce qui vous écrit, maman? » continua la petite curieuse, voyant sa mère qui relisait deux fois une longue lettre qu'elle plia soigneusement avant de la mettre dans sa poche. Mme Calanville ne répondit pas; elle entra dans sa chambre, sans parler à Amélie qui lisait péniblement, étendue à plat dans son lit. Ouvrant la porte d'un petit cabinet de toilette, elle s'y enferma aussitôt. Sa fille malade la suivait des yeux. « Maman paraît émue, » pensait-elle. Depuis qu'Amélie partageait la chambre de sa mère, elle avait appris que celle-ci se réfugiait souvent dans cet étroit réduit pour prier Dieu.

Emma était retenue dans sa classe, et n'avait pas entendu parler de la lettre mystérieuse; la poste arrivait à Maisoncelles tard et d'une manière assez irrégulière; c'était seulement à la fin du jour, lorsque ses élèves étaient partis, que la jeune maîtresse apprenait les nouvelles de ses frères. Les faits et

gestes de Dorothée, les accès de souffrance d'Amélie, le travail assidu de la journée, formaient pour elle comme un rempart qui la défendait contre les petits ennuis de chaque heure. La mère les portait seule, maintenant que la souffrance isolait Amélie, comme la tâche obligatoire isolait sa sœur aînée. Lorsque Emma entra dans la chambre de la malade, Mme Calanville était assise au pied du lit, travaillant en silence, car les sourcils froncés d'Amélie, ses mains croisées sur sa couverture, annonçaient un pénible accès de mal. Emma posa la main sur le front glacé de sa sœur, se penchant sur elle pour l'embrasser. Les lèvres d'Amélie s'agitaient faiblement. « Maman a quelque chose a te dire, » murmura-t-elle. Malade ou bien portante, triste ou joyeuse, Amélie ne cessait de penser à ceux qu'elle aimait, et chacun comptait sur sa sympathie. Emma se retourna vers sa mère; obéissant à un signe de celle-ci, elle s'assit à ses pieds comme aux jours de son enfance, appuyant la tête sur ses genoux.

« Ma fille, et Mme Calanville parlait à voix basse, ma bonne fille, es-tu en complot avec nos amis? ou Dieu a-t-il voulu exaucer des désirs que j'avais peut-être tort de repousser. Tu voulais des pensionnaires, et j'avais obstinément dit non; on m'en offre deux, et je crois que, du premier coup, je vais dire oui.» Ce fut par un grand effort, en se rappelant la faiblesse et la souffrance d'Amélie, que Mme la maîtresse d'école de Maisoncelles retint un cri de satisfaction, et s'arrêta dans l'élan qui l'entraînait à bondir dans sa joie. Elle serrait sa mère dans ses bras. « Qui donc, maman? Qui donc? » répétait elle.

« Le recteur me propose ses deux petites nièces, orphelines, dont il est tuteur, et dont il ne sait que faire; il a horreur des pensions, et l'idée de se voir installé avec une institutrice, attachée à la robe de deux enfants, le fait frémir; un vieux garçon en a bien le droit... Ce qu'il m'offre pour les recevoir dans ma famille et les élever comme mes filles suffirait à tous nos besoins; mais il y aurait des leçons à donner, plus que tu ne pourrais faire. Oui, je sais bien que tu as du temps et des jours pour tout... cela est convenu; il faudrait ajouter des mets un peu plus succulents à notre table; et puis, ce que j'ai toujours craint, il faudrait renoncer à notre tranquille vie de famille, soigner des enfants étrangers, quand je ne peux même pas m'occuper d'Amélie... Laurette n'aurait plus le sens commun. »

Emma regardait sa mère avec un peu d'étonnement et d'inquiétude. « Je croyais que vous vouliez dire oui, » remarqua-t-elle à demi-voix.

« Oui, oui, et Mme Calanville souriait; je dirai oui, sois tranquille, j'y suis décidée; ce sont les restes de mes objections dont je t'accable, parce que tu ne les verras pas, et que le beau côté t'aveuglera jusqu'au moment où tu seras cruellement désappointée. Je dirai oui, parce que je ne vois pas d'autre moyen de franchir le mauvais pas de deux ou trois années qui doivent encore s'écouler, avant qu'Albert et Léon soient enfin lancés dans la vie, avant que la fameuse pierre d'attente de Daniel soit devenue la pierre de l'angle de sa fortune, surtout parce qu'il faut payer tout de suite le trousseau de Léon, et restituer au trésor ce que nous lui emprunterons dans ce but; mais je reste grognon, et j'aurai bien de la peine à ne pas le laisser percer dans ma lettre au recteur. Il est pressé, parait-il; les affaires de son pauvre frère viennent d'être liquidées; sa maison est vendue, et il attend les deux petites orphelines au premier jour. Il y a une bonne, me dit-il, mais je n'en veux pas ici; les petites filles, si elles viennent, apprendront à se tirer d'affaire. Je ne les accepterai qu'à cette condition. »



Laurette s'était élancée (P. 14, col. 1.)

Le lendemain matin, le facteur emportait du manoir de Maisoncelles une lettre ainsi conçue :

« Monsieur et ancien ami, je recevrai chez moi vos deux petites nièces, et je les soignerai en les élevant de mon mieux. Je leur enseignerai ce que je sais, ce n'est pas grand'chose; mes filles y mettront aussi leur bonne volonté; mais l'une est très-occupée, l'autre est très-malade; je ne parle pas de deux enfants. Je ne veux point de servante avec elles. Si vous persistez à les envoyer ici, elles feront leur chambre et s'habilleront elles-mêmes, comme mes filles l'ont toujours fait. Vous savez l'étroitesse de ma situation: je ne veux rien changer aux habitudes de ma vie. Si vos nièces doivent un jour être riches, elles ne se trouveront pas plus mal d'avoir appris dans leur enfance à se servir elles-mêmes, parfois peut-être à servir les autres. Les aînées m'ont fort

aidé à élever les plus jeunes; malheureusement le nid commence à se dégarnir. »

Le recteur ne se laissa pas décourager par la franchise un peu brusque de Mme Calanville. « Ce sera la meilleure chance pour ces pauvres petites, » se dit il, lorsqu'il eut pendant trois jours enduré les airs d'importance de l'aînée des enfants et les lamentations continuelles de la seconde.

La bonne qui avait amené les petites filles les servait depuis peu; mais elle avait déjà pris beaucoup d'influence sur elles. La scène fut tragique au moment où leur oncle annonça à la femme de chambre et aux deux enfants qu'il fallait se séparer. « Papa ne l'aurait jamais permis, s'écriait Louise.

— Et nous serons bientôt malades sans personne pour nous soigner, » réclamait Charlotte. Le recteur mit ses deux mains sur ses oreilles, et s'enfuit avec plus de précipitation que de dignité. La bonne fut apaisée par une large gratification, les enfants ne tarissant pas en promesses.



Il annonça à la femme de chambre. (P. 13, col. 1.)

« Quand nous serons élevées et que nous aurons notre fortune, nous t'écrirons et tu reviendras, sois tranquille, » disait Louise. Elles sanglotaient toutes les deux le lendemain, lorsqu'il fallut monter en diligence pour prendre le chemin de Maisoncelles.

L'activité avait été grande au manoir pendant la semaine qui venait de s'écouler. D'accord avec les principes qu'elle avait annoncés dès le début, Mme Calanville ne voulut faire aucune dépense pour la réception de ses élèves; mais ses filles avaient décidé que l'ancienne chambre, naguère habitée par Laurette et Dorothée, serait remise à neuf pour recevoir les petites arrivantes. On avait trouvé dans une armoire des restes de papier; Emma, grimpée sur une échelle, avait passé toute la journée du jeudi à faire disparaître les déchirures et les traces d'humidité, les housses des chaises, les rideaux des lits, avaient été lavés; une table de toilette, soigneusement dressée, occupait un coin de la chambre. Partout des vases de fleurs garnissaient les encoignures et les étagères.

« Si elles ne se croient pas en paradis, c'est qu'elles n'ont pas de goût, » pensait Laurette, qui raccommodait un accroc dans les tentures de la fenêtre. Sous les regards s'étendaient au loin de larges prairies entourées de haies et de bosquets de buis, verts et fertiles, même à la fin de l'été.

« M. le recteur ne vous a pas dit où vivaient ses nièces avant de venir ici? demandaient les trois sœurs.

— Il ne m'a rien dit, repartit la mère ; il ne me dira rien si je ne lui pose pas des questions. Il a confiance en moi, voilà tout. »

Quelques jours plus tard, les enfants étaient installés à Maisoncelles, et Mme Calanville n'était pas

rassurée sur la prudence de l'entreprise qu'elle avait tentée. Emma ne disait rien; elle ne voyait les petites filles que le matin et le soir, au repas de famille ou dans les moments de son rare loisir; cependant elle partageait les inquiétudes maternelles. « Louise est un vrai gendarme, pensait-elle, accoutumée à tout faire plier devant sa volonté. Je ne sais pas si Charlotte est vraiment malade, mais c'est une misère de l'entendre se plaindre ainsi; l'exemple d'Amélie devrait lui apprendre la patience. »

Amélie souffrait moins depuis quelque temps, et elle recommençait à prendre quelque part à la vie commune. « C'est une vraie épreuve que subissent ces pauvres enfants, disait-elle ; il faut leur tenir compte d'une éducation abandonnée aux domestiques depuis la mort de leur mère, et de la transformation qui s'est opérée dans leur vie. Maman leur a fait faire tout d'un coup un terrible plongeon! Passer des dépenses inutiles que leur père faisait sans cesse pour elles à se trouver dans une pauvre petite maison de campagne où elles doivent se servir elles-mêmes, c'est assez difficile à accepter sur-le-champ. Je leur pardonne un peu de mauvaise humeur. »

Quelques heures plus tard, la patience échappait à Amélie elle-même. Dans une discussion que les deux petites sœurs avaient avec Laurette, Louise s'était écriée : « Si mon oncle voulait faire la charité, il n'avait pas besoin de la faire à nos dépens. » Laurette s'était élancée sur la petite insolente, plus frêle et moins grande qu'elle, en dépit de quelques mois davantage d'âge, et elle lui avait allongé un vigoureux soufflet. Louise, hors d'elle, avait riposté aussitôt; Charlotte pleurait et criait; Amélie, pâle et tremblante, partageant la colère de Laurette, sans approuver sa violence, sentait une fois de plus quelle douloureuse impuissance la retenait sur son canapé. La porte s'ouvrit et Mme Calanville entra.

D'un coup d'œil, elle comprit la situation présente et devina ce qui l'avait amenée. « Louise aura offensé Laurette, et Laurette s'est oubliée jusqu'à la frapper, » se dit-elle ; et, sans demander aucune explication, elle s'avança vers les deux parties belligérantes. « Laurette, va dans ta chambre, » dit-elle d'un ton sec, sans élever la voix ; l'enfant baissa la tête, elle obéit. « Prenez votre ouvrage et suivez-moi, ajouta la mère en s'adressant à ses deux petites élèves. Vous ne savez pas encore que je ne tolère pas des jeux de cette nature. — Nous ne jouions pas, madame. Laurette m'a battue, » criait Louise. Mme Calanville fit un signe, et, subjuguées par une volonté plus forte que la leur, les petites sœurs s'assirent dans un coin. Leurs joues étaient rouges, leurs cheveux étaient en désordre, et elles faisaient la moue; mais elles tiraient résolûment l'aiguille, et n'osaient pas insister pour être entendues. Lorsque Laurette, les yeux encore rouges, descendit à l'heure du goûter et balbutia quelques paroles d'excuses, Louise n'y répondit pas aussi cordialement que l'avait espéré Mme Calanville; mais Charlotte baissa les yeux. « Nous avions eu tort de dire ce que nous avions dit, » avoua-t-elle.

C'était sur Louise que Mme Calanville avait compté agir, et elle avait agi en effet, car la petite fille se sentait vaincue, et elle renonça à ses tentatives d'insolente révolte ; mais elle restait difficile à gouverner, indolente à plaisir, et souvent occupée à faire valoir son importance, la beauté et l'élégance de la maison paternelle, le luxe des toilettes qu'elle revêterait lorsqu'elle aurait enfin quitté ses robes noires. Charlotte, au contraire, semblait touchée par un sentiment inconnu de confiance et d'affection ; la pauvre enfant avait souffert en silence de la mort de sa mère; elle avait subi, sans se plaindre, la domination de sa sœur, résultant volontiers des flatteries des domestiques ; mais elle s'était repliée sur elle-même ; elle s'était sentie abandonnée, privée de cette autorité douce et ferme qui avait naguère gouverné sa petite vie et soutenu un caractère naturellement faible. Mme Calanville était évidemment habituée à se faire obéir; Charlotte succomba facilement à sa volonté, la tendresse maternelle perçait dans toutes les actions de cette maîtresse, que Louise qualifiait encore quelquefois dédaigneusement. Charlotte se rapprochait chaque jour de Mme Calanville, recherchant ses caresses, et s'empressant à lui rendre de légers services. « Vous avez gagné le cœur de cette enfant, maman, disait Emma ; peut-être il n'était pas très-difficile. — Elle grogne encore bien souvent ; mais c'est le cœur de l'autre que je voudrais obtenir et que je sens fermé contre moi, répondait Mme Calanville. Si les choses devaient durer ainsi, j'écrirais au recteur de reprendre ses nièces. Je ne puis vivre en hostilité sourde avec une enfant orpheline et qui m'est confiée. » Emma n'osait pas insister. Dans la division nouvelle du travail qu'avait annoncée l'arrivée des deux petites sœurs, la jeune maîtresse d'école avait bientôt reconnu que la plus lourde part retomberait sur les épaules de sa mère. « Je voulais tout faire pour ces enfants et je ne fais rien, disait-elle souvent avec un amer dépit; mes élèves prennent tout mon temps. » Les nièces du recteur avaient cependant été admises dans la classe, partageant simplement les leçons de grammaire, d'écriture, d'arithmétique et de géographie, des écoliers les plus avancés. Louise avait été très-humiliée lorsqu'elle avait découvert qu'elle faisait plus de fautes d'orthographe que Placide, et que la première division tout entière pouvait lui rendre des points pour la théorie de l'arithmétique. Les deux sœurs écrivaient mal et lentement. « Tu as bien des choses à leur apprendre, disait gaiement Mme Calanville ; il est juste que je me charge de ce que tu n'enseignes pas ; c'est une compagnie pour Laurette, au moment de l'anglais, des lectures à haute voix et des leçons de musique. J'en suis bien aise au fond, car ta petite étourdie de sœur s'ennuyait en travaillant seule, et Dorothée n'est décidément pas d'âge à lui inspirer de l'ému-

lation. » Dorothée commençait à peine à apprendre ses lettres.

Avec l'ardeur nécessaire au travail, Laurette retrouvait dans la société de ses petites contemporaines une gaieté qui avait couru le risque de s'éclipser. « Quand je couds toute la journée à côté d'Amélie qui serre les lèvres pour s'empêcher de crier, je ne peux pas rire beaucoup, » disait quelquefois la petite fille. Depuis que Louise et Charlotte étaient arrivées à Maisoncelles, les grandes parties de jeu auxquelles Léon prenait autrefois part avaient recommencé dans le jardin et dans la prairie. On entendait de nouveau retentir les cris des enfants engagés dans une course folle ou dans une partie de cache-cache. « Est-ce fait ? — Non, ce n'est pas fait? — J'ai touché le but avant toi » Mme Calanville s'arrêtait quelquefois en passant devant les fenêtres ouvertes, afin de suivre des yeux les ébats de la joyeuse troupe. « Laurette redevenait joueuse, disait-elle, j'en suis contente ; je la trouvais changée depuis quelque temps. » Amélie souriait ; elle ne réclamait pas contre le surcroît de travail que lui apportaient les amusements de Laurette et le retour nouveau de sa paresse. Depuis quelques semaines, la petite infirme avait recommencé à tirer l'aiguille ; les robes de Laurette étaient constamment déchirées. Peu à peu, Louise semblait s'apercevoir des dévouements silencieux et constants de la patiente douceur qui caractérisaient la vie journalière d'Amélie. Au premier abord, elle avait à peine pris garde à la malade, qu'elle apercevait un moment le soir, lorsque la mère et les filles se réunissaient autour d'une table pour lire et pour travailler; bientôt elle avait remarqué que les indispositions, les ennuis, les accès d'humeur, étaient infailliblement confiés à la jeune infirme. Auprès de son canapé, sous l'influence de sa voix douce, un peu lente et pénible, tous les fronts devenaient plus sérieux et les caractères plus aimables. Louise subissait, sans s'en rendre compte, une influence qui n'avait jamais tenu de place dans sa vie. Sa mère était morte jeune; elle aimait tendrement ses enfants; elle s'occupait beaucoup d'elles; mais sa vie était douce et facile : le sentiment religieux, la foi religieuse, n'étaient pas des principes constamment prescrits et agissants, débordant dans toutes les directions et gouvernant son existence tout entière. Instinctivement Louise sentait que Mme Calanville et Emma apportaient à l'accomplissement de leurs pénibles tâches une conscience, un courage, une persévérance sans cesse renouvelée à une source supérieure, elle sentait qu'Amélie courbait la tête sous la volonté de Dieu, bien souvent amère et rude, et que sa patience n'était autre chose qu'une résignation confiante. « Je ne comprends pas comment vous pouvez être toujours si douce, quand vous souffrez presque toujours, » disait quelquefois l'enfant. Amélie secouait la tête en souriant. « Je m'impatiente plus souvent qu'on ne s'en aperçoit, » pensait-elle.

« Savez-vous, maman,» dit un soir Emma, dans un de ces entretiens particuliers dont la mère et la fille avaient beaucoup de peine à conserver la douce habitude, maintenant que l'une et l'autre partageaient leur chambre avec des compagnes, « savez-vous, je crois que Louise est en train de devenir meilleure, et que c'est à Amélie qu'elle le devra. » Mme Calanville regardait devant elle, contemplant les derniers rayons du soleil couchant qui s'éteignaient lentement sur la prairie ; elle ne semblait pas écouter les paroles de sa fille; tout à coup elle se retourna. « L'éducation n'a qu'un seul but, dit-elle: c'est d'apprendre aux enfants à se gouverner eux-mêmes; avec la grâce de Dieu, aucune autorité terrestre n'est assez forte pour faire plier l'âme même d'un baby lorsqu'il veut résister ; ce que les parents désirent, c'est de voir ceux qu'ils aiment prendre eux-mêmes l'œuvre de leur perfectionnement. Je me sentais en train d'échouer dans cette entreprise avec notre petite Louise ; mais la contagion de la douceur l'a gagnée : je la vois, comme toi, se transformant tous les jours sous l'influence d'Amélie, quand elle sera tout à fait entrée dans cette voie; elle y marchera vite, car elle a du courage, de la volonté, de l'intelligence, ce sera *quelqu'un* quand elle aura vingt ans... Amélie serait bien étonnée si on lui disait que de services elle a souvent rendus sans bouger de son canapé. » La voix de la mère était altérée ; au fond de son âme et sans qu'elle eût besoin d'attendre l'avis d'un médecin, elle savait bien que la vie de sa chère petite infirme n'était pas destinée à dépasser les années de la jeunesse, et que le jour où l'œuvre de la patience serait achevée, Amélie entrerait dans son repos. « Elle me fait périr quelquefois lorsque je la regarde, et que je pense à tout ce qu'elle a appris et à tout ce qu'elle nous a enseigné depuis six ans qu'elle n'a mis le pied à terre, » avait dit un jour Mme Calanville à sa fille aînée dans un irrésistible accès de douleur. Emma ne l'avait jamais oublié; elle aussi, elle voyait la malade s'acheminer vers la vie éternelle. « Quel vide elle nous laissera ! » pensait-elle.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



A TRAVERS LA FRANCE

CAUTERETS

Cauterets, une des stations thermales les plus fréquentées des Pyrénées, doit son nom à ses sources minérales chaudes, connues probablement des Romains, et, depuis trois siècles, célèbres dans toute l'Europe. Cette petite ville, peuplée de 2000 habitants à peine, mais, pendant la belle saison, aussi animée que les cités les plus commerçantes, est située au sud de l'arrondissement d'Argelès, dans le département des Hautes-Pyrénées, dans un étroit bassin qu'arrose un torrent écumeux, dit Gave de Cauterets, affluent du Gave de Pau, et qu'enserrent de hautes montagnes, dominées elles-mêmes par plusieurs des pics culminants de toute la chaîne franco-espagnole. De là des aspects sauvages et grandioses, de là des facilités particulières pour visiter les montagnes : aussi voit-on affluer à Cauterets, non-seulement de vrais malades, mais encore des alpinistes solidement bâtis, aux jambes de fer ; de ces hommes dont Horace aurait dit, s'il les avait connus, comme il le disait des marins de son temps : « Ils portent autour du cœur une triple armure de bronze. » Le Vignemale surtout, la plus haute cime des Pyrénées françaises[1], planté par la nature au midi de Cauterets, attire les pas de ces hardis voyageurs, qui, de son sommet, jouissent d'un des plus beaux spectacles qui se puissent contempler.

Ceux que les soins d'une santé compromise ou d'une existence menacée amènent à Cauterets, utilisent leurs forces, s'il leur en reste assez, à des ascensions bien plus modestes, que leur épargnent au besoin les nombreux véhicules mis à leur disposition. Les neuf établissements de Cauterets sont, en effet, presque tous disséminés sur les pentes des montagnes ou des ravins ; un seul est bâti dans le bourg même. Si pareille disposition est peu commode, il faut se hâter d'ajouter que chaque établissement exploite des sources d'une vertu particulière, et qu'il y a là, avec de nouveaux éléments de richesses pour la ville, de précieuses facilités pour le traitement des malades. Parmi ces sources, une des plus éloignées, célèbre sous le nom de la Raillère, mérite la réputation dont elle jouit auprès des phthisiques. Bien des gens dont l'état était considéré comme désespéré sont revenus chez eux, après une cure à la Raillère, sinon radicalement guéris, du moins capables de résister longtemps encore aux atteintes de la terrible maladie.



Cauterets.

1. Le Vignemale s'élève à 3200 mètres d'altitude au-dessus de la mer. Les monts Maudits (Maladetta), le pic Posets, le mont Perdu, en Espagne, sont plus élevés : 3484, 3367 et 3351 mètres. Les monts Maudits, à leur tour, baissent la tête devant le géant des Alpes, le mont Blanc, élevé de 4810 mètres.

A. SAINT-PAUL.



Aimery marchait gaiement. (P. 19, col. 2.)

FRANCHISE [1]

XIII

Où Aimery part pour la guerre.

Grâce aux trouvères et aux jongleurs qui s'en allaient chanter de ville en ville et de château en château les sirventes improvisés sur le parlement des rois et la réconciliation des princes angevins; grâce surtout à l'activité et à l'éloquence de Bertrand de Born, on sut bientôt dans le Poitou, dans l'Angoumois, dans l'Auvergne, et dans toutes les provinces au sud de la Loire, que le vieux roi Henri II et ses trois fils arrivaient avec une grande armée, pour ravager le pays et tirer vengeance de ses révoltes contre la couronne d'Angleterre. Chacun se mit en état de défense : puisque les Plantagenets ne parlaient point de pardon, il valait mieux périr en combattant que se laisser égorger comme des moutons par le couteau du boucher. Quelques rares seigneurs, attachés personnellement à Richard de Poitiers, allèrent se ranger sous sa bannière, mettant le devoir féodal au-dessus du sentiment national. Parmi ceux-là étaient le baron de Maulignage, Angevin de naissance, qui devait aux largesses de Henri II et de Richard les fiefs qu'il possédait en Poitou, et le sire de Rochaiguë avec son fils Jehan, qui ne se souciaient ni du roi d'Angleterre, ni de l'Aquitaine, mais qui souhaitaient fort d'augmenter leur petit domaine, ou de s'enrichir de bonnes terres et de beaux châteaux, acquis par conquête ou reçus en don, peu leur importait. Ils tardèrent pourtant un peu à lever le masque, et rentrèrent à Rochaiguë où ils vécurent d'abord en châtelains paisibles : ils attendaient les événements.

Au château de Rûlamort, on attendait aussi les événements, mais avec des sentiments qui ne ressemblaient guère à ceux du sire de Rochaiguë. Hugues de Rûlamort visitait ses remparts, exerçait ses archers, faisait construire des machines de guerre, amassait sur ses tours des tas de pierres, et dans ses caveaux de l'huile et de la poix pour les faire bouillir, et les précipiter en cas d'attaque sur la tête des assaillants. Le châtelain était calme et résolu; il ne croyait guère que les peuples révoltés pussent résister aux efforts réunis du roi d'Angleterre et de ses trois fils; mais il avait promis, il tiendrait sa promesse, dût-il s'ensevelir sous les ruines de son château. L'heure du danger venue, il trouverait bien un moyen de faire fuir Aliénor et Agnès par les souterrains qui s'étendaient assez loin dans la campagne, et de les envoyer dans quelque asile où elles attendraient de meilleurs jours. Et puis, cette famille des Plantagenets ne restait jamais longtemps unie; ses divisions viendraient peut-être bientôt au secours de l'Aquitaine On disait déjà que le jeune roi, Henri au Court Mantel, ne faisait point de préparatifs guerriers comme son père et ses frères, et que les barons du sud avaient toujours en lui un ami, dont l'influence se ferait sentir au jour du péril.

Aliénor était plus à plaindre que son mari. Si elle

1 Suite. — Voy vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385. 401 et 1.

n'eût pas eu d'enfant, elle aurait, aux côtés de Hugues, bravé sur ses remparts les flèches et les frondes des Anglais ; elle serait restée là jusqu'au dernier moment, animant les combattants de son exemple et de ses paroles, pansant les blessés et consolant les mourants; mais elle avait une fille, et elle se devait à sa fille. Elle connaissait bien les lois féodales: Agnès, si petite qu'elle fût, serait propriétaire d'un fief si elle restait orpheline, et comme le fief ne pouvait tomber en quenouille, le vainqueur la marierait à quelqu'un de ses vassaux, dont il voudrait récompenser les services en le faisant seigneur de Rûlamort. Et pour sauver Agnès d'un pareil avenir, Aliénor était prête à tout. Le jour où Hugues lui dirait : « Adieu, ma douce amie, il faut nous quitter en ce monde! » elle lui obéirait; elle se réfugierait avec son enfant à l'ombre de quelque monastère, et là elle attendrait en priant qu'un messager fidèle vînt la rappeler près de son époux triomphant, ou lui dire de prendre le voile des veuves.

En attendant, elle parcourait sans cesse le château, veillant à tout, et faisant préparer des logements pour les paysans qui ne manqueraient pas de chercher un abri entre les murailles de Rûlamort. Le grain s'entassait dans les greniers; si le castel était attaqué, les assiégés ne souffriraient pas de la faim ; les fugitifs auraient un asile, et leurs bestiaux ne manqueraient point de fourrage. Tout était prêt; et dans ses heures de loisir, la jeune châtelaine, qui n'avait plus le cœur à ses travaux de tapisserie, s'entretenait avec le père Odon, qui relevait son courage et l'exhortait à se soumettre à la volonté de Dieu. Il savait par cœur toutes les histoires des livres sacrés, et il racontait à Aliénor comment Dieu sait mettre sa force dans le bras des faibles qui combattent pour une juste cause, et rendre David victorieux de Goliath, et Gédéon, avec ses trois cents hommes, vainqueur de toute l'armée des Madianites. En l'écoutant, Aliénor se reprenait à espérer, et elle accueillait d'un front serein Hugues qui revenait de battre le pays et de recueillir les nouvelles de la guerre.

Elles étaient tristes, les nouvelles! Bertrand de Born l'avait prévu: dans toutes les villes et dans tous les bourgs commandaient des barons anglais, angevins, normands, qui pressuraient les bourgeois, dépouillant les riches, tourmentant les pauvres, et laissant leurs hommes d'armes insulter et attaquer impunément, dès la nuit tombée, quiconque se hasardait à sortir de sa demeure. Dans les campagnes, c'était bien pis. Il n'y avait pas de nuit où le guetteur du donjon ne signalât à l'horizon, d'un côté ou d'un autre, quelque grande lueur rouge : c'était un village qui brûlait, victime de la vengeance ou du brutal caprice des maîtres qui s'étaient imposés à la malheureuse Aquitaine. Hugues de Rûlamort, plus d'une fois, arriva à propos avec sa troupe pour sauver des chaumières et châtier les tyrans. A son retour il tendait à Aimery, pour qu'il en prît soin, Franchise rouge de sang, et il lui disait : « Vois, enfant, c'est du sang anglais! » L'enfant regardait, le cœur palpitant, s'étonnant presque que le sang anglais fût pareil à d'autre sang; et il brandissait Franchise, et se réjouissait de la trouver de jour en jour plus légère.

Il avait bien grandi, Aimery, depuis le jour où il était arrivé fugitif au château de Rûlamort. Il entrait dans sa quinzième année, et, quoiqu'il fût mince comme un jeune peuplier, le vieux Milon l'appelait souvent pour lui porter des fardeaux qu'il ne pouvait plus soulever. Nul archer n'atteignait mieux que lui le but, si éloigné qu'il fût; sa flèche rendait les faucons jaloux, car elle montait plus vite et plus droit que leur vol, et s'en allait avant eux atteindre l'oiseau qui se croyait en sûreté dans la nue. Leste, fort, adroit, toujours franc et joyeux, il n'avait pas cessé de mériter son surnom d'Aimery au clair visage; il était aimé de tous dans le château, et partout où il passait on lui souriait comme à un rayon de soleil.

Il pouvait bien être gai, l'insouciant enfant! Il ne savait guère ce que c'était que la force d'une armée; si Rûlamort était assiégé, Rûlamort se défendrait! Est-ce qu'on pouvait prendre un castel si bien fortifié, qui avait de si hautes tours, de si épaisses murailles, de si vaillants défenseurs, sire Hugues pour maître et sainte Agnès pour patronne? Non, non, Rûlamort ne serait jamais pris; mais il serait peut-être attaqué, et alors, quelle fête! comme il ferait voler ses flèches vers les Anglais! Il obtiendrait bien de faire partie de quelque sortie, et il essayerait la force de son bras, avec l'épieu et le javelot, avec l'épée et la hache. A cette idée, Aimery se sentait le cœur en joie, et il entonnait de sa voix la plus sonore quelque chant de guerre nouvellement composé, où le poète louait les braves Aquitains et flétrissait les traîtres qui s'étaient rangés sous la bannière du roi du nord.

La petite Agnès s'épanouissait, fleur délicate, au milieu de ces murailles fermées, parmi ces chocs d'armures et ces exercices guerriers. Plus de promenades dans la lande ou dans le bois : les bandes qui couraient la campagne ne se seraient pas fait scrupule d'enlever la fille du seigneur pour la mettre à rançon. Agnès ne s'en plaignait pas; ses petits pieds avaient assez de chemin à faire dans l'enceinte des remparts, et il s'y passait assez de choses curieuses pour occuper ses yeux et son imagination. On la voyait partout, toute petite et frêle, avec ses longs cheveux blonds flottant sur son bliaud de soie brochée. Elle apparaissait sur le seuil de la forge, où tout le jour les lourds marteaux battaient l'enclume, forgeant des fers de lance, et affilant des haches et des pointes de javelot; elle pénétrait dans la salle d'armes, et complimentait le vieux Milon sur le brillant des morions et des cuirasses; elle gravissait, de ses petits pieds, les marches qui menaient en haut du donjon, et s'en allait prier le guet-

teur de la prendre dans ses bras pour lui montrer la belle campagne. Surtout, elle était partout et toujours à la recherche d'Aimery, qu'elle appelait son chevalier, et elle le grondait quand il ne portait pas ses couleurs. Elle lui avait donné un ruban, et elle exigeait qu'il s'en parât. Aimery ne s'en souciait guère, parce que le ruban d'Agnès lui attirait des railleries; il avait fini par dire à la petite fille qu'il le gardait précieusement pour le porter au prochain tournoi. Elle avait accepté cette raison-là; mais elle voulait suivre Aimery partout, et ne se trouvait heureuse qu'auprès de lui. Elle ne le gênait pas, d'ailleurs: s'il lisait ou étudiait avec le père Odon, elle restait tranquille devant le grand missel, dont elle suivait du doigt les lettres enluminées; s'il travaillait avec Milon ou s'il s'exerçait aux armes, elle s'asseyait dans un coin et restait là, regardant et applaudissant, car, en vraie fille de chevalier, elle savait déjà discerner le mérite d'un beau coup d'épée ou de lance. Elle s'amusait quelquefois à donner des ordres à Aimery; il fallait qu'il lui obéît, parce que les chevaliers obéissaient toujours à leur dame. Aimery lui obéissait, parce qu'il aimait cette gentille enfant, et surtout parce qu'elle était la fille de sire Hugues et de dame Aliénor, pour qui il aurait avec joie donné sa vie.

Une année se passa ainsi en batailles, où les troubadours purent trouver de beaux faits d'armes à chanter, mais qui n'aboutirent ni à délivrer le pays, ni à le remettre sous le joug anglais. Le sire de Rochaigué et son fils avaient rejoint la bannière de Richard, et ils l'entretenaient dans sa haine et dans sa rancune contre les barons du Poitou. Mais Richard s'apercevait que ces barons étaient plus difficiles à réduire qu'il ne l'avait cru; et, se voyant en danger d'être vaincu, il fut forcé de demander des secours à son père. Le vieux roi vint lui-même: il mit des garnisons dans toutes les villes rebelles, qu'il accabla d'impôts pour les punir, et, sûr qu'elles n'oseraient remuer, il résolut d'attaquer les barons l'un après l'autre et de les réduire à merci.

On revit alors Bertrand de Born parcourir le pays. Il avait obtenu la neutralité du jeune Henri au Court Mantel, mais il n'avait pu encore le déterminer à se joindre aux révoltés: il fallait une victoire pour le décider: il fallait que tous les chevaliers avec leurs hommes se réunissent en une grande armée, pour vaincre d'un seul coup l'armée du roi anglais.

Le jour où Hugues de Rûlamort partit avec ses hommes, non plus pour de petites expéditions, mais pour une guerre décisive, Aimery se présenta devant lui, en habit d'archer, son carquois en bandoulière, son arc à la main, un long couteau dans sa ceinture et le chapel de fer sur la tête.

« Monseigneur, lui dit-il, c'est aujourd'hui la Saint-Michel, et j'ai quinze ans accomplis. Si j'étais de noble race, aujourd'hui vous me feriez écuyer; je monterais un destrier couvert de fer, et je combattrais avec l'épée et la lance. Puisque je ne suis que le fils d'un homme libre, souffrez au moins que je me place parmi vos archers; je vous servirai aussi bien que le meilleur d'entre eux. »

Le sire de Rûlamort sourit.

« Et Agnès? dit-il, que deviendra-t-elle sans son chevalier?

— Damoiselle Agnès sait qu'un chevalier doit combattre pour gagner les faveurs de sa dame, » répondit Aimery tout joyeux. Il sentait que sa cause était gagnée, puisque le châtelain plaisantait.



Marchez toujours droit en face. (P. 21, col. 2.)

« Eh bien! viens, enfant! puisque tu as la force et le cœur d'un homme, répondit sire Hugues. Je t'attache à ma personne pour que tu voies travailler Franchise. Dis à Milon de te pourvoir d'un jacque bien rembourré, et suis-moi.

— Je suis prêt, monseigneur, » dit Aimery en écartant sa tunique pour montrer l'épaisse veste de cuir qui défendait sa poitrine. Il se mêla aux autres archers, et marcha gaiement à la suite de son seigneur, s'enivrant de grand air et d'espérance, et attachant souvent un regard joyeux sur Franchise, dont la brillante poignée étincelait au soleil.

Lui parti, on eût dit qu'un nuage s'était étendu sur le château de Rûlamort. Les vastes salles, les longs corridors, les escaliers, où retentissait jadis l'écho de sa voix vibrante, se taisaient brusquement; Agnès errait comme une petite ombre, s'ennuyant et regrettant son chevalier; le père Odon ne savait plus que faire des heures où il avait coutume d'instruire ce jeune esprit si vif, si souple, si avide de nouveauté et de beauté; et dame Aliénor elle-même s'attristait de son départ. « En vérité, disait-elle au

père Odon, je ne sais quel charme il y a dans cet enfant, mais si j'avais un fils et qu'il me quittât pour la première fois, je crois que je ne pourrais pas le regretter davantage. »

Et Aimery, que faisait-il? Sans doute, il pensait quelquefois au château de Rûlamort et à ses habitants; mais il ne lui arrivait jamais de soupirer après le jour où il les reverrait. Ce n'était pas ingratitude de sa part: il avait quinze ans, sa place n'était plus avec les femmes; il lui fallait les courses lointaines, les nuits passées en plein air, les rencontres soudaines d'ennemis, la joie de frapper de grands coups, et de se retrouver, après le combat, un peu moulu, un peu las, avec son jacque criblé de piqûres, son chapel de fer tout bosselé et son carquois presque vide. Dès que l'ennemi se montrait à portée, Aimery saisissait son arc, et le vieux Guillaume, le chef des archers, lui disait de temps en temps: « Bien! varlet! tous tes coups portent! » Quand on en venait aux mains et que la mêlée se faisait, Aimery suspendait son arc à son cou, et s'armant d'une hache, d'une lance ou d'une épée, il frappait, tant que son bras avait de force, ne quittant jamais son seigneur, et jetant à bas les combattants qui le menaçaient. Il avait entendu parler de Taillefert, le preux de la conquête de l'Angleterre, qui avait marché au combat en chantant la chanson de *Roland* et de *Charlemagne*; et lui aussi, quand il s'avançait contre les Anglais, les Normands ou les Angevins, il entonnait à pleine voix un chant guerrier qui animait tous ses compagnons d'une ardeur pareille à la sienne. Grâce à Aimery, la troupe du sire de Rûlamort était toujours plus avant que les autres dans la bataille, et son renom s'accroissait chaque jour. Et Gaucher, Guillaume et les vassaux, coutilliers et frondeurs, qui suivaient la bannière de sire Hugues, admiraient Aimery et se disaient entre eux : « Quel dommage que cet enfant ne soit pas né noble! il a tout à fait l'âme d'un chevalier! »

XIV

Bataille

Depuis Limoges, la ville du vicomte Aimar, jusqu'aux Pyrénées, où étaient maîtres le comte de Barcelonne et le comte de Bigorre, les princes Plantagenets et les barons aquitains s'étaient livré mainte bataille. Bien des châteaux avaient pris le deuil, bien des châtelaines avaient couvert leurs beaux cheveux du voile des veuves; et pourtant la guerre durait toujours. C'est que, si les seigneurs du Poitou, du Périgord et du Languedoc tombaient pour ne plus se relever, les Brabançons et les Gallois du roi Henri tombaient aussi, tués par le fer des chevaliers ou par le soleil du Midi, qui brûlait de ses rayons ces hommes habitués au froid climat du Nord. Le vieux roi ne pouvait s'en retourner en Angleterre et rentrer son épée dans le fourreau, car l'Aquitaine n'était point soumise; les barons ne pouvaient regagner leurs châteaux et y vivre en paix, car les étrangers n'étaient point partis. Plus que jamais, les jongleurs et les pèlerins parcouraient le pays, portant dans les villes et les châteaux les nouvelles de la guerre; et dame Aliénor savait que son seigneur n'avait point été blessé, et que le renom et le bonheur avaient toujours accompagné la bannière de Rûlamort. Mais pouvait-elle être rassurée? Si elle eût pu savoir ce qui se passait, à l'heure même où, dans la grande salle du château, elle conversait avec un bon moine qui avait vu sire Hugues trois semaines auparavant, son cœur se fût serré d'inquiétude, et elle aurait supplié Dieu et sainte Agnès d'éloigner tout péril du brave chevalier.

Ce jour-là, l'armée du roi Henri et celle des barons d'Aquitaine étaient arrivées, chacune de son côté, aux environs de la petite ville de Taillebourg: Taillebourg, lieu propre aux combats, comme on peut en juger par le grand nombre de batailles qui s'y sont données. Des deux côtés, on cherchait à se choisir le meilleur terrain possible, soit pour attaquer, soit pour repousser une attaque; et, tout en se doutant que l'ennemi était aux environs, on ne savait pas au juste en quel endroit, et l'on questionnait les gens du pays. Seulement, les barons d'Aquitaine n'avaient qu'à demander pour trouver des guides, et personne ne refusait de les aider et de leur dire par où avait passé l'armée du roi; tandis que ceux qui suivaient la bannière des Plantagenets n'obtenaient rien des hommes ni des femmes, que ce fussent des vilains ou des bourgeois, et devaient se contenter des renseignements qu'ils tiraient des enfants par surprise ou par peur : encore s'en trouvait-il d'assez hardis pour les tromper ou pour refuser de leur répondre.

C'est pour cela qu'un petit groupe de cavaliers et de piétons, qui errait dans la campagne à quelque distance de Taillebourg, paraissait dans un grand embarras. Du moins, le chef, un chevalier de haute taille, et un jeune écuyer qui chevauchait à son côté, échangeaient de temps en temps des paroles de dépit. Les vassaux qui les suivaient, aussi bien que les hommes de pied, allaient où on les menait, et ne s'inquiétaient pas du succès de leur mission; seulement ils paraissaient las de marcher au grand soleil, sous leur pesant harnais de guerre.

« Mort-Dieu! Jehan, disait le chevalier au jeune écuyer, voilà trois heures que nous chevauchons sans rencontrer âme qui vive! Tout manant qui nous voit ou nous entend de loin prend la fuite de toute la vitesse de ses jambes; si cela continue, nous trouverons monseigneur Richard dans une belle colère, quand nous rentrerons au camp!

— Surtout si nous ne lui rapportons point de nouvelles, répondit le jeune homme. M'est avis, monseigneur et père, que nos hommes s'y sont mal pris pour questionner les vilains de ce pays : ils leur ont fait peur, et n'en ont rien tiré; et maintenant ils

s'enfuient devant nous comme le gibier devant le chasseur. Il faudrait essayer de leur parler doucement. Tenez, je vois là-bas un piéton qui chemine; permettez-moi d'aller seul à sa rencontre et de le questionner à ma manière.

— Allez, Jehan! répondit le sire de Rochaiguë. Nous vous attendrons ici, à l'ombre de ce bouquet d'arbres; le manant ne nous verra pas, et il n'aura pas peur de parler à un homme seul. »

Jehan piqua des deux, et joignit bientôt le piéton qui cheminait à travers champs, en marchant vite, comme un homme qui sait où il va et qui est pressé d'arriver. En entendant tout près de lui le galop d'un cheval, il tressaillit, s'arrêta, vit Jehan, et se mit à trembler de tous ses membres. Pourtant, il n'essaya point de s'enfuir, jugeant sans doute que le cavalier l'aurait bien vite rattrapé, et il prit un air de confiance.

« Salut à toi, l'ami! lui cria Jehan, en employant la langue d'oc. Pourrais-tu me dire au juste où nous sommes? Je cherche ma route, et je n'ai trouvé personne pour me l'indiquer.

— Êtes-vous Anglais? lui demanda le paysan en le toisant de la tête aux pieds.

— Anglais! moi? Est-ce que les Anglais parlent la langue d'oc? Je suis du pays, quoique le château de mon père soit un peu loin d'ici.



Franchise brillant comme un éclair. (P. 23, col. 2.)

— Ah! dit le paysan, dont la figure s'épanouit; alors vous êtes de nos gens? Je vous dirai votre chemin; vous allez sans doute rejoindre l'armée? Elle est à trois heures de marche, du côté du nord; et les chefs ont envoyé des messagers à tous les seigneurs qui sont dispersés dans la campagne pour les rappeler au camp.

— Et l'armée du roi, où est-elle? Suis-je en péril de la rencontrer sur mon chemin?

— Non, mon jeune seigneur, si vous marchez toujours droit en face du soleil; les ennemis sont tout près de Taillebourg; en prenant cette route que vous voyez, on apercevrait, au bout d'une heure, dans la plaine, les pavillons du vieux roi, derrière ce clocher là-bas. Dieu vous garde, messire! il faut que je me hâte. J'ai un message à porter à un chevalier qui occupe le village de Saint-Avit. Vous venez de ce côté-là : vous l'avez peut-être vu, le sire Hugues de Rûlamort?

— Le sire de Rûlamort? s'écria Jehan. Mais il est là tout près; je suis son écuyer, et nous cherchons justement à rejoindre l'armée. »

Le paysan regarda Jehan, qui soutint son regard avec effronterie. Comment soupçonner de mensonge un si jeune et si gracieux cavalier qui parlait la langue du pays? D'ailleurs Jehan reprit, pour lever ses doutes :

« On disait autour de nous que les Anglais n'étaient

pas loin, qu'il y aurait bientôt bataille, et nous voulions en être : voilà pourquoi nous avons cherché à rejoindre l'armée avant le jour convenu. Venez avec moi, je vais vous conduire au sire de Rûlamort. »

Le paysan suivit Jehan. Quand ils ne furent qu'à quelques pas du bouquet d'arbres où se reposaient à l'ombre le sire de Rochaigue et ses hommes, Jehan courut en avant, dit tout bas à son père : « Voici un manant qui porte un message au sire de Rûlamort; je lui ai dit que vous étiez sire Hugues; » et il retourna vivement vers le messager.

Celui-ci, voyant un chevalier suivi de plusieurs lances et d'une troupe d'archers et de coutilliers, ne soupçonna point la tromperie de Jehan. Il salua le sire Guy, et lui présenta le signe de reconnaissance que lui avait confié le vicomte Aimar de Limoges, sous les ordres de qui combattait Hugues de Rûlamort. Ce signe était destiné à donner confiance dans le messager; quant au message, il était verbal, les chevaliers n'ayant pas toujours auprès d'eux, à l'armée, un clerc qui pût leur lire un message écrit, et la plupart d'entre eux ne sachant point lire.

« C'est bien; quels sont les ordres du seigneur vicomte de Limoges? dit Guy de Rochaiguë au messager, en prenant de ses mains le gage qu'il lui présentait.

— Que vous rejoigniez incontinent l'armée, monseigneur, répondit le messager. Les chefs ont décidé d'attaquer l'ennemi demain au lever du soleil.

— J'y serai; voici une pièce d'argent pour ta récompense, et je dirai au vicomte que tu as été un fidèle messager. Retournes-tu au camp?

— Non, monseigneur; je vais trouver d'autres barons qui sont dans les villages d'alentour. Que Dieu vous garde et donne demain la victoire à la bonne cause! »

Le paysan partit à grands pas; sire Guy de Rochaigue le regarda s'éloigner, puis, quand l'homme ne fut plus à portée d'entendre, il se tourna vers Jehan avec un bruyant éclat de rire :

« Hé! beau fils, que pensez-vous de ce manant qui a remis son message en si bonnes mains? Vous êtes un habile damoiseau, Jehan; vous ne laisserez pas déchoir la fortune de notre maison. Sire Hugues de Rûlamort restera bien tranquille demain pendant la bataille, et après-demain son vicomte de Limoges et son cher Bertrand de Born l'appelleront couard et félon! Ha! ha! ha! si Richard est en colère, nous aurons de quoi l'égayer avec cette histoire-là.

— Et puis nous avons d'autres nouvelles à lui porter, monseigneur et père; nous savons que l'armée des rebelles doit nous attaquer demain; nous pouvons retourner au camp.

— Si nous savions seulement où il est !

— Le messager me l'a dit; c'est à une heure de marche, derrière ce clocher que vous voyez là-bas.

— Beau fils, vous êtes le jouvenceau le plus avisé qui soit au monde. Il ne vous manque plus que de savoir où ce manant sans cervelle allait chercher notre cher voisin, le sire de Rûlamort.

— Alors il ne me manque rien: le sire de Rûlamort est au village de Saint-Avit, tout près d'ici, de ce côté-là. Cela ne doit pas être difficile à trouver.

— Jehan, vous serez sire de Rûlamort avant que nous soyons plus vieux de vingt-quatre heures! s'écria le sire de Rochaiguë. Y a-t-il dans notre troupe quelque homme de sens capable de porter un message, et qui ne soit pas connu des serviteurs et vassaux de Rûlamort?

— Il y a Tristan, le coutillier, qui sort de la troupe du sire de Libagnac, tué dans la dernière bataille.

— Appelez-le, Jehan. Vive Dieu! tout va bien pour nous! »

Tristan le coutillier s'avança.

« Es-tu capable de porter un message, de dire ce qu'il faut dire et de taire ce qu'il faut taire? lui demanda Guy de Rochaiguë. Si tu réussis, je te donnerai des terres en fief; si tu échoues, je te ferai pendre! »

Le coutillier rit d'un rire faux.

« Les hommes comme moi ne se laissent pas pendre, monseigneur! Quant à gagner les terres, si je ne le fais pas, personne ne le fera. Quel message faut-il porter?

— Écoute. Tu vas aller de ce côté, pendant que nous retournerons au camp qui est derrière ce clocher. Tu chercheras le village de Saint-Avit.

— Je le trouverai, monseigneur.

— A Saint-Avit, tu demanderas le sire Hugues de Rûlamort, et tu lui remettras ce gage de la part du vicomte Aimar de Limoges.

— Et que lui dirai-je, monseigneur?

— Tu lui diras que le vicomte t'envoie pour le guider au lieu où se réunit l'armée de la ligue d'Aquitaine, et tu l'amèneras jusque dans la gueule du loup... tu comprends... là-bas, près du camp... je me charge de l'y attendre : voici la route, et le camp est derrière le clocher.

— Compris, monseigneur! Je connais assez le vicomte de Limoges, et le sire de Béarn et le sire de Hautefort, et les autres barons de la ligue, pour lui parler d'eux et l'amener, comme vous dites, dans la gueule du loup. Donnez-moi le gage, et retournez vite au camp de peur que nous n'y arrivions avant vous. »

Pendant que le sire de Rochaiguë et son fils se hâtaient vers le camp anglais, Tristan le coutillier cherchait le village de Saint-Avit. Il n'eut pas de peine à le trouver, et il s'informa aussitôt du sire de Rûlamort. Il n'eut besoin que de lui montrer le gage du vicomte de Limoges pour être cru sur parole; sire Hugues donna aussitôt des ordres à ses hommes et appela son écuyer pour l'armer. Il y eut dans le village un grand tumulte de destriers qu'on amenait, d'archers et de sergents qui faisaient leurs adieux aux paysans, de gens armés qui se mettaient en rang et qui montaient à cheval; puis, en quel-

ques instants la petite troupe se compta, s'ébraula, et disparut bientôt aux yeux des paysans, restés en groupe à l'entrée de la route, priant Dieu pour le succès de la bonne cause. Tristan marchait en avant, guidant le sire de Rûlamort; et Aimery suivait, le cœur joyeux comme il l'avait toujours aux approches d'une bataille.

Le jour tombait, quand la vaillante troupe arriva sur une hauteur d'où l'on voyait dans le lointain la ville de Taillebourg, avec son pont et sa rivière qui coulait entre les prés couverts d'un brouillard blanchâtre. Dans la plaine, entre la ville et l'endroit où s'était arrêté le sire de Rûlamort, on apercevait un grand nombre de tentes et de pavillons, mais, à cause de la brume du soir et de l'heure avancée, on ne distinguait point les insignes peints sur les bannières qui les surmontaient.

« Voici le camp! », dit Hugues de Rûlamort. « Gaucher, prends ton cor, et sonne pour avertir de notre arrivée. »

Gaucher obéit; mais aux premiers sons qu'il tira de son cor, une troupe de cavaliers armés, cachés derrière un bouquet d'arbres, s'élança sur le sire Hugues en criant : « A mort! »

« Qu'est cela? », dit le chevalier surpris en se mettant en défense, quoiqu'il crût à une erreur. « Nous sommes des amis! Où est le vicomte de Limoges? »

« Plantagenet! A mort les ennemis du roi Henri! » répondirent les assaillants.

Le seigneur de Rûlamort chercha des yeux son guide; le guide avait disparu. A ce moment, la lune se dégageant des nuages éclaira vivement, sur le haut de la tente la plus voisine, les lions et la tour de fer qui décoraient la bannière de Richard Cœur de Lion.

« Trahison! s'écria Hugues de Rûlamort. Compagnons, nous sommes tombés dans un piège! Aux armes, et défendons-nous! »

Il brandit Franchise, et en porta un coup formidable au chevalier qui l'attaquait; Gaucher, Guillaume et tous les Poitevins se jetèrent sur l'ennemi, et une mêlée furieuse s'engagea. Aimery frappait devant lui, sans choisir ses adversaires; ses flèches étaient inutiles dans ce combat corps à corps; mais il s'escrimait des deux mains avec une hache et un épieu, et abattait à ses pieds tout ce qui se trouvait sur son chemin. Il ne perdait pas de vue son seigneur, qui se battait avec le chef de la troupe ennemie. Le combat restait indécis, car les deux chevaliers étaient égaux en taille, en force et en bravoure; mais un écuyer, dont la taille mince et l'armure sans ornements annonçaient la jeunesse, se glissant traitreusement derrière le sire de Rûlamort, essaya de trancher les jarrets de son destrier. Aimery bondit sur lui.

« Traître et félon! » lui cria-t-il; et il lui fit sauter l'épée de la main; puis, d'un revers de hache, il le frappa à la tête.

Le coup avait été bien asséné, mais le casque était d'acier bien trempé : il résista; seulement la ventaille se détacha et laissa voir à Aimery un visage qu'il n'avait point oublié.

« Ah! lâche, traître! tu as mangé le pain et le sel de mon seigneur, et tu l'attaques par derrière! Défends-toi, Jehan de Rochaiguë! »

Il l'attaqua avec fureur. Mais Jehan, confus d'avoir échoué et d'être reconnu, fit un saut de côté en lui criant : « Manant! je vais t'envoyer un de tes pairs! » et il se déroba aux coups d'Aimery.

La bataille continuait. Au cliquetis des armes, le camp s'était ému; les sentinelles avaient écouté, et les cris de guerre : « Henri et l'Angleterre! Richard Cœur de Lion! Sainte Agnès et Rûlamort! » avaient frappé leurs oreilles. Elles avaient donné l'alarme, et de nouveaux combattants venaient en foule renforcer le sire de Rochaiguë. Hugues de Rûlamort vit sa petite troupe entourée: il était seul, loin des siens, sans espoir de secours; il envoya du fond de son cœur sa dernière pensée à Aliénor et à sa fille, les recommanda à Dieu, et ne songea plus qu'à mourir glorieusement et à vendre chèrement sa vie. Attaqué de tous les côtés à la fois, il frappait à droite et à gauche, et son noble destrier, comme s'il eût compris le péril, se dressait pour écraser sous ses pieds de devant les ennemis que son maître avait renversés. Franchise, à la clarté de la lune, brillait comme un éclair dans la main du chevalier.

Autour de lui, ses hommes se défendaient avec le courage du désespoir. Pas un d'entre eux ne songeait à demander quartier; les haches, les masses d'armes s'élevaient et s'abaissaient comme les fleaux sur l'aire, et tout autour de la petite troupe s'élevait comme un rempart de corps étendus. Sans doute, ces vaillants finiraient par tomber, épuisés à force de frapper, et accablés sous le nombre; mais leur défaite coûterait cher au roi Henri.

Aimery, qui continuait à batailler, debout à la tête du destrier du sire Hugues, ne sentait point les coups qui pleuvaient sur lui. Il lui semblait bien que sa manche et sa cotte étaient mouillées et tachées de sang, et il avait soif; mais nulle pointe de lance ou d'épée n'avait encore traversé son jacque bien rembourré, et il n'avait pas perdu ses forces; il frappait comme au premier moment, et, tout en frappant, il songeait avec joie aux paladins chantés par les trouvères et il se trouvait une grande ressemblance avec eux. Et tout à coup, sans cesser de frapper d'estoc et de taille, il entonna à pleine voix le chant du brave chevalier Armel le Bigorrais, assailli par douze Sarrasins félons.

Les ennemis, étonnés, s'arrêtèrent; les hommes de Rûlamort, animés d'une nouvelle ardeur, les chargèrent à l'envi et les forcèrent à reculer un instant. Pourtant cet instant de répit n'eût pas sauvé les braves Poitevins, si une troupe de cavaliers, qui passait à quelque distance, n'eût entendu le chant d'Aimery.

Cette troupe cherchait, sûrement, à reconnaître le terrain et la position du camp anglais, sans révéler sa présence: les écus et les fourreaux des épées avaient été enveloppés d'étoffes pour empêcher le cliquetis du fer, et les heaumes des chevaliers étaient de fer noirci et ne portaient point de cimiers. Les destriers marchaient au pas, et ceux qui les montaient tendaient l'oreille au moindre bruit et interrogeaient du regard chaque pli de terrain. Ils venaient de s'arrêter, et écoutaient le bruit du combat, en délibérant ensemble sur ce qu'ils devaient faire.

« C'est tout près du camp anglais, disait un chevalier; Gallois et Normands se seront pris de querelle.

— Ou bien ils assomment quelqu'un des faux frères qui nous ont trahis, dit un autre; laissons-les faire et allons rendre compte de notre mission.

— C'est sagement parlé! messire; l'armée peut être ici demain au point du jour, et le terrain est excellent pour une grande bataille. Partons donc.

— Si pourtant c'étaient des amis! murmura un autre chevalier; ce serait dommage de ne pas aller à leur secours... Ah! écoutez! je reconnais cette voix! A la rescousse, sires chevaliers! ce sont les nôtres qui combattent là-bas!

— Sire Bertrand ne peut résister à l'envie de donner un coup de lance », dit à ses compagnons un des chevaliers qui avaient déjà parlé. Il mit pourtant son cheval au galop pour suivre sire Bertrand, et les autres l'imitèrent. En quelques instants, ils fondirent comme une tempête sur Guy de Rochaiguë et sa troupe: ils avaient reconnu le cri de guerre de sire Hugues, et criaient tous à la fois: « Rûlamort! à la rescousse! »

Par un mouvement dont il n'eut peut-être pas conscience, Hugues de Rûlamort tourna vivement la tête vers le secours qui lui arrivait. Guy de Rochaigué et son fils, tous les deux à la fois, saisissant l'occasion, s'élancèrent pour lui porter un coup mortel: Aimery les vit, il se précipita au-devant de leurs épées, étendant les bras pour les repousser et faisant de son corps un bouclier à son seigneur. Il sentit un poids terrible qui s'abattait sur sa tête; ses yeux se voilèrent, il chancela, et tomba de tout son long sur la terre, en même temps que le sire de Rûlamort, vidant les étriers, se penchait sur le cou de son destrier en laissant Franchise s'échapper de sa main.

A suivre. Mme COLOMB.



UNE PARTIE EN MONTAGNE

Je m'en souviens comme d'hier, c'était un jeudi de Pâques. Nous étions chez mon oncle Jean-Baptiste, qui tient l'auberge de l'Arbre Vert à Nieder-Haslach, dans la Grande Rue, en face de l'église. Il avait marié deux jours auparavant son fils Georgy, qui est greffier du juge de paix à Epinal, et il gardait ses proches parents jusqu'au dimanche. Ça faisait joliment mon affaire, à moi, et surtout quand j'appris qu'on devait monter le jeudi au Schneeberg, je ne me tins plus de joie. Pensez donc, il ne vous arrive pas tous les jours d'aller faire une promenade pareille avec des messieurs de la ville et des dames de la société.

Nous étions bien une douzaine pour le voyage. Comptez: grand-père et grand'mère, le cousin Georgy et sa femme (oh! elle est si gentille sa femme, et elle vous parle si doucement, ce n'est pas comme grand-père!) puis, M. Hartmann, le filateur, et ses deux filles; M. Hemmerlé, le percepteur, avec son fils Léon, un gros gaillard qui me dépasse de la tête, quoiqu'il soit né le même jour que moi, et Mme Frony, la veuve du notaire, et un tas d'autres personnes que je ne me rappelle seulement plus.

Pour arriver de bonne heure, on s'était levé très matin, sur les cinq heures. A six heures, la bande était prête, et les deux chars à bancs bourrés de monde filaient au grand trot sur la route, avec des clic-clac et des bruits de grelots qui réveillaient tous les coqs, faisaient aboyer tous les chiens et claquer du bec les cigognes. On dépasse comme ça en courant Ober-Haslach et le Ringelstein, on laisse de côté le Lutterbach, on entend grincer sur la Hasel je ne sais combien de scieries, jusqu'à ce qu'on ait trouvé, aux premiers sapins, le petit ruisseau du Nideck. Là, les vieux et les plus petits se laissent monter en voiture par la traverse; les plus courageux, et vous jugez bien que j'en étais, prennent le sentier qui grimpe tout droit, et qui est bien un peu raide; mais, si vous l'avez jamais pris, vous devez savoir qu'il n'y a rien de plus joli: un beau sable fin, du poussier de grès rouge sous les pieds; à gauche, l'eau du Nideck qui chante, comme un grillon, dans les prés; à droite, la montagne, un énorme mur de rochers tantôt rouges, tantôt gris, tantôt verdâtres, avec une petite mousse bien fine qui court tout du long, et au-dessus, tout à fait au-dessus, et si haut qu'il faut, pour les voir, se renverser la tête en arrière, une forêt de vieux sapins si grands, si noirs, que ça vous donne froid de les regarder. Mais, quand on est plusieurs, on n'a peur de rien, et nous étions gais, en marchant, comme si nous avions bu du vin doux.

A la cascade du Nideck, on casse une croûte: nous en avions besoin pour nous refaire. Quand on



Sur le haut du Schneeberg. (P. 26, col. 1)

grimpe au Schneeberg il faut des jambes, et rien n'en donne comme un petit coup de vin blanc. Nous avions une demi-heure de chemin dans les sapins pour gagner la hauteur du Nideck, et de là encore une bonne heure dans les chaumes avant d'arriver au but. Naturellement, plus moyen de se faire porter : le père Hemmerlé, qui n'est pas brave, n'eut pas plutôt connaissance de la chose, qu'il déclara que ça n'était pas de son goût de se déchirer les habits dans les épines et de se tremper les jambes dans la rosée pour prendre de nouveaux rhumatismes ; il aimait bien mieux faire la chasse aux papillons dans les environs de la cascade. On se moqua bien un peu de lui, mais on n'insista guère, parce qu'il raconte toujours les mêmes histoires, du temps qu'il était cavalier en Afrique ; on partit joyeusement et, à dix heures, on s'asseyait sur le plus haut du Schneeberg.

C'est tout désert, le Schneeberg : un grand terrain qui n'a ni arbres, ni fleurs, ni brins d'herbe ; rien que de la pierre, et un vent d'enfer qui vous glace. On croirait qu'un endroit pareil est fort triste ; eh bien ! pas du tout : quand on est de compagnie, on y fait des parties magnifiques ; on se cache sous les blocs de pierre, dans les trous de rochers ; on fait marcher l'écho qui répète trois ou quatre fois les mêmes mots ; on fait manœuvrer le Lottenfels, une grosse pierre qui tourne sur elle-même pour si peu qu'on la touche. Mais je crains bien que si vous montez là haut pour la voir, vous ne trouviez plus qu'un rocher comme les autres ; je vous le dis en confidence, le gros Léon et moi nous l'avons tant poussée, tant poussée, qu'à la fin elle ne bougeait plus du tout.

Après un bon petit déjeuner que le père Loth, le forestier, nous avait apporté du Nideck avec son fils, nous jouions tranquillement à cache-cache, le gros Léon, les petits Frony et moi, quand nous entendons comme un pétard éclater par derrière : « C'est un coup de fusil, » dit Léon : ça nous effraye, nous nous levons, nous nous regardons, et nous nous sauvons comme des fous pour aller faire la culbute au beau milieu de la famille, qui se versait tout simplement du champagne.

Nous étions là, il fallut bien partager avec nous ; mais un fond de verre, à Léon et à moi, ça ne nous suffisait pas : tandis que M. Hartmann dépliait une grande carte comme celles qui sont pendues au mur dans les écoles, et y montrait à ses filles tous les villages d'alentour, tandis que les uns se promenaient, que les autres s'endormaient de fatigue, et que Georgy, perché sur une roche, débouchait une file de bouteilles nous nous glissons tous deux derrière le panier de champagne, et coup sur coup nous avalons deux rasades : oh ! que c'était bon ! mais, par malheur, ça vous tape sur la tête, ce vin-là ; on ne s'imagine pas ce que c'est que d'en boire deux verres, deux grands verres sans eau, et quelles terribles conséquences ça peut avoir. Ecoutez ce qui nous est arrivé.

Comme nous descendions la pente en chantant, les plus âgés fermant la marche et les plus jeunes faisant des cabrioles en avant, nous nous étions insensiblement écartés les uns des autres : Georgy et la cousine avaient pris un sentier, nous un autre, M. Hartmann un troisième, et à un moment donné grand-père n'eut plus personne devant lui : il s'inquiète, il appelle, on se crie *coucou*, et l'on aurait fini par se retrouver, si nous n'avions pas eu l'idée, nous deux Léon, de couper à travers bois pour devancer les autres et leur jouer le tour de les attendre en cueillant des fraises au Nideck. Et nous voilà dégringolant sous les arbres, glissant sur les écorces mouillées ; rien ne nous arrête : la tête en feu, le corps en sueur, nous redoublons de vitesse, et hop, et hop ! à fond de train. Hop, hop ! nous y sommes ! plus qu'une broussaille à sauter ; un dernier élan, et bondissant tous les deux, nous allons rouler sur le dos du pauvre père Hemmerlé accroupi dans le fossé pour y guetter un papillon noir et rouge.

Il fallait l'entendre jurer : « *Donnerwetter !* Têtes de Bédouins ! » Je ne sais ce qui nous passe par la tête, la peur nous reprend, nous dévalons la côte en haletant, nous trouvons à la cascade la carriole et le petit bidet de la mère Loth, nous nous y jetons, nous fouettons, nous fouettons, et nous ne nous arrêtons qu'à Haslach. Ah ! mon Dieu, comme nous étions faits ! sales, crottés, sans casquette, remplis de boue sèche et de poussière, nous avions l'air de deux vagabonds.

Et maintenant, voyez-vous, si j'ai un conseil à vous donner, quand vous boirez du champagne, mettez-y toujours un peu d'eau.

Jean d'Alsace.

UN NID [1]

XVIII

Seul.

« Pour la première fois de ma vie, je me sens dans une solitude absolue, aride, infranchissable, écrivait Daniel à sa mère lorsqu'il était depuis huit jours arrivé à Pont-Audemer. Je ne pense qu'à faire des économies de temps et d'argent pour arriver un jour jusqu'à vous, lorsque j'aurai fini ici. Je ne sais pas quand cela viendra ; j'ai trouvé les bâtiments destinés à recevoir l'installation des ateliers si peu avancés, que j'ai été obligé de me fâcher et que je talonne pour le moment les maçons et les charpentiers, en attendant que j'aie affaire aux méca-

[1] Suite. — Voy. vol XIII, pages 170, 188, 203, 119, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362, 378, 394, 411 et 10.

niciens. J'ai déjà fait déballer certaines parties du matériel, et je m'amuse à monter moi-même les choses délicates : cela m'entretient la main que je craignais de voir rouiller par la vie nouvelle que je mène. Je cours le pays à la recherche des ouvriers, des matériaux, des bois. Les entrepreneurs que M. Russheim avait chargés de cette part du travail lui ont manqué dans la main. Mon entreprise en devient plus difficile. J'espère cependant que j'y ferai honneur. Vous ai-je écrit que M. Russheim m'a dit quand je l'ai quitté : « Songez que je vous confie en partie la réputation de ma maison et l'honneur de mon nom ? » Je trouve que c'est beaucoup de responsabilité. Vous m'aviez déjà remis la gloire de mon père, qui reste et restera ma première pensée. »

Les jours s'écoulaient, entraînant avec eux les feuilles vertes, les blés dorés et bientôt jusqu'aux journées décroissantes de l'automne ; l'hiver approchait à grands pas ; Amélie s'était enrhumée, elle avait pris l'habitude de se lever tard. « Je suis très paresseuse, disait-elle en s'excusant ; mais c'est que je dors mal, et quand le matin vient je suis plus fatiguée que je ne l'étais la veille au soir. » Mme Calanville commençait à avoir faim et soif de voir ses fils. Léon était entré à Saint-Cyr depuis plusieurs mois ; son dernier séjour à Maisoncelles avait été interrompu par une invitation qui l'avait entraîné à la chasse chez une famille riche des environs de Caen, où il avait retrouvé plusieurs de ses camarades. « J'aurais bien voulu posséder déjà mon uniforme militaire, disait-il gaiement ; j'ai été obligé de me rabattre sur la grande tenue du lycéen. » Au moment de payer le trousseau de son fils pour l'école, Mme Calanville n'avait pas pu lui donner de nouveaux habits civils. « Je ne serai pas tout de suite en uniforme d'officier, comme Albert, qui est superbe, écrivait Léon peu de jours après son arrivée à Saint-Cyr ; mais il a fallu me faire une tunique et un pantalon tout exprès. Il n'y avait rien d'assez grand pour moi dans les magasins, et j'ai failli me trouver dans le costume d'Adam et Ève. Mon paquet de lycéen était déjà fait, et j'avais déchiré deux tuniques en essayant d'entrer dedans. J'ai été obligé de remettre mes vieux habits : j'espère qu'on ne fera pas payer à maman un prix extra pour ma taille extra. Sans quoi je suis décidé à me raccourcir. Par où faudra-t-il commencer ? Est-ce par la tête ou par les pieds ? Tout de même c'est triste de penser qu'on ne vous reverra pas avant six mois d'ici. Si j'avais su d'avance l'effet que cela me ferait, je n'aurais pas accepté l'invitation de Delaunay. Je ne comprends pas comment Albert a pu avoir le courage de ne pas venir à Maisoncelles cet été ; ils n'étaient que dix restés à Paris de toute l'école. Il paraît que cela lui a profité, car il est rentré en deuxième année dans un beau rang, et l'on dit qu'il gagne toujours du terrain. Sois tranquille, je vais faire tous mes efforts pour rivaliser avec lui. »

« Il faudra qu'Albert vienne ici l'été prochain, maman, dit Amélie lorsqu'elle eut achevé de lire la lettre de son frère, moitié riant, moitié pleurant. Nous avons besoin de les avoir tous, une fois encore.

— Albert viendra, je te le promets, » répondit sa mère. Dans ses lettres rares et courtes, Albert répétait parfois son parti pris de travailler jusqu'à ce qu'il eût conquis l'aisance pour sa mère et pour ses sœurs ; en général il se bornait à donner quelques nouvelles de sa santé qui n'était pas très-robuste. « J'ai souvent mal à la tête, » disait-il. Mme Calanville et Amélie se tourmentaient de ces maux de tête. « J'ai plus d'une fois entendu raconter à ton père, disait la mère, qu'il avait vu à Charenton un élève de l'École polytechnique devenu idiot à force de faire des chiffres, et qui marmottait du matin au soir des problèmes d'algèbre dans son chapeau. Lorsqu'on voulait le lui ôter, il devenait furieux.

— Papa n'a pas souffert de ses études, disait Emma.

— Ah ! c'est que ton père était ton père ; » et le tendre orgueil de la veuve lui remplissait les yeux de larmes. Emma était convaincue qu'Albert se portait à merveille. « Daniel ne se plaindra jamais, » pensait-elle.

Daniel ne se plaignait pas, en effet, et cependant il était souffrant, seul et triste. Dans les environs de l'établissement qu'il était venu fonder, se trouvait un petit étang dont les eaux n'étaient jamais renouvelées et répandaient au loin de funestes exhalaisons.

Daniel avait souvent passé le soir dans cette direction : la fièvre intermittente l'avait saisi dans ses serres cruelles. Il évitait avec soin d'écrire à Maisoncelles lorsqu'il se sentait malade. « J'aurais beau faire, quelque chose de ma fatigue percerait dans mes lettres, pensait-il, et leur fardeau est assez lourd sans que j'y ajoute un fétu. Je forcerai ce soir la dose de quinine. » Daniel ne devait cependant pas subir tout seul la fâcheuse influence des eaux corrompues : il s'aperçut bientôt que ses ouvriers diminuaient à l'appel, que plus d'un manquait au travail. « Il tremble la fièvre aujourd'hui, monsieur, » disaient les camarades du malade. Le jeune chef prit son parti, il écrivit au propriétaire de l'établissement qu'il était occupé à organiser. Celui-ci était jeune aussi, il vivait à Rouen auprès de ses parents, engagés depuis longtemps dans les affaires. Lorsque leur fils avait atteint l'âge d'homme, il avait annoncé le désir de s'établir pour son compte : le père était riche, d'un caractère dominant ; il n'avait aucun goût à partager le gouvernement de sa manufacture ; il avait répondu avec empressement aux souhaits du jeune homme. « Il y a de la place dans l'Eure, » avait-il dit.

Une fois, M. Selestu avait visité le site où s'élevaient maintenant les bâtiments du nouvel établissement ; il n'avait pas remarqué l'étang caché à quelque distance sous les arbres. Lorsque le jeune propriétaire reçut la lettre de Daniel, il la porta

aussitôt à son père. « Il faut voir à cela, dit M. Selestu, c'est un grand inconvénient d'être placé dans un lieu malsain : on a constamment des ouvriers absents, et dans les temps de prospérité, quand ils ne meurent pas de faim, ils s'empressent de vous quitter pour chercher ailleurs un air plus pur. Il faut donner de l'écoulement à ces eaux et draiuer les environs. Vas-y toi-même, mais arrange-toi pour ne pas prendre la fièvre, ta mère ne nous le pardonnerait pas. »

« Je suis curieux de voir le directeur des travaux, qui m'a écrit, se disait Henri Selestu en descendant non loin de Pont-Audemer, à la petite gare voisine de sa future demeure. Il doit être de grande expérience, un peu âgé, je suppose, puisqu'on l'envoie au loin; le ton de sa lettre m'a plu, il y avait un mélange de fermeté et de confiance dans ses bonnes intentions, qui m'a bien disposé en sa faveur. Il ne veut pas que ses ouvriers meurent de la fièvre, il a bien raison; je suis de son avis, je serais très contrarié pour mon compte d'en mourir aussi... Ah ! me voilà arrivé ! Nous ne sommes pas encore bien avancés. Et moi qui croyais m'installer dans deux mois ! » Daniel s'avançait à la rencontre du jeune propriétaire, qui l'avait prévenu la veille. Il était en costume de travail, sortant d'un atelier temporaire qu'il avait fait élever à côté des bâtiments; il tenait encore une lime à la main. Les deux jeunes gens se saluèrent. « Pourrais-je voir M. Calanville? » demanda Henri Selestu. Daniel paraissait fort étonné. « Je suis M. Calanville, » dit-il enfin un peu brusquement. Son interlocuteur recula d'un pas. « Vous ! » s'écria-t-il, sans pouvoir retenir un sourire qui devint bientôt un éclat de rire. Daniel s'était d'abord senti piqué; il finit par se mettre à rire à son tour. « Vous ! répétait Henri Selestu; je m'étais figuré un homme d'une cinquantaine d'années, un monteur de confiance, chargé des grandes entreprises. — J'espère que je suis un monteur de confiance, » reprit Daniel qui était susceptible ce jour-là, car il se sentait menacé par son accès de fièvre. « Je ne dis pas, je ne dis pas, mais vous n'avez pas vingt-cinq ans, j'en suis sûr. » Daniel rougit légèrement : « Je n'ai pas vingt-trois ans, avoua-t-il. — Alors nous sommes du même âge à quelques mois près; j'en suis bien aise au fond, nous nous entendrons mieux, et vous ne pourrez pas m'écraser de vos connaissances comme l'aurait fait une vieille perruque. Mais vous paraissez souffrant : êtes-vous malade? Asseyez vous donc, vous tremblez... — Ce n'est rien, c'est la fièvre, murmura Daniel, dont les dents commençaient à s'entre-choquer. L'accès avance d'une heure aujourd'hui, voilà tout. Je suis bien fâché de vous recevoir ainsi, ajouta-t-il avec beaucoup de peine; demain je vous montrerai tout. — Oui, oui, demain, » et le visiteur prenait le bras de Daniel. « Laissez-moi vous conduire chez vous; je suis désolé de vous voir ainsi. Vous m'aviez parlé des ouvriers, mais vous n'aviez pas dit que vous aviez la fièvre vous-même. »

Daniel ne pouvait pas parler, mais il se disait intérieurement. « Si j'avais été le seul à souffrir, je n'aurais pas écrit une lettre, et j'aurais eu bien tort. Quelle belle, bonne et honnête figure il porte sur ces épaules ! Je suis sûr que nous serons bientôt d'accord. »



Les deux jeunes gens se saluèrent. (P. 28, col. 1.)

Le jeune propriétaire avait laissé son compagnon étendu sur son lit, dans une chambre de chaumière étroite et sombre. « L'auberge du bourg est trop loin des travaux, » avait expliqué Daniel en paroles entrecoupées. « Ceci me suffit. » Henri n'avait pas confiance en l'auberge du bourg : il reprit le chemin de fer pour coucher à Pont-Audemer; il réfléchissait en chemin plus sérieusement qu'il n'avait souvent fait dans sa vie. « Que deviendrais-je, se demandait-il, si je devais mener ma vie aussi rude que ce garçon? Il a le même âge que moi; si je ne me trompe fort, il est aussi bien élevé que moi, et il n'a, il ne peut avoir aucun plaisir, aucun compagnon... aucune douceur de l'existence... Quand je serai installé ici, je me marierai, je serai heureux. Quand pourra-t-il se marier?»

A l'ombre du jour d'hiver, froid et sombre, Daniel entra à Pont-Audemer, dans la chambre où reposait encore son visiteur de la veille. « Vous voilà déjà? s'écria celui-ci... N'êtes-vous pas bien fatigué par la fièvre d'hier?

— Un peu, ce n'est rien, qu'importe ! J'ai été si désolé de vous avoir accueilli par de sots tremblements que j'ai pris le premier train pour venir

vous chercher. Je suis si content de penser que vous pourrez juger par vous-même de l'état des choses, des bâtiments comme de l'étang ! Nous sommes en retard, mais ce n'est pas de notre faute; les entrepreneurs de maçonnerie nous ont fait faux bond, c'est sur eux que retombera le dédit. »

Henri Selestu s'était habillé, il tendit la main à Daniel avec une cordialité franche. « Je suis bien aise de vous voir un peu moins défait qu'hier, mais vous paraissez encore bien souffrant. Est-ce que nous ne déjeunerons pas avant de partir ? » Daniel n'avait pas songé à déjeuner, cela lui arrivait souvent. « Voilà comment on prend la fièvre, » insistait le fils du manufacturier, entouré par sa mère de soins excessifs. « Je ne m'aventure pas ainsi dans les environs de votre étang... — Permettez-moi de vous dire que c'est le vôtre, disait Daniel. — A vous ou à moi il a écrit son nom sur votre visage: je ne tiens pas à ce qu'il en fasse autant pour le mien, et nous allons prendre notre café avant de nous remettre en route. » Daniel était impatient de partir. « Ce sera une journée perdue, » pensait-il. Force lui fut de se soumettre : à dix heures du matin les deux jeunes gens descendaient enfin du chemin de fer. Ils prirent sur-le-champ la direction de l'étang.



Il contempla ce lugubre aspect (P. 29, col 2.)

Le ciel était sombre, des nuages épais et bas semblaient planer au-dessus de la petite nappe d'eau comme un emblème visible de la maladie; une vapeur jaunâtre voilait les arbres dépouillés de feuilles, les grandes fougères dont les longues feuilles se baignaient dans l'étang, les roseaux parsemés sur la rive. Henri Selestu contempla un moment ce lugubre aspect. « Si je restais ici une heure, je prendrais non seulement la fièvre, mais des humeurs noires, dit-il à son compagnon. Je suis convaincu qu'on se noie dans les étangs de cette mine-là..... Ne restons pas sur ses bords, je vous en prie ; expliquez-moi comment vous comptez le dessécher, et, si vous le pouvez, donnez-moi une idée de ce que cela coûtera : mon père me l'a bien recommandé. Quant à la question même du dessèchement, elle est toute résolue depuis hier quand je vous ai vu trembler la fièvre en me parlant. — Vous en verrez bien d'autres que moi, » reprit Daniel, et il conduisit le jeune propriétaire dans les chaumières de quelques ouvriers, assis au coin du feu, entourés de couvertures, ou grelottant sur un grabat dans un coin de la cuisine, tous accablés par l'abattement excessif qu'amène la fièvre, répondant à grand'peine aux questions qu'on leur adressait. « Si cela devait durer, je serais obligé d'acheter au Pérou une plantation de quinquina pour les besoins de ma famille, » disait Henri en

sortant des pauvres demeures qu'il visitait pour la première fois de sa vie. « Mais comment n'a-t-on pas toujours la fièvre dans ces maisons-là? » Daniel le regardait avec une surprise mêlée d'un peu de pitié. « On n'y a pas la fièvre en général, on ne l'aura pas quand nous serons débarrassés de l'étang, mais on a des rhumatismes, des douleurs ou des fraîcheurs, comme ils disent. Cependant la population est robuste, et ces chaumières ne sont pas malsaines; vous n'avez pas beaucoup vécu parmi les pauvres? »

Le jeune manufacturier haussa les épaules. « J'ai vécu au collège, dans ma chambre, chez mes parents, chez mes amis. Je m'aperçois que je n'ai vu qu'un côté de la vie, le moins utile peut-être. »

Daniel n'était pas accoutumé à prêcher : il ne répondait pas aux remarques de son compagnon, et tout le jour ils parcoururent ensemble la maison d'habitation qui commençait à s'élever, les ateliers où se montaient les machines, les salles presque achevées qui devaient bientôt les recevoir. Le soir, le jeune Rouennais entraîna son nouvel ami jusqu'à Pont-Audemer. « Soupez, et couchez ici, insistait-il; nous ferons mettre un lit dans cette seconde chambre qu'on m'a donnée comme salon et qui ne me sert à rien. — Demain j'aurai la fièvre, remarqua Daniel; c'est vrai, quelle agréable perspective! — Mais est-ce qu'il n'y a pas de médecin ici pour vous débarrasser de cette visiteuse? — Oui, oui, il y a un médecin; je ne l'ai pas vu : il ne pouvait que me prescrire de la quinine, je le savais d'avance.

— Comment s'appelle ce savant docteur? interrompit Henri... — Le docteur Levillaire. — Garçon! faites prier M. le docteur Levillaire, s'il est chez lui, de passer ici ce soir; remettez-lui ma carte... Voilà, mon cher ami; je ne vais pas laisser la fièvre amincir peu à peu vos forces... vous en avez besoin pour mener à bien notre entreprise qui ne saurait être en meilleures mains, je vois ça... malgré vos vingt-trois ans. — Je ne les ai pas encore. » Et Daniel riait. « Moi non plus... mais nous pouvons dire vingt-trois ans, c'est plus respectable, et puis, si vous permettez... j'ai besoin de vous comme ami; je suis sûr que ce serait un grand bonheur pour moi. » Le jeune homme regardait Daniel, et ses yeux exprimaient une affection naissante, mêlée d'un respect sincère. Dans les longues conversations de la journée, les deux compagnons avaient échangé beaucoup de pensées, et malgré la réserve habituelle de Daniel il se sentait attiré vers son propriétaire, comme il l'appelait. Le but de sa vie, le courage simple qui le soutenait dans ses labeurs, le dévouement qu'il nourrissait pour sa mère, pour sa sœur, pour tous les siens, s'étaient involontairement révélés à Henri Selestu. « Est-ce un marché fait? » insistait-il en tendant la main à Daniel. Celui-ci répondit à son étreinte. « Si vous voulez, dit-il. Je ne vois pas ce que vous ferez de mon amitié... mais je comprends assez que votre visite a rompu pour moi ma solitude qui me devenait insupportable. »

Henri se mit à rire. « J'accepte, dit-il; je vous ai désennuyé, et plus tard je conquerrai un rang plus honorable dans votre estime. Il faut du temps, je vous le donnerai »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

LA SEMAINE

Ouvrez la Bible. Dieu, est-il dit, créa le monde en six jours et se reposa le septième. Tous les cultes ont sanctifié ce septième jour, et le samedi, chez les israélites, le dimanche, chez les chrétiens, sont des jours consacrés à la prière et au repos manuel. Nous n'avons pas à rechercher ici si les sept jours de la création avaient la même durée que nos jours actuels, ou si chacun de ces jours correspondait à des périodes de temps considérables. Sans doute, chez certains peuples sémitiques, la division du temps par périodes de sept jours tirait certainement son origine des sept jours de la création; d'autres peuples, cependant, adoptèrent cette même division par des considérations bien différentes.

Le mot semaine vient du latin *septimana* et veut dire période de sept jours. Cette période, dit la mythologie, a été établie en l'honneur des sept fils de Saturne et de Rhéa : rappelons, en passant, que ces enfants furent sauvés de l'estomac paternel par la finesse de leur mère Rhéa qui trompait l'avidité de son mari en lui faisant avaler des cailloux! Les sept nuits seraient, toujours d'après la même mythologie, les sept filles de la déesse Astarté.

On a dit que les sept planètes connues des anciens peuples de l'Orient avaient été l'origine des sept jours de la semaine. Cela est au moins douteux. S'il est bien vrai qu'aujourd'hui encore, dans certains pays, les noms des jours sont empruntés aux

1. Voy. vol. XIII, page 366.

noms des planètes, il faut avouer que rien n'est venu prouver que la semaine ait été adoptée dans l'antiquité par d'autres peuples que les Hébreux.

On sait au contraire que les anciens Égyptiens, les Chinois, divisaient leurs mois en périodes de dix jours. Les Grecs eux-mêmes comptaient par décades, et nous vous avons dit, dans une précédente causerie[1], que, chez les Romains, le mois était divisé d'une manière irrégulière : le premier jour du mois s'appelait *calendes;* le cinquième ou le septième les *nones;* le treizième ou le quinzième les *ides*. Lorsque la *semaine* fut introduite dans les calendriers des anciens, on donna aux sept jours des noms empruntés aux planètes. Les astronomes de l'antiquité, qui n'avaient pas d'instruments pour observer les astres, ne connaissaient évidemment que ceux qui sont visibles à l'œil nu. Ils les avaient nommés du nom de leurs dieux : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Vous remarquez que le soleil ainsi que la lune étaient rangés parmi les planètes ; aujourd'hui nous réservons ce nom aux astres qui circulent autour du soleil.

L'ordre dans lequel nous venons de nommer ces planètes était celui de leurs distances décroissantes à la terre, suivant les astronomes anciens. Il semble donc que le premier jour de la semaine étant, par exemple, consacré à Saturne, le second aurait dû être réservé à Jupiter, le troisième à Mars, etc. Les jours consécutifs auraient dû s'appeler: Samedi, Jeudi, Mardi.... Voici pourquoi cet ordre n'a pas été suivi : Ce n'étaient pas les jours, mais seulement les heures du jour, qui étaient consacrés aux divinités païennes. Dans une même journée le culte de chaque dieu revenait au moins trois fois et le jour portait le nom du dieu qui présidait à la première heure. Le lundi, par exemple, la première heure du jour appartenait à la Lune, la seconde heure appartenait à Saturne, la troisième à Jupiter,... ainsi qu'il résulte de l'ordre que nous avons indiqué. La première, la huitième, la quinzième, la vingt-deuxième étaient donc consacrées à la Lune, et la vingt-cinquième, c'est-à-dire la première du jour suivant, appartenant à Mars, le second jour s'appela mardi. Le lendemain, vingt-quatre heures après, Mercure donnant son nom à la première heure du jour : ce jour s'appela mercredi, jour de Mercure...

Voici les noms des jours de la semaine chez différents peuples :

Français.	Anglais.	Allemand.
Dimanche.	Sunday.	Sonntag.
Lundi.	Monday.	Montag.
Mardi.	Tuesday.	Dienstag.
Mercredi.	Wednesday.	Mitwoch.
Jeudi.	Thursday.	Donnerstag.
Vendredi.	Friday.	Freitag.
Samedi.	Saturday.	Samstag.

1. Voy. vol. IX, page 151.

Ancienne langue du nord.	Hindi.
Sunnu-dagr, jour du Soleil.	Aditvar.
Mâna-dagr, jour de la Lune.	Somvar
Tys-dagr, jour du dieu Tys.	Mangalvar.
Odins-dagr, jour d'Odin.	Boudhvar.
Thôrs-dagr, jour de Thor.	Gourouvar.
Fria-dagr, jour de Fria.	Choukarvar.
Laugar-dagr, jour du Bain.	Sanivar.

Remarquez d'abord que les noms français sont exactement les noms des anciens dieux (la terminaison *di* venant du mot latin *dies* qui veut dire jour), à l'exception du jour consacré au soleil que nous appelons dimanche (Dominica dies) jour consacré au seigneur. On a dit successivement : Dominica dies, Dominique, Dominche, Dimenche et enfin Dimanche. Ce même jour s'appelle encore jour du soleil en Angleterre et en Allemagne (Sun day, Sonn tag) ; mais les autres noms ont été plus ou moins modifiés. Les noms anglais, par exemple, seront mieux compris si nous les rapprochons des noms employés dans l'ancienne langue du Nord. Tuesday, notre mardi, est consacré au dieu Tys qui partage avec Odin, Thor et la déesse Fria, les honneurs de la mythologie scandinave. Odin, dieu suprême des Scandinaves et même des Francs, préside aux combats et au tonnerre. Des déesses guerrières, les Wallkyries, transportent dans le paradis d'Odin, qu'on appelle Walhalla, tous ceux qui succombent au milieu des combats. *Thor* préside également à la guerre, car la mythologie scandinave est essentiellement batailleuse. Thor est également chargé de la foudre, des vents et des pluies... Ces noms vous rappelleront les mots anglais Wednes day (jour d'Odin ou de Woden), Thursday (jour de Thor), Friday (jour de Fria)... Avec Saturday, jour de Saturne, nous revenons à la mythologie des peuples méridionaux.

Remarquez enfin, car il faut se borner, qu'en allemand les mots qui correspondent à notre Dimanche et à notre Lundi signifient aussi jours du Soleil et de la Lune. Mardi s'appelle Dienstag et vous retrouvez à côté du mot *tag* qui veut dire jour, le mot *Diens* qui vient du dieu Dis ou Tys, dont nous avons parlé. Quelques-uns pensent que Dienstag veut dire jour du service militaire (*Dienst*), c'est-à-dire jour consacré à Mars (?) Le quatrième jour, s'appelle *Mitwoch*, ce qui veut dire moitié de la semaine. Nous avons ensuite les jours du dieu du Tonnerre, de Freia, comme en anglais; le samedi, Samstag, s'appelle encore Sonne abend, veille du jour du soleil.

Les Romains donnaient à certains jours le nom de féries : c'étaient des jours de fêtes religieuses, et l'on immolait aux dieux des victimes, de là le nom de féries, dérivé du latin *ferire* qui veut dire frapper. Les premiers chrétiens, ne voulant pas donner aux jours de la semaine les noms des divinités païennes, avaient adopté les termes suivants : sabbat, première férie après sabbat, deuxième férie, troisième férie, etc... Cet usage n'a pas prévalu.

En 1793, la Convention nationale substitua un nouveau calendrier à celui qui était en usage dans les divers pays d'Europe. L'année commençait à l'équinoxe d'automne; elle était composée de douze mois de trente jours. Chaque mois était divisé, comme dans l'ancienne Grèce, en trois décades, et les différents jours s'appelaient : pridimi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, décadi.

La semaine commence le dimanche, chez les catholiques, en souvenir de la résurrection de Jésus-Christ; le vendredi, chez les mahométans, car c'est ce jour-là, suivant eux, que l'ange Gabriel remit le Coran à Mahomet. Vous connaissez le mot *sabbat* qui veut dire jour de repos; Moïse institua à la fin de chaque semaine un jour de repos complet, en souvenir du repos pris par Dieu le septième jour de la création. De plus, tous les sept ans, revenait l'année sabbatique, durant laquelle la terre devait se reposer. « A la septième année il y aura sabbat pour la terre en l'honneur de l'Éternel; alors tu n'ensemenceras plus ton champ et tu ne tailleras plus ta vigne. »



Les Wallkyries. (P. 31, col. 2.)

Puisque nous avons été amenés, à propos des jours de la semaine, à parler des planètes, complétons les renseignements que nous vous avons donnés. Ces astres se représentent d'ordinaire par des caractères symboliques que l'on prend quelquefois pour désigner les jours. Voici ces caractères :

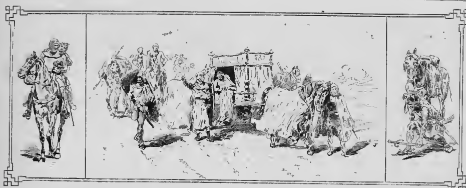
Soleil	☉	Vénus	♀
Lune	☾	Saturne	♄
Mars	♂	Uranus	♅
Mercure	☿	Neptune	♆
Jupiter	♃		

Vous comprenez immédiatement que les signes du soleil et de la lune représentent, l'un le disque complet de l'astre radieux, l'autre les cornes de la lune. Le signe de Mars indique la lance et le bouclier du héros; Mercure est représenté par le caducée qu'il tient toujours à la main et dont nous aurons occasion de parler; Jupiter est indiqué par un zig-zag qui est la foudre; on a voulu encore voir dans ce signe la première lettre du nom de Zeus qui veut dire dieu, en grec. Remarquez le miroir de Vénus; la faux de Saturne, dieu du temps; la première lettre du nom d'Herschel qui découvrit la planète Uranus; enfin, le trident de Neptune: ces deux dernières planètes ne correspondant d'ailleurs à aucun jour de la semaine.

Ce qui vous a paru certainement bizarre, c'est l'habitude que nous avons prise, aujourd'hui encore, à l'imitation des anciens, de donner aux astres des noms de divinités : témoin Uranus et Neptune. On voulait donner à ces deux planètes les noms d'Herschel et de Leverrier, toutefois l'usage mythologique a prévalu. En général les noms donnés à un astre par ceux qui les découvrent, noms presque toujours empruntés aux légendes païennes, sont acceptés par tous les savants. Cette règle a souffert cependant une exception il y a quelques années. En 1872, une petite planète était découverte à l'Observatoire de Paris, dirigé en ce moment par l'un de nos plus grands savants et patriotes, M. Yvon Villarceau. Nous étions au lendemain de la funeste guerre de 1870, et depuis peu de temps seulement les derniers uhlans avaient débarrassé notre sol. M. Villarceau appela cette nouvelle planète *Libératrix* malgré les protestations des savants allemands.

Quand un jour on racontera, comme je l'ai fait aujourd'hui, l'origine des noms donnés aux astres, en arrivant à la planète Libératrix, on dira sans doute l'effroyable suite de revers qui frappèrent la France pendant l'année terrible de 1870. Fasse Dieu que l'on ajoute alors : Et ce pays déchiré, meurtri, mutilé, mais plein de foi dans son avenir, s'étant mis virilement à l'œuvre, a rapidement reconquis le rang qu'il occupait à la tête des nations civilisées.

Albert Lévy.



Gaucher marchait près de la litière. (P. 34, col. 2)

FRANCHISE [1]

XV

Où Aimery perd un protecteur et gagne un fief.

Le sire de Rochaigüe était un homme prudent qui ne se battait jamais plus longtemps qu'il n'était utile. Comme la lune s'était voilée, il ne pouvait voir de quel petit nombre de chevaliers se composait le renfort qui arrivait à son adversaire ; il crut, au bruit qu'ils faisaient, que c'était une partie de l'armée d'Aquitaine arrivant au rendez-vous, et, ne se souciant pas de se mesurer avec elle, il donna le signal de la retraite. Jehan le suivit, non sans avoir jeté sur sire Hugues et sur Aimery un regard de haine satisfaite. Il n'oublia pas non plus de ramasser Franchise, qui gisait à terre toute souillée de sang, et, piquant des deux, il rejoignit le camp anglais.

« Ils pourraient revenir, dit Bertrand de Born, ils pourraient revenir, et nous ne sommes pas en force. Il faut abandonner les morts ; demain après la victoire nous aurons le temps de leur donner une sépulture chrétienne. Que les hommes de pied montent en croupe derrière les cavaliers, et retournons vite à l'armée. »

On enleva le heaume de sire Hugues, qui revint à lui, et put se mettre en route, soutenu des deux côtés par des écuyers. Avant de partir, il regarda autour de lui, et ne voyant pas celui qu'il cherchait:

« Aimery! pauvre enfant! est-il tué? dit-il. Il s'est fait tuer pour moi!

— Le petit troubadour? s'écria Bertrand de Born. Cherchez-le, vivant ou mort! jamais il n'y eut rossignol si mélodieux. C'est sa voix qui m'a guidé vers vous! »

On releva le pauvre Aimery; on plaça sur un cheval son corps qui ballottait comme une chose morte, et on partit. Quand la lune se dégagea des nuages, la plaine était redevenue silencieuse, et les pas des chevaux se perdaient dans le lointain; il ne restait plus sur le lieu du combat que des corps gisants et immobiles.

Le lendemain, il y eut une grande bataille, qui, de même que toutes les autres, ne décida rien; beaucoup de lances y furent rompues, beaucoup de chevaliers y firent admirer leur vaillance, et bon nombre de jeunes écuyers y gagnèrent leurs éperons; mais les étrangers ne furent point chassés du sol de l'Aquitaine, et la ligue des barons du Midi ne fut pas plus disposée à se soumettre que par le passé.

Ni le sire Hugues de Rûlamort, ni Aimery au clair visage ne prirent part à cette bataille. Ils étaient tous les deux couchés sous une tente, aussi mal en point l'un que l'autre. Seulement Aimery avait pour lui sa jeunesse, et l'on pouvait espérer qu'il s'en tirerait. Quand le sire de Hautefort l'avait fait charger sur le cheval, il croyait bien ne rapporter qu'un cadavre, et c'était par une fantaisie de pitié, digne d'un poète, qu'il n'avait pas voulu abandonner aux corbeaux le corps du gentil chanteur. Mais le mouvement du

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401; vol. XIV, pages 1 et 17.

cheval et la fraîcheur de la nuit ranimèrent peu à peu le blessé, qu'un coup violent à la tête avait étourdi, et Bertrand de Born vit tout à coup ses yeux se rouvrir. Il fit faire halte; un ruisseau coulait près de là, un homme d'armes alla y remplir son morion, et Aimery, baigné d'eau fraîche, acheva de reprendre ses sens. Il put bientôt se tenir en croupe derrière un cavalier; et quoiqu'il souffrît de plusieurs blessures, le mire qui le pansa à son arrivée au camp déclara qu'il serait bientôt en état de se servir de son arc.

Le sire de Rûlamort était plus malade que lui. S'il avait pu, en réunissant toutes ses forces, se remettre en selle, il n'aurait pas été capable de s'y tenir seul; aux deux écuyers qui chevauchaient à ses côtés, le maintenant à droite et à gauche, il fallut bientôt en ajouter un troisième qui monta en croupe derrière lui pour le soutenir dans ses bras. Et quand la troupe mit pied à terre dans le camp des barons, le pauvre sire Hugues était tellement épuisé par le sang qu'il avait perdu, qu'il ne put descendre de son destrier; il s'évanouit et il fallut l'emporter dans la tente de sire Bertrand où on le débarrassa de son haubert et de ses armes. Le mire s'agenouilla près de lui, visita son corps sanglant, sonda ses plaies, et hocha tristement la tête. Bertrand, qui le regardait, comprit que le bon chevalier n'avait guère de chance d'en revenir, et il en fut tout attristé, car il l'aimait et l'estimait. Mais c'était la guerre! bien des preux étaient déjà tombés, bien d'autres devaient tomber encore: ne fallait-il pas des martyrs à la bonne cause? Bertrand de Born, une fois remonté sur son destrier, le heaume en tête et l'écu au poing, ne pensa plus guère au blessé, et se battit aussi vaillamment et aussi gaiement que de coutume.

Le soir, les barons tinrent conseil sous la tente du vicomte de Limoges. Puisque la bataille n'avait rien décidé, il fallait en livrer une autre. On savait par les éclaireurs que le roi d'Angleterre, laissant une forte garnison dans Taillebourg, s'apprêtait à lever son camp pour aller soumettre les villes du Midi. Il fallait le suivre, et le forcer à livrer bataille à la première occasion favorable. Le nord était libre d'ennemis pour le moment; il fallait en profiter, renvoyer dans leurs châteaux les chevaliers blessés, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de l'ennemi, et partir dès le lendemain.

Le sire de Rûlamort fut donc placé dans une litière, et ses vassaux se mirent en devoir de le ramener chez lui. Aimery et les autres blessés furent arrangés aussi commodément que possible dans les bagages, et l'on chemina à petites journées. Une attaque n'était guère à craindre, à moins que quelques routiers de l'armée anglaise ne fussent restés en arrière pour piller; et même dans ce cas il y avait encore parmi les vassaux de sire Hugues assez d'hommes valides pour repousser une bande isolée. Partout sur la route, dans les chaumières comme dans les châteaux, on était sûr de trouver un bon accueil, des vivres et des soins.

Il s'écoula plus d'une semaine avant que les voyageurs aperçussent à l'horizon les tours de Rûlamort se découpant fièrement sur le ciel bleu. Ils avaient cheminé depuis le matin, ils étaient las; mais à cette vue toutes leurs fatigues furent oubliées. Ils s'arrêtèrent, levèrent les mains au ciel, et remercièrent Dieu en pleurant de les avoir ramenés dans leurs foyers.

Le sire de Rûlamort, qui sommeillait à demi, appesanti par la fièvre, s'éveilla en sentant sa litière s'arrêter.

« Qu'y a-t-il, Gaucher? » demanda-t-il d'une voix faible.

Le fidèle Gaucher, qui se tenait auprès de la litière, écarta les tentures qui la fermaient.

« Monseigneur, dit-il, nos hommes se réjouissent parce qu'on découvre d'ici les tours de votre castel. »

Deux larmes coulèrent sur les joues amaigries du bon chevalier.

« Rûlamort! mon fier castel! dit-il. Gaucher, fais tourner ma litière de façon que je le voie. »

Gaucher obéit, et tint les rideaux écartés. Le chevalier se souleva avec effort, et contempla un instant le donjon massif et les tours crénelées; et Gaucher l'entendit murmurer une prière. Puis il se laissa retomber sur ses coussins et ferma les yeux.

« Vous sentez-vous plus mal, mon bon seigneur? lui demanda Gaucher.

— Je ne sais.... je ne souffre plus, mais ma force s'en va.

— Un peu de repos vous fera du bien, monseigneur. Il y a là, tout près du chemin, le hameau de Gayehaume, qui est à vous; nous y passerons la nuit, et demain nous pourrons arriver à Rûlamort dans la matinée. »

Le chevalier secoua la tête.

« Demain.... non.... il serait peut-être trop tard. Marchons encore, Gaucher; que je revoie ma dame et Agnès avant de mourir. »

Gaucher regarda son maître dont le visage pâlissait de plus en plus et dont les yeux devenaient troubles; et il jugea que la fin était proche et qu'il fallait lui donner la dernière joie qu'il demandait. Il commanda à l'escorte de se remettre en marche; mais en même temps il appela Aimery, qui avait vite repris ses forces, et lui dit tout bas de courir jusqu'au château pour prévenir dame Aliénor que son époux arrivait blessé et malade. Aimery sauta sur un cheval, piqua des deux et disparut bientôt sur le chemin.

Quand il arriva au château, Aliénor avait quitté la table du souper, et, assise dans son grand fauteuil, elle causait tristement avec le père Odon.

« Quinze jours, mon père! quinze jours que je suis sans nouvelles! On parle d'une bataille du côté de Taillebourg; quelle a été la fortune des nôtres? Qu'est-il advenu de mon cher seigneur? Je le vois en rêve toutes les nuits, tel qu'il était quand il me dit

adieu; est-ce un signe que Dieu m'envoie que je ne le reverrai plus en ce monde?

— Ne pensez pas à vos rêves, ma fille; soyez courageuse et résignée comme une épouse chrétienne, et songez que nous sommes tous dans la main de Dieu. Monseigneur Hugues combat pour une juste cause; espérons qu'il reviendra victorieux. Les mauvaises nouvelles ont des ailes, vous le savez; s'il était arrivé quelque malheur, nous en serions déjà informés. »

Aliénor se redressa tout à coup.

« Entendez-vous, mon père? l'appel d'une trompe..... Ce n'est pas lui, ce n'est pas son cor..... mais c'est peut-être un messager .... nous allons avoir des nouvelles, mon Dieu! »

Il y eut un long silence. Aliénor, ses femmes et le chapelain, immobiles, écoutaient les bruits du dehors..... On entendit sous la voûte le pas précipité d'un cheval; puis le cheval s'arrêta; des pas d'homme montèrent l'escalier, la porte de la salle s'ouvrit, et Aimery parut sur le seuil, accompagné du vieux Milon.


L'heure des funérailles était venue. (P. 39, col. 1.)

« Aimery! » s'écria Aliénor pâle comme une morte en s'élançant vers le jeune garçon. « Et mon seigneur, où est-il?

— Il vient, madame; on l'amène dans une litière..... je l'ai laissé près de Gayehaume, je l'ai devancé pour vous prévenir..... Monseigneur Hugues est grièvement meurtri, madame! »

Aliénor ne dit rien; elle saisit sa fille dans ses bras et la serra contre son cœur, en regardant Aimery avec des yeux agrandis par l'épouvante Enfin elle reprit, en tâchant de paraître calme.

« Dis-moi tout, Aimery.... l'as tu laissé mort ou vivant?

— Vivant, noble dame, vivant! s'écria Aimery. Ayez bon courage, Dieu nous le conservera! Ce n'est pas ma faute, ma noble maîtresse, j'ai fait ce que j'ai pu..... nous sommes tombés ensemble.

— Je te crois, Aimery..... Mon seigneur m'envoie prévenir qu'il revient, pour que j'aie un peu plus tôt la joie de le revoir..... Milon, faites bonne garde; vous, Jehanne et Michonne, préparez la couche de votre maître; je vais au-devant de lui. Mon père, vous m'accompagnez, n'est-ce pas? Il peut avoir besoin de vous. »

Le père Odon hocha la tête en signe d'assentiment; Jehanne voulut emmener Agnès, qui s'attacha à sa mère.

« Laissez-la-moi, dit la châtelaine, il faut que son père la revoie aussi. »

Elle se laissa envelopper d'un manteau que Michonne posa sur ses épaules, et se mit en marche, suivie d'Aimery, du père Odon et de quelques serviteurs.

Cependant le sire de Rûlamort n'avait pas continué longtemps son chemin. A peine sa litière avait-elle fait quelques pas, qu'il s'était évanoui; et Gaucher, en essayant de le ranimer, s'était aperçu qu'une de ses blessures venait de se rouvrir. On ne pouvait songer à continuer le voyage; Gayehaume était tout près, Gaucher y transporta son maître, qui trouva un asile dans la maison la moins misérable du hameau; puis un second messager courut sur les traces d'Aimery, pour instruire dame Aliénor de ce qui venait d'arriver.

Ce messager rencontra la châtelaine sur la route; elle le suivit en toute hâte, et lui demanda, tout en cheminant, des détails sur la guerre et sur les blessures de son mari. En l'écoutant, la pauvre femme, le cœur serré, perdait le peu d'espoir qui lui restait encore; mais toute désolée qu'elle fût, en apprenant comment Aimery avait combattu auprès de son seigneur et s'était jeté au-devant des coups qui le menaçaient, elle sourit au jeune garçon et lui dit: « Merci, Aimery; que Dieu vous bénisse pour votre courage et votre dévouement! » Aimery ne se sentait pas de joie; quoiqu'il souffrît encore de ses blessures, il les trouvait cent fois payées par les paroles et le sourire de la châtelaine.

Ce fut dans une misérable masure aux murs nus, au sol de terre battue, qu'Aliénor revit sire Hugues. On avait couvert des coussins de la litière le pauvre grabat du paysan, et le châtelain y reposait, pâle et les yeux fermés, ayant sur le front la sueur de la mort. Gaucher avait bandé sa blessure et arrêté le sang; mais il ne pouvait pas arrêter la vie qui s'en allait. Le blessé s'était assoupi, et on n'entendait d'autre bruit que celui de sa respiration faible et haletante. Autour du lit, ses écuyers, ses vassaux, ses hommes d'armes, debout, immobiles,

les yeux fixés vers lui, attendaient, silencieux; au fond de la chambre, les enfants du paysan, hâves et déguenillés, regardaient avec un étonnement mêlé d'effroi ces hommes vêtus de fer et ce beau seigneur étendu sur des coussins de soie. Gaucher tenait une des mains de son maître, et pleurait.

Aliénor entra dans la cabane. En voyant sire Hugues, elle comprit que tout espoir était perdu, et elle devint aussi pâle que lui. Retenant à grand' peine ses larmes, elle vint s'agenouiller au chevet du lit, et se pencha sur le mourant. Il ouvrit les yeux, la reconnut et sourit. « Ma douce dame! ma seule amie! » murmura t-il.

« Mon cher seigneur, » balbutiait Aliénor en couvrant de baisers la main déjà inerte du châtelain. Elle appela Agnès. « Viens, enfant, embrasser ton père! » Mais la petite avait peur; il fallut qu'Aimery la prît dans ses bras, et, lui parlant doucement, lui persuadât d'approcher du lit. Elle se laissa porter par lui, et reçut le dernier baiser de son père; alors, le reconnaissant tout à fait et comprenant qu'il était malade, elle se mit à pleurer. Aliénor la prit dans ses bras et l'écarta du lit; elle fit un signe au père Odon, qui vint parler de Dieu au chrétien qui s'en allait vers lui. Tous s'éloignèrent avec respect; pendant quelques instants, on n'entendit plus que le chuchotement de deux faibles voix: celle du vieux prêtre et celle du mourant, et les sanglots d'Agnès, serrée contre le cœur de sa mère; puis le père Odon se releva, et Aliénor se rapprocha du lit.

« Ma douce amie, lui dit sire Hugues, je vais vous quitter, vous que j'ai tant aimée, jusqu'au jour où Notre-Seigneur, qui m'a absous de mes péchés, nous réunira par sa miséricorde dans son saint paradis. J'ai vécu et je meurs en chevalier chrétien, et j'attends avec confiance le jugement de Dieu; mais j'ai le cœur triste de vous laisser au milieu des périls. Je vous remets entre les mains du Seigneur, pour qu'il vous garde, vous et votre enfant. Soyez vaillante et fidèle, et ne délaissez point la cause pour laquelle je meurs. Me le promettez-vous?

— Devant Dieu, je le promets! répondit Aliénor.

— Faites de notre fille une femme semblable à vous, et mariez-la, quand elle sera grande, à quelque loyal chevalier... J'ai encore un devoir à remplir... Aimery! viens ici, mon enfant. »

Aimery s'approcha.

« Tu m'as sauvé bien des fois la vie, et l'ennemi n'est arrivé à moi qu'après t'avoir renversé; et moi, mon pauvre enfant, je n'ai pas pu te conserver l'épée que tu m'avais confiée... Tu la retrouveras un jour; mais pour que tu puisses combattre celui qui l'aura dans la main, il ne faut pas que tu ne sois qu'un simple archer... Gaucher! »

Le fidèle serviteur accourut.

« Nous avons perdu plusieurs des nôtres... Y en a-t-il quelqu'un qui ne laisse ni femme ni enfants?

— Oui, monseigneur, il y a Robert de Valpierreuse.

— Un bien pauvre fief! n'importe! un bras vaillant saura en conquérir de plus riches... Viens, Aimery au clair visage, mets tes mains dans les miennes, et jure foi et hommage au châtelain de Rûlamort... Je te donne en fief, à toi et à tes descendants, la terre de Valpierreuse. Te voilà écuyer, Aimery! quand tu auras l'âge, un plus digne que moi t'armera chevalier, et tu pourras reconquérir Franchise! »

Le sire de Rûlamort, épuisé, se laissa retomber en arrière; Aliénor le saisit dans ses bras, croyant qu'il trépassait; mais il revint encore à lui, dit quelques mots d'adieu à ses vassaux qui pleuraient, ferma les yeux et s'endormit. Les heures de la nuit passèrent lentement, mesurées seulement par le chant du coq; Agnès s'était endormie sur le pied du lit.

Aliénor et le père Odon veillaient silencieux, tenant chacun une des mains du châtelain, dont la respiration s'affaiblissait par degrés. Quand le froid de l aube commença à se faire sentir dans la cabane, il sembla à Aliénor que ce faible souffle ne se faisait même plus entendre; elle se pencha vers son mari, toucha son front de ses lèvres: le front de sire Hugues était glacé, et son cœur ne battait plus. Aliénor se mit à genoux en pleurant, et le vieux prêtre, d'une voix brisée par la douleur, récita les prières des morts.

XVI

Le droit de garde-noble.

Il régnait une grande agitation sous la tente du comte Richard. Les écuyers, les varlets et les serviteurs travaillaient activement à réunir et à mettre en ordre les divers objets que contenait la tente; ils pliaient les riches tentures et les vêtements de fourrures et de soie; ils mettaient en faisceaux les épées et les haches, les épieux et les masses d'armes; ils enfermaient dans des coffrets les bijoux et les vases d'or et d'argent; et, par un pan relevé de la tapisserie qui fermait la tente, on pouvait voir d'autres serviteurs occupés à charger sur des roussins ce que les premiers leur apportaient. C'est que le camp anglais allait quitter Taillebourg; et pendant que tout se préparait pour le départ, Richard de Poitiers, déjà revêtu de son haubert et de ses chausses de mailles, son manteau agrafé sur l'épaule, devisait avec quelques barons des beaux coups de lance de la veille.

« Je suis sûr, disait-il, qu'ils ont perdu plus de monde que nous; n'est-il pas vrai, baron de Maulignage?

— A la place où vous étiez, rien n'est plus vrai, monseigneur, répondait le vieux courtisan; votre hache et votre masse d'armes les abattaient comme

la coguée abat les arbres. Mais il n'en a pas été ainsi partout; je viens de parcourir la plaine, et les hommes de marque ne sont pas nombreux parmi les morts.

— Avez-vous vu, messire, le corps du sire de Rûlamort? demanda à son suzerain le sire de Rochaiguë.

— Non. A quel endroit disiez vous qu'il a été tué hier?

— Non pas hier, mais avant-hier soir, au clair de la lune. Il s'était trop approché de notre camp; je passais par là, et nous nous sommes donné la plaisir d'une petite bataille avant la grande. Si cet enragé de Bertrand de Born n'était pas arrivé, il ne serait pas resté assez des vassaux de Rûlamort pour pouvoir emporter le corps de leur maître.

— Êtes-vous bien sûr de l'avoir tué?

— Très-sûr, je l'ai vu tomber, en même temps que son page qui cherchait à prendre les coups pour lui, et qui n'a pas réussi à les prendre tous. Cela fait un fief à donner.

— A donner? Il n'a donc pas d'enfants, le sire de Rûlamort? Je croyais...



Aimery s'approcha. (P. 36, col. 1.)

— C'est une bonne forteresse, n'est-ce pas, sires chevaliers, que le castel de Rûlamort? interrompit Richard.

— Bien défendue, monseigneur, elle serait imprenable, répondit Guy de Rochaiguë.

— C'est vrai, ajouta un vieux chevalier qui examinait des armes dans un coin de la tente; j'étais, il y a douze ans, dans l'armée du comte de Montfort, qui l'assiégeait, et nous n'avons jamais pu y entrer.

— Si vous ne l'avez pas fait, sire Hereward, c'est que c'était impossible, dit gracieusement Richard en s'inclinant vers le vieux chevalier comme pour rendre hommage à sa bravoure. Mais en ce moment, le castel ne doit pas être fourni d'hommes d'armes, et il serait peut être facile de s'en emparer. Voulez-vous vous charger de cette entreprise? Une bonne forteresse de plus entre nos mains ne serait pas à dédaigner.

— Sans doute, monseigneur: mais le castel est entre les mains d'une femme en deuil; je ne sais point combattre de tels adversaires. Quel est son suzerain? qu'il la somme de rendre son castel, s'il est parmi les nôtres!

— Son suzerain est le baron de Mauligngage, s'empressa de dire Guy de Rochaiguë. »

Richard avait rougi de colère et de honte, à l'observation du vieux Hereward.

« Je n'ai pas parlé de combattre une femme, messire, reprit-il, je sais bien qu'une telle besogne ne vous conviendrait pas plus qu'à moi. Mais puisque le sire de Rûlamort laisse une veuve, que son suzerain somme cette belle rebelle de rentrer dans

l'obéissance et de recevoir garnison en son castel.

— Ou bien, monseigneur, que le seigneur baron de Maulignage réclame la garde noble du fief, dit Guy de Rochaiguë d'un ton insinuant. Le sire de Rûlamort laisse une héritière, une fille qui doit avoir... Quel âge a-t-elle, Jehan ? »

L'écuyer de Rochaiguë, qui se tenait modestement à l'écart, interpellé par son père, s'approcha du comte de Poitiers.

« L'héritière de Rûlamort, la damoiselle Agnès, a maintenant huit ans passés, monseigneur. Je le sais, car je suis entré comme page chez le sire de Rûlamort au moment où elle venait de naître; j'avais alors près de dix ans.

— Et vous en avez aujourd'hui dix-huit, messire? Je vous aurais donné deux ou trois ans de plus, à voir les coups que vous portiez dans la bataille d'hier. Le sire de Rûlamort vous a bien appris le métier des armes, et votre père doit être fier de voir sa race si bien continuée. »

En parlant ainsi, Richard souriait à Jehan, et regardait avec complaisance sa haute taille et ses membres robustes. Guy de Rochaiguë vit que son fils plaisait au comte, et il se hâta de profiter de l'occasion.

« Ce qui vaudrait peut-être le mieux, dit-il, si mes suzerains le jugeaient à propos, ce serait de marier l'héritière de Rûlamort à quelque chevalier vaillant et fidèle, attaché par son affection et par sa reconnaissance à la royale maison des Plantagenets : si le castel était entre les mains de mon fils Jehan, par exemple, on n'aurait pas à craindre que le pays sortît jamais de l'obéissance qu'il leur doit. »

Le sire de Maulignage intervint.

« Le sire de Rochaiguë a raison, monseigneur. Jehan n'a que dix-huit ans, il n'est pas encore pressé de prendre femme; le mariage serait célébré, pour qu'il pût se mettre en possession du fief et nous garantir le castel, et madame Agnès resterait, jusqu'à l'âge de quinze ans, sous la garde de sa mère, la douairière de Rûlamort, avec une bonne garnison anglaise ou normande qui les maintiendrait toutes les deux dans le devoir, au cas où elles auraient envie de se mettre du côté des rebelles. »

Richard éclata de rire.

« Une rebelle de huit ans! voilà qui est bien regrettable, en vérité!

— Mais sa mère est une vaillante femme, monseigneur, dit Guy de Rochaiguë, et elle sera notre ennemie, par fidélité à la mémoire de son mari. Sire Hugues de Rûlamort était un des meilleurs amis de Bertrand de Born, et un fou presque aussi fou que lui. Il faut tirer Rûlamort des mains des barons d'Aquitaine.

— Hé bien, faites, puisque le suzerain de la damoiselle y consent. Que dites-vous de ce projet, messire Jehan?

— Je serai toujours le féal serviteur de votre grâce, monseigneur, répondit Jehan, et je suis prêt à tout pour votre service.

— Nous allons partir à l'instant, dit Guy de Rochaiguë; il ne faut pas laisser à nos ennemis le temps de jeter une garnison dans Rûlamort.

— Allez, » dit Richard, qui fronça le sourcil. Il pensait, à part lui, que s'il eût tenté l'entreprise, il eût été plus content de combattre une vaillante garnison que d'entrer sans coup férir dans un castel gardé par une femme sans défense. Le sire de Rochaiguë et son fils sortirent de la tente, ainsi que le baron de Maulignage; les autres chevaliers qui se trouvaient là les suivirent, et Richard resta seul avec Hereward, qui souriait amèrement dans sa barbe blanche, et qui murmurait :

« Dans ma jeunesse, on priait longtemps une damoiselle belle et vertueuse, on se condamnait à de nobles emprises pour lui plaire, on s'efforçait pour elle de devenir aussi vaillant que le roi Arthur et le grand Alfred, et aussi pur que les anges du paradis; et quand on avait enfin gagné son cœur, on était heureux de lui jurer fidélité devant le prêtre et de l'emmener dans son castel. Mais épouser par force une petite fille, pour lui prendre son domaine sans savoir si elle vous aimera jamais, sans se soucier de l'aimer soi-même, oh! les preux de mon temps n'auraient pas fait cela! »

Richard ne fit pas semblant de l'entendre. Au fond, il était de son avis; mais il avait besoin de récompenser les chevaliers qui suivaient sa bannière, et le domaine de Rûlamort payerait magnifiquement les services des Rochaiguë, sans l'appauvrir de terres, ni d'argent, toujours rare dans ses coffres. Il acheva de s'équiper, et alla ensuite voir si son père était prêt à donner le signal du départ.

Ce signal, le baron de Maulignage et les sires de Rochaiguë ne l'avaient point attendu. Ils avaient à la hâte rassemblé leurs vassaux, et s'étaient mis en route pour Rûlamort, où ils espéraient arriver avant que dame Aliénor eût appris la mort de son mari. Ils ignoraient que sire Hugues n'était pas mort sur le coup, et que ses vassaux l'avaient emporté dès le soir de la bataille. Cependant, comme leurs chevaux allaient plus vite que la litière où était couché le blessé, ils l'auraient sans doute rejoint, s'ils n'eussent pas été arrêtés plusieurs fois en route. Mais il leur arriva de rencontrer des bandes bien équipées de chevaliers qui s'en allaient rejoindre l'armée d'Aquitaine; ils eurent mainte lance à rompre, et le sire de Maulignage, qui ne se souciait pas de diminuer sa troupe par des combats inutiles, leur fit prendre des chemins détournés qui les retardèrent. Enfin ils n'arrivèrent sur les terres de Rûlamort que le troisième jour après le trépas de sire Hugues.

Depuis trois jours, le corps du bon chevalier, revêtu de ses vêtements les plus précieux, était couché dans sa bière, son épée sur sa poitrine, et ses

bras croisés serrant l'épée. On avait déposé la bière au milieu de la chapelle du château, et des torches y brûlaient nuit et jour. Aliénor, vêtue de deuil, ses beaux cheveux couverts du voile des veuves, priait et pleurait auprès du cercueil, les yeux fixés sur ce loyal et cher visage qui allait sitôt disparaître; elle restait là, muette et immobile, répondant aux instances de ses femmes et du père Odon, qui voulaient l'emmener : « Laissez-moi; je ne l'ai plus que pour si peu de temps! » On voyait par instant ses lèvres remuer; sans doute elle parlait au mort tant aimé, elle lui rappelait les souvenirs de leur jeunesse, de leur vie heureuse, elle lui promettait d'être digne de lui, de lui garder sa foi tant qu'elle vivrait, d'apprendre à son enfant à vénérer son souvenir. Les vassaux de Rûlamort, avertis du trépas de leur seigneur, se glissaient silencieusement dans la chapelle afin de dire une prière pour le repos de son âme; tous étaient tristes, car sire Hugues ne les avait jamais accablés de taxes ni de corvées injustes; les femmes contemplaient avec pitié le beau visage pâli de la châtelaine, et recommandaient tout bas à leurs enfants de ne pas la troubler.

L'heure des funérailles était venue; les archers, les sergents, les hommes d'armes, équipés comme pour un tournoi ou une bataille, vinrent se ranger autour du cercueil. Le vieux Milon conduisait le deuil, lui, vieillard, qui avait vu naître le châtelain et qui pleurait maintenant sur lui. Aimery n'était pas là; l'effort qu'il avait fait, encore faible et meurtri, pour monter à cheval et venir chercher dame Aliénor, l'avait épuisé, et il gisait sur son lit, en proie à une fièvre ardente.

L'autel se couvrit de lumières, et le père Odon, vêtu d'une chasuble de deuil, commença l'office des morts. Chacun des assistants vint à son tour jeter l'eau bénite sur le cercueil, et le vieux prêtre s'apprêta à couvrir le visage du défunt et à faire fermer la bière.

Tout à coup le vieux Milon, qui soulevait de ses mains tremblantes le couvercle du cercueil, le laissa échapper et se pencha en frémissant sur le cadavre. Des blessures livides qui marbraient son front, quelques gouttes de sang vermeil coulaient lentement. En même temps un grand mouvement se fit vers la porte de la chapelle; et Milon, en relevant la tête, aperçut trois hommes qui venaient d'entrer. Ces trois hommes, dont deux portaient le haubert et les éperons dorés, s'avancèrent jusqu'au cercueil; le plus âgé des trois s'agenouilla, murmura une prière, prit le goupillon et jeta quelques gouttes d'eau bénite sur le mort; les deux autres l'imitèrent. Puis le premier, s'approchant de la châtelaine, leva la ventaille de son heaume : c'était le sire de Maulignage.

« Je suis venu, Madame, lui dit-il, pour faire honneur à un brave chevalier, au plus vaillant de mes vassaux. Après la cérémonie des funérailles, j'aurai à conférer avec vous. Vous pouvez être sûre que votre suzerain sera pour vous un protecteur dévoué. »

Aliénor s'inclina; mais l'arrivée du sire de Maulignage ajoutait une inquiétude à sa douleur. Depuis deux jours, toute à la perte qu'elle venait de faire, elle n'avait point songé à l'avenir; qu'allait-on vouloir faire d'elle et de sa fille? Elle regardait les compagnons de son suzerain, et quoiqu'elle ne les reconnût pas, leur présence lui causait une vague frayeur. Dans la foule, on murmurait tout bas : d'après la croyance populaire, le sang qui avait coulé des blessures du mort ne pouvait être dû qu'à la présence de son meurtrier : lequel était-ce des trois?

Le père Odon acheva l'office des morts. Avant de laisser descendre le corps du sire de Rûlamort dans le caveau de ses aïeux, il voulut rappeler, en quelques mots, le souvenir de ses vertus. Puis, s'adressant au baron de Maulignage, il le remercia, au nom de dame Aliénor, de sa visite en ce triste jour, et de la protection qu'il promettait à la veuve et à l'orpheline; il ajouta que cette tâche lui serait douce et facile à remplir, qu'il n'aurait point besoin d'employer ses hommes d'armes au service de sa vassale; car tout ce qui vivait sur les domaines de Rûlamort était dévoué à la châtelaine, et elle ne réclamerait pas d'autre garde que les bras et les cœurs de ses tenanciers.

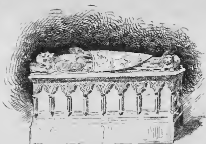
Ce discours n'était peut-être pas fait pour plaire au sire de Maulignage, d'autant plus qu'il entendait distinctement dans la foule des paroles menaçantes pour quiconque essayerait de nuire à la dame ou à la damoiselle de Rûlamort. Il pensa qu'il fallait s'y prendre doucement pour faire réussir ses projets: la force n'eût pas été de saison, et les hommes d'armes dont il s'était fait accompagner eussent été vite écrasés par le peuple qui remplissait la chapelle.

La funèbre cérémonie s'acheva, et une dalle du chœur recouvrit le cercueil du noble sire de Rûlamort, auprès de la tombe où dormaient déjà le sire Thierry de Rûlamort et la dame Béatrix, son épouse, père et mère de sire Hugues. Puis le cortége sortit de la chapelle, et la foule des vassaux s'écoula peu à peu. Les femmes et les enfants devaient retourner chez eux, après avoir profité de l'hospitalité funéraire de Rûlamort; car, la plupart d'entre eux ayant une longue route à faire, il était d'usage que les parents du mort offrissent un repas à tous ceux qui étaient venus aux funérailles. Mais les hommes ne voulaient pas quitter sitôt le château; la présence du sire de Maulignage, suzerain venu d'un pays étranger, et imposé aux Poitevins, leur inspirait de la défiance, et ils restaient dans les cours, prêts à donner mainforte à la garnison du château contre les intrus, pour défendre la dame et la damoiselle de Rûlamort.

Cependant dame Aliénor s'était rendue dans la grand'salle, et elle attendait en tremblant le baron de Maulignage. Le père Odon se tenait debout

auprès d'elle, lui disant de bonnes paroles pour la réconforter; et Milon, Gaucher, Guillaume et les principaux serviteurs du château restaient au fond de la salle. Le baron de Maulignage entra, et Aliénor, suivant le cérémonial obligé, descendit de l'estrade, et vint chercher son suzerain pour le faire asseoir sur le fauteuil surmonté d'un dais où s'asseyait naguère Hugues de Rûlamort. Mais le baron, en chevalier qui se souvient de ce qui est dû aux dames, ne souffrit point qu'elle pliât le genou devant lui; il lui offrit galamment la main, la conduisit au siége d'honneur et ne s'assit qu'après elle, protestant que devant une si belle, si noble et si vertueuse dame, un roi même rendrait l'hommage plutôt que de consentir à le recevoir. Aliénor, à demi rassurée, les yeux baissés, ses mains blanches étendues sur ses genoux, attendit en silence les propositions de son suzerain.

A suivre. Mme Colomb.



LE CANAL DE PANAMA

Le percement d'un canal interocéanique va être entrepris: un congrès, dans lequel se sont rencontrés des ingénieurs, des marins, des géographes, des économistes, des diplomates de tous les États de l'Europe et des Républiques américaines, s'est réuni à Paris le 15 mai, sous la présidence de M. Ferdinand de Lesseps; il vient de terminer ses travaux en recommandant l'ouverture d'une voie maritime allant de la baie de Limon sur l'Atlantique au golfe de Panama sur le Pacifique.

L'utilité de ce canal est évidente pour quiconque a devant les yeux le globe terrestre. Pour aller aujourd'hui par mer du Havre ou de Liverpool à San Francisco, à Guayaquil, au Callao, à Valparaiso et aux autres ports de la côte américaine sur le Pacifique, il faut ou bien doubler le cap Horn, ou bien passer par les canaux du détroit de Magellan. La distance comptée depuis la sortie de la Manche est, par le cap Horn, de 3000 lieues pour San Francisco, de 4250 pour Panama, de 4000 pour le Callao, de 3000 pour Valparaiso. Par le canal la route sera de 1500 lieues pour Panama; il abrégera par conséquent de 3000 lieues environ la distance de nos ports au port de l'Isthme, et par suite à tous les ports de l'Amérique centrale, du Mexique, de la Californie, situés sur le Pacifique septentrional. Quant aux ports du Pacifique méridional, du Pérou, du Chili, l'économie de distance sera de 2000 lieues pour le Callao, et de 1000 lieues encore pour Valparaiso. Il existe bien un chemin de fer de Colon à Panama pour le transit des marchandises et des voyageurs d'un océan à l'autre; mais cette ligne rend relativement peu de services: elle n'a qu'une seule voie et deux trains par jour en chaque sens, le transit n'est que de 22 000 voyageurs et 140 000 tonnes de marchandises, les tarifs sont exorbitants, et les frais nécessités par un triple transbordement sont considérables: un premier transbordement est effectué à Colon, du navire arrivant d'Europe ou des ports des États-Unis sur l'Atlantique au chemin de fer. Les paquebots et les grands navires accostent et s'amarrent à quai. A Panama les paquebots qui font le service du Pacifique n'ont pas l'eau suffisante pour accoster: on transborde d'abord les marchandises du chemin de fer sur des chalands, et ces chalans vont à quatre ou cinq kilomètres en mer mettre les ballots sous vergues des navires en charge. D'ailleurs en dépit du chemin de fer les vapeurs passent par Magellan et les voiliers doublent le cap Horn.

A ces considérations géographiques s'ajoutent la diminution des risques pour les navires, qui n'auront plus à naviguer que par les eaux tropicales, plus clémentes que les mers des latitudes australes; la diminution des frais d'assurances, compensés il est vrai par les frais de transit par le canal; enfin la diminution du fret, qui pourra amener un abaissement de prix sur les matières premières et les substances alimentaires que l'Europe reçoit d'Amérique aussi bien que sur les produits manufacturés que l'Amérique reçoit d'Europe.

Il n'est donc pas surprenant que l'ouverture d'une voie navigable à travers l'Isthme américain ait motivé la réunion d'un congrès où toutes les nations d'Europe, même les moins maritimes comme la Suisse, ont envoyé des représentants.

Des années d'étude avaient préparé la solution du problème: des années, on pourrait presque dire des siècles. Depuis des siècles, du nord au midi du continent américain le commerce cherche une voie de communication entre les océans. Dans les infatigables et infructueuses expéditions des Anglais vers le nord, l'intérêt commercial d'un passage du nord-ouest primait l'intérêt scientifique des études boréales: à défaut de la mer libre et d'un canal naturel au long des terres glacées de l'Amérique anglaise, on mit le cap sur le pôle. Magellan avait été



Forêts de l'isthme de Panama. (P. 12, col. 2.)

plus heureux en tâtant les côtes australes, et si les estuaires du continent du sud avaient déçu bien des navigateurs, il avait eu la fortune de trouver, mais par 54 degrés de latitude, le tortueux détroit qui a conservé son nom. Longtemps on a pensé à faire du fleuve des Amazones le débouché des territoires qu'arrose son cours supérieur; ses affluents, rayonnant en éventail de tous les points de son bassin, ne semblaient-ils pas en faire l'artère commerciale de l'Amérique méridionale ? Poursuivant une pensée analogue, les Etats-Unis, dont le principal fleuve coule du Nord au Sud, ont les premiers réuni par une voie ferrée les deux côtes américaines; le Canada, imitant leur exemple, travaille encore à son chemin de fer transcontinental. Mais c'est sur l'Isthme américain, entre les deux grandes terres du nord et du sud, que portèrent les principaux efforts. Les Américains du Nord ont été les plus ardents à chercher dans cet étranglement de 2500 kilomètres de longueur la communication maritime que leur commerce réclame. Leurs voyages d'étude dans le Tehuantepec, dans le Honduras, dans le Nicaragua, dans le Panama, dans le San Blas, dans le Darien, sur l'Atrato et le Napipi, partout enfin où une communication interocéanique semblait favorisée soit par l'interruption ou l'abaissement de la Cordillère, soit par l'inflexion et le rapprochement des rivages, leur ont coûté près de 50 millions. C'est principalement à leurs consciencieux travaux que l'on doit la connaissance scientifique de l'Amérique centrale.

Les explorateurs sérieux ne furent pas les seuls à faire des projets de percement. Bientôt l'on vit se produire une monomanie curieuse et ridicule; le succès du canal de Suez dérangea quelques têtes faibles; il y eut des perceurs d'isthme, ignorants de toute topographie, qui construisirent au fond de leur cabinet la carte de l'isthme : sous leur crayon complaisant la cordillère s'interrompait subitement ou présentait une coupure naturelle au fond de laquelle le canal n'avait qu'à couler. C'était renouveler sur terre le passage de la mer Rouge.

A côté des fantaisistes, il y eut aussi les imposteurs, tels que ce colonel qui affirmait avoir remonté en steamer un affluent de l'Atrato. Le Cacarica ou Caquirri, exploré postérieurement, se trouva coupé de vingt rapides et barré de trois hautes palissades de troncs d'arbres enchevêtrés. Ces mensonges eux-mêmes servirent donc la vérité.

Il y eut aussi les naïfs, comme les partisans du « canal du prêtre ». Une rigole de délimitation creusée entre deux propriétés partait du Perico, affluent du San-Juan, et aboutissait au Raspadura, tributaire de l'Atrato. Pendant la saison des pluies, la tranchée, remplie d'eau vaseuse sur un terrain aux pentes indécises, avait pu permettre à une pirogue de passer d'un versant à l'autre. On ne doutait pas qu'un vapeur de 2000 tonneaux ne pût transiter aussi aisément qu'une pirogue de 200 livres.

Cependant les études sur le terrain étaient poursuivies avec persévérance. De 1870 à 1874 l'expédition américaine et de 1876 à 1878 l'expédition internationale, dirigée par deux lieutenants de la marine française, achevaient de pénétrer tous les « secrets » de l'isthme.

Dans ces contrées, la tâche de l'explorateur est pénible. « Les terrains déboisés et les savanes sont très-rares, dit l'un des explorateurs français, M. A. Reclus; toutes les élévations sont couvertes de forêts vierges, les bas-fonds sont occupés par des marécages. Dans la forêt, où se dressent quelquefois des géants de 50 mètres de haut et de 3 mètres de diamètre, les arbres sont couverts de lianes souvent grosses comme le corps d'un homme; ces végétaux envahissent tous les sous-bois et forment des fourrés inextricables où l'Indien et le nègre seuls savent retrouver leur chemin. On ne peut avancer qu'en taillant à coups de *machete* (coutelas) un sentier qui porte le nom de *trocha* ou *pica*. Ici beaucoup de jugement, de sentiment du terrain, et de chance sont indispensables. On ne peut rien voir autour de soi; mais certains indices, tels que la direction et la profondeur des ravins, la forme des ondulations du terrain, permettent d'avancer un peu mieux qu'à tout hasard. Néanmoins, le plus habile s'y trompe, on se fourvoie souvent, et le labeur est à recommencer. »

En dépit des difficultés, les explorateurs français et américains purent soumettre au Congrès des projets consciencieux, bien étudiés et en même temps praticables; la foule des autres projets ne supportait pas l'examen.

Le canal par l'isthme de Tehuantepec aurait eu 240 kilomètres de longueur avec 120 écluses : le transit aurait demandé douze jours.

Le canal par l'Atrato et son affluent le Napipi, dans l'État de Cauca (Colombie), aurait eu 290 kilomètres avec 22 écluses et un souterrain de 4 kilomètres; le temps du passage était de trois jours.

Le projet par l'isthme de San-Blas était le plus court de tous : 53 kilomètres; on utilisait le cours de trois rivières : le Bayano, le Mamoni et le Nercalegua; mais il exigeait un tunnel de 16 kilomètres. Le passage n'aurait demandé qu'un jour.

Au fond, les deux seuls projets soumis à la discussion du Congrès étaient, d'une part, le projet à écluses par le Nicaragua; d'autre part, le projet à niveau et à tunnel par Panama. Eux seuls étaient vraiment en cause dans tout ce grand débat, et la question se posait entre l'application des écluses de dénivellation à un canal maritime et la possibilité d'un souterrain.

Le projet du canal de Nicaragua empruntait sur le versant atlantique le rio San-Juan, déversoir du lac de Nicaragua, traversait le lac, et, tranchant l'isthme de Rivas, aboutissait à Brito sur la côte du Pacifique. L'isthme de Rivas offre le col le plus bas de toute l'Amérique centrale : il a 46 mètres d'altitude. Le magnifique bassin du lac offrait un réservoir unique

et inépuisable pour alimenter les écluses. La longueur du canal était de 292 kilomètres avec 17 écluses; San-Juan del Norte ou Greytown était le port sur l'Atlantique; Brito était le port sur le Pacifique. On comptait 100 kilomètres de canal, 91 de traversée du lac et 101 de rivière canalisée. Le transit durait quatre jours et demi.

Le projet, en faveur duquel le Congrès s'est prononcé, celui qui longe le chemin de fer de Colon à Panama, n'a que 73 kilomètres de longueur totale, avec un tunnel de 6 kilomètres et une écluse de marée. Le transit ne durera que deux jours. Les dépenses pour l'exécution et l'exploitation du canal sont évaluées à 1 200 millions de francs. On estime que dix années suffiront à la construction du canal, et que 7 millions de tonnes de marchandises pourront transiter par le canal en 1890. Les premières études du tracé avaient été faites, dès 1843, par un ingénieur français, Napoléon Garella. Il avait déjà admis dans son projet l'idée d'un tunnel maritime; la montagne percée en couloir donnait accès aux plus grands navires. Les auteurs du projet définitif, dont le Congrès vient de consacrer le succès, sont deux Français : MM. Wyse et A. Reclus.

Cette grandiose entreprise ne peut qu'exciter l'admiration : c'est un obstacle vaincu pour le bien de l'humanité. Où la nature avait mis une barrière, l'homme ouvre un passage. Espérons seulement que nos neveux compléteront notre œuvre, et qu'ils briseront en éclats le couvercle de ce souterrain, devant lequel nos vaisseaux devront baisser leurs mâts de hune.

Les deux grandes entreprises maritimes de ce siècle, le canal de Suez et le canal de Panama, seront dues à des Français : exemple éternellement mémorable non-seulement de notre esprit d'initiative et de notre foi dans le génie de l'homme, mais encore du désintéressement de notre caractère national. Le canal de Suez est aujourd'hui une route anglaise; la marine britannique y représente à elle seule les soixante-dix-neuf centièmes du trafic; la marine française n'y compte que pour sept centièmes. Les proportions ne seront certes pas les mêmes pour le canal de Panama. La marine anglaise, malgré son omniprésence sur les mers, n'y viendra sans doute qu'en concurrence avec la marine américaine du nord. Ce sont les États-Unis qui tireront le plus grand profit de la voie maritime qui va s'ouvrir. Ils s'établiront plus fortement dans le golfe du Mexique qui deviendra leur Méditerranée; ils y chercheront une Malte et une Chypre; ils exporteront à meilleur prix en Europe les céréales de leur Californie, et menaceront plus redoutablement notre agriculture. Enfin le canal de Panama, ouvert par la France, va, pendant plus de dix ans encore, détourner notre attention nationale de nos intérêts français en Afrique.

PAUL PELET.

UN NID [1]

XIX

Un nouvel ami.

Le docteur Levillaire était venu; il avait enveloppé ses prescriptions dans de longs discours, sans s'élever au-dessus du sulfate de quinine. « Rien ne peut le remplacer, rien ne peut le surpasser, monsieur, avait-il dit, lorsque les pharmaciens le livrent pur de tout alliage étranger; mais c'est un devoir sacré auquel ils manquent souvent. Permettez-moi de vous recommander Guérin sur la grande place de la ville : les remèdes y sont incorruptibles. — Envoyons chercher le quinine incorruptible, s'écria Henri, dès qu'il eut reconduit le docteur : et si vous n'êtes pas guéri dans trois jours, je fais venir un médecin de Rouen... Non, je ne vous l'enverrai pas, je le ferai venir, je reste ici de pied ferme, je veux achever ma cure. — Vous prendrez vous-même la fièvre, disait Daniel. — Point du tout, cet étang est trop bien appris pour attaquer son propriétaire. — Si vous aviez déjeuné tous les jours avant de sortir. — J'ai autre chose à faire qu'à manger. » Daniel commençait à s'impatienter; il n'avait pas été accoutumé aux soins d'autrui, et la sollicitude de son nouvel ami le fatiguait un peu. Celui-ci s'en aperçut. « Vous êtes las, allons-nous coucher, dit-il; avec ses belles phrases, M. Levillaire nous a menés jusqu'à onze heures. Demain, c'est moi qui surveillerai les ouvriers. — Vous serez trop souffrant pour cela, malgré le docteur, » repartit gaiement Daniel, qui, se repentant déjà de son mouvement d'humeur, avait pris le chemin du village le lendemain matin avant que son compagnon fût réveillé. « J'ai toutes sortes de choses à faire avant l'accès, pensait-il; depuis deux jours je perds mon temps! » Lorsque Henri le rejoignit dans les ateliers, Daniel s'étonnait de se trouver encore bien portant et dispos. « Je commence à croire que le docteur avait raison, et que j'avais eu à faire avec du quinine corruptible et corrompu, dit-il en riant, je n'ai pas même le frisson; allons voir les travaux de l'étang. » Les tranchées commençaient à s'ouvrir. « Le courant de la rivière gagnera de la force, dit Henri, et ce sera un bénéfice tout clair pour notre roue hydraulique; elle entraînera avec elle la fièvre, et tout le monde reprendra une mine florissante. » Le jeune manufacturier avait déjà réclamé la visite du docteur Levillaire pour tous les ouvriers malades. « J'ai fait un arrangement avec lui à tant par tête, » dit-il; et comme Daniel le regardait avec un peu d'étonnement. « Ah! vous croyiez que je n'entendais rien à la vie pratique! Eh bien, vous verrez, je suis

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362, 378, 394, 411; vol. XIV, pages 10 et 26.

sûr qu'il y a des choses que je sais mieux que vous; après tout, j'ai été élevé à côté d'une manufacture, et mon père ne le cède à personne comme capacité. Vous verrez que vous serez obligé de faire cas de moi. »

Daniel ne demandait pas mieux, la solitude lui pesait; il avait pris plaisir à la voir interrompue par un homme de son âge, d'une naissance et d'une éducation analogues à la sienne. Mais la franchise affectueuse de son visiteur l'avait surpris; il se sentait disposé à lui livrer ce cœur que l'autre cherchait à gagner. « Tout changera pour moi ici, si j'y possède un ami, » pensait-il.

L'étang avait disparu; la fièvre disparaissait à sa suite; bien des malades étaient guéris comme Daniel. Parmi ceux qui souffraient encore, plus d'un nourrissait le mal par des habitudes d'intempérance. L'établissement était couvert tout entier; les hangars s'élevaient rapidement; on commençait à faire du feu dans les vastes poêles établis au bout des salles. « C'est une habitude que j'ai vue en Alsace, et qui vaut mieux, à mon gré, que celle des calorifères, avait dit le jeune constructeur; nous allons allumer tous ces fourneaux et les plâtres seront bientôt secs. Je suis pressé tout autant que vous de voir tout ici en mouvement: les galeries remplies de métiers et d'ouvriers, et les machines en fonction. Je suis convaincu que M. Ergott et même M. Russheim, s'ils pensent à moi, doivent trouver que je mets bien du temps a achever l'entreprise qu'on m'a confiée. C'étaient six mois qu'on m'avait donnés pour dernière limite, j'ai bien peur de les dépasser.

— Et quand tout sera en mouvement, que les galeries seront remplies de métiers et d'ouvriers, et que les machines fonctionneront, qui est-ce qui commandera à tout le monde et qui dirigera hommes et choses? demanda Henri Selestu, en attachant sur son ami un regard sérieux.

— Vous-même ou un directeur, si vous ne vous en croyiez pas capable. Votre père vous indiquera facilement quelqu'un. » Et Daniel se détournait pour donner un ordre à un ouvrier qui passait. Son ami le saisit par le bras « Et si je vous demandais, si mon père me conseillait de vous demander de diriger l'établissement en marche comme vous en avez dirigé la fondation que répondriez-vous? » La voix d'Henri était émue. Daniel hésita un instant avant de répondre. « J'appartiens à l'établissement de M. Russheim, dit-il enfin; un bon soldat ne déserte pas son drapeau. J'ai promis de revenir. — Promis! s'écria Henri, promis de rester un manœuvre toute votre vie, quand vous pouvez d'un seul coup devenir chef; promis de vous couper la gorge de vos propres mains et d'entraver volontairement votre carrière. Vous n'y pensez pas... Si vous saviez ce que j'ai à vous proposer. — Ne me proposez rien! s'écria Daniel avec un geste qui trahissait son effroi; ne me proposez rien, ne me tentez pas! » Puis reprenant son sang-froid, et avec une certaine ironie: « Je suis absurde, vous vous moquez de moi, je me le suis dit vingt fois! Qui est-ce qui voudrait d'un garçon de vingt-deux ans? — Un propriétaire de vingt-deux ans, » commençait Henri; mais Daniel lui appuya fortement la main sur l'épaule. « Je vous en prie, dit-il, d'un accent suppliant, n'insistez pas; je vous l'ai dit, je dois tout à M. Russheim. »



Le facteur lui remit une lettre. (P. 46, col. 1.)

Henri Selestu n'était pas étourdi, et c'était l'espoir de son père en le voyant se lancer si ferme dans une entreprise nouvelle. « Il a coutume de réfléchir avant de parler, disait-il, et pour son âge il connaît assez bien les hommes. Je suppose que c'est par instinct, car, jusqu'à présent, il n'a guère pratiqué que des enfants. » Il comprit que le moment n'était pas favorable pour insister auprès de son nouvel ami, et qu'il importait de laisser germer l'idée qu'il venait de semer dans son esprit. « Je ne vous promets pas de me taire toujours, dit-il en riant; mais pour l'heure, je vous obéis. Combien de temps ma soumission durera-t-elle? Je n'en sais rien. »

Daniel rentra dans sa petite chambre, agité par des pensées contradictoires. « M. Russheim et M. Ergott avaient prévu la proposition, se disait-il; elle n'est donc pas aussi insensée qu'elle m'a paru au premier abord. Peut-être se dit-on que celui qui a organisé un établissement est en état de le faire marcher. Ce n'est pas la même chose pourtant: le fer, le bois, les briques, sont plus commodes à manier que les hommes. Pour ce qui regarde la partie

commerciale, je pense qu'Henri s'en occuperait lui-même, et le soir, dans une vie régulière, si loin des grandes villes, j'aurais le temps de travailler, et des ouvriers sous la main pour m'aider dans les parties que je ne pourrais pas faire moi-même. J'aurais bien certainement assez d'argent pour payer quelques journées, et la machine marcherait... Si je puis résoudre les difficultés qui embarrassaient mon père...moi, trouver quelque chose qu'il n'a pas pu découvrir! J'ai un peu plus d'expérience pratique; mais le génie, qui le remplacera ? C'est égal, j'ai toujours cru qu'il était bien près du but quand il a renoncé au travail. Si j'avais eu le temps et un peu d'argent, j'aurais cela ici; mais à M. Russheim, j'ai dit que je reviendrais! »

Aucune réflexion, aucun sophisme, ne pouvaient modifier les deux faits qui revenaient sans cesse à l'esprit du jeune homme; M. Russheim l'avait appelé chez lui inconnu et ignorant, lorsqu'il le croyait encore plus ignorant qu'il ne l'était en réalité. Il l'avait comblé de bontés, sa bienveillance ne lui avait jamais fait défaut; il avait été payé dès le début, et son salaire s'était augmenté rapidement. Toutes les facilités pour s'instruire lui avaient été accordées; plus d'une fois son maître lui avait prêté des livres; il l'avait encouragé dans son entreprise d'inventeur, il avait acheté et payé la machine lorsqu'elle n'était pas encore terminée. Surtout, et Daniel ne l'oubliait jamais, c'était par reconnaissance envers M. Calanville que le grand industriel avait protégé son fils, et qu'il l'avait traité non en apprenti ou employé, mais comme un homme bien né et bien élevé, en dépit de sa pauvreté. Au fond de son cœur, et sans bien savoir comment Daniel avait deviné le regret qu'éprouvait son maître en se séparant de lui. « Peut-être pourrais-je lui être utile, pensait-il. M. Philippe ne travaillera pas bien longtemps, ni bien assidûment. M. Russheim n'est plus jeune pour porter seul, sans associé, une charge aussi considérable; au moins a-t-on besoin d'être bien secondé .... Il m'a promis de me traiter comme un homme de confiance, si je revenais... Si je revenais, lui et M. Ergott m'ont dit la même chose .. J'aimerais à leur prouver qu'ils se sont trompés, et que je suis plus reconnaissant qu'ils ne croient. Cependant, si j'avais écouté Henri, au moins aurais-je pu juger en connaissance de cause... Mais bah! je l'ai fait taire si péremptoirement, qu'il ne s'y frottera plus, quoi qu'il en dise... Il sera dégoûté, et la tentation ne se représentera plus. Cela vaut mieux... Je la sens plus grande à la réflexion que je n'aurais cru. Rester en Normandie, être mon maître, n'avoir de comptes à rendre qu'à un ami, et



Il avait marché pendant deux heures. (P. 46, col. 2.)

le temps de travailler. Jamais je ne pourrais faire venir la machine de mon père en Alsace... N'y pensons plus. M. Russheim a droit à mes services, s'ils peuvent lui être bons à quelque chose. » Daniel s'endormit si tard, qu'il eût couru le risque de manquer à l'appel des ouvriers, si la voix fidèle de son réveille-matin ne l'avait arraché à son sommeil. « Si je m'écoutais, je casserais la machine, et je me retournerais sur mon oreiller, pensait le jeune homme en s'habillant à la hâte. Je ne sais pas ce qui me prend ; mais pour la première fois de ma vie, la chaîne de la nécessité me paraît lourde. » Un instant appuyé contre la fenêtre, debout et la main sur les yeux, Daniel éleva son cœur à Dieu, qui l'avait tant de fois soutenu dans sa lutte de tous les jours ; comme il descendait la grande rue du village, il aperçut Henri qui venait à lui. « Déjà ! s'écria-t-il en riant. J'ai dormi tard, et vous voilà en route de bonne heure, c'est le monde renversé. — Je me suis dépêché ce matin pour avoir le temps de vous dire adieu, répartit Henri, qui paraissait s'amuser d'une pensée secrète. Je pars tout à l'heure pour Rouen, nos affaires ici sont achevées ; il n'y a plus d'étang, presque plus de fiévreux, et ma mère me réclame pour un grand dîner qu'elle doit donner demain. Nous nous reverrons ; je reviendrai bientôt, quand vous m'écrirez que les choses arrivent à leur terme. Je vous promets d'être ici pour placer le bouquet sur les machines à leur installation dans les ateliers. »

Daniel regardait son ami avec un peu d'étonnement et un sincère regret. « Je l'ai fâché, se disait-il, j'ai mal accueilli une proposition qui aurait dû me remplir de joie. Il m'en veut ; et pour éviter de me laisser voir son mécontentement, il s'en va. » Saviez-vous hier soir que vous deviez partir ? demanda-t-il de l'air le plus indifférent. — Moi, non, certes... Vous ne me connaissez pas encore très-bien, mon cher ami... Vous ne savez pas que je prends toujours mon parti très-vite... en un instant... non pas légèrement cependant... Je vous réponds que je n'agis pas ici à l'étourdie, vous en conviendrez peut-être un jour... Vous me reverrez bientôt... ne m'oubliez pas. »

Henri avait disparu, regagnant à grands pas la petite gare isolée au milieu des prairies, comme une sentinelle de la vie active du monde à l'entrée du repos de la campagne. Daniel le regardait s'éloigner sans chercher à le suivre. Son ami, son nouvel ami le quittait sans manifester aucun regret, il avait paru pressé de le fuir. C'était chez le jeune homme un sentiment amer, souvent développé par les épreuves précoces, que de ne croire aisément à l'affection qu'il pouvait inspirer, et d'être cependant facilement froissé dans ses affections mêmes. « Demain il ne pensera plus à moi, se disait-il ; les espérances qu'il a fait briller à mes yeux il les offrira à un autre sans se demander si elles n'ont pas laissé du regret dans mon esprit C'est juste, je l'ai repoussé, ajouta Daniel par un effort d'équité et de droiture ; ma mère le dirait, j'en suis sûr, et je crois qu'elle m'approuverait ; je l'espère. C'est à elle que j'écrirai. Emma serait furieuse si elle savait que j'ai eu la chance entre mes mains, et que je l'ai rejetée. »

La semaine arrivait à son terme, le facteur passant devant la porte de Daniel le dimanche matin, remit une lettre au jeune homme qui sortait. La pluie tombait en abondance, le ciel était gris, mais l'air était doux, les prairies verdoyantes malgré l'hiver, les bestiaux erraient dans les herbages. Accoutumé en Normandie à s'inquiéter assez peu de l'eau des nuages, Daniel ouvrait son parapluie, décidé à marcher rapidement sur la grande route : « un peu loin, pour chasser les rêveries de mon cerveau, » pensait-il. La lettre à la main, il rentra dans la cuisine. « Je ne connais pas cette écriture, » se dit-il d'abord, mais au coin de l'enveloppe se lisait ce timbre : « C. Selestu et Cie... » « Ah ! c'est d'Henri sans doute, il ne m'a pas oublié si vite que j'aurais cru. »

Daniel avait ouvert la lettre, il la parcourut d'abord rapidement, regardant la signature, puis il la relut une fois, deux fois ; lorsqu'il l'eut achevée, il la mit dans sa poche et s'élança hors de la maison, arpentant d'abord la rue à grands pas sans ouvrir son parapluie ; lorsqu'il sentit que la pluie lui fouettait le visage, il avait déjà les épaules mouillées. « Et c'est une jaquette des jours de fête ! » se dit-il.

Mille pensées se croisaient dans l'esprit du jeune homme avec une rapidité qui l'étourdissait ; il pressait sa marche sans le savoir, comme pour donner une libre carrière à ses émotions intérieures. M. Selestu, le père d'Henri, lui écrivait lui-même, répétant au nom de son fils les ouvertures que Daniel avait brusquement repoussées, mettant en lumière les avantages qu'il offrait, stipulant nettement les chiffres et les bénéfices de la situation actuelle, avec les perspectives qu'elle offrait pour l'avenir. « Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, ajoutait le manufacturier, que c'est à la demande de mon fils que je vous écris ici. Je ne vous connais pas, mais je suis disposé à me fier au jugement qu'il a porté sur vous et qui est favorable jusqu'à l'affection. Il a pensé que mon intervention aurait du poids auprès de vous. Je puis vous affirmer que ce n'est pas une chose rare de voir un monteur envoyé par une maison pour établir une fabrique, devenir directeur de l'établissement organisé par ses soins. M. Russheim ne pourra donc en éprouver aucun étonnement, ni se plaindre de votre procédé à son égard. Je suis assuré qu'il vous le dirait lui-même, si vous le lui demandiez. Ce qui est exceptionnel dans l'offre que je vous réitère de la part de mon fils, ce sont les avantages constitués à un homme aussi jeune que vous. On attend souvent bien longtemps une pareille bonne fortune sans la retrouver. »

Daniel avait marché pendant deux heures, il croyait à peine s'être éloigné du village, lorsqu'il

entendit sonner l'heure au clocher d'une église lointaine; il regarda sa montre avec surprise, le sacristain ne s'était pas trompé, les cloches appelaient partout les fidèles aux vêpres, le jeune homme reprit aussitôt sa course. « Il faut que ma lettre parte aujourd'hui même, » se disait-il. En arrivant chez lui, sans prendre le temps de quitter ses vêtements mouillés, il écrivit directement à M. Russheim : « Monsieur, le propriétaire de l'établissement que vous m'avez chargé d'organiser en votre nom me propose d'en devenir le directeur. Les avantages qu'il m'offre sont considérables, et fort disproportionnés avec mon âge et mes connaissances. L'amitié dont il s'est pris pour moi les explique un peu. Comme moi il est jeune et sans grande expérience, mais son père a bien voulu appuyer ses propositions. Je les ai repoussées tout d'abord et sans vouloir en écouter le détail. Je suis à vous pour tous les droits de la possession et de la reconnaissance. Disposez vous-même de moi. Si je pense jamais vous rendre un service, si vous espériez de moi quelque retour de vos bontés, dites un mot, et le jour où j'aurai remis la clef de ses établissements à M. Selestu, je prendrai le chemin de l'Alsace. Si je dois vous servir au même titre que tant d'autres, vous trouverez sans peine à me remplacer; ma place est assurément déjà prise, et les ouvriers s'en félicitent peut-être. Je n'ai voulu consulter que vous, mais je vous serais bien reconnaissant de communiquer ma lettre à M. Ergott. J'attends vos ordres pour répondre à M. Selestu. Quels qu'ils soient, soyez assuré que je les tiendrai pour bons et inspirés par la bienveillance que vous avez bien voulu me témoigner. »

Quatre jours s'écoulèrent, plus longs les uns que les autres, et pesamment chargés de préoccupations et de soucis pour Daniel. Il avait demandé conseil à sa mère, la priant de garder pour elle sa lettre. « J'écrirai à Emma quand mon parti sera pris, » disait-il. Par le retour du courrier, Mme Calanville avait répondu : « Mon cher fils, suis les directions de ta conscience. Ce que M. Russheim te conseillera, tu dois le faire. Il a été pour toi un appui et une providence au moment le plus cruel de notre vie commune. S'il veut user de ses droits sur toi, tu n'as pas à hésiter. »

La réponse de M. Russheim ne se fit pas attendre. Comme la mère, le patron bienveillant et affectueux avait compris l'impatience fébrile du jeune homme, et le combat qui se livrait dans son âme. M. Russheim souriait tristement en relisant la lettre confiante et simple de son protégé. « Pauvre enfant, il n'est pas difficile de déchiffrer entre les lignes de quel côté penche la balance; sans cette malheureuse jalousie de Philippe je le rappellerais, et d'ici à quelques années je pourrais lui faire ici une situation supérieure à celle qu'il trouvera là-bas dans une petite fabrique perdue au milieu des pâturages. Mais Philippe ne l'a pas oublié. »

M. Russheim avait écrit le soir même :

« Mon cher Calanville, acceptez les offres de M. Selestu; M. Ergott juge comme moi que cette chance n'est pas à dédaigner. J'aurais voulu vous conserver auprès de moi, dans l'espoir de vous servir efficacement; je ne le puis et je me résigne à me priver des services que vous m'auriez rendus. J'ai pour cela des raisons que je ne dois pas dire. Je compte sur vous dans le cas où nous nous retrouverons un jour. »

M. Selestu se moquait de son fils, celui-ci s'impatientait, car il ne recevait pas de réponse de Daniel. « C'est pour te faire plaisir que j'ai répété tes offres à un enfant qui est probablement aussi peu en état que toi de diriger un établissement; il aurait fallu vous donner un autre directeur pour vous conduire l'un et l'autre. Tu as plus de bonheur que tu ne mérites. Je te chercherai quelqu'un. » Henri s'agitait sur sa chaise, et sa mère lançait à travers la table des regards suppliants à son mari. « S'il doit vivre là-bas, tout seul, au moins est-il naturel qu'il eût envie d'avoir auprès de lui quelqu'un à qui il puisse parler au lieu d'un ancien ouvrier qui ne connaîtra que le maniement de ses métiers, disait-elle. — Je ne soutiens pas que ce jeune homme, dont Henri s'est entiché, soit autre chose qu'un monteur envoyé par M. Russheim, » insistait le père. Ce fut cependant sans humeur qu'il accueillit son fils lorsque le jeune homme triomphant apporta la lettre de son ami : « Il accepte, mon père, il accepte! M. Russheim lui a rendu sa liberté, il n'a pris que le temps de le consulter. Vous le lui aviez conseillé vous-même. Je pars demain pour Pont-Audemer, et dès qu'il y aura un lit dans la maison je m'y établirai. Vous verrez comme nous ferons bien nos affaires, *mon* directeur et moi! Quelle jolie chose de dire *mon* directeur et de l'avoir choisi de mon chef! Je m'attends à ce que vous ferez bientôt des efforts pour me l'enlever, mais vous ne l'aurez pas. Il ne me quittera pas! — Cet enfant perd la tête, dit gravement M. Selestu, mais il souriait. Je souhaite qu'il ne soit pas déçu dans ses espérances, car le désappointement lui irait au cœur, » ajouta-t-il.

A suivre. Mme de Witt, née Guizot.



A TRAVERS LA FRANCE

ORTHEZ

Orthez, chef-lieu d'arrondissement et une des villes les plus pittoresques du département des Basses-Pyrénées, est située sur la rive droite du Gave de Pau, rivière rapide, aux bords encaissés, au lit rocheux. Deux ponts la traversent ; l'un est moderne et sans caractère, l'autre est un précieux reste du moyen âge, qu'il rappelle par ses arcades élancées.

Du côté de la ville opposé à la rivière s'élève une autre tour bien plus considérable : c'est le vieux donjon des comtes de Béarn, auquel Orthez doit ses premiers développements, mais qui lui aussi réveille des souvenirs sinistres. Fondé par Gaston de Moncade à la fin du treizième siècle, le château d'Orthez fut cent ans plus tard le séjour préféré d'un autre Gaston, qui avait pris le nom de Phœbus (le Soleil), et fut en effet le plus brillant de tous les princes béarnais. Froissart raconte avec son plus bel enthousiasme de chroniqueur toutes les magnificences de la cour d'Orthez, qui luttait alors avec celles de France et de Bourgogne ; lui-même y fut souvent reçu et « festoyé ». Le cordial accueil de Phœbus retient sans doute l'indignation dans la plume de l'historien, lorsqu'il nous raconte froidement les scènes odieuses qui de son temps ensanglantèrent le donjon d'Orthez. Le comte de Béarn y fit un jour appeler le capitaine qui gardait pour le roi de France la forteresse de Lourdes. Ce capitaine était de sa famille : Gaston espérait que les liens du sang l'amèneraient à lui céder ce château, qu'il convoitait, pour s'emparer ensuite du Bigorre. Sur le refus courageux du fidèle gouverneur, Gaston irrité le poignarda de sa propre main. L'unique fils de Phœbus, également appelé Gaston, eut un sort aussi malheureux. Accusé injustement d'avoir voulu empoisonner l'auteur de ses jours, ce prince, encore jeune enfant, fut jeté dans un cachot, y refusa toute nourriture, et l'indigne père, dans un accès de violence, le blessa mortellement d'une pointe de stylet.



Orthez.

Depuis plus de deux siècles, la tour témoin de ces horreurs n'est plus habitée que par les corbeaux. Toute l'activité d'Orthez, qui compte environ sept mille habitants depuis qu'elle a cessé d'être capitale du Béarn, s'est dirigée vers le commerce et l'industrie. Les tanneries y sont très-nombreuses et donnent un cuir estimé pour sa durée. Sur le Gave, dont la cascade bien qu'artificielle est remarquable par sa hauteur et l'abondance extraordinaire de ses eaux, se sont fondés divers établissements industriels : papeterie, minoterie, batteuse mécanique, écorçage de tan, fabrique d'huile et de tourteaux de lin, scierie, etc. Quant aux fameux jambons de Bayonne, ils sortent des séchoirs d'Orthez.

A. Saint-Paul.



J'accuse Jehan de Rochaigué. (P 51, col. 1).

FRANCHISE [1]

XVII

Une demande en mariage.

« Dame, dit le baron de Maulignage, vous connaissez la loi et les usages. Nulle terre ne doit être sans seigneur. Si sage, si prudente et si courageuse que soit une dame, elle ne peut tenir un fief; il faut à toute seigneurie un chef capable de monter un destrier et de charger l'ennemi l'épée au poing. Vous avez perdu un noble et vaillant défenseur, l'honneur de la chevalerie; votre domaine reste exposé aux attaques des felons, comme il en est beaucoup, par malheur, qui n'ont pas honte de lever leur bras contre les biens des faibles. Si vous étiez privée d'enfants, mon devoir de suzerain serait de vous dire: « Dame, vous devez le service de vous marier. » Mais le noble sire de Rûlamort vous a laissé une fille, qui est l'héritière de sa terre; c'est elle que nous devons pourvoir d'un époux, pour que cette terre ne demeure point sans seigneur. »

Il se tut un instant et regarda Aliénor. Elle ne remuait pas, ses yeux restaient baissés; le tremblement de ses blanches mains révélait seul son trouble. La pauvre mère pensait à ses fiançailles avec le loyal chevalier qu'elle venait de coucher au tombeau; à ses joies de jeune fille, quand son ami était proclamé le mieux faisant d'un tournoi; à son mariage heureux et béni, où l'union des cœurs avait été si parfaite; et elle se demandait quel serait le sort de sa fille, avec un époux imposé, qui ne verrait en elle que l'héritière d'un riche domaine. Le baron de Maulignage reprit:

« Je sais que l'enfant est bien jeune; mais, une fois le mariage célébré, elle vous serait remise jusqu'à l'âge de quinze ans, pour qu'elle pût apprendre à devenir semblable à sa mère. Votre tendresse pourrait s'effrayer de la voir liée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et dont l'humeur ne s'accorderait point avec la sienne; mais l'époux que je lui destine est jeune et beau, et il promet un brave et brillant chevalier. De plus, il connaît la damoiselle Agnès, et il est tout disposé à aimer plus tard la jeune fille qu'il a vue enfant si plaisante et gracieuse. Vous le connaissez aussi, noble dame; c'est le fils unique du sire de Rochaigué, le jeune bachelier Jehan. »

Le baron de Maulignage se tourna vers la porte et fit un signe à ses deux compagnons, qui s'étaient jusque-là tenus à l'écart. Ils s'avancèrent, et le plus jeune, découvrant son visage, vint s'agenouiller devant la dame de Rûlamort. C'était Jehan de Rochaigué.

« Noble dame, dit-il, ne craignez point de me confier la damoiselle de Rûlamort. Je lui promets ma foi tant que je vivrai; et si Dieu daigne me venir en aide, je lui donnerai des motifs d'être fière de son époux, et je ferai d'elle une haute et riche dame entre toutes.

— Et, je vous le jure, noble dame, elle aura en

1. Suite — Voy vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401, vol. XIV, pages 1, 17 et 33.

lui un vaillant protecteur, » ajouta Guy de Rochaiguë qui accompagnait son fils.

Éperdue, Aliénor regarda le père Odon. Lui aussi paraissait consterné; il partageait les sentiments de la mère. Jehan! Ils le connaissaient tous les deux. Sans doute il était fort, brave et adroit; il pouvait briller dans un tournoi ou dans une bataille, et conquérir des domaines et des châteaux; mais quels signes de fourberie et de traîtrise il avait donnés quand il habitait le château, à l'âge où le caractère se montre, parce que l'enfant n'est pas encore habile à dissimuler! Ce n'était point là le chevalier semblable à sire Hugues, tendre et doux envers les faibles autant que vaillant contre les forts, loyal et courtois, brave et sincère, à qui Aliénor eût voulu remettre la destinée de sa petite Agnès. Elle cherchait ses paroles pour refuser, pour demander au moins un délai, quand Agnès, qui pendant la cérémonie funèbre avait été gardée par Michonne dans une chambre haute, s'ennuyant de ne plus voir sa mère, quitta sa chambre et se mit à la chercher dans le château. Michonne, ne sachant point ce qui se passait, ne s'opposa pas à son désir, et elles arrivèrent toutes les deux dans la salle d'honneur au moment où Aliénor, levant les yeux vers son suzerain, allait lui répondre. Michonne voulut retenir Agnès; mais l'enfant lui échappa et courut à sa mère.

L'arrivée de la petite fille fit une diversion. Le sire de Maulignage n'était point un homme dur et farouche, et il aimait mieux arriver à son but par la persuasion que par la force. D'ailleurs, il ne voyait rien d'inacceptable dans ses propositions, puisqu'il prenait soin de choisir pour la jeune héritière un époux d'âge à peu près assorti au sien: d'autres suzerains, dans des cas semblables, ne s'étaient pas fait faute de marier une orpheline en bas âge avec un baron de cinquante ans, quand ils y trouvaient leur intérêt. Il sourit à la petite fille et complimenta la mère sur sa précoce beauté, ajoutant que depuis qu'il l'avait vue il désirait encore plus vivement l'unir à son protégé.

Agnès regardait fixement Jehan. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu; pourtant elle le reconnaissait vaguement, et cherchait dans sa petite tête quel était ce damoiseau qui ne lui était pas étranger. Jehan, s'apercevant qu'il attirait son attention, pensa qu'il était de bonne politique de faire sa cour à sa fiancée; et, lui souriant avec grâce:

« Comme vous êtes devenue grande et belle depuis que je ne vous ai vue, damoiselle Agnès! lui dit-il. Vous avez tout à fait l'air d'une dame, et je serais fier de porter vos couleurs au prochain tournoi. Voulez-vous m'octroyer un gage, et m'accepter pour votre chevalier? »

A la voix, au regard, Agnès le reconnut. Mais ses paroles flatteuses l'étonnèrent plus qu'elles ne la charmèrent, et, reculant d'un pas, elle lui dit hardiment, en redressant avec fierté sa petite tête blonde:

« Non! c'est Aimery qui est mon chevalier!

— Aimery est mort! » s'écria étourdiment Jehan.

La petite fille ouvrit de grands yeux.

« Aimery n'est pas mort; il est malade, il est couché; mais je l'ai regardé tout à l'heure, pendant que Michonne lui portait à boire, et il était vivant. Il a ouvert les yeux, il a dit à Michonne: « Merci! » Alors j'ai crié: « Dieu vous aide, Aimery! » Il a regardé du côté de la porte, où j'étais, et il m'a souri en répondant: « Dieu vous garde, damoiselle! » Et quand il sera guéri, c'est lui que je veux pour mon chevalier! »

Jehan se taisait; la nouvelle de la résurrection d'Aimery était fort inquiétante pour lui. D'abord, il était furieux de retrouver en vie l'ennemi qu'il croyait avoir tué; ensuite, Aimery l'avait reconnu dans le combat où sire Hugues avait été mortellement blessé: s'il allait le dénoncer à la châtelaine!

L'arrivée d'Agnès avait rendu à Aliénor toute sa présence d'esprit. Attirant l'enfant sur ses genoux, pour faire cesser sa conversation avec Jehan, elle remercia le baron de Maulignage de sa protection et du soin qu'il prenait de ses intérêts et de ceux de sa fille.

« Mais, ajouta-t-elle, vous comprendrez, sire baron, qu'il serait trop cruel de rallumer pour un mariage les torches à peine éteintes des funérailles. Laissez à l'orpheline le temps de porter son deuil, avant de lui donner un époux. Les murailles de Rûlamort sont hautes et fortes, ses hommes d'armes dévoués et courageux; ma fille et moi nous y sommes en sûreté; laissez-nous pleurer en liberté.

— Noble dame, nous respectons votre douleur, répondit le sire de Maulignage; mais cette courte cérémonie ne troublera pas longtemps votre repos; votre fille vous sera laissée jusqu'à sa quinzième année. Il importe aux intérêts du comte de Poitiers, mon seigneur, que cette forteresse soit entre les mains d'un chevalier fidèle à sa cause. Vous n'avez rien à dire contre l'époux que j'offre à la damoiselle de Rûlamort; il est de bonne race, d'âge convenable, et promet d'être un brave chevalier. »

Le baron de Maulignage n'acheva pas. La petite Agnès l'interrompit tout à coup par un cri joyeux: « Aimery! » et, échappant à l'étreinte de sa mère, elle courut au-devant du jeune écuyer qui entrait, pâle et chancelant.

Il s'avança jusqu'aux barons, surpris de son audace; et, pliant un genou devant Aliénor et s'inclinant pour lui baiser la main:

« Pardonnez-moi, ma noble suzeraine, dit-il, si j'ose venir ici sans y être appelé. Sur mon lit de douleur, on vient de m'apprendre une nouvelle étrange; on assure que la damoiselle Agnès va être fiancée à cet homme que voici. Est-ce vrai?

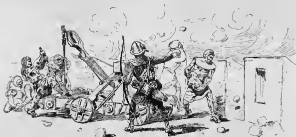
— Que t'importe, manant? cria Jehan, qui voulut payer d'audace. Depuis quand un vilain élève-t-il la voix devant ses maîtres?

— Je n'ai point de maîtres ici, que la noble dame de Rûlamort, dont le vaillant époux (que Dieu ait son âme!) a bien voulu me faire le vassal et l'homme lige, en m'octroyant la terre de Valpierreuse, répondit fièrement Aimery. Ma noble maîtresse, je suis venu ici pour empêcher ce mariage, qui serait une impiété. Moi, Aimery au clair visage, écuyer, sire de Valpierreuse, tenancier de la seigneurie de Rûlamort, j'accuse ici le sire de Rochaiguë et son fils Jehan d'avoir attaqué en trahison mon seigneur Hugues de Rûlamort. J'accuse Jehan de Rochaiguë de s'être conduit avec félonie dans le combat, en essayant de trancher par derrière les jarrets du destrier de mondit seigneur ; j'atteste enfin que c'est lui, son père et leurs hommes qui ont mortellement blessé le sire Hugues, père de la damoiselle de Rûlamort.

— C'est faux! c'est un mensonge infâme! s'écrièrent en même temps le père et le fils.

— Je l'atteste et je suis prêt à le soutenir, répondit Aimery avec calme.

— Contre qui, manant? reprit Jehan avec hauteur. Crois-tu qu'on puisse ajouter foi à ta seigneurie de fraîche date? Tu ne trouveras pas un écuyer de noble naissance qui veuille se mesurer avec toi! »



Gaucher faisait recharger ses mangonneaux. (P. 55, col. 2.)

Aliénor étendit la main.

« Paix, messires! Aimery est bien écuyer, il a reçu en fief, de mon seigneur et époux mourant, la terre de Valpierreuse, et nul n'a le droit de l'appeler vilain et manant. Seigneur baron, vous avez entendu l'accusation : Puis-je donner ma fille au meurtrier de son père? »

Elle s'était levée, ses yeux étincelaient, et, toute tremblante, entourant d'un de ses bras Agnès qui s'attachait à elle, elle avait cherché instinctivement un appui, et serrait de sa main crispée le bras d'Aimery qui s'était redressé et se tenait près d'elle comme pour la défendre.

Le baron de Maulignage était fort embarrassé. Que l'accusation fût véridique, il connaissait assez les sires de Rochaiguë pour n'en guère douter ; que Jehan, après avoir tué le père, épousât la fille et possédât le domaine, il n'avait pas la conscience assez délicate pour s'en effrayer. Mais au moins eût-il fallu qu'on n'en sût rien ; et ce vassal qui venait révéler le meurtre publiquement mettait à néant tous ses projets. A la vérité, les accusés niaient avec énergie ; aussi le sire de Maulignage eut-il un instant la pensée de passer outre, de traiter Aimery comme un calomniateur et d'exiger le mariage immédiat et la remise du fief. S'il n'en fit rien, c'est que le murmure des vassaux réunis dans la grande cour devenait assez bruyant pour arriver jusqu'à ses oreilles. La nouvelle des propositions que le baron était venu faire à la châtelaine s'était vite répandue, et le mécontentement allait croissant. Les Rochaiguë n'étaient pas aimés ; ils passaient pour durs envers leurs vassaux, et les vassaux de Rûlamort ne se souciaient pas de les avoir pour maîtres ; ils aimaient la châtelaine et sa fille, et n'auraient pas souffert qu'on voulût les contraindre. Le baron de Maulignage comprit tout cela: il se dit que les hommes dévoués, réunis là en grand nombre, n'auraient pas de peine à se procurer des armes, que la garnison du château se mettrait à leur tête, et qu'ensemble ils viendraient bien vite à bout de lui et de sa troupe. Il résolut donc de patienter, et, s'adressant à Aliénor du ton le plus courtois :

« Il faut espérer, noble châtelaine, que ce jeune écuyer est dans l'erreur: vous avez entendu le sire de Rochaiguë et son fils repousser son accusation, et je suis sûr qu'ils prouveront leur innocence. Nous interrogerons ceux qui peuvent nous éclairer, et quand la vérité sera connue, nous reviendrons pourvoir à la sécurité de votre fief. Sur ce, noble dame, que Dieu vous ait en sa sainte garde! »

Le baron de Maulignage se leva et fit signe à ses deux compagnons de le suivre. Ils descendirent l'escalier et traversèrent la cour sous le feu des regards de colère que leur lançaient les vassaux de Rûlamort. L'accusation d'Aimery était déjà connue, et le baron put se convaincre qu'il était temps pour lui de partir. Il remonta sur son destrier, réunit son escorte autour de lui et quitta sans tarder davantage le château de Rûlamort.

Dans la salle d'honneur, Aliénor, à bout de forces et de courage, était tombée épuisée dans son fauteuil; elle pleurait en embrassant sa fille et remerciait tendrement le brave Aimery.

« Aimery, mon enfant, disait-elle, que Dieu soit

loné pour vous avoir amené dans ce château ! Vous êtes le salut et la bénédiction de notre maison ; sans vous, ce vil félon me ravissait ma fille, et sire Hugues en aurait frémi d'horreur dans son tombeau. Soyez béni, Aimery, par mon noble époux dans le ciel comme par moi sur la terre ! »

A ce moment le vieux Milon, qui avait reconduit les visiteurs, rentra dans la salle.

« Ils sont partis, madame, dit-il.

— Ils sont partis, Milon ! Mais ils reviendront, n'en doutez pas ; ils reviendront en force, et ils m'arracheront ma fille pour la donner au meurtrier de son père..... Allez vite, visitez les remparts, placez partout des sentinelles ; que tout soit prêt pour soutenir un siège ; je veux défendre le château. . Moi vivante, ils n'auront pas ma fille. »

Le vieux Milon vint baiser respectueusement la main d'Aliénor.

« Rassurez-vous, madame ; le castel est fort, bien muni de vivres et d'armes, bien défendu ; vous pouvez dormir en paix. S'ils viennent nous attaquer, nous les repousserons, et nous saurons bien tenir jusqu'au jour où les étrangers seront chassés du pays Vos vassaux sont nombreux et fidèles, ils vous soutiendront ; les méchants seront punis, et mon seigneur Hugues sera vengé.

— Et moi, je reprendrai Franchise ! dit Aimery. Le cœur me saigne, quand je pense qu'elle est sans doute aux mains d'un de ces félons, après avoir servi à un si brave et loyal chevalier. Elle aura besoin d'un bon baptême de sang anglais pour se laver de ses souillures ! »

XVIII

Premier assaut

La guerre continuait dans le Midi avec des fortunes diverses ; mais les vassaux de Rûlamort n'y prenaient plus part depuis la mort de leur seigneur ; et le sire de Maulignage, non plus que Guy et Jehan de Rochaiguë, n'avaient point rejoint l'armée royale. Un messager, envoyé par le baron au comte Richard, l'avait informé de ce qui se passait, et Richard avait jugé que la conquête d'une forteresse serait plus avantageuse pour lui que la présence des chevaliers et de leur suite dans son armée. Il leur avait donc ordonné de rester en Poitou avec leurs hommes, et de s'emparer au plus tôt du castel de Rûlamort, par mariage ou par assaut.

Le baron de Maulignage eût mieux aimé que ce fût par mariage. Il n'était pas méchant, et le courage et la douleur de la belle châtelaine l'avaient ému ; mais il était, par-dessus tout, pénétré du sentiment de ses devoirs de vassal envers son suzerain. Son suzerain était Richard, comte de Poitiers : il lui devait aide et obéissance, et il se croyait obligé de contraindre tout ce qui dépendait de lui, de près ou de loin, à obéir à Richard, et à contribuer à sa prospérité et à sa puissance. Comme Angevin, il préférait les Plantagenets aux barons d'Aquitaine ; mais si Richard, abandonnant de nouveau son père, fût redevenu le chef et l'ami des hommes du Midi, le baron de Maulignage aurait suivi Richard sans hésitation et sans scrupule. Pour lui, la suprême vertu, c'était l'observance du devoir féodal ; le pire crime, c'était la rébellion envers le suzerain ; et sa sympathie pour la pauvre Aliénor était vivement combattue par la conviction qu'elle partageait les sentiments de son mari, un révolté qui s'était joint à une ligue félonne et maudite pour secouer le joug de son seigneur naturel. Le sire de Maulignage ne réfléchissait point que Richard n'était pour les Poitevins qu'un étranger imposé à leur hommage, auquel ils ne pouvaient pas être attachés comme à un suzerain de leur race et de leur pays : ils étaient ses vassaux, ils lui devaient obéissance, et leur rébellion était un crime indigne de pitié.

Pourtant, l'accusation d'Aimery avait troublé l'esprit du baron. Si ce jeune homme disait vrai, le mariage devenait impossible. Que dans le hasard de la bataille le sire de Rochaiguë ou son fils se fût trouvé en présence du sire de Rûlamort ; qu'il l'eût frappé d'un coup mortel dans un combat loyal, cela n'empêchait point l'union projetée, tout en expliquant et même en excusant les répugnances de la châtelaine à donner sa fille à Jehan. Mais si le combat avait été un guet-apens, si Jehan avait frappé traîtreusement par derrière le malheureux chevalier, Jehan n'était plus un guerrier loyal, mais un vil et lâche assassin, et Richard lui-même se refuserait à lui payer sa victoire avec les biens et la fille de sa victime.

Le baron de Maulignage fit donc une enquête sur l'engagement qui avait eu lieu la veille de la bataille ; mais les hommes d'armes qu'il interrogea ne savaient rien : ils s'étaient égarés ce soir-là ; le fils de leur seigneur avait trouvé un manant qui lui avait indiqué le chemin ; ils étaient revenus vers le camp, et avaient fait halte un moment sur la hauteur pour se reposer ; puis une troupe armée était arrivée, et l'on s'était battu ; rien dans tout cela n'indiquait un guet-apens ni une trahison. Un seul eût pu éclairer le baron : c'était le guide envoyé par Guy de Rochaiguë pour attirer le sire Hugues dans le voisinage du camp anglais. Mais il se garda bien de parler, de peur d'être puni comme complice d'une trahison. Les autres ignoraient les noms de leurs adversaires ; et dans l'animation du combat, chacun étant occupé de soi-même, personne n'avait vu le bachelier Jehan se glisser derrière le chef des ennemis pour trancher les jarrets de son cheval.

Le baron de Maulignage trouva aussi moyen de faire questionner quelques-uns des mercenaires du sire de Rûlamort. Mais ceux-là, s'ils se rappelaient fort bien avoir entendu sire Hugues crier : « Trahison ! nous sommes tombés dans un piège ! » ne savaient nullement qui le leur avait tendu. Aimery seul avait aperçu un instant le visage de Jehan ; il

était donc seul à pouvoir l'accuser. Entre le témoignage d'un enfant de seize ans sorti des rangs du peuple, et les dénégations énergiques du sire de Rochaiguë et de son fils, le baron ne pouvait hésiter; et, un mois après la mort de sire Hugues, il se décida à sommer Aliénor de remplir son devoir de vassale.

Aliénor cependant n'avait pas perdu de temps. Convaincue, d'après le récit détaillé que lui avait fait Aimery du combat où sire Hugues avait trouvé la mort, que les seigneurs de Rochaiguë étaient ses assassins, elle s'était résolue à mourir plutôt que de permettre cet odieux mariage. Elle ne doutait pas que son suzerain ne revînt à la charge et n'essayât d'obtenir par la force ce qu'il n'aurait pas obtenu par la persuasion; aussi mit-elle son château en bon état de défense. Le jour redoutable arrivé, pas une pierre ne manquait aux créneaux; la salle d'armes regorgeait de piques et de haches, de masses et de javelots; les greniers étaient pleins, ainsi que les étables, et la garnison, bien armée, était prête à défendre jusqu'à la mort sa jeune châtelaine.



L'écuyer de Rochaiguë tomba. (P. 56, col. 1.)

L'innocente enfant ne savait rien de toutes les ambitions ni de tous les dévouements qui s'agitaient autour d'elle. Elle continuait à errer en chantant dans les grandes salles et les grands corridors, et à égayer de ses jeux la tristesse du manoir. Elle avait entendu dire qu'il était question de la marier avec Jehan de Rochaiguë. Elle avait fait une petite moue en disant : « Il est méchant, je n'en veux pas; je me marierai quand je serai grande, avec mon chevalier »; et puis elle n'y avait plus songé.

Aimery était guéri; il avait repris ses armes, et s'exerçait à porter le haubergeon, auquel il avait droit comme écuyer et possesseur d'un fief. Ce fief, à la vérité, ne l'enrichissait guère; son précédent propriétaire y avait trouvé si peu de quoi vivre, qu'il avait fini par le livrer aux épines et aux ronces qui y poussaient à qui mieux mieux, et par demander du service parmi les hommes d'armes du château. Mais peu importait au jeune garçon : cette terre de Valpierreuse, il l'aimait, comme si c'eût été comté ou duché; c'était pour lui l'espérance, l'avenir, le droit de porter un jour le heaume et l'écu, de gagner ses éperons, de conquérir sa place au soleil et de venger son père. Milon était fier de son élève, et l'appelait en souriant : « Messire Aimery. »

Le père Odon aidait la châtelaine dans ses préparatifs; mais, quelque confiance qu'il eût dans les défenses et dans les défenseurs de Rûlamort, il redoutait les terribles hasards de la guerre, et il avait envoyé, dès le lendemain des funérailles de sire Hugues, un messager à Bertrand de Born. Mais le

messager n'était jamais revenu, et il était douteux qu'il eût pu parvenir jusqu'au sire de Hautefort. Et d'ailleurs Bertrand eût-il été averti, que la guerre ne lui eût point permis de venir au secours d'Aliénor : les batailles succédaient aux batailles, et l'armée de la ligue ne pouvait se priver d'un de ses chefs les plus vaillants et les plus hardis, qui animait tous les autres par ses sirventes, et qui s'élançait toujours le premier dans la mêlée. Le castel de Rûlamort se trouva donc réduit, pour tous défenseurs, à sa garnison et à ses vassaux.

Un jour, le guetteur signala une troupe de cavaliers. Un appel de cor résonna au bas des murailles, et le chef, interrogé par le vieux Milon, déclara qu'il était Poitou, héraut du comte Richard de Poitiers, et qu'il venait de la part de son maître. Milon fit prévenir la dame de Rûlamort, et descendit lui-même faire lever la herse et abaisser le pont-levis ; puis il introduisit le messager avec le cérémonial obligé,

Le héraut s'avança vers la dame de Rûlamort qui se tenait assise dans son grand fauteuil, sous le dais de la salle d'honneur, avec sa fille auprès d'elle et ses serviteurs à ses côtés. Il était vêtu du tabart étincelant de dorures, où brillaient les armes de Richard, des lions à la gueule sanglante entourant une tour de fer. Il s'inclina devant Aliénor, et, d'une voix haute, il lui parla au nom de son suzerain :

« Moi, Poitou, héraut d'armes de haut et puissant seigneur Richard Plantagenet, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, je somme la très noble dame Aliénor de Maucastel, veuve du vaillant preux messire Hugues de Rûlamort, de donner pour époux à sa fille, la damoiselle Agnès, héritière du fief et du castel de Rûlamort, le sire écuyer Jehan de Rochaiguë, selon l'ordre de ses suzerains, le noble baron de Maulignage et le haut et puissant comte de Poitiers, mon maître. Et en cas de refus de la part de ladite dame, je délie tous ses vassaux et tenanciers du serment de fidélité, et les somme d'ouvrir les portes du castel au sire de Maulignage, pour qu'il puisse disposer à son gré de l'héritière et du fief. »

Aliénor se leva; elle ne tremblait pas, car ce qui se passait n'était pas chose imprévue, et elle comptait que Dieu protégerait sa juste cause. Elle répondit donc d'une voix ferme :

« Je ne puis accepter pour ma fille l'époux que son suzerain lui propose, avant qu'il se soit lavé de l'accusation portée contre lui. Le sire de Rochaiguë et son fils Jehan sont accusés d'avoir tendu à mon vaillant seigneur Hugues de Rûlamort le piège où il a péri; et Jehan de Rochaiguë, de plus, est accusé de l'avoir attaqué traîtreusement par derrière, lui et son destrier. Je tiens l'accusateur pour sincère et véridique, que Jehan de Rochaiguë prouve qu'il en a menti, ou je ne consentirai jamais à lui donner ma fille.

— Noble dame, reprit le héraut, le vaillant baron de Maulignage a interrogé des témoins, et il déclare Jehan de Rochaiguë innocent de la mort de votre époux. Quelle que soit la main qui l'a frappé, le sire de Rûlamort a succombé dans un loyal combat. Ne résistez donc pas davantage à la volonté de votre suzerain, ou il s'emparera de vive force de votre castel.

— Mes vassaux sont fidèles; ils défendront la veuve et l'orpheline. Dites au baron de Maulignage, qui opprime celles qu'il devrait protéger, que j'en appelle à Dieu, et que j'attends son jugement avec confiance. »

Le héraut salua la châtelaine, et se retira sans ajouter une parole. Sa mission n'était qu'une formalité ; le baron de Maulignage connaissait d'avance la réponse de dame Aliénor, et il se tenait prêt à attaquer le château.

Le lendemain, le soleil levant éclaira dans la plaine une multitude de guerriers, chevaliers et gens de pied, dont les armes lançaient des éclairs à chaque mouvement qu'ils faisaient. Les défenseurs du château n'étaient pas pris au dépourvu ; ils couronnaient les tours et les murailles de rangées serrées d'archers prêts à tirer, l'arc bandé et la flèche sur la corde. De distance en distance, des amas de pierres étaient disposés; et de grands feux, dont on voyait au loin la fumée, commençaient à chauffer les chaudières où devaient bouillir l'huile ou la poix destinée à être jetée sur les assaillants s'ils s'approchaient trop près des remparts. Dans la cour se rangeaient les hommes d'armes, prêts à profiter d'une occasion favorable pour tenter une sortie. Dame Aliénor, tenant par la main sa petite Agnès, vêtue de deuil comme elle, visitait les postes, s'assurant que tout était en ordre et encourageant ses défenseurs. Il n'en était pas besoin ; rien qu'à la voir passer, si triste, si courageuse et si belle, il n'était pas un seul d'entre eux qui ne se sentît disposé à donner sa vie pour elle et pour son enfant. Le père Odon se tenait dans une vaste salle pourvue de lits, préparant des bandages et des onguents pour les blessés, dont il aurait à soigner à la fois le corps et l'âme. Quant à Aimery, on eût dit qu'il était partout à la fois. Il avait revêtu son haubergeon, et pris son casque et ses armes d'écuyer ; mais comme il ne pouvait s'en servir que quand l'ennemi serait tout près, il avait en attendant placé son carquois sur son épaule, et il guettait l'instant de décocher la première flèche.

Cet instant ne tarda guère. L'armée ennemie commença à gravir la colline. Ses archers marchaient en avant. Quand ils se crurent à portée, ils s'arrêtèrent, et une nuée de flèches traversa l'air et vint s'abattre au pied du château : aucune n'était arrivée au but.

« Les maladroits! » cria Aimery avec un grand éclat de rire.

Il posa une flèche sur son arc, tira la corde de toute la longueur de son bras... la flèche partit, et un archer tomba au premier rang des ennemis. Des cris de rage accueillirent la prouesse du jeune garçon, et les archers, s'élançant, se rapprochèrent du

castel et tirèrent pour la seconde fois. Leurs flèches ne furent pas toutes perdues, peur les défensenrs du château du moins, car quelques-unes tombèrent pardessus les remparts. Mais elles n'atteignirent personne : les archers de Rûlamort les avaient vues venir, et s'étaient abrités derrière les créneaux. Ils se hâtèrent de riposter, et cette fois ce ne fut pas un seul des ennemis qui resta étendu sur le sol : la bataille était engagée.

« Retirez-vous en votre chambre, madame, dit le vieux Milen à Aliénor, vous pourriez recevoir une flèche, vous ou la damoiselle Agnès.

— Je vais mettre ma fille en sûreté, mon ben Milon, répondit la châtelaine; mais je reviendrai. Je tiens ici la place de mon cher seigneur: je veux partager ves dangers, cumme il l'aurait fait. »

Cependant la troupe des archers ennemis s'était ouverte peur laisser passer les chevaliers. Le baron de Maulignage marchait en tête, entre Guy de Rochaigué et son fils; un écuyer portait sa bannière seigneuriale, et ceux de ses vassaux qui possédaient des terres l'accompagnaient le heaume en tête et l'écu pendu au cou. La terre résonnait sous les pas de leurs lourds destriers bardés de fer, et leurs pennons aux vives couleurs ondoyaient au vent cemme des flammes. Ils gravissaient la colline avec un bruit semblable au grondement du tonnerre; derrière eux, des sergents et des coutilliers pertaient des échelles; d'autres traînaient des béliers destinés à ouvrir une brèche dans les murailles de l'enceinte. Les archers continuaient à échanger des volées de flèches avec les hommes du castel. La salle où se tenait le père Odou n'était plus vide; à chaque instant, quelques blessés venaient s'y faire panser et retournaient ensuite au combat; d'autres, plus grièvement meurtris, gisaient sur les lits, la tête ou les membres enveloppés de linges sanglants. Aliénor était venue retrouver le chapelain; cemme teutes les châtelaines, elle était habile dans l'art de laver les plaies et d'y appliquer des bandages; elle aidait le père Oden et censolait les blessés. Elle n'avait pas besoin de les encourager; teus ne demandaient qu'à retourner sur les remparts et à centinuer la bataille. De temps en temps, un page, envoyé par le vieux Milen, venait donner des nouvelles à la châtelaine. Les ennemis avaient déjà perdu beauceup d'archers; une décharge des mangonneaux du château venait de briser une de leurs machines; la noble dame de Rûlamort pouvait se rassurer, ni elle ni sa fille ne couraient aucun danger.

Aimery, ébloui, exalté par le soleil, le grand air et le combat, ne se sentait pas de joie.

« Je n'avais pas eneore vu assiéger un castel, disait-il à Milon; nous avens toujours combattu en rase campagne.... Que portent-ils donc là? des échelles? Ah! c'est peur menter aux remparts. Il faudra les dresser, vos échelles, mes beaux seigneurs; et netre permission, peur quoi la comptez-vous? Vous ne pouvez pourtant pas vous en passer.... Ah! Milon, qu'est-ce que c'est que cette grande machine?

— Une baliste : ils vont s'en servir pour nous lancer des pierres. Quand vous les verrez venir, messire Aimery, jetez-vous bien vite derrière un créneau. »

Une énorme pierre, lancée par la baliste, vint se briser en éclats contre le rempart, à quelques coudées au-dessous de l'endroit où se tenaient Aimery.

« Ils n'ont pas visé assez haut, dit Milon, et leurs pierres ne sont pas assez dures pour entamer à cette distance les murailles de Rûlamort. C'est égal, c'est une fameuse baliste! Avez-vous vu quelle pierre!... Aimery! où est-il? n'est-il peint blessé? »

Aimery n'était plus là, et Milen l'aperçut, gesticulant et riant, près de Gaucher qui faisait recharger ses mangonneaux; le jeune garçen les désignait l'un après l'autre, et les faisait ranger en demi-cercle, se penchant pour mieux voir la baliste ennemie, qui avait fait encore quelques pas, puis s'était arrêté, jugeant sans deute la distance benne.

« Sus! » cria Aimery. Gaucher donna le signal du tir, et teus les mangonneaux, lâchant à la feis leur détente, accablèrent la baliste d'une grêle de pierres. Des craquements se firent entendre, et les servants sortirent de leur cachette avec de grands cris.

« Leur machine, cria Aimery en battant des mains, est touchée! encore un coup, elle sera brisée. Recommençons, Gaucher! Je vous le disais bien que beaucoup de petites pierres en valent une gresse! »

Une nouvelle décharge acheva la ruine de la baliste et jeta par terre bon nembre de ses conducteurs.

Cependant les assaillants s'étaient arrêtés. « Hum! mauvaise affaire! murmura le sire de Rochaigué. Remettens-nous l'assaut à demain?

— Nous voici tout près de l'enceinte ; essayens de dresser les échelles, dit Jehan. Une feis en haut, nous n'aurens plus besein de la baliste!

— Un coup d'audace réussit quelquefeis, ajeuta le baren. Faites senner les trempettes, et en avant!

— En avant! pour Plantagenet et Maulignage! crièrent les assaillants.

— Dieu aide Rûlamort! » répendirent les assiégés. »

Ce fut alors un tumulte formidable. Les assiégeants lançaient des prejectiles contre le pont-levis relevé, trop selide pour être ébranlé par leurs ceups; aussi leur attaque n'était-elle qu'une feinte. Pendant qu'ils attiraient sur ce point les défenseurs du château, une treupe de leurs meilleurs combattants, comblant à la hâte un petit espace du fossé avec des pierres, de la terre, des fagots et des corps de chevaux morts, essayait de dresser des échelles contre la partie la plus basse et la plus accessible du rempart. Gaucher les aperçut, et cria : « A la rescousse! » Aussitôt, par les ouvertures des hourds et des machicoulis, une pluie de poix brûlante, de pierres rougies au feu, de projectiles de toute sorte, tomba sur les ennemis, qu'on vit s'enfuir en toute hâte, ceux du moins qui ne restèrent pas immobiles dans le fossé avec des jambes, des têtes ou des bras cas-

sés. L'un d'eux pourtant, se fiant à son bon casque et à sa bonne armure, grimpa à l'échelle avec agilité, et parvint aux créneaux en criant : « Victoire! castel gagné! »

Il avait crié trop tôt. Gaucher s'élança, et allait le précipiter dans le fossé, quand il tomba à la renverse, atteint par une pierre. Il se releva promptement; mais son adversaire avait déjà le pied sur le parapet, et Gaucher, dont le bras droit était engourdi par le choc de la pierre, ne pouvait le repousser.

Heureusement, Aimery n'était pas loin. Il vit tomber Gaucher, et il accourut, juste à temps pour se trouver en présence de l'audacieux assaillant, qui lui cria en levant sur lui son épée : « Te voilà donc, beau fils de manant!

— Traître! félon! assassin! » s'écria Aimery, qui avait reconnu la voix de Jehan. Il se jeta sur lui avec une telle impétuosité, que Jehan chancela, recula, et, voulant frapper Aimery, tomba en avant sur le rempart. Par bonheur pour lui, l'échelle se trouvait sous ses pieds; il put se relever aussitôt, descendre un échelon, et saisir par les pieds son adversaire qui se penchait pour lui asséner un coup de hache. Aimery perdit pied et tomba; mais dans sa chute, il se raccrocha à Jehan, qui plia sous son poids et trébucha. Alors Aimery, voyant un barreau de l'échelle à portée de sa main, le saisit et s'y suspendit; mais, jugeant impossible de remonter, car Jehan qui se trouvait sur l'échelle, pendant qu'il était en dessous, aurait pu lui trancher les mains d'un coup d'épée, il se laissa dégringoler avec l'agilité d'un singe, et se trouva en bas sans blessures ni contusions.

Comme il ne faisait pas bon sous le rempart, Aimery se hâta de remonter hors du fossé; et, levant les yeux, il vit plusieurs archers, accourus à l'appel de Gaucher, qui s'efforçaient de repousser Jehan. L'un d'eux saisit le haut de l'échelle, l'ébranla, et l'écuyer de Rochaiguë, perdant l'équilibre, tomba au pied du rempart, où il demeura sans connaissance et sans mouvement.

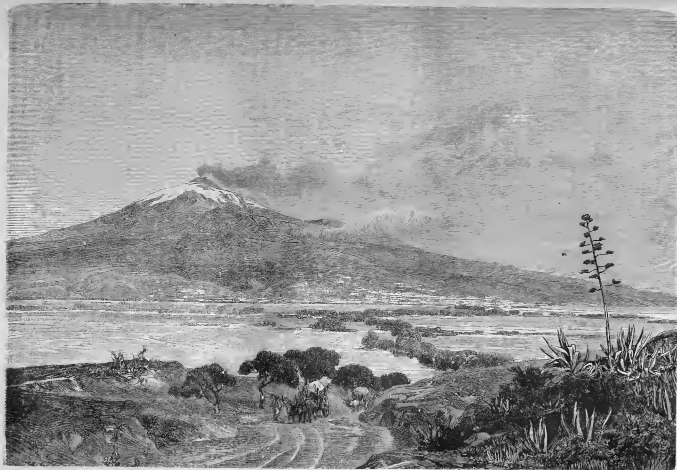
A suivre. Mme C. Colomb.



L'ETNA ET SES ÉRUPTIONS

Nous allions de Tarente à Catane, sur un mauvais bateau, et la tempête nous avait secoués toute la nuit. Vers le matin, une accalmie s'étant produite, les passagers commençaient enfin à dormir, lorsque le capitaine du bord, un bon et brave loup de mer italien, me fit prévenir que nous étions en vue des côtes de la Sicile. Je montai sur le pont en toute hâte, et je jouis alors d'un des spectacles les plus imposants que l'on puisse rêver. Le ciel, balayé par les vents, était d'une pureté parfaite; quelques étoiles écarquillaient encore les yeux comme pour lutter avec la lumière du jour qui commençait à envahir l'espace, mais elles s'éteignaient l'une après l'autre, tandis qu'une lueur rosée, qui commençait à poindre du côté de la Grèce, teignait le Levant d'une belle couleur d'or et d'argent fondu. Le capitaine, dirigé vers l'ouest, me montrait la Sicile, mais j'avais beau regarder devant moi, je ne distinguais qu'une masse sombre qui se confondait avec la mer et le ciel. Tout à coup, à une grande hauteur, un rayon de soleil me fit voir un panache de fumée, qui sortait du cratère du volcan. L'île entière était encore plongée dans l'ombre. Mais à mesure que le soleil monta, les différents plans du volcan furent successivement éclairés, et alors la côte orientale de la Sicile m'apparut dans toute sa radieuse splendeur. Le sommet de l'Etna, aride et nu, se dressait comme un cône gigantesque, de couleur violacée, mamelonné d'une multitude d'éminences secondaires, parmi lesquelles on cherchait en vain la moindre trace de végétation. A 2000 mètres plus bas, comme contraste avec cette désolation, de magnifiques forêts de châtaigniers faisaient une couronne de verdure, tandis que plus bas, dans les premiers plans de la côte, des traînées d'arbres, séparées par des courants de lave, descendaient jusqu'à la mer. Les villes et les villages, qui d'abord ne formaient que des lignes blanches, se dessinèrent plus nettement. Voici d'abord Aci-Reale, avec ses maisons éparpillées dans la verdure des orangers, et enfin Catane, la fille de l'Etna, la rivale de Palerme, couchée au bas de la côte, à laquelle ses dômes et ses clochers donnent un aspect des plus imposants. Le navire entre dans le port de Catane; nous mettons pied à terre, et nous parcourons la ville dont les rues larges et spacieuses, les maisons élégantes et les jardins verdoyants ne démentent pas la bonne impression qu'elle avait produite d'abord sur notre esprit. La rue de l'Etna, qui a près de 3 kilomètres de longueur, et dont la perspective n'est bornée que par la haute croupe du volcan, attire surtout l'attention du visiteur.

Les anciens navigateurs de la Méditerranée avaient un profond respect pour l'Etna et croyaient qu'il



L'Etna vu de la mer. (P. 56, col. 2.)

était la plus haute montagne de la terre. Par son élévation absolue au-dessus de la mer, par l'aspect grandiose de son cône, toujours empanaché de fumées ou de flammes, il avait mérité le nom de « Pilier du ciel » et de « Clou de la terre » que lui donnaient les écrivains grecs. Les Arabes ne furent pas moins frappés par son aspect, car ils l'appelèrent le Djebel (montagne), nom qui se retrouve dans l'appellation actuelle de Mongibello, par laquelle les habitants de la Sicile désignent leur volcan. D'après les calculs les plus récents, la hauteur de l'Etna est de 3369 mètres, et le diamètre du cratère est de 320 mètres. Quoiqu'il ait l'air de se dresser fièrement au dessus de la mer, ses pentes sont généralement assez douces, et l'ascension en peut être tentée facilement de tous les côtés ; un sentier praticable aux mulets monte jusqu'à la Casa Inglese (2942 mètres). Du côté de l'est, le cône est interrompu par le Val di Bove, abîme effrayant, de 5 kilomètres de large, et entouré de trois côtés par des parois presque verticales, dont la hauteur varie de 600 à 1200 mètres. Les géologues considèrent cette immense échancrure comme le cratère primitif de l'Etna. On y peut étudier à nu l'ordre de superposition des laves, et les phénomènes de bouleversement dont cette partie de la montagne a été le siège. Le massif de l'Etna est séparé du reste de l'île par les vallées de l'Alcantara et du Simeto. Ces deux rivières, dont les sources se touchent presque, suivent une direction divergente : l'Alcantara contourne la base nord du volcan, et se jette directement dans la mer, à l'est, entre Mascali et Taormina; le Simeto se dirige en sens inverse, contourne la base nord-ouest, puis fait un immense détour vers l'ouest, traverse la plaine de Catane, et va se jeter dans la mer au-dessous de cette dernière ville.

L'ascension de l'Etna se fait ordinairement de Catane. Je quittai la ville un dimanche, après avoir trouvé à grand'peine une voiture attelée d'un maigre cheval. Les Catanais ont l'habitude de se répandre ce soir-là dans la campagne ; aussi tous les animaux à longues oreilles : chevaux, mulets, ânes sont-ils mis à contribution, et je me vis obligé de payer très-cher l'honneur d'être traîné par un cheval de Catane. Malgré les modestes allures de sa bête, le conducteur en paraissait très fier et me racontait toutes sortes d'histoires prouvant son intelligence et sa sagacité. Tout cela n'avait d'autre but que de me faire oublier la longueur de la route qui n'en finissait jamais, grâce au trot modéré de notre animal. Il fallut descendre plusieurs fois, et, pour un peu, il nous eût fallu traîner nous-mêmes la carriole. Le paysage que nous traversions était ravissant ; la route, taillée en zigzag, serpentait entre des jardins en terrasse, où les orangers alternaient avec les figuiers, tandis que, de temps en temps, des sorbiers couverts de grappes rouges servaient de refuge à des bandes d'oiseaux pillards qui becquetaient librement dans la pulpe sucrée des fruits déjà mûrs. En se retournant, la vue s'étendait sur Catane, la plaine et la mer. Nous étions dans la région de l'Etna, appelée la *région fertile*, qui s'étend depuis la plaine jusqu'à une altitude de 800 mètres.

Nous arrivâmes à midi à Nicolosi, triste village dont les maisons sont bâties en lave noire, au milieu d'une plaine aride composée de cendres solidifiées. Là, je congédiai mon cocher et son trop intelligent animal, qui avait trouvé le moyen de me faire faire la moitié de la route à pied.

Je profitai du reste de la journée pour faire l'ascension d'un des deux cônes des *Monti Rossi*, qui surgirent pendant l'éruption de 1669. De nombreuses touffes de genêt couvrent les flancs de ces deux parasites de l'Etna. Du sommet du cône supérieur, on jouit d'une vue étendue sur la partie sud-est de l'île. En descendant des Monti Rossi, mon guide me fit pénétrer dans la *grotte de la Palomba*, immense crevasse ayant plus de 190 mètres de tour à son orifice extérieur, et formant comme une corbeille de verdure, grâce aux cochléarias, aux fougères et aux capillaires qui en tapissent le fond. En nous accrochant aux anfractuosités et en nous aidant de cordes et d'échelles, nous descendîmes au fond de cette cavité, où nous découvrîmes plusieurs chambres communiquant entre elles. Le guide m'affirma qu'il était descendu une fois à une profondeur de plus de 300 mètres.

Le lendemain, à midi, accompagné des deux guides Giuseppe Anastasi et Pietro Calvagno, je quittais Nicolosi pour faire l'ascension de l'Etna. Nous étions montés chacun sur un mulet, et un quatrième mulet nous suivait, chargé de provisions. Comme on passe la nuit dans la Casa Inglese, et qu'il règne un grand froid à cette hauteur, il faut emporter des couvertures et de quoi faire du feu. En outre, un bon conseil aux touristes : ne pas craindre d'emporter trop de provisions ; outre que l'appétit est considérablement aiguisé, on peut se trouver bloqué par les neiges, comme nous le fûmes nous-mêmes, et courir le risque de passer quelques heures sans manger.

En quittant Nicolosi, le temps était magnifique, et les guides me promettaient une ascension des plus heureuses. Après avoir traversé pendant une heure une région stérile et désolée par de nombreuses éruptions de lave, nous atteignîmes une épaisse forêt de châtaigniers. Nous étions dans la *région boisée*. Autrefois, des forêts de chênes, de pins et de châtaigniers couvraient cette partie de la montagne ; mais les laves et l'avidité de certains spéculateurs ont fait de nombreuses éclaircies. En 1766, une invasion partielle détruisit plus d'un million de chênes. Aujourd'hui il ne reste plus que des châtaigniers appartenant au duc d'Albe, qui a fait faire des semis pour combler les vides. A deux heures de Nicolosi, nous arrivâmes à la Casa del Bosco, maison située au

milieu de la forêt. Nous nous arrêtâmes là quelques minutes pour laisser souffler nos mulets et pour jouir du tableau charmant que présentaient les environs. On était au moment de la récolte des châtaignes : de tous côtés, des hommes grimpés sur les arbres frappaient sur les branches avec de longues gaules, pour faire détacher les fruits, tandis que des centaines de jeunes filles les recueillaient dans des corbeilles ou dans leurs tabliers.

A suivre. CHARLES RAYMOND.

LE CENTENAIRE DU DERBY

Le 28 mai dernier, le Derby, la plus fameuse, la plus populaire des courses de chevaux de l'Europe, a été couru à Epsom pour la centième fois. C'était en effet en 1780 que le comte Edward Smith Stanley, petit-fils du onzième comte de Derby, et grand amateur de sport, établit la course en question qui porte son nom.

On pourrait dire, presque sans exagération, que le jour du Derby est la fête véritablement nationale de l'Angleterre. Ce jour-là tous les établissements publics sont fermés et toute la population valide de Londres et des environs se transporte sur le champ de courses, les uns au moyen des nombreuses voies ferrées qui y aboutissent; les autres, et le plus grand nombre, montés sur tous les véhicules imaginables qui vont encombrer toutes les routes du comté.

Le champ de courses s'étend à travers de ravissantes pelouses vallonnées, à un kilomètre d'Epsom et à environ six lieues de Londres.

« Des baraques en bois, que l'on nomme des *boothes*, ornées de l'écusson de Saint-Georges et surmontées de l'étendard britannique, bordent le plateau dans toute sa circonférence ; au centre est le grand *stand*, où se tiennent les *gentlemen riders* et les fanatiques du Derby. L'entrée du grand *stand* est de 5 shillings. Un des côtés du plateau est réservé aux omnibus, aux fiacres, et en général aux voitures publiques. Sur le versant opposé sont rangés les équipages de maîtres. Chaque voiture paye 1 livre (25 francs) d'entrée dans le premier compartiment et 2 livres dans le second; mais le piéton, toujours privilégié en Angleterre, n'a pas 1 penny à débourser pour circuler dans toutes les parties de l'hippodrome. C'est le cheval qui fait les honneurs du *turf ;* lui seul paye.

« Sur un signe, l'escadron s'ébranle, et le turf palpite comme la foule. Un hourra formidable, échappé de deux cent mille poitrines, déchire l'air et salue le départ. Tous ces chevaux, pressés les uns contre les autres, glissent avec une telle rapidité qu'ils semblent à l'horizon un train de chemin de fer. Pendant cinq secondes qui pèsent comme un siècle, tout l'escadron disparaît derrière un monticule. Mais voici les casaques rouges, bleues, blanches, vertes, jaunes, qui pointent dans le lointain. Dans cet instant solennel, tout fait silence, les deux cent mille spectateurs sont autant de statues. On n'entend que le hop! hop! des jockeys et le bruit du tourbillon. Les trente-deux coursiers passent devant nous comme trente-deux éclairs. En un clin d'œil ils sont au poteau. Teddington est vainqueur!

« Des milliers de dépêches électriques sont aussitôt expédiées dans toutes les directions pour annoncer la victoire de *Teddington*. Une presse, placée au milieu de l'amphithéâtre, imprime des milliers de bulletins, qui sont vendus, moyennant six pence, par des *boys*, lesquels se répandent dans toute l'étendue du *meeting* en poussant des cris de cormorans effarouchés. Le triomphateur Teddington est amené en face du grand *stand*, devant les gentlemen riders, qui se découvrent et saluent. Hommage d'autant plus grand qu'il est moins prodigué. En Angleterre, on n'ôte pas son chapeau même devant les femmes ; cet honneur n'est accordé qu'aux chevaux.

« A part les étrangers, il n'y a peut-être pas dix personnes sur cet immense terrain qui ne soient intéressées dans la course. Les gens du peuple parient comme les lords; toute la différence est dans la valeur du pari. Les corporations d'ouvriers ont leurs représentants sur le turf, et elles s'entendent pour lutter contre les lords. Chose inadmissible au premier abord, des gens très au courant du sport m'ont affirmé que le déplacement monétaire qui se faisait chaque année aux courses d'Epsom pouvait être raisonnablement évalué à trois cents millions de francs. Quelques-uns poussaient leur évaluation jusqu'à un demi-milliard. »

UN NID [1]

XX

Le but de la course.

Daniel était à la porte de la fabrique complètement achevée, des banderolles flottaient à toutes les fenêtres, des bouquets de fleurs décoraient les machines. A côté de l'établissement industriel, dans un petit jardin déjà soigneusement cultivé, s'élevait la maison du maître, blanche et souriante. Henri Selestu, accompagné de ses parents, arriverait ce jour même prendre possession de son intallation industrielle. Il avait obligé Daniel à quitter la chambre qu'il occupait dans la petite chaumière, et à

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362, 378, 394, 411; vol. XIV, pages 10, 26 et 43.

transporter son domicile dans la maison neuve.

Daniel avait écrit à sa mère : « Je suis obligé de vous donner de la peine quand je voudrais vous éviter tous ces soucis, mais je suis pressé de me mettre au travail, au vrai travail, à celui que j'ai rêvé depuis le jour où mon père a cessé de poursuivre lui-même son œuvre. Je voudrais voir les pièces de la machine installées dans ce bel atelier que M. Henri Selestu leur a consacré, dans cet atelier où j'espère voir un jour la machine tout entière, achevée et parfaite. J'avais espéré venir à Maisoncelles afin de vous voir avant tout, puis dans le but d'emballer moi-même ces innombrables fragments, ces dessins, ces modèles; il n'y a pas moyen de quitter mon poste pour le moment. Mon chef est souvent absent, et lorsqu'il est présent, il contribue à mon plaisir infiniment plus qu'il ne met la main à l'œuvre. Je n'ose pas m'éloigner des ouvriers que je trouve inexpérimentés ou mal disciplinés, et je me sens moi-même plus novice qu'on ne le devine peut-être. J'ai accepté cette tâche, il faut que je la remplisse tout entière. »

La mère et les sœurs espéraient depuis longtemps l'arrivée du directeur : c'était un grand désappointement de le sentir retenu à son poste.

Amélie semblait pressée de voir emballer les modèles, les pièces démontées, les dessins que demandait son frère.

La conviction de sa fin prochaine l'avait atteinte depuis longtemps déjà. « Maman n'a jamais perdu un enfant, pensait-elle, et cependant elle a eu bien du chagrin. Dieu lui laissera cette consolation tant que la vie ne sera pas devenue plus facile, j'en suis sûre; il a eu pitié d'elle et de nous.

— Je veux voir la machine, je veux la voir finie, à l'œuvre, » répétait souvent la petite infirme; et comme Laurette la regardait avec étonnement, Amélie rougit : « Je ne la verrai pas de mes yeux, je sais bien, on ne me portera pas à Pont-Audemer; mais, le jour où je saurai qu'elle est finie, je comprendrai tous ces dessins qui me font maintenant l'effet d'un grimoire. Daniel viendra, il me racontera comment elle marche, il me décrira le bruit, l'aspect, les mouvements; ce sera si beau, si beau! et puis j'irai le dire à mon père, » ajouta-t-elle si bas, que l'enfant ne l'entendit pas. Toutes les caisses réclamées par Daniel étaient parties. « Nous avons emballé tout le contenu de l'atelier, écrivait Emma; le charpentier a travaillé huit jours, et nous avons un compte de caisses effrayant. Il a fallu entamer le fonds de l'avenir, bien que maman eût fait dans ce but une petite réserve. Dis-nous s'il faut t'envoyer l'argent qui nous reste; tu en auras besoin pour payer les ouvriers et pour acheter des marteaux. J'ai peur de t'avoir envoyé bien des choses inutiles et qui n'avaient rien à faire avec la machine; mais, depuis plus de deux ans, Séraphine et moi avions un peu dérangé les amas de morceaux de bois, les accumulations de fer et de cuivre : la poussière se logeait partout. Tu dis que tu as une grande pièce pour recevoir la machine; tu as bien des chances de ne pas pouvoir t'y retourner; si les vacances n'avaient pas été là, nous n'aurions pas pu en finir sitôt; maman a tant d'ouvrage qu'elle n'avait guère de temps à donner, mais tous mes élèves sont à cette heure dans les champs, et j'ai placé de mes mains toutes les pièces dans la caisse. J'ai eu beaucoup de peine à me débarrasser des services que mes écoliers favoris venaient m'offrir tous les jours, comme des assiduités de Laurette, de Louise et de Charlotte; je me suis quelquefois laissé aider par cette dernière petite fille, qui est adroite et tranquille; j'espère que rien ne sera cassé. »



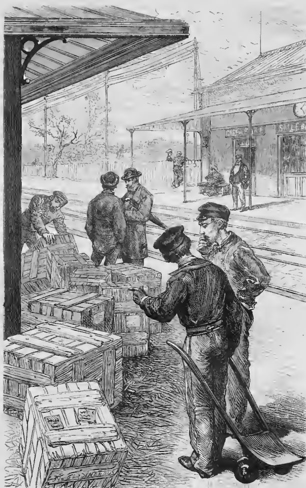
J'ai emprunté les charrettes de l'établissement. (P. 61, col. 1.)

Daniel demeurait confondu devant la montagne de caisses à son adresse qui se trouvaient accumulées à la gare du chemin de fer. « Je vais être obligé d'encombrer un hangar, écrivait-il à son ami Henri, alors absent. La machine est arrivée, dix machines je crois, à en juger par le nombre et le poids des colis. Quand j'aurai déballé tout cela, je remettrai dans les caisses ce qui ne me sera pas nécessaire pour le moment. Ma mère m'a envoyé tous les modèles de mon père; vous verrez combien il y avait là de génie, d'inventions nouvelles, curieuses, quel mouvement d'imagination! quelles combinaisons puissantes avant même que son œuvre favorite soit achevée; si Dieu m'en fait la grâce, vous aurez appris à admirer mon père, rien qu'en voyant ce qu'il avait conçu. » Le surlendemain, Henri arrivait chez lui : « Je viens déballer les caisses, » dit-il en apercevant de loin Daniel qui sortait d'un atelier, se diri-

geant vers un hangar : « Sont-elles ici? » ajouta-t-il en prenant le bras de son directeur.

Daniel riait : « Je n'ai pas encore eu le temps d'y toucher, dit-il; on les a apportées hier de la gare, j'ai été obligé d'emprunter les charrettes et les chevaux de l'établissement, mais je l'ai porté en compte : nous règlerons cela au trimestre; et depuis j'ai eu trop de besogne pour y regarder; la fin de la semaine est toujours active, et nous avons des commandes pressées, vous le savez bien. Je suis si fier de recevoir des commandes! » Les deux jeunes gens riaient. Henri entraîna son ami vers le hangar : « Montrez-moi ces caisses, » dit-il. Lorsqu'il aperçut l'amas des colis, le chef de la maison s'élança sur un marteau-ciseau : « Vite, vite, à l'œuvre! s'écria-t-il; je ne fais aucun cas de ces instruments nouveaux qu'on emploie pour arracher les clous : cela donne dix fois plus de peine que les vieilles tenailles, et nous n'aurons plus besoin des caisses; vous pouvez retourner à vos ateliers, mon ami, je me charge de cette besogne, je suis venu tout exprès. »

Daniel regardait ses caisses avec une compassion et un regret évidents. « N'embrouillez pas le contenu de tous les colis, et ne fracassez pas les modèles avec vos coups de marteau, » dit-il enfin d'un ton suppliant. « Si vous aviez voulu attendre jusqu'à ce soir! — Ce soir, il ne ferait plus clair, » riposta Henri, qui s'escrimait déjà contre un couvercle récalcitrant. « Je vais soigner vos morceaux comme les ressorts d'une montre, et je les transporterai l'un après l'autre dans votre repère. — Il y a assez de pièces pour couvrir le chemin d'ici à Pont-Audemer, » insistait Daniel. Mais le devoir le rappelait à son bureau, il quitta lentement le hangar. « Là où ma mère, Emma et la petite Charlotte ont déjà passé, sans compter le balai de Séraphine, les mains d'Henri ne peuvent pas faire grand mal, pensait-il! Je serai quitte pour passer quelques jours à débrouiller les différents modèles. Quel aimable et excellent ami je possède enfin! Il s'amuse comme un enfant, mais son cœur est au fond aussi sérieux que son esprit. Je voudrais bien me sentir aussi gai et aussi jeune que lui! »



Daniel demeurait confondu. (P. 60, col. 2.)

Le soir, Henri était dans la joie : toutes les caisses étaient vides : il avait même proposé de les brûler, à la grande indignation de Daniel; toutes les pièces étaient rangées par terre ou sur les planches. « Dans un ordre qui ferait honte à un échiquier, disait le jeune homme; j'en ai mis deux l'une sur l'autre quand je n'ai plus eu un pouce de place, mais vous vous y retrouverez tout de même; j'ai fait des prodiges de combinaison et de comparaison. Pendant quinze jours, à l'aube du

jour, aux dernières lueurs du soleil couchant, Daniel passa de longues heures, recherchant au milieu du dédale de pièces et de matériaux les morceaux épars des modèles Lorsque tout fut enfin classé, Henri haussa les épaules. « Vous avez fait du désordre avec mon ordre, disait-il; vous trouvez que les choses vont mieux ainsi? Pour vous, c'est possible, mais tout spectateur impartial me donnerait la palme des arrangements. Décidément vous n'y entendez rien. »

Sur un point, du moins, Daniel se trouvait satisfait; il avait réussi à inspirer à son ami Henri quelque chose de l'admiration passionnée qu'il ressentait depuis son enfance pour le génie de son père. Lorsqu'il expliquait les pensées qui avaient présidé à telle ou telle invention, ses yeux brillaient, sa voix devenait vibrante, les tristesses qu'il avait éprouvées naguère en contemplant la défaillance et l'impuissance de l'inventeur lui-même étaient absolument oubliées, les facultés fortes et pratiques qui le distinguaient s'éveillaient dans toute leur énergie. « Il réussira, » disait Henri, qui avait instinctivement deviné les faiblesses du caractère de M. Calanville. « Il réussira là où son père n'a rien achevé, et cependant il a raison : le génie qui a combiné tous ces mouvements et ces ressorts lui manque, la volonté triomphera de tout... la volonté et le dévouement; c'est une belle chose de donner ainsi dès le début un but à sa vie! Je me demande quelquefois où sera le mien... Gagner de l'argent... ce n'est pas suffisant; rendre ma femme heureuse... quand je l'aurai. . ce sera très bien... mais il me faudra encore quelque chose... Je ne veux pas de misère dans ce petit coin du monde... et je veux être aimé par ceux qui m'entourent. Je tâcherai d'en venir à bout; c'est égal, si Daniel a eu du mal, sans être encore au bout de ses peines, il aura eu pourtant une belle part en ce monde. Quand il aura inscrit « Calanville et fils » sur sa machine, il sera le plus heureux des êtres. D'après ce qu'il me dit, je crois que sa mère et ses sœurs seront aussi contentes que lui. »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.



LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la Terre,
La Peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

a décimé cet hiver les populations russes de la province d'Astrakhan.

Il est admis aujourd'hui que la peste peut se développer spontanément, car, entre deux épidémies, on ne cite aucun cas bien constaté de la maladie. Cela ne veut pas dire, le contraire est trop visible, que la peste ne puisse se communiquer. La maladie actuelle paraît avoir été importée dans la province d'Astrakhan par des cosaques revenant de l'armée du Caucase. Vetlianka, où la peste a apparu pour la première fois, est un village de 1700 âmes. La population n'a pas tardé à émigrer, fuyant devant le fléau, et malheureusement le communiquant aux villages voisins. La terreur s'est répandue partout, et on s'est immédiatement occupé de localiser le fléau en établissant un cordon sanitaire, gardé par des troupes cosaques, autour des centres infectés.

Nous pourrions peut-être rappeler ici les vives discussions scientifiques qui ont eu lieu au sein de nos académies. L'épidémie, se demande-t on, est-elle contagieuse ou infectieuse ? C'est-à-dire se communique-t-elle par le toucher des malades, par l'air devenu infect? On comprend que, dans ces derniers cas, les quarantaines puissent être illusoires, et constituer par conséquent une gêne considérable dans les relations commerciales, sans offrir aucune garantie de sécurité: il n'y a pas, en effet, de barrière à opposer aux courants atmosphériques. Puisqu'il paraît certain que la maladie peut être communiquée par le toucher des malades ou des vêtements qui leur ont appartenu, on comprend que les quarantaines aient leur utilité, quand bien même elles ne seraient pas efficaces. Les cordons sanitaires sont rigoureusement surveillés en Russie; de plus, « les cadavres sont brûlés, ainsi que tous les objets ayant appartenu aux personnes atteintes. Les habitants des villages infectés sont transportés et isolés dans des régions salubres, et l'on détruit ces villages par le feu, de façon à ne laisser subsister aucun germe de la maladie ».

Ces précautions ne vous paraîtront pas exagérées lorsque je vous aurai rappelé ce qui fut fait à Noja (royaume de Naples), lors de la dernière apparition du fléau en 1815; j'emprunte ces renseignements à un mémoire du docteur Virchow. D'abord on entoura la ville d'un fort cordon de troupes ; ensuite on creusa à l'entour deux fossés profonds, distants de soixante mètres, à travers lesquels il n'y avait qu'un seul passage, et on y posta des sentinelles. A une distance

de 15 kilmètres, on établit un deuxième cordon, et enfin un troisième autour de la province entière de Bari. Les sentinelles du premier cordon avaient l'*ordre de tuer* tout individu qui essayerait d'enfreindre le blocus, s'il ne faisait pas halte au premier appel. Toute communication de la population avec l'extérieur fut interrompue. Un habitant qui avait jeté un jeu de cartes aux sentinelles, et un soldat qui l'avait reçu dans ses mains, furent traduits devant un conseil de guerre et fusillés. Un malade qui, dans un accès de délire, s'était échappé de l'hôpital des pestiférés, et qui avait essayé de traverser la ligne des retranchements, fut étendu à terre par deux coups de fusil. Vous voyez que les précautions prises, dans l'épidémie, actuelle sont loin d'être aussi sévères que celles qui étaient ordonnées, en 1815, en Italie.

Les invasions de la peste remontent aux temps les plus reculés. Les peuples de l'antiquité, pour lesquels, suivant la belle expression de Bossuet, « tout était Dieu, excepté Dieu lui-même », avaient divinisé ce terrible fléau. La peste, disaient les Grecs, est fille de la nuit et sœur de la famine. A Rome, on célébrait des fêtes appelées *taurii*, pour conjurer les effets de l'épidémie.

Parmi les nombreuses apparitions de la peste en Europe, quelques-unes ont eu un caractère des plus meurtriers. En les passant rapidement en revue, nous insisterons surtout sur les actes de dévouement qui se sont manifestés durant ces effroyables épidémies.

Un mot encore avant de commencer notre rapide historique. Dans ces terribles épidémies, la peste a toujours eu un auxiliaire redoutable : c'est la peur. Vous avez entendu raconter l'histoire de ce criminel à qui l'on promit de faire grâce s'il consentait à coucher dans le lit d'un pestiféré. L'expérience eut lieu : le criminel fut atteint de la peste et mourut. Or, il avait été placé dans le lit d'un homme parfaitement sain. Vous pensez bien que la peur seule ne peut communiquer une maladie aussi caractérisée que la peste ou le choléra; mais si vous admettez qu'en temps d'épidémie tout le monde est sous l'influence de la maladie, que le fléau se développe de préférence chez les sujets déjà malades ou affaiblis, vous comprendrez que la peur, en abattant la résistance morale, offre au mal un terrain bien préparé. Ecoutez cette légende : « Un derviche des environs du Caire voit un fantôme se diriger vers la ville : « Qui es-tu? dit-il au fantôme. — Je suis la Peste. — Où vas-tu? — Au Caire, pour y tuer quinze mille hommes. — N'est-il aucun moyen de t'arrêter? — Non, c'est écrit! — Va donc, mais n'en tue pas un seul de plus. » Quelques jours après, le derviche rencontra le même fantôme sortant de la ville. « Tu viens du Caire, dit le derviche, qu'y as-tu fait? — J'y ai tué quinze mille hommes. — Tu mens, car il en est mort trente mille! — J'en ai tué quinze mille, répond la Peste, les autres sont morts de peur. »

En l'an 429 avant notre ère, la peste s'introduisit en Grèce, parut se fixer à Athènes, et emporta cet illustre homme d'État, orateur et guerrier, Périclès, qui a eu l'honneur de donner son nom à son siècle.

La première croisade entreprise en l'an 1248 par saint Louis avait abouti à un grand désastre. Vaincu et prisonnier à la bataille de la Mansourah, Louis IX n'avait obtenu sa liberté qu'en cédant Damiette, et en payant une rançon de 7 millions de francs. En revenant en France, le roi ne ramenait que des débris de son armée, car la famine et la peste avaient largement fauché dans le camp des croisés. Malgré cet insuccès, et sur les conseils intéressés du roi de Naples Charles d'Anjou, son frère, saint Louis entreprit une nouvelle croisade, et se dirigea cette fois sur Tunis. La peste atteignit le roi presque au moment où il débarquait. Saint Louis, nous disent les historiens, se fit étendre sur un lit de cendres, recommanda à son fils Philippe « l'amour de Dieu, de la justice, de la paix, de ses bonnes villes qui deviendraient au besoin les appuis de la couronne contre ses ennemis », et mourut en donnant à tous l'exemple du courage le plus viril.

Au milieu du quatorzième siècle, la peste, qui sévissait en Asie, passa tout à coup en Égypte, puis en Italie, en France, et couvrit bientôt toute l'Europe. En trois années, de 1348 à 1350, on compta : 100 000 victimes à Naples, 40 000 à Gênes, 16 000 à Marseille, 30 000 à Avignon, 45 000 à Lyon, 80 000 à Paris, 50 000 à Londres.... L'historien Froissart nous dit qu'elle enleva le tiers de la population du globe. A Paris, Jeanne de Bourgogne, femme du roi Philippe VI, et la princesse Blanche, sa sœur, « ne cessèrent d'aller elles-mêmes porter des secours aux malades, de leur prodiguer les soins les plus touchants, et de faire disposer plusieurs hôpitaux, pourvus abondamment de ce qui était nécessaire; elles finirent par être victimes de leur admirable dévouement ». L'historien Mézeray, partageant la superstition de ses contemporains, raconte que l'année précédente, en 1347, « il avait paru sur la ville de Paris, vers la partie occidentale, une étoile fort grande et fort lumineuse qui se montrait avant le soleil couchant, n'étant pas fort éloignée de la terre; elle grossit extrêmement le jour d'après et se divisa en plusieurs rayons, qu'elle dardait sur la ville *comme la menaçant de la peste furieuse* qui la ravagea durant l'année suivante ». L'épidémie de 1348 désola non-seulement la France, mais l'Italie; elle fit à Florence de nombreuses victimes, et elle est ordinairement citée sous le nom de *peste de Florence*.

Nous ne songeons pas, bien entendu, à dresser la liste des épidémies qui désolèrent l'Europe dans les siècles passés. En France seulement, au moyen âge, la peste était si fréquente, qu'il y avait toute une corporation, celle des *marqueurs*, chargée de marquer d'un signe particulier les maisons pestiférées. On condamnait ces maisons à l'isolement, et on laissait périr ceux qui les habitaient!

En 1576, une nouvelle invasion de la peste eut lieu en Italie. Elle enleva à Venise le grand peintre Titien, chargé de gloire et d'années : il avait quatre-vingt-dix-neuf ans. L'épidémie atteignit Milan, dont l'archevêque était alors Charles Borromée qui fut sanctifié par l'Église. Charles Borromée refusa de quitter la ville, voulant, disait-il, « donner sa vie pour ses brebis » ; il se chargea de soigner les pestiférés, d'ensevelir les morts, et même de creuser les fosses. Il donna son lit à un agonisant qu'il avait ramassé dans la rue.

Le 23 juin 1720, la peste éclata à Marseille. Les victimes étaient innombrables ; la terreur était partout. Dans les rues, sur les places publiques, on allumait de grands feux, afin de purifier l'air. Des concerts étaient donnés à la porte des maisons, afin de chasser la tristesse et la peur qui décuplaient le nombre des victimes. Aussitôt que la maladie était constatée dans une maison, on jetait au dehors le moribond ou on l'abandonnait, « sans secours, en proie à la maladie, à la faim, à la soif, à tout ce qui peut rendre la mort plus cruelle. Les femmes en usent ainsi envers leurs maris, les maris envers leurs femmes, les enfants envers leurs pères et mères et ceux-là envers leurs enfants ». Au milieu de ces terreurs, une voix consolatrice se fit entendre. L'évêque de Marseille, Belzunce, parcourt tous les quartiers de la ville, va visiter et consoler les pestiférés. Écoutez, c'est un témoin oculaire qui parle : « Les plus misérables, les plus abandonnés, les plus hideux, sont ceux auxquels il va avec le plus d'empressement et sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison. Il s'approche d'eux, les confesse, les exhorte à la patience, les dispose à la mort, verse dans leurs âmes des consolations célestes, et laisse à tous des fruits abondants de sa généreuse charité. »



Belzunce soignant les pestiférés de Marseille. (P. 64, col. 1.)

Nous sommes en 1798. Le général Bonaparte a conquis l'Égypte. Alexandrie, le Caire sont tombés en son pouvoir ; mais la défaite de sa flotte à Aboukir, en lui enlevant toute possibilité de revenir en Europe, l'oblige à vaincre sans cesse. Le pacha de Syrie a manifesté des sentiments hostiles : une expédition contre lui est décidée. Bonaparte quitte le Caire, s'empare de Gaza, célèbre dans l'histoire de la lutte de Samson contre les Philistins, arrive devant Jaffa. Le siège est mis devant la ville ; l'assaut est donné, la ville est prise. Pendant deux jours et deux nuits, un massacre horrible a lieu : tous les prisonniers sont passés par les armes. Tout à coup la peste éclate dans la ville et décime nos malheureux soldats. Bonaparte se rend près des malades, les encourage, touche leurs plaies, et répond à ceux qui le blâmaient de son imprudence : « C'est mon devoir ; je suis le général en chef. » Un médecin de notre armée fit plus : il s'appelait Desgenettes. Les malades, terrifiés, n'écoutaient plus la voix de ceux qui les soignaient. Desgenettes les rassure, affirme que la maladie n'est pas fatalement mortelle, et, joignant l'acte à la parole, s'inocule la peste devant eux ! L'admirable tableau de Gros, *les Pestiférés de Jaffa*, a immortalisé ce souvenir.

Je m'arrête, et cependant je pourrais encore multiplier ces exemples de dévouement qui reposent notre esprit troublé par le spectacle de tant de misères, et qui font le plus grand honneur à l'humanité.

Albert Lévy.





On posa Jehan sur le brancard. (P. 66, col. 1.)

FRANCHISE [1]

XIX

Pendant le siège.

Aimery eut un instant la folle pensée de relever Jehan et de le faire prisonnier; mais il ne lui eût pas été facile de le mettre à rançon, attendu que les vassaux de Rochaiguë, voyant tomber le fils de leur seigneur, s'élançaient à son secours, et qu'ils auraient bien pu le faire prisonnier lui-même. Il jugea donc que le plus sûr était de remonter bien vite, en profitant de l'échelle que les ennemis semblaient avoir dressée là tout exprès pour lui. Il grimpa donc en toute hâte; et ce n'était pas une petite besogne, car les vassaux de Rochaiguë venaient d'arriver en bas; et pendant que les uns s'occupaient à relever Jehan, les autres secouaient l'échelle comme on secoue un pommier de Normandie au moment de la récolte. Il y en avait aussi qui lui lançaient des pierres, d'autres qui lui décochaient des flèches; il en reçut qui restèrent piquées dans son haubergeon, si bien qu'il ressemblait à une pelote garnie d'épingles; et une pierre vint heurter son morion de façon à lui faire tourner la tête plus vite qu'il n'aurait voulu. Néanmoins il arriva en haut; et dès qu'il eut mis le pied sur le rempart, Gaucher et ses hommes qui, jusque-là, avaient maintenu l'échelle, la poussèrent tous ensemble et réussirent à la renverser dans le fossé.

Heureusement pour Jehan, elle ne tomba pas de son côté; mais sa chute fit un instant reculer ses sauveurs, et donna à Aimery et aux autres le temps de ressaisir leurs armes. Le sire de Rochaiguë, apprenant que son fils était tombé, entraîna son suzerain et ses vassaux, et tout l'effort de la bataille se porta de ce côté. Mais la partie était belle pour les défenseurs de Rûlamort; leurs ennemis cherchaient surtout à emporter le corps de Jehan, et ne s'occupaient pas de combler le fossé ni de relever leurs échelles; aussi recevaient-ils plus de coups qu'ils n'en pouvaient porter. Enfin, au prix de bon nombre de ses hommes qui restèrent sans vie au pied du rempart, le sire de Rochaiguë put reprendre son fils et l'emporter inanimé loin de la mêlée.

Il y eut alors comme une suspension d'armes. Dans le castel, on relevait les blessés, on comptait les morts, on se reposait de la fatigue du combat; et dame Aliénor, suivie de serviteurs qui portaient des brocs remplis de vins assaisonnés avec du miel et des épices, parcourait les rangs de ses défenseurs en leur faisant servir les boissons réconfortantes. On parlait d'Aimery, de ses prouesses, de son combat sur l'échelle, et dans la chambre haute où Michonne et Jehanne la gardaient, la petite Agnès, instruite par les servantes qui allaient et venaient de la chute de son chevalier, pleurait amèrement; elle ne se consola que quand Thibaut le fauconnier, qui lui apportait, pour la récréer, un beau gerfaut nouvellement dressé, lui apprit qu'Aimery était revenu sain et sauf.

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401; vol. XIV, pages 1, 17, 33 et 49.

Dans l'armée du sire de Maulignage, retirée hors de la portée des frondes et des arcs, on délibérait sur ce qu'il convenait de faire. Fallait-il continuer l'attaque ou se retirer? Le sire de Maulignage eût voulu faire encore une tentative; mais Guy de Rochaiguë, penché sur le corps de Jehan, une main sur le cœur du jeune homme, ne pensait plus guère à la bataille. Que lui importait, s'il perdait son fils, l'héritier de son nom, le continuateur de sa race, que lui importait le château de Rûlamort ? Il avait lui-même défait le casque de Jehan, l'avait débarrassé de son hocqueton et de sa cuirasse, et, tenant devant ses lèvres son morion d'acier, il épiait le moindre souffle capable d'en ternir le poli. Mais l'acier restait brillant comme un miroir, et pas une fibre du visage de Jehan ne tressaillait; le père sentait son cœur défaillir. Il regardait vers la fontaine de Sainte-Agnès, où il avait envoyé chercher de l'eau, et il maudissait la lenteur du messager. Le messager revint enfin, portant avec précaution un casque rempli d'eau fraîche. Le sire Guy la répandit sur le visage de Jehan, et il eut la joie de l'entendre pousser un léger soupir.

« Il vit! s'écria-t-il. De l'eau! encore de l'eau! le voilà qui ouvre les yeux. Jehan! mon fils! où êtes-vous blessé? »

Jehan n'était point blessé; mais sa chute l'avait étourdi, et il avait tout le corps meurtri à ne pouvoir se remuer sans douleur, si bien qu'il ne savait lui-même dans quel état il était. Mais un vieil écuyer, qui s'y connaissait, après l'avoir examiné et palpé, déclara qu'il n'avait rien de cassé ni de démis. Le sire de Rochaiguë, tout joyeux, fit faire avec des lances un brancard sur lequel on posa Jehan, et se disposa à l'emporter dans son château, sans écouter le baron de Maulignage qui aurait voulu recommencer l'attaque.

Ce fut le suzerain qui dut céder. Du haut des remparts de Rûlamort, on vit l'armée ennemie se reformer en ordre, et reprendre le chemin par où elle était venue. Milon laissa des guetteurs vigilants sur les tourelles et descendit pour faire déblayer le fossé; il visita tous les créneaux, tous les hourds et tous les machicoulis, s'assura qu'aucune des défenses du château n'avait souffert, et vint ensuite rendre ses comptes à dame Aliénor.

Ainsi se passa le premier assaut donné au château de Rûlamort. Aimery rêva, cette nuit-là, d'échelles, de balistes, de coups donnés et rendus; il était assez content de ce qu'il avait fait, mais il regrettait fort qu'on n'eût pas tenté une sortie, qui lui eût permis d'étrenner son harnais d'écuyer et sa seigneurie de Valpierreuse. Il pensait aussi à Jehan. Si le félon était mort de sa chute, il n'y avait pas grand mal à cela : Dieu avait fait justice de lui; mais Aimery eût été plus content de le punir de sa main; et pour cela, plutôt que par charité chrétienne, il souhaitait que Jehan fût encore en vie.

Jehan était arrivé fort moulu de sa chute en son château de Rochaiguë; il avait été mis au lit, bassiné, frotté d'onguents, et tout le temps qu'il y resta son père ne songea point à la bataille.

Cependant Richard de Poitiers, qui ne comprenait pas que l'on mît tant de temps à s'emparer d'une bicoque, envoyait sans cesse des messagers au baron de Maulignage pour lui recommander de se hâter afin de rejoindre sa bannière. Le baron était un peu contrarié de s'être mêlé de cette affaire, qui n'allait pas aussi vite et aussi facilement qu'il l'avait cru, et il eût mieux aimé laisser Aliénor élever tranquillement sa fille que de lui faire la guerre pour marier l'enfant malgré elle. Mais Richard avait parlé, il fallait obéir. Le baron ramena donc devant Rûlamort ses vassaux et tout son équipage de bataille; il y eut journellement des attaques, toujours repoussées, mais où l'assiégeant s'affaiblissait moins que l'assiégé, parce qu'il pouvait remplacer ceux de ses hommes qui tombaient dans chaque combat. Dans les murs du château, les vides ne se comblaient point; les hommes d'armes, obligés à un service de plus en plus rude, accablés de fatigue, perdaient peu à peu l'espérance de la victoire. Quand le sire de Rochaiguë et son fils revinrent, ils poussèrent plus vivement l'attaque; et Aliénor n'espéra plus que dans un secours du dehors. Mais ce secours, arriverait-il à temps? La châtelaine l'appelait de tous ses vœux; elle le promettait sans cesse à la garnison, aux vassaux qui combattaient pour elle et sa fille, à toutes ces pauvres familles réfugiées dans l'enceinte de Rûlamort, oisives et désolées, dont l'ennemi brûlait les chaumières et ravageait les champs. Elle sentait leur lassitude à tous; certes, ils ne refusaient pas de combattre pour sa défense; mais ils souffraient, et tous désiraient d'en finir.

Plusieurs fois, pendant que les ennemis attaquaient le château par derrière, les vassaux de Rûlamort, abaissant à la hâte le pont-levis, accoururent vers eux, et engagèrent un furieux combat. Ces jours-là, le baron de Maulignage s'en retournait avec sa troupe bien diminuée : Aimery, pour qui de tels jours étaient des jours de fête, entraînait tous ses compagnons, quoiqu'il fût le plus jeune d'entre eux; et il s'accomplissait là des prouesses dignes d'être chantées par les ménestrels. Prouesses inutiles! Il fallait toujours rentrer au castel, laissant des morts sur la colline et des prisonniers aux mains des ennemis; et Bertrand de Born n'arrivait point.

Cependant les assiégeants étaient las, eux aussi; ils murmuraient tous bas, et se disaient les uns aux autres que les quarante jours de service qu'ils devaient à leur suzerain étaient près de finir, et que le quarante et unième soleil ne les reverrait point sur la colline de Rûlamort. Guy de Rochaiguë le savait: il savait aussi qu'il lui fallait prendre le castel avant qu'il eût reçu des renforts; il savait que, s'il se retirait piteusement, vaincu par une femme, c'en était fait pour lui et son fils de la faveur de Richard

Cœur de Lion. La force n'avait pas réussi, la ruse aurait-elle plus succès ? C'était par la ruse qu'il avait attiré dans un piège le sire de Rûlamort; ce souvenir était encourageant : il chercha une nouvelle ruse.

Guy de Rochaiguë s'y connaissait en physionomies, et les figures de traîtres l'attiraient par une sympathie secrète. Il se fit amener les prisonniers, et leur parla avec bienveillance, les louant de leur bravoure, les plaignant, leur promettant de bons traitements, et pendant qu'il leur parlait, il les regardait au visage, tâchant de deviner leurs sentiments. Ceux qui lui semblaient devoir répondre à ses desseins, il les emmenait avec lui, les tenait à part des autres, et avait soin de passer souvent près du lieu où ils étaient gardés, pour entendre leurs propos et en faire son profit.

Un soir qu'il écoutait ainsi, le nom d'Aimery parvint à son oreille; un des prisonniers vantait la bravoure du jeune écuyer.

« Tais-toi ! répondit une voix brutale. Qu'il ne soit plus question de ce beau fils, de ce damoiseau, le favori des dames et des petites filles! Faut-il donc que même ici je puisse encore entendre parler de lui!


La porte craquait sous les coups. (P. 71, col. 1.)

— Tu ne l'aimes pas, Thomas le Rouge, repartit l'autre, et tu as tort; l'autre jour il a détourné une épée qui était bien près de ta tête.

— Hé! qu'est-ce que cela? Tout le monde en aurait fait autant : on l'a assez loué pour cela! Il ne peut remuer un doigt sans qu'on l'admire, ce damoiseau; tant d'autres se font casser la tête, sans qu'on y fasse attention..... »

Guy de Rochaiguë n'en demanda pas davantage. Il entra brusquement, sous prétexte de visiter ses prisonniers, et n'eut pas de peine à reconnaître l'ennemi d'Aimery.

Ce jour-là même, il envoya sous bonne garde les prisonniers à son château de Rochaiguë; mais il garda Thomas le Rouge, et se le fit amener en son particulier.

« Êtes-vous vassal de Rûlamort ? lui demanda-t-il.

— Non, messire; j'étais à la solde du sire Hugues de Rûlamort, et quand il a été trépassé, je suis resté au château.

— Vous ne devez pas être fâché de l'avoir quitté : un homme d'armes ne se garde pas prisonnier, il n'est pas assez riche pour payer rançon. Vous trouverez facilement un service plus agréable que celui de dame Aliénor ; ce n'est pas gai, pour un brave, d'être enfermé dans un château et d'obéir à une femme. »

Thomas le Rouge fit un signe d'assentiment et regarda le baron : il comprenait que son discours n'était pas fini. Le baron continua :

« Les femmes ont leurs goûts, qui ne sont pas toujours ceux d'un chevalier; elles préféreront à un brave, rude aux ennemis et toujours occupé de son métier, les jolis damoiseaux qui savent se parer et chanter des lais et des sirventes, qui ont des mains blanches et le visage clair. Il vaut mieux servir quelque chevalier de renom, qui sache comprendre le mérite d'un vaillant batailleur. »

Thomas grommela quelque paroles d'approbation, mêlées d'imprécations contre les damoiseaux. Sire Guy vit qu'il pouvait parler.

« Je vous ai remarqué dans la dernière sortie, celle où vous avez été pris. Vous êtes un homme comme j'en voudrais beaucoup sous ma bannière : jamais vous n'auriez été pris si vous n'étiez pas tombé. Vous êtes libre; je ne veux pas retenir prisonnier un homme tel que vous. Aimeriez-vous à servir Rochaiguë ?»

Thomas le Rouge ne demandait pas mieux ; il fut bientôt engagé parmi les hommes d'armes du seigneur Guy. Sa conscience protestait bien un peu ; mais quoi ! il n'était ni vassal, ni tenancier de la dame de Rûlamort. Son épée était à qui la payait; il s'était toujours bien battu, sans s'épargner pour son maître du moment; dame Aliénor n'avait pas eu à se plaindre de lui, et il n'avait pas fait exprès de se laisser prendre. Maintenant qu'il était pris, il ne pouvait plus être utile à la châtelaine ; et il fallait bien qu'il gagnât sa vie.

Jehan entra à ce moment sous la tente de son père. Il était au courant de ce qui passait, et dès les premiers mots il félicita le sire Guy de sa nouvelle recrue.

« Il faudrait en finir avec le château de Rûlamort, dit-il, et rejoindre l'armée dans le Midi. C'est là

qu'il y a de bons coups à frapper! c'est là que la vie est belle, dans ces riches villes où on a tout à souhait..... Les assauts n'avancent à rien : il faudrait le prendre autrement.

— Oui, quelque passage secret, quelque point mal défendu..... Le château de Rûlamort doit avoir des souterrains : ne les connaissez-vous pas? »

Thomas le Rouge, vers qui Guy de Rochaiguë s'était tourné, secoua la tête.

« S'il y en a, la dame de Rûlamort est seule à en connaître l'entrée, et encore, elle la sait si son mari a eu le temps de la lui montrer. Mais je connais bien un endroit, près des étables, où le fossé est interrompu par un gros rocher : on croit impossible d'y monter, et on ne le surveille guère. Moi, je crois qu'un homme résolu, qui connaîtrait bien le lieu, réussirait à l'escalader ; et une fois en haut, il jetterait une échelle aux autres. On descendrait par le petit toit des étables, et on se trouverait dans la première enceinte : la garnison est bien diminuée, on n'aurait pas de peine à s'emparer de la porte, et à ouvrir le pont-levis. En ayant une bonne troupe cachée tout près.....

— J'entends, dit sire Guy. Et cet homme résolu, où le trouverait-on? Te chargerais-tu de la besogne?

— Pourquoi pas, messire? Elle est assez dangereuse pour tenter un brave. Cette nuit même, si vous voulez, je suis prêt..... Mais vous ne ferez pas de mal à la dame de Rûlamort? c'est une noble et courageuse dame!

— Personne ne lui fera de mal ; sa fille sera dame de Rochaiguë, et elle restera châtelaine de Rûlamort. Toi, tu seras bien payé, et tu auras des maîtres digne de toi. Prépare tes armes, et à cette nuit! »

XX

Pauvre mère.

La nuit était venue, une nuit d'été, voilée et douce, sans étoiles et sans lune. Le sire de Maulignage et ses vassaux campaient dans la plaine, et les guetteurs du château ne distinguaient pas leurs tentes des groupes d'arbres, des buissons et des monticules de terrain, car ils avaient éteint tous leurs feux, et leur camp semblait plongé dans un profond sommeil. Dame Aliénor avait fait elle-même sa ronde avec le vieux Milon ; tout était en ordre sur les murailles et dans les cours ; et en se retirant dans sa chambre, elle avait dit au vieillard : « Allez vous reposer, Milon; nous n'aurons point d'attaque cette nuit. »

Cependant, un groupe de cavaliers, armés jusqu'aux dents, se détachait du camp ennemi. Nul bruit ne trahissait leur passage, nul cliquetis d'armes, pas même le pas de leurs destriers, dont les pieds avaient été enveloppés d'étoffes qui assourdissaient leur choc. Ils prirent un chemin écarté, qui, par un assez long détour, amenait à trois cents pas environ du château, et s'arrêtèrent dans un pli du terrain. Un rideau de trembles qui se balançaient au vent de la nuit les cachait aux regards les plus vigilants. Là, ils demeurèrent immobiles et attendirent.

Ils attendaient depuis une demi-heure, quand un cri aigu s'éleva de la cour du château.

« Trahison! Milon ! Gaucher! Guillaume! à la rescousse! L'ennemi est dans le castel! »

Les cavaliers regardèrent leur chef.

« Allons, mon père! dit l'un d'eux en relevant les rênes de son cheval.

— Patience, beau fils; vous êtes trop soudain en vos entreprises, et vous avez failli l'autre jour laisser votre vie ici près. Attendons qu'on nous abaisse le pont-levis : comment voulez-vous franchir le fossé? »

Jehan ne répondit pas, et prêta l'oreille aux bruits qui venaient du château. Il était facile de comprendre que Thomas le Rouge avait pu sans difficulté escalader le rocher, et jeter l'échelle à ses compagnons : ils avaient dû descendre ensuite dans la basse-cour, par le toit des étables..... mais le pont-levis ne s'abaissait point, et dans l'air calme et doux, des cris de mort, des chocs d'armes, des bruits de chutes pesantes retentissaient avec fracas. La rumeur augmentait sans cesse; sans doute les défenseurs du château, réveillés dans leur premier sommeil, avaient saisi leurs armes et s'étaient élancés vers l'endroit d'où partaient les cris : le combat se prolongeait, et Jehan frémissait d'impatience.

« Ils se feront tous tuer, sans pouvoir nous ouvrir la porte, murmurait-il. Si nous étions à pied, il vaudrait bien mieux suivre Thomas le Rouge par le chemin qu'il a pris : l'échelle doit y être encore.

— Tu es de bon conseil, beau fils! répondit le sire de Rochaiguë. Macaire, Vacher, sauriez-vous trouver le rocher par où nos hommes ont passé? là-bas à gauche, derrière les étables?

— Sûrement, monseigneur!

— Eh bien, emmenez tous les coutilliers et voyez si l'échelle y est encore : si elle y est, vous irez prêter main forte à nos gens et nous abaisser le pont-levis. Faites vite! »

Cependant la garnison du château se défendait vaillamment. Aimery, déjà las de se reposer, car on n'avait pas combattu depuis deux jours, avait quitté son lit au milieu de la nuit pour voir s'il ne se passait rien de fâcheux : c'était lui qui avait jeté le cri d'alarme, car il était arrivé dans la basse-cour juste au moment où Thomas et ses hommes apparaissaient sur le toit des étables. Aimery n'avait pas d'autre arme qu'une dague ; mais, se jetant sur le premier qui se laissa glisser à terre, il l'en frappa, lui arracha sa hache, s'en servit pour lui fendre la tête, et se retourna bien vite pour en faire autant aux autres. Nul doute qu'il n'y fût parvenu, s'il n'eût eu affaire qu'à un seul à la fois ; mais il se trouva bientôt tellement entouré, que, recomman-

dant son âme à Dieu et à sainte Agnès, il ne songea plus qu'à gagner avant de mourir ses éperons de chevalier : il ne manquerait pas en paradis de nobles dames pour les lui chausser.

Mais il n'était pas destiné à mourir ce jour-là. Milon, qui ne dormait jamais que d'un œil, accourut au bruit, entraînant avec lui tous les hommes d'armes, vite réveillés, qui se trouvaient de ce côté du château, et Thomas le Rouge, qui s'était d'abord laissé tenter par l'envie de tuer le damoiseau qu'il jalousait si fort, se rappela pourquoi il avait pratiqué l'escalade. Il appela ses compagnons et voulut courir au pont levis ; mais Milon, devinant son intention, lui barra le passage, et une lutte acharnée s'engagea.

Si Thomas ne recevait pas de renforts, l'issue de la lutte n'était pas douteuse ; et Milon commençait à se rassurer, en voyant les gens du château arriver bien armés, lorsque tout à coup, comme une avalanche de diables déchaînés, la troupe des coutiliers, conduite par Vacher et Macaire, dégringola du toit des étables, traversa la basse-cour en renversant tout sur son passage, et se trouva en possession du pont levis avant qu'on eût pu l'arrêter. Un grand bruit de chaînes, un choc retentissant se firent entendre ; le pont levis était abaissé ; et à ce bruit répondit comme un tonnerre la course furieuse des cavaliers qui n'attendaient que ce signal, et qui, n'ayant plus de précautions à prendre, arrivaient de toute la vitesse de leurs chevaux.



Elle chercha quelque temps. (P. 70. col. 2.)

Milon était couvert de sang. A la chute du pont-levis, il comprit que tout était perdu. Il cessa de frapper ; et, s'adressant à ses compagnons :

« Qui veut mourir ici pour les arrêter quelques instants ? dit-il.

— Moi ! moi ! répondirent aussitôt des serviteurs dévoués.

— Toi, mon brave Gaucher ! A revoir dans un moment, alors... j'ai mon compte..... mais il me faut encore le temps de sauver nos chères maîtresses..... Gaucher, Thierry, et vous, restez là... les autres défendront la seconde enceinte tant qu'ils pourront..... Messire Aimery, suivez-moi..... obéissez-moi, je le veux..... c'est pour la dernière fois ! »

Aimery, fort marri de quitter le combat, n'osa pourtant pas résister à la volonté du vieux Milon, et il le suivit à l'intérieur du château. Le vieillard, épuisé par la perte de son sang, pouvait à peine se soutenir ; Aimery l'entoura de ses bras, et le porta presque jusqu'à la chambre de dame Aliénor.

La châtelaine était debout. Éveillée par le bruit du combat, elle s'était élancée hors de son lit ; maintenant elle rassemblait d'une main fiévreuse ses joyaux les plus précieux, pendant que ses

femmes habillaient à la hâte la petite Agnès encore à demi endormie, qui s'abandonnait mollement entre leurs bras.

En voyant paraître Milon, pâle et défaillant, Aliénor comprit que tout était perdu. Elle s'avança vers lui.

« Nous sommes vaincus, Milon? lui dit-elle, et c'est l'heure de mourir?

— Pour moi..... oui..... ma chère maîtresse... Fuyez vite dans le donjon avec la damoiselle; vos fidèles vassaux vous défendront jusqu'à la fin..... Baissez-vous..... écoutez-moi..... »

Il était tombé sur ses genoux, ne pouvant plus se soutenir. Aliénor se pencha vers lui et recueillit ses dernières paroles :

« Le souterrain..... emmenez Aimery... brave et fidèle... Adieu... ma noble maîtresse..... je vais retrouver mon maître... Oh! comme je vous aimais! »

Il glissa entre les bras d'Aimery et tomba lourdement sur le sol. Aliénor, saisie d'une respectueuse tendresse pour ce vieillard qui mourait en la défendant, s'agenouilla près de lui et déposa sur son front un baiser presque filial. Milon le sentit, car un sourire bienheureux rayonna sur son visage... ce ne fut qu'un éclair; le sourire s'effaça dans la mort.

Aliénor se releva, regarda autour d'elle, écouta... On se battait toujours: combien chaque minute de résistance coûtait-elle de vies? Elle alla regarder à la fenêtre : des cavaliers armés remplissaient la première cour. Rapidement, elle fit dans sa pensée le dénombrement des défenseurs qui lui restaient: espérer la victoire était insensé. Elle prit vite sa résolution, et, faisant un signe à Aimery qui attendait ses ordres, debout près du corps du vieux Milon.

« Venez ici, sire de Valpierreuse ! lui dit-elle avec solennité. Puis-je compter sur votre foi et entier dévouement?

— Jusqu'à la mort, madame! répondit Aimery en s'inclinant devant elle.

— Écoutez-moi donc. Nous sommes perdus : dans quelques instants, nos maîtres seront ici..... Or, je ne veux pas, moi, livrer ma fille au meurtrier de son père..... et je ne puis pas... non, Aimery, je n'ai pas le courage de tuer mon enfant pour la sauver de cette ignominie! »

Sa voix était déchirante. Aimery mit un genou en terre devant elle et lui baisa la main.

« Ordonnez, dame, et j'obéirai, dit-il.

— Je vais, tout à l'heure, aller m'asseoir dans ma salle d'honneur, et y attendre mon suzerain: il ordonnera de moi ce qu'il lui plaira. Mais Agnès ne sera plus ici : je vous la confie, Aimery! je vais vous montrer l'entrée des souterrains; personne ne la connaît, que le seigneur du castel... . Vous ne l'oublierez pas, Aimery; vous en garderez la mémoire, pour l'enseigner à ma fille, le jour où elle rentrera en maîtresse dans les murs de Rûlamort. Prenez ma fille et suivez-moi. »

Elle remit elle-même Agnès entre les bras d'Aimery, après l'avoir enveloppée d'un manteau pour qu'elle n'eût pas froid; puis elle prit un flambeau et marcha devant le jeune homme. Ses suivantes voulurent l'accompagner.

« Restez ici, leur dit-elle, je vais revenir. Faites préparer la salle d'honneur pour y recevoir des hôtes..... Vous, allez dire à nos hommes de tenir bon, jusqu'à ce que je commande d'ouvrir. »

Elle sortit de la chambre. Sur le seuil, elle rencontra le père Odon.

« Où allez-vous, ma fille? lui dit-il. Vous ne pouvez fuir, l'ennemi est partout.

— Je le sais, mon père. Venez avec moi; je n'ai pas le temps de vous expliquer..... »

Elle prit un escalier qui conduisait au vestibule du rez-de-chaussée; elle ouvrit une porte, et s'engagea dans un couloir étroit. Aimery et le chapelain la suivaient. Elle se retourna et dit au père Odon:

« Fermez la porte derrière vous, mon père. »

Le chapelain obéit. Ils arrivèrent bientôt dans la salle basse du donjon, une vaste salle carrée, humide et froide, qu'on n'habitait jamais. Aliénor fit encore fermer la porte derrière eux, et, s'approchant de la muraille, elle tâta et chercha quelque temps, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une pierre qu'elle reconnut. Elle poussa un ressort caché, la pierre tourna sur elle-même et démasqua une étroite ouverture; elle y introduisit sa main, fit jouer un autre ressort: une porte s'ouvrit, et un courant d'air froid vint agiter la flamme de son flambeau.

« Voici l'entrée des souterrains, dit-elle à Aimery; regardez-la bien pour la reconnaître. Il y a des marches à descendre; une lampe vous éclairera quelque temps; ensuite il vous faudra marcher dans les ténèbres, mais il n'y a ni trous ni pierres, le chemin est tout droit, vous ne pouvez ni trébucher ni vous égarer. Marchez jusqu'à ce que vous arriviez au jour; vous n'aurez pas de peine à écarter les broussailles qui masquent l'ouverture du souterrain. Une fois en rase campagne, marchez en tournant le dos au soleil. Vous trouverez des asiles partout; aucun des vassaux de Rûlamort n'est capable de trahir la fille de son seigneur. Dès que vous le pourrez, changez vos habits et ceux d'Agnès contre des habits de paysans : cette escarcelle, qui contient tout ce que je possède d'or et de joyaux, vous aidera à accomplir votre voyage. Cette bague, que je passe à votre doigt, servira à vous faire reconnaître par la supérieure du monastère de Sainte-Croix, à Poitiers; elle était mon amie, la chère compagne de mon enfance, elle accueillera comme sa fille l'enfant d'Aliénor de Maucastel. Elle s'appelait Bérengère de Savignac ; on la nomme aujourd'hui la mère Monique: retenez bien ces noms. Aimery, c'est plus que ma vie que je vous confie. ... mais je sais que je

place bien ma confiance, et que ma fille sera sauvée par vous, si elle peut être sauvée... Partez, le temps passe...... que Dieu et sainte Agnès soient avec vous ! »

Elle descendit l'escalier, qui semblait s'enfoncer dans la terre ; en bas, dans une niche de pierre, se trouvait une lampe, que la châtelaine avait eu soin de tenir prête, depuis que le danger devenait pressant. Elle l'allume, et une faible clarté se répandit dans les profondeurs de la galerie. Aliénor baisa avec passion la tête blonde qui reposait sur le bras d'Aimery. « Adieu ! » dit-elle ; et elle fit signe au jeune homme de partir. Il se mit en marche ; le léger poids de l'enfant endormie n'était pas une fatigue pour ses bras robustes, et il s'éloigna rapidement. Aliénor, les yeux secs, remonta l'escalier, rentra dans la salle, referma la porte secrète : alors la force qui l'avait soutenue l'abandonna tout à coup ; elle étendit instinctivement la main pour chercher un appui, et tomba tout de son long, avant que le père Odon eût pu la retenir.

Cependant les assaillants, une fois entrés dans la basse-cour, avaient eu bien vite raison de la poignée de braves qui s'y trouvaient ; et la porte de la seconde enceinte, qui n'était défendue par aucun fossé, craquait sous les coups redoublés des haches et des masses d'armes, et ne pouvait tarder à livrer passage aux cavaliers. Pourtant elle était défendue ; ce qui restait d'hommes d'armes, et avec eux les serviteurs, faisaient pleuvoir sur les agresseurs tous les projectiles qu'ils avaient pu réunir. A chaque instant on entendait une imprécation, suivie d'une chute, et la troupe de Maulignage et de Rochaiguè comptait un combattant de moins ; mais ils en avaient assez pour pouvoir en perdre, et les défenseurs du château ne se renouvelaient pas. Enfin un bruit formidable se fit entendre ; c'était la porte qui croulait. Cavaliers et piétons se ruèrent sur ses débris, luttant corps à corps avec ce qui restait des assiégés ; et les femmes, qui regardaient à travers les fenêtres de la salle d'honneur, où elles attendaient leur maîtresse, s'enfuirent épouvantées vers le donjon, dernière retraite ménagée, en cas de défaite, au châtelain et à sa famille.

Leurs cris, le bruit de leurs pas, tirèrent Aliénor de son évanouissement, mieux que les soins du père Odon, qui lui frappait en vain dans les mains, et recueillait, pour lui baigner les tempes, l'eau qui suintait goutte à goutte des murailles humides. La châtelaine ouvrit les yeux.

« Dieu soit loué ! murmura le père Odon, elle vit ! Relevez-vous, ma fille : vous avez encore des devoirs à remplir. On meurt pour vous là-haut..... et il ne faut pas qu'on vous trouve ici.

— Non, mon père ! le secret... la porte du souterrain... » balbutia la pauvre femme en se soulevant avec effort. La porte était bien refermée : Aliénor respira. S'appuyant sur le vieillard, elle réussit à se lever, à marcher, à regagner le couloir, à rentrer dans sa chambre. Elle fit ouvrir la fenêtre, et, prenant elle-même le cor de sire Hugues, elle l'appliqua à ses lèvres et en tira un son prolongé. A cet appel, les combattants s'arrêtèrent, frappés de stupeur.

« Parlez-leur, mon père, dit Aliénor. Que mes serviteurs cessent de combattre : la dame de Rûlamort attend son suzerain dans la salle d'honneur du château. »

Le père Odon répéta à haute voix les ordres de la châtelaine. Guy de Rochaiguè hésitait.

« Quelque trahison, peut être ? dit-il au baron de Maulignage.

— Hé ! qu'importe ? ne sommes-nous pas en nombre ? » répondit le baron.

Ils descendirent de leurs destriers ; et, suivis d'une escorte nombreuse, ils s'acheminèrent vers la salle. Aliénor, pâle comme une morte, les attendait, assise dans son fauteuil de châtelaine. Elle avait réparé le désordre de ses vêtements, et fait revenir ses femmes du donjon ; la salle était éclairée par des torches, comme en un jour de fête, et la veuve, dans ses longs voiles de deuil, paraissait plus pâle encore à cette vive lumière. Quand le baron de Maulignage entra, elle se leva, descendit les marches de l'estrade et vint s'agenouiller devant lui.

« Me voici à votre merci, moi et mon castel, murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Relevez-vous, dame, s'empressa de dire le baron, trop heureux d'avoir réussi pour conserver de l'humeur contre sa belle ennemie. A Dieu ne plaise que je veuille causer le moindre dommage à une si noble et courageuse dame. La nuit est fort avancée ; goûtez le repos dont vous avez grand besoin ; demain, quand le soleil sera levé, votre vénérable chapelain bénira le mariage de notre féal Jehan de Rochaiguè avec la damoiselle de Rûlamort. »

Aliénor baissa la tête sans répondre ; le baron y vit un signe d'acquiescement et reprit :

« Où donc est la jeune fiancée ? Elle dort, sans doute : aucun bruit ne trouble le sommeil de cet âge. A demain, noble dame ; soyez assurée d'avance de la clémence de votre suzerain. »

Et le baron de Maulignage, saluant Aliénor avec courtoisie, sortit de la salle, emmenant à sa suite Guy de Rochaiguè, à qui son fils disait tout bas :

« Le sire baron est trop galant et dameret ; il est minuit passé, on aurait bien pu célébrer le mariage tout de suite. Hâtons-nous de mettre des sentinelles partout et de garder tous les passages : la châtelaine est rusée, et je suis sûr qu'elle va chercher à nous échapper. »

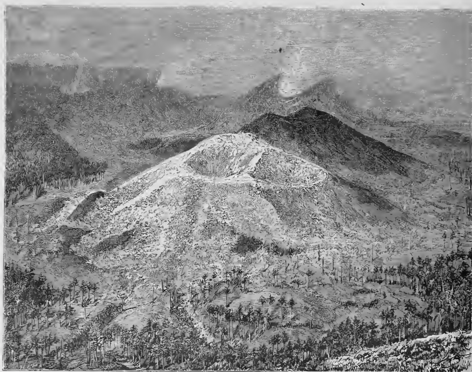
Dans la salle d'honneur, Aliénor, pleurant de joie, disait au père Odon :

« Dieu est pour nous, mon père ! c'est lui qui nous accorde ce délai. Quelques heures de gagnées..... c'est le salut pour ma petite Agnès ! »

A suivre. Mme C. Colomb.

L'ETNA ET SES ÉRUPTIONS [1]

Après avoir laissé derrière nous la Casa del Bosco et les derniers châtaigniers, nous pénétrâmes dans la *région déserte*. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect désolé de cette contrée. De tous côtés, la lave a étendu son manteau grisâtre, détruisant toute végétation : c'est à peine si quelques fougères font çà et là des touffes de maigre verdure, qui roussit en automne, et s'harmonise avec le ton général du paysage. Des centaines de cônes secondaires, d'une hauteur moyenne de 300 mètres, font comme autant de verrues sur le cône de l'Etna qui se dresse, menaçant, au-dessus de nous. Au bout de trois heures d'une montée monotone, nous atteignons le *Piano del Lago*, plateau incliné, au milieu duquel se trouve la *Casa degl'Inglesi*, refuge situé à 2942 mètres d'altitude, et où nous passerons la nuit. Cette cabane a été ainsi nommée parce qu'elle fut construite, en 1811, par des officiers anglais. Le docteur Gemellaro, de Nicolosi, frère du savant géologue de même nom, s'est toujours occupé de son entretien et de la rebâtir chaque fois qu'une coulée de laves l'a enlevée. La Casa degl'Inglesi est construite avec de la lave, et se compose de deux chambres et d'une écurie pour les montures.



Cônes secondaires de l'Etna. (P. 72, col. 1.)

Nous allumâmes un grand feu, et nous fîmes honneur à nos provisions ainsi qu'à une excellente bouteille de vin récolté sur les laves de l'Etna, du vrai vin de feu, dont le docteur Gemellaro nous avait fait cadeau. Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur le ciel tout souriant d'étoiles, et nous nous endormîmes avec l'espoir de terminer heureusement, le lendemain matin, la dernière partie de notre excursion. Nous devions nous lever à trois heures, afin de gravir le cône terminal de l'Etna et de contempler de là-haut le lever du soleil. A l'heure fixée, Anastasi se leva. Mais quel fut son étonnement lorsque, après avoir ouvert la porte, il vit le ciel tout gris et la terre toute blanche. Il avait neigé pendant la nuit, et la neige continuait à tomber en

1. Suite et fin. — Voy. page 56.



Les chataigniers de l'Etna

flocons pressés! Que faire? Nous ne pouvions pas songer à gravir le cône, la neige en rendait l'accès impossible, et puis, le brouillard était si épais qu'on ne distinguait rien à deux pas devant soi. Il était peu probable que le soleil se montrât de la journée, et nous avions épuisé toutes nos provisions. Nous ne pouvions passer une journée sans manger : la belle figure que nous aurions faite, le lendemain, admirant un splendide lever de soleil avec le ventre vide! d'autant plus que mes guides, natures peu contemplatives, ne se seraient pas accommodés de ce régime. Nous aurions pu, à la rigueur, dépecer un de nos mulets, mais nous n'aurions pas eu de feu pour le faire cuire! Pas de feu, sur un volcan, quelle ironie! Il ne nous restait donc plus qu'un parti à prendre : redescendre à travers la neige. Ah! Silius Italicus n'avait que trop raison, lorsqu'il disait que sur cette montagne la flamme et la glace vivaient en famille.

Summo cana jugo cohibet, mirabile dictu!
Vicinam flammis glaciem!... .

Mais que mes lecteurs se rassurent : ce contretemps n'en sera pas un pour eux, car, au lieu de leur raconter mes impressions, je leur citerai à la place celles d'Alexandre Dumas. Disons d'abord qu'il faut une bonne heure de marche pour atteindre le bord du cratère depuis la Casa degl'Inglesi. Les cendres volcaniques qui composent en grande partie le cône terminal cèdent sous les pieds, et l'on n'avance qu'avec les plus grandes difficultés. D'après les calculs de Sartorius de Waltershausen, l'éminent géologue qui a le plus contribué à la connaissance de l'Etna, les laves rejetées par ce volcan ont une densité de 291 t. M. Elisée Reclus conclut de ce fait que ces roches proviennent d'une profondeur de 125 000 mètres. Pour faire jaillir la lave d'une telle profondeur, il ne faut pas moins qu'une force de 36 000 atmosphères!

Laissons maintenant la parole à Alexandre Dumas : « Rien n'est comparable, dit-il, à ce qu'on voit du haut de l'Etna; la Calabre, depuis Pizzo jusqu'au cap delle Armi; le détroit de Messine, depuis Scylla jusqu'à Reggio; la mer Tyrrhénienne et la mer d'Ionie; à gauche, les îles Éoliennes, qui semblent à portée de la main; à droite, Malte, qui flotte à l'horizon comme un léger brouillard; autour de soi, la Sicile tout entière, vue à vol d'oiseau, avec son rivage dentelé de caps, de promontoires, de ports, de criques et de rades, ses quinze villes, ses trois cents villages, ses montagnes, qui semblent des collines, ses vallées, qu'on croirait des sillons de charrue, ses fleuves, qui paraissent des fils d'argent, comme pendant l'automne il en descend du ciel sur l'herbe des prairies, enfin le cratère immense, mugissant, plein de flammes et de fumées; sur sa tête le ciel, sous ses pieds l'enfer. Nous restâmes une heure ainsi, dominant tout le vieux monde d'Homère, de Théocrite, de Virgile et d'Ovide, sans qu'il nous vînt l'idée de toucher un crayon, tant il nous semblait que ce tableau entrait profondément dans notre cœur et devait y rester gravé sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie, et nous commençâmes à redescendre. »

Les éruptions de l'Etna ont été nombreuses, et la plupart terribles. D'après Diodore de Sicile, la première éruption connue fut si violente qu'elle força les habitants à quitter cette partie de l'île. Dans les temps modernes, la plus désastreuse fut celle de 1669 qui donna naissance au double cône des Monti Rossi d'où jaillit une immense quantité de matières incandescentes. La lave détruisit quatorze villages et atteignit la base des remparts de Catane. Un moment arrêtée, elle s'ouvrit dans les murailles une brèche de 40 mètres de largeur, et pénétra dans la ville, où elle détruisit trois cents maisons.

Il ne faut pas croire que la lave se précipite avec la rapidité d'un torrent et ne laisse pas aux populations menacées le temps de s'enfuir. Elle s'avance la plupart du temps avec une grande lenteur; celle de 1819 ne parcourait pas plus d'un mètre par heure. En 1828, on découvrit sous la lave une masse considérable de glace, qui n'avait pas été fondue. Ce phénomène s'explique en admettant qu'il avait dû tomber d'abord sur la neige une grande quantité de sables volcaniques, matière peu conductrice de la chaleur, qui l'avaient préservée du contact de la lave.

La dernière éruption de l'Etna date du mois de mai 1879. L'éruption de la lave a été précédée d'une pluie de cendres fines qui, poussées par le vent vers le nord, sont tombées sur Taormine, Messine et même Reggio. Le 24 mai, la lave a fait son apparition, jaillissant d'un cône secondaire. Mais, au lieu de descendre vers Catane ou sur le versant ouest, comme elle avait presque toujours fait jusque-là, elle a pris la direction du nord, vers la vallée de l'Alcantara. Après avoir coupé la route carrossable de Randazzo à Piedimonte, sur une largeur de plus d'un kilomètre, elle a détruit le village de Mojo, déserté par ses habitants, et a envahi la vallée de l'Alcantara. La longueur de ce fleuve de flammes était, au 3 juin, de 16 kilomètres, et sa largeur dépassait en certains endroits 1200 mètres. S'il avait continué à s'avancer, c'en était fait d'un grand nombre de villages et des riantes cultures qui bordent le cours inférieur de l'Alcantara. Heureusement, des dépêches de Messine (7 juin) ont annoncé que l'Etna cessait de vomir des matières ignées, et tout fait espérer que le redoutable volcan s'en tiendra à cet essai d'intimidation. Quel désappointement pour des milliers d'Anglais qui commençaient déjà à boucler leurs valises, pour aller chercher en Sicile des émotions nouvelles!

Charles Raymond.

UN NID [1]

XXI

Victoire.

Daniel travaillait sans relâche, il profitait des longs jours d'été, dormant à peine quatre ou cinq heures, pendant que le soleil disparaissait à l'horizon. Il avait écrit à sa mère : « Gardez l'argent de notre premier petit fonds ; si vous avez quelques sous, ajoutez-les à la bourse. Je suffis parfaitement ici à mes besoins et à ceux de la machine ; les ressources que me fournissent les ateliers sont incalculables, nous sommes en compte courant de Doit et Avoir avec le caissier, et toutes les journées sont portées à mon débit ; mais la forge, l'atelier de charpentier, les chevaux sont à mon service. Je gagne la moitié du temps sur lequel j'avais compté pour mon travail ; nous aurons besoin de toutes nos ressources quand viendra la question du brevet. »

« Daniel gagna du temps. Quel bonheur ! » disait Amélie à son frère Léon, assis comme autrefois auprès de son canapé. Le jeune homme appuyait sa tête contre le dossier, passant lentement les mains sur ses cheveux ras. Ses sœurs l'avaient admiré dans son uniforme, jusqu'au moment où Albert était arrivé, content et fier sans le témoigner, selon sa coutume. Il était sorti de l'école dans un rang qui lui permettait de choisir la carrière des ponts et chaussées. « Je n'ai jamais eu d'autre but, disait-il ; là on gagne de l'argent, et j'en veux à tout prix pour ma mère, pour vous tous. » Amélie avait secoué la tête : « Pas pour moi, disait-elle bien bas, et même pour maman, pas à tout prix. » Albert ne réclamait pas, il restait comme Léon confondu par les ravages que la maladie avait opérés lentement sur le visage de la petite sœur, depuis si longtemps retenue sur son canapé. Les deux jeunes gens ne se le disaient pas l'un à l'autre, à peine osaient-ils se l'avouer, mais Léon avait souvent les yeux humides et il se cachait derrière son livre en faisant la lecture à la malade. Amélie devinait l'émotion qu'on lui dissimulait. « Ils se trompent, pensait-elle ; ils ne savent pas que j'attends le succès de Daniel. » Mme Calanville avait écrit à son fils aîné : « Je ne voudrais pas te déranger de tes occupations nécessaires, mon enfant, ou t'entraver un instant dans l'accomplissement de ton devoir ; mais si tu peux bientôt, sans inconvénients graves pour la direction de tes affaires, quitter quelques jours Pont-Audemer, j'ai un grand désir et un pressant besoin de vous revoir encore une fois tous autour de moi. Tes frères ne prolongeront pas beaucoup leur séjour à Maisoncelles, et je ne retiens plus Amélie que par ce fil qui peut se rompre d'un instant à l'autre. Il y a plus de deux ans que je ne t'ai vu, mon fils ! »

Jusqu'alors Daniel n'avait pas compris ou n'avait pas voulu comprendre quelle douleur menaçait le nid bien-aimé, où tous les enfants de Mme Calanville avaient grandi ensemble sous ses ailes, dans une union que la séparation n'avait fait que resserrer. Il appuya un instant sa tête sur ses mains, puis il sortit pour chercher Henri, alors installé dans sa maison neuve qu'il embellissait tous les jours. « Il faut que je parte, » s'écria-t-il, aussitôt qu'il aperçut son ami ; et il lui tendit la lettre de sa mère ; il se sentait la gorge serrée ; il ne pouvait expliquer la nécessité qui l'appelait à Maisoncelles. Henri lut et déplia lentement ce papier. « Par quel train ? demanda-t-il simplement. — Ce soir, si c'est possible. — Vous savez bien que c'est possible ; je resterai ici jusqu'à votre retour, je ferai de mon mieux pour vous remplacer ; ne vous pressez pas. » Les deux jeunes gens se serrèrent la main. Quelques heures plus tard Daniel montait en chemin de fer ; à l'aube du jour il arrivait à Maisoncelles.

Le fils aîné rentrait dans la maison paternelle la tête baissée et le cœur oppressé de soucis. Il avait cependant courageusement poursuivi la carrière, il touchait au but qu'il s'était proposé en acceptant l'éloignement, l'effort, les privations. Une carrière honorable lui était assurée, il entrevoyait le jour où le nom de son père serait connu et honoré de tous, grâce à sa persévérante tendresse. Il était triste néanmoins ; car, dans ses prévisions d'avenir, la mort n'avait pas tenu de place ; il avait bien souvent rêvé au jour où sa mère et ses sœurs viendraient s'asseoir à son foyer, lorsque le leur serait devenu doux et paisible, à force de travail. Il n'avait pas envisagé la possibilité d'un vide dans ce cercle de famille ; aujourd'hui il hésitait à la porte de ce lieu si cher, tremblant d'avance à la pensée du coup qui l'attendait. Pendant son voyage, à travers la nuit étoilée, il n'avait pas songé à la joie de revoir tous ceux qu'il aimait, après une séparation si longue et souvent si pesante : il revoyait sans cesse le doux regard d'Amélie, patiemment soumise à son cruel emprisonnement. Il lui semblait entendre cette voix tendre qui, dès l'enfance, avait toujours consolé les chagrins qui s'élevaient autour d'elle. Enfin, par un effort suprême, le jeune homme poussa devant lui la petite barrière. « Je ne fais que m'affaiblir en tardant, » pensa-t-il. Il s'approchait de la fenêtre de la cuisine, comptant appeler Séraphine ; un grand cri de joie retentit dans la maison, bientôt suivi d'autres acclamations. Emma était déjà sur pied ; son frère la serrait contre son cœur.

« Daniel ! c'est Daniel ! » répétait-on dans toutes les chambres.

Léon parut sur le palier ; son pantalon rouge formait tout son costume. Albert ouvrait sa porte, les yeux encore gonflés de sommeil. Mme Calanville, des-

1. Suite et fin. — Voy. vol XIII, pages 170, 188, 203, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 315, 331, 347, 362, 378, 394, 411, vol. XIV, pages 10, 26, 43 et 59.

cendant en grande hâte, faisait à tous un signe de silence.

« Ne faites pas de bruit, disait-elle, Amélie dort, elle s'est assoupie sur le matin. Mon fils! »

Daniel se soutenant avec peine, appuyant fortement sa main robuste sur la rampe. « Comment va-t-elle? murmura-t-il.

— Elle est bien, » criaient toutes les voix.

Daniel continuait à regarder sa mère. « Elle ne souffre pas, » répondit Mme Calanville à ce regard interrogateur; puis, entendant une faible voix qui l'appelait: « Elle est réveillée: dans quelques minutes tu pourras entrer. »

Frères et sœurs, tous se pressaient autour de Daniel. « Comment as-tu pu t'absenter? Pourquoi n'as-tu pas prévenu? nous te croyons cloué au logis par la machine autant que par les affaires, nous avions perdu tout espoir de te voir, » disaient Albert et Léon. Daniel s'étonnait de ces questions :

« Je suis venu parce que maman m'a écrit, » dit-il enfin à demi-voix à Emma. Celle-ci inclina la tête : elle comprenait.

Daniel aussi commençait à comprendre. Pour ceux qui n'avaient pas quitté la maison, et même pour ceux dont l'absence n'avait pas été aussi longue que la sienne, l'affaiblissement graduel d'Amélie n'apparaissait pas comme un coup terrible et subit, comme une sentence immédiate et sans appel. Seule, Emma partageait la conviction secrète qui avait dicté à sa mère la lettre à laquelle Daniel obéissait en ce moment. « Tu as bien fait de venir, » répéta-t-elle deux fois à son frère. Mme Calanville l'appelait au même instant.

D'un saut le jeune homme se trouvait à la porte de la chambre.

« Elle est ici? » demanda-t-il en se retournant vers sa mère, et puis, par un souvenir des jours de l'enfance, sans même attendre une réponse. « Ah! c'est vrai, quand nous étions petits, ceux qui étaient malades se trouvaient toujours mieux auprès de vous. » Au fond du lit, Amélie tendait les bras. Daniel mit un genou à terre à côté d'elle, appuyant sur son épaule le frêle visage: ni l'un ni l'autre ne parlaient.

Au bout d'un moment Amélie releva la tête :

« As-tu bientôt fini? » demanda-t-elle.

Daniel ne comprenait pas, elle reprit :

« La machine sera-t-elle bientôt achevée? Il faut que je le dise à mon père. »

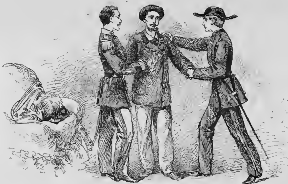
Son frère la regardait, un peu d'effroi se trahissait sur son visage; elle sourit.

« Ah! c'est que tu ne sais pas comme j'y ai pensé, combien de fois j'ai demandé à Dieu de permettre que tu puisses trouver le fil qui te manque, toucher le but que nous avons tant désiré, achever l'œuvre de notre père pendant que j'étais encore ici! C'est une idée d'enfant, indigne peut-être du grand bonheur qui m'attend, mais je voudrais en entrant dans le ciel pouvoir dire à mon père : « Daniel a fini ce que vous aviez commencé. Il a fait ce que vous aviez voulu. »

Elle était fatiguée et elle se laissa retomber sur ses oreillers. Son frère se pencha sur elle : « S'il ne fallait que cela pour te retenir, dit-il bien bas, je briserais demain la machine et je suis sûr que mon père ne m'en voudrait pas. »

Amélie saisit son bras, comme pour l'arrêter dans son œuvre de destruction :

« Ne dis pas cela! ne dis pas cela! murmura-t-elle; tu sais bien que je touche au terme de la course, il n'y a plus qu'un pas entre moi et la mort; je voudrais le faire joyeusement, la palme de ton triomphe à la main. » Son regard restait interrogateur. Daniel retenait avec peine ses larmes; il parvint cependant à articuler quelques paroles : « Je vois le jour devant moi, » dit-il. Amélie joignit les mains, elle remerciait Dieu. Mme Calanville reparut, son fils aîné s'enfuit aussitôt. Lorsque Laurette parvint à le retrouver, traînant après elle Dorothée qui appelait Daniel, le jeune homme s'était réfugié dans le fond du jardin et ses yeux étaient gonflés par les pleurs. Les petites filles s'arrêtèrent stupéfaites.



Les trois frères (P. 77, col. 2.)

« Emma, Daniel pleure dans l'allée auprès du banc, » dit l'enfant qui s'était empressée de retourner à la maison.

Emma posa son fer à repasser, abandonnant les chemises d'Albert et de Léon à leur malheureux sort; à son tour elle pleurait en suivant avec son frère les sentiers que tous deux avaient si souvent parcourus en s'entretenant de leurs projets favoris. Tous deux gardaient le silence, ils ne parlaient pas

des espérances accomplies ou sur le point de l'être. Le cœur d'Emma se déchargeait enfin de sa tristesse longtemps contenue, Daniel frémissait encore sous le coup qui l'avait soudainement atteint; lorsqu'ils reprirent enfin le chemin de la maison, tous les deux avaient retrouvé un peu de calme, ils avaient éprouvé les consolations de la sympathie et celles d'une foi commune. A travers les difficultés et les tristesses de sa vie solitaire, Daniel avait appris à prier mieux encore qu'au foyer domestique; il n'avait jamais ressenti plus vivement la douceur et la force immortelles d'une glorieuse espérance qu'en la voyant rayonner sur le front et dans les regards d'Amélie.

Deux jours, Mme Calanville s'enivra en silence de la joie infinie qu'elle éprouvait au sein même de sa douleur en voyant tous ses enfants réunis autour d'elle. Le second soir, elle attira Daniel à côté d'elle.

« Tu ne peux prolonger beaucoup ton absence? » demanda-t-elle.

Le jeune homme hésitait:

« Cela m'est bien difficile, » répondit-il à sa mère.

« Elle t'a revu, tu l'as revue; elle est joyeuse de l'espoir du succès, la fin peut venir demain, mais elle peut tarder bien des semaines, peut-être quelques mois, me dit-on; je ne le crois pas, mais tu as des devoirs pressants, et... et je crois que ta présence lui fait plus de mal que de bien, après la première et grande joie, celle que je n'aurais pas voulu lui refuser. Elle est trop heureuse, elle t'attend, elle t'espère, elle use trop vite ce qui lui reste de vie; mon fils, retourne à ton poste. Dans les grands malheurs, lorsqu'ils sont inévitables, il n'y a qu'un moyen de les supporter, c'est de faire son devoir. »



Léon parut. (P. 75, col. 2.)

Daniel baissa la tête en signe d'assentiment de sa conscience. Elle reprit :

« Dieu m'a accordé beaucoup de grâces; je n'aurais pas cru que nous pussions accomplir ce que nous avons fait; voilà tes frères en bonne voie : Albert a déjà une situation, Léon servira son pays, s'il ne fait pas fortune; Emma ne veut pas renoncer à son école, bien que le recteur ait demandé une bourse pour la dernière année de Léon à Saint-Cyr, maintenant qu'Albert ne pèse plus sur le budget de l'État; avec cette somme et la pension de Louise et de Charlotte nous vivrons dans l'aisance. Tes petites sœurs auront moins de peine que les aînées : Emma et toi vous avez conquis pour elles ce qui nous manquait, et maintenant!... (la voix de la mère devenait moins ferme) maintenant j'espère qu'Amélie pourra, comme elle le désire, porter a son père l'assurance que ses enfants ont travaillé pour lui. »

Daniel s'était appuyé sur le manteau de la cheminée, il cachait son visage d'une de ses mains, l'autre était serrée dans les mains de sa mère :

« Que Dieu te bénisse, mon fils, » murmura-t-elle.

Lorsque Daniel revint à Pont-Audemer, Henri ne l'attendait pas. Il ne fit pas de questions, l'expression des traits de sou ami lui suffit.

« Vous vous êtes trop pressé, » dit-il seulement.

« J'ai des devoirs ici, » répondit Daniel.

Le soir et le matin, comme pendant la journée entière, le jeune directeur semblait rechercher sans relâche des occupations nouvelles; sa lampe brûlait bien avant dans la nuit : « Je me hâte, écrivait-il à sa mère; je n'ai plus qu'une pensée : Je veux que le désir d'Amélie soit accompli ! »

Pendant plusieurs semaines, la solution dernière du problème qu'il avait déjà cru tant de fois à sa portée parut lui échapper tout à fait; bien souvent le jeune homme, triste et lassé, appuya sa tête sur son pupitre, voyant ses calculs déjoués et ses expériences sans succès. « Je ne sais plus où j'en suis, se disait-il dans le secret de sa pensée; mon ardeur s'épuise en vain, je suis trop pressé, je n'arriverai pas. Devant son ami et jusque dans ses lettres à Maisoncelles, il ne laissait rien percer de cette amère souffrance. Sa vie solitaire, au milieu des indifférents, lui avait appris à renfermer dans son âme ses sentiments les plus vifs.

Cependant Henri le trouvait triste et sombre. Il avait refusé de se rentre à Rouen pour une fête de famille. « Je ne puis quitter la fabrique en ce moment, écrivait-il à sa mère; Calanville peut à tout moment être appelé chez lui; l'une de ses sœurs est mourante, et c'est un grand chagrin pour lui ! »

Un matin, Daniel frappa à la porte de son ami, il tenait encore à la main une lime dont il venait de se servir, et le linge imbibé d'huile dont il graissait les ressorts des machines. Son jeune chef n'était pas encore levé, à peine avait-il ouvert les yeux; lorsqu'il regarda Daniel qui entrait, il bondit sur son lit :

« Qu'avez-vous? s'écria-t-il; votre visage est transfiguré. Avez-vous reçu de meilleures nouvelles de votre sœur ?

— Non, répondit Daniel dont les regards se voilèrent; mais j'ai fait ce qu'elle désirait : elle peut dire à mon père que son œuvre est achevée, et que sa gloire est assurée. J'ai enfin trouvé ce que je cherche depuis si longtemps. Demain, tout à l'heure, quand nous l'aurons mise en rapport avec le marteau, la machine marchera, Henri ! »

Lorsque la lettre de Daniel arriva à Maisoncelles (elle était adressée à Amélie) ; celle-ci la lut deux fois; une joie céleste rayonnait sur son visage.

« Maintenant je puis mourir, dit-elle à demi-voix, en joignant les mains; mon Dieu me laisse aller en paix. »

L'œuvre de la patience était achevée, comme celle de la persévérance et du dévouement.

Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES ANNÉLIDES ERRANTS

Le nom générique d'*Annélides* indique la structure d'un corps composé d'anneaux. Ces anneaux formés par des replis de la peau se ressemblent tous, à l'exception de celui de la tête et de celui de la queue; ils sont en nombre variable : on en compte vingt, trente, soixante, trois cents, et jusqu'à neuf cents, selon les espèces.

Toute la classe des annélides avait reçu de Cuvier la dénomination de *vers à sang rouge*, bien que le sang, parfois incolore, soit aussi souvent noir, jaune, vert, violet, bleu, que rouge.

Les annélides marins sont partagés en deux groupes, d'après leur manière de vivre. Ceux qui sont libres et ont la faculté de nager, de ramper d'un domicile à un autre sont dits *errants*. Ceux qu'on appelle *tubicoles* habitent des tubes qu'ils ne quittent jamais, et beaucoup meurent où ils se sont une fois fixés.

Les uns n'abandonnent pas le littoral et se cachent dans le sable, sous les pierres, au milieu des bancs d'huîtres ou de moules; les autres sont entièrement *pélagiens*, c'est-à-dire qu'ils vivent dans les profondeurs de la haute mer sans jamais approcher du rivage.

Chez tous, la respiration est aquatique et se fait au moyen de branchies extérieures qui leur servent de parure.

Les annélides errants ont encore reçu le nom de *dorsibranches*, à cause de la disposition de leurs branchies disséminées sur toute la partie moyenne du corps en aigrettes veloutées ou en bouquets de plumes vivement colorées.

La tête est distincte et presque toujours pourvue de puissants instruments de préhension et de mastication. Les yeux, petits et lisses, sont placés tantôt sur la tête, tantôt sur la queue; tantôt, sentinelles à l'avant-garde et à l'arrière-garde, sur la tête et postées sur la queue du même individu. Les étoiles de mer n'ont-elles pas un œil au bout du bras? Certains annélides, encore mieux pourvus, ont une paire d'yeux sur chaque anneau. S'il est des louches parmi eux, on ne doit guère y rencontrer de borgnes ou d'aveugles.

Les dorsibranches n'ont point de pattes proprement dites; leur marche est un mouvement de rotation qui s'exécute par la construction et l'extension des anneaux. Ils nagent sans nageoires, par les ondulations de leurs longs corps flexibles.

Lorsque ces vers éclatants traversent prestement les interstices des rochers remplis d'une eau transparente, ou lorsqu'ils glissent gracieusement parmi les algues flottantes, ils reflètent les plus belles teintes irisées. Aussi les naturalistes charmés, voulant sans doute les venger d'un long dédain, ont-ils

été chercher sous le beau ciel de la Grèce, dans les plaines de l'Arcadie, sur les sommets de l'Olympe, dans les profondeurs du royaume de Neptune, ou parmi les héroïnes célèbres par leur grâce et leur beauté, des noms dignes de les baptiser. C'est ainsi que Chloé, Aricie, Hésione, Ophélia, Alciope, Euphrosyne, Pallas, Vénus, Amphitrite, les Néréides, sont actuellement représentées dans nos mers par des vers marins.

La plupart des dorsibranches sont complètement nus, mais quelques espèces se fabriquent, à l'aide d'un mucus qui suinte de leur peau, un fourreau parcheminé qui n'offre aucune solidité et suit tous les mouvements du corps. L'annélide peut le quitter momentanément ou l'abandonner sans retour, bien assuré d'ailleurs d'en pouvoir construire un autre au besoin.

Le moins brillant des annélides errants et en même temps le plus commun, celui dont l'organisme se rapproche le plus du ver de terre, c'est l'Arénicole, qui vit dans le sable, ainsi que son nom l'indique. Il est ordinairement d'un rouge terreux peu agréable; pourtant, quand il chasse le sang dans ses treize paires de branchies qu'il distend considérablement, il les colore en rouge vif et jouit alors d'une beauté relative. Les pêcheurs qui le recherchent pour amorcer leurs lignes sont quelquefois obligés d'aller le dénicher à une profondeur de 60 centimètres. Leur œil exercé reconnaît la retraite de l'arénicole aux petits cordons de sable vermicellés qu'il a rejetés hors de son puits. Quand on veut le saisir, il manifeste sa colère en expulsant un liquide jaunâtre dont les doigts gardent assez longtemps la trace.

Les Néréides, également nombreux et communs dans toutes nos mers, sont au contraire de beaux annélides qui peuvent atteindre jusqu'à deux mètres. Ils ont la tête ornée de tentacules et armée de fortes mâchoires. Leur corps, grêle et allongé, est revêtu de teintes brillantes et variées; beauté funeste qui les désigne à la voracité de l'ennemi. Aussi l'un d'eux, la petite *Nereis bilineata*, sait-il se placer sous l'égide d'un allié rébarbatif en se cachant dans la demeure d'emprunt du Bernard-l'ermite. Ce rustre s'adoucit en faveur de sa chère Néréis, lui donne asile et protection et vit amicalement avec elle.

C'est à la famille des Néréides qu'appartiennent les élégantes *Syllis*, célèbres par leur singulier mode de reproduction. A une certaine époque, l'anneau qui forme la queue s'allonge, se divise en segments qui deviennent de plus en plus distincts, et enfin à l'extrémité du dernier apparaît une tête qui se complète bientôt de tout son attirail de mâchoires, d'yeux et d'antennes. Voilà donc une seconde syllis soudée bout à bout à la première et vivant de la même substance. Un beau jour, se trouvant assez forte, elle se détache de sa mère pour mener une existence indépendante qui sera de courte durée. En effet, cet annélide bourgeon n'est à proprement parler qu'un sac à œufs; lorsqu'il aura semé sa graine dans la mer, sa dernière heure aura sonné. Il meurt en propageant la vie. De ces œufs sortiront des syllis parfaites qui, à leur tour, feront souche. C'est donc à tort qu'on a prétendu que les annélides ne subissent jamais de métamorphose.

Le système nerveux des annélides est généralement très-simple : c'est un cordon unique ou une chaîne double nouée par de petits ganglions dont le plus développé porte le nom ambitieux de *cerveau*. Mais l'Eunice sanguine de la Méditerranée possède une richesse d'organes à défier la destruction. Qu'on en juge! Son corps, long d'un mètre, est composé de 300 anneaux renfermant chacun un cerveau; il est parcouru par 30 000 muscles puissants qui l'aident à se tordre, à ramper et à nager. Deux cent quatre-vingts estomacs sont toujours en activité pour sustenter ce petit Gargantua, tandis que six cents cœurs envoient dans tous les organes le sang constamment revivifié par cinq cent cinquante branchies. Deux cent quatre-vingts estomacs! quand un seul suffit quelquefois au tourment de toute une vie humaine. Six cents cœurs! quand les battements d'un cœur unique que secoue la fièvre ou la passion menacent notre existence. Faut-il croire pour nous consoler que la quantité ne remplace pas la qualité? Ne nous hâtons pas trop de tirer vanité de nos désavantages! Ces animaux inférieurs ont de singuliers privilèges. Ainsi l'eunice étant pourvue dans chacun de ses anneaux des organes essentiels à la vie : un cerveau, un estomac, un système nerveux complet, possède comme les polypes la faculté de se reproduire par la mutilation. Les tronçons se tortillent d'abord avec frénésie, puis livrés à eux-mêmes ils se complètent peu à peu et forment chacun un individu parfait dans son genre qui finit par atteindre la taille et les proportions de l'animal dont il n'était qu'un débris. Quelques autres annélides sont dans le même cas.

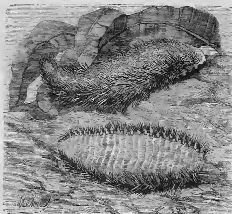
L'Eunice géante de la mer des Antilles est la reine des annélides. Sa tête, ornée de cinq grandes antennes, porte une longue trompe rose, garnie de trois paires de mâchoires; cet appareil est rétractile et peut, dans l'intervalle des repas, rentrer à l'intérieur comme une épée au fourreau.

Les allures de l'eunice sont des plus coquettes : elle nage rapidement, en faisant mine de s'éventer avec les jolies touffes plumeuses de ses branchies; elle se tord en spirale comme pour montrer la souplesse de ses muscles; s'allonge ou se contracte en projetant des reflets chatoyants et des lueurs phosphorescentes qui ne s'éteignent qu'avec sa vie. De toute cette splendeur il ne reste rien après la mort qu'un ver décoloré.

Chez les Cirratules, les branchies ne forment plus de panaches; ce sont de longs appendices filiformes, semblables à des serpents fichés sur les anneaux et se tortillant sans cesse comme dans l'es-

poir de s'échapper. Ils se nouent, se dénouent, s'enroulent et se déroulent avec une extrême rapidité, en lançant des lueurs éclatantes qui passent subitement du jaune citron au rouge cramoisi, selon que le sang y afflue ou les abandonne. On dirait le fouet animé des Furies.

Les Aphrodites ou Souris de mer s'éloignent du type général des annélides; elles ne sont plus cylindriques et ont le ventre aplati et le dos rond. Les anneaux peu nombreux sont recouverts d'écailles brunes frangées de longues soies et fourrées de poils touffus entremêlés de fortes épines. Ce pelage est d'un éclat métallique comme les élytres des scarabées les plus brillants. « On y remarque, dit Cuvier, le jaune, l'orangé, le bleu, le pourpre, l'écarlate, et surtout le vert doré. L'aphrodite hérissée ne le cède en beauté ni au plumage du colibri ni à ce que les pierres précieuses ont de plus vif. »



Aphrodites ou souris de mer. (P. 80, col. 1.)

Le pelage de l'aphrodite est à la fois une fourrure éclatante et une cuirasse armée de pointes meurtrières. Quand ce petit porc-épic, comme l'appelle Rymer Jones, hérisse son attirail de harpons, de flèches et de dards, les plus audacieux sont tenus en respect. Notez que chacune de ces armes, gouvernée par des muscles particuliers, rentre à commandement dans une gaîne spéciale. En un clin d'œil tout est rangé, serré, sans que l'animal ait à craindre de se blesser avec ses propres armes. Est-il besoin d'ajouter que les souris de mer sont méfiantes et agressives? Les individus ferrailleurs ont toujours mauvais caractère. Être toujours sur la défensive, c'est être bien près d'attaquer.

Les Polynoés sont des aphrodites qui vivent sur les bancs d'huîtres où elles se construisent des fourreaux avec des fragments de coquilles. Ce sont de petits vers aplatis, recouverts d'écailles imbriquées qui supportent tout un arsenal complet. On y voit des lances, des faux, des crochets, des couteaux, des scies, des épieux, des cimeterres, des yatagans, des épées, des baïonnettes. Toutes ces armes, dit M. Gosse, forgées non d'acier mais de cristal le plus pur, sont réunies par faisceaux de cinquante. Or il y a quatre faisceaux sur chaque segment et vingt-cinq segments sur la longueur du corps. Quelle armure pour un chétif ver qui rampe dans la vase à marée basse!

Le dernier degré de l'échelle est occupé par les Némertes : les anneaux ne sont même plus visibles. Le corps, long de dix à quinze mètres et large à peine de deux centimètres, est absolument plat et ressemble à s'y méprendre à une lanière de cuir humide ou à une herbe marine enchevêtrée.

Les némertes vivent au milieu des tas de pierres submergés ou dans les cavités des rochers, ramassées et repliées sur elles-mêmes, en formant mille nœuds embrouillés qu'elles font et défont continuellement.

Quand la némerte ne trouve plus de pâture suffisante au logis, elle déménage et va chercher un gîte mieux approvisionné, tâtant le terrain alentour en allongeant sa petite tête de serpent. A-t-elle trouvé son affaire, elle pose sa tête sur le sol comme fatiguée d'un si grand effort; puis, sans qu'il se manifeste dans le cordon aucun mouvement de contraction et d'extension, elle avance par un glissement doux et continuel à l'aide de cils vibratiles dont elle est couverte. Elle commence alors à emmêler autour de sa tête la partie antérieure de son corps, tandis que l'autre se dépelotonne. L'écheveau se démêle par enchantement : la némerte sait toujours en trouver la centaine.

Ces annélides, étant absolument dépourvus de tout moyen de défense, doivent à leur fécondité de n'avoir pas encore disparu de leur monde : une némerte pond jusqu'à 500 000 œufs.

Les diverses espèces d'annélides sont généralement carnassières et vivent de proies que leur procure leur adresse ou leur industrie. Les uns se mettent à l'affût dans un endroit giboyeux; d'autres, plus entreprenants, font la chasse à courre dans les taillis des polypiers et les futaies des madrépores; mais alors, que de dangers les menacent! Les anguilles, les soles, les homards, les araignées de mer les chassent à leur tour et ne leur font jamais de quartier. C'est une guerre à mort dans laquelle le chasseur devient bientôt gibier à son tour.

Mme Gustave Demoulin.



Ils saisirent le jeune homme. (P. 83, col. 1.)

FRANCHISE [1]

XXI

Partie !

Le baron de Maulignage avait, à la vérité, conseillé à la dame de Rûlamort d'aller prendre du repos; mais il ne suivit pas lui-même ce conseil, et veilla le reste de la nuit. Il avait pour cela de bonnes raisons. D'abord, il fallait envoyer à son camp et en faire venir tous ses hommes d'armes, pour prévenir toute tentative de résistance ou de révolte de la part des vaincus; ensuite, il était pressé de faire célébrer le mariage de Jehan avec Agnès, et de s'en aller annoncer à Richard Cœur de Lion qu'enfin le castel était entre ses mains. De plus, il ne voulait pas que ce mariage eût l'air d'avoir été fait par surprise ou consenti par force, et c'était même pour cela qu'il n'avait pas, à minuit même, traîné la mère et la fille à la chapelle. Il voulait que la cérémonie fût pompeuse, et qu'elle s'accomplît à la clarté du soleil; il n'avait pas de trop du reste de la nuit pour faire disparaître les traces de la bataille et donner un air de fête au castel conquis.

Jehan lui fut très utile. Il avait longtemps habité Rûlamort, et pouvait désigner sans hésitation les salles où l'on serrait les vaisseaux d'or et d'argent, les étoffes précieuses et les belles tapisseries. Quand le soleil se leva, il éclaira des dalles et des pavés soigneusement lavés, que ne rougissait plus une goutte de sang. De la porte de la chapelle à celle de la salle d'honneur, à travers les cours, les vastes corridors, les escaliers et les vestibules, le chemin que devaient parcourir les époux après la cérémonie pour aller s'installer sur leur trône seigneurial et y recevoir l'hommage de leurs vassaux, était couvert de riches tapis, jonché de toutes les fleurs que les bois et les plaines avaient pu fournir. La chapelle était tendue de draperies de soie aux couleurs brillantes, tout illuminée comme pour un jour de Pâques ou de Noël, et l'encens brûlant dans des réchauds d'argent, remplissait l'air de son parfum pénétrant et de sa fumée légère. A la place où peu de semaines auparavant les dépouilles mortelles de Hugues de Rûlamort avaient reçu les dernières bénédictions du prêtre, une estrade avait été dressée, et deux prie-dieu couverts de coussins brodés d'or y étaient placés côte à côte. La chapelle commençait à se remplir; des vassaux et des tenanciers du baron de Maulignage et du sire de Rochaigué entraient, le front haut, parés de leurs habits de fête; car leur suzerain, en publiant son ban de guerre pour cette expédition, leur avait fait dire à tous qu'il les invitait à la noce, et qu'ils eussent à s'équiper en conséquence : leurs parures et joyaux attendaient donc au camp avec les bagages depuis le commencement du siège. Les fidèles vassaux de Rûlamort entraient aussi, sans armes, forcés par leurs vainqueurs d'assister à la cérémonie : ils se groupaient tous ensemble, mornes et tristes, songeant au jour de la

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

vengeance et jetant sur toute cette pompe funeste des regards pleins de haine.

Dans la chambre consacrée aux plus nobles hôtes, la chambre où avait jadis couché Bertrand de Born, le baron de Maulignage était prêt, tout vêtu de siglaton, de cendal et d'hermine, avec des souliers de cordouan fin, à longues pointes, et un bonnet de vair orné d'orfèvrerie et de pierres précieuses. Son manteau, son escarcelle, la dague dont la poignée reluisait à sa ceinture étincelaient de pierreries; certes, nulle part en Aquitaine ni en France, en Angleterre ni en Normandie, on n'eût pu voir un plus brillant, plus magnifique seigneur. Le sire de Rochaigué ne le lui cédait en rien; et quant au jeune Jehan, qui allait, quoique simple écuyer, recevoir l'hommage des vassaux de Rûlamort, on l'avait paré d'une manière digne de sa nouvelle qualité; il portait même la dague, le manteau et le bonnet de cérémonie du dernier seigneur de Rûlamort, prenant ainsi d'avance possession de son héritage.

Les trois hommes, suivis d'une brillante escorte, descendirent le grand escalier. Le père Odon se trouva sur leur passage; et son visage flétri par les veilles et les chagrins, sa longue barbe, sa robe de bure toute souillée de sang, formaient un tel contraste avec la compagnie qu'il rencontrait, que Jehan, croyant qu'il voulait les insulter, devint furieux, et, se plaçant droit devant lui :

« Hé! beau sire moine, cria-t-il, est-ce l'heure et le lieu de nous narguer par un pareil accoutrement? Que tardez-vous à quitter ce froc malpropre et à revêtir vos ornements pour monter à l'autel? »

Le père Odon releva la tête et le regarda avec calme.

« Mon fils, lui dit-il, je viens de fermer les yeux de la dernière victime de votre ambition. Ces heures que vous avez employées à vous parer, je les ai passées à soigner des blessés et à exhorter des mourants. Ces taches que vous voyez sur la robe d'un ministre de paix ne devraient point blesser vos yeux; elles sont les marques de votre victoire, mais Dieu les a comptées : prenez garde au jour de sa justice, Jehan de Rochaigué! »

Et, repoussant la main que le jeune homme avait appuyée sur son bras, le père Odon continua sa route, sans que Jehan, interdit, trouvât un mot à lui répondre.

« Arrogance de moine, murmura le sire Guy. Où est la châtelaine maintenant?

— Sa chambre a une porte qui ouvre dans la chapelle, juste à l'entrée du banc seigneurial, lui répondit son fils; c'est toujours par là qu'elle y vient. Allons, mon père! quand même ce moine devrait être en retard, il convient que nous arrivions les premiers au rendez-vous. »

A un signal donné par le baron de Maulignage, la cloche de la chapelle s'ébranla; le cortège se mit en marche. Les tenanciers du fiancé et ceux de son suzerain criaient : « Noël! » mais en dépit de leurs acclamations, jamais cortège de noces n'eut l'air moins joyeux. Jehan prit place sur un des prie-dieu de l'estrade, et son père se tint près de lui; le baron de Maulignage alla se mettre près du second prie-dieu : il devait servir de père à la fiancée.

Au même instant, deux portes s'ouvrirent: l'une livra passage à dame Aliénor, toute vêtue et voilée de deuil; par l'autre, située derrière l'autel, le chapelain entra en habits sacerdotaux. Mais il ne portait point la chape de soie blanche aux riches broderies qu'exigeait la circonstance; il se présentait pour dire une messe de mariage, et il était revêtu des ornements en usage pour la messe des morts.

« Qu'est-ce ceci? s'écrièrent à la fois le baron de Maulignage et les deux Rochaigué. Où est la damoiselle de Rûlamort? »

Le prêtre, le saint ciboire dans les mains, s'était avancé jusque devant l'autel, et dame Aliénor arrivait en même temps à l'extrémité du banc seigneurial, au milieu de la chapelle. Là, elle s'inclina profondément devant son suzerain; puis, se redressant, elle le regarda en face et dit d'une voix ferme :

« Monseigneur, pour la seconde fois je me mets à votre merci, moi, ma vie et mes biens; mais jamais la fille innocente de Hugues de Rûlamort ne jurera la foi d'épouse au meurtrier de son père. »

Les trois hommes s'étaient levés, pâles de fureur.

« Quelle est cette folie? s'écria Guy de Rochaigué. Nous n'avons pas besoin du consentement de cette femme : qu'on amène l'enfant et qu'on en finisse!

— Ma fille est hors de vos atteintes, sire de Rochaigué : perdue pour moi, mais sauvée pour la vie éternelle! Elle ne sera pas la femme d'un meurtrier, elle ne recevra pas les enseignements du parjure et du crime. Où elle est, vous ne la reprendrez pas..... Où elle est, vous ne le saurez pas! »

Elle s'était avancée vers ses persécuteurs, et dans sa douleur triomphante elle était si belle, que le baron de Maulignage, frappé d'admiration et de pitié, recula devant elle avec respect. Mais Jehan, incapable d'un sentiment généreux, hors de lui-même en voyant sa proie lui échapper, saisit violemment le bras d'Aliénor et le serra comme s'il voulait le broyer. Aliénor plia sous la souffrance, mais elle ne jeta pas un cri et regarda Jehan avec mépris. Le père Odon, le calice à la main, s'élança vers le jeune homme.

« Au nom du Dieu vivant, écuyer de Rochaigué, s'écria-t-il, laissez cette femme; vous n'êtes pas son seigneur, vous n'êtes pas son juge..... Qui ne respecte pas les faibles ne sera jamais digne de ceindre le baudrier..... Seigneur baron de Maulignage, protégez votre prisonnière! »

A la voix du vieux chapelain, Jehan lâcha Aliénor, mais il bondit comme un loup blessé, se jeta sur le père Odon et le frappa au visage.

Un frémissement d'horreur courut dans toute la chapelle, et le mot. « sacrilège! » s'entendit de

toutes parts. Le baron de Maulignage et le sire de Rochaiguë, effrayés de l'audace de Jehan, se hâtèrent d'intervenir; ils saisirent le jeune homme et le maintinrent entre eux. Son père murmurait à son oreille.

« Fou! veux-tu tourner tous nos vassaux contre nous? Que t'importe, après tout? nous avons le domaine, c'est tout ce qu'il nous faut; tu ne tenais sans doute pas à l'enfant? »

Le père Odon avait chancelé, et quelques gouttes de sang coulaient sur son visage; mais il n'avait pas laissé échapper le calice, et il couvrait de son corps la châtelaine éperdue. Il reprit en s'adressant au baron.

« Au nom de Notre-Seigneur, mort pour nous sur la croix, protégez votre prisonnière! »

Le baron de Maulignage étendit la main :

« Je le jure sur l'hostie sainte, dit-il; la dame de Rûlamort sera en sûreté dans mon castel. Mais comme vassale rebelle, je suis forcé de l'emmener prisonnière, jusqu'à ce qu'elle ait révélé la retraite de sa fille. Préparez-vous, dame, à nous suivre sur l'heure. Vous, sire de Rochaiguë, vous resterez ici avec votre fils, pour garder et gouverner le domaine de Rûlamort en l'absence de la damoiselle Agnès, fiancée de messire Jehan. C'est, je pense, ce qui nous reste à faire. »

Le moine l'arrêta.

« Accordez-moi, s'il vous plaît, une grâce, seigneur baron. Laissez-moi suivre la dame de Rûlamort; qu'elle ait auprès d'elle au moins un ami.....

— Moine, vous étiez plus digne de la chevalerie que beaucoup qui portent les éperons d'or. Je vous octroie cette demande.

— Grâces vous soient rendues, monseigneur. Et maintenant, vous avez demandé pour ce matin une messe de mariage; c'est une messe des morts que je vais dire, une messe pour le repos des âmes que le combat de cette nuit a envoyées prématurément devant leur juge. Joignez vos prières aux miennes, mes frères, implorez Dieu pour ces âmes arrachées à la vie au milieu d'une œuvre de violence et de sang. Que le Seigneur nous inspire l'amour de la paix et le pardon des injures! »

Et le vieillard, s'agenouillant au pied de l'autel, psalmodia d'une voix émue : « Requiem æternam dona eis, Domine! »; et tous ces hommes, oubliant pour un instant, dans cette trève de Dieu, leurs colères et leurs haines, unirent leurs voix à la sienne et prièrent pour les morts.

Aliénor, le front dans ses mains, priait pour des vivants : Qu'étaient devenus sa fille et Aimery? Avaient-ils pu sortir des souterrains? Etaient-ils loin? N'avaient-ils plus rien à craindre? Certes, personne dans le castel ne dirait aux vainqueurs à quel moment la fugitive avait disparu; mais on enverrait sûrement à sa poursuite; ne l'atteindrait-on pas avant qu'elle eût gagné l'asile inviolable où Aimery la conduisait? Aliénor sentait les larmes la gagner; pour cacher son trouble, elle ouvrit son missel au hasard..... et son cœur s'épanouit dans la joie et l'espérance. C'était encore un usage fréquent de chercher des oracles dans les livres saints; Aliénor, sans le vouloir, avait *tiré les sorts*, et elle lisait, en haut de la page entr'ouverte :

« Il a commandé à ses anges de vous garder, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. »


Cet homme paya son écot. (P. 87, col. 2.)

C'était comme si une voix du ciel lui eût dit : « Agnès est sauvée! » Elle remercia Dieu, et elle espéra.

Pendant ce temps, un homme sortait furtivement de la chapelle, se chargeait à la hâte de ses armes et se glissait hors du castel en murmurant :

« Le baron de Maulignage donnerait sans doute une bonne récompense à qui retrouverait la damoiselle de Rûlamort..... Je la connais, moi!.... En chasse donc! Thomas le Rouge est un faucon habile, il saura lier et rapporter le joli gibier..... et alors.....pourquoi ne deviendrais-je pas un seigneur comme les autres! »

XXII

Les fugitifs.

Pendant que la malheureuse Aliénor, s'agenouillant devant son suzerain, dans la salle d'honneur de son château pris par trahison, s'avouait vaincue et se soumettait à la loi du vainqueur, Aimery, emportant la petite Agnès, marchait d'un pas rapide dans le souterrain de Rûlamort. La lampe jetait une

faible clarté dans les sombres profondeurs, et faisait miroiter les parois humides d'où suintait une eau glacée. Des chauves-souris, nichées dans les trous de la voûte, éveillées par cette lumière et ce bruit inaccoutumés, s'envolaient pesamment et venaient frôler de leurs ailes velues la tête du jeune homme. Il régnait dans le souterrain une odeur de moisi et un froid pénétrant; Aimery, au bout de quelques instants, se sentit glacé, et il enveloppa avec plus de soin Agnès dans son manteau. L'enfant dormait toujours, comme si elle eût été bercée, et Aimery s'en réjouissait, car il redoutait ses questions, son effroi, sa douleur, quand elle s'éveillerait dans ce lieu sombre, séparée de sa mère et emportée sans savoir où on la conduisait. Le jeune homme pressait le pas; heureusement que ses bras étaient forts et qu'Agnès était toute petite et délicate. D'ailleurs, il avait tant de pensées dans la tête qu'il n'avait guère le loisir de songer à la fatigue, non plus qu'aux horions qu'il avait pu recevoir dans le combat. Il était, d'abord, assez mécontent d'avoir quitté la bataille; il lui semblait qu'il agissait comme un couard en se cachant dans les entrailles de la terre pendant que ses compagnons se faisaient tuer à sa surface. Pourtant, sa conscience se rassurait : Mme Aliénor l'avait choisi, lui, le fils du batteur de fer, l'orphelin sans aïeux, pour lui confier ce qu'elle avait de plus cher au monde; et pour mieux lui marquer sa confiance, pour mieux lui faire comprendre qu'elle le considérait comme un homme de cœur, presque comme un chevalier, elle l'avait appelé « sire de Valpierreuse », au lieu de dire « Aimery », comme elle en avait l'habitude. En pensant à cette confiance, Aimery se sentait grandir de cent coudées, et son cœur se gonflait de joie et d'orgueil. Puis, pensant à cette chère petite innocente, si faible et si douce, pauvre colombe qu'il était chargé de protéger contre le milan cruel, il se sentait pris pour cette enfant d'une telle tendresse, qu'on eût dit que dame Aliénor, en lui donnant sa fille à emporter, lui avait en même temps donné son cœur pour l'aimer; et il était, plus que jamais, prêt à sacrifier sa vie pour la dame et pour la damoiselle de Rûlamort.

Aimery marchait toujours; mais il avait été forcé de ralentir son pas. La lueur lointaine de la lampe avait fini par ne plus percer les ténèbres; il fallait maintenant que le jeune homme posât le pied avec précaution devant lui, comme un aveugle, d'autant plus que ses bras étaient embarrassés et qu'il n'avait pas même un bâton pour tâter le chemin. Depuis combien de temps marchait-il? il ne pouvait s'en rendre compte, mais le souterrain lui semblait interminable. Le jour se levait de bonne heure dans cette saison : on verrait sûrement sa clarté en approchant de l'ouverture, mais que cette clarté tardait à paraître!

Comme pour mettre le comble à son ennui, Agnès s'éveilla. Il la sentit tout à coup s'agiter dans ses bras; elle écarta avec effort le manteau qui l'enveloppait, et qu'elle prenait sans doute pour les couvertures de son lit; et, quand elle eut dégagé sa petite tête, qu'elle se trouva dans les ténèbres et qu'elle sentit l'air froid et humide, elle eut peur, et se mit à pleurer et à crier en appelant sa mère.

Aimery la serra doucement contre lui.

« N'ayez pas peur, damoiselle, lui dit-il de sa plus douce voix; ne pleurez pas, vous êtes avec moi; ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Aimery. Est-ce qu'une dame doit avoir peur quand elle est avec son chevalier? »

Agnès reconnut en effet sa voix, et elle se calma; mais pourquoi son chevalier l'emportait-il comme un petit enfant qui ne saurait pas marcher? Pourquoi n'était-elle pas dans son lit, puisqu'il faisait nuit? Qu'est-ce que c'était que cette vilaine galerie toute noire où il faisait si froid? Elle voulait savoir, et il fallait qu'Aimery lui dît tout : un chevalier devait toujours obéir à sa dame.

Aimery n'était pas grand diplomate, et ne connaissait pas d'autre manière de se tirer d'affaire que de dire la vérité. Il resserra bien le manteau autour d'Agnès, et il lui répondit.

« Écoutez-moi bien, damoiselle, comme une noble et courageuse enfant que vous êtes. Votre mère, la dame de Rûlamort, n'a pas voulu vous laisser marier à Jehan de Rochaiguë, qui est méchant et félon, et qui a tué votre loyal père, le sire Hugues de Rûlamort. Et comme Jehan de Rochaiguë et son père sont entrés dans le castel cette nuit, votre mère vous a prise tout endormie, vous a mise dans mes bras et m'a ordonné de vous emporter et d'aller vous cacher dans un beau monastère où vous aurez de saintes religieuses pour vous soigner et des compagnes pour jouer avec vous; et dame Aliénor ira bientôt vous y retrouver. »

Ici, le bon Aimery altérait un peu la vérité, car serait-il jamais possible à dame Aliénor d'aller retrouver sa fille? Mais Aimery avait senti palpiter si fort le pauvre petit cœur qui battait contre le sien, et la petite bouche avait laissé échapper un sanglot si douloureux, quand il avait appris à l'enfant qu'il l'emmenait loin de sa mère, que le jeune écuyer n'avait pu s'empêcher de lui offrir cette consolation trompeuse. Et, pour la distraire et l'empêcher de lui faire d'autres questions, il se mit à lui raconter, tout en marchant, le lai de la belle Genièvre que le bon chevalier Lancelot emmena en croupe sur son beau palefroi gris pommelé, l'histoire de l'enchanteur Merlin et de la fée Mélusine, la légende de Robert le Diable, duc de Normandie, et quantité d'autres belles choses dont il avait la mémoire bien meublée. Cela empêcha Agnès de trouver le temps long, et cela rendit aussi le même service à Aimery, car il fut surpris, tout à coup, à un endroit où le souterrain tournait un peu, d'apercevoir droit devant lui une clarté blanchâtre. Il avança vite, et la clarté devint plus nette; il voyait maintenant un peu son

chemin, et pouvait marcher plus à son aise; en peu d'instants il fut à l'ouverture. Posant Agnès à terre, il écarta et arracha les broussailles qui cachaient l'entrée aux gens du dehors; il se fraya un passage et sortit avec l'enfant. Puis il replaça les ronces dérangées, et reprenant la petite fille dans ses bras, il s'éloigna en tournant le dos à l'orient, où une lueur blanche se montrait déjà, faisant pâlir les dernières étoiles.

Aimery, dans les loisirs de son enfance, avait souvent battu les environs, à la recherche de fleurs pour la châtelaine ou de nids d'oiseaux pour la petite Agnès. Il reconnut bien vite où il était : assez loin du château pour que des murs ni du donjon les guetteurs ne pussent l'apercevoir, et dans une direction qui le rapprochait du but de son voyage. Maintenant il fallait arriver au plus vite à des habitations, pour y changer de vêtements; car Aimery était encore tout souillé du sang et de la poussière du combat, et Agnès, malgré son deuil eût été partout reconnue pour une petite châtelaine. Aimery reprit donc sa marche rapide, toujours chargé d'Agnès, qui aurait bien voulu marcher, pour reposer son chevalier, mais qui n'aurait pas pu aller assez vite.

Elle égaya quelque temps le voyage par son joli babil, admirant tout, les nuages roses, le ruisseau qui coulait en jasant avec les cailloux, les petits oiseaux qui chantaient à plein gosier, le beau soleil qui se levait tout rouge à l'horizon; puis elle devint silencieuse, soupira, gémit, et finit par dire tout bas : « Aimery, j'ai faim! »



Le morion fut rempli de lait. (P. 86, col. 1.)

Il y avait longtemps qu'Aimery sentait la faim, lui aussi, et il ne s'en était pas inquiété; mais Agnès, c'était bien autre chose, et le pauvre garçon fut assailli par cent pensées tourmentantes qui ne lui étaient point encore venues. Où trouver de quoi nourrir Agnès? et puis, quelle bouillie grossière, quel pain noir, quelles herbes fades ou amères pourrait-on lui offrir sous les pauvres toits où ils chercheraient un asile? Où dormirait-elle la nuit? que n'aurait-elle pas à souffrir, elle, l'enfant élevée dans le duvet et la soie, et nourrie des mets les plus délicats? Le pauvre Aimery, qui eût trouvé facile de lui donner sa vie, était au désespoir de ne pouvoir lui donner à manger.

Comme il regardait tout autour de lui, cherchant s'il ne verrait point quelques fraises sauvages, il aperçut tout à coup deux yeux noirs qui brillaient derrière un buisson. Étaient-ce des yeux d'ami ou d'ennemi? Aimery ne se le demanda pas : si c'était un ami, il pourrait peut-être leur procurer de quoi manger; si c'était un ennemi, Aimery avait sa dague. Déposant Agnès à terre, il fut en deux bonds derrière le buisson... et se trouva en présence d'une

belle chèvre brune, qui tondait les jeunes pousses à petits coups de dents.

Aimery connaissait les bêtes et savait s'y prendre avec elles. Il saisit la chèvre par une de ses cornes, en la flattant pour ne pas l'effaroucher, et, lui présentant une poignée de jeunes feuillages tendres, il réussit à l'emmener avec lui. Agnès battit des mains en voyant arriver la chèvre.

« Voilà du lait, damoiselle! dit en riant Aimery à la petite fille.

— Oui, mais un hanap, où y en a-t-il? Je ne suis pas un petit chevreau, moi, et je ne sais pas boire comme eux.

— Voilà un hanap! répartit Aimery en ôtant son morion. Prenez-le, damoiselle, et allez le laver à cette petite source qui coule entre les pierres... là, tout près... Vous aurez l'air de la belle Blanchefleur, qui, trouvant son chevalier blessé sur une route, lui délaça son heaume et s'en servit pour aller chercher de l'eau vive...

— L'a-t-elle guéri, son chevalier? demanda vivement Agnès en prenant le morion.

— Certainement! une dame guérit toujours son chevalier, fût-il aux portes du paradis. Lavez bien le morion... tâchez de ne pas vous mouiller... Le voilà propre! donnez-le moi à présent. »

La chèvre était bonne nourrice; en un instant le morion fut rempli de lait chaud et écumant, et Agnès y trempa ses lèvres roses, non sans faire remarquer que le roi Artus lui-même ne buvait pas dans un plus grand hanap. Dans le mouvement que fit Aimery pour se baisser et tenir la coupe improvisée à la hauteur de l'enfant, il laissa tomber son escarcelle; non pas celle que dame Aliénor lui avait confiée, mais celle qu'il portait toujours à sa ceinture. La veille, il y avait mis un petit pain, pour aller l'émietter aux poissons du vivier, ce qui amusait toujours beaucoup Agnès; mais il n'avait pu y aller, parce que Milon l'avait appelé, et le pain était resté là : Aimery se le rappela en relevant l'escarcelle, et il se réjouit de s'être couché tout vêtu cette nuit-là.

Du pain dans du lait, c'était un repas complet, et Agnès se rassasia tout comme si elle eût été dans le castel de ses aïeux. Elle voulut qu'Aimery mangeât aussi, et il ne s'y refusa pas, quand il vit qu'elle n'avait plus faim. Puis la chèvre fut rendue à la liberté, et les fugitifs se remirent en route. Le soleil montait dans le ciel, et quelques paysans, la pioche sur l'épaule, passaient aux environs; Aimery, qui marchait dans un chantier creusé entre deux haies épaisses, n'était point vu par eux; mais il tremblait d'arriver en terrain découvert, et il interrogeait avec anxiété leurs visages, se demandant s'il devait se fier à ces gens et requérir leur assistance.

Tout à coup la petite Agnès poussa un cri de joie.

« Germain! le bon Germain! Appelez-le, Aimery! il m'avait promis des tourterelles! je veux lui demander s'il en a trouvé. »

Germain était un brave paysan que la dame de Rûlamort avait jadis guéri d'une fièvre et à qui sire Hugues avait fait remise de ses redevances, une année que la grêle avait ravagé son champ. Il avait l'âme reconnaissante, et il cherchait sans cesse à montrer sa gratitude à son seigneur par de petits présents à sa portée. Celui-là ne trahirait pas la fuite d'Agnès; Aimery l'appela, et Germain, étonné, s'arrêta et tourna la tête de tous côtés. Son âne, qui l'accompagnait, chargé d'une hottée d'herbes, s'arrêta aussi et dressa les oreilles.

« Dans le chemin creux, Germain! descends vite et tais-toi. Je suis Aimery, du castel de Rûlamort. »

Germain tressaillit et se hâta d'obéir. Il ignorait les événements de la nuit; mais il comprit qu'il devait s'être passé quelque chose de grave, puisque l'écuyer de Valpierreuse, l'un des plus dévoués défenseurs du castel, se trouvait là et lui recommandait le silence. Quand il vit la petite Agnès, il s'agenouilla et baisa le bord de sa robe; et deux larmes coulèrent de ses yeux, pendant qu'Aimery lui racontait la prise du castel.

« Tout ce que j'ai est à la damoiselle, dit-il, Venez : ma maison est là, et j'ai des habits à lui donner, les robes de fête de ma petite Michelle, qui s'en alla en paradis à la Saint-Jean d'hiver. Je vous conduirai à Civray, où je vais tout à l'heure porter mes légumes au marché; et là, mon compère Radulf, un brave hôtelier qui déteste les Anglais, trouvera bien un moyen de vous faire arriver à Poitiers. Suivez le sentier jusqu'au bout, et puis tournez à gauche, dans le premier pré, en marchant le long de la haie; je vous attendrai au bout du pré. »

Du bout du pré on voyait le toit de chaume du brave Germain, et sa femme, Magdeleine, accueillit les voyageurs comme elle eût accueilli la Sainte Famille fuyant en Égypte. Elle se hâta de déshabiller Agnès, et Aimery revêtit le sayon et la courte tunique à capuchon des laboureurs; puis, réconfortés par un bon repas, dû aux œufs et aux fruits que Germain s'apprêtait à porter à Civray, les fugitifs partirent pour Civray, Aimery à pied et Agnès assise entre les paniers de l'âne. Aimery voulut, pour dédommager les pauvres gens, puiser dans l'escarcelle de dame Aliénor; mais le mari et la femme l'arrêtèrent.

« Laissez, messire, dit Magdeleine; il y a assez longtemps que nous prions Dieu de nous permettre de rendre à nos bons seigneurs un peu du bien qu'ils nous ont fait. Allez en paix, et que les anges vous conduisent! »

On ne voyage pas vite à pied : la journée était fort avancée lorsque les fugitifs arrivèrent à la porte de l'hôtelier Radulf.

Radulf commença par s'émerveiller très fort de voir arriver Germain, à une heure où le marché était presque fini; et il commençait déjà une série de questions indiscrètes sur la jolie petite fille et le beau jouvenceau que Germain avait avec lui, lorsque le paysan, prenant Agnès d'une main et Aimery de

l'autre, entra résolûment dans la maison, et sans s'arrêter dans la salle de l'auberge, monta l'escalier qui conduisait aux chambres hautes, habitation de l'hôtelier et de sa famille. Radulf le suivit naturellement; et comme c'était un brave homme, il n'eut pas plus tôt su à qui il avait affaire, qu'il s'ingénia à trouver des moyens de salut pour l'héritière de Rûlamort.

Malheureusement, pour ce jour-là, il était trop tard, et Radulf ne pouvait procurer personne d'assez sûr; d'ailleurs, après le marché, la ville était encombrée de gens de toute sorte, parmi lesquels il se trouvait nécessairement beaucoup de partisans des princes angevins, et si Aimery et sa compagne étaient reconnus, ils ne pouvaient manquer d'être arrêtés et conduits sous bonne escorte au baron de Maulignage... on devinait la suite. Or, Aimery voulait bien se faire tuer pour sauver Agnès, mais non pas pour la laisser prendre; il se résigna à attendre, et à rester caché avec l'enfant dans la chambre de l'hôtelier.

A la nuit, Radulf monta auprès d'eux.

« J'ai trouvé, dit-il, un marchand qui part demain au petit jour pour Poitiers, et qui y sera avant midi. Il veut bien vous emmener, je lui ai dit que vous le payeriez, et c'est un homme qui aime l'argent. Il n'est ni méchant, ni fourbe, et il ne vous trahirait pas; mais il est un peu craintif, et je n'ai pas osé lui dire qui vous êtes. Aussi, il ne vous conduira pas au monastère de Sainte-Croix, mais chez une de mes cousines, qui est mercière à Poitiers. Vous pouvez vous fier à elle; elle vous mènera tout de suite au monastère, et comme sa maison n'en est pas bien loin, il faut espérer que vous ne ferez pas de mauvaises rencontres dans un si court chemin. Poitiers appartient à monseigneur Richard Plantagenet, et en y allant, vous vous jetez bien un peu dans la gueule du loup; mais puisqu'il le faut, il le faut. Dormez bien cette nuit; je vous éveillerai quand il sera temps de partir. »

Malgré son inquiétude, Aimery dormit; il était si las! et puis il n'avait pas encore dix-sept ans. Agnès dormit aussi, à plus forte raison; et elle eut même une certaine peine à s'éveiller quand la femme de Radulf vint la tirer de son lit et lui mettre ses vêtements de paysanne. Pourtant les voyageurs se trouvèrent prêts quand le marchand et sa voiture arrivèrent devant la porte.

Cette fois, ils n'étaient pas traînés par un âne, mais par une solide jument, qui en dépit des mauvais chemins atteignit Poitiers en moins de six heures.

Le marchand aurait bien voulu faire causer les voyageurs, et Aimery tremblait qu'Agnès ne les fît deviner, par bonheur, elle se rendormit, et le jeune homme, qui avait la langue bien pendue, sut entretenir la conversation sans rien apprendre au marchand sur lui et sur sa compagne. Enfin, un peu avant midi, les fugitifs furent déposés à la porte de la mercière, et leur conducteur, bien payé, les quitta avec force remerciements.

Aimery, qui maniait le fer plus habituellement que les pièces de monnaie, l'avait même trop bien payé; aussi le marchand, ébloui par sa générosité, crut qu'il avait conduit pour le moins un prince déguisé; et comme, ayant soif, il entra dans une auberge pour se rafraîchir, il ne put s'empêcher de raconter sa bonne fortune aux gens qui buvaient à côté de lui.

A ses premières paroles, un homme assis au fond de la salle releva la tête et écouta; au bout de quelques instants, cet homme se leva, paya son écot et sortit sans bruit. En même temps, la mercière, à qui Aimery venait de conter son aventure, remettait sa boutique à une voisine, en prétextant une commande pressée, et conduisait les fugitifs vers l'antique monastère de Sainte-Croix, dont la première abbesse avait été sainte Radegonde, femme du roi Clotaire, et dont l'abbesse actuelle était Bérengère de Savignac, en religion mère Monique.

A suivre. Mme C. Colomb.

LE DÉSERT D'ATACAMA

Atacama est le beau nom aux claires syllabes d'un désert sud-américain pour lequel trois nations sont en ce moment en guerre.

Les trois nations sont la Bolivie et le Pérou d'un côté, le Chili de l'autre. Quant à cette région de l'Amérique du Sud, désignée sous le nom de désert d'Atacama, elle s'étend sur le littoral de l'océan Pacifique, du rio Copiapo au rio Loa, c'est-à-dire sur une longueur de côte de 660 kilomètres et une largeur moyenne de 370 kilomètres. La superficie de ces solitudes est de 133 340 000 hectares, ce qui représente un pays grand comme la France, plus l'Espagne avec le Portugal, et l'Angleterre avec l'Écosse.

C'est dans ce vaste désert que le Chili, le Pérou, la République Argentine et la Bolivie se touchent par leurs frontières, mais la plus grande partie appartient à la Bolivie.

Le sol des deux tiers de ces immenses solitudes se compose de sable et de petites pierres angulaires, d'après l'ingénieur A. Bresson qui a exploré cette région de 1870 à 1874; le dernier tiers, appelé *arenales*, est formé d'un mélange de sable et de milliards de coquilles marines. Ce fait, ainsi que la présence des dépôts de sels de soude dans les parties basses des plaines, prouve qu'à une époque antérieure, relativement récente, ce désert faisait partie du fond des mers, qui venaient alors baigner le pied des Andes.

On distingue cinq soulèvements qui se sont produits à des époques différentes et avec une force ascensionnelle inégale. De nos jours encore, en 1824, on a observé un soulèvement très appréciable sur les côtes du Chili. Par suite de ce système de formation, le désert offre, à partir des plages de l'Océan, une série de plateaux sablonneux, séparés par des collines rocheuses de plus en plus élevées. Ces sections du désert portent les noms suivants :

La *Cuesta*, voisine du littoral, élevée de 350 à 400 mètres.

La Cordillère de la Côte, collines de 1060 à 1100 mètres de hauteur, qui servent de soutènement au second plateau.



Chemin de fer d'Antofagasta. (P. 90, col. 2.)

La Cordillère Centrale, monts rocailleux, de 1525 à 1560 mètres de haut, à l'est desquels s'étend le troisième plateau, haut en moyenne de 2745 ; le sol en est couvert de pierres anguleuses que l'on trouve encore plus loin, à de grandes hauteurs, sur les flancs des contre-forts de la Cordillère Royale, dont l'altitude moyenne atteint 4500 à 6000 mètres.

C'est la Cordillère des Andes qui sert de frontière au désert, frontière dont la majesté est sans égale. « Parmi d'innombrables monts aux sommets perpétuellement couverts de neige, écrit M. A. Bresson, se dresse de temps à autre un volcan à tête fumeuse qui se détache au milieu de l'éclatante blancheur des cimes environnantes. Cette chaîne a ce caractère très distinctif de ne jamais présenter ces pics pointus, ces aiguilles isolées, ces dentelures qu'on est habitué à voir dans nos Alpes ou nos Pyrénées ; tous les sommets sont arrondis ou coniques et de forme régulière. L'horizon est donc tout autre que dans nos pays de montagnes. De plus, trait de physionomie plus important encore, du côté du désert, le versant des Cordillères est absolument abrupt ; au contraire, du côté de l'intérieur de la Bolivie, les versants sont en pente douce. Cette construction de la chaîne est un des principaux faits qui expliquent comment, d'un côté, le pays est riche en cours d'eau puissants, tels que le Madeira et l'Amazone, tandis que de l'autre côté, les fleuves manquant, le pays est condamné à une aridité éternelle. »

Une seule rivière arrose la partie bolivienne du desert, c'est le rio Loa, qui sert de limite entre le Pérou et la Bolivie. C'est sur les bords du Loa que se trouve la plus grande oasis, la reine du Désert : Calama. Là, les eaux de la rivière sont encore potables ; plus bas, elles sont tellement chargées de sulfate et de nitrate de soude, que les mules seules peuvent en boire, et encore en petite quantité. En remontant le rio Loa, on arrive, après avoir franchi une solitude de 37 kilomètres, à la *quebrada* ou gorge (littéralement *brisure*) de Chinchiu, « le Jardin du Désert » ; il mérite son surnom : c'est, en effet, le seul site où l'on rencontre une végétation relativement assez abondante ; on y cultive même des légumes ! et les arbres s'y développent assez bien.

Dans les petites oasis, qui doivent leur existence à de faibles ruisseaux d'eau saumâtre, la végétation est bien moins riche ; elle est représentée par un seul petit et chétif arbuste et par quelques plantes qui ne servent même pas de nourriture aux animaux.

C'est dans une de ces oasis que se trouve la capitale du Sahara sud-américain, San Pedro de Atacama, préfecture bolivienne aux maisons de terre ; son *rio*



Mejillones, sur la côte d'Atacama. (P. 90, col. 1.)

la fournit d'eau potable, développe une chétive végétation, permet l'élève de quelques troupeaux de mulets, de lamas, de vigognes, puis va se perdre dans les sables. Au sud s'étend une mer morte, qui, vue sur la carte, ressemble à la Caspienne, mais qui, aujourd'hui, n'a plus d'eau, et qui forme une immense *salina* ou dépôt salin.

Les côtes du désert d'Atacama offrent sur toute leur étendue le même caractère; elles sont formées de hautes falaises rocheuses qui descendent presque perpendiculairement dans la mer; elles ne laissent que rarement à leur pied des plages assez larges pour que des villes ou des villages puissent s'y établir. Ces falaises ont une hauteur de 450 à 550 mètres d'élévation au-dessus des eaux; elles n'offrent que très peu de gorges ou de défilés praticables à l'escalade; partout on a devant soi un mur abrupt de roche, çà et là couvert de fientes que déposent les oiseaux marins, dont les bandes sont innombrables; le temps transforme ces fientes en guano.

Ce mur n'a que deux brèches considérables: l'une sur la côté chilienne, où s'est bâtie la Caldera; l'autre, à Mejillones. Là, les falaises sont remplacées par des plages de sable marin très coquillier, qui s'élèvent de quelques mètres seulement au-dessus du niveau des eaux, et qui permettent l'établissement de villes spacieuses.

Les tremblements de terre sont fréquents sur cette côte : on pourrait dire qu'elle tremble toujours ; on peut constater en effet plusieurs secousses dans la même semaine, parfois dans la même journée. Les Hispano-Américains se sont familiarisés avec ce péril; ils ont le soin de distinguer les simples trépidations des bouleversements du sol. Le *temblor* est un frémissement de la terre; le *terremoto* est un cataclysme. On se souviendra encore quelque temps du *terremoto* du 13 août 1868 et du raz de marée du 9 mai 1877, qui détruisirent plusieurs villes du littoral du Pacifique.

Sur la partie de la côte qui appartient à la Bolivie, on compte cinq ports : ce sont, du nord au sud, Tocopilla, la Caleta de Huanillo, Cobija, Mejillones, Antofagasta.

Sauf peut-être Cobija, petite ville relativement propre, ces ports n'ont que des baraquements alignés en guise de maisons le long de trottoirs en bois ou en sable pilonné. Quelques charpentes plus confortables sont construites d'avance aux États-Unis ou à Valparaiso, et montées sur place : c'est ainsi qu'à Fécamp on bâtit des châlets pour l'Égypte.

Malheureusement pour Cobija sa rade est mauvaise et d'accès difficile à cause des récifs. Mejillones et Antofagasta sont plus favorisés sous ce rapport. Mais toutes ces bourgades ont le même sort: dans ce pays sans pluie elles meurent de soif entre le désert aride et le flot salé.

Le ciel est d'un implacable azur. L'air est tellement sec qu'un cadavre abandonné sur le sol se momifie au lieu de se décomposer, la peau se jaunit et se ride, les vêtements se conservent presque intacts. Cette terre inféconde n'a que faire de sucs nourriciers, ni des vivants tombés sur son sein. Pour abreuver les bêtes et les hommes, on doit distiller l'eau marine. La première industrie du pays est de faire de l'eau.

L'un de ces ports du littoral a pris récemment un développement soudain.

Au mois de mars 1870, une petite caravane de sept chercheurs de mines cheminait péniblement dans le désert, se dirigeant à marches forcées vers le littoral. Depuis plus d'un an, elle explorait en vain l'aride région. Les vivres et l'eau commençaient à lui manquer. Don José Diaz Gana, le chef de ces chercheurs de mines, était profondément découragé. Le matin du 25 mars, un des membres de la caravane, nommé Reyes, fit remarquer une chaîne de collines dont l'aspect semblait, mais à des signes appréciables seulement par ces hommes, indiquer des gîtes métallifères. Don José Diaz Gana examina les collines avec cette habileté divinatoire qui caractérise les gens de sa profession, et après des recherches minutieuses mit au jour six filons d'argent d'une richesse inattendue; aujourd'hui encore, les six filons de don José sont les plus riches des *quarante mille* concessions que le gouvernement bolivien a accordées dans ce district depuis cette heureuse matinée.

« Des qualités rares font le *cateador*, le chercheur de mines. Il doit être aussi intrépide voyageur que mineur expérimenté. Monté sur un mulet, il part sans guide pour le désert, n'emportant que quelques provisions et une petite quantité d'eau. Sur sa selle, il a une petite pioche, une pince d'acier, et dans ses poches un bout de bougie et un chalumeau; c'est avec ces seuls outils qu'il se lance dans les solitudes. Pour le guider, il a comme une espèce de flair, de pressentiment instinctif des affleurements métallifères; mais ce qu'il a surtout, c'est une collection infinie d'observations et de remarques personnelles qu'il met constamment à profit pour choisir une direction. Tout lui est indice : l'aspect général des terrains; leur teinte permanente ou leur coloration accidentelle; la disposition de ces vallées ou ravins escarpés qui sillonnent le désert et qu'on appelle des *quebradas*; la nature des débris rocheux qui sont parsemés sur le sol; et avant tout, la rencontre du sulfate de baryte ou barytine, dont il suit la piste avec une habileté extraordinaire. »

Les nouveaux gisements boliviens sont connus sous le nom de *mines de Caracoles*. Il fallait cinq jours de marche pour se rendre du littoral au *placer*, et le Nouvel Eldorado était au sein d'une solitude absolument aride. Aujourd'hui un chemin de fer part d'Antofagasta sur la côte, et se dirige vers les mines à travers le désert.

PAUL PELET.



LE CHAT-HUANT

Voyons, vilain oiseau, à propos de quoi ces huées sinistres? La nuit est sombre et triste ; les étoiles ont voilé leur doux éclat qui réjouit le cœur. Le vent du Nord souffle avec violence au-dessus du vallon ; bientôt la pluie tombe à torrents ; les arbres, tout en bravant l'effort de la tempête, agitent avec fureur leurs branches noueuses. Toutes les créatures vivantes se taisent et regagnent leur abri. Toi seul, tu salues la nuit de tes huées les plus lugubres.

Je ne puis rien apercevoir tant la nuit est sombre ; aussi sombre est la tempête qui éclate dans toute sa puissance ; mais je sais où est la forêt, la forêt pleine d'embûches et de dangers où rôde le terrible braconnier.

Plus loin, je devine les ruines du vieux château, la tour crevassée, les colonnes chancelantes parmi



les ifs qui ressemblent à de noirs fantômes, les grandes salles délabrées où se tapit le crapaud, où grimpe le lézard.

Au-dessous du château, au pied des roches noirâtres, avec le bruit sourd d'un tonnerre lointain, gronde éternellement le torrent irrité. Tout cela, je le devine, mais je ne vois que la nuit sombre et solitaire, qui couvre tout de ses voiles épais.

Voyons, vilain oiseau, que peux-tu donc dire de si terrible et de si effrayant ?

Est-ce que tes huées de sinistre présage nous prédisent ruine et malheur?

Avant que la tempête eût déployé toute sa violence, le meunier, sur son cheval, regagnait le moulin, ayant devant lui son petit garçon. Avec des sacs vides, il s'était fait un manteau que la pluie transperçait.

Derrière lui, des chasseurs chevauchaient et riaient gaiement, malgré la pluie.

Derrière les chasseurs, un groupe d'enfants qui revenaient de l'école, mouillés jusqu'aux os, battus par le vent, effarés, marchaient en se serrant les uns contre les autres.

Chacun d'eux, au milieu du fracas de la tempête, finit par regagner sans accident le coin du feu où l'attendait sa mère.

Avant la chute du jour, le baron éperonnait son cheval pour atteindre le sommet de la colline.

Veux-tu me dire quel malheur pourrait leur advenir?

Tous, dans leurs demeures, sont à l'abri auprès d'un bon feu.

Le meunier, assis au coin de la cheminée, fume tranquillement sa pipe, sans que tes huées puissent l'en empêcher.

Les enfants, aux joues roses, pelotonnés dans leur bon petit lit bien chaud, dorment profondément.

Le baron, calme et réfléchi, joue aux échecs avec sa baronne.

Pousse donc des huées, si tel est ton plaisir ; il n'y a que la nuit et moi pour t'entendre. Qui met sa confiance dans les cieux ne craint ni mal ni danger, malgré tes huées de sinistre présage.

Imité de l'anglais de Mme Howitt.

Par J. Girardin.



LE VIEUX CARRICK DU CAPITAINE

Notre mère était une gâte-enfants comme toutes les mamans et charitable comme pas une autre. Les malheureux le racontaient assez haut ; elle seule ne s'en doutait pas. Si elle n'avait pas eu besoin de ses deux mains pour confectionner des vêtements aux pauvres, jamais sa main droite n'eût connu les bonnes œuvres de sa main gauche. Enfin elles en savaient ensemble très long sur ce chapitre-là.

Notre mère chérissait sous les combles de la maison son cabinet noir. On l'appelait ainsi. Noir n'est cependant pas tout à fait le mot; car au-dessus de la porte s'écarquillait un œil-de-bœuf dont la vitre était depuis si longtemps doublée de poussière, que la lumière ne passait presquo plus au travers. Ce cabinet était l'hôtel des invalides du linge usé, des rubans défraîchis, des chapeaux épluchés, des souliers éventrés, et de tous les vêtements hors de service qu'envoyaient là les cinq ou six ménages de la famille. Mais c'était aussi le vestiaire des pauvres gens. Le bon Dieu y veillait — le cabinet ne désemplissait pas. Quelque chose en sortait toujours et jamais il ne se vidait. Que de defroques! Les malles en crevaient, les rayons en ployaient et les champignons de bois alignés contre les parois y rompaient leur tige trop frêle. Pourquoi et comment?

« C'est un miracle, répondait ma mère.

— C'est un miracle,» répétions-nous après ; elle et le cabinet noir continuaient à habiller généreusement tous les malheureux à la ronde.

On remarquait surtout dans un coin, pendu au crochet le plus élevé, le doyen des vêtements, un ample manteau brun, carrick épais, pesant, interminable. Il semblait l'ancêtre aux antiques modes de ces vestons modernes écourtés qui font beaucoup d'embarras et coûtent fort cher. Le carrick les dominait de son incontestable utilité et de sa magnifique ampleur.

D'une année à l'autre, la poussière s'entassait paisiblement sur lui sans souci de la brosse, et les araignées expérimentées, le voyant imperturbablement immobile, tissaient leur toile d'un pli à l'autre pli, sans redouter les brusqueries du plumeau.

Ce carrick était celui de notre aïeul, ancien capitaine du premier Empire. On racontait de ce manteau multitude d'histoires fantastiques. Sa destinée avait été glorieuse mais aventureuse. Ainsi, il était resté prisonnier en Allemagne avec son maître, lui servant de matelas, de draps et de couverture sur une botte de paille.

Il avait, plus tard, en Russie, franchi le pont de la Bérésina sous une pluie de neige et une grêle de balles — sans être blessé. Que de choses il avait vues, entendues et sues ! mais, au lieu de trompeter aux oreilles des voisins le récit de ses bravoures, il gardait modestement le silence, comme les gens de vrai courage et de mérite réel.

Aussi l'immense carrick présentait-il un aspect vénérable avec sa longue pèlerine, son haut collet en peau de renard et son majestueux crochet de cuivre à chaînette.

En ce temps-là, le jeudi, nous jouions d'habitude à cache-cache avec nos camarades. Le cabinet noir était un des réduits les plus fréquentés, parce que nous demeurions convaincus, comme les autruches, que du moment que nous n'y voyions rien, on ne nous voyait pas. On se glissait de préférence derrière le carrick. Nous étions si petits que nous y devenions presque introuvables.

Notre mère, pour subvenir à ses nombreuses aumônes, décrochait ici, décrochait là dans le cabinet noir, mais n'avait jamais encore osé porté la main sur le vieux carrick du vieux capitaine — son père. Cependant il advint que deux de ses petits-fils, cousins de six ans, furent mis à l'école chez une demoiselle très-mûre. C'était précisément au commencement de novembre. La grand'mère avait vu de sa fenêtre arriver dans le ciel brumeux une bande d'oies sauvages. « L'hiver sera rude, » dit-elle.

Elle avait prophétisé juste, grâce aux oies sauvages, et les nuées commencèrent en effet à neiger froidement, tranquillement, avec une rage sourde. Il ne fallait rien moins que cela pour décider la grand'maman à dépendre le carrick.

Notre mère possédait une paire de ciseaux d'une adresse incroyable. Elle en dessinait de merveilleux travaux ; de plus, ses aiguilles couraient le long de l'étoffe comme des fourmis effarées courent d'un brin d'herbe à l'autre. Enfin, dans un tiroir elle empilait des rouleaux de patrons.

Elle étendit donc l'immense carrick sur la vaste table des diners en famille, et avec des larmes plein les yeux, au souvenir du vieux capitaine. Au bout de trois jours, plus de carrick, mais deux mignons manteaux à capuchon pour les enfants. En payement, elle exigea deux retentissants baisers en pincettes.

Les manteaux à capuchon, pendant deux ans, s'acquittèrent consciencieusement de leur service ; mais bientôt les enfants devinrent trop grands et les manteaux trop petits. C'est une loi de ce monde. C'est pourquoi ils reçurent au printemps leur feuille de route et revinrent, libérés, dans le cabinet noir de la grand'mère.

Or, le logis possédait, parmi ses meubles affectionés, un très ancien serviteur en retraite et d'un cœur excellent encore celui-là. Il avait vu naître et mourir beaucoup de gens dans la famille et les avait tous brossés, cirés et aimés. Aussi était-il admis à vivre jusqu'à la fin de ses jours à la marmite de la maison, et il portait, en dernier ressort, les habits hors de mode d'enfants et les chapeaux hors d'usage. C'était lui qui enterrait les parents et les vêtements malades.

« Si vous aviez par là, madame, un autre habit,

hasarda-t-il un soir ; ce sera le dernier, je le sens.

Ma mère lui soutint qu'elle lui en avait destiné plusieurs que seul il pouvait mettre, et lui prouva par conséquent qu'il devait aller à cent ans. Cela dit, elle monta vite au cabinet noir et elle sourit. Rien ne faisait plus sourire ma mère que d'avoir quelqu'un à habiller.

Les ciseaux — crac ! crac ! — mordaient, comme une mâchoire de requin, dans les manteaux des deux enfants; et — pst ! pst ! — l'aiguille filait sur les coutures. Celle-ci et ceux-là ne se reposèrent que lorsqu'ils eurent confectionné une houppelande. A quelle mode ? je l'ignore. Qu'importait ! Elle allait comme un gros gant de laine. Le vieux serviteur fut immédiatement très beau, mais si beau, qu'il fallut chercher dans le cabinet noir un nouveau chapeau. La houppelande se serait certainement brouillée avec l'ancien feutre qui avait perdu pas mal de son lustre. Les deux amis se trouvèrent si élégants que le pantalon jura de suite, et cette magnificence exigea enfin des bottines, comme remplaçants aux souliers lacés. Ce cher carrick ! Voilà qu'il récompensait maintenant les loyaux services chevronnés.



C'était la plus jolie petite paire de pantalons. (P. 93, col 2.)

Comme il l'avait pressenti, le vieillard fut usé avant l'habit. Cependant la houppelande avait grand soin du vieux serviteur qu'elle réchauffait, et le vieux serviteur grand soin de la houppelande qu'il battait chaque matin. Bref, la houppelande veuve dut rentrer dans le cabinet noir.

La misère des pauvres diables et la bienfaisance de notre mère allant toujours leur train, la houppelande ne vieillit pas longtemps dans son veuvage. Notre mère n'aimait ni les paresseux ni les inutiles. L'occasion se présentait du reste aussi prompte qu'inattendue.

Il advint donc que l'aîné d'une pauvresse du quartier avait été désigné pour la première communion. L'enfant se rendait bien au catéchisme un tantinet déguenillé. Passe : M. le curé s'en contentait. Mais, en ce costume, faire visite au bon Dieu, n'était plus recevable. C'est pourquoi la pauvresse conduisit *son garçon* chez la Providence — c'était ma mère. Elle lui défila comme un chapelet ses misères une à une, et ce récit dura assez pour que le blondin eût le temps de croquer deux pommes et une énorme pièce de pain de seigle. C'est cependant long à mâcher et à avaler que le pain de seigle.

« Bon ! dit ma mère. Viens ici, petit ; retourne-toi. »

Ma mère avait un décamètre enroulé autour de la prunelle, et quand l'enfant eut pirouetté et fait volte-face, c'était mesuré.

« Tu auras ton pantalon samedi. »

Un quart d'heure après, la clef chantait dans la serrure du cabinet noir ; les ciseaux craquaient lentement, l'aiguille trottinait allègrement, et il vint au monde la plus jolie petite paire de pantalons que le carrick, les manteaux à capuchon, la houppelande eussent pu fournir.

Le garçonnet en haillons gratta à la porte le dernier jour de la semaine. Ma mère voulut l'habiller elle-même ; car elle prétendait que c'était là son bonheur et sa récompense.

Le pantalon se comporta si bien qu'on ne savait plus si le petit avait été fait pour le pantalon ou le pantalon pour le petit. L'enfant s'admirait du maître-bouton de la ceinture au talon. Il s'en retourna, sans songer à remercier personne tellement il était content, et, les jambes écartées, pour ne pas abîmer son pantalon neuf. Ma mère se pencha à la fenêtre pour suivre le gamin du regard aussi loin que possible. Elle prolongeait ainsi sa récompense.

Ce pantalon fut longtemps pantalon des dimanches ; puis, défraîchi, il resta plus longtemps encore pantalon de semaine : sous cette forme il fit l'impossible, jusqu'à ce qu'il commença à blanchir de vieillesse aux genoux et que les fils des boutons se lassèrent de tenir bon. Il se trouva si fatigué au bout du compte que, par prudence, on dut le séparer de l'enfant.

Ma mère le sut. Elle savait tout des misères des environs.

Cric! crac! à l'œuvre! — Le pantalon fut mis en pièces. En rapprochant les moins mauvaises, ma mère finit, après des combinaisons merveilleuses, par en tirer un gilet. Le malheureux carrick! Comme il se rapetissait à chaque nouvelle métamorphose! Le frère aîné avait un frère cadet qui n'abritait son corps que d'un sarrau en lambeaux, retenu par une épingle. L'heureux marmouset se réveilla, un matin, possesseur d'un gilet qui lui serrait tout le buste et portait, au bas, une couronne de boutons de corne pour accrocher ses pantalons. Quel vêtement utile et commode! Je ne connais que ma mère pour ces inventions-là. C'était presque du génie.

L'enfant n'eut plus froid. Cet excellent carrick voulait faire le bien jusqu'au bout de la France.

Mais le marmot s'arrondit, et le gilet trop étroit, gêné dans le dos et les entournures, se révolta, bâilla sur plusieurs points, et puis, un jour, se déchira net. Ma mère s'en aperçut et elle rêva de trouver un autre emploi à cette loque.

Qu'en pourrait-elle bien faire, cette fois? Pour elle, tant qu'il restait un morceau, il restait un espoir, et l'infatigable travailleuse luttait énergiquement contre les assauts du temps et les défaillances du drap. Après y avoir songé une nuit entière, grâce à son imagination inépuisable et à son bon cœur elle trouva quelque chose. Elle était si joyeuse de son idée que, ce matin-là, elle se leva à cinq heures avec le soleil. Le soleil rayonnant n'était pas aussi fier que ma mère. Non.

L'aïeul de la pauvresse vivait encore. On vieillit tout de même dans la misère, et peut-être davantage, parce qu'on est rude à son corps et sobre avec son estomac — ce qui est très hygiénique. Cet aïeul cassa du bois, de l'aube au crépuscule, pendant soixante-cinq ans. Il avait fendu des souches et scié des rondins tant que ses mains avaient pu tenir une hache et ses bras brandir un maillet. A quatre vingts ans, il rendit les armes de la vieillesse comme un vaillant soldat impuissant rend enfin son épée à l'ennemi.

Aujourd'hui, il ne quittait plus le coin de l'âtre où il se chauffait quand il y avait du feu — ce qui n'arrivait que quelquefois.

L'éternel cric-crac des ciseaux de ma mère se fit entendre, toujours présage béni pour les malheureux.

Savez-vous ce qu'elle imagina? Je vous le donne en cent. Avec les débris du gilet, elle fabriqua une paire de chaussons. Elle les porta au vieux casseur de bois qu'elle chaussa immédiatement, et puis elle lui planta sur la tête, en riant, la peau de renard, l'ancien collet du carrick, qu'elle avait transformée en coiffure. Le vieillard ressemblait à quelque sordide juif hollandais, comme on en voit sur certaines gravures de jadis.

C'est pour le coup que les pieds lourds et glacés du pauvre homme se réchauffèrent; c'est pour le coup que le crâne chauve du pauvre homme retrouva sa tiédeur. La chaleur montant du fond des chaussons et la chaleur descendant du bonnet de fourrure, se rencontraient au cœur de l'octogénaire, et son cœur en ressentait un tel bien-être, qu'il s'épanouissait de joie comme une vieille fleur.

Ce fut le dernier bonheur de l'honnête casseur de bois. Quand il mourut, les chaussons étaient déjà troués et passablement brûlés; il était temps. Le bonnet de peau de renard, râpé à la place où frottait le dossier du fauteuil, servit depuis à faire transpirer les enfants — quands ils étaient malades. Il resta ainsi, avec ou sans poil, comme un meuble inusable et traditionnel dans cette famille d'indigents. Notre mère, dont l'imagination ne se lassait jamais quand il s'agissait de secourir les malheureux, trouva le moyen d'utiliser encore un des chaussons. C'était l'effort suprême de sa charité. Elle le découpa en bandes et le cloua au bord du châssis de l'étroite fenêtre qui joignait mal et par où la bise se glissait et gouttait la pluie.

Quant à l'autre chausson, elle l'abandonna à l'arrière-petite fille du casseur de bois qui y couchait sa poupée d'un sou comme dans un berceau moelleux. Bienheureuse poupée! car il gelait à pierre-fendre, l'hiver, dans cette mansarde.

Telle fut la fin du vieux carrick du vieux capitaine. Il avait fait le bien sous toutes les formes le long de son existence, disparaissant insensiblement de ce monde et y laissant, chez nombre de gens, un souvenir de tendre charité et de douce chaleur. Il est dommage qu'il n'existe pas au Paradis le vestibule des manteaux pieux : il y eût reçu certainement non loin de son ancien maître une des meilleures places pour toute l'éternité.

AIMÉ GIRON.

LE LIÈGE

Le liège, l'une des substances végétales les plus importantes au point de vue industriel et commercial, n'est autre chose que l'écorce d'une espèce de chêne, le chêne-liège.

L'arbre est intéressant par lui-même. Il appartient au grand genre des Quercinées, famille des Amentacées de Jussieu, des Cupulifères de Richard. Ces Quer-

cinées, ce sont les chênes, dont on compte soixante-dix ou quatre-vingts espèces, parmi lesquelles le *Quercus suber*, de Linnée, le chêne-liége.

Quercus vient du celtique *quer* et *cuez*, arbre ; *suber*, d'un mot grec signifiant peau ridée, caduque, et non de *sub*, sous, comme l'ont voulu quelques étymologistes, à cause des semelles de liége qu'on a portées de temps immémorial ; Pline nous dit que dans l'antiquité les femmes en garnissaient leurs chaussures d'hiver. Quant à notre français *liége*, Furetière le fait venir, et il a raison, de *levis*, *leve*, c'est-à-dire léger.

Le chêne-liége est un arbre énorme, et remarquable par la bizarrerie de l'attitude, la difformité du tronc, la rugosité des branches. Il doit cet aspect singulier à son écorce épaisse, spongieuse, crevassée, masse de tissu cellulaire qui s'accumule sans cesse entre le liber et l'épiderme, et repousse d'année en année les couches précédentes, comme autant de productions mortes et desséchées. Après quelque huit ou dix ans, cette masse, devenue considérable et privée de toute espèce de vitalité, se fend et se détache d'elle-même pour laisser place à une croûte semblable.

D'après Dutroquet, le liége se compose d'une multitude de cellules disposées en séries transversales ; d'autres savants en font des paquets de poils cloisonnés et agglutinés, et ainsi une production assez analogue aux cheveux, aux ongles, à tous les accidents cutanés.

De quelque manière que la nature nous le donne, le liége est une substance précieuse par sa légèreté, son élasticité, son imperméabilité, son incorruptibilité, par tous les agents thermologiques et hygrométriques. On en fait des bouchons, des semelles, des porte-plume, des bouées pour les vaisseaux, des chapelets, dits patenôtres, pour soutenir les filets des pêcheurs à la surface de l'eau, des scaphandres ou corsages de natation, etc. Les matelas destinés à la marine sont rembourrés de copeaux de liége, et servent comme d'engins de sauvetage ; nombre de naufragés leur ont dû leur salut, et entre autres les matelots du *Constant* en 1853.

Vers 1869 ou 1870, après de belles expériences qui ont mis en lumière les propriétés isolantes du liége, on en a fait des couvertures de chaudières. Pendant la guerre, cette pensée, née en France, recevait son exécution hors de chez nous : en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Russie, on couvrait de liége les locomotives, et en Angleterre les chaudières marines. Aujourd'hui le liége est partout adopté comme conservateur de la chaleur, ainsi pour les chaudières des usines, des locomotives, des vaisseaux, et comme conservateur du froid dans les glacières, les brasseries, etc. Une autre magnifique application du liége à l'industrie dans ces dernières années, des briques factices pour les cloisons d'appartement ; ces cloisons, si minces qu'elles soient, ne laissent passer aucun son ; enfin le remplissage des vides des planchers en fer, des couvertures en zinc, etc.

Les habitants des lieux où le chêne-liége croît naturellement se servent de l'écorce pour mille petits usages : ruches d'abeilles, baquets, assiettes, gobelets, cuillers, etc. Les Arabes en couvrent leurs cabanes, et les Espagnols, dans quelques parties de la Péninsule, leurs maisons. On brûle encore les débris de l'écorce dans des vases bien clos, et l'on en obtient une poudre d'un grand emploi dans l'imprimerie, la peinture, la teinture, sous le nom de *noir d'Espagne* ou de fumée.

Quant au bois dépouillé de son écorce, il n'est guère bon que pour le chauffage. Mais les glands, fort recherchés des pourceaux, font, dit-on, par la qualité particulière qu'ils donnent à la chair de ces animaux, la réputation des jambons de Bayonne.

On trouve le chêne-liége en France, aux environs de Condom et de Nérac ; dans les landes qui s'étendent de Bazas aux Pyrénées ; dans certains cantons du Languedoc en Provence, aux monts des Maures, de la Napoule, près de Grasse, à Hyères, en suivant la mer, et en s'avançant à deux, quatre et même six lieues dans les terres.

Cet arbre précieux croît d'ailleurs spontanément dans toute l'Europe méridionale, en Portugal et en Espagne, et surtout en Estramadure, en Italie, dans la Toscane et la Calabre, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, et dans tout le nord de l'Afrique où nous avons de belles forêts, et entre autres celles de la Calle et de Bône, que les Arabes ont plusieurs fois incendiées sur certains points, nous faisant ainsi un tort considérable.

Nous exploitons le chêne-liége dans nos départements méridionaux, dans nos contrées pyrénéennes jusqu'à une altitude de 500 mètres, en Algérie et en Corse. On sème le gland ou l'on plante de jeunes arbres.

Supposons le semis : le sol est préparé ; on plante en vignes, les ceps disposés en lignes distantes de 2 mètres, et l'on sème dans les mêmes sillons, mais à un intervalle de 4 mètres, le gland mûri au dernier novembre. Chaque année, deux labours, l'un en janvier, l'autre en avril.

Vers la troisième année, les jeunes plants de semis ont atteint $0^m,50$, et offrent l'aspect d'un petit buisson. A six ans, ils ont plus d'un mètre, et on débarrasse pour la première fois la tige des branches inférieures. Cet élagage est renouvelé chaque année jusqu'à ce que la tige ait atteint $2^m,70$.

Inutile de dire que l'on supprime les sujets trop rapprochés ; il faut entre eux un intervalle de 8 mètres.

A vingt ans, les jeunes chênes atteignent 7 mètres environ. Ils sont alors couverts d'une couche subéreuse suffisamment épaisse pour qu'on puisse leur appliquer le premier écorçage, le premier démasclage.

Cette opération a lieu du 15 juillet au 15 septembre.

On pratique d'abord, à l'aide d'une petite hache, une entaille verticale, ou deux, ou trois, selon la grosseur de l'arbre, du sommet à la base de la tige, 2m,70 environ; puis deux entailles circulaires, l'une au sommet, l'autre à la base, sur tout le périmètre du tronc. Faisant alors pénétrer le manche de l'instrument, dont l'extrémité est amincie en forme de coin, on détache l'écorce avec précaution; car il s'agit de ne point endommager le liber qui recouvre les couches corticales, le *lard*, disent les gens du Midi; l'écorce ne se forme plus là où le lard a été enlevé.

Le liège de cette première tire est si grossier qu'il n'est bon qu'à brûler. Huit ou dix ans après, on renouvelle l'opération : c'est le liège des bouées. La troisième tire donne enfin le liège des bouchons.

Un arbre qu'on écorce ainsi tous les huit ou dix ans peut durer cent cinquante ans et plus. C'est à cent ans qu'il est dans toute sa beauté, dans toute la splendeur de sa fécondité ; il donne alors de 100 à 200 et 300 kilogrammes de liège ; quelques sujets en ont produit jusqu'à 440 !

Le liège est coupé en planches de certaines dimensions, 1m,05 ordinairement sur 0m,50, les plus fortes ne dépassant pas 0m,05 d'épaisseur, et ces planches sont étendues dans l'eau et chargées de poids pour être redressées. On les dispose ensuite les unes sur les autres, et on les fait sécher très-lentement, afin de conserver au liège toute sa flexibilité.

Il y a deux sortes de liège, le liège blanc et le liège noir; ils sont également bons : le premier est à nous, et le liège de Barbaste passe pour le meilleur des lièges français ; le second appartient à l'Espagne, qui estime à tel point son liège de Lérida qu'elle en défend l'exportation.



Chênes-liège des Pyrénées.

La Sardaigne, le Portugal, l'Algérie font un grand commerce de liège brut; le liège ouvré sort de l'Espagne.

Le liège est d'une incontestable utilité; s'il venait à manquer, on ne sait trop comment on pourrait le remplacer, surtout pour les bouchons, à cause de l'étonnante réduction de volume à laquelle il peut être amené. La Champagne seule emploie chaque année plus de 40 millions de bouchons de 80 à 100 francs le mille. Ces bouchons se sont d'abord façonnés à la main; on les fait aujourd'hui à la mécanique.

S'il faut en croire Beekmann, les Grecs et les Romains auraient eu l'idée des bouchons de liège; cependant l'usage ne s'en est répandu que vers la fin du XVIe siècle, en même temps qu'on a commencé à se servir des bouteilles de verre.

Mme Barbé.



Il tomba lourdement. (P. 98, col. 1.)

FRANCHISE[1]

XXIII

Asile !

La chaleur était accablante, et midi sonnait à l'horloge de l'abbaye au moment où Aimery, Agnès et la mercière arrivèrent sur la place. La place était vide ; les habitants, occupés chez eux à prendre le repas du milieu du jour, avaient soigneusement fermé leurs fenêtres et les auvents de leurs boutiques pour se garantir du soleil. Aimery mesura du regard l'espace qui le séparait de l'église du monastère, et respira : quelques pas à franchir, et Agnès était sauvée.

Tout à coup, d'une des rues étroites qui débouchaient sur la place, un homme sortit en marchant à grands pas. Il vit Aimery et l'enfant, poussa un cri de triomphe, s'élança... et Aimery, pour la première fois de sa vie, s'enfuit devant un ennemi. Il enleva Agnès dans ses bras, et, léger comme un daim poursuivi par les chasseurs, il traversa la place, rapide comme la pensée.

Dans le mur de l'église, un anneau de fer était scellé ; un anneau que la rouille n'avait pu envahir, tant il avait servi souvent. Aimery détacha de son cou les mains d'Agnès, qui s'y cramponnaient avec terreur, et y plaça l'anneau de fer. « Tenez bien l'anneau du salut, damoiselle, lui cria-t-il ; ne le lâchez pas, sur votre vie... Asile ! asile ! »

Il se retourna, car il n'était pas sûr que Thomas le Rouge, qu'il avait reconnu dans la nuit du carnage et qu'il reconnaissait encore en ce moment, respectât le droit sacré d'asile. Il tira sa dague, sa seule arme, et s'élança au-devant de l'ennemi. Celui-ci, sûr de sa force, riait et l'insultait :

« C'était donc toi, beau damoiseau, qui t'étais fait chevalier des petites filles ! Ai-je couru après vous ! ai-je cherché vos traces ! Te voilà pris ; ne fais pas l'enfant : crois-tu que j'aie peur de ta dague ? Arrière ! laisse-moi prendre la fiancée : je veux avoir part aux largesses de la noce !

— Ne la touche pas, sacrilège ! sur ta vie en ce monde et dans l'autre, ne viole pas le droit d'asile... Elle est sous la protection du monastère, sous la protection du Seigneur et de sa sainte croix !

— Assez d'enfantillages... va-t'en, ou meurs !

— A l'aide ! au secours ! à la rescousse. Chrétiens, laisserez-vous violer l'asile du Seigneur ? »

Aimery, tout en s'escrimant avec sa dague et en parant les coups de Thomas à l'aide de sa grossière tunique à capuchon dont il se servait comme d'un boucher, appelait à son aide les figures effarées qui se montraient et disparaissaient aux portes et aux fenêtres. Mais personne ne venait ; personne ne se souciait de se faire briser les os pour une cause inconnue, et les batailles dans les rues étaient d'ailleurs chose assez commune pour qu'on n'y fit pas grande attention. La mercière avait commencé par fuir en jetant de grands cris ; pourtant, quand elle vit que Thomas ne la poursuivait point, elle

1 Suite — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401 ; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

reprit un peu de courage, et se dit qu'il serait dommage de laisser tuer ce gentil écuyer et ravir cette innocente brebis par ce soudard féroce qui ne respectait ni Dieu ni ses saints. Elle revint vers le monastère, et, se glissant le long du mur jusqu'à la porte des religieuses, elle sonna la cloche pour appeler la sœur portière. La porte s'ouvrit presque aussitôt; et la mercière, profitant d'un moment où Aimery et Thomas le Rouge étaient si occupés à se porter de furieux coups qu'ils ne voyaient plus rien de ce qui se passait, enleva Agnès, dont les doigts meurtris ne pouvaient plus serrer l'anneau du salut, placé trop haut pour elle, et courut la jeter dans les bras de la religieuse. Celle-ci la reçut sans demander d'explications : ce n'était pas la première fois que le monastère s'ouvrait à une victime poursuivie. La porte se referma : Agnès était sauvée.

Mais Thomas tournait la tête vers l'église pour voir si sa proie était toujours là. Il vit la religieuse prendre l'enfant, il entendit la porte se refermer, et il jeta un cri de rage.

« Tu me le payeras! » s'écria-t-il en fondant sur Aimery.

Le jeune homme se jeta de côté, et évita le coup. Thomas revint à la charge; mais, aveuglé par la fureur, il ne vit pas la pointe de la dague que lui présentait son adversaire, et il s'enferra lui-même. Il tomba lourdement, l'injure et le blasphème à la bouche; il battit l'air un instant de ses bras, puis il se raidit et demeura immobile : il était mort.

Aimery resta debout, tout saisi de surprise, car il n'avait même pas frappé, et il s'attendait à tomber plutôt qu'à voir tomber son ennemi. Les bourgeois qui guettaient le combat, bien clos dans leurs logis, commençaient à se rassurer et à sortir de chez eux.

« Un meurtre! dit l'un.

— Non, une bataille, dit un autre.

— C'est le gros homme qui a attaqué le jouvenceau! ajouta une femme.

— Sauvez-vous, camarade! il n'aurait qu'à venir par ici des hommes d'armes du comte de Poitiers!

— L'enfant! où est-elle? cria Aimery avec désespoir.

— Dans le monastère, je l'y ai portée, répondit la mercière. Fuyez vite... Ah! voilà la milice qui vient.

— Entrez dans l'église, lui dirent quelques bourgeois : personne n'aura rien vu. »

Aimery trouva le conseil bon à suivre; les pas pesants qu'il entendait dans une rue voisine lui annonçaient l'approche de la milice, et il avait de bonnes raisons pour ne pas vouloir être pris. Il se jeta dans l'église, et courut frapper à la grille du chœur. Une femme voilée se leva derrière le rideau qui cachait aux fidèles la chapelle intérieure réservée aux religieuses.

« Qui êtes-vous et que demandez-vous?

— Je suis poursuivi, et je demande asile; j'ai un message de ma maîtresse, la noble dame de Rûlamort, pour votre sainte abbesse, la révérende mère Monique, et il faut que je le lui remette en mains propres.

— Avez-vous un signe de votre mission?

— Cette bague, que madame l'abbesse reconnaîtra. »

La religieuse étendit la main entre les barreaux, et prit la bague.

« Attendez un instant, » dit-elle, et elle disparut.

Sur la place, la milice relevait le mort.

« Un meurtre! où s'est enfui l'assassin? demandait le chef de la troupe.

— Par là, messire! » répondaient, en indiquant une ruelle, les bourgeois qui ne se souciaient pas d'être mêlés dans l'affaire.

Et, pendant que les hommes de la milice emportaient Thomas pour lui faire donner la sépulture, ou cherchaient Aimery du côté où il n'était pas allé, le jeune homme, resté dans l'église de l'abbaye, vit tout à coup une petite porte s'ouvrir dans la muraille, et il entendit une voix de femme qui lui disait : « Venez, notre mère vous attend. »

Il suivit la sœur converse dans un étroit corridor, et arriva bientôt à un vaste parloir. Cette salle était meublée comme si elle eût été destinée à des hôtes de tout rang : on y voyait de hauts fauteuils de bois sculpté, garnis de riches coussins, des escabeaux, des bancs; les murs étaient blanchis, sans tapisseries ni tentures, et aucun tapis ne couvrait les dalles. Une grande grille aux épais barreaux noirs semblait terminer un des côtés du parloir. La sœur salua profondément Aimery et se retira.

Presque au même moment, un léger bruit se fit entendre de l'autre côté de la grille, et une voix d'enfant s'écria avec un accent joyeux : « Aimery! mon chevalier!

— Vous êtes là, damoiselle, en sûreté, sous la garde de Dieu! Je suis heureux, adieu! n'oubliez pas votre mère, et priez pour elle, afin qu'elle vous revoie bientôt. »

Une petite main se glissa entre les barreaux et tira Aimery par son vêtement. Il vit alors Agnès, toute souriante, et près d'elle une femme de haute taille, enveloppée dans de longs voiles qui ne laissaient point deviner ses traits. Elle tenait à la main la bague d'Aliénor.

« Jeune homme, dit-elle, quel message m'apportez-vous de la part d'Aliénor de Maucastel?

— Celle que vous venez de nommer, révérende mère, répondit Aimery, est maintenant une triste veuve, et c'est au meurtrier de son noble époux, le sire de Rûlamort, qu'on a voulu faire épouser sa fille, la damoiselle Agnès, qui est auprès de vous. Ma noble maîtresse, comme une digne châtelaine, a résisté à l'injustice; mais son castel a été pris par trahison, et elle m'a confié sa fille, en me disant de la sauver et de l'amener près de vous. Elle savait que vous seriez pour elle une seconde mère...

— Pauvre Aliénor! murmura la religieuse. Comme sa fille lui ressemble! elle me rend tous les souve-

nirs de notre heureuse enfance... Oui, je serai sa mère... Vous êtes un fidèle et loyal serviteur, jeune homme... Retournez-vous auprès d'elle?

— Oui, madame; songez à ce qu'elle doit souffrir: elle ne sait pas si sa fille est morte ou vivante. Je chercherai à pénétrer auprès de la dame de Rûlamort; je lui dirai que sa fille grandira heureuse sous votre protection, jusqu'au jour de la justice... car il viendra! Dieu ne laissera pas à jamais l'héritage de l'orpheline entre les mains du meurtrier.

— Dieu est juste, espérons en lui! dit l'abbesse, qui enleva l'enfant dans ses bras et la serra contre son cœur. Dites à ma chère Aliénor que j'aimerai sa fille, que je l'ai aimée dès que je l'ai vue, sans savoir le nom de cette fugitive que le monastère venait de recueillir... Adieu! messire Aimery, puisque tel est votre nom; je me le rappellerai comme le nom d'un homme de cœur.

— J'ai un autre dépôt à vous remettre, révérende mère; cette escarcelle, où se trouvent les joyaux et l'or de ma noble maîtresse. Je n'en ai distrait que ce qu'il fallait pour payer nos hôtes.

— Les joyaux pareront Agnès, quand elle rentrera dans le château de ses aneêtres, dit l'abbesse. Venez, ma fille, et dites adieu au seigneur Aimery.



Aimery chanta. (P. 102, col. 1.)

— Aimery! Aimery! s'écria Agnès en pleurant. Ne me quittez pas, Aimery! Où allez-vous?

— Je vais chercher votre mère, damoiselle; ne pleurez pas; nous nous reverrons, je vous en donne ma foi. »

Et Aimery, tout ému, regarda d'un œil humide l'abbesse emporter la petite fille qui sanglotait sur son cœur. Quand l'enfant eut disparu, le jeune homme se sentit triste, plus qu'il ne l'avait jamais été depuis le jour où il s'était trouvé dans sa pauvre maison dévastée, seul auprès de son père mort. Ces heures de fuite et de péril, où il avait été le seul protecteur d'Agnès, où il avait dû la bercer dans ses bras comme une mère, veiller sur elle, trembler pour elle, et enfin exposer sa vie pour elle dans un combat inégal, l'avaient attaché à l'enfant par des liens si doux et si forts, que le monde lui semblait vide, sans cette petite fille de neuf ans. Il restait immobile au milieu du parloir, regardant toujours cette grille derrière laquelle il n'y avait plus rien, lorsque la sœur converse qui l'avait introduit revint le chercher. Elle le conduisit à un autre petit parloir, situé tout près de la porte d'entrée, où la cellerière recevait les étrangers pour les affaires du monastère. La cellerière lui remit une bourse, l'engageant de la part de l'abbesse à se procurer des habits et des armes pour son voyage; et elle lui indiqua un honnête marchand qui le servirait avec probité. Puis Aimery quitta le monastère de Sainte-Croix. La place était vide, les bourgeois s'étaient dispersés, la milice était partie, emportant le corps de Thomas le Rouge; un petit espace de terrain piétiné et marqué de quelques taches de sang rappelait seul le combat qui venait d'avoir lieu. Le jeune homme s'éloigna rapidement, et deux heures après il quittait Poitiers, vêtu pardessus son haubergeon d'une tunique et d'un manteau, bien armé, et muni de toutes les indications nécessaires pour regagner les environs de Rûlamort.

Tout en cheminant, Aimery roulait dans sa tête une foule de réflexions et de projets. Le chagrin qu'il avait ressenti en se séparant d'Agnès s'était dissipé; et malgré les tristes événements des derniers mois, malgré sa pitié pour sa maîtresse, veuve, vaincue et privée de son enfant, le sentiment qui dominait en lui, c'était la joie, la joie de la jeunesse qui se sent libre et forte, et qui se met en marche dans la vie sans crainte et sans remords. Il avançait à grands pas dans la campagne verte, aspirant l'air vivifiant, heureux de sentir le ciel bleu au-dessus de sa tête, d'entendre chanter les oiseaux et bourdonner les insectes; et, sans qu'il les cherchât, cent refrains de canzones et de sirventes lui revenaient en mémoire. Puis, revenant à des pensées plus sérieuses, il faisait ses plans d'avenir. Il était écuyer, maintenant; que ce serait beau de faire la guerre, non plus comme le pauvre Aimery, mais comme le sire de Valpierreuse! Valpierreuse était, à la vérité, une pauvre seigneurie; mais un brave combattant ne pouvait-il pas s'enrichir à la suite d'un chevalier de renom? Bertrand de Born, un jour, lui avait offert sa protection; il irait trouver Bertrand de Born! A la vérité, il ne savait pas où le trouver; mais il le chercherait à travers le monde... Il touchait à ses dix-

sept ans ; dans quatre ans, si Dieu lui venait en aide, il pourrait être chevalier ! D'ici-là, il fallait qu'il reconquît Franchise. Le sire de Rûlamort l'avait laissé échapper de sa main mourante. Qui la retenait, à présent? Quelque brave chevalier l'avait-il trouvée ? la portait-il à son côté et la faisait-il flamboyer dans la bataille? Si cela était, quand Aimery serait devenu riche, il irait trouver le chevalier et lui offrirait tous ses trésors pour la rançon de Franchise. Nul chevalier digne de ce titre ne pourrait refuser de rendre au fils l'œuvre bien-aimée de son père ; Aimery redeviendrait le maître de Franchise. Alors, quel beau renom il saurait lui faire ! Il rêvait pour elle une gloire égale à celle de Durandal, l'épée de Roland, ou de Joyeuse, l'épée de Charlemagne : au moins, si le sort ne le favorisait pas assez pour faire de lui un homme célèbre, il était bien résolu à être un chevalier preux et loyal, et à ne tirer jamais Franchise que pour le droit et la justice. Et ses pensées s'arrangeaient dans sa tête en stances sonores, où il parlait à son épée, où il lui disait :

« Toi, Franchise, ma bonne épée solide et brillante, sois toujours digne du nom que mon père a gravé dans ton acier sans tache. Sois l'appui des innocents, la terreur des méchants et des lâches ; et quand on te couchera, compagne fidèle, près de ton maître trépassé, si l'ange du Seigneur t'interroge, réponds-lui fièrement : « Je n'ai jamais forfait au » devoir ni à l'honneur, je n'ai jamais été souillée » par une seule goutte de sang innocent : laisse-moi » entrer au saint lieu, et briller près du glaive de » l'archange saint Michel, le champion du Seigneur ! »

Mais si quelque traître, si Jehan de Rochaigué avait ravi la bonne épée? Jehan la connaissait bien ; il pouvait l'avoir prise, autant pour sa beauté que par haine pour le fils du batteur de fer. Alors, pauvre Franchise, combien elle aurait besoin d'être purifiée, après avoir demeuré dans ces mains indignes ! Jehan ne la portait point encore : c'était une épée de chevalier. Mais le sire de Rochaigué aurait pu la porter, et Aimery ne l'avait point vue entre ses mains. Où donc était-elle ?

Le plus pressé, après tout, ce n'était pas de retrouver Franchise ; c'était de rassurer la dame de Rûlamort sur le sort d'Agnès. Mais était-ce bien à Rûlamort qu'il fallait aller chercher la châtelaine? Puisque les ennemis s'étaient emparés du castel, la dame devait être en leur pouvoir : l'avaient-ils gardée prisonnière dans son propre domaine, ou l'avaient-ils emmenée à Rochaigué, à Maulignage, ou dans quelque forteresse du comte de Poitiers? Il fallait tâcher de le savoir, et Aimery se promit d'être prudent, d'errer aux environs du château, de questionner les vassaux fidèles ; quand il connaîtrait la retraite de dame Aliénor, il ne s'agirait plus que d'y pénétrer... Un autre eût jugé que c'était là le plus difficile ; mais Aimery, avec l'audace de son âge, ne pensait pas ainsi.

En attendant qu'il rejoignît dame Aliénor, il fallait d'abord qu'Aimery trouvât un gîte pour la nuit. Il n'avait point voulu acheter un cheval, pensant que ce serait peut-être un embarras de plus en certaines occasions : un homme à pied passe souvent là où ne passerait pas un homme à cheval ; mais à pied, il allait moins vite, et même, sans se l'avouer, il commençait à être un peu las. La nuit venait ; Aimery se disait que sans doute il s'était trompé de chemin, car il aurait dû être déjà arrivé au village où il comptait passer la nuit, sur les indications du marchand. Mais la nuit n'était pas froide, il n'y aurait pas grand mal à la passer à la belle étoile, bien enveloppé dans un manteau, après avoir soupé d'un pain emporté de Poitiers par précaution.

XXIV

Le lai de la petite colombe.

Aimery cherchait des yeux une bonne place sous un arbre, où la mousse et l'herbe fussent bien épaisses et bien douces, lorsqu'un bruit qu'il entendit vers la gauche attira son attention. Il n'eut pas besoin d'écouter longtemps pour comprendre ce qui se passait : on se battait, et Aimery, oubliant les raisons qu'il avait de se tenir coi, s'élança à toutes jambes vers le lieu du combat. En quelques enjambées il y fut, malgré les ronces, les pierres et les vieilles souches qui le faisaient trébucher ; et, la dague à la main, il se jeta dans la mêlée, ne prenant que le temps de voir quel était le côté le plus faible.

Ce fut vite vu. Deux hommes, des voyageurs sans doute, descendus des chevaux qui portaient leurs personnes et leurs bagages, tâchaient de défendre leur bien contre quatre ou cinq brigands armés jusqu'aux dents, le pot de fer en tête : c'était quelque débris des compagnies de routiers du roi Henri, qui trouvaient parfois plus à leur gré de se débander et de rester en arrière pour faire la guerre à leur profit, que de courir les hasards des grandes batailles. Aimery fondit sur eux comme un diable, en criant de toutes ses forces : « A la rescousse ! Franchise ! Dieu aide Valpierreuse ! » Si bien que les routiers, trompés par l'obscurité, crurent avoir affaire à toute une troupe. Ils frappèrent encore quelques coups au hasard ; bientôt ceux qui s'étaient rencontrés avec la dague d'Aimery se retirèrent en chancelant et disparurent entre les arbres : les autres ne tardèrent pas à les suivre.

Ce fut alors seulement qu'Aimery songea à regarder ceux à qui il avait prêté main-forte. L'un était un homme déjà âgé ; l'autre, plus jeune, tout défaillant, se pâmait dans les bras de son compagnon. Tous deux avaient des manteaux de voyage ; mais un rayon de lune qui perça les nuées fit voir à Aimery, sous le manteau dont il aida à dépouiller

le blessé, le costume élégant, aux vives couleurs, que portaient les jongleurs et les troubadours.

« Bernard, mon pauvre Bernard ! disait le plus âgé des deux trouvères, reviens à toi, mon ami... un peu de courage encore... nous avons trouvé un champion... Bernard, l'hôtellerie est tout près, nous allons t'y porter... on pansera tes blessures... soulève-toi seulement un peu, mon pauvre Bernard ! »

Mais Bernard avait glissé des bras de son ami sur la terre où il restait étendu. Il balbutia quelques mots, où tout ce qu'on put saisir fut : « Une messe pour le repos de mon âme ; » et il se tut pour toujours. Son compagnon eut beau l'appeler, le secouer, il ne bougea plus.

« Pauvre garçon ! te voilà donc muet, toi qui chantais mieux que le rossignol au printemps ! dit son compagnon désolé. Pardon, messire, si je ne vous ai pas encore remercié... Si Dieu et nos saints patrons vous eussent envoyé à notre secours un instant plus tôt, mon brave Bernard serait encore en vie... Il s'est mis au-devant des coups, parce qu'il était plus jeune que moi. . et ils l'ont tué, les chiens maudits !.. Peut-on vous demander qui vous êtes, messire? Moi, je me nomme Arnauld le Rimeur, et je suis maître en la gaie science. Bernard était mon meilleur élève, et je l'emmenais avec moi dans les châteaux. Comment vais-je faire à présent?



Il enleva Agnès dans ses bras. (P. 97, col. 1.)

— Je connais votre haute renommée, sire Arnauld, et je suis prêt à vous rendre service selon mon pouvoir. Mon nom est Aimery; je vous dirai un peu plus tard où je vais.... Vous parliez d'une hôtellerie tout à l'heure : ne serait-il pas bon de nous y rendre? Votre ami n'est peut-être qu'évanoui? »

Arnauld le Rimeur secoua la tête ; pourtant il aida Aimery à soulever le corps de Bernard, et le cortège funèbre prit le chemin de l'hôtellerie.

L'hôtellerie était précisément dans le village que cherchait Aimery ; seulement il s'était trompé de route et s'était trop écarté vers la droite. Maintenant, au lieu d'y arriver seul, il y entrait avec deux jongleurs, un vivant et un mort ; car Bernard était bien mort, et l'hôtelier, après l'avoir examiné, ne trouva rien de mieux à faire pour lui que d'appeler un prêtre qui le veillerait en priant dans une salle basse où on le plaça. Les chevaux furent conduits à l'écurie, et Aimery et Arnauld, après avoir soupé, allèrent partager un vaste lit, où il y aurait encore bien eu de la place pour trois ou quatre voyageurs.

Le lendemain, après avoir déposé en terre sainte le corps du pauvre Bernard, Arnauld et Aimery quittèrent l'hôtellerie. Arnauld se lamentait très fort de la perte de son compagnon. Il n'était plus jeune et n'avait plus guère de voix ; il avait appris à

son élève tous les sirventes et toutes les chansons d'amour qu'il savait, et à eux deux, quand ils chantaient ensemble, ils savaient charmer les belles dames; mais à lui seul, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de conter quelques lais, qu'on écoutait sans doute avec plaisir, mais qui ne remplaçaient pas le chant. Sa bourse était légère : comment ferait-il pour arriver jusqu'à Carcassonne où était sa maison, et où il trouverait des chanteurs capables de remplacer Bernard?

Quand il en fut là de ses plaintes, Aimery l'interrompit.

« Sire Arnauld, lui dit-il, je sais un peu chanter : si je pouvais remplacer le défunt, je vous accompagnerais volontiers jusqu'à Carcassonne; j'ai justement envie d'aller de ce côté-là.

— Vous savez chanter? Essayons un peu. Connaissez-vous le lai du *Prisonnier?* le sirvente du *Pas d'Armes du Chevalier Noir?* la canzone de la *belle Ermessinde?*

— Je les connais, et bien d'autres. Avez-vous une viole ou un rebec? Jouez, je vais chanter. »

Le vieux Arnauld ne se le fit pas répéter, et au bout de deux couplets, il se jeta dans les bras d'Aimery, riant et pleurant de joie, et déclarant qu'il n'avait jamais rencontré de meilleur chanteur. Le pauvre Bernard était déjà oublié.

Dans la première grotte qu'on rencontra, Aimery changea ses vêtements contre un costume de jongleur, une gaie tunique bleue, garnie de frézeaux, avec de longues manches pendantes, un bonnet de soie et de vair, orné d'une aigrette de plumes de héron, et un manteau de drap gris, doublé de cendal de couleur vermeille. Il plia soigneusement ses autres vêtements, pour les reprendre plus tard; mais il eut soin de garder ses armes, qu'il dissimula de son mieux dans les plis de sa tunique et de son manteau. Ainsi accoutré, Aimery avait tout à fait bon air, et le vieux Arnauld lui assura qu'il ne pouvait manquer d'être bien venu des dames.

Mais Aimery avait en tête tout autre chose que le chant des lais et des sirventes. Partout où il s'arrêtait avec Arnauld, il s'informait des événements et surtout des faits de guerre qui s'étaient passés depuis peu; et le vieux Arnauld s'inquiétait et le tançait, disant qu'il était malsain à de pauvres troubadours de s'occuper de telles affaires. Aimery le laissait dire, et à force de questions, il arrivait à se faire raconter le siège et la prise du château de Rûlamort, et la rage des assiégeants, quand la noble dame Aliénor leur avait déclaré que sa fille était à l'abri de leurs poursuites. Aimery avait peine à se contenir, en apprenant que Jehan de Rochaigué avait porté la main sur sa noble maîtresse et qu'il avait frappé le père Odon au visage; pourtant il se taisait, espérant toujours qu'on lui dirait ce qu'était devenue la châtelaine. Mais personne n'en savait rien : ce qu'on savait seulement, c'était que son suzerain l'avait emmenée prisonnière. Quelques-uns disaient qu'une fois la guerre finie, le comte de Poitiers ferait juger par ses pairs la dame de Rûlamort comme coupable de rébellion; d'autres prétendirent que le sire de Rochaigué l'avait enfermée dans un cachot de son castel, où elle vivait de pain et d'eau; tous plaignaient la vertueuse et noble dame et maudissaient ses persécuteurs.

Arnauld, qui ne savait point quel intérêt Aimery prenait à la châtelaine de Rûlamort, regretta seulement que cette noble dame ne fût plus maîtresse dans son castel, où elle aurait sans doute bien accueilli et bien récompensé les deux troubadours; et il s'informa des châteaux voisins et des seigneurs qui les habitaient, pour savoir s'il lui serait avantageux de s'y présenter. Mais presque tous les seigneurs étaient absents; les uns avaient suivi l'armée de la ligue, les autres celle du comte de Poitiers, et beaucoup de nobles dames, affligées de l'absence de leurs maris, refusaient tout plaisir et n'ouvraient point aux chanteurs la porte de leur castel. Arnauld dut passer sans s'arrêter devant Rochaigué; il n'y demeurait point de châtelaine, et les seigneurs venaient, lui dit-on, de s'emparer d'une forteresse ennemie où ils s'étaient installés, après en avoir chassé la maîtresse, dame Aliénor, qui avait défendu son castel contre eux et contre son suzerain.

Ainsi Jehan était à Rûlamort, l'insolent, assis à la place du loyal seigneur qu'il avait trahi et assassiné! Aimery eut un instant l'envie de pénétrer jusqu'à lui, n'importe comment, et de lui planter son poignard dans le cœur, de la part de sire Hugues; mais il songea à Aliénor qui pleurait sa fille, et il entraîna le vieux Arnauld d'un autre côté. Maulignage n'était qu'à trois journées de marche, du côté du sud; là, on apprendrait peut-être ce qu'était devenue la prisonnière.

Le castel paraissait en liesse lorsque les deux troubadours se présentèrent devant ses murs. Ils furent accueillis avec des transports de joie. « Soyez les bienvenus, leur dirent les serviteurs; le seigneur baron célèbre sa victoire sur les rebelles du Poitou; il a pris le castel de Rûlamort et emmené la châtelaine prisonnière. Entrez, vous serez richement récompensés. Il n'y a pas de belle fête sans musique et sans chant, et votre arrivée est un bon présage. »

Aimery sentait son cœur sauter dans sa poitrine, pendant qu'il montait le grand escalier pour se rendre à la salle du festin. Les rires des convives, leurs cris de joie, arrivaient jusqu'à lui avec le fumet des mets et le cliquetis des hanaps et des vaisseaux d'argent : les vainqueurs se réjouissaient, et la triste prisonnière, enfermée seule dans quelque chambre écartée, quelque sombre cachot peut-être, pleurait sa défaite! Aimery tremblait de fureur; le vieux Arnauld crut qu'il avait peur de paraître devant une si brillante compagnie, et il lui murmura dans l'oreille : « Ne va pas te troubler,

tous ces seigneurs-là ne connaissent rien à la gaie science, ils ne sont pas difficiles à contenter. » Puis il poussa la porte de la salle et entra.

La salle était large et haute, et toute illuminée par des torches, des lampes, des flambeaux. Une grande table en fer à cheval, d'un travail précieux, était couverte d'une jonchée de roses, et les convives rangés à l'entour, chevaliers, belles dames et damoiselles, devisaient gaiement, parlant du dernier tournoi, des derniers faits de guerre, de la victoire du baron, de la belle ordonnance de son festin, de la beauté de telle dame ou du riche costume de telle autre. Les pages et les varlets allaient et venaient, remplissant les coupes, portant les plats énormes, découpant la venaison et servant les convives. Aimery parcourut toute la salle d'un coup d'œil : Aliénor n'y était pas.

« Monseigneur, dit l'intendant du baron, qui introduisait les chanteurs, voici deux habiles troubadours qui viennent tout exprès pour embellir votre fête par leur chant et leur musique. Vous plairait-il de les entendre ? »

Le baron de Maulignage salua et regarda les troubadours.

« Ils sont les bienvenus, dit-il ; mais je sais qu'un chanteur n'a point de voix, quand il a le ventre vide. Donc, brave Gamond, emmène ceux-ci aux cuisines, et fais-leur faire bonne chère ; tu nous les ramèneras après le festin, dans la salle d'honneur. »

Toute la table applaudit aux paroles du baron, et Gamond, l'intendant, emmena les chanteurs. Arnauld trouvait que tout se passait très-bien; il s'assit avec empressement près d'une table et se mit à déguster avec délices les mets exquis qu'on lui servait.

Aimery, lui, écoutait plus qu'il ne mangeait. Un jeune page, qui portait un plateau vide, s'arrêta près de lui.

« Hé! maître-queux! cria-t-il, avez-vous quelque chose de bon à me donner pour la dame ?

— Tout est bon, messire Loys, tout est parfait, répondit le maître-queux avec importance. Tenez, voici un morceau de venaison, une part de galimafrée, une sauce cameline, comme le roi n'en a peut-être jamais mangé ; je vous mets aussi des fruits plus parfumés que des roses, et des gâteaux et des confitures dignes d'une princesse. Si cela ne rend pas l'appétit à la pauvre dame, je ne sais plus que lui servir.

— Ce n'est pas un jour comme celui-ci qu'elle peut avoir le cœur en joie et manger de bon appétit », répondit le page d'un air de pitié. Il emporta avec précaution le plateau chargé du repas de « la dame » ; et Aimery le suivit des yeux par la porte restée ouverte, pour savoir vers quelle partie du château il se dirigeait.

Quelque temps après, Gamond vint chercher les troubadours, et les conduisit dans la salle d'honneur. Un murmure flatteur accueillit l'entrée d'Aimery ; comme le vieux Arnauld le lui avait prédit, sa bonne mine le faisait bien venir des dames. Mais il ne les voyait point, toutes ces fières beautés qui lui souriaient. Tout au fond de la salle, sur l'estrade réservée aux maîtres du logis, il venait d'apercevoir une pâle figure, plus pâle et plus triste que jamais, presque cachée dans ses longs voiles de veuve... Elle était là! et si le baron de Maulignage la retenait prisonnière, au moins avait-il pour elle les égards dus à sa qualité et à ses malheurs ; elle était assise au même rang que les filles de son suzerain, et c'était bien à elle, sans doute, que le page avait porté des mets choisis... Le baron respectait sa captive, et il l'avait mise à l'abri des mauvais traitements que ne lui eût pas épargnés le sire de Rochaiguë.

Arnauld le Rimeur fit résonner les cordes de son rebec, et il commença à chanter. Aimery le soutint chantant d'abord faiblement : il voulait que dame Aliénor le reconnût peu à peu. En effet, aux premiers accents de cette voix, elle releva la tête et écouta : ses yeux s'animèrent, et ses mains, en s'agitant sous son voile, trahirent son émotion. Mais Aimery fut seul à s'en apercevoir ; les autres, tout occupés des chanteurs, ne faisaient point attention à la prisonnière. Le jeune homme, sûr d'être reconnu, déploya toute sa voix ; et les applaudissements de toute la salle saluèrent la fin de son chant. Il eut alors à satisfaire les amateurs de musique qui se trouvaient là ; l'un lui demandait telle canzone, l'autre tel sirvente en renom. Enfin une des filles du baron, assise près de dame Aliénor, lui demanda « s'il n'avait point composé quelque chanson nouvelle » et Aimery, tout joyeux, lui répondit :

« Damoiselle, j'en ai composé une en effet, et personne ne l'a encore entendue. Je vous la chanterai, pour un sourire de votre belle bouche et un regard de vos beaux yeux. »

La damoiselle Alix rougit en souriant et pensa que ce jeune troubadour devait avoir fréquenté de nobles compagnies, puisqu'il savait si bien parler aux dames. Et Aimery chanta, en regardant, non pas la belle Alix, mais la prisonnière assise auprès d'elle :

« *Le lai de la petite colombe.*

» La dame est assise auprès de sa fenêtre, elle écoute le vent qui mugit et la tempête qui brise les grands arbres. Le ciel est noir, et elle le regarde tristement à travers les barreaux. Elle a des larmes plein les yeux, des larmes plein le cœur ; elle songe à sa petite colombe blanche.

» Un page passe en bas de la tour, un jeune page qui porte aigrette à son bonnet et chaîne d'or à son cou : il lève les yeux et voit la dame qui pleure. « Dame, qu'avez-vous? Et la dame lui répond : — Bel ami, voilà un, deux, trois, quatre, cinq journées qu'elle est partie ; la tempête l'a chassée loin de

moi, et jamais je ne la reverrai plus, ma petite colombe blanche! »

« Le page sourit. — « Consolez-vous, dame, et essuyez vos beaux yeux; votre colombe n'est point perdue. Elle a ouvert ses ailes et s'est envolée bien loin; elle a trouvé un doux nid où ni le milan ni l'épervier ravisseur ne pourront jamais l'atteindre. Et quand la tempête sera passée, quand le soleil rira de nouveau dans le ciel, à tire-d'aile elle reviendra vers vous, votre petite colombe blanche! »

En achevant, Aimery se retourna vers la damoiselle Alix. Alix ne marchanda point au chanteur son regard ni son sourire; elle y ajouta même une belle agrafe qu'elle détacha de son manteau. Et quand l'heure du repos fut venue et que les troubadours durent se retirer, Aimery et son compagnon, faisant le tour de la noble compagnie, reçurent des seigneurs et des dames une foule de dons précieux; leur escarcelle en était pleine. Arrivé devant Aliénor, Aimery s'arrêta; la prisonnière avait étendu la main vers lui.

« Gentil chanteur, lui dit-elle, je suis pauvre et n'ai rien à vous donner; mais si vous avez le cœur noble, vous aimerez à vous rappeler que vous avez donné un instant de joie à une infortunée, et ce gage vous sera aussi précieux qu'une chaîne d'or ou un collier de perles. »

Elle tendait à Aimery un coin de son voile noir, qu'elle venait de déchirer. Le jeune homme mit un genou en terre devant elle pour le recevoir; et, en s'inclinant pour baiser la main d'Aliénor, il put lui dire tout bas :

« L'abbesse a promis d'être une mère pour elle. »

A suivre. Mme C. Colomb.

HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

LA VILLE AUX SEPT COLLINES

Je connais au moins sept récits concernant la fondation de Rome; ils sont absolument différents l'un de l'autre, cela va sans dire, et chacun des auteurs prétend que le sien est le seul exact. Nous n'en croirons aucun. Nous admettrons que le fondateur de Rome fut Romulus, sans nous inquiéter de savoir si notre héros était fils de Lavinie et d'Énée, de la Troyenne Roma ou de la vestale Rhéa Sylvia.

Tous les auteurs s'accordent cependant sur un point: Romulus et son frère jumeau Rémus auraient été abandonnés dans un berceau au courant du Tibre, comme le fils de Jocabed, Moïse, avait été abandonné sur le Nil; ils furent recueillis par le berger Faustule et sa femme Acca-Laurentia. On dit que Romulus fut allaité par une louve, et j'avais compris autrefois qu'il s'agissait bien réellement de la femelle d'un loup; la vérité est que la femme de Faustule avait un troisième nom, *Lupa* (louve), et que ce nom a provoqué la confusion dont je parlais. En l'honneur de la nourrice de Romulus, on célébrait tous les ans, le 30 avril, des fêtes appelées *Larentales*; le prêtre de Mars lui offrait des libations de vin et de lait.

On dit que Romulus et Rémus, ayant appris le secret de leur naissance, rendirent à leur aïeul, Numitor, le trône d'Albe dont il avait été dépossédé, puis se rendirent dans le Latium pour fonder une colonie. Nous avons déjà dit, dans une précédente causerie, que le dieu Saturne s'était réfugié dans les États du roi Janus, qui depuis s'appelèrent Latium (du mot latin *latere*, se cacher).

Donc, les deux frères arrivèrent dans le Latium et trouvèrent un vaste terrain entouré de montagnes: c'est en cet endroit qu'ils résolurent de fonder une ville. On sait comment, dans un mouvement de colère, Romulus tua son frère Rémus qui avait franchi un fossé contrairement à son ordre. Le meurtrier, accablé de remords, institua des cérémonies appelées *Rémuries*, qui avaient lieu tous les ans, le 9 mai, dans le but de se délivrer du fantôme de son frère qui se présentait sans cesse devant lui. Voici, d'après de vieux auteurs, en quoi consistaient ces cérémonies : Les Rémuries duraient trois jours; les sacrifices avaient lieu pendant la nuit. Tous les temples des dieux étaient fermés. Pour exorciser les fantômes, le sacrificateur, nu-pieds, « faisait avec la main, dont les doigts étaient joints au pouce, un signe, en jetant la main en avant comme pour chasser les fantômes. Il se lavait ensuite les mains dans de l'eau de fontaine, puis mettait des fèves noires dans sa bouche et les jetait derrière lui en disant : « *Par ces fèves*, je me délivre moi et les miens. » Cette conjuration se faisait au bruit d'un charivari de poêles et de vases d'airain, pendant lequel on faisait la prière aux Rémures ou fantômes de se retirer et de laisser les vivants en paix. »

Les fondations de Rome furent creusées le 21 avril de l'an 753 avant Jésus-Christ, le jour consacré dans le Latium à la déesse Palès, protectrice des bergers et des troupeaux. Ce jour-là, on offrait à la déesse du lait, du vin cuit, du millet; on purifiait les bergeries; les paysans eux-mêmes se purifiaient « avec des parfums mêlés de sang de cheval, de cendres d'un jeune veau consumé dans le feu et de tiges de fèves ». Ces fêtes s'appelaient *Palilies* ou *Paliliennes* (Palès). C'est ce jour-là qui fut choisi pour célébrer la nativité de Rome. Des temples avaient été élevés à la ville ainsi personnifiée; dans les fêtes qui avaient lieu en l'honneur de Rome naissante, on excluait tout sacrifice sanglant, « ces jours-là devant être d'une grande pureté et conséquemment non souillés de sang ». Les compagnons de Romulus qui vinrent habiter la ville nouvelle étaient sans doute le *Printemps*

1. Voy. vol. XIII, page 366; vol. XIV, page 30.



Le mont Palatin, à Rome. (P. 106, col. 1.)

sacré d'Albe. On appelait *Printemps sacré* une émigration de jeunes gens qui avaient été voués dès leur naissance à une divinité, et qui, à l'âge de vingt ans, devaient aller coloniser de nouveaux pays. C'est ainsi, par exemple, que, pendant une épidémie, les Samnites avaient consacré à leur dieu de la guerre, Mamers, tout ce qui naîtrait au printemps suivant. Les animaux nés à cette époque furent mis à mort, et les enfants furent condamnés à quitter le pays dès leur vingtième année. Ces jeunes gens, consacrés à Mamers, conservèrent le nom de *Mamertins*. Les Samnites eux-mêmes, ainsi que les Lucaniens et les Picentins, devaient leur origine à un Printemps sacré des Sabins.

Le Rome de Romulus fut bâtie sur la colline appelée mont Palatin ; cette colline était fermée dans une espèce de carré de 400 mètres de côté, limité par un fossé qu'avait tracé le soc d'une charrue. Telle était la Rome première, renfermant 3000 hommes dans ses murs. On nous dit que le mont Palatin, le berceau de Rome, dut son nom à un peuple, les Pallantes, qui l'avait habité autrefois. Ce qui est certain, c'est que cette colline était placée sous la protection de la déesse Palatua, à laquelle on offrait des sacrifices appelés *Palatualia*. C'est sur le mont Palatin, la plus élevée des sept collines de Rome, qu'étaient célébrées les fêtes de Mars, ainsi que les jeux institués en l'honneur d'Auguste (jeux palatins).

Le 15 février de chaque année, on célébrait à Rome la fête des *Lupercales*, établie par Romulus et Rémus en l'honneur de la louve qui les avait nourris. Nous avons expliqué d'où venait ce nom de *louve*. Les pontifes spéciaux, les luperques, presque nus, frottés d'huile, se rendaient dans une grotte située au pied du mont Palatin, et qui avait, dit-on, servi de tanière à la louve qui allaitait Romulus. Dans cette grotte avaient lieu des sacrifices ; le couteau teint du sang des victimes était essuyé avec un morceau de laine qui avait été trempé dans du lait.

Je ne puis que rappeler sommairement les premières guerres de Romulus contre les Sabins, l'enlèvement des Sabines ; la paix conclue entre les deux peuples, la royauté de la ville nouvelle fut partagée entre les deux chefs, Romulus et Tatius. Mais la ville était trop étroite pour contenir les deux peuples ; on fit une nouvelle enceinte, comprenant une seconde colline qui s'appelait d'abord mont Saturnin, et qui prit ensuite le nom de *mont Capitolin*.

Cette colline avait été à l'origine consacrée au dieu du Temps, à Saturne ; un temple avait été élevé par Romulus en l'honneur de ce dieu, et comme le règne de Saturne en Italie avait été un véritable âge d'or, et que les vols en particulier avaient été absolument inconnus, c'est dans le temple de Saturne qu'était déposé le trésor public. Pour attirer les peuples voisins dans son nouveau royaume, Romulus ouvrit sur le mont Saturnin un asile, dans lequel se réfugièrent bientôt tous ceux qui avaient intérêt à se dérober à la justice de leur pays. On créa une divinité nouvelle, le dieu *Asileen*.

On raconte que pendant la guerre de Romulus contre les Sabins, une femme, Tarpéia, fille du gouverneur romain, ouvrit aux ennemis les portes de la ville. Elle avait demandé pour prix de sa trahison « ce que les soldats sabins portaient au bras gauche » ; elle entendait par là les bracelets d'or qui couvraient les bras de ces guerriers. Quand les Sabins entrèrent dans la ville, le roi et les soldats jetèrent à Tarpéia non-seulement leurs bracelets, mais leurs boucliers, et la malheureuse périt étouffée sous ce poids. Elle fut enterrée sur le mont Saturnin, dont une partie s'appela dès lors : Roche tarpéienne.

Le mont Saturnin avait deux mamelons ; on construisit sur l'un une forteresse, sur l'autre un temple consacré à Jupiter. La légende rapporte qu'en creusant les fondations du temple, on trouva une tête humaine portant inscrit sur son front le nom de *Tolus*. Il n'en fallait pas davantage pour conjecturer que Rome serait la *tete* des nations, et l'on donna au mont Saturnin, également appelé Tarpéien, le nom de *Tete de Tolus*, *Caput Toli*, Capitolin. Déjà pour construire ce temple on n'avait pas pu enlever les statues du dieu Terme, dieu des limites, et de la déesse de la Jeunesse ; on en avait conclu que la jeunesse de Rome serait éternelle, et que ses limites ne seraient jamais franchies. Ce fut le roi Tarquin (l'Ancien) qui fit bâtir le temple de Jupiter pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait dans une bataille contre les Sabins ; Jupiter prit dès lors le nom de *Capitolin*.

On avait alors une singulière manière de compter les années. Tous les ans on enfonçait un clou dans le temple de Jupiter Capitolin ; autant de clous, autant d'années écoulées depuis la fondation de Rome. Ajoutons que cette cérémonie avait encore ce second but de calmer la colère des dieux ! Signalons enfin les jeux Capitolins, célébrés tous les ans, le 13 février, en l'honneur de Jupiter qui avait sauvé le Capitole de l'invasion des Gaulois.

Sous le règne de Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, une guerre fut entreprise contre Albe. On connaît l'histoire du combat des Horaces et des Curiaces, qui eut pour résultat la défaite d'Albe. Les Albains vaincus vinrent s'établir à Rome, et le roi Tullus dut agrandir la ville en réunissant une troisième colline : le mont Cœlius, qui s'appelait encore *Querquetulanus*, parce qu'il était couvert de chênes (*quercus*, chêne). C'est sur le mont Cœlius que se trouvaient les bois consacrés à la déesse Strenua ; on sait que les branches d'arbres de ces bois sacrés, donnés en présent au renouvellement de l'année, furent l'origine des étrennes.

Le 1er juin de chaque année, on faisait sur le mont Cœlius des sacrifices à la déesse *Carna*, qui présidait au cœur, au foie, aux entrailles du corps humain ! Elle était aussi la déesse des gonds de portes ! ! « On offrait à la déesse de la bouillie faite avec du lard et de la farine de fève ; d'où le nom de *Fabaria*

donné à cette cérémonie. » On assure que le nom de cette colline, Célius, est celui d'un général étrurien qui s'y était établi avec ses troupes.

On ne sait pas exactement si ce fut le roi Numa ou le roi Servius qui agrandit Rome en faisant rentrer le mont Quirinal dans la ville. Les uns prétendent que le nom de cette colline lui fut donné, parce que Tatius, roi des Sabins, était venu l'habiter avec ses Quirites ; d'autres font remarquer que Romulus s'appelait encore Quirinus, et que Numa avait fait construire un temple sur cette colline en l'honneur du fondateur de Rome. Des fêtes spéciales, appelées Quirinales, avaient lieu le 13 des calendes de mars, c'est-à-dire le 17 février.

Sous le règne d'Ancus, successeur de Tullus Hostilius, les deux monts Aventin et Janicule furent compris dans Rome. C'est sur le mont Aventin que Rémus avait été enterré ; c'est là que se trouvait le tombeau du roi d'Albe Aventinus, qui paraît avoir donné son nom à la colline. C'est sur le mont Aventin qu'on célébrait chaque année, le 5 juillet, la fête du *Poplifuge* (fuite du peuple), en souvenir de la retraite du peuple romain sur cette colline, après la prise de Rome par les Gaulois.

Le mont Janicule était consacré à Janus, le dieu aux deux visages, qui était représenté, dit l'historien Macrobe, ayant le nombre 300 inscrit dans la main droite et le nombre 65 inscrit dans l'autre, c'est-à-dire montrant les 365 jours de l'année. J'ajouterai qu'au delà de la porte du Janicule, il y avait douze autels érigés à Janus, probablement à cause des douze mois de l'année. Une particularité concernant cette colline : elle se trouvait sur la rive droite du Tibre, tandis que les autres étaient sur la rive gauche ; aussi, lorsque le roi Ancus eut fait rentrer cette colline dans l'enceinte de Rome, il fit construire un pont appelé Sublicius, qui la relia au centre de la ville.

Le roi Servius Tullius ajouta enfin le mont Esquilin, dont le nom vient du latin *Esculetum*, chênaie, parce que cette colline était plantée de chênes; et le mont Viminal, dont le nom vient du latin *Viminala*, saussaie, parce qu'il était presque entièrement couvert de saules.

Si nous comptons bien, Palatin, Capitolin, Quirinal, Cœlius, Aventin, Janicule, Esquilin et Viminal, cela fait huit collines et non sept. Toutefois on ne comptait pas le mont Janicule qui, nous l'avons dit, est de l'autre côté du Tibre, et l'on célébrait tous les ans à Rome la fête des *Septimontium*, c'est-à-dire des sept montagnes.

Il convient d'ajouter que le *pomarium* (de *post murum*, derrière le mur), c'est-à-dire le grand chemin tracé autour et à l'extérieur des murs de Rome, fut encore plus d'une fois reculé après que la ville eut pris le nom de *Ville des sept collines*.

Albert Lévy.

ROBERT DARNETAL

I

Je n'ai pas toujours vécu dans l'opulence.

Il en est de ma destinée comme du pays qui m'a vu naître, et où mon vœu le plus cher est de mourir. Elle s'est transformée par suite des événements, comme il s'est transformé lui-même sous l'action du temps et des hommes.

Il y a cinquante-quatre ans, quand je vins au monde, les Petites-Dalles étaient un pauvre hameau ignoré, perdu dans un repli de falaise, aux bords de l'Océan, entre Fécamp et Saint-Valéry. C'est aujourd'hui une jolie station de bains, avec des hôtels et des villas, où, tous les ans, quelques centaines de Parisiens vont se reposer en été, dans la fraîche verdure des prairies et des bois qui descendent vers le rivage, tout saturés des odeurs de la mer.

Les changements que mon existence a subis ne paraîtront pas moins surprenants, à quiconque m'ayant lu pourra comparer le point d'où je suis parti au point où je suis arrivé.

Nulle bonne fée n'était apparue à côté de mon berceau pour prédire au pêcheur Hilaire Darnetal que son fils unique Robert Darnetal posséderait un jour le riche domaine de Maisonfleur. Ce que personne ne pouvait prévoir s'est cependant réalisé pour moi, après des nombreuses aventures, dont il m'est doux, maintenant que j'ai trouvé le repos, de remonter le cours, de ressusciter les acteurs, et, pour tout dire, d'entreprendre le récit.

Notre maison construite en galet, couverte en chaume, était située sur une terrasse peu élevée et dominait la plage. Suivant une vieille coutume des côtes normandes, dictée par la nécessité de se préserver des tempêtes hivernales, et que les Parisiens qui ne viennent s'installer chez nous que pendant la belle saison sont seuls à ne pas observer, aucune de ses croisées ne s'ouvrait du côté de la mer. Des poiriers taillés en forme de pyramides grimpaient en espaliers le long des murs; des glycines tombaient du toit, suspendaient, dès le printemps, au-dessus de nos croisées avec l'émeraude de leurs feuilles, les grappes bleuâtres ou violacées de leurs fleurs.

En face de la maison, au fond d'une prairie plantée de pommiers, s'étendait un jardinet, où les dahlias et les roses tendaient, devant quelques carrés de légumes, un rideau tout embaumé, brillant de mille couleurs.

Tel était l'héritage que mon père tenait de ses parents, le seul qu'il dût me léguer : car ce n'est pas en s'engageant comme matelot pour la grande pêche, qui l'éloignait de nous trois ou quatre fois l'an, qu'il pouvait s'enrichir. C'était déjà beaucoup

de vivre et de nous faire vivre avec le produit intermittent et aléatoire de son périlleux labeur. L'Océan n'est pas généreux ; il mesure parcimonieusement ses faveurs à ceux qui tirent leurs ressources de son sein. Quant à ma mère, elle ne possédait d'autre bien que sa jeunesse, sa beauté et la tendresse dévouée de son cœur.

A cette époque, la route qui conduit aujourd'hui à la plage entre les haies d'aubépine était obstruée à son extrémité par un monticule chargé de broussailles, et coupé à pic, comme un mur, du côté de l'eau. On n'arrivait au galet qu'en passant par notre terrasse, au moyen d'un escalier, dont les marches avaient été taillées dans le rocher par un ouvrier de la contrée. Les habitants de la commune avaient droit à ce passage. C'était donc, durant tout le jour, un long va-et-vient de population qui donnait à cet endroit la physionomie d'une place publique.

Là, durant les soirs d'été, se formaient des groupes, d'où montaient en notes bruyantes les cris et les rires des jeunes, couvrant de leur rumeur les graves entretiens des vieux. Là encore circulaient gaiement le dimanche les gens de Saint-Martin et de Sassetot, venus en promenade aux Petites-Dalles. Là, enfin, passaient les enfants et les femmes, s'en allant à mer basse chercher des crevettes et des crabes dans les rochers, ou les hommes chargés de filets et de lignes qu'ils allaient tendre au loin.


Chacun apportait sa capture (P. 108, col. 1.)

A leur retour, c'est aussi devant notre maison que chacun apportait sa capture. Au fond des paniers frétillaient les chiens de mer, les congres, les plies, les soles, les brèmes, butin qu'on prend ordinairement dans nos parages. Les prises étaient examinées, estimées ensuite au plus juste prix, et confiées à l'ancien garde-côte, le vieux Marlorat, qui allait vendre à Fécamp, pour le compte des pêcheurs, les morceaux de choix, et débitait les autres dans les fermes des environs.

Voilà les souvenirs dont ma mémoire est pleine, sans que je puisse préciser l'époque à laquelle ces simples événements l'ont trouvée assez éveillée pour s'y fixer. Vers quelque temps de mon enfance qu'elle me ramène, ce que je vois toujours, c'est le cadre pittoresque que je viens de décrire, et dans ce cadre, mon père raccommodant ses filets, en plein air, par les beaux matins d'été, ou durant les soirées d'automne, quand il pêchait le maquereau ou le hareng sur les côtes d'Irlande ou d'Écosse, ma mère seule au foyer me berçant entre ses bras, et laissant quelquefois rouler une larme qui tombait de ses yeux sur les miens à demi clos.

C'est ainsi que j'atteignis ma septième année. J'avais poussé bien portant et robuste, et mon père jugea que j'étais en âge de m'embarquer avec lui. Il fut donc résolu que je l'accompagnerais à la pêche au hareng. Après avoir longuement réfléchi et beaucoup hésité, il s'était rendu acquéreur d'une barque, qui devait prendre à son bord cinq hommes d'équipage, lui et moi compris, — le mousse compte comme un homme, — et à l'aide de laquelle il allait, pour la première fois, tenter la fortune à ses risques et périls. Ma mère pleura beaucoup à la pensée de me voir partir. Je ne l'avais jamais quittée ; elle n'avait que moi, et j'étais encore si petit !

Un matin de septembre, nous allâmes entendre la messe à Sassetot, et le même jour, à midi, une charrette nous emmenait à Fécamp où nous devions embarquer. J'étais assis sur les filets, à côté de ma mère qui m'embrassait à tout instant. Mon père marchait derrière nous, avec les trois matelots qu'il avait engagés pour l'expédition, et qui appartenaient aux Petites-Dalles. Vingt-quatre heures après, nous étions en mer, et six jours plus tard sur les côtes d'Irlande, où nous nous mîmes sur-le-champ à la besogne.

Dure vie que celle-là ! Le soir, on tendait les filets ; on les relevait plusieurs fois dans la nuit ; le jour venu, on allait dormir sur la paille, puis on vidait le poisson, on le rangeait dans des barils. En ma qualité de mousse, j'étais chargé de faire la cuisine de l'équipage. Chaque matelot fournissait sa viande, et quand la petite provision, que chacun en pouvait apporter, était épuisée, on entamait les légumes et la morue sèche. C'était là le régal de tous les jours, auquel on ajoutait, avec le biscuit traditionnel, du hareng frais, et quelquefois un poisson un peu plus délicat, si la Providence daignait en mettre un dans nos filets.

On devine comment je faisais mon apprentissage de cuisinier. Pauvres matelots ! de quels ragouts

étranges je les ai nourris pour mes débuts! Heureusement, ils n'étaient point difficiles, et quand ils avaient arrosé de cidre et d'eau-de-vie leur maigre pitance, ils se déclaraient aussi satisfaits que s'ils se fussent rassasiés des mets les plus délicats.

Autour de nous, les barques se comptaient par centaines; il y en avait là de tous les ports de Bretagne et de Normandie, des grandes qui portaient jusqu'à vingt hommes, et des petites comme la nôtre qui n'en portaient que cinq. De temps en temps, on en voyait partir une. Plus favorisée que les autres, elle avait complété son chargement, et s'en retournait en toute hâte, afin d'avoir le temps de revenir avant que la saison du hareng fut terminée.


A bas les pattes. (P. 110, col. 1.)

Cette année-là, nous fûmes heureux, et au bout de deux semaines nous rentrions à Fécamp. Nous n'y restâmes que trois jours, le temps de décharger, de repartir et aussi d'embrasser la chère mère que nous allâmes surprendre un matin, et qui fut bien heureuse de nous revoir. Pour mon apprentissage, nous eûmes dans cette saison trois courses successives et également fructueuses.

« Allons! petit, tu nous as porté bonheur, » me disait mon père en riant.

Je ne vous ai pas encore parlé de lui; il est temps cependant que je vous le présente. Figurez-vous un grand gars de quarante-six ans, de haute taille, aux épaules carrées, aux membres vigoureux, blond et rose, avec des yeux bleus, portant toute sa barbe et pas de moustaches. Il avait longtemps servi à bord des navires de l'État, comme mousse pendant la Révolution, comme matelot sous l'Empire, et de ce temps de batailles, ce qu'il avait gardé de plus vivace, c'était la haine passionnée de l'Anglais.

Grâce à Dieu, ces vieux ressentiments sont oubliés aujourd'hui; mais ils étaient alors dans toute leur force, car on était au lendemain des luttes mémorables qui avaient armé les uns contre les autres des peuples destinés à vivre amis, et fait de l'Angleterre la plus implacable et la plus acharnée des ennemies de la France. Ce qui aggravait encore ces ressentiments pour les pêcheurs de la Manche qui s'en allaient en expédition dans les mers anglaises, c'est que ces braves se heurtaient là à des règlements maritimes rigoureux jusqu'à l'arbitraire, contre lesquels j'ai vu mon père se défendre en une circonstance mémorable.

Un de ces règlements portait que si quelque bateau, se trouvant en péril sur les côtes britanniques, était secouru par un Anglais, il deviendrait, ainsi que sa cargaison, la propriété du sauveteur, à moins que le patron ne fût assez riche pour racheter son bien. Aussi quand, au retour de nos pêches, nous

passions devant les grands ports d'Angleterre, étions-nous sûrs d'être escortés par des embarcations qui veillaient sur nous, prêtes à nous porter secours au moindre accident et à tirer parti du plus petit accroc. Mais nous connaissions le prix de ces secours, et nous aurions préféré laisser tout aller au fond de l'eau, plutôt que de nous voir obligés à racheter des mains des Anglais notre fortune impudemment volée. Or, un matin, c'était à la fin de notre troisième voyage de la saison, nous naviguions par une mer très calme entre Portsmouth et l'île de Wight, quand la maladresse du matelot auquel mon père avait cédé le gouvernail alla nous jeter sur des rochers à fleur d'eau. En un jour de tempête, nous nous y serions infailliblement brisés; nous en fûmes quittes pour une légère avarie.

Mais, tandis qu'on la réparait, une barque de Portsmouth, montée par six hommes, nous aborda, et l'un d'eux, mettant la main sur notre bateau, fit mine d'y monter, tandis que, pour nous rassurer, il nous disait en français : « Soyez sans crainte, braves gens, nous venons à votre aide. »

A ce moment, je vis mon père changer de couleur, bondir sur une hache, et la brandissant d'un air terrible, s'élancer sur nos prétendus sauveurs, en criant : « A bas les pattes ou je les fais sauter...

— Nous sommes des amis, baragouina l'Anglais interdit.

— Je n'ai que faire de votre amitié, répliqua mon père; si vous m'en croyez, passez au large. »

La vieille haine s'était réveillée en lui, et son regard exprimait tant de froide résolution, que ceux auxquels il s'adressait s'éloignèrent sans mot dire. Il les suivit longtemps des yeux, intrépide, sa hache à la main, et pour la première fois je compris ce que peut en face d'un péril l'énergie d'un homme de cœur.

II

Pendant les années qui suivirent, ma vie s'écoula paisible et uniforme, tantôt à terre et tantôt en mer. J'appris tant bien que mal à lire et à écrire, à tenir le ménage du bord, à raccommoder les filets, à chercher les crevettes et les crabes sur la plage des Petites-Dalles, à faire, en un mot, ce que faisaient tous mes petits camarades, compagnons ordinaires de mes jeux.

Pour être sincère, je dois dire que je préférais le temps que je passais dans la maison paternelle à celui que je passais entre le ciel et l'eau. Le pays qui s'étend autour de mon village est couvert de prairies grasses, de bois de chênes et de hêtres Entre les murs des fermes, murs en terre gazonnés, et plantés d'arbres, on trouve des chemins creux qui s'emplissaient au printemps d'ombre, de fleurs et de nids. Puis, ce sont les clos de pommiers, qui dessinent leurs massifs au pied des falaises, les champs fertiles qui s'étendent sur les sommets au flanc desquels on voit trembler l'avoine, la luzerne et le blé, ou, dans les pâturages, les bœufs découper leur silhouette sur l'horizon qu'ils embrassent de leur long regard attristé.

Oh! les belles parties que j'ai faites parmi ce paysage agreste dont chaque coin me fut vite familier! Nous étions là toute une bande de gamins audacieux et timides à la fois : audacieux à ne reculer devant aucun péril, tant les voyages en mer nous avaient aguerris, timides à ne pas oser répondre à quelque étranger nous demandant sa route, tant l'habitude de vivre entre nous nous avait laissés ignorants des hommes et des choses !

Le but ordinaire de nos promenades, le théâtre préféré de nos jeux, c'étaient les ruines du manoir de Maisonfleur dont on voit encore des vestiges, sur la falaise de Sassetot, à l'extrémité du parc au milieu duquel a été construit le château neuf.

Ces ruines abandonnées depuis longtemps par les marquis de Maisonfleur, propriétaires du domaine, s'en allaient pierre à pierre. Chaque hiver, la tempête en emportait un morceau; les gens du pays venaient y chercher de temps en temps des moellons qu'ils employaient aux fondations de leur propre demeure.

Une muraille à fleur de terre, une tourelle à demi effondrée, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de l'antique castel qui fut le berceau des Maisonfleur. Mais, au temps de mon enfance, la vieille enceinte dessinait encore sur la falaise l'emplacement du manoir; la grosse tour tenait tête aux tempêtes et debout, en face de la mer, dominait les arbres séculaires, dont les vents avaient écrasé et arrondi les cimes. Un lierre vigoureux la couvrait de haut en bas de sa verdure sombre, et l'enchevêtrement de ses lierres souples descendait des créneaux en se balançant au gré de la brise.

C'est là que nous venions le matin. Par l'escalier intérieur dont les marches s'éboulaient sous nos pieds, nous grimpions, au risque de nous casser le cou, jusqu'au sommet de la tour.

Sous nos yeux se déroulait un admirable spectacle. A droite et à gauche, nous pouvions embrasser les plateaux cultivés qui s'étendent d'un côté jusqu'à Veulettes et l'autre jusqu'à Saint-Pierre-en-Port.

A nos pieds, la mer aux couleurs changeantes allait et venait dans son lit immense, tour à tour furieuse et paisible, tantôt battant le pied des falaises, en soulevant avec un fracas régulier les amas de galet qu'elle roulait sous ses vagues, tantôt découvrant les grèves dont l'uniformité se tachait de massifs de roches noirâtres.

Plus près de nous, par-dessus le mur que la tour dominait, nous apercevions le parc du domaine de Maisonfleur, avec ses allées bien sablées, ses pelouses vertes, ses corbeilles de fleurs, la toiture de ses communs surmontée d'ornements en bois finement découpé, ses volières, desquelles s'élevaient dans le silence du matin des cris du paon, des chants de coq, des gloussements de pintade; et

enfin, tout au fond, la façade blanche et rouge et les pignons ardoisés du château, construction monumentale qui datait déjà d'un siècle et avait remplacé le manoir dont nous foulions les ruines.

Oh! ce château, dont les fenêtres et les portes ne s'ouvraient guère que quelques semaines chaque année, de quel œil curieux j'en regardais la façade! Il représentait pour moi toutes les richesses et toutes les splendeurs. On parlait souvent de ses vastes salles à tentures, de ses galeries remplies de tableaux, de meubles d'or et d'argent, et, sans l'avoir vu, je me figurais que les palais des rois ne peuvent rien contenir de plus beau!

Cependant, à mesure que j'avançais en âge, le père Darnetal qui m'élevait sans faiblesse, bien qu'il m'aimât beaucoup, exigeait de son fils plus de travail et moins d'oisiveté, et quand j'eus fait ma première communion, quoique je n'eusse que douze ans, comme j'étais grand et fort, il commença à me traiter en homme.

Alors, c'est seulement les dimanches que j'eus le loisir d'aller jouer dans les ruines où m'attirait une préférence singulière vers ces lieux dont le mystère m'avait charmé.

Nous étions au moment de partir pour la pêche du maquereau, et quinze jours à peine nous séparaient de la date fixée pour notre embarquement. A la veille de ces longs et pénibles voyages, le père Darnetal se relâchait un peu de sa rigueur.

Cette année-là, d'ailleurs, une circonstance particulière le disposait plus que jamais à l'indulgence. Je ne devais pas voyager avec lui. Il est d'usage parmi nos populations de pêcheurs que le père n'emmène son fils que pendant les débuts de l'apprentissage. Mais dès que celui-ci est familiarisé avec la mer, on l'abandonne à lui-même; il va de son côté, tandis que le père va du sien.

Cette séparation est une mesure de prudence. Il ne faut pas plus embarquer tous les hommes d'une même famille à bord du même bateau, disent nos Normands, que mettre tous ses œufs dans le même panier. De cette façon, s'il arrive un malheur, si la barque sombre, les pauvres femmes restées à terre, en attendant le retour, n'ont pas à pleurer à la fois, leurs maris et leurs enfants.

Le moment était venu pour moi de me soumettre à la loi commune. J'allais donc partir seul, comme mousse, à bord des *Trois-Maries*, grand bateau appartenant au patron Julien Deschêneau de Fécamp. Le père Darnetal devait prendre la mer un peu plus tard et m'avait déjà remplacé à son bord.

A l'approche de cette double séparation qui arrachait à ma mère des larmes qu'elle essayait de me dérober, je surpris souvent les regards du père tendrement attachés sur moi, plus tristes que de coutume. Pauvre homme! J'étais son unique héritier, l'espoir de ses vieux ans, je ne lui avais jamais causé de chagrin, et il m'adorait. Ce n'est que lorsqu'on a déjà marché longtemps dans la vie que l'on apprécie à son prix véritable la tendresse des parents. Heureux alors! lorsque Dieu vous les a conservés et qu'on peut la leur rendre et ainsi les payer de retour.

C'est dans ces circonstances que par un beau dimanche de juillet, je m'en allai seul vers les ruines. Au moment de les quitter, je les aimais plus encore qu'autrefois. Il faisait une chaleur lourde. La mer unie et bleue n'envoyait aucune brise à la terre, et des nuages blancs allongeaient sur l'azur leurs formes échevelées.

Je grimpai dans ma tour, — je la considérai comme mienne — et sans remarquer que mon arrivée mettait en fuite un vol de corbeaux, je m'accoudai du côté du parc de Maisonfleur. O surprise! Le parc semblait être sorti de sa torpeur silencieuse, le château de son immobilité. Aux croisées ouvertes, flottaient des stores rayés tendus pour amortir les rayons du soleil. Sur le perron, des domestiques en livrée rangeaient des sièges en osier, et un homme, mince et droit, quoiqu'il eût des cheveux blancs leur donnait des ordres qu'ils recevaient avec respect.

Tout à coup, d'un vaste salon dont j'apercevais par une grande porte vitrée l'intérieur luxueux, s'élança, en jetant des cris joyeux, une petite fille qui vint se précipiter dans les bras du vieillard. Je restai bouche béante. Jamais enfant plus jolie ne s'était montrée à mes regards.

Elle devait avoir huit ans; elle était vêtue d'une robe blanche très courte qui laissait voir ses jambes nues, toutes roses, car ses bas blancs montaient à peine au-dessus de la cheville. Une ceinture faite d'un ruban bleu ceignait sa taille et se croisait sur le dos, en un large nœud aux plis flottants.

Ce n'est pas là, on le devine bien, ce qui frappa mes regards. Mais ce qui m'attira tout d'abord, ce fut la figure brune et fine de la petite inconnue, comme noyée dans un flot de cheveux noirs qui descendaient sur son cou, en longues boucles frisées; ce fut surtout ses yeux bruns, grands ouverts, expressifs et profonds qui brillaient dans la blancheur du visage.

« Grand-père, s'écria-t-elle tout à coup, quand me conduirez-vous à la mer? Vous m'avez promis des cailloux et des coquillages, vous m'avez dit aussi que je trouverais des poissons....

— Demain, demain, petite Noémi, répondit le vieillard, demain seulement, ma mignonne; aujourd'hui, tu t'amuseras dans le parc avec miss Burley.»

Je ne sais comment il se fit qu'à la distance où j'étais des deux personnes dont je suivais les mouvements je pus entendre leur voix. Sans doute, elles avaient parlé sur un ton très élevé, car, ensuite, bien que je les visse remuer les lèvres et faire des gestes, leurs paroles ne m'arrivaient plus. D'ailleurs je ne songeais pas à écouter; il me suffisait de suivre des yeux ce spectacle tout nouveau.

Bientôt une femme longue et blonde, qui n'était

plus jeune et qui marchait toute raide dans sa robe noire, sortit du château. Mlle Noémi courut vers elle, lui dit quelques mots, puis revint sur ses pas et, traversant la pelouse, s'engagea dans la grande allée qui se déroulait sous mes yeux. Là, elle s'arrêta, attendant la femme que je supposai être miss Burley ; et quand celle-ci l'eut rejointe, elles se mirent à marcher ensemble, se dirigeant du côté de la tour.

L'idée ne me vint pas qu'elles pouvaient m'apercevoir, et je demeurai immobile à ma place, curieusement penché.

Soudain, une exclamation sortit de la bouche de Mlle Noémi; d'une main, elle prit la robe de miss Burley en se serrant contre elle, tandis que de l'autre elle me désignait, à la fois effrayée et souriante.

Un flot de sang monta à mes joues; je venais d'être découvert, et brusquement je fis ce que tout petit paysan eût fait à ma place. Comme une souris surprise, je dégringolai vivement par l'escalier de la tour, accompagné dans ma course affolée par un frais éclat de rire dont les notes joyeuses montaient dans l'air.



Elle se précipita dans les bras du vieillard. (P. 111, col. 2.)

J'arrivai à la maison d'une haleine. Mon père et ma mère étaient assis dans la prairie, sous les pommiers, en compagnie de quelques voisins; je racontai mon aventure.

« Le marquis est donc arrivé? demanda mon père.

— On l'attendait ce matin au château, répondit la vieux Marlorat.

— C'est M. de Maisonfleur que tu as vu, reprit mon père. Sûrement il viendra ici demain.

— Et l'enfant, qui donc est-elle?

— Sa petite-fille, celle dont les parents sont morts, l'année même de sa naissance, emportés l'un et l'autre en moins de vingt jours par je ne sais quelle terrible maladie.

— Pauvre petite ! » soupira ma mère qui m'attira vers elle et m'embrassa.

Jusqu'au soir, on ne parla plus que du marquis de Maisonfleur. Le vieux Marlorat qui était beau parleur, ayant vécu longtemps dans les villes, en savait long sur le marquis. Il raconta que c'était un ancien officier des armées du roi Louis XVI, qui avait eu l'esprit de ne pas émigrer pendant la Terreur et de rester dans son château. Les bienfaits répandus dans le pays par sa famille l'avaient protégé et la fin des mauvais jours était venue sans qu'il en eût trop souffert. C'est seulement depuis le retour des Bourbons, c'est-à-dire depuis dix ans, qu'il habitait Paris. Le roi Charles X l'avait fait pair de France.

« C'est un des heureux de la terre, fit une voix, quand Marlorat eut fini son récit.

— Non, ce n'est pas un heureux, répliqua celui-ci. Voyez, il n'avait qu'un fils, il l'a perdu; morte aussi, la femme de son fils, une jeune femme, toute pâle et douce....

— Il me semble que je la vois, interrompit ma mère ; elle était bonne et charitable.

— Le marquis est donc resté seul avec la petite, et comme c'est une fille et qu'il n'a qu'elle, autant dire que le nom qu'il porte mourra avec lui. Est-ce que c'est du bonheur, cela ?

— Bah ! qu'importe, puisqu'il est riche ? » répéta la voix qui avait déjà parlé, celle de Jourdemarre, l'aubergiste de Saint-Martin, un être avare et sans cœur.

Marlorat leva les épaules et tournant vers l'interrupteur sa belle tête blanche, il fixa sur lui ses yeux clairs.

« Tu ne sais ce que tu dis, marchand de cidre, murmura-t-il, on n'est pas toujours heureux, malgré la richesse, et j'en sais plus d'un... mais suffit.... Au surplus, je ne suis pas bien sûr que M. de Maisonfleur soit aussi riche qu'on croit.... Tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, pas plus tard que l'an dernier, on m'a raconté à Rouen que le marquis était quasi-ruiné, qu'il ne vivait plus qu'en empruntant, et que le château est garni d'hypothèques....

— Toutefois, si ce que tu racontes est vrai, Marlorat, fit alors mon père, la famille de Maisonfleur n'a fait que du bien dans le pays, et ce serait un grand malheur si le château était mis en vente. »

L'entretien s'arrêta là; mais j'en savais assez sur le sujet qui m'intéressait, et durant toute la nuit je rêvai du château de Maisonfleur, de la vieille tour, de Mlle Noémi, du marquis et de miss Burley.

A suivre. ERNEST DAUDET.



L'abbesse lui parlait de son père. (P. 115, col. 1.)

FRANCHISE[1]

XXV

A chacun sa voie.

Aimery avait rempli sa mission ; maintenant il était libre, car ce n'était pas lui qui pouvait tirer la triste prisonnière du château de Maulignage. Il n'avait plus qu'à rejoindre l'armée du Midi et à gagner vaillamment ses éperons de chevalier, tout en cherchant à retrouver et à reconquérir Franchise. Il quitta donc le château de Maulignage avec Arnauld le Rimeur, le lendemain de la fête, de grand matin. Les deux chanteurs poursuivirent leur voyage, Arnauld s'informant des châteaux où l'on aimait la gaie science, et Aimery s'enquérant des nouvelles de la guerre. Elles n'étaient point telles qu'il les eût désirées ; la ligue, partout vaincue, se dispersait d'elle-même, et les seigneurs rentraient dans leurs châteaux, s'estimant heureux quand ils pouvaient échapper à la vengeance du comte de Poitiers. Partout on était las, à bout de forces ; le peuple et les bourgeois gémissaient tout bas ; les chevaliers courbaient la tête en frémissant ; mais l'Aquitaine était abattue, écrasée, épuisée d'hommes et d'argent, ravagée, couverte de champs en friche : la guerre cessait faute de combattants.

Quant à sire Bertrand de Born, Aimery avait beau s'informer de lui, personne ne pouvait lui dire où il se trouvait. On l'avait vu à toutes les batailles, à Angoulême, à Agen, à Dax, à Bayonne ; on l'avait vu plusieurs fois en son castel de Hautefort, où il n'était jamais resté longtemps ; il avait passé par telle et telle ville, il avait visité tel et tel seigneur : mais où était-il maintenant? Aimery commençait à désespérer de le rencontrer ; et, ne sachant que faire en Aquitaine, puisqu'on ne s'y battait plus, il se résolut d'aller trouver le comte de Toulouse et de lui offrir ses services, quand il aurait conduit le vieil Arnauld jusqu'à Carcassonne.

Il n'alla pas jusqu'à Carcassonne : il en était tout près, à la vérité, et il en admirait les remparts et les fortes tours, lorsque le vieil Arnauld, remarquant que le soleil était brûlant et que les chevaux avaient peine à se traîner, proposa à son compagnon de s'arrêter et de se reposer à l'ombre d'un petit bois qui longeait le chemin, jusqu'à ce que la chaleur se fût apaisée. Aimery y consentit, et il se jeta sur l'herbe, au pied d'un arbre, pendant que les chevaux, débarrassés de leur charge, paissaient avec un air d'esclaves délivrés.

Aimery ne se reposait jamais longtemps ; il s'ennuya bientôt de ne rien faire, et, au lieu d'imiter le vieil Arnauld qui s'était endormi, il prit son rebec et en tira quelques accords ; puis sa voix s'unit à l'instrument, et, joyeux de chanter sous la feuillée, comme les oiseaux, il fit entendre aux échos du bois ses plus belles chansons.

Un chevalier passait sur la route, et ce chevalier aimait la musique sans doute, car il s'arrêta pour écouter Aimery. Puis il descendit de son cheval, dont

1 Suite. — Voy vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401 ; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

il jeta la bride à son écuyer et s'avança vers le petit bois; quand il ne fut plus qu'à quelques pas d'Aimery, il s'écria tout à coup : « Je ne me trompais pas! c'est mon jeune confrère en la gaie science, Aimery au clair visage! »

Aimery se leva vivement.

« C'est vous! messire Bertrand de Born, vous que je cherche depuis si longtemps! Vous avez bon œil et bonne mémoire : le sire de Maulignage ne m'avait guère moins vu que vous, et il ne m'a point reconnu quand j'ai pénétré dans son castel sous cet habit de jongleur.

— Que dis-tu du sire de Maulignage? et ton maître, le bon sire Hugues, où est-il? s'est-il guéri de ses blessures? pourquoi n'es-tu pas à Rûlamort?

— Sire Bertrand, je vois que j'ai eu tort de vous accuser dans mon cœur, et je vous en demande pardon. Vous ne savez pas nos malheurs, et vous n'avez sûrement pas reçu les messages où ma noble maîtresse vous demandait du secours?

— Je n'ai rien reçu, je ne sais rien. Qu'est-il donc arrivé? »

Aimery lui racouta la mort de sire Hugues, l'arrivée du baron de Maulignage réclamant la gardenoble de Rûlamort, le projet de mariage entre Agnès et Jehan de Rochaiguë, le siège et la prise du château, sa fuite avec l'enfant, son retour sous des habits de trouvère. Bertrand l'écouta sans mot dire, mais le jeune homme pouvait lire sur son visage mobile toutes les émotions de son âme. Quand Aimery eut achevé son récit, Bertrand l'attira sur sa poitrine et l'embrassa comme un père embrasse son fils.

« Je suis fier de moi, enfant, lui dit-il; j'avais deviné, la première fois que je t'ai vu, que tu serais un homme de cœur. Veux-tu me suivre?

— Je vous cherchais pour cela, monseigneur!

— Eh bien, viens, je suis pressé, je ne puis m'arrêter. Mon écuyer te prendra en croupe, et, à la première ville, je t'achèterai un cheval. Chemin faisant, je te conterai où nous en sommes. Voilà ton compagnon qui s'éveille : fais-lui tes adieux, et en route. »

Ce ne fut pas sans regrets et sans plaintes qu'Arnanld se sépara d'Aimery; mais Bertrand de Born coupa court à ses lamentations; le vieux chanteur était aux portes de sa ville, il pourrait coucher le soir dans sa maison, et il rentrait chez lui beaucoup plus riche qu'il n'en était sorti, grâce à Aimery : il y avait là de quoi le consoler. Il finit par prendre son parti et rechargea ses roussins bien reposés et bien repus, pendant qu'Aimery, qui avait repris les vêtements achetés à Poitiers, montait en croupe derrière l'écuyer, et tournait le dos à Carcassonne, en compagnie de Bertrand de Born.

Le sire de Hautefort avait coutume d'aller vite en besogne : le soir même, Aimery, équipé comme l'écuyer d'un chevalier banneret, bien monté et bien armé, chevauchait à côté de son maître, heureux comme s'il jouissait déjà de sa part de paradis.

« J'aime à voyager ainsi à la fraîcheur du soir et à voir les étoiles se lever dans le ciel, lui dit Bertrand; nous nous arrêterons au milieu de la nuit, dans un castel où l'on m'attend..... Aimerais-tu à recommencer la guerre, mon gentil chanteur?

— La guerre, monseigneur? elle n'est donc pas finie? ce n'est donc pas vrai que nous sommes perdus, vaincus, que nous n'avons plus qu'à rester au logis comme des femmes, et à payer tout ce qu'il plaira au roi d'Angleterre de nous demander? Vive Dieu! la bonne nouvelle! »

Bertrand de Born souriait.

« Eh bien, sire Aimery de Valpierreuse, puisque c'est là le nom que vous avez conquis, vous aurez bientôt occasion de gagner terres et châteaux à la pointe de votre épée. Connaissez-vous le jeune roi Henri au Court Mantel?

— Je ne le connais pas, monseigneur; mais j'ai fort entendu parler de lui, et m'est avis qu'on pourrait l'appeler Henri à la courte foi, à la courte mémoire. On le voit tantôt dans un camp, tantôt dans l'autre : personne ne peut compter sur son amitié.

— Erreur, enfant! tu es trop jeune pour juger les princes. Le prince Henri est un bon et loyal jeune homme; il a horreur des cruautés de son père et de son frère Richard, et il s'est tenu à l'écart depuis deux ans, ne voulant pas guerroyer contre nous. Je l'ai revu, je lui ai parlé; et, à cette heure, il est le chef d'une ligue plus forte que la première... Le roi de France nous soutient; les bourgeois des bonnes villes marchent avec nous; tout le pays se lève : demain nous serons libres, Aimery! Je vais à Hautefort chercher ma bannière et mes vassaux; le temps me semble long, depuis que je n'ai vu de bataille rangée. Ne seras-tu pas content de combattre, monté sur un bon destrier? »

Aimery était d'humeur aussi guerroyante que Bertrand de Born lui-même; il se réjouit avec lui, et écouta d'une oreille avide tous les plans de complots et de batailles. Bertrand lui chanta le sirvente qu'il venait de composer sur la nouvelle ligue des seigneurs et, tout en devisant de leurs beaux projets, ils arrivèrent au château où le sire de Hautefort était attendu.

Ce fut la châtelaine qui les reçut; son mari était déjà parti avec ses vassaux; et Bertrand ne prit là que quelques heures de repos, plus pour ses chevaux que pour lui-même; il avait hâte d'arriver à Hautefort pour en repartir à la tête d'une belle troupe de bonnes lances, car il craignait qu'on ne commençât la guerre sans lui; aussi le voyage fut-il rapide. Sire Bertrand visita les défenses de son château, où il laissa une petite garnison, et se remit en marche, bannière déployée, pour aller joindre le comte de Limoges, le comte de Périgord et les autres chefs de la ligue. S'il eût écouté Aimery, il eût commencé par attaquer Maulignage pour délivrer dame Aliénor; mais Maulignage était bien défendu, d'autant plus que le baron y était resté, et ç'eût été folie de l'atta-

quer avec une poignée d'hommes. Aimery dut donc suivre son nouveau maître vers le sud, où ils se distinguèrent tous les deux par toutes sortes de prouesses.

Pendant ce temps, que devenaient la dame et la damoiselle de Rûlamort? Dans son paisible asile, la petite Agnès, aimée, choyée, caressée par les religieuses, et surtout par l'abbesse qui l'appelait « ma fille », en mettant dans ce nom toute la tendresse d'une mère, était aussi heureuse que peut l'être une orpheline. Elle pleurait bien par moments en songeant à sa chère mère qui tardait tant à venir la chercher, et en se rappelant la mort de sire Hugues. Mais l'abbesse savait traiter doucement la pauvre petite âme endolorie dont elle était l'unique appui; elle ne lui défendait point les larmes; elle ne cherchait point à effacer ses tristes souvenirs; elle se disait qu'à la place d'Aliénor elle n'eût pas voulu être oubliée, et elle excitait l'enfant à parler de sa mère. Puis, pour la distraire de son chagrin, elle lui racontait l'enfance d'Aliénor, leurs jeux, quand elles étaient deux petites filles, amies et compagnes de chaque jour; et Agnès se plaisait à ces récits, et riait en pensant à la petite Aliénor qui poursuivait des papillons et faisait des chapelets de fleurs avec la petite Bérengère. L'abbesse lui parlait aussi de son père, qu'elle avait connu page, puis écuyer et chevalier; elle lui contait mille circonstances où il s'était montré ce qu'il avait toujours été depuis, loyal et sincère, brave et fier, et en même temps doux aux faibles et pitoyable envers les malheureux. Le souvenir de ses parents perdait chaque jour de son amertume pour la petite Agnès, et ils devenaient pour elle comme ces saints dont elle aimait les légendes, et qu'elle croyait, dans ses rêves, voir se pencher sur elle du haut du ciel. Elle priait pour son père mort, et en même temps elle l'invoquait comme un protecteur qui devait être puissant auprès de Dieu : et elle s'efforçait de ressembler à sa mère, pour être digne d'elle le jour où elles seraient enfin réunies.



Aimery s'inclina. (P. 119, col. 2.)

La pauvre Aliénor, elle, n'avait pour se consoler ni la légèreté de l'enfance, ni des amitiés empressées à lui adoucir ses maux. Pendant les premiers jours de sa captivité, elle était restée morne et silencieuse, insensible en apparence, et concentrant toutes ses pensées sur une seule crainte et un seul espoir : la perte ou le salut d'Agnès. Rassurée par la visite audacieuse d'Aimery, elle avait alors seulement senti la fatigue accumulée pendant tant de semaines d'angoisse et de douleur; et le lendemain elle n'avait pu quitter son lit. Pendant de longs jours, elle était restée entre la vie et la mort; et la femme et les filles du baron de Maulignage, touchées de pitié, l'avaient soignée comme une sœur plutôt que comme une prisonnière. Elle avait peu à peu recouvré la santé; on la laissait libre de rester dans sa chambre avec des servantes respectueuses et d'y recevoir le père Odon, qui avait voulu partager sa captivité; elle pouvait aussi se joindre aux dames du château, qui lui témoignaient des égards qu'elle méritait; mais quels sujets de tristesse elle portait sans cesse au fond de son âme! Sa vie brisée, son veuvage, sa captivité; le château de Rûlamort aux mains des meurtriers de sire Hugues; Agnès séparée d'elle, peut-être pour toujours; et le père Odon avait peine à relever son courage, soit qu'il lui parlât des jours passés, soit qu'il essayât de faire briller à ses yeux l'espérance d'un meilleur avenir. Il redoutait aussi pour elle d'autres dangers, auxquels elle ne songeait pas : Richard de Poitiers, suzerain fantasque et capricieux, se montrait, selon son humeur du moment, débonnaire ou impitoyable; si les Rochaigué s'emparaient de son esprit et l'engageaient à évoquer la cause devant son tribunal, quel serait le sort de la malheureuse Aliénor? Richard lui ordonnerait sans doute de livrer sa fille, et, sur son refus, qui pouvait savoir s'il ne la plongerait pas dans quelque cachot affreux, où le pain de douleur et l'eau d'angoisse ne soutiendraient pas longtemps sa triste vie?

Tant qu'elle resterait aux mains de son suzerain immédiat, rien de pareil n'était du moins à craindre. Le sire de Maulignage avait dû punir la vassale rebelle en l'assiégeant et en s'emparant de son château; il avait dû garder ce château pour son seigneur le comte de Poitiers, et il était de son devoir de retenir prisonnière la dame de Rûlamort; mais il ne refusait à sa captive ni sa pitié, ni son admiration, et il s'avouait tout bas qu'il n'eût pas volontiers donné une de ses filles à Jehan de Rochaigué. Aussi

n'avait-il point fait de recherches pour découvrir la retraite d'Agnès, et Thomas le Rouge s'était peut-être trompé en comptant sur une bonne récompense, dans le cas où il eût ramené la petite fugitive. Quant à Guy de Rochaigué et à son fils, ils songeaient, puisque l'héritière de Rûlamort avait disparu, à se faire donner par le comte de Poitiers le domaine et le château, le défunt sire Hugues devant, selon eux, être déclaré déchu de sa seigneurie pour crime de rébellion et de forfaiture, et, en attendant, ils agissaient comme s'ils eussent été déjà les maîtres légitimes de Rûlamort, foulant et maltraitant les vassaux, et exigeant d'eux des aides et des corvées auxquelles sire Hugues ne les avait point accoutumés.

XXVI

Trois ans après.

Cela dura trois années de dures, longues et tristes années pour la prisonnière du baron de Maulignage; dures longues et tristes aussi pour la malheureuse Aquitaine. Aliénor, dépouillée de tous ses biens, assise à un foyer étranger, privée de son enfant, ne sachant même pas si elle existait encore, n'avait de fugitifs éclairs de joie que quand les visages s'assombrissaient autour d'elle, et qu'elle comprenait, aux propos échangés tout bas, que le comte Richard avait subi quelque échec. Mais sa joie ne durait jamais longtemps; bientôt la gaieté renaissait sur les visages de ses hôtes, et alors c'était à voix haute, avec l'accent du triomphe, qu'ils se racontaient la prise de tel ou tel château, la défaite de tel ou tel seigneur rebelle. Aliénor sut ainsi qu'Henri au Court-Mantel avait bien vite manqué de parole à Bertrand de Born et aux barons d'Aquitaine. Il ne pouvait jamais suivre longtemps la même idée : il s'était lassé de la guerre, dès les premiers combats; et attiré par le renom des beaux tournois qui se faisaient en Provence et en Lombardie, il avait accepté les propositions de Richard qui lui offrait une riche pension. La pauvre Aliénor entendit souvent son éloge et le récit des joûtes où il avait remporté des prix. Les filles du baron de Maulignage et les damoiselles qui les visitaient ne tarissaient pas sur le compte de ce beau fils de roi, de ce brillant chevalier, toujours prêt à rompre une lance en l'honneur des dames, généreux, magnifique dans sa parure, et il n'en était aucune qui n'eût été heureuse de le voir porter ses couleurs. Ces récits faisaient saigner le cœur de la prisonnière : ce beau joûteur, par sa légèreté et son manque de foi, jetait au vent toutes ses espérances. De Rûlamort, on n'en parlait guère devant elle; elle savait seulement que le sire de Rochaigue en avait pris possession, et elle s'apitoyait sur le sort de ses pauvres vassaux, livrés à un pareil maître. Elle savait aussi que Bertrand de Born, toujours vaillant et inébranlable, continuait la lutte, même sans espoir, même seul; et elle priait ardemment pour le valeureux champion de l'Aquitaine. Quelquefois aussi, un autre nom qui lui était cher arrivait à son oreille, celui d'un jeune écuyer, qu'on appelait Aimery de Valpierreuse, Aimery au clair visage, qui marchait au combat en chantant, et dont on racontait les prouesses avec admiration et terreur. Mais sa fille, personne ne parlait jamais d'elle. La pauvre Aliénor revoyait, en fermant les yeux, sa petite Agnès toute frêle et blonde, délicate, et plus petite que les autres enfants de son âge; et elle cherchait à deviner quels changements les années avaient apportées en elle. Elle se demandait si le temps avait bruni ses cheveux d'or et allongé son petit visage rond; si elle avait continué à avoir le regard souriant, l'air franc et bon de sire Hugues; et elle soupirait, quand elle voyait d'autres mères qui jouissaient du bonheur de voir grandir leurs enfants. Quand elle se regardait au miroir, elle se trouvait de plus en plus changée, avec ses joues pâles et les fils blancs chaque jour plus nombreux dans sa noire chevelure; et elle se disait : « Si jamais Dieu me la rend, pourra-t-elle seulement me reconnaître? »

Le père Odon avait bien essayé de se procurer des nouvelles d'Agnès; mais, quoique le père Odon ne fût pas précisément prisonnier, ou que, du moins, il le fût de son plein gré, il était plus surveillé qu'Aliénor elle-même; on craignait qu'il n'entretînt des intelligences avec les vassaux de Rûlamort, et qu'il ne vînt à bout un jour ou l'autre d'exciter une révolte, et peut-être de chasser les Rochaigué du château. En cela, on se trompait; le moine n'avait pas l'âme belliqueuse, et il jugeait trop bien la situation du pays pour faire une tentative qui n'aurait abouti qu'à rendre plus étroite la captivité de sa suzeraine. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de trouver un messager fidèle, qui, sans trahir la retraite d'Agnès, pût parvenir auprès d'elle, et revenir dire à la mère désolée : « Ta fille est vivante, elle t'aime et pense à toi! » Mais il craignait tant de se fier à un traître, que ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il réussit, par l'entremise d'un pèlerin, à faire parvenir une lettre à la mère Monique. Le pèlerin se chargea de rapporter une réponse, et Aliénor put enfin posséder et cacher jour et nuit sur son cœur une feuille où la main encore novice d'Agnès avait tracé de tendres paroles. Elle reprit goût à la vie et se remit à espérer.

Pourtant, elle espérait contre toute espérance. Un à un, tous les seigneurs de la ligue avaient fait leur soumission à Richard; seul, dans son château de Hautefort, Bertrand de Born continuait à braver le maître étranger imposé à l'Aquitaine. Avec lui, auprès de lui, son écuyer favori, Aimery au clair visage, partageait jusqu'au bout sa fortune; et la renommée leur apportait, comme une ironie, les chants où les troubadours de Lombardie et de Provence célébraient les prouesses de tournoi d'Henri au Court Mantel. Bertrand de Born alors frappait du pied le sol; ses sourcils se contractaient; ses yeux noirs

lançaient des éclairs, et parfois une larme y brillait; l'ami pleurait l'honneur de son ami. Un jour, il s'écria :

« Non, Aimery, je ne puis croire qu'Henri soit heureux dans sa honte! Je suis sûr qu'il suffirait d'un appel pour le faire revenir à nous! Oh! si je pouvais aller vers lui! Vois-tu, s'il se mettait à notre tête, tout serait sauvé. Le roi de France voit d'un œil jaloux la puissance de nos ennemis : il nous aiderait.... Mais quitter Hautefort! c'est notre dernière forteresse; il faut que je la défende jusqu'au bout!

— Où est le jeune roi, monseigneur?

— Roi! il ne l'est plus, puisqu'il n'a plus ni terres ni châteaux.... Il est en Provence, chez Raymond Bérenger. . il est l'un des tenants d'un tournoi qui doit se donner dans quelques jours.

— Déliez-moi de mon service envers vous, monseigneur ; je pars!

— Toi! Où vas-tu?

— Trouver le jeune roi, lui parler... Je ne sais pas ce que je lui dirai ; mais, je le jure, je mourrai ou je le ramènerai! »

Bertrand de Born regarda Aimery en face. Le jeune homme avait l'air si résolu, si hardi, si sûr du succès, que le sire de Hautefort se dit en lui-même : « Qui sait? peut-être que sa parole sans artifice ira droit au cœur d'Henri.... » Et il lui dit simplement :

« Va, enfant, et que Dieu te conduise! »



Une main brutale l'arrêta. (P. 118, col. 1)

Le tournoi venait de finir. La foule se hâtait de quitter les gradins, pour tâcher de se trouver sur le passage des princes et des chevaliers qui retournaient au palais du comte de Provence ; et les noms des belles dames, des seigneurs de renom, des vainqueurs de la joûte, voltigeaient sur les lèvres des spectateurs, bourgeois, artisans, gens du peuple, tout glorieux de connaître ces hauts et puissants personnages. Ils savaient, tout comme s'ils eussent été assis dans la tribune des juges, quelles dames avaient jeté à tels et tels chevaliers les joyaux, les rubans, les manches, les couvre-chefs, dont ils avaient orné leur heaume ou leur haubert, et on entendait parfois une voix féminine exprimer son étonnement de ce que le seigneur de Mellan et le comte de Pardiac avaient choisi pour dame de leurs pensées telle ou telle damoiselle qui ne leur semblait pas plus belle que bien d'autres.

Dans cette foule remuante et bruyante se trouvait un jeune homme d'aspect assez étrange, qui paraissait beaucoup plus occupé d'arriver vite au palais que de contempler les merveilles du cortège. Il avançait à travers les rangs pressés des curieux, se faufilant, poussant, excitant des murmures et des plaintes, qu'il apaisait en s'excusant avec une mine accorte et un gracieux sourire. A ses yeux brillants, à ses joues vermeilles, à sa légère et fine barbe

blonde, on jugeait qu'il était dans la première jeunesse, et qu'il atteignait tout au plus vingt ans. Il portait avec aisance un élégant costume de troubadour; mais il n'avait point le teint délicat d'un jouvenceau habitué à passer sa vie avec les dames, et à égayer de ses chants, souvent pendant plusieurs semaines de suite, la solitude et la tristesse d'un castel. Le grand air, le hâle et le soleil avaient bruni son visage, qui contrastait avec la blancheur de son cou, comme si son vêtement actuel l'eût laissé à découvert plus que de coutume. Une dague était passée dans sa ceinture, et ses allures avaient quelque chose de guerrier, en dépit du rebec pendu à son cou par un ruban vert. Il se glissa jusqu'à la porte grande ouverte par où les princes et les seigneurs entraient dans la cour du palais, et il essaya d'y entrer avec eux. Mais une main brutale l'arrêta.

« Halte-là! Qui es-tu, l'ami, pour pénétrer céans sans qu'on t'y invite? »

Le jeune homme leva la tête; l'homme qui lui parlait portait les couleurs de Henri au Court Mantel.

« Je suis maître en la gaie science, répondit-il à voix haute, et je viens ici pour chanter les vainqueurs de la joute, et surtout le vaillant roi Henri le Jeune. Combien durerait la gloire des preux, si les troubadours n'étaient pas là pour la faire vivre? »

— Il n'en manque pas ici de trouvères et de troubadours; nous n'avons que faire de toi! Est-ce que tu sais seulement chanter? ta barbe est à peine poussée!

— Le plus jeune prédicateur fait quelquefois le meilleur sermon, et un oiseau de plus ajoute à la gaieté du bocage. Laissez-moi entrer, messire écuyer; je suis sûr que votre maître ne me renverra pas. Les vrais princes aiment la gaie science, et le comte Richard de Poitiers.... »

A ce nom, le prince Henri, qui prêtait une oreille distraite au dialogue de son écuyer et du jeune troubadour, se dressa sur ses étriers :

« Eh bien, dit-il d'une voix impatiente, que ferait Richard?

— Il accueillerait le pauvre oiseau errant, monseigneur, et lui permettrait de faire entendre sa voix; et certes, son renom de courtoisie n'égale pas celui de son frère aîné. »

Henri au Court Mantel sourit.

« Je suis curieux, dit-il, de voir si ton chant est aussi flatteur que ta parole. Entre donc et sois mon hôte; après le souper, tu nous montreras ton savoir. »

Le jeune homme releva fièrement la tête et entra avec la suite du prince Henri.

Il trouva dans le palais du comte de Provence bon nombre d'autres troubadours, dont plusieurs étaient célèbres dans tout le pays de la langue d'oc. Il se tint à l'écart, regardant et écoutant; et, comme ses confrères en la gaie science, il eut le privilège de pénétrer dans la salle du festin. Jamais il n'avait vu rien de si beau ni de si riche, et il n'eût tenu qu'à lui de se croire dans les grottes des fées ou dans les demeures du paradis. Mais ni l'éclat des pierreries, des vases et des candélabres d'or, ni les feux des torches qui versaient des flots de lumière sur les seigneurs vêtus de pourpre, et sur les dames dont la beauté faisait tomber à genoux les plus vaillants chevalier du monde, ne réussirent à le tirer de ses pensées; appuyé contre un bahut chargé de vaisselle reluisante, il se tenait dans l'ombre immobile et muet. A chaque instant, un troubadour, à la prière d'une dame ou d'un seigneur, s'avançait au milieu de la table en fer à cheval, et, prenant son luth ou son rebec, chantait un lai d'amour ou une canzone à la louange des vainqueurs; et des applaudissements et de riches présents récompensaient ses chants. Mais le jeune étranger ne les écoutait point; il s'entretenait avec lui-même.

« Que vais-je lui dire? quelles paroles trouverai-je pour le persuader? que dirait à ma place le sire de Hautefort? O sainte Agnès, ma dame et ma patrone, viens à mon aide, inspire-moi! »

Et il arrangeait dans son esprit un discours capable de ramener le prince vers ses anciens amis, de lui montrer sa félonie sans exciter sa colère.... Il était si absorbé, qu'il ne s'aperçut point que le repas était fini, et que les convives se levaient pour passer dans la salle d'honneur, où les divertissements devaient continuer. Quand il se vit seul, il songea qu'il avait peut-être perdu l'occasion de parler au jeune roi; et il se dirigea bien vite vers la salle d'honneur. Les troubadours y avaient suivi les convives, et l'un d'eux venait de chanter; on le complimentait, et ses mains étaient déjà remplies des dons de la noble assistance. Un autre s'avança, fit vibrer les cordes de son rebec, et chanta ainsi :

« Fi de la guerre! Chevaucher le jour et la nuit, coucher sur la terre nue, ne pas manger à sa faim et ne pas boire à sa soif, recevoir des horions et revenir en son castel avec l'escarcelle vide : voilà la vie du guerrier.

» Fi de la guerre! Ce qu'il y a de meilleur au monde, c'est de passer sa jeunesse en doux propos et en réjouissances; c'est de remplir et de vider le hanap où brillent les vins dorés et vermeils; c'est de rire à la vie et de chasser la tristesse importune.

» Fi de la guerre! Mieux que le lourd destrier bardé de fer, j'aime à monter un palefroi rapide qui m'emporte dans la forêt, pendant que la haquenée de ma belle amie galope à mon côté. Que d'autres lancent le javelot meurtrier; moi, je lance mon hardi faucon, et j'aime à le suivre de l'œil dans les nuages.

» Fi de la guerre! Vive le tournoi brillant où l'on combat sous les yeux des dames! C'est dans la lice que je veux faire briller les couleurs de mon écu et ondoyer le panache de mon heaume; et nulle joie n'est comparable à ma joie, quand les trompettes proclament ma victoire, et que les hérauts me conduisent aux pieds de la reine de la joute. Si j'avais

perdu l'œil et le nez, si je m'étais fait balafrer dans quelque bataille sanglante, crois-tu qu'elle me couronnerait d'aussi bon cœur?

» Fi de la guerre! C'est l'occupation des fous. Au lendemain de la bataille, tout se retrouve comme devant; mais ceux qui ont perdu bras ou jambes, les retrouvent-ils? »

Un éclat de rire général accueillit la fin de la chanson. Pourtant les chevaliers qui riaient n'étaient pas des lâches, et tous avaient montré leur prouesse dans mainte bataille; mais les hanaps remplis des vins généreux de la Provence avaient circulé tant de fois que les convives étaient disposés à rire de tout.

« Bonne morale! disait l'un. A la guerre, on ne voit seulement pas ce qu'on fait : il n'y a pas moyen de préparer de beaux coups!

— Et puis, qui est-ce qui songe à les juger? chacun est occupé pour son compte. Parlez-moi d'un tournoi : cela vaut la peine de montrer son adresse!

— Sans doute! Aujourd'hui, par exemple, quelles superbes passes d'armes! Monseigneur Henri d'Angleterre s'est montré le roi des jouteurs!

— Et pendant ce temps-là il y a des gens qui guerroient pour de bon, sans que personne les regarde. Dans huit jours, toute la Provence, et la Lombardie et le Languedoc, sauront les noms des vainqueurs d'aujourd'hui; et on ne songera pas à ces fous du Périgord et de l'Angoumois.

— Oh! ces fous sont parfois très prudents; témoin le sire de Hautefort, qui envoie les autres se battre, pendant qu'il compose des chansons à l'abri derrière ses murailles.

— Le sire Bertrand de Born est un brave, et tel qui l'insulte de loin ne l'affronterait ni en tournoi, ni en bataille, » dit une voix qui domina toutes les autres.

Il se fit un silence : chacun cherchait l'audacieux qui avait parlé. On le reconnut bien vite : exalté par son indignation, il avait quitté le groupe des troubadours et des serviteurs, et il s'était avancé tout près des chevaliers, qu'il semblait défier tous du geste et du regard.

« Un jongleur! dit en riant un chevalier, digne champion de Bertrand de Born!

— Tu n'es pas ici pour parler, l'ami; chante!

— C'est le jeune troubadour que j'ai fait entrer! dit Henri au Court Mantel. Allons, si tu sais chanter, montre-nous ton savoir! »

Aimery prit son rebec. Il était loin, le discours qu'il avait préparé pour Henri au Court Mantel! elles étaient loin, ses résolutions pleines de prudence! Il chanta, et le seul sirvente qui se présenta à sa mémoire, ce fut le dernier que Bertrand de Born eût composé dans son château assiégé par les troupes de Richard :

« Puisque le seigneur Henri ne possède plus de terre, puisqu'il n'en veut plus, qu'il soit maintenant le roi des lâches!

» Car lâche est celui qui vit aux gages et sous la livrée d'un autre. Roi couronné, qui prend solde d'autrui, ne ressemble guère à Arnaut, le marquis de Bellanda, ni au preux Guillaume qui conquit la tour de Miranda. Puisque le seigneur Henri nous a menti, puisqu'il nous a manqué de foi, qu'il ne se croie plus aimé en Poitou, où on l'aimait tant! »

Aimery continua ainsi, frémissant, jetant d'une voix vibrante les reproches de Bertrand de Born à la face du prince. Quand il eut achevé, Henri au Court Mantel cachait son visage dans ses mains.

Mille cris de menace s'élevèrent contre l'audacieux chanteur. Aimery avait lâché son rebec, et, la main sur sa dague, il attendait.... Ce fut le prince Henri qui vint à son secours.

« Laissez-le aller, dit-il en étendant la main vers lui, il est mon hôte! Viens, jeune homme, je veux moi-même te mettre en sûreté. »

Il le prit par le bras, et Aimery sentit sa main trembler. Il le conduisit hors de la salle, et chargea un de ses serviteurs de le faire sortir du palais; puis, avant de le quitter, il tira un anneau de son doigt :

« Prends ceci, lui dit-il; je ne puis laisser ton chant sans récompense. Et dis à Bertrand qu'il s'est trompé... que je ne suis pas un lâche... que je l'aime toujours... il entendra parler de moi... Adieu; qui que tu sois, tu es plus brave que bien des chevaliers. »

Aimery s'inclina, salua profondément le prince et sortit. Une heure après, il chevauchait sur la route de Hautefort.

A suivre. Mme C. Colomb.

LA GUERRE BOLIVIENNE

Si l'on veut comprendre la passion avec laquelle le Chili et le Pérou mesurent en ce moment leurs forces, le premier en qualité d'ennemi, le second en qualité d'allié de la Bolivie, il faut se représenter exactement la position de ces trois pays.

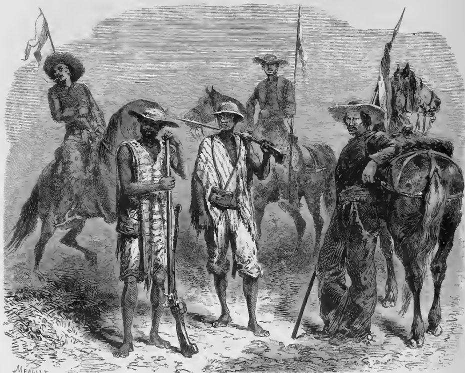
Le plus rapproché de l'équateur, le Pérou, est fortement campé sur la chaîne des Andes, dont les *bolsones* ou vallons en fond de cuve sont de véritables *poches* d'abondance, tandis que le littoral, baigné par les flots du Pacifique, se développe sur une longueur de 2700 kilomètres : c'est le développement de nos côtes françaises sur la Manche, l'Océan et la Méditerranée.

Étroitement adossé aux Andes, resserré entre leurs neiges et la grande mer, le Chili au contraire n'est qu'une bande littorale, d'une largeur moyenne de 165 kilomètres (la distance de Paris à Dieppe), qui se prolonge depuis le 24° degré de latitude au nord jusqu'au détroit de Magellan au sud. Le Chili a même pénétré dans le détroit : il y a fondé au cœur la colonie pénitentiaire de Punta-Arenas; mais ces galériens dans lesquels il aime à voir les

citoyens de ses provinces futures et la semence de l'avenir ne lui conquerront jamais qu'un triste rivage, disputé d'ailleurs en ce moment même par la République Argentine, et que le canal de Panama, puis le chemin de fer transandin de Valparaiso à Buenos-Ayres abandonneront bientôt à la solitude, à l'horreur des rafales, au froid et à la stérilité.

Le Chili n'en occupe pas moins au long du Pacifique une côte à peu près aussi étendue que celle du Pérou, mais beaucoup moins riche en ports.

Bien différente est la situation de la Bolivie. Tandis que les deux États voisins développent sur l'Océan un ample rivage, la Bolivie, enclavée entre le Chili, la République Argentine, le Paraguay, le Pérou et le Brésil, isolée au sein de ses frontières du côté du septentrion comme du côté du midi, au ponant comme à l'orient, par les plaines infinies du Grand Chaco, la forêt vierge, les cordillères, la savane ; isolée de ses voisins, isolée du monde, presque inaccessible, la Bolivie est un État intérieur et continental, une Suisse sud-américaine. A peine possède-t-elle sur cette merveilleuse côte du Pacifique, si largement prodiguée aux nations néo-hispaniennes, et dans laquelle le Chili et le Pérou se sont taillé la plus belle part, une misérable côte de 260 kilomètres, longue comme notre littoral gascon, de la Rochelle jusqu'à la Bidassoa. Si encore cette étroite fenêtre sur la mer ouvrait une issue aux vallées andines ! Mais l'horrible Atacama s'interpose : il refuse à la Bolivie sa place à la côte. Et cette côte, un mur. A peine cinq brèches dans la falaise. Des rades foraines, des écueils. Seulement deux baies méritant le nom de ports. Depuis le rivage jusqu'au pied des Andes s'étend le désert. La Bolivie n'a ainsi de point de contact avec la mer, c'est-à-dire avec l'Europe, qu'à travers un Sahara.



Armée sud-américaine.

C'est ce Sahara pourtant qui vient d'allumer la guerre. Sec, laid, gercé, nu, il cache dans ses replis le nouveau Potose !

Caracoles est un groupe de cônes et de chaînes, au centre d'un vaste plateau de sable. Les roches jaune rougeâtre, sans végétation aucune, forment un



Volontaires sud-américains. (P. 123, col. 1.)

labyrinthe de ravins et de gorges. En 1870, il n'y avait là que le désert, aride, froid par suite de l'altitude. En 1871, on y voyait un commencement de village : quelques maisons de murs en pierre sèche recouverts de vieux tapis ou de toile à voile ; des tentes éparses çà et là. Dans les premiers mois de 1872, la Placilla comptait 1500 habitants, des maisons de bois, un sous-préfet bolivien. En 1873, des hôtels s'élevèrent, une salle de spectacle et de bal, les trottoirs apparurent, et en guise de becs de gaz, chaque habitant dut suspendre pendant la nuit une lanterne devant sa porte. En 1874, la Placilla avait 2300 habitants, un échiquier de maisons régulières, symétriquement alignées, et une petite église. Depuis, ce coin du désert n'a cessé de se transformer. La Placilla est une petite ville populeuse et riche. Le district minier produit chaque mois en argent fin plusieurs millions de francs.

Depuis le traité de 1866, complété par la convention du 5 décembre 1872, le 24ᵉ degré de latitude marque la frontière entre le Chili et la Bolivie ; mais les deux États sont convenus de se partager par moitié tous les produits des mines et des gisements de guano qui s'exploiteraient entre le 23ᵉ et le 25ᵉ degré. Il y a donc en réalité, au nord et au sud du degré qui sert de limite fictive, une zone indivise d'une largeur de 110 kilomètres de chaque côté de la frontière. Les mines de Caracoles sont précisément dans cette zone, du côté bolivien. La Placilla est située sous le 23ᵉ degré de latitude.

Un dissentiment ne tarda pas à naître. Malgré les sages stipulations du traité, les deux républiques sœurs, abandonnant les voies de la diplomatie et dédaignant l'autorité plus haute, parce qu'elle est véridique et toujours désintéressée, de la géographie, ont voulu régler leur différend par les armes.

Du jour où la lutte était engagée, la Bolivie pouvait compter sur l'alliance du Pérou.

Jusqu'à la proclamation de l'Indépendance, l'histoire des deux pays a été la même. Depuis la fin du treizième siècle, la Bolivie faisait partie de l'empire des Incas. Sous la domination espagnole, elle s'appelait le Haut-Pérou, et ne formait qu'une simple province de la vice-royauté dont le siège était à Lima. En 1825, elle prit le nom du libérateur Bolivar, qui transforma cette désignation en celle de Bolivie.

Sœur du Pérou, la Bolivie est en même temps sa cliente. Privée de rapports directs avec l'océan, elle communique avec l'Europe par les ports de la côte péruvienne, Mollendo et Arica principalement.

De Mollendo, un chemin de fer remonte la vallée du rio Chili ou Chile (mot quichua qui signifie *froid*), et se dirige sur Arequipa, la grande ville méridionale du Pérou. De là, il traverse la cordillère et ne s'arrête qu'à Puno, sur le lac de Titicaca. Puno est à 556 kilomètres de Mollendo : c'est la distance de Paris à Bordeaux. Sur la rive bolivienne du lac, au petit port d'Aygacha, aboutit un chemin de fer d'une longueur de 80 kilomètres, qui, depuis le mois de février 1872, met la plus grande ville du bassin, La Paz, en communication avec le lac.

Mais c'est surtout par le port d'Arica, situé sur le Pacifique au sud de celui de Mollendo, que s'effectuent les relations de la Bolivie avec l'Europe. Un chemin de mulet va jusqu'à La Paz. On a récemment établi une voie de fer d'Arica à Tacna (63 kilomètres), et la ligne est concédée jusqu'à la frontière de Bolivie (174 kilomètres). Lorsque les travaux de cette nouvelle voie seront terminés, ce sera le plus court chemin entre l'occident de la Bolivie et la côte du Pacifique.

A cette époque, il est vrai, le Pérou aura perdu la clientèle de la Bolivie. Les produits manufacturés de l'Europe destinés à ce pays d'industrie rudimentaire, de même que le quinquina des forêts boliviennes et les autres productions naturelles destinées à l'Europe, que l'extrême difficulté d'accès des régions productrices ne permet pas aujourd'hui d'exploiter, ne prendront plus alors la voie du Pacifique et de Panama. Le chemin de fer du haut Madeira sera bientôt terminé. Des cataractes, des rapides infranchissables se succédant sur le cours supérieur du Madeira, inutilisaient cette magnifique voie fluviale. Un chemin de fer, qui part du rapide supérieur et vient aboutir en aval du rapide inférieur, va prochainement annuler l'obstacle ; et la Bolivie, située désormais à quelques jours de l'Europe par le Madeira et l'Amazone, exploitera ses immenses richesses métallifères, ses mines d'argent, son or, son étain, son cuivre, ses pierres précieuses, ses richesses végétales, ses plantes textiles, ses herbes médicinales, ses écorces, ses bois de construction et de teinture, ses forêts encore à peu près inconnues, au milieu desquelles la cupidité naïve des conquistadores plaçait les empires fantastiques de l'Énéin et du grand Paytiti, et qui font des vallées boliviennes une des régions les plus magnifiques de l'univers.

Si le nombre seul décidait la victoire, la Bolivie, qui compte déjà 2 millions d'habitants, forte de l'alliance du Pérou qui en a près de 3 millions, viendrait aisément à bout du Chili et de ses 2 millions de Chiliens. Mais il faut examiner avant tout les ressources financières des trois États : autrefois c'étaient les bandits qui faisaient les guerres, aujourd'hui ce sont les banquiers.

On ne saurait méconnaître à ce point de vue la supériorité réelle du Chili. Plus calme de tempérament, mieux discipliné, plus laborieux, plus âpre, moins enclin aux agitations politiques stériles, revenu des émeutes, moins chevaleresque, plus raisonnable, le Chili est, entre toutes les jeunes républiques de l'Amérique l'une des premières, sinon la toute première, arrivé à cette stabilité de gouvernement qui permet de faire fond sur l'établissement actuel, et d'appliquer son esprit aux affaires. On fait assez volontiers crédit aux gens qui ont donné des preuves d'esprit de conduite. Plus facilement

que le Pérou, dont le sol est cependant incomparablement plus riche, le Chili trouvera de l'argent.

Quant aux armées des trois États, leur effectif n'est pas précisément formidable. Ce qu'elles compteront sur le pied de guerre, il est impossible de le dire ; mais voici leur composition en temps de paix.

L'armée permanente se compose en Bolivie de 8 généraux, 1013 officiers et tout au plus 2000 soldats : il y a donc en ce pays 1 officier pour 2 soldats. Au Pérou, l'effectif permanent ne doit pas dépasser le chiffre de 3000 hommes de toutes armes, infanterie, cavalerie et artillerie. A ces effectifs viennent s'ajouter en temps de guerre les volontaires, si l'on peut appeler ainsi les malheureux indiens levés par force et que les racoleurs sont obligés de conduire la corde au cou jusqu'au camp. Au Chili, l'effectif de l'armée a été fixé en 1875 au chiffre de 3575 hommes. Dans ce pays plus sérieusement organisé l'effectif s'augmente en temps de guerre des réserves.

C'est sur mer que se livreront les combats ; le blocus des ports, le bombardement, la destruction des établissements commerciaux, tels sont déjà les principaux épisodes de la guerre. La flotte chilienne incendie les ports boliviens et péruviens, tandis que la flotte péruvienne bombarde les ports chiliens. C'est le moyen de se faire beaucoup de mal sans se rencontrer jamais. Voici quelles étaient les forces des trois escadres, au début des hostilités. La marine bolivienne ne comptait que 3 frégates et 24 canons ; la Bolivie n'a guère besoin de cuirassés. Plus ambitieux, État maritime, pourvu de ports nombreux qu'il faut au besoin ravitailler et secourir, le Pérou s'enorgueillit de sa flotte de guerre. De toutes celles de la mer du Sud, la sienne est la plus nombreuse : elle se compose de 4 navires blindés, dont 1 frégate de 22 canons, 1 bélier et 2 monitors, 6 vapeurs, 3 navires-écoles, et 5 vapeurs de rivière. L'ensemble de ces forces navales est de 18 navires, faisant un total de 3396 chevaux et 66 canons.

Plus faible que la marine du Pérou, l'escadre chilienne a pourtant aussi son importance, et le gouvernement de Lima aurait tort de compter sans elle Le Chili a 10 vaisseaux de la force totale de 3340 chevaux, armés de 44 canons.

Bien qu'en ce moment toutes les forces militaires des trois pays soient aux prises, nous ne désespérons pas encore d'une pacification prochaine. Nous pensons que les belligérants, calmes par les premières étreintes de la lutte, accepteront les offres qui leur sont faites de divers côtés, qu'ils soumettront leur différend à un arbitrage, qu'on renverra dos à dos ces enfants terribles, si aisément enivrés par les ardeurs d'un jeune sang; qu'on leur montrera enfin leur sol à défricher et à peupler et leur propre pays à conquérir par la culture et pour l'humanité.

PAUL PELET.

ROBERT DARNETAL [1]

III

Le lendemain matin, vers six heures, comme je passais sur la plage, en allant pêcher la crevette, j'aperçus Vittemale, le charpentier de Sassetot, entouré de ses ouvriers, qui dressait la cabine du château, une belle cabine en bois de chêne que le marquis faisait élever au bord de la mer, pendant la belle saison, du temps où sa bru vivait.

« C'est sans doute pour Mlle Noémi, » pensai-je.

Quand, un peu plus tard, je revins de la pêche, j'aperçus de loin, sur le sable que la mer commençait à mouiller, la petite brunette, vêtue comme un matelot, qui allait et venait, les pieds nus, poussant devant elle ce filet que nous nommons la poussette, et à l'aide duquel on ramasse les crevettes, à la surface du sable inondé.

Comme je venais de pêcher dans les rochers qu'on nomme « les Catelets », j'étais nécessairement obligé, pour regagner la plage, de passer devant Mlle Noémi.

« Tiens, dit-elle, tout à coup, en me voyant, c'est le petit de la tour. »

J'étais pris ; le moyen de nier, je vous le demande.

« Oui, c'est moi, dis je tout décontenancé.

— Pourquoi donc es-tu parti comme un fou ? reprit-elle. Je t'ai appelé par-dessus le mur; tu ne m'as donc pas entendue ? » A ce moment, elle aperçut mon panier de pêche, suspendu sur mon dos. « Que portes-tu là-dedans, demanda-t-elle.

— De la salicoque.

— De la salicoque?

— Des crevettes, » me hâtai-je d'ajouter, voyant qu'elle ne comprenait pas le mot du pays.

Elle se haussa sur la pointe des pieds pour voir le fond de mon panier et s'écria :

« Comme il y en a ! Mais, comment fais-tu donc pour en prendre autant ?

— C'est que je vais aux bons endroits.

— Veux-tu m'y conduire?

— Vous ne pourriez pas marcher dans les roches.

— Alors, donne-m'en...

— Oui, mademoiselle, mais, allons sur le galet; ici, l'eau monte. »

Elle me remercia d'un regard, me prit la main gentiment et m'entraîna vers la plage, en sautant, rouge de plaisir et aussi parce que l'air vif de la mer avait fouetté ses joues délicates.

« J'aurai des crevettes, cria-t-elle à miss Burley. C'est le petit de la tour; il va m'en donner. »

L'institutrice s'était rapprochée et me regardait d'un air moitié protecteur, moitié dédaigneux.

1. Suite. — Voy. page 107.

Mlle Noémi plongea bravement la main dans le tas grouillant des crevettes. Tout à coup, elle poussa un grand cri ; je la vis pâlir, et se rejeter violemment en arrière.

Miss Burley s'était élancée vers elle et l'avait prise entre ses bras, en l'interrogeant, tandis que je restais là, bouche béante, sans comprendre.

« Un poisson m'a piquée au doigt! » dit l'enfant tout en larmes.

Ce fut une révélation ; je retournai mon panier, et je sentis mon front se couvrir d'une sueur froide quand, parmi mes crevettes qui sautillaient de tous côtés, j'aperçus la gueule allongée et aiguë d'une petite vive que j'avais dû prendre, sans m'en apercevoir, avec quelques poignées de varech, destinées à couvrir ma pêche.

J'eus, ce jour-là, une des plus grandes peurs de ma vie. Je n'ignorais pas que la piqûre de la vive est venimeuse. Je connaissais un matelot de Saint-Pierre-en-Port, à qui, deux ans avant, on avait dû couper le pouce à la suite d'un accident pareil. Heureusement, je me souvins que le vieux Marlorat connaissait une prière pour conjurer le mal.



Nous revînmes en hâte vers la plage. (P. 124, col. 2.)

Je partis en courant. A l'entrée de notre maison, je me heurtai contre le marquis de Maisonfleur qui descendait de voiture et allait chercher sa petite-fille. Il parlait à mon père; je passai sans leur adresser la parole et, mon père m'ayant appelé, je ne me retournai pas. Je n'avais qu'une préoccupation : trouver Marlorat, le ramener, épouvanté en songeant qu'il pourrait ne pas être chez lui.

Tout en courant, je songeais à ce que souffrirait Mlle Noémi si l'on était obligé de lui couper le doigt comme au matelot de Saint-Pierre! Peut-être elle en mourrait! Et ce serait par ma faute!

J'arrivai chez Marlorat, véritablement bouleversé, le cœur étreint par l'angoisse; je lui sautai au cou, tant je fus heureux de le voir en ce moment.

Il était debout dans son jardinet, fumant sa pipe, et raccommodant un grand filet suspendu à la porte de sa maison.

« Deviens-tu fou, mon garçon, me demanda-t-il, et t'a-t-on payé pour casser ma pipe?

— Ah! père Marlorat, m'écriai je, un grand malheur vient d'arriver. »

Il se retourna vivement, et, voyant combien j'étais pâle, il s'effraya.

« Un grand malheur! » répéta-t-il.

Je lui racontai l'accident en peu de mots. Il avait lâché ses filets, cessé de fumer et m'écoutait gravement. Quand j'eus fini, il reprit : « Et tu es venu me chercher pour guérir cette enfant?

— Oui, père Marlorat.

— Tu n'es donc pas de ceux qui le soir, sur le gal, rient du père Marlorat et de ses prières?

— Je n'ai jamais ri de vous, père Marlorat.

— Bien, mon garçon, tu as la foi; ça te portera bonheur! Ne te désole pas; nous sauverons celle pour qui tu viens. »

Nous revînmes en hâte vers la plage. Sur le seuil de la cabine, Mlle Noémi était assise sur les genoux de miss Burley. Celle-ci tenait un verre rempli d'une eau verdâtre dans lequel l'enfant tenait son doigt qui avait enflé rapidement. Mais elle souffrait peu et ne pleurait plus. Le marquis était à côté d'elle, un peu pâle, s'efforçant de sourire pour la rassurer.

« Vous avez un remède, père Marlorat? demanda M. de Maisonfleur, en échangeant avec l'étrange médecin que j'avais amené une poignée de main cordiale.

— Oui, monsieur le marquis.

— J'ai fait tremper la main dans l'arnica, vous voyez.

— Je ne sais ce que c'est que cette eau, monsieur le marquis ; peut-être ça guérira votre fille; peut-être ça ne la guérira pas; moi, mon remède est sûr.

— Donnez-nous-le alors. Pouvez-vous l'administrer sur-le-champ?

— Sans doute.

— En quoi consiste-t-il?

— C'est une prière qu'il faut que je dise. »

Il y eut sur le visage du marquis un mouvement imperceptible, quelque chose comme un sourire qui marquait à la fois son incrédulité et sa déception. C'est plus tard seulement que j'en ai compris toute la portée, quand, devenu homme, je me suis souvenu des détails de cette scène.

« Eh bien! dites, » répondit-il.

Marlorat prit la main de Mlle Noémi et, s'adressant à elle :

« Comment vous appelez-vous, mon enfant ?

— Noémi, dit-elle en regardant avec plus de curiosité que d'effroi l'étrange personnage dont elle sentait sur ses doigts fins et délicats la peau calleuse.

— Bien, » répliqua Marlorat; et d'une voix suppliante, il commença en ces termes: « Petit poisson, mon frère, qui as mordu notre petite sœur Noémi, nous te prions de la guérir. »

Je n'ai pas conservé le souvenir de la prière du père Marlorat; mais, je me souviens qu'elle débutait ainsi que je viens de le dire et se continuait sur le même ton. Il la récita avec onction, et ce n'était pas un mince étonnement pour moi que celui que je ressentais en voyant le père Marlorat transfiguré, en l'entendant adoucir pour prier les notes de sa voix rude et enrouée. Enfin, il s'arrêta en promenant sur nous tous, qui l'écoutions pieusement, un regard triomphant et assuré.

« Est-ce tout, père Marlorat? demanda M. de Maisonfleur.

— C'est tout, monsieur le marquis ; mais soyez sans inquiétude, maintenant ; votre fille est sauvée.

— Vous êtes un brave homme, reprit le marquis, en lui serrant la main ; je saurai vous prouver ma reconnaissance. » Il se tourna à un domestique et ajouta à demi-voix : « Nous rentrons au château. Là, nous aurons un médecin. »



Que portes-tu là-dedans, demanda-t-elle. (P. 123, col. 2.)

Miss Burley avait enveloppé d'un mouchoir blanc la main malade.

Le marquis prit sa fille entre ses bras ; elle se pressa contre lui, en abaissant vers nous son visage pâli ; son regard tomba sur moi. Elle me sourit alors, en me disant gracieusement :

« Tu sais, petit, je ne t'en veux pas ; ce n'est pas de ta faute si une vive s'était cachée parmi tes crevettes. Veux-tu me les donner tout de même, maintenant? Miss Burley, prenez-les, je vous en prie. »

On était arrivé auprès de la voiture. L'Anglaise me tendit le panier de Noémi ; j'y versai ce qui restait dans le mien et le lui rendis.

« Merci, merci, » me criait Noémi, qu'on installait sur les coussins commodément.

« Viens au château demain, mon garçon, me dit alors le marquis.

— Oui, viens voir si la prière du vieux m'a guérie, » reprit l'enfant.

J'allais répondre, quand j'aperçus le marquis fouiller dans ses poches, tandis que Noémi me regardait tristement. Je devinai ce qu'il cherchait. J'étais fier, et me sentis humilié, en pensant qu'il allait offrir de l'argent à Robert Darnetal et que sa fille me verrait recevoir cet argent comme une aumône.

« Non, non, pas cela, monsieur le marquis, » m'écriai-je.

Puis, sans attendre sa réponse, je m'enfuis.

Quand je revins à la maison, au bout de quelques instants, la voiture était loin. Sur notre terrasse, Marlorat, enchanté d'avoir trouvé l'occasion d'expérimenter l'efficacité de sa prière, pérorait au milieu d'un groupe où l'on commentait les incidents de la matinée. Mon père se détacha de ce groupe, en me voyant, vint à ma rencontre et dit en me prenant la main.

« Bien, ce que tu as fait là, mon fils; mais il n'était pas nécessaire de t'enfuir. La petite demoiselle a été fâchée de te voir partir. Elle désire que tu ailles demain au château et je lui ai promis que tu irais. Il n'y faudra pas manquer. »

Certes, je n'y voulais pas manquer; mais c'était un gros événement dans ma paisible vie que cette visite au château. J'allais donc pénétrer dans ces vastes salles que je me figurais toutes dorées! Je pensai jusqu'au soir aux émotions que me gardait la journée du lendemain, et quand, la nuit venue, j'allai me coucher, j'étais si troublé que je restai longtemps sans m'endormir. La scène du matin passait et repassait devant mes yeux; je tremblais, en songeant au malheur qui aurait pu arriver par ma faute; je voyais les larmes de la petite marquise, j'entendais ses cris, et le jour blanchissait le ciel et caressait de ses premières lueurs les vitres de ma chambre quand le sommeil vint clore mes paupières.

Cela ne m'empêcha pas de me lever de bonne heure et d'aller comme de coutume à la pêche aux crevettes. Quand la mer commença à monter et à couvrir les roches, je revins. Alors, ma mère me fit revêtir mes habits du dimanche, ceux que je portais le jour de ma première communion; et quand elle eut constaté que, tiré à quatre épingles, j'étais en état de faire honneur à Hilaire Darnetal, je me dirigeai vers le château par le sentier creusé à travers la falaise et dont la verdure resplendissait dans une flambée de soleil.

Au moment où j'arrivai devant la grille du parc, mon cœur battait avec force, et, lorsque, ayant traversé ce grand parc mystérieux, rempli d'ombre et de silence, tout semblable au décor d'un de ces contes de fées que j'ai lus depuis, je me trouvai devant le château, je subissais une émotion si violente que j'en étais comme suffoqué. Ce qui ajoutait à mon anxiété, c'est que personne ne se présentait à qui je pusse adresser la parole. Je restai sur le perron tout interdit, n'osant entrer dans le vestibule monumental ouvert devant moi.

Tout à coup, je vis apparaître miss Burley, l'institutrice de Mlle Noémi. Elle traversait le vestibule et m'aperçut

« Que fais-tu là, toi? me dit-elle d'un ton peu engageant, sans m'inviter à avancer.

— Je venais voir mademoiselle, selon son désir, répondis-je.

— La voir! s'écria-t-elle, railleusement. Tu as donc pris son invitation au sérieux? c'est trop drôle! Crois-tu donc, petit misérable, qu'on va te remercier de ton imprudence d'hier? Comment oses-tu te présenter ici, alors que, par ta faute, la pauvre enfant est malade.

— Malade! murmurai-je accablé, oubliant la dureté de cet accueil auquel je m'attendais si peu, pour ne songer qu'au danger que courait Mlle Noémi.

— Elle a eu toute la nuit une horrible fièvre, et personne ici ne s'est couché. Donc, ce que tu as de mieux à faire, c'est de retourner là d'où tu viens et de tâcher qu'on oublie. »

Je sentis un flot de larmes monter à mes yeux et j'allais m'en retourner sans songer ni à protester, ni à me défendre, quand soudain une voix se fit entendre derrière moi.

« Ce que vous venez de dire est bien mal et bien méchant, miss Burley, et je m'étonne que vous preniez sur vous de renvoyer cet enfant, sans m'avoir consulté. »

Je me retournai et restai confondu en reconnaissant le marquis de Maisonfleur. Il vit ma pâleur et mes larmes et me prit en pitié. Il vint à moi, me tendit la main et me dit:

« Tu as bien fait de venir, mon enfant. Ne te désole pas. Noémi a été très agitée cette nuit; mais, ce matin, elle est mieux, et j'espère bien que dans la journée elle pourra jouer dans le parc. En attendant, viens la voir.

— Elle dort, monsieur le marquis, objecta miss Burley, d'un ton rogue.

— Eh bien, nous attendrons qu'elle soit réveillée. »

Sur ces mots qui me vengeaient si durement, miss Burley furieuse tourna les talons et disparut. Quant au marquis, il me fit signe de le suivre. Nous montâmes ensemble au premier étage. Au fond d'un couloir long et large, il ouvrit une porte et disparut, après m'avoir dit :

« Attends-moi là. »

Mon attente fut de courte durée, car presque aussitôt la porte se rouvrit et j'aperçus M. de Maisonfleur qui d'un geste m'appelait. J'allai à lui et le suivis dans une vaste chambre qu'éclairait un lumineux rayon de soleil, entrant à flots par deux croisées aux vitres desquelles étaient tendus des rideaux brodés, se jouant sur un tapis blanc à fleurs roses, sur des tentures roses et blanches, sur des meubles blancs qui reluisaient, en un mot sur un luxe dont je n'avais aucune idée et par lequel je fus littéralement ébloui. Dans un coin de la chambre, Mlle Noémi était assise sur son lit, appuyant contre des oreillers en dentelle sa fine tête autour de laquelle voltigeaient les boucles soyeuses de ses cheveux bruns. Devant elle, sur la couverture, étaient éparpillées des poupées de toutes les tailles, les unes brunes, les autres blondes, et mille jouets d'une incomparable richesse.

« C'est mon petit pêcheur! s'écria-t-elle, en me

voyant et en battant des mains. Approche-toi, petit; bonjour, bonjour; je suis guérie ; grand-père, je veux me lever pour aller jouer avec lui.

— Tu vois qu'elle n'est pas aussi malade que le disait miss Burley, fit le marquis, avec un bon sourire, en s'adressant à moi.

— Oh! miss Burley prétendait, je ne sais pourquoi, que je serais longtemps sans guérir, objecta Noémi; mais je sais bien, moi, que mon doigt ne me fait plus mal. »

Elle soulevait, en parlant, sa main enveloppée de linges fins.

« Puisque te voilà bien portante, reprit alors M. de Maisonfleur, on va t'habiller, ma chérie; puis tu iras te promener dans le parc avec ce petit camarade; mais tu seras très paisible, car le docteur ne veut pas que tu t'agites trop.

— Je lui obéirai, » répondit doucement Noémi.

Le marquis m'entraîna de nouveau ; nous descendîmes dans le vestibule, où Noémi ne tarda pas à nous rejoindre. Alors, quand je la vis si vaillante, si gracieuse, hors de tout danger, j'eus le cœur soulagé, et je pensai que pour m'avoir tant effrayé par ses mensonges miss Burley devait être une bien méchante femme.

J'osai le dire à la petite marquise.

« Non, pas méchante, répondit M. de Maisonfleur qui m'avait entendu ; un peu originale, voilà tout.

— Viens jouer, » s'écria Noémi, en me prenant la main.

Deux heures s'écoulèrent comme un rêve dans ce parc merveilleux où l'on voyait des volières pleines d'oiseaux au brillant plumage, des paons à la queue éblouissante, des fleurs comme je n'en avais jamais vu, des pelouses fraîches, des allées couvertes de sable fin, entre des arbres dont le nom m'était inconnu, et du haut desquels tombaient des chants d'oiseaux, de l'ombre et des parfums.

Ce jour-là, on me garda à déjeuner et l'on me fit asseoir à la table du château, à côté de la petite marquise. Mais j'étais trop ému pour manger et je quittai cette table si bien servie sans avoir mordu aux mets délicats dont elle était couverte. C'est miss Burley qui le fit remarquer ; elle était subitement devenue gracieuse. M[lle] Noémi voulut alors bourrer mes poches de sucreries et de dragées.

Quand l'heure de la quitter fut venue, nous étions bons amis. En apprenant que je devais partir bientôt pour aller pêcher le hareng, elle exigea que d'ici-là je vinsse la voir chaque jour, ou du moins toutes les fois qu'elle ne viendrait pas jusqu'à la plage. Je promis d'obéir, et durant les jours suivants j'obéis en effet, me donnant tout entier à cette enfant dont le sourire m'avait captivé et dont l'âme charmante s'était révélée à moi dans ces circonstances. Je n'arrivais jamais les mains vides: un jour, j'apportais des coquillages ; un autre jour, un nid de fauvettes; puis, un bateau en miniature taillé dans un morceau de liège par le père Marlorat, et, chaque fois, c'étaient des cris de joie, et des remerciements sans fin. Après huit ou dix visites, complétées par de longues parties sur le sable, quand la petite marquise venait à la plage, nous étions ensemble comme de vieux amis : moi la protégeant, tout en me laissant dominer par sa grâce élégante et délicate; elle, m'imposant ses petits caprices, avec des mines charmantes qui me ravissaient.

Malheureusement, sonna bientôt l'heure du départ pour la pêche, et un matin, je vins faire mes adieux à M[lle] Noémi. Cette séparation fut un grand chagrin pour elle et pour moi; et c'est avec des larmes qu'elle détacha de son cou une médaille d'or pour la passer au mien.

« Garde-la toujours, dit-elle.

— Je la garderai, répondis-je; et jamais je n'oublierai que c'est vous qui me l'avez donnée. »

Je quittai M[lle] Noémi, emportant d'elle un souvenir ineffaçable, et je rentrai aux Petites-Dalles pour me préparer au départ.

Le soir venu, j'allai dormir pendant quelques heures. Ma nuit fut courte; dès l'aube, mon père, ma mère et moi, nous étions debout et la charrette qui devait nous mener à Fécamp attendait à la porte.

C'étaient là les durs et cruels moments de notre vie. Arraché déjà plusieurs fois aux douceurs de la maison paternelle, je connaissais bien l'amertume de ces séparations si fréquemment renouvelées. Cette fois, il s'y mêla, je ne sais quoi de plus pénible; j'allais m'embarquer sans mon père, je l'ai dit, et me trouver seul aux prises avec les duretés de cette existence du bord, dont jusqu'à ce jour il m'avait allégé le fardeau.

Il y eut d'amères larmes répandues ce matin-là dans la maison d'Hilaire Darnetal, et quand, chargé de mon léger bagage et du panier qui contenait mes provisions, je montai dans le chariot où les pêcheurs des Dalles, engagés comme moi sur les *Trois-Maries*, avaient déjà pris place, je sentis mon cœur se déchirer, en voyant le visage bouleversé de ma mère.

Mes compagnons s'efforçaient de dissiper ma tristesse, et y parvinrent. Au bout du pays, je ne pleurais plus; à la montée de Sassetot, je souriais déjà Mais, quand nous passâmes devant le parc de Maisonfleur, je redevins sérieux.

Tout au fond du parc, sous les ramures, on apercevait le château silencieux, fenêtres et portes closes, avec ses toits d'ardoise, baignés de rosée matinale et de lumière naissante. J'envoyai un adieu muet à M[lle] Noémi, en pressant contre mon cœur la médaille que je tenais d'elle, et tant que mes yeux purent voir les murailles de sa demeure, ils y restèrent attachés, quoique éblouis par une large bande de pourpre qui rayait le fond gris du ciel au-dessus de la mer.

A suivre. ERNEST DAUDET.

A TRAVERS LA FRANCE

DOUAI

Douai, chef-lieu d'un des sept arrondissements de l'ancienne Flandre, aujourd'hui le département du Nord, partage avec Lille et Cambrai la juridiction administrative sur cette division territoriale. A Lille sont établis la préfecture et le commandement militaire; Cambrai est le centre de l'autorité ecclésiastique, représentée par un archevêque; à Douai siègent les grandes cours de justice et les Facultés universitaires.

Douai est néanmoins aussi une ville militaire: sa forte enceinte bastionnée commande au loin les immenses plaines qu'arrosent la Scarpe et les canaux dérivés de cette rivière; une fonderie de canons y a existé jusqu'à ces derniers temps; il s'y trouve encore un vaste arsenal et une école d'artillerie assez importante.

Tout cela n'empêche pas Douai d'être avant tout, comme la plupart des autres villes du nord de la France, une cité industrielle et commerçante: des fabriques de cotons pour tulles, des filatures de lin, des sucreries, des manufactures de limes et d'instruments agricoles perfectionnés, des verreries, d'importantes usines métallurgiques, tels sont, et bien d'autres encore, les établissements dont les produits donnent lieu aux transactions les plus actives.

Cette prospérité commerciale ne date pas de nos jours: le travail et le trafic enrichirent, dès le temps des Croisades, les habitants de Douai. Au douzième siècle, ils obtenaient de leurs seigneurs les libertés dont ils avaient besoin pour se livrer avec tranquillité et profit à leurs diverses branches d'industrie. Dès le treizième siècle, presque tous enrichis, ils élevaient de somptueuses églises où ils allaient étaler, aux cérémonies les plus solennelles, ces brillants costumes qui excitèrent un jour le dépit jaloux d'une reine de France. Et pour affirmer à tous la puissance de leurs institutions communales, ils bâtirent, au quinzième siècle, un hôtel de ville orné de tout ce que l'art de cette époque produisait de plus délicat, et ils élevèrent dans les airs le magnifique beffroi qui domine encore toute la ville. Cette tour est un des spécimens les plus charmants de ce que pouvait produire autrefois notre architecture civile. Flanquée de quatre tourelles, elle laisse échapper par ses longues ogives accouplées les sons de la grosse cloche municipale. Son couronnement majestueux rappelle par ses créneaux celui des tours de défense; mais il prend bien vite un aspect particulier, grâce à l'ingénieuse disposition de charpentes dont l'ensemble produit une gracieuse pyramide. De petites cloches y sont suspendues, et un ingénieux mécanisme, à toutes les heures, tire de leurs tintements combinés un agréable carillon. Le beffroi douaisien a été soigneusement restauré de nos jours; il est au reste, avec les bâtiments qu'il surmonte, le seul édifice vraiment remarquable de la ville.



Tour du beffroi, à Douai.

Douai renferme aujourd'hui 27 000 habitants; mais, trop grande pour sa population, la ville semble en certains quartiers morne et déserte. Les environs, arrosés par différents bras de la Scarpe, sont parsemés d'agréables villages, entourés de manufactures et d'usines.

A. Saint-Paul.



Il brandit Franchise. (P. 130, col. 2.)

FRANCHISE [1]

XXVII

Une captive délivrée.

Le château de Rûlamort était en grand émoi, quoiqu'il fît encore nuit. Dans les cuisines, dans les salles, dans les cours, on ne voyait que serviteurs affairés, se hâtant, préparant un festin magnifique, déployant les riches tentures, jonchant de fleurs les tables et les chemins. La herse était levée et le pont levis abaissé, et à chaque instant quelque nouveau visiteur, à pied ou à cheval, pénétrait sous la voûte et venait se réunir aux groupes qui attendaient dans la grande cour. Les groupes se composaient de vassaux et de tenanciers des domaines de Rûlamort et de ceux de Rochaigué; et l'on voyait à leur équipement qu'ils n'étaient point venus là pour une bataille, mais pour une fête.

C'était en effet une fête qui se préparait : depuis le coucher du soleil, Jehan, l'écuyer de Rochaigué, enfermé seul dans la chapelle, se préparait par la prière et la méditation à chausser les éperons d'or et à prêter le serment de chevalerie. Que se passait-il dans cette âme, à cette heure solennelle? Le jeune homme, faisant un retour sur sa vie passée, ouvrait-il son cœur au repentir? Comprenait-il à quoi l'engageait le serment qu'il allait prononcer au pied de l'autel? Se livrait-il à des rêves enthousiastes de pureté sainte, de dévouement, de sacrifice, de bravoure désintéressée? Se proposait-il pour modèles les preux de la Table Ronde, les chevaliers en quête du saint Graal, les célèbres amis, Roland et Olivier, et les pieux héros de la Croisade, Godefroy de Bouillon, Eustache, Bohémond et Tancrède? Non ; sa conscience obscurcie ne distinguait plus le bien du mal. Pour lui, la vertu, c'était le courage du guerrier, et non pas celui du chrétien; le bonheur, c'était la puissance, la richesse, l'orgueil de commander à un grand nombre d'hommes. Il s'était assis dans le banc seigneurial, regardant les fenêtres qui commençaient à dessiner leur arcade en clair sur le fond sombre de la chapelle ; il écoutait les bruits du dehors, et son cœur palpitait de joie.

« C'est aujourd'hui! se disait-il. Le jour vient : dans quelques heures il sera à moi, ce titre de chevalier qui me permettra de conquérir terres et châteaux, vicomtés et baronnies! Rester sire de Rochaigué, fi donc! Quand on a le bras robuste et le cœur vaillant, on peut atteindre à tout... Aujourd'hui je la ceindrai, cette belle Franchise, cette épée que j'ai conquise par ma ruse et mon courage ; aujourd'hui je serai mon maître... Mon père n'est pas assez audacieux ; il reste attaché à son suzerain, et je ne vois guère ce que sa fidélité lui rapporte... Richard, depuis bientôt quatre ans, ne s'est pas encore décidé à nous donner cette seigneurie de Rûlamort... elle est sans seigneur, pourtant, cette terre, puisque l'héritière a disparu.... Si Richard me la refuse, un autre serait peut-être plus généreux....

1. Suite. — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401 ; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

Henri au Court Mantel est revenu près de son père, il prend la défense des Aquitains, que nous maltraitons, à ce qu'il dit. . et on assure que le vieux roi, heureux de revoir ce fils chéri, vient d'ordonner à Richard et à Geoffroy de lui prêter hommage... Richard refusera, sûrement, et le jeune roi pourrait bien être un meilleur suzerain que lui... Si je lui livrais Rûlamort, il serait trop heureux de me le donner en fief.... Il faudra voir de quel côté tourne le vent. Ce serait étrange, si je me trouvais tout à coup le compagnon d'armes de Bertrand de Born et d'Aimery au clair visage! »

Et Jehan continuait ses rêves ambitieux. Il venait de conquérir en imagination un vaste domaine et le titre de comte, lorsque la porte de la chapelle s'ouvrit à grand bruit. Jehan se hâta d'aller s'agenouiller devant l'autel.

Ses parrains vinrent à lui; c'était le baron de Maulignage et le sire de Morville, seigneur normand en faveur auprès d'Henri II. Ils le relevèrent, et le conduisirent au prêtre qui devait, selon l'usage, entendre sa confession; puis ils l'emmenèrent dans une cellule attenante à la chapelle, où l'on avait préparé le bain symbolique du futur chevalier. La chapelle se remplissait de spectateurs, car Guy de Rochaigué avait invité à la cérémonie la plus brillante noblesse du pays; et lorsque Jehan reparut, vêtu d'une longue tunique blanche, marchant entre ses deux parrains, un murmure flatteur se fit entendre de tous côtés. C'était certes un beau jeune homme que Jehan de Rochaiguë; sa tête brune dépassait les têtes de ses parrains, ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat, et son teint mâle, sa haute stature, son air de jeunesse et de vigueur disposaient toutes les damoiselles à l'accepter pour chevalier.

La messe fut dite en grande pompe, au milieu des chants et des parfums; puis une épée étincelante, posée sur un coussin brodé, fut apportée devant l'autel, et le prêtre prononça sur elle une bénédiction.

« Puisses-tu, disaient les paroles sacrées, ne sortir du fourreau que pour le droit et la justice; puisses-tu ne briller jamais que dans le sentier de la vérité; puisses-tu être l'appui des faibles, la terreur des méchants, la vengeresse des opprimés; puisses-tu être fidèle à ton noble maître, comme il sera lui-même fidèle à son vœu de chevalerie! »

La bénédiction était terminée: Jehan, escorté de ses parrains, se mit en marche vers la cour d'honneur, toute jonchée de roses, et quand il parut à la porte de la chapelle, il s'éleva de toutes parts une grande acclamation: « Noel! Noel! longue et glorieuse vie au sire Jehan de Rochaigué! » Le jeune homme marchait fièrement: il s'arrêta au milieu de la cour, et ses parrains lui enlevèrent la tunique de lin; puis les chevaliers les plus élevés en dignité parmi ceux qui se trouvaient là s'approchèrent à leur tour pour vêtir le nouveau chevalier.

« Vous vous souviendrez, messire, que c'est moi qui vous ai donné le hoqueton » lui disait l'un.

« Vous n'oublierez pas que je vous ai aidé à endosser le haubert, » disait un autre.

« Laissez-moi vous attacher les chausses de mailles, reprenait un troisième. Vous voilà tout de fer vêtu, comme doit l'être un chevalier. »

« Les dames doivent tenir une place dans la vie d'un preux, dit le sire de Maulignage; à vous, belles damoiselles, de le parer et de lui lacer son heaume! »

Les damoiselles s'approchèrent, pour attacher aux bras de Jehan les manches de soie brodée, de deux couleurs différentes, comme le voulait la mode, elles lui lacèrent son heaume, après qu'il eut mis un genou en terre pour se trouver à leur portée; et il leur souriait, tout en regardant du coin de l'œil le beau destrier tout bardé de fer et couvert d'un caparaçon de pourpre brodé d'or, qu'un écuyer venait d'amener et qui piaffait d'impatience.

« Maintenant, Jehan de Rochaigué, lui dit à voix haute le baron de Maulignage, en prenant Franchise entre ses mains, jurez-vous de consacrer votre épée à la défense des faibles et des opprimés? jurez-vous d'être brave et loyal, de fuir plus que la mort la félonie et le parjure, et de remplir jusqu'à votre dernière heure les devoirs d'un bon chevalier?

— Je le jure! » cria Jehan en levant la main droite.

Le baron de Maulignage le frappa légèrement du plat de l'épée.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te fais chevalier! » dit-il.

Il lui donna l'accolade et lui présenta Franchise; et Jehan la reçut de ses mains, s'inclina, et imprima sur la lame sans tache la souillure de son baiser... Jehan était chevalier! Son écuyer lui donna son écu, qu'il se suspendit au cou, et, amenant le destrier près de lui, lui tint l'etrier. Mais Jehan n'y mit point son pied; il posa une main sur le pommeau, s'enleva légèrement et d'un bond se trouva en selle. Des acclamations saluèrent son adresse et sa vigueur. Il brandit Franchise, et fit voltiger son destrier d'un bout à l'autre de la cour, pour faire admirer son habileté à le diriger; et le sire de Rochaigué ayant demandé si quelques chevaliers ne voudraient pas faire à son fils l'honneur de rompre une lance avec lui, on apporta des lances de tournoi, et on se livra à quelques joûtes et passes d'armes, ce qui réjouit extrêmement les dames. Jehan fut vainqueur presque partout, grâce à sa force, et aussi à la courtoisie de ses hôtes; et plusieurs damoiselles nobles et riches le parèrent de leurs couleurs. Le sire de Rochaigué vit cela avec joie: si on ne retrouvait point l'héritière de Rûlamort, Jehan n'aurait pas de peine à faire un autre mariage aussi riche, tout en gardant le domaine, que le suzerain finirait bien par lui donner en fief.

Le reste de la journée se passa en festins, en

chants et en danses; même les pauvres vassaux reçurent leur part des largesses seigneuriales, et on leur servit, dans les cours du château, avec les pains tailloirs qui restaient des repas, des portions de venaison, du porc et d'autres viandes rôties, et du cidre et du vin du pays. Cette générosité ne réussit pas à dissiper leur tristesse; beaucoup avaient vidé leur bourse pour payer l'aide due en chaque domaine au seigneur lorsque son fils était armé chevalier, car le sire de Rochaiguë aimait l'argent et n'en faisait grâce à personne. Les vassaux de Rochaiguë avaient payé, comme c'était l'usage; ceux de Rûlamort avaient dû payer aussi, quoique Jehan, ne tenant le fief qu'en vertu du droit de garde noble, n'eût rien dû leur demander. Le vin et la viande qu'on leur servait étaient tout ce qu'ils pouvaient rattraper sur ce qu'on leur avait pris, et c'était en vérité bien peu de chose.

Un seul des convives ne toucha point aux mets que les serviteurs prodiguaient à tout venant, et si quelqu'un eût fait attention à lui, il l'eût vu mordre en cachette dans un morceau de pain qu'il tirait de son escarcelle, et qui faisait triste figure au milieu des raffinements de la cuisine seigneuriale. Avait-il donc fait un vœu, ou s'était-il condamné à quelque pénitence? Il était entré avec la foule des vassaux; il avait pénétré dans la chapelle, où il avait prié avec ferveur pendant toute la cérémonie; et il errait dans les cours et les vestibules dont on permettait l'accès aux vassaux qui ne possédaient pas de terre. Il paraissait peu curieux de la fête, et pendant que Jehan rompait des lances avec les invités, il avait crispé ses doigts sur la poignée de sa dague, comme s'il eût regretté de n'avoir pas dans la main une lance ou une épée de combat. Quelques vassaux de Rûlamort l'avaient regardé, cherchant à le reconnaître et se demandant où ils pouvaient avoir vu ce visage : mais qui eût pu retrouver l'adolescent aux joues unies et roses, à la taille svelte comme le tronc d'un jeune peuplier, dans le jeune homme de vingt ans, à la taille robuste et à la barbe blonde? Aimery était bien à l'abri. D'ailleurs, il savait que son entreprise était périlleuse, et il était décidé à y laisser sa vie s'il ne pouvait en sortir victorieux.

Il savait, car la nouvelle s'en était répandue au loin, que ce jour-là Jehan de Rochaiguë devait être armé chevalier, et il avait laissé Bertrand de Born pour pénétrer, sous un déguisement, dans ce château de Rûlamort qu'il avait quitté, il y avait près de quatre années, emportant Agnès dans ses bras. Il saurait bien reconnaître Franchise, si c'était elle que Jehan devait ceindre ce jour-là! et alors, Jehan ne la garderait pas longtemps! Aimery avait tout vu, il avait frémi quand Jehan avait donné le baiser de Judas à la bonne épée, et il s'était juré que le prochain soleil verrait Franchise libre de ses chaînes déshonorantes. Et voilà pourquoi il errait dans le château, retrouvant partout de chers souvenirs, et retenant les larmes de rage qui montaient à ses yeux, à la pensée que sire Hugues n'était pas encore vengé et que sa veuve était encore prisonnière. Il vit le jour baisser, et les vassaux vider peu à peu les cours du château; il vit les nobles visiteurs rassembler leurs escortes et faire leurs adieux à leurs hôtes; caché dans un angle obscur, il vit ceux qui demeuraient à Rûlamort se retirer l'un après l'autre dans leur chambre, où Jehan et son père les conduisaient en cérémonie; et il vit enfin les parrains du nouveau chevalier l'accompagner jusqu'à la chambre qu'avait jadis habitée Hugues de Rûlamort. Puis les parrains se retirèrent, les pages, les varlets et les écuyers les suivirent, après avoir achevé leur service, et le silence régna bientôt dans le castel.


Aimery s'agenouilla. (P. 135, col. 1)

Quand Aimery jugea que l'heure était venue, il quitta sa cachette, et se glissa, la main sur sa dague, jusqu'à la chambre de Jehan. Il ouvrit la porte sans bruit, il entra.... Jehan dormait; une lampe à la clarté vacillante éclairait son beau visage, et, près de lui, sur des escabeaux et des bahuts, les riches vêtements et les armes qu'il venait de quitter. Aimery le regarda : il était bien calme pour un traître! Franchise brillait à son chevet : Aimery s'en saisit, la joie au cœur; la bonne épée était pure encore, le félon n'avait pas eu le temps de s'en servir. Il se pencha sur Jehan, en se disant : « Si je me trouvais ainsi sans défense à sa merci, je pourrais bien dire adieu à la vie. » Mais il n'eut pas un instant l'idée de venger la mort de sire Hugues et ses propres injures; seulement, se rappelant

l'histoire de David et de Saül, que le père Odon lui avait racontée dans son enfance, il attira à lui le bliaud que Jehan avait porté dans la journée, et tranchant avec son épée un lambeau de la riche broderie d'or et de soie qui le bordait, il le cacha sur sa poitrine. Puis il sortit sans bruit, comme il était entré, en jetant un regard de défi à son ennemi endormi.

Il n'eût pas de peine à gagner la salle basse du donjon, plus froide et plus humide encore que le jour de la fuite d'Agnès. A la faible clarté d'un rayon de lune qui se glissait par les étroites fenêtres, il retrouva la porte secrète, et s'engagea dans le souterrain : il y marchait vite, aujourd'hui qu'il ne portait plus d'autre fardeau que Franchise. Aussi les étoiles brillaient encore au ciel lorsqu'il écarta les broussailles de l'entrée, et il se trouva dans la campagne.

Comme le jour se levait, un cavalier arriva devant le pont-levis et fit entendre un appel de trompe. Le guetteur lui répondit; le cavalier fut introduit dans le château, et eut un court entretien avec le sire de Rochaiguë. Puis il repartit et se perdit bientôt au loin. Le sire Guy appela ses écuyers, leur donna des ordres, s'habilla à la hâte, et passa dans la chambre de son fils, qui s'éveilla au bruit de ses pas.

« Bonne nouvelle, Jehan ! dit le sire Guy. Aujourd'hui même, vous allez endosser le haubert et chausser les éperons dorés : le comte de Poitiers vous rappelle.

— Le comte de Poitiers, mon père! Êtes-vous bien sûr qu'il soit avantageux pour nous de le suivre? Il est seul à présent contre ses frères et le vieux roi... Qui sait si un autre suzerain ne récompenserait pas mieux nos services? Quand je pense que nous attendons encore l'investiture de Rûlamort ! »

Le sire de Rochaiguë sourit.

« Bien, Jehan ! à peine éveillé, vous vous montrez prudent et sage. Mais rassurez-vous : Richard n'est pas seul contre trois. Ces princes angevins ne savent jamais ce qu'ils veulent. Le vieux roi a lancé Henri et Geoffroy contre Richard; le roi de France, un rusé renard, s'est mis de leur parti : il espère toujours que le Poitou finira par se donner à lui. Alors le vieux roi s'est effrayé, il a rappelé ses limiers; et comme ses limiers, Henri et Geoffroy, ont fait la sourde oreille, il s'est rangé du côté du gibier, et il fait maintenant cause commune avec Richard. Voilà les nouvelles qu'un messager m'apporte, avec l'ordre de joindre la bannière du comte de Poitiers. Nous partons sur-le-champ. Holà ! écuyers ! venez armer votre maître ! »

Les écuyers accoururent. Jehan se hâtait de vêtir son bliaud.

« Hé ! qu'est ceci? dit-il tout à coup; la bordure de ce vêtement a été arrachée : voyez, mon père ! »

Il était difficile d'attribuer le dégât à des rongeurs; Jehan renonça à s'expliquer cette étrange aventure; mais il demeura soucieux, pendant que ses écuyers lui mettaient le haubert et les chausses de mailles, lui laçaient son heaume et lui chaussaient ses éperons.

« Donnez-moi mon épée, dit-il, après avoir assujetti le baudrier autour de lui.

— Votre épée, monseigneur? où est-elle? » demanda un des serviteurs en regardant le bahut sur lequel, la veille au soir, il avait déposé Franchise.

Jehan regarda aussi, et il pâlit. Franchise n'y était plus.

XXVIII

Chevalier !

Jehan n'avait aucun doute sur le nom de celui qui lui avait enlevé l'épée, quoiqu'il ne pût deviner par quel chemin il était arrivé jusqu'à lui; mais Aimery n'était pas chevalier, et ce n'était pas dans ses mains qu'il fallait chercher Franchise : peut-être l'aurait-il confiée à Bertrand de Born, en attendant qu'il pût s'en servir lui-même. Jehan donc, dans toutes les batailles où il rencontra le sire de Hautefort, chercha à voir de quelle épée il se servait. Ce n'était point Franchise : décidément Aimery la tenait cachée quelque part. Jehan voulait la ravoir; non qu'il tînt beaucoup à se servir de cette épée plutôt que d'une autre; mais il était humilié de se l'être laissé reprendre, et il en voulait à Aimery d'avoir pu si facilement le tuer, et de n'avoir tranché que le bord de son bliaud : il désirait se venger de cette générosité.

La guerre durait toujours; parfois les princes angevins, las de leurs inimitiés, se rapprochaient pour un instant; et l'on apprenait que le jeune roi était allé trouver son père, qu'ils avaient mangé au même plat et bu à la même coupe, et que la réconciliation était complète; puis, l'esprit flottant du prince le portait d'un autre côté, et il retournait vers les rebelles. Ensuite, pris d'un nouveau repentir, il essayait de pacifier le pays en prêchant la soumission aux barons d'Aquitaine et en leur garantissant le pardon de son père. Mais les barons d'Aquitaine ne se fiaient ni au père ni au fils, et personne ne déposait les armes.

Le doux mois de mai faisait pourtant fleurir toute la terre d'Aquitaine de mille fleurs sauvages qui s'épanouissaient à l'envi à la place des moissons ravagées. Aux environs de Limoges, dans une délicieuse vallée toute verdoyante, une troupe de chevaliers s'arrêta pour se reposer. Hommes et chevaux paraissaient las; l'ardeur du soleil frappant sur leurs armures les faisait haleter de soif et de chaleur, et le bruit d'un petit ruisseau qui traversait la vallée leur parut plus doux que le son des rebecs ou des violes. Le chef de la troupe, un vieillard, à

ce qu'il paraissait, car une longue barbe blanche sortait de son heaume dont la ventaille était relevée, regarda avec soin autour de lui, à travers les branchages qui pouvaient cacher quelque embuscade, et, ne voyant rien de suspect, il fit signe à son écuyer de l'aider à descendre de cheval. Ses compagnons l'imitèrent, et bientôt tous s'abreuvèrent dans les eaux limpides; puis ils se couchèrent sur l'herbe, et les bons destriers débarrassés pour un instant du chanfrein et du nasal, se mirent à brouter d'un air joyeux, en faisant entendre de petits hennissements de satisfaction

« Cela fait du bien, une halte au bord de l'eau, n'est-ce pas, sires chevaliers? dit d'un air de bonne humeur le vieux capitaine de la troupe. Il ne faudra pourtant pas nous attarder ici; nous ne devons pas être loin de Limoges, et une battue des rebelles pourrait nous surprendre.

— Il est sûr, messire Hereward, que l'endroit n'est pas propre à une bataille, répondit un jeune chevalier; pour ma part, j'aimerais mieux gagner la plaine, et même attendre que le soleil fût moins haut sur l'horizon. N'a-t-on pas parlé dernièrement d'une suspension d'armes? Ce serait assez à-propos pendant les chaleurs de l'été.

— C'est une triste guerre, répondit le vieux chevalier, et je vous plains, vous qui êtes du pays, de ravager ainsi vos propres campagnes. Moi, je suis Anglais, et les Aquitains ne sont pas mon peuple; mais je ne peux m'empêcher d'avoir pitié d'eux. Je pense que les choses ont dû se passer de la même façon du temps de mes pères, quand le duc Guillaume est venu de Normandie...


Il attira à lui le blund (P. 132, col. 1.)

— Aquitains ou Saxons, c'est la même chose en effet, répondit vivement le jeune homme; il faut bien que les rebelles soient châtiés. Si les gens du Poitou et du Limousin se soumettaient à monseigneur Richard, ils pourraient gratter leur terre en paix.

— C'est dur, dit Hereward d'un air soucieux, d'obéir à des maîtres étrangers!

— Qu'importe, s'ils sont bons chevaliers? Vous, messire Hereward, vous êtes Saxon, et pourtant nul baron angevin ou normand n'est plus en faveur que vous auprès du comte de Poitiers, et même du roi d'Angleterre.

— Oui..... au bout de cent ans, voilà où nous en sommes. La race de nos rois est éteinte, et nous cherchons à nous rattacher à nos vainqueurs, pour quelques gouttes de sang saxon qui coulent dans leurs veines! Mais sachez-le bien, jeune homme, ajouta le vieux Hereward en regardant en face son interlocuteur, quand j'ai prêté le serment de fidélité au roi d'Angleterre, je lui ai dit : « Sire, je vous servirai loyalement contre tous vos ennemis de

France, d'Irlande ou d'Écosse; mais ne me demandez pas de tirer l'épée contre les Saxons. » Et le roi Henri a accepté mon hommage tel que je le faisais; il m'a envoyé contre les rebelles de Normandie et d'Aquitaine, contre le roi de France et le comte de Flandre, contre le roi d'Ecosse et contre les chefs de l'Irlande; mais jamais, il me l'a juré, il n'emploiera mon bras contre les hommes de ma race. Il n'a plus rien à craindre d'eux, d'ailleurs! tout est fini, bien fini pour nous! »

Hereward appuya sa tête sur sa main et resta triste et silencieux. Ses compagnons le regardaient, la plupart avec respect, quelques-uns avec étonnement. Parmi ceux-ci était Jehan de Rochaiguë, pour qui le patriotisme n'était qu'une erreur bonne à vous empêcher de faire fortune. Il pensait que si le vieux chevalier, au lieu de mettre des conditions à son hommage, se fût fait donner par les rois normands de bonnes terres et de bons châteaux saxons, il aurait pu faire souche de comte ou de duc, au lieu de n'être que simple chevalier.

Tout à coup, Hereward, qui se reposait, couché sur l'herbe, se dressa sur son séant.

« Des chevaux! dit-il, j'entends des chevaux du côté du sud. Wilfred! ne vois-tu rien? n'entends-tu rien?

— Rien, monseigneur! » répondit Wilfred, jeune écuyer que Hereward avait placé en sentinelle à l'entrée du vallon.

Hereward appuya son oreille contre la terre et écouta de nouveau.

« Je ne me trompe pas, dit-il en se relevant presque aussitôt. Amis ou ennemis, je ne sais, mais des cavaliers s'approchent de nous. Aux armes et en selle, vite! et sortons de ce lieu boisé propre aux embuscades! »

En un clin d'œil toute la troupe fut sur pied, les destriers et les hommes revêtus de leurs armes défensives, les chevaliers et les écuyers en selle; et ils s'apprêtèrent, Hereward en tête, à quitter leur frais abri. Cependant les cavaliers que l'oreille exercée du Saxon avait d'abord signalés approchaient rapidement. Virent-ils briller les armes à travers le feuillage, ou entendirent-ils le cliquetis du fer? Que ce fût l'un ou l'autre, qu'ils crussent avoir affaire à des amis ou à des ennemis, ils mirent tout à coup leurs chevaux au galop, et s'élancèrent dans le vallon comme un ouragan.

« Plantagenet et Angleterre! cria Hereward en mettant la lance en arrêt.

— Aquitaine! mort aux étrangers! » répondirent les nouveaux arrivants; et le combat s'engagea.

La lutte était à peu près égale; si les cavaliers aquitains étaient les plus nombreux, leurs chevaux fatigués par une longue route au soleil, avaient peine à soutenir le choc des chevaliers normands et anglais, à qui une heure de repos venait de rendre toutes leurs forces. Et puis, ce n'étaient pas des chevaliers, mais de simples écuyers et petits tenanciers, armés plus à la légère que leurs adversaires. Le sire Hereward faisait pleuvoir sur eux dru comme grêle les coups de sa masse d'armes, et Jehan de Rochaiguë semblait lutter avec lui à qui abattrait le plus d'ennemis. Cependant Jehan avait hérité de la prudence de son père. Quand il se fut assez accordé le plaisir d'exercer la force de son bras, il songea que le comte de Poitiers, qui avait envoyé en avant-garde la troupe dont il faisait partie, ne devait pas être loin avec son armée, et qu'il était beaucoup plus séant d'aller le chercher que de se faire écraser sans profit pour personne. Il recula peu à peu, et tout à coup, se jetant dans un sentier qui coupait le petit bois, il se déroba à ses adversaires.

« Jehan! » cria Hereward, enflammé de colère et de mépris. Mais Jehan ne l'entendit pas ou ne fit pas semblant de l'entendre, et dès qu'il fut hors du bois, il piqua des deux, rebroussant chemin vers l'armée du comte Richard.

Un jeune écuyer, qui combattait parmi les chevaliers d'Aquitaine, avait redressé la tête au cri d'Hereward. « Jehan! murmura-t-il, et il fuit... ce doit être lui! Si je l'avais su plus tôt! mais à cette heure je ne le poursuivrai pas : c'est honteux, de se battre contre un lâche... je saurai bien le retrouver ailleurs. »

Et il continua à échanger des coups avec les Normands, tout en admirant les prouesses de leur chef. Aimery se sentait pris d'une vénération profonde pour ce vieillard à barbe blanche qui surpassait en vaillance les plus jeunes et les plus robustes chevaliers; et il se disait en lui-même : « Dieu me garde de me trouver sur son chemin; je ne voudrais pas, même pour les éperons d'or, porter la main sur un si noble et si brave seigneur! »

Il devait pourtant porter la main sur lui plus tôt qu'il ne croyait. Le départ de Jehan de Rochaiguë avait causé aux chevaliers normands un instant de surprise et d'hésitation, dont leurs adversaires avaient profité pour les presser vivement. Plusieurs d'entre eux, acculés au ruisseau, y avaient glissé et avaient été vite achevés; ceux qui restaient se trouvaient décidément en trop petit nombre pour triompher de leurs ennemis, et quelques-uns, jugeant la partie perdue et ne se souciant pas d'être faits prisonniers par des hommes d'un rang inférieur au leur, suivirent l'exemple de Jehan. Il vint un moment où Hereward se trouva presque seul, blessé, affaibli, se défendant toujours, mais ne songeant plus qu'à vendre chèrement sa vie. Un coup qu'il ne put parer lui fit vider les étriers; il tomba et se trouva à moitié engagé sous son cheval, qui s'était abattu. A peine à terre, le vieux Saxon vit dix ennemis se précipiter sur lui, et dix poignards chercher le défaut de sa cuirasse. Un coup de dague brisa les lacets de son heaume, qui roula à terre, laissant à découvert sa tête chauve et sa barbe blanche.

A ce moment, Aimery, qui luttait contre un écuyer normand, venait de le mettre hors de combat. Il vit

tomber Hereward, il vit rouler le casque, et, saisi de respect pour ce courageux vieillard, il s'élança au-devant de ses assaillants, le couvrant de son corps et étendant ses bras pour le protéger.

« Arrière! cria-t-il à ses compagnons. Ne voyez-vous pas que nous sommes victorieux? Si vous voulez un jour ceindre le baudrier de chevalier, ne tuez pas un ennemi désarmé! Laissez ce vieillard : c'est moi qui le défends!

— Qu'il se rende, au moins! Rendez-vous, sire chevalier! demandez merci!

— Me rendre! à qui d'entre vous? dit Hereward en se soulevant péniblement. Y a-t-il ici quelque chevalier pour que je me rende à lui? »

Les Aquitains se regardèrent : aucun d'eux n'était chevalier.

« Personne de nous n'a encore chaussé les éperons d'or, monseigneur, dit Aimery, quoique plusieurs en fussent dignes. Mais si vous voulez me donner votre foi pour mon maître, le sire de Hautefort, je vous conduirai à lui. Son nom est sans doute venu jusqu'à vous, et vous devez savoir que nul preux ne peut tenir à déshonneur de se rendre à lui. »

Hereward regardait Aimery.

« Tu me parais digne de ton maître, jeune homme, lui dit-il. Quel est ton nom?

— On m'appelle Aimery au clair visage, et mon défunt seigneur, le sire Hugues de Rûlamort, m'a fait sire de Valpierreuse.

— Eh bien, Aimery de Valpierreuse, tu as l'âme et le bras d'un chevalier. Je me rends à toi, entends-tu, à toi seul. Aide-moi à me relever, que je te donne l'accolade : ce n'est qu'à un chevalier que je puis rendre mon épée. »

Aimery, transporté de joie et d'orgueil, dégagea Hereward et s'agenouilla devant lui.

« Sire Aimery, dit le Saxon, je ne vous demanderai point si vous connaissez les devoirs d'un chevalier; vous me l'avez montré aujourd'hui. Jurez à la face du ciel, comme si vous étiez devant l'autel du Seigneur, de protéger les faibles et de combattre les méchants!

— Devant Dieu, je le jure! répondit Aimery.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Aimery, sire de Valpierreuse, je vous fais chevalier. Voici vos armes, — et, trempant trois doigts dans son propre sang, il traça trois lignes rouges sur le simple bouclier d'Aimery. — Recevez l'accolade de la main d'un vieillard qui a toujours été brave et loyal, et que l'épée de votre captif vous porte bonheur : elle n'a jamais versé le sang innocent. »

Aimery baisa l'épée que lui présentait le vieux Hereward; mais il ne la passa point à sa ceinture; il la remit dans le fourreau, qui pendait au baudrier du Saxon.

« A Dieu ne plaise, monseigneur, dit-il, que je prive de son épée celui qui vient de me conférer l'ordre de chevalerie! Si je ne vous renvoie pas librement retrouver vos amis, c'est que nous sommes près de Limoges : vous pourriez rencontrer en route quelque troupe des nôtres que vous ne seriez pas en état de combattre, blessé et épuisé comme vous l'êtes. Mais je prendrai soin de vous comme de mon propre père, et vous pourrez partir aussitôt que vos forces seront revenues. »

Aimery aida son prisonnier à se remettre en selle, et voyant qu'il avait peine à se soutenir, tant il était meurtri, il monta en croupe derrière lui et l'entoura de ses bras. Ses compagnons dépouillèrent les chevaliers morts, s'emparèrent des destriers qui pouvaient encore faire un bon service, désarmèrent leurs prisonniers, et reprirent avec leurs trophées le chemin de Limoges.

S'il y avait ce jour-là sous le ciel un homme heureux, c'était sûrement Aimery au clair visage. Il était chevalier! il avait le droit de brandir Franchise au grand jour de la bataille! il pouvait, dans les tournois et les pas d'armes, toucher l'écu de n'importe quel haut baron, comte, fils de roi, sans qu'il se détournât dédaigneusement! Si le père Gaudry était là! S'il pouvait voir son fils tel qu'il le rêvait! Mais ne le voyait-il pas? le bon Dieu, pour qu'il fût complètement heureux en paradis, ne lui permettait-il pas d'apprendre ce qui se passait sur la terre? Aimery le croyait fermement; et il remerciait du fond de son cœur ce père dont les conseils d'honneur et de sagesse l'avaient préparé à la suprême joie qu'il goûtait aujourd'hui.

A Limoges, les vainqueurs furent accueillis avec enthousiasme; on criait : « Noel! Noel! » sur leur passage, et les femmes leur jetaient des fleurs. Bertrand de Born serra dans ses bras son écuyer, devenu son frère d'armes, et mit à sa disposition une chambre pour son prisonnier. Le pauvre Hereward était bien affaibli par la perte de son sang; mais la science du mire et les soins d'Aimery le remirent bientôt en santé. Dès qu'il se sentit mieux, il envoya un écuyer au camp du comte de Poitiers, pour rapporter une forte somme en monnaie d'or, anglaise et française, qu'il offrit à Aimery comme rançon. Mais Aimery refusa toute rançon, disant au sire Hereward qu'il le considérait comme son père, puisqu'il avait reçu de lui l'ordre de chevalerie; il consentit seulement à accepter, à titre de don, une armure et un destrier. Hereward, touché de sa générosité, le quitta, les larmes aux yeux, en lui disant : « Rappelez-vous, sire Aimery, que si vous avez jamais besoin d'un ami dans le camp anglais, je suis vôtre jusqu'au dernier jour de ma vie. »

A suivre. Mme C. Colomb.



BÉNÉDICT DE SAUSSURE

Nous apprenons que les Clubs alpins de tous les pays se proposent de célébrer cette année, à Genève, le centième anniversaire de l'exploration célèbre faite par Bénédict de Saussure dans les Alpes. Nos lecteurs liront avec intérêt quelques détails sur ce savant et sur les résultats de ses travaux.

Horace Bénédict de Saussure naquit à Genève en 1740. Son goût pour les sciences naturelles se développa de bonne heure et s'accrut dans les nombreux voyages qu'il fit en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne. Les sciences physiques, et en particulier la météorologie, lui sont redevables d'un grand nombre d'instruments que possèdent aujourd'hui les observatoires du monde entier. Bénédict de Saussure imagina l'*hygromètre à cheveu*, qui mesure la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air, en notant les changements de longueur qu'éprouve un cheveu sous l'influence de l'humidité ; l'*anémomètre*, qui mesure la vitesse du vent ; le *cyanomètre*, qui mesure l'intensité de coloration de l'azur céleste...

Ce fut Bénédict de Saussure qui, le premier, en août 1787, gravit le Mont Blanc jusqu'à sa cime.

Né au pied des Alpes, ayant cent fois parcouru ces belles montagnes, de Saussure rêvait de gravir le Mont Blanc et de contempler, sur ce merveilleux observatoire, le spectacle grandiose dont serait témoin l'hardi voyageur qui atteindrait sa cime. Cette pensée ne le quittait plus, elle l'enveloppait, pour ainsi dire.

« C'était devenu pour moi, dit-il, une sorte de maladie ; mes yeux ne rencontraient pas ce colosse, que l'on voit de si loin et de tant d'endroits, sans que j'éprouvasse un sentiment douloureux. »

Combien sa peine fut grande, quand il apprit que la route qui conduit au sommet venait d'être trouvée par le guide Jacques Balmat ! L'ascension que ce guide fit avec le docteur Paccard, en août 1786, le décida à partir sur le champ ; mais les pluies et les neiges l'obligèrent à attendre.

Le 18 août 1787, accompagné d'un domestique et de dix-huit guides, muni des instruments de physique les plus variés, de Saussure entreprit l'ascension.

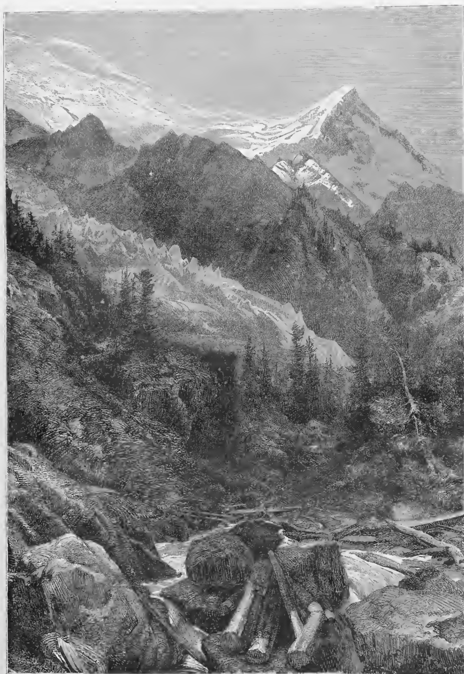
La première journée de marche le conduisit à une hauteur de 1518 mètres ; il passa la nuit sous une tente, au sommet de la montagne de la Côte. Le second jour fut plus rude. Les voyageurs commençaient à ressentir les effets de ce mal particulier qu'on appelle le *mal des montagnes* et qui est dû à la rareté de l'air dans les couches supérieures de l'atmosphère ; mal d'autant plus grand, que le voyageur est obligé de dépenser par la marche, au milieu des neiges, une plus grande activité. Ce même mal est ressenti par les aéronautes qui s'élèvent à de grandes hauteurs, et l'on sait qu'il peut même occasionner la mort. On éprouve « une lassitude extrême, une prostration considérable des forces avec un tel degré d'abattement moral que l'indifférence la plus absolue y tient la place de la volonté ; la respiration s'accélère, s'arrête, s'agite, devient anxieuse, irrégulière ; la circulation s'accélère, la chaleur animale diminue ». Des bourdonnements d'oreilles, des éblouissements, des vertiges surviennent alors ; le malaise, la faiblesse deviennent tels que, sous peine de défaillance, le voyageur doit s'arrêter. En même temps, d'autres accidents du côté des voies digestives, nausées ou vomissements, viennent se joindre au dégoût et à l'affaissement général. C'est en général à la hauteur de 2500 mètres que ces accidents se manifestent dans les montagnes. Parvenus à la même hauteur, mais en ballon, les aéronautes ne ressentent aucun de ces effets, probablement à cause de leur immobilité. Toutefois, s'ils continuent à s'élever, ces accidents se produisent.

Nos voyageurs ressentaient déjà les symptômes du mal des montagnes et, de plus, ils s'avançaient au milieu des neiges amoncelées qui les obligeaient à fouler le sol d'un pied timide. La deuxième nuit fut passée sur un petit plateau couvert de neige et situé à 3888 mètres d'altitude. Les guides n'avaient pas la force de soulever la neige ; l'un d'eux étant allé chercher un baril d'eau dans une crevasse, se trouva mal en revenant. La soif était ardente. Le thermomètre marquait 3 degrés au-dessous de zéro.

Au commencement du troisième jour on se remit en marche. Cette journée devait être la plus périlleuse, mais elle devait conduire au but. Il faut gravir le troisième et dernier plateau. Écoutons de Saussure raconter lui-même cette dernière partie de son ascension. « La pente est extrêmement rapide... partout elle aboutit à des précipices, et la surface de la neige était si dure que ceux qui marchaient les premiers ne pouvaient assurer leurs pas sans la rompre avec une hache. Nous mîmes deux heures à gravir cette pente, qui a environ 500 mètres de hauteur... Près de la cime, je ne pouvais faire plus de quinze ou seize pas sans reprendre haleine. Nous mîmes deux heures depuis le dernier rocher jusqu'à la cime, et il en était onze quand nous y parvînmes.

» Mes premiers regards furent sur Chamonix, où je savais ma femme et ses deux sœurs, l'œil fixé au télescope, suivant tous mes pas avec une inquiétude cruelle, et j'éprouvai un sentiment bien doux et bien consolant lorsque je vis flotter l'étendard qu'elles m'avaient promis d'arborer au moment où, me voyant parvenu à la cime, leurs craintes seraient au moins suspendues.

» Je pus alors jouir sans regret du grand spectacle que j'avais sous les yeux... Je n'en croyais pas mes yeux, il me semblait que c'était un rêve, lorsque je voyais sous mes pieds ces cimes majestueuses, ces



Le Mont Blanc, vu de Chamonix. (P. 136, col. 1.)

redoutables aiguilles : le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases mêmes avaient été pour moi d'un accès si difficile et si dangereux. Je saisissais leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir..... Mon but n'était pas seulement d'atteindre le point le plus élevé; il fallait surtout y faire les observations et les expériences qui seules donnaient quelque prix à ce voyage.

» Je descendis beaucoup plus aisément que je ne l'avais espéré. La descente du rocher au premier plateau était cependant bien pénible par sa rapidité, et le soleil éclairait si vivement les précipices que nous avions sous les pieds, qu'il fallait avoir la tête bonne pour ne pas être effrayé.

» Je vins coucher encore sur la neige, à 200 toises plus bas que la nuit précédente... Ce fut alors seulement que je jouis du plaisir d'avoir accompli ce dessein formé depuis vingt-sept ans... Dans le silence de la nuit, après m'être bien reposé de ma fatigue, lorsque je récapitulais les observations que j'avais faites, lors surtout que je me retraçais le magnifique tableau des montagnes que j'emportais gravé dans ma tête, et qu'enfin je conservais l'espérance bien fondée d'achever, sur le col du Géant, ce que je n'avais pas fait, et que vraisemblablement on ne fera jamais sur le Mont Blanc, je goûtais une satisfaction vraie et sans mélange. »

Quelles étaient donc les observations que de Saussure avait voulu faire dans cette mémorable occasion?

Il avait d'abord constaté la nature de ce mal des montagnes dont il avait ressenti les effets et s'était convaincu qu'il était dû à la rareté de l'air. Récemment MM. Jourdanet et Paul Bert ont vérifié l'assertion de Bénédict de Saussure, et M. P. Bert a montré que le mal des montagnes pouvait être supprimé en respirant un air artificiel presque exclusivement composé de gaz oxygène.

De Saussure mit encore en évidence la rareté de l'air à mesure qu'on s'élève sur les montagnes par une expérience très-simple. On sait en quoi consiste le phénomène du son : un corps sonore mis en mouvement, communique son ébranlement à l'air qui l'entoure; cet air lui-même communique cet ébranlement à son tour à une membrane placée dans notre oreille et qu'on appelle le tympan. L'air est donc un intermédiaire, mais un intermédiaire indispensable, à ce point que, s'il faisait défaut, le silence le plus absolu régnerait sur la terre. Une sonnette agitée sous la cloche d'une machine pneumatique ne rend aucun son. Si nous laissons peu à peu l'air rentrer sous la cloche, le son est perçu par l'oreille avec une intensité qui, faible d'abord, augmente peu à peu à mesure que l'air remplit la cloche. A mesure qu'on s'élève dans l'air, l'intensité du son diminue, et de Saussure nous a appris qu'au sommet du Mont Blanc la détonation d'un coup de pistolet ne produit pas plus de bruit que celle d'un pétard ordinaire dans la plaine. Depuis, de Saussure ces observations ont été refaites par les aéronautes. Voici quelques-uns des résultats indiqués par M. Flammarion.

Quand on s'élève en ballon, on perçoit un bruit immense, colossal, indescriptible, qui règne constamment à 300 et à 400 mètres au-dessus de Paris..... Le sifflet d'une locomotive s'entend à 3000 mètres de hauteur, le bruit d'un train à 2500 mètres, les aboiements jusqu'à 1800 mètres... A 1000 mètres, on reconnaît l'appel de la voix humaine... les légers bruits du grillon (vulgairement cri-cri) s'entendent très-distinctement jusqu'à 800 mètres de hauteur. Il n'en est pas de même pour les sons dirigés de haut en bas. Tandis que l'aéronaute entend la voix qui s'élève au-dessous de lui à 500 mètres, il ne parvient pas à se faire entendre dès qu'il s'est élevé à 100 mètres.

De Saussure ne manqua pas d'utiliser, dans son ascension, l'intéressant instrument qu'il avait imaginé quelques années auparavant et dont nous avons déjà parlé : l'hygromètre. A mesure qu'il s'élevait, il voyait « l'hygromètre aller à l'humide et le thermomètre au froid », et cette simple observation lui fournissait la matière d'une intéressante discussion sur la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air. De Saussure observa encore que, sur le Mont Blanc, il n'était pas nécessaire de chauffer l'eau jusqu'à 100 degrés pour la voir entrer en ébullition; ce phénomène se produit à 84 degrés. En moyenne la chute du point d'ébullition est de 1 degré centigrade pour chaque élévation de 324 mètres. C'est pour cette raison, vous vous en souvenez, que Miana et André, les héros du *Charmeur de serpents*, parvenus au sommet de l'Himalaya, furent dans l'impossibilité de préparer un thé convenablement infusé, l'eau ne pouvant être échauffée au delà de 80 degrés sans se transformer en vapeur.

Rappelons enfin que Bénédict de Saussure signala la décroissance de la température à mesure qu'on s'élève.

Cette décroissance est d'ailleurs également soumise à l'action de causes diverses : saisons, état du ciel, heure du jour. Ch. Martin, en reprenant les observations de Bénédict de Saussure, a montré que le thermomètre descend de 1 degré chaque fois qu'on s'élève de 188 mètres en hiver, et de 129 mètres en été.

Nous en avons dit assez pour montrer tout l'intérêt du périlleux voyage accompli par Bénédict de Saussure et pour justifier le centenaire qui va dans quelques semaines être fêté à Genève.

Albert Levy.

ROBERT DARNETAL [1]

IV

J'ai fini de raconter les incidents qui marquèrent mon enfance, joies enfantines et peines légères, dont, malgré les contours vagues et indécis dont s'enveloppent, en s'éloignant de nous, les jours vécus, le souvenir est resté dans ma mémoire avec la puissance d'une inoubliable vision.

Il faut maintenant, lecteur, qu'au seuil de la carrière nouvelle que j'allais parcourir, tu t'arrêtes avec moi, à l'étape douloureuse où le cours s'en est assombri tout à coup, et où, pour la première fois, mon cœur a saigné, étreint par la rigueur d'un malheur irréparable.

Huit jours après avoir quitté la maison paternelle, j'étais avec l'équipage des *Trois-Maries*, en pleine pêche, sur la côte d'Irlande, où tous les ans, à la même époque, affluaient en grand nombre les barques normandes. L'expédition s'annonçait mal. Pendant la route, nous avions essuyé plusieurs coups de vent; la mer était en proie aux tourmentes, et quand nous fûmes arrivés à l'endroit désigné pour notre station, elle nous secouait, nuit et jour, sur nos ancres, rendait la pêche dure et mauvaise, nous exposant à mille périls.

L'humeur du patron Deschêneau se ressentait de l'état de l'océan. Ordinairement brusque et ne mettant pas de gants pour dire à chacun ses vérités, il était devenu plus morose que de coutume, et quasi-brutal, quand il ouvrait la bouche pour faire un reproche ou donner des ordres. A son air, chacun voyait qu'il redoutait d'être retenu pendant plusieurs semaines a cette place, de n'arriver peut-être pas à compléter sa cargaison; et les marins, intéressés au succès de l'expédition, aux profits de laquelle ils avaient part, selon l'usage, allongeaient la mine en songeant qu'ils seraient obligés de rentrer, les mains vides, à la maison et, l'hiver venu, de pâtir eux et leurs enfants. En un mois, nous n'avions pas été aussi heureux que l'année précédente en dix jours. Les barils se remplissaient avec une lenteur désespérante; c'était à se jeter à l'eau.

On peut croire qu'avec les préoccupations qui obsédaient nos pêcheurs, la gaieté ne régnait pas à bord. Les mousses, — nous étions trois, — recevaient plus de coups qu'ils n'entendaient de paroles avenantes; pour moi, accoutumé jusqu'à ce jour à être heureux sur le bateau de mon père Hilaire Darnetal, j'eus à souffrir un peu de mon apprentissage sur celui du patron Julien Deschêneau.

Malgré tout, cependant, je ne me plaignais pas et ne me trouvais même pas à plaindre. Ce que je faisais, je savais qu'il le fallait faire, ce que je souffrais, qu'il le fallait souffrir. Et puis, j'étais à cet âge où les amertumes de l'existence glissent sur le cœur, où les larmes n'ont pas de lendemain. Si parfois, je me sentais trop malheureux, je fermais les yeux, je me recueillais, je songeais à la maison paternelle, à ma mère, à la vieille tour en ruines, au parc silencieux et à l'adorable enfant que j'avais surnommée la Petite Marquise.

Un matin que, couché sur une botte de paille, dans l'entre-pont, après une nuit de dures fatigues, je rêvais ainsi, à moitié endormi, je fus arraché brusquement à ma contemplation somnolente par le son d'une voix enrouée qui prononçait mon nom. Je la reconnus cette voix : c'était celle du patron; il m'appelait. Je fus debout aussitôt, un peu effrayé, craignant de m'être mis en faute. Mais, à ma grande surprise, il ne grondait pas; il adoucit même la parole pour me dire :

« Monte sur le pont, petit; tu verras quelque chose qui te fera plaisir. »

J'obéis sans comprendre d'abord; mais, je compris bien vite qu'il avait eu raison, car ce que je vis était vraiment fait pour me causer une grande joie. Songez donc! A dix brasses de notre grand bateau, un bateau plus petit se balançait au gré des flots assez calmes en ce moment; et ce bateau, c'était celui du père Darnetal qui lui-même se tenait debout à l'avant, en m'envoyant gestes affectueux et bons sourires.

Je poussai un cri d'étonnement et de bonheur et me mis à lui répondre dans son langage, tandis qu'il naviguait doucement vers nous, de manière à nous accoster. La manœuvre favorisée par le temps s'opéra sans peine, et je fus bientôt dans les bras du cher père, qui s'étaient fermés sur moi, m'enveloppant d'une douce et vigoureuse étreinte.

A ces premières caresses succédèrent les questions. Vous pensez, n'est-ce pas, qu'on a bien des choses à se dire entre père et fils, quand on est resté un mois sans se voir. Hilaire Darnetal ayant interrogé le patron Deschêneau afin de savoir s'il était satisfait de moi, celui-ci rendit un si flatteur témoignage de mon ardeur au travail et de ma bonne volonté que mon père enchanté m'embrassa de nouveau. Puis, il voulut savoir si moi aussi j'avais lieu de me louer de mon sort. Je répondis affirmativement, ayant oublié déjà les brutalités du patron qui était au fond un excellent homme. Et puis, il faut pardonner beaucoup à ceux qui nous commandent quand l'entreprise dont ils ont la responsabilité ne réussit qu'à moitié.

Mon père m'apprit ensuite que, parti de Fécamp douze jours après nous, il avait rempli ses barils. Il s'en retournait en toute hâte, avec le dessein de revenir aussitôt après avoir déchargé sa pêche. C'est un hasard heureux qui venait de nous mettre sur son chemin.

Nous demeurâmes une heure ainsi, une heure qui s'envola aussi vite qu'une minute, de telle sorte

1 Suite — Voy. pages 107 et 123.

que, lorsqu'il fallut nous séparer, il me sembla que je n'avais fait que l'entrevoir. Je remontai tristement à bord du *Trois-Maries*, n'osant demander à Hilaire Darnetal de m'emmener avec lui. Adossé contre un mât, je suivis des yeux, tant qu'il me fut possible de l'apercevoir, la petite barque qui l'emportait. Lui aussi me regardait, et de loin, mon cœur, qui n'avait pas eu le loisir de s'épancher en sa présence, envoyait au sien, à la cime des vagues, toute ma tendresse, tout mon filial amour.

« Que Dieu te garde, brave père, pensais-je ; que longtemps il te conserve pour le bonheur de la femme et de l'enfant ! »

Et je me promettais de me bien conduire, de le rendre fier de moi, d'être la consolation de ses vieux ans, — projet que me dictait ma vénération pour lui, et que je formais sans songer que le malheur allait tout à coup les détruire !

Bientôt, le petit bateau commença à se perdre dans les brumes matinales qui flottaient entre le ciel et l'eau, et dont le soleil, en montant dans l'azur frangeait d'or et d'argent la masse légère. J'apercevais encore sa voilure gonflée par la brise, puis elle se fondit dans les tons grisâtres de l'horizon ; je ne vis plus alors que l'extrémité de son mât qui disparut à son tour, les profondeurs du lointain s'étant fermées sur lui.



C'était le bateau du père Darnetal. (P. 139, col. 2)

Après cette courte halte dans le pénible labeur sur lequel j'étais courbé, l'existence uniforme et monotone recommença avec son cortège de tristesses et d'alertes. Le soir même, nous eûmes à nous défendre contre une épouvantable tempête qui nous empêcha de jeter les filets, durant laquelle mon oreille croyait percevoir, dans les lamentables voix de la mer et du vent déchaînés, des cris de détresse.

Toute la nuit, je pensai à la barque fragile qui emportait vers Fécamp le pêcheur Hilaire Darnetal et à chaque vague qui se ruait sur nous, je me disais, l'angoisse dans l'âme :

« Aura-t-il pu résister à celle-ci ? »

Avec la tourmente qui ne prit fin que vers le matin, mes craintes se dissipèrent ; au jour, j'avais oublié mes impressions de la nuit. Le rayon que la présence de mon père avait mis dans mon cœur y laissait malgré tout une trace chaude qui me soutint jusqu'au bout de notre dure campagne.

Enfin, vaille que vaille, la cargaison se compléta, et le quarante-troisième jour de notre station nous levâmes l'ancre. La veille, un bateau à bord duquel se trouvait mon camarade Télémaque Vittemale était parti, et j'avais chargé Télémaque, s'il arrivait aux Petites-Dalles avant moi, d'annoncer à mes parents mon prochain retour. Je devinais les inquiétudes de ma mère ; car jamais je n'étais resté si loin d'elle, et j'avais été bien aise de trouver une occasion de la rassurer.

Notre voyage dura moins d'une semaine. La mer resta calme jusqu'à la fin ; comme pour nous faire oublier les souffrances que nous venions d'endurer, et dont la vue de la terre aurait suffi d'ailleurs à emporter le souvenir, elle nous offrit, au moment où nous étions en vue de Fécamp, la physionnomie d'un lac, berçant entre des rives agrestes ses eaux moirées et dormantes, sous la pure lumière d'un matin de printemps. Comme on l'aimerait, si elle restait toujours aussi clémente ! Mais, elle a ses jours de colère ; alors, elle n'épargne rien ni personne ; c'est pour cela qu'on la redoute plus qu'on ne l'aime ! Pour moi, j'allais apprendre à la haïr.

A onze heures du matin, la marée étant haute, nous voguions à toutes voiles vers le port. Quand nous fûmes au moment d'en franchir l'entrée, un bateau pilote vint à notre rencontre. Il nous jeta ses amarres, et tandis qu'il nous remorquait vers le quai où se pressaient une centaine de curieux dont nous ne distinguions qu'imparfaitement les traits, le patron grimpa à notre bord pour serrer la main de quelques matelots qu'il connaissait. Plusieurs vinrent faire cercle autour de lui ; il se mit aussitôt à leur parler à demi voix, et comme je les observais, je vis tout à coup les visages se rembrunir, en se tournant tristement de mon côté.

Tout à la joie du retour, j'étais si loin de prévoir le malheur qui m'attendait au rivage que je ne fus pas frappé par l'attention dont je devins l'objet en ce moment. Je ne compris même pas qu'on se cachait de moi pour se répéter les paroles que le pilote venait de prononcer. C'est seulement plus tard, lorsque je connus la vérité que je devinai les précautions qu'on

avait prises pour me la taire. Accoudé à l'avant, je ne m'occupai plus que de regarder le quai qui semblait avec ses grues puissantes, ses hangars remplis de marchandises, toute son animation de ruche en travail, se rapprocher de nous. Soudain, parmi la foule, au premier rang, j'aperçus le père Marlorat.


Les bras de la veuve s'ouvrirent. (P. 141, col. 2.)

« Bon ! pensai-je, je suis bien sûr de ne pas m'en retourner seul aux Petites-Dalles; j'aurai un compagnon et un fameux! »

Et j'essayai par mes gestes d'attirer son attention. Mais sa vue baissait terriblement; pendant tant d'années, alors qu'il était garde côtes, ses yeux avaient embrassé l'immensité de l'océan qu'ils s'étaient affaiblis dans cette contemplation. J'avais beau gesticuler ; il ne me voyait pas.

« Bonjour, père Marlorat ! » criai-je alors, au moment d'aborder.

Cette fois, il me vit et me répondit par un sourire, mais un sourire si triste, si navré que j'eus froid dans le dos.

« Comme vous voila taciturne, père Marlorat, lui dis-je, en sautant à terre ; vous a-t-on cassé votre pipe? »

Mais, au lieu de me répliquer sur le même ton de plaisanterie, il prit ma main et me dit :

« Viens, mon garçon, j'ai à te parler. »

Je le suivis tout intrigué; il m'entraîna avec lui sur le port dans un petit cabaret où souvent déjà, j'avais bu l'eau-de-vie, au moment du départ. Nous traversâmes, sans nous y arrêter, la première salle et nous entrâmes dans une sorte d'arrière-boutique où il me laissa seul.

Seul ! non, je me trompe, car, j'aperçus une femme assise dans un coin. A mon aspect, elle se leva. Miséricorde! C'était ma mère, mais ma mère avec un visage décomposé, et les yeux rougis, vêtue d'une robe noire et coiffée du bonnet des veuves.

La vérité m'apparut, éclatante et terrible.

« Mon père ! » m'écriai-je.

Les bras de la veuve s'ouvrirent comme ceux d'Hilaire Darnetal s'ouvraient naguère; ils enlacèrent mon cou, comme les siens l'enlaçaient, et d'une voix brisée, elle me dit.

« Mort, helas !

— Où? comment? dis-je affolé.

— Mort à la mer! En vue du port de Fécamp, la barque a sombré, corps et biens, sans qu'on pût la secourir. »

Un grand sanglot s'échappa de ma poitrine et nous confondîmes nos larmes, tandis que dans ma mémoire passait le souvenir des tempêtes violentes que nous avions subies quelques jours avant, durant lesquelles je croyais entendre des cris de détresse, et avec ce souvenir, celui des visions qui me montraient, comme un avertissement sinistre, la barque d'Hilaire Darnetal assaillie par les vagues, sans pouvoir leur résister.

Nous restâmes longtemps ainsi, ma mère assise,

et moi agenouillé devant elle, le front dans ses mains ouvertes sur ses genoux. Hélas! nous n'avions rien à nous dire sur l'horrible événement. On n'en savait que ce que l'orage avait permis d'en voir, à l'équipage d'un bateau qui avait essayé en vain de porter secours à Hilaire Darnetal.

Le trait le plus cruel de ces naufrages, c'est que la mer ne nous rend pas ceux qu'elle nous prend ainsi. Elle les ensevelit sous ses flots, sans pitié pour les veuves et les enfants qui pleurent; elle leur ravit jusqu'au triste bonheur d'embrasser ces restes aimés, de leur rendre les derniers devoirs et d'aller dans le cimetière du village prier sur leur tombe. Mon père avait péri noyé avec quatre compagnons, et c'est là tout ce qu'on pouvait dire.

Quand nous eûmes ainsi pleuré longtemps, ma pauvre mère fut la première à s'apaiser et essaya d'arrêter mes larmes.

« Dans mon malheur, je dois bénir Dieu, dit-elle; il pouvait m'enlever mon enfant; il me l'a laissé. Pauvre Hilaire, s'il m'avait écoutée, il t'aurait emmené avec lui, et aujourd'hui je vous pleurerais tous les deux. »

Elle s'arrêta; puis, relevant brusquement les yeux, elle murmura :

« Ah! mer cruelle, tu m'as pris mon mari; mais tu ne prendras pas mon fils! »

A ces mots, je l'interrogeai des yeux.

« Tu ne partiras plus! fit-elle résolue; je ne veux pas te perdre, maintenant que je n'ai plus que toi.

— Il faut vivre, objectai-je timidement.

— N'y a-t-il pas d'autres métiers que celui de pêcheur! Est-il donc si lucratif qu'il faille y tenir! Robert, mon fils, ajouta t-elle d'un accent solennel, jure-moi ici que tu ne t'embarqueras plus, jamais, au moins tant que je vivrai. »

L'idée ne me vint même pas de tenter de lui refuser. Je fis le serment qu'elle demandait, et elle parut moins malheureuse en songeant que je n'étais plus exposé à mourir de la même mort que mon père.

Nous restâmes l'un près de l'autre, la main dans la main, jusqu'au moment où le père Marlorat, après avoir réglé mon compte avec le patron des *Trois-Maries*, vint nous prendre pour nous ramener aux Petites-Dalles.

A suivre. ERNEST DAUDET.



ANNÉLIDES SÉDENTAIRES [1]

On peut voir au Muséum d'histoire naturelle une étrange bouteille, dont les ornements, en relief, ne rappellent la fabrication d'aucune manufacture connue. Ce sont des encroûtements calcaires tellement emmêlés et enchevêtrés, que, s'ils n'étaient évidés à l'intérieur, on pourrait très-bien les prendre pour des vers immobilisés tout d'un coup au milieu des frétillements les plus désordonnés.

On découvre bientôt que ce sont là des habitations et non des habitants pétrifiés; les hôtes sont partis, les demeures sont restées, mais les constructeurs y ont apposé leur marque, et à l'œuvre on connaît l'artisan.

Cette bouteille a été draguée au fond de la mer, où elle avait séjourné assez longtemps pour permettre aux *Serpules* de se fixer à sa surface et de s'y multiplier. Or les Serpules sont de jolis Annélides marins qui, à peine sortis de l'œuf, se construisent, à l'aide d'un mucus qu'ils exsudent, des tubes calcaires qu'ils allongent et élargissent à mesure qu'ils s'accroissent.

Il est urgent que ces recluses soient à l'aise chez elles, car une fois entrées en cellule elles n'en sortiront plus, et n'auront d'autre distraction que de monter et descendre dans leur tube, sans même pouvoir se retourner.

Il faut croire que cette existence retirée leur est douce, puisque, n'étant pas, comme les mollusques, adhérentes à leur domicile, n'y étant attachées que par les liens de l'habitude, elles ne le quittent jamais : *Cella continuata dulcescit!*

Quand on les fait sortir de force, elles tombent en prostration, gisent inertes au fond de l'eau, et n'essayent jamais de regagner leur abri ou de s'en construire un autre. Leur mise en liberté est un arrêt de mort.

Les *Tubicoles*, menant un genre de vie tout différent des Annélides errants, ayant d'autres mœurs et d'autres besoins, ont nécessairement un autre organisme. L'appareil respiratoire n'est plus placé longitudinalement sur les côtés, mais à l'extrémité où devrait se trouver la tête. Les Serpules n'ont en effet point de tête distincte, et on ne leur trouve aucune trace d'yeux.

Point de tête et point d'yeux! Ce n'est donc ni par curiosité, ni par désœuvrement, ni par coquetterie, pour faire étalage de leur élégante coiffure, qu'elles se mettent si souvent à la fenêtre.

Cette triste distraction des flâneurs et des prisonniers ne leur est pas donnée. L'ouverture du tube n'est point une lucarne ouverte sur le monde de la

1 Voy. page 87.

mer, c'est un simple guichet où la Serpule vient chercher la nourriture et la vie, en déployant dans l'eau environnante son panache multicolore.

La bouche, placée au milieu de la partie antérieure aplatie du premier anneau, est entourée d'antennes et flanquée de deux appendices filiformes, dont l'un supporte une sorte de bouchon conique, qui a pour fonction de clore hermétiquement le tube quand l'Annélide se confine chez lui.

Le plus bel Annélide tubicole est la *Serpula contortuplicata*. Elle habite un tube calcaire de la grosseur d'un tuyau de pipe, dont la base contournée est toujours fixée à quelque corps solide : débris de poterie, valve de mollusque, tunique de crustacé. Les coquilles d'huîtres sont souvent encroûtées de ces longs tubes, et l'on peut facilement, au bord de la mer, se procurer une Serpule vivante. L'Annélide placé dans l'eau de mer ne tarde pas à sentir l'influence de ce milieu salutaire et le besoin de renouveler sa provision d'oxygène ; il faut qu'il apparaisse, mais il agit prudemment et ne se livre pas à l'étourdie.

On aperçoit d'abord un bouton rose vif, panaché de jaune et de violet, qui monte peu à peu jusqu'au haut du tube. Là, il s'arrête un instant pour se donner le temps de juger la situation ; puis, se dégageant, il s'épanouit en formant un splendide bouquet animé, composé de fleurs et de plumes aux couleurs éclatantes.

Pour opérer un mouvement d'ascension, la Serpule presse contre les parois de son tube trente petits pinceaux de poils rétractiles placés sur les côtés des anneaux ; c'est le procédé du ramoneur qui grimpe au haut d'une cheminée en s'aidant des genoux et des coudes.

Mais voilà notre Serpule qui a disparu avec la rapidité de l'éclair, sans que nous ayons eu le temps de lui voir plier bagage! Qu'est-elle devenue ? Est-elle tombée en défaillance au fond de sa cellule ? S'est-elle affaissée comme un ballon dégonflé? On ne voit plus passer que l'extrémité de son plumet.

Nous avions oublié de vous prévenir que les Serpules sont timides et craintives ; que non-seulement elles n'acceptent nulle familiarité, mais encore qu'elles fuient tout témoignage d'une trop vive admiration. Leur confiance une fois ébranlée, elles ne se livrent plus facilement, et elles restent obstinément contractées jusqu'à ce que la nécessité les contraigne au courage.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment elles accomplissent le tour d'escamotage qui les fait ainsi disparaître, laissez un savant anglais nous raconter ce qu'il a vu, secondé par un bon microscope et une patience de naturaliste :

« Chaque petit pied verruqueux est marqué perpendiculairement à l'axe du corps d'un filet jaune, ligne imperceptible à l'œil nu, qui présente, sous un grossissement de 300 diamètres, un petit ruban musculaire, garni sur toute sa longueur de plaques triangulaires parallèles, dont le rebord est régulièrement découpé en sept dents aiguës : six se recourbant dans un sens, et la septième se dirigeant en sens opposé et faisant face aux six premières. Chaque plaque est mue par un muscle distinct. Faudra-t-il s'étonner encore de la rapidité du mouvement de recul, quand on saura qu'il y a autant de rubans que de pieds, c'est à-dire 14 ; qu'il existe 130 plaques sur chaque ruban, soit 1904 plaques renfermant ensemble 13 328 griffes, que la Serpule peut instantanément implanter dans la membrane de sa cellule. Quel merveilleux appareil moteur prodigué à un misérable ver ! »

Les *Sabelles* ont des instincts plus sociables que les Serpules. On les trouve agrégées en faisceaux plus ou moins nombreux sur les roches où elles se sont fixées. A marée basse, elles se calfeutrent chez elles ; mais lorsque le flot les recouvre, elles couronnent leurs vilains fourreaux de jolies fleurs diaprées qui émaillent la surface aride du rocher.

Tous les Annélides tubicoles ne se fabriquent pas des demeures aussi solides ; mais, pour être moins durables, elles n'en sont pas moins de petits chefs-d'œuvre de construction. Elles sont formées de matériaux de différente nature, agencés avec une entente parfaite des conditions de l'art, et offrant en tous points la même épaisseur et la même résistance.

Citons les *Hermelles* qui, protégées par un faible étui de sable, ravagent les bancs d'huîtres sur lesquels elles s'établissent ; et les *Terebelles* aux nombreux tentacules filiformes, qui sont à la fois des engins de pêche et des outils dont elles font le plus ingénieux emploi. Elles agglutinent autour d'elles des parcelles de coquillages, des débris de plantes marines, des grains de sable, de l'argile, dont elles forment un fourreau souple qui obéit aux ondulations du corps. Elles peuvent se déplacer lentement en se traînant sur leurs tentacules, la bouche en bas, à la manière des Poulpes

« Si l'on met dans un aquarium une Térébelle privée de son fourreau, on verra l'Annélide étendre ses fils tentaculaires, balayer le sable, et l'accumuler dans un coin pour en construire une nouvelle habitation. Quand le tube est en partie formé, l'animal s'y enferme, et y demeure caché tout le long du jour. Vers midi, l'animal manifeste une certaine inquiétude, laquelle augmente au fur et à mesure que le soir approche.

» Aussitôt que le soleil est couché, les tentacules sortent de la maisonnette et se mettent à l'ouvrage. Chacun saisit son grain de sable et le transporte au sommet du tube commencé. Quand un de ces bras, maladroit ou fatigué, laisse échapper sa petite charge, il la cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, et ne l'abandonne plus qu'il ne l'ait portée à sa destination. Le travail de construction se continue pendant plusieurs heures sans relâche par un véritable procédé de fourmi. Il semble marcher avec lenteur ; cependant le lendemain on est étonné des progrès

qu'a faits le petit édifice. L'ingénieux architecte se repose jusqu'au soir et reprend alors ses travaux avec ardeur. »

Sir John Dalyell a donné le surnom de *tisserand* à une Térébelle qu'il a vue, fabriquant une toile fine pour en envelopper ses œufs.

Annélide tubicole. (P. 142, col. 2.)

Ce tube, qui ne doit ni attirer ni charmer les regards des passants, est rugueux à la surface : le luxe et le confortable sont réservés pour l'intérieur, tout tapissé d'une matière soyeuse suintée par la peau de l'Annélide.

On voit donc partout la maternité ingénieuse à dorloter dans le luxe les objets de sa tendresse.

M[me] Gustave Demoulin.





Quelques chevaliers s'entretenaient (P. 145, col. 1)

FRANCHISE[1]

XXIX

Deuil de roi.

Le vieux roi d'Angleterre était assis dans sa tente, entouré de serviteurs silencieux comme lui-même. Il paraissait accablé de fatigue ou de chagrin ; sa tête se penchait sur sa poitrine, et les caresses de son chien favori, qui avait posé sa tête sur ses genoux et lui poussait doucement la main du bout de son museau noir, ne réussissaient pas à le tirer de sa rêverie. Près de la porte de la tente, quelques chevaliers s'entretenaient tout bas.

« Croyez-vous que ce message soit un mensonge? disait le baron de Maulignage à Guy de Rochaiguë.

— Sûrement! Le prince se portait à merveille il y a cinq jours, quand il a quitté le camp; il n'est pas possible qu'il soit déjà à la mort. Il aura rencontré Bertrand de Born, qui lui aura encore tourné la tête.

— Je ne crois pas cela, messire, interrompit Hereward. Le jeune roi est léger et indécis, et trop porté à changer de camp et d'alliés ; mais il n'est ni faux ni traître.

— Mais il se laisse facilement conduire, et nos ennemis savent lui persuader tout ce qu'ils veulent. S'ils pouvaient prendre le roi, cela vaudrait mieux pour eux que dix batailles. Le coup était bien monté ; le roi n'a jamais cessé d'aimer son fils, et en lui faisant croire qu'il était malade, on devait l'attirer à Château-Martel. Comme il y serait venu en hâte, il n'aurait pu amener toute son armée avec lui, et les rebelles seraient bientôt venus à bout de son escorte. Non, non, le roi a bien fait de n'y point aller.

— Hereward! » dit le vieux roi en relevant la tête.

Le Saxon accourut.

« Hereward, mon ami, je suis triste jusqu'à la mort. Il me semble que mon fils m'appelle, qu'il trépasse loin de moi, en implorant mon pardon.... J'ai été lâche.... Si le père de l'Enfant prodigue avait reçu un message de son fils, il serait allé vers lui!

— Mais le danger, mon seigneur et roi! Le prince est noble et loyal, sans doute; mais qui sait si les rebelles respecteraient votre personne sacrée?

— Qu'importe! ma vie vaut-elle le soin que vous prenez d'elle? O Henri! Henri! qui sait si je ne me repentirai pas d'être resté sourd à ton appel?.... Hereward, je veux partir. Je ne force personne à m'accompagner; j'irai seul.... je veux revoir mon fils!

— Je suis prêt à vous suivre, sire!

— Nous aussi! s'écrièrent les barons en se rapprochant du roi. Personne dans votre noblesse n'a jamais refusé de mourir avec vous, monseigneur!

— C'est à la mort que nous allons, en effet.

— Rappelez-vous vos messagers traîtreusement mis à mort par les rebelles!

— Oswald et Fitz-Marsh percés de coups de poignard!

1 Suite — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401 ; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

— Herbert le Barbu jeté à l'eau du haut d'un pont! Rappelez-vous les flèches qui ont percé vos vêtements à votre dernière entrevue avec les rebelles!

— Le jeune roi sera impuissant a vous défendre, sire; en allant le trouver, vous ajouterez à ses remords celui de vous avoir vu périr sous ses yeux!

— Est-on sûr seulement que ce messager vint de la part du prince? »

Le vieux roi était retombé sur son fauteuil et cachait dans ses mains sa tête blanche. Son cœur lui criait: « Va trouver ton fils! » Mais devait-il exposer au danger sa fidèle noblesse? Devait-il livrer aux rebelles des vassaux qui l'avaient toujours loyalement servi? Il restait hésitant, écoutant les barons qui murmuraient tout bas: « Folie! c'est se jeter dans la gueule du loup! » lorsqu'un appel de trompette retentit au dehors.

Le roi tressaillit. « Qu'y a-t-il? voyez ce que c'est, sires chevaliers.... Hereward, allez-y.... il me semble que ce doit être l'annonce d'un malheur. »

Hereward sortit de la tente. Il tarda à y rentrer; et quand enfin il revint, son visage était pâle et triste, et le roi vit briller des larmes dans ses yeux.

« Mon fils? » s'écria Henri. Hereward baissa la tête sans répondre.

« Mon fils! mon pauvre fils! mon premier-né! il est mort! lui si beau, si plein de vie, il y a si peu de jours! Faites entrer le messager, Hereward; je veux lui parler; je veux qu'il me dise... je veux savoir comment mon fils est mort! »

Le messager entra, et vint s'agenouiller devant Henri II. Le roi le reconnut: c'était un des écuyers favoris du prince.

« Parle, Reginald, dit-il d'une voix tremblante. Mon fils m'a-t-il maudit avant de mourir? »

L'écuyer ne put retenir ses larmes.

« Maudit, mon seigneur et roi! il vous a appelé jusqu'à sa dernière heure, implorant votre pardon et protestant de son repentir. Il a voulu expirer sur un lit de cendres, et il s'y est fait traîner avec une corde. Il regardait sans cesse vers la porte, espérant toujours vous voir; et quand il a senti sa fin approcher, il a pleuré en disant: « J'ai trop péché contre mon père et suzerain, je ne méritais pas de recevoir de lui le baiser de paix! » Il a souffert toute la nuit; et enfin ce matin, onzième de juin, au moment où le soleil se levait, il a dit: « Pardon, mon père! » et il a rendu l'âme. Je suis parti aussitôt pour vous en porter la nouvelle. »

Le vieux roi restait muet, debout, appuyé d'une main au bras de son fauteuil; des larmes coulaient lentement de ses yeux sur ses joues ridées et brillaient comme des diamants dans sa barbe blanche, et tout son corps tremblait. Les barons s'étaient approchés et l'entouraient avec respect. Hereward mit un genou en terre et lui baisa la main. Le roi le regarda.

« Hereward, mon fidèle... tu as perdu un fils, je crois?

— Oui, sire, il y a longtemps... un fils brave et beau comme le vôtre....

— Mais tu l'as vu mourir, toi! il ne t'a pas appelé en vain à sa dernière heure.., je t'envie.... Sires chevaliers, préparez-vous à partir avec moi pour Château-Martel; nous ferons à mon fils de belles funérailles.... Ah! les félons! ils m'ont séparé de lui... c'est sur eux que je me vengerai maintenant.... Allez prévenir Richard; qu'il vienne aux funérailles de son frère, et ensuite.... Bannières déployées! il est temps d'en finir! »

Les préparatifs furent faits avec activité; le roi lui-même les surveillait et les hâtait. Richard, quel que pût être son sentiment à propos de cette mort qui le faisait héritier de la couronne d'Angleterre, vint porter des consolations au père affligé. Au moment où le cortège allait partir pour Château-Martel, un chevalier, qui accourait au galop, descendit de cheval devant Henri, et vint s'agenouiller à ses pieds.

« Mon père, murmura-t-il, je viens vous faire ma soumission; je ne vous demande que la grâce de pleurer avec vous.

— Toi aussi, Geoffroy! dit le vieux roi, en le relevant et en l'attirant dans ses bras. Tout est pardonné, mon enfant, tout est oublié.... Viens avec nous, tu nous aideras à venger ton frère! »

Henri au Court Mantel eut de belles funérailles; et le lendemain l'armée royale tout entière attaqua la ville et la forteresse de Limoges. La ville était bien fortifiée; ses défenseurs étaient vaillants: mais que pouvaient-ils contre les forces réunies du roi d'Angleterre et de ses fils? La division que Bertrand de Born avait eu si grand soin d'entretenir dans la famille des princes angevins avait fait la force de la ligue d'Aquitaine; leur union fit sa faiblesse: Limoges tomba.

Le soir, après la reddition de la ville, Richard donna une fête à ses barons dans le palais du comte de Limoges. Ce fut une brillante fête; il n'était si petit chevalier qui n'eût fait quelque prisonnier et n'en eût tiré une riche rançon, et tel qui, le matin, n'avait ni sou ni maille, se pavanait le soir sous le manteau de vair et le mortier de velours d'un vaincu. On parla des beaux faits d'armes de la journée; on écouta les troubadours qui avaient déjà composé de nouveaux chants de triomphe, ou qui en avaient approprié d'anciens à la victoire du jour; et Richard de Poitiers, qui se piquait de gaie science, chanta aussi, aux applaudissements de ses barons. Le vieux roi, que la vengeance n'avait point consolé, n'avait pas voulu prendre part à la fête; il s'était retiré en sa chambre, où il pleurait et priait pour l'âme de son fils.

Quand on eut bien loué les prouesses des survivants, on se mit à parler des chevaliers qui avaient perdu la vie pendant le siège, et principalement dans le dernier assaut. Richard accordait un regret à chacun, et s'informait soigneusement des héritiers qu'ils laissaient. Il lui importait beaucoup que tous

les châteaux-forts du pays fussent dans des mains dévouées à ses intérêts ; et quand un fief se trouvait échoir à un enfant ou à une femme, il se hâtait de lui donner un tuteur ou un mari sur lequel il pût compter. Il avait fort à faire pour contenter toutes les ambitions, et chaque garde-noble trouvait plusieurs seigneurs avides de s'en charger, fallût-il épouser une enfant ou une vieille veuve. Quelqu'un vint à parler du sire Guy de Rochaiguë.

« Je l'ai vu près de moi la moitié de la journée, ainsi que son fils, dit Richard ; on peut les compter parmi les mieux faisants de la journée. Le chevalier de Rochaiguë a enfoncé à lui tout seul, sous mes yeux, un bataillon de rebelles.

— Oui, grommela Hereward, il est brave à ses heures, le jeune Jehan de Rochaiguë ! surtout sous l'œil du maître.... Enfin, il s'est bien conduit aujourd'hui, on ne peut pas le nier.

— Pourquoi n'est-il pas ici ? demanda le comte de Poitiers. J'ai ouï dire que son père avait été blessé ; l'est-il donc trop grièvement pour que le fils ne puisse se réjouir avec nous ?

— Le chevalier Jehan sera ici dans un instant, s'il plaît à votre seigneurie de le faire mander, dit avec empressement le baron de Maulignage. Une parole flatteuse de son suzerain sera sa meilleure consolation dans sa douleur ; le sire Guy a été blessé mortellement à l'assaut de la citadelle, et il venait d'expirer quand je suis parti pour la fête.

— J'en suis navré ! Oui, baron de Maulignage, faites venir le nouveau sire de Rochaiguë ; je veux l'assurer moi-même de ma bienveillance, et lui demander quelle récompense il désire pour ses bons services. »

Jehan fut introduit. Il était très pâle et avait l'air triste ; et en réalité, la mort de son père lui avait causé autant d'affliction qu'il était capable d'en ressentir. Il s'inclina devant le comte Richard, écouta ses éloges avec un maintien modeste et fier tout ensemble.

« Je voudrais, dit Richard, non pas vous dédommager de la perte de votre vaillant père, mais récompenser à la fois ses services et les vôtres par quelque éclatante marque d'honneur. Parmi les fiefs que nous avons conquis sur les rebelles, n'y en aurait-il point quelqu'un qui fût à votre convenance ? Je vous le confierais volontiers, sûr qu'il serait en des mains capables de le défendre. »

Les yeux de Jehan brillèrent de convoitise.

« Monseigneur, dit-il, il est un château que mon père et moi avons conquis par notre épée sur des rebelles qui le gardaient pour vos ennemis. Depuis bientôt cinq ans, nous l'avons maintenu en votre pouvoir ; nous y avons été attaqués, et nous avons repoussé de ses murs tous les révoltés qui voulaient s'en emparer. Mon suzerain le baron de Maulignage m'avait accordé la main de l'héritière du fief ; mais la dame de Rûlamort, sa mère, l'a fait disparaître, et nul ne sait si elle est morte ou vivante. Qu'il vous plaise d'ordonner à votre vassale de me remettre ma fiancée, si elle existe ; et si elle n'est plus, sire comte, accordez-moi l'investiture du fief de Rûlamort, que je vous ai fidèlement gardé jusqu'à ce jour, et que je vous garderai longtemps encore avec l'aide de Dieu et de mon épée ! »


Hereward se jeta au devant de Richard. (P. 150, col. 1.)

Hereward ne put retenir un geste de mépris. Mais le baron de Maulignage, affligé de la perte de son vieux compagnon, était tout disposé à favoriser Jehan ; il insista auprès de Richard pour que le château devînt sa propriété. La damoiselle de Rûlamort était morte, sans doute ; et si elle ne l'était pas, sa mère avait dû la confier à des gens qui l'avaient élevée dans la haine de ses seigneurs légitimes, et il serait dangereux de remettre le fief entre ses mains et de la laisser se choisir un époux.

Richard n'avait pas besoin d'être poussé vers la rigueur. L'idée qu'une femme le bravait lui faisait monter au cerveau une de ces colères auxquelles il devait déjà son surnom de Cœur de Lion ; et, frappant du poing son fauteuil incrusté de métaux précieux, il jura qu'une vassale rebelle ne méritait aucune pitié, et que le seul avenir qui convînt à la dame de Rûlamort était de passer le reste de ses jours dans une dure prison. Quant à la fille, qu'elle restât où elle était ! ce n'était pas sa vie ou sa mort qui empêcherait son suzerain de récompenser un fidèle serviteur.

En parlant ainsi, Richard promenait ses regards sur l'assemblée ; et s'il y vit des visages satisfaits parmi les hommes d'armes qui avaient leur fortune

à faire, il put surprendre aussi des figures courroucées et entendre des murmures, car beaucoup de seigneurs trouvaient mauvais que le comte respectât si peu les droits d'une orpheline à l'héritage paternel. Mais Richard n'était pas homme à se laisser arrêter par une opposition; au contraire, il s'affermit davantage dans son dessein.

« Dès aujourd'hui, sire de Rochaigué, dit-il à Jehan, vous êtes châtelain de Rûlamort et chevalier banneret. Nous recevrons votre hommage, en grande cérémonie, aussitôt que la guerre sera terminée, ce qui ne tardera pas. Je crois que ce fou de Bertrand est le seul qui nous résiste encore dans son castel de Hautefort; et monseigneur le roi a juré de s'emparer de lui et de le punir pour avoir sans cesse poussé mon frère Henri à la révolte. Allez maintenant remplir vos devoirs de fils; nous nous reverrons devant l'ennemi, sire Jehan de Rochaigué, seigneur de Rûlamort! »

XXX

Prisonniers!

Le siège de Hautefort durait depuis longtemps déjà, et tout autre châtelain que Bertrand de Born se fût jugé perdu et eût demandé merci. Mais le fier chevalier tenait à honneur de rester le dernier champion de l'Aquitaine, et de ne céder qu'à la dernière nécessité. On le voyait partout, à la tête des combattants, les jours d'assaut; à la tête des ouvriers, aidant lui-même à réparer les brèches de ses murailles; dans les salles où l'on soignait les blessés, qu'il pansait de ses propres mains; et dans les loisirs du siège, il s'occupait à composer des sirventes sur ses adversaires et des complaintes sur la mort du jeune roi Henri. Cette mort lui avait causé un vif chagrin, car il aimait comme un fils ou un frère ce jeune homme si beau et si charmant, ce brillant chevalier, cet esprit gracieux, à qui avait seulement manqué pour être un homme l'énergie de caractère. Il parlait souvent du jeune roi à Aimery, plus sévère pour lui que le sire de Hautefort, mais porté cependant à le plaindre et à s'affliger du deuil de son ami.

Aimery avait donné de l'occupation à Franchise, depuis le jour où le vieux Hereward lui avait conféré le droit de la porter. Mais il avait beau faire et lutter de prouesse avec Bertrand de Born; il voyait approcher le jour où les murailles, ébréchées de toutes parts, crouleraient sous l'effort des assaillants, et où il lui faudrait rendre à un ennemi cette épée qui lui était si chère. Et Agnès et Aliénor? Aimery était chevalier, et pourtant il ne pouvait rien pour elles. Il avait espéré maintenant qu'il pourrait provoquer Jehan et venger sire Hugues de Rûlamort; mais s'il était prisonnier, cet espoir serait perdu, car il ne possédait au monde que ses armes, et jamais il ne pourrait payer de rançon. Le pauvre Aimery, de plus en plus triste et découragé, pensait parfois que ce qu'il y aurait peut-être de meilleur pour lui, serait de se faire tuer sur la brèche, le jour où les ennemis pénétreraient dans le castel.

Cependant les assiégés, presque réduits à la famine, comptaient les jours qui leur restaient. Les chevaliers pouvaient encore espérer recouvrer leur liberté en payant rançon, quand ils étaient assez riches pour cela; mais les simples hommes d'armes voyaient devant eux un sort plus triste; le roi d'Angleterre, enflammé de ressentiment, avait juré de les faire tous pendre aux créneaux, et on le savait homme à tenir sa parole.

Le soleil venait de se lever, et dans le camp anglais on préparait tout pour un assaut décisif. Richard de Poitiers, tout armé, attendait sous sa tente le signal de la bataille; le vieux Hereward était auprès de lui.

« J'espère que ce sera fini aujourd'hui, disait Richard; je n'aime pas à rester si longtemps devant les mêmes murailles. Bertrand se défend bien; c'est un rude joûteur!

— Oui, c'est un brave. Lui vaincu, la guerre sera finie : quels autres oseraient tenir après lui?

— Personne, Hereward, personne! Le pays sera soumis : il faudra s'en aller chercher des aventures ailleurs. J'aimerais assez voir la Terre Sainte, si je trouvais de vaillants compagnons pour une nouvelle croisade. Si Bertrand de Born voulait.... Je me souviens d'un temps où nous étions amis: quelles gaies chansons, quels beaux coups de lance!

— Le sire de Hautefort en a sans doute fini avec les batailles et les chansons; le seigneur roi, votre père, est tellement en courroux contre lui, qu'il ne manquera pas de le faire mettre à mort.

— Il aura raison... pourtant, quel dommage! Mais mon père l'accuse de toutes nos querelles de famille, et la mort de Henri a augmenté sa colère; il ne lui pardonnera pas, à lui ni à ses chevaliers. Il y en a pourtant dans le nombre qui sont aussi vaillants que leur seigneur. Avez-vous remarqué, sire Hereward, un jeune chevalier qui chante comme un troubadour au milieu de la bataille, et qui porte trois pals de gueules sur le champ d'argent de son écu? C'est plaisir de le voir besogner; son armure n'est pas riche, mais il a la plus belle épée de combat que j'aie jamais vue.

— Je le connais, monseigneur. Ces trois pals, c'est moi qui les ai tracés sur son bouclier, avec mon sang, un jour que j'étais tombé de mon destrier, et qu'il a empêché ses compagnons de m'achever. Il n'était qu'écuyer, et je l'ai armé chevalier pour pouvoir me rendre à lui.

— Ah! c'est celui-là? Alors je lui dois de la reconnaissance pour vous avoir laissé revenir vers nous. Je suis fâché qu'il doive partager le sort de son seigneur.

— Il ne le partagera pas, si je puis l'en empêcher:

il m'a sauvé la vie et m'a renvoyé sans rançon ; et si Dieu m'aide, je lui rendrai la pareille!

— Écoutez... la trompette sonne. A la fête, mon brave Hereward : c'est plaisir et gloire de lutter contre un adversaire tel que Bertrand de Born! »

La trompette retentissait en effet sur tout le front du camp, et de toutes les tentes sortaient des chevaliers armés et prêts à sauter en selle. Les colonnes de gens d'armes, d'archers et de coutilliers, se formaient; chaque banneret groupait ses lances autour de lui; les écuyers tenaient l'étrier à leurs maîtres, et les béliers, qui devaient porter les derniers coups aux murs de Hautefort, commençaient déjà à gravir la pente. Le roi Henri, posté sur une éminence, avec sa bannière aux léopards d'or à côté de lui, dirigeait et ordonnait tout; Richard et Geoffroy vinrent le saluer, et se mirent à la tête de leurs chevaliers et toute l'armée s'ébranla à la fois.

Sur la plus haute tour de son castel croulant, Bertrand de Born regardait et écoutait, comme on regarde et comme on écoute l'avalanche qui va vous engloutir. Il ne craignait pas la mort, car il n'estimait rien de plus beau pour un chevalier que d'être tué dans une bataille. Mais mourir vaincu, et laisser sa terre natale aux mains des étrangers! Il regarda au loin, rêvant peut-être quelque secours impossible; il ne vit tout autour de lui que le calme horizon, et, au pied de la colline, l'armée anglaise qui montait. Il compta du regard les brèches de ses murailles : en vérité, il était bien étonnant que l'ennemi n'eût pas déjà emporté la forteresse; lui, Bertrand de Born, n'y aurait pas mis aussi longtemps. Il étouffa un soupir, et descendit rapidement l'escalier. Arrivé dans la cour, il sonna du cor : ses hommes d'armes accoururent.

« Aux murailles! cria-t-il, et que chacun fasse son devoir! »

L'assaut ne fut pas long : les assiégés étaient en trop petit nombre pour garder toutes les brèches, et l'ennemi ne tarda pas à pénétrer dans la basse-cour. Bertrand, avec Aimery qui ne le quittait pas, essaya de défendre la seconde enceinte : une énorme poutre, manœuvrée par des bras robustes, brisa la porte derrière laquelle ils se tenaient, et les renversa tous deux parmi les décombres.

« Rends-toi, sire de Hautefort! cria Richard de Poitiers en appuyant son épée sur la gorge de Bertrand de Born.

— Je me rends, murmura le vaincu en détachant son épée et en la tendant à Richard. Au moins, sire comte, ai-je la consolation d'être vaincu par un confrère en la gaie science. »

Il se releva, fier encore, et regarda tristement ses remparts écroulés et ses hommes au pouvoir de



Les deux chevaliers s'attaquèrent. (P. 150, col. 1.)

l'ennemi. Aimery s'était aussi relevé, et tenait tête à une troupe d'hommes d'armes anglais, avides de faire un prisonnier. Il n'avait plus d'espoir; il ne tenait plus à rien au monde, peu lui importait de se faire tuer : il s'adossa à un pan de mur resté debout, et, se couvrant de son écu aux trois pals sanglants, il fit si bien travailler Franchise, qu'il coucha par terre en un instant quatre de ses ennemis. Alors Richard, qui le regardait avec admiration, ne put résister à l'envie de se mesurer avec un si rude batailleur : l'épée au poing, il s'avança contre lui, et les hommes d'armes s'écartèrent, tant par respect pour leur chef que par désir d'éviter le sort de leurs camarades.

Aimery reconnut le comte de Poitiers, à la tour de fer, aux lions à la gueule sanglante peints sur son écu, et une joie orgueilleuse remplit son âme. Quoi! lui, le fils du batteur de fer, le pauvre chevalier qui ne possédait au monde que ses armes ; lui, l'obscur vaincu, il aurait cet honneur de combattre Richard Cœur de Lion, le plus célèbre preux de la chevalerie! Rassemblant toutes ses forces, il s'apprêta à faire de son mieux, pour emporter du moins en mourant l'estime de son noble ennemi.

Les deux chevaliers s'attaquèrent avec impétuosité. Richard était plus âgé et plus fort qu'Aimery ; mais Aimery était aussi souple, aussi leste, aussi adroit que qui que ce fût, et il se montrait digne de son adversaire. Nul ne pouvait prévoir la fin du combat, quand le vieux Hereward, apercevant de loin son suzerain aux prises avec un ennemi qu'il ne reconnaissait pas, mais qui semblait le presser vivement, s'élança à la rescousse, et se jeta au-devant de Richard comme un bouclier vivant et fidèle.

A sa grande surprise, l'épée levée pour frapper s'écarta vivement; et Aimery, s'arrêtant tout court, lui dit d'un ton de reproche :

« Ah! messire, que venez-vous faire ici? Vous savez bien que je me couperais la main plutôt que de toucher l'homme qui m'a fait chevalier!

— Aimery au clair visage! mon brave vainqueur! Je me suis rendu à toi, tu peux bien te rendre à moi ; vois, tu restes le dernier à combattre. »

Aimery regarda autour de lui : la bataille avait cessé, et les hommes de Richard désarmaient ses compagnons. Avec un grand soupir, il présenta Franchise au vieux Hereward, et leva la ventaille de son heaume.

« Ne pleure pas, enfant, je te la rendrai! » dit Hereward, ému de voir deux larmes couler sur ce jeune visage.

Et il emmena son prisonnier. Richard était déjà parti avec Bertrand de Born, et des hommes d'armes anglais ou normands remplaçaient partout dans le château les hommes du sire de Hautefort.

Celui-ci paraissait fort calme, et il l'était peut-être réellement : il avait vu trop souvent la mort en face pour la craindre, et il était trop beau joueur pour se dépiter d'avoir perdu la partie. Il ne retourna pas la tête pour regarder son château, quand il fut emmené, avec les autres prisonniers, au pavillon du roi d'Angleterre.

Henri II, assis sur son trône, sa bannière déployée au-dessus de sa tête, attendait le vaincu, et savourait d'avance l'orgueil du triomphe et la joie de la vengeance. Un rire amer contracta son visage, quand il vit entrer, sans heaume et sans épée, l'homme qu'il accusait de tous ses malheurs.

« Ah! sire Bertrand, lui dit-il, vous voilà donc à notre merci! Dieu sait combien de fois vous avez mérité la mort pour vos rébellions et traîtrises! Dites, comment ferez-vous pour vous tirer de là? Vous prétendiez, jadis, n'avoir jamais besoin tant seulement de la moitié de votre sens! m'est avis que voici une occasion où le tout ne vous ferait pas défaut! »

L'ironie de sa parole, l'accent haineux de sa voix, ses sourcils contractés, le tremblement de sa main qui serrait la poignée de son épée comme s'il se fût apprêté à en frapper lui-même le vaincu, glacèrent d'effroi tous les prisonniers; et parmi les barons qui entouraient le roi, plusieurs, qui aimaient Bertrand de Born se demandaient s'ils auraient le courage d'intercéder pour lui.

Pâle, mais calme et résolu, le sire de Hautefort répondit, en regardant le roi en face :

« Je l'ai dit, seigneur, car c'est la vérité.

— La vérité? le croyez-vous? Moi, je crois que tout votre sens vous a manqué!

— Oui, seigneur, vous dites vrai à votre tour. J'ai perdu le sens et la raison, en un jour de douleur, le jour que le vaillant jeune roi votre fils est mort!...

— A l'aide! cria le page qui se tenait auprès de Henri II; notre seigneur le roi se pâme! »

Richard et Geoffroy s'élancèrent vers leur père qui venait de s'évanouir. Quand des soins empressés l'eurent rappelé à la vie, et qu'il revit devant lui Bertrand qui le regardait avec une respectueuse pitié, il fondit en larmes.

« Mon fils! mon pauvre fils! vous l'aimiez. Oh! sire Bertrand, c'est à bon droit que vous avez perdu le sens pour l'amour de mon fils, car il vous aimait plus qu'aucun homme qui fût au monde.... Je ne puis pas vous punir.... Pour l'amour de mon fils, je vous rends votre liberté, votre avoir et votre castel, avec ma grâce et mon amitié, et je vous donne cinq cents marcs d'argent pour le dommage qui vous a été fait. »

Le vieux roi tendait les bras à Bertrand, et Bertrand, vaincu par tant de générosité et attendri par le souvenir de son ami mort, vint s'agenouiller devant Henri II, baisa ses mains et pleura avec lui. Puis il lui présenta ses compagnons, et le roi, les accueillant avec bonté, se chargea de payer leur rançon. « Car, dit-il, il ne serait pas juste d'en priver les chevaliers qui vous ont pris. »

« Sire, lui dit Bertrand de Born, je vous inviterais bien à venir visiter le château que vous m'avez rendu,

si j'avais quelque chose à vous y offrir; mais voilà déjà du temps que les cuisines et les celliers ne sont guère mieux que vides, et que le maître-queux est réduit à accommoder les rats de nos greniers.

— J'accepte votre invitation, sire Bertrand; quant au dîner, ne vous en mettez pas en peine, nous ne manquons pas de provisions. En route donc, notre hôte, et faites-nous les honneurs de Hautefort! »

A suivre. Mme C. Colomb.

LES ÉPREUVES D'UNE PENDULE

Je suis une honnête pendule. Avant les funestes aventures qui ont dérangé le cours régulier de mon mouvement, dans tout Saint-Cloud aucune de mes sœurs ne sonnait aussi juste que moi. En ce temps-là, une cheminée de marbre rose me portait; un délicieux Cupidon en bronze doré menaçait de sa flèche ceux qui me consultaient. Rien ne manquait à ma félicité : j'étais trop heureuse.

Un jour, mon maître partit brusquement pour l'armée : « A bientôt! » nous disait son dernier regard, mais Madame, à son tour, nous abandonna et rentra à Paris.

Les housses recouvrirent les meubles dans le salon desert et seule je remplis la solitude de mon tic-tac. Quelle tristesse! L'ennui allongeait nos jours, quand un bruit inattendu, un bruit de ferraille, nous fit tressaillir. On montait, on allait venir. Attention! nous ne reconnaissions nullement le pas de nos maîtres. En effet, lorsque la porte s'ouvrit, un grand individu barbu, un soldat gras et joufflu entra, précédant un officier en tunique bleue, au col galonné. Ce dernier promena sous ses lunettes un regard circulaire. « Allons, allons! fit-il avec un singulier accent tudesque, nous serons assez bien ici. Fritz, enlève les couvertures. » Fritz comprit, il fit un paquet des housses qu'il descendit au concierge « pour ne rieu abîmer ».

Il trouva, en remontant, son supérieur en train d'admirer l'intérieur du buffet vide. Je regrettai certes que Madame eût fait enlever l'argenterie; elle n'attendait sans doute pas la visite de ce Monsieur qui, faisant le tour du salon, donna à haute voix son avis sur chaque objet sans se croire, comme mes hôtes d'autrefois, obligé de louer l'élégance du logis.

Son inspection terminée, il sortit en recommandant à Fritz de ne laisser entrer personne. Fritz avait l'obéissance ingénieuse : il tira simplement les verrous de la porte. Ce soldat, quoique négligé de sa personne, détestait la poussière. Pour occuper ses loisirs, il décrocha les tableaux, les épousseta derrière en s'assurant que rien n'avait pu s'introduire entre le bois et les cartons, protecteurs des gravures. Il dérangea les meubles, frappa le parquet de la poignée de son sabre; les murs, chose superflue, furent auscultés. Quoiqu'il y mit de l'entrain, ce travail, à la fin, l'agaçait visiblement : il manifesta son impatience en cognant comme un sourd, tout en approchant son oreille des cloisons. Plus il frappait, plus la poussière l'aveuglait; il ne songea pas pourtant à ouvrir la fenêtre, et se contenta de remettre le salon en son premier état quand il se sentit las de tout remuer. Fritz, d'ailleurs, ne restait jamais sous l'impression d'une contrariété; j'eus l'honneur de dissiper sa mauvaise humeur. Ma vue le ravit. Il vint appuyer ses coudes devant moi, sur la cheminée. Des éclairs de convoitise passaient dans ses gros yeux bleus. Quelle enthousiaste admirateur! Il poussa la familiarité jusqu'à me faire sonner comme un carillon; mais il ne me démonta pas.

Le capitaine revint à la nuit avec un compagnon. Fritz reçut quelques ordres et bientôt il reparut, portant le dîner d'une demi-douzaine de personnes. Sans attendre, les deux officiers se mirent à table et leur ordonnance déboucha, au fur et à mesure, des bouteilles qui ressemblaient quelque peu aux nôtres. A dix heures, Fritz vidait le fond des verres et s'étendait sur le parquet, assez brusquement, à en juger par le bruit qu'il fit. Ses supérieurs reposaient déjà entre la cheminée et la table.

Les nouveaux venus, il faut le dire, prirent à tâche de descendre dans mon estime. Le spectacle du premier jour se renouvela, autant aux dépens de la cave que de l'hospitalité. Fritz, de son côté, laissa le désordre pénétrer au salon. Il n'époussetait plus! Néanmoins, mon indulgence ne lui manquera pas : il m'a sauvée. Un soir, au milieu des grondements du canon, des hommes passèrent en courant avec une petite voiture à bras. Ils parlaient allemand et gesticulaient si fort qu'un tonneau glissa sans doute de la charrette et se défonça à notre porte. Tout à coup la flamme jaillit, monta, léchant les murs, et envahit la maison. Des nuages de fumée emplirent l'appartement : j'étais perdue lorsque Fritz, hors d'haleine, accourut. Il me saisit, m'enveloppa ainsi que le bronze avec des chemises de mon maître avant de se hasarder dans la rue où apparaissaient, sous les portes et derrière les volets, des lueurs de feu. Je perdis connaissance... Quand je revins à moi, un caisson d'artillerie me renfermait.

Malgré son courage, malgré son dévouement, Fritz fut grondé le lendemain par son capitaine. « Dis-donc, lui criait celui-ci... la pendule?... Qu'en as-tu fait? Crois-tu? — Non, mon capitaine, répondait Fritz, c'était pour vous. Il y a de la place dans votre fourgon! — C'est bien alors! Tu l'arrangeras dans un coin avec de la paille dessus. Tu comprends? — Ya! » répondit Fritz avec un soupir.

A suivre. Ch. Schiffer

UNE VISITE A POMPEÏ

Au commencement de notre ère, Pompeï était une petite ville florissante bâtie au pied méridional du Vésuve, à l'extrémité d'un promontoire d'où la vue embrassait tout le golfe de Naples.



Une rue de Pompeï. (P. 154, col. 2.)

La population, qui ne dépassait pas trente mille habitants, se composait surtout de commerçants et de rentiers, gens aimant le luxe et le plaisir. De belles villas, étagées sur les collines des environs, servaient de séjour de villégiature à des Romains qui désertaient la capitale. Cicéron nous apprend, dans son ouvrage du *De officiis*, qu'il possédait une de ces villas. Il y reçut Auguste, Balbus, Hirtius, et s'y retira après la bataille de Pharsale.

En l'an 63, le tremblement de terre qui désola toute la Campanie ruina la ville en partie. Au moment même où la secousse se fit sentir, Néron, cet empereur doublé d'un histrion, était sur le théâtre et faisait entendre aux Pompeïens une voix qu'il croyait délicieuse. Dans sa rage artistique, il ne voulut pas quitter la scène avant d'avoir terminé son air favori. Mais l'auditoire, plus occupé de son salut que de la musique impériale, se précipita hors du théâtre, et laissa son souverain chanter « devant les banquettes », comme on dirait aujourd'hui. Les Pompeïens auraient sans doute été punis cruellement de ce manque de respect ; mais Néron dut penser que la nature s'était suffisamment chargée de sa vengeance, en jetant à terre la moitié des maisons.

La ville se releva rapidement de ses ruines, et, en novembre, 79, elle avait à peu près repris sa première splendeur. Le 23 novembre, au milieu du jour, le peuple de Pompeï était réuni pour une représentation à l'amphithéâtre, lorsque tout à coup, un immense tourbillon de fumée, parti du cratère du Vésuve, couvrit la ville de son ombre. En même temps, le tonnerre roulait avec un fracas formidable, d'immenses éclairs sillonnaient les ténèbres de leurs barres de feu, et des détonations épou-



Le forum de Pompei. (P. 154, col 1.)

vantables se succédaient coup sur coup. Il se produisit parmi les Pompéiens ce qui se produit de nos jours quand le cri sinistre « Au feu ! » jette la panique dans une salle de spectacle. On se rua vers les portes, on s'écrasa dans les couloirs, et on se répandit dans les rues. Mais là, quel horrible spectacle ! Une pluie de pierres et de cendres brûlantes tombait sans relâche, amoncelant dans les rues, dans les cours, sur les toits, une poussière enflammée, une neige de feu. Partout où les pieds se posaient, ces matières incandescentes entraient dans les chairs et arrachaient des cris de douleur.

La plus grande partie des habitants réussit à gagner la campagne et fut sauvée. Quelques autres cherchèrent un refuge dans l'intérieur des maisons, au fond des caves. Mais bientôt, enveloppés par les matières qui continuaient à tomber, ils furent ensevelis vivants sous cet amas de débris volcaniques, et moururent asphyxiés. Quelques-uns, dans ce danger pressant, songèrent avant tout à leur fortune. On a trouvé plusieurs squelettes de femmes entourés de nombreux bijoux; un avare était couché sur sa cassette. Que de drames navrants parmi tous ces malheureux surpris ainsi à l'improviste !

Ici, c'est une femme portant un enfant dans ses bras, qui, s'étant réfugiée dans une tombe, y fut enfermée par les cendres ; plus loin, une famille de dix-sept membres enterrés dans une cave ; un prêtre d'Isis perça deux murs avec une hache et tomba la hache à la main, sans pouvoir se dégager ; dans la caserne des gladiateurs, des prisonniers ne purent s'éloigner, retenus qu'ils étaient par leurs entraves de fer !

Pompeï resta longtemps ensevelie sous les cendres, et ce ne fut qu'en 1748, après la découverte d'Herculanum, que les premières fouilles commencèrent, fouilles précieuses pour la connaissance du monde romain, car la vie romaine y fut prise sur le fait, et la main des hommes n'a pas pu modifier l'aspect des choses que nous y voyons. Aujourd'hui, Pompeï est presque entièrement déblayée ; l'antiquité nous y parle, non plus par un monument isolé et nu, comme à Girgenti et à Pestum, mais par une ville tout entière, telle qu'elle était il y a dix-huit cents ans. Avec un peu d'imagination on peut, en visitant Pompei, vivre pendant quelques heures de la vie d'un citoyen romain ; les rues, les maisons, les édifices s'alignent devant vos regards étonnés. En quelques heures on passe (en imagination) par les différentes opérations qui constituaient un bain complet aux Thermes ; on va au temple de la Fortune et de Mercure ; on fait un petit tour au Forum, pour connaître les nouvelles du jour : « Que dit-on de Rome ? — L'empereur se porte bien. — Allons, tant mieux ! Il nous arrache assez d'argent pour pouvoir soigner sa santé. — Venez-vous à l'amphithéâtre ? Cette après-midi, grand combat de gladiateurs : ce sera très amusant. Nous irons ensuite voir les nouvelles danseuses grecques que Diomède a fait venir d'Athènes. » Ainsi informé des racontars du Forum, nous allons à l'amphithéâtre. Nous y voyons une foule anxieuse, haletante, et ne refusant pas ses applaudissements chaque fois que le sang coule. Un gladiateur, taillé en hercule a abattu une douzaine de combattants ; il est le héros de la journée. Comme ce spectacle nous a écœurés, allons faire une visite à l'ami Diomède. Il habite une magnifique villa aux portes de la ville.

Nous arrivons à la porte par un escalier de sept marches. Un esclave de service vient nous recevoir ; comme le maître est occupé, il nous fait voir les différentes pièces de l'habitation. Nous visitons des salles pour les bains froids et les bains de vapeur (Diomède est un raffiné et n'aime pas les bains publics). Autour du péristyle, les pièces, généralement petites, ont une grande richesse de décoration. Voici le jardin, entouré de portiques, avec une piscine au milieu. Reposons-nous sous cette treille : quelle fraîcheur délicieuse ! L'esclave très empressé, nous offre des boissons glacées ou bien des vins de choix. Diomède a les meilleurs vins de la contrée dans ses amphores ; il a aussi sa provision de Cécube, de Falerne et de Massique, ces crus chers au poète Horace.

Voici le maître lui-même, qui vient à nous ; précisément, il tient à la main un *Horace*, c'est son poète favori. En homme de goût, Diomède, s'abstient de nous jeter à la tête des strophes entières du poète à la mode : il sait que nous le connaissons aussi bien que lui, et il ne cherche pas à nous éblouir par une érudition pédantesque, hérissée d'aphorismes. Il cause agréablement d'art et de littérature ; son esprit est très-fin, et il ne fait pas de calembours comme nos voisins de Forum et de l'amphithéâtre. Nous visitons la collection de bronzes qui est très remarquable, et il nous fait assister aux gracieuses évolutions de ces danseuses athéniennes. Quelle différence avec les sauts, les contorsions, et les attitudes niaises de nos sylphides modernes ! Nous saluons notre hôte et nous sortons

Qu'allons-nous faire ? Nous avons vu un temple, des thermes, un théâtre, une riche habitation particulière. Eh bien, nous allons flâner en badauds dans les rues. Comme ces rues sont étroites ! Il y a à peine la place pour le passage d'un char ; elles sont dallées et très propres. Parlez-moi des trottoirs : ils sont larges, élevés, et les piétons ne risquent pas d'être écrasés par les véhicules.

Voici toute une file de boutiques : les enseignes y sont emblématiques : cette chèvre en terre cuite indique une laiterie ; ce marchand de vin a pour enseigne deux hommes marchant l'un devant l'autre et portant une amphore suspendue à un bâton. Voyez-vous ce serpent mordant une pomme de pin ? cet attribut indique une pharmacie ; entrons. Les liquides sont contenus dans des fioles ; cette boîte en bronze, à compartiments, est réservée aux pâtes et aux onguents.

Que font ces hommes près de ce mur blanc? Ils lisent une affiche: Pansa se porte comme édile, et il est recommandé par quelques notables qui appuient sa candidature. Voici une annonce de spectacle à l'amphithéâtre :

« Demain, il y aura un grand simulacre des chasses à l'amphithéâtre ; dans la deuxième partie du spectacle, vingt gladiateurs, inconnus encore du public pompeien, se disputeront la victoire. Des tentes en toile abriteront les spectateurs contre le soleil ou la pluie. »

Regardez donc, le long des murs, ces caricatures grossières au crayon, et ces inscriptions tracées par une main maladroite. Voici un plaisant qui a parodié le style administratif : « Sous le consulat de L. Nonius Asprenas et d'A. Plotius, il m'est né un ânon. » — Voici un certain Oppius qu'on ne ménage pas : « Oppius, le portefaix, est un voleur et un filou. »

En parlant de la maison de Diomède, nous avons dit qu'elle était décorée de peintures. Qu'étaient les peintures de Pompeï? — Si aujourd'hui un volcan quelconque ensevelissait sous les cendres une de nos villes de vingt-cinq à trente mille habitants, les archéologues de l'avenir auraient peu à glaner parmi les peintures décoratives qu'ils découvriraient. Il faut l'avouer, nous avons en France le sentiment artistique peu développé. En dehors de quelques grandes villes comme Paris, Bordeaux, Marseille, Lyon, Toulouse, où quelques riches amateurs achètent des tableaux et confient la décoration de leurs hôtels à des artistes de valeur, la plupart des autres villes ne nous offrent que des ébauches grossières dessinées à la hâte par des barbouilleurs de passage, qui vont par bande, comme des voleurs, pour mieux assassiner l'art.

Les peintures de Pompei, au contraire, présentent pour la plupart un caractère de goût et de perfection que l'on ne peut qu'admirer, quels que soient les progrès accomplis depuis par l'art. Les murs qu'elles recouvrent avaient au préalable reçu un enduit de mortier fin, auquel on avait mélangé de la poussière de marbre ; on avait ensuite passé là-dessus des rouleaux de bois, qui avaient donné aux murs le poli et la consistance du marbre.

Les sujets qui prédominent sont, la plupart du temps, des motifs simples : arabesques, rinceaux, volutes, fruits, fleurs, animaux, médaillons, vases, et, en général, ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de *natures mortes*. Rien n'est gracieux comme toutes ces fleurs, lis, roses, iris, glaïeuls, jacinthes, tantôt épanouies en touffes, tantôt roulées en guirlandes et encadrant des sujets plus importants.

Viennent ensuite des paysages, dont la plupart sont de pure fantaisie : ce sont tantôt des bords de rivière pleins d'ombre et de fraîcheur, tantôt des rochers arides, profilant leurs lignes grises ou rougeâtres sur un ciel d'un bleu cru. Ici le paysage est animé : il représente les bords du Nil ; un âne boit avec insouciance les eaux du fleuve sacré, sans voir l'énorme gueule d'un crocodile qui l'épie sournoisement ; son maître le tire en vain par la queue, l'animal têtu s'obstine à boire, et l'on prévoit le moment où *l'autre* va lui caresser le museau avec ses longues dents acérées. Les sujets de chasse abondent, chasses au sanglier, au cerf, aux bêtes fauves, et l'on y remarque une grande vérité de mouvement.

Mais où les peintures de Pompei excellent, c'est dans la figure. Tantôt il n'y a qu'une seule figure : cariatides, esclave remplissant une amphore, enfant faisant danser un singe ; peintre copiant un Bacchus. Tantôt c'est une nuée, un tourbillon de petits génies ailés, se livrant, avec une mine espiègle, à toutes sortes d'occupations : les uns tressent des guirlandes, scient ou rabotent des planches, traînent des chars, les autres, armés d'un arc se livrent à la chasse ou bien tiennent à la main un filet ou une ligne à pêche ; d'autres se livrent à des exercices de voltige ou soufflent dans des instruments de musique. C'est au Musée de Naples, où ont été transportées la plupart des peintures découvertes à Herculanum, à Pompei et à Stabies, que l'on se fera une idée complète de l'état de cet art chez les Romains. On y voit un grand nombre de sujets, historiques ou mythologiques, qui attestent une connaissance approfondie de la couleur, du mouvement, de l'expression et du groupement.

Que de détails nous révèlerait encore une plus longue visite du Musée de Naples ! Les mosaïques, les statues, les bas-reliefs, les petits bronzes, les mille objets d'orfèvrerie découverts dans les trois villes ensevelies, tout cela se trouve à Naples et est le complément indispensable d'une visite à Pompeï. Pour se faire une idée complète de notre vie moderne, il ne suffirait pas d'avoir parcouru nos places, nos boulevards et nos rues, d'avoir visité nos monuments et étudié la disposition de nos maisons : il faut encore avoir pénétré dans nos habitations, examiné nos meubles, nos ustensiles et nos objets de toilette.

Nos goûts, nos modes, nos caprices donnent un cachet particulier à ces différents objets. Cela est si vrai que, lorsque nous allons rendre visite à quelqu'un que nous ne connaissons pas encore, et que nous sommes obligés d'attendre, nous regardons instinctivement autour de nous, afin de nous faire une idée approximative de la personne que nous allons voir. Ainsi pour Pompeï : les habitants n'y sont plus depuis longtemps, mais grâce aux nombreux souvenirs qu'ils nous ont laissés, leur vie nous est aussi connue que si nous étions leurs contemporains.

CHARLES RAYMOND.

ROBERT DARNETAL

V

Je ne devais plus retourner à la mer ; ma mère le voulait ainsi, et je n'avais garde de lui résister. Pour tout dire, j'étais même heureux de sa décision : elle m'arrachait à la vie dure des pêcheurs, pour laquelle je n'avais jamais eu qu'un goût médiocre, et que la mort de mon père me rendait odieuse.

Mais, si je renonçais à ce moyen de gagner mon pain, j'étais tenu d'en trouver un autre, et je dois avouer ici que je ne le cherchai pas longtemps. Dès la première nouvelle du malheur qui nous frappait, mon regard s'était tourné vers le château de Maisonfleur et ma pensée vers la petite marquise. Pour sûr, son père, quand il connaîtrait la triste fin d'Hilaire Darnetal, ne refuserait pas de tendre la main à la veuve et à l'orphelin ; et j'étais bien certain que s'il hésitait encore, Mlle Noémi saurait intervenir en ma faveur et plaider chaleureusement ma cause auprès de lui.



Que te veut ce jeune paysan ? (P. 158, col. 2.)

Il y avait au château plus d'une place qui pouvait me convenir, celle de jardinier par exemple. Demander au marquis de m'adjoindre comme aide au vieux Combalet, chef-jardinier, apprendre ainsi le métier, et me mettre en état de succéder un jour au brave homme qui, depuis quarante ans, entretenait le parc, tel était mon projet. Je trouvais à cette combinaison un avantage inappréciable, celui de vivre dans le voisinage de la petite marquise, pour qui j'avais conçu une affection enthousiaste, telle que les enfants en conçoivent quelquefois.

Je pris toutes mes dispositions, en deux heures, dans la nuit qui suivit mon retour aux Petites-Dalles, mais sans en parler ni à ma mère, ni à Marlorat. Je voulais être seul à exécuter mon plan, comme j'avais été seul à le concevoir, et je jouissais déjà du bonheur que ressentirait la veuve d'Hilaire Darnetal quand, sans l'avoir préparée à cette bonne nouvelle, je viendrais lui apprendre que mon avenir était assuré ; mon avenir, c'est-à-dire le sien.

Le matin, dès huit heures, je me dirigeai vers le château, tout en préparant dans mon esprit le discours que je comptais tenir à Mlle Noémi d'abord, à son père ensuite. Pour arriver plus vite, je m'étais engagé dans un chemin creusé à travers la falaise ; ce chemin montait doucement jusqu'au sommet du plateau, entre une double rangée de hêtres, dont les troncs droits et superbes semblaient s'élancer de la masse des haies d'aubépine, que fermaient, à droite et à gauche, les paturages où broutaient les vaches des fermiers du pays.

A mesure que je m'élevais, les flancs de la falaise se déroulaient sous mes yeux, avec les fleurs de sureau, les fougères arborescentes, les bruyères roses et les prairies vertes, étalées au soleil comme des tapis. Au delà de la falaise coupée à pic sur l'abîme, la mer se montrait immense, avec sa masse aux couleurs changeantes qui s'évanouissaient au loin dans l'horizon brumeux.

Cette route pittoresque, j'en connaissais tous les accidents et les moindres détours : car, naguère, je l'avais bien des fois parcourue, quand j'allais jouer dans la vieille tour. Mais, en ce temps, j'étais heureux et sans souci ; le paysage m'apparaissait divinement beau. J'ai compris depuis que la nature est à l'image de notre âme ; qu'elle nous semble tour à tour riante ou en deuil, selon que nous sommes nous-mêmes contents et attristés.

Je passai devant les ruines, et, suivant le mur du parc, j'arrivai bientôt à la grille. Elle était ouverte ; j'entrai, et sans m'arrêter au pavillon du concierge, je pris une allée étroite et ombreuse qui devait me conduire au château. J'avançais timidement, le cœur étreint par une incertitude poignante, en me demandant si la démarche hardie que je tentais allait réussir.

Tout à coup, et comme je débouchais, à l'extrémité de l'allée, sur un sentier sablé qui tournait autour de la grande pelouse, je restai cloué sur place, pétrifié par la surprise. Devant moi, à l'ombre d'un vaste parasol, une jeune fille, une inconnue, était assise sur un pliant, un pinceau à la main, en face d'une toile blanche que supportait un chevalet, et

1. Suite. — Voy. pages 107, 123 et 139.

sur laquelle elle reproduisait un des beaux arbres, dont la cime dépassait la toiture du château. Au bruit de mes pas sur le sable, elle tourna les regards de mon côté, et j'aperçus alors un suave visage, un peu pâle, qu'éclairaient de beaux yeux expressifs et doux, et sur lequel une masse de cheveux blonds mettait une couronne.

« Que désires-tu, mon petit? » me demanda-t-elle d'une voix harmonieuse, tandis que son pinceau, subitement arrêté, restait suspendu au-dessus du tableau.

J'ôtai ma casquette, et, au lieu de répondre, je me mis à la tourner entre mes doigts timidement, les yeux baissés, me demandant si cette personne, si majestueuse dans sa simple robe grise, était une parente de Mlle de Maisonfleur.

« Ne m'entends-tu pas, mon enfant? reprit-elle; ou es-tu muet? »

Je fis un violent effort sur moi-même, et je répondis :

« C'est Mlle Noémi que je voulais voir.

— Mlle Noémi! dit-elle avec surprise; tu te trompes, sans doute, car il n'y a personne au château qui porte ce nom. Mais c'est peut-être moi que tu cherches. N'es-tu pas chargé de quelque commission pour Mlle Renée de Champernon? »

Mon visage exprima tant d'étonnement, mes yeux s'écarquillèrent de telle sorte, que la belle inconnue ne put s'empêcher de sourire. Elle déposa son pinceau sur sa boîte à couleurs, quitta sa place et vint vers moi.



Ne m'entends-tu pas? (P. 157, col. 1.)

« Es-tu sûr de ne pas te tromper? dit-elle; je te répète, mon enfant, qu'il n'y a point de Noémi dans le château de mon père.

— Mais Noémi est le nom de Mlle de Maisonfleur; comme ce château est le domaine du marquis! m'écriai-je.

— Ah! je comprends! Mais d'où sors-tu donc, mon petit homme? Tu es étranger aux Petites-Dalles, sans doute; sinon, tu saurais que, depuis trois semaines, cette propriété n'appartient plus au marquis de Maisonfleur.

— Il l'a vendue! m'écriai-je tout bouleversé, en me rappelant ce que Marlorat avait dit un jour chez nous, du désarroi des affaires du marquis.

— Il l'a vendue à mon père M. Briquemault de Champernon. Mais comment peux-tu ignorer ce que tout le monde sait maintenant?

— C'est que je viens d'arriver, après avoir passé près de deux mois en mer.

— Voilà donc la cause de ta surprise; tu as laissé ici celle que tu appelles Mlle Noémi, et tu espérais la retrouver?

— Justement.

— Il y faut renoncer. M. de Maisonfleur et sa fille ont quitté ce pays pour n'y plus revenir. Ils étaient déjà partis, quand nous-mêmes nous sommes arrivés; nous ne les avons pas vus. Je crois qu'ils sont

retournés à Paris ; mais la directrice des postes pourra t'en dire plus long.

— Merci, mademoiselle, » répondis-je, péniblement impressionné par les nouvelles que je venais d'apprendre. Et, lentement, je fis quelques pas en arrière pour m'éloigner.

« C'est que te voilà tout déconfit! reprit Mlle Renée de Champernon d'une voix compatissante ; c'est donc un grand chagrin pour toi de ne pas retrouver ici Noémi de Maisonfleur?

— Oh! oui! murmurai-je, sans pouvoir retenir mes larmes.

— Eh bien, pleure, pleure à ton aise, mon cher enfant. Puisque tu la regrettes, c'est que, sans doute, elle t'avait fait du bien. Était-elle une grande personne comme moi? »

Je secouai négativement la tête.

« Quel âge avait-elle donc?

— Huit ans.

— Oh! pauvre mignonne! murmura Mlle Renée de Champernon d'un accent attendri qui lui gagna mon cœur. Et, sans doute, tu étais un de ses petits protégés?

— Je ne demande pas l'aumône, répliquai-je fièrement.

— Et qui t'accuse de cela? J'ai voulu dire que, sans doute, Mlle Noémi t'a rendu service ; mais qu'importe, puisqu'elle n'est plus ici! Dis-moi donc, petit, ne puis-je la remplacer près de toi?

— Je ne crois pas!

— Je suis bonne aussi, et si tu voulais me faire savoir pourquoi tu es venu. »

Je gardai le silence ; elle reprit :

« Veux-tu me dire ton nom?

— Robert Darnetal.

— Darnetal! s'écria Mlle de Champernon; es-tu le fils du pauvre pêcheur qui est mort en mer récemment?

— Oui, mademoiselle.

— Ah! malheureux garçon! fit-elle, en prenant mes mains dans les siennes ; comme je te plains! Ouvre-moi ton cœur, va! et demande à Renée ce que tu aurais demandé à Noémi? »

Elle fixait sur moi ses yeux profonds qui m'enveloppaient peu à peu dans l'émotion qu'elle ressentait en songeant à mon malheur, et en me voyant si triste, si désappointé. Je compris en ce moment qu'elle n'avait pas menti en disant qu'elle était bonne; j'eus la conviction que si je lui adressais la prière que je voulais faire à Noémi, elle l'exaucerait. Cet espoir me rendit courage; en peu de mots, je racontai mon histoire et dis ce que j'attendais.

Tout en m'écoutant, Mlle Renée de Champernon avait repris sa place sur son pliant, mais non ses pinceaux; le coude sur les genoux, le menton dans la main, elle m'écoutait.

« Quel âge as-tu? me demanda-t-elle, quand j'eus fini.

— Douze ans, mademoiselle.

— Et tu désires entrer au château comme garçon jardinier?

— Sous les ordres de Combalet qui m'apprendra le métier.

— Tu es encore bien jeune.

— Jeune, oui, mais je suis fort....

— Cela est vrai, fit-elle en souriant; tu as presque ma taille, et j'ai dix ans de plus que toi.

— Et puis, jeune ou non, il faut que je travaille; la mère Darnetal n'a plus que son fils; elle pourrait au besoin, pendant quelques années encore, gagner sa vie et la mienne; mais j'ai hâte de ne plus lui être à charge, et il faut que, lorsqu'elle sera trop vieille pour travailler, je sois en état de subvenir à ses besoins.

— C'est bien, mon enfant, et je ferai pour toi ce qu'eût fait Mlle Noémi de Maisonfleur. Je vais demander à mon père de te prendre à son service. Justement le voici. »

Le galop d'un cheval se fit entendre derrière nous; je me retournai, et j'aperçus, monté sur une superbe bête à robe noire, un homme de haute taille, âgé d'environ cinquante ans, au teint olivâtre et aux cheveux gris très crépus. Il avait de larges épaules, une poitrine puissante, preuve non équivoque d'une vigueur, dont il n'y avait pas, du reste, lieu de douter, en voyant avec quelle aisance il dirigeait et contenait, par la seule pression des jambes, son fougueux coursier. Il l'arrêta net devant nous, laissa tomber sur moi son regard, qui me parut d'abord dur et terrible, mais dont l'expression s'adoucit, quand il le reporta sur sa fille en souriant.

« Que te veut ce jeune paysan? lui demanda-t-il.

— Ce jeune paysan, mon père, sollicite la faveur d'entrer à notre service comme garçon jardinier. C'est le fils d'un pêcheur des Petites-Dalles, qui a péri en mer, il y a quelques jours. Cet enfant ignorait que vous êtes devenu propriétaire de ce château, où il espérait trouver encore M. de Maisonfleur et sa fille, et obtenir d'eux ce qu'il désire, c'est-à-dire du pain pour sa mère et pour lui. Je lui ai promis que je ferais en cette circonstance ce que Mlle de Maisonfleur eût fait, et je m'acquitte de cette promesse en vous priant d'exaucer sa demande. »

Tandis que sa fille parlait, M. de Champernon, élégamment campé sur son cheval qu'il tenait immobile, me regardait attentivement, et quand elle eut fini, il répondit :

« Je ne demande qu'à faire du bien dans ce pays et qu'à gagner ainsi la sympathie de tous, à l'exemple du marquis de Maisonfleur. Et puis, il suffit que tu aies promis, ma chère fille, pour que je n'aie qu'à tenir. Que la volonté de ce petit homme, qui a eu l'esprit de venir te trouver, s'accomplisse donc, puisque c'est la tienne. »

Si j'étais heureux en entendant ces paroles, on le devine aisément. Mon cœur, pénétré de reconnaissance, aurait voulu exprimer ce qu'il ressentait; mais il était contenu par la présence de M. de Champer-

non, dont la mine sévère m'intimidait, et qui d'ailleurs continuait à parler.

« Il est gentil, ton protégé, ajouta-t-il ; il veut être jardinier, dis-tu ; quelle idée singulière ; prenons-le plutôt pour le service intérieur du château, il sera très bien sous la livrée.

— Je ne veux pas être valet! dis-je vivement.

— Ah! nous avons de l'orgueil, à ce qu'il paraît, objecta M. de Champernon.

— Mon père a été marin de l'État....

— Ne le contrariez pas, reprit alors Mlle Renée, et ne le rendez pas heureux à demi. Combalet devient vieux; les deux aides qu'il a déjà suffisent à peine à l'entretien du parc ; ce garçon ne sera pas de trop. On fera réparer un des pavillons qui sont encore inhabités, et il pourra s'installer là avec sa mère.

— Enjoleuse, va! fit M. de Champernon, en souriant ; allons, arrange cela à ton gré ; moi, je vais faire ma promenade tout seul, puisque tu as refusé de m'accompagner.

— Je voulais terminer mon tableau ce matin....

— Bien, bien, méchante, » répondit-il en souriant et en lui envoyant un baiser dans un geste affectueux. Puis il pressa légèrement les flancs de son cheval qui partit au galop.

« O mademoiselle ! m'écriai-je alors, laissant éclater les sentiments dont j'avais l'âme pleine ; ma mère et moi, nous vous bénirons et jamais nous ne perdrons le souvenir de ce que vous venez de faire pour nous, sans nous connaître. Demain, elle viendra vous remercier, comme je vous remercie moi-même aujourd'hui. »

Et, m'agenouillant devant Mlle Renée, je baisai respectueusement le bord de sa robe.

« Ai-je avantageusement remplacé la petite Noémi? me demanda-t-elle en souriant.

— Oh! mademoiselle, elle n'eut pas mieux fait.

— Alors, tu vas l'oublier pour ne plus te souvenir que de mes bontés....

— L'oublier, elle, jamais! répliquai-je en me roidissant. Si je l'oubliais, d'abord, vous me mépriseriez, mademoiselle; vous avez l'âme trop belle pour approuver un acte d'ingratitude!

— Elle t'a donc fait du bien, cette enfant?

— Sa famille a été compatissante pour tous les pauvres gens du pays, et je sais que, dans notre détresse, Mlle Noémi ne nous eût pas abandonnés. Et puis, elle était si gentille, si bonne. Je possède d'elle un souvenir, une petite médaille qui me la rappelle sans cesse ; je songeais à elle, quand j'espérais un bienfait, je ne l'oublierai pas, maintenant qu'elle est malheureuse.

— C'est noblement parlé, Robert! s'écria Mlle Renée, en m'appelant pour la première fois par mon nom ; conserve toujours ces sentiments, et puisque tu entres à notre service, fais-moi une petite place dans le dévouement que tu gardes à ceux qui t'ont manifesté leur sympathie. Si quelque jour, tu deviens riche, tu sauras combien il est doux de se savoir aimé par ceux qui nous servent. Maintenant, va, mon enfant, et présente-toi ici demain avec ta mère ; nous arrêterons tous nos arrangements. »

Je revins vers notre demeure, en proie aux sensations les plus contraires, heureux d'avoir trouvé si vite un moyen de gagner ma vie, bien triste aussi en songeant à la catastrophe qui était venue s'abattre sur le marquis de Maisonfleur. Pauvre petite Noémi, si délicate et si fine, comment supporterait-elle l'adversité, et quel avenir lui était réservé? Se peut-il qu'il y ait dans l'histoire des grandes familles de ces chutes profondes!

« Ma mère, dis-je en entrant chez nous, vous ne m'aviez pas parlé du départ de M. de Maisonfleur et de la vente de son château.

— Oui, me répondit-elle tristement, mon malheur m'a fait oublier celui des autres, et hier, en te voyant, j'ai tant pleuré, que je n'ai pas pensé à te raconter l'événement.

— Racontez-moi ce que vous en savez.

— C'est peu de chose. Un matin, huit jours après ton départ, nous avons appris tout à coup que le domaine changeait de maître. Ton père y courut ; mais le marquis et sa petite fille étaient déjà partis, et la semaine suivante les nouveaux propriétaires sont arrivés. Marlorat nous a dit que ce qu'il avait prévu s'est réalisé. M. de Maisonfleur a été écrasé tout à coup sous le poids de ses dettes, et il a vendu son château pour les payer. On dit qu'il ne lui reste plus rien, et qu'il s'est embarqué avec Mlle Noémi pour les contrées lointaines. Personne ne sait rien de plus. »

Ce court récit ne m'apprenait pas grand'chose, hélas! si ce n'est que je ne reverrais plus Noémi. De nouveau, je pleurai, et ma mère mêla ses larmes aux miennes ; elle ne pleurait que le mort ; moi, je pleurais aussi l'absente, la douce enfant que j'avais aimée comme une petite sœur, quoique je ne l'eusse vue que l'espace de deux semaines.

« Mais, toi-même, me demanda ma mère, comment as-tu appris la départ de M. de Maisonfleur?

— Je viens du château, » répondis-je.

Et je racontai ce qui s'était passé.

« Dieu ne nous abandonne donc pas! » soupira la chère femme.

Parmi les heureuses nouvelles que je lui apportais, il en était une cependant qui l'affligea. Elle n'aurait pas voulu quitter sa maison, cette maison où elle avait vécu des jours paisibles et heureux, et où tout lui parlait de mon père. Mais nous étions pauvres ; il fallait vivre : elle se résigna.

La semaine suivante, la vieille chaumière où j'étais né était louée au brave pêcheur Blondel, tandis que ma mère et moi nous nous installions, avec notre modeste mobilier, dans la petite habitation que la bonté de Mlle de Champernon nous avait ménagée sur la lisière du parc de Maisonfleur.

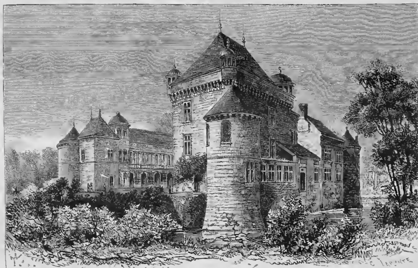
A suivre. ERNEST DAUDET.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CHATEAU DU PAILLY

Le Pailly, petit village situé au sud-est de Langres, près d'une ancienne voie romaine qui conduisait à Besançon, serait aujourd'hui totalement ignoré si la famille qui le posséda n'était parvenue, au seizième siècle, aux premiers rangs de la noblesse française, et n'y avait construit, dans ces jours de prospérité, un palais véritablement royal, devenu justement célèbre parmi les merveilles de la Renaissance. Le constructeur de ce château fut Gaspard de Saulx-Tavannes, que son habileté de courtisan, son courage dans les batailles et sa haine contre les calvinistes portèrent aux plus grands honneurs sous le règne de Charles IX. Devenu maréchal de France et conseiller assez écouté de Catherine de Médicis, il fut l'un de ceux qui préparèrent avec le plus de fourberie et exécutèrent avec le plus d'acharnement, en 1572, l'odieux massacre de la Saint-Barthélemy. Il profita de sa haute fortune pour reconstruire avec une magnificence princière le manoir paternel; il n'en conserva que le donjon, témoignage et symbole à la fois de la juridiction féodale attachée à sa terre. A la place de la vieille forteresse, il créa, suivant l'usage des seigneurs de son temps, une habitation luxueuse et commode, largement ouverte à la lumière. Ses vassaux, qui le détestaient, profitèrent de cette transformation pour assaillir la nouvelle demeure, après la mort du maître, et toute une aile fut par eux livrée aux flammes.

Ce qu'il nous est resté du château du Pailly suffit néanmoins à justifier la renommée de l'édifice. Ce sont trois corps de bâtiments formant trois côtés d'un carré. Du quatrième côté, celui qui fut incendié au seizième siècle, il ne subsiste plus rien. A l'extrémité antérieure du bâtiment de gauche se dresse le donjon, que Tavannes, en le conservant, embellit d'une couronne de mâchicoulis et de charmantes tourelles. Des tours rondes flanquent les angles à l'extérieur; sur la cour intérieure donnent des séries d'arcades en plein cintre séparées par de doubles pilastres diversement décorés. Au-dessus est bâti le premier étage, avec fenêtres richement encadrées, et dont quelques appuis sont sculptés en bas-reliefs. Plusieurs salles sont encore fort belles; la devise plusieurs fois répétée dans l'une d'elles dépeint parfaitement le caractère aventureux de nos anciens chevaliers : *Quo fata trahunt.* — « Allons où nous mène la destinée. » Courir aux drames de la guerre, aux hasards des combats, telle fut trop souvent la préoccupation principale de nos vieux barons, et cette humeur belliqueuse a été plus d'une fois la cause de ces expéditions à l'étranger, qui, si l'on excepte les croisades, n'ont apporté à la France que de terribles catastrophes.



Le château du Pailly.

A. SAINT-PAUL.



Il jeta son gantelet à la figure de Jehan. (P. 162, col. 2)

FRANCHISE [1]

XXXI

A Maulignage.

Le festin fut aussi somptueux que s'il eût été servi dans le pavillon royal, et le roi se montra débonnaire envers les vaincus. Et comme il n'eût pas été juste de les favoriser plus que leurs vainqueurs, Henri et ses fils octroyèrent divers dons aux barons qui les avaient bien servis. Jehan de Rochaiguë, les voyant si bien disposés, se glissa auprès de Richard et lui rappela tout bas sa promesse au sujet de Rûlamort.

« Vous avez raison, sire Jehan! répondit Richard. J'ai promis et je tiendrai ma promesse ; et pour vous faire tout l'honneur que vous méritez, je prierai notre sire roi, mon vénéré père, d'assister à l'hommage que vous me rendrez pour le fief de Rûlamort!

— Que dit-il? que dit-il, sire Hereward? Ne parle-t-il pas de donner Rûlamort à Jehan de Rochaiguë? »

C'était Aimery qui parlait ainsi. Il s'était levé, frémissant d'indignation, et les convives, surpris, se tournaient pour le regarder.

« Sans doute! répondit Hereward. Il y a cinq ans, lors de la mort de sire Hugues, le dernier châtelain, Jehan de Rochaiguë, qui n'était encore qu'écuyer, devait épouser la damoiselle de Rûlamort; mais elle est morte ou elle a été enlevée, et la terre retourne au suzerain. Jehan aura le fief sans la femme.

— Sire Hereward, vous m'avez promis un jour que si j'avais jamais besoin d'un ami dans le camp anglais, je vous trouverais. Vous ne l'avez pas oublié? Conduisez-moi à Richard Cœur de Lion! »

Hereward ne demanda point à Aimery ce qu'il voulait dire au comte : Aimery lui rappelait sa promesse, cela suffisait. Le vieux Saxon se leva, prit Aimery par la main et le conduisit à Richard. Ils arrivèrent près de lui, juste au moment où Richard presentait Jehan au roi d'Angleterre, et tous les quatre se trouvèrent réunis devant Henri II.

« Monseigneur, dit Hereward, puisque c'est le jour des grâces, voici un chevalier qui a une grâce à vous demander. C'est le dernier combattant de la journée, et il a eu l'honneur de croiser son épée avec la vôtre.

— Ah! répondit Richard, le brave champion aux trois pals sanglants? Que voulez-vous de moi, mon digne adversaire, Aimery le gai chanteur, Aimery au clair visage? Vous voyez que je sais votre nom : Hereward m'a conté votre histoire.

— Il ne la sait pas toute, monseigneur. Il ne sait pas que, pauvre enfant vagabond, n'ayant pour tout bien que cette épée forgée par mon père, j'ai été recueilli, protégé, instruit dans le métier des armes par un noble et généreux châtelain. Il ne sait pas que ce châtelain a péri, traîtreusement attaqué par un lâche, et que ce lâche n'a pas craint de demander à la veuve désolée la main de sa fille et le fauteuil seigneurial de son époux. Il ne sait pas que moi,

1 Suite et fin. — Voy. vol. XIII, pages 337, 353, 369, 385, 401; vol. XIV, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145

Aimery, j'ai sauvé l'enfant... et me voilà ici, seigneur comte de Poitiers, et vous, sire roi d'Angleterre, pour dire en face à Jehan de Rochaiguë qu'il est un traître et un meurtrier, et que je le prouverai devant témoins dans un loyal combat, à pied ou à cheval, avec l'épée et la lance. Voici mon gage : que Dieu et sainte Agnès soient en aide à la bonne cause! »

Il jeta son gantelet à la figure de Jehan, qui pâlit. Mais le fourbe reprit bien vite son assurance, et repoussant dédaigneusement du pied le gant d'Aimery :

« Ramasse-le donc, lui dit-il ; tu ne trouverais pas dans ton escarcelle de quoi en acheter un autre, chevalier de hasard! Sire, et vous, seigneur comte, je ne daigne pas répondre à un tel défi. Ce jeune homme, il y a cinq ans, était déjà atteint de la même folie, et il a porté contre moi la même accusation. Mais mon suzerain, le comte de Maulignage, a interrogé tous les survivants du combat où a péri le sire de Rûlamort : il n'en est pas un seul qui m'ait accusé. S'il a aidé, comme il le dit, à la fuite de la damoiselle de Rûlamort, il a manqué à son devoir, en dérobant une vassale rebelle à l'autorité de son suzerain légitime ; que vient-il se porter accusateur, lui qui mériterait d'être puni?

— Il y a cinq ans, repartit Aimery, on a refusé de m'entendre, parce que je n'étais qu'un pauvre écuyer. Mais ma noble maîtresse, la dame de Rûlamort, qui me connaît et qui sait que je n'ai jamais menti, a cru à mes paroles, et elle a mieux aimé se séparer de sa fille que de la donner à Jehan de Rochaiguë. Aujourd'hui je suis chevalier, et je défie le meurtrier de mon seigneur. Et je vous le dis à vous, sire baron de Maulignage, à vous, seigneur comte de Poitiers, la damoiselle de Rûlamort est vivante, et vous ne devez pas disposer de son fief! »

Richard baissait la tête d'un air soucieux. En dépit de sa force et des rudes coups qu'il portait dans les batailles, Jehan ne lui plaisait guère ; mais il lui avait promis le fief de Rûlamort, et il lui devait bien une récompense pour l'avoir servi depuis le commencement de la guerre, lorsque tant de châtelains s'étaient rangés dans le parti de la ligue. Aimery était un aussi rude jouteur que Jehan ; et puis quelle loyauté dans ses yeux, quelle franchise sur son visage! Richard l'eût volontiers favorisé ; mais que diraient les barons s'ils le voyaient donner à un petit chevalier sans biens et sans ancêtres, qui servait encore le matin parmi leurs ennemis, la préférence sur le fils du sire Guy de Rochaiguë! Richard restait indécis, et son père ne l'aidait point, voulant le laisser seul juge des querelles de ses vassaux. Le baron de Maulignage intervint.

« Sire comte, dit-il, je soupçonne ce jeune homme d'avoir la cervelle dérangée. Comme vous l'a dit le sire Jehan, il n'a jamais pu prouver la vérité de son accusation ; devez-vous le croire lui seul, quand il s'agit de l'honneur d'un de vos barons? Il affirme que la damoiselle de Rûlamort n'est point morte ; qu'il la représente donc ou qu'il nomme le lieu de sa retraite! Votre seigneurie verra alors quel époux il veut lui donner, s'il est certain qu'elle soit de ce monde!

— Que répondrez-vous à cela, sire Aimery? dit Richard.

— Jugez vous-même, monseigneur, si je dois livrer aujourd'hui celle que j'ai sauvée il y a cinq ans! Pour ce qui est de mon accusation, je suis prêt à risquer ma vie pour la soutenir ; on n'a jamais demandé plus à un chevalier, ce me semble! »

Ces fières paroles trouvèrent de l'écho : de tous côtés on entendit un murmure de voix qui allait grandissant, et les échos de la vaste salle répétèrent : « Le jugement de Dieu! le jugement de Dieu! »

Richard se tourna vers le roi.

« Il ne nous appartient pas, dit-il, de décider une question si importante en présence de notre père et souverain. Que Votre Grâce veuille bien nous aider de ses lumières, et décider entre deux chevaliers d'égale vaillance....

— Mais non pas d'égale noblesse, murmura Jehan.

— Tu dis vrai pour la première fois de ta vie, Jehan de Rochaiguë, repartit Aimery ; car tu n'es noble que de nom!

— Taisez-vous, chevaliers! interrompit Henri II. La dame de Rûlamort, disiez-vous, a refusé sa fille à Jehan de Rochaiguë? Où est-elle maintenant?

— Chez moi, sire, en mon château de Maulignage, où depuis cinq ans elle est traitée comme doit l'être une prisonnière de son caractère et de son rang.

— Eh bien, baron, partez sur-le-champ pour Maulignage, et préparez votre prisonnière à obéir à notre volonté suprême. Son fief est assez longtemps demeuré sans seigneur ; j'entends qu'il en ait un avant que je retourne en Angleterre. Nous partirons aujourd'hui même, et le troisième jour nous verra à la porte de votre castel où nous vous demanderons l'hospitalité. Le sire Jehan de Rochaiguë nous accompagnera, ainsi que son accusateur. Nous voulons nous-même sommer la dame de Rûlamort de se rendre à son devoir de vassale ; et si elle refuse, eh bien, nous verrons ce que nous aurons à faire. Allez maintenant! »

Le baron de Maulignage sortit. Peu de temps après, le roi se leva et prit congé de son hôte.

« Ne viendrez-vous point à Maulignage, sire Bertrand? lui dit-il. Votre jeune ami aura peut-être besoin de parrains!

— J'irai, sire, mais je ne puis partir avec vous ; il faut que je mette les ouvriers aux brèches de mes murailles, et que je voie les pierres écroulées commencer à reprendre leur place. Votre armée a si bien besogné, qu'il y aura de l'ouvrage à refaire ce qu'elle a défait. Mais j'ai un bon palefroi, et je vous rejoindrai : je flaire un combat, et je n'aurai garde de manquer à la fête. »

Le roi sourit ; il savait que Bertrand disait vrai. Il

descendit l'escalier, appuyé sur le bras d'Hereward. Bertrand appela Aimery :

« Eh bien, nous n'en avons pas fini avec les nobles jeux de la chevalerie ! lui dit-il. Si ce félon est forcé de relever ton gant, tu auras besoin d'armes : prends ma bonne armure d'Espagne, haubert, heaume, chausses de mailles et le reste. Tu n'as pas besoin d'épée ?

— J'ai Franchise ! répondit Aimery ; elle doit être aussi avide que moi de venger le sire de Rûlamort. J'ai confiance, je crois à la victoire de la bonne cause.... Mais si pourtant j'étais tué, sire Bertrand, que deviendrait votre armure ?

— Les cinq cents marcs d'argent du roi ne sont-ils pas là ? Je la rachèterais et Franchise aussi.... Mais il n'y a pas lieu de prévoir un malheur, quand on a pu tenir tête à Richard de Poitiers. »

Les deux chevaliers se séparèrent, l'un pour aller relever ses remparts, l'autre pour se joindre à la suite du roi Henri II.

Quoique Aimery ne fût qu'un pauvre chevalier, il fut bientôt entouré d'amis. Le vieux Hereward était fort estimé dans l'armée anglaise, et les jeunes chevaliers de race saxonne, qui le préféraient comme chef aux barons normands ou angevins, accueillirent son protégé comme un frère. L'honneur qu'avait eu Aimery de combattre le comte de Poitiers attirait aussi l'attention sur lui ; et quand il arriva au château de Maulignage, ce n'était plus le pauvre écuyer inconnu qui s'y était glissé jadis sous un déguisement pour rassurer une mère désolée, c'était un brillant chevalier, déjà fameux par ses prouesses, et dont les compagnons vantaient à l'envi le courage et la loyauté. Son cœur battit violemment quand il entra dans la grande salle de Maulignage, avec le cortège du roi et de ses fils ; mais ce n'était point d'orgueil, c'était d'un sentiment plus doux. Il venait d'apercevoir, debout derrière le groupe des châtelains, une femme pâle et triste, vêtue de deuil, et tout son cœur s'élançait vers elle dans un transport de tendresse et de douleur. C'était bien elle, la dame de Rûlamort, la protectrice de son enfance, sa providence, sa seconde mère : quelle joie de la revoir enfin ! Mais combien elle était changée ! où étaient les roses de ses joues ? où était l'éclat de ses yeux noirs ? Sa haute taille semblait s'être affaissée, et on eût dit que la cendre de la pénitence couvrait ses beaux cheveux. Un sourire vint tout à coup animer son visage, et Aimery comprit qu'elle l'avait reconnu. A quel autre aurait-elle pu sourire ? quel autre aurait-elle pu chercher dans le cortège du roi, la triste prisonnière ? Oui, c'était Aimery qu'elle cherchait, l'ami fidèle et dévoué, dont chaque jour elle disait le nom dans ses prières avec celui de sa petite Agnès ! et si changé qu'il fût, son cœur l'avait reconnu, et elle avait confiance en lui, aujourd'hui comme toujours.

Le roi d'Angleterre prit place dans le fauteuil seigneurial du baron de Maulignage ; ses fils se tinrent à ses côtés, et leurs chevaliers les entourèrent. Puis le baron alla prendre dame Aliénor par la main et l'amena aux pieds d'Henri II.


Le choc fit jaillir des étincelles. (P 166, col. 2.)

« Ah ! c'est la dame de Rûlamort, sans doute ? dit le roi. Eh bien, dame, êtes-vous enfin prête à vous soumettre à votre suzerain ? Il est étrange, en vérité, qu'il soit besoin d'un baron, d'un comte et d'un roi, pour faire plier la volonté d'une femme !

— Justice ! sire ; justice et pitié ! dit la pauvre femme en tombant à genoux.

— Justice ! dites-vous, Mais, si vous étiez un chevalier, quelle justice auriez-vous dû attendre de votre suzerain irrité ? le savez-vous, madame ?

— Oh ! pitié ! sire, pitié du moins ! s'écria Aliénor en cherchant à saisir la main du roi, qui se dérobait à ses mains suppliantes. Vous savez ce qu'ils veulent de moi ! ils veulent que je donne ma fille, mon unique enfant, à l'homme qui m'a faite veuve et qui l'a faite orpheline ! Sire ! vous êtes père, vous ne souffrirez pas cela ! vous me protégerez, vous défendrez mon enfant ! Songez donc, sire, que pour la sauver de cet homme, je me suis condamnée moi-même à ne plus la voir ! je l'ai arrachée de mes bras, je l'ai chassée ! à peine si j'ai pris le temps de l'embrasser ! et voilà cinq ans, sire, que je n'ai vu ma petite Agnès ! cinq ans que je n'ai entendu le son de sa voix ! Si Dieu m'accordait de la revoir, je ne sais pas seulement si je pourrais la reconnaître. »

Le roi s'était promis d'être inflexible ; mais, malgré lui, l'émotion le gagnait. Il reprit d'une voix moins sévère :

« Mais il faut un seigneur à la terre de Rûlamort; et mon fils, le comte de Poitiers, a résolu d'en investir le sire de Rochaiguë. Vous l'accusez du meurtre de votre époux; lui se prétend faussement accusé, et l'accusateur n'a pu prouver son dire. Pourquoi refusez-vous de croire au serment de Johan de Rochaiguë?

— Parce que je le connais, sire; parce que pendant des années il a dormi sous mon toit et mangé à ma table, et que j'ai pu voir de près combien son cœur est traître et sa bouche menteuse. Ayez pitié de la veuve et de l'orpheline, seigneur roi! Si vous voulez, vous qui êtes le maître, dépouiller mon enfant de son héritage, faites-le! Mais alors, accordez-nous une dernière grâce à toutes les deux: qu'un cloître nous soit ouvert, et que nous puissions y passer ensemble notre vie, à l'ombre des autels, sous le voile des servantes du Seigneur!

— C'est là tout ce que vous demandez, dame de Rûlamort?

— Tout... oui, sire... il faut bien que je me contente d'implorer votre pitié, puisque vous me refusez justice!

— Je ne vous la refuse pas. »

L'accent du roi était devenu si débonnaire, qu'Aliénor reprit courage.

« Justice donc, sire! s'écria-t-elle. Moi, Aliénor, de Maucastel, dame de Rûlamort, j'accuse Jehan de Rochaiguë d'avoir traîtreusement fait périr mon défunt mari, le sire Hugues de Rûlamort. Y a-t-il ici quelque chevalier qui consente à relever mon gage, et à être mon champion? »

Et détachant de son poignet une tresse faite des cheveux de sire Hugues, qu'elle avait coupés avant de le coucher dans sa bière, elle la jeta au milieu de la salle.

Ce ne fut pas un seul champion qui se présenta: du côté des Normands comme du côté des Angevins ou des Saxons, on vit s'élancer des chevaliers prêts à répondre à l'appel de la prisonnière. Mais ils avaient été devancés: Aimery était déjà à genoux devant Aliénor, baisant ses mains et lui jurant de vaincre ou de mourir.

« Avez-vous choisi votre champion, dame de Rûlamort? demanda le roi.

— Oui, sire: je charge Aimery, sire de Valpierreuse, de combattre pour ma cause. Que Dieu nous soit en aide!

— Écoutez donc, chevaliers et barons, notre volonté suprême. Devant le castel de Rûlamort, le jugement de Dieu aura lieu en champ clos, et le vainqueur sera seigneur de la terre et du castel, à condition d'épouser la damoiselle de Rûlamort. Si cependant la damoiselle ou sa mère se refusait à ce mariage, nous leur accorderions la permission de se retirer dans un couvent, en abandonnant tous leurs droits sur la seigneurie. J'ai dit et je prétends être obéi. »

Le ton du roi imposa silence aux murmures qui commençaient à se faire entendre; car bien des seigneurs auraient désiré qu'Aliénor recouvrât sa liberté et rentrât en possession de son bien. Mais elle ne murmurait pas; elle regardait Aimery avec confiance, et s'appuyait sur son bras comme sur le bras d'un fils.

« Nous direz-vous maintenant, sire Aimery de Valpierreuse, où est l'héritière de Rûlamort? reprit le roi.

— Si ma noble maîtresse me l'ordonne, répondit Aimery en s'inclinant devant Aliénor.

— Parlez, dame; vous avez notre parole royale que votre fille vous sera rendue pour toujours, et qu'elle ne sera point mariée contre votre gré.

— Elle est au couvent de Sainte-Croix, à Poitiers, sire.

— Il faut qu'elle assiste au jugement de Dieu. Qui chargerons-nous d'aller la chercher?... Vous, sire de Hautefort! la dame de Rûlamort y consentira, car vous étiez l'ami de son époux. Nous vous donnerons pour compagnon de voyage le plus âgé et le plus loyal de mes barons anglais... c'est de vous que je veux parler, messire Hereward. Préparez-vous à partir: la dame de Rûlamort vous donnera un message pour la supérieure, et vous réclamerez la damoiselle Agnès au nom de sa mère et au nom du roi. »

XXXII

Le jugement de Dieu.

A mi-chemin entre la plaine et le castel de Rûlamort, un peu au-dessous de la fontaine de Sainte-Agnès, il y avait une large clairière entourée de bois touffus, et tapissée d'une herbe épaisse et fine, toute parsemée de fleurs de pré. Ce fut là qu'on prépara le champ clos où devaient se mesurer dans un combat à mort Jehan de Rochaiguë et Aimery au clair visage. Une barrière fut dressée tout à l'entour; une estrade fut élevée pour le roi, les princes et les autres juges du camp, et deux pavillons situés aux deux côtés opposés de la lice durent recevoir les champions et leurs parrains. Les parrains de Jehan étaient son suzerain immédiat, le baron de Mauliguage, et un parent de celui-ci; les parrains d'Aimery étaient Hereward le Saxon et le sire de Hautefort.

On ne voyait guère de curieux autour des travailleurs qui préparaient le champ clos: il ne s'agissait pas d'un tournoi; il n'y aurait point de tribunes pour les dames, et la barrière n'était point couverte de tapisseries et d'étoffes de soie: la querelle qui devait se vider là n'avait pas besoin d'un appareil de fête. Quelques paysans, quelques vassaux, quelques serviteurs de Rûlamort s'approchaient timidement, regardaient, échangeaient tout bas leurs vœux et leurs espérances: depuis cinq ans que les Rochaigue les tenaient sous leur main de fer, ils avaient été si malheureux! Si le bon vieux temps pouvait revenir!

si la chère douce dame pouvait rentrer en triomphe dans son castel! Gaucher était là avec le vieux Guillaume, et Thierry, et Thibaut le fauconnier; ils se remémoraient l'arrivée d'Aimery au château, son enfance, sa jeunesse ; ils vantaient sa belle humeur et sa vaillance, ses chansons et ses coups d'épée ; et quoiqu'il ne fût pas né noble, aucun n'était jaloux de lui, et tous souhaitaient l'avoir pour maître.

Le cortège royal pénétrait à ce moment dans la clairière, et les fidèles vassaux de Rûlamort se rapprochèrent pour apercevoir leur dame au passage. Le vieux roi entra le premier dans l'enceinte, avec ses fils et ses barons, et il alla s'asseoir sur le trône qui lui avait été préparé. Les deux champions entrèrent ensuite, et furent conduits à leurs pavillons par les seigneurs qui leur servaient de parrains.

La châtelaine, suivie de sa fille et du père Odon, se rendit à la place d'où elle devait assister au combat. Elle était pâle et émue ; la vue des tours de Rûlamort avait remué en elle tant de chers et douloureux souvenirs! Mais la joie d'avoir retrouvé sa fille et d'être réunie à elle pour toujours, quoi qu'il arrivât, effaçait de son esprit tous les regrets et toutes les craintes. Les yeux fixés sur Agnès, elle souriait, ne voyant rien que ce gracieux visage, n'entendant rien que cette douce voix. Pourtant elle sortit de sa contemplation, quand ses vieux serviteurs, peu soucieux de la présence royale, poussèrent un cri de joie à son aspect.

« Noel! Noel pour notre bonne dame! Noël pour notre chère maîtresse! Vive la dame de Rûlamort! Vive la damoiselle Agnès! » s'écrièrent-ils.



Aimery arrêta le destrier (P. 167, col. 1.)

Les champions, accompagnés de leurs parrains, firent le tour de la lice, et vinrent s'arrêter devant le trône du roi. Là, ils renouvelèrent leur serment : Aimery accusa Jehan de trahison envers le sire de Rûlamort, et Jehan protesta de son innocence. Puis le roi Henri rappela quelles étaient les conditions du combat, et demanda à dame Aliénor si elle acceptait pour son champion Aimery, sire de Valpierreuse.

« Je l'accepte, répondit la dame de Rûlamort. Ma fille et moi, nous ne pouvons remettre notre cause en des mains plus loyales....

— Et plus vaillantes! ajouta à demi-voix la damoiselle Agnès.

— Qu'en savez-vous donc, damoiselle? » lui demanda alors en souriant le sire de Hautefort.

Agnès rougit.

« Au monastère, répondit-elle, il venait quelquefois en visite de nobles dames ou damoiselles qui nous apprenaient ce qui se passait dans le monde J'ai su ainsi que ma mère vivait, captive au castel de Maulignage ; j'ai su que les seigneurs de Rochaiguë

étaient les maîtres sous le toit de mon père ; et j'ai entendu raconter les prouesses de mon chevalier. J'espérais toujours qu'il nous délivrerait toutes les deux, et je priais ma patronne de le protéger.

— Alors donnez-lui un gage, damoiselle, aujourd'hui qu'il combat pour vous !

— Je veux bien ! amenez-le-moi, sire de Hautefort ! Il est mon chevalier, et il n'est pas encore venu me saluer ! »

Agnès avait mis dans ce reproche un dépit enfantin qui fit sourire Bertrand de Born. Il alla chercher Aimery.

« Venez, sire de Valpierreuse, lui dit-il, demander un gage aux dames pour qui vous allez combattre.

— J'en ai un ! dit Aimery, en abaissant vers dame Aliénor la pointe de sa lance, où il avait attaché un lambeau d'étoffe noire. Voici ma bannière : Reconnaissez-vous, noble dame, le bord de votre voile de deuil, donné par vous, il y a cinq ans, au pauvre chanteur qui venait vous annoncer que votre fille était sauvée ? »

Aliénor étendit les mains vers lui.

« Que Dieu vous garde et vous protège, mon fils ! » murmura-t-elle.

Aimery la salua, et vint ensuite s'incliner devant Agnès. Il ne l'avait encore vue que de loin, depuis que le père Odon, Hereward et Bertrand de Born l'avaient ramenée du monastère. Il leva les yeux vers elle, et fut ébloui de sa beauté.

Ce n'était plus la petite Agnès, l'enfant pâle et frêle, qu'il avait portée sans fatigue entre ses bras cinq ans auparavant. Cette rose délicate, un peu étiolée dans le triste château où la guerre la tenait enfermée, avait fleuri à l'abri du monastère, et quoiqu'elle n'eût que quatorze ans, Agnès était déjà une belle jeune fille, brillante de vie et de santé. Aimery la regarda avec admiration, et se dit que ce serait grand dommage d'ensevelir pour toujours dans le cloître une beauté si charmante : il n'en fut que plus résolu à la délivrer de son persécuteur.

Il inclina jusqu'à elle la pointe de sa lance en lui demandant un gage ; et Agnès, qui croyait pouvoir lui parler comme à son ancien camarade, fut tout étonnée de ne pas trouver un mot à dire à ce beau chevalier qui la regardait d'un air si sérieux. Elle détacha son collier d'orfèvrerie, et le mit en rougissant au bout de la lance. A ce moment, les trompettes sonnèrent : c'était le signal du combat ; et Aimery, donnant de l'éperon à son destrier, courut se placer au bout de la lice.

« Laissez aller ! » A peine ces mots eurent-ils retenti, que les deux champions s'élancèrent l'un contre l'autre ; le choc fit jaillir des étincelles de leurs armes et de leurs boucliers, et tous deux se trouvèrent un instant presque couchés en arrière sur la selle. Mais ils se redressèrent vite, reprirent du champ, et, la lance en arrêt, recommencèrent leur course. Le combat restait indécis ; les chevaliers semblaient égaux en force et en vaillance, et, parmi les guerriers qui les regardaient du haut de la tribune, nul n'aurait pu dire vers lequel des deux semblait pencher la victoire. Les champions chancelaient parfois pour se relever aussitôt ; des fragments de lances jonchaient la terre, et le heaume de Jehan avait perdu le panache qui le décorait ; sur la tunique d'Aimery, on apercevait quelques taches rouges : mais était-ce son sang qui avait coulé ? On pouvait en douter en voyant Franchise briller dans sa main comme une flamme, s'élever, s'abaisser, frapper et se relever encore : le bras qui la tenait n'était sûrement point blessé.

Agnès et Aliénor, serrées l'une contre l'autre, toutes tremblantes, ne pouvaient détacher leurs yeux de cette lutte qui devait décider de leur sort. Pauvres femmes ! elles se sentaient mourir, quand la victoire semblait pencher du côté de Jehan ; car elles s'étaient reprises à l'espoir, et le cloître, asile souhaité par Aliénor au temps de sa captivité, ne lui apparaissait plus que comme une nouvelle prison.

Les pensées d'Agnès avaient suivi la même pente que celles de sa mère. Comme elle avait fait éclater sa joie, la naïve enfant, quand le père Odon, introduit dans le couvent de Sainte-Croix, lui avait appris qu'il venait la chercher pour la conduire auprès de dame Aliénor ! La tristesse de la mère Monique avait seule jeté une ombre sur cette joie ; mais Agnès s'était vite consolée, et elle avait cru consoler la supérieure en lui disant : « Nous reviendrons, ma mère ; ne pleurez pas, nous reviendrons toutes les deux, nous ne vous quitterons plus, et nous serons heureuses ensemble, si heureuses ! » A ce moment-là, elle pensait ce qu'elle disait, la jeune Agnès, et de bonne foi elle croyait que ce serait là le suprême bonheur. Pendant le voyage, sa curiosité s'était réveillée : elle jouissait du plaisir de changer de lieu, de voir mille objets nouveaux, ou, ce qui était plus doux encore, des choses anciennes qui semblaient lui sourire et lui dire : « Te souviens-tu ? » Elle trouvait que la vie était belle au grand soleil de Dieu, et commençait à ne plus songer au monastère avec autant de complaisance. Arrivée à Maulignage, elle avait été entourée, fêtée ; tout ce qu'elle voyait avait évoqué dans sa mémoire le castel de ses aïeux, et peu à peu elle s'était mise à songer que sa mère et elle seraient plus heureuses de vivre en châtelaines qu'en nonnes.... Et maintenant qu'elle avait vu Aimery s'incliner devant elle comme un preux et courtois chevalier devant une dame, elle se rappelait qu'elle aurait à choisir entre le vainqueur et le couvent... et elle priait de tout son cœur Dieu et sa patronne sainte Agnès d'accorder la victoire à Aimery.

Une grande clameur s'éleva tout à coup : les deux chevaliers, désarçonnés en même temps par un choc terrible, venaient de vider les étriers. L'un d'eux, suspendu par un de ses éperons d'or, était traîné par son destrier, et sa tête rebondissait sur le sol inégal. L'autre, quoique son sang rougît l'herbe

verte, se releva, l'épée en main, et courut à son adversaire.

« Jehan est perdu ! » s'écria le sire de Maulignage.

Mais Aimery, au lieu de tirer son poignard de miséricorde pour achever son ennemi sans défense, arrêta le destrier, dégagea de l'étrier le pied de Jehan, et se penchant vers celui-ci :

« Relevez-vous, messire, et combattons à pied, » lui dit-il. Jehan ne se releva point.

« Il est vaincu ! dit le roi Henri en se levant debout sur son trône, et en jetant son bâton de commandement dans la lice. Il est vaincu! c'est le jugement de Dieu ! »

Les parrains et les écuyers de Jehan de Rochaiguë avaient couru à lui, détachaient son heaume et le débarrassaient de son haubert, que Franchise avait troué en pleine poitrine.

Le père Odon, amené par Aimery, s'approcha du mourant.

« M'entendez-vous, Jehan de Rochaiguë ? lui dit-il en se penchant sur lui. Avant de paraître devant Dieu, confessez enfin la vérité. Hugues de Rûlamort a-t-il été attiré en trahison dans un piège?

— Oui ! répondit faiblement Jehan.

— Avez-vous, au mépris des lois de l'honneur, essayé de trancher les jarrets de son destrier?

— Oui! dit encore Jehan. Je meurs... pitié pour mon âme ! »

Il retomba ; ses lèvres remuèrent encore quelque temps, comme s'il eût voulu s'unir aux prières du prêtre ; puis ses yeux devinrent vitreux, et il demeura immobile.

Hereward et Bertrand de Born, soutenant Aimery blessé et sanglant, le conduisirent devant Henri II.

« Sire Aimery de Valpierreuse, lui dit le roi, vous avez prouvé par l'épée et la lance la vérité de votre accusation. Le domaine du chevalier félon vous appartient de droit... et aussi celui de Rûlamort.

— Ce n'est pas pour dépouiller ma protectrice que j'ai réclamé l'honneur d'être son champion, répondit Aimery. Que la dame et la damoiselle de Rûlamort rentrent dans leur castel : ma seule récompense sera le bonheur de les avoir servies. »

Le roi sourit.

« C'est à vous de décider, damoiselle Agnès ! dit-il à la jeune fille qui écoutait les yeux baissés, sans oser regarder le vainqueur. Le sire de Valpierreuse a gagné votre castel et votre main, si vous voulez bien la lui donner : qu'en pensez-vous ?

— Il y a longtemps que je l'ai choisi pour mon chevalier, » murmura Agnès en tendant sa petite main à Aimery.

Aimery la baisa respectueusement ; mais il ne la garda point dans la sienne.

« Vous êtes trop jeune, damoiselle, dit-il gravement, pour promettre à un homme la foi d'épouse ; et vous n'avez pas encore vu assez de chevaliers pour pouvoir donner votre cœur. Je serais indigne de vous si je profitais de votre reconnaissance. Je vais partir pour guerroyer et tâcher d'acquérir los et renom ; et si dans deux ans vous me tendez encore cette main que je n'ose prendre aujourd'hui... le pauvre Aimery sera le plus heureux chevalier de la terre. »

Il se releva et s'éloigna sans se retourner ; il n'eût peut-être pas eu le courage de partir, s'il avait vu Agnès lever vers sa mère ses beaux yeux pleins de larmes.

« Il reviendra, enfant, lui dit Aliénor en la serrant dans ses bras ; tâche de devenir digne de lui. »

. . . .

Il n'y avait pas tout à fait deux ans qu'Aimery au clair visage, sire de Valpierreuse et de Rochaiguë, avait vaincu Jehan au jugement de Dieu, quand un soir le cor d'un chevalier retentit devant le pont-levis de Rûlamort ; et Guillaume, qui alla recevoir ce chevalier, ne put s'empêcher de lui ouvrir ses bras, comme si le voyageur eût été un simple archer semblable à lui. Le chevalier ne s'étonna point, et embrassa le vieux Guillaume comme un ancien ami. Puis il fut conduit dans la salle d'honneur, où la châtelaine et sa fille, prévenues de son arrivée, l'attendaient le cœur palpitant.

Quand elles eurent longtemps écouté, suspendues à ses lèvres, le récit de ses voyages lointains, — il ne parla pas de ses prouesses, c'était inutile, les troubadours les avaient assez souvent chantées dans cette salle même où il était, — quand il eut parlé de lui, et qu'il leur eut fait raconter leur paisible vie pendant ces deux années, il hésita un peu, comme tremblant devant ce qu'on allait lui répondre ; et il demanda tout bas à dame Aliénor :

« La damoiselle Agnès a-t-elle trouvé quelque baron digne d'elle, et.... »

Aliénor l'interrompit.

« Agnès est constante et fidèle, répondit-elle en souriant ; toute petite, elle avait bien placé son cœur, et elle n'aura jamais qu'un seul chevalier ! »

Elle mit la main d'Agnès dans celle d'Aimery, qui la garda cette fois. Et le mois ne s'était pas écoulé, que dans la chapelle du château, parée de ses plus belles tentures, parée aussi de la joie des vassaux de Rûlamort, le père Odon bénissait le mariage d'Aimery et d'Agnès.

Dame Aliénor, rajeunie par le bonheur, vécut de longues années, et eut la joie de bercer sur ses genoux et de voir grandir et prospérer une nouvelle Agnès de Rûlamort et un petit Hugues de Rûlamort qui ressemblait à son loyal et vaillant aïeul.

Quant à Bertrand de Born, il se tint en repos tant que le vieux roi vécut, ne voulant pas sans doute guerroyer contre le généreux vainqueur qui lui avait rendu sa terre et son castel. Mais on le revit plus tard dans toutes les querelles qui s'élevèrent entre Richard, devenu roi, le roi de France et les barons du pays, les animant les uns contre les autres par des sirventes mordants, jusqu'à ce qu'enfin, désespérant de l'indépendance de son pays qui n'avait se-

coué le joug des Plantagenets que pour tomber sous celui du roi de France, il alla ensevelir dans un cloître ses souvenirs et ses regrets.

Franchise eut une longue et glorieuse destinée ; elle passa par de loyales et vaillantes mains, et le brave Gaudry, qui l'avait forgée, put tressaillir de joie dans sa tombe aux beaux coups qu'elle portait. Elle finit à Pavie, brisée dans la main du dernier seigneur de Rûlamort, qui se fit tuer en défendant le roi François Ier.

Mme C. Colomb.

EN NOURRICE

Il faisait chaud, la nuit tombait : debout devant la porte cochère, je regardais les gens du pays qui s'en revenaient du labour, la veste sur le bras, et qui suivaient lentement leur charrue dont le bout traînait sur le sol. J'étais rentré au village depuis quelques jours à peine, pour y passer les vacances, et vous ne vous figurez pas quelle joie j'avais à courir au-devant des anciens, à les appeler par leur nom, à me faire donner une tape sur la joue avec un « Bonsoir, Tony!... » qui me ravissait, et qui me laissait croire que j'étais revenu au pays pour toujours et que je n'en sortirais plus de toute ma vie.

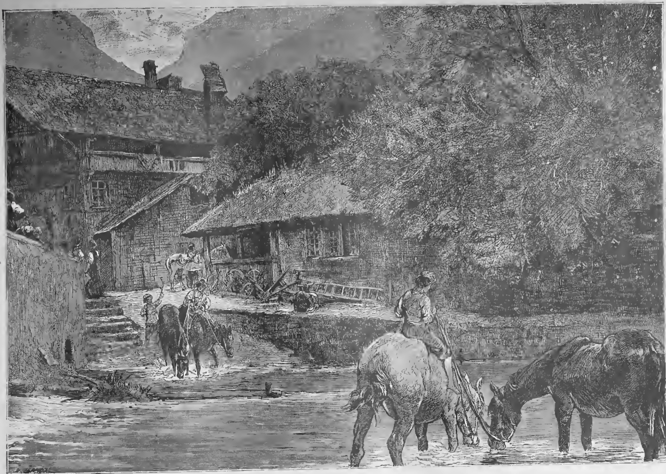
Tout d'un coup, voilà un grand chariot de foin qui s'avance, traîné par deux paires de bœufs ; par-devant, un grand diable d'homme qui les touche de temps en temps de sa longue fourche ; par-derrière, une grosse petite femme qui trottine, d'une main un panier, de l'autre un râteau, près d'un beau gaillard de seize ans chargé comme elle. — « Tiens! mais je connais ces figures-là! c'est mon père nourricier, c'est ma mère nourrice, c'est leur grand garçon *Chambedisse* (on dit comme ça, en Alsace, pour Jean-Baptiste) ; » — et je me jette au cou de la bonne femme, et je l'embrasse, et j'embrasse aussi Chambédisse : et la voilà qui s'arrête, et qui crie de loin à son homme : « Mais viens donc, Frûh, mais vient donc ! c'est Tony, Frûh, c'est Tonelé ! » Pour le coup voilà le chariot qui s'arrête, voilà mon père Frûh qui se dépêche, qui m'enlève dans ses bras comme une plume et qui me regarde, en s'écriant tout réjoui : « Fichtre, est-il beau, Tony, est-il devenu fort, est-il devenu grand pour ses treize ans ; mon Dieu, quel bel homme ! » et il me repose à terre en m'embrassant à son tour.

C'en étaient des questions, des exclamations : elle était si heureuse, la pauvre Madelon, qu'elle ne voulait plus me quitter : « Viens-t'en avec nous, mon Tony, viens te remettre en nourrice : on te soignera, va, on te dorlotera ; nous ne te traiterons pas comme à la ville, on ne s'y connaît pas, chez vous autres ; mais on t'aimera tant. Tu es notre fils, tout comme Chambédisse, et j'espère bien que tu n'as pas envie de nous renier ! » Oh non ! pour sûr, je n'en avais guère envie, et si je n'en avais fait qu'à ma tête, j'aurais tout de suite emboîté le pas derrière ma vieille Madelon. Seulement c'était grand-père qui m'aurait administré à mon retour une jolie correction. Il fallait lui demander sa permission, mais comme il est brave homme au fond et bien meilleur qu'il n'en a l'air, j'eus bien vite obtenu ma liberté. On était au samedi, je passerais là-bas la semaine suivante, et le lundi d'après Chambédisse me ramènerait.

Aussitôt dit, aussitôt fait : grand-père m'embrasse, Katel me met dans la main, en un petit paquet, mes habits du dimanche, et le soir même je m'endormais, deux lieues plus loin, chez nourrice, qui me chantait pour me bercer les mêmes airs et les mêmes refrains qu'autrefois.

Elle devait me surveiller depuis bien longtemps, la Madelon, car je ne m'étais pas plus tôt frotté les yeux de mes deux poings, que je me suis senti embrasser fort et dru, toujours comme autrefois, avec des bonjours par-ci, des « Tonelé ! » par-là, tandis que le père Frûh me saluait de sa grosse voix et que Chambédisse m'apportait toute fumante une grande jatte de lait fraîchement tiré.

« Eh bien, te reconnais-tu? dit le père Frûh. Depuis cinq ans qu'on t'a vu, il n'y a pas grand'chose de changé par ici. » Et de fait, je retrouvais tout tel que je l'avait laissé, la fenêtre avec ses petits carreaux verts garnis de plomb, les escabeaux de chêne tout noircis et qu'étant petit j'avais tant de peine à soulever, le dressoir, dans la graude salle, avec ses assiettes blanches à fleurs rouges ; et l'énorme poêle de faïence où l'on jetait des fagots tout entiers : quelle joie de refaire connaissance avec ce que j'avais vu tout enfant. La bonne Madelon, le brave Chambédisse me conduisaient partout, au fruitier, à la cave, dans les granges, en me rappelant mille petits souvenirs qui leur étaient restés comme à moi et qui nous faisaient rire jusqu'aux larmes : c'était l'escalier du grenier, en dehors de la maison où les jours de grande lessive, quand Madelon étendait son linge, je faisais sécher mon mouchoir, ma lessive à moi, c'était l'écurie où je mettais le foin dans la bouche d'une bonne mère vache qui ne se laissait caresser que par moi, et à côté de l'écurie, le hangar où l'on remisait les outils, et derrière le hangar l'abreuvoir. Tout ça était bien resté comme dans le temps, mais c'est curieux comme ça me paraissait petit ; aussi fus-je bien honteux quand Madelon me fit souvenir de ma peur la première fois que je menai boire les chevaux. Chambédisse avait onze ans et moi huit, mais je réclamais toujours le droit de tout faire avec lui, et surtout de conduire les bêtes à l'abreuvoir comme il faisait chaque matin. Un beau jour, le père Frûh se laissa persuader, et comme après tout il n'y avait pas grand danger il me planta sur son vieux Fritz, une



Je me tenais raide et fier. (P 170, col. 1.)

bien brave bête pourtant, et me voilà parti. Tant qu'on était resté dans la cour, ça marchait; la bride en main, les jambes nues, je me tenais raide et fier comme un petit coq, et je n'aurais pas donné deux liards de tous les polissons du village; mais juste à mon entrée dans l'eau, voilà le petit Seppi, un voisin, qui administre un bon coup de trique à mon cheval, histoire de s'amuser, et le vieux Fritz, qui n'était pas content, se jette de côté en reniflant, et en tapant du pied; çà en faisait des *flou-flou;* je perds la tête, je lâche la bride et je me laisse couler dans la mare. Jugez si j'étais propre! et ce vilain Chambédisse, en me voyant sortir tout ruisselant, ne se moquait-il pas de moi; il me traitait de poltron, et me criait de sa bête que je ne me tiendrais seulement pas sur des chevaux de bois, ni même sur l'âne du père Klapp qui avait des rhumatismes.

C'était pourtant le bon temps que celui-là: jusqu'à huit ans, j'étais demeuré chez Madelon, aimé, soigné comme son fils, et je n'en étais sorti qu'une seule fois, quand ma pauvre maman se mourait: je n'en savais rien, moi, je n'en ai rien su que le jour où grand-père est venu me prendre pour me faire embrasser maman toute pâle dans son grand lit; oh! j'ai pleuré ce jour-là! Le lendemain, on m'habillait de noir: c'est bien triste de porter du noir, et j'en ai porté bien longtemps. Grand-père était si affligé, grand'mère aussi, qu'on ne m'embrassait plus qu'en pleurant; alors le médecin, qui me trouvait faible, avait conseillé à grand-père de me renvoyer chez Madelon; et la nourrice m'avait repris, jusqu'au jour où l'oncle Joseph m'eut emmené à Colmar pour me conduire au collège; mais çà ne me plaisait guère, cette vie-là; rien ne vaut le pays, rien ne vaut le grand air, et je n'ai jamais été si heureux qu'en revenant passer quelques jours au village ou chez Madelon, et en y vivant comme j'y avais vécu tout enfant.

JEAN D'ALSACE.

LES ÉPREUVES D'UNE PENDULE [1]

Mon sauveur, l'air contrarié, me retira de sa cachette. Un asile autrement sûr m'attendait dans le fourgon du capitaine. Comme on lisait sur le couvercle: *Für Gott und Vaterland.* (Pour Dieu et la patrie), je me crus dans un sanctuaire. Et vraiment, y a-t-il beaucoup de pendules qui puissent se vanter d'avoir voyagé sous d'aussi puissantes protections? Pour moi, rien ne troubla de longtemps ma sécurité. Fritz, parfois, venait me jeter un coup d'œil, plutôt pour s'assurer de mon état que pour regarder l'heure. De son côté, le lieutenant se hasardait, par-ci par-là, à visiter le Cupidon en bronze, sans y toucher. Mais un jour, à la suite d'une bataille, Fritz accourut, m'enleva et me réintégra dans son caisson.

Cette fois encore, Fritz ne devait pas avoir de chance. Deux voix en colère vinrent le troubler. « Ah! lui disait le lieutenant, ton capitaine est mort et tu crois?... Non, non, Fritz, cela n'est pas possible, cela ne se fait pas! Donne la pendule au sous-lieutenant Hermann et remets-moi la statuette. Ton chef nous a institués ses héritiers. Tu entends? »

Fritz entendit; il n'héritait pas, lui, et il me remit au sous-lieutenant, qui eut mille égards pour moi. Je devais orner son cabinet de travail à Iéna, mais il changea d'avis. La longueur du voyage, les hasards de la route l'effrayaient; de plus, il se sentait encore d'autres hésitations. « Voyons, se dit-il, un jour, on finira par remarquer nos horloges. Le général anglais qui suit les opérations de notre armée pourrait bien avoir l'idée d'étudier l'intérieur de nos caissons. La réputation des Hermann serait compromise par ma faute; on me croirait, moi aussi, un soldat déshonnête! Non, non, plus de pendule: mieux vaut la vendre. »

Le sous-lieutenant Hermann, docteur en philosophie, qui transigeait fort habilement avec sa conscience et son honneur, me céda à un marchand juif si scrupuleux, qu'il ne payait que le moins possible les objets de provenance douteuse.

Où allions-nous dans son affreuse carriole? Le conducteur suivait comme auxiliaire les soldats dans leur marche, en attendant je ne sais quels ordres du « *director* » de l'exploitation pour le compte duquel il opérait. De son côté, le juif charmait ses loisirs en faisant sur son carnet d'ingénieuses combinaisons pour justifier ses prix d'achat. Mais l'arrivée inattendue du *director* le surprit; celui-ci demanda des comptes, cria, tempêta, et finalement plongea sa tête dans la carriole. Il m'aperçut, me saisit, et, me tenant sous le nez de son homme d'affaires, il s'oublia jusqu'à l'appeler: voleur! — « Jamais, lui dit-il, tu n'as été assez sot pour payer 50 francs cette pendule. » Il avait raison, cet homme: Hermann n'eu avait touché que 15. Dans sa colère il m'emportait je ne sais où lorsqu'il se jeta dans l'état-major du général. « Oh! oh! fit le chef, voici encore un de ces oiseaux qui déshonorent notre brave armée en se promenant, en plein jour, avec des pendules! Schultz, conduis-le à la commandature et mets l'horloge avec les objets égarés: son propriétaire la réclamera »

Schultz, l'ordonnance, exécuta l'ordre de point en point. Grâce au respect dû aux bagages du général, aucune aventure nouvelle n'interrompit mon voyage en Allemagne, où j'entrai avec beaucoup d'autres caisses égarées ou à réclamer. L'invasion, comme la marée descendante, repliait ses flots sur elle-même et rentrait chez elle en emportant ce qu'elle

1. Suite et fin — Voy page 151.

avait pu arracher. Schultz quitta l'armée ; en partant il se ressouvint de moi et m'emporta chez lui, dans un affreux village de la Poméranie. Quand il revit, dans le lointain, son logis, ses larmes l'attendrirent. Sa femme, ses enfants vinrent à sa rencontre, et, après les premiers épanchements, tous les membres de la famille Schultz, recueillis, se rangèrent autour de leur chef pour recevoir les souvenirs rapportés à leur intention. Ce fut avec une émotion contenue que chacun reçut son lot et j'admirai avec quelle touchante sollicitude le bon Poméranien avait pensé à tous et utilisé et ses poches et la doublure de ses vêtements.

Le lendemain, on se réveilla tard pour me tourmenter et me forcer à marcher. « Jamais, disait madame Schultz, nous ne pourrons attacher de poids à cette machine. » Son mari la rassura en lui expliquant mon mécanisme, mais il reconnut après les essais les plus hardis, qu'il ne réussirait pas : il ignorait d'ailleurs que mon balancier était resté dans la carriole du juif ! On m'abandonna, dans un coin.

Que vous dirai-je encore ? De temps en temps, Schultz essaye de me rendre la vie. Il me démonte et remonte avec autant de patience que d'insuccès. Mon seul espoir est que Schultz touche bientôt sa part des cinq milliards et me fasse réparer à la ville !

Ch. Schiffer.

ROBERT DARNETAL [1]

VI

La ruine inattendue du marquis de Maisonfleur, la vente de son château, tous les traits de la catastrophe qui était venue soudain frapper sa maison, rendaient la position difficile pour le nouveau châtelain. Les esprits forts de la commune, Marlorat lui-même, qui n'avait cependant pas plus de morgue dans l'esprit que de haine dans le cœur, hochaient la tête en parlant de M. Briquemault de Champernon et prétendaient qu'il aurait bien du mal à faire oublier cette famille d'honnêtes gens qui, durant tant d'années, avait vécu parmi les nôtres et gagné, par ces bienfaits, la reconnaissance de nos populations normandes.

Cependant, un soir, l'instituteur de Sassetot qui arrivait de Rouen où il avait passé quelques jours, vint se promener aux bords de la mer et se joignit à un groupe où pérorait Marlorat.

« Je peux vous en apprendre sur M. de Champernon, dit-il, on m'en a raconté long à Rouen. »

Et comme tous les regards l'interrogeaient :

« Eh bien, voilà, reprit-il, le nouveau châtelain a été fournisseur des armées sous l'empire, puis sous les Bourbons, pendant la guerre d'Espagne. C'est là qu'il s'est enrichi.

— Ça, c'est une explication, répondit Marlorat.

— Il paraît qu'il a rendu de grands services pendant cette dernière guerre, et c'est pour le reconnaître que le roi l'a annobli et l'a autorisé à joindre à son nom de Briquemault celui de Champernon. »

Ce langage ne satisfit qu'à moitié la curiosité générale et on continua à regarder d'un assez mauvais œil le propriétaire de Maisonfleur. Mais quand on connut ce qu'il venait de faire pour moi ; quand on vit la veuve d'Hilaire Darnetal et son fils s'installer dans une jolie maisonnette remise à neuf ; quand on sut qu'ils étaient à l'abri du besoin, une réaction s'opéra dans les esprits. On n'oublia pas pour cela M. de Maisonfleur ; mais, on s'accorda à convenir que M. de Champernon était aussi un être généreux et compatissant et Mlle Renée un ange de bonté, affectueuse pour le pauvre monde. On a bien raison de dire qu'une bonne action porte toujours d'heureux fruits. Celle dont j'avais été l'objet eut pour premier résultat de faire tomber les préventions qui avaient accueilli le châtelain à son arrivée.

Il est certain d'ailleurs que rien dans sa tenue ni dans sa conduite n'indiquait qu'il fût moins digne d'estime que M. de Maisonfleur. Mais son visage, brun comme celui d'un créole, sa chevelure crêpue, son nez en bec d'oiseau de proie, son regard dur et sombre ne prévenaient pas en sa faveur. Quand il passait, au galop, à travers champs, entre les murs des fermes, vêtu de sa veste de chasse en velours marron, chaussé de longues bottes, coiffé d'un chapeau de feutre gris, à larges bords, et courbé sur l'encolure de son cheval, ses yeux avivés par la rapidité de sa course, avaient l'air de lancer des flammes et les bonnes femmes se signaient en disant qu'il ressemblait au diable beaucoup plus qu'à un chrétien.

Toutefois, comme s'il s'arrêtait dans la campagne pour interroger les cultivateurs, ou au seuil de quelque ferme pour demander un verre de cidre, il s'informait avec sollicitude du sort de chacun et laissait partout des traces de sa générosité, les plus prévenus étaient obligés de reconnaître que ce n'étaient point là les procédés ordinaires de l'esprit malin. Le curé de Sassetot se louait hautement de ses rapports avec lui et répétait volontiers que, lors de leur première entrevue, M. de Champernon avait voulu connaître les libéralités que M. de Maisonfleur répandait dans le pays, les dons qu'il faisait à l'école et à l'église, et qu'il avait promis de les continuer, ce qui n'était vraiment pas le signe d'une mauvaise nature.

Et sa fille ! pouvait-on trouver des traits plus sympathiques, une voix plus douce, un geste plus accueillant et, pour tout dire, une âme plus noble !

Pour moi, après avoir été l'objet de ses bienfaits,

[1] Suite. — Voy. pages 107, 123, 139 et 156.

comme je l'ai raconté, je n'attendis pas longtemps d'autres effets de sa bonté angélique.

A partir du jour où, ma mère et moi, nous fûmes installés au château, elle vint chaque après-midi, à l'heure du court repos que nous nous donnions, s'entretenir avec nous, s'informer des conditions matérielles de notre existence, nous demander si rien ne manquait à notre bien-être, et comme souvent, durant ces fréquentes visites, elle surprit des larmes dans les yeux de ma mère, inconsolable de la mort de son mari, elle entreprit de lui parler un langage propre à apaiser sa douleur. En moins de quinze jours, nous l'adorions, et jamais, par la suite, il n'y eut dans sa conduite envers nous, pas plus que dans les paroles qu'elle nous adressait, un trait susceptible d'amoindrir le respect et les sympathies que nous avions conçus pour elle.

Pour moi, c'est quelque chose de plus encore que la sympathie et le respect que je ressentais pour Mlle Renée; c'était de la vénération. Peu à peu, à force d'apprécier l'heureuse vie qu'elle m'avait faite et le repos que, grâce à sa bonté, goûtait ma mère, j'en étais arrivé au dévouement le plus absolu. Il me semblait que quelque sacrifice qu'elle m'eût demandé, je l'eusse accompli avec joie, et quand, pendant mon travail, j'apercevais entre les arbres les plis de sa robe ou l'or de ses cheveux, l'émotion précipitait les battements de mon cœur.



Elle m'emmenait avec elle. (P. 173, col. 1.)

Elle arrivait à mes côtés, s'arrêtait en me disant bonjour avec un doux sourire, me donnait un ordre ou un conseil, encourageait mes efforts pour mériter son estime, puis elle s'éloignait. Je la suivais des yeux, et quand elle avait disparu, je cherchais encore dans le parfum des fleurs qui flottait autour de moi, la suave odeur de celui dont ses vêtements étaient imprégnés. C'était l'adoration d'un enfant pour un être placé bien au-dessus de lui. En remontant vers mon passé, je ne trouve pas de sensations plus saisissantes que celles que j'éprouvais en présence de cette nature angélique, véritable reine pour moi dont un destin clément avait fait ma protectrice.

Le temps accrut et fortifia ces sentiments ; en la connaissant mieux, je l'aimai davantage, car chaque jour me révélait quelque qualité nouvelle de son cœur et semblait la rendre plus prodigue de ses bienfaits envers nous.

Elle les répandait, d'ailleurs, sans compter, dans tout le pays, et nous n'étions pas les seuls, ma mère et moi, à participer à sa générosité. Toutes les fois qu'une infortune lui était signalée, elle s'empressait de la soulager. Elle y mettait une ardeur que, loin de la contenir, son père encourageait, en lui donnant, sans compter, toutes les sommes qu'elle réclamait de lui. Je fus souvent témoin de l'éloquence avec laquelle elle plaidait la cause de quelque grande misère. Il l'écoutait avec complaisance; puis, quand elle avait fini, il lui disait en souriant : « Va, ma chérie, ne te gêne pas; puise sans crainte dans ma bourse; quand tu l'auras vidée, elle se remplira vite et tu pourras y recourir de nouveau.

— Vous êtes bon et charitable, mon père, répondait-elle, entre deux baisers.

— Qu'est-ce que je demande, moi? ajoutait M. de Champernon, avec un sourire; qu'est-ce que je demande si ce n'est de me faire aimer dans ce pays et d'y devenir populaire? Tu m'aides à atteindre ce résultat et je ne marchande pas. C'est un argent bien placé. »

Qu'entendait-il par là? Je ne le sus que plus tard, quand je le vis tenter de se faire nommer député. Il échoua une première fois; mais sa seconde tentative allait réussir, quand survinrent les graves événements que j'aurai à raconter bientôt et qui rendirent inutiles tous les efforts qu'il avait faits pour faire oublier le marquis de Maisonfleur et acquérir la popularité.

Il suffit de quelques mois pour recruter, à Mlle Renée de Champernon, parmi la population des Petites-Dalles, de Sassetot, de Saint-Martin et dans les environs, une véritable clientèle de pauvres gens. Il n'était pas de malheureux qui ne fût certain de trouver auprès d'elle le plus compatissant accueil, pas de misère qui ne fût assurée d'être soulagée. Deux ou trois fois par semaine, elle allait visiter ses pauvres, comme elle disait. Elle faisait cette tournée dans une voiture basse, à deux places, attelée d'un petit cheval, qu'elle conduisait, accompagnée d'un vieux domestique qui veillait

attentivement sur elle. Plus tard, elle prit l'habitude de m'emmener le plus souvent avec elle. Elle aimait à me surprendre dans le parc.

« Viens avec moi, Robert! me criait-elle, vite, vite. »

Et sans me donner le temps de quitter mes habits de travail, elle m'entraînait, montait la première en voiture me faisait asseoir à côté d'elle, prenait les guides des mains d'un palefrenier, et nous partions ainsi, elle toute joyeuse, moi tout confus de faire, en mon modeste accoutrement, si piètre figure à côté de la brillante demoiselle. Je me rappelle qu'un jour en nous rendant en cet équipage à Saint-Martin, nous rencontrâmes sur la route M. de Champernon, qui rentrait au château après avoir fait une promenade à cheval. Nous nous étions arrêtés en le voyant, afin d'échanger quelques mots avec lui.



Tous les regards l'interrogeaient. (P. 171, col. 1.)

« Il me semble, ma chérie, dit-il à sa fille, que, puisque tu te plais à te faire accompagner par Robert, tu devrais exiger au moins qu'il mît un costume plus convenable.

— Et pourquoi, cher père? demanda-t-elle en riant. On nous connaît bien tous les deux. Je le prends avec moi, parce que c'est un compagnon plus agréable qu'un domestique ; je peux causer avec lui, je l'interroge, je l'instruis, je lui apprends bien des choses qu'il ignore, et cela m'amuse.

— Ne t'amuserais-tu pas autant s'il était un peu mieux vêtu ?

— Endimanché, vous voulez dire! Cela nous gênerait tous les deux, fit-elle en riant; n'est-ce pas Robert? »

Sans me donner le temps de répondre, elle fouetta son cheval, après avoir envoyé un aimable sourire à son père et nous continuâmes notre chemin.

J'ai gardé de ces promenades un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. J'allais alors sur mes quatorze ans, ma raison se développait, j'observais beaucoup et quoique enfant encore, j'avais le cœur d'un homme. C'est dans ces excursions que j'appris à connaître la belle âme de Mlle Renée, à apprécier ses vertus. Je la voyais comme à travers un rayonnement, parée d'un prestige qui la faisait pour moi l'égale d'une princesse dont j'aurais été l'humble esclave. Elle portait ordinairement une robe en linon gris ou rose, un chapeau de paille dont elle rabattait les larges ailes sur ses joues et qu'elle enveloppait d'un voile blanc. Elle dirigeait habilement son petit cheval, dans les chemins étroits, tracés entre les murs des fermes. Nous nous arrêtions aux portes des chaumières ; elle s'asseyait un instant, caressait les enfants, laissant ici quelques bouteilles de vin que je retirais du caisson de la voiture, là, des médicaments,

par tout de l'argent, toujours délicatement offert, et, ce qui valait mieux que ces secours matériels, des paroles consolantes, par lesquelles étaient soulagées et apaisées les douleurs et les peines de ces déshérités de la vie qu'elle avait adoptés.

« Vois-tu, mon petit Robert, me disait-elle, quand nous nous remettions en route, il n'est rien d'aussi doux que de faire un peu de bien autour de soi. »

Elle avait le droit de parler ainsi, car si la liberté que lui laissait son père était le résultat d'un calcul, elle y demeurait étrangère, agissait avec un parfait désintéressement, n'ayant d'autre but que de venir en aide aux malheureux.

C'est durant ces longs tête-à-tête qu'éclata à ses yeux le desir de m'instruire dont j'étais comme dévoré, et qu'elle résolut, daos sa bonté, d'y donner satisfaction. Un jour, elle m'annonça que deux fois, par semaine, le soir, l'instituteur de Sassetot m'attendrait pour ajouter quelque chose á mon pauvre petit bagage de savoir. Je savais lire, écrire et un peu compter. Le pére Faillette, largement dédommagé de ses peines par la générosité de Mlle de Champernon et par ma docilite, entreprit de me communiquer sa propre science, un peu de mathématiques, la tenue des livres, l'histoire, les éléments de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle. C'était encore bien peu, mais ce peu équivalait pour moi à la clé du reste. Grâce à ce peu, j'ai pu devenir homme, apprendre davantage, et c'est pour cela que le souvenir de la sollicitude de Mlle de Champernon et aussi de la patience du père Faillette n'est jamais sorti de mon cœur reconnaissant.

A suivre. ERNEST DAUDET.

FRANÇOIS ARAGO

Dans quelques jours, une admirable statue, duc au ciseau de notre grand sculpteur Mercié, va être érigée sur l'une des places de là ville de Perpignan. Elle représente un savant dont les découvertes en physique et en astronomie ont assuré l'immortalité à son nom; un merveilleux professeur qui attirait le tout Paris intelligent autour de sa chaire par la clarté et l'éloquence de son langage; un citoyen qui, mêlé aux luttes politiques de notre pays, sut mériter l'affection de ses amis et l'estime de ses adversaires. Cette statue est celle de François Arago.

Raconter même briévement une existence aussi bien remplie, c'est offrir le meilleur exemple de ce que peuvent le courage, le travail, la persévérance, unis à une grande intelligence; c'est en même temps la seule manière de louer, comme il convient, nos grands hommes. François Arago naquit le 26 février 1786 à Estagel (Pyrénées-Orientales), ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans l'*Histoire de ma jeunesse*, œuvre posthume dans laquelle nous puiserons largement. Élevé au collége communal de Perpignan, Arago s'occupait presque exclusivement d'études littéraires, lorsqu'un hasard détermina sa vocation. Il rencontre sur le rempart de la ville un jeune officier du génie, lui demande comment il a obtenu si vite l'épaulette. « Je sors de l'École polytechnique, répond l'officier. — Qu'est-ce que cette école-là? — C'est une école où l'on entre par examen. — Exige-t-on beaucoup des candidats? — Vous trouverez le programme à la bibliothèque du lycée. »

Arago court á la bibliothéque, lit le programme et, abandonnant les études littéraires, passe ses journées dans les fossés de la citadelle de Perpignan à lire les ouvrages mathématiques de Legendre et de Lacroix et se rend maître des difficultés énormes qu'il rencontre pour ainsi dire á chaque pas. Au bout d'une année, Arago se rend á Montpellier pour subir l'examen de l'École polytechnique; il avait seize ans. L'examinateur était un illustre géométre, Monge, dont le caractère était un peu bourru. Arago arrive au tableau, et le dialogue suivant s'établit entre l'examinateur et l'éléve :

« Si vous devez répondre comme votre camarade qui vous a précédé, il est inutile que je vous interroge.

— Monsieur, mon camarade en sait beaucoup plus qu'il ne l'a montré; j'espère être plus heureux que lui; mais ce que vous venez de me dire pourrait bien m'intimider et me priver de tous mes moyens.

— La timidité est toujours l'excuse des ignorants; c'est pour vous éviter la honte d'un échec que je vous fais la proposition de ne pas vous examiner.

— Je ne connais pas de honte plus grande que celle que vous m'infligez en ce moment. Veuillez m'interroger, c'est votre devoir.

— Vous le prenez de bien haut, monsieur! Nous allons voir tout à l'heure si cette fierté est légitime.

— Allez, monsieur, je vous attends. »

Durant deux heures et demie, l'examinateur posa à l'élève des questions de plus en plus difficiles auxquelles celui-ci répondit de la manière la plus brillante. Enfin l'examen est fini; Monge se lève, embrasse le candidat et déclare qu'il sera placé le premier sur la liste.

Le souvenir de l'officier rencontré sur les remparts de Perpignan ne quittait pas notre héros; il voulait être artilleur. Un hasard décida de son avenir. La place de secrétaire de l'Observatoire devint vacante pendant qu'Arago était encore à l'École. Sur les instances du géomètre Poisson et du grand astronome Laplace, Arago consentit, á titre d'essai, à quitter momentanément l'école, à la condition de pouvoir reprendre l'état militaire quand il le voudrait. A peine entré à l'Observatoire, Arago se livra avec passion á l'étude de la physique. Tout en travaillant, il déplorait que la mort eût empêché l'astronome Mechain de continuer en Espagne la

mesure de la méridienne, et bientôt il sollicita l'honneur de reprendre ces importantes recherches; il partit pour l'Espagne en 1806.

Sans entrer dans de grands détails, nous rappellerons qu'en 1790 l'Assemblée nationale décréta l'adoption d'un système de poids et mesures uniforme pour toute la France et capable d'être accepté par tous les pays. Dans ce but, il fallait choisir l'unité des mesures de telle manière que la susceptibilité des différents États ne fût pas éveillée ; on décida que l'unité de longueur serait une fraction de la longueur du méridien terrestre. Il fallait donc mesurer la longueur de la circonférence de la terre, plus exactement qu'on ne l'avait fait jusque-là. Il n'était pas nécessaire de mesurer la circonférence entière; mais il fallait mesurer un arc assez grand pour que le résultat pût être considéré comme exact. On décida qu'on entreprendrait immédiatement la mesure de l'arc compris entre Dunkerque, en France, et Formentera, en Espagne. Deux astronomes français, Delambre et Méchain se mirent à la besogne, et, au milieu de difficultés énormes dont nous pourrons vous parler quelque jour, réussirent à mesurer l'arc qui s'étend de Dunkerque à Barcelone. La mort de Méchain empêcha de prolonger jusqu'à Formentera la mesure de la méridienne. C'est ce travail qu'entreprirent Biot et Arago.

Laissant de côté la question scientifique, nous ne signalerons que la curieuse odyssée d'Arago en Espagne qui est un roman des plus curieux.

En 1806, l'Espagne n'était rien moins qu'amie de la France. Après avoir combattu à nos côtés contre les Anglais et subi comme nous l'échec de Trafalgar, l'Espagne commença à se lasser des exigences de Napoléon et entra dans la coalition des monarques du Nord. Cependant les victoires d'Iéna et d'Austerlitz calmèrent pour un instant les instincts belliqueux de Charles IV et de son favori Godoï; mais la haine contre la France était dans tous les cœurs et l'Espagne n'attendait qu'une occasion pour se tourner contre nous. Arago ne le vérifia que trop. Non seulement il eut vingt fois à défendre sa vie contre les brigands qui infestaient l'Espagne, mais un beau jour, étant à l'île Majorque, il fut dénoncé comme espion, favorisant par des signaux l'arrivée de l'armée française. L'animosité publique était telle qu'il dut demander comme une grâce d'être enfermé dans la prison de Belver afin d'échapper à la foule. « On a vu bien souvent des prisonniers s'éloigner à toutes jambes de leur cachot; je suis le premier, peut-être, disait Arago, à qui il ait été donné de faire l'inverse. » De Belver il se sauva dans une barque jusqu'à Alger. Par les soins du consul de France, Arago s'embarqua pour Marseille le 13 août 1808, mais le navire est capturé par un corsaire espagnol, et notre astronome fait prisonnier est conduit à Rosas, près de la frontière française. Enfin, le 28 novembre, on lui permet de partir; il est dirigé sur Marseille, va atteindre le port, lors qu'un coup de vent le fait aborder à Bougie! Arago se rend à pied de Bougie à Alger et, arrivé dans cette ville, il apprend que le dey d'Alger a déclaré la guerre à la France. Arago devient prisonnier du dey et ne parvient enfin à quitter l'Afrique que le 21 juin 1809, après que le consul français a payé au dey la forte somme qui lui était réclamée et dont le refus de payement avait justifié un commencement d'hostilités. Arago avait mis onze mois pour se rendre à Marseille! Peu de jours après son arrivée en France, il était nommé membre de l'Institut; il avait vingt-trois ans. Peu après, il Arago était choisi pour succéder à Monge comme professeur à l'École polytechnique.

Nous n'énumérerons pas tous les honneurs dont la vie d'Arago fut remplie. Il était membre de toutes les académies d'Europe; tous les souverains l'avaient décoré de leurs ordres. La Société royale de Londres lui avait donné la grande médaille d'or de Copley. En 1830, Arago fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et chargé par le Bureau des longitudes de diriger l'Observatoire de Paris.

En qualité de secrétaire perpétuel, Arago était chargé tous les ans, en séance publique, de faire l'éloge d'un membre décédé de l'Académie des sciences. Ces éloges académiques d'Arago sont, on peut le dire, des modèles du genre. On a pu louer dans ces écrits avec la plus entière vérité « l'impartialité des jugements, la lucidité des expositions scientifiques, une chaleur qui grandit à mesure que le sujet s'élève. »

Le premier éloge qu'Arago dut prononcer fut celui du physicien Fresnel. La séance devait avoir lieu le 26 juillet 1830, trois jours avant la secousse qui renvoya en exil la branche aînée des Bourbons. En arrivant à l'Institut, Arago apprend que les lois connues sous le nom d'ordonnances, qui suspendaient la liberté de la presse, venaient d'être signées. Arago refuse de prononcer son discours « sa pensée étant empreinte d'une profonde tristesse et n'ayant pas assez de tranquillité d'esprit »; on le supplie de parler quand même, car l'Institut peut être supprimé. « On me montrait du doigt, dit Arago, des savants dont les honoraires de membre de l'Institut étaient la seule ressource... Je consentis à lire l'éloge de Fresnel mais non à supprimer certains passages qui, la veille, avaient paru irréprochables, sur la nécessité d'exécuter strictement la Charte si on ne voulait pas rouvrir la carrière des révolutions. » En sortant, le duc de Raguse lui dit à l'oreille : « Dieu veuille que demain je n'aie pas à aller chercher de vos nouvelles au fort de Vincennes. »

Élu en 1831 député des Pyrénées-Orientales, Arago se distingua par une opposition violente à la monarchie; aussi, en 1848, il fut nommé par acclamation membre du gouvernement provisoire. Ce fut lui qui, avec Lamartine, nous conserva le drapeau tricolore.

Quand l'empire revint, en 1852, on exigea de tous les fonctionnaires de l'État un serment d'obéissance

à la nouvelle constitution et à l'empereur. Tous ceux qui refusèrent de prêter ce serment, furent exclus de leurs fonctions. Un seul homme trouva grâce devant l'empereur : ce fut Arago qui, bien qu'il eût refusé le serment exigé, fut maintenu à la tête de l'Observatoire.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que du littérateur scientifique, auteur des éloges académiques et des notices scientifiques les plus estimées, du professeur éminent qui a résumé dans son *Astronomie populaire* ces leçons que tout Paris voulait entendre à l'Observatoire, de l'homme politique qui fut un instant un héros populaire ; il nous reste à parler du savant.

S'il me fallait énumérer seulement les mémoires scientifiques d'Arago, je triplerais la longueur de cet article et je serais obligé de les diviser par catégories : astronomie et physique céleste, optique, électro-magnétisme, météorologie et physique atmosphérique, géographie physique. . Je ne veux retenir que quelques-uns seulement de ses travaux.

En astronomie, Arago acheva la détermination de la figure de la terre, trouva la cause de la scintillation des étoiles, mesura l'intensité comparative de la lumière des astres. En optique, il fit triompher la théorie de l'ondulation (nous en reparlerons quelque jour), étudia tous les problèmes relatifs à la composition, à la déformation des rayons lumineux. En magnétisme, il découvrit la propriété que possèdent les fils électriques d'attirer la limaille de fer exactement comme le ferait un aimant. Cette découverte permit la construction de ces électro-aimants qu'on retrouve dans tous les appareils dont la science moderne s'est enrichie : les moteurs électro-magnétiques, le télégraphe électrique, le téléphone, etc., etc...

Il faut ajouter encore les beaux travaux d'Arago sur l'aiguille aimantée. En physique et en météorologie, Arago détermina la densité de l'air, la force élastique de la vapeur d'eau, le degré de coloration du ciel, la vitesse du son, etc., etc.... Nous nous arrêtons ; mais nous en avons certes assez dit pour donner une idée de l'immense bagage scientifique de cet éminent physicien.



Statue de François Arago, à Perpignan. (P. 174, col. 2.)

Arago avait plusieurs frères. L'un d'eux, Jacques Arago, était littérateur et voyageur; après avoir fait le tour du monde et publié le récit de ses voyages, Jacques Arago s'occupait de littérature théâtrale quand, tout à coup, il devint aveugle. Un pareil malheur frappa François. Vers la fin de sa vie, sa vue s'obscurcit, mais la science put encore s'enrichir des travaux du grand astronome. Arago occupa les dernières années de sa vie à dicter les beaux ouvrages qui s'appellent : *Astronomie populaire*, *Histoire de ma jeunesse*.... Il avait trouvé dans le tendre dévouement de sa nièce, madame Laugier, l'auxiliaire le plus dévoué et le plus intelligent. Arago mourut le 2 octobre 1853.

Nous n'ajouterons qu'un mot, emprunté à un savant éminent, de Humboldt, qui s'honora toujours de l'amitié que lui avait vouée Arago. « Ce qui caractérisait cet homme unique, dit-il, ce n'était pas seulement la puissance du génie qui produit et féconde, ou cette rare lucidité qui sait développer des aperçus nouveaux et compliqués, comme choses longuement acquises à l'intelligence humaine ; c'était aussi le mélange attrayant de la force et de l'élévation d'un caractère passionné, avec la douceur affectueuse du sentiment. »

ALBERT LÉVY.



Le bateau arrivait très chargé. (P. 180, col 1)

MANDARINE

I

Ils marchaient en sens contraire sur le beau port de Marseille sans se regarder, sans se voir. C'étaient deux hommes de mer: l'un en petite tenue d'officier de marine, l'autre en costume civil recouvert d'une vareuse de matelot; l'un au visage fatigué et pensif, c'est-à-dire l'homme de la pensée, l'homme de la science, l'homme du monde; l'autre au visage insouciant et jovial c'est-à-dire l'homme pratique, l'homme au cerveau calme et aux bras agissants. Ils avaient dû entrer ensemble ou à peu près dans la vie, bien que, au premier abord, l'officier parût plus âgé que le matelot. Mais si les fils d'argent qui se mêlaient aux favoris ondoyants de celui-là, si l'inclinaison de son front, fléchissant comme sous un invisible poids, semblaient lui donner le titre d'aîné; la carrure d'épaules, la plénitude de forces, témoignaient chez celui-ci d'un âge au moins égal, et sur ses tempes et sur ses joues pleines enveloppées d'une rude toison d'un blond ardent, était tracé un alphabet de rides à l'aide duquel on eût pu écrire le nombre de ses années et celui de ses campagnes.

Ils ne se regardaient pas, ils ne se voyaient pas; mais ils se rencontrèrent, et le matelot ayant, par hasard, arrêté ses yeux gris sur l'homme qui le croisait, porta vivement la main à sa casquette et cria:

« Nom de nom! est-ce bien vous.... monsieur Michel..... Commandant? »

L'officier, relevant la tête, toisa l'homme à son tour, un sourire éclaira sa physionomie morne, et tendant en avant sa main gantée, il dit:

« Christophe!

— La santé est-elle toujours bonne, mon commandant? Voilà bien dix ans que je ne vous ai vu, et dame! ça compte; mais la santé va-t-elle bien quand même?

— Mauvaise, mon pauvre Christophe, si mauvaise que je viens de prendre ma retraite. Et toi? »

Christophe croisa ses bras musculeux sur sa large poitrine.

« Moi, ça va très bien, répondit-il, je ne connais pas encore d'avaries à l'embarcation, tout marche supérieurement à bord. Mais que je ne vous retienne pas ici. Sans vous commander, Monsieur, où alliez-vous?

— Guetter là-bas, au bout du port, l'arrivée du paquebot qui arrive de Chine. Et toi?

— Moi, je m'en allais rejoindre de vieux camarades au *Franc-Marin*; mais je peux bien vous faire un bout de conduite. J'ai déjà dépensé plus que je n'aurais voulu à Marseille et une promenade me fera plus de bien qu'une visite au cabaret. Donc, virons. »

Et aux côtés du commandant il prit le chemin opposé à celui qu'il suivait.

« Reviendrez-vous au pays, maintenant que vous voilà à la retraite, commandant? dit Christophe en assujettissant sa casquette que la brise ballottait sur ses épais cheveux fauves.

— Je ne sais pas. J'ai perdu mon frère et ma sœur.

— Et monsieur votre oncle le contre-amiral, qui avait eu la bonté de me recevoir à son bord et de payer mon équipement comme mousse sur la belle frégate *la Gloire?*

— Est mort aussi. Tous, te dis-je, tous, mon Dieu! »

Christophe tressaillit et fixa un regard anxieux sur son compagnon.

« Mais, reprit-il après un instant de silence, tous ces gens-là étaient plus âgés que vous! et Mme Lan...? »

Il s'interrompit lui-même.

Le commandant était devenu livide.

« Comment? elle aussi! s'écria Christophe, qui devina une fois en sa vie ce qui ne lui était pas nettement exprimé.

— Elle aussi! je suis veuf. »

Jamais le regret n'avait communiqué à l'accent d'une voix humaine une expression plus poignante que celle avec laquelle l'officier avait prononcé cette phrase : « Je suis veuf. »

« Nom de nom! jura Christophe qui avait aimé cet officier, son protecteur, de toutes les forces de son brave cœur.

— C'est comme cela. Ah! mon pauvre Christophe, nous ne sommes plus au temps où nous courions gamins par nos grèves, au temps où je payais de mes deniers d'écolier tes premières leçons d'écriture, au temps où, fier de ma première aiguillette, je te faisais embarquer sur mon bord. Ah! mon vieux matelot, nous en avons vu de rudes en mer, nous avons fait naufrage, nous avons mangé quasi la semelle de nos bottes, nous avons vu la fièvre jaune à l'œuvre. Mais tout cela tient aux difficultés et aux dangers du métier, tout cela se passait entre braves, sur les planches du navire, à l'ombre du drapeau qui flottait au mât. D'autres épreuves m'étaient réservées, et ce sont celles-là qui ont fait blanchir ma barbe, qui m'ont fait renoncer à la mer.

— Pourtant, s'il ne vous reste personne, commandant, permettez-moi de vous le dire, c'est le moment d'aimer cette grande scélérate qui ensorcèle, comme nous le savons tous. Pour moi, si je n'avais ni femme, ni enfants, je me moquerais de mon infirmité, — il leva en l'air sa main gauche à laquelle il manquait deux doigts, — et je m'en irais rouler de par le monde, par mer bien entendu, jusqu'au jour où je serais appelé à comparaître devant le grand Juge et où mon vieux corps irait donner un dessert coriace aux requins, qui ne sont pas difficiles, comme nous l'avons vu maintes fois.

— Dieu merci, je ne suis pas aussi absolument libre que tu le crois. Il me reste un enfant, une petite fille. C'est elle qui m'arrive par le paquebot *le Céleste-Empire*.

— Eh bien! ça, monsieur, c'est une grande consolation, dit Christophe en branlant la tête; j'en ai trois, moi qui vous parle; mes deux aînées sont des filles, et, nom de nom! je ne m'en plains pas. Mais pourquoi la petite est-elle restée là-bas en Chine? Mme Langallon n'était pas une Chinoise, elle était bien trop jolie pour cela.

— Elle était fille d'un Européen devenu mandarin au service de l'empereur de Chine, si bien que dans sa parenté on l'avait baptisée : Mandarine. Ma petite fille a hérité de ce nom. Tu sais aussi que j'ai eu très longtemps un commandement en Chine, et quand j'ai dû revenir seul, l'enfant était malade et je l'ai laissée aux bonnes religieuses qui tiennent là-bas un pensionnat. Maintenant que je suis décidé à prendre ma retraite, je la fais revenir, profitant du retour de deux de ces dames en Europe.

— Et viendrez-vous habiter par là-bas, avec nous, au pays?

— Je ne sais pas, les parents qui me restent sont éloignés, partant indifférents, peut-être même hostiles à cause de mon mariage étranger.

— Excepté la vieille tante Dubellec, j'espère, dit Christophe en clignant de l'œil.

— Ah! elle vit encore!

— Les avares, monsieur, ça vit *in æternum*, à ce que j'ai ouï dire.

— Elle n'est pas devenue plus généreuse?

— Dites qu'il n'y a plus moyen de s'arranger avec elle. Ses fermiers la quittent un à un après qu'elle les a tous traînés devant la justice.

— Toujours la même. Évidemment pour moi elle ne compte pas, encore moins pour ma chère petite Brigitte.

— Si, pour l'héritage, monsieur. Il y aura gros à hériter chez Mme des Huissiers comme on l'appelle.

— Peut-être, mais je suis déshérité. J'ai épousé une créole, une femme élégante, élevée à Paris. J'ai dédaigné je ne sais quelle nièce ennuyeuse et niaise qu'elle m'avait destinée : c'est fini; je suis rayé du testament. Elle a eu soin de m'en faire avertir. Peu m'importe! j'ai vendu là-bas un bon prix la propriété de ma femme et je les ai en portefeuille sous la forme de solides banknotes. Ma fille aura une dot respectable, cela me suffit. Mais je me sens fatigué, et voici la pierre où je viens tous les jours guetter ce maudit paquebot qui est, dit-on, allé flâner dans les eaux de Naples. Demain je suis obligé de me rendre à bord de *la Bravoure* dans les eaux de Toulon, et, si le paquebot arrive ce jour-là, je ne serai pas ici pour recevoir l'enfant, ce qui me contrarie extrêmement. Elle ne trouvera personne à la recevoir au débarqué, personne!

— Commandant, dit Christophe, je suis encore pour quelques jours à Marseille; si ça vous va, si ça vous fait plaisir, je viendrai attendre la petite et je la conduirai où vous serez.

— Tiens! c'est une idée! Tu la garderais ici à l'hôtel où je suis descendu. Le temps est mauvais et je puis être retenu sur *la Bravoure*, la batterie flot-

tante que je vais visiter, en ma qualité de membre d'une commission chargée d'examiner si elle ne porte pas trop de canons. Je me demandais à qui je confierais ma fille si elle arrivait avant mon expédition. Je t'en chargerai.

— Oui, mon commandant. Je vous la garderai ici ou je vous la conduirai à Toulon, ce sera comme vous voudrez.

— Très bien, nous penserons à cela ; mais c'est assez parler de ce qui m'intéresse. Dis-moi ce que tu deviens et comment tu te débrouilles depuis que ton accident à la main t'a forcé de quitter le service actif. »

Christophe fit faire une évolution à la chique qui lui gonflait la joue droite et répondit :

« Monsieur, tout a été comme sur des roulettes. D'abord j'ai obtenu une petite pension ; puis je me suis placé sur les rangs pour devenir chef guetteur dans les sémaphores. Le moment venu, j'ai passé mes deux examens à la majorité, j'ai été reçu et placé à Hoëdic. Mon métier d'aide a duré trois ans, et voilà deux mois que je suis nommé chef guetteur à Kernanret, un joli avancement.



Christophe entra. (P. 183, col. 1.)

— Et tu es en famille, ajouta le commandant ?

— Je crois bien. En quittant le service j'ai épousé Rosalie Guilbeun, vous savez, la fille du vieux Guilbeun, garde maritime de Kernanret. Nous avions été ensemble sur les bancs du catéchisme, j'étais pourtant plus âgé qu'elle de quatre ans au moins ; mais j'avais la tête dure et je manquais tous mes examens. Je l'avais toujours vue bien douce et bien travailleuse. Elle était couturière de son état et non sans quelque aisance, pas du côté de son père qui buvait comme une éponge, mais du côté de sa mère. La bonne femme a une petite boutique à Kernanret et elle a la réputation d'être bien près de ses pièces. Avec ça, pas commode tous les jours ; mais bah ! je suis habitué à d'autres bourrasques, et, pourvu qu'elle ne vienne pas troubler mon ménage en montant la tête à la femme, qui est bonne, mais un brin faible de caractère, je la laisse donner ses coups de langue à droite et à gauche et n'en prends nul souci.

— Et les enfants?

— Ah! dame! les enfants ne manquent pas au sémaphore. Il y en a six, monsieur, trois filles et trois garçons, qui mangent des pommes de terre avec un fameux appétit, même le dernier que j'ai appelé Michel en votre honneur, monsieur, et que ma femme a sevré pour pouvoir être libre de s'emménager à Kernanret. Ah! oui, on en voit de la marmaille sur ce rocher ! *Les petits bonnets*, comme les appelle M. le recteur, sont là au complet. La vie est un peu dure quelquefois avec eux, on a souvent de la peine à nouer les deux bouts ; mais le jardin donne de bons légumes ; je fais de belles pêches aux grandes marées et la belle-mère nous aide à sa manière. C'est à son épicerie qu'on se fournit de sel, de sucre, de chandelles et de sabots, et, ma foi! les notes ne sont pas grosses. Entendons-nous, elle ne nous fait pas de cadeaux, elle n'a pas ça dans ses habitudes ; mais elle nous donne tout au prix coûtant. Il n'y a point de dettes dans notre ménage et la petite flottille file joliment son nœud.

— C'est déjà beaucoup, matelot ; mais n'est-ce point un navire qui apparaît là-bas?

— C'en est un, mon commandant, et un beau vapeur encore. » Le commandant se leva.

« Si c'était seulement *le Celeste-Empire!*

— Ça se pourrait bien. Voici les douaniers qui sortent de leurs magasins ; ils vont nous donner des nouvelles. »

Le commandant s'avança vers le groupe de douaniers.

« Messieurs, dit-il et sa voix tremblait légèrement, savez-vous le nom de ce paquebot qui arrive ?

— C'est le paquebot de Chine : *le Celeste-Empire*, monsieur. On vient de lui envoyer le petit remorqueur à vapeur. Dans une demi-heure il sera dans le port.

— Encore une demi-heure à attendre, mon commandant, dit Christophe gaiement.

— J'ai attendu deux ans, murmura le commandant que l'émotion avait fait pâlir.

— Restons nous ici? demanda Christophe.

— Oui, c'est tout près qu'ils débarqueront.

— Jusqu'où viendra le paquebot?

— Il s'arrêtera là-bas où sont les premiers navires.

— Nous pourrions nous jeter dans un de ces

petits bateaux qui vont à bord pour prendre les passagers et les colis.

— Il vaut mieux attendre, nous pourrions la manquer; rendons-nous à l'arrivée. »

Ils marchèrent jusqu'au bout du quai et s'arrêtèrent pour suivre des yeux le paquebot qu'entraînait le petit remorqueur. Bientôt il s'immobilisa, une nuée de petits bateaux s'étaient élancés dans cette direction. Une foule évidemment attirée par l'arrivée du *Celeste-Empire* se précipitait vers la partie des quais où s'étaient postés le commandant et Christophe qui maintinrent avec peine leur place au premier rang.

Trois fois les bateaux amenèrent sur le quai des passagers du *Celeste-Empire* sans que Christophe remarquât un changement dans l'attitude de M. Langallon.

Au quatrième bateau, qui arrivait très chargé, le commandant fit quelques pas en avant.

Christophe l'imita et suivit la direction de son regard attaché sur l'arrière de ce petit bateau. Au milieu d'un groupe nombreux se voyait un visage d'enfant.

« Monsieur, est-ce elle? demanda Christophe à voix basse.

— C'est elle.

— D'ici vous la reconnaissez?

— Je la reconnais.

— Je ne vois pas de religieuses.

— Il y en a. Ces deux dames en noir. »

Le bateau approchait; tout à coup il stoppa.

Les pieds du commandant touchaient au pont volant qui avait été lancé du quai. Plusieurs personnes défilèrent devant lui; deux dames au visage sérieux se présentèrent les dernières. Elles voulurent conduire par la main la jolie enfant aux cheveux noirs et aux yeux bleus, qui marchait entre elles, mais elle dit :

« Je marcherai bien toute seule sur les planches, je ne glisserai pas. »

Et en effet elle arrivait seule, les yeux attachés sur ses petits pieds. Tout à coup, elle jeta un cri. Deux bras l'avaient enveloppée et, avant d'avoir touché le granit qui bordait le quai, elle était enlevée par le commandant. La pauvre petite en jetant son cri d'effroi s'était violemment détournée vers les dames en deuil, les bons anges visibles de son voyage. Elles souriaient doucement. Alors elle se retourna vers le ravisseur, ses yeux se fixèrent sur son visage, et lui entourant le cou de ses deux bras :

« Papa, dit-elle, papa, c'est toi!

— Ma fille... Brigitte, ma petite Brigitte, tu me reconnais donc?

— Oh! maintenant oui, oui, oui!

— Moi je t'ai reconnue tout de suite, et cependant, comme tu as grandi, Mandarine, comme tu as grandi, Brigitte! Mais, dis-moi, comment faut-il t'appeler maintenant?

— Père, appelle-moi Mandarine, cela me rappelle maman.

— Oui, ma chérie, c'est elle qui, te voyant marcher dans une belle robe de velours blanc, dit que tu avais la grave tournure de ton grand-père le Mandarin, et ce jour-là tout le monde te baptisa aussi Mandarine; tu avais trois ans. Mais comme tu es grande. Je ne t'aurais pas reconnue ailleurs peut-être.

— Mon petit père, tu te ressembles toujours, toi! Quelle joie de te voir! On m'avait dit que tu étais à Toulon.

— Oui, mais je venais sans cesse à Marseille au-devant de toi. As-tu dit bonjour à Christophe?

— Ton matelot? où est-il?

— Pas loin, répondit Christophe qui n'avait pas perdu un mot ni un geste de la reconnaissance.

— C'est vous, Christophe, dit-elle, en le regardant par-dessus l'épaule de son père, je vous reconnais bien, allez. Vous me portiez toute petite, je me souviens. »

Et elle posa sa main fine sur l'épaule de Christophe qui souriait.

« Monsieur, vous vous chargez de Brigitte, n'est-ce pas, dit la voix calme de l'une des religieuses, et nous pouvons nous rendre au bureau de la douane? »

Le commandant mit sa fille par terre, et se découvrant :

« Pardonnez-moi de ne pas vous avoir saluée encore, ma Révérende Mère, dit-il, pardonnez-moi de ne pas vous avoir remerciée.

— Il n'y a aucun mérite à se donner une compagne de voyage aussi agréable que Brigitte. Monsieur, c'est peut-être à nous à vous remercier. Et maintenant que faites-vous de cette chère petite fille que nos sœurs nous ont tant recommandée?

— Mesdames, m'est-il permis de vous demander si vous restez quelques jours à Marseille?

— Nous prenons le premier train pour Paris.

— Dans ce cas, j'emmène ma fille à l'hôtel où je suis descendu.

— Je ne reste donc pas avec les Mères? demanda Brigitte, en saisissant le châle de la plus âgée.

— Non, mais tu les reverras bientôt; nous irons les visiter à la maison-mère, à Paris. Christophe, veux-tu accompagner ces dames à la douane et te charger de faire parvenir les colis de Brigitte à l'hôtel de Rome?

— Oui, mon commandant. »

Sur cette acceptation, les adieux furent échangés. Le commandant exprima une fois de plus sa reconnaissance aux admirables religieuses qu'il avait vues à l'œuvre en Chine, et chez lesquelles il avait trouvé une coopération si dévouée lorsque la mort avait fait le vide à son foyer. Brigitte tombée soudain de la joie de retrouver son père, dans la douleur de se séparer des religieuses, avait des larmes plein les yeux et sanglotait tout bas.

Pour faire diversion à son chagrin, le comman-

dant, qui remontait le quai à pied avec elle, arrêta la première voiture qui se présenta. Le mouvement du véhicule, la vue des objets qui passaient rapidement sous son regard, arrachèrent l'enfant à ses désolations et, en arrivant à la ville, son joli visage ne portait pas traces de larmes.

A l'hôtel, elle prit plaisir à examiner les appartements et à se plonger en de longues conversations avec son père. Brigitte avait deux années à raconter, deux années de silence à rattraper. Ce n'était pas qu'elle fût très démonstrative; mais l'expression profonde du regard bleu qu'elle fixait sur le visage de son père en disait bien long sur la sensibilité de son cœur.

Quand Christophe arriva avec les colis, elle s'occupa à les reconnaître et jugea sensément qu'il lui était inutile d'ouvrir ses caisses et de quitter son costume de voyage. Christophe, muni d'une large brosse, se chargea de faire disparaître jusqu'au plus léger atome de poussière de la robe bleue à carreaux et du petit chapeau de feutre noir à rubans bleus.



Il en tira un portefeuille de cuir rouge. (P. 183, col. 1.)

Il refit avec beaucoup d'art ses grandes nattes qui avaient un peu souffert de l'arrivée. Le dîner à table d'hôte entre son père et Christophe amusa extraordinairement la petite fille. Le soir, le temps s'était soudain chargé, il soufflait un vent de tempête qui n'était point agréable à subir. On ne pouvait songer à sortir. Brigitte se mit au piano.

L'officier plongé dans un grand fauteuil était tout oreilles et surtout tout yeux. Il étudiait avec amour les lignes harmonieuses de ce visage enfantin, il y trouvait évidemment d'autre ressemblance que la sienne propre, car à un moment où Mandarine leva machinalement les yeux en haut, ses yeux à lui, ses yeux sombres, se remplirent de larmes. Quant à Christophe, il regardait, il écoutait, il admirait.

« Sais-tu que tu es d'une jolie force pour ton âge, Mandarine? dit le commandant quand la jeune fille s'arrêta. Je te ferai continuer la musique bien certainement, et pour toi je louerai un appartement l'hiver à la ville.

— Votre intention n'est plus d'habiter la campagne, monsieur? demanda Christophe.

— Ah! certainement! Je puis bien te dire cela à toi qui en garderas le secret, je louerai, s'il le faut, une habitation jusqu'à ce que j'aie pu racheter la maison de campagne de ma tante Armelle, où j'ai passé de si bonnes vacances et où je retrouverai tous les souvenirs de mon heureuse enfance et beaucoup de gens de ma connaissance. Cela peut arriver plus tôt que je ne le pense moi-même. Je pourrais bien conclure en passant à Paris. Ce n'est qu'une question de temps. La terre est sortie de notre famille et se loue tous les étés à des étrangers. Elle est

peut-être louée déjà pour l'an prochain; mais cela ne m'embarrasse pas.

— Nous serons voisins, commandant, dit Christophe, ce qui me sera bien agréable.

— Et à nous aussi, » répondit Brigitte qui se remit au piano.

La petite fille joua, pour le plaisir de jouer, jusqu'à ce que le sommeil, un sommeil enfantin, c'est-à-dire très impérieux, la saisit.

Le commandant, n'entendant plus résonner l'instrument, ouvrit les yeux et aperçut la petite fille dont les paupières battaient alourdies et chargées de sommeil. Il se rapprocha d'elle. Elle rouvrit les yeux, lui sourit, noua ses deux bras autour de son cou, puis retomba sur son épaule, endormie.

« Commandant, donnez-la-moi, je vais la porter, dit Christophe, j'ai le bras fait à ça, comme vous pensez, avec mes six enfants. »

Dans la chambre du commandant il y avait un grand lit dans une alcôve et un petit lit dans l'appartement même.

Ce fut dans l'alcôve que Brigitte fut portée et déshabillée avec toutes les précautions inimaginables par ses deux valets de chambre improvisés. Quand ils la virent couchée bien à l'aise dans le vaste lit et sa tête bouclée tranquillement posée sur l'oreiller, ils se frottèrent les mains de satisfaction, et le commandant, faisant tomber les grands rideaux de l'alcôve, s'en alla vers le bureau placé entre les deux fenêtres.

« Assieds-toi, dit-il, et causons. Combien as-tu de jours à passer à Marseille?

— Trois, mon commandant, sans compter celui-ci.

— Et es-tu libre demain?

— Oui. Je suis venu ici pour me faire payer une petite dette par un camarade qui a voulu me mettre dedans. J'ai su qu'il s'était établi au port, que ses affaires marchaient bien, et ma foi j'ai réclamé les sept cents francs qu'il me devait. C'étaient toutes mes économies faites au service. Je lui écrivais de là-bas; mais il ne répondait pas, c'était bien commode. J'ai trouvé une occasion : un capitaine de navire partait de chez nous pour venir à Marseille, j'avais obtenu un congé, je suis venu voir mon marchand de gouttes. Je l'ai trouvé à la tête d'un bon petit cabaret sur le port, et ma foi je lui ai déclaré que j'allais mettre un huissier de la partie sans compter les giffles. Il y a eu beau jeu, c'est un finassier, mais nom de nom! quand j'y suis, j'y suis, et j'ai commencé à jouer des poings. Alors, il s'est rendu; il a reconnu le papier qu'il m'avait donné comme reçu. Mais il ne me paye que dans trois jours et je ne partirai pas sans mon argent.

— Si demain je t'emmenais à Toulon?

— A vos ordres, mon commandant.

— Je te l'ai dit, j'ai un rapport à préparer sur la batterie flottante *la Bravoure*. De plus, je suis très lié avec un des officiers qui fait partie de l'équipage du vaisseau-école, j'ai même à débattre avec lui quelques questions d'intérêt, il a des membres de sa famille en Chine. Je ne sais s'il pourra me faire reconduire à Toulon aussitôt que je le voudrais. C'est pourquoi j'hésite à mener ma fille dans cette ville. Il serait peut-être plus sage de la laisser ici sous ta garde dans cet hôtel où je suis connu et qui est fort bien hanté.

— Tout ça c'est à votre volonté, mon commandant.

— La pauvre petite! il m'en coûte déjà de me séparer d'elle, ne fût-ce que pour un jour, nous avons à peine refait connaissance. Enfin cet hôtel est bien tenu, nous sommes bien installés, et à Toulon je ne connais rien d'approchant. Puis enfin, c'est une fatigue bien inutile que je lui impose, puisque je ne fais qu'une courte absence. »

Il réfléchit quelques instants, et se levant :

« Toute réflexion faite, dit-il, il vaut mieux qu'elle reste ici; je tâcherai de revenir après-demain soir. »

Et baissant la voix, il ajouta :

« Tu vois ce bureau, Christophe, je t'en donnerai la clef demain, si je n'emporte pas le portefeuille où sont mes valeurs. La serrure est à secret, néanmoins tu feras bien de ne quitter l'appartement que le moins possible. J'ai là trois cent mille francs et quelques chiffons de papier que le premier venu pourrait s'approprier. »

Christophe remua les épaules.

« Diable! mon commandant, c'est une grosse somme, murmura-t-il, et si vous pouviez l'emporter j'aimerais mieux ça. Si vous laissez ce magot, soyez sûr que je jette l'ancre dans cette chambre et que je n'en bougerai jusqu'à votre arrivée.

— Je sais que je puis compter sur toi, dit le commandant en lui frappant amicalement sur l'épaule, et je te laisserai, sans crainte, ces deux trésors: ma fille et ma fortune. Tu viendras t'installer demain ici, à mon lieu et place. »

Christophe fit un petit signe de tête qui signifiait : Accepté. Et ils se séparèrent en se disant : « A demain! »

Le lendemain matin, le commandant avait fait sa toilette et déjeuné sans que, derrière les grands rideaux jaunes de l'alcôve, nul mouvement eût annoncé le réveil de Brigitte.

Après la sortie du garçon qui lui avait apporté le thé et le rhum qui composaient son premier repas, le commandant alla relever le rideau et le draper de façon que son regard pénétrât jusqu'au doux visage de la petite fille endormie.

« J'aurais voulu l'entendre parler avant de partir, grommelait-il en bouclant la petite sacoche de cuir qui le suivait dans toutes ses excursions; je ne sais trop si elle a bien dormi, j'ai cru l'entendre rêver tout haut et appeler . « Ma sœur! » Son petit visage est tout mélancolique, il me semble, ce matin. Mon Dieu! comme en chantant elle ressemblait à sa mère hier soir... J'ai été bien heureux de rencontrer mon brave Christophe, je ne l'aurais confiée à

personne, non, à personne, et pourtant l'emmener sur *la Bravoure* eût été difficile. »

Il se reprit à la contempler, et cette contemplation faisait passer sur son énergique figure les expressions les plus diverses. Tantôt c'était une tristesse profonde, une de ces tristesses qui viennent surprendre la vie pour l'élever ou la briser à jamais; tantôt c'était une joie ardente, étonnée, quelque chose comme l'expression de physionomie d'un voyageur dans le désert qui rencontre soudain une fleur sous ses pieds, qui découvre une source sur son passage.

Ces émotions pénétrantes auraient pu faire oublier l'heure du départ au commandant; mais il avait eu la prévoyance de prévenir le maître de l'hôtel, et une voix d'homme jeta tout à coup dans le corridor l'avis suivant qui pénétra à travers les minces cloisons.

« Ne pas oublier d'avertir le numéro 10 pour le premier train de Toulon. »

Le commandant rappelé à lui-même but rapidement la tasse de thé qu'il avait laissée refroidir et, comme il se levait de la petite table où son déjeuner avait été servi, Christophe entra.

« Mon commandant, on attelle l'omnibus, dit-il.

— Je le sais, je suis prêt. »

Il jeta un coup d'œil vers l'alcôve.

« J'aurais voulu qu'elle se réveillât, ne fût-ce qu'un instant, dit-il; mais tu lui diras que j'arriverai demain soir.

— Oui, mon commandant, » répondit Christophe, qui suivit son ancien officier jusqu'au bureau qui lui avait été montré la veille.

Le commandant l'ouvrit, il paraissait tout perplexe.

« J'ai bien envie de te laisser mon portefeuille, dit-il. Je le porte ordinairement sur moi; mais en vérité c'est fort gênant.

— Laissez-le, mon commandant; mais emportez la clef, s'il vous plaît.

— Non, on ne sait ce qui peut arriver : le feu peut prendre à l'hôtel, les voleurs non plus n'attendent pas une clef pour ouvrir un meuble. Je te donnerai la clef si je laisse les valeurs. »

Il ouvrit un large tiroir et en tira un portefeuille de cuir rouge sur lequel ses initiales G. L. étaient écrites en larges lettres d'or.

« J'ai tout prévu, dit-il, en appuyant le doigt sur un bouton d'acier: voici à la première page mon nom, mon grade et mon adresse. Je pourrais le perdre, l'égarer, il n'y a que contre les voleurs qu'il n'y a pas d'assurance.

— Sauf le respect que je vous dois, mon commandant, je me demande pourquoi vous traînez à la remorque une chose comme ça. Chez nous l'argent se place sur l'État ou chez les notaires, on ne l'a point en morceaux de papier, très dangereux à garder.

— Je n'ai cet argent-là dans les mains que depuis deux jours et je m'en serais bien vite dessaisi si je n'étais en pourparlers pour acheter la maison et toutes les fermes qui en dépendent.

— Ah! ceci c'est différent, commandant.

— Je trouve plus simple de porter moi-même mes fonds au propriétaire qui est à Paris. La vue des banknotes, l'idée d'être sûrement payé et tout de suite, enlèveront peut être son consentement; il est très gêné et je spécule un peu là-dessus. Maintenant que ma fille est arrivée, je suis tout à fait libre de partir. Après-demain j'allégerai mon portefeuille de 250 000 francs, c'est pourquoi j'en garde la charge jusque-là. Voyons, faut-il te le laisser?

— A votre disposition, mon commandant, je ferai faction devant l'armoire d'acajou, voilà tout. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LES PIGEONS VOYAGEURS

SUR LES BATEAUX DE PÊCHE

Des expériences ont été faites, en 1876, sur les côtes de la Grande-Bretagne, au sujet de l'emploi, à bord des bateaux pêcheurs, de pigeons voyageurs, comme moyen de prompte information des lieux de pêche à terre. Ces expériences ont été reprises en 1878, et ont donné les résultats les plus satisfaisants. Voici comment on procède. Un de ces oiseaux est embarqué à bord de chacun des bateaux dans l'après-midi; et après que, les filets ayant été halés, le lendemain matin, on a pu constater l'importance de la pêche, on lâche le pigeon, après lui avoir attaché autour du cou un petit parchemin sur lequel sont notés le nombre de poissons qui se trouvent à bord, la position du bateau, la direction du vent, la date probable du retour, etc.

Si la force ou la direction du vent n'est pas favorable, on demande par le même moyen un remorqueur, qui, d'après les relèvements indiqués, arrive facilement à trouver les bateaux à la recherche desquels il est expédié.

Ce système a l'avantage d'aviser promptement les intéressés des dispositions qu'ils ont à prendre pour l'expédition, la livraison et la salaison des poissons.

Lorsqu'on les lâche du bord, les pigeons font invariablement trois fois le tour du bateau, et prennent ensuite leur vol vers la côte avec une grande vitesse. On en cite qui ont parcouru des distances de 20 kilomètres en quelques minutes.

Les pêcheurs français trouveraient peut-être, eux aussi, quelque avantage à employer les pigeons voyageurs pour faire connaître les résultats de leur pêche et demander les secours dont ils pourraient avoir besoin.

LA TUNISIE

A ne voir que le dehors, la Tunisie est placée sous la souveraineté de la Turquie. Mohammed-Es-Sadok, bey actuel, investi par la Sublime Porte, ne peut, sans autorisation du sultan, ni faire la guerre, ni conclure la paix, ni céder une partie de son territoire. Ainsi l'a réglé le firman du 25 octobre 1871. Voilà pour l'étiquette. Au fond, la Tunisie est indépendante de la Turquie : son territoire, simple annexe de l'Algérie, est une dépendance de la France.

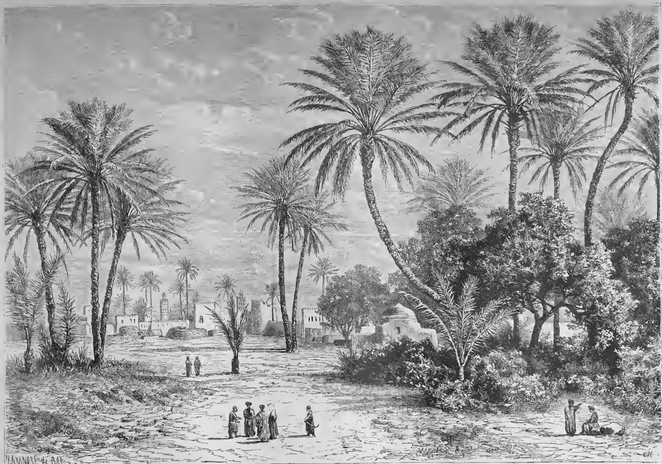
Actuellement et momentanement, la partie de notre territoire national qui se trouve au delà de la Méditerranée est déjà plus grande que la France. Située entre le Maroc et la Tunisie, au centre d'une region bien délimitée par sa configuration physique, l'ancien Moghreb des Arabes, notre Algérie doit occuper fatalement un jour tout ce massif de montagnes qui se dresse depuis les Syrtes jusqu'à l'Atlantique entre le Sahara et la Méditerranée. Modeste aujourd'hui entre ses deux voisins, comme une jeune fille à peine sortie du couvent, elle tient les coudes timidement serrés à la taille; mais le jour approche où elle prendra ses coudées franches. A l'occident l'occupation du Maroc est une question d'avenir, par conséquent de sagesse et d'énergie. A l'orient, l'annexion de la Tunisie peut dès aujourd'hui être considérée comme moralement accomplie.



Le bey de Tunis.

Le territoire tunisien, d'une superficie équivalente à celle d'environ vingt de nos départements, est couvert de chaînes de montagnes dont l'altitude moyenne ne doit pas dépasser 1500 mètres et qui se relient aux massifs plus élevés de la province de Constantine. Le sol, formé de craies et de calcaires, et par cela même très perméable, absorbe rapidement toute l'eau qu'il reçoit. L'evaporation n'en a qu'une très faible part. Cette eau s'infiltre goutte à goutte dans le sous-sol jusqu'à ce que, rencontrant une couche étanche, elle s'amasse et s'étale en nappes souterraines qui sourdent en fontaines abondantes. Comme tous les pays crayeux et calcaires, la Tunisie possède de belles sources : les merveilleuses sources de Zaghouan et de Djougar, qui abreuvaient Carthage où un aqueduc amenait leurs eaux, donnaient même leur nom à toute la Tunisie. Du Zaghouan, montagne aux belles formes comme aux belles eaux, ancien *Zeugitanus mons*, la Tunisie du nord s'appelait la « Zeugitane » ; le même radical se retrouve dans le nom de la Tunisie du sud, l'ancienne « Byzacène ». Les sources de Sbeitla, dans le sud, sont une seconde Zaghouan. Plus au midi, Gafsa, l'ancienne *Capsa* qui gardait les trésors de Jugurtha, la plus septentrionale des riches oasis du Belad-el-Djerid ou Pays des Dattes, au nord de la dépression algéro-tunisienne, où le commandant Roudaire veut introduire les eaux de la Méditerranée et créer une « mer intérieure », Gafsa a deux fontaines considérables, qui arrosent les merveilleux jardins de l'oasis. Enfin l'oued Gabès sépare de son flot vif et intarissable les deux bourgs principaux de l'oasis de Gabès, Menzel et Djara, dans le seuil de dunes de 20 kilomètres de largeur, de 46 mètres d'altitude culminante au-dessus des basses mers, qui sépare le bassin des Chotts du fond de la Petite Syrte.

Les deux principales rivières de la Tunisie vont toutes les deux au golfe de Tunis : c'est l'oued Melian ou la Miliana, qui coule parmi des ruines de l'époque romaine, et la Medjerda, dont la vallée naît en ce moment même à la vie moderne. La Medjerda n'appartient à la Tunisie que sur une partie de son cours : non-seulement toutes ses sources sont en territoire algérien, mais elle coule en Algérie sur un parcours de 100 kilomètres ; c'est plus du quart de sa longueur totale (365 kilomètres). Si l'on veut considérer comme sa source, non plus l'oued qui lui fournit la plus grande quantité d'eau, mais le



Vue de Gafsa. (P 184, col. 2.)

plus éloigné de son embouchure, l'oued Mellègue, le cours total de la Medjerda est alors de 485 kilomètres; et cet oued Mellègue, qui parcourt 170 kilomètres dans notre Algérie, n'en fait que 110 en Tunisie. Cette belle et fraîche vallée de la Medjerda, mi-algérienne, mi-tunisienne, est la voie naturelle de Constantine à Tunis. C'est là, sur les bords de la rivière, ancien *Bagradas*, que l'armée de Régulus eut à combattre un monstreux serpent, python ou boa, long de 120 pieds, d'après la légende; et c'est là qu'une compagnie française vient d'établir un chemin de fer qui dessine aujourd'hui ses courbes au fond de la vallée. Cette ligne, longue de 195 kilomètres de Tunis à la frontière algérienne, doit être terminée à la fin de cette année. Les 85 premiers kilomètres du côté de Tunis sont déjà livrés. C'est un chemin de fer français, dont les agents sont Français, où le service est fait en français. De notre côté, on travaille également à ce chemin de fer interprovincial : la voie de Tunis viendra rejoindre à la station de Duvivier notre ligne de Bône à Constantine. Le jour n'est donc plus très éloigné où la côte méditerranéenne d'Oran à Tunis sera longée par un chemin de fer français et où l'on pourra parcourir en vingt-quatre heures la distance qui sépare le chef-lieu du département d'Oran de la capitale de la Tunisie.

Sur un autre point, mais celui-ci très restreint, de la Régence, il faut noter encore l'activité de la France : entre le port algérien de la Calle et Bizerte, l'îlot de la Galite porte aujourd'hui un phare, élevé par la France pour éclairer une côte qu'elle considère déjà comme française.

Bizerte est le port le plus septentrional du littoral tunisien Situé à l'entrée d'un étroit goulet qui conduit de la mer à un lac intérieur, le lac Tinga ou lac de Bizerte, ce port rappelle par sa position le Pasajes de la côte basque espagnole. En y faisant quelque dépense, il pourrait devenir le Toulon de la France africaine. En descendant la côte vers le sud, on rencontre un grand nombre de villes maritimes. Porto Farina, dont le nom arabe, Ghar-el-Melah, rappelle les marais salants auprès desquels le bourg est assis, est l'un des anciens repaires de la piraterie barbaresque. Tunis, au fond de son golfe, entre deux lacs, Tunis « la glorieuse, et la bien gardée », Tunis la « verdoyante », encadrée entre la mer, des collines toutes vertes et des montagnes, a la blancheur étincelante des cités d'Orient. Au-dessus du dédale des ruelles se dresse le minaret de la mosquée, « comme la fleur étoilée au-dessus du bouquet de feuilles ». Ses 125 000 habitants lui donnent l'un des premiers rangs parmi les villes mauresques. Hammamet, Sousa, Monastir se partagent le rivage du grand golfe de Hammamet. Sousa exporte de l'huile brute pour la fabrication du savon; cette seule branche de son commerce lui rapporte chaque année 6 millions de francs. Plus au sud, Mahédia a été démantelé par l'ordre de Charles-Quint. Sfax, sur la Petite Syrte ou golfe de Gabès, vis-à-vis des îles Kerkenah qu'habitent des alfatiers et des pêcheurs d'éponges, fait aussi le commerce d'huile pour le savon. C'est l'une des échelles les plus importantes de la Régence; et son heureuse position, la fertilité de ses jardins, l'abondance d'éponges et de poissons que l'on pêche dans ses parages, ses rapports continuels avec la belle oasis de Gafsa qui la met en relation avec les oasis du Djérid, ces causes et d'autres encore font de Sfax une des villes les plus peuplées de la Tunisie.

Toutes ces villes sont entourées de jardins arrosés par l'eau des puits, où, sous les panaches des palmiers, entre les haies de cactus ou de figuiers de Barbarie, croissent à merveille l'olivier, l'amandier, le pistachier, le caroubier.

A ces villes du littoral, il faudrait ajouter les cités et les oasis de l'intérieur: Kaïrouan, la ville sainte, où l'on se rend en pèlerinage; « sept jours à Kaïrouan valent un jour à la Mecque » et donnent droit au titre de *hadji* ou pèlerin si envié des musulmans; mais surtout il faudrait mentionner les oasis, qui au midi de la Tunisie entourent le bassin des Chotts ou lagunes saumâtres, celles du Belad-el-Djerid et celles du Nefzaoua. Le Nefzaoua est une sorte d'archipel d'une quarantaine d'oasis au milieu d'une mer de sable. L'immense sebkha Faraoun, le fameux lac Triton des Grecs et des Romains, le sépare du Belad-el-Djerid ou Pays des Dattes : il n'y a peut-être pas au monde, si ce n'est à Gafsa, un plus beau bois de dattiers, de plus beaux jardins d'orangers, de grenadiers et de citronniers que ceux qui entourent Nefta et Tozer. C'est de là que viennent les dattes les plus succulentes.

Toutes ces merveilles pourtant ne sont qu'une décadence. La Tunisie, depuis l'époque romaine, a été extraordinairement déboisée; le dépeuplement a suivi la déforestation, les vents du sud ont poussé vers le nord les sables du grand désert, et ce sol, qui nourrissait autrefois une population de 20 millions d'hommes, n'en soutient plus aujourd'hui que le dixième. Les écrivains de l'antiquité vantent l'inépuisable fécondité de la Byzacène. Le blé d'Afrique était le plus estimé après celui de Béotie et de Sicile. Commode créa pour les transports de froment une flotte spéciale. Ces provinces arrachées aux Carthaginois et aux Numides fournissaient Rome de pain pour les deux tiers de l'année; l'Égypte était chargée du dernier tiers Aucun pays peut-être n'est plus riche en ruines que la Tunisie. Ce ne sont partout que palais, temples, thermes, aqueducs, arcs de triomphe, voies dallées aboutissant à des édifices détruits, vastes enceintes aux énormes pierres de taille dorées par le soleil, citernes, excavations, nécropoles. La Tunisie a son amphithéâtre d'El-Djem comme Rome a son Colisée : amphithéâtre de deux et parfois trois étages, dont le grand axe extérieur a 148^{m},50 (celui de Nîmes n'a que 132 mètres). Beaucoup de ces ruines

peuvent être utilisées : à Tebourba, sur le chemin de fer de la Medjerda, un pont magnifique, destiné à servir de barrage, tranchit le fleuve. Les énormes piliers sont intacts ; en amont sur les deux rives, des digues de 2 kilomètres de long pourraient constituer un immense réservoir. Ce bel ouvrage utilisé fertiliserait plus de 30 000 hectares dans la vallée de la basse Medjerda.

Paul Pelet.

ROBERT DARNETAL [1]

VII

Le temps passe vite quand la vie est laborieuse, et trois années s'écoulèrent rapides comme un rêve : les saisons se succédaient amenant les mêmes changements dans notre existence tranquille. Au mois de janvier, M. de Champernon et sa fille nous quittaient pour quelques semaines qu'ils passaient tantôt à Paris, tantôt en Italie. Ils nous revenaient en avril et nos jours reprenaient leur marche ordinaire, agréable en dépit de son uniformité.

Je n'ai pas grand'chose à raconter de ces temps paisibles. Tout au plus est-il nécessaire que je signale l'amélioration de mon état. A dix-sept ans, je n'étais plus jardinier. A mesure que mon instruction se développait, M. de Champernon s'accoutumait à voir en moi quelque chose de plus qu'un simple manœuvre ; il m'avait élevé jusqu'aux fonctions de secrétaire. J'étais chargé de sa correspondance ; elle était étendue et compliquée, car il avait des relations avec un certain nombre de banquiers et de gens d'affaires de Paris et de Rouen. Je copiais souvent des lettres dans lesquelles il était question d'opérations importantes, consistant surtout en achats de propriétés que M. Champernon, après les avoir acquises au prix d'un morceau de pain, revendait ensuite avec bénéfice. Mais le langage de cette correspondance n'était pas tel qu'il me fût toujours possible de comprendre complètement les graves intérêts au sujet desquels j'écrivais ; et il y eut toujours un côté qui m'échappa, bien que j'eusse aussi la responsabilité de la tenue des livres.

Mais que m'importait ? Je n'avais aucune curiosité excessive, et ce qui me préoccupait, c'était moins de connaître par le menu les affaires de M. de Champernon que de me mettre à même de les bien diriger. Il m'avait dit souvent qu'il comptait faire de moi plus tard le régisseur de ses biens, et c'est en vue de cet avenir que je travaillais à lui plaire. Mon nouveau travail me rapprochait plus naturellement qu'autrefois de Mlle Renée, et quoique nous ne fussions ni de la même condition, ni du même âge, elle me traitait maintenant presque comme un égal. Plus que jamais j'étais le compagnon ordinaire de ses excursions, sans qu'elle se crût obligée de continuer à me regarder comme un enfant.

Un soir, vers la fin de l'été, comme nous rentrions au château, après une longue course dans les environs, je ne fus pas peu surpris, au débouché de la grande allée, d'apercevoir à distance, debout sur le perron, un homme revêtu de l'uniforme des officiers d'infanterie de marine, que j'avais appris à connaître dans un voyage que j'avais fait au Havre peu de temps avant. Mais, en m'approchant, je m'aperçus qu'il était jeune : trente ans à peine, une physionomie douce, éclairée par de grands yeux bleus, relevée par une fine moustache et des cheveux blonds comme ceux de Mlle Renée. Je regardai Mlle Renée ; elle tenait les yeux baissés sur le cheval qu'elle conduisait, en suivant avec attention tous ses mouvements. Elle n'avait donc pu voir l'officier.

« Voilà sans doute un visiteur, » lui dis-je.

Arrachée à sa rêverie par mes paroles, elle releva la tête et, dévisageant le personnage que je venais de lui désigner, elle poussa un cri de stupéfaction et de joie :

« Mon frère ! mon frère ! »

Puis, sans attendre que le domestique qui venait à notre rencontre eût arrêté le cheval, elle abandonna les rênes et, se précipitant dans les bras de ce frère dont je n'avais jamais entendu parler, et qui s'était avancé vers nous, elle se suspendit à son cou, en murmurant :

« O cher, cher Adrien ! quelle joie de te revoir ! » Je me demandais d'où sortait ce frère et pourquoi on n'avait jamais prononcé son nom devant moi.

« Vois-tu, Robert, c'est mon frère, reprit-elle, en se tournant de mon côté, sans s'éloigner de lui. Il arrive du Sénégal, et voilà près dix ans que nous ne nous étions embrassés. Adrien, je te présente mon petit ami Robert Darnetal...

— Dites votre protégé, mademoiselle, répondis-je en m'inclinant ; je dois tout à vos bienfaits.

— Un protégé, soit, mais un protégé qui pratique les devoirs de la reconnaissance, dont le dévouement est à toute épreuve et en qui on peut avoir confiance autant qu'en un ami fidèle. »

J'étais devenu rouge de plaisir en l'entendant apprécier ainsi l'effort que je ne cessais de faire pour lui prouver ma gratitude. Mais je fus encore plus ému quand M. Adrien, s'approchant de moi, me tendit la main en disant :

« Je connais assez ma sœur, Robert, pour savoir qu'elle n'exagère rien en faisant votre éloge. Je vous connais déjà, d'ailleurs, puisque dans ses lettres elle a eu l'occasion de me raconter les circonstances qui ont fait de vous son confident.

1. Suite — Voy. pages 107, 123, 139, 156 et 171.

— Son serviteur, monsieur, repris-je, en serrant la main qui s'était offerte à moi.

— Ne t'étonne pas, Robert, ajouta M[lle] de Champernon, si jamais je n'ai fait allusion devant toi à mon cher Adrien. Cela tient à des motifs que tu connaîtras plus tard s'il y a lieu. Que tu es beau, mon commandant! » continua-t-elle, en regardant son frère avec admiration.

Puis, tout à coup, elle l'interrogea.

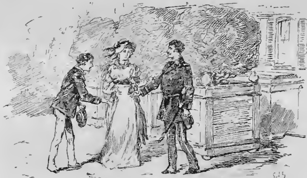
« As-tu vu notre père ?

— Non; il n'est pas au château.

— Pas au château, à cette heure ; qu'est-ce que cela signifie? »

Elle appella un des domestiques qui considéraient de loin cette scène et s'informa de l'heure à laquelle M. de Champernon était parti pour sa promenade habituelle.

« Monsieur est monté à cheval à deux heures, répondit le domestique ; il allait à Fécamp et m'a recommandé de dire à Mademoiselle de ne pas l'attendre pour dîner; il est possible qu'il ne rentre qu'un peu tard dans la soirée.



Il me tendit la main (P. 187, col. 2.)

— Si tu nous avais écrit, méchant étourdi, nous aurions été là pour te recevoir, dit M[lle] Rénée à son frère, d'un accent de reproche.

— C'est que je voulais vous surprendre.

— Oui, mais aucun de nous n'assistait à ton arrivée.

— Ce n'est que demi-mal; je me suis fait reconnaître; on m'a donné une chambre, et en vous attendant j'ai visité le château et le parc.

— Je suis sûre que tu les as mal vus; mais demain nous les visiterons ensemble. »

Tout en parlant ainsi, M[lle] Rénée avait pris le bras du commandant et l'entraînait dans la maison. Je compris qu'ils voulaient être seuls.

« N'avez-vous plus besoin de moi, mademoiselle? demandai-je.

— Non, mon enfant, non; rentre. Tu feras bien cependant de revenir dans la soirée; il se peut que mon père, à son retour de Fécamp, ait quelques instructions à te donner; en tous cas, mon commandant fera plus ample connaissance avec toi. »

Ils franchirent le seuil du château, appuyés tendrement l'un sur l'autre, et je revins à la maison où ma mère m'attendait pour le repas du soir. Quand j'entrai chez nous, j'aperçus le père Marlorat, assis auprès de ma mère. Il venait nous voir souvent et tenir compagnie à la pauvre femme que mes fréquentes absences laissaient seule. Il lui apportait des nouvelles toutes fraîches des Petites-Dalles, et, ce qui valait mieux, quelque beau poisson qu'il avait trouvé dans ses filets, tendus le long du rocher de Saint-Martin.

« Vous allez manger la soupe avec nous, père Marlorat, lui dis-je, en le voyant.

— La soupe et des sardines fraîches, mon garçon, si tu le veux bien.

— Des sardines fraîches! C'est du gibier rare sur nos côtes.

— Oui; mais il y en a depuis hier tout un banc derrière les Catelets; on les pêche à pleins seaux, et j'ai pensé que la mère Darnetal ne me saurait pas mauvais gré d'en apporter ici quelques douzaines.

— La mère Darnetal vous remercie et le fils également, repris-je, en riant; mais, j'y songe, il faut en envoyer au château.

— Je n'ai pas osé, répondit Marlorat; mais si tu penses que ça fera plaisir, c'est bien facile, n'est-ce pas! »

Il n'avait pas encore terminé sa phrase que ma mère, comprenant à demi-mot mes intentions, arrangeait sur une assiette une partie de la pêche de Marlorat et la faisait porter au château par un des ouvriers qui travaillaient dans le parc. Puis, nous-mêmes nous nous mîmes à table, et je racontai alors l'arrivée du commandant de Champernon. Marlorat ne put contenir l'expression de sa surprise.

« Comment! s'écria-t-il; M. de Champernon a un fils officier supérieur dans l'infanterie de marine, et il n'en a jamais parlé! c'est vraiment un drôle d'homme, et il faut que je me souvienne de tout le bien qu'il vous a fait pour ne pas concevoir de lui, sur un trait pareil, une bien méchante idée. Pourquoi nous cachait-il qu'il a un fils?

— Oui, c'est bien étrange, fit ma mère.

— M[lle] Rénée a aussi gardé le silence, objectai-je; elle ne m'a jamais parlé de son frère.

— C'est que son père le lui aura défendu, » répondit Marlorat, en levant les épaules.

Jusqu'à la fin du repas, Marlorat ne parla d'autre chose que de ce qu'il appelait les étrangetés de M. de Champernon. Je le laissai aller sans essayer de l'interrompre, car je savais qu'il ne ressentait aucune sympathie pour le châtelain de Maisonfleur.

Cependant, vint un moment où il s'exprima si durement que je ne pus m'empêcher de l'arrêter.

« Vous oubliez, père Marlorat, lui dis-je, que M. de Champernon nous a fait du bien à ma mère et à moi, et que je vénère sa fille autant qu'une sainte.

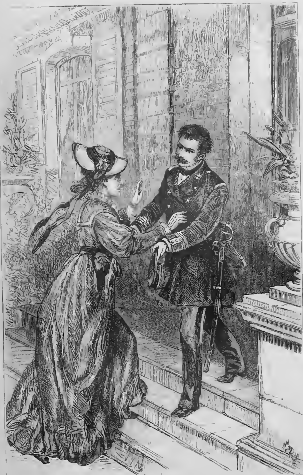
— Oui, j'ai tort de parler ainsi; mais que veux-tu, mon garçon? voici tantôt quatre ans que M. de Champernon s'est installé dans ce pays, et je n'ai pu me faire encore à sa figure; c'est plus fort que moi.

— N'est-ce pas plutôt que vous lui en voulez d'être venu ici à la place du marquis de Maisonfleur?

— Peut-être bien! Pauvre marquis! quel vide il nous a laissé! Et sa fille, cette petite Noémi... »

Je vis poindre deux larmes au bord des paupières de ma mère et je me sentis tout attendri. Cette évocation du passé nous rappelait tant d'éléments de bonheur, maintenant dispersés!...

« Oui, soupirai-je, pauvre marquis! Pauvre Noémi! que sont-ils devenus? En quel lieu se sont-ils retirés? »



Mon frère! mon frère! (P. 187, col. 2.)

Il y eut un silence; puis je repris:

« Je ne les oublie pas; mais je ne peux oublier davantage les bienfaits dont m'a comblé Mlle de Champernon. Je lui dois tout et ma vie lui appartient. J'ai cependant le cœur assez grand pour que parmi ceux que j'aime Mlle Noémi ait une place.

— C'est bien dit, Robert, fit ma mère.

— J'ai pour Mlle Rénée les mêmes sentiments que vous, mes amis, dit alors Marlorat, et ce que je pense de son père n'enlève rien à l'admiration qu'elle m'inspire. Tu serais bien coupable, mon garçon, si tu te montrais ingrat envers elle. N'a-t-elle pas été ta bonne fée? Et quel âge a-t-elle donc? demanda-t-il tout à coup.

— Dix ans de plus que moi, répliquai-je, c'est-à-dire près de vingt-huit ans.

— Ne trouvez-vous pas extraordinaire qu'à cet âge, belle, riche, aimable, elle n'ait pas encore trouvé un mari?

— C'est extraordinaire, en effet, répondit ma mère; mais, pour sûr, si elle n'est pas mariée, c'est qu'elle a voulu rester fille.

— L'a-t-elle voulu? reprit Marlorat. Ne s'est-elle pas résignée à ce sort faute de pouvoir en changer? On ne m'ôtera pas de l'idée que cela cache quelque chose de grave. Voyez-vous, mes enfants, en général, quand on est riche comme M. de Champernon, on a beaucoup d'amis; quand on possède un beau châ-

teau, ils viennent nous y voir. M. de Maisonfleur recevait tous les étés nombreuse compagnie. M de Champernon, lui, ne reçoit personne. Voici quatre ans qu'il est propriétaire du château. Or, pendant tout ce temps, il n'est pas venu un seul visiteur à Maisonfleur. Il y est toujours seul avec sa fille.

— Ça, c'est vrai, dis-je.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire? demanda ma mère. Ce n'est pas à nous à nous plaindre. Si Mlle Rénée avait des amis autour d'elle, il est probable qu'elle n'aurait pas songé à faire de toi son camarade, Robert. »

Marlorat secoua la tête sans répondre; et je me tus aussi, quoique ses observations me semblassent justes. Cet entretien nous avait tous attristés, et aucun de nous n'avait envie de le continuer. Le brave homme vida son dernier verre de cidre, alluma sa pipe et se leva pour partir. Je me préparai à le suivre.

« Tu sors, mon enfant? me demanda ma mère.

— Je vais jusqu'au château. Il se peut que M. de Champernon ait des ordres à me donner; mais, je reviendrai aussitôt après l'avoir vu. »

Nous nous éloignâmes, Marlorat et moi. Je l'accompagnai jusqu'à la grille du parc, et, tandis qu'il se dirigeait vers les Petites-Dalles, je revins sur mes pas, du côté du château, où, derrière les vitres du rez-de chaussée, brillamment éclairées, j'apercevais un va-et-vient inusité.

VIII

La nuit était claire et tiède. Une brise légère toute chargée d'odeurs marines passait dans l'air, arrachait aux feuillages de longs gémissements. A travers les branches des arbres, la lune traçait sur le sol des sillons d'argent. Au loin, grondait le sourd murmure de la mer, qui montait mystérieusement dans le silence du soir. L'heure était charmante. Je l'ai vue se renouveler souvent dans le parc de Maisonfleur, cette heure merveilleuse, depuis les temps lointains dont je parle. Bien des choses ont changé depuis autour de moi, mais ce qui n'a pas changé, c'est ce spectacle admirable des belles nuits d'été, qui déjà saisissait et ravissait mon âme d'adolescent. Ceux-là se trompent qui disent que la nature est muette; elle nous parle par mille voix harmonieuses qui attestent l'existence du sublime ordonnateur dont la puissance en a réglé le concert.

Je suivais la longue avenue qui de la grille conduit au château entre une double rangée de hêtres séculaires. Je marchais lentement, me disant que j'arriverais toujours assez tôt et qu'il valait mieux m'exposer à être en retard qu'à troubler les confidences qu'échangeaient sans doute en ce moment M. de Champernon et son fils, après une séparation qui, à en croire Mlle Rénée, n'avait pas duré moins de dix ans.

Tout à coup, et comme j'étais à peine à moitié chemin, je les aperçus l'un et l'autre. Ils sortaient du château, venaient de descendre les degrés du perron et s'avançaient de mon côté, après avoir traversé un sentier qui contournait la pelouse. Comme la terrasse qui s'étendait devant l'habitation était découverte, je les voyais et je distinguais tous leurs gestes, tandis que dans l'ombre où je me trouvais ils ne pouvaient me voir. Je fus pris alors d'un scrupule. S'ils étaient sortis, seuls, sans Mlle Rénée, pour causer plus librement, en se promenant, n'allais-je pas déranger leur tête-à-tête en me présentant à eux? Cette question qui se posa brusquement dans ma pensée me troubla, et au moment où je les vis pénétrer sous l'avenue, je me jetai sans réfléchir dans la contre-allée. Là, je me plaçai derrière un arbre, afin d'attendre qu'ils fussent passés pour me rendre au château où je rencontrerais Mlle Rénée par qui je saurais si son père avait besoin de me parler. Je restai ainsi pendant quelques instants immobile. Bientôt le son de leur voix qui m'arrivait distinctement m'annonça qu'ils se raprochaient, et au bout de trois ou quatre minutes, ils furent en face de moi. J'étais convaincu qu'ils allaient poursuivre leur promenade. Mais, je ne tardai pas à être détrompé, car M. de Champernon s'arrêta tout à coup et dit à son fils.

« Voilà un banc sur lequel nous serons à merveille pour causer. Si tu ne tiens pas à marcher, asseyons-nous ici.

— Je suis à vos ordres, mon père, » répondit le commandant.

M. de Champernon s'assit; son fils l'imita. Ils étaient ainsi à quelques pas de moi ; j'étais pris, réduit à me présenter à eux, ou à demeurer caché jusqu'au moment où ils s'éloigneraient. Quant à m'enfuir, il n'y fallait pas songer. Je n'aurais pu remuer un pied sans faire crier le sable et révéler ma présence. Je perdis un peu mon sang-froid; je n'eus pas la présence d'esprit de m'arrêter à une résolution, et l'incertitude me cloua à cette place tout décontenancé, fort embarrassé de ma personne, à même d'entendre contre mon gré leur conversation. C'est ainsi que je surpris le secret de M. de Champernon, furieux contre moi-même, accusant mon imprudence et ma timidité, quand il était déjà trop tard pour m'éloigner ou pour me montrer.

« Il faut t'expliquer, Adrien, reprit tout à coup M. de Champernon; il faut t'expliquer si tu veux que je te comprenne, car à te dire vrai, je n'ai rien compris aux paroles que tu viens de prononcer.

— Je tâcherai d'être clair, mon père, répondit Adrien; je vous supplie de me pardonner si, sans le vouloir, j'arrivais à vous froisser. Mais, vous considérez que je n'ai pas le dessein de manquer au respect que je vous dois, en sollicitant de vous certains renseignements que je crois nécessaires... .

— Des renseignements! sur quoi? A propos de quoi? Enfin parle...

— Je n'aurais jamais osé vous les demander sans

une circonstance qu'il faut que je vous raconte. Voici plus de dix ans, mon père, que je vous ai quitté.

— Oui, dix ans! répéta mélancoliquement M. de Champernon. Comme le temps passe!

— J'avais eu le malheur, reprit Adrien, d'encourir votre courroux, en vous manifestant la volonté d'embrasser l'état militaire.

— Le fait est que je rêvais pour toi une autre destinée et que je ne pouvais me douter que tu ferais si rapidement ton chemin. Si j'avais su.....

— Mais vous ne saviez pas, et je dus presque vous arracher de force votre adhésion dont j'avais besoin pour me faire soldat. Je partis un matin, convaincu que vous me pardonneriez, lorsque je vous reviendrais, avec une grosse épaulette, décoré et cité plusieurs fois à l'ordre du jour de mon régiment. Je fus expédié au Sénégal où j'ai fait toute ma carrière, et c'est seulement au bout de dix ans, lorsque j'eus conquis le grade de commandant, que je songeai à me présenter devant vous. Pendant ce temps, vous ne m'avez guère écrit, et sans les lettres de ma chère sœur Renée qui me parlait souvent de vous, je n'aurais pas su si vous existiez ou si vous étiez mort.

— A quoi bon revenir sur ses choses? interrompit M. de Champernon avec un accent d'impatience. Il y a eu, entre nous, un malentendu. Je le reconnais et te demande de l'oublier.

— Je n'y veux certes plus songer, et je ne vous en parlerais pas, si cela n'eût été nécessaire pour vous faire comprendre ce qui va suivre. Pendant ce temps, vous vous êtes enrichi; le roi vous a anobli et vous avez acheté cette terre où je vous retrouve heureux et tranquille. Je connaissais ces divers détails par les lettres de Renée, et j'espérais n'avoir qu'à partager avec vous la joie légitime qu'a dû vous causer cette longue série de chances heureuses.

— Eh bien, qui t'empêche de la partager?

— Une parole que j'ai entendue à Paris pendant le séjour que je viens d'y faire, avant de venir ici.

— Une parole!

— Jugez de l'effet qu'elle a dû produire sur moi. Il y a cinq jours, dans un salon où j'ai été présenté, comme on venait de me mettre en présence de la maîtresse de la maison, et que je m'éloignais après l'avoir saluée, une voix dit près de moi: « Un bien honnête homme, ce commandant de Champernon; c'est dommage qu'on n'en puisse dire autant de son père. — Qu'a donc fait ce dernier? reprit-on. — Il s'est simplement taillé une fortune dans les dépouilles de mon cousin le marquis de Maisonfleur qui a été son associé dans une importante spéculation, et qu'il a ruiné en s'enrichissant. Au surplus, le reste de sa fortune n'a pas une origine meilleure. Derrière chaque bénéfice réalisé par ce personnage, il y a quelque grande ruine. » Vous devinez, mon père, quelle colère ce langage, que j'avais saisi à l'insu de celui qui le tenait, alluma dans mon cœur. Je me retournai pour donner un démenti au misérable qui venait de parler ainsi. Mais quelles ne furent pas ma surprise et ma douleur, en reconnaissant dans votre accusateur, un vieillard, un des généraux les plus respectés de notre armée.

— Et c'est sans doute pour cela que tu as eu plus de respect pour lui que pour ton père, dit ironiquement M. de Champernon. Tu l'as cru et tu m'as soupçonné?

— Non, mon père; mais j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place. N'ayant pu demander raison à un homme en cheveux blancs, je viens vous dire: On vous accuse, défendez-vous. Vous avez des ennemis; déjouez leurs plans.

— Pourquoi faire? La besogne serait délicate et difficile, si j'étais obligé de suivre pied à pied la calomnie pour la démentir ou la châtier, là où je pourrais mettre la main sur elle. On ne fait pas fortune impunément; on ne part pas comme moi de la situation la plus précaire pour arriver à la plus brillante, sans exciter l'envie et la haine. Qu'elles se déchaînent contre moi, je m'en moque. Je serai toujours plus fort que ceux qui m'accusent. L'argent reste, l'argent, mon fils, c'est-à dire l'instrument qui donne à l'homme la toute-puissance. On le gagne comme on peut; l'essentiel est de l'avoir, et quand on l'a, de le garder.

— Oh! mon père.

— Faudrait-il point par hasard le rendre à ceux sur qui je l'ai conquis?

— Assurément, si vous l'aviez conquis par des moyens que la morale réprouve.

— Imbécile! murmura entre ses dents M. de Champernon. La morale, qu'a-t-elle à faire dans des opérations financières ou industrielles? Moi, je ne connais qu'une chose, le Code, en dehors duquel tout est permis. C'est grâce à ce principe que j'ai édifié ma fortune...

— Mais, le marquis de Maisonfleur!.....

— Le marquis de Maisonfleur! Eh mon Dieu, le pauvre homme a été mon associé pour l'exploitation d'une mine de cuivre, cela est vrai. Mais, quoi! l'opération a été mauvaise. Il y a perdu ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. Il s'est vu obligé de mettre en vente ce domaine, et comme j'étais plus riche que lui, j'ai pu en devenir acquéreur, ainsi que de sa part de propriété dans la mine qui ne valait rien quand il en possédait un morceau, et qui est devenue productive quand il a été hors de l'affaire... D'autres opérations non moins heureuses ont contribué à m'enrichir; j'ai toujours eu pour principe qu'il faut acheter à bon marché et revendre très cher. Mais je suis vraiment bien bon enfant de te fournir ces explications et je me demande où tu veux en venir.

— A ceci, mon père, s'écria le commandant, en se levant tout à coup, et parlant avec fermeté. Par ce que vous me dites, je devine ce que vous ne dites pas, et j'ai lieu de craindre que le louable désir de

grossir le patrimoine de vos enfants ne vous ait fait recourir à des moyens que je crois sans doute irréprochables selon la loi, mais qui le sont moins peut-être selon l'honneur et selon la conscience. Les hommes qui ont été en rapports d'affaires avec vous se plaignent de la rigueur de vos procédés. Ils disent que, lorsque quelque débiteur malheureux vient vous demander du temps pour se libérer, vous ne lui en accordez qu'à des conditions qui assurent sa perte dont vous savez ensuite tirer parti..... »

Il allait continuer; mais M. de Champernon lui coupa brutalement la parole, en se levant à son tour.

« Assez! assez! fit-il en même temps. Je ne tolérerai pas davantage que mon fils se fasse mon accusateur. Je n'ai pas de comptes à lui rendre, et puisqu'au lieu de trouver en lui un défenseur contre des propos ridicules, je le trouve empressé à les accepter et à s'en faire un grief contre moi, je lui impose silence. Brisons là. Si c'est pour me dire ces choses que tu es venu, si c'est la tout ce que ton cœur te dicte après une séparation de dix ans, tu eusses aussi bien fait de rester là où tu étais.



Ils étaient à quelques pas de moi. (P 190, col. 2.)

— Ah! Dieu m'est témoin que je vous aime et que je vous respecte, mon père, murmura le commandant d'une voix brisée, et c'est pour cela que je voudrais sans tache le nom que nous portons l'un et l'autre et que je tiens de vous.

— On ne l'a jamais attaqué devant moi, dit fièrement M. de Champernon.

— Et qu'importe, puisque je sais ce qu'on dit derrière vous. Mon père, pouvez-vous affirmer que vous n'êtes pour rien dans la ruine du marquis de Maisonfleur et que votre opulence ne s'est pas faite à ses dépens? Êtes-vous sûr de n'avoir pas été, sans le vouloir, l'instrument qui a précipité cette ruine et donné la misère pour l'avenir à un vieillard et à un enfant.

— Monsieur, répondit M. de Champernon, d'un accent irrité, mais contenu, je vous ai prié de ne pas continuer cet entretien qui me blesse. Nous ne comprenons pas les affaires, je le vois, de la même manière, et comme vous n'y entendez rien et que j'ai la prétention de m'y connaître, vous trouverez bon que je me dispense d'écouter vos conseils. Si je les mettais en pratique, ils me conduiraient évidemment à écrire poliment à M. de Maisonfleur pour le prier de me faire la grâce de reprendre son château, son parc et ses terres, et à ajouter que je ne suis pas sûr de les avoir acquis honnêtement. Tenez, mon cher, l'épaulette que vous portez ne me permet pas de douter de votre bravoure personnelle; mais je crains qu'il n'y ait en vous un aimable Don Quichotte et un fier niais.

— Mon père!

— Veuillez me parler d'autre chose pendant votre séjour ici; sinon, vous m'obligeriez à profiter de votre présence pour aller voyager jusqu'à votre départ.

— Je vous éviterai ce déplacement mon père, j'ai le dessein de partir demain. J'ai rempli un devoir près de vous, j'en ai un autre à remplir ailleurs.

— A votre aise! » reprit M. de Champernon, furieux.

Dans un mouvement de colère, il brisa entre ses mains crispées la canne avec laquelle il n'avait cessé de jouer pendant cet entretien, et en jeta derrière lui les débris qui vinrent tomber à mes pieds.

J'avais assisté à cette scène anxieux, épouvanté, oui, épouvanté, en considérant la gravité du secret dont un hasard venait de me rendre maître, et je me demandais comment elle allait finir, quand tout à coup, une voix fraîche et claire, qui appelait M. de Champernon et Adrien, s'éleva dans le calme du soir.

« Votre sœur nous cherche, murmura M. de Champernon; pas un mot devant elle, je vous le défends. » Et tout haut, il répondit à sa fille :

« Nous voici, mon enfant. »

Puis il se dirigea vers elle, suivi d'Adrien. Je restai immobile tant que le bruit de leur conversation arriva jusqu'à moi; alors, ce bruit s'étant apaisé, je quittai ma retraite, et n'osant me rendre auprès de M. de Champernon dans l'état où je le supposais, après cette terrible explication, je renonçai à le voir ce soir-là et rentrai dans notre maison, l'âme oppressée par les paroles que j'avais entendues, comme si quelque grand malheur m'était arrivé.

A suivre. ERNEST DAUDET.



Le capitaine marchait le premier. (P. 198, col. 1.)

MANDARINE[1]

II

Le commandant fit un geste comme pour déposer le portefeuille dans le tiroir qui était resté béant; puis tout à coup se ravisant :

« Ma foi, je l'emporte, dit-il. C'est un dépôt gênant, et l'ayant dans ma poche je n'aurai pas à m'inquiéter. »

Et ouvrant son paletot, il plaça le portefeuille dans une large poche intérieure; puis, boutonnant son vêtement, il ajouta :

« Il ne te reste que l'enfant, un millier de francs épars dans ce tiroir de gauche et tous mes colis, et c'est déjà bien assez. Je ne sais pas jusqu'à quel point la visite que je vais faire aurait amusé Brigitte. Quel temps fait-il?

— Pas fameux sur mer, mon commandant, pas fameux, il vente dur à l'ouest.

— Ah! cela m'est bien égal. Veux-tu porter ma sacoche à l'omnibus? je descends. »

Christophe passa ses doigts dans l'anse de cuir de la petite valise qui lui était désignée et disparut avec.

Le commandant se dirigea vers l'alcôve pour donner à sa fille le baiser d'adieu. Comme il approchait tout doucement ses lèvres de son front, celle-ci ouvrit les yeux tout grands, ses deux bras se levèrent :

« Papa, papa, j'ai rêvé que nous partions, que tu te noyais; reste, je t'en prie, reste avec moi, » s'écria-t-elle.

Et la pauvre petite joignait ses deux mains pour enserrer le cou de son père.

« Mais, ma chérie, je vais passer deux jours vis-à-vis de Toulon, seulement deux jours; je reviendrai demain soir, au plus tard après-demain.

— Alors emmène-moi. Veux-tu m'emmener?

— Non, ce serait trop fatigant pour toi. Je vais assister à des manœuvres, visiter un nouveau modèle d'embarcation pour la défense des côtes, préparer un rapport très important. Tu sais que je suis un marin, et cela m'intéresse beaucoup; mais cela n'intéresserait pas une petite fille, surtout si la mer est mauvaise.

— Alors tu me laisses toute seule ici?

— Avec mon bon Christophe, qui te promènera, qui te servira, qui te gardera. Mais pourquoi pleures-tu comme cela, Mandarine?

— J'ai rêvé, tu sais, papa, j'ai rêvé que tu étais sur un navire, et puis il est arrivé une montagne d'eau et je ne t'ai plus vu.

— Allons, calme-toi, ne t'occupe pas de ton rêve, les rêves sont absurdes; et dis-moi adieu bien gentiment.

— Adieu, père, adieu! »

Elle l'embrassa; puis, levant les yeux vers l'ouverture des rideaux par laquelle apparaissait le rude visage de Christophe, elle s'écria :

« Christophe, empêchez donc papa de partir!

— Le commandant est mon supérieur, je n'ai rien à lui dire, mademoiselle, » répondit Christophe, que cette petite figure, inondée de larmes, émouvait.

1. Suite. — Voy page 177.

Il ajouta tout bas :

« Voyageurs et colis sont embarqués, mon commandant; on n'attend plus que vous. »

M. Langallon serra tendrement la petite fille entre ses bras, puis se dégageant :

« A demain soir, ma chérie ; Christophe me fera du punch, nous en boirons ensemble ; tu aimais beaucoup le punch autrefois. Adieu ! sois bien sage. » Il sortit après avoir tendu la main à Christophe.

« Christophe, Christophe, dites à papa de revenir pour baiser ma médaille, » cria la petite fille, en tirant de dessous sa robe de nuit une large médaille d'argent suspendue à un ruban bleu.

Christophe, trouvant la chose toute simple, s'élança sur les traces du commandant ; mais il revint seul.

« Le commandant va peut-être faire manquer le train à tous les voyageurs, dit-il ; il ne peut remonter, mademoiselle.

— Ah ! j'en suis bien fâchée, » dit-elle en se laissant retomber sur ses oreillers.

Christophe s'en alla fermer le bureau. Il ouvrit et ferma tous les tiroirs un à un, s'assurant que l'argent était là où le commandant l'avait dit, et prit les clefs.

Cette petite opération terminée, il revint vers l'alcôve pour essayer quelques nouvelles consolations.

Il sourit dans son épaisse barbe rousse ; Brigitte s'était rendormie. Au même instant, un coup léger fut frappé à la porte, qui, en s'entr'ouvrant, laissa voir le visage brun, orné d'yeux noirs flamboyants, d'une des servantes de l'hôtel.

« C'est ici qu'il y a une petite demoiselle à habiller ? dit-elle avec un pur accent méridional.

— Oui, plus tard, quand elle sera réveillée.

— Tiens ! vous me disiez qu'elle l'était.

— Sans doute, mais la voilà repartie. Vous reviendrez.

— Quand vous me sonnerez, alors.

— Où est la sonnette ?

— D'abord en voilà une derrière vous, » dit la jeune fille en désignant un cordon rouge qui flottait entre la glace de la cheminée.

Christophe enserra le gland sous ses doigts et tira. Le cordon lui resta dans la main.

« C'est ça, reprit la jeune fille, voilà un dégât qui sera à votre compte, monsieur le marin.

— Vous pouvez dire aussi que vos ficelles ne valent pas grand'chose, ma foi, car j'ai hélé en douceur, répondit Christophe en jetant le cordon de laine à la petite méridionale. Et maintenant comment vous appellerai-je ?

— Il y a ici une autre sonnette, répondit-elle en entrant dans la chambre. Voyez-vous ce bouton de l'autre côté de la porte ? vous pèserez dessus. N'allez pas tirer, vous le casseriez.

— C'est bon, c'est bon, répondit Christophe avec humeur, vous pouvez partir, je saurais bien vous héler d'une manière ou d'une autre. Comment vous appelle-t-on ?

— Maria.

— C'est bon. »

Et lui tournant le dos sans façon, il se mit à se promener de long en large dans la chambre, en pétrissant entre ses doigts une bonne chique d'attente.

De temps en temps, il se rapprochait de la fenêtre, et promenait sur le ciel très orageux son œil exercé.

Il passa même sur le balcon pour sentir le vent qui devenait très fort, et qui soulevait des tourbillons de poussière.

« Mauvais jour pour embarquer, murmurait-il ; mais le commandant s'y connaît, et ces navires de l'État sont solides ; cependant la *Bravoure* va danser, c'est sûr. »

Il ferma la fenêtre et, se retournant vers l'alcôve, il ajouta, de sa voix ordinaire :

« En fait-elle un somme, la petite ! Neuf heures !

— Je suis éveillée, Christophe, dit la voix de Brigitte.

— Eh ! mademoiselle, il fallait le dire, s'écria Christophe en se précipitant vers l'alcôve. Cependant, si vous voulez dormir encore, dame ! vous êtes bien libre.

— Non, ah non ! dit-elle, je veux me lever.

— Très bien, je vais sonner la fille de chambre pour qu'on apporte vos souliers et le reste. »

Il marcha vers le bouton et le considéra quelque temps. Heureusement qu'il y avait une petite pancarte placée au-dessus, sur laquelle était écrit le mot : *Poussez*.

Il appliqua son large pouce sur le bouton, et une sonnerie tapageuse se fit entendre.

« Vous sonnez à réveiller tous les voyageurs, s'écria la jeune fille qui était déjà venue, et qui fit son entrée aux derniers frémissements de la clochette de cuivre. Me voilà, me voilà ; l'enfant est-elle réveillée ?

— Oui. Avez-vous ses souliers ?

— Ses bottines, vous voulez dire ? Elles sont en bas. Allez donc les demander, les bottines du numéro 10. »

Christophe obéit docilement, et pendant qu'il se mettait à la recherche des bottines, et que, les ayant découvertes sous un tas de bottes, il les cirait lui-même, le garçon chargé de ce soin ayant négligé de le faire, la jeune servante habillait Brigitte, à laquelle elle ne plaisait qu'à demi, et qui ne lui répondait que par monosyllabes.

La maladresse de Christophe était tout le thème de la conversation de Maria ; quand elle répéta pour la troisième fois qu'il avait cassé le cordon de sonnette, et que cette réparation serait à ses frais, Brigitte lui répondit gravement :

« Christophe est très bon, c'est le matelot de papa ; ne lui reparlez pas de ce cordon de sonnette, papa payera. »

Quand Christophe rentra, la toilette était déjà presque faite.

« Mademoiselle a-t-elle un tire-bouton ? » demanda la femme de chambre.

Brigitte pour toute réponse prit son nécessaire de voyage ; mais le tire-bouton avait disparu. Tous les bagages avaient été tellement secoués dans le transbordement, qu'il s'était sans doute échappé de la boîte entr'ouverte.

« Là, nous voilà bien, dit la femme de chambre ; mettez toujours vos bottines, mademoiselle, je vais en chercher un. »

Mais Christophe, sans mot dire, avait mis un genou en terre, et ses doigts eurent bien vite fait l'office de tire-bouton.

« Le déjeuner, s'il vous plaît? dit-il, puisque la toilette est finie. »

Quand la servante eut disparu, il demanda à Brigitte si elle l'avait bien *astiquée*.

« Elle n'a pas voulu serrer le ruban de mes cheveux, dit-elle, prétendant que cela faisait mieux comme cela ; mais je le perdrai, c'est sûr.

— Attendez, dit Christophe; c'est moi qui arrime les lacets à mes petites filles, je vais vous arranger cela. »

Il défit le nœud qui était très lâche, déroula le ruban et l'enroula de nouveau, mais très solidement ce'te fois, autour de la magnifique chevelure blonde de l'enfant, puis il fit une rosette irréprochable que Brigitte alla examiner dans la glace.

« Ma rosette est très bien faite, Christophe, dit-elle, et je serai bien coiffée toute la journée. Il faudra que vous appreniez à papa à me coiffer comme cela.

— Ça sera facile, mademoiselle.

— Et maintenant, Christophe, je fais faire ma prière.

— J'avais pensé que ce matin une petite promenade à Notre-Dame de la Garde vous ferait plaisir, et vous aurez ma foi le temps d'en dire là des prières. Vous aurez même la messe si vous voulez, car on en dit des tas.

— Je vais toujours faire ma prière du matin; mais ce sera la courte.

— C'est juste, la longue se fera là-haut. Voici le déjeuner, dépêchez-vous, mademoiselle. »

Brigitte disparut dans l'alcôve, et là, à genoux contre ce grand lit banal, devant ces murs qui ne portaient aucun signe qui rappelât le Divin, elle récita une courte prière, les mains jointes, les yeux en haut, avec une ferveur d'ange. Puis elle revint vers la petite table où avait été disposé son déjeuner, et dit à Christophe :

« C'est étonnant comme je regrette que papa soit parti, et aussi qu'il n'ait pas baisé ma médaille.

— Est-ce qu'elle empêche les malheurs, mademoiselle?

— Je crois que oui, Christophe.

— Bah! nous dirons un bout de prière pour le commandant à Notre-Dame de la Garde, mademoiselle, et il ne sombrera pas encore aujourd'hui. Le temps est mauvais, mais nous en avons vu de plus rudes dans le grand Pacifique. Ce que nous faisons maintenant, le commandant et moi sur mer, ce sont des promenades. Dame! autrefois, c'était une autre chanson. Voulez-vous une tartine, mademoiselle?

— Oui, Christophe, et aussi un peu de lait dans mon café. Très bien.

— Et du sucre?

— Non, pas de sucre. Et maintenant, Christophe, parlez-moi un peu de vos voyages avec papa. J'aime beaucoup les récits de navigation. »

Christophe plaça sa main gauche en éventail devant sa bouche, laissa tomber sa chique dans la main droite, et commença une série d'anecdotes qui n'étaient que le récit bien exact, et tout à fait dépourvu d'agréments imaginatifs, de certaines de ses campagnes sur la frégate commandée par le père de Brigitte.

La petite fille l'écoutait avec une attention pleine d'intelligence, et, après la narration palpitante d'un naufrage qui avait fourni au commandant l'occasion de montrer son courage et sa science, elle dit :

« C'est assez comme cela, Christophe; ce que vous racontez est très beau, mais cela me fait trembler Je suis bien contente maintenant que papa ne soit plus officier de marine. Si vous saviez comme j'ai vu maman pleurer! J'étais toute petite, mais je me souviens. Ma pauvre maman devenait malade sitôt que papa s'embarquait, et elle se déplaisait bien en Chine, et c'était pour être plus près de lui qu'elle y restait. Car on m'appelle Mandarine, parce que maman a eu un grand-père mandarin; mais je ne suis pas Chinoise, Christophe.

— Ça se voit, mademoiselle; Dieu merci, vous n'avez pas le nez camus, ni la peau jaune, ni les pieds estropiés. Or les Chinoises, même les mandarines, sont comme cela.

— Je ressemble à papa, n'est-ce pas?

— Oui, et aussi un peu à madame votre maman que j'ai vue au pays.

— C'est ce que disaient les Mères. Elles sont bien bonnes les Mères. Quand ma pauvre maman est morte, elles m'ont emmenée chez elles. Je les regrette beaucoup. »

Brigitte baissa la tête et devint toute pâle.

« Ça se comprend, mademoiselle; mais il fallait bien revenir avec le commandant qui est tout seul.

— Oui, les Mères me disaient : « Soyez bien gentille avec votre père qui n'a que vous. » J'aime beaucoup papa, Christophe. J'avais sa photographie dans un livre de prières, et je l'embrassais matin et soir. Je l'ai reconnu tout de suite, vous avez vu?

— C'est comme ma petite Marie-Joseph ; elle n'avait que trois ans qu'elle me reconnaissait parmi tous les autres.

— Vous avez une petite fille?

— J'en ai trois, fichtre!

Pas toutes du même âge ?

— Oh non ! diable ! mais elles se suivent de près.

— Quel âge a l'aînée?

— Ma petite Marie-Joseph, Jéjé, comme on dit en abrégeant, aura neuf ans à la Toussaint.

— J'ai deux ans de plus qu'elle, alors.

— Et la tête par-dessus le marché. Elle ne sera pas grande, ma Jéjé. Pour le visage, c'est tout mon portrait ; mais pour la taille, elle a jeté vers ma mère.

— Vous aimez beaucoup vos enfants, Christophe?

— Si je les aime, mademoiselle ! Il y a des moments où je les lancerais bien à l'eau pour les faire taire quand ils braillent ; pour rire, s'entend, car ces petits-là vous tiennent à la racine du cœur. Mais vous ne mangez plus, il me semble? Est-ce que vous voulez sortir tout de suite?

— Je veux bien, dit Brigitte en se levant.

— Par où commençons-nous ? demanda Christophe en allant prendre son chapeau.

— Par où vous voudrez, Christophe.

— Eh bien, dit-il, allons voir la Méditerranée. C'est pas pour dire que l'hôtel ne soit pas un bel hôtel et cette chambre une belle chambre ; mais j'étouffe dedans. Et vous, mademoiselle?

— Pas moi, Christophe. Faut-il prendre un parapluie?

— Ce n'est pas de la pluie que nous avons à craindre, c'est du vent. Cependant il vaut mieux le prendre.

— Papa a oublié le sien ; si vous le voulez pour vous, Christophe ?

— Moi ! dit Christophe en remuant ses grandes épaules, je ne connais pas ces engins-là. Je n'ai mis un parapluie dans ma main que le jour du baptême de ma petite Jéjé, et encore, ma foi, je l'ai tenu de manière à recevoir toute la sauce dans le cou.

— Ne le prenez pas, alors, dit Brigitte, le mien d'ailleurs sera assez grand pour nous deux. »

Et sur cette assertion, qui fit sourire Christophe, elle sortit.

Leur visite au port fut pleine d'agrément.

Christophe connaissait toutes choses par leur nom technique, et ils allaient devant eux, et ils faisaient de longues pauses, tout à fait suivant le désir de Brigitte. Elle demeura longtemps assise sur une vieille chaise, que Christophe s'était procurée au beau milieu d'une foule de tonnes de sucre nouvellement débarquées. Le soleil avait échauffé le bois et les tonneaux suintaient. Et ma foi, sans vergogne, une armée de jeunes enfants déguenillés léchaient les douvelles aux fissures. A la vue d'un employé ou d'un contre-maître, ils s'échappaient et disparaissaient comme par enchantement ; mais à peine celui-ci avait-il le dos tourné qu'ils reparaissaient comme une armée de sauterelles, et qu'ils allaient appliqué leurs lèvres aux barils avec la ténacité de petites sangsues.

« Ce n'est pas joli ce qu'ils font là, dit Brigitte, que ce spectacle stupéfiait ; mais ils sont si pauvres, n'est-ce pas, qu'il faut bien leur pardonner leur gourmandise.

— Oui, mademoiselle, et je vois que vous avez bon cœur. Ces petits-là ne mangent pas du café sucré tous les matins.

— Et ils aiment beaucoup le sucre ?

— Ils aiment tout, car ils jeûnent souvent.

— Il y a donc des pauvres partout, Christophe?

— Partout, mademoiselle ; mais ce n'est pas partout comme ici. Si vous venez chez nous, vous verrez des gens qui ne sont pas riches, mais qui ne laisseraient pas leurs enfants faire ce que font ceux-ci.

— J'aimerais bien à aller chez vous, Christophe, à connaître vos petits enfants?

— Vous y viendrez, mademoiselle. Le commandant a des intentions qui me le font croire. Bon, voici la chasse qui recommence. Sauve qui peut ! »

Un des préposés aux magasins accourait armé cette fois d'un fouet à long manche, et il en cinglait impitoyablement les jambes nues des délinquants.

« Allons-nous-en, Christophe, dit Brigitte en se levant précipitamment, cela me fait mal de les entendre crier. »

Elle s'en alla sans regarder derrière elle, tandis que Christophe se détournait gaiement pour voir les petits gourmands rouler le long des tonneaux et s'échapper par toutes les issues.

Cette longue promenade, faite à pas lents et mêlée de longues haltes, employa presque toute la matinée. Comme ils revenaient vers la ville, Christophe entendit sonner onze heures. Il compta les coups un à un.

« Onze ! dit-il, ce n'est pas possible ! Est-ce que vous n'avez pas une montre, mademoiselle ?

— Si, répondit Brigitte, une montre que j'aime beaucoup, car c'est papa qui me l'a donnée il y a deux ans, quand il vint au couvent me faire sa visite d'adieu. »

Elle tendit à Christophe une montre d'or dont le cadran était entouré de petites perles.

« Onze heures, il est bien onze heures, dit Christophe en plaçant le petit bijou sur la paume de sa main, qu'il avait ouverte au large pour le recevoir. La montre est très jolie, mademoiselle ; elle vaut cher, allez. Est-ce que vous n'avez pas faim ?

— Et vous, Christophe ? »

Christophe frappa un coup retentissant sur sa large poitrine.

« Oh ! dit-il en riant, il y a ici une horloge qui avance toujours un peu, et, ma foi, elle dirait plutôt midi qu'onze heures si je la consultais. Mais nous voici bien loin de l'hôtel de Rome. Il y a de jolis petits restaurants sur le quai. Si vous vouliez déjeuner là sous les tonnelles, nous monterions après à Notre-Dame de la Garde.

— Je veux bien, Christophe, j'aime mieux déjeu-

ner devant les navires que dans le grand salon de l'hôtel.

— Eh bien, marchons ! Là-bas il y a quelque chose de très bien où j'ai vu des dames très cossues. »

Il l'entraîna vers un petit restaurant à l'aspect fort propre, et, sous la tente dressée devant la porte, il prépara une des tables qui attendaient les clients.

Ils déjeunèrent là tous les deux : lui, racontait les anecdotes de sa vie de marin qui pouvaient intéresser la petite fille ; elle, lui confiait, comme à une vieille connaissance, les incidents naïfs de sa vie de pensionnaire ; et tous deux revenaient tout a coup, et sans s'être donné le mot, à parler du commandant qu'ils aimaient tant, chacun à sa manière.

Comme ils se préparaient à quitter le restaurant, une ondée torrentielle survint, et la mer, se gonflant tout à coup dans le canal, prit tout à coup une voix menaçante :

« Là, là, ma belle, disait Christophe, en la regardant d'un air narquois, ne te mets pas en colère comme cela ; on te dirait fâchée, parbleu ! Entendez-vous comme les mâts grincent, mademoiselle ? et voyez-vous comme les navires se tourmentent? Diantre ! il ne fait pas beau au large, et le commandant n'a pas eu la main heureuse pour sa dernière promenade sur la Méditerranée. »

Brigitte porta la main à son cœur.



Ils déjeunèrent tous deux. (P. 197, col. 1.)

« Ce matin, je ne voulais pas qu'il partît, Christophe, dit-elle. Oh ! le vilain papa d'avoir quitté sa petite fille aujourd'hui !

— Mademoiselle, c'était arrangé, c'était promis, le commandant avait donné sa parole. Et puis, voyez-vous, c'est un fameux homme de mer et un bon Français ; il est curieux de voir tout ce qu'on invente contre les marines ennemies.

— Est-ce qu'il y a la guerre en France, Christophe ?

— Non, Dieu merci ; mais ça peut arriver, et ce n'est pas au moment de tirer qu'il faut fabriquer des cartouches.

— Christophe, savez-vous le chemin de Notre-Dame de la Garde ?

— Très bien, mademoiselle, car je l'ai fait plusieurs fois. Quand vous serez prête, nous partirons.

— Je suis prête, répondit la petite fille en se levant.

— C'est bien, je règle la dépense et nous partons. Je voudrais bien, à cause de vous, rencontrer les pèlerinages.

— Lesquels?

— Les matelots de la *Belle-Amélie* qui a sombré la semaine dernière. Ils avaient fait vœu d'aller remercier Notre-Dame de la Garde et de lui porter une ancre d'argent s'ils ne buvaient pas leur dernier bouillon. Ils se sont sauvés, et c'est aujourd'hui qu'ils accomplissent leur vœu.

— Allons bien vite, Christophe, dit Brigitte, j'aime beaucoup les pèlerinages. »

Christophe entra dans le petit restaurant, paya le déjeuner, et ils reprirent tous deux leur promenade, se dirigeant vers la colline au haut de laquelle se dresse la statue de la Bonne Mère, comme disent les Marseillais. Le trajet était un peu long et devenait difficile. Mais Christophe avait soin de faire reposer Brigitte, et quand la montée devint plus raide, il lui proposa en toute simplicité de la porter. Mais elle se trouva trop grande pour recourir à ce moyen extrême, et se contenta de lui donner le bras, ce qui ne laissa pas que de lui ôter une grande partie de la fatigue de la marche.

Quand ils atteignirent le plateau, la splendeur du panorama enthousiasma la petite fille.

« Oh! Christophe, dit-elle, en levant les deux bras par un geste admiratif, voyez donc comme tout est beau là-bas!

— Là où il y a de l'eau, c'est toujours beau, répondit Christophe, qui était fort blasé sur les vues de mer, et qui n'avait point le sentiment du pittoresque au même degré que sa petite compagne.

— Voici une procession qui arrive, dit Brigitte. Entendez-vous comme ces matelots chantent?

— Je sais ce que c'est, répondit Christophe en ôtant son chapeau. Avant-hier, comme je vous l'ai dit, on racontait l'aventure sur le port. C'est l'équipage de la *Belle-Amélie* qui vient remplir son vœu. J'ai été sauvé deux fois comme cela, moi aussi; sauvé je ne sais pas comment, et nom de nom! je ne me suis pas montré ingrat. Ceux-ci ont eu de la chance d'échapper aux poissons. Combien sont-ils en tout, mademoiselle?

— Huit, en comptant le petit mousse. »

Ils étaient huit en effet, et ils avançaient lentement, la tête découverte et les pieds nus. Le capitaine marchait le premier, un grand cierge enrubanné à la main, et ce fut sa voix sonore qui entonna sur le plateau le *Salve Regina*. Tous les autres pèlerins s'étaient agenouillés avec les matelots reconnaissants, Christophe et Brigitte au premier rang, et ils suivirent l'équipage de la *Belle-Amélie* dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde.

Un grande émotion se peignait sur les mâles figures. Chacun de ces hommes se rappelait quel danger avait menacé sa vie, et ce qu'il avait pensé en face de la mort.

Pendant la station à la chapelle, l'orage qui avait menacé toute la journée se déchaîna soudain. Quand Christophe et Brigitte sortirent, la mer bouillonnait étrangement.

« Oh! mon Dieu, la mer, le ciel, tout est en désordre, dit Brigitte; est-ce que c'est cette mer-là qui est à Toulon?

— Oui, mademoiselle. »

Elle se pressa contre Christophe.

« J'ai peur pour papa, murmura-t-elle.

— Bah! dit Christophe, le commandant en a vu d'autres, et il n'est point sur une coque de noix comme était le petit brik *la Belle-Amélie* qui a été à moitié fracassé. Il est sur une belle embarcation de l'État, dépendant du vaisseau-école, et il ne quittera même pas le mouillage. N'ayez pas peur; un homme qui a fait tant de fois le tour du monde ne vient pas se noyer dans la Méditerranée, en rade des îles d'Hyères. »

Et lui prenant la main, il redescendit avec elle, et ils regagnèrent l'hôtel en faisant bien des haltes. Quand ils y arrivèrent, l'heure du dîner était passée; mais les deux promeneurs n'en mangèrent qu'avec plus d'appétit.

Un commis voyageur attardé se trouvait seul avec eux à la grande table d'hôte, qui, lorsqu'elle était remplie, intimidait Brigitte.

« Mademoiselle, j'aurais bien une petite course à faire chez mon débiteur, dit Christophe à l'issue du souper; mais vous vous ennuierez si je vous laisse seule?

— Non, non, je penserai à papa.

— Et vous vous coucherez à neuf heures?

— Avant même, si vous le désirez, Christophe.

— J'aime mieux avant, et j'attendrai, si vous voulez.

— Je veux bien; je dormirai plus vite, vous sachant là. »

Ils remontèrent dans la chambre de Mandarine; Christophe fuma pipe sur pipe, assis comme un pacha sur le balcon, et au premier signe de fatigue que donna la petite fille, il sonna Maria qui vint la déshabiller et la coucher.

Il était déjà tard, et quand Christophe quitta la chambre, la petite fille dormait. Ne voulant pas revenir ce soir-là à l'hôtel, il demanda pour sa tranquillité d'esprit qu'on fît coucher une personne sûre dans la chambre, ou tout au moins assez près pour que Brigitte ne se trouvât pas seule. Maria, qui commençait à se faire au rude visage de Christophe, reçut la permission d'occuper un lit de fer dans un cabinet voisin; tout étant ainsi arrangé pour le mieux, le chef guetteur s'en alla à ses affaires, emportant dans sa poche, pour plus de sûreté, la clef des meubles et celles des caisses laissées à sa responsabilité.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LES CITRONS DE MENTON

Bien des gens considèrent le citron comme un fruit exotique et supposent qu'il nous vient, comme l'orange, des rivages brûlés du pays de Valence, de l'Andalousie ou de l'Afrique. Il n'en est rien. C'est de France même, de Menton, point privilégié de notre sol national, que viennent la plupart des citrons que nous employons.

En Sicile, où le citronnier est cultivé en quantité, il n'a qu'une saison, qui, commencée en septembre, finit en mars. Pendant le printemps et l'été, il ne produit plus, car la chaleur est trop forte. A Menton, grâce à l'égalité et à la douceur de la température, le même arbre porte en tout temps des fleurs et des fruits à divers états de maturité.

« Menton, en produisant les *verdami* ou les citrons d'été, seule espèce qui supporte les longs voyages, a un avantage marqué sur la Sicile et sur presque tous les autres pays producteurs, dit M. Abel Rendu ; la nature lui a assuré, pendant la saison la plus favorable, le monopole de l'importation dans les contrées lointaines. »

La récolte des citrons a lieu a Menton du 1er janvier au 31 décembre. En toute saison on trouve des fruits bons à cueillir. Le produit varie selon les années. En moyenne on peut compter quarante millions de citrons.

A mesure qu'ils sont cueillis, on range les citrons dans de grandes corbeilles que des femmes mettent sur leur tête dès qu'elles sont pleines. Quelquefois les porteuses paraissent s'affaisser sous le poids qui les accable, tant ces corbeilles sont lourdes. Mais dès l'enfance les Mentonaises sont habituées à ce genre d'exercice, qui leur donne une grande force dans les reins et une taille élégante, en les obligeant à marcher très cambrées. Tout ce qu'elles portent, elles le portent sur la tête avec une adresse et une sûreté merveilleuses.

Les porteuses de citrons sont trop chargées pour ne pas modérer avec leurs bras tendus en haut les mouvement désordonnés de la corbeille qui se balance sur leur tête. D'ailleurs, les sentiers qu'elles descendent sont çà et là de véritables échelles de pierre auxquelles il manque beaucoup d'échelons ; aussi ne sauraient-elles prendre trop de précautions pour se maintenir, elles et leur fardeau, en équilibre.

Toutes ces corbeilles, descendues des hauteurs, sont disposées dans de vastes magasins voisins du port. Les fruits qu'elles contiennent y passent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur fraîcheur primitive. Alors ils subissent un examen. On refuse tous ceux qui ne paraissent pas assez bien portants pour pouvoir supporter les fatigues d'un long trajet. Les immaculés sont seuls admis à l'honneur d'un voyage continental ou maritime. Le triage est consciencieusement fait. Seulement, quand les élus, enveloppés avec soin dans du papier buvard, sont emballés, les plus beaux, mis habilement de côté, forment la rangée supérieure.

Il y a trois sortes de caisses : les *lyonnaises*, les *flandrines* et les *messinoises*.

Les lyonnaises, contenant environ quatre cent quatre-vingt-dix citrons, sont destinées à la France ; les flandrines, contenant quatre cent vingt citrons, ne s'expédient que dans le nord de l'Europe ; et les messinoises, qui renferment seulement trois cent soixante citrons, partent pour l'Amérique.

Chaque année des navires américains se montrent tout à coup, vers le mois de mai, en rade de Menton. A peine ont-ils jeté l'ancre, que des barques leur portent leur cargaison : environ trois mille caisses messinoises, soit dix millions de citrons.

Le prix des citrons est très variable, selon les années et selon les saisons. Le minimum est en moyenne de 12 à 15 francs le mille, le maximum de 50 à 60 francs ; 70 francs est un prix exceptionnel. C'est vers la fin de juin ou dans le commencement de juillet que la hausse est le plus forte, selon la grande loi économique de l'offre et de la demande. Pendant l'été la consommation est en effet beaucoup plus considérable.

Cet arbre divin, si productif, porte aussi la peine du péché originel. Abandonné à lui-même, il ne donnerait ni fleurs ni fruits. Diverses maladies l'attaquent parfois avec violence. La plus redoutable est la *morfea*, qui le couvre d'une poudre noire formée par des myriades d'insectes. Il lui faut, non seulement des soins minutieux, mais une nourriture succulente. Sa santé coûte cher à son propriétaire. Quand on se promène l'hiver dans les citronneries, on voit souvent des trous circulaires creusés au pied des arbres, à 30 centimètres de profondeur. Les aliments qui y sont déposés exhalent généralement une odeur peu agréable : ce que le citronnier préfère, c'est de la raclure ou des débris de cornes. Quand le menu est suffisant, on le recouvre de terre. La digestion se fait d'ordinaire en deux ans ; pour les plus gourmands, en un an ou dix-huit mois.

LA TANTE DOROTHÉE

Depuis le matin, de grand matin, la maison est en l'air : c'est ce soir que doit arriver la tante Dorothée.

Il est convenu d'avance que l'heure du souper sera indéfiniment retardée. Orchel, la vieille cuisinière a dit : C'est bien ! Et cependant la vieille Orchel est très stricte sur la question des heures ; un souper qui attend, autant dire un souper réchauffé, en d'autres termes, rien qui vaille. Orchel,

un cordon bleu cependant, consent, pour une fois, à se compromettre jusqu'à servir un souper réchauffé. Mais que ne ferait-on pas pour la tante Dorothée ?

Depuis le père, homme grave et sérieux, qui lit dans les gros livres, et relève ses lunettes sur son front, aux passages difficiles, pour mieux en pénétrer la profondeur, jusqu'à la petite Lisbeth qui joue à la poupée et se barbouille de confitures, tous les membres de la famille, au réveil, se sont dit en souriant : « Enfin, c'est aujourd'hui qu'arrive la tante Dorothée ! » Pendant tout le déjeuner, on a parlé de la tante Dorothée.

Dans l'après-midi, le père, dans la solitude de son cabinet de travail, a relevé plus de vingt fois ses lunettes sur son front. Son livre l'intéresse cependant : ce sont les premières œuvres de Gœthe, qui viennent de paraître. Mais à chaque instant, il s'aperçoit qu'il a perdu le fil des idées. Alors il relève ses lunettes sur son front, il se lève de son fauteuil ; il parcourt à pas comptés l'espace qui sépare le chemin de la fenêtre et veut reprendre sa lecture. Mais il a beau faire, Gœthe a tort pour cette fois. L'esprit de son lecteur, au tournant de chaque page, voit apparaître le coche qui amène la tante Dorothée de Colmar à Strasbourg.

La maman, le sourire sur les lèvres, parcourt la maison, et met toutes les chambres au pillage, au profit d'une certaine chambre bleue : la chambre de la tante Dorothée.

Maria, la fille aînée se met à son clavecin, avec l'intention formelle d'étudier sérieusement, ne fût-ce que pour trouver le temps moins long ; mais les exercices les plus graves se tournent toujours en ritournelles. Maria improvise des variations sans fin sur ce thème unique : « Nous allons voir la tante Dorothée. »

Le maître de latin et de grec vient à l'heure ordinaire pour faire travailler Hans.

« Hans, vous êtes distrait, il se passe quelque chose.

— Oh oui ! monsieur, il se passe quelque chose : nous attendons la tante Dorothée. »

Le maître sourit, en hochant la tête avec indulgence. Il a compris.

Lisbeth, on ne sait comment, se trouve toujours dans les jambes de tout le monde, et demande avec un petit air tout contrit « si ce ne sera pas bientôt le soir ».

Le boulanger est venu apporter un sac de braise. Il ne connaît pas, lui, la tante Dorothée ; mais d'après ce qu'il a vu et entendu, il se dit, en redescendant l'escalier : « N'importe, ce doit être une bien brave femme. »

Cahin-caha, le coche s'achemine vers Strasbourg, récélant dans ses flancs poudreux un touriste anglais qui dort les yeux ouverts, et n'ouvre la bouche que pour se plaindre amèrement des cahots ; un marchand de Colmar qui rumine sans rien dire ; une élégante qui pousse des cris aigus aux passages difficiles, et enfin une dame d'un certain âge, coiffée d'un immense chapeau à plumes

La dame d'un certain âge ne dort pas, comme l'Anglais : elle a les yeux trop vifs, trop brillants et trop éveillés ; elle ne rumine pas d'un air sombre comme le marchand ; mais de temps en temps, un sourire passe sur ses lèvres, et sans ses joues rebondies se creusent pour un instant les fossettes les plus avenantes du monde ; elle ne pousse pas de cris aigus quand quelque heurt violent met en contact son immense chapeau avec les dures parois du véhicule.

A la montée des côtes, elle met volontiers pied à terre pour prendre un peu d'exercice ; et le conducteur, homme taciturne, éprouve un invincible besoin de lui parler.

« Mauvaise route, mal entretenue, madame ?

— On arrivera tout de même.

— Une bosse à votre chapeau, madame.

— Il en verra bien d'autres quand les enfants se jetteront sur moi. Je les connais, ils se jetteront sur moi. »

Et elle riait d'un si bon rire que le conducteur taciturne osa l'interroger.

« Vous allez rejoindre vos enfants ? demanda-t-il.

— Oui et non, répondit-elle en souriant. Ce sont mes neveux et nièces ; mais je les aime comme si c'étaient mes enfants.

— Voyez-vous çà ! » dit le conducteur en souriant pour la première fois depuis de longues années. Il reprit aussitôt : « Alors vous êtes pressée d'arriver ?

— Les voyageurs sont toujours pressés d'arriver, mais les pauvres chevaux font ce qu'ils peuvent, on n'a pas le cœur de leur demander davantage.

— Savoir ! » dit le conducteur d'un air profond.

Quand le coche fut en plaine, le conducteur ouvrit la portière avec une sorte de courtoisie rustique, et fit de son mieux pour aider la voyageuse à grimper par l'étroite portière.

Quand il fut sur son siège, il jeta un coup d'œil sur les bagages, et malmena assez rudement la malle du touriste, qui faisait mine d'écraser les cartons de la voyageuse.

Ensuite il saisit les guides d'une main vigoureuse, fit claquer son fouet, et dit à ses chevaux : « Allons, mes gaillards, plus vite que cela ! »

Les chevaux le comprirent à demi mot et partirent au grandissime galop.

« N'importe, se dit le conducteur, en se frottant le nez avec le manche de son fouet, il y a du bon monde tout de même ; cette figure-là vous rejouit le cœur ; il n'y a pas à dire le contraire, elle vous rejouit le cœur. Ces gens de là-bas qui l'attendent pour lui sauter après doivent être de braves gens, sans cela elle ne les aimerait pas comme cela. »

« La voilà ! » s'écria Hans, qui se tenait depuis



La tante Dorothée leva vivement la tête. (P. 202, col. 1.)

une demi-heure en sentinelle à la fenêtre ouverte.

Il y eut aussitôt comme un branle-bas de combat.

La jeune mère de famille saisit la bougie et prit les devants, escortée de Lisbeth, qui d'une main pressait sa poupée sur son cœur, et de l'autre s'accrochait à la jupe de sa mère. Maria vint ensuite avec Hans, et le père, sa grande pipe à la main, ses lunettes relevées sur son front, emboîta le pas Orchel quitta un instant ses fourneaux et se glissa à la suite de la famille.

Malgré son âge et son embonpoint, la tante Dorothée était encore alerte, et puis le plaisir lui donnait des ailes. Arrivée aux dernières marches, la tante Dorothée, qui avait souri tout le temps à l'ombre de son chapeau, leva vivement la tête.

Quand elle les vit tous là, les yeux fixés sur elle, le sourire sur les lèvres, elle eut comme une petite velléité de pleurer, c'est pourquoi elle se mit à rire.

Ce fut comme un signal. Tout le monde se mit à parler à la fois; au milieu de ce joyeux désordre, Lisbeth criait avec exaltation: « Tu vois, tante, je ne suis pas couchée!... »

« Mais laissez donc entrer votre pauvre tante, s'écria la mère de famille; vous voyez bien qu'elle est fatiguée, qu'elle a besoin de s'asseoir. »

A peine la tante fut-elle assise que ses prévisions se réalisèrent, les enfants l'envahirent, le chapeau, comme un frêle esquif battu par une mer houleuse, avait des mouvements de tangage et de roulis. La bonne tante riait de tout son cœur, incapable de se défendre. La mère prudente dénoue les brides, et met le chapeau en lieu de sûreté.

« Et maintenant, à table! » dit le père de famille en offrant son bras à la tante Dorothée.

Le porte-faix ayant reçu son salaire, et par-dessus le marché un grand verre de bière fraîche, demanda à la vieille Orchel: « Est-ce que c'est une tante à héritage?

— Fi donc! répondit sévèrement Orchel. Elle a un grand fils qui est marin et qui héritera d'elle; mais on l'aime parce qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer les braves gens, voilà tout. »

J. GIRARDIN.

LES CAPITALES DE LA FRANCE

Paris n'a pas toujours été la capitale de la France, c'est-à-dire ville principale, siège du gouvernement français. Sous les Mérovingiens, Metz, Soissons, Orléans étaient capitales aussi bien que Paris. Charlemagne avait choisi pour capitale Aix-la-Chapelle. Charles VII, au commencement de son règne, fit de Bourges le siège de son gouvernement; mais en général, depuis l'avénement des Capétiens, Paris a été capitale de la France. Il serait facile d'en trouver la raison dans sa situation sur un grand fleuve et au milieu d'une contrée dont les habitants, par leur caractère sympathique, ont pu réunir toutes les nuances du génie français. Tours, et les villes de la Loire, qui semblaient appelées, par leur position centrale, à l'emporter sur Paris, sont habitées par une population ingénieuse mais nonchalante. Les grandes villes du Midi, comme celles des extrémités orientales et occidentales, ont une physionomie caractérisée et des mœurs originales qui les séparent du reste de la France. On peut donc, sans esprit de système, reconnaître que Paris était mieux placé qu'aucune autre ville pour opérer cette fusion des populations qui est surtout l'œuvre d'une capitale.

Dès le seizième siècle, la supériorité de Paris était reconnue. On lit dans les *Mémoires* de Michel de Castelnau, écrivain de cette époque: « Paris est la capitale de tout le royaume et des plus fameuses du monde, tant pour la splendeur du parlement qui est une compagnie illustre de cent trente juges, suivis de trois cents avocats et plus, qui ont réputation envers tous les peuples chrétiens d'être les mieux entendus aux lois humaines, et au fait de la justice: que pour la faculté de théologie et les autres langues et sciences, qui reluisent plus en cette ville qu'en autre du monde, outre les arts mécaniques et le trafic merveilleux qui la rend fort peuplée, riche et opulente; de sorte que les autres villes de France et tous les magistrats et sujets y ont les yeux jetés, comme sur le modèle de leurs jugements et administrations politiques. »

ROBERT DARNETAL

IX

Ma mère s'était couchée sans m'attendre. Je me couchai aussi, mais je ne pus dormir, et pour la première fois je connus l'angoisse des longues insomnies.

Le secret qui venait de m'être révélé soulevait en moi les pensées les plus graves. Dans l'entretien que je venais d'entendre entre le père et le fils, M. de Champernon n'avait fait aucun aveu qui fût de nature à incriminer les origines de sa fortune, ni qui pût en rendre la légitimité contestable. Mais son silence, à ce qu'il me semblait, l'accusait plus encore qu'un aveu, et quoique je n'eusse encore, à aucun degré, l'expérience des hommes et la science de la vie, mon honnêteté se révoltait en songeant qu'il s'était enrichi aux dépens d'autrui.

Les défiances et les soupçons de Marlorat me revenaient en mémoire; comme lui, je commençais à

1. Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171 et 187.

penser que le passé de M. de Champernon n'était pas sans tache. Ce qui m'indignait surtout, c'était le préjudice qu'il avait causé au marquis de Maisonfleur. C'est par sa faute que la misère pesait lourde et amère sur ce digne gentilhomme et sur sa fille, la chère petite Noémi; et je voyais bien maintenant que si M. de Champernon roulait carrosse, tandis que M. de Maisonfleur végétait obscurément, c'est que le premier avait commis quelque grande infamie et que l'autre en était la victime.

« Ai-je le droit de rester ici, me demandai-je tout à coup, et si mon maître est un fripon, le devoir ne m'ordonne-t-il pas de quitter son service? »

Cette question se posa dans mon esprit avec une rigueur dont j'ai gardé un inoubliable souvenir et qui m'eût entraîné à partir sur l'heure et à renoncer à jamais aux bienfaits de M. de Champernon, si je n'avais été retenu par la pensée du chagrin que j'allais causer à Mlle Renée.

Oh! celle-là, je connaissais la droiture et la générosité de son cœur! Elle était la digne sœur de cet Adrien dont l'âme s'était révélée à moi dans le terrible interrogatoire qu'il avait fait subir à son père. Allais-je l'abandonner, alors qu'elle me faisait tant de bien, assurait mon bien-être, celui de ma mère, me mettait à même d'acquérir une instruction au-dessus de mon état, m'associait aux œuvres de son inépuisable charité, et quoique je ne fusse qu'un pauvre enfant des champs, me traitait plus en égal qu'en inférieur, non comme un étranger, mais comme un ami.

Son existence, ses relations m'étaient assez connues pour que j'eusse compris depuis longtemps qu'elle ne comptait autour d'elle aucun dévouement semblable au mien. Je savais en quelle estime elle le tenait. Pousserais-je le scrupule jusqu'à la priver de ce bien rare et précieux, et jusqu'à la rendre responsable des fautes de son père. C'est à cela que je ne pouvais me résoudre.

Ce qui aggravait mon angoisse, c'est qu'en cette circonstance, où pour la première fois j'étais tenu de prendre une décision importante, il m'était interdit de solliciter les conseils de ceux en qui j'avais confiance. Aller demander un avis à l'un d'eux, c'était m'obliger à lui raconter les confidences qu'un hasard m'avait livrées, un secret qui ne m'appartenait pas et qui pour jamais devait rester enfoui dans mon cœur. J'étais tenu de me décider seul, de ne prendre conseil que de moi seul. Je ne me croyais pas autorisé à raconter même à ma mère ce que j'avais appris.

Ces pensées agitèrent longtemps mon esprit, et les premières lueurs de l'aurore passaient à travers les vitres de ma chambre, quand la lourde lassitude qui m'accablait eut raison de moi et ferma mes yeux. Mais mon repos fut de courte durée. J'étais assoupi depuis deux heures à peine, lorsqu'un coup léger frappé à notre porte me fit tressaillir. Je sautai à bas de mon lit, me vêtis en toute hâte et allai ouvrir. Je ne pus retenir un cri d'étonnement. Le commandant de Champernon était devant moi.

« Vous, monsieur Adrien!

— Pardonnez-moi de vous avoir éveillé de si bonne heure, mon enfant; mais je vais partir, et j'ai besoin de vous parler.

— Arrivé d'hier soir, vous nous quittez déjà, monsieur?

— Il le faut, Robert; oui, il le faut, » reprit-il d'une voix tremblante.

Je m'aperçus alors qu'une affreuse pâleur couvrait son visage; cette pâleur non moins que ses traits défaits et ses yeux gonflés, accusait les préoccupations de son âme, préoccupations dont je devinais les causes, sans oser lui en faire l'aveu.

« Où pouvons-nous causer librement? me demanda-t-il. Ce que j'ai à vous dire, Robert, ne doit être entendu de personne.

— Je suis seul ici avec ma mère, répondis-je, et la chère femme dort encore. Vous pouvez donc parler sans crainte, monsieur. Si vous le souhaitez, d'ailleurs, nous pouvons rester dehors, en nous promenant.

— Oui, c'est cela, promenons nous ici. »

Nous fîmes quelques pas dans le petit jardinet qui s'étendait devant la maison et formait une enclave dans le parc. La brise était fraîche, toute embaumée du parfum des fleurs et humide de rosée matinale. Le soleil se levait, montait sur la mer, en dissipant les lueurs grises qui dansaient au-dessus des flots.

« Comme je vous l'ai dit, Robert, reprit alors le commandant, je pars tout à l'heure, appelé loin d'ici par des motifs qu'il est inutile de vous révéler.

— Oui, monsieur, dis-je en baissant les yeux, craignant de laisser deviner que ces motifs m'étaient connus.

— Avant de m'éloigner, je viens faire appel à votre dévouement. Dans les lettres qu'elle m'a écrites depuis quelques années, et durant l'entretien que j'ai eu hier avec elle, ma sœur m'a parlé de vous en des termes qui me prouvent que vous méritez sa confiance et la mienne.

— Je le crois, monsieur.

— Moi, j'en suis convaincu, et c'est ce qui me décide à m'adresser à vous dans la circonstance délicate où je me trouve placé. Le voyage que je vais entreprendre sera sans doute de longue durée, et il m'est impossible en ce moment d'en fixer le terme. Or, j'ai dû prévoir des éventualités qui pourraient se produire en mon absence; oui, j'ai dû les prévoir et même, la plus douloureuse de toutes, je veux dire la mort de mon père. Si M. de Champernon venait à mourir, ma sœur étant seule auprès de lui, il serait nécessaire qu'elle fût à même de faire face aux difficultés qu'un si pénible accident pourrait mettre dans sa vie. Il m'est interdit de lui parler de ces choses maintenant, sans lui causer une tristesse que j'ai le devoir de lui éviter. Ce qu'il est indis-

pensable de lui faire savoir en prévision d'un cas si cruel, je ne peux le lui dire, mais je l'ai écrit. »

Je commençais à comprendre. Le commandant tira de sa poche une lettre sous enveloppe cachetée.

« Ces instructions nécessaires sont contenues sous ce pli, continua-t-il, et ce pli, je vous le confie, Robert, en appelant toute votre attention sur son importance. Si mon père venait à mourir, en mon absence, vous auriez pour devoir de communiquer cette lettre à ma sœur, sans aucun retard. Mais, entendez-moi bien, vous ne devez la lui communiquer que lorsque mon père aura rendu l'âme. Jusque-là, ce dépôt ne doit sous aucun prétexte, et quoi qu'il arrive, sortir de vos mains, quoi qu'il arrive, répéta-t-il en me regardant, comme s'il eût voulu, en lisant au fond de mon âme, se convaincre que j'étais digne de sa confiance.

— Je vous ai compris, monsieur.

— Si par des circonstances que je ne peux deviner à l'avance, vous étiez tenu de vous éloigner, Robert, ou si, ce qu'à Dieu ne plaise! vous vous trouviez nous-même en danger de périr, vous auriez le devoir de déposer la lettre en des mains aussi sûres que les vôtres, afin que l'engagement que vous allez prendre envers moi soit réalisé comme vous l'auriez réalisé vous-même. Puis-je compter sur vous, Robert?

— Absolument, monsieur; je n'oublierai point vos instructions.

— Alors, dit-il gravement, jurez devant Dieu qui nous écoute, de m'obéir.

— Je le jure, » m'écriai-je en tendant la main.

Il prit cette main dans les siennes, la serra affectueusement et reprit :

« Merci, Robert; grâce à vous, je partirai tranquille. Encore un mot, personne au monde ne doit connaître l'existence de ce dépôt, avant le jour où vous aurez à le remettre à ma sœur, jour qui est encore lointain, je l'espère. Gardez-moi donc le secret fidèlement; vous en comprendrez la nécessité quand je vous aurai dit que si quelqu'un au monde pouvait supposer que ce dépôt est dans vos mains, toutes les ruses seraient essayées contre vous pour vous la ravir.

— N'ayez aucune crainte, monsieur; vos ordres seront rigoureusement exécutés. Mais, il faut tout prévoir, car il arrive trop souvent que les jeunes meurent avant les vieux. Si, par malheur, c'était Mlle Rénée.... »

Il ne me laissa pas achever, étendit le bras devant ma bouche comme pour m'empêcher de continuer.

« Une telle catastrophe rendrait ma lettre inutile.

— Alors, il faudrait la garder pour vous la rendre à votre retour?

— Est-ce que je sais si je reviendrai jamais? murmura-t-il; si ma sœur mourait la première, alors Robert, vous brûleriez la lettre sans la lire.

— Bien, monsieur.

— Sans la lire, n'est-ce pas?

— Je suis un honnête homme.

— Je le sais, Robert, et c'est pour cela que j'ai eu recours à vous. Allons, embrassez-moi, mon enfant, ajouta-t-il, en m'ouvrant les bras, et que Dieu vous garde! »



Je le vis disparaître. (P. 204, col. 2.)

Ému par l'accent de sa voix autant qu'il l'était lui-même, je me précipitai contre sa poitrine, et nous échangeâmes, pour la première et pour la dernière fois, une fraternelle accolade. Au moment où nos joues se touchèrent, une larme brûlante roula sur ma main et j'entendis Adrien me dire doucement :

« Je vous recommande ma sœur, Robert; vous êtes plus jeune qu'elle; mais, quoiqu'elle soit de beaucoup votre aînée, il se peut qu'en mon absence un jour vienne où personne ne se trouvera à ses côtés pour la défendre.

— J'y serai, moi, monsieur Adrien, » m'écriai-je fièrement.

En cet instant, je me sentis transfiguré, grandi de cent coudées, capable d'un acte héroïque, et dans ma mémoire je vis passer la figure austère et terrible de mon père Hilaire Darnetal, tel que je l'avais vu le jour où, dans les eaux de Portsmouth, debout sur son bateau, il avait fait reculer trois matelots anglais. Son âme intrépide revivait dans la mienne et venait tout à coup faire de moi un homme.

« Adieu, donc, dit le commandant d'une voix étouffée, adieu, mon ami. »

Il se dégagea de mes bras, et s'éloigna à grands pas. Je le vis disparaître, sans songer à le retenir, cloué par l'émotion à la place où il venait de me

laisser, tenant à la main cette lettre que j'avais juré de garder comme un trésor précieux.

Tout à coup, derrière moi, un bruit de pas se fit entendre. Je me retournai ; c'était ma mère.

« Avec qui donc parlais-tu? me demanda-t-elle; il me semble que j'ai entendu une voix étrangère.

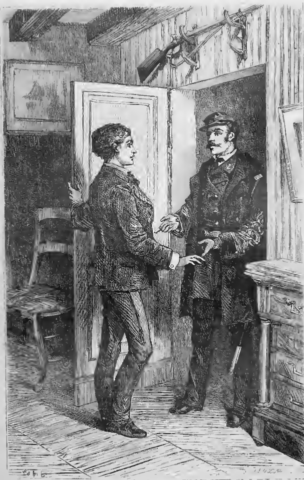
— Vous vous êtes trompée, mère, répondis-je sans hésiter, j'étais seul.

— C'est bien étrange, objecta-t-elle, j'avais cru... »

Je ne la laissai pas achever, craignant de ne pouvoir soutenir mon innocent mensonge; je rentrai dans la maison, et j'allai cacher la lettre au fond d'un meuble de ma chambre, dont par précaution je pris la clef sur moi, après l'avoir fermé à double tour. Alors, l'incident qui venait de se passer prit corps devant mes yeux, comme s'il recommençait. J'en reconstituai tous les détails avec une netteté saisissante, divers traits qui m'avaient échappé m'apparurent et je compris que le commandant allait au-devant de quelque crise grave, et que sa visite n'était que le prologue d'un terrible événement.

« Il court un danger, » pensai-je.

Lequel? Je n'en savais rien. Ce que je savais seulement, c'est que ce noble jeune homme, qui la veille encore m'était inconnu, me devenait cher tout à coup, et que cette amitié née subitement d'une rencontre fortuite et d'une sympathie commune éveillait en moi les plus vives alarmes sur le sort de celui qui l'avait ainsi inspirée. Je pensai que j'aurais dû le retenir, l'interroger. La solennité de son langage commençait à m'épouvanter. Je pressentais vaguement qu'il est des accents qui ne montent aux lèvres qu'à la veille des grandes épreuves.



C'était le commandant Champernon. (P. 203, col. 2.)

Mais, plus ces questions se pressaient en moi, plus l'angoisse m'obsédait et plus l'avenir que j'avais cru entrevoir se voilait mystérieusement. Il me vint alors à l'esprit que si je pouvais rejoindre Adrien, causer avec lui de nouveau, je parviendrais à lui arracher son secret, à l'arrêter même sur la pente où je le devinais engagé. Sous l'empire de cette inspiration, je sortis et me dirigeai vers le château, sans me hâter, bien éloigné de croire que le commandant eût précipité son départ.

Mais, en arrivant sur la terrasse, il me suffit de voir ce que je vis pour comprendre qu'Adrien avait réalisé son projet aussitôt après l'avoir conçu. Une voiture, attelée de deux chevaux, filait rapidement sur la route, au delà de la grille qu'elle venait de franchir. Sur le perron, M[lle] Renée, assise, toute en larmes, son mouchoir à la main, la suivait d'un regard désespéré. M. de Champernon soucieux et sombre se tenait debout derrière sa fille. Je m'arrêtai à quelque distance d'eux, craignant de troubler leur silence.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi.

Quand la voiture se fut perdue sous la verdure du bois, M. de Champernon se pencha sur Mlle Rénée et lui adressa quelques mots qui ne parvinrent pas jusqu'à moi et auxquels elle ne répondit qu'en secouant la tête, d'un air de doute et de découragement. Il se redressa, en laissant échapper un geste d'impatience dans lequel il tordit la cravache qu'il tenait à la main. Puis, il s'éloigna d'un pas rapide et ferme, allant à la rencontre de son cheval qu'on lui amenait, tout sellé, des écuries. Il se mit lestement en selle et partit d'un trot rapide, ayant sur le visage le sourire amer et farouche d'un géant révolté. Je crus d'abord qu'il se jetait à la poursuite de son fils. Mais, arrivé sur le chemin qui passait devant le château, il tourna à droite, tandis que la voiture avait pris à gauche pour rejoindre la route de Paris.

Je m'avançai alors vers Mlle Renée, toujours immobile à la place où son père l'avait laissée.

« Ah! mon pauvre Robert! s'écria-t-elle en me voyant et en donnant un libre cours à ses pleurs, je suis bien malheureuse.

— C'est le départ de votre frère, n'est-ce pas, mademoiselle? J'ai compris combien vous alliez souffrir, quand tout à l'heure il a eu la bonté de venir me dire adieu. Mais, il ne faut pas vous désoler ainsi, il reviendra bientôt sans doute.

— Non, il ne reviendra pas. S'il s'est éloigné ainsi ce matin, alors qu'hier, en arrivant, il me laissait espérer qu'il allait faire un long séjour parmi nous, c'est assurément pour une cause qui ne lui permettra pas de revenir et qu'il ne pouvait prévoir. Entre mon père et lui, il s'est passé quelque incident qu'on me cache. Vainement il m'a affirmé lui-même le contraire, vainement mon père nie et raille mes suppositions; je sens qu'on me trompe.

— Pourquoi croire cela, mademoiselle? N'est-il pas plus simple de penser que M. Adrien a été appelé à Paris par des nécessités de service. Les militaires ne s'appartiennent pas.

— Il venait d'obtenir un congé de six mois, » observa Mlle Rénée d'un ton bref.

Je ne sus que répondre. Le motif de ce départ, je le connaissais en partie, et je n'eus pas le courage de mentir. Je gardai donc le silence, tandis que Mlle Rénée répétait.

« On me cache la vérité. »

Pendant cette journée, je la vis peu; elle voulut être seule pour pleurer librement. Mais le lendemain, elle était plus calme, et notre vie reprit sa marche ordinaire qui allait être, à quatre jours de là, troublée de nouveau, mais cette fois par l'événement le plus tragique et le plus lamentable.

A suivre. Ernest Daudet.

HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

L'ARC-EN-CIEL

« ..... Alors les montagnes commencèrent à paraître et l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, en Arménie. Noé lâcha successivement un corbeau et une colombe qui revinrent presque immédiatement, témoignant ainsi que la terre était encore couverte par les eaux. Au bout de *sept* jours, Noé lâcha de nouveau la colombe qui revint tenant dans son bec une feuille d'olivier; enfin, au bout de *sept* autres jours, il lâcha une troisième fois la colombe qui ne revint plus. Noé en conclut que la terre était desséchée..... Dieu donna sa bénédiction à Noé et conclut avec lui une alliance dont le gage fut l'arc aux *sept* couleurs qui illumina aussitôt les nuages. « Voici, dit le Seigneur, le signe de l'alliance que je contracte avec toi et ta postérité. Lorsque j'amoncellerai les nuages au-dessus de la terre, l'arc-en-ciel paraîtra au milieu d'eux et annoncera qu'il n'y aura plus de déluge pour exterminer les êtres vivants. »

Dans la mythologie grecque, l'arc-en-ciel est la trace lumineuse que la messagère des dieux, Iris, laisse derrière elle. Iris, dont le nom veut dire arc, est fille de Thaumas, dieu des merveilles, et d'Electre qui personnifie la splendeur du soleil. C'est au nom de Junon que, parée d'une robe d'azur, elle venait apprendre à la terre la fin des tempêtes et le retour du beau temps, en abandonnant son écharpe colorée.

La mythologie nous donne une seconde explication de l'arc coloré qui apparaît à certains moments sur le ciel. Uranus (le Ciel), mari de Titéa (la Terre), précipitait ses enfants dans de profonds abîmes. Titéa chargea l'un de ses fils, Saturne, de se venger de ce père barbare et lui remit une faux avec laquelle Saturne devait tuer Uranus. Celui-ci, frappé par le tranchant de la faux, mutilé, dut céder le souverain pouvoir à Saturne. La faux vengeresse apparut au ciel sous forme d'un arc irisé.

Autre légende. La mythologie scandinave nous apprend que l'arc-en-ciel est un pont jeté entre le ciel et la terre et par lequel plus d'une fois les géants ont essayé d'escalader la demeure des dieux. La teinte rouge est un sillon de feu qui s'oppose au passage des géants. Ce pont céleste est gardé par le dieu Heimdall, dont les sens sont si déliés « qu'il distingue les plus petits objets à une grande distance et qu'il entend croître l'herbe des champs et la laine des brebis... »

Le déluge, d'après la Bible, eut lieu en l'an du monde 1656, soit vingt siècles avant notre ère. Il fallut attendre jusqu'à Newton pour avoir l'explication de ce beau phénomène physique, l'arc-en-ciel, qui frappa d'admiration Noé et ses enfants.

1. Voy vol. XIII, page 366; vol. XIV, page 30 et 104.

Nos ancêtres étaient probablement parvenus à distinguer dans l'arc-en-ciel *sept* couleurs différentes; mais il durent les considérer comme le symbole des *sept* jours qui séparèrent les départs des colombes de l'arche. Améric Vespuce raconte qu'il a souvent observé « l'*iris* » dans le nouveau monde et qu'il croit « que le rouge de l'arc vient du feu, le vert de la terre, le blanc de l'air et le bleu de l'eau »; il ajoute : « l'arc cessera de paraître quand les éléments seront usés, ce qui arrivera quarante ans avant la fin du monde! » Nous allons vous dire comment se produisent les *sept* couleurs de l'arc-en-ciel.

Plongez un bâton dans l'eau, il vous paraîtra brisé à la surface du liquide; votre œil ne verra pas dans le prolongement, l'une de l'autre, les deux parties du bâton : celle qui est sous l'eau et celle qui est hors de l'eau. Cependant le bâton n'a pas cessé d'être rectiligne; vos yeux sont le jouet d'une illusion d'optique. Quand un rayon lumineux passe du l'air dans un liquide ou dans un autre milieu transparent (dans un prisme de verre, par exemple), ce rayon est dévié de sa route rectiligne, il est *refracté*, comme on dit.

Newton, le grand astronome et physicien anglais, recommença l'expérience du bâton brisé de la manière suivante : dans le volet fermé d'une croisée, il perça un petit trou et laissa passer par cet orifice un mince filet de lumière solaire. Il obtint, et vous pouvez facilement reproduire l'expérience, une image blanche et ronde du soleil qui se dessina sur le mur opposé de la chambre.

Sur le trajet du faisceau lumineux, Newton plaça un prisme de verre, s'attendant à voir toujours la même image ronde du soleil, mais un peu déplacée à cause de la réfraction Newton aperçut, au lieu de l'image ronde du soleil, une image allongée, dont la longueur était cinq fois plus grande que la largeur et divisée en bandes de diverses couleurs. Newton en conclut que la lumière blanche émanée du soleil était composée d'un certain nombre de lumières colorées qui se brisent ou, comme l'on dit, se réfractent inégalement en traversant un prisme de verre et donnent une bande colorée qu'il appela *spectre solaire*.

Dans ce spectre, les images colorées, empiétant les unes sur les autres, donnent des teintes graduées; cependant, on peut reconnaître sept couleurs principales dont voici la succession. Vous retiendrez ces noms avec d'autant plus de facilité qu'ils composent un vers alexandrin :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Ainsi, fait bien remarquable assurément, et sur lequel je reviens : la lumière du soleil est formée de sept lumières colorées. Le prisme décompose cette lumière; pour quelle raison? Ces sept lumières sont réfractées, c'est-à-dire déviées de leur chemin rectiligne, par le prisme de verre; mais cette déviation n'est pas la même pour chacune d'elles : les rayons violets sont les plus déviés; après eux viennent les rayons indigo, les rayons bleus, etc.....; les rayons rouges sont ceux qui sont le moins réfractés. Ce phénomène s'appelle la dispersion de la lumière.

La lumière blanche, avons-nous dit, est décomposée par le prisme en lumières simples; pour que cette démonstration soit complète, il faut prouver qu'en réunissant ces lumières simples on reconstitue la lumière blanche. Un grand nombre d'expériences vérifient ce résultat; nous n'en citerons que deux. Il en est une que vous pouvez imaginer aisément. Plaçons à côté du premier prisme un second prisme exactement semblable au premier, dont les arêtes soient placées parallèlement aux arêtes du premier, mais en sens inverse. Le second prisme va relever les rayons abaissés par le premier, de telle manière que ces rayons, après avoir été déviés deux fois mais en sens contraire, se retrouveront parallèles à leur direction première. L'image obtenue dans ce cas est redevenue blanche et ronde.

Seconde expérience. Sur un carton noir, collons des petits secteurs alternativement violets, indigo, bleus, etc... , et faisons tourner très rapidement ce carton autour d'un axe fixé à son centre. Les images colorées se superposeront et notre œil apercevra un disque blanc.

C'est un phénomème de réfraction qui produit à travers les verres taillés d'un lustre ces belles images irisées qui excitent votre admiration. C'est un phénomène de réfraction qui vous fait apercevoir, sur la nappe tombante d'un jet d'eau, ces arcs colorés qui rappellent l'arc-en-ciel. L'arc-en-ciel est, en effet, produit par la décomposition de la lumière au travers des gouttes d'eau suspendues dans l'air. Mais ce phénomène ne se produit pas chaque fois qu'il pleut ou qu'il a plu. Il faut qu'immédiatement après la pluie le soleil brille d'un vif éclat ou même que la pluie tombe pendant que le soleil resplendit. Vous connaissez bien ce curieux spectacle ; nous disions autrefois, quand nous avions votre âge : « C'est le diable qui bat sa femme et qui marie sa fille. » L'arc-en-ciel se produit toujours sur les nuages placés à l'opposé du soleil par rapport à l'observateur. Quand nous regardons un arc-en-ciel, nous voyons toujours une bande colorée dont on ne distingue guère que les deux couleurs extrêmes, le rouge et le violet. Le rouge est à la partie extérieure (en haut) de l'arc; le violet est à l'intérieur (en bas). Quelquefois on aperçoit un second arc placé au-dessus du premier; dans ce cas, le second arc est également coloré, mais les teintes sont renversées : c'est-à-dire que le rouge est à l'intérieur et le violet à l'extérieur. Le rayon visuel qui, partant de notre œil, aboutit à la partie rouge de l'arc, fait un angle de 42 degrés avec la ligne qui joint le centre du soleil à la goutte d'eau.

Nous pouvons maintenant ajouter quelques détails sur le spectre solaire. Au lieu de recevoir les sept

couleurs du prisme sur un écran, arrangeons-nous de manière à arrêter les rayons rouges : nous n'aurons qu'à placer un obstacle, une carte par exemple, devant la portion rouge du faisceau. Puis, réunissons toutes les autres couleurs en les faisant passer, par exemple, à travers un prisme placé en sens inverse du premier. Si tous les rayons, traversaient ce second prisme, l'image obtenue serait blanche (expérience de la recomposition de la lumière blanche). Comme nous avons retiré le rouge, l'image obtenue sera verte. Si nous avions retiré le bleu, l'image obtenue en réunissant tous les autres rayons aurait été jaune. On dit que les couleurs rouge et verte, bleue et jaune sont complémentaires, c'est-à-dire qu'ajoutées ensemble deux à deux elles donneraient la lumière blanche.

Ces expériences vont nous apprendre pourquoi les corps sont différemment colorés. Pourquoi le carmin est-il rouge ? Pourquoi les feuilles de nos arbres sont-elles vertes ? Un corps quelconque, carmin, feuilles, etc... reçoit du soleil de la lumière blanche ; il a la propriété d'absorber quelques-uns des rayons colorés qui composent cette lumière et de renvoyer les autres. Un corps blanc est celui qui n'absorbe aucun rayon lumineux, qui renvoie toute la lumière reçue ; un corps noir est celui qui absorbe tous les rayons colorés et n'en renvoie aucun. Un ruban rouge est ainsi coloré parce qu'il absorbe tous les rayons sauf le rouge...

En résumé, la couleur d'un corps est due à la nature de la lumière qu'il renvoie. Cela est si vrai que nous allons imaginer une expérience intéressante. Un ruban qui nous paraît rouge à la lumière du soleil, placé dans la partie rouge du spectre, nous apparaît illuminé d'un rouge très vif ; placé dans la partie verte du spectre, il sera noir comme du jais. Pourquoi ? Parce que ce ruban a la propriété d'absorber les rayons verts (c'est pour cela qu'il est rouge), ne recevant aucune lumière qu'il puisse réfléchir, il sera noir.

Quelle est la couleur de l'eau ? L'eau, sous une faible épaisseur, est transparente, elle est blanche, c'est-à-dire qu'elle n'absorbe aucun rayon lumineux. Mais augmentez successivement son épaisseur et regardez-la dans le sens de sa profondeur, vous la verrez complètement noire : elle aura absorbé tous les rayons lumineux. Sur mer, l'eau regardée de haut en bas paraît noire. Cependant si, au fond de l'eau, se trouvent des corps capables de renvoyer de la lumière, la couleur de l'eau change et devient verte. « Vous êtes en mer. Vous vous couchez avec l'eau noire de l'Atlantique autour de vous, vous vous levez le matin et, regardant la mer, vous trouvez un vert vif, vous pouvez en conclure, avec raison, que vous traversez un banc de sable. »



Le dieu Heimdall. (P. 206, col. 2.)

J'ai dit tout à l'heure, et cela a dû vous surprendre, que le bleu était complémentaire du jaune, c'est-à-dire que ces deux lumières réunies donnaient la lumière blanche, et cependant quand, en peinture, nous mélangeons un bleu et un jaune, ce que nous obtenons n'est pas du blanc, mais du vert. Cela tient à ce que ces couleurs ne sont pas pures. En même temps que le bleu renvoie la lumière bleue, il renvoie aussi un peu de la couleur voisine, le vert (... bleu, vert, jaune,...) en même temps que le jaune renvoie la couleur jaune ; il renvoie aussi un peu de vert. Donc, si nous mélangeons ces deux couleurs, les jaune et bleu s'éteindront et il ne restera que le vert transmis à la fois par les deux couleurs.

Cette décomposition de la lumière blanche émanée du soleil produit non-seulement l'arc-en-ciel, mais des phénomènes optiques intéressants que nous aurons l'occasion de passer en revue.

ALBERT LEVY.



Elle plongea la cuillère dans le liquide enflammé. (P. 211, col. 2.)

MANDARINE [1]

III

Quand le marin se représenta le lendemain, il trouva Brigitte tout occupée de se composer une belle toilette pour le retour de son père. Elle consulta plusieurs fois Christophe ; mais le goût du chef guetteur était bien douteux, et il approuvait des vêtements absolument dissemblables de nuance et de coupe.

Du reste, Mandarine dédaignait beaucoup ses toilettes faites en Chine.

« Mes uniformes se ressemblent, dit-elle ; mais j'ai beaucoup d'argent dans mon porte-monnaie, les Mères ayant dit qu'il valait mieux attendre et acheter une toilette en France. Maria assure qu'il y a de très beaux magasins à Marseille. Nous irons les voir si vous voulez, puisque nous n'avons rien à faire.

— Rien du tout, dit Christophe ; le temps de flâner avant l'arrivée du commandant ne nous manquera pas. Seulement il fait un temps de chien. C'est de pire en pire. Par un temps comme cela j'arbore au sémaphore la grande boule noire, qui veut dire : Tempête. Avez-vous déjeuné, mademoiselle ?

— Oh! il y a longtemps ; Maria m'a apporté du chocolat de très bonne heure. Si vous voulez, Christophe, nous allons acheter un chapeau. Les rubans de celui-ci sont tout fanés et je ne le trouve pas très commode non plus.

— Allons, allons, dit Christophe, allons voir les chapeliers ; ce ne sont, ma foi pas, les magasins qui manquent à Marseille. »

Brigitte tout en causant avait continué à visiter sa caisse et avait trouvé un buvard rempli de corrigés et de brouillons de lettres.

« Voici mes devoirs de style, dit-elle, voulez-vous en lire, Christophe?

— Je veux bien. »

Le buvard passa dans les mains de Christophe, qui se mit à lire un resumé des Croisades, qu'il trouva très intéressant.

« Et tenez, moi, je vais écrire à papa, dit tout à coup Mandarine, je mettrai ma lettre sur le bureau, il la lira en arrivant.

— Qu'est-ce que vous trouverez bien à lui dire au commandant, mademoiselle ?

— Toutes sortes de choses. Si vous aviez vu les lettres que je lui écrivais au couvent, il y en avait de six pages.

— Nom de nom! cela devait lui faire bien plaisir à lire, mademoiselle?

— Je pense bien, Christopne, et il me répondait toujours, pas si long, mais presque. Je les ai toutes là ses lettres. En voici une, regardez, c'est bien son écriture, lisez :

« Ma chère petite fille. »

J'ai toujours beaucoup aimé papa, Christophe. J'étais joliment sage, allez, quand la supérieure me disait : On annonce l'arrivée du vaisseau commandé par M. Langallou, il faudrait avoir le grand

1 Suite. -- Voy. pages 177 et 193.

cordon pour le recevoir. » Et je l'avais toujours, Christophe, et il m'appelait sa petite Mandarine Grand'cordon. Votre petite fille vous écrit-elle, à Marseille, Christophe?

— Non, ma foi! par la bonne raison qu'elle ne sait pas encore écrire ce qui s'appelle une lettre. Par exemple, elle lit supérieurement. Il faut l'entendre réciter son catéchisme. Personne ne la vaut dans la paroisse. Est-ce que maintenant vous écrivez à votre papa?

— Oui, lisez mes résumés si cela vous amuse, Christophe.

— Cela m'amuse diantrement, et je vous trouve bien savante de raconter l'histoire comme ça. »

Brigitte sourit d'un air content et entama une longue lettre qui n'était qu'une expression de sa joie d'avoir retrouvé son cher père.

Le déjeuner interrompit ce passe-temps. La lettre cachetée à la cire fut placée sur le bureau. Si, par hasard, le commandant arrivait pendant la promenade dans Marseille, il la lirait en les attendant.

L'après-midi, ils sortirent et flânèrent par la belle ville marchande qui possède des magasins dont l'élégance est toute parisienne.

Dans un très brillant magasin de modes, sur la Canebière, Brigitte avisa une jolie toque de loutre tra-traversée par deux flèches de métal argenté. Elle entra, demanda le prix, l'essaya, et l'acheta malgré les timides réflexions de Christophe qui trouvait la chose hors de prix d'abord, et qui ensuite osait comparer la toque à un vieux bonnet de peau de renard dont se coiffait l'instituteur de son village.

Sa toque qui était charmante seyait très fort à Brigitte, qui s'en para sur-le-champ. Christophe mit sous son bras le petit chapeau noir et ils revinrent à l'hôtel pour dîner.

Toutes ces flâneries leur avait pris l'après-midi, et Brigitte ne songea plus qu'au retour de son père.

A chaque roulement de voiture dans la cour, elle tressautait sur sa chaise, et, à l'issue du dîner, elle demanda à Christophe s'il n'y aurait pas moyen d'aller au-devant de lui, au moins jusqu'à la gare.

« Mademoiselle, j'irais avec plaisir, répondit Christophe; mais le commandant n'a pas dit par quel train il arriverait, et, dans tous les cas, il n'arrivera que par le dernier, qui entre en gare à neuf heures vingt. Il serait un peu tard pour vous, il vaut mieux que nous rentrions préparer le punch. Il aura dîné là-bas; mais il sera bien aise de trouver un verre de punch fait par son matelot, qui connaît bien ses goûts.

— Et en attendant, qu'allons nous-faire, Christophe?

— Un petit tour sur le port, si vous n'êtes pas fatiguée?

— Je suis bien fatiguée, mais j'ai peur de m'endormir si je reste à l'hôtel. Allons sur le port.

— Nous ne marcherons pas vite, mademoiselle, et nous n'irons pas loin.

— Oh non! seulement jusqu'à la boutique où il y a tant de jolis oiseaux. Je resterai là et j'attendrai, en les regardant, l'heure de faire le punch de papa.

— C'est entendu! Pendant que vous regarderez les oiseaux, moi je fumerai ma pipe. Partons! »

Ils partirent. Christophe n'avait pas fait vingt pas sur le port, qu'il remarquait une animation étrange parmi les promeneurs. Des groupes se formaient et plus d'une fois il avait entendu cette phrase :

« Vous savez la terrible nouvelle. »

Peu curieux de sa nature, le chef guetteur ne s'émut pas, il conduisit la petite fille jusqu'à la boutique pleine de merveilleux oiseaux qui ne poussaient plus que des cris rares et plaintifs, une sorte de chant du soir précédant le sommeil. Il l'installa sur une chaise, bourra sa pipe et s'apercevant qu'il avait oublié ses allumettes, s'avança vers un groupe d'ouvriers pour demander du feu.

« Tiens, voilà le capitaine du port qui passe, dit l'un d'eux; il te connaît, Raffagnac. Va-t'en donc lui demander des nouvelles de la *Bravoure*. »

Christophe, dont la pipe s'allumait, tressaillit.

« La *Bravoure*, dit-il, la petite batterie flottante, qui fait partie de l'escadre de Toulon?

— Et qui ayant piqué du nez dans la Méditerranée n'est plus qu'une épave, c'est ça même.

— Comment! une épave, s'écria Christophe; il y a eu un naufrage?

— Affreux! Vous ne voyez pas tous ces gens affairés! Si vous étiez de Marseille, vous devineriez qu'il y a eu un sinistre en mer. Est-ce que ça vous regarde, vous?

— Nom de nom! si ça me regarde, mon commandant s'est embarqué ce matin dessus. »

Les ouvriers échangèrent un coup d'œil expressif.

« Dites-moi ce qui est arrivé, » hurla Christophe.

Un des ouvriers tendit le bras.

« Vous voyez ce monsieur là-bas, c'est le capitaine du port, vous lui demanderez des nouvelles, c'est à lui que les dépêches sont adressées. Il vous renseignera plus sûrement que nous. »

Christophe s'élança vers le groupe. A sa physionomie bouleversée, les auditeurs devinèrent qu'il avait quelque intérêt dans le sinistre et s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser approcher.

« Les dernières nouvelles confirment les premières et donnent de terribles détails, disait le capitaine. Jamais on n'a vu un pareil coup de mer. Quand la *Bravoure*, dont l'hélice ne plongeait plus, a filé sa chaîne pour échouer, il était trop tard, elle a sombré. C'est une perte considérable d'hommes et d'officiers, tous les gradés sont morts à leur poste.

— Monsieur, pardon, dit Christophe dont les mâchoires claquaient, le commandant Langallon, sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir pendant longtemps, s'est embarqué ce matin sur le petit cuirassé *la Bravoure*; lui serait-il arrivé malheur à lui aussi?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas encore de noms; mais le désastre est épouvantable.

— Enfin, c'est bien la *Bravoure* qui a péri?

— C'est la *Bravoure*, un petit bâtiment destiné comme batterie flottante à défendre les abords des rades et des passes. Il n'y a pas un autre bâtiment de ce nom dans la flotte. »

Christophe passa son mouchoir sur son front que mouillait une sueur froide, et retourna vers la boutique d'oiseaux.

Son regard troublé ne distinguait pas bien nettement les objets, et il cherchait Mandarine quand celle-ci lui saisit le bras et dit :

« Oh! Christophe, que vous avez été longtemps. Venez bien vite faire le punch de papa, avant qu'il arrive.

— Allons, dit-il, en abaissant son chapeau sur ses yeux. »

Il marchait vite, sa pipe éteinte entre ses dents. A l'hôtel, il demanda des renseignements sur les trains allant à Toulon.

« Les trains revenant, vous voulez dire, s'écria Brigitte, croyant qu'il se trompait. »

En ce moment, la caissière assise au comptoir dit :



Elle se mit à peser la poudre. (P. 213, col. 2.)

« On a demandé M. Christophe Gourec. N'est-ce pas vous, monsieur?

— C'est moi, madame.

— Il est arrivé une dépêche pour vous.

— Donnez, » dit Christophe.

Il prit le papier et lut :

« Venir immédiatement. Hôpital militaire, Toulon.

» Chirurgien-major. »

« Est-ce de papa la dépêche, demanda Brigitte.

— Oui, Mandarine, oui, il ne viendra pas. C'est nous qui irons le chercher.

— Quand?

— Madame, y a-t-il ce soir un train pour Toulon? redemanda Christophe.

— Non, monsieur, le dernier est parti il y a une demi-heure.

— Et demain matin?

— Demain matin, il y en a un à cinq heures dix.

— Nous prendrons celui-là. La femme de chambre peut-elle venir déshabiller mademoiselle?

— Je vais vous l'envoyer. Numéro 10, je crois?

— Oui, numéro 10. »

Et Christophe monta l'escalier à la suite de Brigitte que l'annonce du départ du lendemain avait un peu consolée.

« Et notre punch, mon pauvre Christophe, dit-elle, en entrant dans la chambre et en jetant un coup d'œil sur les citrons et sur le flacon de rhum que le prévoyant Christophe avait préparés. Si nous le faisions quand même, vous avez l'air tout enrhumé.

— Je suis, en effet, très enrhumé, mademoiselle, et un verre de punch me ferait certainement du bien. Je vais aller chercher de l'eau chaude. »

Il sortit.

Brigitte se mit à couper le citron en tranches et s'étonna de voir Maria, la jeune servante, arriver portant l'eau bouillante.

« Et Christophe, où donc est-il, demanda-t-elle.

— Il est en bas. il cause avec ces messieurs d'un grand accident dont tout Marseille parle. Il ne fait que tousser et il m'a dit qu'il ne monterait que quand ce serait prêt. »

Brigitte accéléra la confection du punch, et sitôt que les flammes bleues jaillirent du bol, elle députa Maria près du chef guetteur qui arriva toussant de plus belle.

« Eh bien! vous êtes encore plus enrhumé, dit Brigitte, vous parlez drôlement et vous avez les yeux rouges, voici de la tisane de marin, comme on disait à bord du *Celeste-Empire*. »

Plongeant la cuillère dans le liquide enflammé, elle porta un plein verre à Christophe, qui s'était assis, son chapeau enfoncé sur sa tête.

« Merci, dit-il, merci, ma petite Mandarine; ah! ce diable de rhume! »

Il but, tandis que Brigitte remplissait un tout petit verre.

« Je n'aime pas beaucoup ça; mais je veux porter un toast, dit-elle.

« A la santé de papa. » Et son petit verre alla choquer celui de Christophe qui, pour ne pas répondre à ce toast, avala une gorgée brûlante.

« Mademoiselle se couchera-t-elle bientôt, ou puis-je descendre, demanda la servante.

— Il faut se coucher, dit Christophe, demain le départ est à cinq heures. Allons, mademoiselle, bien vite, au lit bien vite, s'il vous plaît. »

Brigitte disparut dans l'alcôve, et la jeune femme de chambre la suivit avec la lumière.

« Oh! mais Christophe n'y voit plus, remarqua l'enfant.

— Ça ne fait rien, » dit Christophe.

Au bout de dix minutes, la femme de chambre sortit de l'alcôve avec la bougie allumée.

« Bonsoir Christophe, bonne nuit, dit la jolie voix de Brigitte.

— Bonne nuit, mademoiselle.

— Faut-il rester, demanda Maria?

— Non, c'est inutile, les enfants, ça dort tout de suite.

— Si ce monsieur ne revient pas ce soir, je pourrai demander à madame à venir encore garder mademoiselle.

— Je vous remercie; mais c'est inutile, je m'en charge.

— Vous allez rester là?

— Oui. »

La jeune fille aurait bien ajouté qu'elle trouvait la chambre trop élégante, le lit trop moelleux pour un pareil hôte; mais Christophe, avec son chapeau rabattu sur ses sourcils, lui inspirait de nouveau une certaine crainte. Elle jugea prudent de garder ses réflexions pour elle, et, déposant sans mot dire sur un meuble le bougeoir qu'elle tenait à la main, elle sortit.

Christophe ôta son chapeau et essuya cette sueur froide qui lui mouillait les tempes depuis cette nouvelle d'autant plus terrible qu'elle était encore enveloppée d'inconnu.

Cela fait, il s'approcha du bureau, l'ouvrit et fit l'inventaire de ce qui se trouvait dans les tiroirs. Au fond de l'un d'eux, il ramassa une certaine quantité de pièces d'or qu'il mit en rouleau et qu'il fit disparaître dans une de ses larges poches; il prit également deux enveloppes cachetées.

L'une portait cette souscription :

« États de service. »

L'autre : « Papiers de famille. »

Ayant ainsi vidé le bureau de tout ce qu'il contenait de précieux, il le ferma et, regardant les énormes caisses empilées dans un coin, il murmura :

« Celles-là resteront ici, il n'y a pas de danger qu'on les vole, elles sont trop lourdes. »

Cela fait, il alla vers l'alcôve, jeta un coup d'œil sur Mandarine qui dormait profondément, et se mit à marcher de long en large dans l'appartement. Quand il entendit sonner onze heures, il cueillit les coussins épars sur les fauteuils, les jeta sur le plus grand des canapés et s'étendit dessus tout de son long.

Pour le matelot habitué au hamac du navire, ce canapé formait un lit très douillet, et, la fatigue l'emportant bientôt sur l'angoisse qui étreignait l'âme du chef guetteur, il s'endormit.

L'inquiétude ne troubla pas le sommeil de Christophe, et cependant, chose inexplicable, elle le réveilla dès l'aube le lendemain matin. Il eut bien de la peine à venir à bout de Brigitte, qui dormait entre les bras de la servante qui l'habillait. Il se disait qu'un seul mot du danger que son père avait couru aurait été le moyen le plus puissant de l'arracher aux dernières langueurs du sommeil; mais il ne savait rien de précis, et n'avait d'autre preuve de l'accident que cette dépêche partie de l'hôpital de Toulon, et il voulait épargner la sensibilité de la petite fille. Grâce à ce départ machinal, en quelque sorte, il n'eut pas, d'ailleurs, à redouter ses questions. A peine installée dans le wagon, elle se rendormit au grand soulagement de Christophe. L'événement de la veille faisait tout le sujet des conversations, la stupeur se peignait sur tous les visages; il y en avait qui disaient que pas un homme n'avait échappé au désastre, et qu'on n'avait recueilli que des cadavres.

Christophe écoutait tout cela en pâlissant; puis, pour se redonner de l'espoir, il relisait la dépêche et murmurait :

« Les cadavres ne parlent pas. Si le commandant avait été noyé, il n'aurait pas donné son nom ni son adresse. Il est vivant: Ces gens-là sont des farceurs, ils arrangent les nouvelles à leur façon pour faire peur au pauvre monde. »

Néanmoins, à mesure qu'on approchait de Toulon, il sentait son angoisse grandir, et quand Brigitte se réveilla et lui demanda :

« Sommes-nous arrivés? »

Il pensa qu'il était prudent de préparer la petite fille et de lui apprendre que son père était malade. Mais en regardant ce visage gracieux, épanoui après le sommeil, comme une fleur après la rosée, il recula devant la confidence qu'il s'apprêtait à faire.

« Bah! elle saura la vérité assez tôt, dit-il, et puis, à l'hôpital, il y a des sœurs qui sauront lui accommoder cela. Moi, je l'inquiéterais, je lui en dirais trop et, ma foi, au fond, je ne sais rien. »

D'après ce dernier raisonnement, Brigitte débarqua à Toulon sans que sa sérénité fût troublée et prit avec Christophe le chemin de l'hôpital militaire, le cœur tout ému par l'attente et même, hélas! par la joie.

Un mouvement inusité se faisait remarquer dans les rues. La ville était encore sous l'impression de la catastrophe de la veille. Ils rencontrèrent des gens qui semblaient en proie à la plus vive douleur.

L'hôpital était encombré.

« Pourquoi papa est-il venu ici, demanda tout à coup Brigitte, avec un regard triste? comme c'est laid un hôpital; pourquoi n'est-il pas descendu à l'hôtel? »

Christophe était devenu muet, il lui tardait, cependant, de connaître la terrible vérité, et néanmoins il n'osait interroger personne. Il arrêta au passage une sœur de charité qui passait et se penchant à son oreille.

« Ma sœur, dit-il, le père de cette pauvre petite

que vous voyez était hier sur la *Bravoure*. Elle ne sait rien. Voulez-vous vous en charger pendant que je vais aux renseignements?

— Certainement! je l'emmène à la pharmacie, vous l'y retrouverez, répondit la sœur.

— Allez un peu avec ma sœur, ma petite Mandarine, dit Christophe. Il y a trop de monde par ici, c'est un tumulte. Je vais savoir où se trouve le commandant. »

Et mettant la petite main de Brigitte dans celle de la sœur, il s'éloigna.

« Je ne sais pas ce qu'a Christophe, il est tout drôle depuis hier, dit la petite fille, dont les yeux se remplirent de larmes, je voudrais bien voir papa, s'il est ici.

— Comment s'appelle-t-il, demanda la sœur tout en l'entraînant.

— Le commandant Germain Langallon.

— Ce nom ne se trouve point parmi ceux des officiers de la *Bravoure*, dit la sœur.

— Oh! papa était allé seulement pour voir le bâtiment.

— Vous êtes sûre qu'il y était hier?

— J'en suis sûre, » répondit la petite Mandarine.

La sœur pressa involontairement la petite main placée dans la sienne, et ouvrit une porte sur laquelle était écrit le mot :

« Pharmacie. »

Le vaste appartement meublé d'étagères sur lesquels s'alignaient des bocaux de toute grandeur et de toute couleur, était vide en ce moment. La sœur fit asseoir Brigitte, et se mit à peser de la poudre blanche dans de jolies balances de cuivre, un vrai joujou. La poudre pesée, elle la renferma adroitement dans de petits papiers qu'elle plia en carrés. Elle prenait la plume pour écrire sur les paquets le nom de cette poudre bienfaisante, quand la porte de la pharmacie s'ouvrit devant un garçon de salle qui s'effaçant dit :

« C'est ici. »

Christophe entra. Il était très pâle. Il savait tout, hélas! Il savait que le commandant avait fait comme beaucoup d'autres et s'était jeté à l'eau, au moment où le malheureux navire avait sombré. Excellent nageur il se serait très probablement sauvé. Malheureusement sa tête avait heurté le débris d'un mât ou un angle de rocher, et il avait reçu cette mortelle blessure au moment même où une embarcation arrivait pour le recueillir. Porté à l'hôpital, il avait pu donner l'adresse de Christophe et recevoir les secours religieux, ceux de la science avaient été déclarés impuissants. Il vivait encore, mais son existence n'était plus qu'un problème.

« Ma sœur, avez-vous dit quelque chose à l'enfant? » demanda Christophe d'une voix si rauque que Brigitte s'écria :

« Oh! Christophe, pourquoi grondez-vous ma sœur.



Il leva la main droite. (P. 214, col. 2.)

— Monsieur, je ne savais rien, répondit doucement la religieuse.

— Eh bien! voilà, il n'y a pas un instant à perdre. Le commandant est indisposé, c'est-à-dire, très malade; nom de nom! Mademoiselle Brigitte, ma petite Mandarine, il faut venir le voir.

— Il est malade? s'écria Brigitte.

— Oh! assez, très malade. Allons, venez. »

Tenant Brigitte par la main, suivie par Christophe, la sœur traversa plusieurs salles, et finalement ouvrant une porte, elle dit :

« Voici la salle Sainte-Marie.

— Venez, ma sœur, venez jusqu'au bout, dit Christophe, avec effort, ayez la charité de venir pour la petite jusqu'au numéro 42. »

Précédant cette fois la religieuse, il marcha jusqu'à l'angle de la grande salle, et s'arrêta devant le lit 42, où agonisait le commandant Langallon.

« Ma sœur, un instant, » dit-il. Et se détournant il se plaça de manière à cacher le lit à Brigitte, et ajouta tout bas :

« Avez-vous dit à mademoiselle que son papa a été blessé à la tête?

— Non! répondit doucement la sœur, je vous l'ai déjà dit, je ne le savais pas.

— Il a été blessé, répéta Brigitte, que tous ces délais commençaient à inquiéter horriblement.

— Oui, dame! c'est comme ça, en nageant, on ne sait pas ce qu'on trouve. »

Brigitte baissa la tête et dit en sanglotant :

« Où est-il?

— Nous allons le voir; mais si vous pleurez devant lui, cela fera saigner sa blessure.

— Je ne pleurerai pas, dit Brigitte en s'essuyant les yeux.

— C'est bien! marchons, c'est tout près. »

Le commandant Langallon était assis plutôt que couché, et une pile d'oreillers soutenaient sa tête enveloppée de linges teints de pourpre sur la tempe droite.

La sœur qui veillait à ce lit de douleur s'écarta en apercevant cette petite fille en pleurs.

« Christophe, je veux embrasser papa, » sanglota Brigitte.

Christophe se baissa, la prit dans ses bras et la pauvre petite posa ses lèvres sur la joue livide du blessé.

Il sentit cette caresse, il sentit la pluie tiède qui roulait sur son visage, ses yeux s'ouvrirent tout grands. Hélas! hélas! le regard si plein d'intelligence la veille encore, le regard pénétrant et si lumineux n'était plus qu'une de ces lueurs indécises s'élevant parfois du sein de la nuit. Il reconnut sa fille et Christophe, et quelque chose comme un sourire adoucit le pli rigide de ses lèvres. Son regard, dernière étincelle visible jaillissant de l'âme immortelle, s'attacha d'abord sur l'enfant, puis monta vers Christophe avec une indicible expression de prière.

« Ma petite fille, » murmura-t-il.

Christophe reprit Brigitte et l'assit sur son bras gauche. « Voici mon commandant, » dit-il.

Le mourant avait refermé les yeux; mais ses lèvres remuaient.

« Mandarine... Seule! bégaya-t-il.

— Et moi donc, mon commandant, » cria Christophe d'une voix éclatante.

Le mourant le regarda fixement.

« Protège-la, » dit-il.

Christophe leva la main droite par un geste solennel :

« Soyez tranquille, mon commandant. »

Un sourire fut la réponse du mourant; puis il parut inquiet, et deux mots sortirent péniblement de ses lèvres.

« Le portefeuille. »

Christophe se détourna vers la sœur qui était de garde, et l'interrogea du regard.

« A son arrivée à l'hôpital, dit-elle, il est demeuré très longtemps sans connaissance. Quand il a repris ses sens, il a prononcé le nom de sa fille, Brigitte, je crois, avec un autre nom assez bizarre; puis il a donné votre adresse et a demandé son portefeuille. Alors est survenue une nouvelle syncope après laquelle il a été tout occupé de ses devoirs religieux; néanmoins il a redemandé le portefeuille.

— Eh bien! ce portefeuille, ma sœur?

— Je n'en ai point entendu parler. Les habits qu'on lui a retirés sont encore dans le vestiaire à son numéro; mais ils ont dû être inspectés. Il faudrait parler à l'économe.

— J'y vais, ma sœur. Tenez l'enfant, s'il vous plaît, pour qu'il la voie bien, c'est sa dernière consolation. »

Il plaça la petite fille dans les bras de la sœur, sans remarquer que celle-ci pliait sous le fardeau, et se penchant sur le malade :

« Je vais chercher votre portefeuille, » prononça-t-il. Quelques instants plus tard le pas de Christophe se faisait entendre au bas de l'immense salle.

L'expression inquiète qui se peignait sur le visage de l'agonisant, en apercevant Christophe, se changea en une expression radieuse quand celui-ci, se courbant sur le lit, dit :

« Trouvé, mon commandant.

— Montre-le-moi.

— Vous voulez le voir?

— Oui.

— Je vais le chercher. »

Christophe se détourna vers la sœur, et parlant très bas :

« Que Dieu me pardonne mon mensonge, dit-il; ma sœur, le portefeuille du commandant qui contenait sa fortune n'a pas été retrouvé. Est-il tombé à la mer? Le lui a-t-on volé pendant qu'il était évanoui sur des rochers? Personne ne saurait le dire. Il veut le voir. Comment faire? Si j'en empruntais un. Les mourants ont la vue trouble, il s'y tromperait.

— Dans tous les cas, hâtez-vous, dit la sœur en

jetant un coup d'œil sur le malade, la mort vient. » Christophe se détourna vers le lit.

« Je vais chercher le portefeuille qui est à l'économat, » cria-t-il.

Et il se sauva.

« Ma sœur, la main de papa devient comme de la glace, » s'écria Brigitte.

La sœur s'approcha.

« Embrassez votre père, mon enfant, dit-elle, et prononcez une dernière fois à son oreille le nom sauveur de Jésus. »

La petite fille obéit.

Le mourant ouvrit les yeux, répéta le nom sacré et ébaucha un dernier sourire, qui se fixa soudain sur ses lèvres.

Brigitte tomba à genoux et se remit à sangloter tout haut. Tout à coup la voix de Christophe s'éleva près d'elle.

« Mademoiselle, ça fait mal de vous entendre, ne pleurez pas comme ça. »

Elle se détourna, et, se jetant au cou de Christophe agenouillé, la tête découverte :

« Oh! Christophe, puisqu'il ne m'entend plus, laissez-moi pleurer maintenant, sanglota-t-elle.

— Ma sœur, où vais-je conduire l'enfant, dit le pauvre homme qui n'en pouvait plus.

— Voici l'adresse de la communauté, dit la sœur qui s'était relevée et avait rapidement écrit sur son calepin. J'ajoute un mot sur la petite, mes sœurs s'en occuperont au moins ce soir, mon bon monsieur.

— Merci, ma sœur. Ah! ce que c'est que la vie et ses malheurs. Voilà cette petite qui avant-hier avait un bon père et une grosse fortune, et qui ce matin n'a plus rien, rien de rien.

— La fortune se retrouvera peut-être.

— Je vais encore voir à ça; mais on n'a rien trouvé sur lui. Avant tout, il faut que je mette la petite chez les sœurs, je ne pourrais la laisser seule dans une auberge. »

Et il suivit la sœur qui emmenait Brigitte.

A la porte, il se détourna, ses yeux se fixèrent sur le visage calme du mort, et portant la main à sa tempe droite :

« Adieu! mon commandant, cria-t-il, votre traversée à vous est finie, ne nous oubliez pas là-haut. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



L'EAU-DE-VIE

On attribue ordinairement la découverte de l'alcool ou esprit-de-vin à Arnaud de Villeneuve, médecin qui vivait à la fin du treizième siècle. Il est plus probable que l'usage de la distillation vient des Arabes, et le nom même d'alcool est emprunté à leur langue. Mais Arnaud de Villeneuve est le premier qui ait parlé clairement de l'eau-de-vie. Dans son *Traité sur la conservation de la jeunesse*, il s'exprime ainsi : « Qui croirait que du vin l'on peut tirer une liqueur qui demande des procédés tout différents, et qui n'a ni sa couleur, ni sa nature, ni ses effets! Cette eau est l'eau de vin, quelques-uns l'appellent eau-de-vie, et ce nom lui convient, puisqu'elle fait vivre plus longtemps. Déjà on commence à connaître ses vertus; elle prolonge la santé, dissipe les humeurs superflues, ranime le cœur, conserve la jeunesse. » Ainsi l'eau de-vie était regardée comme une panacée; on en frottait les membres pour leur rendre la vigueur. En 1387, elle fut fatale à Charles le Mauvais, roi de Navarre. On enveloppait son corps d'un drap trempé d'eau-de-vie pour lui rendre la chaleur naturelle. Le domestique qui avait cousu ce drap, n'ayant pas de ciseaux pour couper le fil, en approcha une bougie; aussitôt le drap imbibé d'eau-de-vie s'enflamma, et le roi de Navarre périt d'une mort affreuse.

Cette liqueur, considérée comme remède, fut longtemps vendue exclusivement par les apothicaires; mais lorsqu'en 1514 Louis XII eut réuni en corporation les vinaigriers, il leur accorda le monopole de la distillation de l'eau-de-vie et de l'esprit-de-vin. Dans la suite, les distillateurs furent séparés des vinaigriers, et formèrent une corporation spéciale. Ce fut vers le milieu du seizième siècle qu'eut lieu ce changement; on doit en conclure que l'usage de l'eau-de-vie devenait plus commun. Les médecins de l'époque en faisaient toujours le plus grand éloge. Au siècle suivant, on voit s'introduire à Paris un usage qui est devenu funeste, c'est celui de vendre en détail de l'eau-de-vie au peuple. On nomma placiers ces marchands en détail, qui s'établissaient aux principaux carrefours et places publiques. Un arrêt du Parlement du 20 janvier 1678 leur permit d'étaler dans les rues des tables et escabeaux, et d'y vendre de l'eau-de-vie et des fruits confits à l'eau-de-vie. Les limonadiers réclamèrent, et un autre arrêt, rendu le 1er juillet 1678, défendit aux pauvres vendeurs d'eau-de-vie, suivant les termes du Parlement, de mêler du sucre ou autres liqueurs dans les noix et cerises confites qu'ils vendaient. Dès la fin du dix-septième siècle, les eaux-de-vie de Nantes, de Cognac, d'Orléans et de la Rochelle étaient très estimées. Depuis cette époque, la réputation des eaux-de-vie françaises, et principalement de celles de la Rochelle, Cognac, Bordeaux, Bayonne, Cette,

n'a fait que s'accroître, et elles sont devenues une branche importante de commerce. Lorsqu'en 1670 les Hollandais voulurent se venger des tarifs de Colbert, ils prohibèrent entièrement l'importation des eaux-de-vie françaises. Le commerce ne se borna pas à extraire l'eau-de-vie du vin; on obtint par la distillation des eaux-de-vie tirées du marc de raisin, du cidre de Normandie et même du grain. De leur côté, les colonies, en soumettant à la fermentation le sirop des cannes à sucre, en tirèrent une espèce d'eau-de-vie appelée *taffiat*. Les provinces viticoles, qui fournissaient principalement les eaux-de-vie, s'inquiétèrent de ces nouveaux produits, et obtinrent en 1713 une ordonnance qui en interdisait la circulation dans tout le royaume. Les eaux-de-vie de Normandie et de Bretagne devaient être consommées dans ces provinces ou exportées aux colonies. Ces prohibitions ont disparu avec l'ancienne monarchie. Les contrées viticoles n'ont pas souffert de leur suppression; elles ont au contraire étendu leurs relations commerciales, grâce à la supériorité de leurs produits. On fabrique dans le nord de la France et en Hollande une espèce d'eau-de-vie faite avec de la faune de seigle et de l'orge qu'on laisse fermenter dans l'eau, et qu'on distille avec des baies de genièvre. Elle en a pris le nom de *genièvre*.

LE

CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN

Où est il le temps où le Tell s'arrêtait à Blidah dans la croyance universelle des Français, de ceux du moins qui connaissaient le nom de Blidah et qui avaient ouï parler du Tell; où les 211 000 hectares de la Métidja exhalaient la mort; où dans les cafés de Boufarik la « consommation » la plus jouée était le sulfate de quinine? La Métidja est la plaine d'alluvions qui va des Sahels de Coléa et d'Alger jusqu'au pied de l'Atlas. « Quand nous commençâmes d'y planter des colonies, dit M. Onésime Reclus, c'était un lieu d'exhalaisons néfastes. Pendant vingt ans la mort sortit de ses marais, de ses ruisseaux bordés de lauriers-roses, de ses champs sournois qui promettaient l'abondance. Elle mérita le nom de « cimetière des Européens », avant de prendre celui de « jardin d'Alger ». Boufarik, sa ville centrale, fut longtemps pleine de moribonds; il y eut des années où le cinquième de ses pionniers quitta l'hôpital pour le champ du dernier repos. Aujourd'hui la plaine sinistre est salubre comme une vallée française; Boufarik, où, dit le proverbe arabe, la corneille elle-même ne pouvait durer, est une cité coquette, une oasis d'ombre, un opulent verger. Dans une campagne enflammée, dans un air gorgé de miasmes, sur un sol de pourriture et d'eau stagnante, trente ou quarante années ont mis le jardin d'abondance à la place de la baraque des fiévreux et du dortoir des agonisants, et Boufarik serait la reine de la Metidja sans Blidah la Voluptueuse, Blidah la Mère des oranges. »

Le Tell, c'est la terre de labour, la zone des pluies régulières et des cultures. Grâce à l'héroïsme de nos soldats nous avons conquis l'Algérie, et nous savons aujourd'hui que le Tell comprend toute la montagne de l'Afrique du Nord.

Notre territoire, puissamment adossé à l'Atlas, s'étend du Maroc à la Tunisie, et développe au long des flots bleus de la Méditerranée une côte d'un millier de kilomètres. Depuis que l'on travaille sérieusement à la colonisation, on s'est préoccupé de la difficulté des communications et de l'établissement d'un réseau ferré. Les lignes de ce réseau étaient faciles à tracer: les unes, courant du nord au sud, devaient relier les principaux points de l'intérieur aux ports du littoral, tandis qu'une ligne unique primitive, servant de base à tout le développement à venir et courant de l'est à l'ouest en longeant la côte, relierait entre eux les trois chefs-lieux de nos provinces. Cette ligne côtière, encore inachevée, part d'Oran et doit aboutir à Tunis. Les tronçons terminés sont, de l'ouest à l'est, celui d'Oran à Alger par Orléansville, Milianah et Blidah, et celui de Sétif à Bône par Constantine et Guelma. Nous savons déjà que le chemin de fer de Tunis par la vallée de la Medjerda doit se raccorder à cette ligne à la station de Duvivier. Entre ces deux sections, d'Alger à Sétif, il y a encore une lacune.

Les petites lignes qui partent d'un port du littoral vers un point de l'intérieur sont, à l'ouest d'Alger, celles d'Oran à Sidi-bel-Abbès, et d'Arzeu, qui est un port, à Saïda sur la « mer d'Alfa » par Mascara; puis, à l'orient d'Alger, celles de Philippeville à Constantine, et de Bône à Souk-Harras. Toutes ces lignes ne pénètrent que peu profondément dans l'intérieur.

Au midi de la montagne s'étend le désert; mais, depuis le jour où le peintre Eugène Fromentin se rendait péniblement à Laghouat et à Aïn-Madhi, nous nous sommes familiarisés avec le Pays de la Soif. M. Louis Say a pu faire dans son tilbury les 700 kilomètres qui séparent Alger de Ouargla. El-Goléa, au sud-ouest de Ouargla, est le point le plus méridional que nous occupions actuellement dans la région des dunes de sable, appelée el Erg ou Areg. Le général de Galliffet y a fait son entrée le 1er janvier 1873. Plus au midi encore, on s'est longtemps imaginé qu'il n'y avait plus que l'infranchissable aridité. Enfin, après une trop longue inaction, il semble qu'on veuille aujourd'hui voir l'au delà.

A la place de l'ancienne tache blanche qui de la côte de l'Atlantique jusqu'à la vallée du Nil portait autrefois sur nos cartes le nom de Sahara, et que nous nous représentions naïvement comme une immense plaine horizontale, une mer infinie de



L'oasis de Ouargla. (P. 218, col. 2.)

sables brûlants, s'étend une vaste région diversifiée dans son aspect, où se creusent des lagunes saumâtres, des bas-fonds salés, des lacs dans lesquels vit le crocodile, où se dressent ici des collines sableuses dont le reboisement arrêterait la marche, là des cimes, blanches de neige pendant au moins quatre mois de l'année. Le centre de cette région s'appelle le Hoggar ou Ahhaggar. Ce plateau est à la fois le château fort et le château d'eau du Grand Désert. Qui l'occupe est maître du Sahara. Les ruisseaux n'y tarissent pas, l'air est salubre, propice à la race blanche; les Touaregs qui l'habitent n'ont avec le nègre aucune parenté.

Le Hoggar doit tôt ou tard appartenir au peuple qui colonise l'Algérie. Rien n'est plus remarquable que sa situation au cœur du désert, si ce n'est les veines d'eau qui le relient à notre territoire.

De l'extrémité occidentale du bassin des Chotts algéro-tunisiens, qui occupent le fond d'une dépression au sud de la Tunisie et de la province de Constantine au-dessous du niveau de la Méditerranée, part une vallée aujourd'hui desséchée, qui porte le nom d'Oued-Rir ou Righ jusqu'à Touggourt et, en amont de cette oasis, le nom d'Oued-Igharghar. Ces oueds sont, comme le dit un jeu de mots célèbre, des ueds, c'est-à-dire des oueds sans o (sans eau). L'Igharghar n'en est pas moins une des lignes d'eau du désert, une sorte de fleuve souterrain. L'eau y coule invisible à diverses profondeurs, et il suffit d'un forage pour l'amener au jour. C'est ainsi que depuis 1856 nous avons abreuvé les oasis de l'Oued-Rir par des fontaines ou des puits jaillissants qui donnent 20, 30, 60 et jusqu'à 80 litres par seconde. Or, cette ligne d'eau, l'Igharghar, vient du cœur du Sahara. La ride qu'elle trace dans le désert va du sud au nord, presque sans détours. En remontant le cours de l'oued, on franchit d'abord les Areg qui sont le Sahara des dunes sableuses, puis la Hamâda qui est le Sahara pierreux, et l'on atteint enfin le massif élevé du Hoggar. Nous tenons l'une des extrémités de la vallée. Nous aurons l'autre.

Touggourt, la capitale de nos oasis de l'Oued-Rir, occupe d'ailleurs une position exceptionnellement importante. Elle tient la route du Hoggar; elle tient de plus celle du Touat. Le Touat est un ensemble d'oasis qui nominalement relèvent du Maroc, qui au fond sont absolument indépendantes et qui, fatalement et prochainement, seront annexées à notre territoire. Le Touat confine immédiatement au sud de la province d'Oran, tandis qu'un désert le sépare absolument du Maroc. Or, comme l'Igharghar mène au Hoggar, de même l'Oued-Mia mène au Touat, et, comme l'Igharghar, l'oued-Mia part de Touggourt.

A près de 150 kilomètres en droite ligne au sud-sud-ouest de Touggourt, à 700 kilomètres au sud-sud-est d'Alger, l'Oued-Mia passe à Ouargla, oasis de 500 000 palmiers. « Ouargla, dit M. Onésime Reclus, fut « une reine du Sahara », reine modeste, mais non tout à fait pauvre. On vendait sur son marché des noirs amenés, à chaudes journées, du lointain Soudan, et des oueds vifs coulaient dans son fertile bas-fond. Cet éclat n'est plus; les caravanes d'esclaves ont abandonné le chemin d'Ouargla, et l'oasis a vu ses ruisseaux taris sur le sol (et non pas au-dessous). Non que les monts aient perdu leur chair, il y a des siècles qu'ils n'ont ni terre, ni forêt, ni gazon diapré d'eau stillante. Si les canaux, fils des fontaines, ont cessé d'arroser les dattiers d'Ouargla, si dans tant de vallées du Sahara peuplées jadis, il n'y a qu'un sol d'airain sous un ciel de plomb, entre les rocs réverbérants d'un cirque de djebels décharnés, c'est que dans la folie furieuse de leurs guerres, les Nomades ont comblé les sources qui daignaient quitter l'obscurité des cavernes pour le jour éclatant du plus brûlant de tous les déserts. Ils n'éteignent pas seulement les sources, ils détruisent aussi les puits, et de haine en haine, de vengeance en vengeance, les oasis meurent faute d'un aïn, d'un oued, d'un puits, d'une séguia. »

Malgré sa décadence, les 500 000 palmiers d'Ouargla lui font encore une belle couronne, grâce aux eaux souterraines de l'Oued-Mia venues des hauteurs du Touat.

Au sud de notre territoire algérien se trouvent donc deux lignes d'eau qui nous conduisent l'une au centre du Sahara, du côté du Pays des Noirs, l'autre vers le sud-ouest dans la direction de notre colonie du Sénégal.

Quoi de plus naturel que de penser à réunir par un chemin de fer notre Sénégal à notre Algérie et l'un et l'autre à cette Nigritie ou Pays des Noirs, la région la plus riche de l'Afrique, où vit une population de cent millions d'hommes et où l'Angleterre et l'Allemagne convoitent l'honneur de nous devancer! Les explorateurs ont déjà entrepris dans ce but mainte expédition; les habitants de la province d'Oran, la plus européanisée de nos trois provinces, ont fait et font encore des souscriptions pour les études du chemin de fer transsaharien; le gouvernement sort enfin de l'inaction: il vient, le 13 juillet dernier, d'instituer une commission pour étudier la mise en communication, par voie ferrée, de l'Algérie et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan.

La ligne ferrée dont il s'agit n'aurait guère que 2000 kilomètres. Les Américains ont relié New-York à San Francisco en quelques années et l'espace qui sépare les deux côtes des États-Unis est d'environ 6000 kilomètres.

Mais, qu'on ne l'oublie pas, si l'on ne veut pas bâtir sur le sable, la première chose à faire c'est de s'emparer du Touat ou du Hoggar ou mieux de l'un et de l'autre et de nous assurer ainsi la possession du Sahara. Que la ligne projetée parte d'Oran, d'Alger, de Philippeville, qu'elle passe par Touggourt, par Ouargla ou par El-Goléa, qu'elle aboutisse d'abord à la boucle du Niger où est située la ville de Tombouctou, puis à Saint-Louis de Sénégal d'un

côté et au lac Tchad de l'autre, toujours et de tous les côtés le Touat et le Hoggar se rencontrent sur la route. Aussi croyons-nous le moment venu d'accroître à la fois notre activité coloniale et le champ sur lequel elle peut s'exercer.

Paul Pelet.

LES VERTUS DU ROI

Dans un royaume fort loin d'ici vivait autrefois le peuple le plus mécontent de la terre. Là, chacun se plaignait, les uns de la pauvreté, les autres des richesses, ceux-là des affaires, ceux ci des impôts et tous s'accordaient à faire remonter au roi la responsabilité de leurs misères particulières. Les fées, pour mettre fin à ce concert de récriminations, firent à l'héritier présomptif qui venait de naître le don de sept vertus. Elles inspirèrent au cœur et à l'esprit du royal enfant l'amour de la vertu, de la justice. Il eut encore le courage, la prudence, la sagesse, la tempérance et la piété.

Un prince fut-il jamais ainsi favorisé? Celui-là, sans doute, devait porter bien haut la gloire de son nom, la grandeur de ses États. Dès lors, il sembla au peuple impatient que le roi régnant retardait l'avènement de son fils. Ne devait-il pas se hâter de mourir, de laisser la place à plus digne que lui?

Quand enfin l'heureux prince arriva au pouvoir, les flatteurs l'élevèrent aux nues et, en attendant qu'il fît des merveilles, les journaux célébrèrent ses louanges. Lui, de son côté, pour justifier l'enthousiasme unanime, se demandait comment concilier le bonheur de son peuple et sa gloire personnelle. Des sénateurs et des députés furent invités à lui définir les aspirations de son pays et à lui tracer une ligne de conduite. Chacun s'empressa de donner son avis, mais le roi s'aperçut, après six mois de discussion, qu'il ne tirerait jamais rien de tant de conseillers et qu'il ne s'accorderait jamais avec eux.

Comme le prince était jeune, comme il se sentait vaillant, il voulut, à l'exemple des règnes qui commencent, avoir « sa guerre », une guerre juste avec le bon droit pour lui. Il attaqua le plus puissant de ses voisins qui s'était emparé jadis d'une partie du royaume; mais, battu après des prodiges de valeur, il dut consacrer sa prudence à maintenir l'onéreux traité de paix imposé par son vainqueur.

Ce début malheureux l'attrista sans le décourager. Le renom de Justicier le séduisit. Au tribunal, il expédia avec impartialité les causes les plus obscures; la veuve et l'orphelin eurent un appui et les chicaneurs et les avocats retors furent désarmés par sa justice droite et lumineuse... Néanmoins il se trouva encore des mécontents; mais lorsque, défenseur zélé et éclairé de la religion, on le vit allier la grandeur de l'autel avec la majesté du trône, les hommes de bien dirent leur règne arrivé par un prince qui ne s'abandonnait pas aux plaisirs. Chacun tendit à la sagesse ou tous au moins à la gravité. Bientôt on exagéra la vertu; on affecta en public, par conviction ou par hypocrisie, des mœurs austères, et plus on approcha de l'ennui, plus on se réputa vertueux. Cela ne devait pas durer et le peuple qui a plus de défauts que ses gouvernants et qui ne riait plus, se plaignit de nouveau; la reine même se trouva malheureuse d'avoir un mari aussi parfait.

Nous ne dirons pas comment le prince exerça ses vertus l'une après l'autre; au bout du compte, sur sept de ses sujets, il en restait toujours six de mécontents. Il essaya ensuite de pratiquer ses dons régulièrement, et de donner, tour à tour, à chacun d'eux un jour de la semaine; mais, outre qu'il allait parfois à la chasse le jour de la justice, on osa dire que ses vertus tournaient comme le calendrier! Que devait-il donc faire? Dans ses perplexités, il demanda aux fées le pouvoir de transmettre à volonté leurs dons à ses ministres; il aurait ainsi le bénéfice de ses vertus sans en avoir les fatigues! Cela lui fut accordé et l'heureux prince ne garda pour lui que la tempérence.

Hélas! le dernier essai ne réussit pas mieux que les précédents. Le ministre de la guerre n'avait le courage, celui de l'intérieur la prudence, celui des cultes la piété, que pour se disputer entre eux avec d'autant plus d'obstination qu'ils étaient sûrs de leur vertu et qu'ils se croyaient autant de droits l'un que l'autre au premier rang. Déjà ils menaçaient le trône de leur usurpation, lorsque le roi, trouvant trop ardu l'emploi de sept vertus, abdiqua et se retira avec ses dons à la campagne où il fut le meilleur voisin du monde.

Ch. Schiffer.

ROBERT DARNETAL [1]

X

C'était un dimanche, un de ces radieux dimanches d'été, durant lesquels, libres, ma mère et moi, nous avions l'habitude d'aller ensemble passer aux Petites-Dalles quelques heures de l'après-midi. Entre le château et la mer, on parcourt une route agreste creusée dans la falaise, entre les prairies bordées de hêtres. Je savais en quel endroit une bande de rossignols venait, chaque printemps, élire domicile; c'était un bosquet frais et parfumé, au fond duquel une source chantait doucement, en tombant d'un rocher peu élevé pour se perdre ensuite dans les terres, sous les gazons. Presque tou-

1. Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187 et 202.

jours nous y faisions une halte, regardant défiler et saluant tous ceux qui du village y venaient en promenade. Après un court repos, nous nous remettions en chemin, et nous arrivions ainsi, presque sans nous en apercevoir, au bord de la mer.

Ce jour-là, tout semblait nous sourire dans le ciel et sur l'eau. La mer paisible et transparente déroulait, toute bleue, jusqu'au fond de l'horizon, bleu comme elle, la nappe étincelante de ses flots. Quelques voiles blanches, comme des ailes d'oiseaux gigantesques, découpaient sur l'immensité leur tremblante silhouette, voiles de bateaux de pêche, sortis du port de Féeamp à la faveur d'un beau temps. A droite et à gauche de la plage, les falaises aux teintes crayeuses, coupées à pic sur le rivage étroit, déroulaient leurs déchirures profondes. A leur sommet, on apercevait un pâtre entouré de moutons ou de vaches qui broutaient l'herbe fraîche, au bord de l'abîme. Sur nos têtes, resplendissait un chaud soleil dont les brises marines tempéraient les ardeurs. Ce spectacle que je vais encore admirer souvent, me charmait, et, tandis que ma mère, assise au milieu d'un groupe de gens des Petites-Dalles, prenait aux entretiens une part active, couché sur les galets, j'admirais la beauté de ce paysage grandiose qui parlait à mon âme de Dieu et de l'infini.



Il s'approcha de Mlle Rénée (P. 220, col. 2.

Tout à coup, au-dessus de ma tête, sur la route, j'entendis un bruit qui m'était bien connu, le bruit des grelots que portaient au cou les petits chevaux que Mlle Rénée attelait à sa voiture et qu'elle conduisait elle-même. C'est ainsi qu'elle s'annonçait partout où elle allait. Je me levai pour courir à sa rencontre. Mais, comme j'avais un assez long chemin à parcourir, elle fut sur la plage quand je m'y trouvais encore. Je la vis descendre l'escalier de notre terrasse, coiffée d'un chapeau de paille à larges bords surmonté d'une longue plume noire, vêtue d'une robe en toile rose, véritable tenue printanière qui contrastait étrangement avec l'expression de tristesse, imprimée sur son visage depuis le jour où son frère était parti subitement.

En la voyant, les braves gens, qui goûtaient, à mon exemple, le repos sur le galet, se découvrirent et la saluèrent. Elle répondit à leur salut d'un air enjoué quoiqu'un peu grave encore; puis, elle alla s'asseoir au rebord d'une barque attachée sur le sable. Je me plaçai à côté d'elle, tandis que quelques notables du hameau venaient prendre de ses nouvelles.

« M. de Champernon ne vous a pas accompagnée? lui demandai-je.

— Il en a été empêché par une visite qui s'est annoncée au moment où nous allions monter en voiture. Je voulais l'attendre, mais il m'a fait dire de partir seul, le visiteur qu'il allait recevoir ayant à l'entretenir, à ce qu'il paraît, d'affaires importantes et graves.

— Le connaissez-vous, ce visiteur, mademoiselle?

— Sa personne et son nom me sont étrangers. »

J'étais si loin de la vérité que je n'attachai aucune importance à cette explication très simple et très naturelle. Mademoiselle Rénée ne semblait pas davantage se préoccuper de la visite que recevait son père en ce moment. Elle me quitta sans rien ajouter à ce qu'elle venait de me dire pour aller causer quelques instants avec ma mère et avec ceux des habitants de la commune réunis en ce moment sur le galet et qu'elle connaissait. Puis, elle me proposa de gravir avec elle la plus haute des deux falaises qui s'élèvent de chaque côté de la plage. J'acceptai, et nous allions nous mettre en route quand je vis près de nous un des domestiques du château. Cet homme était suant, rouge, quelque peu essoufflé. Il s'approcha de Mlle Rénée et lui dit à demi-voix, assez haut cependant pour que je l'entendisse.

« Monsieur prie mademoiselle de rentrer au château sans retard. Il est nécessaire qu'il lui parle sur le champ.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle un peu émue par l'air et le ton du messager.

— Rien que je sache, mademoiselle.

— J'ai laissé mon père seul avec un inconnu. Cet inconnu est-il parti?

— Il est parti, oui, mademoiselle, et c'est après son départ que monsieur m'a chargé de venir chercher mademoiselle.

— Que se passe-t-il? » murmura-t-elle de nouveau, s'adressant cette question à elle-même; puis elle me dit: « Au revoir! Robert. »

Mais le domestique m'avait fait un signe que je compris.

« Je rentrerai avec vous, mademoiselle, demandai-je, si vous voulez bien me le permettre. »

Elle fit un geste d'acquiescement et se mit à marcher devant moi, silencieuse et préoccupée. Le domestique put alors me parler sans qu'elle s'en aperçût.

« Monsieur a reçu des nouvelles de Paris, me dit-il; elles lui ont été apportées par l'étranger qui est venu tout à l'heure au château; et, il paraît que M. Adrien a été victime d'un grave accident.

— Il est mort? demandai-je effrayé.

— Je l'ignore; mais l'air désolé avec lequel son père m'a donné l'ordre de venir ici me fait craindre un malheur. »

Je devais être bien défait en ce moment, car, Mlle Rénée s'étant retournée en ce moment, s'écria :

« Qu'as-tu Robert? on dirait que tu trembles. Crains-tu donc d'apprendre quelque mauvaise nouvelle en rentrant au château?

— Nullement, mademoiselle, je vous affirme que je ne tremble pas. Voyez plutôt. »

Je m'efforçais de sourire.

Elle monta en voiture; au moment de prendre place à côté d'elle, j'eus assez de sang-froid pour faire dire à ma mère, que je venais de laisser sur la plage, de rentrer chez elle. J'avais le pressentiment que sa présence pourrait être utile à Mlle Rénée.

Celle-ci fouetta ses chevaux. Au train qu'ils menaient, je compris qu'une impatience qu'elle s'efforçait vainement de contenir dominait ses pensées, et que nous serions bientôt rendus à Maisoulleur. Pendant le trajet, elle ne prononça pas une parole. Elle était toute entière à ses réflexions et pressée surtout de voir son père, de savoir pourquoi il l'avait appelée.



Il releva la tête. (P. 223, col. 2.)

Enfin la voiture entra dans le parc, eut bientôt franchi l'avenue et s'arrêta devant le perron. Au bruit qui annonçait notre arrivée, M. de Champernon se montra à la fenêtre de son cabinet situé au rez-de-chaussée, à droite de la porte d'entrée. Je fus douloureusement frappé de l'altération de ses traits, et je n'ai jamais pu comprendre comment Mlle Rénée ne s'en aperçut pas aussi. Le souci qui la dominait l'empêcha sans doute de surprendre cette pâleur blême qui me révéla, avant qu'on m'eût rien raconté, que j'allais connaître quelque événement navrant. Je n'exagère rien en disant que M. de Champernon me parut plus vieilli en quelques heures qu'on ne vieillit en quelques années.

« Viens me rejoindre ici, mon enfant, » cria-t-il à sa fille; et, s'adressant à moi, il ajouta : « Viens aussi, Robert. Tu n'es pas de trop. »

Nous obéîmes. Mais, à peine fûmes-nous dans la vaste antichambre qui précédait le cabinet de M. de

Champernon, que Mlle Renée se retourna vers moi, et d'un accent étouffé par les sanglots dont sa gorge était pleine :

« Robert, me dit-elle, nous allons apprendre que mon frère est mort. »

Oh! je n'invente rien. Ces paroles qui trahissaient son pressentiment si net, si saisissant, né de la sollicitude même et de la tendresse que Mlle Renée nourrissait pour son frère, je les entends encore, telles qu'elle les prononça, déchirant véritablement mon propre cœur qui ne pouvait plus être insensible aux douleurs de ma chère bienfaitrice. J'essayai de protester pour la rassurer. Elle ne m'en laissa pas le temps, et, sa main brûlante prenant la mienne, elle m'entraîna dans le cabinet de son père.

M. de Champernon s'était éloigné de la croisée; debout devant son bureau, il achevait de classer des papiers au fond d'un tiroir. En voyant sa fille, il vint à sa rencontre, enlaça sa taille et, l'attirant à lui, il dit, en affectant un air enjoué que l'effort même qu'il faisait pour se le donner rendait lugubre :

« Pardonne-moi si j'ai troublé ta promenade, mon enfant ; mais, obligé d'aller passer quelques jours à Paris, et de partir tout à l'heure, je voulais t'embrasser avant de monter en voiture.

— L'affaire qui vous appelle là-bas est donc bien urgente, mon père, qu'elle vous ait fait décider votre voyage si vite?

— Oui, très urgente ; il s'agit d'intérêts graves qui nécessitent ma présence demain matin lundi chez mon notaire. Le visiteur que tu as vu arriver tout à l'heure ici était un de ses clercs qu'il m'a envoyé pour me soumettre un cas difficile qui se présente dans mes entreprises. J'ai commencé par donner à ce jeune homme une réponse écrite qu'il vient d'emporter. Mais, tout réfléchi, je pense qu'il est plus sage d'aller surveiller moi-même l'opération. J'ai donc décidé de partir. Je viens d'expédier un exprès à Yvetot pour commander des chevaux qui doivent m'attendre à dix heures. Les miens me conduiront jusque-là, et demain au lever du soleil je serai à Paris. »

M. de Champernon avait parlé avec volubilité, comme s'il cherchait à étourdir sa fille, à s'étourdir lui-même sous le flot de ses paroles.

« Mon bon cher père, dit-elle alors, ne me grondez pas si je me permets de vous répondre que je ne crois pas un mot de ce que vous venez de me raconter. »

Il tressaillit, visiblement décontenancé.

« Comment ! tu ne crois pas?. .

— J'ai la certitude qu'il s'agit de mon frère, et cependant vous ne m'en parlez pas.

— Eh bien, oui, tu as raison, s'écria M. de Champernon, après avoir hésité pendant quelques secondes, et il est plus sage, après tout, de te dire la vérité. Je te la cachais pour ne pas t'alarmer, et je me proposais de t'écrire en arrivant à Paris.

— La vérité, mon père! supplia mademoiselle Renée.

— La voici, mon enfant. Je dois te confesser d'abord un petit incident que tu as ignoré et que tu aurais ignoré toujours, sans la circonstance qui m'oblige à t'en faire part. Le jour où ton frère est arrivé, il y a eu entre nous, pendant la soirée, une altercation assez vive. Il est inutile de t'en expliquer la cause. Qu'il te suffise de savoir qu'Adrien ayant, selon moi, manqué de confiance et de respect envers son père, dans un cas grave, j'ai dû lui adresser des reproches sévères contre lesquels, emporté, non par son cœur, certes, mais par la fougue de sa jeunesse, il s'est révolté au point de refuser d'en reconnaître la légitimité et de vouloir s'éloigner plutôt que de se soumettre. C'est ce qui t'explique son départ rapide succédant à son arrivée.

— Que n'avez-vous eu, tous les deux, confiance en moi! s'écria Mlle Renée. J'aurais conduit Adrien à vos pieds ; je l'aurais obligé à vous demander pardon! Et nous serions encore, à cette heure, réunis et heureux ..

— Oui, j'ai eu tort de te faire mystère de cet événement, j'ai eu bien tort. Mais, enfin, le mal n'est pas irréparable, reprit M. de Champernon d'une voix brève et fiévreuse, qui me convainquit qu'il mentait. En arrivant à Paris, le pauvre garçon a été pris de repentir. Les regrets aussi bien que la crainte de s'être aliéné ma tendresse ont été si vifs qu'il est tombé malade assez sérieusement pour inquiéter ses amis, encore que sa vie ne coure aucun danger. Alors il m'a envoyé l'un d'eux pour implorer son pardon et pour me faire savoir que ma présence seul pourrait hâter sa guérison. Tu comprends que je ne pouvais hésiter et je pars tout à l'heure. »

Il s'arrêta, brisé d'émotion, la voix rauque, n'en pouvant plus.

« Votre décision est sage, mon père, répondit froidement Mlle Renée; oui, certes, vous ne sauriez trop, ou plutôt nous ne saurions trop nous hâter, car il est bien entendu que je pars avec vous.

— Ah! voilà bien ce que je redoutais! mais je ne veux pas que tu viennes avec moi. Tu attendras mon retour paisiblement.

— Pourquoi donc, mon père? Adrien s'étonnerait avec raison de vous voir arriver seul. A défaut d'une mère, ma place n'est-elle pas auprès de lui?

— Mais puisque je vais le ramener ici!...

— Eh ! savez-vous seulement s'il sera en état de supporter maintenant les fatigues du voyage?

— Son ami l'affirme.

— Il l'affirme, mais vous ne l'avez cru qu'à moitié ; vous redoutez une catastrophe, et c'est pour cela que vous ne voulez pas que je vous accompagne.

— Je te jure, mon enfant...

— Ne jurez pas, mon père, et emmenez-moi, cela vaudra mieux.

— Mais, puisque je te dis que c'est impossible! soupira le malheureux père.

— Je dois donc croire que vous ne m'avez pas dit la vérité! .. » Et comme M. de Champernon répondait à ces paroles par un geste de dénégation, Mlle Renée lui passa les bras autour du cou et lui dit avec tendresse : « Je vous en supplie, ne persistez pas dans un refus qui finirait par m'alarmer. Mon frère est malade; je suis sûre qu'il m'appelle et j'y veux aller avec vous. »

Cette insistance déchirait le cœur de M. de Champernon, je le voyais bien; moi qui assistais à cet entretien sans être troublé au même degré que sa fille et que lui ; je craignais de comprendre pour quel motif il refusait de se laisser accompagner par elle. Soudain je le vis changer de visage. A l'expression de douleur dont je pouvais suivre les traces sur ses traits succéda, plus marquée, plus assombrie que de coutume, l'expression de dureté qui lui était ordinaire. Écartant sa fille d'un geste rapide, il dit de cet accent tyrannique qui m'avait si vivement impressionné quand je l'avais entendu parler ainsi à son fils :

« Mon enfant, ton insistance m'afflige et m'oblige à te répondre que j'ai résolu d'aller seul à Paris et que j'irai seul. Je serai de retour après-demain avec ton frère, à moins qu'il ne soit hors d'état de faire la route. Dans ce cas, c'est moi qui te demanderai de venir nous rejoindre. Telle est ma volonté. »

Cela fut dit d'un ton qui ne pouvait laisser à Mlle Renée aucun espoir de fléchir son père.

« Je n'ai donc qu'à me soumettre, » soupira-t-elle, résignée tout à coup.

Sans ajouter une parole, elle sortit. M de Champernon, debout, tout pâle, la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis, quand la porte se fut fermée, il se laissa tomber dans un fauteuil, les coudes sur les genoux, le front dans les mains, et donnant un libre cours à ses sanglots, il s'écria :

« Ah! que je suis malheureux! c'est trop de douleur pour un seul ! »

Certes, en ce moment, je ne me souvenais plus des fautes de sa vie passée qu'un hasard m'avait révélées et qui, la veille encore, me le rendaient odieux. Il me faisait pitié; ma jeunesse s'attendrissait sur les maux qui l'accablaient tout à coup et je ne songeais guère à me demander s'il ne les avait pas mérités, s'ils n'étaient pas l'expiation réservée tôt ou tard à tout manquement au devoir. Non, je ne songeais qu'à le plaindre, stupéfait, dans mon inexpérience, de voir ce que la souffrance peut faire de nous, stupéfait surtout, en constatant à quel état d'affaissement et de faiblesse, elle avait réduit cet homme que son énergie et sa volonté semblaient élever au-dessus de ses semblables et dont la seule parole les faisait trembler. Mais, cette naissante pitié dont mon cœur était plein, je n'osais l'exprimer, et devant cet accès de désespoir, je ne pus que bégayer timidement

« Monsieur, ne pleurez pas ainsi. »

Il releva la tête.

« Ah! tu es là, » mon enfant! fit-il. Et se levant, il continua : « Écoute, Robert, les circonstances sont telles que je dois aujourd'hui, quoique tu sois bien jeune encore, t'associer à mes peines et t'accorder ma confiance. Je crois fermement que tu en es digne.

— Je le crois aussi, monsieur.

— Tu vas me comprendre, toi, et tu approuveras ma conduite quand tu connaîtras toute la vérité. Mon fils se meurt ; je ne suis pas sûr en arrivant à Paris, demain matin, de le trouver vivant. C'est pour cela que j'ai refusé d'emmener Renée avec moi. N'ai-je pas raison? »

J'inclinai la tête affirmativement. Il reprit sourdement.

« Mon fils s'est battu en duel; il a été blessé grièvement. C'est un de ses témoins qui tout à l'heure est venu m'annoncer cette nouvelle.

— Pourquoi s'est-il battu? » demandai-je, enhardi par l'attitude de M. de Champernon.

Il garda d'abord le silence; puis il répondit, farouche et révolté :

« On avait insulté son père devant lui et il a voulu le venger. Mais le sort des armes n'est pas toujours juste. et c'est le champion de la bonne cause qui a été frappé. Ah mon fils! malheur à celui qui t'a tué! »

Cette confidence, que je ne sollicitais pas et qui venait à moi, m'avait atterré. Je restais là, silencieux, écrasé, impuissant à consoler ce père infortuné. Il continua :

« Je vais partir. Je laisse ma fille seule dans ce château ; mais je sais ton dévouement pour elle. je te la recommande, Robert. Si la terrible nouvelle parvient ici avant mon retour, sois auprès de mon enfant pour l'aider à supporter le choc du premier coup. Hélas! la chérie n'a ni mère ni sœur pour la consoler. Elle est seule avec moi dans la vie! »

Il avouait ainsi cet isolement qui causait au père Marlorat une si grande surprise.

« Ma mère et moi, nous ne la quitterons pas, monsieur, dis-je ; partez en repos. »

Il me serra la main et ce fut tout.

Comme il devait souffrir, cet homme orgueilleux et hautain, pour trouver quelque consolation à descendre jusqu'à Robert Darnetal et à le prendre pour confident! Quelques instants après, nous étions, lui, Mlle Renée et moi, sur le perron devant lequel stationnait une voiture de voyage. Il fit à sa fille de tendres adieux, en lui annonçant son retour pour le surlendemain, en lui promettant de ramener Adrien. Puis il s'élança dans la voiture, ferma la portière, donna un ordre et disparut bientôt dans les ombres du soir qui descendaient lentement sur la vallée toute fumante encore de la chaleur du jour.

A suivre. ERNEST DAUDET.

L'ARDOISE

L'ardoise est le nom commun d'un schiste argileux, roche composée d'argile et de mica propre au service des toitures. C'est une pierre connue de tout le monde. Il y en a de diverses couleurs, mais la plupart du temps elle est d'un gris caractéristique.

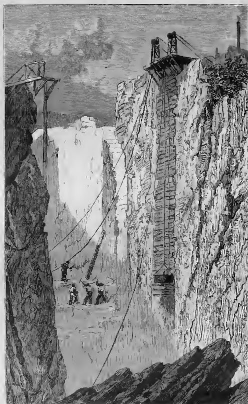
Elle se laisse diviser en feuillets de la plus grande finesse, et à surfaces planes, avec une remarquable facilité. La régularité de ces feuillets fait qu'ils se recouvrent parfaitement les uns les autres, sans laisser entre eux le moindre jour, et leur légèreté relative est telle, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours à une charpente fort solide pour supporter le toit qu'elles recouvrent. Leur ensemble forme comme une peau écailleuse, que l'on étendrait au-dessus d'un édifice pour abriter l'intérieur contre les intempéries de l'atmosphère.

Quelquefois cependant, et surtout dans les pays de montagnes où les ouragans sont très violents, on est obligé d'avoir recours à des ardoises pesantes, parce que sans cela les toits courraient risque d'être dégradés, ou même transportés par la force des vents.

Un toit d'ardoises bien fait ne pèse que 12 à 15 kilogrammes par mètre carré. Sans ardoises, on ne pourrait arriver à un pareil résultat qu'avec des couvertures métalliques qui sont toujours fort coûteuses, quoiqu'elles soient aujourd'hui devenues bien moins dispendieuses depuis que le zinc est venu remplacer le plomb. On fait aussi des ardoises factices qui remplacent très bien les ardoises naturelles, mais leur usage ne s'est pas encore établi.

Les principales ardoisières de France sont celles d'Angers et de Charleville. Il y a encore d'autres carrières d'ardoises, mais de moindre importance, près de Saint-Lô, de Cherbourg, de Grenoble, de Brives, de Redon en Bretagne et en quelques autres lieux.

Ces carrières sont presque toutes à ciel ouvert et s'enfoncent parfois jusqu'à une grande profondeur dans le sol.



Les Ardoisières d'Angers.

Le travail de l'exploitation est fort simple; il suffit de couper des blocs de grosseur convenable dans l'épaisseur de la masse de schiste, et de les diviser ensuite en feuillets que l'on recoupe suivant la forme voulue.

Le commerce des ardoises est devenu en France une branche de commerce considérable; c'est un des pays les mieux partagés sous ce rapport.

Nous ne terminerons pas cet article sans rappeler le service important que l'on tire des ardoises pour l'enseignement de l'écriture.

On choisit pour cela des ardoises compactes et à grain fin, dont on adoucit soigneusement la surface avec la pierre-ponce.

Le crayon dont on se sert n'est lui-même, dans ce cas, qu'une ardoise un peu plus tendre que la tablette, afin de ne pas la rayer et d'y laisser une trace pulvérulente qui puisse s'effacer sans aucune peine.

Les ardoises ainsi préparées sont aussi fort commodes dans une multitude de circonstances de la vie journalière, chaque fois que l'on à répéter un renseignement ou à préparer rapidement une opération, et notamment pour les marchands dans leurs fréquents calculs de comptoir.

H. Norval.



Il lui remit l'argent. (P. 227, col. 1.)

MANDARINE

IV

Si Christophe Gourec avait été un penseur ou un philosophe, à quelles dissertations n'aurait-il pas pu se livrer lorsque, le lendemain du jour où avait eu lieu l'enterrement des victimes de la mer, il rentra à l'hôtel de Rome tenant par la main l'enfant dont il se trouvait l'unique protecteur. Il y avait trois jours, cette enfant possédait un père et une fortune. Un caprice de la mer, un mouvement du flot, avaient suffi pour tout engloutir, et elle n'avait plus rien, pas même la sympathie banale, mais très vive, que le public portait aux autres victimes. La presse avait retenti du désastre maritime arrivé devant Toulon. La France entière s'était publiquement associée au deuil de la famille de ces jeunes officiers enlevés à la fleur de l'âge, au deuil même des pauvres familles de matelots auxquelles le gouvernement promettait son appui ; mais la mort de cet officier supérieur retraité, qui n'était par inscrit sur les rôles de la *Bravoure*, et qui n'était connu que des officiers, passa presque inaperçue. La plupart des journaux avaient mentionné sa mort, qui avait été le plus palpitant des drames ; plusieurs l'avaient passée sous silence, les péripéties en étant demeurées inconnues, excepté de Christophe. Le chef guetteur avait découvert le matelot breton qui s'était sauvé à la nage, et qui avait sauté hors du navire en même temps que le commandant. Si Christophe avait su parler, quel parti n'eût pas tiré un journaliste de la situation exceptionnelle de ce naufragé, qui n'était monté sur le pont de la *Bravoure* que pour y rencontrer la mort. Cet homme, ce père, qui, par un malheureux hasard, porte toute sa fortune sur lui, se voit tout à coup menacé d'une mort imminente. Il a été marin, il a souffert, la mort ne l'effraye pas. Mais il voit là-bas sur un point du rivage l'enfant qu'il a serré le matin dans ses bras, qui n'a que lui au monde, à la destinée de laquelle il n'a pas pourvu ; il sent contre sa poitrine ce portefeuille qui contient toute sa fortune. A qui le confiera-t-il?

Ils sont tous condamnés !

Non, encore une fois, un drame intime plus poignant ne saurait être imaginé au milieu d'un semblable désastre.

Mais Christophe n'a pas l'habitude de s'égarer dans les dédales de sa pensée. Il a vu frapper une fois de plus un de ces coups imprévus et terribles qui mettent en relief la faiblesse et l'impuissance de l'homme ; il a prononcé à sa manière l'immortel *Fiat*, et il renoue tranquillement le fil de ses préoccupations habituelles.

Il n'a plus qu'un jour à rester à Marseille, et il le consacre à dépouiller les papiers laissés par le commandant, espérant découvrir quelque chose comme un testament, quelque disposition relative à la pauvre Brigitte.

Assis sur une des grandes caisses qui forment maintenant l'unique héritage de Mandarine, il lit un tas de papiers posés sur une table devant lui,

1. Suite. — Voy. pages 177, 193 et 209.

puis il les passe à la petite fille qui les remet dans le portefeuille.

Mais tous ces papiers sont la plupart écrits en langue étrangère. Les lettres très cordiales sont signées par des gens qui n'habitent plus la France.

Seule, une lettre commencée et restée inachevée expliquait clairement les projets d'avenir formés par le commandant.

« Mon cher amiral, écrivait-il, je vous remercie de regretter aussi vivement la décision que j'ai prise; mais je suis dans une position à part, par conséquent entraîné à prendre des résolutions particulières. De toutes mes affections, de toute ma famille, puis-je dire, il ne me reste plus qu'une petite fille en ce moment pensionnaire dans une communauté en Chine. Je dois consacrer à cette enfant ce qui me reste de vie. La mort a tellement fauché dans ma famille, peu nombreuse du reste, que je n'ai pas une personne, une femme à qui la confier. La famille de ma femme, disséminée dans les colonies, mène une vie nomade, et de ce côté je n'espère rien. Il faut donc que je me refasse un foyer, des relations. Je suis un mort, il faut que je ressuscite. Quand j'aurai rétabli mes relations de parenté et d'amitié si longtemps négligées, j'envisagerai sans peur l'avenir. Actuellement ma fille perdrait tout en me perdant. Et une vie humaine, c'est si peu de chose! Ne m'en voulez donc plus. Si j'ai servi mon pays, j'ai délaissé en revanche mes plus chers intérêts, et maintenant il est juste que je leur donne une part dans mon repos. Quand vous reviendrez en France, attendez-vous à me voir devenir un propriétaire campagnard, tout occupé de l'enfant bien chère qui me rattache fortement à la vie, et .... »

La lettre se terminait là.

« C'est donc bien intéressant ce que vous lisez, Christophe, demanda Brigitte, qui s'était détournée pour le regarder; donnez-moi cette lettre, je vous prie.

— Mademoiselle, s'il vous plaît, mettez-la dans le portefeuille sans la lire, dit Christophe, en pliant le papier en quatre. Tout ça est à vous; vous le lirez plus tard.

— Pourquoi pas maintenant?

— Parce que... parce qu'elle vous ferait pleurer. »

La petite fille avait pris la lettre; elle l'entr'ouvrit:

« C'est l'écriture de papa, » murmura t-elle.

Et baisant le papier, elle le glissa dans un des compartiments du portefeuille en disant tristement:

« Je pleurerai toujours en lisant ses lettres; je pleurerai toujours en pensant à lui. »

Christophe feignit de ne pas entendre, et continua de dépouiller la correspondance du commandant.

Au fond, toutes ces lettres ne lui apprenaient rien; il n'avait pas vu poindre l'ombre d'une personne à laquelle il pût remettre la petite fille. Quand, le triage fini, il secoua par acquit de conscience le large portefeuille d'où il avait tiré tous ces papiers divers, une feuille légère voleta par l'appartement. Christophe la rattrapa: c'était une lettre écrite sur un joli papier timbré d'une couronne. Une femme, qui signait Armande de Borgeral, invitait d'une manière pressante son cousin le commandant Langallon à s'arrêter quelques jours chez elle à Paris; son frère avait une demande à adresser au ministère de la marine, et il ne pouvait trouver de meilleur intermédiaire qu'en M. Langallon, jouissant au ministère de la plus haute considération. Sur le dos de la lettre étaient écrits ces mots de la main du commandant: « Accepté. — La charger de Brigitte pendant mon sejour à Paris. »

Christophe lut et relut cette courte lettre, et la glissa non dans le grand portefeuille à souvenirs, mais dans son propre portefeuille qui était bourré de papiers émanant tous d'un bureau de marine quelconque.

« Voilà une dame à laquelle j'écrirai aujourd'hui un mot de billet, murmura-t-il, de sorte qu'elle saura qui nous sommes quand nous nous présenterons. »

Il se leva et alla prendre un calendrier appendu au mur.

« Voilà, dit-il; si mon créancier me paye tantôt, nous partirons demain, peut-être ce soir. »

Il jeta un coup d'œil autour de lui et ajouta:

« Impossible de rester ici, c'est trop cher, et je ne peux pas la mener dans un hôtel garni du port.

— Qu'est-ce que vous dites, Christophe? demanda Brigitte qui finissait son classement.

— Que nous partirons demain matin, mademoiselle, peut-être ce soir.

— Pour où?

— Pour le pays, mais en nous arrêtant à Paris, où vous avez une famille qui sera bien aise de vous voir.

— Vous croyez, Christophe?

— Comment! j'en suis sûr. Il y a une dame qui écrit à votre papa qu'elle l'attend, que sa maison est à sa disposition et toutes sortes d'autres choses.

— Comment s'appelle-t-elle? »

Christophe prit la lettre et lut le nom et l'adresse.

« En Chine, j'ai connu un officier de marine qui était notre parent et qui s'appelait de Borgeral; mais il est mort.

— C'est sûrement sa mère, ou sa sœur, ou sa cousine. Enfin nous verrons bien.

— Vous me laisserez chez elle, Christophe?

— Mademoiselle, si vous le voulez bien, » répondit Christophe avec embarras.

Brigitte lui prit le bras.

« J'aimerais mieux aller chez vous, dit-elle avec sentiment. Je vous connais, vous, et nous parlerions de papa. »

Christophe ne répondit rien, et s'en alla demander au comptoir de l'hôtel le montant de sa note. Le pauvre homme était déjà bien embarrassé de l'étrange position de cette enfant que personne ne réclamait, et qui restait là, sous sa protection à lui.

La promesse qu'il avait faite au commandant res-

tait gravée dans sa mémoire, et il se disait que, quoi qu'il arrivât, il ne pouvait plus ne pas s'intéresser à Brigitte. Un jour ou l'autre, il se trouverait bien un membre de sa famille qui consentirait à s'en charger. La mer elle-même n'avait peut-être pas dit son dernier mot. Quel bonheur si le flot apportait sur le rivage le portefeuille chargé de banknotes ; si les chercheurs le rencontraient dans une anfractuosité du rocher ; si, dans les opérations de renflouage du malheureux bâtiment qui avait sombré, une main le découvrait dans ses flancs. Le chef guetteur n'avait pas manqué de donner des recommandations écrites au bureau de la marine, à Toulon ; le portefeuille avait été décrit minutieusement, avec ce qu'il contenait et tout en regrettant amèrement de n'en pas avoir été fait le dépositaire, le chef guetteur espérait en son for intérieur contre toute espérance.

En attendant la découverte espérée, il demeurait chargé de Brigitte, et ses propres affaires étant terminées, il organisait le retour. On était au 23 mars et son congé expirait le 25 ; il fallait que le 25 mars au soir il eût repris son poste de chef guetteur au sémaphore de Kernanret. C'est pourquoi il allait régler son compte ou plutôt régler celui du commandant.


Christophe lui envoya un soufflet. (P. 231, col. 1.)

Cela fait, il remonta pour voir si Brigitte pourrait l'accompagner chez son créancier. Mais Brigitte était à demi couchée, toute somnolente, sur le canapé, et il pensa que s'ils partaient ce soir-là, mieux valait la laisser dormir.

En conséquence, il la recommanda à la petite servante aux yeux noirs qui était tout à leur service depuis la catastrophe, et il s'en alla chez son créancier qui lui remit, avec force gémissements, l'argent qu'il lui devait depuis si longtemps.

Il offrit à Christophe un petit verre que celui-ci accepta, mais en déclarant qu'il ne prendrait pas autre chose, ce qui étonna beaucoup les personnes présentes.

Sans tomber dans le péché d'ivresse, le chef guetteur avait un gosier solide et un estomac complaisant, et il était rare qu'il ne fît que goûter à une bouteille d'eau-de-vie quand il mettait le pied au cabaret. Mais les événements dont il avait été le témoin, mais sa responsabilité actuelle, ne lui permettaient pas le plus léger oubli, et aucune instance ne put le décider à manquer à sa parole.

« Me voilà tout de même à flot, murmurait-il, en sortant du cabaret du port. La petite elle-même a les mille francs que j'ai ramassés dans le tiroir, sans compter tout ce que contiennent les caisses. A la grâce de Dieu et naviguons quand même ! »

Le reste de l'après-midi se passa en petits préparatifs. La dame de l'hôtel faisait remplacer par des rubans noirs les rubans bleus de la robe de Brigitte. Les femmes ont à l'endroit de certaines convenances des délicatesses particulières. Ce pauvre petit visage, pâli par de terribles émotions et si souvent baigné de larmes, lui faisait mal à voir sous le voile de gaze bleue.

Christophe approuva le changement, mais ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil de travers sur le voile de deuil qui enveloppait la pauvre petite dans ses larges plis.

Le soir, il exigea qu'elle dînât à table d'hôte sous la surveillance de la petite Maria. Pour lui, il en avait fini avec les dîners à quatre francs, et il s'en alla sur le cours Saint-Louis manger avec grand appétit, et tout en se promenant, plusieurs petits pains accommodés d'un morceau de saucisson.

Quand la soif se fit sentir, il entra dans le premier cabaret venu, et se fit servir un verre de vin qu'il but.

Il n'en fallait pas davantage à cet homme vigoureux et sain dont la vie avait toujours été sobre.

Une bonne pipe termina le dîner : il alla la fumer aux alentours de la statue de Belsunce, une statue devant laquelle il soulevait son chapeau de marin, connaissant son histoire. Le courage et la charité sont deux vertus bien connues et bien appréciées des hommes de mer, et lorsqu'ils les trouvent réunies dans un seul homme et que cet homme est de leur nation, ils en sont tout fiers.

Quand Christophe rentra à l'hôtel, on commençait les préparatifs de départ. On n'attendait plus que lui pour hisser les grands colis du commandant sur l'impériale de l'omnibus.

La maîtresse de l'hôtel avait fait asseoir Brigitte dans son bureau, et Maria, qui pleurait de la voir partir, se tenait auprès d'elle, ses menus paquets à la main.

Dans l'hôtel on connaissait son malheur, et pas une personne ne passait sans que Maria ne lui apprît que cette jolie petite en voile noir était la fille d'un capitaine de vaisseau qui avait péri dans l'horrible catastrophe de la *Bravoure*.

« Cette Maria, au fond, est une bonne fille, dit Christophe en s'asseyant auprès de Brigitte ; elle ne m'a pas fait payer le cordon de la sonnette ; la dame est aussi très bonne. Ne les regardez plus, mademoiselle, elles vous feraient pleurer, ce qui vous empêcherait de dormir en wagon. »

L'omnibus en tournant le coin de la rue rendit sa recommandation inutile, et fit perdre de vue la dame de l'hôtel et l'ardente Maria, qui, essuyant vite ses larmes, se mit à courir après une dame qui entrait, pour lui offrir ses services.

V

Il n'y a pas à Paris de gare moins riante que celle de Paris-Lyon-Méditerranée. Enclavée entre les murailles sombres de Mazas et un enchevêtrement de rues vulgaires, elle n'a rien de l'aspect grandiose des grandes gares parisiennes.

Cela importait peu à Christophe, peu impressionnable de sa nature et fortement trempé par son viril métier ; mais cela ne fit que grandir la mélancolie de Brigitte qui avait souffert du froid pendant la nuit, et qui, en se réveillant, ne trouvait que des murailles noircies devant ses yeux fatigués, et n'entendait que les cris stridents de la vapeur et le roulement des véhicules de tout genre sur les pavés.

A l'arrivée, Christophe, qui ne s'était jamais arrêté en voyageur à Paris, exhiba sa lettre, et demanda s'il y avait loin jusqu'à la rue Auber.

« Quelque chose comme une grande lieue, » répondit un employé.

Une lieue, ce n'était rien pour Christophe ; mais il se demanda si Brigitte était bien en état de faire le trajet.

« Combien coûtent les voitures ? demanda-t-il.

— Ça dépend. A l'heure ou à la course ?

— Ça m'est égal.

— L'heure deux francs, plus le pourboire; la course un franc cinquante, toujours sans le pourboire et non compris les colis.

— Les colis resteront ici, dit Christophe ; je ne peux pas arriver chez cette dame avec tant de malles que ça. Il faut au moins l'avoir vue. Est-ce que vous êtes bien fatiguée, mademoiselle Brigitte ? ajouta-t-il. Est-ce que cela vous serait bien difficile de faire une petite lieue sur vos jambes ?

— Non, Christophe, répondit Brigitte; au contraire, comme j'ai les pieds froids, cela me réchauffera.

— Et cela sera une économie ; marchons. »

Et il ajouta *in petto* :

« Quand ça n'ira plus, je la porterai. »

Et ils partirent. A tous les coins de rue, Christophe tirait son papier de sa poche, et consultait sur son itinéraire le gardien de la paix, qui lui répondait avec une cordialité toute particulière comme de soldat à soldat. Tous ceux qui ont vu le feu, tous ceux qui ont porté une arme : fusil, sabre ou hache d'abordage, ont une physionomie, une allure à part, et au premier coup d'œil ils se reconnaissent. Ils ne se servent pas de signes bizarres ; ils ne se confient pas à voix basse un mot d'ordre. Leur honnêteté, leur courage, leur désintéressement, s'écrivent en gros caractères sur leur loyale figure : il est leur passeport à eux.

Ainsi, consultant et suivant avec la rectitude militaire les indications qu'on lui donnait obligeamment, le chef guetteur arriva avec Brigitte rue Auber, et entra sous la superbe porte-cochère du numéro 18.

« Madame de Borgeral ? » demanda-t-il poliment en s'arrêtant devant la porte ouverte d'une loge vitrée.

Les deux personnes qui se trouvaient dans la loge, une femme en bonnet à rubans roses étalée dans un fauteuil et un vieillard occupé à classer des lettres placées sur une commode, levèrent curieusement les yeux sur le personnage qui parlait avec cette voix et cet accent.

« Que lui voulez-vous à Mme de Borgeral ? demanda la femme d'une voix aigre, en arrêtant sur l'honnête figure de Christophe son regard inquisiteur qui visait à l'impertinence.

— Est-ce que c'est à vous que je dois le conter ? dit Christophe avec humeur.

— Votre affaire est-elle pressée? demanda le concierge, à qui cette figure d'honnête homme disait quelque chose.

— Très pressée. »

Le concierge sortit de la loge.

« Venez, dit-il, les domestiques que voilà vont nous renseigner ; mais je crois bien que madame va monter en voiture. »

Christophe le suivit vers un groupe de domestiques, au milieu desquels s'élevait la figure grasse, rose et bête, du cocher. Cette livrée sentait de mille lieues son parvenu, et un caricaturiste aurait saisi avec empressement la physionomie du gros cocher, quand le concierge, désignant Christophe du doigt, dit qu'il désirait parler à madame.

Le cocher redressa la tête, sourit d'un air grandiose et, dans un français aussi prétentieux que peu clair, répondit que madame allait se promener en voiture ; que madame ne recevait pas certaines gens; que madame n'avait pas donné d'ordres.

« Ah ça ! oui ou non, puis-je la voir ? » demanda Christophe, qui aurait bien aimé à laisser sa main hâlée faire connaissance avec la face luisante et grasse de ce vieux dindon qui le traitait avec tant d'insolence.

« Je vais demander les ordres de madame, » dit un jeune valet de pied un peu moins *parvenu* que les

autres, et qui avait très probablement passé par ces maisons où la politesse des anciennes traditions est également pratiquée par le maître et par le domestique. Or la politesse, qu'elle soit la fille de la charité ou le masque de l'orgueil, est toujours douce à rencontrer; et Christophe, plaçant amicalement la main sur l'épaule du jeune domestique, lui dit :

« Au moins, vous savez parler, vous. Faut-il vous suivre?

— Si vous voulez.

— Mademoiselle, montez, dit Christophe, qui commençait à se sentir agacé; dans cette maison, je ne vous laisserais pas à la porte avec ces gens-ci. »

Il traversa la cour, et il monta un grand escalier, gardé, ne vous déplaise, par des statues d'empereurs romains, ce qui jurait bien un peu avec l'origine de la grosse fortune de la veuve Barro, devenue la *dame* de Borgeral. Sur le palier du premier étage nouvel empereur en sentinelle devant une large porte brillante laissée entr'ouverte par le valet de pied, ce qui permit à Christophe de faire son entrée dans une vaste antichambre assez obscure.

Avant d'entrer, il essuya consciencieusement ses gros souliers à l'épais tapis, et jetant un coup d'œil émerveillé autour de lui : « La petite sera rudement bien ici, grommela-t-il, car je suppose que les maîtres ne ressemblent pas aux domestiques. »



Il enfila une aiguille. (P. 232, col. 1.)

Comme il prononçait ces paroles, le valet de pied soulevait une lourde portière placée au fond de l'antichambre.

Se détournant vers l'appartement dont il sortait, il dit si haut que Christophe l'entendit :

« Il est dans l'antichambre, madame. »

Une voix de femme doucereuse et désagréable répondit. Alors on grondait évidemment le domestique d'avoir fait entrer l'étrange visiteur. Cependant les dernières paroles furent celles-ci :

« Eh bien, puisqu'il est là, faites-le entrer, Léon; mais une autre fois ne m'amenez pas des gens comme cela sans ordre. »

Léon sourit et fit un signe d'appel à Christophe qui, prenant Brigitte par la main, traversa l'antichambre, puis un grand salon tout soie et tout dorure, et arriva enfin dans un salon moins grand, où il aperçut dans le fond d'un grand fauteuil cerise, douillettement capitonné, une femme courte de taille, de la figure la plus insignifiante, couronnée de géraniums d'un rouge éclatant.

« Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? qu'avez-vous à me dire? Je ne reçois jamais les pauvres chez moi. »

Elle lui jeta ses trois questions et cette dure remarque à la face.

Christophe demeura tout décontenancé devant cette figure incolore, et regarda machinalement

Brigitte qui rougissait et qui baissait la tête.

« S'il vous plaît, madame, je vais d'abord m'asseoir, dit-il, en faisant un pas vers un fauteuil cerise et en s'installant tout simplement dedans. Mon histoire est bien triste et un peu longue.

— Mais qu'ai-je à faire de votre histoire? Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Qui vous envoie?

— Moi-même, madame; je suis un ancien marin, chef guetteur à Kernanret, et mademoiselle que voici est votre nièce, la fille du commandant Langallon, mort si malheureusement à Toulon dans le naufrage de la *Bravoure*.

— Ah! dit la dame en regardant curieusement Brigitte, mais sans faire un mouvement.

— Asseyez-vous, mademoiselle,» dit Christophe, en rapprochant de lui un joli pouf sur lequel Brigitte s'assit. » Pour lors, continua-t-il, le commandant venait chercher mademoiselle sa fille qui arrivait de Chine sur le paquebot *le Céleste-Empire*. Pour son malheur, il avait un rapport à faire, et un officier qui avait navigué avec lui avait demandé d'aller visiter son bâtiment. Le jour même, il sombrait devant Toulon.

— J'ai lu cela dans les journaux; j'ai appris aussi que M. Langallon était parmi les victimes. Seulement nous ne pouvions nous expliquer comment il se trouvait à bord de ce navire. Est-ce qu'il vous avait parlé de moi?

— Non, madame; mais nous n'avons eu guère le temps de causer. Je l'avais rencontré par hasard sur les quais de Marseille. Nous étions de vieilles connaissances. C'était un homme de cœur qui, tout enfant, m'avait fait du bien; j'avais navigué dix ans avec lui, et, sauf le respect que je lui devais comme à un supérieur, nous étions comme deux frères. A Marseille, il m'a parlé de sa petite fille; il me l'a donnée à garder, et... vous savez le reste; et c'est elle qui m'embarrasse maintenant.

— Pourquoi? elle a une famille, je suppose, et une fortune qui.....

— Ah! madame, c'est qu'il n'est pas arrivé qu'un malheur, il y en a eu deux. Le commandant avait vendu les plantations de madame sa femme, et il avait dans un portefeuille trois cent mille francs qui sont tombés à l'eau.

— Il avait tant d'argent que cela sur lui? allons donc.

— Oui, à cause qu'il avait touché cet argent à Marseille, et qu'il venait à Paris acheter le domaine de mademoiselle sa tante, un beau domaine qu'il devait payer argent comptant.

— C'était bien imprudent pour ne pas dire davantage.

— Je ne dis pas, le commandant était comme cela, ne craignant rien. Pour lors, voyant que tout était perdu, j'ai un peu lu les papiers qu'il avait laissés, et j'ai trouvé cette lettre signée de vous, madame, et j'ai pensé à vous amener Mlle Brigitte, la fille du commandant. La voici et voici la lettre. »

Et il tendit à Mme de Borgeral le morceau de papier jadis parfumé.

« Eh bien, dit-elle, je ne comprends pas encore ce que vous me voulez. Cette enfant serait-elle absolument sans argent?

— Non, madame; j'ai ici à elle neuf cents francs trouvés dans le tiroir du commandant. Mais ce n'est pas cela qui suffira à l'élever. Et puis, il lui faut une maison, un tuteur... quelqu'un enfin qui s'en occupe avec intérêt. Et c'est pourquoi je vous l'amène. »

Mme de Borgeral dévisageait Brigitte, et sa bouche souriante se plissait ironiquement.

« Je trouve votre idée au moins étrange, dit Mme de Borgeral en reportant son regard sur Christophe. Vous ne savez même pas quels liens de parenté existaient entre M. Langallon et mon mari; cela remonte au vingtième degré. J'ai pu inviter le commandant à venir chez moi; mais je ne me chargerai pas de sa fille. Je n'ai vraiment aucune raison de m'en occuper. D'ailleurs, et son regard prit une expression blessante, d'ailleurs, ce conte de valeurs disparues en même temps que le commandant me paraît assez bizarre. Cette petite a d'autres parents en Bretagne; ils peuvent approfondir cette affaire qui doit être approfondie.

— L'affaire est claire, madame, dit Christophe, ne comprenant pas encore l'injurieuse supposition.

— Pas si claire! pas si claire! Mais ceci vous regarde. Trois cent mille francs, c'est bien tentant! Enfin vous vous expliquerez plus tard, les parents sont là et la justice aussi.

— La justice, madame! répéta Christophe, qui commençant à comprendre devenait plus rouge que le fauteuil sur lequel il était assis; la justice n'a rien à voir dans mes affaires.

— Je ne dis pas, je n'en sais rien; mais enfin ces valeurs disparues si étrangement..... »

Christophe la regarda en face.

« Madame, est-ce que vous voudriez supposer que je les ai volées?

— Hé! hé! »

A cette exclamation insultante, Christophe se leva.

« Nom de nom, si vous étiez un homme, dit-il, fussiez-vous assise sur une chaise d'or, je vous ferais rentrer ça dans la gorge. »

Mme de Borgeral effrayée alla se pendre à un cordon de soie placé derrière elle. La portière se souleva.

« Tous les domestiques! faites venir tous les domestiques! cria-t-elle.

— Qu'est-ce que vous craignez, reprit Christophe avec mépris, je n'ai jamais touché une femme de ma vie; mais c'est aussi la première fois qu'on m'accuse, moi, Christophe Gourec, d'avoir volé. »

Mme de Borgeral, retranchée derrière son fauteuil, tremblait de tous ses membres et ne répondit pas.

« Les voici, dit-elle enfin.

— Madame, reprit Christophe, un dernier mot. Voulez-vous, oui ou non, prendre chez vous la fille du commandant que voici? »

Mme de Borgeral jeta un coup d'œil vers la porte, et appelant d'un geste ses domestiques :

« Non, dit-elle, et qu'on ne me reparle jamais de cette enfant. Et vous, partez, ou je vous fais jeter à la porte par mes gens. »

Christophe se détourna.

Cinq hommes, en comptant le petit groom qui s'était joint aux autres par curiosité, s'avancèrent dans le salon. A leur tête marchait le gros cocher.

« Madame, que faut-il faire de ce rustaud? demanda-t-il en regardant insolemment Christophe.

— Madame, que faut-il faire de cet insolent marmiton? riposta Christophe en fermant les poings.

— Rien, rien, mon Dieu! Alexandre, ne venez pas faire de scènes ici ; cet homme m'a fait peur, et je n'ai pas voulu rester seule avec lui ; mais pas de violences et faites-le sortir, voilà tout.

— En avant... marche! dit le gros cocher.

— Ce commandement-là n'est jamais sorti pour de bon de la bouche d'un gros cuisinier comme toi, répartit Christophe ; retourne à tes broches ou à ton fouet, vieux dindon, et surtout ne me touche pas, autrement je t'envoie par-dessus les bastingages.

— Non, non, il ne vous touchera pas! s'écria Mme de Borgeral de plus en plus effrayée; mais allez-vous-en, allez-vous-en.

— Je m'en vais, madame. Venez, mademoiselle; j'ai promis à votre père à l'agonie de m'occuper de vous, et, nom de nom! je tiendrai mon serment. Allons-nous-en à Kernanret, puisqu'on ne veut pas de vous à Paris. »

Et remettant son chapeau qu'il avait tenu respectueusement à la main, il traversa les salons sans se presser, suivis par le tas de domestiques, dont quelques-uns l'admiraient franchement.

Le gros cocher jetait des regards menaçants ; et comme Christophe allait franchir le seuil de l'appartement, il s'écria, croyant n'avoir plus rien à craindre :

« Si madame ne m'avait commandé d'être calme, tu passerais la porte plus vite que çà.

— Qui est-ce qui parle? dit Christophe ; c'est toi. Ne m'échauffe pas la bile ou..... »

Le cocher sans tenir compte de la menace de Christophe, posa sa grosse main sur l'épaule du marin et le poussa de toute sa force. Christophe n'oscilla même pas sur ses jambes : mais se détournant il lança sur la joue rose du cocher un soufflet qui le fit sauter en arrière.

« En veux-tu d'autres? » demanda-t-il.

Étourdi, le gros cocher se frottait la joue et les autres riaient à se tenir les côtes. Ce que voyant, Christophe sortit en tirant la porte après lui.

Ils quittèrent le luxueux hôtel, et reprirent le chemin de la gare où Christophe avait laissé les colis. Brigitte commençait à traîner ses petits pieds, la marche lui étant devenue d'autant plus difficile, que de la bottine de son pied droit venait de sauter un nouveau bouton.

« Mademoiselle, je marche trop vite pour vous ! dit tout à coup Christophe en s'arrêtant ; il faut me tirer sur la manche quand j'allonge le pas malgré moi. Eh bien, ce pied droit, il ne va plus?

— Mon pied tourne dans ma bottine, Christophe.

— Ça, c'est la faute aux boutons ; ce n'est pas qu'il en manque, en voilà une rangée là-haut. Je vais vous arrimer çà, car il ne faut pas penser à ouvrir les malles. Au fait, si nous déjeunions. La dame qui a tant de têtes de plâtres dans son escalier ne nous a pas offert un morceau. Voici un charcutier dont la boutique a bonne mine ; je vais acheter un peu de saucisson. Aimez-vous le saucisson ?

— Beaucoup, Christophe.

— Et moi aussi. Le voulez-vous à l'ail, mademoiselle?

— Comme vous voudrez, Christophe. »

Christophe entra chez le charcutier, fit son petit achat, puis s'en alla chez le boulanger voisin.

« Voici, dit-il, un déjeuner qui ne nous coûtera pas cher ; j'aurais bien voulu une écuelle de soupe ; mais à la guerre comme à la guerre. »

Ils marchèrent quelque temps.

« Je cherche un banc pour nous installer, mademoiselle, dit Christophe, et un banc qui ne soit pas trop loin de la boutique d'un marchand de vin, car il nous manque encore de la boisson. »

Il rencontra bientôt ce qu'il cherchait, installa Brigitte sur le banc avec un petit pain bourré de saucisson, et quand elle eut soif, il alla lui prendre le verre d'eau qu'elle demandait.

« Ma foi, nous sommes très bien ici, dit-il, absolument comme à la campagne.

— Nous sommes très bien, répondit Brigitte, qui mangeait son petit pain avec grand appétit.

— Pourtant, mademoiselle, votre déjeuner ne vaut pas celui que vous eussiez mangé là-bas chez votre tante?

— Il vaut mieux, Christophe ; je vous assure qu'il vaut mieux.

— Le gros cocher que j'ai si bien giflé vous aurait servi, debout derrière votre chaise.

— Je n'aime pas le gros cocher. »

Christophe se mit à rire. « Au fait, dit-il, je crois bien que les parents que vous avez en Bretagne vaudront toujours bien ceux-ci.

— C'est comme pour les déjeuners, ils seront meilleurs, Christophe, et puis vous serez-là. »

Christophe hocha la tête.

« Moi, je ne suis pas grand'chose, ma pauvre Mandarine ; je ne suis qu'un pauvre diable chargé de famille ; mais quand j'ai donné ma parole, je la tiens, et de là-haut le commandant le verra bien. »

Et sentant je ne sais quelle émotion lui venir, il but d'un trait le verre de vin qui devait terminer le déjeuner.

Cela fait, il alluma une pipe et la fuma silencieusement, après avoir obligé Brigitte à changer de place, afin qu'elle ne se trouvât pas sous le vent, c'est-à-dire sous la fumée.

Cette opération dura assez longtemps. Christophe était un fumeur passionné, et dame! il savourait sa vieille pipe. La fumée s'échappait en minces filets de ses lèvres ou de ses narines; il faisait, en un mot, durer ce plaisir qu'il ne s'accordait qu'avec réserve. Le tabac étant cher et les *petits bonnets* très nombreux, le brave marin qui fumait à bord sans calculer, s'était limité à un nombre régulier de pipes par jour; mais une fois qu'il y était, dame!

Quand la pipe s'éteignit, Christophe tira sa montre.

« Avec tout ça, il est plus de deux heures, dit-il, et il nous faut retourner à la gare, vous êtes bien reposée, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Oui, Christophe, il y a seulement que mon pied tourne toujours dans ma bottine.

— C'est vrai. Voyons s'il y a moyen de remédier à cela. Un marin sait toujours manier l'aiguille. Tirez-moi ce soulier, il ne passe personne, et d'ailleurs vous mettrez le pied déchaussé sous votre robe. Faut-il vous aider? Le voilà, c'est bien. »

Il examina la bottine que Brigitte avait ôté sans peine de son pied droit.

« Les boutons ont sauté juste à l'endroit où il en faudrait, dit-il; mais il y en a plus haut, je vais arranger ça. »

Il prit dans sa poche son couteau, puis une pochette de toile où se trouvaient des aiguilles et du fil. Il enfila une aiguille, fit tomber un à un avec son couteau les boutons qui garnissaient le haut de la bottine, et les replaça très adroitement.

« Vous n'avez pas de dé, Christophe? demanda Brigitte, qui le regardait faire; il vous faudrait un dé.

— Le bon Dieu m'en a mis un à chacun de mes doigts; répondit-il en levant ses doigts qui paraissaient revêtus de cuir. Les soldats et les marins, voyez-vous mademoiselle, savent se servir de l'aiguille à l'occasion; il y a dans le gréement des choses qu'il faut arrimer tout de suite. Mais de dé, il n'en est point question. C'est bon pour les femmes et pour les tailleurs. Voilà votre bottine; si les boutons que je viens de coudre là décampent, nous verrons bien. »

Brigitte se chaussa, et Christophe rattacha les boutons qui ne semblaient faire qu'un avec l'étoffe, tant ils étaient solidement cousus.

Cela fait, ils reprirent, sans se presser, le chemin de la gare où ils arrivèrent vers quatre heures. Christophe alla de nouveau aux renseignements, et comprit qu'il n'avait pas de temps à perdre pour se rendre à la gare de l'Ouest.

Comme il ne pouvait porter les colis sur son dos, il prit un fiacre à galerie où il fit monter Brigitte. Ils arrivèrent à la gare de l'Ouest comme six heures sonnaient. Le départ était à sept heures et demie; il s'installa avec Brigitte sur un des bancs de bois.

Ils causèrent pendant quelque temps.

Christophe, entré à Paris avec l'héroïque phalange de marins qui s'était établie au Luxembourg, refoulant l'insurrection dans le centre de Paris, se sentait en verve, et racontait complaisamment ses souvenirs que la vue des lieux qu'il venait de traverser avait subitement fait surgir de sa mémoire. Brigitte l'écouta une bonne heure sans donner un signe de lassitude, puis elle tomba tout à coup endormie sur l'épaule du conteur.

« La voilà partie, dit celui-ci; la pauvre petite est rendue, et elle a encore une nuit de voyage devant elle. »

Il se dégagea doucement, empila sous la tête de Brigitte les petits paquets, recouvrit le tout de son caban de drap, fit prendre une position commode à l'enfant qui continua paisiblement son somme.

Un peu avant l'ouverture des guichets, il la mit sous la protection d'un employé et s'en alla aux provisions. La part de Brigitte, qui dormait toujours, fut mise dans un mouchoir propre noué par les quatre coins, et, à son intention, il remplit sa gourde d'eau rougie.

Le bruit des allées et des venues, le bruit des caisses rebondissant sur les parquets, réveilla à demi la petite fille à l'heure du départ. Elle put se rendre sur ses jambes jusqu'au wagon; mais, arrivée là, elle recommença son somme, et profondément endormie sur les bancs de bois d'un wagon de troisième classe, la pauvre petite Mandarine quitta Paris.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LES NORMANDS

Parmi les peuples barbares qui apparurent après la chute de l'Empire romain et qui, se déplaçant d'une extrémité à l'autre de l'Europe, préparaient ainsi la constitution du monde moderne, il en est peu qui aient joué un rôle plus brillant que les Normands.

Ils furent eux-mêmes parmi les derniers venus. Depuis longtemps déjà les grandes invasions étaient finies; les barbares s'étaient partagé l'Europe occidentale et méridionale, des royaumes stables s'étaient fondés, Charlemagne régnait revêtu de la pourpre des Augustes, le monde semblait sortir enfin de cette longue ère de feu et de sang, lorsque des sauvages du Nord, amenés par des barques rapides, apparurent sur tout le littoral européen, ramenant le désordre et la terreur.

Ces sauvages se donnaient à eux-mêmes le nom d'hommes du Nord, (Northman), d'où l'on fit Normand. Leur origine, le pays d'où ils venaient, étaient inconnus. On les voyait apparaître tout d'un coup sur un point de la côte. Ils y faisaient une incursion rapide, mettant les villes au pillage, massacrant les habitants, puis ils disparaissaient comme ils étaient venus.

S'il en fallait croire le moine de Saint-Gall, ils



Navires normands. (P. 232, col. 2.)

auraient, du vivant même de Charlemagne, pénétré jusque dans la Méditerranée.

« Ils entrèrent, dit le chroniqueur, dans le port d'une ville où Charlemagne lui-même se trouvait; on les chassa; mais l'empereur, s'étant levé de table, se mit à la fenêtre qui regardait l'orient et demeura longtemps, le visage inondé de larmes. Comme personne n'osait l'interroger, il dit aux grands qui l'entouraient : « Savez-vous, mes fidèles, » pourquoi je pleure amèrement? Certes, je ne crains » pas qu'ils me nuisent par ces misérables pirateries; » mais je m'afflige de ce que, moi vivant, ils ont » manqué de toucher ce rivage, et je suis tourmenté » d'une vive douleur quand je prévois tout ce qu'ils » feront de maux à mes neveux et à leurs peu- » ples. »

La scène est belle, mais le fait est contesté; on doit y renoncer. L'apparition des Normands sous Charlemagne reste pourtant certaine; car on le voit prendre contre eux des mesures de défense; deux flottes destinées à combattre ces pirates furent rassemblées à Boulogne et à Gand et deux autres sur la Garonne et sur le Rhône.

Ces hardis pirates qui se donnaient à eux-mêmes le nom d'hommes du Nord avaient pour patrie les pays que nous appelons aujourd'hui la Scandinavie, c'est-à-dire le Danemark, la Suède et la Norvège. Venus des confins de l'Asie, ils ne connaissaient que le bronze et parlaient un langage nouveau; leur religion, sorte de bouddhisme primitif, avait pour dieu suprême Bod ou Odin, et adressait son culte aux éléments, aux astres, aux arbres, en un mot à la nature.

Habitant un pays découpé de fiords profonds, de nombreux détroits, où une mer rude baigne un sol âpre, ils étaient devenus d'intrépides marins; de bonne heure leurs vaisseaux remontèrent jusque dans les glaces de l'Islande où ils allaient comme encore aujourd'hui poursuivre les immenses bandes de harengs.

Ils ne vivaient que du produit de la pêche, ainsi que l'attestent les énormes monceaux de débris de poissons et de coquillages que l'on retrouve aujourd'hui sous forme de véritables tumuli près de leurs anciens villages.

Plus tard de pêcheurs ils se firent pirates, et l'Écosse puis l'Angleterre devinrent leur proie. Enhardis par le succès, ils se lancèrent sur l'Europe énervée, et organisèrent sur un pied régulier leurs expéditions de pillage.

« Chaque flotte, dit Augustin Thierry, obéissait à un roi ou *koning*. Mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car, à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait à la même table, et les cornes remplies de bière passaient de main en main, sans qu'il y eût ni premier ni dernier.

» Le roi de mer était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était réputé le plus brave entre les braves, comme celui qui n'avait jamais vidé la coupe près d'un foyer abrité. Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval. A l'ascendant du courage et de l'habileté se joignait pour lui l'empire que donnait la superstition; il était initié à la science des *runes*. Il connaissait les caractères mystérieux qui, gravés sur les épées, devaient procurer la victoire, et ceux qui, inscrits à la poupe et sur les rames, devaient empêcher le naufrage. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de mailles, qu'ils se promettaient d'échanger pour un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaiement sur la *route des Cygnes*, comme disent les vieilles poésies nationales. Tantôt ils côtoyaient la terre, et guettaient leurs ennemis dans les détroits, les baies et les petits mouillages, ce qui leur fit donner le nom de *vikings* ou enfants des anses; tantôt ils se lançaient à sa poursuite à travers l'océan. Les violents orages des mers du Nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires; tous ne rejoignaient pas le vaisseau du chef au signal du ralliement; mais ceux qui survivaient à leurs compagnons naufragés n'en avaient ni moins de confiance, ni plus de souci; ils se riaient des vents et des flots qui n'avaient pu leur nuire.

» La force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs; l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulons aller. »

UNE PLANTE ÉLECTRIQUE

On a fait en Amérique cette curieuse découverte qu'une plante, la *phytolocca*, jouit de véritables propriétés électriques. Quand on coupe un rameau de cet arbuste, la main reçoit une secousse semblable à celle que ferait ressentir une machine électrique. Un physicien anglais a voulu constater le degré d'intensité de l'électricité ainsi émise. Une petite aiguille de boussole était influencée, à sept ou huit pas, par la plante, et cette influence était proportionnelle à la distance : plus on s'en rapprochait, plus les mouvements de l'aiguille étaient saccadés. Quand la boussole fut placée au milieu du buisson, son aiguille se mit à tourner rapidement.

On ne trouve aucune trace de fer ni autres métaux magnétiques dans le sol sous-jacent. Cette propriété appartient donc à la plante elle-même.

Ajoutons que l'intensité du phénomène varie avec l'heure du jour. La nuit, cette propriété ne se manifeste presque pas; elle atteint son maximum à deux heures après midi. Sa puissance augmente en temps d'orage. On assure qu'aucun oiseau, aucun insecte ne peuvent se poser sur la *plante électrique*.

ROBERT DARNETAL [1]

XI

Après le départ de M. de Champernon, nous revînmes, Mlle Rénée et moi, dans la pièce où s'était passée la scène que j'ai racontée.

« Robert, me dit-elle bientôt avec un calme qui révélait une résolution énergiquement prise, puis-je compter sur ton amitié?

— Assurément, mademoiselle.

— Tu me permets donc de disposer de toi?

— D'en disposer absolument.

— Et bien, mon cher enfant, nous partons pour Paris tout à l'heure, car je suis résolue à y aller et j'ai pensé que tu consentirais à m'accompagner. Oh! ne te récrie pas! Puisque tu as assisté à l'entretien que j'ai eu avec mon père, tu dois me comprendre. Il faut que j'aille à Paris.

— Cette décision est grave, mademoiselle ; réfléchissez....

— J'ai tout pesé, tout calculé, et je suis décidée. Mon père me cache la vérité, je ne l'ai que trop compris; il a voulu partir seul parce que mon frère court un grand péril, il a redouté de me mettre en présence de mon cher Adrien malade, mourant peut-être. Mais en m'imposant une telle volonté, il a excédé ses droits. Ma place est auprès de mon frère et je pars. Après tout, je suis majeure et par conséquent maîtresse de mes actions. Mes dispositions sont prises. Le cocher qui conduit mon pere à Yvetot est un homme sûr ; il s'est chargé de transmettre mes ordres au maître de poste. Je suis donc certaine d'avoir des chevaux ce soir et d'arriver à Paris, demain matin, quelques instants après mon père. »

Elle parlait de telle sorte que l'idée ne me vint pas qu'il fût en mon pouvoir de lui faire abandonner ses résolutions. si je ne me résignais pas à lui avouer les motifs pour lesquels son père avait refusé de l'emmener avec lui. Pour la première fois de ma vie, je connus cette angoisse cruelle que nous éprouvons quand une grande responsabilité pèse sur nous. Celle que m'imposaient les circonstances était grave, et quoique je ne fusse encore qu'un adolescent, elle m'obligeait à prendre des résolutions viriles. J'avais promis à M. de Champernon de veiller sur Mlle Rénée, j'avais fait au commandant la même promesse et l'heure venait de la tenir. Comment devais-je m'y prendre? Allais-je laisser partir ma chère bienfaitrice sans essayer de la détourner de son projet? Pour l'en détourner, allais-je lui dire la vérité, lui apprendre le malheur qui frappait sa maison?

« Je ne refuse pas de vous accompagner, dis-je, et si vous persistez à partir, je vous suivrai. Songez, cependant, qu'il est grave d'enfreindre la volonté de ses parents. Si votre père s'est exposé à vous déplaire, alors qu'en toute occasion vos désirs sont des ordres pour lui, c'est qu'il avait ses raisons.

— J'ai les miennes aussi.

— Il me semble que vous lui devez au moins de vous montrer obéissante jusqu'à la date qu'il a fixée pour son retour. Attendez jusque-là. c'est-à-dire jusqu'à après-demain. S'il ne revient pas alors, comme il vous l'a promis, nous nous mettrons en route.

— Oui, fit-elle amèrement, lorsqu'il ne sera plus temps de trouver mon frère vivant. Ah! je ne me trompe pas, Robert; mon frère est en péril, et c'est pour m'épargner la douleur de le voir mourir que mon père m'a ordonné de rester ici. »

En prononçant ces paroles, elle plongeait ses regards dans les miens, comme si elle cherchait à découvrir en moi le secret qui voltigeait sur mes lèvres. Je restai muet, saisi par la netteté de son pressentiment.

« Tiens, Robert, continua-t-elle, tu me caches la vérité; tu la connais, oui, mon père te l'a confiée et tu veux me la taire. Oh! parle, parle. »

Ses mains tremblantes se posaient sur les miennes; elle me suppliait de l'accent et du geste.

« Apaisez-vous, » lui dis-je.

Mais elle reprit.

« Je veux savoir ce que tu sais, Robert; par pitié, ne prolonge pas cette incertitude qui me tue. »

Je n'eus pas la force de me taire, et le récit de l'événement qu'elle ignorait tomba de ma bouche.

« Tu vois bien qu'il faut que je parte, s'écria-t-elle; ô mon Adrien, mon pauvre Adrien! Cours prévenir ta mère, et reviens, » me dit-elle.

J'obéis. Ma mère fut bien étonnée d'apprendre que j'allais à Paris. Je lui cachai la catastrophe qui nécessitait ce voyage, aussi bien que les incidents qui venaient de se produire. Je lui dis seulement que j'accompagnais Mlle Rénée par l'ordre de M. de Champernon et je lui promis d'être de retour dans le courant de la semaine. Elle ne conçut aucune inquiétude et me dit tendrement adieu, après m'avoir aidé à jeter au fond d'une vieille valise les quelques effets qui m'étaient nécessaires pendant la durée du voyage.

Je revins au château.

Mlle Rénée m'attendait en compagnie de sa femme de chambre qui devait la suivre. Elle s'était vêtue d'une robe noire, comme si déjà son frère eût rendu l'âme. Ces vêtements, sa pâleur, les larmes qui roulaient sur ses joues exprimaient la douleur qu'elle essayait vainement de contenir.

Par ses ordres, et comme ce qui manquait le moins à Maisonfleur c'étaient les chevaux et les voitures. on avait choisi dans les remises une vieille

[1] Suite. — Voy pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202 et 219.

et solide berline. Elle devait nous conduire jusqu'à Paris, avec les chevaux de la poste que nous allions trouver à Yvetot. Au moment de partir, je voulus monter sur le siége. Mais Mlle Rénée exigea que je prisse place à côté d'elle, dans l'intérieur. Sa femme de chambre se mit en face de nous.

A onze heures, nous étions à Yvetot où nous apprîmes que M. de Champernon était en route pour Paris. On mit à notre voiture des chevaux frais ; un postillon prit les rênes, tandis que le cocher retournait avec ses bêtes à Maisonfleur, et nous nous engageâmes sur la route de Paris.

J'avais bien souvent rêvé de faire ce voyage. La grande ville m'attirait par tout ce que j'entendais raconter d'elle. J'avais espéré que le jour où il me serait donné de m'y rendre serait pour moi un jour de fête, dont la perspective faisait par avance battre mon cœur. Mais, en ce moment, je n'éprouvais à aucun degré le plaisir que je m'étais promis. Le drame domestique auquel j'étais mêlé à titre de témoin dépouillait de toute joie cette excursion qui, dans d'autres circonstances, m'eût rendu le plus heureux des hommes. L'obscurité me privait même du bonheur tant de fois rêvé de contempler des paysages nouveaux. Je demeurai durant toute la nuit enfoui dans mon coin, les yeux ouverts, silencieux, regardant défiler au bord du chemin les arbres qui se dressaient dans la nuit claire avec des échevèlements de fantôme.



Robert, tu me caches la vérité ! (P. 235, col. 2.)

A côté de moi, Mlle Rénée pleurait; dans l'obscurité, je devinais ses larmes ininterrompues. La femme de chambre seule dormait pendant ce voyage. Parfois, la voiture traversait un village, entre les maisons paisibles dans lesquelles tous les yeux étaient clos; parfois, elle roulait tout à coup sur le pavé d'une ville ; à diverses reprises, nous nous arrêtions pour relayer devant des auberges ou quelques lumières éclairant une vaste salle à manger où une cuisine au repas, prouvaient que nous étions attendus. Toutes ces choses si nouvelles, ces visions entrevues, la voix des valets d'écurie sur une route solitaire, passaient devant mes yeux dans la rapide confusion du rêve.

La nuit fut très chaude et les stores restèrent baissés. Mais, au matin, il fallut les lever. Je vis le jour blanchir le ciel peu à peu, puis le soleil jeter ses premiers feux, embraser l'horizon et dissiper les brumes grises qui voilaient l'atmosphère rafraîchie par la rosée. A mesure que nous approchions du terme du voyage, les chevaux semblaient courir plus vite et les battements de mon cœur se précipitaient. Mais ce n'est pas la curiosité naturelle à mon âge qui les provoquait. Non, ce spectacle des choses extérieures m'était indifférent, et ce qui dominait tout mon être, c'était la crainte de ne plus trouver là-bas, au bout de la route, qu'un corps sans vie.

On nous retint pendant quelques minutes à l'octroi de Paris. Je me penchai; j'aperçus dans le rayonnement d'un matin radieux, une large avenue, de hautes maisons, des passants affairés, un immense va-et-vient de populations et de véhicules, la Seine à droite, le cintre de l'arc de triomphe à gauche. Mais, ce décor splendide rencontré aux portes de la capitale ne me causa aucune surprise, n'éveilla en moi aucun sentiment d'admiration. Mlle Rénée avait jeté une adresse au postillon. La voiture traversa un pont large, s'enfonça ensuite, avec un bruyant fracas de roues dans des rues étroites et vint s'arrêter devant une porte cochère, qui s'ouvrit à la voix du postillon, pour nous laisser entrer dans une vaste cour au fond de laquelle une maison, à un seul étage, et couverte d'un toit d'ardoises, déroulait sa façade sur un large perron bordé de balustres qui en faisaient une superbe terrasse. Nous étions arrivés à l'hôtel de Champernon, somptueuse demeure qui ne s'ouvrait chaque année que pendant deux ou trois mois d'hiver.

« Enfin ! » soupira Mlle Rénée.

La portière s'étant ouverte, elle sauta légèrement sur les premiers degrés du perron, franchit les autres d'un bond et se précipita dans la maison. Je la suivis. Nous traversâmes deux immenses salles, et nous allions gravir un escalier monumental aux marches de marbre, quand une porte s'ouvrit brusquement devant nous, avant que nous eussions rencontré âme qui vive. C'était M. de Champernon. En nous apercevant, son visage se décomposa.

« Toi ici, ma fille ! murmura-t-il. Cruelle enfant, tu as donc voulu venir !

— Il le fallait, mon père ; il le fallait pour Adrien. Où est-il ? Comment va-t-il ? »

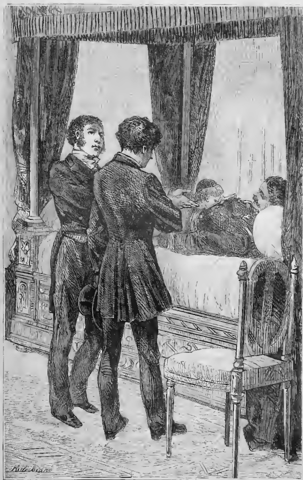
Comme, tout en posant ces questions, elle voulait franchir le seuil de la salle d'où M. de Champernon était sorti, il l'arrêta, en suppliant.

« N'entre pas là, Rénée ; n'entre pas. Robert, arrête-la ! »

Je m'élançai ; mais Mlle Rénée, écartant alors son père, d'un brusque mouvement, enfreignait ses ordres. Presque aussitôt, un cri déchirant se fit entendre, et je ne pénétrai dans la chambre dont M. de Champernon avait voulu vainement fermer l'accès à sa fille, que pour voir celle-ci chanceler et aller rouler, privée de connaissance, entre les bras de deux religieuses surprises par sa présence et qui s'étaient avancées pour lui porter secours.

« Elle ne peut rester ici, mes sœurs, dit M. de Champernon ; emportez-la dans son appartement où je vais vous rejoindre. »

Les deux religieuses obéirent. M. de Champernon se rapprocha de moi.



On m'a tué mon fils (P. 237, col. 2)

« Pourquoi ne l'as-tu pas empêchée de quitter Maisonfleur, puisque tu savais la vérité ? me demanda-t-il.

— Hélas, monsieur, elle n'a rien voulu entendre.

— Tu vois donc que mes craintes étaient fondées, continua-t-il, en me désignant le lit dressé sous un immense baldaquin, au fond de cette vaste pièce. Quand je suis arrivé, il y a quelques heures, mon fils venait d'expirer. »

Sur ce lit, le commandant de Champernon était étendu mort, revêtu de son uniforme, un crucifix entre ses mains croisées. A son chevet, sur une table, entre deux bougies allumées, un rameau de buis trempait dans un vase d'eau bénite Sur un prie-Dieu, un prêtre était agenouillé. M. de Champernon s'approcha de son fils, entr'ouvrit la tunique et me montrant sous le linge blanc, à la hauteur du cœur une plaie rose, toute ronde, il me dit avec des sanglots.

« La balle est entrée par là et a fait une blessure mortelle, à laquelle le pauvre enfant a survécu deux jours, deux jours de souffrances et d'angoisses, à peine adoucis par les soins de ses témoins qui lui ont fermé les yeux. Mon fils ! On me l'a tué ! Ah ! lorsqu'il était près de moi l'autre jour, pourquoi l'ai-je laissé s'enfuir ? Que n'ai-je deviné qu'il allait au-devant de la mort ? Tu comprends maintenant, Robert, que j'avais raison hier quand je m'opposais à ce que Rénée m'accompagnât. Je redoutais cette catastrophe et je voulais lui en dérober le spectacle. Mais elle a voulu venir ; elle est venue, et comme si ce n'était pas assez d'avoir à pleurer un de mes enfants, il faut maintenant que je tremble sur l'autre. »

Il sortit après avoir prononcé ces mots et me

laissa seul avec le prêtre. Je m'agenouillai et demeurai longtemps à cette place. Tout l'horrible drame se déroulait maintenant dans mon esprit, les réponses que le vénérable ecclésiastique interrogé par moi faisait à mes questions m'aidant à le reconstituer.

En quittant Maisonfleur, après avoir eu avec son père la querelle dont j'avais été le témoin, le commandant était venu à Paris afin de provoquer non l'auteur des paroles injurieuses prononcées contre M. de Champernon, — c'était, on s'en souvient, un général en retraite, — mais le fils de ce vieillard. Il voulait, par un châtiment exemplaire, imposer à jamais silence à ceux qu'il appelait des calomniateurs, sans être convaincu d'ailleurs que son père eût été calomnié. Il avait obéi à l'impulsion de son désespoir.

Dans ce combat, véritable coup de tête, le sort des armes s'était prononcé contre lui, et au lieu de la satisfaction qu'il cherchait, il avait trouvé la mort. Oui, telle était cette aventure. C'est ainsi qu'elle m'apparaissait déjà, avant que les détails m'en fussent connus et qu'elle me fût confirmée plus tard. Et maintenant, sur qui en faire peser la responsabilité? A qui la faute, si ce jeune homme paré de tous les dons, si cet officier appelé au plus brillant avenir, gisait là, frappé en pleine sève, à jamais perdu pour sa famille et pour son pays? A qui la faute? Question redoutable, à laquelle ma conscience n'osait répondre, car lorsqu'elle cherchait le nom du vrai coupable, c'est le nom de M. de Champernon qui s'offrait à elle, et venait lui dénoncer dans ce père, indigne d'un si glorieux fils, son véritable meurtrier.

J'ai appris ce jour-là que lorsque se commet un meurtre, même quand il s'enveloppe de ces formes auxquelles les préjugés des hommes ont donné droit de cité et force de loi, le vrai coupable n'est pas celui qui tient l'arme homicide, mais celui qui volontairement ou involontairement a armé son bras.

XII

Il faut passer sur ces tristes jours.

Je ne décrirai donc ni la douleur de Mlle Renée, ni celle de son père. Elle pleurait son frère bien aimé, mort d'une manière tragique, à la fleur de ses années. M. de Champernon pleurait son fils. Mais à son chagrin paternel se mêlait un remords dont personne ne pouvait comprendre, au même degré que moi, l'intensité. Sans qu'il pût s'en douter, ses pensées m'étaient connues. Je savais quelle part il avait dans la responsabilité du terrible événement. C'est lui qui avait envoyé Adrien à la mort. C'est lui qui, par sa réponse hautaine et railleuse aux questions de son fils, avait poussé à un acte de désespoir l'héroïque et infortuné jeune homme. Adrien s'était fait le champion de l'honneur de sa maison. Il avait péri pour venger l'outrage fait à son nom, convaincu que cet outrage était mérité, et que dans le passé de son père se trouvait une tache indélébile que son sang seul pouvait laver.

Tandis qu'au milieu de ses larmes, Mlle Renée essayait vainement d'obtenir de M. de Champernon une explication qui lui permît de comprendre la conduite de son frère, j'étais seul à savoir la vérité, sans pouvoir la révéler à ma pauvre bienfaitrice, sans oser avouer à son père qu'elle m'était connue, ni le pousser à réparer le dommage qu'il avait causé à la famille de Maisonfleur et dont l'expiation commençait si terrible et si cruelle.

J'ai gardé de mon premier voyage à Paris un souvenir ineffaçable. Ce voyage fut de courte durée, et ce n'est pas alors que j'eus le loisir de visiter la grande ville. Un pieux dévouement me retenait auprès de Mlle Renée. Je ne la quittai guère durant ces douloureuses journées, et j'étais encore à côté d'elle quand nous revînmes en Normandie, en accompagnant le cercueil qui contenait les restes d'Adrien de Champernon et qui fut déposé dans une sépulture de famille, au fond du parc, en face de l'immense océan.

Cette catastrophe irréparable eut pour conséquence de m'attacher plus étroitement que par le passé à Mlle de Champernon, et quand je cherche aujourd'hui à m'expliquer à moi-même comment le pauvre petit orphelin Robert Darnetal s'éleva peu à peu au niveau social de ses bienfaiteurs, secoua sa misère, l'obscurité de sa naissance pour aller vers des destinées plus hautes, je ne trouve pas à cette transformation de cause plus directe que l'événement qui fit de moi pour Mlle Renée, dont je possédais déjà la confiance et l'affection, un consolateur, presque un frère, et pour M. de Champernon un être dévoué, associé par les circonstances au plus dramatique événement de sa vie.

Pour moi, je me sentais attaché à la sœur d'Adrien de Champernon, non-seulement par le bien qu'elle m'avait fait, par l'instruction dont je lui devais les trésors, par cette éducation qu'elle m'avait en quelque sorte infusée, mais encore par le lien mystérieux qu'à son insu créaient entre elle et moi les dernières confidences de celui-ci, cette lettre remise à ma loyauté et dont je devais garder le dépôt jusqu'à la mort de son père. Je m'étends aujourd'hui sur ces détails, avec le dessein de n'y plus revenir et pour que mes lecteurs comprennent sans s'en étonner, au fur et à mesure qu'il va se dérouler, le rôle que j'allais prendre dans l'existence de Mlle Renée.

Notre rentrée à Maisonfleur fut le signal d'un redoublement d'intimité entre nous. On ne me traita plus comme un inférieur, mais comme un égal. M. de Champernon m'accorda les privilèges d'un ami. Malgré ce que je savais de lui, je ne pouvais m'empêcher de le plaindre. Il était maintenant triste, las et découragé. Il allait dans la vie, accablé par un mal mystérieux qui blanchissait ses cheveux,

creusait ses traits, pâlissait ses joues et courbait son corps. Il semblait n'avoir plus goût à rien, et c'est en vain que sa fille, détournée de sa propre douleur par les inquiétudes que lui causait le dépérissement dont il était victime, faisait trêve à ses larmes pour lui montrer un visage souriant et redoublait de tendresse envers lui.

Il ne s'intéressait plus aux choses qui le passionnaient autrefois. Quoique je n'eusse pas encore dix-huit ans, il se déchargeait de plus en plus sur moi de la surveillance de ses intérêts, de la conduite de ses affaires dont il entretenait fréquemment sa fille, comme s'il eût voulu l'accoutumer à les diriger seule; et chaque jour il rétrécissait le cercle de ses préoccupations pour se concentrer dans ce qui formait désormais l'objet de celle qui semblait dominer toutes les autres : c'est-à-dire la mémoire de son fils.

L'hiver qui suivit la mort d'Adrien fut le plus triste hiver que j'aie passé jamais à Maisonfleur. Je ne sais, à l'heure où j'écris ces souvenirs et où j'évoque le passé, ce que l'avenir me réserve. Le ciel, qui jusqu'à ce jour, m'a si visiblement protégé, peut me frapper dans ceux que j'aime. Mais, à moins de connaître la douleur de perdre l'un d'eux, jamais une tristesse égale à celle que le deuil de M. de Champernon et de sa fille répandit autour de nous ne pèsera sur les lieux que j'habite.

A cause de ce deuil, mes bienfaiteurs n'allèrent pas à Paris cette année-là et restèrent à Maisonfleur. Le froid fut plus rigoureux que de coutume, des tempêtes violentes agitèrent l'Océan. Nous passâmes trois mois littéralement ensevelis sous la neige, et M[lle] Rénée ne goûta d'autres joies que celle de soulager les misères qu'engendrait cette dure saison.

Mon instruction fit pendant ce temps de rapides progrès. Mon esprit s'ouvrit aux notions de la science. Je me passionnai pour l'histoire de mon pays et pour celle des temps anciens. La bibliothèque du château fournissait de nombreux aliments à mon appétit de savoir, et sans la peine que me causait la souffrance dont j'étais le témoin, j'aurais été véritablement heureux.

Cet hiver fut laborieux. Ma raison, mûrie de bonne heure, me faisait comprendre tout le prix de cette instruction qui m'arrivait d'une manière inespérée, et qui m'ouvrait une carrière brillante qu'en d'autres temps, ni ma mère, ni moi n'aurions osé prévoir. Aussi, avec quelle ardeur je travaillais! Je le dis sans orgueil comme sans fausse modestie, je me montrais digne des bienfaits qu'on me prodiguait. Le but que je poursuivais consistait en ceci : Je voulais plaire à ma bienfaitrice, pénétré du désir de la rendre, par mes progrès, fière de moi. Chaque soir, je passais deux heures avec l'instituteur de Sassetot. Le brave homme m'apprenait tout ce qu'il savait. Presque chaque jour M[lle] Rénée m'emmenait avec elle, à l'heure de sa promenade. Elle m'interrogeait, rectifiait mes idées, me parlait de la vie, du devoir, des droits que l'homme tient de sa supériorité sur les choses créées. Elle possédait une science bien au-dessus de son sexe et m'en faisait part fraternellement ; elle commentait les leçons de l'instituteur et mes lectures, m'ouvrait des aperçus que je n'avais pas entrevus. Oh ! la chère bienfaitrice, c'est bien à elle que je dois tout ce que je sais, et je ne peux me rappeler sans émotion ces temps pendant lesquels mon intelligence s'est développée, fécondée par de si précieuses leçons.

Quand vinrent les premiers beaux jours, M. de Champernon manifesta le désir d'aller passer un mois à Paris, où l'appelait, disait-il, la nécessité de liquider ses affaires, d'en finir avec des intérêts en souffrance. Il me confessa qu'il voulait vendre toutes ses propriétés situées hors de Normandie, afin de réunir tous ses biens sur un seul point et de diminuer ainsi la surveillance qu'ils exigeaient. Il aurait souhaité de pouvoir emmener sa fille avec lui, mais elle refusa absolument de le suivre. Elle savait par quelques mots qu'il avait laissé échapper qu'il voulait la marier. Il me l'avoua à moi-même. Il redoutait de mourir et il était pressé de donner à M[lle] Rénée un protecteur, c'est-à-dire un mari. Elle allait sur ses vingt-huit ans et il estimait que l'heure était venue de lui chercher un établissement.

C'est là justement ce qu'elle repoussait. Elle ne voulait pas changer de vie, et ce fut le motif qui lui fit refuser d'accompagner son père.

Il se résigna donc à se rendre à Paris sans elle ; mais, comme mes services paraissaient lui être nécessaires, il fut décidé que je partirais avec lui. Ma mère devait rester auprès de M[lle] Rénée qui l'aimait pour sa droiture, sa sagesse et sa bonté.

Ce voyage compléta mon éducation. Il m'apprit beaucoup de choses que j'ignorais et acheva de faire de moi « un monsieur ». La chrysalide devenait papillon, et du pauvre petit paysan autrefois recueilli presque par charité au château de Maisonfleur, il ne restait plus rien, au moins extérieurement ; car, j'en bénis Dieu, j'avais conservé le même amour pour mon village, le même respect pour ce qui est respectable et la même horreur pour le mal.

La transformation dont je parle fut en apparence l'œuvre de quelques mois. En réalité, elle fut l'œuvre des années. A force de vivre dans le château, entre Rénée de Champernon et son père, à ce contact de deux esprits cultivés, ma nature de paysan s'affina. Tout homme est ici-bas comme une terre féconde, qui reste stérile si la main d'un habile ouvrier ne vient pas provoquer l'éclosion des richesses qu'elle renferme, mais qui les met au jour aussitôt que la semence est tombée sur elle. Témoin des douleurs que je raconte, je leur dus de connaître la vie, comme je dus aux entretiens de ma bienfaitrice les notions qui, se développant peu à peu, m'initièrent à ce savoir qui est comme la clef de l'éduca-

tion des êtres. Ne cherche pas, lecteur, à t'expliquer autrement la métamorphose qui s'accomplit en moi. Les desseins de la Providence dont Mlle Renée fut l'instrument, trouvèrent dans Robert Darnetal une âme disposée à les seconder et à en profiter. C'est là tout le secret de ma transformation progressive.

En arrivant à Paris, nous nous étions installés dans l'hôtel de M. de Champernon, vaste et somptueuse demeure où nous étions presque perdus, car nous n'en occupions qu'une aile avec deux domestiques chargés de nous servir. Là, tous les matins, les hommes d'affaires se succédaient pendant plusieurs heures. Ils attendaient, assis dans une vaste salle où je me tenais, installé devant un bureau, occupé à répondre à des lettres, d'après les instructions que m'avait données M. de Champernon.

Chacun d'eux pénétrait à son tour dans le cabinet où il recevait, témoin discret des opérations par lesquelles il avait, en vingt ans, accru formidablement sa fortune, et des efforts qu'il tentait en ce moment pour la réaliser à brève échéance. Les gens qui se présentaient chez lui étaient pour la plupart des débiteurs, des agents qui s'occupaient de la vente des propriétés dont il voulait se défaire, ou des solliciteurs qui venaient proposer une entreprise industrielle ou quémander un secours.


Elle m'emmenait à la promenade. (P. 239, col. 1.)

M de Champernon ne retenait pas longtemps les premiers ni les derniers. Aux débiteurs qui cherchaient à obtenir un délai pour s'acquitter, il répondait presque toujours par un refus. C'était plus fort que lui, quand ses intérêts, si minimes qu'ils fussent, lui paraissaient menacés, cet homme ne savait pas être serviable. Il ne se montrait guère plus aimable envers les solliciteurs assez naïfs pour croire qu'ils trouveraient auprès de lui les ressources qui leur étaient indispensables pour fonder quelque entreprise. Impertinent envers ceux-là, il les mettait durement à la porte, sans vouloir se donner la peine de les avertir qu'il était résolu à ne plus tenter d'opérations industrielles ni de spéculations sur les fonds publics. Il ne prenait plaisir à causer qu'avec les agents de ventes et de publicité, parce qu'il espérait d'eux qu'ils l'aideraient à trouver un acquéreur pour les propriétés dont il cherchait à faire argent.

Les matinées s'écoulaient ainsi dans un incessant va-et vient de visites. A midi, nous déjeunions en tête-à-tête. Pendant le repas, il me donnait ses instructions, si les entretiens qu'il avait eus le matin rendaient ces instructions nécessaires. J'ai constaté souvent qu'il ne me confiait qu'une partie de ses préoccupations. Je l'ai déjà dit et je le répète, parce que cela me semble nécessaire. Il me cachait beaucoup de choses, et la part de sa correspondance qu'il déposait entre mes mains, en me chargeant d'y répondre, ne m'apprenait rien de ce qu'il voulait me laisser ignorer. Les dispositions de mon esprit éclairé par ce que je savais du passé me donnaient à penser qu'il cherchait à me dérober la vérité et qu'il redoutait trop ma perspicacité pour me mettre sur la voie de ce passé.

Après le déjeuner, je sortais jusqu'à cinq heures. Je revenais alors travailler jusqu'au dîner. Ce second repas nous réunissait comme le premier. Mais, à peine nous sortions de table, que M. de Champernon rentrait dans son appartement, après m'avoir mis dans les mains un billet de spectacle qu'il avait eu soin de se procurer dans la journée à mon intention. C'est grâce à ces sorties fréquentes que, sur les promenades ou dans les monuments durant le jour, au théâtre le soir venu, j'appris en moins d'un mois à connaître Paris. M. de Champernon me traçait lui-même mon itinéraire, et sa générosité pourvoyait avec abondance aux dépenses de cette vie si nouvelle, dont le courant m'entraînait et qui ne m'eût rien laissé à désirer si Mlle Renée en avait partagé l'agrément avec moi.

Pour me consoler de l'absence de ma protectrice, je lui écrivais tous les jours; je lui racontais mes actions, je l'entretenais de ce que je voyais, de ce que j'entendais, de toutes les surprises que la grande capitale offrait à mon imagination. Elle me répondait souvent : ses lettres étaient tristes, mais apaisées; elle me parlait de ma mère, et sa belle âme se révélait en ces pages exquises, aussi affectueuses que celles qu'écrit une grande sœur à son frère cadet.

A suivre. ERNEST DAUDET.



Ils essayaient de monter l'échelle. (P. 243, col. 2)

MANDARINE [1]

VI

Ce n'est plus l'asphalte que foulent les pieds légers de Brigitte Langallon et les pieds nerveux de son protecteur: c'est le sol du pays, le sol pierreux d'un chemin à peine plus large qu'un sentier, qui, par une ascension douce, les conduit au sémaphore, que Brigitte ne distingue pas bien encore. En effet, devant elle deux éminences de terrain, presque deux petites montagnes, semblent se rejoindre devant la mer. Sur le versant nord du monticule de gauche se voit une petite construction blanche, accolée d'une haute et mince tourelle; un peu plus bas s'étagent des habitations rustiques; plus bas encore se déploie un village, qui a devant lui un joli rideau formé par une rangée de mâts.

Sur le versant de droite, se voit une habitation surmontée d'un superbe mât. A l'extrémité est une vergue entourée d'une galerie, au bout flottant de minces cordages qui se rattachent au pied.

Bientôt le chemin obliqua à gauche, et Brigitte vit que la mer passait entre ces deux grandes éminences. C'était un joli chemin que celui qu'elle suivait; il montait entre deux murettes formées de très vieilles pierres moussues, au travers desquelles jaillissaient dans le plus pittoresque désordre: des ronces, de petits pruniers sauvages et des ajoncs en fleurs, le tout entremêlé de marguerites, de lis de la vallée et de resplendissants boutons d'or. Cela était charmant, et cependant Brigitte devenait de plus en plus mélancolique et impressionnée. Quand le sentier longea la mer de plus près, elle se sentit prise d'une admiration et d'une terreur instinctives.

Le temps était brumeux, le ciel lourd, orageux, traversé par de larges éclairs; la mer tumultueuse, étrange, d'un vert profond, et sillonnée de vagues galopantes et capricieuses, à la crête argentée et fugace.

La petite fille marchait toute frissonnante comme entre deux abîmes, se voilant parfois les yeux de ses deux petites mains, et tout à coup les ouvrant tout grands pour regarder les magnifiques déchirures produites par l'éclair dans le ciel, ou le gouffre bouillonnant, sur lequel bondissaient et se tordaient de malheureuses petites barques de pêche, qu'une personne ignorante des choses de la mer se fût attendue à chaque instant à voir sombrer.

Tout autre était l'impression de Christophe: il marchait gaiement le premier, regardant d'un œil amical le ciel et la mer, dont il connaissait bien les diverses métamorphoses, et levant souvent les yeux vers le grand mât enveloppé de cordages, dont il se rapprochait à chaque pas.

« Mademoiselle Brigitte, encore un petit coup de collier, dit-il; voyez-vous d'ici la barrière du sémaphore?

— C'est cette maison couverte de rouge qui est votre maison?

— C'est au gouvernement qu'elle appartient,

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209 et 225

mademoiselle; mais, pour le moment, j'en suis locataire. Vous plaît-elle?

— Beaucoup, Christophe. Comme c'est près de la mer, mon Dieu!

— Quasi dedans. Cependant elle n'arrive jamais chez nous, n'ayez pas peur. On la regarde danser, on l'entend crier, mais c'est tout. Nous sommes même préservés du tonnerre, comme vous voyez; cette petite tige, c'est un paratonnerre.

— J'en suis bien aise, car j'ai un peu peur du tonnerre.

— Vous vous en guérirez. Attention, ne disons rien. En voilà-t-il des *petits bonnets!* »

Il se glissa tout doucement derrière la barrière pour considérer le groupe qui lui faisait face.

Une grande femme blonde, au teint hâlé et sain, agenouillée devant une pompe qui laissait tomber un joli filet d'eau claire, débarbouillait un poupon qui se débattait comme un beau diable. Autour d'eux se groupaient cinq autres enfants, coiffés, moins la fille aînée qui portait une coiffe, de petits bonnets d'indienne, attachés par un lacet blanc noué sous le menton.

« Il n'aime pas l'eau encore ce gros Michel, » dit une voix forte.

La femme et les enfants levèrent la tête, et Christophe se trouva entouré de *petits bonnets* qui grimpèrent sur ses bras et sur ses épaules, un véritable abordage.

La jeune femme s'avançait aussi avec le joyeux sourire de la bienvenue sur ses larges lèvres, en compagnie de Michel, qui, au son de cette voix dont il avait un vague souvenir, s'était arrêté court dans ses hurlements.

Le mari et la femme s'embrassèrent cordialement, chaleureusement, avec ce bel enfant entre eux, et, le premier moment d'émotion passé, Christophe, se rappelant Brigitte, se détourna, et lui prenant la main:

« Rosalie, dit-il avec émotion, c'est la fille du commandant Langallon. »

La femme sourit à l'enfant et, sans en demander davantage, se dirigea vers la maison.

« Mademoiselle, voulez-vous rester avec les petits bonnets? demanda Christophe au moment de franchir le seuil.

— Je veux bien, » répondit Brigitte, qui regardait avec plaisir ces figures pleines et roses, encadrées de cheveux noirs ou blonds qui jaillissaient comme des herbes folles de dessous le petit bonnet.

« Jéjé, tiens, promène le petit, » ajouta Rosalie, en tendant le poupon qu'elle portait à la petite fille habillée en femme.

Celle-ci le prit sur ses bras et marcha gravement, la taille ployée sous ce lourd fardeau, vers un banc de pierre usé par le frottement.

Rosalie et Christophe se trouvèrent seuls dans la belle cuisine entourée d'armoires, de lits clos et de berceaux aux légères draperies dont l'air de la mer avait enlevé la teinture bleue.

« Vous avez fait un bon voyage, Christophe? demanda Rosalie, qui était la sérénité en personne; je l'ai vu par votre lettre.

— Bon pour nous, Rosalie, bien mauvais pour le commandant. Ah! quelle aventure! ma femme, quelle aventure! »

Alors, jetant son chapeau sur la table, il essuya la sueur qui perlait toujours à ses tempes lorsqu'il se rappelait la mort tragique du commandant; puis il raconta les événements aussi terribles qu'imprévus dont il avait été le témoin, le voyage et tous ses incidents. Plus d'une fois, pendant son récit, des larmes mouillèrent les grands yeux bleus de Rosalie, ce qui annonçait que l'apparente insensibilité de sa physionomie ne provenait point du tout d'un manque de cœur.

« Voilà, dit-il en finissant, et maintenant à la grâce de Dieu! Tu me demanderas peut-être pourquoi j'amène la petite ici où il y a bien assez de bouches à nourrir. D'abord, j'ai là près de neuf cents francs qui lui appartiennent, des caisses où il y a peut-être des objets précieux, et, dans tous les cas, la famille ne tardera pas à la réclamer, je pense. Et quand même. Je sais ce que je dois aux Langallon, et surtout au commandant. Tu le sais aussi bien que moi, Rosalie, car je t'ai souvent raconté cela. S'il a soufflé encore un vent de malheur sur cette ancienne famille, ce n'est pas une raison pour ne pas remplir un devoir de reconnaissance envers elle. Je ne sais pas ce qui s'arrangera, ce qui se découvrira pour cette petite; mais elle sera bien traitée chez moi en attendant, et j'ai bien compté que tu ne me dédirais pas.

— Moi, non, bien sûr, dit Rosalie; en ceci, je ferai selon votre désir, Christophe. Avez-vous vu ma mère en passant par le bourg?

— Je n'y suis point passé, je ne voulais pas lui conter cela tout chaud; elle aurait peut-être fait devant Mlle Brigitte des remarques inutiles et peut-être dures à entendre. Elle est bonne pour nos enfants, je ne dis pas, mais elle a une langue... une langue de vipère... quoi! S'est-elle informée de mes nouvelles?

— Tous les dimanches, Christophe; et surtout, puisque vous la connaissez, ceci ne vous étonnera pas, et surtout elle a demandé si l'on vous avait payé l'argent que vous alliez chercher. »

Christophe frappa sur le côté droit de sa vareuse.

« Il est là, dit-il, un peu diminué par la dépense de la route; mais c'est pourtant une somme ronde qui nous aidera bien dans les années qui viennent pour les enfants. Et diable! le difficile, c'est de les élever; car, une fois élevés, ils feront comme nous, ils travailleront et se tireront d'affaire.

— Comme nous, » répéta Rosalie.

Et elle ajouta:

« Voulez-vous manger un morceau, Christophe? et la petite demoiselle a-t-elle faim, pensez-vous?

— Non, dit Christophe, nous avons dîné à la ville,

mal dîné comme de juste, car rien ne vaut la soupe du chez-soi. A propos, les choux sont-ils bien pommés?

— Ils sont énormes, vous les goûterez tantôt.

— C'est bon, et maintenant au travail! dit Christophe en se levant. Voilà un congé qui ne se renouvellera plus d'ici bien longtemps. »

Il allait sortir; sa femme le rappela :

« Christophe, vous ne m'avez pas dit où nous coucherions la fille du commandant?

— Diantre! c'est vrai; il faut la coucher à part, cette petite Mandarine. On l'appelait Mandarine à cause de son grand'père qui était mandarin. »

Il réfléchit quelques minutes.

« Il y a le petit magasin à signaux dans le colombier, dit-il.

— Où pourrez-vous mettre ce qu'il y a dedans?

— Dans le grenier, où la place ne manque pas.

— Et un lit, Christophe? il lui faut un lit.

— Diantre! un lit! Elle a de l'argent, on pourra lui en acheter un; mais il en faut un pour ce soir. Avez-vous encore de la paille de mil? demanda-t-il à Rosalie?

— On n'y a pas touché depuis votre départ, et la provision n'a pas diminué.

— Bon, je vais faire un tour au sémaphore, serrer la main à l'aide, et je reviendrai menuiser, puisque j'ai tout le reste de l'après-midi. J'arrangerai un cadre avec quelques planches; on mettra un lit de paille, puis le petit matelas de varech que la mère a donné pour Jéjé, et qui est trop grand pour son lit Tu trouveras bien un oreiller, des draps, et la voilà lotie.

— Sitôt que j'aurai donné un coup d'œil à ma soupe, j'irai vider le petit magasin, » dit Rosalie.

Cela posé, ils se séparèrent pour se livrer chacun de son côté au travail qui absorbait leur vie.

Naturellement, tout occupés de préparer un gîte à Brigitte, ils ne s'occupèrent pas de sa petite personne, ce qui était d'ailleurs bien inutile. Brigitte faisait connaissance avec tous les petits bonnets; puis, quand la mère appela à son aide sa fille Marie-Joseph dite Jéjé, elle dorlota Michel qui était le moins sauvage de la bande, et qui s'était fait tout de suite au pâle visage qui se penchait sur lui.

Elle s'amusa aussi à voir menuiser Christophe qui lui bâtit un lit en une heure. Il avait porté planches et outils tout près de l'échelle de meunier, qui donnait accès dans ce qu'ils appelaient le colombier, et qui n'était autre qu'un petit appentis placé là on ne savait trop comment, ni pourquoi, au premier abord. Le chef guetteur ayant demandé une étable pour son cochon, on lui avait arrangé cette construction de planches dans un angle, et on avait imaginé ce premier étage, auquel on montait par une échelle, et dont la lucarne ronde donnait sur la pleine mer. La construction était surmontée d'un toit pointu percé de trous; pour utiliser cette partie de l'appentis, on en avait fait un colombier. La petite chambre était proprette et assez gaie; le lit arrangé par Christophe s'ajusta dans une grande encoignure. Quelques signaux hors de service restèrent accrochés au plafond, et aussi les vieux chapeaux de Christophe et divers engins de pêche.



Jéjé tenait l'énorme miche. (P. 246, col. 1.)

« Plus tard je meublerai votre chambre, mademoiselle, dit Christophe, en relevant son front dégouttant de sueur de dessus la couchette de planches; pour le moment, voilà un lit et une chaise: l'important, quoi!

— C'est joli, c'est tout à fait comme dans une cabine, dit Brigitte, se hasardant à dire quelque chose.

— Une cabine, c'est cela. Ah! voilà les petits bonnets. Allons! enfants, halez dur, ça vient, ça vient. »

Les aînés des enfants, attelés à une botte de paille, essayaient de monter l'échelle en la tirant après eux; mais il y avait à craindre que leur énergie n'amenât une dégringolade.

« Je les laisserais bien faire pour voir, dit Christophe en riant, mais l'orage descend; avant une heure nous l'aurons sur le dos, et dur; il ne fera ni beau ni sec dehors. »

En conséquence, il descendit, jeta les bottes de paille par la petite porte cintrée et envoya les petits bonnets chercher le reste. Ils revinrent bientôt portant l'oreiller et les draps de lit tout blancs et tout parfumés. Rosalie suivait cette fois, et monta dans le pigeonnier avec son poupon.

Elle le confia à Christophe, qui livra son épaisse barbe à ses petites mains dévastatrices, et, en un tour de main, prépara la couchette.

« J'ai oublié la petite cruche d'eau, dit-elle; mais Jéjé l'apportera bien ce soir.

— Ce soir il y aura du bouillon, dit Christophe, en jetant un coup d'œil vers les nuages; qu'on apporte successivement ce qui est nécessaire. »

Sur un ordre de leur mère, les petits bonnets descendirent la courte échelle en dégringolant en quelque sorte l'un sur l'autre, et Jéjé reparut presque aussitôt portant sur la tête avec une rare adresse une petite cruche de grès pleine d'eau.

La chambre de Brigitte paraissait désormais à tout le monde d'un confort impossible à dépasser. Questionnée délicatement par Christophe, elle dit qu'elle la trouvait charmante, toujours à cause de son genre cabine. Son voisin du rez-de-chaussée, maître Grognic, le petit cochon dont l'engraissement était commencé, lui déplaisait bien un peu; mais elle sentit instinctivement qu'elle gâterait le contentement de Christophe si elle parlait de ce personnage désagréable, qui, peu habitué à ces allées et à ces venues dans sa pittoresque encoignure, s'imaginait de grogner sur tous les tons, et surtout restait curieusement la tête à la fenêtre. Cela amusait beaucoup les petits bonnets de voir ce groin mouvant sortir du trou percé dans la porte, et beaucoup se risquaient à lui donner une chiquenaude en passant. Mais Jéjé, qui était déjà immiscée aux secrets du ménage, déclara que cela nuisait à l'engraissement de maître porc, de le faire se fâcher comme cela, et Brigitte la vit caresser le groin, là où quelques soies blanches se faisaient voir. Ce cochon-là représentait les soupes savoureuses de toute l'année pour la famille; il était bien juste qu'on le traitât avec douceur.

Comme tout le monde rentrait dans la vaste cuisine qui était, on peut le dire, toute la maison, l'orage prédit par le chef guetteur se déchaîna: pluie, tonnerre, éclairs et vent s'en donnèrent à qui mieux mieux. Bien enfermée sous son double vitrage, dans cet appartement qui n'ouvrait pas sur la mer, la famille du chef guetteur n'en prit nul souci. Rosalie chantait pour endormir les plus petits couchés dans leur berceau. Christophe, qui ne reprenait son service que le lendemain à l'aube, taillait la soupe dans une énorme miche de pain, teintée de cette belle couleur roux clair, qui révèle que l'homme intelligent a laissé au froment toutes les qualités nutritives imaginées par le Créateur.

Jéjé mettait le couvert, qui consistait en assiettes creuses, en couverts de fer et en un petit bol de faïence. Chacun trouvait sa serviette dans sa poche sous la forme de son mouchoir.

Les grands jours seulement, Rosalie tirait de sa belle armoire vernie ses serviettes au liteau rouge, qui étaient entrées dans son trousseau de noce.

Le souper fut trouvé excellent, et Brigitte mangea avec beaucoup de plaisir la savoureuse soupe aux choux qui en faisait tous les frais. Une beurrée, un peu de cidre limpide, complétèrent le repas.

« Ici, mademoiselle, vous n'aurez pas de friandises, dit Christophe; j'espère que cela ne vous privera pas trop?

— Oh! du tout, répondit Brigitte.

— Les enfants aiment beaucoup les petites prunes sauvages, dit Rosalie avec une grande simplicité. Il y a aussi dans la saison des pommes et des poires le dimanche.

— Tout ça ne vaut pas grand'chose, dit Christophe en souriant; mais comme ça n'est pas nécessaire, il n'y a pas à s'en occuper. »

On se couchait de très bonne heure au sémaphore, et Brigitte était si fatiguée, qu'à la première proposition qui lui fut faite de regagner le colombier, elle se leva avec empressement.

« Il tombe de l'eau, je crois, dit Rosalie.

— Comme si on la versait de là-haut avec une jatte, répondit Christophe qui venait d'entr'ouvrir la porte.

— Cette petite se mouillera les pieds, bien sûr.

— Non, Rosalie, je vais l'arranger pour que cela ne soit pas. »

Il alla décrocher un manteau de toile cirée à capuchon et le mit sur les épaules de Brigitte.

« Oui, mais les pieds, répéta Rosalie.

— Voici, » dit Christophe.

Il prit l'enfant sur son bras droit.

« Ouvrez la porte, dit-il, et refermez aussitôt, à cause des enfants. »

Rosalie obéit, et Christophe courut d'un trait jusqu'à la petite échelle, qu'il monta en deux enjambées. Il ouvrit la porte du petit réduit, et plaça sur le seuil Brigitte qui sortit toute sèche de dessous le manteau ciré.

« Bonne nuit, dit Christophe, en jetant le manteau sur ses propres épaules; la porte se ferme en dedans, vous savez, Mandarine? »

Et il sauta sur le sol, et s'enfuit vers la belle cuisine encombrée de berceaux.

Brigitte poussa la targette qui seule fermait sa porte en dedans, et commença immédiatement sa toilette de nuit. Elle n'oublia pas sa prière; elle la fit avec une ferveur touchante. Depuis la disparition de son cher père, la pauvre petite priait instinctivement comme elle n'avait jamais prié. Elle n'avait que onze ans; elle n'éprouvait pas dans sa plénitude le sentiment de son isolement, de sa transplantation, de son changement de milieu. Non; mais elle sentait vaguement qu'elle était seule; même en cette habitation pittoresque qui regorgeait d'habitants; même avec cette femme qui s'était empressée de la servir; même avec Jéjé, qui n'était que de trois ans plus jeune qu'elle; même avec Christophe, cet excellent Christophe, qu'elle aimait, et dont elle cherchait la protection. Elle ne pouvait s'en rendre compte; mais en ce moment, la tête sur le petit oreiller de varech, les yeux sur la lucarne ovale, qui lui laissait voir un peu de ciel et un peu de mer, elle sentait son cœur se serrer, et sa pensée se portait avec une ténacité douloureuse vers le cher souvenir de son père.

Tout à coup la petite fenêtre s'emplit d'une vive lueur. Brigitte ferma les yeux comme devant un éclair. Quand elle les rouvrit, la lueur était là, douce, sans intermittence, perçant le brouillard et la nuit. Ce n'était pas une étoile ; par ce temps d'orage, les nuages cachaient méchamment les étoiles. Au reste, qu'importait à Brigitte d'où vint cette belle lueur ; elle éclairait les ténèbres, elle mettait devant ses yeux un point lumineux charmant à regarder ; la petite fille n'en demanda pas d'autre et s'endormit en priant, après avoir adressé un dernier regard à cette étoile terrestre et inconnue, dont elle se promettait bien de demander le nom à Christophe.

VII

Le réveil de Brigitte fut d'autant plus agréable qu'elle avait été poursuivie dans son sommeil par la sombre musique de l'ouragan qui s'était déchaîné pendant son coucher. Le lendemain matin, par un de ces revirements subits propres à certaines saisons, la petite fenêtre n'ouvrait que sur du bleu, et l'enfant à demi endormie se frotta les yeux, ne sachant trop ce qui était du ciel, ce qui était de la mer.

« La mer, la voilà, murmura-t-elle ; c'est le bleu qui bouge. »

De lumière, il n'était plus question. Le soleil inondait tout de ses triomphantes clartés ; et Brigitte, regardant dans la direction de la lumière de la veille, n'aperçut que la construction blanche à la haute et mince tourelle.



Elle leur envoya un baiser. (P. 245, col. 2.)

Elle s'habilla sans savoir l'heure ; sa montre, qu'elle avait oublié de monter, s'étant arrêtée.

Tout à coup, elle entendit roucouler au-dessus de sa tête, puis des grognements significatifs lui arrivèrent : les habitants ailés de la mansarde et l'habitant à grouin du rez-de-chaussée s'éveillaient comme elle de très bonne humeur sans doute.

Brigitte assista au départ des pigeons qui s'en allaient picorer dans les champs. Ah ! ceux-là ! ces charmants voisins aux yeux de rubis, aux robes soyeuses, lui plaisaient singulièrement; elle aurait bien voulu les retenir sur le rebord de sa fenêtre ouverte ; mais eux, ne comprenant pas bien de quelle nature était ce nouvel hôte, s'enfuirent à tire-d'aile au son mélodieux de sa voix.

« Ils reviendront, » pensa Brigitte.

Et leur envoyant un baiser du bout des doigts, elle leur cria : « A ce soir ! » Puis elle tira son verrou et descendit l'échelle, au pied de laquelle étaient réunis tous les petits bonnets, qui ne trouvèrent rien de mieux que de s'enfuir en l'apercevant.

« Eh bien ! eh bien ! dit Rosalie, qui arrivait tenant des deux mains une baratte remplie de son et de

légumes; ils ne font que parler de vous en leur langage, mademoiselle, et les voilà maintenant qui se sauvent. Avez-vous bien dormi?

— Très bien, Rosalie. Où est Christophe?

— A son sémaphore.

— Puis-je aller le trouver?

— Pourquoi pas; il ne veut pas des petits à cause des machines; mais vous êtes grande, vous. »

Elle déposa sa baratte auprès de la petite porte de maître Grognic, et levant les yeux :

« Vous avez laissé la porte ouverte? dit-elle; c'est bien, mademoiselle, car je ferai votre chambre en un tour de main, pendant que la bête mangera son déjeuner. Et si vous voulez déjeuner vous-même, entrez dans la maison. Jéjé est en train de couper du pain à tout son monde. »

Brigitte à ces paroles sentit que son appétit était des plus ouverts, et elle courut vers la maison où s'étaient réfugiés tous les petits bonnets. Jéjé, debout contre la table, tenait entre ses bras l'énorme miche de pain, et coupait très adroitement des morceaux qui tombaient un à un dans les mains des affamés.

A l'entrée de Brigitte, on se sourit de part et d'autre, et quand elle demanda à Jéjé de lui couper une tartine, celle-ci, pénétrée de l'honneur qu'on lui faisait, tailla sur-le-champ un énorme morceau, et montrant du coin de l'œil à Brigitte un buffet à grillage :

« Le beurre est là, mademoiselle, dit-elle; on n'en donne pas le matin aux petits; c'est pourquoi ma mère ne le met pas sur la table. »

Brigitte prit un couteau, dont la lame branlait bien un peu dans le manche, et le morceau de pain; puis, ouvrant la porte grillée, étendit dessus un peu de ce beurre un peu blanchâtre, mais très savoureux, qu'elle avait goûté la veille.

« Jéjé, où est le sémaphore? » demanda Brigitte.

Jéjé sourit de son ignorance, et s'adressant au plus grand des petits bonnets :

« Rosalie! commanda-t-elle, allez conduire Brigitte et revenez bien vite pour bercer Michel qui a mal aux dents. »

Rosalie, qu'on appelait ordinairement Rose, et qui avait sous son bonnet la figure la plus avisée du monde, enfila ses sabots (elle courait nu-pieds par la maison) et sortit en faisant signe à Brigitte de la suivre. Elles tournèrent un angle, et marchèrent vers un bâtiment arrondi, éclairé par de grandes fenêtres aux petits carreaux. Devant la porte ouverte, Rose s'effaça et dit :

« Mon père est là. »

Brigitte entra dans un bien étrange, mais bien charmant appartement, sans plafond, au milieu duquel se dressait la grande machine sémaphorique, c'est-à-dire une sorte de mât en fer étayé par quatre grands supports aux énormes têtes de clou, que des disques noirs à manches de bois faisaient tourner, quand il fallait agiter les ailes symboliques qui, du haut du sémaphore, parlaient aux marins le langage mystérieux des signaux caractéristiques.

« Vous voilà! mademoiselle Brigitte; avez-vous bien dormi dans votre colombier? dit tout à coup la voix bien connue de Christophe.

— Très bien, Christophe, répondit Brigitte; mais comme c'est joli ici!

— Ah! dame! ceci a été bâti par le gouvernement et par un fameux architecte, tandis que c'est le vieux charpentier Pouldu qui a installé le colombier.

— Et qu'est-ce que ces petites vitres noires dans vos fenêtres?

— Elles recouvrent le trou par où passe ma longue-vue. Tenez, voulez-vous voir de près ce bateau qui s'en va là-bas vers l'île aux Mouettes? »

Il prit une belle longue-vue, la plaça dans l'orifice, et, soulevant Brigitte, il lui dit d'appliquer un de ses yeux contre le petit verre. L'enfant fut quelque temps sans rien voir autre chose qu'un verre épais qui lui troublait la vue; mais la longue-vue, que la main de Christophe raccourcissait et allongeait dans sa gaîne brillante de cuivre, se trouva tout à coup à point, et la petite fille jeta un cri de surprise.

La mer s'était rapprochée, les rochers aussi; les bouées flottaient sous ses yeux. Elle aurait pu compter les goëlands arrêtés sur la cime de la falaise d'une petite île, qui, sans le secours de la longue-vue, ne formait qu'un point sombre au milieu de la plaine azurée.

« Vous êtes assez grande presque pour regarder à l'aide de la longue-vue, dit Christophe en la laissant doucement aller à terre; quand cela vous amusera, vous me direz ce qui se passe en mer.

— Merci, Christophe, répondit Brigitte en frottant ses yeux fatigués; c'est vraiment très joli. »

Elle s'assit sur la fenêtre et se mit à examiner le dehors.

« Expliquez-moi, Christophe, ce que c'était que la lumière que je voyais hier soir dans ma fenêtre?

— Une lumière! la chandelle que je vous ai portée sans doute?

— Non, je l'avais éteinte.

— Ma foi, mademoiselle, c'était un éclair peut-être?

— Oh non! les éclairs passaient vite, la lumière durait toujours.

— La lumière durait toujours! » répéta-t-il, en regardant d'un air songeur devant lui.

Tout à coup il étendit la main :

« Mademoiselle, vous voyez bien cette maison là-bas avec une tourelle? c'est un phare.

— Qu'est-ce qu'un phare?

— C'est lui... ma foi, c'est comme qui dirait une lanterne que le gouvernement entretient à ses frais pendant la nuit pour avertir les marins qu'il y a en cet endroit une passe difficile ou des écueils. Vous jouirez de cette illumination tous les soirs, car le colombier donne en face du phare. Mais assez causé, je retourne à mon travail. Et vous, où allez-vous?

— Puis-je aller là auprès de cette grande échelle? dit Brigitte, en montrant le monticule qui servait de piédestal au grand mât extérieur, à la vergue duquel on montait par une mince échelle blanche, qu'un marin pouvait seul escalader sans vertige.

— Certainement; les petits bonnets n'y vont pas, parce qu'ils marcheraient sur les fraisiers, qu'ils monteraient à l'échelle et qu'ils pourraient se tuer dans la dégringolade. Pour vous, c'est différent; vous êtes grande et bien libre d'aller où vous voudrez. »

Sur cet avertissement, Christophe s'en alla vers son appareil télégraphique, et Brigitte, sortant du sémaphore, se dirigea vers le monticule couvert de fraisiers, et monta le joli petit escalier qui conduisait à la plate-forme. De là, son regard pouvait suivre à l'aise les mouvements du flux et du reflux sur les grèves, les oscillations des embarcations légères qui passaient. Ah! comme elle se trouvait bien là, le dos appuyée contre le grand mât blanc.

Son cœur, qui, depuis la terrible mort du commandant, était comprimé et la faisait souffrir, se dilata en cette pure et lumineuse atmosphère. Elle se sentait toujours seule, mais cette fois du moins, entourée d'une nature qui la ravissait, son charmant sourire est revenu flotter sur ses lèvres. L'abri que la Providence lui offrait plaisait à sa petite nature intelligente et contemplative, et à cet âge on ne désire rien autre chose encore.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

L'ARBRE A PLUIE

Le consul de Loreto, département des États-Unis de Colombie, a donné de curieux détails sur un arbre qui existe dans les forêts avoisinant la ville de Moyobamba. Cet arbre, appelé par les naturels *Tamai caspi* (arbre à pluie), a environ dix-huit mètres de hauteur quand il a atteint son développement complet; son diamètre à la base du tronc est d'un mètre. Il est doué de la propriété remarquable d'absorber et de condenser avec une étonnante énergie l'humidité de l'atmosphère. On voit constamment l'eau ruisseler de son tronc et tomber en pluie de ses branches; cela avec une telle abondance, que le sol avoisinant est transformé en un véritable marécage.

L'arbre à pluie possède cette propriété à un très haut degré pendant la saison d'été, principalement quand les rivières sont basses et que l'eau est rare. Aussi le consul de Loreto propose-t-il au président de la République de Colombie de planter l'arbre à pluie dans les régions arides du Pérou, pour le plus grand bienfait des agriculteurs.

L'HOMME POUDREUX

Le vieux Fritz entr'ouvrit respectueusement la porte du cabinet où M. le conseiller Hartmann travaillait à son *Histoire diplomatique du grand-duché de Munchhausen.*

« S'il vous plaît, monsieur le Conseiller, dit-il en s'inclinant, il y a là, dans l'antichambre, un homme qui désire parler à M. le Conseiller.

— Quelle espèce d'homme? » demanda M. le Conseiller.

Le vieux Fritz toussa derrière sa main, et répondit: « Un vagabond, un pas grand'chose, si j'ose m'exprimer ainsi.

— A quoi, dit M. le Conseiller en souriant, reconnais-tu que c'est un vagabond et un pas grand'chose?

— Chapeau mou, reprit le vieux Fritz, d'un air de dédain aristocratique; souquenille trouée aux coudes; souliers poudreux; sac sur le dos, avec une paire de bottes à gros clous sur le sac; linge négligé; cheveux en désordre; voix rude et grossière; gourdin énorme, monsieur le Conseiller, gourdin énorme!

— Qu'est-ce qu'il demande?

— Il dit qu'il veut parler à M. le Conseiller.

— De qui se recommande-t-il?

— De personne.

— Fais entrer.

— Gourdin énorme, monsieur le Conseiller!

— Fais entrer, te dis-je. »

L'homme entra avec la raideur d'un ancien soldat et la gaucherie d'un solliciteur.

Pour débuter, il laissa tomber son gourdin, qui rebondit avec fracas sur le parquet bien ciré.

Comme il se baissait pour le ramasser, le vieux Fritz, au lieu de sortir du cabinet, s'adossa contre la porte, bien décidé à ne pas laisser M. le Conseiller exposé aux violences du vagabond poudreux.

Mais M. le Conseiller lui adressa un signe de tête impérieux en fronçant les sourcils, et le vieux Fritz dut battre en retraite.

Comme le solliciteur se redressait, tout rouge de confusion, M. le Conseiller lui indiqua du doigt un siège où bien d'autres solliciteurs s'étaient assis avant lui, recevant en plein sur la figure le grand jour de la fenêtre.

« Qui êtes-vous? lui demanda M. le Conseiller, d'une voix brève.

— Un ancien soldat, Votre Excellence.

— Que désirez-vous?

— Je désire gagner honnêtement ma vie.

— Que savez-vous faire?

— Je travaille proprement le cuir, je sais soigner un cheval, et j'ai une belle écriture.

— Je ne puis pas quitter mon bottier, car je suis très content de lui, répondit froidement M. le

Conseiller ; je ne suis pas assez riche pour avoir des chevaux, et pour la même raison je me passe de secrétaire. »

L'homme porta sa main à son front et reprit :

« J'avais espéré...

— Qu'aviez-vous espéré, demanda brusquement M. le Conseiller.

— Que Votre Excellence s'intéresserait à moi.

— A quel titre, s'il vous plaît ?

— Je suis du même pays que M. le Conseiller.

— La belle raison ! dit M. le Conseiller, n'en avez-vous point d'autres ?

— On m'avait dit que M. le Conseiller était bon et charitable. »

Là-dessus l'homme se leva péniblement, mit par mégarde son chapeau sur sa tête, le retira vivement, et d'un pas alourdi par la fatigue d'une longue marche se dirigea lentement vers la porte.

« Attendez, » lui dit M. le Conseiller.

L'homme se retourna.

« Venez ici. »

L'homme se rapprocha timidement.

« Comme je ne vous connais pas, reprit M. le Conseiller, il m'est impossible de vous recommander à qui que ce soit. »

L'homme secoua timidement la tête d'un air résigné, et M. le Conseiller reprit :

« Cependant il ne sera pas dit que vous aurez monté pour rien mon escalier. Je ne suis pas riche, je vous l'ai dit, mais je ne suis pas pauvre non plus, et je suis disposé à faire quelque chose pour vous... bien peu de chose... bien peu de chose ! »

Tout en prononçant ces paroles, M. le Conseiller avait ouvert un des tiroirs de son bureau. Il allongea la main comme au hasard ; il y eut un petit bruit de pièces de monnaie.

« Tenez, dit-il à l'homme poudreux, allongez la main, voilà une petite pièce d'argent... Non, non ! ne me remerciez pas, cela n'en vaut pas la peine, et... que Dieu vous garde ! »

L'homme poudreux, qui n'était pas habitué à mendier, rougit jusqu'à la racine des cheveux ; mais il n'osa pas refuser : il referma ses doigts en tremblant sur la petite pièce d'argent, comme pour cacher à tous les regards l'espèce d'affront qu'il venait de subir.

Quand il ouvrit la porte du cabinet, il faillit renverser le vieux Fritz, qui se tenait aux aguets, tout prêt à secourir son maître.

Au lieu de se remettre à l'*Histoire diplomatique du grand-duché de Munchhausen*, M. le Conseiller se leva de son fauteuil et se promena lentement. « Figure honnête, se disait-il, mais il y a bien des fripons qui ont des figures d'honnêtes gens. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir. » Et il tendait involontairement l'oreille du côté de la porte.

Au bout d'une minute qui lui parut durer pour le moins cent vingt secondes, il entendit à la porte un vigoureux coup de sonnette.

Malgré sa gravité un peu solennelle, M. le Conseiller Hartmann se précipita vers son bureau, rapprocha son fauteuil, trempa une plume dans l'encrier, et fit semblant d'être absorbé dans la rédaction de son *Histoire diplomatique*. Un bon sourire apparut sur ses lèvres, et disparut presque aussitôt.

« A nous deux ! » dit-il pendant que le vieux Fritz parlementait avec l'homme poudreux.

Une fois sur le palier, l'homme poudreux avait éprouvé une violente tentation ; et son premier mouvement avait été de jeter à toute volée dans l'escalier la pièce d'argent qu'il n'avait pas osé refuser.

Il avait le cœur bien gros d'avoir été traité comme un mendiant, au moment même où il venait demander honnêtement du travail, ou tout au moins une recommandation pour en obtenir.

Par un mouvement de curiosité irréfléchie, il ouvrit la main et regarda la petite pièce d'argent : la petite pièce d'argent se trouvait être une pièce d'or.

« J'allais faire un beau coup ! se dit-il aussitôt, de jeter cela dans l'escalier. Le premier venu l'aurait ramassée et mise dans sa poche, et l'homme qui est là-dedans m'aurait pris pour un filou. »

Tenant la main toujours ouverte, avec la petite pièce qui brillait comme une étoile sur la paume hâlée et rugueuse, l'homme tourna lentement la tête vers la porte de M. le Conseiller.

Alors il dit, avec une expression d'angoisse et de chagrin. « Voilà une porte que je m'étais bien promis de ne pas franchir une seconde fois ; et cependant il faut que je rentre là-dedans ; cet homme s'est trompé en me donnant cette pièce d'or ; je ne veux pas la garder, et je n'ai plus le droit de la jeter à tous les diables, car elle n'est pas à moi. »

Aussitôt il tira le bouton de la sonnette.

« C'est encore vous ? s'écria le vieux Fritz, d'un ton peu encourageant.

— Oui, c'est encore moi.

— Que voulez-vous ?

— Il faut que je parle à l'instant à M. le Conseiller.

— M. le Conseiller travaille.

— Je ne serai pas long. »

Et comme le vieux Fritz faisait mine de lui barrer le passage, l'homme poudreux le mit de côté sans cérémonie, et entra dans le cabinet de M. le Conseiller sans avoir été annoncé.

« Monsieur le Conseiller, lui dit-il brusquement, tout à l'heure vous m'avez fait l'aumône, et cependant je ne vous demandais pas l'aumône. Je n'ai pas osé refuser comme j'aurais dû le faire.

— Et alors, lui dit M. le Conseiller, en le regardant en face, vous venez fièrement me jeter mon aumône à la figure !

— J'ai manqué de la jeter dans l'escalier, dit en balbutiant l'homme poudreux ; quant à la jeter à la figure de M. le Conseiller, j'en suis aussi incapable que l'enfant qui vient de naître. Je ne suis pas un monsieur, c'est vrai, je ne paye pas de mine,



L'homme tourna lentement la tête. (P. 248, col. 2)

c'est encore vrai, mais je ne suis pas un ours dénaturé.

— Pourquoi, dit M. le Conseiller, n'avez-vous pas jeté cette petite pièce de monnaie dans l'escalier?

— Parce qu'elle ne m'appartenait pas.

— Je vous l'avais donnée.

— Vous m'aviez donné une pièce d'argent, et en ouvrant la main, j'ai vu une pièce d'or. J'ose dire que M. le Conseiller s'était trompé. Voilà la pièce; que Dieu vous bénisse pour l'intention! »

Et il se dirigea du côté de la porte.

« Restez, lui dit M. le Conseiller, avec une figure de jubilation. Non, non, ne craignez rien, je ne songe pas à vous faire l'aumône, et même je n'y ai jamais songé. Cette petite pièce que vous me rapportez, c'est une lettre de recommandation. Vous êtes un honnête homme, c'est tout ce que je voulais savoir. Asseyez-vous là et causons de vos petites affaires. Voulez-vous être gardien des parterres de Son Altesse le Grand-Duc. Vous aurez un bel uniforme, une solde très convenable, et rien à faire, sinon à surveiller les ébats des petits enfants.

— S'il vous plaît, monsieur le Conseiller, j'aimerais mieux travailler.

— Parfait! dit M. le Conseiller, en se frottant les mains, l'ouvrage ne vous manquera pas. »

Quelques jours plus tard, l'homme poudreux était concierge chez un des amis de M. le Conseiller. Tout en surveillant sa porte, il fabriquait des bottes neuves et remettait des pièces à celles qui ne l'étaient plus; et tout en travaillant le cuir, il sifflait comme un merle, tout le long du jour.

J. Girardin.

L'ODEUR ET LES PARFUMS

Aucun sens n'a plus de rapports avec l'odorat que le goût. La plupart des substances, les épices et les fruits entre autres, sont d'autant plus sapides qu'ils ont plus d'arome, et, dépouillés de leur odeur, ils perdent simultanément toute leur saveur. Quand l'enchifrènement a lieu, les aliments paraissent insipides, parce que l'odeur est empêchée; d'ailleurs, des médicaments qui répugnent au palais peuvent être pris sans difficulté, si les narines sont fermées.

Il y a pourtant des corps très savoureux, bien qu'ils soient inodores, le sucre, par exemple, et des odeurs très peu sapides, quoique assez vives, comme la rose. Des saveurs agréables sont parfois accompagnées de senteurs repoussantes, ou inversement; mais l'odorat et le goût fonctionnent ordinairement de pair. Quant aux odeurs, considérées en elles-mêmes, le frottement, la chaleur, la lumière, l'air et les fermentations en sont autant de causes modificatives.

A l'aide du frottement, il est possible de rendre odorants le bois et les métaux; la silice acquiert une odeur très-sensible pendant qu'on la pulvérise. Il suffit de froisser des violettes entre les doigts, pour y développer un nouvel arome absolument distinct de celui qui caractérise ces fleurs à l'état ordinaire; les fraises, le chèvrefeuille présentent un phénomène analogue. Le broiement détermine ainsi, soit la production, soit la prédominance d'une senteur.

La chaleur développe ou transforme les odeurs; le plus souvent elle les accentue, puis, par son action prolongée ou devenue trop intense, elle arrive à les atténuer et finalement à les dissiper. Voilà pourquoi les parfumeurs concentrent à froid les aromes fugaces.

Outre que la chaleur tend à volatiliser les principes aromatiques, elle détermine des actions chimiques, qui provoquent leur apparition et ultérieurement leur décomposition. Si l'on chauffe, par exemple, en présence de l'eau dans un appareil distillatoire, des grains d'avoine, ils ne tardent pas à prendre une odeur de vanille, qui augmente à mesure que la température s'élève. Mais lorsque celle-ci a dépassé un certain degré, quand on a poussé trop loin l'opération, on constate que le parfum, sans s'être dégagé au dehors, n'existe plus dans aucune des parties de l'appareil. L'arome a été simplement détruit. Dans ce cas, la lumière n'a pas agi; la chaleur seule s'est montrée la cause déterminante des phénomènes chimiques constatés.

Dans tous les cas, on altère les parfums naturels dès qu'on leur applique une température supérieure à celle trouvée dans l'atmosphère par la plante qui les fournit.

Il en résulte aussi que les plantes à odeurs fugitives et légères ne sauraient être l'apanage que des climats tempérés; aux pays brûlants comme l'Inde ou l'Arabie doivent être exclusivement réservés les végétaux doués d'aromes tenaces et persistants.

D'après Forsterker, le centre et le midi de l'Europe n'offrent point de gazons aussi délicieusement parfumés que ceux du Haut-Canada. Le capitaine Sturt et M. Louis Piesse, en explorant les parties froides de l'Australie, ont été frappés de l'odeur excessivement vive des anémones blanches, des violettes et des fleurs d'acacia jaune (cassie), dans des prairies s'étendant au pied des glaciers. Dans la vallée de Pkarskeïdi, en Islande, Hooker a trouvé à profusion la violette, la primerose et le thym sauvage, doués de senteurs plus nettes et plus fines que chez nous.

La lumière solaire, source de la chaleur qui développe les aromes dans le règne végétal, agit aussi d'une façon énergique, concurremment avec le calorique et par son influence propre souvent indispensable. La meilleure preuve, c'est que pour diverses plantes des tropiques, la chaleur artificielle de nos

serres ne provoquera jamais la production de certains parfums, auxquels il faut en outre, pour leur épanouissement, l'intervention des rayons d'un soleil torride.

Or les couleurs sont loin d'absorber toutes au même degré les rayons lumineux et calorifiques ; la nuance des fleurs doit donc influer sur les odeurs de ces dernières et le parfum d'une plante ne saurait se comporter de la même manière sous les différentes lumières du spectre solaire. La relation entre les qualités odorantes et la couleur des fleurs a été seule envisagée jusqu'à présent. Il résulterait des recherches de MM. Cohler et Schüber que ces qualités seraient prédominantes surtout avec la couleur blanche et ensuite avec l'une des trois primitives : rouge, jaune et bleue. M. Virey avait déjà remarqué que dans les plantes les parfums les plus durables correspondaient aux nuances les plus fixes, et que, pour une même espèce, les teintes les plus nettes annonçaient des odeurs plus intenses.

Aucune expérience n'a été faite à l'égard de la variabilité des senteurs d'une fleur déterminée, suivant que celle-ci serait cultivée sous des cloches en verres diversement colorés et permettant à l'air de se renouveler. On n'a réellement étudié que l'action des rayons blancs ; de curieuses observations ont eu lieu relativement à l'influence de la lumière solaire sur les parfums, à la modification de ces derniers sous l'influence du jour et de la nuit.

Ainsi, M. Recluz a découvert en 1815, au Jardin des Plantes de Paris, un effet singulier des rayons solaires sur les fleurs de *Cacalia septentrionalis* ; il a constaté qu'on pouvait rendre nulle l'odeur aromatique de ces fleurs en interceptant les rayons du soleil au moyen d'un chapeau ou de la main, et qu'en leur restituant le contact de la lumière solaire, elles redevenaient odorantes. M. Morren a reconnu que les fleurs du *Habenaria bifolia*, végétal croissant aux environs de Liège, répandent le soir vers onze heures une odeur très agréable et des plus pénétrantes, tandis qu'elles sont tout à fait inodores pendant le jour.

Mais l'observation la plus étrange est sans contredit celle qui a porté sur l'intermittence des senteurs florales nocturnes. Le *Cereus grandiflorus* n'est odorant que par intervalles ; il envoie des bouffées d'odeur toutes les demi-heures depuis huit heures jusqu'à minuit. Dans un cas, M. Morren a vu les fleurs de cette plante s'ouvrir à six heures du soir, moment où l'odeur devint perceptible dans la serre ; au bout d'un quart d'heure et à la suite d'un mouvement rapide du calice, la première bouffée se fit sentir ; à six heures vingt-trois minutes, il y eut une nouvelle et très puissante émanation ; douze minutes après, les fleurs étaient toutes grandes ouvertes, et à sept heures moins un quart l'odeur devint plus forte encore, quoique modifiée par celle des pétales. Les émanations reprirent ensuite leurs intervalles accoutumés.

Les aromes nocturnes, leurs exaltations brusques, leurs intermittences se relient évidemment aux questions les plus importantes de la physiologie végétale et s'y rattachent même à tel point que beaucoup de fleurs, telles que celles de la plupart des orchidées aromatiques, sont parfumées seulement à certains instants précis et essentiels de leur vie.

A suivre. SERULLAS.

ROBERT DARNETAL

XIII

Cependant, au milieu des distractions que je goûtais ainsi, une préoccupation d'un ordre plus intime avait pris place dans mon esprit, et il est temps que je l'avoue. Cette préoccupation résultait du souvenir que j'avais gardé de M[lle] Noémi de Maisonfleur. Six ans s'étaient écoulés depuis le jour où, sur la plage des Petites-Dalles, je l'avais vue pour la première fois, et où durant quinze jours elle s'était faite la compagne de mes jeux. Ces six années n'avaient pas effacé de ma mémoire son sourire adorable ni la poésie de sa jolie tête brune au regard caressant et candide. Pendant ce temps, je ne m'étais jamais résigné à croire que je ne la verrais plus, et les jours, en s'écoulant, avaient fortifié cette conviction, grâce à laquelle l'affection, née subitement d'une rencontre, s'était enfouie au fond de mon cœur pour n'en plus sortir.

A cette affection, les malheurs du marquis de Maisonfleur avaient ajouté la pitié et comme un pressentiment que je serais appelé dans l'avenir à réparer envers cette famille, si durement éprouvée, l'injustice du destin et la faute de M. de Champernon. Vingt fois j'avais été sur le point d'ouvrir mon âme à M[lle] Renée, de lui apprendre ce que je savais, et de la pousser à venir en aide à l'enfant dont, sans le savoir, elle détenait la fortune, et toujours j'avais reculé devant la gravité des révélations que je serais obligé de faire pour arriver à ce résultat. Ouvrir les yeux de ma bienfaitrice, lui confesser l'indignité de son père, déchaîner dans sa conscience des scrupules et, peut-être, faire naître entre elle et lui un dissentiment douloureux, voilà la tâche que je n'osais accomplir, que je considérais comme au-dessus de mes forces.

Quand, pour la première fois, j'étais venu à Paris, les circonstances dramatiques de mon voyage m'avaient empêché de me mettre à la recherche de Noémi. Mais maintenant que j'étais plus libre, le désir de la retrouver renaissait en moi, et c'est avec

1. Suite. — Voy. pages 107 123, 139, 155, 171, 187, 202, 219 et 235.

une curiosité passionnée que, dans les rues, dans les lieux publics, partout enfin où je passais, je dévisageais les vieillards et les fillettes blondes, avec l'espoir que j'allais découvrir parmi eux le marquis de Maisonfleur et sa petite fille.

« Mais si tu les retrouves, que leur diras-tu? me demandais-je à tout instant. Faudra-t-il leur avouer ce que je sais ; leur dénoncer l'indélicatesse de M. de Champernon ; leur révéler qu'ils ont des droits et les engager à les faire valoir. D'ailleurs ont-ils des droits? Assurément, si M. de Champernon est coupable, il s'est du moins arrangé de manière à se mettre à l'abri de toute réclamation. Comme il le disait à son fils dans la fatale querelle que j'ai entendue, il a mis la loi de son côté, et ceux qu'il a dépouillés sont sans armes. Et puis, est-ce à moi qu'il appartient de dénoncer un homme qui est, après tout, mon bienfaiteur, et dont la fille m'aime comme un frère? »

Ces réflexions revenaient sans cesse dans ma pensée, et elles y exerçaient parfois une influence telle, qu'à l'idée que je pouvais mettre un chagrin nouveau dans la vie de Mlle Rénée, j'en arrivais à souhaiter de ne jamais rencontrer Noémi. Mais le souvenir de la gentille petite marquise me poursuivait, reprenait plus de force. Je la revoyais telle qu'elle m'était apparue un jour, et je me la figurais telle qu'elle devait être maintenant, à treize ans, dans la fleur de son adolescence, ayant déjà cessé d'être enfant.

« Est-elle bien heureuse ? » me demandais-je alors.

Et je me sentais horriblement triste en pensant qu'elle grandissait dans la pauvreté. Alors, le désir de la retrouver devenait plus puissant, et je recommençais avec plus d'énergie ma poursuite infructueuse, désespéré de n'avoir pas un renseignement qui me permît de découvrir ses traces.

C'est dans ces circonstances qu'environ un mois après mon arrivée à Paris je me trouvais un matin à l'hôtel, dans la salle où je travaillais d'ordinaire, quand le valet de pied, chargé de m'annoncer les personnes qui demandaient à voir M. de Champernon, introduisit auprès de moi un personnage inconnu.

C'était un homme d'environ soixante ans, au visage bienveillant, avec des cheveux et des favoris gris, très correctement mis, et qui me pria de lui dire quel jour et à quelle heure M. de Champernon pourrait le recevoir.

En quinze jours, j'avais vu défiler devant moi tant d'étranges personnages, que je m'étais accoutumé à distinguer, parmi ceux qui se présentaient, les importuns et les solliciteurs, et qu'il me fut aisé de deviner que le nouveau venu ne méritait pas d'être qualifié ainsi. Son accent, ses manières, un air un peu hautain, malgré la bonté du regard, me prouvèrent que c'était quelqu'un, comme on dit. Je me levai donc, et lui demandai poliment son nom et l'objet de sa visite, que j'irais transmettre à M. de Champernon.

« C'est à lui seul que je peux parler de ce qui m'amène, répondit-il ; quant à mon nom, je le lui dirai moi-même. » Mais comme j'insistais : « Soit ! dit-il ; je me nomme Chapiron ; je suis notaire, et je viens pour l'affaire Maisonfleur. »



Il montra la porte au notaire. (P. 254, col. 1.)

A ces mots, qui répondaient d'une manière si singulière à mes préoccupations, je ne pus contenir un mouvement que M. Chapiron surprit.

« On dirait que cela vous trouble ! s'écria-t-il.

— C'est que vous avez prononcé un nom qui m'est bien cher, répondis-je, sans chercher à cacher mon émotion.

— Lequel donc?

— Celui de Mlle Noémi de Maisonfleur.

— Vous la connaissez?

— Je l'ai connue quand elle avait huit ans, et quoique je ne l'ai revue jamais depuis, je ne l'ai pas oubliée.

— Qui donc êtes-vous? fit-il avec étonnement.

— Robert Darnetal, des Petites-Dalles, secrétaire de M. de Champernon. »

Il ouvrait la bouche pour continuer l'entretien, quand la porte du cabinet de M. de Champernon s'ouvrit, et lui-même parut sur le seuil, tenant à la main une liasse de lettres à répondre qu'il m'apportait, me croyant seul, et qu'il me remit silencieusement.

« Monsieur désire vous parler, lui dis-je, en désignant M. Chapiron.

— Pour quelle affaire? demanda-t-il, du ton d'un

homme occupé ; je suis surchargé de besogne.

— Affaire Maisonfleur, » se hâta de répondre le notaire en se nommant.

M. de Champernon tressaillit, comme j'avais tressailli moi-même; mais, plus maître de lui que je ne l'étais de moi, il se remit vite et dit avec hauteur :

« Vous vous trompez, monsieur, je ne me connais pas d'affaire Maisonfleur.

— J'ai eu cependant l'honneur de vous écrire.

— Oui, vous m'avez écrit, et je ne vous ai pas répondu. Pour vous répondre, il eût fallu vous comprendre....

— Et vous ne m'avez pas compris ? C'est donc que je n'ai pas été suffisamment explicite. Veuillez alors m'accorder une courte audience et vous me comprendrez.

— J'ai le regret de ne pouvoir obtempérer à votre désir, monsieur, reprit M. de Champernon, dont la physionomie prit cet air de révolte qui lui était propre, quand une contrariété s'imposait à lui. Une audience! pourquoi faire? Votre lettre tentait déjà de m'entraîner sur un terrain où je suis résolu à ne pas vous suivre.

— Je savais bien que vous m'aviez compris! objecta railleusement le notaire.

— Libre à vous de le croire; ne soyez donc pas surpris si je refuse de vous recevoir. Je n'ai pas du temps à perdre avec le premier venu.

— Je suis officier ministériel, monsieur! interrompit M. Chapiron.

— Alors, monsieur, vous devez savoir que le marquis de Maisonfleur n'a aucun droit à exercer contre moi. S'il est d'un autre avis. ..

— Le marquis de Maisonfleur est mort, monsieur; il est mort de désespoir de s'être laissé ruiner, en livrant à la misère sa petite-fille, au nom de laquelle je viens faire appel à votre pitié. »



Le souvenir de Noémi le poursuivait. (P. 252, col. 1.)

Ces paroles, qui tombèrent sur mon cœur comme la nouvelle d'un malheur soudain, n'arrachèrent pas à M. de Champernon un tressaillement visible, et ce fut d'un serein accent saccadé et hautain qu'il dit, en portant la main à la poche dans laquelle se trouvait son portefeuille :

« Si c'est une aumone que vous sollicitez pour cette jeune fille....

— Oh! assez, monsieur! s'écria M. Chapiron indigné.

— C'est tout ce que je peux, continua M. de Champernon.

— Je ne demande rien qu'une réparation volontaire, ajouta M. Chapiron.

— Et moi, je la refuse. Si les héritiers de M. de Maisonfleur croient avoir des droits, qu'ils s'adressent aux tribunaux.

— Vous savez bien, monsieur, que leur droit est tout moral. Votre conscience seule peut le reconnaître. M. de Maisonfleur a été votre associé; quand vous

vous êtes séparés, il était ruiné et vous vous êtes enrichi. Ne pensez-vous pas...? »

Le notaire s'arrêta. M. de Champernon s'avançait vers lui, la colère aux yeux, les traits convulsés.

« Pas un mot de plus, monsieur, dit-il sourdement, en montrant la porte au notaire. Si vous êtes venu ici pour m'outrager, sortez.

— Je suis venu ici non pour vous outrager, mais pour accomplir un devoir d'honnête homme. Je regrette que vous n'ayez pas compris le vôtre. Dieu vous pardonne. »

Il y avait dans ces paroles tant de tristesse et de dignité que, déjà très ému par ce que je venais d'entendre, elles me bouleversèrent. Je regardai le brave notaire se diriger vers la porte. Au moment de sortir, il se tourna de mon côté, et ses yeux m'adressèrent un appel si clair et si pressant que je fus sur le point de le suivre. Mais la présence de M. de Champernon me cloua à ma place, et je n'osai donner suite à ce premier mouvement.

« L'insolent! » dit M. de Champernon quand nous fûmes seuls. Puis s'adressant à moi : « Robert, je n'ai pas besoin de te recommander le silence sur ce que tu viens d'entendre. Et surtout, pas un mot à Rénée.

— Oui, monsieur, répondis-je, en baissant les yeux.

— Mais comme tu es pâle! s'écria-t-il. Est-ce le langage de ce notaire qui produit sur toi cet effet-là?

— Je ne peux oublier que le marquis de Maisonfleur a été le bienfaiteur de mon village, et que sa petite-fille encore enfant me voulait du bien.

— Et mon Dieu, je serai charmé de lui faire parvenir un secours.

— Oh! monsieur, elle est fière!

— Tu parles comme le notaire! Je ne peux cependant pas donner ma fortune à cette orpheline, parce que son grand-père s'est figuré que je m'étais enrichi à ses dépens. »

Ayant dit ces mots avec un accent d'impatience, il rentra dans son cabinet, dont il ferma la porte avec bruit. Mais je n'avais pas encore eu le temps de me remettre à mon bureau, que cette porte se rouvrit et que je le vis reparaître.

« A propos, Robert, fit-il déjà plus calme, tout à l'heure quand je suis entré ici, c'était pour te prévenir que je n'ai plus besoin de toi à Paris. J'ai décidé que tu partirais ce soir pour Maisonfleur, où tu annonceras à ma fille que j'arriverai dans trois jours. Je pense que tu dois être pressé d'embrasser ta mère. Ne t'occupe donc plus que des préparatifs de ton départ. »

Il rentra chez lui sans me donner le temps de lui répondre. Mais j'avais pénétré sa pensée, et, en cet instant, ma vénération pour sa fille et le souvenir de ses bienfaits furent seuls assez puissants pour m'empêcher de me révolter contre cet ordre inattendu. Sûrement, il redoutait que M. Chapiron ne cherchât à entrer en relations avec moi, et c'est pour cela qu'il m'éloignait brusquement de Paris.

Mon arrivée inattendue surprit tout le monde à Maisonfleur. La veille encore, ma mère avait reçu une lettre de moi qui ne parlait pas de mon retour, et pour l'expliquer, sans dire la vérité que je tenais à taire, je dus inventer des prétextes que je parvins à faire accueillir. On fut heureux de me revoir, comme je fus heureux moi-même de me retrouver auprès des deux femmes que j'aimais si tendrement, l'une, ma mère, l'autre, considérée depuis longtemps comme ma sœur. On me trouva changé. Ce court séjour à Paris avait fait disparaître en moi cette rudesse de formes qui est le propre des paysans.

M. de Champernon me suivit à trois jours de là; il me serra la main comme il avait coutume de le faire, et se garda de toute allusion à ce qui s'était passé entre nous. A diverses reprises, je fus sur le point de mettre l'entretien sur le sujet dont j'étais occupé, afin de découvrir en quel lieux habitait Noémi; mais mon audace, toujours extrême quand je me trouvais loin de M. Champernon, s'évanouissait au moment de l'interroger, de telle sorte que je ne donnai pas suite à mon projet.

J'avais pris cependant la résolution de travailler à retrouver Mlle de Maisonfleur. Que ferais-je lorsque sa retraite me serait connue? Je n'en savais rien, et je pressentais même que je serais alors exposé au plus grave embarras, si, l'ayant retrouvée, j'étais poussé à prendre parti entre elle et Mlle Rénée. Mais à cette heure, cette considération ne pouvait me retenir. Je la voyais seule au monde, malheureuse, sans protection, et la crainte qu'elle eût à souffrir de son isolement et de sa pauvreté, faisait taire mon indécision et activait mon zèle.

Convaincu que, pour atteindre mon but, il me suffisait d'écrire à M. Chapiron, c'est de celui-ci que je songeai d'abord à m'informer. Je fis le voyage de Fécamp tout exprès pour me procurer son adresse que malheureusement il ne m'avait point donnée, et que je ne pouvais demander à M. de Champernon sous peine d'éveiller ses soupçons. Mais j'eus beau fouiller les recueils spéciaux et les annuaires, je ne pus, parmi les notaires de Paris, en découvrir un seul qui portât le nom de Chapiron. Je crus d'abord que celui-ci, pour se présenter chez M. de Champernon, s'était donné un nom d'emprunt. Mais cette idée fut de courte durée, et j'arrivai à penser que M. Chapiron n'exerçait pas sa profession à Paris. Il n'avait en effet rien dit qui pût me faire supposer qu'il habitât Paris plutôt que toute autre ville; c'est donc dans l'une des trente-six mille communes de France que je devais le découvrir. Je dus reculer devant l'immensité de cette tâche, que je n'avais aucun moyen d'accomplir, obligé de m'en remettre au hasard et au temps pour obtenir le renseignement que je brûlais de posséder.

A suivre. ERNEST DAUDET.

AVARICE DE LOUIS XIII

Un des traits les plus distinctifs du caractère, de Louis XIII c'était son extrême avarice. Nous en citons quelques exemples empruntés à Tallemant des Réaux:

Depuis la mort du cardinal, M. de Schomberg lui dit que Corneille voulait lui dédier sa tragédie de *Polyeucte*. Cela lui fit peur, parce que Montauron avait donné deux cents pistoles à Corneille pour *Cinna*. « Il n'est pas nécessaire, dit-il. — Ah ! sire, ce n'est pas par intérêt. — Bien donc, dit-il, il me fera plaisir. » Ce fut à la reine qu'on la dédia, parce que le roi mourut avant la publication.

Une fois à Saint-Germain, il voulut voir l'état de sa maison pour la bouche. Il retrancha un potage au lait à la générale Coquet, qui en mangeait un tous les matins.

Il trouva sur le compte des biscuits que l'on avait donnés à M. de la Vrillière. Dans ce même moment M. de la Vrillière entra. Il lui dit brusquement : « A ce que je vois, la Vrillière, vous aimez fort les biscuits. » En revanche, il parut bien libéral quand, en lisant : un pot de gelée pour un tel qui était malade il dit : « Je voudrais qu'il m'en eût coûté six, et qu'il ne fût pas mort. »

LE PAIN

L'usage du pain en Europe remonte à une époque reculée. Dans les plus anciennes traditions des Égyptiens, des Hébreux, des Perses et de la plupart des peuples habitant les rivages méditerranéens, il est fait mention de moulins, de meules et enfin du pain lui-même.

Les peuples de l'Asie orientale, les Indiens, les Chinois, les Japonais, n'ont jamais connu le pain et ne le connaissent pas encore ; ils le remplacent par le riz simplement bouilli, et quelquefois par des galettes de farine délayée dans l'eau.

Il est admis que, dans les temps reculés, il n'existait point de boulangers : chacun faisait son pain soi-même, et les femmes étaient principalement chargées de ce travail.

Cependant, vers l'ère chrétienne, Rome possédait des boulangeries ; on y comptait trois cents boulangers. Les empereurs encouragèrent ouvertement cette profession, qui fut regardée comme un service public. Les boulangers (*pistores*) furent formés en corporation, et de grands privilèges leur furent accordés.

Déjà, à cette époque, le pilon avait été remplacé par la meule et la triture ; le pétrissage et la cuisson du pain s'exécutaient rapidement, et la fabrication pouvait suffire aux besoins de la population.

Entre autres découvertes faites à Pompeï, on a déterré une maison portant le nom de *four public*, voisine d'une autre appelée *boulangerie*. Dans toutes deux on a trouvé des amphores pleines de blé et de farine, des vases pour l'eau et des moulins de diverses grandeurs. Dans une pièce de la maison du four public de Pompeï, on a également trouvé le squelette d'un âne ; sur la muraille on avait dessiné un âne tournant la meule, avec cette inscription, gravée probablement par un esclave devenu libre : *Labora, aselle, quomodo laboravi, et proderit tibi*, c'est-à-dire : « Travaille, pauvre petit âne, comme j'ai travaillé, cela te servira. »

C'étaient ordinairement des esclaves qui étaient condamnés à tourner la meule, et c'était le châtiment qu'ils redoutaient le plus.

Les Romains, une fois en possession de boulangeries, devinrent raffinés dans la fabrication du pain. Il y avait différentes sortes de pains affectés à tel et tel comestible : des pains faits de fleur de farine, des pains au lait, au beurre, aux œufs. Le pain le plus recherché et le plus en réputation était pétri avec du jus de raisin sec. On le mangeait trempé dans du lait.

En France, l'exercice public de la profession de boulanger est de peu antérieur au règne de Charlemagne. Jusqu'alors, la transformation du grain en farine était, comme anciennement à Rome, considérée comme une opération domestique que chacun accomplissait chez soi. Peu à peu, la profession de boulanger prit faveur, et beaucoup de particuliers trouvèrent plus économique d'acheter du pain tout fait que de le confectionner eux-mêmes.

Voici, du reste, des détails épisodiques concernant la fabrication du pain dans Paris :

Au temps où la ville avait été confinée dans l'île de la Cité, un marché de blé approvisionné par la Beauce, — ce grenier précieux de la France, — avait suffi aux habitants ; un four appartenant à l'évêque et établi sur la rive droite de la Seine, c'est-à-dire vers le petit bras du fleuve, cuisait le pain.

Depuis que Philippe-Auguste (1180-1223) avait élargi l'enceinte, en y comprenant les bourgs voisins de Paris, l'importance de la ville et la population s'étaient considérablement accrues. Cette simplicité dans la fabrication du pain fut alors abandonnée, et d'autres manutentions s'établirent à côté de nouveaux marchés de grains arrivant de la Brie et de la Picardie.

Le commerce des grains se développa rapidement. On fit des règlements ; le prévôt des marchands gardait, au nom du roi, les étalons et les mesures ; et les mesureurs jurés, nommés par le corps des marchands, étaient institués pour la garantie des ventes.

Les moulins destinés à moudre les grains étaient amarrés sous le Pont-au-Change ; mais jusqu'au treizième siècle, il n'y eut aucune prescription sur la quantité et le poids du pain. Les plaintes du peuple

se multipliaient ; le pain était cher, de mauvaise qualité, et l'autorité régla le poids et le prix des diverses qualités du pain.

Jusqu'alors il était difficile aux amateurs de pâtisserie de satisfaire leur goût. L'art de la pâtisserie ne fut guère connu que sous Louis IX ou Philippe le Hardi ; et quelle pâtisserie ! Des gaufres, des nieules et des oublies, que l'on criait dans les rues comme de nos jours « les plaisirs ! » Mais la pâtisserie se perfectionna rapidement. Au quatorzième siècle, les gâteaux au beurre et au sucre apparurent sur les bonnes tables ; on faisait queue à la porte des pâtissiers du quartier des Arcis, et le pain mollet était enlevé comme on enlève de nos jours la galette des boulevards Saint-Denis et Bonne-Nouvelle.

Il y avait dans le quartier des Arcis, près de la rue Saint-Martin, une rue dite Jean-Pain-Mollet, parce qu'un pâtissier du nom de Jean fabriquait un pain au lait qui faisait courir tout Paris. Cette rue a disparu avec l'agrandissement de la place de l'Hôtel-de-Ville et la création des rues voisines du square Saint-Jacques et de la rue Saint-Martin.

Le pain de Gonesse jouissait à Paris d'une estime toute particulière. Les Parisiens le regrettaient vivement pendant les guerres de la Fronde. Gui Patin écrivait alors à son ami Spon : « Corbeil nous sera nécessaire; ce sera la première ville que nous irons prendre. Après cela Lagny. Après cela il faudra prendre Saint-Denis afin d'avoir le *pain de Gonesse* pour ceux qui ont l'estomac délicat et qui y sont accoutumés. » Quand le pain de Gonesse manquait, c'était une calamité publique. On le voit dans les mémoires du cardinal de Retz, dont l'autorité est confirmée par le passage suivant du journal de Dubuisson-Aubenay : « Le 15 décembre 1650, les soldats du régiment des gardes attroupés, ayant, dès les jours précédents, détroussé, en tous les environs de Paris, des boulangers apportant du pain des villages à vendre au marché, ont arrêté ceux de Gonesse hors de la porte et faubourg Saint-Martin, vers le Bourget, et les ont détroussés tellement qu'il n'est point venu de *pain de Gonesse* au marché, dont force gens se sont trouvés incommodés et fâchés. »



Découverte d'une boulangerie à Pompeï. (P. 255, col. 2.)

Aujourd'hui le pain de Paris est un des meilleurs du monde.

P. Vincent.



La mère Guilbenn la regarda avec curiosité. (P. 261, col. 2.)

MANDARINE

VIII

L'installation de Brigitte au sémaphore dura quasi toute la semaine. Tout se faisait par la main du maître, et il fallait attendre ses moments de loisir. D'abord il s'occupa du transport des caisses appartenant à Brigitte. Celles-là entrèrent facilement par la porte du colombier, et allèrent tenir la place des meubles absents; mais il y avait la grande caisse du commandant. Il était de toute impossibilité de la faire entrer chez Brigitte, on la déposa auprès du bûcher, où elle était assurée de trouver place.

« Mademoiselle, dit Christophe, à savoir s'il n'y a pas dans cette caisse-là des choses qu'il ne faudrait pas laisser dans un appartement dont la porte ferme avec une cheville de bois. Voulez-vous que nous fassions la visite ?

— Si vous voulez, Christophe, voici les clefs. »

Christophe les prit, le grand couvercle enjolivé de clous dorés se leva, et les petits bonnets jetèrent un cri d'admiration devant un magnifique uniforme brodé d'or que le soleil couvrait de scintillements.

Brigitte pâlit, et Christophe, tout en poussant de gros soupirs, mit la main dans le compartiment.

« Tout ceci, c'est la garde-robe du commandant, » murmura-t-il.

Il prit l'uniforme, le déposa à terre, et plongea dans les profondeurs du coffre.

Il amena une boîte longue en bois précieux, fermée par des crochets d'argent. L'ouvrant avec précaution, il en tira successivement : un claque tout galonné d'or, une épée à poignée ciselée, une croix d'honneur, des épaulettes à gros grains, puis deux ou trois armes anciennes qui portaient cette étiquette : *Souvenirs de famille.*

Brigitte prenait tous ces objets un à un et les baisait en pleurant. Les petits bonnets, ébahis devant ces magnifiques choses dorées que le soleil rendait véritablement éblouissantes, la trouvaient bien étrange.

« Mademoiselle Brigitte, cette boîte ne doit pas rester ici, dit Christophe. D'abord, ça, c'est très précieux pour vous comme souvenir; ensuite, il y a trop d'or là-dedans pour le bûcher. »

Et voyant les grosses larmes qui continuaient à tomber des yeux de Brigitte, sentant son cœur se serrer sous le souvenir de celui dont tous ces objets évoquaient si éloquemment l'image, il se mit en colère contre les petits bonnets qui pourtant restaient bien tranquilles dans leur extase, mais qui ne pouvaient retenir de petits cris sauvages.

« Et qu'est-ce que vous faites ici, vous autres, cria-t-il d'une voix rauque ; et qui vous a permis de rester là avec vos yeux ronds comme ceux des dorades, et des bouches ouvertes à avaler une huître, coque et tout? Voulez-vous bien filer d'ici ! »

Les petits bonnets, qui ne voyaient pas souvent cette expression terrible sur le visage de leur père, ne se le firent pas dire deux fois. Se levant et se prenant par la main avec un ensemble admirable, de

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 223 et 241.

manière à former une chaîne dont Rose était le premier chaînon et Michel le dernier, ils disparurent au coin de la maison.

« Il faut bien leur apprendre à vivre, dit Christophe, se radoucissant aussitôt, ce qui prouvait clairement que sa colère était feinte; les enfants ont une mémoire et une curiosité du diable. Voici une boîte qu'il faudra mettre dans votre chambre, mademoiselle, et à une place d'honneur encore. Je clouerai une planche derrière votre lit, et je la placerai à une hauteur telle, que les petits bonnets qui ont vu le contenu ne pourront jamais y fourrer les doigts. »

Tout en parlant, il réintégrait dans la boîte les objets précieux. Cela fait, il continua l'inventaire; mais ne tirait du coffre que les choses qui avaient du prix.

Des portraits, soigneusement empaquetés, tenaient compagnie à des bijoux de femme, d'une grande valeur, et qui portaient cette étiquette : *Eternels regrets*, et qui rappelèrent à Brigitte le souvenir légèrement effacé de sa mère. Le fond de la caisse était tapissé de livres élégamment reliés et portant le chiffre du commandant.

« Nous ne pourrons pas mettre tout cela dans votre chambre, mademoiselle, reprit Christophe. Je vais y porter tout de suite ces choses qu'il ne faut pas laisser traîner, et nous arrangerons le reste pour le mieux. »

Et laissant Brigitte en sentinelle devant la grande caisse allégée de ses trésors, il en emporta la plus grande partie vers le colombier.

Brigitte, pour l'attendre, s'agenouilla devant cette caisse profonde qui s'ouvrait béante comme un cercueil, et se penchant, regarda jusqu'au fond. Un objet soyeux avait échappé aux recherches de Christophe; après beaucoup d'efforts infructueux, elle l'atteignit. C'était un double écrin de velours rouge. Dans l'un se trouvait un livre de prières à couverture d'ivoire, le livre de première communion ou de mariage sans doute; sur le second elle lut, sur la bande imprimée qui l'entourait, ces mots :

Voici le dernier fruit demeuré sur la branche
Après les vents des mauvais jours.

Elle poussa le bouton, et son propre portrait, plus jeune de trois ans, lui apparut.

Devant cette révélation d'amour, la pauvre petite sentit un affreux brisement de cœur.

Elle se releva toute sanglotante et alla se jeter dans les bras de Christophe qui arrivait.

« Christophe, je veux revoir papa! » s'écria-t-elle.

Christophe la soutint de ses grands bras, et dit d'une voix altérée :

« Vous le reverrez, mademoiselle Brigitte; ma chère petite Mandarine, vous le reverrez.

— Quand? où?

— Quand? dame! quand ça plaira au grand gouverneur de ce monde. Où? là? »

Et son regard et sa main se dressèrent vers le firmament radieux.

Et déposant Brigitte à terre, il ajouta :

« C'est pas possible, voyez-vous, que, son tour du monde fini, on vienne sombrer au port, et que tout soit dit. Nom de nom! il y a une justice, il y a un enfer, il y a un paradis. Pour moi, j'ai la ferme espérance de retrouver ceux qui ont eu tant de peine à me nourrir et à m'élever, et qui étaient de braves gens. Et ma femme et mes enfants, donc! Croyez-vous que le bon Dieu m'ait créé seulement pour leur gagner du pain et leur tirer des pommes de terre? Seulement, dame! il faut attendre, ma foi, que la mort ait passé. Consolez-vous, Mandarine, vous êtes jeune, vous avez du bon temps devant vous, et croyez bien que, de là où il est, le commandant ne vous oublie pas. Et maintenant à l'ouvrage, les petits rôdent par là; ils reviendront sitôt qu'ils me sauront occupé au sémaphore, et il faut qu'ils trouvent la porte close. Croyez-moi, ne regardez plus ces choses qui vous remettent dans les idées tristes! Il y a ici de bien beaux livres, nous allons les placer dans le premier appartement, et quand ça vous amusera de lire, vous viendrez les prendre. Les petits bonnets ne savent ni A ni B, excepté Jéjé qui va à l'école depuis ce printemps; et d'ailleurs on leur dira de ne point toucher à ceci. »

Le changement projeté par Christophe fut aussitôt fait. Les habits et les uniformes furent étendus dans le fond de la caisse, et dans le compartiment supérieur les livres furent symétriquement rangés.

La caisse fut poussée dans un coin du bûcher, et Christophe s'occupa d'organiser les objets portés chez Brigitte. Il travailla à cet emménagement à peu près une demi-heure par jour, et le samedi il cloua la dernière pointe.

« Voilà qui embellit joliment votre chambre, dit-il au moment d'emporter ses outils.

— Oui, Christophe, et je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc que tous les petits bonnets m'appellent à la fois. »

Il ouvrit la porte, et du seuil il jeta un coup d'œil sur la cour. Les petits bonnets, Jéjé en tête, accouraient en criant : « Mon père! » sur tous les tons.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Christophe.

— Grand'mère arrive; elle est dans le chemin.

— Ah diable! » dit-il.

Et se détournant vers Brigitte :

« Voici ma belle-mère qui vient au sémaphore, dit-il; elle a eu vent de votre arrivée, sans doute, ou est si curieux et si bavard dans notre pays! Sans vous commander, mademoiselle, soyez bien aimable pour cette bonne femme-là. Il faut compter avec elle, et dame! elle n'est point toujours commode, Marie-Jacquette Guilbeun. »

Sur ces paroles, il descendit de l'échelle, et s'en alla, escorté des petits bonnets vers la barrière.

Brigitte, du seuil de sa porte, voyait distinctement

une vieille paysanne, toute courbée, s'avancer vers le sémaphore. Elle marchait vite à l'aide d'un grand bâton dont on entendait le retentissement régulier sur le chemin pierreux.

Elle assista de loin à la rencontre. Les petits bonnets avaient couru en avant; mais la vieille femme leur avait montré la barrière du bout de son bâton, et le son d'une voix aigre et nasillarde était arrivé jusqu'à Brigitte.

« Restez chez vous, petits, j'ai bien assez de peine à marcher comme cela sans que vous arriviez vous fourrer dans mes jambes. Il y a des vaches plein le chemin; rentrez chez vous. »

Les petits bonnets tournèrent le dos et revinrent vers la barrière où Christophe attendait.

« Ma mère, je vous vois avec plaisir en bonne santé, dit-il quand elle l'atteignit.

— Ah! vous voilà revenu; vous n'avez pas pu passer par le bourg, il paraît? »

Et la vieille femme arrêtant le mouvement de son bâton s'appuya dessus pour regarder Christophe.

Il y a de tous les produits aux champs. Auprès de la fleur de trèfle rose, auprès de la blanche marguerite, vous voyez naître l'ortie et la ronce. Ah! certes, on n'aurait jamais deviné que cette figure ridée et méchante appartenait à la mère de la blonde Rosalie, qui avait le défaut d'être trop douce. La mère Guilbenn avait eu du mal à vivre; elle avait à son actif des souffrances de tous les genres; mais on ne pouvait pas dire qu'elle les eût transformées en mérites. Possédée par le démon de l'avarice, elle mettait tout en œuvre pour augmenter la petite aisance amassée à la sueur de son front; jalouse de tout ce qui la dominait, elle était médisante, à se faire nommer Bec d'enfer par les gens du village. Heureusement qu'elle n'avait pas échappé à la salutaire influence de l'Église. Croyante plutôt que dévote, elle se considérait parfois elle-même avec terreur, et, bon gré mal gré, sa langue s'arrêtait devant l'invention d'une calomnie; sa main crochue se détendait pour laisser tomber la miette de pain attendue par le pauvre; elle se retenait de gronder son gendre, « qui avait toutes sortes d'habitudes dépensières », disait-elle; elle avait pour les petits bonnets une sorte d'affection qui allait jusqu'à fournir à leurs besoins.

A tout prendre, c'était une méchante femme, vieillie dans les manies vaniteuses et égoïstes, et cramponnée des deux mains à cette terre, de laquelle elle se rapprochait de jour en jour.

Christophe, qui la connaissait de longue main, ne prit pas garde à l'accent rancunier et ironique avec lequel avaient été prononcées ces paroles; il répondit simplement :

« Je n'ai mis le pied dans aucune maison du bourg, madame Guilbenn.

— Pas même au cabaret des Anglais?

— Pas même, et pourtant j'avais rudement soif; mais mon congé expirait à six heures ce soir-là, et je voulais être au sémaphore quand sonneraient six heures. »

La vieille femme, sans répondre, prit le chemin de la maison, appuyée sur son bâton et suivie par Christophe. Le seuil était encombré par les petits bonnets, qui dirent sur tous les tons : «Bonjour grand' mère; » mais qui, à l'examen de la physionomie de l'arrivante, ne jugèrent pas convenable de la suivre dans la cuisine.



Il roula sur le terrain. (P. 263, col. 1.)

Rosalie, une chaise dans les mains, attendait sa mère; son sourire vague, mais bon, flottait sur ses lèvres roses.

« Ma mère, vous êtes bien lasse, sans doute? dit-elle.

— Oui, ma fille, bien lasse, répéta la vieille femme en se laissant tomber sur la chaise: mais les jeunes ne venant pas voir les vieux, il faut bien que les vieux se dérangent.

— Je n'ai pas eu besoin d'aller au bourg cette semaine.

— Ni Jéjé non plus, il paraît. Pourquoi ne va-t-elle plus à l'école?

— Parce que Michel a les gencives malades et qu'il faut beaucoup s'en occuper.

— Ce ne sont pas les berceurs ni les berceuses qui te manquent pourtant?

— Non, ma mère; mais justement depuis que cette dent-là veut percer, il ne veut plus rester couché, et il faut bien que Jéjé le porte; il n'y a qu'elle qui soit assez forte pour cela.

— La grosse Rosalie est aussi forte qu'elle.

— Oh non! ma mère, il s'en faut bien.

—Enfin, ce ne sont pas les aides de cette espèce-là qui te manquent, ma pauvre fille, je le répète; mais Christophe et toi n'avez jamais trop de petits bonnets autour de vous. Enfin! enfin! Maintenant, dis-moi qu'est-ce que cette histoire qu'on raconte par le bourg, d'une petite demoiselle que ton mari a ramenée de Marseille, et qui est restée au sémaphore.

— Ah ! on sait déjà cela au bourg de Kernanret? dit Christophe qui entrait ; cependant je n'ai rencontré sur mon chemin que le valet du forgeron, et comme il est muet, je pensais que la nouvelle n'irait pas plus loin.

— Oh ! il a bien des manières de se faire comprendre; et puis vous n'avez pas pensé au lavoir du Pré-Blanc où il ne manquait pas de monde pourtant.

— Non, ma foi! je n'y ai pas pensé, dit Christophe, et les bonnes langues ont pu s'en donner à mon sujet et au sujet de M[lle] Brigitte.

— M[lle] Brigitte?

— Oui, la fille du commandant Langallon que vous avez bien connu, ma mère.

— Si je l'ai connu! La maison où je suis appartenait à une de ses tantes. C'était une famille riche; mais il y avait beaucoup de désordre.

— Et de générosité; j'en sais quelque chose.

— Je sais, je sais que votre mère était une quémandeuse toujours fourrée chez ces gens-là. »

La vieille Guilbenn avait l'affreux défaut d'englober les morts et les vivants dans ses dénigrements incessants; mais si elle avait oublié qu'on ne touchait pas à la mémoire de la mère de son gendre, il se chargea de le lui rappeler.

« Ma mère! répéta-t-il d'une voix formidable, était une pauvre mais sainte femme qui valait mieux que vous, mère Guilbenn!

— Allons, dit Rosalie de son ton placide, allez-vous chicaner sur cela?

— Je ne vous ai jamais reproché l'ivrognerie de votre père, le syndic maritime, Rosalie; je ne laisserai pas injurier ma mère.

— Est-ce que c'est l'injurier que de dire qu'elle était toujours chez les Langallon?

— Oui, de la manière que vous le dites. Elle a reçu beaucoup de cette famille, moi aussi, et nom de nom! je m'en vante, car il n'y a pas de honte à cela. Seulement, aujourd'hui que voilà la fille du commandant, une Mandarine, sans asile et sans protecteur et sans fortune, par un vrai coup du sort, je l'ai amenée dans ma maison, et elle y restera tant qu'elle voudra, et honorée par tous, encore.

— Je ne comprends pas, dit la vieille en tirant de sa poche une de ces rustiques tabatières appelées queues de rat, et en l'ouvrant par un geste fébrile.

— Raconte l'histoire tout au long à ma mère, Christophe, dit Rosalie. Il n'y a pas beaucoup de gens qui croiraient tout cela raconté par un autre.

— Je veux bien, » dit Christophe, dont les colères tombaient aussitôt qu'il avait pu dire son mot.

Et s'asseyant devant la vieille femme, qui plaçait la tabatière sous son grand nez crochu, de façon que pas un grain de tabac ne se perdît, il commença :

« Pour lors donc, j'étais parti pour Marseille... »

Et tout s'ensuivit; il n'omit rien : il racontait en conscience ce qu'il avait vu, entendu et fait.

Le récit était en soi si plein d'intérêt, que la vieille femme l'écouta sans interrompre.

« Eh bien, dit-elle, c'est ça de la chance! Combien dites-vous qu'avait le commandant dans son portefeuille?

— Trois cent mille francs.

— Seigneur! une pareille somme tombée au fond de la mer et mangée par les cancres!

— Elle se retrouvera peut-être, » dit Christophe philosophiquement.

La vieille femme hocha la tête.

« Je n'ai jamais vu que la mer rendît ce qu'elle a pris, dit-elle; un corps revient sur l'eau, mais les autres choses restent bien au fond. Et si, par aventure, ce portefeuille-là était trouvé, il y aurait bien de la chance pour qu'il soit perdu quand même.

— Il y a encore des honnêtes gens sur terre, » dit Christophe en se levant.

La vieille femme agita ses doigts crochus.

« Oh! je sais bien que si vous l'aviez trouvé, vous, dit-elle, vous ne l'auriez pas même ouvert pour regarder le dedans.

— Merci, ma mère, voilà le plus beau compliment que vous m'ayez jamais fait, » dit Christophe en souriant.

Et il s'en alla.

La bonne femme frappa de son bâton sur le parquet pour attirer l'attention de sa fille, qui était allée jeter un coup d'œil sur la vaste marmite qui bouillait à tout petit feu dans l'encoignure de la vaste cheminée.

« Rosalie, dit-elle, j'espère que vous n'allez pas imaginer de vous charger de cette petite fille? Il me semble qu'il y a bien assez d'enfants au sémaphore.

— Ma mère, en ceci j'obéirai à mon mari; je la garderai tant qu'il me dira de la garder.

— Est-ce que vous êtes bien dans votre bon sens, Rosalie, de me parler ainsi?»

Rosalie se contenta de sourire.

Cette fois, le bâton retomba sur le parquet et y battit une aubade de colère.

« Christophe et vous, Rosalie, ne serez contents que quand vous verrez vos enfants courir par les chemins une besace sur le dos.

— Nous travaillerons de toutes nos forces pour l'empêcher, ma mère.

— Vous dites cela et vous allez prendre chez vous une petite étrangère, une Langallon, une Mandarine, comme il dit; une demoiselle, enfin, qu'il faudra servir, nourrir, blanchir et loger.

— Pour son logement, il ne nous coûtera pas cher, ma mère; elle couche dans le colombier.

— Mais le pain, mais le beurre, mais les draps, mais le sucre !

— Elle n'est pas difficile ; elle mangera comme nous. »

La vieille femme se leva.

« Tenez, vous vous ruinerez, dit-elle, et si j'avais un autre enfant que vous, je vous déshériterais.



Brigitte prit un bain de pieds. (P. 262, col. 1.)

— Mais, ma mère, vous pensez bien que nous ne voulons pas vous fâcher, dit Rosalie avec sa douceur habituelle; Mlle Brigitte, ou Mandarine, comme l'appelle Christophe, a encore une grosse somme dans sa bourse.

— Combien ?

— Je ne sais pas ; mais plusieurs centaines de francs.

— C'est sûr ?

— C'est bien sûr. Christophe les a comptés et serrés devant moi.

— Et les effets ? A-t-elle des effets ?

— Ah ! Seigneur ! je crois bien, trois caisses plus grandes les unes que les autres.

— Il faudra voir à ça, dit la bonne femme, se radoucissant soudainement Ce que j'en dis, c'est surtout pour empêcher Christophe de faire des bêtises. Cet homme-là se tirerait le pain de la bouche pour le donner. Il n'a que ce défaut-là, et aussi celui de dépenser trop d'argent en tabac. Ça, on ne peut pas l'empêcher chez les hommes de mer. J'en sais quelque chose. Quand j'ai voulu, par raison, rationner votre père, il n'a plus bougé de l'auberge. Ah ! j'en ai vu de dures dans ma vie. Allons, je m'en vais un peu rassurée. Vous ne mettrez pas un sou pour cette petite Mandarine. »

Rosalie hocha négativement la tête.

« C'est bon, j'y veillerai. Ne venez pas me reconduire, ce n'est pas la peine; restez soigner votre soupe ; elle bout trop fort, il me semble. Mais aussi que de bois ! Et pourtant le bois devient hors de prix. Rappelez-vous que chez moi la soupe bout avec un tison, et n'est pas mauvaise pour ça. A demain ; je voulais savoir qui était cette petite fille, car on fait des suppositions comme des suppositions. Est-ce que je ne peux pas la voir? Où est-elle ?

— La voici, » dit Rosalie.

Et se penchant au dehors elle appela :

« Mademoiselle Brigitte ! »

Brigitte passait, en effet, entourée de tous les petits bonnets.

« Ma mère désire vous souhaiter le bonjour ; entrez, s'il vous plaît. »

Brigitte mit le pied sur le seuil de pierre, et, se rappelant la recommandation de Christophe, sourit de son plus gracieux sourire à la mère Guilbenn qui la regarda avec une curiosité malveillante.

« Est-ce que vous vous plaisez au sémaphore parmi nous autres pauvres gens? demanda-t-elle d'un ton aigre-doux.

— Beaucoup, madame. »

Et Brigitte, faisant un gracieux salut, disparut.

« Elle est ma foi bien nippée, dit la vieille femme d'un air songeur ; mais ça a un petit air dédaigneux comme tous les Langallon. Pas possible qu'il ne lui reste pas une parenté dans le pays Je verrai bien à cela. A demain, Rosalie.

— A demain, ma mère. »

Et là-dessus elle s'en alla toute courbée, mais marchant vite et se parlant toute seule. Brigitte, arrêtée à l'angle de la maison, la regarda s'éloigner. Le visage de la mère Guilbenn lui avait souverainement déplu ; elle avait senti comme une tristesse se glisser en son cœur, quand ce noir et méchant regard s'était fixé sur elle. Mais elle fut bien vite tirée de ses réflexions.

« Jéjé ! criait Rosalie, la mer est basse ; allez bien vite laver les pieds aux petits bonnets, c'est demain dimanche. »

Cet ordre fut accueilli par des cris de joie. Les enfants suivirent en bon ordre Jéjé qui descendait gravement le petit bout de chemin menant à la grève.

Au delà de la plage au sable fin s'étendait une magnifique *plature*, c'est-à-dire un sol de rochers couverts d'un tapis de goëmons, que le flot rafraîchissait deux fois par jour. Çà et là etincelait l'eau gardée par les bassins naturels creusés dans la roche. Bientôt les petits bonnets voletèrent de l'un à l'autre de ces bassins, qui avaient les formes les plus originales et les plus gracieuses du monde. Brigitte trouvant le jeu charmant se déchaussa aussi, et la main sur l'épaule d'Yvonnic, le plus âgé des garçons, elle fit une promenade sur le tapis superbe, mais glissant, et finalement prit un bain de pieds dans une large coupe ovale remplie jusqu'aux bords d'une eau limpide qui reflétait, avec la fidélité d'un miroir, les nuages nacrés tendus sur le ciel.

Le lendemain c'était dimanche, un grand jour pour les petits bonnets. Arrachés momentanément à leur vie de paresseuse flânerie, ils étaient admis à ouïr la messe, et les jours de grande fête il n'y avait pas jusqu'au gros poupon Michel qui ne s'en allât faire sa sieste à l'église sur les genoux de son père ou dans les bras de sa mère.

Pendant que tout le monde faisait toilette au sémaphore, Mandarine, retirée dans son colombier, se composait aussi une parure.

Sa toilette faite, elle prit son livre, ouvrit sa porte et se trouva presque nez à nez avec maître Grognic, qui, par une idée étrange, avait imaginé de monter, lui aussi, ce petit escalier qu'il voyait monter si souvent depuis quelques jours. Il était donc là, flairant, les deux pattes de devant recourbées comme deux crocs sur un des degrés de l'échelle, les deux pattes de derrière posées sur un autre, fort mal à l'aise, un peu inquiet, mais poursuivant néanmoins son ascension avec l'obstination propre à ses pareils.

Brigitte recula fort effrayée et appela Christophe.

« Attendez un instant, mademoiselle, dit-il ; nous allons le faire descendre en douceur. Je pourrais bien le jeter par terre rien qu'en lui pinçant la queue ; mais s'il se dérangeait quelque chose dans les membres, cela nuirait à son engraissement. A bas! Grognic, à bas ! »

Maître Grognic devenait tout perplexe ; il n'osait plus monter, et il ne savait comment faire pour descendre. Il fit cependant un mouvement de recul.

« A bas! » cria Christophe.

Nouveau mouvement ; à celui-là, il perdit l'équilibre et roula sur le terrain ; mais se relevant aussitôt, il se mit à courir lourdement et follement comme font ses pareils en poussant des grognements d'effroi.

« Il ne s'est rien cassé, dit Christophe en riant ; laissez-le courir, enfants, c'est son heure de prendre l'air. Descendez donc, mademoiselle, nous n'avons plus que le temps tout juste de nous rendre au bourg. Entendez-vous les cloches? »

Mandarine entendait; elle écoutait ravie ces voix aériennes qui s'étaient élevées tout à coup, et qui se mêlaient si harmonieusement aux chants de la nature. Et ce fut au son de ces cloches vibrantes qu'elle se dirigea vers le bourg de Kernanret avec Christophe, qui avait pris sur son bras la petite Marie-Anne, Jéjé et Yvonnic.

Brigitte prit place à l'église au milieu de sa nouvelle famille. Elle était bien un peu le point de mire des regards féminins, et une fois elle trouva fixé sur elle le noir et jaloux regard de Mme Guilbenn ; mais elle n'en prit pas souci. L'église lui paraissait très curieuse et elle regardait l'église ; les hautes poutres peintes en bleu, percées de trous d'où descendaient tout simplement les cordes, que le sacristain venait agiter lorsqu'il fallait sonner les cloches ; les autels où se voyaient des chérubins joufflus et des saints sculptés par une main inexpérimentée, mais parfois singulièrement avisée.

A la sortie de l'église, Brigitte, ayant négligé de se mettre, comme Jéjé et Yvonnic, dans le sillage de Christophe, fut légèrement bousculée par les paysans; mais elle se tira néanmoins de la bagarre, et retourna au sémaphore avec Christophe, Yvonnic et Marie-Anne. Jéjé avait été saisie au passage par sa grand'mère qui l'invitait à rester dîner chez elle. Ce n'était point sans une petite raison d'intérêt. Le dimanche matin, tout était bouleversé dans les boutiques par les nombreux achats faits par les fermières, et Jéjé était déjà très adroite pour replier les pièces de tissus, ranger les piles de sabots et faire le plein dans les sacs de café.

La première question que Rosalie adressa à son mari, quand il arriva au sémaphore, fut de lui demander si la mère avait bien accueilli Mandarine.

« Elle ne l'a point vue, ni moi non plus, répondit celui-ci. Comme Jéjé sortait de l'église, elle lui a tiré en passant sur la manche, lui disant de me demander de la laisser dîner chez elle, ce que j'ai permis tout de suite, comme tu le penses. »

Rosalie parut contrariée, et se lança dans une petite admonition embarrassée. Christophe savait que

sa mère était susceptible ; il aurait dû lui conduire mademoiselle après la messe. On parlait beaucoup d'elle par le bourg, et bien sûr il y avait plus d'une femme à l'attendre dans la boutique de la mère Jacquette.

« Je n'ai point l'habitude d'en penser si long, répondit Christophe; la mère n'a fait aucune politesse à Mlle Brigitte ; elle s'est même cachée de nous ; je n'ai pas eu l'idée de me rendre chez elle S'il est convenable qu'elle y aille, tu la conduiras tantôt, Rosalie, et ça vaudra peut-être encore mieux, car la mère a une manière curieuse et maligne de parler de la famille Langallon qui m'échauffe un peu les oreilles, et qui me porterait à lui répondre des choses qui finiraient par la fâcher tout de bon.

— C'est comme ça dans le bourg, vous savez bien, Christophe; il faut toujours parler pour déchirer quelqu'un, et les plus envieux ont les pires langues. Ce n'est pas croyable ce que me rapporte Jéjé, quand elle a passé une après-midi à la boutique de sa grand'mère.

— Prends garde qu'elle ne prenne le goût et l'habitude de ces bavardages, Rosalie, car pour moi je ne souffrirai pas cela.

— Soyez tranquille, répondit Rosalie, avec un sourire qui ne manquait pas de finesse; elle fera comme moi, qui, justement parce qu'on péchait beaucoup par la langue chez ma mère, n'ai jamais pu souffrir les bavardes. »

En conséquence des arrangements pris, Brigitte accompagna au bourg, pour l'heure des vêpres, Rosalie, qui, elle, emmenait tous les petits bonnets. Michel lui-même, le petit bonnet brodé, ne fut porté que de loin en loin.

Il assista aux vêpres, gazouillant vigoureusement quand les chantres entonnaient les versets, riant aux saints et aux chérubins, regardant tout le monde avec assurance, et, sitôt qu'il se sentait libre, courant de toutes ses forces vers la balustrade pour revenir se jeter dans les bras de sa mère, sans tenir compte des airs piqués de Jéjé qui avait déjà beaucoup de respect humain, et qui ne pouvait comprendre que ces manières folâtres chez Michel n'étaient ni une offense à Dieu, ni un scandale pour le prochain.

« Vous étiez pire que cela, Jéjé, lui avait dit sa mère, un jour qu'elle se plaignait d'entendre chanter Michel ; vous essayiez toujours d'ouvrir la balustrade pour entrer dans le chœur, et vous êtes allée plus d'une fois pendant le sermon tirer sur les cordes des cloches. »

Quoi qu'il en fût, les premières sorties de l'église étaient toujours les mères chargées de poupons, et Michel commençant à faire des siennes et s'obstinant à chanter quand on ne chantait plus, Rosalie fut obligée de sortir au *Magnificat*.

Elle se dirigea avec ses enfants vers une ruelle étroite, mais propre, au bout de laquelle se trouvait une maisonnette, dont l'unique fenêtre était ornée à l'intérieur d'une tringle de fer, sur laquelle dansaient : un paquet de chandelles, un chausson noir et rouge et un couvert d'étain.

L'allée ouvrait sur la boutique qui était vide. Le dimanche, les transactions commerciales ne duraient que pendant les heures qui précédaient l'office du matin, et c'était même par oubli que l'enseigne parlante, c'est-à-dire la tringle de fer, se voyait encore derrière les vitres.

« Il n'y a personne, dit Rosalie en inspectant la boutique d'un regard ; asseyez-vous, mademoiselle, je vais voir où se trouve ma mère. »

Brigitte marcha docilement vers une chaise de paille incrustée entre deux barils, l'un plein de mélasse, l'autre plein de gros sel, au-dessus se balançaient des paquets de chandelles et des poissons séchés. Les plus jeunes d'entre les petits bonnets l'imitèrent, et se jetèrent sans façon par terre contre le comptoir qui leur servit de dossier. Les grands avaient suivi la mère, qui était allée ouvrir une porte en face la porte de la cuisine-salon où Marie-Jacquette recevait en ce moment quelques bonnes commères affamées de nouvelles. Au fond, elles avaient toutes la physionomie honnête et même bienveillante, ces femmes de tout âge et de condition à peu près semblable. Une même curiosité dévorante, ce je ne sais quoi de chercheur qui rend si caractéristiques les visages féminins dans les petites villes, se lisait néanmoins en gros caractères sur leurs figures.

« Vous avez donc déjà renvoyé mademoiselle votre pensionnaire au sémaphore, ma fille? dit Marie-Jacquette avec une aigreur mal dissimulée. Tout ce monde-ci s'en étonne beaucoup. Moi, je sais que Christophe dédaignerait de m'amener la fille de son commandant ; mais vous auriez pu l'amener me faire une visite, puisqu'elle était à vêpres, à ce que l'on m'a dit. »

On avait couru le lui dire, et c'était cela qui occupait les bavardes assemblées en ce moment chez elle.

« Ma mère, Mlle Brigitte est dans là boutique, » répondit simplement Rosalie.

La vieille femme jeta autour d'elle un coup d'œil triomphant.

« On lui trouve l'air fier, reprit-elle ; c'est un air de famille, du reste.

— Fière, cette petite Mandarine ! dit Rosalie en hochant la tête ; je n'ai jamais vu d'enfant plus simple. Auprès d'elle, Jéjé fait des manières.

— On s'étonne bien de ce nom que vous lui donnez; on dit que jamais sainte ne s est appelée Mandarine.

— Son nom est Brigitte, ma mère; on l'appelait Mandarine comme nous appelons Marie Joseph, Jéjé !

— Ce n'est plus la même chose.

— Peut-être bien ; attendez, c'est à cause d'un mandarin qui était de la famille de sa mère.

— Les mandarins sont les nobles chinois, remarqua une jeune fille.

— Enfin peu importe, Rosalie, on me demande si vous allez garder cette petite au sémaphore. On s'étonnerait beaucoup ; on connaît plusieurs personnes de sa parenté, et on pense que vous ne la garderez pas longtemps.

— C'est une affaire qui regarde mon mari, ma mère ; ce sera lui qui vous renseignera là-dessus ; vous savez que je n'ai point à me mêler de certaines choses.

— Madame Guilbenn, vous avez promis de me montrer la nouvelle pièce de tulle à pois? dit une jeune fille à l'air pincé, au costume élégant, qui avait beaucoup regardé la toilette de Mandarine.

— J'y vais, ma petite Jeanne ; restez-vous là, vous autres? Comme vous voudrez, après tout. »

Et saisissant son bâton, Marie-Jacquette se dirigea vers la boutique, où elle entra sans avoir l'air de chercher Brigitte, qu'elle avait aperçue du premier coup d'œil.

Elle se glissa comme une couleuvre entre son comptoir et les piles d'étoffes placées sur des étagères, et saisissant une pièce de gros tulle, elle dit :

« Mademoiselle Jeanne, voici le tulle à pois ; vous pouvez y jeter un coup d'œil. »

Mlle Jeanne prit le tulle entre ses doigts maigres, et se mit à minauder en parlant de ses coiffes qui lui coûtaient si cher, si cher !

« Ma mère, voici Mlle Brigitte Langallon, dit Rosalie, qui n'entrait pas dans les bizarres calculs de susceptibilité de sa mère.

— Où donc? dit la vieille femme en lâchant le tulle pour mettre sa main en abat-jour.

— Entre le sucre et le sel! s'écria la grosse Rose qui aimait beaucoup Mandarine.

— Ah! je vois! Mademoiselle Langallon, je suis bien honorée de votre visite; mais dis-moi, Rosalie, comment donc Christophe l'appelait-il l'autre jour? »

Elle parlait très haut et regardait ses visiteuses, qui passaient successivement de la cuisine-salon dans la boutique.

Évidemment il avait été question entre ces dames du nom bizarre que portait l'enfant; rien ne leur échappait : Il fallait que, ignorantes comme elles l'étaient des usages du monde auquel appartenait l'enfant, elles se rendissent compte de tout, de tout absolument.

« Je vous ai dit, ma mère, que je ne sais pas trop expliquer cela, dit Rosalie, qui suivait des yeux les petits bonnets, dont les yeux et les mains se levaient vers certains tiroirs; je sais que nous l'appelons Mandarine. Christophe vous dira pourquoi tout au long un autre jour.

— Moi, je le sais bien, dit Brigitte, qui ne se doutait pas de la révolution que sa simple présence apportait au bourg de Kernanret; c'est parce que maman était la petite fille d'un grand mandarin que papa m'appelait comme cela, et que le nom m'est resté dans la pension, en Chine. »

Cette simple explication n'apprenait rien aux curieuses ; elles retinrent néanmoins que Mandarine venait de mandarin, un préfet ou un général, ou un marquis chinois.

Ce n'était plus tout à fait l'obscurité de l'énigme, et cette demi-révélation leur suffit.

Elles parlèrent d'autres choses, de la maladie de celui-ci, des voyages de celles-là; du mobilier du château habité l'été par la famille d'un grand financier parisien; de la broderie de la coiffe de la fille du maire qui était très vaniteuse.

Ah! comme la pauvre Brigitte s'ennuya entre ses deux barils et sous ses poissons séchés, toute cette après-midi. Le mouvement d'intérêt qu'elle avait soulevé était tombé, parce que, après tout, ce n'était qu'une petite fille, et les commères qui se succédaient devant le petit comptoir savaient toutes désormais son nom et sa lamentable histoire.

Enfin Rosalie, qui avait fait une série d'absences, donna le signal du départ pour le sémaphore, et, il faut le dire, Mandarine fut la première sortie de la maison. Les autres naturellement embrassèrent avant tout leur grand'mère, qui s'était installée auprès de la fenêtre-enseigne.

La vieille femme suivit quelque temps le groupe des yeux, et se retournant tout à coup vers une voisine qui lui tenait compagnie :

« Voilà une demoiselle de trop parmi ces enfants-là, dit-elle d'un accent jaloux ; vous comprenez bien, Marie, que je ne laisserai pas ma fille se tuer à la servir, et que je m'en vais m'occuper de cette affaire; car ils sont si simples tous les deux, pour ne pas dire plus, qu'ils seraient bien capables de la garder sous je ne sais quel prétexte. Au jour d'aujourd'hui, c'est à l'argent qu'on estime le monde ; et puisque cette petite fille n'a plus le sou, je ne permettrai pas qu'elle reste chez des gens qui ont déjà six enfants à nourrir et à élever. »

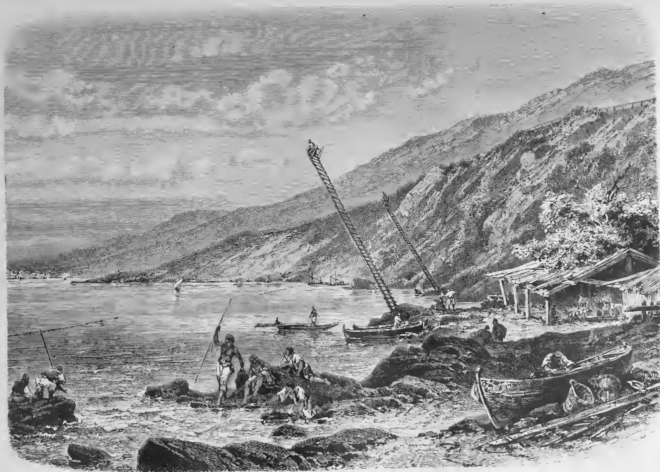
A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA PÊCHE DU THON

Le thon est un des plus gros poissons comestibles qui peuplent nos mers. Il atteint et dépasse souvent un poids de deux cents livres. Sa chair ferme et saine forme un excellent aliment; conservée, elle est estimée, quoique son goût devienne alors un peu fade.

Comme les harengs, les sardines, les anchois, ses minuscules confrères, le thon voyage le plus souvent par bandes nombreuses. Les navires rencontrent parfois dans la Méditerranée des troupes de plusieurs milliers de thons.

Ces troupes se dirigent à certaines saisons vers les baies du rivage pour y déposer leurs œufs. Leur



Une pêcherie de thons sur les côtes de l'Adriatique. (P. 266, col 1.)

passage est une source de richesse pour les habitants de ces parages.

L'installation des pêcheries de thon est des plus simples : elle se compose de deux observatoires de 20 mètres de haut, énormes échelles dressées obliquement sur les ondes et pourvues, au dernier échelon, d'un strapontin sur lequel s'assied le guetteur. Au pied même du rocher, une hutte de planches, ouverte sur les trois côtés, s'appuie à la paroi pourvue d'un plancher isolé du sol par des tasseaux. Là s'abrite le personnel des pêcheurs, qui consiste en une dizaine d'hommes, dont un mousse.

Ils barrent la haie sur une partie de sa largeur à l'aide d'un large filet; le guetteur, du haut de son observatoire, observe le large et fait un signe quand la proie s'est engagée dans l'enceinte; à ce moment, celui qui est de garde au bas fait jouer un autre filet perpendiculaire à la corde de l'arc, et le thon se trouvant enfermé dans un espace restreint, il est facile de l'amener au rivage en ramenant les grands appareils. Une barque qui stationne au pied de la hutte sert à cette manœuvre.

La station au haut de l'observatoire est de trois heures pour chaque homme, ce qui nous paraît énorme; par le beau temps, ces équipes ont de grandes bonnes fortunes, car des bancs entiers de thons viennent se jeter dans les filets, et chaque pêcheur, indépendamment de sa paye, a tant par milliers de livres; le petit poisson pris dans les mailles leur appartient aussi.

Le thon une fois pris est expédié dans les villes du voisinage. Les petits sont livrés à bas prix à la consommation. Ceux d'un grand poids sont achetés par les fabricants d'andoyages qui les préparent dans le sel; les parties les plus fines sont conservées à l'huile.

Les principales pêcheries sont situées sur les côtes méditerranéennes d'Espagne, de Provence et dans l'Adriatique. On pêche cependant aussi le thon, sur les côtes de Vendée et de Bretagne, mais il y atteint rarement un poids égal à celui des thons de la Méditerranée. C'est dans les îles d'Yeu et de Noirmoutier que sont les principales pêcheries de thon de l'Océan.

TH. LALLY.

LE MALADE

Un homme vit un jour la Maladie entrer chez lui. La visiteuse semblait inoffensive; un soupçon de fièvre, juste assez pour offrir un prétexte à garder le logis. Puis, une légère indisposition par-ci, par-là, est engageante. On abandonne ses affaires pour se dorloter, se soigner, et jouir pleinement de l'affection de tous ceux qui nous entourent.

Tout ce jour-là, notre malade occupa ses loisirs à fondre de gros morceaux de sucre dans sa tisane. Le soir, quand dans son lit bassiné il eut ramené la couverture sous le menton et qu'on lui descendit jusqu'aux yeux son bonnet de coton, il se trouva assez à plaindre, le pauvre homme!

La Maladie, elle, voyant ses avances si bien accueillies, s'installait au chevet. Elle sut, dès le lendemain, donner un air si intéressant au patient que ses amis vinrent le plaindre et l'effrayer. C'était donc sérieux? Il se renfonça plus avant dans ses couvertures: la Faculté devait intervenir. Elle vint. On le soigna d'abord pour la fièvre, ensuite pour la bronchite, puis pour la goutte et, chose singulière plus il se succédait de médecins à son lit, plus ils découvraient de symptômes nouveaux, négligés par leurs confrères. Le dernier appelé ne manquait jamais de désapprouver, en termes polis et discrets d'ailleurs, le traitement suivi jusque-là. Seul, le pharmacien ne changeait pas, et, sans observations, préparait le lendemain le contraire de ce qu'il avait donné la veille.

Le malade, d'une docilité exemplaire, prenait tout.

Montrait-il quelques velléités de résistance, vite un saignée, une purgation, n'importe quoi, le remettaient sous le joug. Il n'était pas sain, au dire du médecin, d'avoir de ces accès de volonté et d'entraver le cours de son traitement! Quant à ses affaires.....

Avait-il encore des affaires? Dès qu'il fallait s'occuper de quelque chose, il répondait: « Quand je serai guéri! » C'était le perpétuel refrain; mais personne n'attendait qu'il lui plût de guérir et chacun s'arrangeait de son mieux. Sur ces entrefaites, un de ses parents, demeurant dans une ville voisine tomba malade, lui aussi. Il fit aussitôt prier notre homme de se rendre auprès de lui. « Hélas! répondit celui-ci, au messager, je ne puis me lever et je suis si faible, si faible. — Cela est regrettable, Monsieur, répondit le messager; si vous n'êtes pas là pour veiller votre parent, son héritage tombera entre des mains étrangères. Faites un effort et partez!

— Partir, reprit le malade; vous voulez donc ma mort. Je suis persuadé que mon parent se porte mieux que moi. »

Il se trompait, le parent mourut. Un procès s'engagea. Sans respect pour sa maladie, il reçut invitation de se présenter au tribunal justement dans cette ville voisine.

Le malade bien calfeutré, dans une antique voiture trouvée à grand'peine, attendit au dernier moment pour partir. Le voyage à son début se fit si doucement que le pauvre homme s'endormit. Il rêvait qu'il gagnait son procès, lorsqu'un craquement le réveilla. La caisse de la voiture s'était détachée, glissant sur la route, pendant que les deux chevaux allégés retournaient au galop à l'écurie,

avec les roues de devant. A cette vue, le voyageur faillit s'évanouir. Courir après les chevaux était inutile ; il se résigna à laisser là le cocher à garder la voiture et à continuer à pied jusqu'au prochain village. La nécessité lui fit prendre son mal en patience sur cette route qui s'allongeait à perte de vue. Enfin il aperçut les maisons. La faim lui donna presque la force d'y courir et il s'endormit même dans un lit d'auberge sans trop regretter le sien. Le lendemain, il repartit de bon matin, toujours à pied. Jamais la campagne ne lui avait semblé plus gracieuse, plus épanouie. L'air était doux et tiède et le soleil brillant. Mais un nuage parut subitement dans le ciel ; il s'étendit, grossit, le tonnerre gronda, puis de grosses gouttes, puis une averse vinrent tremper jusqu'aux os le voyageur sans abri. Cette fois, il y avait à se plaindre de la mauvaise chance, mais ce fut bien pis : arrivé au bord d'une rivière, il vit le pont enlevé. « Bah ! se dit-il, je suis si mouillé, qu'un peu plus, un peu moins, cela ne paraîtra pas. Depuis ma maladie, j'ai pris des choses moins engageantes qu'un bain. La rivière n'est pas profonde si elle est large. » Il entra dans l'eau et gagna l'autre bord sans accident.

Deux heures après, le malade était à la ville, et le lendemain gagnait son procès. Sa joie fut telle qu'il voulut rapporter sans retard cette heureuse solution aux siens. Il s'en retourna, ne pensant pas à sa maladie, et se garda bien, à partir de se moment, de se coucher autrement que pour dormir.

CH. SCHIFFER.

ROBERT DARNETAL [1]

XIV

C'était plusieurs mois après mon retour de Paris, vers la fin d'une grise journée d'automne. En compagnie du père Marlorat que j'étais allé surprendre aux Petites-Dalles, ainsi que cela m'arrivait quelquefois, et qui, ma visite faite, avait voulu me ramener un bout de chemin, je gravissais lentement la côte qui conduit du village au château. Un grand vent soufflait à travers les hêtraies qui bordent la route, courbait leurs cimes, et faisait pleuvoir autour de nous, les feuilles arrachées des branches. Des nuages aux formes échevelées, s'allongeaient sur le ciel sombre et bas. A mesure que nous nous élevions, nous pouvions voir en nous retournant, toute moutonneuse et bordée d'écume à la pointe de ses vagues, la mer en fureur, dont le bruyant et monotone vacarme nous accompagnait.

« Voilà du mauvais temps pour les camarades qui sont en mer! » me dit tout à coup Marlorat.

Comme il venait de prononcer ces mots, quelques gouttes de pluie tombèrent sur mon visage ; en même temps, une violente rafale passa sur nos têtes, nous enveloppant d'un tourbillon de poussière.

« Ne venez pas plus loin, père Marlorat, dis-je à mon vieil ami ; il vaudra mieux ce soir être chez soi que sur les routes.

— Tu as raison, mon garçon, répondit-il; je vais te quitter ici et je rentre. »

Il me tendit la main et nous allions nous séparer, lorsque d'un petit chemin creusé dans la falaise je vis sortir M. de Champernon et sa fille, qui deux heures avant avaient quitté le château en même temps que moi pour faire une longue promenade. M[lle] Rénée tenait son père par le bras et ils marchaient d'un bon train, fuyant comme nous devant la tempête qui menaçait d'éclater.

« Il faut nous hâter, mes enfants, cria-t-il, en nous apercevant; le ciel s'assombrit ferme, et tout à l'heure vent et pluie vont se déchaîner. N'est-ce pas ce que vous appelez un grain, père Marlorat?

— Oh! c'est plus qu'un grain, Monsieur; c'est un ouragan qui va durer jusqu'à demain. »

Tandis qu'il parlait, M. de Champernon, en l'écoutant, regardait la mer qui commençait à se couvrir au loin d'une brume épaisse, sous laquelle l'horizon se voilait peu à peu.

« Ah ! les pauvres gens ! » murmura-t-il soudain.

Nos yeux suivirent la direction des siens et nous eûmes le cœur oppressé d'une angoisse poignante, en voyant un bateau pêcheur, un de ces petits bateaux qui portent cinq hommes d'équipage et font la pêche le long des côtes, fuir, voiles déployées, devant la tempête. Ce qui nous terrifia, c'est qu'elle le poussait vers la terre, contre les rochers qui bordent la rive, rochers peu élevés qui restent découverts à marée basse, mais que les eaux cachent entièrement à marée haute, et sur lesquels elles passaient furieuses en ce moment pour aller se briser aux flancs des falaises.

« Les malheureux ! s'écria Marlorat ; ils sont perdus.

— Ne devraient-il pas amener leur voilure? demanda M. de Champernon.

— Oh! non, monsieur; leur barque ne tiendrait pas cinq minutes contre les paquets de mer s'ils ne marchaient pas à toutes voiles. Ils n'avaient d'autres chances de salut que la rapidité de leur course. Malheureusement, au lieu d'aller vers la pleine mer, ils sont poussés vers les rochers, et comme ils ne peuvent plus gouverner, à moins d'un miracle, ils vont périr.

— C'est affreux ! soupira M[lle] Rénée, en se pressant contre son père.

— Ne peut-on rien pour les sauver? demanda celui-ci.

— Je ne pense pas, monsieur, répondit Marlorat.

[1] Suite. — Voy pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235 et 251.

— Il faut cependant le tenter, reprit M. de Champernon ; il ne sera pas dit que nous aurons laissé ces braves gens en détresse sans essayer de leur porter secours. Ma chère enfant, ajouta-t-il, en s'adressant à sa fille, rentre seule ; je serai bientôt de retour ; et vous, mes amis, en route.

— Je veux aussi aller avec vous, mon pere, s'écria Mlle Rénée.

— A quoi bon, mon enfant ? Ta présence est inutile.

— Je ne vous quitte pas, mon père.

— Viens donc, » dit-il, sans essayer de lui imposer sa volonté.

Nous nous dirigeâmes en toute hâte vers les Petites-Dalles, silencieux, péniblement émus, animés du désir d'arriver vite au terme de notre course. Mlle Rénée avait noué fortement son voile autour de son visage, et nous suivait sans se laisser dépasser. Quant au vieux Marlorat, il semblait avoir retrouvé ses jambes de vingt ans. Lui qui marchait d'habitude d'un pas lourd et lent et que je n'avais vu jamais se hâter qu'en une circonstance mémorable, il nous précédait, aussi alerte qu'en ce jour lointain, dont il éveillait le souvenir dans ma mémoire, où à ma prière il accourait au secours de Noémi de Maisonfleur, piquée par une vive



Cette scène avait duré deux minutes. (P. 269, col. 2.)

Arrivés au bas de la côte, la mer disparut cachée à nos regards par le prolongement des falaises et les maisons des Petites-Dalles. Nous nous engageâmes dans la longue rue du village, entre les haies vives qui bordent les jardinets, et nous arrivâmes au galet, sans avoir rencontré âme qui vive. Il est vrai que nous trouvâmes la population tout entière réunie en cet endroit, attentive à l'effort que quelques hommes de cœur tentaient pour organiser des secours. Le bateau en détresse ne courait plus maintenant le péril dont nous avions pu comprendre l'étendue. Mais il en courait un autre non moins redoutable. Contrairement aux prévisions du père Marlorat, le patron de l'équipage, avait jugé nécessaire d'amarrer ses voiles, afin de ralentir sa marche. Grâce à un vigoureux effort, il avait pu s'éloigner des rochers et se mettre en face de la plage que maintenant il essayait d'atteindre. Par malheur, la mer terriblement déchaînée ne poussait l'embarcation vers le rivage que pour la ramener en arrière, comme une de ces épaves avec lesquelles les flots semblent jouer.

Ce cruel va-et-vient s'aggravait de minute en minute par la fureur des hautes vagues qui se succédaient furieuses, passaient sur le frêle bateau, lui enlevant chaque fois une chance de salut, brisant le mât au moment où les matelots essayaient de carguer les voiles qui les auraient poussés vers la terre, enlevant les rames de leurs mains, démolissant peu à peu, morceau par morceau, cette fragile construction de planches, menacée de sombrer tout à coup, avant d'être entièrement détruite.

Ajoutez à l'horreur de cette scène l'océan qui gronde, le vent qui souffle, des hommes qui crient, des femmes qui gémissent, des enfants qui pleurent, l'angoisse d'une foule qui voit périr cinq hommes sous ses yeux, et l'approche du soir noyant ce lamentable spectacle dans le déclin d'un jour qui finit, au milieu d'un orage, et vous aurez le tableau que nous offrit la plage.

J'avoue que, pour ma part, je fus épouvanté, convaincu que le pauvre petit bateau serait perdu corps et biens, avant qu'on eût pu le secourir. Pour le tirer d'affaire, il aurait fallu lui faire tenir l'extrémité d'une amarre à l'aide de laquelle on l'aurait ensuite amené au rivage. Pour suppléer à l'impuissance des hommes en pareil cas, la science aujourd'hui a trouvé le moyen, quand un navire est en détresse près des côtes, de lui envoyer un câble sauveur.

Mais à l'époque dont je parle, il y a près d'un demi siècle, le fusil porte-amarre n'était pas inventé, et pour arracher à la mer ces malheureux, il fallait arriver jusqu'au bateau et remettre dans leurs mains un bout de la corde dont l'autre bout était fixé à terre. Or les pêcheurs les plus adroits et les plus vigoureux du pays avaient tenté vingt fois de mettre une barque à la mer, et vingt fois la mer avait repoussé sur le bord la barque et les deux hommes qui la montaient, comme pour leur enjoindre de ne pas lui disputer sa proie, sous peine de mort.

« Il n'y a plus rien à faire ! dit une voix d'un accent de découragement, au moment où nous nous approchions.

« Comment! plus rien à faire ! s'écria M. de Champernon en intervenant; qui a osé dire que lorsque des chrétiens sont en péril, on peut les abandonner à eux-mêmes. »

A ce cri généreux, personne d'abord ne répondit. M. de Champernon promenait autour de lui, un regard indigné qui le transfigurait. Je ne l'avais jamais vu ainsi, fier, superbe, électrisé, vraiment grand.

« Nous avons fait tout le possible, monsieur, reprit bientôt la même voix. Mais voyez, on ne peut pas même embarquer.

— Eh bien, j'essayerai moi» dit-il, avec un geste de défi.

Je fus d'un bond près de lui et je m'y trouvai en même temps que M[lle] Renée.

« Je vais avec vous, monsieur, lui dis-je, entraîné par son exemple.

— Mon père, ne partez pas! dit M[lle] Renée.

— Empêchez-le d'y aller, ma chère demoiselle, ajouta une vieille femme près de nous; empêchez - le, c'est la mort. »

Sans rien entendre, il pressa contre son sein sa fille éperdue, en murmurant à son oreille ces seuls mots :

« Laisse, mon enfant; il le faut. »

Elle baissa le front, tremblante et résignée. Puis, s'adressant à moi, il continua :

« Toi, je t'interdis de me suivre. Tu te dois à ta mère! et c'est assez que la mer lui ait pris son mari; je ne veux pas que son fils s'expose avec moi. »



Un vigoureux coup d'aviron l'éloigna. (P. 266, col. 2.)

Je voulus protester, mais il me coupa la parole, en disant à haute voix :

« Est-il ici quelqu'un qui ne redoute pas la mort?

— Présent! »

Nous nous retournâmes tous; c'était le père Marlorat qui venait de parler. »

« Eh bien, à nous deux, mon brave! » lui dit M. de Champernon en lui serrant la main.

Cette scène avait à peine duré deux minutes. L'embarquement ne prit pas plus de temps. Marlorat noua autour de son corps l'extrémité de l'amarre et s'assit au gouvernail; M. de Champernon prit les rames.

« Maintenant, mes amis, préparez-vous à nous pousser à l'eau, à mon signal.

— Nous allons avec vous, monsieur, dirent deux ou trois hommes, atteints par la contagion du courage.

— Non, non, nous ne voulons personne, n'est-ce pas, Marlorat? Poussez ferme seulement : un, deux, trois. »

La mer eut sur ses bords comme un éclair d'accalmie; la barque glissa sur le galet, plongea, fut brusquement portée à la cime d'une vague, disparut de l'autre côté et un vigoureux coup d'aviron l'éloigna de la rive. Il y eut un frémissement parmi nous, car il avait fallu chez M. de Champernon un effort de vigueur aussi grand que le courage dont nous étions les témoins pour franchir ces premières

vagues contre lesquelles les pêcheurs luttaient en vain depuis une demi-heure.

Nous nous étions tous groupés pour voir la petite barque porter secours à la grande; Mlle Renée s'agenouilla, les femmes et les enfants l'imitèrent, et tous les cœurs s'élevèrent vers le maître souverain des choses pour le supplier d'avoir pitié de ses créatures en péril.

Nous restions là, dominés par une terreur mêlée d'espérance, l'œil fixé sur cette mer déchaînée dont une poignée d'hommes énergiques avait entrepris de dompter les colères. Ce fut pendant vingt minutes un drame terrible. A deux cents mètres du rivage, le bateau en détresse allait et venait, secoué furieusement, essayant de se maintenir en attendant le salut que lui apportaient M. de Champernon et Marlorat. L'embarcation qui portait ceux-ci montait et descendait tour à tour. Nous l'apercevions tout à coup au sommet des vagues; puis elle disparaissait derrière une muraille d'eau, pour s'élever de nouveau. A chaque instant on pouvait croire qu'elle allait s'enfoncer à jamais dans le gouffre. Mais elle semblait se railler de lui et le braver, et des cris s'échappaient de ma poitrine quand, au moment d'être engloutie, elle bondissait avec une ardeur nouvelle sous les vaillantes mains qui la dirigeaient.

Enfin les deux esquifs se touchèrent; nous vîmes M. de Champernon debout, s'accrocher aux flancs du grand bateau et rester là le temps de laisser Marlorat, aux reins duquel était attaché le bout de l'amarre, grimper à bord et assurer ainsi le salut de l'équipage en péril. Parce que cette tempête effroyable nous laissait voir, nous comprîmes que la manœuvre de M. de Champernon avait réussi et qu'il essayait maintenant d'attacher sa petite barque au grand bateau, afin de revenir avec lui, tandis que nous commencions à tirer celui-ci vers le rivage.

Tout à coup une exclamation de terreur sortit de nos bouches. Une énorme vague venait de couvrir les deux embarcations. Quand elle eut passé, le bateau pêcheur seul flottait à la surface de l'eau, amené sur le galet, grâce à nos efforts. Quant à celui que montait M. de Champernon, il avait disparu. Agenouillée à quelques pas derrière moi, Mlle Renée poussa un long gémissement et perdit connaissance entre les bras des femmes qui s'étaient élancées vers elle.

Il y eut une minute d'affreuse anxiété. Puis la petite barque apparut au loin, dans l'écume, chavirée et sa quille en l'air. Je crus voir passer un corps humain et ce fut tout. L'héroïque tentative de M. de Champernon avait réussi, mais il en avait payé le succès de sa vie. Maintenant, les vagues roulaient son cadavre qui ne devait être retrouvé que le lendemain à la marée basse.

Quelques instants après, le bateau miraculeusement sauvé abordait sur le galet. Le père Marlorat exténué, pâle comme un spectre, en descendit avec l'équipage.

« M. de Champernon est perdu, me dit-il, en abordant. Voici ses dernières paroles : « Père Marlorat, nous ne nous reverrons plus en ce monde. Je prie Robert Darnetal de ne jamais abandonner ma fille tant qu'elle aura besoin de lui. »

Ah! chère Renée, ma vénérée bienfaitrice, ma bien-aimée sœur, ce jour-là, vous m'êtes devenue plus chère encore que par le passé. Je tenais déjà de votre frère le droit de veiller sur vous; ce droit, votre père l'a ratifié, m'imposant ainsi un grand devoir que j'étais résolu à remplir. Je donnai des larmes au malheureux qui venait de périr, rachetant par la sublimité de son dévouement, la faute de son passé. Puis je ne m'occupai plus que des soins qu'exigeait ma pauvre amie qui fut transportée dans une maison voisine, en attendant qu'on pût la ramener dans la sienne.

A suivre. ERNEST DAUDET.

L'ODEUR ET LES PARFUMS [1]

L'air enfin, ou mieux son oxygène, c'est-à-dire l'un des deux gaz qui le constituent, joue un rôle considérable, ainsi que la fermentation, dans la génération et la transformation des odeurs.

La majeure partie des parfums ne se produisent que grâce à l'oxygénation au contact de l'air, qui est un cas particulier d'un ordre de phénomènes désignés par les chimistes sous le nom d'*oxydations*.

Entre mille exemples, nous en citerons un seul que nous choisissons parce qu'il a eu comme conséquence l'une des plus intéressantes découvertes faites tout récemment en chimie organique : la reproduction artificielle du principe aromatique de la vanille.

Il existe dans la sève des pins, sapins, mélèzes et généralement de tous les conifères une substance susceptible d'être isolée en petits cristaux aiguillés d'une blancheur parfaite. Cette substance, dénommée *coniférine*, est absolument inodore à l'état de pureté quand elle vient d'être obtenue, mais elle ne tarde pas à prendre à l'air une odeur de vanille que l'oxygénation prolongée rend de plus en plus forte. Cependant la simple intervention du gaz vivifiant de l'atmosphère n'est pas toujours suffisante; il faut recourir à l'action de l'oxygène par des procédés factices : ainsi, de l'écorce du saule peut être tiré un corps cristallisé, la *salicine*, analogue à la coniférine; en oxydant à l'aide d'un mélange de bi-

1. Suite et fin. — Voy. page 250.

chromate de potasse et d'acide sulfurique ce principe dépourvu d'odeur, on obtient l'essence de reine-des-prés.

La fermentation, elle aussi, est indispensable, dans un grand nombre de circonstances, à la génération des senteurs qui ne préexistent pas dans les végétaux; elle peut d'ailleurs s'effectuer naturellement au sein de l'organisme des plantes, et alors celles-ci deviennent odorantes, ou bien elle est susceptible seulement de se voir provoquée artificiellement dans nos laboratoires et nous développons un parfum, souvent suave, dans des substances appartenant au règne végétal, qui sont entièrement inodores : d'un côté, l'essence d'amandes amères ne se produit dans la nature que par la présence d'un ferment particulier, l'*amygdaline*, contenu dans l'arbre; l'odeur de musc n'est que le résultat d'une putréfaction, les pommes de terre pourries et les excréments de plusieurs animaux dégagent ce parfum. D'autre part, l'arome vanillique de l'*avénéine*, principe cristallisable que nous avons découvert dans les semences de l'avoine, peut être engendré en soumettant ce corps à l'action chimique de l'émulsion d'amandes douces ; la bile soumise à une légère corruption laissée pendant quelque temps dans un endroit tiède acquiert une senteur très intense de musc.

Le ferment et l'oxygène sont loin d'agir indépendamment l'un de l'autre ; c'est presque toujours en réalité par leur double action qu'ils engendrent et complètent l'odeur. La coniférine, l'avénéine et la salicine dont nous venons de parler en sont des exemples frappants ; la fermentation chez elles fait naître l'arome et l'oxydation l'accentue.

On voit, d'après les quelques notions qui précèdent, combien est complexe le phénomène de l'odeur. La complication en est même si grande, et les moyens de l'étudier sûrement dans sa nature si difficiles à trouver, que la science est demeurée jusqu'ici impuissante à l'expliquer.

Sans doute plusieurs théories ont été émises à cet égard, mais elles ne sont que des conjectures ; elles se ramènent d'ailleurs à trois principales consistant à admettre que l'odeur est le résultat soit d'une émission de particules odorantes infiniment petites, soit d'une oxydation, ou bien enfin d'un mouvement vibratoire des molécules des corps qui impressionneraient le nerf olfactif, comme les vibrations de l'air font percevoir les sons par le nerf auditif.

Il faut cependant reconnaître que de ces trois hypothèses la dernière est la plus plausible ; elle seule est en parfaite concordance avec les plus admirables découvertes théoriques de la science contemporaine.

Quoi qu'il en soit, il y a pour un organe de l'odorat bien exercé une sorte d'octave d'odeurs comme il y a une octave de notes. Certains parfums se marient comme les sons d'un instrument, ainsi les aromes de l'amande, de l'héliotrope, de la vanille, de la clématite s'allient parfaitement, et chacun d'eux produit la même impression à des degrés différents. Le jasmin, la bergamote, le cédrat, l'ambre gris, le magnolia, la lavande et la menthe poivrée semblent former une gamme.

Ces curieuses particularités rentreront certainement un jour dans le même ordre de phénomènes que d'autres observations singulières relatives au siège de l'odorat chez les plantes, à l'impression étrange et puissante de certaines odeurs sur notre organisme, à l'émanation incessante de parfums sans perte de poids, à la faculté que possèdent ces aromes de redevenir sensibles après avoir cessé de l'être pendant longtemps, quelquefois même vingt années, comme l'a constaté pour le musc l'illustre chimiste M. Chevreul.

Toutes trouveront sans doute une explication les reliant à une cause commune qui nous échappe encore; mais en attendant, c'est à la chimie expérimentale qu'appartient, pour atteindre ce but, le rôle le plus sûr, la tâche la plus féconde. Cette science, qui repousse les hypothèses pour ne s'attacher qu'aux faits précis, nous a déjà fourni et continue de nous apporter de meilleures données que toutes les théories les plus ingénieuses.

Elle nous apprend que les odeurs de la vanille et de l'essence d'amandes amères, quand elles sont mélangées en arrivent, après quelques mois, à se transformer en une seule et même odeur, celle de l'essence de l'héliotrope.

Elle a obtenu, à l'aide de principes végétaux inodores, les essences de gaulthérie couchée et de reine-des-prés; de cette dernière elle a fait le parfum de la fève de tonka ou *coumarine;* en partant de corps de senteur repoussante, tels que l'acide qui donne au beurre son odeur détestable, l'acide de la racine de valériane qui répand les exhalaisons nauséabondes du fromage en décomposition, l'huile de pommes de terre, qu'on élimine avec tant de soin dans la fabrication de l'eau-de-vie de fécule et quelques autres du même genre, elle a reproduit artificiellement les éthers naturels qui constituent les aromes des pommes, des poires, de la fraise, du coing, de l'ananas, de la framboise, du cognac et du rhum. Des corps inodores comme la coniférine ou l'avénéine se changent en une substance absolument identique avec le principe aromatique si recherché des gousses de vanille, principe qui peut s'obtenir aussi par la transformation de l'essence oxygénée de girofle ou acide eugénique. La chimie enfin sait obtenir déjà, sauf ce dernier acide, ces différents parfums, au moyen de la benzine. De telles découvertes ne sauraient être que le prélude d'autres plus heureuses encore; la chimie en effet nous a donné les couleurs, elle nous doit les parfums.

SERULLAS.

A TRAVERS LA FRANCE

EMBRUN

La ville d'Embrun, peuplée de 2000 à 3000 habitants, chef-lieu d'un des trois arrondissements des Hautes-Alpes, s'élève, à l'est de Gap, dans la vallée que ravage la Durance. Le rocher, haut de 100 mètres, sur lequel elle est bâtie, la met à l'abri des inondations de la rivière et donne à l'antique cité un noble et imposant aspect. Au-dessus du roc se dresse le mont Saint-Guillaume, haut de 2628 mètres au-dessus du niveau de la mer; en face, une chaîne de montagnes sépare les Hautes-Alpes des Basses-Alpes, la Durance de l'Ubaye, Embrun de Barcelonnette. Avant de passer à Embrun, la Durance a déjà recueilli toutes les eaux de l'arrondissement de Briançon.



Embrun.

Embrun est d'origine celtique; autour d'elle vécut d'abord la nation gauloise des Caturiges, qui fut, bien avant César, subjuguée par les Romains. Les vallées alpines étaient à cette époque bien plus fertiles et bien plus populeuses que de nos jours : les forêts des montagnes assuraient aux cours d'eau un régime à peu près régulier, et ceux-ci étaient alors le bienfait de la contrée, comme ils en sont aujourd'hui le fléau, par suite d'un déboisement trop radical. A la fin du quatrième siècle, la métropole d'Embrun était à l'apogée de sa prospérité; heureusement pour elle, l'apôtre des Caturiges, saint Marcellin, songea alors à y fonder un archevêché, qui lui conserva seul quelque importance pendant tout le moyen âge, tandis que commençait la décadence agricole et industrielle du pays environnant. Grâce à la forte position d'Embrun, les prélats s'y rendirent peu à peu indépendants et devinrent les vrais rois de leur diocèse. Mais lorsque l'unité française fut accomplie, au dix-septième siècle, Embrun déclina si rapidement que son archevêché, déjà descendu au rang de simple évêché en 1790, fut complètement supprimé en 1802. Embrun n'est plus guère désormais qu'une place de guerre, moins solide que Briançon, sa voisine, mais capable d'arrêter quelques jours une armée envahissante venue d'Italie.

Le principal événement de l'histoire d'Embrun est le concile qui, en 1727, condamna l'évêque Soanen, le champion du jansénisme, le démit de ses fonctions, et mit fin aux luttes religieuses qui divisaient le clergé français depuis un demi-siècle. La cathédrale, où se tint ce concile, existe encore : bâtie du douzième au quinzième siècle, elle n'a point de rivales parmi les églises du haut Dauphiné.

Embrun a toujours été une ville d'études. Outre son collège et son petit séminaire, elle possède une petite académie, dite Flosalgine, qui publie des travaux intéressants.

A. Saint-Paul.



Elle récita sans se troubler. (P. 273, col. 2.)

MANDARINE

IX

De quelque mauvais œil que Marie-Jacquette regardât Mandarine, elle ne resta pas moins au sémaphore très choyée par tous les habitants, et relativement très heureuse de son existence champêtre. Les jours de pluie, elle passait son temps en compagnie de Christophe et d'une poupée dans le riant appartement qui dominait de tous côtés sur la mer. Elle maniait désormais la longue-vue avec une grande adresse; et se faisait si bien expliquer les signaux que le chef guetteur déclarait que bientôt il aurait une aide de plus. Elle aimait à lire dans le grand registre où étaient consignés les signaux, et pour stimuler le zèle d'Yvonnic, qui était tout à fait rebelle à la lecture, elle lui montrait ses lettres sur les grandes affiches qu'envoyait l'administration.

Un jour que le vieux recteur visitait les petits bonnets, il trouva Mandarine une grande affiche blanche entre les mains.

« Que lisez-vous là, mon enfant? demanda le vieux prêtre à sa nouvelle paroissienne.

— L'affiche qui traite des grandes perturbations atmosphériqnes qui peuvent menacer les côtes de France, monsieur.

— Je parie que vous la savez par cœur, s'écria Christophe. Mademoiselle, récitez votre leçon à M. le recteur. Elle a une fameuse mémoire, allez, tout à fait comme le commandant.

— Allons, mon enfant, récitez-moi cela, dit le vieux prêtre; c'est une sorte de catéchisme sémaphorique, et je l'aime beaucoup, car il enseigne une science qui protège la vie des marins. Je vous écoute.» Et il croisa les mains sur son vieux parapluie de coton bleu.

Mandarine aimait instinctivement ce bon vieux prêtre, auquel elle avait été conduite par Rosalie.

Elle tourna l'affiche à l'envers et récita sans se troubler :

« Grandes perturbations atmosphériques qui peuvent menacer les côtes de France :

» Cylindre ou cône.

» Quand il est hissé, le cylindre a la forme d'un carré noir, quel que soit le point duquel ou le regarde.

» Il dit :

» Veillez, le mauvais temps peut atteindre le lieu où vous êtes.

» Signaux indiquant le temps qu'il fait au large.

» Un pavillon :

» Temps douteux, le baromètre tend à baisser.

» Un guidon :

» Mauvaise apparence. Mer grosse. Baromètre baissé.

» Une flamme :

» Meilleur temps, le baromètre monte.

» Pavillon au-dessus du guidon :

» L'entrée du port devient mauvaise.

» Guidon au-dessus du pavillon :

» Le bateau de sauvetage va sortir.

— C'est vraiment très bien récité, » dit le vieillard.

1 Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 223, 241 et 257.

Il aurait bien ajouté quelque chose sur la nécessité de cultiver une mémoire aussi remarquable et d'y placer d'autres connaissances que celles-là; mais il était âgé, il ne se mêlait que des affaires purement spirituelles de sa paroisse et il ne songeait pas à s'étonner de la continuation du séjour de Mlle Langalfon au sémaphore. Tous les dimanches, il rencontrait la petite fille en compagnie de la famille du chef guetteur, il l'apercevait sur son escabeau, contre le vieux pilastre roman, il n'en demandait pas davantage. Il aurait plus volontiers requis Christophe d'envoyer les petits bonnets à l'école que de se mêler de cette enfant si singulièrement tombée parmi eux.

Mandarine ne lui aurait pas su gré de son intervention. Elle s'était habituée à sa rustique et très pittoresque résidence; elle y menait une vie personnelle indépendante et remplie de charme.

Elle ne faisait rien et elle travaillait un peu à tout. Une fois descendue du colombier, elle disposait sa journée selon le temps et les circonstances. Et d'abord elle aidait quelque peu Rosalie dans sa charge de mère de famille.

Elle avait un talent tout particulier pour débarbouiller les petits bonnets. A peine s'approchait-elle de la pompe le matin, qu'ils accouraient auprès d'elle.

La mère, toujours pressée et un peu brusque dans ses mouvements, leur jetait sans façon le torchon mouillé sur le visage. Jéjé, qui faisait l'importante, les appelait ou les retenait selon son caprice à cette cérémonie nécessaire. Mandarine, elle, en faisait peut-être un jeu, mais elle avait les mouvements gracieux et la main douce, de sorte que les visages ronds et rouges accouraient se placer d'eux-mêmes sous sa main. Le débarbouillage fini, elle prenait son déjeuner, un gros morceau de pain de ménage, et s'en allait vers les grèves pour sa promenade du matin. Le plus souvent elle abandonnait les enfants aux soins de Jéjé, et gagnait la grande falaise rocheuse qui s'élevait à gauche du sémaphore. A mer basse on y arrivait par le plus doux des sentiers, c'est-à-dire par la partie plate des rochers recouverts de varechs retombant comme des franges, ou tapissés ou ouatés par une sorte de soie verte et blonde formée par les mousses argentées.

Au centre de la falaise était creusée une étroite cellule dont les parois lisses, sans cesse polies par la mer, avaient le brillant du marbre. Au-dessus de ce réduit, le rocher s'avançait comme la dent d'un immense feston, et formait une sorte de marquise qui garantissait du soleil et de la pluie.

Mandarine passait des heures en cet endroit charmant, suivant de l'œil les évolutions des barques de pêche qui luttaient contre les courants, contemplant la mer dans ses multiples mouvements, et s'imprégnant de ce sentiment admiratif et enthousiaste, sorte de flamme inextinguible qui ne s'éteint plus.

Les petits bonnets ne partageaient pas ses goûts, ne subissaient pas son impression. Quand ils se rapprochaient d'elle, c'était pour arracher des goëmons à pleines mains, pour attraper les crevettes sautillant dans les flaques d'eau, ou pour lancer des cailloux dans le flot.

Cette promenade du matin durait plus ou moins longtemps. Mandarine pour retourner au sémaphore prenait le chemin des écoliers, et parfois faisait le tour des champs.

La solitude était partout la même et sa liberté était entière. Le dîner la ramenait à la table de famille, et le commencement de l'après-midi elle faisait quelques points de couture avec Jéjé et avec Rosalie qui s'asseyaient sur une pierre et cousaient pendant la sieste des petits bonnets.

Christophe lui, après avoir fumé sa pipe, s'occupait à de menus ouvrages de menuiserie, ou cassait le bois pour le lendemain; et ce n'était pas un des moindres plaisirs de Mandarine, que de voir la forte main du chef guetteur faire grincer la scie dans les dures racines de chêne ou lever puis laisser retomber en sifflant la lourde hache qui se couvrait d'éclairs.

Tout le monde au sémaphore travaillait ainsi, le plus souvent silencieusement. La langue de ces deux braves cœurs ne se desséchait pas à prononcer des paroles vaines et méchantes; mais leur pensée suivait paisiblement son cours ordinaire, ou plutôt s'attachait tout entière à la tâche du moment, à ce qui représentait leur humble devoir. Mirages d'imaginations, désirs ambitieux et inassouvissables, comparaisons jalouses et injustes, tout ce fatras de tourments inventés par une civilisation mal apprise demeurait inconnu à l'intelligence saine de Christophe. Le meilleur de son temps était donné à son métier, il le remplissait en conscience; puis venaient d'autres obligations non moins sacrées: le labourage de ce jardin qui alimentait sa table, les soins extérieurs de tout ce qui ressortissait au bien-être de tous.

Rosalie agissait ainsi de son côté: elle se laissait absorber, elle aussi, par ses multiples devoirs, et ne se reposait un moment que lorsque toutes les petites bouches avaient reçu leur pitance et lorsque tous les vêtements se trouvaient en état.

Et vraiment cette vie saine, laborieuse, dévouée n'était-elle pas une vie heureuse, une vie remplie devant Dieu et devant les hommes?

Les jours les moins gais étaient les jours de pluie, et il pleuvait souvent cette année-là. Le ciel et la mer revêtaient tout d'un coup une teinte uniformément grise, le vent soufflait avec violence, nulle embarcation ne se risquait dans le passage, rien ne venait rompre la monotonie du paysage.

« Mauvais temps pour les marins, grommelait Christophe.

— Vilaine pluie pour les enfants, » ajoutait Rosalie.

Mandarine ne disait rien. Elle s'amusait à regarder le vent refouler la mer vers le rivage, à regarder les dessins moirés que la pluie traçait sur la surface mouvante; elle trouvait même un certain charme dans cette brume vaporeuse qui estompait le contour des terres et qui se posait comme un voile léger entre elle et ses beaux horizons.

Elle jouait aussi volontiers le soir, avec Christophe, Jéjé et Rose, au simple jeu de cartes appelé le trois sept. Ce jeu était la distraction suprême des soirs pluvieux et quand Christophe occupé au sémaphore n'était pas présent. Mandarine, toujours un peu dédaigneuse avec les petites filles dont elle se sentait séparée par autre chose encore que par l'âge, Mandarine allait aussitôt chercher un livre dans la caisse de son père, et elle retournait au sémaphore tenir compagnie à Christophe.

Heureusement pour elle, la petite bibliothèque choisie du commandant ne renfermait pas un seul livre qui pût lui être absolument dangereux.

Les chefs-d'œuvre littéraires qu'elle contenait, dépassaient de beaucoup, néanmoins, la portée actuelle de son intelligence, et auraient pu troubler sa pure imagination; mais chaque fois qu'elle y avait jeté les yeux, elle avait jugé que les grandes personnes seules pouvaient comprendre des choses exprimées en un aussi beau langage, et elle s'était cantonnée dans les livres de voyage. Il y en avait beaucoup, et de très sérieux, qui ne l'auraient pas toujours amusée; mais ceux-là intéressaient Christophe, dont Mandarine était devenue la lectrice ordinaire.

Cela émerveillait Jéjé de l'entendre lire avec cette assurance même les noms étrangers et bizarres qui rappelaient tant de souvenirs au chef guetteur. Jéjé, poussée par sa grand'mère, était la moins respectueuse des petits bonnets. Un jour elle demanda à son père pourquoi il appelait toujours cette petite fille: « Mademoiselle, » question insidieuse qui venait en ligne directe de la mère Guilbenn.

« Il y a beaucoup de raisons pour ça, répondit-il, et je vous trouve bien curieuse, Jéjé. Plus tard je vous les dirai, quand votre jugement sera autre qu'il n'est. Savez-vous pourquoi nous l'appelons Mandarine?

— Grand'mère m'a dit que ce nom-là était une dérision, et qu'il fallait l'appeler Brigitte.

— Votre grand'mère a la langue trop longue parfois, répondit Christophe; nous appellerons toujours Mlle Langallon, Mademoiselle, parce qu'elle est la fille du commandant, et Mandarine à cause de son grand'père; et qu'on ne se mêle pas trop d'elle à Kernanret, car en vérité ces gens-là ne savent à quoi s'occuper, de s'en prendre à une petite fille bien douce qui porte un nom respecté dans la paroisse. »

Du reste, la mère Guilbenn s'en tenait encore à ces petites escarmouches. Christophe prélevait sur l'argent qui lui était resté la pension de Mandarine, et pouvait affirmer que l'enfant n'était encore à la charge de personne. Malheureusement le manoir de Kernanret sortit de son apparent abandon, la famille parisienne qui en avait fait sa résidence d'été y arriva à l'époque ordinaire, et l'on peut bien dire que ce fut dans son amour-propre blessé que la mère Guilbenn puisa un redoublement d'aigreur contre Mandarine, et s'entêta dans la résolution de lui faire quitter le sémaphore.



Les deux jeunes filles se tenaient par la main. (P. 276, col. 2.)

Un jour, un beau matin de juillet, Mandarine se promenait sur la grève en compagnie des petits bonnets. Elle était montée sur une roche pyramidale, et surveillait de là les enfants qui cherchaient dans le sable encore mouillé des coquillages qu'ils jetaient dans le panier de Jéjé. Tout à coup elle entendit un roulement insolite dans le chemin, celui d'une voiture. Elle se détourna et aperçut fixés sur elle les yeux de plusieurs personnes assises dans un break qui venait de s'arrêter devant la plage sablonneuse. On la regardait curieusement dessous les larges ombrelles blanches, et de fait elle était très pittoresque à voir debout sur ce rocher, vêtue de sa robe courte et les épaules couvertes de ses épais cheveux flottants, sur lesquels elle venait de poser une jolie guirlande de varech trouvée dans une des anfractuosités du rocher. Elle vit que les dames étrangères se préparaient à mettre pied à terre, et descendant rapidement de son piédestal, elle prit sans se détourner le chemin de sa cellule, où elle se figurait que jamais personne ne la viendrait découvrir.

Les petits bonnets n'avaient pas de ces sauvageries.

Tournés vers le chemin, ils abandonnaient leur pêche pour regarder de tous leurs yeux l'élégant équipage. Deux jeunes filles de dix-huit et vingt ans, blondes, minces et blanches, sautèrent les premières hors du break; puis descendit une dame toute jeune d'apparence aussi, qui s'appuya, pour descendre, sur l'épaule d'un petit garçon en uniforme.

« Gaston, tu sais qu'il t'est défendu de te baigner avant une heure, dit-elle. Tu as encore une demi-heure à te promener. Eh bien! mes filles, où allez-vous?

— Demander le nom de cette jolie enfant qui était tout à l'heure sur le rocher, répondirent les deux jeunes filles.

— C'est sans doute la petite fille du chef guetteur, qui se débrouillait les cheveux.

— Oh non! maman, celle-ci est beaucoup plus grande; nous connaissons Jéjé qui vient nous porter les dépêches.

— Au fait, je suis si myope que je ne puis donner mon avis; allez donc jusque-là pendant que je fais dresser la tente. »

Les deux jeunes filles s'avancèrent vers les petits bonnets.

« Comment s'appelle cette petite fille qui était là, tout à l'heure, sur ce rocher, demandèrent-elle.

— C'est Mandarine, répondit Yvonnic.

— Qui? qui? » reprirent-elles en riant. Et avisant Jéjé qui arrivait avec son panier, elles demandèrent, en riant toujours, qui était Mandarine?

« C'est la fille du commandant, répondit Jéjé gravement.

— De quel commandant?

— Du commandant de mon père, M. Langallon.

— Et elle s'appelle Mandarine, comme une orange. A quel propos?

— A cause de son grand'père.

— Ah! c'est une Chinoise!

— Non! non! dit Jéjé, elle s'appelle aussi Brigitte; mais nous l'appelons Mandarine, comme mon père.

— Nous reconnais-tu, Jéjé?

— Oh oui! Est-ce que Mlle Agnès n'est pas venue?

— Si, mais toujours elle est souffrante, et elle se repose aujourd'hui. Elle nous a dit: » Si vous voyez Jéjé du sémaphore, faites-lui mes compliments. »

Jéjé rougit de plaisir, et tendant son petit panier.

« Elle aime les palourdes, dit-elle, voulez-vous lui donner celles-ci?

— Certainement, et voici pour toi. » Et pendant que l'une des sœurs prenait le panier, l'autre laissait tomber une petite pièce blanche dans la main de Jéjé.

Puis elles s'avancèrent vers l'endroit de la grève que leur mère indiquait au domestique comme lieu de halte.

Mandarine retirée dans sa grotte assistait, invisible, à tout ce qui se passait sur la grève. En quelques instants une jolie tente fut dressée et abrita les promeneurs. Le petit garçon gambadait seul sur les rochers, suivi par le regard de sa mère qui sortait sans cesse de la tente pour braquer ses jumelles sur lui. Quand le flot se mit à battre les rochers qui lui servaient de gymnase, elle l'appela, et il accourut docilement.

Puis la tente s'écarta et les deux jeunes filles parurent en costume de laine blanche et la tête couverte d'un bonnet de toile cirée. Leur frère, en maillot rayé rouge et blanc, parut, à son tour, et ils s'avancèrent tous trois au-devant du flot.

« Antoine, allez chercher M. Christophe, cria tout à coup la mère; la mer me paraît bien houleuse aujourd'hui, et Gaston est si imprudent! »

Le domestique s'élança vers le sémaphore et vint accompagné de Christophe, qui demeura auprès de la mère de famille, assise sur un pliant contre la tente et suivant ses enfants du regard, grâce à son excellente lorgnette.

Mandarine s'amusait beaucoup à regarder les baigneurs. Les deux jeunes filles se tenaient par la main et marchaient en riant au-devant du flot. Gaston gambadait autour d'elles, les éclaboussant à plaisir.

Tout à coup la plus grande dit: « Une, deux, trois. » Elles plongèrent dans l'eau transparente et se mirent à nager gracieusement autour du grand rocher. La mère multipliait les recommandations de sa voix montée à son plus haut diapason:

« Amélie, pas si vite.

— Angèle, pas si loin.

— Gaston, ne t'éloigne pas comme cela de tes sœurs.

— Mes filles, pas de témérité.

— Gaston, je vais envoyer M. Christophe te chercher, si tu t'éloignes ainsi. »

« Je dirai à Christophe de m'apprendre à nager, pensa Mandarine, ces demoiselles nagent très bien. »

Elles nageaient en effet le plus savamment du monde; leurs bras blancs s'élevaient en mesure pour fendre le flot que leurs jolies têtes surmontaient comme une fleur.

La mère consultait souvent sa montre, et un quart d'heure à peine s'était écoulé qu'elle agitait une sonnette.

Les baigneuses sortirent immédiatement de l'eau, et se reprenant par la main accoururent vers la tente. Le petit garçon revenait comme à regret, piquant des têtes dans le premier flot, se roulant dans les flaques éparses sur le sable.

Sa mère l'appelait en vain, ce que voyant Christophe, il s'avança à grands pas vers la mer, saisit le petit nageur et l'apporta à bout de bras jusqu'à la tente d'où ses sœurs ressortirent dans leur fraîche toilette bleue.

Le domestique avait disposé sur le guéridon tout un goûter auquel les baigneurs firent honneur. On offrit un verre de vin au chef guetteur, qui le but à la santé de ces dames.

« Christophe aime beaucoup le vin, je crois, et il n'en boit jamais, » pensa de nouveau Mandarine.

Et elle soupira.

Elle pensait que si elle avait eu son père, et que si elle avait été riche, comme autrefois, elle aurait bien aimé à offrir du vin à Christophe. Et si, en ce moment, il lui avait été donné de pouvoir entendre Christophe raconter ses douloureuses aventures et parler d'elle, son regret eût été doublement vif.

Naturellement elle ne bougeait pas de sa cellule de pierre. Les tristesses par lesquelles elle avait passé avaient développé en elle une sauvagerie singulière. Elle sentait aussi que sa toilette au sémaphore prenait certaines étrangetés qui ne l'embarrassaient pas devant les habitants de Kernanret, mais qui l'embarrasseraient beaucoup devant des personnes d'un autre monde.

La station était néanmoins un peu longue; elle vit avec satisfaction le domestique enlever le guéridon, les sièges, et replier la tente.



Elle était montée sur une roche pyramidale (P. 275, col. 2.)

Tout en tressant les longues algues attachées à sa couronne de varech, elle prêtait l'oreille, attendant, non sans impatience, que la voiture eût quitté la grève. Elle l'entendit bientôt rouler, et elle jetait sur le sable la guirlande séchée, quand ses yeux bleus rencontrèrent les yeux noirs des jeunes baigneuses qui traversaient la grève devant elle, en se donnant le bras et suivies par leur frère.

Mandarine ne fit pas un mouvement, mais rougit jusqu'aux cheveux quand le petit garçon, se tournant gravement, se découvrit devant elle et la salua profondément.

Tout étourdie de cette rencontre, elle baissa les yeux et ne les releva que quand ils eurent tous disparu; et de crainte de les rencontrer, elle s'engagea dans le sentier difficile des rochers. Les trois promeneurs, qui s'étaient amusés à contourner la grande falaise rocheuse uniquement pour se procurer le plaisir de faire quelques pas de plus sur la grève, remontèrent le premier sentier qui s'offrit à eux et se retrouvèrent dans le chemin où la voiture attendait.

« Nous l'avons vue, maman, dit gaiement Gaston, en s'asseyant devant sa mère; elle était enfoncée comme une petite sauvage dans le creux de son rocher.

— Lui avez-vous parlé, mes filles?

— Non, maman, répondit Amélie; elle a rougi d'un air contrarié et n a pas bougé. C'est égal, je vais écrire à mes cousines d'Enghien qu'elles peuvent se consoler de nous savoir éloignées du monde entier; nous avons quelqu'un à voir maintenant: Mandarine.

— Mère, tu as pleuré pendant le récit de M. Christophe, ajouta Angèle; il était en effet bien touchant.

— Singulière destinée que celle de cette enfant, en effet! répondit pensivement la mère. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être toujours excessivement polies avec elle quand vous la rencontrerez.

— Je lui ai adressé mon plus beau salut, dit Gaston.

— Nous l'inviterons à venir nous voir, ajouta Amélie.

— Elle ne viendra pas, dit Gaston; vous irez la voir au sémaphore, vous, ce sera mieux.

— Jamais sans ma permission, dit la mère, il ne faut pas jouer avec cette enfant; mes filles, en faire une distraction passagère. Elle se plait au sémaphore, laissez-la à ses rustiques plaisirs, puisque nous n'avons en aucune façon le droit de nous occuper d'elle. N'est-ce pas Agnès qui arrive là-bas?

— Si; elle est dans son fauteuil roulant et père la conduit au-devant de nous. »

En effet, dans la grande allée qui conduisait à la jolie villa habitée pendant deux mois d'été par la famille Davrancourt, on voyait s'avancer lentement un fauteuil roulant, moelleusement capitonné, que traînait un homme aux cheveux gris et où s'asseyait une charmante jeune fille de seize ans à peine.

C'était la plus jeune des filles du financier parisien, la plus spirituelle, disait-on, la plus jolie à coup sûr, la meilleure peut-être, qu'un mal invisible dans sa source clouait dans ce fauteuil.

Le cocher arrêta ses chevaux, les promeneurs vidèrent la voiture et gagnèrent à pied l'allée où le fauteuil roulant s'était arrêté.

« Agnès, cria Gaston qui précédait ses sœurs en gambadant, nous avons fait une rencontre au sémaphore. Une petite fille nommée Mandarine qui grimpe joliment bien sur les rochers. »

La jeune malade leur avait tendu ses deux mains d'ivoire, et souriait de les voir si animés au retour de leur promenade.

M. Davrancourt fit faire volte-face au fauteuil et il conduisit la malade sous la verandah de bois couverte de plantes grimpantes, où il y avait des sièges de toute nature. On fit cercle autour d'elle et la promenade fut racontée dans tous ses détails. Agnès parut s'intéresser beaucoup à l'histoire de Mandarine, et demanda s'il ne serait pas possible de la conduire dans son fauteuil roulant jusqu'au sémaphore, la voiture ne lui étant pas toujours permise. M. Davrancourt lui promit d'essayer, et Gaston se proposa comme second conducteur.

Si les aimables habitantes de la villa avaient honoré Mandarine de leur attention, celle-ci avait pensé à elles plus d'une fois pendant les jours qui suivirent leur visite au sémaphore. Elle éprouvait le désir et la crainte de les revoir, et la crainte l'emportait sur le désir.

Elle les avait quelque peu oubliées, quand, le dimanche à l'église, elle aperçut contre le pilier qui lui faisait face un groupe de chaises et de prie-Dieu que le sacristain rangeait avec soin. Au dernier son des cloches le groupe élégant vint s'y ranger.

Au moment où le prêtre sortait de la sacristie, Agnès Davrancourt entra dans l'église, elle marchait lentement soutenue par deux grandes béquilles d'ébène; son père surveillait sa marche et Gaston portait son ombrelle et son livre. On se dérangeait respectueusement sur son passage, et Mandarine avait peine à détacher ses regards de cette blanche figure.

Quand la messe finit, une de ses sœurs se pencha à son oreille et murmura quelques paroles à voix basse. Elle détourna vivement la tête, et son regard mélancolique s'attacha sur Mandarine qui, agenouillée sur son escabeau, la regardait précisément de tous ses yeux. Une mutuelle compassion se dégagea comme un fluide de ce double regard.

La jeune fille riche, entourée, mais malade, plaignait sincèrement l'enfant déshéritée, abandonnée; et de son côté l'enfant abandonnée, mais saine, vigoureuse d'esprit et de corps, plaignait de tout son cœur l'infirme de seize ans.

La vue d'Agnès avait attendri Mandarine; mais quand Christophe proposa une visite à ces dames, sa sauvagerie reprit bien vite le dessus et elle refusa net de passer par la villa pour retourner au sémaphore. Elle se fit même beaucoup prier pour revenir au bourg l'après-midi, et ne bougea pas de chez Marie-Jacquette, qui la regardait toujours de travers mais qui ne l'intimidait pas.

L'arrivée de ces étrangers troubla un peu la quiétude profonde dont elle jouissait auparavant. Heureusement elle avait à sa disposition toute une escorte de police en la personne des *petits bonnets*.

Ces dames ne prenaient des bains qu'irrégulièrement, et Mandarine eût été souvent rencontrée, si elle n'avait eu ce bataillon d'émissaires qui était fort bien discipliné.

« Mandarine, il y a des parapluies blancs dans le chemin.

— Mandarine, voilà la voiture.

— Mandarine, les dames viennent au sémaphore. »

L'avis reçu, elle regagnait bien vite sa petite chambre et n'en sortait qu'après le départ des baigneuses, qui, en passant, entraient dire bonjour au chef guetteur.

Un jour qu'elle était remontée dans son colombier sur l'avis que la voiture de la villa arrivait, elle s'entendit appeler du bas de l'échelle.

« Mandarine! Mandarine! » appelèrent Jéjé et Rose.

Elle ferma le livre qu'elle lisait et ouvrit sa porte. O trahison! tous les petits bonnets entouraient Agnès Davrancourt, appuyée sur ses béquilles; elle avait les yeux attachés sur la petite porte entrée.

Éternelle et instinctive générosité du cœur humain! Les petits bonnets n'auraient pour rien au monde trahi la retraite de leur amie Mandarine, et quand les sœurs et le père d'Agnès les avaient

questionnés sur son appartement, ils s'étaient cantonnés dans un petit air ignorant et même stupide; mais quand la jolie Agnès était apparue devant eux soutenue par ses grandes béquilles noires, et qu'elle leur eut demandé où se réfugiait Mandarine, ils s'étaient de concert précipités vers le colombier.

« Mademoiselle Mandarine, ne voulez-vous pas recevoir ma visite? demanda aimablement Agnès. J'ai pensé que vous ne viendriez pas nous voir la première, et c'est pourquoi je suis venue jusqu'ici. »

Mandarine, qui tenait sa porte entre-bâillée, se sentit touchée par cette démarche, et se décida à parler à celle des Parisiennes qui l'intimidait le moins. Agnès ne pouvant monter l'échelle, elle se vit forcée de descendre, et au bas de l'échelle elles se serrèrent la main.

Mandarine accompagna Agnès dans le jardin, dont les larges allées soigneusement sablées par Christophe offraient un joli lieu de promenade. De cet endroit on apercevait la tente dressée sur la grève.

« Je n'ai pas encore la permission de prendre des bains de mer, dit Agnès; et comme je ne puis pas marcher sur le sable mou avec mes béquilles, je ne quitte pas la voiture. Mais je tenais à vous faire ma visite. Votre histoire m'a beaucoup touchée. »

Mandarine lui jeta un tendre regard qui était tout un remerciement. A part les bons procédés et, les services que lui rendaient Christophe et sa femme, c'était la première marque de sympathie qui lui était donnée depuis son malheur.

Sa timidité disparut du coup, et, se rapprochant d'Agnès, elle soutint la conversation de manière à faire l'admiration des petits bonnets, qui les suivaient à une distance respectueuse et qui n'entendaient pas souvent le son de la voix de Mandarine.

Après un quart d'heure de promenade, Agnès, se sentant fatiguée, s'assit avec l'aide de Mandarine sur une large pierre plate placée dans l'angle de la falaise rocheuse dont la crête servait de balustrade au jardin du sémaphore.

Elle s'y était à peine installée, que de derrière les dentelures du rocher apparut une petite tête bouclée bien qu'humide encore, et un visage aussi hardi qu'espiègle.

« Par où arrives-tu, Gaston ? dit Agnès.

— Par un autre chemin que celui des écoliers, par le plus court, ma sœur. Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer. Savez-vous que depuis huit jours vous faites le sujet de la conversation des trois A, et qu'il n'est question que de votre joli nom de Mandarine? »

Mandarine souriait sans comprendre.

« Les trois A, reprit-il, ce sont mes sœurs. Amélie, là bas, dessine un rocher; Angèle jette un coup d'œil sur le couvert et Agnès que voici, vous fait une visite; c'est le meilleur et le plus chéri des A. »

Et en disant cela il sauta sur le revêtement du mur et embrassa sa sœur.

« Va porter la réponse à maman Gaston, et dis-lui pour la rassurer que je vais bien raisonnablement m'installer dans la voiture. »

Gaston salua Mandarine et disparut.

« Ma chère maman s'inquiète, sans doute, de me voir si mal assise, dit Agnès en souriant. Voulez-vous être assez bonne pour me reconduire jusqu'à la voiture ? »

Mandarine, pour toute réponse, se leva avec empressement, présenta ses béquilles à Agnès, et l'accompagna en surveillant sa marche avec la plus tendre sollicitude.

Dans le chemin attendait une large calèche où la jeune infirme trouva le plus confortable des sièges.

« Nous nous reverrons, n'est-ce pas ? dit-elle en serrant la main brunie de Mandarine entre ses mains diaphanes ; vous ne serez pas trop sauvage, et vous ne vous enfuirez pas devant les trois A.

— Devant vous, non, dit Mandarine, dont cette aimable et souffrante figure avait conquis les sympathies ; mais quand vous n'y serez pas, je disparaîtrai. »

« Ne vous en allez pas encore, Mandarine, maman vient ; elle est seule, laissez-moi vous présenter. »

Elle avait ressaisi la main de la petite fille qui bien que très intimidée, n'osa pas la retirer. D'ailleurs elle avait pu s'assurer que M[me] Davrancourt s'avançait seule et que ses trois enfants la suivaient à une distance suffisante pour qu'elle pût leur échapper.

La mère de famille, qui était une petite femme très pratique, très intelligente et peut-être un peu égoïste, fut néanmoins très gracieuse avec Mandarine, dont elle examina minutieusement la toilette. Elle l'invita à venir au manoir, et lui parla de son père qu'elle avait rencontré dans le monde.

Mandarine l'écoutait, les yeux sur le chemin, et quand elle vit s'approcher les brillantes sœurs d'Agnès, elle lui dit adieu du regard et s'éclipsa.

Amélie, Angèle et Gaston arrivaient en causant bruyamment, suivis de loin par tous les *petits bonnets*.

« Mère, avec qui causiez-vous tout à l'heure? demanda Amélie.

— Avec Mandarine.

— Je vous le disais bien, s'écria Gaston, j'ai gagné mon pari. Viendra-t-elle à Kernanret ?

— Je ne sais pas, elle est très sauvage.

— Mais charmante, dit-on, remarqua Angèle.

— Oui, c'est une jolie enfant, » répondit indifféremment M[me] Davrancourt, qui ne s'intéressait pas longtemps à ce qui ne la touchait pas personnellement.

Mandarine, par sa porte entr'ouverte, regardait la voiture aussi s'éloigner. Ses yeux à elle se fixaient sur la plume blanche arrondie autour du chapeau d'Agnès, dont la visite l'avait touchée au cœur.

A suivre. M[lle] ZÉNAÏDE FLEURIOT.

HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

LA TOUR DE BABEL

Caïn vient de tuer Abel. Il s'enfuit, parcourt la terre, cherchant en vain un abri que ne puisse pénétrer l'œil menaçant de Dieu. En vain a-t-il creusé lui-même une tombe dans laquelle il s'est enterré vivant.

L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. Ses descendants, qu'on appelle les fils des hommes, et qui seront détruits par le déluge, forment *sept* générations. Le septième et dernier patriarche de la souche de Caïn est le sanguinaire Lamech qui, s'adressant à ses femmes, Ada et Sella leur dit : « Femmes de Lamech, écoutez ce que je vais dire : pour une blessure j'ai tué un homme, pour une contusion, j'ai tué un jeune garçon. La mort de Caïn a été vengée sept fois, celle de Lamech sera vengée soixante-dix fois sept fois. »

Les patriarches de la souche de Seth, troisième fils d'Adam, sont au nombre de dix, et, chose assez bizarre, leurs noms sont presque les mêmes que ceux de la souche de Caïn. Le dernier, le père de Noé, s'appelle Lamech ; il vécut de l'an 4090 à l'an 3313, c'est-à-dire 777 ans, trois *sept*.

Ces deux séries de patriarches, au nombre de sept et de dix se retrouvent dans les histoires de presque tous les anciens peuples.

Dans l'Inde, le dieu Brahma, a créé l'homme, Manou, et lui a donné le pouvoir de transmettre la vie à son tour aux êtres qui doivent habiter la terre. Cette création se poursuit toujours ; tous les 300 millions d'années, un nouveau Manou apparaît et continue l'œuvre de ses prédécesseurs. Nous sommes actuellement dans la *septième* période ; la sixième a été close par le déluge. Vairaswata, fils du Soleil, le septième Manou, préside la période actuelle. « Chaque Manou commence par créer une série de saints éminents, au nombre de *sept* ou de *dix*, les *Maharchis*. »

La tradition chinoise nous apprend que le premier homme fut Pan-Kou-Ché. L'organisateur du monde était « un vieillard débile, énervé, chancelant... Il est représenté au milieu de rochers en désordre, tenant un ciseau dans sa main et dans l'autre un marteau. Tout couvert de sueur, travaillant péniblement, Pan-Kou-Ché sculpte l'écorce du globe et se fraye un chemin à travers des blocs amoncelés. » Après lui vinrent les trois Hoang, c'est-à-dire les rois du ciel, de la terre et des hommes. Les trois Hoang furent suivis de dix *ki*, qui sont évidemment dix périodes historiques.

La tradition babylonienne compte dans l'origine *dix* rois, dont le dernier, Xisuthurus, fut contemporain du déluge.

Les hommes, dit la Bible, ayant oublié leur Créateur, devinrent mauvais et corrompus. Dieu voulut les détruire et communiqua son dessein à Noé en lui recommandant de construire une arche dans laquelle se réfugiraient tous ceux que la clémence divine voudrait épargner.

Lorsque l'arche de Noé fut terminée, bien que les hommes eussent été suffisamment avertis, Dieu voulut, dit la Bible, leur donner un dernier délai pour se repentir : il attendit *sept jours* encore. Puis, sur l'ordre de Dieu, Noé mit dans l'arche « *sept* couples de tous les animaux purs, mâle et femelle, de chaque espèce, un couple seulement de tous les animaux impurs. » Noé entre dans l'arche avec sa famille et « *sept* jours après leur entrée, toute la terre était submergée ». Je ne referai pas, bien entendu, le tableau de cette catastrophe dont les mythologies ont conservé le souvenir : déluge d'Ogygès et de Deucalion, chez les Grecs ; déluge d'Ymer, chez les Scandinaves ; déluge de Xisuthurus, chez les Chaldéens ; déluge de Vairaswata, chez les Indiens ; déluge de Fo-Ki, chez les Chinois, etc..... Je rappellerai seulement qu'après quarante jours (ce nombre quarante a aussi son histoire), l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, en Arménie.

Le pacte d'alliance conclu entre le Seigneur et Noé et dont le symbole était l'arc-en-ciel aux *sept* couleurs, fut vite rompu par les descendants de Noé. On sait que les trois fils de Noé, obéissant à cette loi qui semble obliger les hommes à s'étendre sur la terre et à en prendre possession, quittèrent la vallée de Sennaar qu'ils avaient jusque-là habitée, pour se répandre sur le monde. Cham partit le premier, mais ne se rendit pas immédiatement en Afrique, comme on le dit d'ordinaire. Tandis que deux de ses fils, Misraïm et Phut, allaient occuper l'Égypte et le nord de l'Afrique, un troisième fils, Chus parcourut successivement les bords de la mer Rouge, du golfe Persique, et se rendit dans l'Inde. Le quatrième fils de Cham, Chanaan, se rendit en Syrie et en Palestine.

Chus eut un fils, Nemrod, le grand chasseur, qui s'établit à Babylone. On sait que l'idolâtrie devint peu à peu générale parmi les descendants de Cham. Le vrai Dieu était méconnu, tandis que les astres, les animaux, les plantes étaient l'objet d'un culte superstitieux. A Babylone, on adorait le soleil sous le nom de Bel ou Baal. On avait construit à ce dieu un temple magnifique qui est probablement celui que la Bible désigne sous le nom de tour de Babel « Ce temple consistait en *sept* tours superposées, qui s'élevaient en forme de pyramide et dont la plus basse formait un carré immense de deux cents mètres sur chaque face. La hauteur totale de l'édifice dépassait de quarante mètres celle de la plus grande pyramide d'Égypte. On parvenait aux différents étages par des degrés extérieurs. Le sanc-

1. Voy. vol. XIII, page 366 ; vol. XIV, page 30, 104 et 280



Les ruines de la tour de Babel.

tuaire se trouvait au dernier étage, le premier visité au lever matinal du dieu (le soleil), le dernier que ses regards mourants entrevoyaient vers le soir. » On voit aujourd'hui encore, sur l'emplacement de Babylone, les ruines de ce temple qu'on connait sous le nom de Birs-Nimroud. Ce nom rappelle à la fois un quartier de Babylone (Borsippa) et le fondateur (Nemrod) de l'empire babylonien. Ce temple, a été reconstruit sur les ruines de la tour de Babel, comme le prouve l'inscription suivante traduite par M. Oppert : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être Éternel....., moi : La tour, la maison éternelle, je l'ai refondue et rebâtie en argent, en or, en autres métaux ; en pierres et briques vernissées ; en cyprès et en cèdre..... Le temple des Sept Lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique ; mais il n'en éleva pas le faîte... . Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à le rebâtir. Je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades. » Ce précieux document date de six cents années avant Jésus-Christ.

Nous pouvons à propos de cet immense édifice à sept étages, de ce temple des sept lumières, comme dit Nabuchodonosor, signaler quelques autres monuments qui présentent avec la tour de Babel une singulière analogie.

Les premiers peuples de l'Inde pensaient qu'au milieu de la terre se trouve une montagne immense, couverte d'or et de pierreries, le mont Mérou, affectant la forme d'un cône gigantesque au sommet duquel trône Siva. Le dieu reçoit sur la tête le fleuve Gange qui prend sa source dans le ciel et qui entoure la ville de Brama, située au centre de la montagne. La terre entoure le mont Mérou et comprend *sept* vastes régions concentriques séparées l'une de l'autre par *sept* mers : l'océan salé, l'océan de mélasse, de vin, de beurre, de lait caillé, de lait, d'eau douce. « Enfin vient la coque de l'œuf immense qui renferme tout le monde. » Ce ciel des Indous est également divisé en sept régions. « La sphère des nuages qui s'élève jusqu'au soleil, la région qui va du soleil à l'étoile polaire comprenant la lune et les planètes, et au sommet de laquelle se trouve Dhrouva, saint éminent, qui tient les cordes attachées aux chars du Soleil, de la Lune et des Planètes, et les raccourcit ou les allonge pour régler la marche de ces astres. Les quatre autres régions sont habitées par les *Souargas*, hommes saints qui, en raison de leur mérite, sont exemptés de nouvelles migrations sur la terre. Au-dessus de la septième région est la coque de l'œuf universel. »

Au-dessous de la terre sont de grandes demeures souterraines, « les sept Palatas, où vivent heureux les génies vaincus par les dieux ; ces demeures reposent sur *Sécha*, le grand serpent de Vichnou, qui porte le monde entier. »

ALBERT LÉVY.

LES HIRONDELLES

Lorsque Noé ouvrit à ses hôtes les portes de l'arche, deux couples d'hirondelles s'élancèrent dans l'espace et, heureuses de déployer leurs ailes, descendirent de vallées en vallées dans la plaine. Là, deux des voyageuses effrayées au spectacle de la terre dévastée, s'arrêtèrent et laissèrent leurs compagnes continuer seules le voyage. Elles ne voulaient pas s'éloigner de l'arche ; le ciel semblait si menaçant, le sol si peu sûr !

Les eaux pourtant continuèrent à se retirer, la terre à se raffermir et les deux hirondelles ne se rassuraient point. Au moindre nuage elles rentraient se blottir dans les noires retraites de l'arche. Pleuvait-il ? elles n'en sortaient que le soir, chassées par la faim.

Le second couple, heureux de vivre, partit à tire-d'ailes vers les régions nouvelles, vers les pays du soleil. Elles allèrent si vite que l'hiver ne les atteignit pas. Et tandis que leurs craintives compagnes, réfugiées dans l'arche, dormaient, les insouciantes voyageuses se bâtirent avec la terre détrempée un nid qu'elles attachèrent à un rocher. Elles le garnirent de leurs plumes soyeuses et bientôt la demeure s'anima de cris et de gazouillements, et bientôt une volée de jeunes hirondelles s'élancèrent dans l'espace, croisant leurs capricieux circuits du matin au soir.

La saison, devenue mauvaise, la famille se rassembla pour chercher un meilleur climat, et le couple guida ses enfants dans la route par laquelle ils étaient venus jusqu'au jour où il revit l'arche.

Vite, les hirondelles se mirent à la recherche de leurs compagnes. Elles les reconnurent à peine dans leurs plumes ternies. Quels tristes oiseaux ! Ils avaient aussi des petits, mais où était ce vol ondoyant et capricieux ? Nés dans les profondeurs de l'arche, ils voletaient à peine et ne quittaient guère leur abri.

C'étaient de laids enfants, mais ce fut bien pis lorsque les hirondelles voyageuses revinrent en troupe, au bout de quelques années. Les petits des petits, de plus en plus attachés à l'arche, ne leur ressemblaient plus. Leur crainte de vivre, leur existence nocturne, leurs sorties au crépuscule, leur attachement au coin où ils étaient nés, les avaient défigurés et transformés en chauves-souris.

CH. SCHIFFER.

ROBERT DARNETAL [1]

XV

Ainsi, les grandes tourmentes se succédaient dans la vie de Mlle Rénée, et comme j'en étais le témoin, elles attachaient chaque jour davantage son cœur au mien. Mais c'est surtout en cette circonstance que le lien fraternel qui nous unissait devint plus fort.

En moins d'une année, ma chère bienfaitrice avait vu périr tragiquement son frère et son père, toute sa famille.

En dehors d'eux, elle ne se connaissait point d'amis; elle ne comptait dans ses relations que des indifférents rapprochés d'elle par sa fortune et non par sa vertu. Seul peut-être entre tous, devenant homme sous ses yeux, amélioré par ses leçons, encouragé par ses exemples, j'avais conçu pour elle une affection désintéressée. Dans le malheur qui la faisait orpheline, c'est vers moi qu'avec confiance elle tourna ses regards; non dès le premier moment, car, à cette secousse par laquelle tout son être fut ébranlé, succéda une maladie longue et cruelle qui la mit près de la mort et nous causa bien des alarmes, mais plus tard, lorsque, grâce aux soins de ma mère qui ne quitta pas son chevet, elle fut hors de danger. Alors elle ne vit plus en moi qu'un jeune frère tendrement aimé qui pouvait seul lui rendre quelque chose des biens qu'elle avait perdus.

Elle se rétablit lentement; quand elle commença à renaître, la crise que créent les violentes douleurs était apaisée; l'éclat de son désespoir tombé, elle ne songea plus qu'à régler son existence en vue de l'avenir, et je bénis le ciel qui lui épargnait l'âpre découragement dont la perte de ceux que nous pleurons est quelquefois suivie.

Ce fut par un beau matin d'hiver qu'elle pût enfin sortir et faire quelques pas dans le parc, appuyée à mon bras d'un côté, à celui de ma mère de l'autre.

Le ciel était bleu, le soleil clair, l'air un peu froid, mais si pur qu'il emplissait le corps de vigueur. Elle voulut d'abord s'agenouiller sur la sépulture dans laquelle reposaient son frère et son père. Puis, elle se rendit avec nous jusqu'à l'église de Sassetot où elle pria.

Dans les rues du bourg, on se mettait sur les portes pour la voir passer; on la saluait avec une sympathie respectueuse. Le tragique évènement en lui prenant son père lui avait donné pour famille tous ceux qui avaient été les témoins de cette catastrophe. Les défiances, les antipathies, les soupçons dont M. de Champernon vivant était l'objet, n'avaient pas survécu à sa mort. On ne se souvenait que d'une chose, c'est qu'il s'était sacrifié pour arracher à une perte certaine de pauvres pêcheurs, et cette sublime action avait fait de sa fille, bénie déjà pour les bienfaits répandus autour d'elle, la préférée et l'adoptée des habitants du pays.

A dater de ce jour, la guérison heureusement commencée se compléta rapidement, et bientôt nous commencions à reprendre le cours de notre paisible existence.

Je n'oubliais pas cependant que j'avais une mission à remplir auprès de Mlle Rénée, et qu'un matin de l'année précédente Adrien de Champernon, en venant me dire adieu, m'avait confié une lettre que je ne devais remettre à sa sœur que si leur père venait à mourir. Pendant la longue maladie de mon amie, je m'étais abstenu de toute allusion à ce mandat. Je voulais attendre qu'elle fût en état de m'écouter. Mais maintenant, puisqu'elle était rétablie, je ne pouvais plus me donner un prétexte pour ajourner l'exécution des dernières volontés d'Adrien, et quoique j'eusse le pressentiment que cette lettre devait apporter un trouble profond dans l'existence de Mlle Rénée, je me décidai à lui en révéler l'existence.

C'était environ deux mois après la mort de M. de Champernon. Mlle Rénée s'occupait alors très activement de dresser l'inventaire de la fortune de son père, mort sans testament, mais dont elle était l'unique héritière. Je la secondais dans cette tâche; nous avions entrepris en commun le dépouillement des papiers de M. de Champernon, afin d'y trouver un état détaillé de ses biens, meubles et immeubles, que je savais exister quelque part, puisqu'il m'en avait parlé à diverses reprises. Nous étions attelés depuis quelques jours à cette ingrate besogne qui menaçait de se prolonger longtemps, tant étaient nombreux et en désordre les documents à examiner, quand je me hasardai à parler à Mlle Rénée de la lettre de son frère.

Je le fis avec de grands ménagements, et quand je l'eus préparée à m'entendre sans ressentir trop d'émotion, je lui racontai dans quelles circonstances Adrien avait eu recours à moi et m'avait chargé du dépôt dont j'étais tenu de faire la restitution à elle-même. Elle fut toute troublée par mon récit, sa main tremblait quand j'y mis le pli qu'à sa demande j'étais allé quérir chez nous. Elle le regarda longtemps avant de l'ouvrir, posa ses lèvres sur l'écriture fraternelle et enfin brisa le cachet.

La lettre n'était pas longue; elle se composait de trois feuillets couverts de caractères tracés à la hâte et très espacés. Elle les lut deux fois sans que son visage, dont sa robe noire accusait la pâleur, trahit son émotion. Mais quand elle eut fini, elle laissa tomber le papier sur ses genoux, et silencieusement elle se mit à pleurer. Je la regardais,

[1] Suite — Voy. pages 107, 123, 139, 150, 171, 187, 202, 219, 235, 252 et 267.

attristé, brûlant de savoir, mais n'osant l'interroger; elle comprit que ma curiosité était légitime, reprit la lettre, et me la tendit, en disant :

« Lis à ton tour, Robert. Pourquoi te cacherais-je la vérité, puisque j'aurai besoin de ton concours pour faire ce que mon frère me conseille ? »

Voici donc ce qu'après la scène dont j'avais été le témoin Adrien écrivait à sa sœur, au moment de quitter le château, quatre jours avant de se faire tuer.

« Ma sœur chérie.

» Quand notre ami Robert Darnetal te remettra cette lettre, dont au moment de me séparer de toi sûrement pour longtemps, peut-être pour toujours, je lui confie le dépôt, tu seras dans les larmes et tu pleureras notre père. Pardonne-moi si la lecture de ces lignes, que je trace aujourd'hui pour toi, ajoute alors quelque chose à ta douleur. En prenant connaissance de ce que je viens te dire, tu comprendras que je n'étais pas libre de me taire, et qu'en te révélant la vérité de notre situation, qu'un hasard m'a livrée, j'accomplis un devoir rigoureux. Tu sais, ma bien aimée Rénée, combien est puissante la voix du devoir, et de quel accent impérieux elle parle en nous. Je n'ai pu me soustraire à la loi qu'elle me dictait, et c'est pour cela que je me décide aux révélations que tu vas entendre, quelque cruelles qu'elles puissent être pour moi qui dois te les faire, et pour toi à qui elles sont destinées.



Elle voulut s'agenouiller (P. 283, col. 1.)

» Que je vive encore ou que Dieu m'ait rappelé à lui, quand tu liras cette lettre, tu seras l'unique héritière de notre père. C'est à ce titre qu'il t'appartiendra d'exécuter les résolutions que, j'en suis bien sûr, tu n'hésiteras pas à prendre quand tu connaîtras la vérité. Cette vérité, ma sœur chérie, la voici : Une part de la fortune que notre père te lèguera ne t'appartient pas, et conséquemment tu n'auras pas le droit d'en jouir. Pour des causes que nous n'avons pas plus le droit d'approuver que de juger, notre père a trompé la confiance et trahi les intérêts du marquis de Maisonfleur qui fut un moment son associé. Quand ils se séparèrent, notre père était riche et M. de Maisonfleur était pauvre. Comment cela se fit-il? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que notre père devint par des procédés déloyaux, sans en avoir le droit, propriétaire du château de Maisonfleur où tu vis aujourd'hui et de l'hôtel que le marquis, avant sa ruine, habitait à Paris.

» Il m'est impossible de te fournir la preuve de ce fait, car notre père eut l'habileté d'agir légalement, sinon délicatement. Mais ce fait est certain, je l'affirme. J'espère que l'étude des papiers qui resteront dans tes mains, quand s'accomplira le malheur en prévision duquel je t'écris, te fera partager ma conviction.

» Mais alors même que ces papiers seraient détruits, quand, sur mes indications, tu en opéreras la recherche, mon affirmation ne saurait être affaiblie. Elle se résume en quelques mots : le marquis de Maisonfleur a été iniquement dépouillé, et bien qu'il ne puisse ni par lui-même, ni par ses héritiers, arguer d'aucun droit, contre notre père ou contre toi, le dommage qui lui a été causé doit être réparé. Telle est la vérité, ma sœur chérie, et je te connais trop bien pour supposer que tu hésiteras devant le devoir qu'elle t'impose.

» Ce devoir t'apparaîtra encore plus sacré qu'à moi-même, si tu trouves parmi les dossiers qui te seront légués la preuve que je n'ai pas été trompé. Il t'ordonne de restituer au marquis de Maisonfleur ou à sa petite-fille, s'il est mort, le château des Petites-Dalles et l'hôtel de Paris, et si ces biens se trouvaient vendus, une somme égale à leur valeur, grossie par les intérêts, à courir du jour où notre père se les est indûment appropriés.

» Il n'est pas en mon pouvoir d'être plus explicite, et je n'ai pas besoin de t'en dire davantage. Je t'ai mis sur la trace d'une grande faute commise par celui dont nous portons le nom. Cette faute, à toi de la réparer. Prends conseil de Robert Darnetal; quoique encore adolescent, il a l'âme d'un homme, et son honnêteté secondera ta droiture pour exécuter le projet que je te soumets au moment de me séparer de toi. Ne m'en veux pas, ma sœur chérie, si je te cause un chagrin. Ce chagrin, le premier et le dernier qui te seront venus par moi, j'espérais te l'épargner. J'ai supplié notre père de réparer le mal qu'il a fait, et c'est parce qu'il s'y refuse que je pars en te confiant cette mission dont l'accomplissement importe à l'honneur du nom que nous tenons de lui.

Afin de ne pas troubler ta tendresse fidèle et ton repos, je n'ai pas voulu que, lui vivant, la vérité te fût connue. Mais je ne pouvais te la cacher toujours, et c'est pour cela que j'entends qu'elle te soit révélée, quand il ne sera plus de ce monde et que tu n'auras plus à redouter de rougir devant lui. Adieu, ma Renée, ton frère t'aime et t'embrasse.

» Adrien. »

« Suis-je assez malheureuse! soupira Mlle Renée, lorsque, ayant lu cette lettre qui ne m'apprenait rien, je levai les yeux sur elle.

— Que comptez-vous faire, mademoiselle ? lui demandai-je alors, pénétré d'émotion, en la voyant si douloureusement atteinte par les révélations de son frère.

— Procéder immédiatement à l'examen des papiers de mon père et chercher la preuve de cette lamentable histoire. Ce n'est pas que je veuille mettre en doute la parole d'Adrien; il affirme et cela me suffit. D'ailleurs, je n'aurai aucun mérite à faire ce qu'il conseille. L'opulence au milieu de laquelle je vis m'est bien pesante depuis que je suis seule à en jouir. Je me dépouillerais sans regret, alors même que le devoir ne le commanderait pas; à plus forte raison, me dépouillerai-je pour accomplir ce devoir. Qu'il me reste un morceau de pain et ce sera bien assez pour moi. Mais si je veux trouver moi-même la preuve dont parle mon frère, c'est que sa lettre m'inspire une crainte. Le marquis de Maisonfleur et sa petite-fille ont-ils été seuls victimes de ce besoin de devenir riches, dont mon père était comme dévoré? Pauvre homme! c'est sa tendresse pour ses enfants qui l'a rendu coupable. Il ne songeait qu'à amasser pour eux une grande fortune. Ce désir a dominé toute sa vie, toutes ses actions, et l'a bien malheureusement conseillé! Peut-être, après tout, n'était-il point aussi répréhensible que l'a cru Adrien! » s'écria Mlle Renée, trahissant ainsi l'espérance secrète que gardait son cœur. »



Elle laissa tomber le papier (P. 283, col 2.)

En prononçant ces paroles, elle me regardait, cherchant dans mes yeux un assentiment qui encourageât son timide espoir. Mais on sait pourquoi je ne pouvais lui donner cet encouragement, et mes yeux restèrent muets.

« Tu crois donc que mon frère ne s'est pas trompé? me dit-elle; tu crois donc qu'il n'a rien exagéré ?

— J'en suis sûr, mademoiselle.

— Sûr! toi, Robert! Comment? »

Il ne m'était plus permis d'hésiter. Mon nom prononcé dans la lettre d'Adrien de Champernon me semblait être un suprême appel qui résonnait en moi, un ordre suprême venu du tombeau : c'est la voix même du mort qui venait de me parler. Je devais obéir, et il me parut que le premier acte d'obéissance qu'il exigeait consistait à dissiper les illusions que

Mlle Rénée conservait encore, et à la mettre en face de la réalité.

Après lui avoir demandé pardon pour le mal que j'allai lui faire, je lui racontai ce que des circonstances précédentes m'avaient appris, le dernier entretien qui avait eu lieu entre M. de Champernon et son fils, et la visite du notaire Chapiron.

Elle m'écouta sans m'interrompre, horriblement déchirée, je le voyais bien, par le supplément d'informations que je lui apportais, et qui commentait avec une précision désolante les affirmations d'Adrien.

« Ainsi, dit-elle amèrement quand je cessai de parler, il y a donc quelque part dans le monde un homme qui peut accuser la mémoire de mon père; une enfant qui saura par lui, si elle ne le sait déjà, qu'un acte d'improbité l'a ruinée! Et cet homme et cette enfant ont le droit de supposer que Rénée de Champernon a été le complice de ce crime! Ah! mon père, qu'avez-vous fait?

— Rien n'est perdu, mademoiselle, puisque nous pouvons réparer le mal! » m'écriai-je pour apaiser son désespoir.

Elle secoua la tête, en murmurant :

« Réparerons-nous le mal dans le passé? Dédommagerons-nous Mlle de Maisonfleur des années vécues misérablement, tandis que je jouissais de ses biens? Lui rendrons-nous son grand-père tué par nous? Voilà ce qui est irréparable; voilà ce que je ne saurais trop expier, car, vois-tu, Robert, ce n'est pas assez que les enfants réparent les fautes de leurs parents, ils en portent la responsabilité et doivent les expier! Mais toi, qu'un hasard providentiel avait instruit de ces choses, pourquoi me les as-tu laissé ignorer si longtemps? ajouta-t-elle d'un accent de reproche. Si tu me les avais révélées, j'aurais obtenu de mon père qu'il accomplît lui-même ce grand devoir qui m'incombe aujourd'hui, et à la douleur que m'a causée sa fin tragique ne viendrait pas s'ajouter ce remords qui tout à coup vient d'envahir mon âme

— Un remord, vous, mademoiselle! vous êtes innocente, innocente et victime. Pour moi, je ne pouvais que garder le silence, puisque votre frère lui-même l'avait gardé.

— Oh! mon père! mon père! soupira-t-elle, Dieu vous pardonne! Et puisse votre héroïque trépas vous avoir fait trouver grâce devant lui. »

Ce fut le seul reproche qui tomba de ses lèvres. A dater de ce jour, au cours des efforts qu'elle fit pour effacer la tache paternelle, elle ne parla jamais de son père qu'avec une grande douceur mêlée de compassion, sans récriminer ni se plaindre.

« Désormais ma vie a un but sacré, me dit-elle ensuite; tu me seconderas, n'est-ce pas, Robert; tu me le jures? »

Je fis le serment qu'elle demandait, heureux d'être associé à la tâche qu'elle allait remplir : collaboration noble et sainte qui me faisait véritablement son frère.

XVI

Dès le même soir, nous nous attachâmes à l'examen des papiers, de la correspondance et des livres de M. de Champernon que, lors de son dernier voyage à Paris, il avait transportés à Maisonfleur, sans doute avec le dessein de les détruire en partie, dessein qu'il n'avait pas eu le temps d'exécuter.

Un homme d'affaires, accoutumé à liquider des comptes embrouillés, aurait rondement mené cette besogne; mais elle devait prendre et prit de longues journées à une femme ignorante de ces choses et à un jeune homme inexpérimenté. Nous la poursuivîmes seuls cependant et sans relâche, ayant compris que, pour l'honneur de la mémoire de M. de Champernon, elle ne devait pas sortir de nos mains. Les dossiers qui représentaient les entreprises du père de Mlle Rénée remplissaient cinq vastes caisses. Toutes ces pièces passèrent sous nos yeux, furent classées par nos soins et nous fournirent la preuve que les propos dont Adrien s'était ému n'avaient rien exagéré.

Voici, rapidement résumée, la situation qu'elle nous révéla :

Lorsque, vingt ans avant, M. de Champernon s'était associé avec M. de Maisonfleur pour exploiter des mines de cuivre en Sicile, il ne possédait que des ressources restreintes. On était alors à la fin de l'Empire, et après avoir réalisé des gains assez considérables comme fournisseur des armées de Napoléon, il s'était ruiné dans des entreprises moins heureuses.

Le marquis, devenu son associé, lui accorda toute sa confiance, fournit les capitaux nécessaires à la spéculation qu'ils tentaient ensemble; puis avec l'insouciance et le mépris d'un grand seigneur pour l'argent, il lui en abandonna la direction : c'est ce que M. de Champernon avait espéré. Maître de l'affaire, il abusa de cette confiance, profita des déboires que l'entreprise donna d'abord, pour convaincre M. de Maisonfleur qu'elle était mauvaise, alors qu'il savait qu'elle s'améliorerait dans un avenir prochain et donnerait des bénéfices qu'il voulait réaliser au détriment de son associé.

Au bout de cinq ans, ce dernier se séparait de lui, avec la certitude que les mines, dans lesquelles il croyait tout son bien enfoui, ne pouvaient rien produire, criblé de dettes, sans se douter que M. de Champernon était son principal créancier. Alors ce dernier faisait racheter par un prête-nom ces mines abandonnées qui devenaient aussitôt prospères, et tandis que, d'une part, il y trouvait un accroissement inespéré de sa fortune, et opérait avec succès comme fournisseur des armées royales pendant la guerre d'Espagne, d'autre part, possesseur mystérieux des créances souscrites par le marquis de Maisonfleur, il l'étranglait peu à peu, agissant avec tant de criminelle habileté, qu'il paraissait mériter sa recon-

naissance, le jour où il consentait à lui acheter ses propriétés.

C'est seulement une fois dépossédé que M. de Maisonfleur comprit enfin la manœuvre déloyale dont il avait été victime. Mais il était sans droit pour réclamer, M. de Champernon ayant obtenu de lui des quittances en règle. Il mourut subitement, après avoir mesuré la profondeur du gouffre dans lequel il était tombé en y entraînant sa petite-fille avec lui.

Cette douloureuse histoire s'aggravait d'une autre circonstance, c'est que les bénéfices, dont le total formait la succession de M. de Champernon, étaient dus à la première malversation qu'il avait commise, de telle sorte qu'à l'exception d'une somme de cent mille francs qu'il possédait antérieurement à son association avec le marquis de Maisonfleur, tout l'héritage qu'il avait laissé à Mlle Renée, et qui se chiffrait par plusieurs millions appartenait légitimement à la petite-fille de ce dernier, à Noémi.

Ce laborieux échafaudage fut reconstruit par nous pièce à pièce, et quand il fut debout, je compris les soupçons d'Adrien et la démarche de M. Chapiron. Quant à Mlle Renée, avec la décision d'une âme ferme, elle se résigna au sacrifice que lui commandait l'honneur.

« Des richesses qui sont dans mes mains, me dit-elle, quand nous fûmes arrivés au terme de notre tâche, toutes celles que mon père ne possédait pas, lorsque, il y a vingt ans, il s'associa avec le marquis de Maisonflenr, appartiennent à celui-ci.

— Mais c'est la misère pour vous, mademoiselle?

— Non, certes, puisqu'il me restera cent mille francs.

— Il me paraît juste d'y ajouter au moins une somme égale, en représentation des bénéfices que M. de Champernon aurait pu réaliser par son travail. »

Elle se récria d'abord, mais je parvins à la convaincre que ma proposition était juste, et du calcul qu'elle fit sur ces bases, il résulta qu'elle aurait quinze mille livres de rente.

« C'est plus qu'il ne m'en faut, Robert, ajouta-t-elle, et j'aurais quelque scrupule à conserver tant d'argent, si je ne songeais à ta mère et à toi.

— Moi, mademoiselle, je travaillerai, » m'écriai-je.

Elle posa doucement sa main sur la mienne et me dit : « Oui, tu travailleras, Robert, mais à la même tâche que moi. Tu m'a promis un concours fraternel; tu me dois ton temps et ton intelligence jusqu'au jour où nous aurons remis Noémi de Maisonfleur en possession de son patrimoine. »

Je courbai la tête sans répondre, ému jusqu'aux larmes par ce renoncement sublime, si simplement accompli.

Ainsi qu'on vient de le voir, nous étions parvenus, à force de patience, à préciser le dommage causé par M. de Champernon à la famille de Maisonfleur. Mais ce n'était-là qu'une partie de la tâche, pour l'accomplissement de laquelle Mlle Renée faisait appel à mon concours. Ce dommage, il fallait maintenant la réparer. C'était là l'œuvre que nous allions poursuivre secrètement.

Comment la réaliser? Lorsque pour la première fois je posai cette question à mon amie, elle n'en parut pas embarrassée.

« Rien de plus simple, me répondit-elle Je dois avant tout quitter ce domaine où ma place n'est plus. Tu en garderas la surveillance, Robert; tu toucheras les revenus qui seront déposés chez un banquier, en attendant que leur propriétaire légitime puisse en prendre possession. D'ailleurs pour toutes ces choses, je demanderai conseil au notaire de mon père, et tu ne m'en voudras pas si je laisse peser sur toi la responsabilité d'une direction que je ne saurais exercer, et que je ne peux confier qu'à mon fidèle ami. Pour moi, j'irai m'installer à Paris avec ta mère qui ne refusera pas de m'accompagner, je l'espère. Je louerai un petit appartement où je vivrai paisiblement de mon revenu, car je ne peux pas plus, tu le comprends, m'installer dans l'hôtel de Maisonfleur que rester ici. Les loisirs que la surveillance dont tu es chargé te laissera, tu me les donneras. Nous chercherons ensemble Noémi, et quand nous l'aurons trouvée, nous lui restituerons son bien.

— Ce plan est simple, en effet, mademoiselle, objectai-je, et d'une exécution en apparence facile. Mais ne vous apercevez-vous pas du danger qu'offre son exécution?

— Un danger! Lequel?

— C'est que vous ne pourrez opérer la restitution dont vous parlez sans faire implicitement l'aveu de la faute de votre père, et sans jeter un blâme sur sa mémoire.

— Comment échapper à cette douloureuse nécessité?

— J'ai consulté discrètement et sans nommer personne mon vieil ami Marlorat, qui est entendu aux affaires. D'après lui, vous ne pouvez transmettre des biens que vous possédez légalement qu'au moyen d'une donation. Il faudra donc faire la confidence de votre restitution non seulement à Mlle Noémi et son tuteur, mais encore à des hommes d'affaires.

— Je leur laisserai croire que ne voulant pas me marier, j'ai fait don de ma fortune à la fille de M. de Maisonfleur.

— Une enfant que vous ne connaissez pas! Ils devineront, soyez-en sûre, la cause de votre générosité.

— Que faire alors?

— Ne rien changer en apparence à votre vie; continuer à habiter ce château; puis, quand nous aurons retrouvé Noémi, la soustraire à la misère et à l'isolement, la prendre auprès de vous, et plus tard, quand l'heure de la marier sera venue, lui donner pour dot ce qui lui appartient. De cette manière, le but que vous voulez atteindre sera atteint, sans que vous ayez dressé contre votre père la plus terrible des accusations. »

Mlle Rénée m'avait écouté attentivement.

« Tu as raison, dit-elle, quand j'eus fini. Mais Noémi voudra-t-elle venir auprès de moi? Ceux auprès desquels elle vit consentiront-ils à me la confier?

— Essayez toujours de l'obtenir, mademoiselle. Si votre tentative ne réussit pas, il sera temps de chercher autre chose. Mais, au nom du ciel, n'exposez pas à la honte le nom que vous portez.

— Eh bien, soit, essayons. Puisse cette enfant, dont l'aïeul, son unique protecteur, est mort par la faute de mon père, m'aimer comme je l'aime déjà. Puisqu'elle est orpheline, elle trouvera en moi une mère, et par la tendresse dont je l'environnerai, je commencerai la réparation qui deviendra complète le jour où elle héritera de moi. »

Ainsi fut prise, sur mon conseil, cette grave décision, dont un entretien avec Marlorat avait suggéré l'idée. Il fut ensuite décidé que je partirais pour Paris, afin de me mettre à la recherche de Noémi de Maisonfleur, et qu'après l'avoir trouvée, j'en avertirais Mlle Rénée; elle viendrait alors me rejoindre, et se mettre en état de réaliser les plans que nous venions d'arrêter. Mon amie se résignait à rester jusque-là à Maisonfleur, à continuer à s'en considérer comme propriétaire; de telle sorte que la fortune qui restait dans ses mains à titre de dépôt ne fût pas exposée, par un défaut de gestion, à un amoindrissement.



Ces pièces furent classées avec soin. (P. 286, col. 2.)

Ces résolutions arrêtées, mon départ pour Paris fut fixé à trois jours de là. On était alors au milieu de l'hiver. Mais cette année, la température fut exceptionnellement douce; et c'est ainsi que, la veille du jour où je devais quitter le pays, nous pûmes faire avec Mlle Rénée une longue promenade, durant laquelle nos projets furent longuement énumérés et examinés.

Ma mère était déjà au courant de notre secret. Nous n'avions pas voulu le lui taire, au moment où Mlle Rénée faisait à son dévouement un suprême appel. C'est moi qui fus chargé de raconter à la chère femme les événements passés qui déterminaient notre conduite présente. Elle accueillit mes confidences simplement, sans récriminations, se prêtant à tout ce que nous sollicitions d'elle, et d'autant plus disposée à chérir Mlle Rénée qu'elle la sentait plus malheureuse.

Je partis un matin, après avoir fait à ma mère et à mon amie les plus tendres adieux. Le ciel était bleu, le soleil chaud, l'air léger. J'ordonnai à la voiture de m'attendre au poteau de la grande route de Saint-Valéry à Fécamp, et j'allai à pied jusque-là, accompagné de Mlle Rénée. Elle prononça pendant le chemin des paroles plus affectueuses et plus graves que toutes celles qu'elle m'avait adressées jusque-là.

« En m'aidant de ton dévouement et de ton zèle dans la tâche que je suis tenue d'accomplir, me dit-elle, tu me témoignes, mon cher Robert, une affection que je te rends. Je n'oublierai jamais ce que tu fais aujourd'hui pour moi.

— Je serais bien ingrat si j'agissais autrement, répondis-je. C'est entre nous à la vie, à la mort, mademoiselle. Tout mon sang vous appartient, et si j'étais amené à le verser pour vous, ce ne serait pas encore assez pour payer tout ce que je vous dois. »

Cet entretien, dont je ne rappelle que quelques paroles, ne put se prolonger longtemps, car le court chemin que nous avions voulu parcourir ensemble fut bientôt franchi. Ma bienfaitrice me tendit son front où je posai mes lèvres; nous échangeâmes encore une étreinte fraternelle et ce fut tout. Penché à la portière de la voiture qui m'entraînait loin d'elle et me conduisait jusqu'à Fécamp où je devais prendre la diligence de Paris, je la vis longtemps debout à la place où je l'avais laissée, me suivant des yeux aussi longtemps qu'elle le put.

Sur un talus couvert d'herbe jaunie, sous un arbre aux branches effeuillées, une silhouette de femme, finement découpée par des vêtements noirs; des cheveux blonds qui flottent au vent, sous un chapeau de feutre à larges bords; un regard attristé qui me sourit à travers des larmes, telle est l'ineffaçable vision qui monte dans mon souvenir quand je songe à cette heure lointaine, et qui se confond pour moi dans un vaste paysage d'hiver, un moment réchauffé par le soleil.

A suivre. ERNEST DAUDET.



Mandarine s'assit à ses côtés. (P. 291. col. 2.)

MANDARINE

X

La timidité un peu sauvage de Mandarine ne céda pas complètement aux avances de la famille Davrancourt. Néanmoins elle se laissa aller au charme de l'intimité d'Agnès, qui, malgré ses seize ans, traitait tout à fait en égale cette petite fille qui en avait douze à peine, et ne parut pas s'apercevoir qu'Amélie et Angèle la traitaient sans conséquence, et que Gaston la considérait comme une sorte de nouveau camarade. Somme toute, elle était une connaissance pour les habitants de Kernanret; mais une connaissance qu'il fallait aller trouver chez elle, dans sa pittoresque habitation.

Mandarine n'aimait nullement à aller au manoir, d'abord parce qu'on lui avait dit que cette maison-là avait appartenu à sa famille, et ensuite pour une raison qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même. Elle trouvait qu'il y avait trop de glaces dans tous ces appartements; elle souffrait de se voir reproduite en compagnie de ces élégantes, car ce qui manquait à sa toilette lui apparaissait trop crûment. La pauvre petite ne pouvait pas deviner qu'elle était toute charmante dans sa robe passée et trop courte, que sa belle chevelure n'avait pas besoin de bandeaux à boules d'or ni de longs rubans moirés. Du reste, ce n'était pas sa vanité qui souffrait, c'était je ne sais quel instinct d'ordre et quel souci de sa dignité.

Rosalie lui fournissait du linge bien blanc et très mal repassé; Rosalie n'avait pas l'idée de remplacer le bouton échappé à une garniture : un de plus, un de moins, cela ne faisait absolument rien ; Rosalie n'avait pas toujours de quoi lustrer le cuir des bottines; quand le cirage manquait, tous les *petits bonnets* crachaient sur la brosse, et c'était ainsi à peu de frais qu'ou cirait les souliers. Mais tous ces détails de toilette, indifférents en eux-mêmes, acquéraient de l'importance par comparaison, et Mandarine ne se risquait à aller au manoir que lorsque Gaston annonçait qu'Agnès était souffrante et ne pourrait même se promener en voiture ce jour-là.

Autrement Agnès arrivait au sémaphore soit en voiture, soit dans son fauteuil roulant. Elle se faisait porter sur la grève, et là entre les *petits bonnets* qui lui cherchaient des coquillages et Mandarine qui lui tenait compagnie et l'aidait à en faire les plus jolis objets du monde, elle passait de longues après-midi souriantes, qui chassaient l'ennui bien loin.

M. et M[me] Davrancourt avaient pour la plus jeune de leurs filles une prédilection d'autant plus grande, que la pauvre petite avait caressé leur orgueil avant de leur causer les plus cruels soucis.

Pendant l'enfance des trois A tout avait marché à souhait. Agnès promettait d'être une beauté, et sa délicatesse de santé passait presque inaperçue, quand à quatorze ans la maladie avait revêtu son sinistre aspect.

Elle n'en était pas moins restée l'idole de la maison et la plus gaie des trois sœurs. Mais l'heure

Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 223, 241, 257 et 273.

redoutable de la jeunesse avait sonné, elle avait vu se creuser entre sa destinée et celle de ses sœurs une sorte d'abîme impossible à combler.

La famille Davrancourt menait la grande vie mondaine. Peu à peu, tous ces plaisirs frivoles qui ne peuvent se passer de santé et de beauté étaient devenus un supplice pour Agnès. Pour lui donner le change, on feignait de la confondre avec Amélie et Angèle, elle revêtait les mêmes toilettes, on la traînait aux mêmes réunions. Hélas! aux âmes très hautes ou aux cœurs froissés, il faut d'autres diversions que celles-là.

Une tristesse profonde s'était bientôt emparée d'Agnès, et elle avait même ressenti les premières atteintes d'une sorte de maladie noire qui, se juxtaposant sur sa maladie physique, pouvait amener les plus fâcheuses complications. C'était alors que Mme Davrancourt avait eu une de ces inspirations maternelles qui viennent directement du cœur, elle avait trouvé le seul remède possible en ces délicates circonstances.

« Mes filles, avait-elle dit à Amélie et à Angèle, au retour d'une saison à Trouville, il n'y a plus à se le dissimuler, votre sœur est à bout de forces et de résignation. Il faudra en prendre notre parti, et consentir à préférer une residence tout à fait solitaire pour la saison d'été. Au dernier bal, de grosses larmes n'ont cessé de couler de ses yeux. Voulez-vous vous joindre à moi pour décider votre père à abandonner son chalet de Trouville où tous nos amis se donnent rendez-vous, et où nous menons forcément une vie mondaine qui devient à charge à Agnès? »

Les deux sœurs avaient généreusement consenti à ce sacrifice. Sous le prétexte des ordonnances nouvelles du médecin, on avait cherché un lieu désert et pittoresque où les trois A se seraient retrouvées sur le même terrain; un lieu où Agnès ne serait pas mise à chaque instant du jour en face de sa cruelle infirmité et ne subirait pas les regards de compassion de la foule élégante qui commençait à se presser sur les pas de ses sœurs.

Et Kernanret ayant été découvert, on était venu s'y installer, il y avait deux ans de cela, au grand bonheur d'Agnès qui redevenait là une enfant aimée dont on pansait les blessures.

Il y avait deux ans que la réalité terrible de sa situation était apparue à Agnès, et elle souffrait encore de cette découverte cruelle, de cette révélation d'un état de choses sur laquelle sa chère famille s'était plu à l'aveugler.

Hélas! quand de pareilles douleurs frappent des gens habitués au bonheur, des gens plongés dans le plaisir, elles ont une amertume à part.

M. Davrancourt regrettait en vain le temps où il attachait au bras d'Agnès le même bracelet qui ornait le bras de ses sœurs et où il recevait le même remerciement ému; Mme Davrancourt regrettait également le temps où la couturière, apportant trois toilettes semblables, voyait Agnès chiffonner les rubans avec le plaisir ressenti par ses sœurs. Pour toutes ces choses de luxe l'intérêt d'Agnès était tombé tout d'un coup.

Ah! certes, ce n'était pas la jalousie, la passion triste entre toutes qui s'était éveillée en son cœur. Non, elle aimait tendrement ses sœurs, elle les admirait franchement; mais enfin n'ayant pas encore reçu d'enseignements supérieurs, elle ne pouvait s'empêcher de faire un retour sur elle-même et de se prendre en pitié quand, revêtue d'une riche toilette, elle voyait mettre à ses pauvres petits pieds inertes, pour la compléter, les souliers de satin blanc.

Kernanret était devenu une halte dans les tristesses nouvelles de sa vie, Kernanret produisait un bienfaisant effet d'oubli; elle aimait Kernanret, elle s'y réfugiait contente et joyeuse, comme pour remercier ses parents de l'exil qu'ils s'imposaient pour elle, et voilà qu'à ce Kernanret même elle trouvait une intéressante enfant qui du premier regard choisissait entre les trois A celle qui souffrait, plus encore en son âme qu'en son corps, de mystérieuses douleurs.

Pendant le mois d'août, la petite ermite se rencontra souvent avec ses nouvelles connaissances; mais elle ne se lia réellement qu'avec Agnès et Gaston. Les autres A, le premier moment de curiosité passé, ne la cherchaient que pour la conduire à Agnès. Elles avaient la vie tellement remplie, même pendant cette halte relativement solitaire! La correspondance avec les nombreux amis et parents, la musique, un art difficile et tyrannique qui ne permet à ses dévots ni lacune ni répit, les longues études sur la mode à venir, les promenades hygiéniques, ordonnées par le médecin, tout cela employait le temps à Kernanret.

Agnès et Gaston seuls semblaient avoir rompu avec le monde entier. Contempler, admirer, dessiner la mer, rechercher ses productions les plus délicates, flâner par les grèves, était devenu toute leur existence. Leur conversation avec Mandarine ne roulait que sur des choses tenant à sa vie rustique. Elle avait une fois parlé de son père à Agnès, une fois elle avait laissé couler ses larmes à son souvenir; mais, à part cet incident, ses nouveaux amis la prenaient comme elle était, et ils étaient bien trop inexpérimentés pour se demander quelle serait plus tard sa destinée.

Un jour un lougre, appelé *les Douze-Apôtres*, vint s'échouer sur la grève préférée de Mandarine. Elle apprit par Christophe que le vieux bâtiment était mis à la retraite, et qu'on allait vendre tout ce qui dans sa mâture et dans ses agrès pouvait être de quelque usage.

C'était un évènement au sémaphore que l'arrivée de ce navire sur lequel les *petits bonnets* s'étaient bien vite fait hisser par le père complaisant. Mandarine elle-même se risqua à monter la planche

jetée comme une passerelle entre le pont et la grève, et elle se dit que Gaston trouverait sur ce navire tout un appareil de gymnastique très amusant. Elle espérait qu'il viendrait avec Agnès ce jour-là; mais personne ne parut. Or, c'était le surlendemain que les charpentiers venaient abattre la mâture, il n'y avait plus à attendre.

Le lendemain matin elle voulut dépêcher Jéjé au manoir; mais Jéjé, qui allait sans cesse à Kernanret porter des dépêches, et qui par la même occasion, voyait sa grand'mère, n'obéissait plus du tout à Mandarine, qu'elle commençait à jalouser un peu depuis qu'elle la voyait entourée et recherchée par la famille Davrancourt. Sous la petite coiffe de Jéjé il y avait déjà place à toutes sortes de réflexions qui auraient fort étonné le brave Christophe et la bonne Rosalie. L'influence de la grand'mère se faisait sentir; en tout ce qui regardait Mandarine, Jéjé était bien changée. Elle en donna la preuve ce jour-là, en répondant avec je ne sais quel pincement des lèvres qui venait d'une observation profonde du jeu de physionomie de sa grand'mère, qu'elle avait la belle paire de bas de Michel à savonner et qu'elle ne perdrait pas son temps à courir à Kernanret.

« C'est bien, j'y vais moi-même, » répondit Mandarine qui se sentait en veine de promenade.

Et vêtue ainsi qu'elle l'était, ses longs cheveux au vent, elle prit d'un pied léger le chemin du manoir.

Craignant de rencontrer quelque visiteur étranger, elle n'entra pas par la grande porte vitrée, mais par la cuisine qui faisait retour dans le jardin.

La cuisinière qui témoignait peu de considération à cette enfant moins élégamment vêtue qu'elle, et qui s'obstinait à la confondre avec les petites filles du sémaphore, répondit à ses questions sans se détourner, et dit que Mlle Agnès, ayant été fort malade la nuit précédente, n'irait pas aux grèves d'ici quelque temps.

Elle ajouta pour elle-même que ce n'était point dommage, car elle se dégoûterait peut-être de Kernanret, un pays de sauvages où il n'y avait pas un plaisir à portée des domestiques et où il y avait plus de sermons que de bals. Mandarine, très inquiète, passa dans l'antichambre contiguë à la salle à manger. Mère Jacquette y était assise en compagnie d'un gros paquet d'étoffes qu'elle venait montrer à Mme Davrancourt.

Mandarine s'avançait poliment vers elle; mais tout à coup deux portes s'ouvrirent en même temps, et elle aperçut, comme dans un lointain, au fond du grand salon, le visage d'Agnès, si pâli qu'elle courut vers elle, sans penser davantage à la vieille épicière qui la suivit d'un regard vindicatif.

« Pas plus polie que ça, grommela-t-elle en tirant sa coiffe sur ses tempes ridées. Si elle mange longtemps le pain de la fille de la mère Jacquette, on verra bien. »

Mandarine en quelques glissades avait rejoint Agnès. Celle-ci écoutait les yeux fermés la musique des deux A qui jouaient un morceau très doux à quatre mains.

Elle souleva ses longues paupières quand elle sentit une petite robe frôler ses genoux, et sourit à Mandarine.

« Agnès, vous avez été malade ?

— Oui, Mandarine; mais ce n'est rien, c'est une crise.

— Vous ne partirez pas pour Paris?

— Non. Est-ce que vous êtes malade vous-même? je vous trouve toute pâle. »

Mandarine prit un tabouret, s'assit à ses côtés et lui conta comment, accourue du sémaphore pour lui parler du vieux lougre, elle avait été saisie par la nouvelle de sa maladie.

« Quand est-ce que vous viendrez au sémaphore, Agnès?

— Tantôt, si le médecin le permet. Je me sens remise, je vais déjà beaucoup mieux que ce matin, je ne souffre plus. Comme je ne puis sortir en plein soleil, vous prierez M. Christophe de venir me chercher vers quatre heures. Je sais que cela fatigue papa de me conduire jusque-là, et les domestiques aussi. Lui roule mon fauteuil sans aucune peine, il ne se plaint jamais de la fatigue.

— Cela ne le fatigue pas du tout, il me l'a dit.

— Avez-vous vu Gaston?

— Non.

— Il a dû aller vous porter de mes nouvelles. M. l'abbé est parti, le voilà libre jusqu'à la fin des vacances, il est enchanté. Mandarine, aimez-vous la musique?

— Beaucoup, celle-ci surtout.

— Ce morceau est joli, n'est-ce pas? Amélie est très forte. Quel jeu! J'étais presque aussi forte qu'elle; mais il m'a pris je ne sais quelle fatigue dans les doigts, et puis à Kernanret je ne veux faire autre chose que me fortifier. Ma crise a été beaucoup moins forte cette fois. Ici je me distrais vraiment, et c'est pourquoi je me rétablis vite. Avez-vous appris la musique?

— Un peu.

— Voulez-vous me jouer quelque chose?

— Oh non! dit Mandarine en se levant d'effroi, je ne sais plus rien, je vous assure. Je retourne au sémaphore.

— Déjà!

— Je n'ai pas dit à Rosalie où j'allais.

— Vous faites tout à fait comme vous voulez, vous! »

Mandarine sourit sans répondre et s'esquiva sans tenir compte des appels des musiciennes qui se détournaient pour la rappeler.

En arrivant au sémaphore, elle aperçut Gaston dans les agrès du vieux lougre. Il y faisait de la gymnastique sous les yeux de son père et de Christophe. M. Davrancourt accordait à Mandarine si peu d'attention qu'il ne l'intimidait en aucune façon. Elle se

hasarda sur la passerelle et alla sur-le-champ porter à Christophe la nouvelle de la mission de confiance dont Agnès le chargeait pour l'après-midi. Christophe lui répondit par un sourire d'acquiescement; elle échangea quelques paroles à propos de l'opération de l'après-midi avec Gaston perché sur un hauban, et regagna sa petite chambre d'où elle apercevait le lougre dont le pont était en ce moment couvert de gens qui venaient en acheter les débris.

La vue de ce navire ranimait singulièrement ses plus doux et ses plus cruels souvenirs. Avec une puissance de réflexion des plus remarquables pour son âge, elle recommençait sa jeune vie où le vaisseau jouait un rôle si important. Elle se revoyait chez son grand-père, le mandarin, dont le palais donnait sur un fleuve sillonné par des jonques; elle revoyait les mâts imposants du vaisseau commandé par son père; elle sentait sous ses petits pieds ce plancher si souvent arrosé par l'eau de mer, et elle sentait aussi, hélas! le contact de la main qui la soutenait pour y marcher.

Tout émue par ce coup d'œil rétrospectif jeté sur son passé elle imagina de faire la revue des chers objets qui en étaient les muets et éloquents témoins. Le claque, l'épée, les épaulettes, la croix, reçurent son baiser filial.

Naturellement personne ne s'occupait de ses faits et gestes; elle ne fut pas dérangée dans cette occupation, elle put verser tout à son aise les larmes qui lui remplissaient le cœur au seul souvenir de son père.

Quand la voix de Jéjé retentit en bas de l'échelle comme une petite cloche sonnant le dîner, elle essuya ses yeux ruisselants, et, se haussant jusqu'au morceau de miroir que Christophe avait, à son intention, collé dans une couche de plâtre contre la muraille, elle reconnut que son visage révélerait immédiatement l'accès de chagrin qui l'avait saisie.

« Et Agnès qui vient tantôt, » murmura-t-elle.

Elle ouvrit sa porte, descendit quelques degrés de l'échelle et jeta un coup d'œil vers la maison; elle vit Jéjé qui déposait sur une sorte de tréteau le bassin plein de pommes de terre bouillies. Sur le grand banc de pierre voisin étaient alignés les bols de lait de différente grandeur, avec la cuiller de bois ou de fer plongée dedans. Ceci annonçait que, vu la sérénité du temps, on allait dîner en plein air. Mandarine prit son élan, traversa le cercle des *petits bonnets* accroupis autour du tréteau et déjà munis d'une belle pomme de terre fumante, se saisit d'un bol de faïence bleue où ballottait une cuiller de buis dont le manche, sculpté par Christophe, montrait une ancre et une épée placées en croix; elle emplit une assiette de pommes de terre et s'en alla gravement vers sa cellule rocheuse en disant :

« Je vais dîner dans ma chaise de pierre. »

Quand Christophe vint s'asseoir sur le seuil et que Rosalie distribua les bols, Jéjé commanda à Yvonnic d'aller appeler Mandarine qui ne l'avait pas entendue; mais Yvonnic, qui engloutissait force pommes de terre, répondit la bouche pleine qu'elle avait pris sa *belle bolle* et qu'elle était allée dîner dans son rocher.

« Pour voir les *Douze-Apôtres* sans doute, dit Christophe en essuyant les gouttes de lait tombées sur sa barbe, Mandarine est une vraie fille de marin, elle aime les navires comme personne. »

Et comme ce n'était pas la première fois que la petite fille s'en allait prendre solitairement son repas sur les grèves, on ne s'en occupa plus.

Les chagrins d'enfant dans le cœur tiennent des nuages sur le ciel. Par une disposition toute miséricordieuse de Dieu, rien ne les y fixe; il faut qu'ils se dissolvent ou qu'ils passent. A l'heure fixée, quand Agnès, toute pâle encore de ses récentes douleurs, apparut dans son fauteuil roulant, traîné du bout du doigt par Christophe, et suivi par Amélie et Gaston, Mandarine se précipitait toute souriante vers elle. Ordinairement Agnès quittait son véhicule à la barrière du sémaphore et se promenait avec Mandarine à l'aide de ses béquilles. Ce jour-là, Amélie lui déclara qu'il lui était défendu de marcher et manifesta une certaine crainte de voir le fauteuil engagé sur l'étroit sentier de la falaise.

« Pourtant, si Agnès ne vient pas sur la terrasse du sémaphore ou sur ma falaise, elle ne verra pas bien le travail qui va commencer sur les *Douze-Apôtres*, remarqua Mandarine.

— Où voulez-vous aller, mademoiselle? demanda Christophe qui écoutait la conversation.

— Sur la falaise de Mandarine; mais puisque j'ai promis à maman de ne pas quitter mon fauteuil il faut bien que je reste ici.

— Pour aller sur la falaise de Mandarine, il n'est pas besoin de quitter votre fauteuil, mademoiselle; le sentier qui est étroit pour ses deux roues, est assez large pour mes deux pieds, et si vous le permettez je vais vous y porter. »

Et se baissant, il saisit le fauteuil par ses essieux et l'enleva doucement de terre.

« Vous répondez d'Agnès, dit Amélie partagée entre l'admiration et la crainte.

— J'en réponds, » dit-il simplement.

Et il suivit Mandarine qui ouvrait la marche vers la falaise.

« Vous y voilà, mademoiselle, » dit Christophe en déposant le fauteuil roulant en face de la mer et tout près de la petite cellule de rocher. Et il essuya du revers de sa manche la sueur qui perlait à son front.

Agnès le remercia éloquemment du regard, et tournant la tête vers Amélie qui marchait avec précaution dans le sentier glissant :

« Me voici arrivée la première, dit-elle. Oh! qu'on est bien dans la falaise de Mandarine! on ne sent presque pas de vent ici.

— Nous arrivons, cria Gaston, qui, tout en gambadant autour de sa sœur et en la plaisantant sur sa poltronnerie, restait auprès d'elle pour lui offrir la main et au besoin l'épaule dans les passages difficiles. Amélie est très peureuse, je la ferai porter par Christophe. »

Ils arrivèrent enfin. Amélie se blottit avec Mandarine dans la cellule de rocher; Gaston, plus entreprenant, se serait volontiers rapproché du lougre avec les *petits bonnets* qui ne connaissaient aucun danger, mais le charpentier donnait les premiers coups de hache au grand mât dont le mouvement inclinatoire était indiqué par des cordages destinés à diriger sa chute, et défense était faite de s'approcher du rivage en cet endroit.

Le spectacle était pittoresque et amusa beaucoup les Parisiens, qui s'étonnaient de ne pas entendre la voix de Mandarine se mêler à la leur pour jeter un cri triomphant quand une vergue ou un mât tombait dans l'eau à grand fracas.



Vous y voilà. (P. 292, col. 2.)

Mandarine regardait de tous ses yeux et écoutait de toutes ses oreilles; mais son cœur, encore pénétré des émotions du matin, éprouvait quelque chose comme un choc douloureux à chaque incident de ce pittoresque abatis.

Elle ne le définissait pas; mais, vaguement, ce pauvre navire lui représentait en quelque sorte sa propre destinée. Il était arrivé la veille toutes voiles dehors, si pimpant et encore si fier, et voilà que ces dures mains d'hommes le dépouillaient de tout peu à peu. Les cordages étaient arrachés des haubans, les vergues détachées des mâts, les mâts eux-mêmes tombaient de leur haut, et voilà que de ce navire complet de la veille il ne restait plus qu'une coque noire échouée sur une plage déserte.

Et elle frissonnait en pensant à son propre dépouillement. Sa mère, les jeunes membres de sa famille maternelle, qui avaient passé comme des ombres chères dans la phase heureuse de sa petite enfance, les religieuses qui lui avaient refait un foyer, ses compagnes de pension, autant d'amies, son père! tout enfin!

Et ce pauvre lougre lui faisait l'effet de quelqu'un blessé comme elle, dépouillé comme elle; son regard, d'un bleu sombre et tout attristé, prenait une telle expression en le contemplant que Gaston s'écria :

« Mademoiselle Mandarine, à quoi pensez-vous? il y a au fond de vos yeux un tas de choses auxquelles je ne comprends rien. »

Agnès se détourna pour regarder Mandarine et sourit mélancoliquement.

Elle avait rencontré dans ce regard la réflexion, cet hôte auguste de l'âme qui s'associe de bonne heure à certaines destinées comme pour les pré-

server de certaines bassesses et de certains affaissements.

Par amitié pour Agnès, Mandarine secoua son impression et se montra gaie comme d'habitude. Cependant elle refusa d'aller reconduire les Davrancourt, et après le souper elle remonta dans sa chambre.

Le départ de la famille Davrancourt ne laissa pas que d'attrister beaucoup Brigitte. Elle fut quelques jours d'une sauvagerie qui passa inaperçue au sémaphore, mais qui prenait sa source dans le seul fait d'avoir entendu Agnès prononcer le mot adieu en l'embrassant.

Et le dimanche, quand, au lieu des têtes rayonnantes des trois A, elle aperçut les profils carrés des jeunes paysans et la tête branlante de quelques vieillards, il lui sembla qu'un grand vide se faisait autour d'elle, et elle mérita je ne sais combien de coups de langue lancés par la mère Jacquette qui avait une malice toute divinatoire, et qui n'avait pas pris le change sur la pâleur de Mandarine, que Brigitte attribuait au froid de la température.

« Non, non, murmura-t-elle entre ses dents, ce n'est point le froid qui la rend blanche comme cela. Les demoiselles, les amies sont parties, et dame on trouve triste de rester avec des paysannes. Vous ne savez pas ce que vous avez fait de prendre cette demoiselle-là chez vous, Rosalie ; Jéjé et Rose sont déjà toutes fières avec les petites filles de Kernanret que c'est une pitié.

— Jéjé et Rose, ma mère, sont plus orgueilleuses que Mlle Brigitte, et aussi plus difficiles pour la toilette.

— Je vous dis que ça ne me convient pas qu'elle reste au sémaphore, et que je vous défends bien de me contredire quand j'aurai trouvé un moyen de vous en débarrasser. J'ai bien compté : Christophe n'a bientôt plus d'argent à elle, si, comme il me l'a dit, il lui fait payer trente francs par mois de pension.

— Trente francs, c'est beaucoup, ma mère

— C'est-à-dire qu'il en faudrait le double. Nourrir, blanchir, loger.....

— Oh ! par exemple, le logement ne nous coûte rien, vous savez bien.

— C'est une chambre qu'elle occupe ; vous n'allez pas, je pense, me dédire pour cette affaire?

— Je ferai comme Christophe me dira, répondit Rosalie d'un ton résigné.

— C'est votre refrain, à vous. Dans tous les cas, mettez-vous bien dans l'idée que Mlle Langallon n'est pas faite pour demeurer votre pensionnaire. Elle a des parents et la charge leur en revient. »

Ce n'était pas la première allusion de ce genre que faisait la Marie-Jacquette. Depuis que des relations d'intimité s'étaient établies entre la fille du commandant Langallon et la famille Davrancourt, elle semblait possédée du désir de voir Brigitte quitter le sémaphore.

Un matin, on apprit qu'elle était partie pour la ville, bien que ce ne fût point un jour de marché. Son infirmité d'ailleurs la privait d'aller en ville aussi souvent qu'elle l'eût voulu ; elle ne pouvait s'y rendre à pied, et il lui fallait guetter les occasions. Ce jour-là elle en revint de très bonne heure, juchée sur des sacs qui formaient au milieu de la charrette du boucher un monticule entouré de veaux à moitié asphyxiés. Elle entra chez elle avec une figure triomphante.

Après quelques moments de repos, elle saisit son grand bâton placé au dossier de sa chaise et partit pour le sémaphore.

Ce jour-là elle marchait vite, plus vite que d'habitude ; on le voyait, elle portait une bonne nouvelle, et elle était pressée de la communiquer à sa fille. Elle arriva au sémaphore sans avoir rencontré un seul petit bonnet sur sa route, et cette énigme lui fut bientôt expliquée. Ils faisaient cercle autour de la loge de maître Grognic, regardant de tous leurs yeux un homme qui aiguisait un large couteau passé à sa ceinture.

Le jour de l'immolation était arrivé pour le voisin de Mandarine ; il avait été reconnu gras à point, et le saloir étant vide, on avait avancé le grand jour, et c'était pourquoi la mère Marie-Jacquette n'avait pas été prévenue.

« Vous arrivez bien, ma mère, dit Christophe avec sa bonne humeur habituelle ; il n'y a plus un morceau de lard dans le charnier, et ce matin j'ai arrêté le boucher au passage. Mais Rosalie regrettait bien que vous n'ayez pas été prévenue, et parlait de vous envoyer Jéjé, quand Jacques nous a appris que vous étiez partie pour la ville de très bonne heure.

— J'en suis revenue, Christophe, j'en suis revenue. Est-ce que vous aurez assez du sel que vous êtes venu prendre il y a huit jours ?

— Oui, ma mère, maître Grognic est plus gras que grand. Grogne-t-il, hein ! On voit bien qu'il n'a pas eu son dîner. Mademoiselle Brigitte, descendez vite, nous allons être obligés de déplacer un peu l'échelle. »

Ces derniers mots s'adressèrent à Brigitte, qui, ne s'expliquant pas les grognements désespérés de maître Grognic, entr'ouvrait sa porte pour voir qui étaient les gens qui causaient au bas de son échelle.

Elle ne se le fit pas dire deux fois, et en deux bonds gagna la cour.

Elle souhaita poliment le bonjour à la mère Jacquette, qui marmotta je ne sais quoi entre ses dents pour toute réponse, et s'en alla demander à Jéjé ce que signifiait ce rassemblement.

Jéjé lui expliqua comme quoi le tueur de cochons était entré au sémaphore revenant d'une ferme voisine ; comme quoi il avait annoncé qu'il s'en allait en opération de l'autre côté de la paroisse, et comme quoi on lui avait demandé de finir l'affaire de maître Grognic, auquel par bonheur on n'avait pas encore donné à dîner.

Mandarine frissonna, et se sauva bien vite pour ne pas assister à ce drame.

Quand l'ouvrage fut fini, le boucher se lava les mains et alla manger un morceau ; puis il partit, se chargeant d'avertir les femmes de la ferme voisine que ce soir-là seraient fabriqués les boudins et les saucisses au sémaphore.

« Ma mère, vous reviendrez pour cela, dit Rosalie, qui servait le dîner avec sa bonne grâce habituelle.

— J'ai trop de chemin dans les jambes pour aujourd'hui, Rosalie ; mais je vous enverrai des gens qui seront bien aises de vous aider. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Mlle Langallon est attendue chez une de ses parentes, vous en voilà débarrassés. »

La nouvelle en soi n'avait rien qui déplût à Christophe ni à Rosalie ; ils sentaient parfaitement que Brigitte n'était pas à sa place chez eux ; ils savaient qu'ils ne pourraient jamais lui tenir lieu de famille ; seulement ils se défiaient de la mère Guilbenn, son antipathie pour Mandarine leur étant connue.

« Le commandant m'a dit que les parents qu'il avait étaient tous morts ou éloignés, dit Christophe ; cependant si la chose est vraie et avantageuse à la petite, j'en serai bien content.

— Et moi aussi, ajouta Rosalie comme un écho fidèle.

— Je crois bien ! ce n'est pas avec la cherté d'à présent que de pauvres gens vont se charger de nourrir des étrangers Combien lui reste-t-il, à cette enfant, Christophe ?

— C'est un compte que je n'ai pas fait, ma mère.

— Il fallait le faire. Je me rappelle ce que vous m'avez dit à son arrivée. Vous aviez mille francs à Marseille ; mais le voyage avait bien diminué la somme. A présent, sa pension payée, il lui reste peut-être quatre cents francs ?

— Oh ! un peu plus, dit Christophe, lançant une bouffée de fumée.

— Combien ?

— Je vous le dirai quand j'aurai fait le compte.

— Enfin, pour sûr il est temps que sa famille s'en charge, et dame ! j'ai été bien aise quand Mme Dubellec m'a fait dire de la lui envoyer.

— C'est à Mme *des Huissiers* que vous voulez envoyer Mandarine ? dit Christophe avec défiance.

— C'est-elle qui la demande.

— Une avare !

— Ça ne vous regarde pas.

— Ça ne me regarde pas ! répondit vivement Christophe. Nom de nom ! ça me regarde, puisque je remplace le commandant ; et je serais homme à aller la tirer de chez une parente qui la maltraiterait.

— Mme Dubellec est une dame comme il faut, Christophe, répondit la mère Guilbenn baissant un peu le ton ; et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un coup d'œil éloquent, il y a un gros héritage à ramasser.

— Ça c'est vrai qu'il est peut-être de l'intérêt de Mandarine d'aller chez cette dame, insinua Rosalie, qui, sans vouloir la renvoyer, ni déplaire à son mari, trouvait bon de témoigner à sa mère qu'elle n'était pas hostile à son projet.

— Oui, et je vous dis que c'est dans son intérêt aussi bien que dans le vôtre que je me suis donné tant de peine.

— Cette dame vous a écrit ? demanda Christophe.

— Non ; mais j'ai vu sa servante qui est native de Kernanret, et on n'attend plus que la petite. Vous pouvez la conduire dès demain.

— Où ? demanda Christophe.

— A Pontker, le chemin de fer y va, et vous l'adresserez chez Mme Dubellec, à l'adresse que voici. »

Et elle tira de sa bavette un large papier qu'elle jeta sur la table.

« Mlle Brigitte n'est pas assez âgée pour voyager seule, dit Christophe en se levant ; il faudrait dans tous les cas attendre un jour de permission. J'irai la conduire et voir un peu ce qui l'attend là-bas. »

Et sur ces paroles il regagna le sémaphore,

La mère Guilbenn se leva, et saisissant son bâton :

« Tiens, dit-elle en le faisant tomber avec colère sur le banc, ton homme me fait faire plus de mauvais sang que personne au monde.

— Ce n'est pas pour dire que je ne suis pas de votre avis, ma mère, s'empressa de dire Rosalie ; je vous promets de conseiller Christophe de mon mieux.

— J'y compte, Rosalie. »

Et cela dit, elle quitta le sémaphore, sans même se détourner vers les petits bonnets, qui criaient en breton et un français de leur voix argentine :

« Bonjour, grand'mère ? »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA FORTUNE DE FRITZ BRAENDLER

Fritz Braendler était, dans son jeune âge, un apprenti cordonnier. Dans ce temps-là, sa fortune ne brillait pas encore d'un bien vif éclat : le père Braendler, chaudronnier de son métier, avait assez de peine à nourrir ses six garçons et ses quatre filles. Fritz, qui était l'aîné de la famille, ne coûtait plus rien, depuis qu'il travaillait chez maître Schirmel, le plus habile cordonnier de Thierenburg ; il apprenait très bien le métier, et maître Schirmel complimentait journellement son confrère Braendler sur les dispositions remarquables que Fritz apportait dans le bel art de la cordonnerie. Maître Schirmel pensait ce qu'il disait, et la preuve, c'est que dans ses rêves d'avenir, il voyait, dans un lointain doré, sa petite boutique se transformant en un grand magasin, surmonté d'une enseigne portant les noms unis de Schirmel et Braendler : et ce n'était plus Mme Schirmel qui trônait au comptoir ;

Mme Schirmel tricotait paisiblement dans l'arrière-boutique, et à sa place rayonnait, fraîche et blonde, la petite Lottchen, la nièce et l'unique héritière de maître Schirmel, devenue Mme Fritz Braendler. Pour que maître Schirmel songeât à prendre son apprenti comme associé et à lui donner sa nièce, il fallait, certes, qu'il crût du fond du cœur à son avenir dans la cordonnerie.

Vanité des rêves humains! Jamais Fritz Braendler ne devait tailler, ajuster, coudre ni coller le cuir, le satin ou le coutil pour chausser les pieds qui foulaient le pavé de Thierenburg. Fritz Brandler, malgré son jeune âge, était certes un cordonnier remarquable; mais il avait l'esprit curieux, et son imagination se trouvait à l'étroit dans l'enceinte resserrée de Thierenburg. Il ne fallait qu'une occasion pour mettre le feu aux poudres.

Cette occasion, ce fut le frère Bierman, le vieil afficheur, qui la lui fournit, bien innocemment du reste. Le père Bierman ne pouvait pas prévoir, en collant sur le mur de la vieille salle l'affiche d'une ménagerie qui venait s'installer à la foire de Thierenburg, que Fritz passerait par là, en portant les bottes neuves de M. le conseiller Reebt, et qu'il se monterait la tête à propos d'un gorille. Car c'était un gorille (le premier gorille venu en Europe, disait l'affiche) que le père Bierman était en train de coller sur le mur, lorsque Fritz s'arrêta sous les arcades de la halle. Il tomba en extase devant cet animal extraordinaire; et personne ne peut savoir combien son extase aurait duré, si le valet de chambre de M. le conseiller, envoyé par son maître à la recherche des bottes que M. le conseiller attendait pour aller dîner chez le bourgmestre, ne l'eût rappelé sur la terre au moyen d'un bon coup de pied, lequel nécessita un fort coup de brosse que la mère Braendler dut donner le soir à la culotte de Fritz.

Si Fritz avait eu dans sa poche assez de pfennings pour payer son entrée dans la ménagerie, il n'aurait sûrement pas conservé ses illusions sur le compte du gorille, qui n'était qu'un singe des plus vulgaires. Mais comme il n'avait point d'argent, il n'entra pas dans la ménagerie, et resta dévoré du désir de voir un gorille. Il cherchait partout des détails sur cet animal, et tout ce qu'il apprenait augmentait son désir : cela devenait une fascination.

Thierenburg, une fort aimable petite ville, qu'on oublie toujours de marquer sur les cartes, n'est qu'à quatre ou cinq lieues de Hambourg : c'est une distance qu'un garçon de quinze ans peut aisément franchir à pied. Aussi, le lendemain du jour où Fritz Braendler, élevé par son patron à la dignité d'apprenti salarié, eut touché ses premiers honoraires, le soleil levant éclaira ledit Fritz, un bâton sur l'épaule et son paquet au bout de ce bâton, arpentant à grands pas la route qui mène de Thierenburg à Hambourg. Une lettre, qu'il avait écrite de sa plus belle écriture, informait ses parents de sa résolution de voyager et de faire fortune, et leur demandait leur bénédiction. Il leur recommandait de mettre à sa place chez maître Schirmel son frère puîné, Johann, à qui il avait montré par passe-temps le maniement de l'alène et du tire-pied, et qui annonçait d'aussi étonnantes dispositions que lui-même pour la cordonnerie.

Fritz arriva à Hambourg, et courut bien vite au port. Il voulait s'embarquer; mais il tenait à choisir sa destination. Ce n'était pas qu'il se souciât du climat, ou des productions, ou de la beauté des pays où il irait : non, il divisait toutes les contrées qui sont sous le soleil en deux catégories : les pays à gorilles et les pays sans gorilles. Des pays à gorilles, il n'y en a pas beaucoup; Fritz en savait la liste par cœur, toutes ses études s'étant portées là-dessus depuis quelque temps; il fallait s'enquérir des navires qui partaient pour ces pays-là.

Comme il regardait autour de lui, indécis, se demandant par où il commencerait ses investigations, un marin qui passait en courant et qui retournait la tête pour saluer une dernière fois des camarades, le heurta violemment. Fritz, ébranlé par le choc, se rattrapa comme il put et s'accrocha au marin, qui n'était pas bien solide sur ses jambes, à cause des adieux : ils roulèrent ensemble sur le quai.

C'était une manière comme une autre de faire connaissance. Le marin jura d'abord; puis comme c'était un brave homme, il demanda à l'enfant s'il ne lui avait point fait de mal; et il lui expliqua qu'il était très pressé, parce qu'il rejoignait son bateau qui allait lever l'ancre à la présente marée. Son bateau était la *Dorothée*, chargée de cuirs et de tout un matériel de cordonnerie pour le Gabon.

Le Gabon! pays à gorilles! Et la *Dorothée* partait tout de suite : comme cela faisait bien l'affaire de Fritz! on n'aurait pas le temps de le rattraper, si on courait après lui. Il suivit le marin, et, dans la confusion du départ, il put se glisser à bord de la *Dorothée* et se cacher dans un coin. Fritz était sobre, et il avait un morceau de pain dans sa poche : il le grignota pour son dîner, et s'endormit en rêvant gorilles.

Quand il se réveilla, le bateau était en pleine mer. Il sortit de sa cachette et alla se présenter au capitaine. Le capitaine le reçut fort mal, comme on peut croire; mais il n'avait pas envie de se déranger de sa route pour le ramener à Hambourg : il le garda donc, en l'employant comme mousse. Et Fritz savait très suffisamment le métier de mousse, quand la *Dorothée* arriva en vue des côtes du Gabon.

Elle n'en eut jamais que la vue. Une tempête furieuse la rejeta en pleine mer, la ballotta pendant plusieurs jours, et finit par la jeter, désemparée et entr'ouverte, sur des rochers inconnus. Il ne restait plus qu'une demi-douzaine d'hommes de l'équipage, et Fritz était l'un des six. Il s'était bien cru perdu, et il avait regretté la boutique de maître Schirmel; mais quand la tempête s'apaisa, et qu'il put, en marchant sur les rochers, gagner la terre avec ses



Fritz tomba en extase. (P. 296, col. 1.)

compagnons, il se reprit à l'espoir de vivre et de voir des gorilles.

Il crut même en voir, à peine débarqué. De grands diables tout noirs et peu vêtus surgissaient de tous côtés, et accouraient en gesticulant et en montrant de grandes dents blanches. Mais ils parlaient : c'étaient donc des hommes; et Fritz eut grand'peur d'être mangé. Pourtant il ne le fut point; les sauvages se contentèrent de danser autour de lui et de ses compagnons, et de les lier solidement pour les empêcher de s'enfuir; puis ils gagnèrent le bateau naufragé, et les Européens les virent bientôt reparaître, habillés de tout ce qu'ils avaient pu trouver, et s'amusant, avec de grands cris de joie, de tous les objets qu'ils ne connaissaient point.

Quand ils furent revenus vers leurs prisonniers, Fritz les trouva si singulièrement accoutrés qu'il ne put s'empêcher de rire. Cela plut au chef, qui se mit à rire aussi, et qui lui tapa sur l'épaule avec un air d'amitié. Il le fit délier, le garda près de lui, et s'appuya sur son épaule tout le temps que les hommes déchargèrent le butin : et cela dura jusqu'au moment où la marée montante entraîna en pleine mer les restes de la *Dorothee*. Alors le chef fit emporter ses conquêtes et emmena ses captifs à son village.

Là, on s'occupa de partager le butin : cela ne se fit pas sans querelles, et les pauvres prisonniers, qui ne comprenaient pas la langue des sauvages, s'imaginaient sans cesse qu'il était question du genre de mort qu'on leur réservait ou de la manière dont on les ferait cuire. Enfin le chef s'approcha d'eux, et donna un ordre à ses hommes. En un clin d'œil, les six captifs furent saisis, renversés, couchés à terre, et... déchaussés. Ce n'était pas à leur vie qu'on en voulait, c'était à leurs souliers, qui passèrent bien vite aux pieds de six sauvages. Le chef et plusieurs autres s'étaient déjà chaussés avec les souliers trouvés sur la *Dorothée*.

Mais toute la tribu n'était pas chaussée, il s'en fallait de beaucoup; et la guerre allait s'allumer entre les pieds chaussés et les pieds nus, lorsque Fritz se souvint fort à propos des leçons de maître Schirmel. On avait déposé tout près de lui, sur le tertre où siégeait le chef, un amas de peaux, des boîtes de clous, de la poix, des outils de cordonnier, le tout pêle-mêle. Fritz alla au chef, et essaya de lui expliquer qu'on pouvait chausser toute la tribu avec ces choses-là. Le chef ne comprit point; mais il trouva que les gestes de Fritz étaient drôles, et il se mit à rire aux éclats. Son peuple en fit autant : Fritz, profitant de l'accalmie, saisit un tranchet, tailla un soulier, et fit voir au chef, en l'appliquant sur son propre pied, ce qu'il comptait faire. Pour le coup le chef comprit, et Fritz, enchanté, enfila une aiguille, cousit, colla, cloua, fit un soulier complet, sous les yeux de toute la tribu noire, qui l'entourait, haletante d'admiration.

Chez les sauvages, on est grand homme à bon marché. Fritz fut solennellement adopté par le chef, qui n'avait point de fils : Fritz fut installé dans la plus belle hutte du village, nourri des mets les plus recherchés (il eût sans doute préféré un plat de choucroute, mais on n'en fait pas dans ce pays-là), et on le révéra presque à l'égal d'un dieu. Seulement, il lui arriva plus d'une fois de regretter la boutique de maître Schirmel, où on laissait souvent sou ouvrage pour regarder deux chiens qui se battaient ou deux commères qui bavardaient à la fontaine. Les sauvages avaient fini par comprendre très bien ce qu'il faisait; et, dans leur impatience d'être chaussés, ils ne lui permettaient pas de se reposer un instant. A peine s'ils le laissaient dormir, quand la nuit était venue; et dès que le jour paraissait, ils lui présentaient son cuir et ses outils, et il lui fallait se remettre à l'ouvrage.

Fritz était un garçon intelligent. Avant que toute la tribu eût des souliers aux pieds, il était parvenu à entendre un peu la langue des sauvages; et, moitié par signes, moitié en parlant, il causait et s'entretenait en bonne amitié avec eux. Quand sa tâche fut terminée, le chef, qui était un homme riche et généreux, le combla de présents. Il lui donna ses gris-gris les plus précieux, son plus beau collier de verroterie, son plus beau casse-tête; et, se rappelant que les Européens, avec qui il avait fait un peu de commerce à l'occasion, aimaient par-dessus tout la poudre d'or, les dents d'éléphants et les esclaves nègres, il lui offrit, avec son plus gracieux sourire, une douzaine d'esclaves assortis, une caisse pleine de poudre d'or et deux magnifiques défenses.

Fritz accepta l'or et l'ivoire, et renvoya les nègres chez eux. Cette belle action le rendit très populaire; et quand le vieux chef mourut, Fritz, adopté par lui, lui succéda sans opposition.

Voilà donc Fritz roi d'une peuplade de nègres. Il se conduisit en très bon roi; il ne fit point couper de têtes; tout au plus fit-il donner quelques coups de bâton à l'occasion. Il prit pour ministres les cinq hommes blancs, qu'il avait protégés, depuis qu'il était héritier présomptif, contre les caprices de son auguste maître et père adoptif, et à eux six ils essayèrent de civiliser un peu les sauvages. Mais c'était une tâche bien difficile; et Fritz y renonça bientôt et s'occupa seulement de réunir le plus de poudre d'or et de dents d'éléphants qu'il lui fut possible.

Au bout d'un an, il possédait un trésor considérable; mais son peuple n'était pas content de lui : un roi qui ne s'occupait seulement pas de savoir s'il y avait dans le pays des tribus à attaquer, est-ce que c'était un roi? Un arrière-cousin du dernier chef se mit à la tête des mécontents; et Fritz se disait avec amertume : « Ce que c'est que de ne pas s'entendre! Voilà un gaillard qui me coupera le cou un de ces jours pour prendre ma place, une place que je lui céderais si volontiers! »

En effet, le rival de Fritz leva tout à coup l'éten-

dard de la révolte ; les partisans de Fritz coururent aux armes, et la bataille allait s'engager... lorsqu'on entendit tout à coup un roulement de tambours..... Les combattants stupéfaits s'arrêtèrent, et un groupe d'hommes blancs, bien armés, s'approchèrent en faisant des signes d'amitié.

C'était l'équipage d'un brick allemand qui était déjà venu sur cette côte quelques années plus tôt, et qui avait fait du commerce avec les naturels. Fritz saisit l'occasion aux cheveux ; il déclara à ses sujets, dans un fort beau discours, qu'il abdiquait en faveur de son compétiteur ; et il leur demanda seulement de l'aider à transporter son or et son ivoire à bord du brick allemand. Le capitaine ne demanda pas mieux que de le prendre ; il pouvait payer largement son passage et celui de ses compagnons.

Fritz Braendler revint donc riche dans la petite ville de Thierenburg. Il était las de voyager, et il se contenta de jouir de sa fortune dans sa patrie, et d'en faire jouir sa famille ; ses sœurs furent bien dotées, et son frère Johann épousa Lottchen et devint l'associé de maître Schirmel. Mais Fritz Braendler, riche, honoré, bourgmestre de sa ville natale, avait des accès de mélancolie. Il ne passait pas volontiers sous les arcades des halles, où se voyaient encore les lambeaux d'une vieille affiche ; et quand il entendait quelque jeune poète se plaindre, comme c'est l'habitude des poètes allemands, de ne pas pouvoir atteindre son idéal, il soupirait et murmurait tristement : « C'est comme moi ! j'ai eu beau faire, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais de gorille ! »

J. Colomb.

ROBERT DARNETAL

XVII

A l'époque où s'accomplissaient les évènements que je raconte, les chemins de fer n'existaient pas encore. C'est à peine si l'on commençait à en parler, à tenter des expériences, à mettre à l'étude des projets d'avenir et plusieurs années devaient s'écouler avant que ces projets fussent réalisés. Lorsque, à deux reprises, j'étais venu à Paris, d'abord avec M[lle] Renée, ensuite avec son père, j'avais fait la route en chaise de poste, mode de voyager terriblement coûteux et dont les riches seuls pouvaient s'offrir le luxe.

Cette fois, j'y allai plus modestement, dans une lourde diligence qui me roula pendant douze heures entre ses flancs étroits, et me déposa un matin, au cœur même de la capitale, dans cette cour des messageries dont aucune description ne saurait rendre le caractère pittoresque aujourd'hui disparu.

Sept heures sonnaient quand je sortis, harassé et moulu, de la rotonde dans laquelle j'avais passé la nuit entre deux grosses mères au sommeil bruyant, qui s'étaient fait de mes épaules un coussin. Le froid piquait ferme, un brouillard gris et humide flottait à la surface du ciel ; je grelottais dans mon manteau, regardant tout ahuri l'agitation de cette cour, pleine de partants et d'arrivants, où se succédaient sans relâche, le fracas des roues sur les pavés, les hennissements des chevaux, les jurons des postillons, la voix des employés appelant les voyageurs, les exclamations de plaisir, tombées des lèvres de ceux qui se retrouvaient après une longue absence, et les sanglots provoqués par la douleur des séparations qui venaient s'opérer là, dans le tumulte des adieux.

Je fus assez longtemps avant de me remettre du trouble qui m'avait saisi dès mon arrivée dans Paris et qu'augmentait le spectacle dont, pour la première fois, j'étais le témoin. Autour de moi, des gens allaient et venaient, actifs et pressés. Quelques-uns, en passant, laissaient tomber sur ma personne un regard moitié bienveillant, moitié railleur, — curiosité qui m'intriguait autant qu'elle me gênait, et que je n'ai comprise que plus tard, lorsque devenu tout à fait Parisien, j'ai pu rire moi-même de la singulière tournure que j'avais à cette heure où, pour mes débuts dans la vie, je me trouvais seul au milieu du quartier le plus populeux de la grande ville.

Qu'on se figure un long jeune homme, trop maigre et trop grand, au visage brun sans barbe ni moustache, encadré dans des longs cheveux noirs dont les boucles en escalier, attestaient l'inexpérience du perruquier des Petites-Dalles, vêtu de vêtements noirs étriqués, que ma poussée hative avait ridiculement raccourcis aux manches et aux jambes, coiffé d'un vaste chapeau de feutre et chaussé d'énormes bottes cirées à la graisse. Qu'on ajoute à ces traits l'effarement d'une physionomie de provincial subitement transplanté loin de son pays, et l'on devinera aisément pourquoi des yeux curieux s'attachaient à moi.

D'abord intimidé, je ne tardai pas à réagir sur moi-même par un violent effort de volonté, et je recouvrai assez de sang-froid pour hêler un fiacre vide, y faire mettre mes bagages et donner au cocher l'adresse du domicile que je m'étais choisi. On suppose bien que j'avais renoncé à m'installer dans le somptueux logis de M. de Champernon, où quelques mois avant, j'avais pendant plusieurs semaines vécu auprès de lui. Je voulais jouir de toute ma liberté, me soustraire à toute surveillance gênante, et quoique M[lle] Renée m'eût engagé à me faire ouvrir cette maison qui lui appartenait encore et où habitaient, chargés de la garder, deux serviteurs de confiance, je préférai descendre dans un hôtel meublé.

1. Suite. — Voy. pages 107 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235 252, 266 et 283

Lors de mon précédent voyage, j'avais remarqué, dans une des rues qui avoisinait le Luxembourg, un de ces hôtels, à la façade gaie et engageante, dont les croisées prenaient vue sur le jardin. Je m'étais dit que, si jamais je me trouvais à Paris, libre et maître de mes actions, je viendrais habiter cette maison d'aspect si paisible, retirée au fond de ce quartier tranquille. J'avais retenu le nom de l'hôtel et le nom de la rue où il était situé. C'est-là que je me fis conduire et que je fus rendu en une demi-heure.

La voiture s'arrêta devant une porte à claire-voie, peinte en vert. Tandis qu'on déchargeait ma malle, je traversai une petite cour au centre de laquelle s'élevait un acacia dépouillé de feuilles et de fleurs, qui n'attendait que le printemps pour refleurir et j'entrai dans une salle étroite au seuil de laquelle s'étalait tracée en jaune sur les vitres de la porte, cette inscription : « Bureau de l'hôtel. »

« Je désirerais une chambre, » madame, dis-je, en entrant.

La personne à laquelle j'adressais timidement ma demande était une petite femme, déjà mûre, grassouillette, quoique très pâle, trop serrée dans sa robe de laine grise à manches à gigot et dont les cheveux d'un blond fadasse tout ébouriffés, voltigeaient dans un désordre excusable à cette heure que les Parisiens considèrent comme une heure matinale. Elle se tenait debout devant une cheminée où brillait un gros feu de charbon, tenant d'une main une tasse remplie jusqu'aux bords de café au lait, dans laquelle de l'autre elle trempait des rôties, qui me mirent l'eau à la bouche, tandis que la chaleur dont la petite pièce était pleine me causait un inexprimable bien-être.



Je traversai une petite cour. (P. 300, col. 1.)

« Vous voulez une chambre, mon enfant? me dit-elle, d'un ton protecteur, mais bienveillant. Il est facile de vous satisfaire. Est-ce au mois ou à la journée? Si vous ne redoutez pas de monter au dernier étage, vous aurez un logement très propre, avec une belle vue sur le jardin du Luxembourg, moyennant vingt sous par jour ou bien vingt-cinq francs pour un mois. Nous avons de nombreux locataires à qui je donne aussi, à très bon marché, la nourriture, s'ils le souhaitent. Une nourriture de choix! Ainsi, pour le premier déjeuner, j'ai un lait excellent. Voulez-vous en goûter?

— Je prendrai la chambre au mois, répondis-je, en arrêtant ce flux de paroles. Pour la nourriture, je ne peux rien décider, sans savoir si j'aurai la liberté de venir prendre mon repas ici. En attendant j'accepterai volontiers l'offre que vous me faites, car, j'ai passé la nuit en route et je suis affamé et transi.

— Compris! compris! fit-elle avec volubilité. Asseyez-vous, réchauffez-vous et ayez patience; vous serez bientôt servi. »

Elle courut à la porte qu'elle entr'ouvrit et cria au garçon d'hôtel qui causait avec le cocher :

« Jérôme, payez la voiture et montez la malle de ce jeune homme au 35. »

Puis, elle disparut dans une pièce voisine d'où elle revint bientôt, portant un bol plein jusqu'aux bords d'un café au lait fumant et un petit pain. Elle posa le tout au coin de la cheminée, en disant :

« Tenez, vous m'en direz des nouvelles. Ceci était pour un des locataires du second. Mais, vous êtes pressé et il peut attendre. »

C'était offert d'un accent affectueux, presque maternel.

« Je vous remercie, madame, répondis-je en commençant à manger.

— Il n'y a pas de quoi! Voyez-vous mon petit monsieur, je suis seule au monde; je n'ai ni mari, ni famille, et je considère comme mes enfants ceux qui descendent chez moi. Il ne tiendra qu'à vous d'être ici comme un coq en pâte. Comment trouvez-vous mon lait?

— Excellent.

— Il vient d'une ferme de Chevreuse, ajouta-t-elle avec suffisance; n'en a pas qui veut! Mais, le fermier est de mes amis et chaque matin, en allant à la halle, il me laisse ma provision du jour. »

Ma timidité s'évanouit en même temps que me revenait la chaleur. La brave femme m'inspirait confiance par l'empressement et la simplicité qu'elle mettait à me raconter ses affaires.

« Je dois vous observer, reprit-elle bientôt, que la location de la chambre se paye d'avance.

— Voici vingt-cinq francs pour le premier mois. »

Et je lui tendis cinq pièces de cinq francs que je venais de prendre dans ma bourse.

« Je vais vous donner une quittance, fit-elle en s'asseyant devant un bureau. Il faudra m'apprendre votre nom.

— Robert Darnetal, des Petites-Dalles, département de la Seine-Inférieure. »

Elle inscrivit ces indications sur son livre, signa le reçu, me le remit et m'interrogea de nouveau.

« Vous venez sans doute pour étudier la médecine ou le droit ?

— Non, je viens simplement pour surveiller de près une affaire qui m'intéresse.

— Qui donc vous a suggéré l'idée de descendre dans mon hôtel ?

— Personne. Je me suis décidé sur la bonne mine de la maison. »

Cette réponse la fit tressaillir d'aise.

« Il est certain, dit-elle en souriant que, quoique modeste, elle n'a pas mauvais air. Oh ! vous vous y plairez, j'en suis sûre. Et vous savez mon cher enfant, s'il vous faut un bon conseil, comptez sur moi. Aussi vrai que je m'appelle Lise Rateau, veuve de Jean-Baptiste Patural, en son vivant brigadier des gardes du Luxembourg, je n'aspire qu'à être une mère pour mes jeunes locataires. »

C'était une excellente femme, en effet, et j'eus fréquemment, par la suite, l'occasion de le constater.



Elle revint portant un bol. (P. 300, col. 2.)

Elle n'avait d'autre défaut qu'un besoin immodéré de raconter ses propres affaires et de connaître celles des autres. Dès ce premier entretien, j'eus à me défendre contre ses questions réitérées. Si je l'avais écoutée, j'aurais dû lui narrer par le menu toute ma vie, depuis le jour de ma naissance, jusqu'au moment qui venait de me conduire dans sa maison. Je parvins à esquiver son interrogatoire ; mais, je dus subir le récit de sa propre histoire dont elle ne m'épargna aucun détail et que je renonce à répéter ici, parce qu'il allongerait inutilement celui que j'ai entrepris. Enfin, je coupai court à la conversation, en me levant pour monter dans ma chambre, et dès ce jour, instruit par l'expérience, j'évitai les trop longs tête-à-tête avec Mme Patural.

Mon logement situé au quatrième étage, sous les toits, au sommet d'un escalier en bois peint en jaune, mesurait cinq mètres de long sur quatre mètres de large. Le plancher était formé de petits carreaux octogones qu'on enduisait tous les ans d'une belle couleur rouge. Un lambeau de tapis fané le recouvrait en partie. Un petit lit, une vieille commode, une table et deux chaises le tout en acajou dont le temps et l'usure avaient défraîchi les teintes, meublaient cette petite pièce aux murs tendus d'un papier sombre à fleurs claires et qui répondait exac-

tement à l'idée que l'on se fait en général d'une chambre d'étudiant pauvre.

Celle-ci, du moins, avait un luxe dont j'appréciai bien vite tout le prix, moi qui avais grandi en plein air, sous les futaies de mon village et du parc de Maisonfleur. Ce luxe, c'était le jour joyeux et clair qui entrait à flots par une vaste croisée ouverte sur le jardin du Luxembourg. En cette dure saison d'hiver, ce beau jardin m'apparaissait sous l'image d'une forêt de branches nues, vues de haut, et à travers lesquels le regard pouvait suivre les sinuosités rugueuses des écorces, jusqu'au pied des troncs massifs. Mais, au printemps, cette nudité se parait d'un épais feuillage et les branches reverdies se peuplaient de nids tapageurs.

« C'est donc ici que je vais vivre, seul, » pensai-je, en regardant toutes les choses autour de moi.

Et à cette heure où la responsabilité d'une mission difficile s'imposait à ma jeunesse, au seuil de l'avenir mystérieux dans lequel je pénétrais, sans savoir quel destin était réservé à mes efforts, les murs de ma chambrette, ces murs tristes auxquels allaient s'attacher les souvenirs des jours que je devais vivre à leur ombre semblaient former les limites de cet horizon dont j'aurais voulu sonder les profondeurs.

Je n'avais jamais connu les amertumes de l'isolement; en songeant que pour un temps dont je ne pouvais fixer le terme j'étais séparé des deux chères femmes qui formaient toute ma famille, privé des baisers de ma mère, des affectueux conseils de Mlle Rénée, les difficultés de ma tâche me semblèrent plus hautes; j'éprouvai comme une grande lassitude un frisson traversa mon cœur, et je me mis à pleurer, le front appuyé aux vitres, derrière lesquelles, un vent d'hiver agitait les arbres humides des brumes du matin et arrachait aux branches des gouttes d'eau qui tombaient toutes brillantes sur la terre boueuse où s'abîmait leur éclat.

Mais ce découragement fut passager. Un accès de foi éleva mon âme vers Dieu; ma bouche murmura une prière que dictait mon cœur. Entre les chères images évoquées dans ma mémoire avec le souvenir de mon pays, une vision rapide me montra mon père Hilaire Darnetal. Durant sa modeste existence il avait donné souvent, quoiqu'il ne fût qu'un pauvre pêcheur, la preuve d'une indomptable énergie. Élevé à son école, je devais m'inspirer de son exemple.

« O mon père, murmurai-je, ton fils sera digne de toi. »

Ce fut tout, mais cela suffit à me rendre courage. Une heure après, vêtu de mes habits les plus élégants, je sortais de l'hôtel pour entreprendre les démarches qui devaient me mettre sur la trace de Mlle Noëmi de Maisonfleur.

A suivre. ERNEST DAUDET.

LES FAMILISTÈRES SOUS-MARINS

Il existe dans un petit coin de la France un établissement industriel, peut-être unique, où les ouvriers trouvent à côté de leur travail tout ce qui donne satisfaction aux besoins de la vie : logement, nourriture, vêtements ; on y met à leur disposition une crèche, une salle d'asile, des écoles, une bibliothèque et même une salle de spectacle. On appelle cela le *Familistère*.

Hé bien! nous allons voir des familistères aménagés avec plus d'ingéniosité encore. Les ouvriers qui les habitent les ont construits sous les eaux en n'employant que les matériaux qu'ils ont su fabriquer eux-mêmes. Ces associations de travailleurs pacifiques, dont la besogne avance constamment sans bruit et sans tumulte, sont des *Polypiers*, ou colonies de polypes qu'on trouve dans la mer. Ils vivent dans la plus parfaite harmonie, ne se mettent jamais en grève et travaillent sans cesse au profit de la communauté dans laquelle chacun, quelque petit qu'il soit, occupe une cellule particulière.

Il y a bien des espèces de Polypiers : il y en a de spongieux, de cornés, de calcaires. On les désigne suivant leur structure sous les noms de *Polypiers hydraires* ou *Sertulariens* et *Polypiers proprement dits* ou *Coralliaires* : les premiers s'encroûtent extérieurement, les seconds, au contraire, ont un axe solide recouvert d'une viscosité au milieu de laquelle sont les polypes.

Les Polypiers hydraires affectent la forme d'arborisations, de varechs, de fougères minuscules : leurs polypes ont pour types la fameuse hydre de Trembley qui habite les eaux douces [1] ; ce sont comme elle des animaux dont l'appareil digestif est une poche unique, un sac. Ils sont tous si petits qu'il faut une loupe pour les apercevoir.

Les Polypiers hydraires sont adhérents ; ils sont fixes aux roches submergées, aux algues, à toute espèce de corps marins ; il n'est pas rare d'en trouver sur des éponges, sur des coquillages. Les petites houppes barbelées qui s'attachent souvent aux coquilles d'huîtres ne sont autre chose que les délicates habitations d'hydres de mer. Celles-là ne vagabondent pas comme l'hydre verte ; ces sages personnes sont sédentaires et gardent la maison.

Certains polypes s'établissent dans les eaux profondes, d'autres à fleur d'eau, près du rivage, au milieu des écueils, il faut à ceux-là l'immensité des océans, ceux-ci consentent à vivre sur nos côtes, et le flux les dépose fréquemment sur la plage.

Les plus grandes Sertulaires ne s'élèvent pas à plus de cinquante ou soixante centimètres et dans cet espace restreint habitent au moins cent mille

1. Voy. vol. V, page 396.

individus logés isolément! Ils sont reliés entre eux par une circulation commune : le même fluide nourricier circule à travers les tubes gélatineux, les fourreaux cornés, les rameaux et les tiges ; aussi lorsque cette moelle épinière est offensée, tous les polypes meurent ensemble. On peut donc dire que tout polypier hydraire ne forme qu'un animal composé, pourvu d'un grand nombre de bras et de bouches.

Si la communauté jouit d'une vie d'ensemble, chaque individu jouit d'une existence particulière et même d'une certaine indépendance, car il peut rentrer dans sa coupe, ou étaler au dehors sa collerette de tentacules et pourvoir à sa nourriture, sans consulter son voisin. Il mange, boit, s'épanouit ou se referme à sa volonté, tout en travaillant à l'édifice commun. Ce n'est point par vertu qu'il n'est pas égoïste, c'est par nécessité.

Le mode de propagation de ces intéressantes familles est des plus curieux : les branches du polypier émettent des bourgeons gélatineux qui, tantôt s'allongeant en tubes, ajoutent de nouveaux rejetons à la tige maternelle, ou tantôt se détachant, vont se fixer ailleurs.

Chaque *Sertulaire* a pu naître d'un seul germe qui s'est développé à la manière des plantes, soit en se ramifiant comme les arbres, soit en faisant émerger plusieurs tiges de la même racine comme les plantes herbacées. Dans ce dernier cas les polypiers sont parcourus par la même substance médullaire et le courant vital passe à travers tous les êtres formant le polypier ainsi que le courant électrique traverse la chaîne des individus en communication avec les deux pôles d'une pile.

Sur la tige cornée prennent naissance de gracieuses coupes de corne, blanches comme l'albâtre, où vivent les polypes et des capsules où se développent les germes reproducteurs qui au moment de l'éclosion sont expulsés par la bouche des petites hydres.

Suivons une de ces larves qui vient de s'échapper comme une bulle de gaz de la bouche maternelle. Nous verrons une toute petite Méduse des plus actives, exubérante de vie, folle de liberté, s'éloignant à toute vitesse, sans regarder derrière elle, ainsi qu'un prisonnier en rupture de ban. Pendant son existence vagabonde elle produira des œufs d'où naîtront des larves semblables à des infusoires ; celles-là ne tarderont pas à se fixer, à s'allonger, à se développer, à former un polypier que nous reconnaîtrons pour une Sertulaire. Le phénomène que nous avons décrit ailleurs [1] se renouvelle pour tous les polypiers hydraires.

Le mot sertulaire signifie *bouquet* ; ce nom gracieux comme la chose qu'il désigne est justement mérité. En effet quand ces polypiers sont vivants ils sont tout fleuris d'œillets, de roses, de bouquets de violettes microscopiques doués d'une grande animation et d'une coloration très-vive. Malheureusement ces fleurs animées sont difficiles à observer : il faut les capturer avec soin, car elles se flétrissent, c'est-à-dire qu'elles meurent, en sortant de l'eau.

On a longtemps mis au nombre des plantes marines des polypiers charmants que Pline a pourtant baptisés du nom de *Gorgones*, qui signifie épouvantail ; il n'est pas à notre connaissance que leur aspect ait jamais causé la mort de personne.

Les gorgones ressemblent à des raquettes, à des éventails, à d'élégants arbustes, à des bouleaux, à des saules pleureurs, à des fougères : leurs polypes extrêmement petits étaient pris pour des fleurs.

Ces polypiers tapissent le fond des mers où ils forment d'épaisses forêts composées d'arbres et de buissons étranges. Dans nos mers les Gorgones sont de basse futaie ; mais sous les latitudes plus chaudes elles atteignent des proportions gigantesques et les pêcheurs ont grand' peine à dégager les mailles de leurs filets qui s'y accrochent.

Le plus beau polypier de l'espèce est l'*Éventail de mer* qui vit à de grandes profondeurs ; c'est une sorte de réseau corné, d'un beau rouge cramoisi, tout parsemé de jolies petites fleurs aux couleurs les plus vives. Le tout forme un splendide éventail flexible qui ondule au moindre mouvement de l'eau et qui, grâce à sa souplesse, échappe à la violence des tempêtes sous-marines : comme le roseau de la fable, il plie et ne rompt pas.

L'*Alcyonide* est un polypier de la même tribu, mais il n'a pas de charpente solide. C'est une masse charnue divisée par une substance cornée, lamelleuse, qui, hors de l'eau, se contracte et forme un tout coriace.

Ramassons sur la plage un de ces rameaux jaune-verdâtre que les marins appellent *doigts de morts* et replongeons-le dans l'eau de mer. Peu à peu la couleur jaune se vivifiera ; cette espèce de cuir deviendra transparent en s'imbibant d'une grande quantité d'eau et prendra successivement toutes les nuances tendres ou vives. Vers l'extrémité des fameux doigts surgiront, ainsi que des cornes de limaçon, de nombreux tubes cristallins, terminés par de jolies fleurs brillantes et bien découpées qui seront les polypes de l'Alcyonide. Les tubes cristallins renferment les œufs qui seront expulsés au temps voulu par la bouche des polypes pour aller au loin fonder une nouvelle colonie.

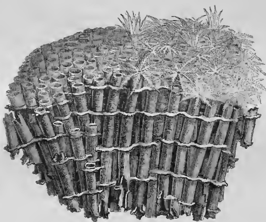
L'Alcyonide est la sensitive de la mer ; au moindre émoi, au moindre frémissement de l'eau, il rappelle toutes ses fleurs dans son sein et prend l'aspect maussade d'une éponge. Mais une fois la confiance revenue il fleurit de nouveau et s'épanouit dans toute sa fraîcheur et sa beauté.

Passons maintenant au *Tupiboride*, qui n'est recouvert d'aucune substance gélatineuse. Ses polypes vert émeraude vivent dans des tubes calcaires d'un beau rouge cramoisi, distincts les uns des autres,

1. Voy. vol. VIII, page 31.

rapprochés en faisceau et maintenus par des lames calcaires transversales qui divisent la masse en étages successifs. Les étages supérieurs sont plus larges que les étages inférieurs, parce que la famille va toujours en s'augmentant et que les nouveaux venus travaillent comme les autres en se construisant des tubes semblables à ceux de leurs devanciers.

La disposition de ces tubes les a fait comparer à des tuyaux d'orgue, et le Tupiboride a reçu le surnom de *Corail musique*, bien que ses habitants n'aient jamais filé le moindre son. Ils grandissent dans leur tube et y mènent une existence indépendante. Ils ne sont pas reliés les uns aux autres par les liens du sang ou de la moelle épinière ; ils n'ont entre eux que des rapports de bon voisinage. La parfaite régularité de la besogne semblerait être le résultat de leur bonne entente : on croirait qu'ils se donnent le mot pour élever leurs tubes parallèles à la même hauteur et poser leurs planchers de plain-pied !



Corail musique. (P 304, col 1)

Tous les polypiers dont nous venons de parler sont adhérents, mais il en existe de bien extraordinaires qui ont la faculté d'errer librement dans les mers ; telles sont les *Pennatules* vulgairement appelées *Plumes-de-mer*, à cause de leur grossière ressemblance avec la plume d'oie dont nos aïeux se servaient pour écrire.

Il y a dans ce Polypier trois parties bien distinctes: la tige, les barbes et les polypes.

La tige, ou tuyau, est soutenue par un axe calcaire infléchi à sa partie supérieure qui est moins dure que le reste, parce que c'est par là que s'accroît le polypier et qu'elle est par conséquent la plus nouvelle. Le tuyau de la Pennatule est libre jusqu'au tiers environ de sa longueur ; alors commencent les *barbes* ou *ailerons*, s'élevant de chaque côté de l'axe jusqu'à son sommet.

Les ailerons, plus grands vers le milieu de la tige qu'à ses deux extrémité, sont divisés en lames qui supportent les polypes. Chaque barbe donne asile à une douzaine de travailleurs infatigables dont les tentacules impressionnables sont toujours à l'affût.

La Pennatule nage par la contraction du tuyau et des ailerons sans que les mouvements particuliers de chaque individu aient plus d'influence sur sa marche que l'agitation des passagers n'a d'action sur la vitesse d'un navire. Les polypes n'ont d'autre instinct que d'étendre leurs tentacules pour saisir la proie au passage ou de les contracter à la moindre alerte.

Dans certains parages les pêcheurs ont donné aux Plumes-de-mer le surnom de *baguettes magiques*, et il n'est pas étonnant que leur imagination ait été frappée par le spectacle merveilleux de ces gracieuses Pennatules qu'ils rencontrent en pleine mer toujours ondulant avec les vagues au gré des vents et des marées et qui la nuit brillent d'un resplendissant éclat.

Une proche parente de la Pennatule est la *Virgulaire admirable*, qui est plus élancée et plus droite : ses ailerons alternes sont arqués en sens inverse de ceux de la Pennatule et présentent sur leur bord de petites coupes gracieuses, demeures des polypes.

Ces fragiles animaux ne vivent au repos que dans les eaux dont le fond est vaseux, et cependant, comme l'hermine, ils ne portent jamais trace de la moindre souillure ; pour se reposer ils se plantent debout dans la vase par la partie dénudée de la tige, à la façon d'une plume fichée dans un encrier.

Plus favorisés que les animaux sauvages de nos forêts qui errent la nuit dans l'obscurité en quête de leur proie, les gastéropodes, les crustacés, les poulpes, ou tout autres chasseurs des forêts sous-marines guêtent leurs victimes en pleine lumière, car les Alcyonides, les Pennatules, les Virgulaires, les Gorgones sont les phares des abîmes de la mer. Leur lumière, continue ou intermittente, blanche ou rouge, violacée ou verdâtre, est toujours intense; et, lorsqu'ils sont amenés à la surface, en compagnie de Méduses et de tant d'autres animaux phosphorescents, le navigateur enchanté croit traverser un océan de feu.

A cette heure magique le ciel n'est que ténèbres, et la lumière vient du sein des eaux, comme si dans un élan de reconnaissance la mer restituait les rayons du soleil qu'elle avait reçus et économisés le long du jour.

Mme Gustave Demoulin.



La mère Guilbenn saisit un lourd anneau. (P. 306, col. 1.)

MANDARINE[1]

XI

« Mandarine, la voiture ! la voiture ! »

Ce cri était jeté par tous les petits bonnets groupés autour de la pompe.

Mandarine apparut sur le seuil de la cuisine, elle était en toilette de ville et toute pâle d'émotion.

« C'est bien Laurent le boulanger avec son char à bancs, dit-elle; faut-il aller chercher Christophe pour qu'il l'aide à porter ma caisse, Rosalie?

— Non, laissez-le à ses comptes. Le pauvre homme a du chagrin de vous voir partir, et nous tous aussi, mademoiselle. »

Mandarine porta son mouchoir à ses yeux, ce qui prouvait éloquemment que le chagrin était partagé.

« Mais vous êtes une demoiselle qu'il faut éduquer, reprit Rosalie, nous n'avons pas le moyen de cela; et puisque votre tante Dubellec vous demande et que ma mère a des emplettes à faire à la ville, il est bien sage qu'elle vous emmène.

— Alors, Rosalie, je n'ai plus qu'à vous dire adieu.

— Au revoir, mademoiselle. Christophe ne pourra pas s'empêcher d'aller vous voir ; et puis c'est à savoir si vous vous plairez là-bas.

— Vous me garderez ma chambre, Rosalie ?

— Oui, pour ça, oui, et nous aurons bien soin des affaires que vous laissez.

— Merci, je vais dire adieu à Christophe. »

Et Mandarine s'en alla vers le sémaphore, pendant que Rosalie aidait le voiturier à placer sa petite caisse dans la voiture.

Elle entra et fit lentement le tour de l'appartement, jetant sur chaque chose un regard aimant et triste. Par la fenêtre elle dit adieu au vieux lougre abandonné; puis elle vint à Christophe qui fourbissait une grande lame, et lui tendant les deux mains :

« Adieu, Christophe, dit-elle, vous avez été bien bon pour moi. »

Christophe serra ces deux petites mains dans ses larges mains, et les secouant avec précaution :

« Mademoiselle Brigitte, dit-il, ma chère Mandarine, j'ai fait ce que j'ai pu; mais je ne peux pas grand'chose pour une personne comme vous. J'aurais bien voulu vous garder; vous me manquerez, nom de nom ; mais, dame ! vous grandissez, et il vaut mieux que vous vous rapprochiez de la famille du commandant. Si vous n'êtes pas bien là-bas, jetez un mot à la poste, j'irai vous chercher par terre ou par mer. »

Mandarine sourit à cette promesse et se détourna pour gagner la porte. Christophe fit quelques pas pour la suivre; puis, se ravisant, il reprit la grande lame brillante et se remit à fourbir furieusement.

Mandarine rentra dans la cour et chercha les petits bonnets des yeux. D'abord ils s'étaient groupés en pleurant autour du char à bancs pour assister à son départ ; mais, trouvant le temps long, ils s'étaient éclipsés et couraient sur la petite grève où se promenait le successeur de maître Grognic, un

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 223, 241, 257, 273 et 289.

petit porc tout jeune, aux soies blanches et souples, qui faisait leur admiration.

Rose, qui aimait beaucoup Mandarine, était seule restée auprès de sa mère, et elle l'accompagna jusqu'au char à bancs. Elle ne lui disait rien, elle ne l'approchait pas ; mais elle se plaçait à l'abri de la haie pour la regarder avec de bons petits yeux tout humides, les yeux de son père.

« C'est ça, nous y sommes, dit le boulanger, quand Mandarine fut installée sur le banc auprès de lui; allons maintenant chercher la mère Guilbenn qui nous attend auprès de la croix. En route. »

Le char à bancs partit, cahotant très fort et faisant danser la pauvre Mandarine Au large carrefour qui se trouvait à l'entrée du bourg s'élevait une croix de pierre très ancienne. Le fût de la colonne était englobé dans un large piédestal de granit à hauteur d'appui; la mère Guilbeon y avait déposé ses paquets et s'y accoudait en attendant l'équipage.

Contre son ordinaire, elle répondit au bonjour de Mandarine, et se hissant péniblement dans le char à bancs, elle s'installa en compagnie de son bâton sur la caisse de la petite fille, qui lui fournissait un banc suffisamment commode.

La voiture mit trois quarts d'heure à se rendre à la gare, où Mme Guilbenn s'empressa de prendre des billets de troisième. Le train était en gare, il n'y avait pas une minute à perdre.

Un peu avant dix heures elles arrivaient à la gare du chef-lieu et montaient dans l'omnibus qui conduisait les voyageurs à domicile.

Mandarine agissait tout à fait machinalement au côté de la mère Guilbenn, qui par le vasistas ouvert multipliait les bonjours aux piétons de sa connaissance.

Les rues, ordinairement si désertes de Pontker, regorgeaient de monde et se peuplaient d'animaux de toute espèce.

Bientôt l'omnibus quitta la large voie neuve tracée de la gare à la ville et s'engagea dans de petites rues tortueuses au pavé inégal. Arrivé devant un antique arceau surmonté de la statue du patron de la cité, il s'arrêta, et le conducteur sautant à terre dit :

« Les voyageurs pour la rue du Froid-Mortel descendent ici ; les voitures ne peuvent entrer dans la rue.

— Allons, descendez, mademoiselle, dit la mère Marie-Jacquette à Brigitte, c'est la rue de Mme Dubellec. »

Elles descendirent et suivirent le conducteur qui, la caisse de Mandarine sur l'épaule, s'engageait dans une ruelle étroite et sombre bordée de chaque côté par de vastes et antiques hôtels. La caisse fut déposée contre la porte cochère de l'un deux, et la mère Guilbenn, saisissant un lourd anneau de fer, le laissa retomber avec bruit. Aussitôt la porte s'entre-bâilla et une jeune paysanne y montra son visage curieux.

« Louison, ouvrez la porte et aidez-nous à entrer ceci, » dit la mère Guilbenn avec autorité.

La jeune paysanne obéit, et quand la caisse de Mandarine et Mandarine elle-même eurent franchi le seuil, la lourde porte se referma avec un bruit sinistre.

« Restez ici un instant, mademoiselle, » dit la mère Guilbenn en montrant du geste la cour dont chaque pavé avait sa couronne d'herbe.

Et elle entra à la suite de la petite servante dans une vaste cuisine qui aurait mérité d'être appelée comme la rue « du Froid-Mortel ».

« Louison, dit la mère Marie-Jacquette en s'asseyant sur un large banc de chêne, vous l'avez reconnue ?

— Qui, madame Guilbenn? demanda la paysanne.

— La petite, Mlle Langallon.

— C'est elle?

— Oui, et je vous l'amène.

— A nous? s'écria Louison en joignant les mains.

— A vous, certainement. Ne m'avez-vous pas dit l'autre jour à Plumel que la maison était bien triste et que Mme Dubellec aurait pris la petite si elle l'avait connue? Je la lui amène, ça lui fera faire sa connaissance.

— Madame Guilbenn, vous me faites trembler. Jamais madame ne voudra se charger d'un enfant. Elle m'a raconté l'accident de monsieur son père; c'est bien sûr, il était sur les gazettes ; elle m'a dit que la petite était bien à plaindre, que ça faisait encore une sans le sou dans la famille ; cependant, écoutez, elle croyait toujours qu'on avait trouvé l'argent du commandant au fond du bateau. Elle m'a montré une image où il y avait un homme qui était comme un géant, et qui avec son chapeau en verre descendait dans la mer. Si l'argent était retrouvé, ça changerait l'affaire.

— D'argent il n'est pas question, ma pauvre Louison; ce que la mer prend est bien pris. J'ai su par ma fille que Christophe avait reçu beaucoup de lettres à ce sujet. Le portefeuille est bien perdu. C'est pourquoi j'amène la petite.

— Madame ne la gardera pas, et elle est capable de me renvoyer du coup.

— Est-elle sortie ?

— Oui, elle est au tribunal ; elle ne rentrera que pour le dîner de midi.

— Dame! je ne pourrai pas l'attendre, et d'ailleurs le mieux est que je ne la voie pas. Je la connais, elle me mettrait à la porte avec Mlle Langallon. Mais quand elle saura que la mère Guilbenn est partie, elle n'aura pas le courage de mettre à la porte cette petite qui est sa parente; il n'y aurait qu'un cri contre elle à Pontker.

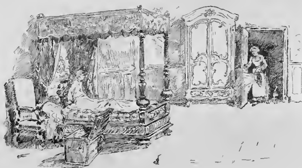
— Mais moi ! mais moi, madame Guilbenn, que voulez-vous que je dise ?

— Vous ! vous n'avez rien à faire là-dedans. Ne vous embarrassez de rien, ma pauvre Louison. Il

est bien juste que, sachant que cette petite fille ramenée de Marseille par mon gendre est la nièce de Mme Dubellec, je la lui conduise. Et puis, voulez-vous savoir tout ce que je pense? En mettant les choses au pire, si madame vous renvoie du coup, eh bien, vous n'y perdrez point, ma pauvre fille, car la place n'est guère estimée.

— Je le sais bien, madame Guilbenn; s'il n'y avait que moi, il y a longtemps que j'aurais déguerpi; mais la ferme de mes parents appartient à madame, et, à cause de moi, elle ne leur fait pas de procès, elle ne les mène jamais en justice. C'est pour eux, madame Guilbenn, que je tiens à ma place.

— Vous la garderez, ma pauvre fille. Je ne vois pas du tout ce qu'elle pourrait dire. Vous n'avez qu'à jeter tout sur mon dos, et je vous promets de ne rien dire à madame des conversations que nous avons eues à la foire et qui m'ont donné l'idée de lui amener sa nièce.



La porte s'ouvrit. (P. 311, col. 2)

— Mais, madame Guilbenn, je ne vous ai jamais dit que madame prendrait la petite, je ne vous ai jamais dit de l'amener.

— Non; mais de dire que la maison était si triste, que madame était si seule, m'a amenée à penser qu'elle pourrait, en prenant une compagnie, débarrasser mon gendre de sa pensionnaire. Dans le temps, j'ai fourni bien des marchandises à Mme Dubellec, et quand j'ai témoigné dans ses procès, elle sait bien que je n'ai rien dit à son désavantage de ce que j'aurais pu dire. Mais c'est assez causé, je m'en vais, et vous pourrez lui assurer que j'ai repris le train. J'aurai soin, dans tous les cas, de ne pas me trouver sur sa route; et puis voici un mot de billet que je lui ai écrit pour lui raconter l'affaire et pour lui dire que les papiers de la petite sont dans sa caisse.

— Madame Guilbenn, dit Louison en prenant la lettre, je voudrais bien vous offrir un morceau; mais....

— Mais toutes les clefs sont dans la poche de votre maîtresse, on sait ça. Je ne veux pas dire que je laisse traîner les miennes; cependant ce n'est pas comme ici, et le buffet du pain a toujours la sienne. »

Cette phrase dite et enjolivée par un coup d'œil ironique jeté sur les armoires, la mère Jacquette s'en alla sans écouter les naïves protestations de Louison et sans se détourner une fois pour sourire à Mandarine.

Mandarine s'amusait à sauter de case en case sur l'espèce d'échiquier vert et gris formé par les pavés envahis d'herbe, et la pauvre Louison ne put s'empêcher de lui faire remarquer qu'elle avait l'air bien gaie.

« Cette cour me paraît tout à fait drôle et jolie, » répondit Mandarine qui, du premier coup d'œil devinait une alliée dans cette honnête paysanne.

« Mademoiselle, voulez-vous entrer? le petit salon est resté ouvert, et vous attendrez là madame.

— Je veux bien aller où vous voudrez, » dit Mandarine.

Et elle la suivit dans un petit salon du rez-de-chaussée dont les murs étaient revêtus d'une superbe boiserie et dont l'ameublement était des plus antiques.

« Voilà des gazettes, dit Louison en montrant du geste un guéridon à dessus de marbre noir encombré de journaux de petit format, vous savez bien lire, je pense, et ce qu'il y a sur ces gazettes-là est bien amusant, sans doute, car madame passe ses soirées à les lire. »

Et sur cette réflexion elle laissa Mandarine, qui prit le *Conseiller des capitalistes*, après s'être assurée que tous les journaux étaient de la même famille, bourrés de chiffres et de combinaisons financières.

La perplexité de la pauvre servante grandissait. Elle s'accusait amèrement des intempérances de langue qui avaient amené la mère Guilbenn à imaginer que Mme Dubellec réclamait sa nièce. Ce n'était pas qu'elle fût fâchée de voir dans cette maison sombre ce jeune et joli visage; mais il y avait les suites, et ses larmes commençaient à couler pressées de ses yeux, quand, réflexion faite, elle se décida à aller prendre conseil du vieux jardinier, gouverneur du vaste potager, qui n'était pas le moindre revenu de l'hôtel.

La pipe à la bouche, son chapeau placé de travers sur ses cheveux gris, la ceinture garnie d'osier, il se promenait devant un mur tapissé de superbes espaliers. A tout rameau fléchissant il nouait rapidement un brin d'osier qui le fixait à un

appui. Il écouta paternellement le récit entrecoupé de Louison.

« Ma fille, dit-il tranquillement quand elle eut fini, la mère Guilbenn vous a fourrée dedans. Il fallait la garder ici pour présenter elle-même la petite demoiselle, ou l'obliger à la remmener. Je la connais depuis longtemps, c'est une fine chatte qui ne craint pas de mettre les gens dans l'embarras quand il s'agit de s'en tirer elle-même. Madame va tempêter, c'est sûr, et il n'est pas dit qu'elle garde cette petite. Seulement la mère Guilbenn aura toujours à conter que c'est votre manière de dire que vous aimeriez bien qu'il y eût un enfant chez madame, qui lui a donné l'idée de l'amener ici.

— Ah! Jacques Ewen, je vois bien que j'ai été bien imprudente. Je suis sûre que madame va me mettre dehors, et mes parents en seront punis.

— Louison, vous êtes bien simple de penser cela. Quand madame a de bons fermiers qui travaillent dur et qui payent cher, elle ne les met point à la porte; et quand elle a une servante qui vit comme un hibou sans voir personne pour plaire à sa maîtresse, qui mange du lard salé sur le pouce et qui sarcle le jardin comme un homme, elle ne s'en défait pas non plus. »

Et le bonhomme essuya sa serpe dans la paume de sa main, tout en souriant dans sa barbe d'un air très fin.

« Ah! si madame voulait bien de cette petite, je serais trop heureuse. Comme vous dites, je vis ici comme un hibou, toujours gardant la maison, et ce n'est pas toujours gai. Connaissez-vous Christophe Gonrec du sémaphore? C'est un bien honnête homme. Je crois pourtant que Mlle Brigitte sera mieux ici où elle a des parents.

— Mieux! c'est comme vous voudrez, Louison. Pour moi, j'aimerais mieux manger des patates chez Christophe que du saumon chez Mme Dubellec.

— Du saumon! on n'en voit jamais ici.

— Je dis ça comme exemple. Comment, vous n'en voyez jamais! Pourtant madame a, à ma connaissance, des fermes qui ont des saumons dans leurs redevances; il faut croire qu'elle vend la bête. Ce n'est point une méchante femme; elle m'a toujours payé régulièrement; mais donner l'argent lui tient trop à cœur. C'est un péché, ça, Louison, et je me dis quelquefois que madame aura bien des comptes à rendre de toutes ses avarices.

— Si elle prenait cette petite, Jacques, ce serait un acte de charité qui lui serait compté.

— Ah! je le crois bien!

— Sapristi, je n'aurais jamais cru que la fille de M. Michel Langallon serait arrivée ici comme cela. J'ai bien connu son père, allez, Louison; il a mangé plus d'un abricot à cet espalier. La maison appartenait alors à la mère de madame; il n'y avait point d'herbe sur les pavés de la cour, ni des moisissures sur le rebord des fenêtres. C'était une grande maison gaie; et quand je travaillais comme apprenti avec mon défunt père, nous entendions rire dans ces grandes salles qui sont devenues comme des chambres mortuaires. Eh bien! vous voilà qui pleurez encore!

— Je ne sais pas comment faire, Jacques; j'ai peur. »

Le bonhomme la regarda avec une profonde compassion.

« Vous êtes trop sensible pour Mme Dubellec; il faudrait vous rebéquer aussi, ma pauvre fille, quand vous n'avez pas tort. A votre place, voici ce que je ferais. Madame est au tribunal, je l'ai vue sortir avec le sac aux papiers de chicane; j'irais la trouver là, et devant tout le monde je lui raconterais la chose. Vous comprenez que devant les avocats et les juges elle n'osera pas être trop dure. C'est lui apprendre la chose qui est le difficile. Une fois qu'elle la saura, le pire sera fait.

— Vous avez raison, Jacques. Il y a mieux, si j'emmenais la petite?

— Oui, oui, emmenez-la. Il a été beaucoup parlé de la mort de son père sur ce vaisseau qui a sombré, les gazettes ont conté ça tout au long, et vous verrez que madame sera obligée de faire bon accueil à la petite, au moins devant le monde.

— Je pars, dit Louison. Jacques, si l'on frappait, vous iriez voir, n'est-ce pas?

— Oui, oui; mais vous savez bien, Louison, que le marteau n'use pas son clou ici. Ce n'est pas comme dans ces maisons du bon Dieu où pauvres et riches viennent sans cesse. Me voilà sûr de ne pas être dérangé dans mon travail. »

Il se retourna vers son espalier, et Louison revint vers le petit salon aux boiseries sombres et pria Brigitte de sortir avec elle. Brigitte ne se fit pas prier; ce petit salon l'attristait singulièrement, et elles quittèrent de compagnie l'hôtel Dubellec.

XII

Cette rue du Froid-Mortel, qui n'était, à tout prendre, qu'une ruelle placée entre la rivière et une grande promenade ombragée, méritait bien son nom. Même en été il faisait froid; mais elle était courte. Bientôt apparut le vieil arceau à la statue de pierre. Mandarine et Louison passèrent dessous, traversèrent une place encombrée d'animaux, et prirent une allée de peupliers qui aboutissait à une habitation toute en granit, précédée d'un escalier à double rampe et d'un balcon qui étaient deux merveilles de serrurerie ancienne.

Les plaideurs, les hommes d'affaires, les petits clercs, montaient et descendaient ce bel escalier, et bon nombre de femmes s'accoudaient pour discuter sur la gracieuse balustrade.

Louison, qui rougissait de timidité sous sa coiffe, erra quelque temps autour de ce formidable escalier. Se décidant enfin, elle mit le pied sur la dernière marche et le monta d'un trait, suivie par

Brigitte que tout ce mouvement amusait beaucoup.

Le vestibule pavé de granit servait de salle de Pas-Perdus au petit tribunal. Il était garni de bancs de bois, et Louison se hâta de prendre place sur l'un d'eux. Effrayée elle-même de son audace, elle ne savait plus quelle contenance tenir, et elle osait à peine lever les yeux, craignant de rencontrer ceux de sa maîtresse.

Brigitte, qui la regardait avec une compassion bien sentie, la vit tout à coup pâlir sous sa coiffe.

« Asseyez-vous, dit la pauvre fille, voici madame. »

Une large porte s'était ouverte devant un avocat revêtu de la toge majestueuse, et coiffé de la toque. A ses côtés marchait une petite femme maigre et ridée, qui portait à son bras gauche un sac gonflé de papiers et dont les papillottes grises voltigeaient en désordre sous un bonnet noir d'une forme étrange.

Elle parlait avec animation, et Brigitte sentait son cœur se serrer au seul son de cette voix métallique et discordante.



Elle parlait avec animation. (P. 309, col. 1)

Elle marcha quelque temps sans apercevoir sa servante qui ne pouvait prendre sur elle de l'aborder. D'autres hommes de loi se joignirent bientôt à l'avocat, et c'est entourée de six messieurs qui discutaient tour à tour avec feu sur le procès dont elle attendait la terminaison, que son œil noir et perçant découvrit Louison sur le banc de bois.

« C'est bien ma bonne qui est là, dit-elle tout haut. Un instant, messieurs. »

Et elle marcha vers la bonne.

Louison s'était levée.

« C'est bien vous, dit la dame durement, qu'est-ce qu'il y a?

— Madame, il y a que Marie-Jacquette Guilbenn, de Kernanret, a amené ce matin Mlle Langallon.

— Qui? qui?

— La fille de M. Langallon. »

Mme Dubellec se tourna vers les hommes de loi.

« Vous savez, dit-elle, ce pauvre diable de commandant qui était sur la *Bravoure*.

— Michel Langallon, mon condisciple au lycée de Lorient, dit un avocat en se rapprochant d'elle; une belle destinée maritime brisée trop tôt.

— Eh bien, je verrai cette petite fille. Où est-elle?

— La voici. »

Brigitte baissa les yeux sous les multiples regards qui se fixèrent sur elle, et surtout sous le regard froid de sa tante, dans lequel ne se lisait même pas l'intérêt sympathique qu'exprimaient ceux des plus vieux hommes de loi.

« Vous êtes la fille du commandant Michel Langallon, demanda Mme Dubellec.

— Oui, madame.

— Dans ce cas je vous invite à dîner avec moi aujourd'hui; vous me raconterez tout ce qui est

arrivé à votre père et ce qu'il y a de vrai dans l'histoire du portefeuille. Vous le savez, messieurs, ce n'était pas l'accident en soi qui me préoccupait, tout le monde peut mourir d'accident; c'était l'histoire du portefeuille perdu... Louison, cette petite déjeunera avec moi, c'est entendu. Qu'elle se trouve chez moi à midi sonnant.

— C'est que Mme Guilbenn a dit comme ça qu'elle la conduisait pour demeurer chez vous. Elle m'a donné une lettre pour vous et elle est repartie pour Kernanrel.

— Avez-vous absolument perdu la tête ce matin? dit Mme Dubellec. Sans la présence de cette petite fille, je le croirais vraiment.

— C'est comme je vous le dis, madame. Mme Guilbenn a dit qu'elle laissait mademoiselle chez vous Sa malle est dans la cour.

— C'est une installation complète, dit avec un ricanement désagréable Mme Dubellec. La mère Guilbenn me connaît, elle n'aura point fait un pareil coup. Allez-vous-en,et si elle revient avant mon retour, dites-lui que j'ai à lui parler. »

Et jetant un coup d'œil vers un petit homme qui portait un manteau noir sur les épaules, elle ajouta: « Messieurs, l'huissier appelle mes témoins, mon tour est venu. » Et elle partit avec eux.

Brigitte et Louison, qui la suivirent machinalement des yeux, la virent disparaître, et Louison regardant amicalement sa petite compagne lui dit:

« Mademoiselle, je suis bien aise qu'elle vous ait vue. Allons-nous-en. »

Elles retournèrent au grand hôtel de la rue du Froid-Mortel, et Louison alla raconter au vieux Jacques l'heureuse issue de sa démarche.

Tout à coup midi sonna à toutes les paroisses de la ville. Louison, devenue attentive, entendit la première la grande porte d'entrée grincer sur ses gonds rouillés.

« Mademoiselle, allez bien vite dans la salle, voici votre tante,» dit-elle.

Mme Dubellec arriva dans la salle et se trouva en face de Brigitte qui ne savait trop quelle contenance prendre.

« Seigneur Jésus! qui le croirait? madame est de bonne humeur, s'écria dans la cuisine Louison, qui après avoir déposé la soupière sur la table s'était esquivée; je n'en reviens pas.

— C'est qu'elle a gagné son procès, répondit flegmatiquement le vieux Jacques; c'est joliment heureux pour la petite!

— Oh oui! bien heureux; sans cela elle ne serait pas restée ici un jour, vous eussiez vu ça. J'ai mis la lettre de la mère Guilbenn sur l'assiette, je vais voir un peu si elle en a fait lecture. »

Elle rentra portant sur une assiette des tranches de bœuf salé qu'elle avait détachées du morceau avant de le servir à Jacques.

Mme Dubellec était encore debout et lisait le grimoire de la mère Guilbenn avec des lèvres qui se pinçaient de plus en plus et un front qui se ridait tellement que les sourcils épais de la vieille dame en arrivaient à voiler ses yeux.

« La mère Guilbenn baisse d'esprit, il me semble; je la remettrai à sa place. »

Et levant les yeux sur Brigitte elle ajouta.

« Asseyez-vous, petite, je vous offre à dîner; pour le reste, nous en causerons. »

Le dîner fini, elle appela Louison:

« Tu vas, dit-elle, courir après la mère Guilbenn qui doit descendre à l'auberge du *Bon-Laboureur*, c'est celle de tous les gens de Kernanret. Le second train part à quatre heures vingt, et elle n'était pas à temps pour prendre celui de deux heures. Elle est encore par la ville. Quand tu l'auras trouvée, n'importe où, tu lui diras de ne pas se déranger, que tu lui conduiras cette petite à la gare. Tu avertiras Julien de l'hôtel de France, il viendra avec l'omnibus et prendra la caisse et l'enfant. Surtout ramène-moi la mère Guilbenn. »

Sur ces dernières paroles, elle jeta son châle sur ses épaules et s'en alla.

« Mademoiselle, restez-vous dans le salon? demanda Louison à Brigitte qui semblait ne plus oser remuer.

— Ma tante est-elle partie?

— Oui; écoutez, la porte se referme derrière elle.

— Louison, je veux aller avec vous.

— Madame l'a défendu. Vous avez à choisir entre le salon et le jardin.

— Y a-t-il quelqu'un dans le jardin, demanda Brigitte qui trouvait la rue et l'habitation terriblement désertes.

— Il y a le vieux Jacques le jardinier, qui est un vieux saint homme qui a beaucoup connu votre famille.

— Je vais aller avec lui, » dit Brigitte.

Et comme Louison sortait à la recherche de la mère Guilbenn, elle ouvrit la barrière vermoulue qui fermait le jardin et s'égara dans le vaste enclos à la recherche de Jacques.

Elle le trouva assis dans une cabane rustique et fort occupé à trier des graines qu'il voulait semer sur couches aux premières pluies. Il sourit à Mandarine en la voyant apparaître comme un pauvre oiseau effarouché, et lui montra du geste une brouette hors de service:

« Asseyez-vous, mademoiselle, dit-il, il n'y a pas d'autres sièges à vous offrir, mais celui-là est solide. »

Brigitte s'assit et la conversation s'engagea. Jacques, qui connaissait Christophe, demanda de ses nouvelles, et Brigitte lui donna toutes sortes de détails intéressants sur sa vie au sémaphore. Puis le bonhomme s'engagea à fond au sujet de la famille Langallon qu'il avait longtemps servie, et Brigitte en apprit plus en cette heure de conversation qu'elle n'en avait jamais entendu. Christophe, n'étant pas

grand causeur ne lui avait guère parlé du passé.

Le temps passa vite en ces narrés intéressants, et Brigitte fut étonnée d'entendre la voix de Louison qui disait :

« Eh bien ! voilà deux heures que je cours après la mère Guilbenn sans avoir pu la rencontrer. « Madame est-elle rentrée ?

— Non, dit Jacques, ou du moins nous ne l'avons pas vue.

— La voici, je crois, » dit Brigitte, dont l'oreille fine avait déjà saisi toutes sortes de nuances.

Et en effet la voix métallique et discordante de Mme Dubellec cria :

« Louison ! »

La jeune fille se précipita dans la cour et de là dans sa cuisine. Mme Dubellec l'attendait debout, la chevelure au vent comme lorsqu'elle marchait en tempête, une main appuyée sur le dressoir.

« Sais-tu, lui dit-elle, que tu es d'une fameuse bêtise ?

— Oui, madame.

— Et que tu me jettes cette enfant sur le dos ?

— Comment ? madame. »

Mme Dubellec croisa ses deux bras sur son châle.

« Tu demandes comment ? Pourquoi as-tu reçu cette enfant? Pourquoi as-tu ouvert à cette vieille commère de Guilbenn, moi n'étant pas là? Pourquoi as-tu amené cette petite au tribunal? Grâce à toi, tout le monde sait son histoire; les langues ont marché, et me voilà obligée, oui, obligée de la garder au moins pendant quelque temps. As-tu au moins retrouvé la vieille Guilbenn ?

— Madame, je l'ai cherchée partout; on disait partout qu'elle était partie.

— Il fallait aller jusqu'à la gare.

— J'y suis allée, madame; elle n'y était pas.

— La vieille rusée se cachait après avoir déposé son paquet chez moi, c'est bien d'elle. J'aurais été bien aise de la voir, ne fût-ce que pour lui dire son fait. Elle ne perdra rien pour attendre. Et maintenant il faut loger cette petite fille. Je déteste ces dérangements.

— Où couchera-t-elle, madame ?

— Dans la chambre du balcon? »

Elle quitta la cuisine en abandonnant à Louison la clef de l'armoire au linge commun, et Louison appelant Brigitte du geste alla ouvrir les volets de la chambre du balcon.

C'était un appartement superbe, avec un grand lit de chêne qui portait à son chevet une date des plus respectables. Du baldaquin à franges de damas jaune et rouge tombaient d'épais rideaux qui, secoués par la main vigoureuse de Louison, laissèrent échapper une légion d'araignées.

Les étroits et grossiers draps de lit, la couverture grossière et étroite faisaient triste mine sur les grands matelas de laine; mais il n'y avait pas moyen de faire ouvrir la vaste armoire parfumée à la lavande, où s'entassait le linge fin, toute une richesse qui restait en friche entre les mains crochues de Mme Dubellec.

Celle-ci ne parut qu'au souper, qui fut servi quand huit heures sonnèrent et qui se composa d'un plat de légumes.

En se levant de table elle arrêta le regard de ses yeux étranges sur Brigitte.

« Ici on se couche de bonne heure, dit-elle, aussitôt après souper. Saurez-vous retrouver votre chambre ?

— Oui, madame.

— C'est bien. » Et, soufflant la chandelle, Mme Dubellec quitta l'appartement plongé maintenant dans une obscurité qui obligea Brigitte à marcher à tâtons.

Tout à coup la coiffe blanche de Louison s'encadra dans la porte.

« Montez à votre chambre, dit-elle; quand madame aura fait sa tournée j'irai vous voir. »

Brigitte rassurée chercha la porte, monta le large escalier de pierre et entra dans la chambre éclairée par je ne sais quelle douce clarté qui tombait des étoiles. Elle alla faire sa prière sur le balcon et elle entendit les pas et la voix de sa tante résonner ici et là.

La clarté sidérale allait s'affaiblissant, elle se voyait sur le point de demeurer seule dans d'épaisses ténèbres, et au lieu du sommeil c'était la peur qui venait. Il lui semblait voir de gigantesques araignées se balancer au-dessus de sa tête, il lui semblait en sentir se promener sur ses bras nus. Tout à coup, ô bonheur! la porte s'ouvrit et une faible lueur éclaira le frais visage de Louison.

« Dormez-vous, mademoiselle Brigitte?

— Non; Louison, oh! non, il me semble que mon lit est plein d'araignées, j'ai peur.

— Eh bien! dit Louison je vais aller prendre ma couette de balle et je coucherai ici dans un coin de votre chambre, et j'apporterai Minette, la chatte, qui empêchera les souris de bouger et qui chassera aussi les araignées. Êtes-vous contente?

— Oh! oui, Louison, vous êtes bien bonne, merci. »

Louison partit sur ce remerciement, et Brigitte, rassurée, sentit le sommeil appesantir ses paupières.

Elle n'entendit que confusément l'installation tout à fait sommaire que faisait la bonne Louison, qui était arrivée sa couette sur le dos, sa lanterne de la main droite et une chatte grise sur son bras gauche. Elle ne s'aperçut même pas que la dévouée créature, après avoir déposé par terre la chatte, qui s'était mise immédiatement à flairer les boiseries, faisait sa prière à genoux, éteignait sa lanterne, puis se jetait tout habillée sur l'épaisse couette de balle.

Délivrée de sa plus douloureuse angoisse, celle de la solitude, Brigitte s'était endormie et, sous ce ciel de lit moisi, rêvait de vagues scintillantes et d'azur sans fin.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LE RIZ

Le riz, l'une des graminées les plus utiles à l'homme, a été connu et cultivé de toute antiquité. Il est originaire de l'Inde ou de la Chine; quelques savants le font venir de l'Éthiopie. Il croît dans tous les lieux extrêmement humides et extrêmement chauds: quelques espèces exigent pour végéter, fleurir et mûrir, plus de 25 centimètres d'eau et un total de 3600 à 3700 degrés de chaleur solaire.

C'est une plante annuelle, à tige cylindrique, c'est-à-dire à chaume comme le blé, à feuilles lancéolées, à fleurs purpurines et disposées en panicule comme le millet.

Rien de plus intéressant que la culture du riz; la Chine ou l'Inde sont les pays du monde où cette culture se fait sur une plus grande échelle; et c'est en avril ou en mars qu'elle a lieu.

Le riz, la semence, est dans l'eau depuis quinze ou vingt heures.

Le sol est préparé: une grande plaine sur les bords de quelque large fleuve. On y a disposé des levées de terre qui la coupent en bassins faciles à inonder: au moyen de vannes si le champ est plus bas que la rivière, au moyen de machines hydrauliques dans l'autre cas. Hier la rizière était un champ labouré, aujourd'hui le sol est détrempé à tel point qu'il ne fait plus qu'une sorte de vase, de boue sans consistance.

C'est le jour des semailles: on répand le grain à la volée. Dans vingt-quatre heures on apercevra les premières feuilles.

Alors on arrose à la chaux afin de détruire les insectes; on éclaircit le plant, car le semis a été dru. Après quelques jours, on inonde sans cesse en élevant le niveau de l'eau à mesure que grandit la tige, mais de manière que celle-ci ne soit jamais entièrement submergée. S'il vient du vent, on met à sec ou presque à sec; les vagues auraient bientôt raison des pauvres herbes et les entraîneraient.

Les rizières offrent l'aspect de prairies splendides d'un beau vert clair d'abord, d'un léger pourpre dans le temps de la floraison, d'un brillant jaune d'or quand, après quatre ou cinq mois, la plante s'est élevée à plus d'un mètre. La tige est alors droite et ferme, et porte fièrement son épi: c'est l'heure de la récolte.

Dans la plupart des tribus indiennes où le riz forme la principale nourriture, les semailles et la récolte de la précieuse graminée sont l'objet de fêtes religieuses. On s'assemble devant la hutte du chef. Les anciens, portant sur de larges feuilles des pyramides de riz, tiennent la place d'honneur; les femmes et les enfants les environnent et forment cortège; les jeunes gens se livrent à des danses effrénées. Enfin le chef invoque solennellement le Grand Esprit, le Manitou et, après lui, tous les ancêtres, cinq à six cents noms rappelés dans un ordre scrupuleux et dont quelques-uns, ceux qu'on a connus, ceux qu'on a aimés, sont répétés avec des cris par tous les assistants. On termine par de nouvelles danses, d'autres invocations, des libations et des actions de grâces.

Au nombre des solennités inscrites au calendrier japonais se trouve la fête du riz, et c'est une danse. Or, cette ronde du riz se compose d'une trentaine de figures exécutées par des jeunes gens, qui ont pour tout costume une ceinture de paille de riz, un chapeau rond de même étoffe, et un petit manteau flottant sur la taille et dont les larges manches simulent les ailes des papillons de nuit.

La culture du riz a été portée vers la fin du dix-septième siècle dans l'Amérique septentrionale; elle y a bientôt acquis, et principalement dans la Caroline, une extension considérable.

C'est la Caroline qui donne le plus beau riz du monde. Les riches alluvions du Warcamaw, peuplées de crocodiles et d'oiseaux sauvages, ont été transformées en rizières en 1694, par les soins dulandgrave Thomas Smith. Dès 1720 elles fournissaient du riz à l'univers entier.

On ne cultive point dans la Caroline comme en Chine ou aux Indes.

Le champ est coupé de rigoles espacées de 50 centimètres environ, et c'est au fond de ces rigoles que, vers le milieu de mars, les femmes sèment à la main. On couvre d'eau. Cinq jours après, on met à sec, et la terre reste ainsi découverte jusqu'à ce que les jeunes tiges aient atteint 10 centimètres de hauteur. Alors inondation de quinze jours, deux mois d'air et de soleil, nouvelle inondation, et, cette fois, des eaux stagnantes d'août à octobre, temps de la récolte.

Les nègres qui travaillent dans ces rizières insalubres meurent par milliers.

Le riz, dit par nos pères Trésor des Marais et Blé de la Chine, nous est venu en Europe par les Maures. On le cultive encore aujourd'hui avec succès en Espagne et en Italie, où sont (Piémont, Lombardie, Vénétie) les plus belles rizières d'occident.

Dans ces deux pays, Espagne et Italie, on tient les champs constamment inondés jusqu'au moment de la récolte. Dans certains endroits, comme dans la province de Valence, la moisson même se fait dans l'eau.

Les épidémies sont affreuses aux environs de ces rizières, non seulement sur les hommes et les animaux, mais encore sur les plantes; toute végétation s'arrête, les arbres mêmes s'étiolent et meurent.

Nous avons plusieurs fois essayé en France (seizième, dix-septième, dix-huitième siècle, la culture du riz. Il s'est toujours produit de telles épidémies que nous avons dû y renoncer; nous n'avons plus que quelques rizières dans le département de l'Aude.



Danse de la ronde du riz. (P. 312, col. 1.)

Cette culture offre pourtant les plus grands avantages: le riz ne demande aucune fumure, il est productif, il prépare parfaitement le sol pour toutes les céréales.

Il existe deux sortes de riz : le riz aquatique et le riz sec.

La culture du riz sec n'a pas les inconvénients du riz aquatique, mais elle ne réussit pas en Europe.

Le riz sec se cultive sans arrosages sur les pentes de l'Himalaya, dans l'Inde, en Chine, en Cochinchine, au Mexique, à Java, à Ceylan, etc.

Le riz est partout coupé à la faucille, lié en bottes, comme le blé, vanné, criblé.

Ces diverses opérations donnent le rizon ou riz en paille; mais le rizon doit encore subir trois préparations avant d'être livré au commerce: le nettoyage, le décorticage et le polissage. Nettoyer le riz, c'est le débarrasser de toutes les substances étrangères, paille, poussière, etc., qui s'y trouvent mêlées; le décortiquer, c'est dépouiller chaque grain, par un frottement opéré à l'aide de meules, de pilons ou de cardes, de la petite balle ou peau qui l'enveloppe en y adhérant fortement; le polir, c'est lui donner ce poli, ce brillant que nous apprécions à si juste titre et qui s'obtient, par frottement encore, au moyen de machines garnies de toile métallique et de peau de daim.

Le riz blanc, c'est-à-dire complètement préparé, se vend en gros, à l'étranger, de 6 à 10 centimes et demi le kilogramme.

On dit que le riz nourrit la moitié des habitants du globe : rien de plus vrai. Dans les Indes et en Chine, il forme la base principale de l'alimentation; aussi dans les années stériles la famine est-elle horrible dans ces contrées et y fait-elle, nous l'avons vu en 1877 et en 1878, un grand nombre de victimes. Cette alimentation laisse d'ailleurs beaucoup à désirer : le riz riche en fécule, mais presque entièrement dépourvu de gluten ou matière azotée, est bien moins nutritif que le froment; on en mange en grande quantité sans avantage réel pour le corps qui reste faible et languissant.

Le peuple mange le riz cuit à l'eau: c'est là son pain. Dans les classes aisées, on apprécie fort le pilau, ragoût qui se compose de riz, de morceaux de volaille, de safran, le tout copieusement arrosé de beurre fondu et roussi.

On fait avec le riz des boissons enivrantes : le rac ou arac de Java et de Malacca, le samsei des Chinois, le saki des Japonais, le déguet des Nègres.

Quant à la fameuse paille de nos chapeaux, elle n'a du riz que le nom; c'est le bois de diverses espèces d'osier ou de saule. Il en est de même du papier dit de riz qu'on fait avec les tiges d'une jolie papilionacée du Bengale, l'eschynomène.

Mme Barbé.

ROBERT DARNETAL [1]

XVIII

Retrouver Mlle Noémi de Maisonfleur, cela n'était point facile. A diverses reprises j'avais interrogé à Sassetot les personnes avec qui le marquis entretenait des relations, le curé, le notaire, le maire. Elles n'avaient pu me renseigner. Les renseignements qu'à ma prière elles demandèrent à Paris ne nous avaient rien appris, si non que M. de Maisonfleur et sa petite-fille n'habitaient plus la capitale et qu'on ignorait le lieu dans lequel ils s'étaient retirés ainsi que celui où vivait Mlle Noémi depuis la mort de son grand-père. On eût dit que, honteux de s'être laissé ruiner, M. de Maisonfleur avait voulu fuir les hommes et rompre tous rapports même avec d'anciens amis.

Il ne me restait donc d'autre ressource que celle de découvrir le notaire Chapiron, que j'avais vu se présenter un jour chez M. de Champernon, mais dont le domicile m'était inconnu. Par lui j'apprendrais bien des choses, j'en étais sûr, et c'est à sa recherche que tout d'abord je me mis ce jour-là.

« Un notaire doit se trouver, me disais-je en quittant vers dix heures l'hôtel de Mme Patural, et si celui-ci ne réside pas à Paris, il n'est pas admissible qu'un de ses confrères ne puisse me renseigner. »

Cette pensée en tête, je m'en allai par les rues, le nez en l'air, cherchant, d'un regard impatient, des panonceaux au-dessus d'une porte cochère. On sait que c'est ainsi que se désignent aux passants les études de notaires. J'étais résolu à entrer dans la première venue et à interroger quelque clerc serviable.

Je marchai assez longtemps sans que le succès couronnât mes recherches. Il est assez singulier qu'on ne trouve jamais moins les choses que quand on en a besoin, et que c'est lorsqu'elles nous sont inutiles qu'elles s'offrent à nous instantanément. Enfin, dans les environs du Palais-Royal, j'aperçus sur la façade d'une vieille maison, sous l'une des croisées du premier étage, un double écusson doré. J'entrai dans cette maison, je gravis vingt marches et je poussai discrètement une porte volante sur laquelle on voyait une plaque en cuivre portant gravés ces mots : *Huvelin, notaire. Étude.*

Je me trouvai dans une vaste salle, au centre de laquelle ronflait un large poêle en faïence qui répandait tout autour de lui une chaleur trop forte. Cette pièce, dont les murs disparaissaient derrière de vastes casiers en noyer, garnis de cartons verts, était coupée dans sa largeur par une balustrade également en noyer. D'un côté de cette

1. Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266, 283 et 299.

balustrade, quatre clercs écrivaient activement, le nez perdu dans leurs paperasses ; de l'autre côté, qui confinait à la porte d'entrée, plusieurs personnes étaient assises sur des banquettes, les yeux fixés sur une autre porte, celle du cabinet du notaire, attendant leur tour d'être reçues.

Ma présence ne fut pas remarquée d'abord. Ni les clercs attelés désespérément à leur tâche, ni les clients qui ruminaient sans doute les communications qu'ils venaient faire à Mᵉ Huvelin ne tournèrent les yeux de mon côté, et si vous voulez songer que j'étais timide autant qu'ignorant des usages, vous comprendrez quel embarras fut le mien, et pourquoi je restai d'abord debout au milieu de la salle, ne sachant à qui m'adresser. Cela dura bien cinq minutes, — un siècle. Enfin un des clercs m'aperçut, et m'interpellant brusquement à haute voix.

« Que désirez-vous, jeune homme ? » me demanda t-il.

Je tressaillis et le regardai, vivement impressionné par un visage terriblement barbu, qu'éclairaient deux petits yeux railleurs et peu bienveillants.

« Je voudrais savoir.....

— Avancez donc, fit-il, à moins que vous ne préfériez que j'aille à votre rencontre. »

J'obéis machinalement, tout troublé par cet accent moqueur, en pensant que si les clients de Mᵉ Huvelin étaient reçus ainsi, il ne devait guère en conserver.

« Voyons, répéta le clerc, que voulez-vous ?

— Je cherche l'adresse d'un notaire auquel j'ai besoin de parler, et j'ai pensé, monsieur, qu'ici on voudrait bien me la donner.

— Ah bien ! par exemple, si vous croyez que nous sommes là pour fournir des renseignements au premier venu. »

Je me sentis devenir très rouge, car, cette fois, tous les regards se dirigeaient sur moi curieusement.

« J'espérais que vous voudriez bien me rendre ce service. Je ne suis pas de Paris.

— Oh ! ça se voit ! Eh bien, mon garçon, repassez une autre fois. A cette heure, personne n'a le temps de vous répondre. »

Après ces belles paroles, il détacha de moi son impertinent regard et le porta sur les témoins de cet entretien comme pour solliciter une approbation que semblait mendier son mauvais sourire, aux trois quarts dissimulé par sa barbe rousse. Je compris qu'il se moquait de moi et ma fierté provoquée éclata.

« Il n'y a pas grand mérite, monsieur, à humilier un pauvre garçon, lui dis-je, en élevant la voix à mon tour. Vous pouviez sans qu'il vous en coûtât rien, me rendre service, et votre accueil est le fait d'un méchant cœur. Je suis bien sûr que si votre patron était présent, il n'approuverait pas plus ce que vous venez de faire, que ne l'approuvent ceux qui nous écoutent. »

L'excès de mon audace déconcerta visiblement le redoutable personnage. Il essaya néanmoins de protester, et se soulevant furieux :

« Est-ce une leçon que vous entendez me donner, mauvais drôle ! murmura-t-il. Prenez garde que je ne corrige... »

Il n'eut pas le temps de continuer ses menaces ; car, bondissant sous l'injure imméritée qu'il m'adressait, je me penchai brusquement sur la balustrade qui nous séparait, je lui pris le bras que je serrai avec vigueur, en disant :

« N'achevez pas, car je vous jure que je saurai me faire respecter. »

Cette fois, un murmure d'approbation accueillit mes paroles. Mais je ne sais comment se serait dénouée la querelle si un autre clerc, qui jusqu'à ce moment s'était contenté de nous observer silencieusement, ne fût intervenu avec autorité.

« Ne vous trouvez-vous pas assez ridicule ainsi, Baudelor ? dit-il. Allez-vous maintenant vous colleter avec cet enfant ?

— Toi, je te repincerai, mon bonhomme, » murmura Baudelor, en reprenant sa plume qui était tombée de ses mains pendant notre altercation.

J'entendis cette menace nouvelle ; mais je n'eus pas le temps d'y répondre, car au même moment le clerc qui venait d'intervenir se tourna vers moi et me dit avec douceur :

« Quel est le nom du notaire dont vous cherchez l'adresse, mon ami ?

— Il se nomme Chapiron, répondis-je ; je ne l'ai vu qu'une fois et j'ignore s'il habite Paris ou ailleurs.

— Chapiron ! Connaissez-vous cela, vous autres ?

— Chapiron habite Versailles, dit une voix.

— Vous voilà renseigné, mon enfant.

— Merci, monsieur. »

Je regardai une fois de plus Baudelor, afin de lui prouver qu'il ne me faisait pas peur, et je sortis en saluant, me disant qu'on rencontre parfois dans la vie de bien singuliers personnages et que je venais de me faire un ennemi de cet inconnu que sans doute je ne reverrais jamais, mais auquel j'étais résolu à tenir tête de nouveau, si jamais le hasard le plaçait sur mon chemin.

Une fois dehors, j'oubliai bien vite cet incident, et, désireux de ne pas perdre de temps, je résolus de m'occuper sans tarder des moyens d'aller à Versailles. Je me trouvais justement dans le voisinage du bureau des messageries, auprès duquel j'étais descendu de voiture le matin. C'est de ce côté que je me dirigeai afin de recueillir les informations dont j'avais besoin. Je jouais de bonheur, car au moment où j'arrivais dans la vaste cour des diligences, celle qui faisait deux fois par jour le service de Versailles allait partir. Une place restait encore libre et je pus l'occuper sur-le-champ.

Deux heures après, la « gondole » me déposait sur une petite place en plein Versailles, au cœur du quartier Saint-Louis, à deux pas de l'étude de M. Chapiron, qu'un passant me désigna, dans une rue silencieuse, au fond d'une vaste cour, entourée de vieilles constructions et qui semblait abandonnée. L'herbe poussait entre les pavés, la mousse verdissait la base des murailles et l'eau des pluies avait tracé des sillons noirs au long de la façade qui datait de plus d'un siècle.

Au moment où je pénétrai dans l'étude, mon cœur battait avec force. J'étais ému non seulement parce que j'allais me trouver en présence du brave homme dont je conservais un doux souvenir, quoique ne l'ayant vu qu'une fois, mais encore parce que je comprenais et que j'espérais que cette visite allait marquer le terme de mes recherches.

« Monsieur Chapiron, s'il vous plaît ? » demandai-je, en entrant, à la seule personne qui se trouvât dans la salle, un petit homme, jeune encore, à la physionomie joviale, aux lunettes d'or, qui fumait sa pipe, assis dans un fauteuil, les pieds allongés sur les chenets d'une cheminée monumentale, au fond de laquelle flambait un grand feu de bois.



Il me regarda d'un air étonné. (P 316, col 1.)

Il ôta sa pipe de sa bouche, et me regardant d'un air étonné :

« Je suppose que vous vous trompez, monsieur, me dit-il poliment, et que ce n'est pas à M. Chapiron que vous voulez parler?

— Je vous demande pardon, c'est à lui-même. Ne suis-je pas ici chez lui ?

— Vous êtes chez Me Jouquet, son successeur, que je vous présente. M. Chapiron est mort.

— Mort! m'écrai-je, décontenancé par cette nouvelle imprévue.

— Comme vous voilà pâle! dit Me Jouquet, en venant à moi, et en m'obligeant à m'asseoir dans son propre fauteuil. Quoi! vous ne saviez pas?... Êtes-vous de ses parents?

— Non, monsieur; à vrai dire même, je le connaissais à peine; mais je l'avais rencontré il n'y a pas longtemps, et l'annonce de sa mort me surprend et m'afflige. Il avait l'air d'un bien honnête homme.

— Il avait l'air de ce qu'il était, un honnête homme en effet. Nous avons eu la douleur de le perdre subitement, voici deux mois. J'étais son premier clerc et je suis devenu son successeur. Puis-je quelque chose pour vous ? »

Tout cela était dit du ton le plus avenant, comme si Me Jouquet voulait me faire oublier l'accueil que j'avais reçu chez son collègue de Paris.

« Je venais, dis-je alors, pour l'affaire Maisonfleur.

— Pour l'affaire Maisonfleur! Mais elle est liquidée depuis longtemps, monsieur; oui, reprit-il, voilà bien des années que nous ne sommes plus chargés des intérêts du marquis. Il est mort, d'ailleurs, et vous le savez, sans doute.

— Oui, je le sais. Mais sa petite-fille vit encore.

— Je ne peux vous donner aucun renseignement sur ce qui s'est accompli dans cette famille postérieurement à la mort du marquis. La dernière opération le concernant dont nous ayons eu à nous occuper était la vente de ses propriétés à un M. de Champernon. C'est nous qui avons dressé l'acte, il y a près de six ans. Depuis, je ne l'ai plus revu, le brave homme. Dame! vous comprenez bien que lorsqu'on est ruiné, on n'a plus besoin de notaire, et le cher marquis était ruiné, je crois, à plate couture. Depuis, il n'y a plus eu ici d'affaire Maisonfleur.

— Comment expliquez-vous alors qu'il y a six mois M. Chapiron soit venu chez M. de Champernon, moi présent, pour l'entretenir de cette affaire, c'est-à-dire des intérêts de son ancien client, ou plutôt de la petite-fille de son ancien client.

— C'est là, sans doute, un des nombreux secrets qu'il a emportés dans la tombe, répondit Me Jouquet. Voyez-vous, monsieur, M. Chapiron était un notaire comme on n'en voit pas. Quand quelqu'un de ses clients perdait sa fortune, il aimait encore à s'intéresser à lui, à lui venir en aide. Mais le bien qu'il faisait ainsi, il le faisait mystérieusement, sans m'en parler. Il l'oubliait même, car sa main gauche ignora toujours ce que donnait sa main droite. Je dois donc supposer que, s'il est allé un jour chez M. de Champernon pour lui parler de l'affaire Maisonfleur, ce n'était qu'un moyen de s'introduire auprès de lui et de solliciter quelque bienfait pour la

petite orpheline. Mais, de ces démarches, de ces efforts pour soulager des misères cachées et imméritées, il ne m'en a pas parlé, je vous le répète.

— Vous n'avez donc jamais revu Mlle de Maisonfleur ?» demandai-je, encouragé par la complaisance que Me Jouquet mettait à me fournir ces explications.

Il ne me répondit pas sur-le-champ. Il recueillait ses souvenirs.

« Je l'ai vue une fois, me dit-il enfin, ou plutôt deux fois. La première, c'était ici. Un matin, une belle petite fille, vêtue de noir, et une dame âgée également en deuil, se présentèrent pour voir M. Chapiron. Il les reçut dans son cabinet et y resta longtemps avec elles. Quand elles furent parties, il me dit que la jolie fillette était Mlle Noëmi de Maisonfleur et la dame âgée sa grand'tante et tutrice, la chanoinesse de Fonvalier. J'eus une autre occasion de revoir ces dames, chez elles, à Paris, où M. Chapiron m'avait envoyé porteur d'un pli que je remis à Mme de Fonvalier en présence de sa pupille. C'était l'an dernier, et je crois bien, ajouta Me Jouquet à demi-voix, en se penchant vers moi, que ce pli contenait des valeurs que mon vénéré patron leur envoyait à titre de secours. Je compris alors que Mme de Fonvalier n'était pas riche. D'ailleurs, depuis cette époque, je n'ai plus de ses nouvelles.



Voyons que voulez-vous ? (P. 315, col. 1.)

— Vous pouvez du moins me dire où demeurent ces dames, m'écriai-je joyeusement.

— Où elles demeuraient, mais sans savoir si elles y sont encore. C'était aux environs des Invalides, dans la rue Oudinot, numéro 54, un rez-de-chaussée bien modeste, au fond d'un jardin.

— Je vous remercie, monsieur, dis-je, en me levant. Vous m'avez appris ce que je désirais savoir.

— J'en suis très heureux. Oserai-je vous demander si votre démarche se rapporte à quelques communications dont Mlle de Maisonfleur ait à se réjouir ?

— Je l'espère, monsieur ; oui, j'espère que des changements heureux vont s'opérer dans la position de la petite-fille de votre ancien client. »

Me Jouquet inclina la tête d'un air satisfait.

« Si cet espoir se réalise, monsieur, rappelez-moi au souvenir de Mlle de Maisonfleur. Je serais bien fier si elle daignait agréer mes services professionnels, en souvenir des bonnes relations qui ont existé entre son grand-père et M. Chapiron, mon vénéré patron. »

Je promis mes bons offices à l'honnête notaire et je me retirai, le cœur rempli de gratitude pour la bonne volonté qu'il avait mise à me renseigner.

Une fois dehors, l'âme confiante et pénétrée d'espérance, je me souvins que j'étais à jeun depuis la

veille, car le café au lait de Mme Patural ne pouvait être considéré comme un repas. Un restaurant était ouvert sur mon chemin. J'y entrai et me fis servir un modeste déjeuner que je dévorai avec l'appétit de mes dix-neuf ans. Puis, quand j'eus fini, je songeai au retour. Le garçon qui me servait et que je questionnai m'apprit que la voiture de Paris ne partait qu'à huit heures du soir. Or, il était à peine trois heures.

« Que ne retournez-vous à pieds? me dit-il. La route est bien jolie d'ici à Paris. En partant maintenant, vous serez rendu sûrement avant la nuit. »

Le conseil me sourit et je rentrai à Paris par Ville-d'Avray, Saint-Cloud et le bois de Boulogne. Les brumes du matin s'étaient dissipées. Un joli soleil rayonnait sur les prés, les eaux et les bois, et je fis, en campagnard accoutumé aux longues marches, cette promenade qui me parut délicieuse. Quand j'arrivai à l'hôtel, le soir était venu, et dans les rues les reverbères s'allumaient. Après une nuit passée en diligence et une journée si bien employée, j'avais besoin de sommeil. Mais, avant de gagner mon lit, je dus subir les questions de Mme Patural qui me demanda compte de l'emploi de mon temps.

« Vous savez, me disait-elle, ce n'est pas par curiosité ; mais je suis une mère pour mes locataires.

Elle répéta bien dix fois cette phrase, en m'interrogeant. J'esquivai très habilement ses demandes auxquelles l'arrivée de quelques uns de ses enfants adoptifs mit bientôt un terme. J'en profitai pour disparaître et monter dans ma chambre, où je me couchai après avoir écrit à Mlle Renée une longue lettre afin de lui faire connaître sans retard mes premières aventures parisiennes que je m'étais engagé à lui raconter jour par jour.

Puis, je dormis d'une traite jusqu'au lendemain

A suivre. ERNEST DAUDET.



LE HARICOT DE MOUTON

J'étais, il y a quelques années, interne dans un des grands lycées de Paris. Je partageais avec mes camarades la triste prison dans laquelle nous étions condamnés à passer les plus belles années de notre vie. Mon père avait beau me répéter que ce temps-là était le meilleur, que je regretterais un jour les années de collège, j'avoue que je hochais la tête d'un air d'incrédulité. Et, faut-il le dire, l'âge n'a pas modifié mes sentiments. Je n'abuserai pas du privilège que me donnent mes cheveux qui grisonnent pour vous prêcher l'amour de l'internat; mou sermon serait sans valeur, car je n'aurais pas la foi. Non, non, je ne regrette pas les longues soirées de l'étude. La journée se passait encore assez bien, si j'en excepte cependant le cruel moment du lever.

Le tambour bat ; il faut se jeter hors du lit, les paupières engourdies. Maudit tambour ! qu'il ferait bon de rester dans ce lit bien chaud et de reposer une heure encore. Une heure, est-ce trop ? eh bien! une demi-heure, un quart d'heure seulement, le temps de songer qu'il fait froid dehors et que ma couche est tiède. Mais non, le signal est donné, il faut s'habiller à la hâte, s'occuper des soins de propreté et prendre le rang pour se rendre à l'étude. Que de fois j'ai consolé ma paresse en songeant aux grasses matinées des vacances ! Et puis les vacances venues, la liberté du repus m'étant rendue, je me levais de bon matin, à peu près à l'heure du lever du collège, n'appréciant plus ce sommeil prolongé auquel j'avais accordé tant de prix. Conclusion philosophique: c'est l'espérance d'un bien qui nous rend heureux, plus encore que ce bien lui-même.

Donc, la journée se passait assez bien ; les classes, les récréations, les amitiés du collège ne laissaient pas de temps aux souvenirs de la vie de famille. Mais le soir ! Après la longue étude et le souper en commun dans le grand réfectoire aux murs dénudés, nous nous remettions en rang ; il fallait traverser un long et triste corridor mal éclairé, pour regagner notre lit. C'est à ce moment que mon cœur se serrait ; plus de caresses paternelles ! le baiser de maman, que je le recevrais avec joie! Que fait-on chez nous maintenant? Autour de la table, mon père et ma mère sont assis. Ma mère remet en état les effets déchirés par mon jeune et turbulent frère ; mon père lit un journal et, de temps à autre, signale à haute voix une nouvelle particulièrement intéressante .... et moi, triste et isolé au milieu de mes compagnons d'infortune, je n'entends que la voix irritée du surveillant qui vient de condamner mon voisin à la privation de la prochaine sortie !

Toutefois, je le reconnais, un grand nombre de mes camarades acceptaient sans murmurer leur situation bien que chacun se plaignît de la prison, pour une raison ou pour une autre. Le grief le plus général, celui que toutes les bouches articulaient, c'était la nourriture du lycée. Nous engraissions tous cependant, ce qui indiquait bien que nos aliments contenaient au total la quantité de matières azotées nécessaire à nos estomacs ; mais les plats ne ressemblaient en rien à ceux qu'on apportait sur la table paternelle ! Je ne parle pas, bien entendu, des friandises et des sucreries qui composaient

notre dessert, chez nous, et dont le nom même semblait inconnu au lycée ; mais les plats les plus simples devenaient méconnaissables. Le poulet lui-même (quand par hasard il y avait du poulet) avait perdu toute ressemblance avec ceux de sa famille que notre ménagère apportait sur la table. Souvent de petites tempêtes éclataient dans nos jeunes crânes, quand l'ordinaire avait paru trop fantaisiste.

Un jour l'explosion eut lieu. Voici dans quelles circonstances. Depuis quelques jours nos estomacs avaient été martyrisés ; le bœuf avait pris d'étranges allures, le macaroni avait cessé de filer, les pommes de terre, elles-mêmes, semblaient devenues malades (maladie que j'attribuais à leur séjour prolongé au lycée). Des chants subversifs avaient éclaté au réfectoire ; des menaces avaient été proférées contre l'économe, et un soir même, j'en rougis de honte, nous avions demandé en hurlant la tête de l'économe !

Ce jour-là nous devions avoir à dîner un haricot de mouton, mets généralement estimé. Nous avions donc subitement calmé nos colères, et ce fut, je le jure, sans arrière-pensée que nous nous rendîmes au réfectoire. Notre abnégation était telle que nous n'élevâmes pas une seule plainte quand, sous le nom de potage, on nous servit un liquide chaud et jaunâtre qui n'avait jamais fréquenté, je l'affirme, la société d'un animal quelconque, bœuf, veau ou mouton. Nous attendions. Enfin le plat désiré fait son apparition ; je fouille avec avidité le contenu de mon assiette et je cherche, sans succès, le mouton annoncé. La vérité nous apparaît tout entière : il n'y avait pas de mouton !!!

Un cri d'indignation sortit de toutes les poitrines : « sa tête, sa tête ! » il s'agissait bien entendu de la tête de l'économe. Le bruit croissait sans cesse ; les avertissements de nos surveillants, les punitions qui tombaient dru comme grêle étaient incapables de nous émouvoir. On brisa quelques assiettes, quelques carreaux volèrent en éclats et le calme ne revint pas, même au dortoir. Notre excellent censeur dut intervenir, menacer, punir, rien n'y fit. Le désordre était général et, comme il arrive toujours, nos propres cris nous excitaient davantage.

Le sommeil vint cependant, mais ce n'était qu'une trêve. Le lendemain matin nous recommençâmes la lutte. M. le proviseur parut ; il essaya de nous faire comprendre la gravité de notre équipée et finalement nous annonça que M. le ministre allait être informé du scandale dont le lycée avait été le théâtre et que probablement nous serions tous licenciés.

J'avoue humblement que cette menace me toucha peu. Que dis-je ? elle m'enchanta. Quoi ! quitter le lycée, rentrer dans la maison paternelle sans que ma conduite pût être sévèrement blâmée, car je n'étais qu'une unité perdue dans la masse des perturbateurs ! je n'aurais jamais osé espérer une pareille joie.

Cette joie fut troublée cependant. Quelques-uns de mes camarades paraissaient atterés. Tandis que je supposais naïvement que le contentement devait être général, je vis certains visages épouvantés et j'aperçus même des larmes sur certains d'entre eux. Mon meilleur camarade, Louis, ne me cacha pas ses chagrins. Il était boursier au lycée ; sa famille était sans ressources. Qu'allait-il devenir ? Chassé d'un lycée, pourrait-il rentrer dans un autre ? « Tu trouveras, me dit-il, une famille heureuse de te recevoir et assurée de te voir conquérir les grades universitaires ; mais moi, que vais-je devenir ? mes pauvres parents ne pourront faire la dépense d'un maître qui me prépare aux examens..... mon avenir est brisé. »

Ces tristes confidences calmèrent brusquement ma joie et j'en vins à redouter comme un malheur personnel ce licenciement, que je considérais tout à l'heure comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver. Si ma voix avait pu être écoutée, nous serions tous rentrés dans l'ordre et, au prix d'une retenue générale, nous aurions effacé le souvenir de notre révolte. Mais comment calmer l'effervescence de toutes ces jeunes têtes.

Aucun ordre de licenciement ne fut donné ; la mesure parut sans doute trop sévère. Seulement le ministre, un homme de beaucoup d'esprit, dont le passage aux affaires a laissé les meilleurs souvenirs dans l'Université, demanda au proviseur de lui envoyer une députation des élèves afin qu'il pût entendre leurs griefs. Trois de nos camarades, parmi lesquels je me trouvais, se rendirent au ministère, bien fiers, je vous l'avoue, de leur haute mission et décidés à imposer des conditions au pouvoir ! Nous nous croyions les maîtres, la bienveillance du ministre ressemblait à s'y méprendre à une capitulation.

Jamais ambassadeurs ne furent plus pénétrés de leur importance ; nos jeunes têtes se redressaient fièrement..... combien il fallut en rabattre !

Nous avions préparé en commun une harangue, inspirée des meilleurs modèles de l'antiquité ; il fallait montrer au ministre que nos études classiques n'avaient en rien souffert du désordre de notre conduite. Notre porte-parole devait paraphraser ce conseil latin : *Mens sana in corpore sano. Corpore sano !* cela ne voulait-il pas dire que le chef de cuisine devait soigner mieux notre ordinaire ? Malheureusement nous n'avions pas prévu que notre conversation avec le ministre serait un dialogue qui ne permettrait pas les longs développements.

Brusquement interpellé, j'oubliai mon exorde ; lequel, entre parenthèses, j'utilisai à la fin de l'année dans mon discours français du baccalauréat.

« C'est de la nourriture, monsieur le ministre, que nous nous plaignons.

— Que s'est-il donc passé de particulier ces jours-ci ?

— Voici, monsieur le ministre. Nous devions avoir à dîner un haricot de mouton et, je vous jure, il n'y

avait pas trace de mouton dans le plat qui nous fut servi.

— Mais dites-moi donc ce que c'est qu'un haricot de mouton.

— Mais, dame, c'est du mouton avec des pommes de terre.

— Et les haricots ?

— Il n'y en a pas, monsieur.

— Comment! dans un haricot de mouton il n'y a pas de haricots ?

— Non, monsieur le ministre.

— Eh bien, alors, si dans un haricot de mouton il n'y a pas de haricots, pourquoi, répliqua le ministre voulez-vous qu'il y ait du mouton? »

Ma foi je restai bouche béante et ne sus que répondre. Mes camarades, interloqués comme je l'étais, examinaient anxieusement les bouts de leurs grosses chaussures en cherchant une réponse, qui ne vint pas.

Les passages les plus sonores de ma harangue me trottaient dans la tête, j'étais si bien préparé à une discussion générale sur l'influence de l'alimentation dans le développement des études scientifiques et littéraires ! mon argument vainqueur : *mens sana*..... me démangeait la langue; mais que répondre à la colle du sous-tyran ? Je restai coi.

Le ministre nous fit une réprimande paternelle et nous renvoya en disant: « A la fin de chaque année, je reçois à ma table les lauréats du grand concours ; j'espère avoir quelques-uns d'entre vous comme invités. Travaillez avec ardeur, messieurs, et ceux qui me feront l'honneur de dîner avec moi mangeront un haricot de mouton. Je ne m'engage pas pour les haricots ; mais je promets le mouton. »

L'esprit du ministre calma nos colères et provoqua chez nos camarades un violent accès de gaieté. Nous avions ri, nous étions désarmés.

L'ordre se rétablit et nous ne payâmes notre équipée que d'une consigne générale pour le dimanche suivant. Cette consigne m'était bien pénible ; j'avais fait des projets pour la prochaine sortie. Mais la joie de mon ami Louis, le boursier, effaça bien vite mon chagrin.

Depuis, je me suis demandé ce que signifiait cette expression « haricot de mouton », qui me rappelait notre révolte du collège ; voici ce que j'ai appris. Nous avions autrefois, dans la vieille langue française, un verbe qui a disparu en même temps qu'une foule d'autres mots. Haligoter signifiait mettre en pièces, en morceaux ; et, de ce verbe, on avait fait un substantif féminin, une *haligote*, qui indiquait une pièce, un petit morceau. On donnait au plat composé de morceaux de mouton et agrémenté de navets ou de pommes de terre le nom d'haligot de mouton.

Ce nom s'est corrompu ; on a dit successivement un haligot de mouton et enfin un haricot de mouton. Ah ! si j'avais appris plus tôt l'étymologie du nom de ce fameux plat ! comme j'aurais répondu victorieusement au ministre !

Albert Lévy.



Je restai bouche béante (P. 320, col. 1.)



Elle la trouva le balai à la main. (P. 322, col. 2.)

MANDARINE [1]

XIII

Quand l'enfant se réveilla le lendemain, les oiseaux perchés sur le vieux balcon chantaient délicieusement, et à travers les vitres opaques filtraient de magnifiques rayons de soleil qui venaient lustrer le beau parquet de chêne.

Il y avait je ne sais quoi de très matinal dans tout ce qu'elle entendait et voyait, et cependant Louison et son lit provisoire avaient disparu. La chatte maigre était seule restée. Couchée dans un rayon de soleil, elle polissait avec sa langue son poil hérissé et avait tout à fait l'air d'un combattant qui se repose après la victoire. Brigitte l'appela doucement. La chatte tourna vers elle ses grands yeux verts et, avec une agilité merveilleuse qu'elle devait à sa maigreur, elle sauta sur le grand lit Brigitte la caressa, ce qui parut beaucoup surprendre Minette. Néanmoins la chatte se laissa faire, et quand Brigitte eut quitté son lit, elle demeura campée dessus, la regardant aller et venir avec un intérêt profond.

La petite fille n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir les grands battants de sa porte-fenêtre, ce qu'elle fit sans trop de peine, grâce au système antique, et par conséquent très facile, des fermetures.

Elle marchait en hésitant sur le vieux balcon qui n'avait vu, depuis longtemps, une aussi gracieuse apparition. Tout à coup elle aperçut dans la grande allée du potager, qui était bordée de fraises, sa tante, coiffée d'un vieux chapeau d'homme et vêtue d'une robe d'indienne claire. Elle portait une corbeille dans laquelle Louison, agenouillée près des fraisiers, déposait les fraises qu'elle cueillait. La corbeille était plus d'à moitié remplie des fruits embaumés et vermeils quand le marteau de la porte retentit. Louise alla ouvrir et revint jusqu'à la barrière du jardin avec une vieille femme qui souhaita le bonjour à M[me] Dubellec et voulut se saisir de la corbeille. Mais M[me] Dubellec, retenant la corbeille d'une main, lui dit qu'elle voulait une augmentation de cinq sous ce jour-là, que les fraises étaient très grosses et cueillies au lever du soleil.

Brigitte, de son balcon, assista à ce vilain marché où la dame avare se laissa vaincre en générosité par la pauvre femme qui, ayant consenti au renchérissement, enroula un torchon et le plaça sur sa tête : c'était l'oreiller de la corbeille qu'elle emportait avec l'aisance que donne l'habitude de ce genre de fardeaux.

Brigitte, en voyant sa tante fermer la barrière du jardin, pensa que le moment de se présenter était venu et descendit rapidement, s'avançant au-devant d'elle :

« Bonjour, ma tante, dit-elle timidement.

— Bonjour, » répondit la voix discordante de M[me] Dubellec.

Et relevant un peu le vieux chapeau d'homme pour considérer Brigitte, elle ajouta :

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 223, 241, 257, 273, 289 et 305.

« Avez-vous déjeuné?

— Non ma tante. »

Mme Dubellec marcha vers Louison :

« Coupe du pain à cette enfant, dit-elle.

— Faut-il le beurrer, madame?

— Perds-tu la tête? Oublies-tu que le beurre est à un franc la livre?

— Faut-il lui donner des fraises?

— C'est trop froid à l'estomac le matin.

— Du lait?

— Un petit bol, et seulement quand tu auras fini de traire. »

Elle s'en alla sans regarder Brigitte qui ressentait les atteintes d'un appétit d'autant plus violent que la veille elle n'avait pas osé assouvir sa faim.

« Mademoiselle, venez, dit Louison, qui s'était munie d'une grande jatte, je vais traire la jaune, et si vous aimez le lait frais tiré, je vous en donnerai. »

Brigitte la suivit dans les communs, de beaux rez-de-chaussée qui avaient dû servir d'écuries, et dans lesquels se trouvait une jolie petite vache jaune et blanche, qui se laissa traire de la meilleure grâce du monde.

Tout en faisant mousser le lait dans sa jatte, Louison donnait ses avis intimes à Brigitte, debout près d'elle.

« Mademoiselle, disait-elle, votre bon repas sera celui-ci; j'ai obtenu de vous donner du lait et je vous garderai la demi-douzaine de fraises que madame me laisse tous les matins. Ce n'est pas de trop, allez, pour rester deux heures à genoux comme je le fais pour les cueillir. A table, ne mangez pas beaucoup, les morceaux sont petits et madame croirait tout de suite que vous coûtez cher à nourrir.

— Chez Christophe, jamais on ne m'a dit cela, murmura Brigitte tristement.

— Sans doute; mais madame, tout le monde le sait, a des manies d'avare. Vous ne manquerez de rien, pourtant, et vous allez voir que vous allez bien déjeuner. »

Louison se leva avec sa jatte pleine de lait fumant et retourna à la cuisine. Là elle emplit un bol qu'elle donna à Brigitte avec un gros morceau de pain, et elle lui dit :

« Allez maintenant sous la tonnelle, au bord de la rivière, vous trouverez sous le banc, dans une feuille de chou, six belles fraises que j'ai choisies pour vous, et je crois que votre déjeuner ne sera pas trop mauvais. »

Brigitte la remercia par un doux regard et un gai sourire qui enchantèrent la bonne fille, et elle se rendit avec son déjeuner à la tonnelle décrite. Un charme au feuillage épais y entretenait une ravissante fraîcheur, et puis il y avait la rivière qui coulait limpide sur son lit de cailloux, et qui, en amont, formait, grâce à un barrage rustique, une cascatelle éblouissante.

Brigitte trouva le lieu charmant et son cœur s'épanouit tout à fait quand son regard rencontra la feuille de chou, cassolette rustique d'où s'échappait le parfum pénétrant des fraises. Qu'importait que la main qui avait déposé ce présent fût une main calleuse! la main avait obéi à un sentiment d'amour et la petite fille n'en demandait pas davantage.

Elle fit un excellent déjeuner et serait restée bien longtemps sous la tonnelle si elle ne s'était entendue appeler par Louison. Elle accourut. Louison avait l'air toute penaude.

« Mademoiselle, madame veut que vous fassiez vous-même votre chambre, dit-elle. Elle dit que j'ai trop d'ouvrage pour m'en occuper. Venez bien vite, car je puis encore vous donner un coup de main. »

La chose en soi était raisonnable et Brigitte n'était pas de ces enfants paresseuses que la moindre occupation utile fait reculer.

Elle commençait d'ailleurs à se rendre compte de l'ouvrage écrasant dont était chargée Louison, et son bon petit cœur s'émouvait à la pensée de lui donner une surcharge.

Elle monta donc, sans se faire prier, dans sa chambre, où Minette se promenait, le poil hérissé et l'œil au guet, et reçut docilement sa petite leçon de ménage.

Les draps du lit étaient si étroits, qu'elle put les étendre et les draper convenablement; le balayage offrit plus de difficultés, car il ne fallait pas trop appuyer le balai, de crainte de l'user.

Elle s'en tira fort bien, et Mme Dubellec, apparaissant tout à coup à la porte pour s'assurer que ses ordres avaient été exécutés, la trouva le balai à la main.

Malgré cela elle ne lui donna pas un encouragement, trouva même moyen de gronder Louison qui devait être à sa cueillette de pois.

Elle ajouta, en regardant Minette, qui se prélassait d'un air rusé, que la chatte engraissait beaucoup et qu'elle devait manger quelque chose à la cuisine, ce qui était un gaspillage, les souris, nombreuses dans la rue du Froid-Mortel, devant être son unique nourriture.

Louison ne répondit pas que Minette s'était sans doute fort bien nourrie la nuit dernière avec les imprudentes qui avaient quitté leur rempart de boiserie; elle craignait que Mme Dubellec ne demandât d'où lui venait de telles informations et ne découvrît qu'elle avait porté sa couette dans la chambre de Brigitte, ce qui avait dû user le coutil.

Elle suivit sans rien dire sa maîtresse, mais échangea à la porte un regard et un sourire avec Brigitte. Cela seul consolait la dévouée créature du supplément de travail qu'elle se donnait.

Brigitte retrouva sa tante au déjeuner de midi, qui fut exactement le même que celui de la veille.

Au dessert, composé de fraises trop mûres pour être acceptées par les marchandes, Mme Dubellec fit donner un fragment de vieux journal à Brigitte pour s'essuyer les doigts et la bouche, disant que le jus

des fruits tachait le linge et qu'il faudrait double de savon à Louison pour le blanchir.

Puis elle ajouta :

« A quoi occupiez-vous votre temps au sémaphore? »

Brigitte réfléchit quelque temps. Elle se dit que ses longues promenades sur les grèves, ses longues contemplations devant la mer, ne constituaient pas quelque chose d'avouable à Mme Dubellec.

« Je cousais quelquefois avec Rosalie, dit-elle, je lisais, je me promenais avec les petits enfants.

— Coudre, c'est bien; le reste est perte de temps ici, il faudra bien vous occuper les doigts. Cela vous amusera, j'en suis sûre, d'écosser des pois. Vous l'emmènerez tantôt au jardin, Louison. »

Sur cet ordre, elle se leva et Brigitte aida Louison à enlever le couvert.

« Je suis bien aise que madame vous fasse travailler au jardin, dit Louison, j'avais peur qu'elle ne vous mît ici à repriser les vieux torchons qui ressemblent à des cribles. Vous aimerez mieux écosser des pois, n'est-ce pas?

— Oui, surtout si vous êtes là.

— Oh! moi je les ramasse et madame les écosse. »

Il n'en fallait pas davantage pour faire envisager sans terreur à Brigitte le moment de se trouver en tête à-tête avec cette femme qui paraissait et disparaissait comme un gnome, et qui ne lui avait pas encore adressé une parole aimable.

A dix heures sonnant, Louison, qui arrivait portant des paniers, lui fit signe de la suivre. Elles se dirigèrent toutes deux vers les plates-bandes de pois. A l'intersection de la grande allée, deux pruniers entremêlaient leurs branches et sous leur ombre était assise Mme Dubellec, son vieux chapeau de paille sur ses genoux et en taille, ce qui laissait voir les gigots de sa solide robe d'indienne.

Elle montra du doigt à Brigitte un tabouret à moitié pourri placé en face d'elle, et lui passa le grand journal qui devait recevoir les pois.

Brigitte ne s'était pas mise à son aise. Pour échapper au regard de sa tante elle levait les yeux vers le ciel d'un bleu superbe. D'ailleurs elle aimait naturellement à regarder en haut. Un instant elle crut que Mme Dubellec s'amusait aussi à contempler cet azur. Celle-ci levait en effet les yeux; mais son regard où jamais l'idéal n'avait glissé la plus légère aspiration, ne dépassait pas le sommet des pruniers qui l'abritaient, et bientôt Brigitte eut le secret de ce regard ardent si souvent fixé en haut.

« Vous qui avez de jeunes yeux, dit tout à coup Mme Dubellec, regardez donc cette branche, la troisième en descendant. Sont-ce trois ou quatre prunes qui se voient là, en bouquet? »

Brigitte regarda et dit :

« Trois, ma tante. »

Mme Dubellec soupira.

« J'en vois toujours plus qu'il y en a, » murmurat-elle. »

Et élevant la voix elle cria :

« Louison, as-tu bientôt fini ton premier panier? »

Précisément Louison arrivait avec un panier plein qu'elle vida par terre, entre la tante et la nièce, et l'*écossage* commença.

Ce travail aurait amusé Brigitte si sa tante avait bien voulu lui tenir un brin de conversation.

Mais l'avare écossait dans le plus grand silence, se dérangeant pour ramasser le pois qui lui échappait, et ne sortant pas de je ne sais quels calculs absorbants qui parfois ralentissaient l'activité de ses doigts. Brigitte commençait à trouver l'après-midi longue et se demandait sous quel prétexte elle pourrait obtenir un moment de répit, quand le marteau de la porte extérieure résonna.

Louison jetait en ce moment même son panier plein de pois aux pieds de sa maîtresse.

« Louison, va ouvrir, dit celle-ci, c'est aujourd'hui samedi et Jacques vient m'apporter le prix des légumes vendus au marché ce mois-ci. Si c'était un autre, je n'y suis pas. Il y a de ces dames fort curieuses déjà de voir la pensionnaire que la mère Guilbenn m'a colloquée et qui me feront visite uniquement pour la voir. Je ne recevrai que Jacques. »

Louison disparut, et bientôt, en effet, le large chapeau du vieux Jacques apparut à travers le grillage de la barrière vermoulue.

« Allez vous promener un peu, dit Mme Dubellec à Brigitte, vous reviendrez après le départ du jardinier. »

Brigitte ne se le fit pas dire deux fois. Elle se hâta de quitter son tabouret incommode et s'en alla flâner par l'immense enclos.

Avec la manie particulière aux égoïstes, Mme Dubellec profitait de tout ce que ses devanciers lui avaient laissé et ne plantait ni ne semait pour l'avenir.

Il y avait là de vieux poiriers tout moussus qui ne portaient plus de fruit qu'à certaines branches. Tant que quelque chose donnait dans l'arbre, il avait droit de vie, puisque son entretien ne coûtait rien. Devenu stérile, il était vendu comme bois mort.

Brigitte rencontra sur sa route un de ces vieux arbres, un pommier, dont le tronc à moitié couché, lui fit tenter une ascension assez périlleuse sur cet arbre à moitié mort.

Elle était si légère, qu'aucun craquement ne se fit entendre. Arrivée à l'intersection des branches, elle trouva l'arbre rembourré de mousses et formant, en cet endroit, un petit fauteuil sur lequel elle s'assit.

De ce siège élevé elle dominait le jardin, et son regard pouvait, à travers le voile mobile du feuillage, pénétrer jusque sous les deux pruniers où se trouvaient sa tante et Jacques qui avait jeté son chapeau sur le tabouret.

Le bonhomme tirait de son gousset des petites pièces que Mme Dubellec empilait dans la paume de sa main gauche, ouverte au large. Cela fait, il se mit à parler avec force gestes. Et elle, les yeux fixés

sur sa main pleine d'argent, se contentait de hocher la tête en signe négatif.

Après une dernière explication, Jacques remit son chapeau et s'en alla. Mme Dubellec ôta le sien et se croyant bien seule se laissa aller à ce qu'on peut appeler les enfantillages de la passion. Elle recompta d'abord l'argent avec un soin tout particulier; puis elle examina les pièces une à une, et finalement, écartant le billon, elle couvrit d'or la paume de sa main gauche et alla la placer sous un rayon de soleil pour le voir étinceler. Ensuite elle aligna le tout sur le fond de son chapeau, entassa les pièces en pile, les fit sonner en frappant dessus de petits coups irréguliers, et le murmure argentin arrivait jusqu'au pommier de Brigitte, les pruniers se trouvant dans la zone principale de l'écho du jardin qui avait toute une renommée.

Brigitte écoutait et surtout regardait de tous ses yeux sa tante dont le changement de physionomie la frappait singulièrement. Ainsi placée, le doigt posé au-dessus de la petite pile d'or, l'oreille tendue pour percevoir pleinement le son qui allait s'en échapper, Mme Dubellec ne ressemblait pas du tout à la femme maussade au regard dur, que Brigitte connaissait. Les papillottes grises frémissaient autour de son front jaune, ses yeux brillaient, et un sourire, Brigitte ne l'avait jamais vu sourire, un sourire étonnant fendait sa bouche jusqu'à ses oreilles. On eût dit une grand'mère écoutant respirer son petit enfant endormi.

Après avoir servi d'instrument de musique, les pièces d'or devinrent des osselets sur la main décharnée de l'avare. Elle les jetait en l'air, les rattrapait très adroitement et elles tombaient toutes ensemble dans le fond du vieux chapeau avec un bruissement joyeux que l'écho indiscret répétait toujours.

Tout à coup Louison apparut dans l'allée avec un panier de pois. La main osseuse de Mme Dubellec rafla adroitement les pièces d'or étalées sur le fond du vieux chapeau, elle élargit d'une main à son côté gauche une large ouverture et de l'autre main y jeta tout l'argent. Une pièce, un sou, lui échappa, et Brigitte la vit se courber vers la terre, se coucher quasi dessus, pour rechercher ce malheureux sou que Louison découvrit sous une feuille de fraisier.

Le sou prit le même chemin que les autres pièces et Mme Dubellec se remit à écosser des pois avec une parfaite tranquillité.

Louison faisait un paquet des cosses, et tout en les pétrissant elle demanda s'il fallait continuer d'en cueillir.

« Eh, sans doute! répondit l'avare, il les faut ce soir chez le fabricant de conserves. Qu'est devenue cette petite? Elle est très lente; mais enfin ce qu'elle fait est toujours autant ; qu'elle revienne travailler. »

Louison prit l'air embarrassé, elle pensait que Brigitte en avait assez et elle cherchait un moyen de lui éviter de revenir.

« Madame, dit-elle, il vaudrait peut-être mieux la charger de surveiller la Jaune que je vais mettre en pâture, je reviendrais vous aider et tout serait fait avant le souper.

— C'est une idée, va chercher la Jaune et l'enfant et reviens bien vite. »

Louison s'en alla d'un trait jusqu'à la tonnelle. Elle aimait beaucoup la vue de l'eau et elle pensait que Brigitte, pour se délasser, était allée voir couler la rivière. Ne la trouvant pas, elle revenait sur ses pas en regardant à droite et à gauche, quand elle s'entendit appeler. Elle leva la tête et sourit en apercevant la tête de Brigitte qui émergeait du feuillage. Elle courut au pommier et arriva à temps pour donner son épaule comme point d'appui à la petite fille qui trouvait que la descente était autrement difficile que la montée.

Au pied de l'arbre, Louison lui fit sa proposition : ou écosser des pois ou garder la Jaune.

« Vous comprenez, dit-elle, que je ne vais pas donner une vache à garder à une demoiselle comme vous. J'attacherai la Jaune à un piquet dans un bon endroit du pré et elle ne bougera point.

— Oh! j'aime bien mieux ça, Louison, répondit Brigitte, j'aime bien mieux cela. »

En conséquence, elles se dirigèrent vers l'étable. Un licol fut passé dans les jolies cornes recourbées de la Jaune, Louison jeta sur ses épaules un paquet de cordes et un piquet en fer, et s'en alla par une allée du jardin qui le séparait d'un joli pré dans lequel la Jaune était admise à pâturer, les foins coupés.

« Ici on est tout au bord de la rivière, dit Louison, pour laquelle l'eau avait décidément un grand charme, et l'on ne peut pas vous voir de l'allée de madame. »

Elle enfonça le piquet en terre et noua la longue corde qui y était attachée au licol de la Jaune qui avait déjà commencé à paître.

« C'est à cause de la rivière qu'il faut absolument la garder, remarqua Louison. Pour boire, elle avance sur le bord où il y a de la vase, et madame a perdu une vache de cette manière. Elle renvoya du coup sa domestique qui n'aimait pas assez les bêtes, et elle vint me chercher chez mon père à qui elle demandait une grande augmentation de fermage. Je voulus bien venir chez elle, à condition qu'elle laisserait mes parents tranquilles, et dame! si j'ai la vie dure ici, j'en suis bien consolée par la pensée qu'ils mangent du pain là-bas à la ferme. »

De grosses larmes coulaient sur les joues hâlées de la jeune paysanne.

Brigitte la regardait amicalement.

« Bon, reprit-elle en essuyant ses yeux du revers de sa manche, me voilà encore qui fais des bêtises. Si madame voit que j'ai pleuré, elle va me faire une vie! Je crois que jamais une larme n'est tombée de

ses yeux, à elle. Enfin, n'importe! Mademoiselle, si la Jaune venait à s'embarrasser dans la corde, je vous prie de ne pas manquer de m'appeler; mais surtout n'en approchez pas C'est une bonne bête, bien douce, mais qui vous donne des coups de corne quand elle se sent contrariée. Voulez-vous ma gaule?

— Oui, dit Brigitte.

— Avec un petit coup vous la ferez marcher du côté que vous voudrez. Madame m'appelle, je m'en vais. »

Et elle partit, abandonnant Brigitte à son rôle étrange de bergère. Ce n'était pas qu'il lui déplût. Le pré était un lieu ravissant avec cette rivière à ses pieds, bordée d'aulnes arrondis, et la Jaune, légèrement affamée, paissait en conscience et sans avoir envie de vagabonder, ce qui eût pu l'amener à s'embrouiller les pieds dans la corde, assez longue pour lui permettre un exercice raisonnable.

Une demi-heure avant de souper, Louison vint chercher la Jaune, qui, repue, s'était couchée sur l'herbe. Elle la conduisit vers le gué où se trouvait un petit abreuvoir naturel, puis elles revinrent lentement vers l'hôtel sombre.



Elle la conduisit vers le gué. (P. 325, col. 1.)

Le souper fut aussi silencieux et aussi sobre que les autres repas.

Mme Dubellec mangeait absolument comme si elle avait été seule.

Après le souper, même cérémonie que la veille : un bonsoir sec et la défense d'allumer aucune lumière.

Mais ce soir-là la lune formait, au ciel profond, ce délicat et ravissant croissant que la mythologie place, comme le plus splendide joyau, sur le front de ses déesses, et il en jaillissait une lueur blanche qui éclairait la grande chambre de Brigitte devenue enfin habitable.

Brigitte se coucha ce soir-là sans donner une pensée aux araignées, et quant aux souris, qui pullulaient derrière les boiseries, elles avaient dû, dans la journée, opérer leur délogement de cette chambre ensoleillée, où l'on entendait des voix humaines et où les chats avaient leur libre entrée.

Quand Louison arriva à l'heure ordinaire, sa couchette sur son dos, sa lanterne à la main et Minette dans ses bras, elle constata immédiatement le fait, en voyant l'air indolent de la chatte qui, la veille, avait fait si bonne chasse pendant la nuit et avait dû les faire disparaître.

« Elles ont décampé, murmura-t-elle, ma pauvre Minette; tu vas jeûner ce soir; mais demain, va, tu auras à déjeûner si tu ne t'avises pas de miauler.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA PEUR

La peur, voilà un bien vilain mot destiné à exprimer la surprise causée par la vue d'un objet qui nous met en défiance d'un bruit ou d'un son avec lequel notre oreille n'est pas familiarisée; chacun y est accessible, suivant son tempérament, et cela devient un défaut très difficile à vaincre quand on ne cherche pas à habituer les jeunes gens et surtout les enfants avec toute chose. Dans les épreuves de la vie, même la plus calme, que de péripéties attendent un naturel craintif et prompt à s'effrayer sans motifs sérieux, à moins qu'on en triomphe en suivant le précepte de Sénèque qui dit : *Quand on a peur, le plus sûr est d'aller en avant.*

De tout temps, la peur a préoccupé les esprits. Les anciens en avaient fait une divinité, fille de Mars et de Vénus, dans le temple de laquelle Alexandre vint offrir un sacrifice la veille de la bataille d'Arbelles. Homère nous dépeint la peur avec les cheveux hérissés, les traits du visage contractés par un étonnement subit, l'œil tout grand ouvert exprime l'épouvante d'un danger imminent, et pour inspirer la frayeur aux ennemis il décore de cette terrible effigie le bouclier de Minerve et celui d'Agamemnon.

Mon but n'est pas de donner ici une monographie de la peur avec laquelle tout le monde a plus ou moins compté, mais simplement pour faire voir qu'on se préoccupe même dans les campagnes des moyens d'y remédier. J'ai été tout dernièrement témoin du fait que je mets sous les yeux du lecteur. En agissant ainsi, je l'initierai avec une très ancienne et très originale coutume du pays de Bray, qui produit, dit-on, un effet souverain sur les enfants; c'est une sorte de pèlerinage placé sous le patronage de saint Gilles.

Cette assemblée est rendue très pittoresque par un concours extraordinaire de marmots des deux sexes, depuis celui qu'on porte au sein jusqu'au bambin de dix à douze ans, à qui l'on promet l'intercession de saint Gilles pour le guérir de sa timidité.

Dès le matin, j'explorais les environs de Roncherolles et le terrain de Mancanchy, dont une poignée de jeunes mobiles défendirent si vigoureusement les coteaux contre l'attaque d'un corps prussien en 1870. Désireux de me reposer, je m'étais assis dans un plantureux herbage, cherchant la fraîcheur à l'ombre d'un bouquet d'arbres, me trouvant non loin d'un chemin de communication, juste suffisant à la voie des roues d'une voiture. Mon attention ne tarda pas à être mise en éveil par une succession presque non interrompue de ces petites carrioles de paysans à deux banquettes, toutes remplies de jeunes figures colorées, bizarrement groupées, émergeant avec grand bruit d'un milieu d'étoffes voyantes où le bleu, le jaune, le rouge et le vert offensaient autant l'œil que les sifflets, les crécelles et les cris des marmots froissaient les oreilles : c'était le signe certain d'une réjouissance villageoise quelque part ; seulement, ce qui m'étonnait, c'était de ne pas voir un homme au milieu de tout ce mouvement : cela demandait une explication. Je descendis sur la route, et je me mis bravement à la suivre. Une bonne grosse mère que j'interrogeai me répondit avec étonnement : « C'est la Saint Gilles, monsieur! » Comme je vis bien qu'il était impossible, au milieu de l'allégresse générale, d'ignorer que c'était la Saint-Gilles, je flairai là-dessous une légende. Ayant deux heures à perdre, je quittai le protectorat de saint Hubert pour suivre une piste qui devait sans nul doute me permettre de faire la connaissance de l'histoire de l'autre saint. Un quart d'heure à peine, après avoir donné suite à cette résolution, j'entrais dans la ferme du Mesnil, à la limite de laquelle la petite église dédiée à saint Gilles repose au milieu des arbres et de la verdure sa modeste personnalité.

Cet humble sanctuaire, avec l'appel sonore qui s'échappe à toute volée de son clocheton, est bien le complément du gracieux décor qui convient à l'exposition, en petit, des rejetons humains, dont les spécimens, au nombre de plusieurs centaines encombrant les alentours, se pressent contre les murs et sous les arbres, le vaisseau n'étant pas assez grand pour les contenir. Pourquoi toute cette foule enfantine? *Parce que saint Gilles guérit de la peur.* Au moment de l'évangile le prêtre impose sa main sur la tête de l'enfant, et il sort de là un gaillard ou une gaillarde, suivant le sexe. On comprend que pour donner du courage à près d'un millier de sujets, car on vient là d'assez loin, toute la force physique et morale du desservant ne suffirait pas, dût-il l'employer pendant une semaine tout entière. Aussi ce jour-là convoque-t-on le clergé d'alentour, et je n'ai pas compté moins de vingt prêtres qui, au moment de l'évangile, sortent de l'église et, de ci de là, s'établissent en plein air, bénissant ces enfants plus ou moins recueillis, selon l'âge.

Dans ce premier cercle autour de l'église, tout est foi, tout est joyeux, tout est jeunesse. A quelques pas la scène s'assombrit. Saint Gilles avait aussi le renom d'être compatissant et dépassait par ses aumônes la réputation du bienfaisant saint Martin; aussi les pauvres se trouvent là, les estropiés, les clopins-trouillefous y étalent leurs infirmités. J'ai eu la satisfaction de voir un grand nombre de mères donner à cette troupe enfantine l'exemple de la charité. Ne restât-il dans leur mémoire que le souvenir persistant d'une coutume de leurs premières années, on aurait tout lieu de regarder comme chose utile la mémoire de saint Gilles.

Quant à savoir pourquoi le saint sert de type pour

le courage, j'ai cherché, en me faisant raconter sa vie par un vénérable ecclésiastique qui se trouvait là, une explication que je vous rapporte tout au long. Il m'apprit que saint Gilles craignant pour son repos à cause de l'influence qu'il avait sur le peuple, en raison des guérisons miraculeuses qu'il opérait, résolut de vivre dans une solitude de la campagne, habitant une caverne près d'une fontaine, se nourrissant du lait d'une biche et de racines. Or un jour il arriva que le roi des Goths, se récréant avec sa vénerie, suivit la piste de la laitière du cénobite, laquelle, au lieu de se faire chasser, se réfugia près de son ami ; un archer impatient décocha un trait à la volée, qui vint traverser la main gauche du saint. Toute la troupe arrivant, le roi en tête, vit ce vieillard en oraison, bénissant Dieu et refusant presque de panser sa plaie, heureux d'offrir sa souffrance au Tout-Puissant. C'est peut-être à ce dédain de sa blessure et à ce mépris de la douleur physique qu'il faut attribuer l'influence du saint, comme toute-puissante contre la peur.

Il est d'usage que chaque rassemblement soit une fête un peu pour tous, les petits marchands forains s'établissent pendant une journée dans les champs de la ferme du Mesnil. Si un saltimbanque est de passage dans la contrée, il ne manque pas non plus l'occasion de cirer son domestique en nègre, mettre des plumes sur sa tête, des anneaux dans le nez et de lui faire courber avec ses pieds nus des barres de fer rouge, tout en avalant quelques étoupes brûlantes, pendant que sa femme alterne, entre l'harmonie des cymbales et le recueillement du grand jeu qui prédit l'avenir des populations agricoles, le maître se réservant le soin de *tomber* tout un chacun de l'honorable société, qui fera l'honneur de lutter contre lui avec *prudence et franchise*, bras et poitrine découverts.

Puis, au coucher du soleil, c'est le tour de la jeunesse, des filles de ferme et des bons gars que la contre-basse, le piston, la clarinette et le violon appellent à la danse longtemps dans la nuit; cela se prolonge. Aux tables voisines, les discussions des hommes d'âge ne sont plus que menus propos incohérents, qui s'éteignent dans le cidre et l'eau-de-vie, en même temps que le dernier lampion fumeux du festival.

Le retour est difficile ; on voit même de petits fermiers, ayant honoré le saint jusqu'aux dernières gouttes de leur verre, tenir à prouver, en revenant de fêter saint Gilles, qu'ils n'ont pas peur la nuit sur la route, dont ils occupent encore les bas-côtés à l'aube du lendemain. Telle est la Saint-Gilles, visitée au moins une fois par chaque Normand du pays de Bray. Nous pouvons certifier, par ce que nous avons vu, que le pays n'a pas à craindre la dépopulation pendant quelque temps.

E. Dubousset.

SEPPI MOPS

C'était un fier gredin que Seppi Mops, et drôlement bâti, je vous assure : il n'était jamais plus mauvais qu'aux veilles de fêtes, et on avait beau n'être pas fort sur le calendrier, dès qu'on le voyait secouer sa longue tignasse rousse et regarder en clignotant de ses petits yeux ronges bordés de cils blancs, on pouvait être sûr que le lendemain l'orgue ronflerait à l'église et la sœur de M. le curé dans son banc. S'il en était ainsi aux fêtes ordinaires, pensez ce que ça devait être en carême, les offices, le maigre, les sermons, tout exaspérait Seppi Mops, et il n'était pas de vilaine farce qu'il ne voulût jouer, pas de misérable tour qu'il n'inventât : du mercredi des cendres à la mi-carême c'était un franc vaurien ; depuis la mi-carême jusqu'à Pâques, c'était un véritable démon. En outre, s'il n'avait en tête que de mal faire, il prenait bien soin de ne s'attaquer qu'aux plus faibles, car il était aussi lâche que hargneux et aussi poltron que malveillant. Jugez s'il était aimé dans le pays, et si on ne l'aurait pas rossé quinze fois par jour, n'eût été son vieux ladre de père qui était l'adjoint de la commune et qui n'en usait que pour faire de la peine à tout le monde.

Or nous étions à l'année de notre première communion : chez nous on ne la fait guère qu'à douze ou treize ans, quatorze ans même : on est presque un homme alors, et il est plus nécessaire que jamais d'être sage et de se comporter honnêtement. Chaque jour, au matin, avant la messe de sept heures, nous récitions le catéchisme à la maison ; chaque soir, M. le curé nous l'expliquait ; et jeudi et dimanche, au lieu de courir dans les champs et de sauter les fossés avec des perches à houblon, nous allions en promenade avec le petit frère Grün, qui nous racontait de belles histoires ou nous chantait de vieilles chansons du pays : ça nous amusait et nous empêchait de nous sentir bridés comme des petits poulains de deux ans. Mais cette vie-là, vous croyez peut-être qu'il s'en arrangeait, Seppi Mops ? on voit bien que vous ne l'avez pas connu et que vous ne savez pas ce qu'il y avait en lui de mauvaises graines. Pour être malheureux, il lui suffisait de voir tous les autres en joie, et son bonheur, c'était de mettre le pauvre monde en détresse.

S'il ne s'était avisé que de dessiner sous le nez du frère Meyer une belle paire de moustaches noires quand il s'assoupissait près du poêle, ou de mêler de la poussière à son tabac à priser, pour l'entendre éternuer toute une classe, nous en aurions ri les premiers, car nous ne détestions pas de nous distraire : mais couper la corde qui attachait à un arbre de la route la chèvre de la vieille mère Honig,

pendant le temps qu'elle broutait sur les berges, et la chasser dans les prés à grands coups de fouet; mettre un bâton dans les jambes du pauvre idiot qu'elle avait eu pour fils, et le faire tomber sur un tas de cailloux, lâcher les vannes du petit ruisseau de la fabrique pour noyer les semis du père Knapp, ou assaillir les juifs à coups de pierre quand ils se montraient le samedi avec leurs habits de fête, tout ça nous paraissait monstrueux; et le jour où on apprit à l'école que Seppi Mops avait voulu faire révoquer par son père le tambour de village Pfiferli, parce que son fils Michel prenait toujours contre Seppi la défense des plus petits, ce jour-là on se dit qu'il ne fallait pas en supporter davantage et qu'on corrigerait Seppi Mops en conséquence.

Il se trouvait par hasard qu'on était au samedi, veille du dimanche des Rameaux. On a l'habitude au pays, ce dimanche-là, de faire bénir à la grand' messe des branches de houx : dans la grande allée de l'église, tous les garçons de l'école se tiennent debout, chacun avec son houx enguirlandé; rubans roses, rubans bleus, rubans blancs, papillotes, cigares de chocolat, pains d'anis, sont pendus à l'arbre pêle-mêle comme la nuit de Noël : on tient ça fièrement devant soi comme une relique, sans souffler, sans bouger; mais sitôt la bénédiction terminée, c'est un sauve-qui-peut général; on se précipite, on crie, on se bouscule pour gagner la porte au plus vite, et le dernier sorti, entouré, bafoué tarabusté par tous ses camarades, n'a plus qu'à tendre le dos pour y recevoir, appliqués vertement, les débris de son houx dévalisé; le pis de la chose, c'est qu'il lui reste toute l'année, quelquefois même toute sa vie, le sobriquet de *Palmen-Esel*, autrement dit *l'âne des rameaux.*

Si le dimanche des Rameaux a tant d'importance, il est bien naturel que la veille on en soit déjà tout ému. D'ailleurs on a beaucoup à faire dans la journée; on va chercher les houx dans la montagne, à une lieue ou deux du pays. Aussi, sur les quatre heures, après la classe du soir, étions-nous tous en route : nous avions emporté notre goûter à l'avance, pour ne pas rentrer au village, et nous dévorions en marchant nos tartines de beurre ou nos morceaux de Kugelhopf.

C'était au Bollenberg, entre Orschwir et Guebwiller, que nous allions marauder nos feuillages; pour s'y rendre, on prend derrière l'église le chemin de Bergholz, on laisse les vignes sur la gauche et en moins d'une heure on arrive. Une fois à la Croix-du-Loup, que les gens de Bergholz appellent ainsi parce qu'on voit un énorme loup sculpté sur la pierre, en mémoire de je ne sais plus quel triste événement, nous nous dispersons, pour nous retrouver bientôt avec notre récolte.

On était au mois de mars, et comme il était six heures, la nuit venait; ma foi, on ne fit pas attention qu'il pouvait en rester quelques-uns, et l'on repartit. Nous n'avions pas fait cent pas que nous entendons crier derrière nous. C'était la voix de Michel : je m'arrête, j'appelle deux ou trois amis, le grand Werlé, le gros Petermann, les deux Matt, et en deux bonds nous rejoignons le malheureux, juste à temps pour voir Seppi Mops qui prenait sa volée et qui dégringolait la pente au galop.

Il n'y avait pas de plus brave garçon sur la terre que Michel Pfiferli; ses camarades l'aimaient pour son bon cœur, M. le curé pour sa bonne conduite, le frère supérieur pour son travail, et il n'était personne au village qui ne lui portât de l'affection, parce qu'il était toujours prêt à rendre service et à obliger son prochain. Voyez un peu notre colère quand nous eûmes reconnu que c'était bien lui que Seppi Mops avait presque assassiné. Furieux contre Michel de ce qu'il avait parlé de sa mauvaise action, il l'avait suivi sans bruit, pas à pas, jusqu'à ce qu'il fût près d'un grand trou; brusquement poussé par derrière, Pfiferli était tombé tout de son long. Seppi Mops avait sauté dessus, lui avait jeté du sable dans les yeux, déchiré la figure avec une brassée de branches de houx et meurtri la tête à coups de poing. C'était indigne. Après avoir consolé ce pauvre Michel, on convint qu'il fallait une vengeance immédiate, et on ne trouva rien de mieux que de s'engager à faire de lui le *Palmen Esel*. Les camarades, inquiets de nous, accouraient; on les mit au courant de l'affaire, et ils approuvèrent tous notre projet.

C'était moi qui l'avais mis en avant, ce projet, et je fus si heureux de le voir adopté, qu'il me vint à l'instant même une idée superbe et comme tout le monde, pour sûr, n'en a pas.

Tous les soirs, après dîner, quand j'avais fini mes calculs ou recopié proprement ma dictée, grand' mère me contait une belle histoire du temps jadis : tantôt c'était comme quoi Jeanne d'Arc, une Lorraine, avait délivré la France des Anglais; tantôt c'était la vie du chevalier Bayard, et comme il était mort bravement pour sauver nos hommes d'armes. Ces choses-là me plaisaient tant, dites par grand' mère!

Avec sa douce voix elle m'en a plus appris que bien des livres, allez. Or, figurez-vous que la veille elle m'avait rapporté l'histoire de Guillaume Tell, et comment, sur le sommet du Rütli, il avait fait jurer à ses trois amis de chasser ce vilain Gessler de la Suisse.

Au moment où les camarades avaient promis de s'entendre pour punir Seppi Mops, tout ça me revient à l'esprit, ça m'enflamme, ça me transporte, ça me monte la tête; nous étions à la Croix-du-Loup, je saute sur le piédestal, et, comme un nouveau Guillaume Tell, je fais jurer à tous qu'ils se ligueront pour venger Pfiferli et pour faire un affront à Seppi Mops.

Le lendemain, tout se passe en bon ordre. A dix heures, tout le village est rassemblé dans l'église, tous les garçons de l'école font la haie dans



On va chercher les houx dans la montagne. (P. 328 col 1.)

la grande allée du milieu ; en tête, Seppi Mops et Michel Pfiferli.

Droit comme un I sur ses grandes pattes d'araignée, ayant en main le plus beau houx du village et le mieux orné, Seppi Mops jetait sans cesse à son adversaire des regards méchants et moqueurs ; Pfiferli avait l'air accablé. A droite les hommes, à gauche les femmes dans leur plus belle toilette, et devant la grille du chœur, sur les bancs de bois, les petites filles de l'école des Sœurs : tout ce monde-là priait, chantait, lisait la messe ; et quelles bonnes figures épanouies, quel orgueil des garçons, quelle jalousie des petites filles, quel silence solennel quand M. le curé, s'avançant, bénit nos branches de houx. Voilà qui est fait, on se retourne, tous s'élancent et Seppi Mops le premier : mais Pfiferli le précède ; à deux pas de la porte il s'arrête, tend la jambe, et Seppi Mops va rouler sur les dalles.

Quand il reparut sur le seuil, il écumait ; nous éclatons de rire en le voyant, il fond sur nous tête baissée, mais on le surveille, on le maintient, et Seppi Mops, tout fils d'adjoint qu'il était, reçut, sans pouvoir la rendre, la plus belle volée qui ait chatouillé les reins d'un pauvre homme.

Et dites-moi donc que le jour des Rameaux ne sert à rien !

JEAN D'ALSACE.

LES ARAIGNÉES

Nous n'aurons pas besoin d'aller bien loin pour trouver l'araignée car partout nous la verrons livrée à des occupations diverses : nous observerons à l'œuvre des tisserands, des maçons, des tapissiers et des charpentiers ; nous rencontrerons des nageuses, des sauteuses, des chasseresses et des vagabondes.

Nous verrons courir les unes et sauter les autres ; celles-ci voyageront sur de légères banderolles qu'elles auront tissées ; celles-là tendront des pièges et se mettront en embuscade.

Commençons donc notre poursuite.

Furetons dans les coins poudreux des étables et de nos maisons, rôdons dans le jardin : examinons les buissons, regardons à l'intérieur des feuilles enroulées, dans le calice des fleurs, dans les fentes des pierres et même dans les trous de la terre ; interrogeons les murailles ; cherchons dans l'herbe humide de rosée ou dans les éteules que nous foulerons d'un pas léger.

Allons plus loin. Montons au clocher d'une haute église, levons nos yeux vers le ciel, qui sait si nous n'aurons pas la bonne fortune de voir quelque araignée voguer dans l'air au-dessus de nos têtes.

Notre chasse sera-t-elle enfin terminée ? Vraiment non.

Allons nous promener au bord d'un étang, nous pourrons y voir une grosse araignée naviguant dans un bateau de sa propre construction. Peut-être apercevrons-nous aussi une araignée confortablement nichée, sous l'eau, dans une brillante demeure argentée, construite par elle-même et soigneusement amarrée aux tiges des nénuphars à l'aide de quelques brins de soie.

N'est-ce pas à juste raison qu'on a pu dire que des êtres doués de tant d'activité, de courage, de persévérance et d'industrie, sont les plus merveilleuses petites créatures qui existent ?

L'hiver, elles restent plongées dans une espèce de torpeur ; mais, pendant la plus grande partie de l'année, elles sont activement occupées à chercher leur subsistance, à élever et à soigner leur progéniture.

Vit-on jamais filandières plus alertes ?

Quel talent elles déploient pour faire leurs toiles, tapisser leurs demeures, tisser les sacs où elles placeront leurs œufs ! N'est-on pas émerveillé de l'adresse et de la dextérité qu'il faut à ces fileuses quand on songe à l'extrême ténuité des fils qu'elles emploient ?

Il ne faudrait pas en réunir moins de quatre-vingt-dix pour obtenir une seule corde de la grosseur d'un cheveu, et ce n'est pas tout : chacun de ces fils est composé de quatre à cinq mille brins que l'araignée a tirés un à un de son corps et agglutinés ensuite !

Les araignées sont organisées pour vivre de mouches, de moucherons, d'insectes, comme nous le sommes pour vivre de légumes, de poisson, de viande et de volaille ; elles doivent par conséquent attraper une proie et la tuer pour la nourrir.

Voyons donc comment elles sont armées pour le travail, la lutte, l'attaque et la défense.

Le corps est divisé en deux parties distinctes : le thorax et l'abdomen, réunis par un pédoncule très court.

Le thorax, ou partie antérieure, est protégé par une enveloppe cornée, résistante, composée d'anneaux articulés au moyen d'une peau tenace. La tête et les pattes sont attachées au thorax. La tête est armée de pattes mâchoires ou palpes-maxillaires terminées chez certaines espèces par des crochets, chez d'autres par des pinces semblables à celles des écrevisses.

L'abdomen, ou partie postérieure, est tout simplement recouvert d'une peau épaisse ; il contient l'estomac, les cavités pulmonaires, et les poches où l'animal tient en réserve la liqueur gommeuse destinée à faire la soie.

Les mâles ont généralement quatre paires de pattes, et les femelles cinq ; la paire supplémentaire leur sert à porter les cocons soyeux remplis d'œufs.

Les pattes des araignées sont relativement longues, ces membres délicats sont formés de plusieurs

articles le long desquels sont tendus, comme autant de petites cordes, des filets nerveux qui donnent à l'animal la faculté de marcher vite et de saisir avec force.

Le bout aplati qui termine la patte est le pied; tantôt c'est un crochet, tantôt une brosse douce formée de poils courts et très fins, ce qui permet à l'araignée de marcher aux plafonds et de grimper aux murailles.

Si l'on examine au microscope le pied d'une araignée, on aperçoit à l'extrémité des pinces ou crochets une petite ouverture, de laquelle suinte la goutte de venin qu'elle versera dans les blessures de tout insecte capturé.

Lorsqu'une petite mouche se laisse prendre dans les filets tendus pour l'attraper, l'araignée accourt, enfonce ses crochets dans le corps de sa victime et s'en va. En quelques instants la pauvre mouche est tuée par le poison.

Mais si la proie est un adversaire redoutable, qui se démène et essaye d'engager le combat, la prudente araignée se met à filer, emmaillotte l'insecte de ses fils, le garrotte solidement, attend patiemment qu'il soit épuisé par la lutte et se met au guet. Quand elle juge que le prisonnier est dompté par la fatigue, elle revient vers lui, le tue, le détache de la toile et l'emporte dans quelque coin, où elle s'en repaît à loisir.

Certaines personnes mangent des araignées et les croquent avec délices, leur trouvant un goût de noisette; des goûts et des couleurs il ne faut point disputer. D'autres, au contraire, éprouvent à leur aspect une répulsion et une terreur invincible ; il y a exagération des deux côtés.

La piqûre des aranéides de nos contrées est sans danger pour l'homme ; mais il n'en est pas de même sous les tropiques, où la morsure de quelques espèces peut occasionner la fièvre.

Les araignées peuvent vivre longtemps sans manger; on en a retiré vivantes de boites où on les avait enfermées plusieurs mois sans leur donner aucune nourriture; si ce long jeûne les rend très maigres, un bon repas les engraisse de nouveau.

Les araignées changent de peau; lorsque le moment de la mue est arrivé, il se produit sur le thorax une fente par laquelle elles se déshabilleront et dégageront leurs membres. On voit assez souvent le vieux vêtement qu'elles ont quitté accroché à leur toile.

On a prétendu que les araignées avaient la faculté de voir dans l'obscurité; tout ce que nous pouvons dire, c'est que leurs yeux sont vifs et perçants; elles en ont quatre, huit ou dix. Ces petits yeux, perfides et brillants, ne remuent jamais, ils sont enchâssés en rang sur le sommet de la tête comme autant de petits diamants.

M[me] Gustave Demoulin.

ROBERT DARNETAL [1]

XIX

Le lendemain, vers dix heures du matin, le nez en l'air, j'arpentais la rue Oudinot, située dans le quartier des Invalides, non loin de ma demeure. C'était alors, comme aujourd'hui, une rue solitaire et paisible, à laquelle les arbres de nombreux jardins, prêtaient leur ombre. Plusieurs de ces jardins avaient pour toute clôture une palissade à hauteur d'homme, formée d'un treillage et derrière laquelle s'élevait une haie vive. L'été venu, on devait se croire à la campagne, tant on avait de verdure sous les yeux et tant étaient nombreux les terrains vagues, tout gazonnés, sur lesquels on a construit depuis des maisons qui sont venues transformer la physionomie de ces lieux. Ce jour-là, quoiqu'on ne fut encore qu'à la fin de l'hiver, ils m'apparurent charmants, sous les rayons d'un clair soleil qui tiédissait l'air et donnait un avant-goût du printemps.

A l'extrémité de la rue, du côté du boulevard, je trouvai le numéro que je cherchais et j'aperçus au fond d'un modeste et petit jardin une maison adossée contre un hôtel d'architecture monumentale. Cette maison, qui semblait misérable à côté du palais qui l'avoisinait, avait trois étages et trois croisées par étage.

Un petit perron donnait accès à l'appartement du rez-de-chaussée où habitait la chanoinesse de Fonvalier. M. Jouquet m'en avait assez dit sur la disposition des êtres pour qu'il me fût aisé de me reconnaître.

Franchissant une petite porte, j'entrai dans une allée peu large séparée du jardin par le prolongement de la palissade. Tout en marchant, je regardais à travers le treillage, la façade de la maison et l'étroite pelouse qui déroulait son gazon jaune, au pied même de l'escalier par lequel on accédait au perron. J'espérais voir M[lle] Noémi avant d'être vu d'elle, et me rendre compte, avant de lui adresser la parole, des changements que le temps avait opérés dans sa personne.

Je fus servi à souhait ; car, au moment même où j'embrassais d'un regard l'étendue du jardin, M[lle] de Maisonfleur sortit de la maison et descendit lentement les degrés du perron.

Combien elle ressemblait peu à l'enfant dont un hasard avait fait autrefois, pendant quinze jours, la compagne de mes jeux ! Quoiqu'elle entrât à peine dans sa quinzième année, elle était arrivée déjà à sa pleine croissance, grande et formée, comme si elle eût eu mon âge, c'est-à-dire près de dix-neuf ans.

1. Suite — Voy pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266 283, 299 et 314.

Elle portait une robe courte en toile rose, des souliers plats, attachés au-dessus du coude-pied par des rubans noirs. Ses bruns cheveux serrés autour de la tête se réunissaient sur la nuque en deux tresses lourdes qui descendaient dans le dos jusqu'au-dessous de sa taille. Ses yeux profonds et larges avaient cette ardente fixité qui m'avait tant frappé jadis, quand elle était petite. Mais, le rayon de joie qui en avivait alors l'éclat, avait fait place à une expression de tristesse, par laquelle la physionomie se trouvait assombrie.

Je ne fus pas long à la reconnaître ; car, malgré tout, je retrouvais dans ces traits accentués et affinés par le développement de la jeunesse, ces autres traits ineffaçablement imprimés dans mon souvenir. Ce n'était pas encore la jeune fille accomplie qu'elle fut plus tard ; mais ce n'était déjà plus une enfant, et son adolescence en fleur se parait de ce je ne sais quoi de grave et de mûri que les larmes impriment.

Une indicible émotion me saisit quand je vis là, vivante, cette orpheline dont le malheur m'avait attendri si souvent. Je me sentis entraîné vers elle par un sentiment fraternel plus fort que la raison ; et sans songer que ma présence imprévue pouvait l'effrayer, je poussai la grille du petit jardin et allai vers elle.



Je franchissais une petite porte. (P. 331, col. 2.

Au bruit de mes pas, elle se retourna et me regarda venir.

« Bonjour, mademoiselle Noémi, lui dis-je, en m'inclinant devant elle, tête nue.

— Monsieur ! dit-elle surprise, presque choquée par la familiarité de mon accent

— Vous ne me reconnaissez pas ? Moi, je vous ai bien reconnue. »

Ses yeux candides m'enveloppèrent ; puis, tout à coup :

« Vous êtes Robert Darnetal, » s'écria-t-elle, en me tendant la main, sans cesser de me regarder.

Je compris qu'elle ne s'expliquait guère comment le petit pêcheur, qui jouait avec elle sur la plage des Dalles et dans le parc de Maisonfleur, s'était si complètement transformé, était devenu le jeune « monsieur » qu'elle voyait.

« Oui, je suis bien changé, repris-je, en répondant à sa pensée muette et devinée. C'est qu'il y a eu bien des aventures dans ma vie, depuis que nous nous sommes séparés.

— Y en a-t-il eu autant que dans la mienne ? soupira-t-elle.

— Je sais toutes vos douleurs.

— Vous ne m'avez donc pas oubliée.

— Depuis six ans, j'ai pensé à vous, tous les jours.

— Je n'ai rien à vous raconter, puisque vous avez appris que je suis orpheline, pauvre et élevée par ma grand'tante. Mais parlez-moi de vous. »

Elle se mit à marcher dans l'allée, à petits pas ; je l'imitai et tout en me promenant ainsi, je lui dis brièvement ma vie, ayant soin cependant de lui taire mes relations avec la famille de Champernon, dont je ne prononçai pas le nom, et attribuant les changements survenus dans mon existence à un bienfaiteur mystérieux. J'ajoutai que j'étais venu à Paris avec mon protecteur, comme son secrétaire ; mais je parlai de ces choses brièvement, de manière à lui faire comprendre que je ne pouvais en dire plus long sur ce sujet.

« Vous êtes donc heureux, me dit-elle, quand j'eus fini; moi, je ne peux, hélas ! en dire autant. Dieu, qui vous a laissé votre mère et vous a élevé peu à peu au-dessus de votre condition passée, m'a tout pris. Sans ma chère grand'tante, je ne sais ce que je serais devenue. Pauvre tante ! Vous le verrez tout à l'heure ; elle a les jambes paralysées, les yeux bien malades, presque éteints et ne peut quitter son fauteuil. Nous vivons ici toutes deux, modestement, avec une seule femme pour nous servir, car notre revenu n'est pas lourd. J'ai hâte d'être plus vieille de quatre ou cinq années, car j'espère alors pouvoir travailler et venir en aide à celle à qui je dois tout et pour qui je suis devenue, je le sens bien, un sujet de préoccupations et d'angoisses. Ah ! monsieur Robert, combien je regrette de n'être pas un homme comme vous, je pourrais alors réaliser mon ambition, devenir riche, non pour moi, mais pour ma tante !... »

Je fus tenté de l'arrêter, de lui révéler tout ce que je savais, l'objet de la mission qui me conduisait vers elle, et de lui apprendre que M[lle] de Champernon ne se considérait que comme dépositaire de la for-

tune ravie par son père au marquis de Maisonfleur et voulait la restituer à la petite fille de celui-ci. J'eus, cependant, le courage de me taire. Je ne voulais pas, je l'ai dit, me laisser aller à des révélations qui eussent accusé la mémoire de M. de Champernon.

« Et puis, si j'étais homme, ajouta Mlle Noémi, je pourrais venger mon grand-père. »

Elle prononça ces mots d'un accent qui révélait un ressentiment contenu.

« Le venger ! m'écriai-je, commençant à comprendre ; de qui ?

— De l'homme qui lui a ravi sa fortune et a causé sa mort. »

Elle savait donc ce que je voulais lui taire! Je fus saisi d'épouvante, en la voyant si bien instruite, et j'eus peur pour Mlle Rénée des colères de Mlle Noémi. Je feignis l'étonnement.

« Quel est cet homme ? demandai-je.

— Quoi! vous ignorez! au fait, c'est vrai ; comment sauriez-vous ce que personne n'a pu vous dire. Apprenez donc, monsieur Robert, que mon grand-père avait accordé toute sa confiance à M. de Champornon, et que ce dernier l'a odieusement trahi, en le dépouillant de ses biens. M. de Champernon n'est devenu riche qu'au détriment de ma famille.

— Êtes-vous sûre que ce n'est point là une calomnie, mademoiselle Noémi? M. de Champernon est mort ; il ne peut se défendre, et son honneur que vous attaquez devient l'héritage de sa fille.

— Oui, il est mort, je le sais ; mais l'accusation que vous venez d'entendre n'est point une calomnie. La vieille du jour où j'eus la douleur de perdre mon grand-père, il me fit appeler auprès de son lit et, quoique je fusse encore une enfant, il me révéla l'indélicatesse dont M. de Champernon s'était rendu coupable envers lui ; il m'expliqua qu'il ne possédait aucun moyen de faire rendre gorge à celui qui l'avait si odieusement trompé ; il m'adjura surtout de ne pas perdre le souvenir des choses qu'il me racontait, afin que si le hasard me mettait un jour en face du misérable qui avait causé notre ruine et allait causer sa mort, je pusse reconnaître en lui un ennemi de notre maison.

— Mais puisque M. de Champernon est mort, repris-je, qu'espérez-vous ?

— Serait-il vivant, je ne lui aurais rien réclamé, répondit fièrement Mlle Noémi; mais, je ne peux oublier que si sa fille est riche, c'est à mes dépens.

— Elle-même l'ignore, soyez en sûre ; si elle le savait, elle serait la première à vous restituer cette fortune que vous prétendez vôtre.

— Me rendrait-elle aussi mon pauvre grand-père, tué par M. de Champernon ? C'est lui que je pleure et non la fortune. Qu'elle la garde ! Je ne veux rien lui devoir à cette femme qui m'est inconnue ; mais, je veux rester libre de la haïr — oh ! oui, je la hais



Mlle Noémi s'avançait dans le jardin. (P. 331, col. 2.)

cette fille d'un voleur, sa complice, sans doute !...

— Ce n'est pas votre cœur qui parle ainsi, mademoiselle Noëmi, repris-je doucement, la haine n'est pas de votre âge. D'ailleurs, si ce qu'on m'a dit de Mlle de Champernon est vrai, elle ne mérite pas votre courroux.

— Que vous a-t-on dit ? demanda-t-elle vivement.

— Que c'est une créature noble et douce, adorée dans tout le pays qui avoisine Maisonfleur, autant que vous l'auriez été vous-même. Elle n'a pu faire oublier votre famille ; mais elle a voulu répandre les mêmes bienfaits. Elle a continué auprès des malheureux le bien que faisaient vos parents...

— C'est-à-dire, objecta Mlle Noëmi d'un accent plein d'amertume, qui me révéla l'étendue du ressentiment dans lequel elle enveloppait tous les membres de la famille de Champernon, c'est-à-dire que cette demoiselle m'a tout pris, jusqu'à la place que je devrais avoir dans le cœur de nos braves paysans. »

Ce mot me frappa par ce qu'il contenait d'irrémissibles colères. Je me félicitai de n'avoir pas avoué que Mlle Rénée était ma bienfaitrice. Un tel aveu m'eût aliéné sur-le-champ la confiance que Mlle Noëmi allait m'accorder et le but de la mission eût été compromis. Je persistais dans mon mensonge innocent et je ne défendis Mlle de Champernon que comme on défend une inconnue.

« Que ne tentez-vous une démarche auprès d'elle ? demandai-je.

— Nous sommes sans preuves ni titres pour appuyer nos réclamations, mon grand-père me l'a répété souvent et Mlle de Champernon répondrait à celles que je pourrais faire valoir, ce que son père répondit un jour à celles de mon aïeul : « Passez votre chemin ; je ne vous dois rien. »

— Je vous assure qu'elle vaut mieux que ce que vous pensez. Essayez de la connaître...

— Non ! non ! je ne veux pas la connaître, s'écria Mlle Noëmi ; car, admettant même qu'elle me restituât mon patrimoine, je ne pourrais lui pardonner la mort du marquis de Maisonfleur dont son père a été le véritable auteur.

— Elle en est cependant innocente, j'en suis sûr.

— Pourquoi la défendez-vous, puisque vous voyez que je la déteste.

— Parce qu'un tel sentiment n'est pas digne de vous. »

Mlle Noëmi baissa la tête et garda le silence.

Nous continuâmes à marcher sans nous rien dire, moi, navré de ce que je venais d'apprendre, effrayé de voir la haine se dresser entre deux personnes qui m'étaient chères à tant de titres, elle, en proie à ces pensées au-dessus de son âge et dont l'expression venait de me montrer que dans cette âme d'enfant grondaient déjà les sentiments d'une femme mûrie par le malheur.

Tout à coup, elle parut faire un effort pour s'arracher à sa rêverie, et elle me dit d'un accent radouci.

« Voici ma grand'tante ; je vais vous présenter à elle. »

Je suivis la direction de son regard, et sur le perron j'aperçus, sortant de l'appartement, assise dans un fauteuil à roulettes que poussait une vieille bonne, une dame à cheveux blancs, aux chairs ridées, dont les membres paraissaient plier sous le poids de l'âge et de la maladie et les yeux fatigués, quoiqu'une visière verte attachée au front les protégeât contre la clarté de ce clément soleil d'hiver. La pauvre créature n'avait que le souffle. Ses mains étendues sur ses genoux étaient, comme le visage, d'une pâleur cadavéreuse, et tout en elle révélait un affaiblissement profond et dangereux.

Mlle Noëmi s'approcha d'elle, lui dit quelques mots en langue étrangère, en me désignant. La vieille dame releva la tête, me regarda longuement sous sa visière ; puis, m'adressant la parole, elle me dit :

« Ma nièce m'apprend que vous êtes de ses amis, monsieur ; soyez le bienvenu chez nous, aujourd'hui et toujours. Nous ne sommes guère accoutumées aux visites et je vous remercie de ne vous êtes pas laissé rebuter par la modestie de notre existence. »

Elle prononça ces mots avec une grâce parfaite, qui trahissait l'éducation et la race, puis, ses paupières s'abaissèrent et elle redevint silencieuse.

« Vous voilà maintenant de la maison, monsieur Robert, reprit alors Mlle Noëmi ; oui, comme autrefois, quand vous veniez jouer avec moi au château de Maisonfleur. N'oubliez plus, je vous en supplie, le chemin que vous venez de parcourir et présentez-vous ici le plus souvent que vous pourrez. Je suis si seule et cela me cause un si vif plaisir d'avoir retrouvé un ancien ami !

— Je suis disposé à venir souvent, répondis-je ; j'ai peur seulement que vous ne pensiez quelque jour que mes visites sont trop fréquentes.

— Oh ! jamais, jamais. »

Elle voulut savoir ensuite comment j'avais découvert sa demeure. Je lui dis que c'était grâce au notaire de Sassetot, lequel s'était imposé démarches sur démarches pour seconder mon désir, que grâce à lui, j'avais été mis sur la piste de M. Jouquet de Versailles, successeur de M. Chapiron...

« Pauvre Chapiron ! soupira Mme de Fouvalier, en entendant ce nom ; s'il avait vécu, ma chère Noëmi aurait eu un protecteur et un ami...

— Oui, il m'aimait bien ! ajouta Mlle Noëmi.

— Et ce n'est pas de sa faute, repris la vieille dame, si le Champernon est mort sans avoir restitué ce qu'il avait pris...

— Allons, chère tante, s'écria Mlle Noëmi, voyant qu'elle allait s'attendrir, ne vous attristez pas ; vous savez qu'il vous est défendu de pleurer et que les larmes font mal à vos yeux. Et puis, voyez-vous, moi, je suis heureuse aujourd'hui, oui bien heureuse, puisque j'ai retrouvé mon petit ami d'autrefois. Il remplacera Chapiron, dit-elle en souriant.

— Oh! de tout mon cœur, si vous m'en jugez digne.

— Il est encore bien jeune, objecta Mme de Fonvalier.

— Jeune par l'âge seulement, madame, répondis-je ; mais déjà vieux par l'expérience et par le malheur.

— C'est comme moi, dit Mlle Noémi, en me regardant affectueusement C'est égal, monsieur Robert, quand il m'est arrivé quelquefois de penser à vous, ce n'est pas tel que vous êtes que mon imagination vous voyait. Je me figurais que vous étiez matelot ou pêcheur, et non certes que vous vous destiniez à une carrière plus brillante et plus mondaine. Savez-vous que vous devez une grande reconnaissance à la personne qui vous a fait ce que vous êtes.

— Je lui suis dévoué jusqu'à la mort; et elle le sait. »

Notre entretien fut interrompu par la bonne qui venait annoncer le déjeuner. Je voulus me retirer.

« Non, non, vous allez déjeuner avec nous ! » s'écria Mlle Noémi.

J'essayai de me défendre ; mais Mme de Fonvalier me réitéra l'invitation en termes tels que j'acceptai.

« Tenez, monsieur Robert, me dit alors Noémi, en me traitant presque avec la familiarité d'autrefois, aidez-moi à conduire ma tante à table ; vous voyez qu'on use de vous, sans façon. »

Je poussai le fauteuil à roulettes jusque dans une petite salle à manger où le couvert était mis. Nous nous assîmes à table et la conversation reprit de plus belle. J'appris que Mme de Fonvalier s'imposait les plus lourds sacrifices afin que sa nièce reçût une éducation digne de son nom et du rang qu'elle aurait eu dans le monde si le marquis de Maisonfleur avait conservé sa fortune, et qu'elle espérait bien la lui faire recouvrer. Elle n'avait pas voulu la mettre au couvent, afin de ne pas se séparer d'elle ; mais une institutrice venait donner tous les jours, pendant plusieurs heures, des leçons à Mlle Noémi, dont l'instruction était déjà très avancée. A ce propos, je fus amené à demander des nouvelles de miss Burley, cette autre institutrice que j'avais connue jadis au château de Maisonfleur.

« Elle nous quitta le jour même où elle sut que nous étions pauvres, me répondit Mlle Noémi. Elle partit sans me dire adieu. Ce fut là mon premier chagrin, et c'est à ce trait que je connus la différence qui existe entre un dévouement inspiré par l'intérêt et un dévouement inspiré par la tendresse. »

Ainsi, l'antipathie qu'enfant je ressentais pour miss Burley ne m'avait pas trompé. Nous évoquâmes bien d'autres souvenirs du passé, et lorsque au bout de quelques heures je quittais Mlle Noémi après lui avoir promis de revenir le lendemain, il nous était permis de croire que nous ne nous étions jamais quittés depuis six ans.

Elle m'avait raconté toute sa vie, et si, pour des causes que l'on a déjà devinées, je lui avais fait mystère de certaines particularités de la mienne, elle ne s'en doutait pas. Nous allions recommencer à vivre d'une existence commune, soudainement rattachée à celle du passé par l'heureuse rencontre dont je viens d'énumérer les détails.

En quittant la maison où je venais de passer de si doux instants entre Mme de Fonvalier et Mlle Noémi, je revins lentement vers mon hôtel, préoccupé et perplexe. La tâche dont m'avait chargé Mlle Rénée était accomplie en partie, puisque j'avais retrouvé l'héritière du marquis de Maisonfleur. Mais, pour la compléter, il fallait favoriser un rapprochement entre Mlle de Champernon et Mlle Noémi, de façon que celle-ci pût être préparée peu à peu à la donation que ma bienfaitrice projetait de lui faire.

Or, je venais d'acquérir la preuve que ce rapprochement était rendu impossible par les sentiments de colère et de mépris que Mlle Noémi nourrissait contre la fille de M. de Champernon, sans la connaître. Elle ne voudrait jamais consentir à la recevoir, et toute rencontre entre ses deux créatures que j'aimais de toute la force d'une affection fraternelle, me semblait devoir se dénouer fatalement par une querelle que provoquerait l'attitude de l'une, que la patience de l'autre n'éviterait pas, et qui créerait dans l'avenir une situation irréparable.

Il fallait donc renoncer à les rapprocher et faire mettre Mlle de Maisonfleur en possession de ses biens par l'entremise d'un homme d'affaires ; mais ce procédé, je l'ai dit, équivalait à un acte d'accusation contre M. de Champernon ; c'était déshonorer le nom qu'il avait légué à sa fille ; et cela devait être évité à tout prix.

Ce n'était donc que par un subterfuge que le projet que je poursuivais pouvait être réalisé ; il fallait que Mlle Noémi fût mise en présence de Mlle Rénée et apprît à l'aimer, sans savoir qui elle était. Quand une ardente et sincère affection serait née entre elles, tout deviendrait facile, et les difficultés que je redoutais se dissiperaient comme par enchantement.

Mais ce subterfuge, comment le trouver, comment le mettre en pratique? Telle est la question que je me posais, en rentrant dans ma modeste chambrette où, sans attendre de l'avoir résolue, j'écrivis à ma bienfaitrice pour lui raconter les évènements de ma journée, et lui faire part de mes perplexités et de mes doutes.

A suivre. ERNEST DAUDET.



A TRAVERS LA FRANCE

BRIANÇON

Briançon, le chef-lieu d'un des trois arrondissements qui se partagent le département des Hautes-Alpes, est une petite ville de trois à quatre mille habitants, située à 1320 mètres au-dessus de la mer, sur un plateau que dominent des montagnes neigeuses de près de 3000 mètres d'altitude, et qui domine lui-même le confluent de trois rivières : la Durance, la Guisanne et la Cerveyrette. Au pied de la ville passe une des grandes routes de terre de France en Italie ; cette route existait dès l'antiquité, aussi Briançon s'est-elle vue appelée de bonne heure à jouer un rôle militaire important toutes les fois que les événements politiques ont amené une invasion d'un versant des Alpes au versant opposé. Les Gaulois paraissent être les fondateurs de Briançon, dont le nom primitif, *Brigantio*, n'est pas sensiblement différent du nom actuel. Elle existait sans doute lorsque Annibal franchit la Durance pour atteindre le col, tout voisin, du Mont-Genèvre, et de là tomber comme un aigle sur l'Italie, qu'il faillit enlever aux Romains.

Lorsque ces derniers eurent à leur tour vaincu Annibal et se furent emparés quelque temps après de la région sud-est de la Gaule, ils conservèrent la place forte de Briançon, mais son importance diminua dès que l'empire romain eut reculé ses frontières jusqu'au Danube. Au quatrième siècle, elle profita du désordre général et de sa position stratégique pour s'ériger en municipalité indépendante. Si elle ne parvint pas à se maintenir au rang des villes libres, ses maîtres les Dauphins du Viennois et plus tard les rois de France, lui laissèrent de nombreux privilèges pour la récompenser des services qu'elle leur rendait en gardant les frontières de Savoie.

Aujourd'hui encore, Briançon est une ville de guerre de première classe. Elle se développe péniblement, avec ses rues montantes et mal tracées, dans le cercle étroit d'une enceinte bastionnée. Les deux clochers en coupole de son église moderne dominent ce groupe de maisons modestes, dont les habitants ont pour principales industries la chapellerie et la filature des laines, des soies et des cotons. En été, les rues sont animées par l'affluence des étrangers qu'attirent dans tout le Dauphiné les merveilles des Alpes ; elles le sont en tout temps par les soldats qui séjournent dans les huit forts bâtis autour de la ville. Le plus considérable de ces forts est une véritable acropole ; bâti au commencement du dix-huitième siècle, il s'élève sur l'emplacement de la citadelle romaine et du donjon féodal du moyen âge ; aujourd'hui il s'appelle encore le Château : c'est là que réside le gouverneur de la place.



Briançon.

A. Saint-Paul.





Quelques dames s'étaient arrêtées (P. 338, col. 2.)

MANDARINE [1]

XIV

Le dimanche, ce jour aimé et saintement gardé dans les provinces assez catholiques pour respecter une loi que les protestants eux-mêmes n'ont garde de profaner, vint rompre la monotonie de la nouvelle existence de Brigitte. Au sémaphore, tout était uniforme ; à Pontker, elle eut une vie privée et une vie sociale. Quand les deux grands battants de la porte cochère, qui ouvrait sur la rue du Froidmortel, s'étaient refermés derrière Mme Dubellec, celle-ci menait sa vie bizarrement économique, sa vie de jardinière, de fermière ; elle battait son beurre, étrillait sa vache, lavait son linge à l'abri des grands aulnes ; mais quand ces mêmes battants se rouvraient devant Mme Dubellec le dimanche, jour d'apparat, c'était la femme d'ancienne maison, la descendante d'une famille qui remontait pièces en main jusqu'à la Ligue, qui en sortait sans panier au bras, sans marchandises dissimulées sous le châle ; Mme Dubellec enfin.

Brigitte était sa parente ; Brigitte devait avoir sa part des mêmes privilèges tant qu'elle habiterait sous son toit.

Donc, le dimanche, il lui fut défendu d'entrer dans l'étable de la Jaune, d'où l'on sortait les vêtements pénétrés d'un parfum plus sain qu'élégant, d'aider en quoi que ce soit Louison dans les choses du ménage, et il lui fut enjoint de revêtir sa plus belle toilette et de mettre des bijoux si elle en avait.

1. Suite — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

Elle n'en manquait pas, la pauvre petite, et Mme Dubellec daigna sourire quand elle la vit apparaître avec une chaîne d'or superbe au cou et le bras droit orné d'un magnifique bracelet.

Mme Dubellec elle-même avait revêtu la toilette des grands jours, des grandes fêtes ; la forme était roccoco, mais l'étoffe de première qualité. Sa robe de soie puce n'avait pas une garniture et ne faisait pas queue, mais elle tenait debout ; son cachemire fond blanc était absolument démodé, puisqu'il sortait de sa corbeille de noce ; mais il était d'une finesse et d'un dessin qui lui donnaient le pas sur tous les cachemires modernes de la ville. Le chapeau, de vraies dentelles, était orné d'une admirable plume d'autruche, et ce qui s'arrondissait autour du cou bronzé de la vieille dame et autour de ses poignets de fer était une vieille malines de famille, dont, tout avare qu'elle fût, elle n'aurait jamais consenti à se dessaisir.

La tournure affairée de tous les jours avait aussi subi une transformation. Quand Mme Dubellec prit avec Brigitte le chemin de l'église, ce fut d'un pas mesuré et avec une tenue des plus dignes. Il leur fallut traverser toute la foule pour arriver aux chaises placées de temps immémorial contre une chapelle latérale. Mme Dubellec, sans sourire, inclinait de loin en loin sa taille raide en un salut gourmé. Une fois dans ses chaises et Brigitte placée un peu en arrière, elle se mit à regarder un vieux vitrail qui était à la fois sa gloire et son crève-cœur. Oui, en un jour d'aveuglement, dans un de ces jours où l'orgueil, ce vice terrible de l'esprit, avait momentanément pris

le pas sur l'avarice, ce vice odieux du cœur, elle avait consenti à réparer à ses frais ce vitrail, où les armoiries d'une branche de sa famille se voyaient encore.

C'était la folie de sa vie, qui avait été besogneuse naguère, un de ces souvenirs qui ne s'effacent jamais.

Avec cela le curé était un antiquaire distingué, et il l'avait fait réparer par des mains savantes, mais si chères, si chères, qu'il avait fallu étendre une facture imprimée devant les yeux de la donatrice pour qu'elle en crût ses oreilles.

Aussi son cœur restait il combattu entre la vaine gloire qui lui gonflait délicieusement le cœur, et le chagrin d'avoir vu tant de pièces d'or se changer en ces vieilles couleurs si appréciées des gens de goût.

Ce jour-là, le soleil se jouait sur le beau vitrail; la gloire placée dans la partie haute était éblouissante, et par je ne sais quelle analogie bizarre, l'avare crut y voir reluire ce tas de pièces d'or qui s'y était liquéfié. Aussi regardait-elle le vitrail d'un air de plus en plus absorbé et mathématique; tandis que Brigitte à genoux, les mains jointes, et le cœur tout dilaté de se voir en la présence de Dieu, murmurait :

« Notre Père qui êtes aux cieux. »

Elle priait, la pauvre petite, elle savait prier; Mme Dubellec ne savait plus que compter. Hélas! hélas! quand une passion, une misérable passion, s'établit en souveraine dans le cœur, Dieu s'éloigne toujours. Le bonheur suave de la prière est une grâce, la plus précieuse des grâces; elle ne s'accorde point aux gens possédés de la passion d'eux-mêmes. C'est une béatitude qui leur est refusée.

La Vérité éternelle l'a dit :

« Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu. »

Mme Dubellec à l'église voyait son vitrail, les cérémonies extérieures du culte, le peuple à genoux devant l'autel; elle voyait tout, excepté Dieu, qui se révélait à la petite âme déjà éprouvée et encore innocente de sa compagne

Mme Dubellec tenait en réserve dans une sorte de petite armoire accolée à son prie-Dieu toutes sortes de livres; elle en tenait un dans ses mains gantées, elle le feuilletait parfois; mais ou il était écrit pour elle en langue inconnue, ou il parlait trop clairement de choses qui lui déplaisaient, et il fallait voir comme son doigt rejetait la page où étaient condamnés les égoïsmes et les petites bassesses d'âme. Néanmoins, elle venait là devant l'autel; là, elle ployait son front plein d'orgueil. La force mystérieuse du principe religieux l'y entraînait, et une fois par semaine sa conscience endurcie recevait un certain choc, qui avait, presque à son insu, un profond retentissement dans sa vie intime.

Quand des personnes plus zélées que charitables demandaient au curé de Pontker à quoi lui servaient les pratiques religieuses, le bon prêtre disait en souriant : « Elles la rendent généreuse : le grand vitrail de la chapelle Sainte-Anne a été réparé à ses frais. »

Quand la même question était adressée à Mlle de la Roche-Landrec, une douce et humble dévote de ses parentes, qui était la seule personne admise un peu intimement rue du Froidmortel, celle-ci répondait :

« Le jour où elle fait ses pâques, elle verse à la caisse du vestiaire cent francs pour les pauvres et retire au moins deux procès de ses cartons. En effet, c'était autant de pris sur l'ennemi. »

Otez cela, déchirez cette fibre, et vous aurez un être, comme il y en a tant, plongé jusqu'au cœur dans ses égoïsmes, volontairement isolé de la partie souffrante de l'humanité, et trouvant que c'est bien assez de vivre pour soi.

Lorsque l'Evangile fut chanté, un vieux prêtre passa pour tendre cette bourse de quête qui n'est jamais qu'un appel en faveur des pauvres: Mme Dubellec se plongea dans son livre de prières. Ordinairement elle déposait le plus majestueusement du monde dix centimes dans la bourse : mais ce jour-là, les comptes du vitrail lui étaient revenus à la mémoire avec une telle netteté, qu'elle se sentait un regain d'humeur contre le vieux curé qui l'avait entraînée à cette folie.

Celui-ci en passant jeta un regard bienveillant à Brigitte.

Les grands yeux limpides et francs de la petite fille lui attiraient tout naturellement la sympathie des gens qui ont la science difficile du discernement des âmes. D'ailleurs l'innocence et la vertu sont sœurs, et comme il est vrai de dire que les malfaisants se devinent, les bienfaisants se reconnaissent aussi entre eux.

Brigitte tâtait sa petite poche; elle aurait bien voulu donner un sou pour les pauvres. Naguère elle avait une bourse si bien remplie pour cela, et elle l'ouvrait si volontiers! Hélas! sa bourse était vide, et elle aurait bien plus volontiers demandé un sou à Christophe, et même à Louison ou au vieux Jacques, qu'à la robe de soie puce qui miroitait devant elle.

Le curé lui sourit paternellement et passa, ne comptant plus sur les deux sous de Mme Dubellec, qui lisait sans lunettes dans son gros livre, c'est-à-dire qui n'y lisait qu'en apparence, tout en éprouvant une sorte de joie sauvage à garder ses deux sous.

Elle les garda, et il y a de telles puérilités au fond des passions les plus âpres, que le sauvetage de cette misérable pièce de cuivre échappée aux pauvres adoucit l'impression causée par les rayonnements d'or du vitrail.

La messe finie, elle quitta ses chaises, retraversa l'église, et regagna la rue de Froidmortel absolument de la même manière qu'elle en était sortie, avec cette différence que, sous le beau porche de granit, elle rencontra quelques dames, qui, voulant voir de près quelle figure avait Brigitte, s'étaient résolues à arrêter de gré ou de force Mme Dubellec au passage.

Par esprit de contradiction, Mme Dubellec n'aimait pas ces haltes au sortir des saints offices; d'un autre côté, elle avait ses raisons de ne pas vouloir produire Brigitte. On la savait chez elle, c'était déjà bien; la montrer en public, lui faire faire connaissance avec ses connaissances, c'était tout à fait contre ses projets intimes. Sans un certain respect humain qui lui tenait lieu de politesse, elle eût envoyé Brigitte à la première messe avec Louison, et ne l'eût point offerte en spectacle dans ses propres chaises. Elle avait fait cette concession à l'esprit de dignité, à l'esprit de famille; mais c'était assez, et Brigitte, au retour de la grand'messe, reçut l'ordre de se déshabiller et de ne plus quitter sa chambre.

C'est que l'après-midi du dimanche, Louison en tablier blanc ouvrait la grande porte aux visiteurs que Mme Dubellec attendait dans son grand salon jaune ouvert ce jour-là. C'était la seule pièce homogène de la maison.

Tous ces meubles avaient été conservés dans la famille par des miracles de dévouement, et en s'asseyant le dimanche dans son recoin, Mme Dubellec pouvait se croire revenue de quarante ans en arrière; et telle était la qualité du velours jaune qui recouvrait les fauteuils et la solidité des tapisseries, qu'il n'y avait pas dans son salon d'objet qui fût aussi démodé et aussi fané qu'elle.


Brigitte s'avance entre ses cousines. (P. 343, col. 2.)

Cette après-midi-là, les visiteuses affluèrent rue du Froidmortel, et Mme Dubellec éprouvait un malin plaisir à les voir très étonnées de la trouver seule comme d'habitude. Le cœur de beaucoup de gens s'émouvait encore à la pensée de l'affreux naufrage de la *Bravoure*, et l'histoire de la fille du commandant Langallon s'était tellement racontée sur tous les tons, depuis que l'arrivée de la petite fille s'était répandue par la ville, que c'était à qui rencontrerait la touchante victime du naufrage.

Mais toutes ces dames furent trompées dans leur attente, sauf un groupe de jeunes filles qui, plus hardies et plus curieuses que les autres, demandèrent à visiter le jardin uniquement pour inspecter la façade de l'hôtel. Et celles-là purent voir, dans le balcon Louis XV, l'héroïne de ce triste drame, assise et suivant d'un regard triste les nuages dans leur course vagabonde.

Et celles-là, qui avaient un père dévoué, une mère aimante, frissonnèrent en la voyant et murmurèrent : « Pauvre petite! »

Puis elles partirent en guerre contre Mme Dubellec qui la tenait sans doute emprisonnée dans ce balcon, et qui les privait de la voir de plus près, et de lui dire quelque chose de la sympathie qu'elle leur inspirait.

A part ce joli groupe qui était venu la regarder sous son balcon, Brigitte ne vit personne de toute cette longue fin d'après-midi.

Elle faisait demander à sa tante par Louison, avec qui elle parlementait de son balcon, la permission de quitter sa chambre, quand le marteau retentit encore une fois.

« Je reconnais le coup de Mlle Bertrande, dit Louison; c'est une cousine de madame, une bonne demoiselle très charitable qui m'a déjà parlé de vous pour me recommander de vous bien soigner. Peut-être que madame vous fera descendre pour elle, car c'est sa seule amie. »

Sur ces dernières paroles, elle courut à la porte, l'ouvrit, et dit en souriant :

« Mademoiselle Bertrande, j'ai bien reconnu votre coup, allez. »

Une femme de quelques années plus jeune que Mme Dubellec, très distinguée dans sa toilette et ses manières, une femme qui avait dû être charmante en sa jeunesse et qui l'était encore, franchit le seuil avec un aimable sourire sur les lèvres, et dit d'une voix harmonieuse, et qui n'avait gardé de l'accent breton que juste ce qu'il fallait pour donner un charme de plus à sa parole :

« Ma bonne Louison, j'arrive un peu tard exprès. Vous devinez pourquoi? »

Louison se rapprocha d'elle.

« La pauvre petite a été mise en prison dans sa chambre toute l'après-midi, dit-elle; madame ne souffre pas qu'elle voie personne. »

Et cette confidence faite, elle précéda dans le salon jaune Mlle Bertrande de La Roche-Landrec, c'est-à-dire la perle des dames qui portaient, bien ou mal, à Pontker, le beau nom de dévotes, et la seule personne au monde qui osât venir plaider à l'hôtel de la rue du Froidmortel la cause des orphelins et des pauvres, la cause de la justice et celle de la miséricorde.

« Surtout, monsieur le curé, ne m'envoyez jamais toutes ces dames qui s'occupent des œuvres de charité, avait déclaré l'avare, je ne les recevrai point. Une fois par an, pas davantage; il faut bien que je fasse mes pâques. Je recevrai Bertrande non pas en qualité de parente, mais en qualité de quêteuse. C'est une autre paire de manches que ces dames curieuses ou ces vieilles filles aigres et orgueilleuses que je ne puis souffrir. Elle était jolie, ma foi, à tourner la tête à bien des gens; elle était spirituelle, Il lui est venu des héritages qui l'ont faite riche. Sa dévotion, j'y crois. Et puis, c'est ma cousine; c'est une La Roche-Landrec; elle me donne des nouvelles de mon héritier, j'aime ses visites. Le jour où elle me quêterait par trop, je la mettrais à la porte comme les autres; mais elle sait bien ce qu'elle doit dire et faire rue du Froidmortel; je ne tiens point aux autres, je tiens beaucoup à elle. »

Pourquoi? Elle n'aurait peut-être pas su le définir parfaitement; mais enfin elle ne résistait pas à cette douce et pénétrante influence de la vertu et de la noblesse d'âme.

« Ah! c'est vous, Bertrande, dit-elle du fond de son fauteuil en velours d'Utrecht; aujourd'hui, vous vous êtes réservée pour la bonne bouche. Je ne comptais presque plus sur votre visite. Louison, qui est un brin bavarde, a dû vous dire que j'ai eu un monde, mais un monde! Vous comprenez que je n'ai pas été dupe de ces belles politesses. Ces gens-là s'ennuient, et à la moindre nouvelle, dame! tout le monde est sur le pont, comme disait le père des Langallon, qui était comme son fils dans la marine. Eh bien, vous l'avez vue ce matin à l'église?

— Je l'ai entrevue, répondit Mlle Bertrande en souriant, seulement entrevue, comme vous descendiez l'église.

— Ah! oui! vous d'abord vous êtes toujours prosternée; vous ne faites pas l'inspection de l'église; vous n'allez pas conter que celui-ci était à la grand'messe, et que celle-là n'y était pas. Et c'est justement parce que vous n'êtes pas curieuse que je vais vous faire voir l'oiseau. »

Elle se pencha vers la fenêtre ouverte.

« Louison, cria-t-elle, va dire à Mlle Brigitte que je l'attends au salon jaune. »

On entendit Louison répéter l'appel, et Mlle Bertrande s'était à peine assise dans l'un des fauteuils que Mme Dubellec s'empressait d'aligner contre la boiserie aussitôt le départ des visiteurs, que Brigitte entrait.

Elle était toute pâle et toute pensive. Cette après-midi lui avait paru d'une longueur insupportable.

Elle s'avança timidement vers sa tante, et tandis que celle-ci lui adressait une question insignifiante pour la faire parler, Mlle Bertrande prit sa main droite, la serra et la porta doucement à ses lèvres. Les beaux yeux calmes de Mlle Bertrande étaient devenus tout humides à la vue de l'orpheline; sa physionomie mélancolique l'avait frappée au cœur, et n'osant l'embrasser devant Mme Dubellec qui était la sécheresse même, elle lui avait donné cette caresse qui était pleine du respect qu'inspire toujours une grande infortune aux cœurs généreux.

« Vous êtes restée toute l'après-midi à votre balcon? On le voit bien, vous êtes verte; vous y avez pris froid; vous ne savez donc vous occuper à rien le dimanche? Il fallait écrire.

— A qui? »

Mlle Bertrande reprit ostensiblement cette fois la main de l'enfant entre les siennes. Cet « à qui? » était d'une éloquence navrante.

Mais Mme Dubellec pensa qu'elle se préparerait des ennuis, si ce bon cœur de Bertrande allait s'intéresser à Brigitte, et montrant la porte à cette dernière d'un geste impérieux :

« Allez-vous déshabiller et promenez-vous, » dit-elle.

Brigitte se détourna, échangea un regard déjà tout plein d'amitié avec Mlle Bertrande, et s'en alla.

« Quelle gaule! dit Mme Dubellec, je crois qu'elle a grandi depuis que je l'ai. »

Et fronçant tout à coup ses épais sourcils :

« En voilà une épine, ajouta-t-elle; croiriez-vous que c'est la mère Guilbenn, cette vieille commère de Kernanret, qui me l'a enfoncée dans le pied.

— C'est une touchante destinée, Céline; c'est une charmante enfant.

— Très nulle, et puis c'est une fille; que voulez-vous qu'on fasse d'une fille qui n'a pas le sou, et qui est à moitié Chinoise?

— La mère est d'une très bonne famille de Paris.

— C'est la fille d'un mandarin.

— Qui n'était pas Chinois. Il y a de ces étrangers de distinction qui, ayant servi l'empereur de la Chine, reçoivent le titre de mandarin et ne sont point Chinois pour cela.

— C'est possible, je le veux bien. Cela n'empêche que cette enfant est sans parents, et que je n'entends pas m'en charger.

— Pourquoi pas, Céline? Vous êtes si seule! »

Mme Dubellec haussa les épaules.

« Bertrande, ne disons pas de bêtises, dit-elle; je suis seule parce que cela me plaît, et dans tous les cas je ne prendrais pas chez moi une enfant de cet âge et de cette tournure. En définitive, elle a d'autres parents que moi. J'ai déjà écrit une demi-douzaine de lettres à son sujet. Vous me direz que les timbres sont à trois sous, cela n'empêche que ces six lettres m'ont coûté dix-huit sous. Tout le monde la refuse. J'ai été jusqu'à l'offrir à M. Louis Dubellec.

— Oh! Céline.

— Eh bien, quoi! Vous allez me dire qu'il est ivrogne et brutal, tout le monde le sait. Mais c'est un vieux garçon; il aurait pu en prendre la charge matérielle et s'en débarrasser en la mettant en pension. Savez-vous ce qu'il m'a répondu? « Ma tante, est-ce que vous vous *moquez* de moi? » je dis *moquez* par ménagement pour vos oreilles qui ont toujours été délicates.

— Tant mieux qu'il la refuse, oh! tant mieux.

— C'est ça, réjouissez-vous; mais alors que voulez-vous que j'en fasse?

— La pauvre petite ne vous ruinera pas, Céline.

— Hé! hé! c'est une bouche inutile. Je ne la garderai point, j'y suis décidée.

— Vous aurez toujours la ressource de la mettre en pension.

— Connaissez-vous des pensions gratuites?

— Pas une, du moins, qui convienne à la fille du commandant Langallon.

— Je vous attendais là. Il fait bon dire : Mettez-la en pension; mais qui payera la pension? voilà le hic. Vous-même vous ne le pourriez pas, ma pauvre Bertrande.

— Non, malheureusement, je suis débordée.

—Sans doute, avec tous ces gueux que vous habillez et nourrissez, et dont vous payez les loyers. A ce propos, je renvoie la semaine prochaine, par ministère d'huissier, votre protégé le peintre d'enseignes. Ma maison est louée.



Mlle Bertrande prit sa main. (P. 340, col. 1.)

— Vous n'avez pas attendu la Saint-Martin?

— Non, certes. Il invoquait tous les saints du paradis; je devais être payée à la Saint-Jean, puis à la Saint-Michel, puis à la Saint-Martin. Voilà un an que cela dure, c'est fini pour lui.

— Le pauvre homme a fait ce qu'il a pu.

— Oh! toujours; je connais cette chanson-là Enfin j'en suis délivrée, et je vous le dis, Bertrande, ne me proposez plus de locataires, je n'en accepterai plus de votre main.

— Cependant dans vos vieilles maisons.....

— Mes vieilles maisons doivent me rapporter comme les autres Mais ne parlons pas de ça. Comment se porte mon héritier?

— Mais parfaitement toujours; c'est un gros garçon qui ne demande qu'à vivre.

—Tant mieux. Nous sommes toujours d'une très forte santé dans la famille. Quand votre cousin germain s'en alla mourir de la poitrine à Menton, on ne se lassait pas de s'en étonner. Jamais cela ne s'était vu chez les Roche-Landrec. Il y avait de sa faute à ce jeune homme. »

Mlle Bertrande soupira.

« Enfin, il est bien mort, dit-elle, c'est l'important.

— C'est égal, je n'aime pas à voir diminuer les rejetons de cette branche, la dernière.

— Vous avez l'esprit de famille, ma chère Céline; c'est une de vos qualités; c'est pourquoi, pardonnez-moi de vous le dire, je ne m'explique pas du tout votre indifférence pour la petite Brigitte.

— Elle n'est point de ma famille, elle est de la famille Dubellee, dont je me soucie comme de l'an quarante. Pendant que mon mari vivait, j'ai été ce que je devais être; mais, diantre! maintenant, je n'en ai cure. J'aime ma race à moi. Ils sont

tous forts ces La Roche-Landree, ils ont tous de l'esprit.

— Même ceux-là que vous ne connaissez pas?

— J'en entends parler, je devine ce qu'il en est. Je suis plus au courant des choses de la famille que vous qui les touchez de plus près. Je vous le dis, ils me plaisent. Les Dubellec sont généralement bêtes comme des oies; je n'en excepte pas celui qui m'avait été colloqué. Ce n'est pas un reproche que je lui fais; il m'a laissé mener la barque et la bien mener, c'est tout l'esprit que je lui demandais.

— Quand vous voudrez vous débarrasser de cette enfant, dit Mlle Bertrande en se levant, au moins pour quelques heures, envoyez-la-moi, je la recevrai bien.

— Trop bien, mademoiselle Bertrande; je me garderai bien de vous l'envoyer, il faut la laisser à ses occupations. Si vous pouviez vous en charger tout à fait, je vous dirais : Prenez-la tout de suite; mais pour des visites et le reste, c'est inutile. Louison s'en occupe déjà beaucoup. Elle lui a acheté hier, sans m'en parler, un pot à eau, parce que le sien était écorné. Cette pauvre fille est très dépensière. Bonsoir, Bertrande, et à dimanche. Si vous revenez dimanche, à cette heure où il n'y a plus personne, je ferai descendre Brigitte, si elle est encore chez moi. J'ai écrit à la vicomtesse de Chalasson qui lui est d'un degré seulement plus éloignée parente que moi. Ces gens-là mènent grand train et dépensent sans compter. Autant qu'elle en attrape une bribe. »

Sur ces dernières paroles, Mme Dubellec se leva, reconduisit jusqu'à la porte sa cousine Bertrande; puis elle revint elle-même fermer le salon jaune en attendant le maigre souper qu'elle partageait avec Brigitte.

XV

Ah! que la vie d'hiver paraissait dure à Brigitte, maintenant que toutes ses occupations rustiques, mais distrayantes, lui étaient ôtées, maintenant que la Jaune mangeait à l'étable, que le jardin était dépeuplé de ses fleurs et de ses fruits, et qu'il fallait demeurer toute la journée dans ces appartements sombres dont toutes les croisées et toutes les portes gémissaient de concert sous l'action du vent! Une série de rhumes avait été la conséquence du peu de soins que Mme Dubellec prenait de sa santé. Ils s'étaient guéris grâce aux tasses de lait chaud données en cachette par Louison qui se privait généreusement elle-même. Il n'y avait que ce moyen, car sa religieuse probité ne se serait pas accommodée de la tromperie, et d'ailleurs, depuis que le lait avait renchéri, Mme Dubellec pesait goutte à goutte celui de la Jaune, et Brigitte buvait la part de Louison sans se douter, assurément, de la privation que la brave fille s'imposait.

Les gros rhumes de la pauvre petite avaient encore reçu le double adoucissement des visites de Mlle Bertrande, de ses conseils sur la manière de se vêtir, en cette rue et en cette saison, et aussi de quelques boîtes de jujubes, glissées dans sa poche par cette main douce qui lui avait donné les seules caresses qu'elle eût reçues dans cette maison qui se faisait de moins en moins hospitalière. Était-ce la rigueur de la température? Était-ce certaines rentrées d'argent manquées à la dernière Saint-Michel? Était-ce l'irritation d'avoir perdu récemment un de ces procès, qui embarrassaient la vie de Mme Dubellec? Brigitte ne le savait pas, mais sa tante devenait de plus en plus maussade à son égard et ne se gênait pas pour se plaindre de la dépense qu'elle lui occasionnait. Lorsqu'il fallait payer la note de la boucherie; lorsque, armée de la longue baguette, registre primitif tenu en partie double par le boulanger et ses clients, elle comptait d'un doigt crispé les coches nombreuses qui s'y étaient creusées, et tout un déluge de plaintes sortait de ses lèvres.

Tout à coup cette humeur changea.

Un jour, Mme Dubellec sortit de chez elle en grande toilette, resta dehors toute l'après-midi, se montra de très bonne humeur dans la soirée, et, le lendemain, annonça à Brigitte qu'elle passerait l'après-midi chez sa parente, Mme la vicomtesse de Chalasson, qui était enfin revenue de la campagne avec deux petites filles charmantes à peu près de son âge, sans compter un beau garçon plus jeune qui était l'espoir de sa famille.

« Vous vous mettrez convenablement, ajouta-t-elle, et vous tâcherez de plaire à ces gens-là qui sont les plus riches et les mieux posés de la famille. »

Dans l'entretien qu'elle eut à part avec Louison, pendant que Brigitte s'habillait, elle lui dit que Mme de Chalasson avait fait beaucoup de sentiment à propos de Brigitte, et que, évidemment, elle allait l'en débarrasser. Elle avait eu soin d'aller lui parler d'elle au milieu d'une société nombreuse, et ainsi de l'engager, en quelque sorte, par un grand déploiement de sensibilité.

En écoutant ce récit, Louison riait d'un œil et pleurait de l'autre. Elle regardait la maison luxueuse de la vicomtesse comme un paradis terrestre, où elle était bien aise de voir entrer Brigitte, et d'un autre côté, la perdre, perdre sa compagnie, son sourire, perdre de se dévouer pour quelqu'un d'aimable et de reconnaissant, lui causait une douleur poignante.

Ce fut elle qui fut choisie pour conduire Brigitte chez sa brillante parente, et Dieu sait que son émotion fut grande quand, après bien des recherches, elle découvrit la manière de faire retentir le timbre, dernier modèle, qui avait remplacé, sur l'antique porte cochère, l'ancien marteau repésentant un serpent enroulé.

Introduite dans une vaste antichambre, elle fit porter à Mme de Chalasson les compliments de sa tante Mme Dubellec, avec l'avertissement qu'elle lui

conduisait Mlle Langallon, ainsi que cela était convenu.

Le domestique en livrée qui alla porter cette nouvelle à sa maîtresse se fit longtemps attendre. Enfin il revint et pria Brigitte de le suivre.

« Madame m'a bien recommandé de m'en aller aussitôt, glissa Louison dans l'oreille de Brigitte, je vais sortir ; mais je resterai quelque temps au bureau de tabac, en face, et si l'on ne vous garde pas, vous me trouverez là. »

Brigitte lui répondit par un regard d'intelligence et suivit le valet de pied qui la conduisit au premier étage, dans un magnifique appartement où elle trouva une femme jeune encore qui eût été fort belle, n'était un menton défectueux qui faisait très désagréablement avancer sa lèvre inférieure, et aussi un tic nerveux des paupières qui lui faisait faire les plus étranges grimaces du monde.

Elle s'avança au-devant de Brigitte et l'embrassa avec bonté.

« Pauvre petite! dit-elle, c'est bien vous qui avez perdu votre père d'une manière aussi imprévue et aussi malheureuse? Je ne l'ai pas beaucoup connu, assez cependant pour m'intéresser à vous. Mes filles sont à leur toilette, car je reçois aujourd'hui ; c'est ma fête, la Sainte-Cécile, et je suis bien aise que vous passiez la journée avec nous. »

Tout cela ne sortait pas beaucoup de la bienveillance banale; ces paroles, débitées par cette bouche bizarre et force clignements d'yeux, ne valaient point, aux yeux de Brigitte, le serrement de main de Mlle Bertrande; elle en fut touchée néanmoins, et elle balbutiait un remerciement ému, quand tout à coup une voix éclatante s'écria :

« Maman, la petite fille du mandarin chinois est-elle arrivée?

— C'est mon fils, » dit la vicomtesse en souriant.

Un gros garçon, blond comme sa mère, mais ne lui ressemblant pas autrement, passa sous la portière et vint serrer la main de Brigitte le plus cordialement du monde. C'était le garçon, l'enfant gâté, l'enfant terrible de la famille, une sorte de petit maître de maison depuis la mort de son père.

« Pierre, veux tu conduire Brigitte dans la chambre de tes sœurs ?

— Oui, maman. Venez, Brigitte, je vais vous présenter. »

Et lui offrant le bras, il sortit sur le palier, le traversa, et alla frapper à une porte qui s'ouvrit aussitôt sous la main d'une vénérable femme de chambre.

« Mes sœurs, mademoiselle Brigitte Langallon de la Chine, » dit-il en saluant.

Et lâchant Brigitte au milieu de la grande chambre, il bondit jusqu'aux deux jeunes filles qui tiraient à deux mains le tiroir d'un meuble antique

« Elle est autrement jolie que vous, hein? » marmotta-t-il. Et cette malice dite, il disparut par la porte du fond.

Les jeunes filles s'avancèrent vers Brigitte. Elles avaient toutes les deux une taille disgracieuse et un visage qui reproduisait en les exagérant tous les défauts de celui de leur mère. A cette laideur bien caractérisée elles joignaient une physionomie terne à laquelle une lèvre avancée donnait un caractère hautain et désagréable.

Elles se montrèrent aimables envers Brigitte ; mais d'une amabilité curieuse et pas toujours délicate. Elles lui firent raconter le naufrage de la *Bravoure* et la questionnèrent sur sa vie chez Mme Dubellec, dont elles riaient beaucoup.

Pendant qu'elles plaçaient ainsi Brigitte sur la sellette, leur mère commençait ses réceptions et parlait beaucoup d'elle aussi et en termes tout à fait affectueux. Naturellement tout le monde plaignait l'enfant d'être tombée dans l'hôtel de la rue du Froidmortel et déjà on insinuait à la vicomtesse de Chalasson qu'elle ferait une œuvre pie d'arracher cette orpheline intéressante des mains crochues de son avare parente, et la vicomtesse souriait d'un air plein de promesse.

Mais voilà qu'au milieu d'une de ses tirades sentimentales la grande porte du fond du salon s'ouvre, Brigitte s'avance entre ses cousines. La conversation précédente a fait monter le sang à ses joues pâles, ses beaux yeux sont d'une limpidité superbe, son sourire d'une grâce ravissante, sa démarche d'une noblesse native. La mère d'Antoinette et d'Yvonne saisit le contraste qui frappe tout le monde ; et son amour-propre maternel froissé se place immédiatement en travers de son cœur. Elle écoute avec une impatience visible toutes les amabilités banales que son cercle prodigue à Brigitte, elle regarde froidement la pauvre petite qui ne s'explique pas ce revirement d'humeur.

Après le dîner, quand elle reprit le chemin de la rue du Froidmortel sous la conduite d'un valet, elle éprouvait je ne sais quel malaise. Pourquoi la fin de l'après midi n'avait-elle pas répondu au commencement? Au commencement on s'était rapproché d'elle, à la fin on s'en était éloigné. Pourquoi? Mme Dubellec la reçut dans le petit salon et lui fit raconter toute son après-midi. Quand le récit fut terminé, elle souhaita le bonsoir à Brigitte et retint Louison qui se préparait à la suivre.

« Ne vas point mettre cette toilette dans la garde-robe, dit-elle, ce serait une peine inutile ; place-la dans sa caisse, ce sera autant de fait pour demain. J'ai su aujourd'hui par une de ces dames qui est allée en visite chez Mme de Chalasson qu'elle va s'en charger. M'en voilà débarrassée. »

Louison soupira profondément ; mais réfléchissant que l'enfant ne perdrait point au change, et qu'elle ne pouvait raisonnablement désirer qu'elle restât coudre et sarcler en sa compagnie, elle garda pour elle le secret chagrin qu'elle ressentait à la pensée d'une prochaine séparation.

(*A suivre.*) Mlle Zénaïde Fleuriot.

L'ACAJOU

L'acajou est un arbre magnifique de l'Amérique tropicale. Il compte jusqu'à 35 ou 40 mètres d'élévation et 6 ou 7 mètres de circonférence.

C'est, scientifiquement parlant, le *Swietenia Mahogoni* dont la parenté est assez difficile à établir. Linnée, le rattachant aux Cédrélacées, en fait le propre frère du Cèdre ; d'après la méthode naturelle préconisée par de Jussieu, il serait de la famille des Térébinthacées, cousine germaine des Légumineuses, car les Légumineuses, en dépit de leur nom, sont tout à la fois des plantes herbacées, des arbrisseaux et de grands arbres ; d'autres botanistes le mettent presque à part sous le nom de Cédrel.

Quoi qu'il en soit, le *Swietenia* forme des forêts d'une immense étendue. Il aime les terrains rocailleux, d'une apparente stérilité: c'est dans les montagnes de roches feuilletées, fendues, en décomposition, qu'il abonde ; ses longues racines pénètrent dans les crevasses, y plongent, s'y développent, y grossissent à tel point qu'elles achèvent de briser la roche, qu'elles en écartent, qu'elles en dispersent les débris. Et l'arbre atteint les proportions colossales que nous avons dites et devient splendide: branches puissantes dont une seule formerait presque un arbre de nos climats, rameaux nombreux, feuilles vert foncé en fer de lance, grappes charmantes de petites fleurs blanchâtres à cinq sépales et cinq pétales étalés.

Quant à l'âge de ces magnifiques géants, qui le dira? Il n'y a pas beaucoup plus d'un siècle que nous connaissons le *Mahogoni*. On pense que l'arbre croît pendant quelque trois cents ans, et il change si peu en une vie d'homme qu'il doit conserver pendant trois cents ans encore sa vigueur et sa beauté. Les grands arbres de Haïti et du Guatémala, les Cèdrels de l'Yucayali, comptent bien cinq ou six siècles.

Le célèbre historien anglais Gibbon se faisait bâtir une maison à Londres. Son frère, revenant alors des Indes occidentales, lui rapporta quelques planches que l'architecte rejeta avec dédain parce que le bois en était trop dur. C'était de l'acajou. Un ébéniste en fit deux bureaux, l'un pour l'historien, l'autre pour la duchesse de Buckingham: on parla des deux meubles dans toute l'Angleterre, dans toute l'Europe, et naturellement le commerce s'empara tout aussitôt du *Mahogoni*. Français, Anglais, Allemands et autres coururent aux Antilles et dans l'Amérique centrale.

Il n'était pas difficile de trouver l'arbre géant: mais l'abattre, le couper en madriers plus ou moins longs, le transporter? Il fallut tracer des routes au milieu des forêts vierges, construire des chariots à bœufs, des radeaux sur les rapides, etc, etc.

Vers le même temps, Van Swieten, célèbre médecin hollandais et professeur de l'université de Leyde, obligé de quitter son pays pour cause religieuse et retiré à la cour de Marie-Thérèse, créait à Vienne un Jardin des Plantes. On donna le nom du savant au bois dont on venait de découvrir les précieuses qualités, et les Cédrelées furent dites *Swietenia*.

Quant à notre mot acajou, il vient du brésilien *Acajaibo*, désignant, dans le Nouveau Monde, le bois de tout arbre employé pour la charpente et la menuiserie.

L'exploitation du *Mahogoni* présente de grandes difficultés. Un explorateur qui a toute l'expérience requise est envoyé à la découverte. Il cache avec soin la direction de ses recherches, il tente même d'effacer la trace de ses pas, il revient par un chemin détourné : tout cela pour éviter les concurrents. La saison venue, fin août, l'explorateur retourne au lieu qu'il a marqué avec ses travailleurs.

On commence l'abatage au déclin de la lune : c'est alors que le *Mahogoni* est dégagé de la sève, parfaitement sain et d'une plus riche couleur. Les arbres abattus sont divisés en blocs par les scieurs, et livrés ensuite aux charpentiers qui les équarrissent. Quant au transport, c'est toujours la grande affaire : il faut comme autrefois tracer des routes, ou lancer des radeaux sur les rapides. Et il s'agit de tels poids ! ces madriers, dits billes, pèsent chacun de 3 à 4000 kilogrammes. On comprend combien est pénible encore l'embarquement, le débarquement, etc.

Les billes taillées dans le tronc le l'arbre constituent le *bois canon* dont les veines s'allongent uniformément dans le même sens ; c'est l'acajou uni. Le sommet du tronc et les branches donnent le *bois fourche* qui présente des dessins aussi variés que gracieux. Il y a encore, dans toutes les espèces d'acajou, le mâle plus coloré, et la femelle d'une teinte généralement blonde.

L'acajou le plus estimé est celui de Haïti. On le tire de Saint-Domingue, partie espagnole de l'île, et de plusieurs points des anciennes possessions françaises. Le tissu fin et serré de cette espèce de *Mahogoni* offre les teintes les plus vives et les plus charmantes.

Cuba donne un bois presque aussi beau, plus serré encore et par conséquent fort lourd, 950 kilogrammes le mètre cube.

L'acajou du Honduras et du Yucatan, dont la fibre est grosse, se prête peu aux ouvrages délicats ; mais l'incorruptibilité et la solidité de ce bois, la pesanteur spécifique, qui en est relativement faible, 680 kilogrammes le mètre cube, le rendent propre à la construction des navires ; on l'emploie donc pour la marine aux États-Unis et en Angleterre.

L'île des Cèdrels dans l'Yucayali a peut-être les arbres les plus beaux quant à la taille ; on assure



L'île des Cédrels, dans l'Yucayali. (P. 344, col. 2.)

que les naturels du pays taillent dans un tronc, et d'une seule pièce, une pirogue qui porte jusqu'à cinquante hommes.

Dans les plus belles espèces, c'est-à-dire dans les acajous de Cuba et d'Haïti, les dispositions des dessins donnent lieu à de nombreuses variétés dans les bois ; nous les connaissons presque toutes, nous les voyons sans cesse autour de nous ; ainsi : l'acajou veiné qui offre des lignes à peu près parallèles contiguës ou alternes et d'une couleur plus foncée que le fond ; l'acajou moiré dont les veines sont ondulées et chatoyantes ; l'acajou flambé ou flammé à gerbes d'un rouge vif ; l'acajou chenillé remarquable par des traits blanchâtres et ombrés qui, se croisant et s'entrecroisant à l'infini, font admirablement ressortir des nœuds de teintes vermeilles ; l'acajou moucheté ou tigré, à points, à taches, à mouches, à tourbillons tantôt plus sombres, tantôt plus clairs que le fond ; l'acajou rubané, panaché, tiqueté, zoné, etc ; enfin l'acajou ronceux, le plus estimé et qui, exclusivement produit par les bois fourches, présente des palmes d'un beau rose ou rouge cerise sur un fond blond à reflets soyeux.

Les teintes de tous ces bois augmentent en intensité au contact de l'air.

L'acajou se maintient à très haut prix à cause des difficultés d'abatage et de transport. S'il orne la demeure de la petite bourgeoisie et de l'ouvrier aisé, c'est qu'on l'emploie en France en feuilles excessivement minces dont on revêt à l'extérieur des bâtis de bois commun : cette opération se nomme placage. Les Anglais et les Américains font leurs meubles en acajou massif.

Mme Babbe.

ROBERT DARNETAL[1]

XX

Je venais de terminer la lettre destinée à Mlle Renée et d'en écrire une pour ma mère, quand un coup frappé discrètement à la porte de ma chambre se fit entendre. Je criai d'entrer et je vis apparaître la tête blonde et le visage haut en couleur et tout réjoui de Mme Patural, ma propriétaire.

« Je ne vous dérange pas ? demanda-t-elle en restant sur le seuil.

—Non, certes, répondis-je, en me levant ; veuillez-vous asseoir, madame. »

Et je lui désignai une des trois chaises qui ornaient mon modeste logis.

« Non, non, fit-elle, en se défendant comme si elle craignait de déteriorer par le contact de son corps le siège quelque peu vermoulu que je lui offrais ; je ne fais qu'entrer et sortir ; je ne m'arrête pas. J'ai voulu savoir seulement si vous vous trouvez bien. C'est un devoir maternel que j'accomplis, car je suis la mère de mes locataires, vous le savez. Ne vous manque-t-il rien? Êtes-vous confortablement installé ?

— Très confortablement, je vous remercie.

— Il est certain que cette chambre a fort bon air, continua-t-elle, en jetant un air satisfait sur le mobilier qui tombait en loques et sur les murs où le papier, déchiré en longues bandes, laissait par places des taches blanches.

— Fort bon air, en effet, repris-je sur le même ton, jugeant inutile de me plaindre du mauvais état de ces lieux ou de demander des réparations que l'aimable personne eût certainement refusées.

— Surtout pour le prix, ajouta-t-elle.

— Oui, surtout pour le prix, répétai-je.

— Alors, vous n'avez pas de réclamations à m'adresser ?

— Aucune, je vous remercie. »

Je crus qu'elle était satisfaite et qu'elle allait se retirer. Mais, contrairement à mon attente, elle resta debout au milieu de la chambre, jetant tout autour d'elle des regards d'inquisiteur.

« Vos affaires vont-elles au gré de vos désirs ? reprit-elle tout à coup, me révélant d'un mot le but de sa visite ; ne puis-je vous être utile ? N'avez-vous pas besoin de mes conseils ? »

Je répondis par un geste de dénégation.

« Comme je vous ai à peine entrevu, depuis hier, ma sollicitude s'est alarmée ; oui, fit-elle avec attendrissement, tout à fait alarmée. J'espérais vous voir apparaître à la table d'hôte ; je pensais aussi que vous auriez pris dans la maison votre repas du matin. J'avais même ordonné à votre intention un petit extra.

—Je regrette de ne pas l'avoir su ; non que j'eusse pu en profiter, mais, du moins, je vous aurais remerciée.

— Oh ! il n'y a pas de quoi ! Mais, voyez-vous, je suis une mère...

— Pour vos locataires ; oui, je le sais. »

Il y eut un silence ; puis, elle me questionna de nouveau :

« Alors, je ne puis vous être bonne à rien?

— A rien, madame.

— Puis-je espérer que vous dînerez ce soir à la table d'hôte ? Vous y verrez des hommes distingués, des gloires scientifiques, artistiques, littéraires. On sait la sollicitude que j'ai pour mes pensionnaires, et je ne chôme pas, je vous le dis bien sincèrement. Aussi, n'est-ce pas pour me donner la satisfaction de réaliser un petit bénéfice sur vous, en vous fournissant vos repas, que je vous engage à dîner ici le plus souvent que vous pourrez ; c'est dans l'intérêt de votre santé. La nourriture que vous trouverez chez moi est choisie et ne vous delabrera pas l'esto-

[1] Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266, 283, 299, 314 et 331.

mae comme celle qu'on vous sert dans les restaurants que vous fréquentez. »

Elle me regarda, une expression de fierté dans les yeux, ardente à me convaincre et si pressante que je n'eus pas le cœur de résister à cet appel :

« Justement, je suis libre ce soir, répondis-je : veuillez donc faire mettre mon couvert. .

— C'est à merveille, s'écria-t-elle ; je vous placerai à mon côté. Mes pensionnaires sont quelquefois un peu moqueurs, surtout pour les nouveaux venus ; mais, vous serez sous ma protection et on vous respectera.

— J'ai bec et ongles pour me défendre, dis-je en souriant.

— Vous êtes querelleur? demanda-t-elle inquiète.

— Non, pas querelleur, mais peu endurant ; d'ailleurs, j'ai acquis hier la certitude que vos jeunes Parisiens ne sont pas toujours très polis et qu'il faut savoir leur tenir tête.

— Vous avez eu une affaire, déjà ! fit Mme Patural dont le visage exprima la surprise et l'effroi. J'espère que vous n'allez pas vous battre ? Oh ! d'abord, je ne le souffrirais pas. Pauvre enfant ! on vous égorgerait comme un poulet. »

Je l'apaisai en lui racontant brièvement ce qui s'était passé la veille entre le clerc de notaire Baudelor et moi ; mais elle ne cessa ses gémissements que lorsque j'eus fait le serment que l'affaire n'aurait pas de suites.

« Ne recommencez pas, je vous en conjure, me dit-elle quand j'eus fini, et surtout accordez-moi votre confiance. Ma sollicitude ne vous fera pas défaut ; je sais quelle responsabilité pèse sur moi ; je remplace les parents des jeunes pensionnaires tels que vous ; oui, je les remplace et je ne veux pas encourir leurs reproches. »

Décidément, la bonne créature eût été une aimable femme sans les manies dont elle était affligée. L'une de ses manies consistait à se faire passer pour la mère de ses locataires et à se croire chargée de la mission de veiller sur eux. Je serais devenu certainement la victime de cette illusion funeste si, dès ce moment, je ne m'étais refusé, comme on va le voir, refusé avec obstination, à accepter le bénéfice de cette sollicitude importune, doublée d'une forte dose de curiosité.

Mme Patural, pendant la conversation que je viens de reproduire, s'était tenue debout devant ma petite table de travail, et tandis qu'elle parlait, je voyais ses yeux se porter sur les deux lettres que je venais de fermer, quand elle était entrée, et essayer d'en lire l'adresse. Au moment où l'entretien finissait, sa tentation indiscrète devint si apparente que je compris la nécessité de couper court à ce besoin d'investigation dans ma vie et à lui faire sentir que je n'étais nullement disposé à reconnaître les droits maternels qu'elle s'arrogeait

J'étendis le bras entre elle et la table, j'enlevai tranquillement mes deux lettres et les mis dans la poche de ma redingote que je boutonnai. Mme Patural manifesta sa déception par une grimace expressive. Mais elle ne se permit aucune observation et, comme j'avais du même coup pris mon chapeau :

« Vous sortez ? me demanda-t-elle.

— Oui, pour quelques heures.

— Vous allez à la poste ?

— A la poste et ailleurs.

— N'allez pas oublier qu'on sert le dîner à six heures.

— Je serai exact.

— Et si vous m'en croyez, ayez confiance en moi. Je suis une mère, une véritable mère... »

Je marchai doucement vers la porte, l'obligeant à en faire autant. Alors, voyant qu'elle n'obtiendrait aucune confidence de moi, elle poussa un profond soupir et je l'entendis qui murmurait :

« Oh ! ces jeunes gens, tous les mêmes ! Insensibles aux attentions qu'on leur prodigue. »

Nous descendîmes les quatre-vingt-huit marches qui séparaient ma chambre du rez-de-chaussée et je m'enfuis, pressé d'échapper à cette trop curieuse personne.

A six heures précises, j'étais de retour et j'entrais dans le bureau de l'hôtel. Mme Patural sourit en me voyant Elle avait fait pour la circonstance un brin de toilette : une robe de soie puce, dont les manches à gigot montaient à la hauteur des yeux, et dans le corsage de laquelle elle était sanglée si étroitement que le sang appelé au visage colorait les joues d'une ardente teinte cramoisie. Sur ses cheveux en filasse, dont les mèches rebelles voltigeaient sur le front, était posé un bonnet, à larges dentelles blanches, sur lequel toutes les couleurs de l'arc-en-ciel semblaient s'être donné rendez-vous, sous forme de fleurs, de fruits et de rubans, confondus dans un agréable désordre. Ajoutez à cela un air digne, presque majestueux, et vous comprendrez que je dus être singulièrement intimidé en voyant avec quelle solennité ma brave hôtesse s'apprêtait à remplir son devoir.

« Passons à table, me dit-elle.

— Mais, nous sommes seuls ! N'attendez-vous pas vos autres convives ?

— Ils sont déjà placés. Venez, venez, mon enfant. »

Elle me précéda, ouvrit une porte au fond du bureau, et la salle à manger m'apparut dans sa splendeur. Splendeur est ici pour faire image, car il n'y avait vraiment rien de splendide dans cette pièce grande comme la main, où, autour de la table resserrée entre les murailles, une douzaine d'hommes étaient assis — les gloires artistiques, scientifiques, littéraires qu'elle m'avait annoncées, mais dont je n'ai jamais su le nom. Quatre places se montraient vides encore : celle de Mme Patural, au centre ; la mienne à côté et, tout au bout, deux autres destinées à des retardataires.

A notre entrée, les conversations s'arrêtèrent et, comme je m'asseyais, je sentis tous les regards braqués sur moi.

« Mais, c'est un enfant, votre nouveau, madame Patural ! » dit une grosse voix en face de moi.

Je levai le nez sur l'interlocuteur qui, placé en face de la croisée, ne pouvait me voir qu'imparfaitement, tandis que j'apercevais, vivement éclairé par un rayon de la lampe, son visage à l'expression brutale, envahi par une barbe rousse que fouillait la lumière. Je ne pus retenir un geste de surprise, non seulement parce que la phrase prononcée par le personnage manquait de bienveillance, mais encore parce que je venais de reconnaître en lui le clerc de notaire Baudelor.

« Un enfant qui vaut un homme, monsieur, » répondis-je, en le défiant du regard, les lèvres tremblantes, pensant qu'il est dans la vie des coïncidences bien étranges, et que parmi les plus étranges il fallait compter celle qui me mettait là, tout à coup, en présence de cet homme qui s'était déjà montré si grossier à mon égard.

« Dis donc, Baudelor, v'là le petit qui se crête, s'écria un de mes voisins.

— Mais, je le reconnais, répondit Baudelor, en fixant sur moi ses gros yeux ronds, tout effarés, à moitié perdus dans sa barbe. C'est vous, mon petit, qui m'avez valu hier une semonce du premier clerc ! Eh bien, vrai, vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, et bénir le sort qui vous a conduit ici, car, si ce n'était par égards pour Mme Patural, je vous administrerais une correction qui vous apprendrait à ne pas oublier à l'avenir l'adresse des notaires à qui vous avez affaire. »

Comme il achevait cette phrase, il fut brusquement jeté hors de sa chaise, poussé contre le mur, et tenu là en respect par mes poings fermés et menaçants. J'avais bondi sous son outrage et, me précipitant sur lui, mes yeux sur ses yeux :

« Vous êtes un insolent, lui dis-je, d'un accent plein de colère contenue, en le secouant rudement par sa cravate, et si vous ne retirez le mot que vous venez de prononcer, c'est vous qui serez corrigé par la main que voilà, une main de paysan, je vous en préviens. »

Il faut croire que mon visage avait revêtu une expression redoutable, car je vis le sien devenir blême, sous son masque poilu, et toute son insolence s'évanouir, dans un lâche sourire qui semblait demander grâce. En même temps, aux cris de Mme Patural épouvantée, prête à se pâmer, les convives quittant la table s'étaient jetés entre nous.

« Le petit a raison, dit l'un d'eux ; il faut que Baudelor s'excuse. C'est lui qui a commencé.

— Grossier comme toujours, reprit un autre. Allons, animal, demande pardon à ce jeune homme !

— On ne peut donc pas plaisanter un brin? bégaya le clerc.

— Je vous défends de plaisanter avec moi, m'écriai-je.

— Avez-vous trouvé M. Chapiron? » dit-il, en accentuant son sourire.

Je fus désarmé par ce mot et, levant les épaules, je revins à ma place où, à peine assis, je demandai pardon à Mme Patural pour l'émotion que je venais de lui causer. Elle s'était vite tranquillisée en me voyant recouvrer mon sang-froid et le calme se rétablir. M'avouant qu'elle avait eu peur, elle m'adressa d'aimables reproches.



Je vis apparaître Mme Patural. (P. 346, col. 1.)

« Vous ne ferez rien dans la vie, si vous partez comme une soupe au lait, me dit-elle. Avant de vous élancer sur M. Baudelor, il fallait me demander conseil ; je suis une mère... »

Je renonçai à lui faire comprendre la légitimité de mon indignation. J'étais, d'ailleurs très heureux de l'avantage que je venais d'obtenir sur mon adversaire. Aux regards fixés sur moi, il m'était aisé de deviner que j'avais conquis le respect des personnes présentes et qu'aucune d'elles ne commettrait l'imprudence d'imiter Baudelor. Quant à ce dernier, il mangeait gloutonnement, le nez dans son assiette, comme un homme qui veut se faire oublier.

Le repas s'acheva sans incident, mais dans un profond silence, malgré les efforts de Mme Patural pour ranimer la conversation. Elle y gagna cependant que, chacun de nous étant sous l'impression de la scène qui avait préludé au repas, personne n'osa faire remarquer que le potage était fait de pain dur trempé dans de l'eau chaude, que le bouilli avait l'élasticité d'un morceau de caoutchouc, et que la

piquette pompeusement décorée du nom de vin eût mérité d'être employée comme vinaigre.

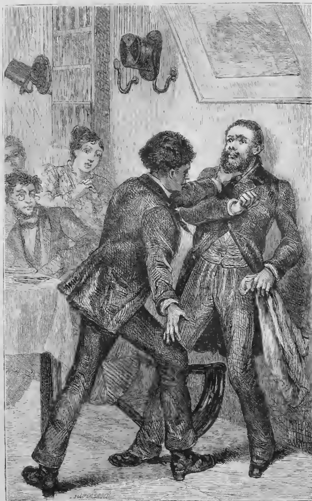
Heureusement, la vie ne m'avait pas gâté et Mme Patural dut constater que je n'étais pas de ces pensionnaires difficiles qui se plaignent sans cesse de la mauvaise qualité des mets qu'on leur sert. Elle en parut toute réjouie et projetait sans doute de me prodiguer ses soins maternels en me réservant les pires morceaux de sa table. Mais je devais déjouer ses projets, car, malgré les efforts qu'elle put faire par la suite, je me refusai à reprendre place à la table où j'avais retrouvé le sieur Baudelor.

XXI

Pendant les trois jours qui suivirent, j'attendis la réponse de Mlle Renée. Le temps m'aurait paru bien long si, pour en remplir le vide, je n'avais eu la ressource d'aller voir Mlle Noémi. Encouragé par son accueil, j'y retournai. A la faveur des souvenirs du passé, je conquis bien vite la confiance de la pauvre petite orpheline, dans l'isolement de laquelle j'apparaissais comme un compagnon. Sa tante favorisa ce réveil de notre ancienne amitié. Dès ma seconde visite, je compris, à l'accueil qui me fut fait, qu'on était heureux de me revoir.

Nos entretiens roulaient sur les choses d'autrefois, sur les incidents de notre enfance, sur la bonté du marquis de Maisonfleur, sur mon père dont je racontais la mort, sur le vieux Marlorat, sur tant de braves gens que Noémi avait connus ou aimés.

Elle ne se lassait pas de m'entendre parler du pays dans lequel elle m'avait connu et où se serait écoulée sa jeunesse sans les malheurs de sa famille. Étendue dans sa chaise à roulettes, son abat-jour vert sur les yeux, la chanoinesse de Fonvalier nous écoutait avec intérêt et semblait apprécier avec bienveillance le jeune narrateur que sa petite nièce lui avait présenté comme un ami.



Je bondis sur lui. (P. 348, col. 1.)

Noémi parlait aussi ; elle rappelait à son tour ses souvenirs. Mais il s'y révélait, quoiqu'elle ne fût encore qu'une enfant, je ne sais quelle amertume qui m'attristait, la dominait et éclatait à tout instant dans ses paroles ; c'était le regret des biens de sa famille, perdus, une colère sourde contre les Champernon qu'elle accusait de l'avoir dépossédée et faite orpheline.

En m'avouant qu'elle haïssait Mlle Renée, sans la connaître, elle n'avait rien exagéré. Son cœur était rempli d'un ressentiment plus puissant que sa bonté naturelle, contre ceux à qui sa jeune imagination faisait remonter la responsabilité de la mort de son grand-père. Plus ces symptômes m'apparaissaient et plus j'étais navré, me demandant à l'aide de quel prodige pourrait s'opérer un rapproche-

ment entre ma bienfaitrice et cette enfant sans mère, si digne de recouvrer sa fortune et le bonheur.

Cependant, arrivé à Paris depuis cinq jours, j'étais encore sans nouvelles de Mlle Renée, quand un soir, en rentrant chez moi, je fus arrêté au bas de l'escalier par Mme Patural.

« Monsieur Robert, me dit-elle, avec un grand air de mystère, il est venu des visiteuses pour vous.

— Des visiteuses! m'écriai-je surpris, car je n'attendais personne.

— Une belle jeune femme, en grand deuil, et une paysanne également vêtue de noir. Elles ont été bien contrariées de ne pas vous rencontrer, et l'une d'elles, la plus jeune, a écrit pour vous ce billet. »

A la description faite par Mme Patural, j'avais deviné que les visiteuses dont elle parlait étaient Mlle Renée et ma mère, et le plaisir faisait battre mon cœur quand je pris de ses mains le billet qu'elle me tendait.

L'ayant ouvert, je lus ce qui suit :

« Au reçu de ta dernière lettre, cher Robert, j'ai quitté Maisonfleur pour venir à Paris, m'entretenir avec toi des graves événements qu'elle me raconte. Ta mère m'a accompagnée. Viens au plus vite l'embrasser. Nous sommes provisoirement dans l'appartement de mon père. »

Cet appartement, on s'en souvient, faisait partie de l'ancien hôtel du marquis de Maisonfleur, passé comme toutes ses propriétés dans les mains de M. de Champernon, et dont ce dernier avait récemment mis le pavillon principal en location. Il était situé dans le faubourg Saint-Honoré. Je le connaissais bien, puisque c'est là que j'avais vécu durant mon précédent voyage à Paris, lorsque j'y étais venu avec le père de Mlle Renée.

« Que faudra-t-il dire à ces dames si elles reviennent? me demanda curieusement Mme Patural qui était restée debout devant moi pendant que je lisais le billet. Oh! vous savez, monsieur Robert, si vous avez quelque communication grave à leur faire tenir, vous pouvez me la confier. Je suis une vraie mère, moi...

— Elles ne reviendront pas, répondis-je, puisque je vais chez elles. Je vous prie même d'envoyer un de vos garçons me chercher un cabriolet de place.»

Elle s'avança sur le seuil de la pièce qui lui servait de bureau et où nous nous trouvions, et jeta un ordre dans la cour, d'une voix retentissante. Puis, revenant vers moi :

« Vous avez de belles connaissances, monsieur Robert, me dit-elle.

— Ce sont des personnes de ma famille.

— Et sans doute elles habitent Paris? »

Ses questions allaient recommencer et m'obliger à lui déclarer que je ne voulais pas y répondre. Heureusement pour elle et pour moi, le domestique envoyé à la recherche d'une voiture en avait trouvé une à la porte et rentrait afin de m'en avertir.

« Pardonnez-moi, dis-je, à Mme Patural, si je ne prolonge pas cet entretien. On m'attend...

— Nous le reprendrons, n'est ce pas? » dit-elle avec insistance.

Je m'enfuis sans lui laisser cet espoir.

Je fus rapidement rendu auprès de ma mère et de Mlle Renée. Elles m'attendaient pour dîner. Ce repas, qui se ressentait de leur installation hâtive et improvisée dans cette demeure abandonnée, ne fut qu'un long échange de nos effusions. Nous étions tous si heureux de nous revoir!

Comme nous sortions de table, ma mère nous quitta. Elle était un peu lasse du voyage et avait besoin de repos. Je restai seul avec Mlle Renée.

« N'as-tu pas été surpris de ma brusque arrivée, Robert? me demanda-t-elle.

— Plus heureux que surpris, mademoiselle, répondis-je. Je pensais bien que les détails que je vous ai donnés sur Noémi de Maisonfleur étaient de nature à vous inspirer des résolutions.

— Tu l'as donc vue, cette enfant?

— Je l'ai vue, oui.

— Et tu as pu constater qu'elle connaît la vérité, qu'elle nourrit contre moi des sentiments malveillants?

— Je l'ai constaté, hélas! et depuis trois jours je me demande comment vous devrez vous y prendre pour lui faire accepter vos bienfaits. Pour l'honneur du nom que vous portez, mademoiselle, vous ne pouvez restituer ouvertement et directement à l'héritière de M. de Maisonfleur la fortune qui est dans vos mains. Vous ne pouvez davantage vous rapprocher d'elle. Elle est trop disposée à voir en vous une ennemie.

— N'as-tu aucun conseil à me donner?

— Aucun ; mais j'ai l'espoir que votre cœur vous aura suggéré un moyen d'atteindre le but que nous poursuivons.

— Tu ne t'es pas trompé, mon enfant ; ce moyen, je l'ai trouvé, et c'est pour agir que je suis ici.

— Que voulez-vous faire?

— Tu vas le savoir. Noémi de Maisonfleur me hait, et il faut qu'elle m'aime.

— Il serait facile de vous faire aimer d'elle, si votre nom lui était inconnu. Mais quand elle saura qui vous êtes, elle refusera d'apprécier vos vertus, votre générosité, la bonté de votre cœur; elle ne verra en vous que la fille de M. de Champernon.

— C'est ce que ta lettre m'a fait comprendre. Mais elle m'aimera si elle ignore mon nom. Oui, il faut qu'elle m'aime avant de savoir qui je suis, et c'est quand j'aurai conquis son cœur que je lui dirai la vérité. »

Toute l'âme de ma chère bienfaitrice éclatait dans ces paroles. Le stratagème que je cherchais en vain depuis trois jours, elle l'avait trouvé du premier coup, dominée par le sentiment du grand devoir qu'elle projetait d'accomplir jusqu'au bout.

« Voici ce que j'ai décidé, me dit-elle. Il faut chercher un petit logement dans le voisinage de Mme de

Fonvalier et de Noémi, dans leur maison même, si c'est possible. Tu leur diras que ce logement est destiné à ta mère et à une de tes parentes qui n'a plus de famille et qu'elle a recueillie. Mme de Fonvalier ne s'étonnera pas de voir ta mère à Paris, quand toi-même tu veux y vivre. Nous nous installerons là, moi sous un nom d'emprunt. J'ai préparé déjà l'innocent et nécessaire mensonge à l'aide duquel j'expliquerai ma présence sous le toit de ta mère. Tu la présenteras à Mme de Fonvalier et à Noémi. Des relations se créeront naturellement, et ces dames accorderont à la mère de Robert Darnetal la même sympathie qu'à son fils. Cette sympathie, par la force des choses, j'en aurai ma part. Elle m'ouvrira la maison de la vieille dame, le cœur de l'enfant, et je me charge du reste.

— C'est dans votre cœur que vous puisez ces généreuses inspirations, ma chère bienfaitrice, dis-je tout ému ; je vous ai comprise et je ne demande qu'à me faire votre complice.

— Eh bien, agis dès demain, mon enfant, et laisse-moi le soin de disposer ta mère à ce que j'attends d'elle. »

Nous nous entretînmes longtemps encore de l'exécution du projet de Mlle Renée, et l'heure était avancée quand je pris congé d'elle, pénétré d'une admiration nouvelle pour l'incomparable beauté de son âme que j'avais cependant appréciée déjà tant de fois.

Le lendemain, de bonne heure, j'étais rendu rue Oudinot. Durant la nuit, j'avais conçu l'espoir que je trouverais un appartement libre dans la maison qu'habitait Mme de Fonvalier. Cet espoir n'était pas trompeur, car, en arrivant devant la maison, j'aperçus au-dessus de la porte un écriteau de logement à louer. Cet écriteau, comme je le sus par le portier, était là depuis six semaines. Mais, lors de mes visites précédentes, je ne l'avais pas aperçu.

Le logement à louer, habité naguère par un officier en retraite, mort aux eaux de Vichy pendant une cure qu'il y faisait, se composait de quatre petites pièces, garnies encore de leur mobilier que les héritiers du défunt voulaient tenter de vendre au locataire qui le remplacerait. Cela ne semblait-il pas fait exprès pour nous? J'ai remarqué souvent que la vie a de ces hasards heureux et qu'il n'est pas rare qu'elle semble prévoir les circonstances difficiles que nous traversons pour nous aider à en sortir.

En moins de trois heures, j'avais vu le propriétaire de la maison, discuté avec lui les conditions d'un bail d'un an, pris les ordres de Mlle Renée, acquis le mobilier et tout aménagé pour l'installation de ma bienfaitrice et de ma mère.

C'est alors seulement que je me présentai chez Mme de Fonvalier, afin de lui annoncer ainsi qu'à Noémi l'arrivée de ma mère et de Mlle Renée. Le petit roman que j'avais préparé obtint un plein succès et fut accepté par la chanoinesse et par sa nièce ainsi que l'expression de la vérité. Ma bienfaitrice y était représentée comme la fille d'un frère aîné de mon père, qui avait quitté les Petites-Dalles, jeune encore, pour aller s'établir à Rouen, où il s'était marié et enrichi. Mort depuis longtemps, sa femme ne lui avait survécu que peu d'années et sa fille orpheline, résolue à ne pas abandonner le célibat, s'était décidée à venir vivre à Paris, pendant une année, pour y soigner sa santé. Ma mère avait consenti à se fixer auprès d'elle, afin de se rapprocher de moi.

Noémi manifesta la joie la plus vive, en apprenant qu'elle allait avoir une aimable voisine, distinguée, bien élevée, de qui elle pourrait devenir l'amie.

« Quel est son nom ? me demanda-t-elle.

— Renée Darnetal.

— Et son âge ?

— Près de trente ans.

— Elle me trouvera trop petite fille pour frayer avec moi, me dit-elle un peu désappointée.

— Gardez-vous de le croire, m'écriai-je; je lui ai déjà parlé de vous ; elle se réjouit à la pensée de vous connaître. Elle a espoir de vous plaire, et comme elle sait vos malheurs, elle sera heureuse d'être pour vous une grande sœur. C'est une Darnetal, une Darnetal des Petites-Dalles. Elle a, aussi bien que nous tous, une dette de reconnaissance à payer à la famille de Maisonfleur.

— Je l'aime déjà pour tout ce que vous me dites d'elle, » me répondit Noémi.

M'étant trouvé seul un moment avec Mme de Fonvalier, j'ajoutai en confidence que ma cousine Renée était une femme du plus rare mérite, dont les leçons et les exemples seraient utiles à Noémi, et que, n'ayant rien à aimer en ce monde, elle était capable de prendre en grande tendresse la petite fille du marquis de Maisonfleur et même de lui faciliter un jour un établissement avantageux, en la dotant.

« Ce sont là des hypothèses trop belles pour l'avenir, me dit en souriant Mme de Fonvalier ; il est plus sage de ne songer qu'au présent. Il me suffit que cette parvenue appartienne à une famille que mon pauvre beau-frère estimait et à un pays qui lui était cher, pour que je l'aime déjà. »

C'est ainsi que je préparai la rencontre de Mlle de Champernon et de Noémi de Maisonfleur. Ma chère bienfaitrice, à qui, le même jour, je rendis compte de mes actes, les approuva, en me remerciant de l'avoir si bien secondée.

Un joli soleil d'août brille sur le petit jardin de la rue Oudinot. La chanoinesse de Fonvalier a fait traîner son fauteuil à roulettes sur le perron, comme de coutume, et, comme de coutume aussi, Noémi travaille à côté d'elle et ne s'interrompt que pour lui faire la lecture.

Tout est calme autour d'elles. Un arbre de Judée incline sur leurs têtes son feuillage taché de la pourpre de ses fleurs et les enveloppe de son ombre parfumée.

Ma petite amie est vêtue d'une robe courte en cou-

rose, qui laisse voir ses pieds mignons chaussés de souliers en prunelle, découverts sur des bas à jour et attachés par des rubans. Les cheveux noirs sont plaqués autour de la tête, et forment deux lourdes tresses qui descendent dans le dos.

Elle réunit dans sa personne les grâces de l'enfant et le charme de la jeune fille. Telle, du moins, elle m'apparaît au moment où j'entre dans le jardin, précédant ma mère et ma *cousine Renée Darnetal*, installées depuis le matin dans leur nouvel appartement et que je viens présenter à Mme de Fonvalier et à Mlle de Maisonfleur.

« Madame, mademoiselle, voici ma mère et ma cousine qui désormais vont vivre dans votre voisinage.

— Soyez les bienvenues, » répond gracieusement Mme de Fonvalier, en donnant à la bonne, accourue à notre arrivée, l'ordre d'apporter des chaises. Noémi saute au cou de ma mère en lui déclarant qu'elle la reconnaît et se souvient de l'avoir vue autrefois sur la plage des Petites-Dalles.

« Vous étiez encore bien petite, ma chère demoiselle répond ma mère; mais vous avez grandi et vous voilà bien belle. »



Je pris le billet. (P. 350, col. 1.)

Noémi aperçoit alors Mlle Renée et lui tend la main timidement.

« Vous ne voulez donc pas m'embrasser? demande celle-ci.

— Bien au contraire, et même, de tout mon cœur. »

Mlle Renée lui ouvre les bras et Noémi s'y précipite en disant : « Vous êtes bonne, mademoiselle, et je vous aimerai bien. »

C'est fini, la glace est rompue. Le bonne grâce de Mlle Renée a produit son effet ordinaire. Noémi est prise au piège innocent que nous lui avons tendu. Dans les yeux avidement attachés sur elle, elle a découvert cette infinie bonté qui est la vertu de ma chère bienfaitrice. Mais, aussi, que de séduction déploie celle-ci! Je devine que ce qu'elle veut par-dessus tout, c'est se faire aimer par cette enfant, mais se faire aimer si tendrement, que le jour où elle déchirera le voile qui dérobe aux yeux de Noémi la vérité, l'affection soit déjà si forte qu'elle ne puisse être brisée par des révélations qui maintenant seraient dangereuses et prématurées.

L'entretien se poursuit sur un ton intime et familier. On dirait que ces quatre femmes, réunies sans se connaître, se sont toujours connues et toujours aimées. On parle des Petites-Dalles, du château de Maisonfleur. Noémi évoque les souvenirs de son enfance. Elle raconte l'accident qui lui est survenu jadis sur la plage des Petites-Dalles, comment je lui ai porté secours; elle prend ma mère à témoin de ces événements lointains.

Je crains d'abord qu'elle ne se laisse aller à faire allusion à la ruine de son grand-père, et à prononcer des paroles blessantes pour ma bienfaitrice. Mais elle garde le silence sur ces choses, et Mlle Renée n'a pas à souffrir dans l'incognito sous lequel elle se cache.

« J'espère que nous nous verrons souvent, lui dit Noémi, au moment où ma *cousine* se leva pour se retirer. Vous viendrez chaque jour dans notre jardin. Ma tante veut que vous le considériez comme vôtre; n'est-ce pas, ma tante? »

La chanoinesse répond affirmativement.

« Vous y reviendrez? reprend Noémi.

— Oui, mais à une condition, dit Mlle Renée.

— Laquelle?

— C'est que vous monterez chez nous.

— Oh! avec plaisir. Il me semble que vous êtes déjà mon amie. »

Pour toute réponse, Mlle Renée attire Noémi dans ses bras, l'embrasse avec tendresse. Puis, elle se retire, le cœur oppressé par l'émotion, les larmes aux yeux, entraînant ma mère, auprès de qui la chanoinesse s'excuse, en se plaignant de l'infirmité qui la cloue sur sa chaise et l'empêchera de rendre la visite qu'on vient de lui faire.

« Quelle adorable enfant! me dit Mlle Renée, en rentrant chez elle. Il faut donc qu'elle me chérisse et s'accoutume peu à peu à accepter mes bienfaits!

— Il ne lui sera pas difficile de vous chérir, répond ma mère; comment ne vous chérirait-elle pas, quand vous venez travailler à son bonheur?

— Un bonheur que mon père a détruit, soupire ma bienfaitrice, et que j'ai le devoir de reconstituer. »

(*A suivre.*)

ERNEST DAUDET.



Elle agitait le chapelet. (P. 356, col 2.)

MANDARINE[1]

XVI

Plusieurs jours se passèrent sans que l'on entendit parler de la vicomtesse de Chalasson, rue du Froidmortel. Mme Dubellec continuait à faire entasser dans la caisse de Brigitte tous les objets lui appartenant. Quel ne fut pas son désappointement en recevant un laconique billet d'adieu de Mme de Chalasson, qui partait pour Cannes inopinément, disait-elle, et plus tôt qu'elle ne le pensait. De Brigitte pas un mot!

« Voilà! elle leur a déplu, grommela Mme Dubellec en froissant le beau papier satiné et blasonné; elle a quelque chose d'ennuyeux et de triste que personne au monde ne trouvera supportable.

» Quel papier à lettres! Six francs la rame, au moins. On fait de ces folies et l'on ne trouve pas un sou à donner pour alléger les charges d'une parente!

» Qu'en ferai-je, bon Dieu, qu'en ferai-je! Elle mange énormément; Louison lui donne mille choses en cachette, j'en suis sûre! Comment m'eu débarrasserai-je! Nous voilà en plein hiver, il n'y a pas moyen de la faire partir maintenant. On le crierait sur les toits par tout Pontker. »

Naturellement, cette déception ne rendit pas Mme Dubellec plus tendre envers Brigitte, et la vie de la pauvre petite fût devenue un vrai martyre, si Louison n'avait été là pour la protéger, la nourrir et la distraire.

Elle inventa tout un petit système de compensations qui, sans porter atteinte en rien à son indéfectible probité, lui permettait néanmoins de faire du bien à l'enfant.

C'était toujours comme par hasard qu'elle se trouvait sur le chemin de mademoiselle Bertrande, et qu'elle apportait à Brigitte quelque petite douceur qui lui disait : Il est quelqu'un qui pense à vous. Elle avait, de ses deniers, acheté de la balle fraîche et en avait rempli une enveloppe de vieille indienne, ce qui constituait un édredon rustique sous lequel Brigitte échappait aux terribles courants d'air de la nuit; enfin, le dimanche soir, quand toute lumière s'éteignait aussitôt après le souper et que chacun était censé regagner sa chambre, elles restaient toutes les deux dans la cuisine sombre jusqu'au moment où la faible lueur de la lampe sordide qui brûlait dans la chambre à coucher de Mme Dubellec, s'éteignait. Alors Louison allumait une grosse chandelle achetée de son argent, jetait dans la cheminée, dont les tisons éteints avaient été comptés par l'avare, de belles pommes de pin ramassées dans les allées de la promenade qui, à certains moments, en étaient jonchées, et à la gaie lueur de ce feu bleuâtre, elles faisaient toutes les deux une partie de cartes, ou quand Brigitte était triste, elle lisait, dans un des livres qu'elle avait apportés, quelques pages que Louison écoutait bouche béante. Et quand le sommeil les gagnait toutes deux, elles regagnaient leur lit ayant bien chaud, l'esprit tout calmé et le cœur tout dilaté.

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337

L'hiver, le triste hiver passa ainsi.

Les belles fêtes de l'Église apportèrent, même chez l'avare, un certain adoucissement d'humeur. Il y eut le réveillon de Noël et le gâteau des Rois. Échapper à ces douces fêtes, à ces joies de famille, n'est pas possible en certaines provinces. Il faut que le cœur se réveille, et, en vérité, s'il n'y avait pas eu cela pour raviver de loin en loin le cœur racorni de l'avare, la vie n'eût pas été possible chez elle.

L'habitude n'avait pas triomphé de son ennui de nourrir Brigitte. Il n'était pas de semaine où elle n'ébauchât un projet de s'en débarrasser. La petite fille grandissait démesurément, mais maigrissait et pâlissait en proportion. Le brouillard humide qui enveloppait l'hôtel ne convenait pas à son tempérament, et, quand vint le carême, elle se sentit prise d'étranges malaises.

Il lui aurait fallu, en ce moment de croissance presque exagérée, une nourriture fortifiante, de l'exercice, et l'un et l'autre lui manquaient.

« Je ne sais pas ce qu'a cette enfant, le ver solitaire, sans doute, disait Mme Dubellec ; elle mange comme un ogre, et on verrait le jour à travers son corps. »

La vérité était que Brigitte, saisie par le froid et n'ayant plus les fruits savoureux du jardin comme excitants, mangeait excessivement peu et avec une crainte toujours grandissante.

C'était en tremblant qu'elle redemandait du pain à table, et, s'étant un jour aperçue que Louison était grondée à son sujet, elle se fit une délicatesse de ne plus rien lui demander hors des repas réglementaires.

Ah! combien, dans ce salon lambrissé, devant cette maigre chère, elle regrettait les bouillies savoureuses de Rosalie, les pommes de terre appétissantes de Christophe et les gros morceaux de pain bis! Elle cachait ses regrets pour ne pas attrister la bonne Louison ; mais il lui prenait parfois de violentes envies d'écrire au sémaphore.

Un matin, elle se réveilla toute frissonnante et ne se leva pas aussitôt que d'habitude. Elle fut étonnée de ne pas voir Louison apparaître pour s'enquérir de la cause de ce retard. Bientôt des bruits de roues, des bruits de voix, des appels désespérés, lui donnèrent à entendre que quelque chose d'insolite se passait. Elle se leva, s'habilla rapidement et descendit dans la cuisine. Louison, assise à la table, pleurait à chaudes larmes, Mme Dubellec tenait un papier entre ses mains tremblantes, et un paysan, son fouet autour du cou, parlait avec Jacques, le jardinier.

Brigitte se glissa auprès de Louison.

« Qu'est-ce qu'il y a, demanda-t-elle, pourquoi pleurez-vous ? »

Et Louison, toute sanglotante, répondit :

« Il y a que le feu a pris à la grange de mon père et que toute la récolte est brûlée.

— Voilà un billet qui ne me paraît pas clair du tout, dit en ce moment Mme Dubellec ; le mieux c'est d'y aller voir. Voyons, as-tu fini tes jérémiades? Prépare le déjeuner, je prends ma police d'assurance et nous partons pour la ferme. »

Louison essuya vivement ses yeux.

« C'est le petit cabriolet que vous avez ? reprit Mme Dubellec en s'adressant au paysan.

— Oui, Madame ; mais sans la capote.

— Tant mieux, nous irons plus vite, et Louison pourra s'asseoir en arrière, sur le coffre. Il fait beau, nous ne mettrons pas plus d'une heure.

— Une heure et quart, Madame.

— Ce n'est rien. Vite le déjeuner. »

Louison était déjà à sa cheminée et jetait du bois dans le feu.

« Est-ce que Mlle Brigitte vient avec nous? » demanda-t-elle.

Mme Dubellec fit un geste d'impatience et marmotta entre ses dents :

« Ah ! c'est vrai, Brigitte ! » puis elle se mit à réfléchir profondément en regardant la petite fille.

L'emmener à sa ferme, il n'y avait pas à y songer : le véhicule ne contenait que deux places ; elle pensa tout de suite à la confier à Mlle Bertrande ; puis un vilain sentiment, né de son amour de la domination et d'un vieux fonds de jalousie, lui vint : si Brigitte allait se trouver heureuse chez Mlle Bertrande, elle se trouverait malheureuse par comparaison chez elle, et quand elle, Mme Dubellec, voudrait la placer, au rabais, dans un orphelinat quelconque, ce qui était son idée actuelle, Mlle Bertrande, se targuant du service rendu, imaginerait peut-être de s'en mêler.

Non, personne ne devait se trouver entre elle et l'enfant, afin qu'elle demeurât libre d'en disposer tout à fait à sa guise quand le moment serait venu.

« Nous ne pouvons emmener Brigitte, dit-elle ; d'abord, il n'y a pas de place dans le cabriolet, et pas de lit là-bas, non plus. Pour deux jours que nous serons absentes elle peut bien rester ici. La femme de Jacques, qui viendra soigner la Jaune, s'en occupera. »

La pauvre Louison était tellement impressionnée par l'événement lui-même qu'elle accepta, sans mot dire, cette détermination.

Le déjeuner de Mme Dubellec fut servi et mangé en un quart d'heure, et les battants du portail s'ouvrirent tout grands pour laisser passer le cabriolet. Il était monté sur deux roues grêles et ne contenait en effet que deux places, qu'occupèrent le conducteur et Mme Dubellec. La pauvre Louison fut juchée sur le coffre et s'y assit dos à dos avec le conducteur et les jambes pendantes.

Du haut de ce fragile véhicule, Mme Dubellec donna ses dernières instructions :

1° La femme de Jacques ferait le ménage et coucherait dans la maison à cause de la Jaune, qui pourrait être indisposée la nuit.

2° On n'ouvrirait à personne, Mme Dubellec étant absente et sa maison se fermant momentanément aux visites et aux affaires.

Cela expliqué et commenté par Mme Dubellec elle-même, le petit équipage s'élança dans la rue du Froidmortel, la grande porte cochère se referma avec bruit, et Brigitte demeura seule avec le vieux jardinier et sa femme, qu'elle avait rencontrée parfois dans le jardin et qui ne savait pas un mot de français.

Deux jours, trois jours, quatre jours, cinq jours passèrent, et Brigitte se sentit envahir par une tristesse qui la faisait pleurer pendant des heures entières. Il lui était impossible d'échanger une parole avec la vieille Marie, puisqu'elle ne parlait pas la même langue, et elle n'avait pour véritables compagnes que la Jaune et Minette, les seuls êtres un peu vivants de l'habitation.

Les premiers jours on avait frappé assez souvent à la porte extérieure. Personne n'était allé ouvrir, ainsi que Mme Dubellec en avait donné l'ordre; aussi le marteau ne retentissait plus.

Brigitte, qui ne pouvait se faire à l'absence de Louison, errait comme une âme en peine dans les appartements et mangeait à peine.

La vieille Marie faisait la plus singulière cuisine du monde en fumant dans sa courte pipe toute noire, et s'occupait beaucoup plus de la Jaune que de cette mélancolique petite fille.

Il vint un moment où Brigitte fut tentée de se sauver et de courir chez Mlle Bertrande. Mais où demeurait Mlle Bertrande? Était-elle à Pontker? Et si Mme Dubellec arrivait pendant son équipée, que dirait-elle?

Jacques, qui vint jeter un coup d'œil sur ce qui levait sous ses châssis de verre, le samedi matin, la trouva très changée et gronda en breton sa femme, disant qu'elle laissait, sans doute, mademoiselle mourir de faim et qu'elle était pire pour le soin des enfants que Mme Dubellec.

La bonne femme pleura, parla à Brigitte en joignant ses mains calleuses et alla sur le-champ traire plein un bol de lait, que la petite fille but par complaisance. Comme elle reposait le bol sur la table de la cuisine, un coup violent ébranla la porte d'entrée.

« C'est Louison, s'écria Brigitte.

— Madame a la clef, dit Jacques, elle entrera sans frapper, et vous savez qu'elle a défendu d'ouvrir. »

Et s'adressant, en breton, à sa femme, il lui dit d'aller regarder par le judas.

Elle courut à la grande porte, appliqua son œil à un petit grillage qui servait à madame Dubellec à reconnaître les visiteurs, et parla en breton à son mari, qui allumait une pipe. Celui-ci dit à Brigitte que c'était un homme qui frappait, et qui s'entêtait à frapper; qu'il n'y avait qu'à le laisser faire.

En effet, le marteau retombait sur la porte, à intervalles inégaux.

« Il fera comme les autres, il se lassera, » dit philosophiquement le vieux Jacques, et il s'en alla vers le jardin.

Mais le visiteur ne se lassait pas, et bientôt ce fut sur la porte une succession de coups formidables à ébranler les murs et à ameuter le quartier.

Brigitte s'était machinalement avancée vers ce portail, sur lequel les coups continuaient à pleuvoir comme grêle.

« Nom de nom! il n'y a donc personne en cette maison! » s'écria une voix éclatante.

La petite fille tressaillit.

« Christophe! s'écria-t-elle. Oh! attendez, attendez! »

Et elle s'élança vers la porte; mais ses petites mains ne pouvaient atteindre les lourds verrous, ni les tirer.

Elle colla son visage au petit judas.

« Christophe, cria-t-elle, je suis là, attendez un peu, ne vous en allez pas!

— Ah! ah! ce n'est pas trop tôt me répondre, mademoiselle, je commençais à croire que vous étiez tous morts par ici, répondit gaiement le chef guetteur.

— Christophe, je vais vous faire ouvrir. »

Et elle courut au jardin et elle en ramena, quasi par le collet, le vieux Jacques qui, tout en protestant qu'il désobéissait à Mme Dubellec, fit péniblement glisser les gros verrous. Le chef guetteur, tout souriant, parut sur le seuil inhospitalier, et se tint à quatre pour ne pas serrer dans ses bras Brigitte qui s'était élancée vers lui.

« Ma petite, dit il en secouant ses deux mains diaphanes entre les siennes, il y a si longtemps qu'on ne vous a vue! Comme vous avez grandi! Diantre! Jéjé ne vous atteindra plus à l'épaule; mais vous avez été malade, n'est-ce pas? Où est madame votre tante? »

Brigitte, que l'émotion empêchait encore de parler, le conduisit par le bras dans la cuisine, et là répondit à ses questions en lui racontant le départ de Mme Dubellec.

« Comment! elle vous a plantée ici toute seule! s'écria-t-il quand elle termina son récit.

— Oui, Christophe.

— Êtes-vous heureuse, ici, mademoiselle? »

Et Christophe fronçait ses épais sourcils.

« Non, Christophe.

— Allez-vous en pension?

— Non, Christophe.

— Mais on vous donne des leçons à domicile?

— Non, Christophe. »

Christophe la regardait fixement.

« Et l'on vous compte les morceaux, dit-il, et l'on ne s'occupe pas plus de vous que d'un pauvre chien? Cela se voit.

— Pas Louison, Christophe, Louison est très bonne pour moi.

— Oh! Louison est une bonne fille, ce n'est pas à elle que je pense. C'est égal, voilà du drôle! Moi

qui m'attendais, d'après les beaux récits de la mère Guilbenn, à vous voir soignée et instruite comme une demoiselle de votre rang, je vous trouve malade, triste et seule dans ce vieux nid à rats !

» Nom de nom! Mandarine, répondez-moi ; mais là bien franchement! Aimez-vous mieux la cuisine du sémaphore que celle de Mme Dubellec?

— Oui, Christophe.

— Et aimez-vous mieux vivre avec les petits bonnets qu'avec votre avare de tante?

— Oh! beaucoup mieux, Christophe. »

Christophe demeura cinq grandes minutes pensif ; puis se levant :

« Si vous voulez, je vous emmène, dit-il; mon commandant ne me pardonnerait pas de vous laisser ici.

— Emmenez-moi, oh! emmenez-moi, cria Brigitte; Louison aura du chagrin ; mais elle aime la Jaune aussi, et puis elle a sa mère, elle!

— Oui, mais les paquets? Toutes vos hardes sont peut-être sous clef?

— Non, elles sont dans ma caisse et puis, quand même, j'ai des robes dans mes autres caisses, au colombier là-bas.

— Venez me montrer ça, dit Christophe, nous partons par mer, à l'heure de la marée. Je suis venu sur la *Brillante* de Kernanret. C'était une bonne occasion, j'en ai profité. On trouvera bien une petite place pour vous et vos paquets. Où est votre chambre ? »

Brigitte le conduisit dans la chambre du balcon. A eux deux, ils entassèrent dans la caisse, en cinq minutes, tous les objets appartenant à la petite fille.

Brigitte agissait fiévreusement : elle n'avait plus qu'une peur, c'était que Mme Dubellec n'arrivât juste à temps pour empêcher son départ.

En allant prendre congé du vieux Jacques, elle lui témoigna ses craintes ; mais celui-ci répondit, en souriant, que sa tante n'empêcherait ni ne pleurerait son départ, et qu'elle pouvait bien être tranquille.

Brigitte, d'après le conseil de Christophe, écrivit quelques lignes polies dont elle chargea le vieux jardinier. Elle remerciait Mme Dubellec, elle la priait de la rappeler au souvenir de Mlle Bertrande. Puis, verbalement, elle dit à Jacques ce qu'elle voulait qui fût répété à Louison, et le pria de lui remettre de sa part un chapelet de corail dont elle ne connaissait pas la grande valeur.

Cela fait, Christophe prit la caisse sur son épaule, Jacques ouvrit la porte et souhaita un bon voyage aux deux partants.

Au moment de quitter la rue du Froidmortel, Brigitte se détourna en tressaillant : il lui avait semblé entendre un bruit de roues et il lui sembla aussi voir apparaître une terrible silhouette sur la façade récemment blanchie d'un vieil hôtel, celle d'un petit cabriolet d'où sortait un grand bonnet à rubans. Elle se rapprochait de Christophe comme pour se mettre sous sa protection immédiate, et sans se détourner marcha jusqu'au port.

La *Brillante*, une simple barque de pêche, reçut le colis et l'enfant, qui s'empressa de monter à bord où elle mangea un gros morceau de pain de Kernauret, que lui offrait le batelier. Christophe, qui aimait assez le réconfortant, était allé manger le sien au cabaret voisin.

Il en sortit bientôt, sauta sur le pont, et la *Brillante* appareilla, c'est-à-dire que ses jolies voiles rouges, teintes d'ocre, se déployèrent et la couvrirent de grandes ailes de flamme. Christophe, assis au gouvernail, dirigeait l'embarcation. Brigitte était debout, près de sa petite caisse. Au moment où le bateau quittait le port de Pontker, elle aperçut une paysanne qui courait sur le quai planté.

« Oh! Christophe, c'est Louison, je la reconnais, dit-elle; ma tante est arrivée, heureusement que je suis partie. »

Et avec les mains elle fit toutes sortes de signes d'amitié à la bonne fille, qui agitait, en signe d'adieu, le joli chapelet de corail et qui le portait à ses lèvres pour montrer à Brigitte à quel point ce souvenir lui était cher.

La petite barque filait bien et entra bientôt dans le beau golfe dont les eaux baignaient Kernanret, que l'on gagnait beaucoup plus vite par mer que par terre.

Brigitte voguait avec bonheur sur cette belle mer couleur d'émeraude, un peu mouvementée, mais sur laquelle le bateau glissait avec un doux balancement qui lui plaisait. Ils avaient vent arrière, ce qui les faisait marcher à la vapeur, et l'*Angelus* tintait joyeusement dans le clocher élevé de Kernanret quand ils passèrent devant le bourg sans s'y arrêter.

Un quart d'heure plus tard le bateau stoppait à la jetée du sémaphore, et Brigitte, précédant Christophe, s'élança vers la maison.

Justement tous les petits bonnets s'en allaient audevant du père, dont le bateau venait d'être signalé par Jéjé.

« Mandarine! » cria Rose, qui la reconnut la première.

Et tous en chœur répétèrent joyeusement: « Mandarine. »

Oh! que ce nom lui était doux à entendre! Il lui semblait que tous ses souvenirs d'enfance venaient de lui être rendus, qu'on lui parlait une langue nouvelle, la vraie langue de son cœur.

Elle embrassa tour à tour les petits bonnets, qui avaient toujours la figure pleine et qui avaient aussi singulièrement grandi.

Puis elle entra dans la maison où Rosalie préparait le souper.

« Rosalie, me voici, » dit-elle.

Rosalie l'accueillit par son bon et tranquille sourire.

« J'en avais le pressentiment, dit-elle; je ne croyais pas beaucoup à tout ce que disait ma mère

sur votre contentement là-bas. Je connais bien Mme Dubellec pour avoir travaillé chez elle pendant mon apprentissage. »

Et s'adressant à Jéjé, elle ajouta :

« Donne-moi vite la jolie *boîte* bleue de Mandarine et sa cuiller, que je lui trempe la soupe.

— Mon père vous appelle, mademoiselle, » dit Jéjé qui, n'étant plus excitée par sa grand'mère, paraissait très heureuse de son retour.

Mandarine s'élança gaiement au dehors et s'en alla ouvrir la porte de la petite chambre du colombier à Christophe, qui portait sa caisse.

La chambre était soignée, il n'y eut qu'à épousseter et à mettre des draps de lit, ce que Jéjé promit de faire immédiatement.

Christophe, ayant déposé son fardeau, s'en alla dans la maison.

« Femme, tu as vu que je l'ai ramenée, dit-il simplement.

— Oui, et les enfants en sont bien contents.

— As-tu vu comme elle est changée?

— Oui, c'est vrai; mais ne vois-tu pas comme elle a grandi?

— C'est égal, il y a eu des privations, et ça m'a donné un coup de la voir changée comme ça. Je me suis rappelé le commandant et ma promesse, et ma foi, la voilà au sémaphore pour toujours, désormais, quoi qu'en dise la mère Guilbenn. Après ce qu'elle a fait, après tous les mensonges qu'elle nous a contés, c'est bien fini entre elle et Mandarine.

— Mais son instruction, Christophe?

— Cette vieille avare ne l'instruisait pas, Rosalie. Ici, du moins, elle sera gaie et bien portante. J'ai ouï dire que Tiens-ta-poche recommence ses tournées par le pays. S'il est dans son bon sens, il pourra lui donner quelques leçons, et puis, ma foi, à la grâce de Dieu! Je m'en mêlerais plutôt moi-même.

— A la grâce de Dieu! » répéta Rosalie.



Louison pleurait à chaudes larmes. (P. 354, col. 1.)

Et elle se mit en devoir de tremper les nombreuses écuelles de soupe rangées sur la table.

Les premiers jours qui suivirent le retour de Brigitte au sémaphore furent pleins de ravissements. Que de choses elle avait laissées là, mon Dieu! comme elle avait été riche d'affection en ce lieu! Elle s'en rendait très bien compte maintenant. Elle s'en allait de sa cellule rocheuse au vieux lougre: les *Douze-Apôtres*, dont la coque était destinée à pourrir tout doucement sur cette grève solitaire, à moins qu'un coup de vent ne la brisât de manière à l'emporter au large ou à la réduire en bois de chauffage que les pauvres se fussent partagé. La mer, le phare qui rayonnait sur la rive opposée, sa petite chambre même, dans laquelle entraient familièrement les pigeons, qui avaient pris l'habitude d'y venir pendant son absence, tout lui paraissait splendide auprès des

sombres appartements de la rue du Froidmortel.

Et les gens ! Rosalie n'était-elle pas la bonté même ! Et Christophe, ce grand Christophe à la barbe fauve, n'avait-elle pas en lui un soutien fidèle, un véritable ami ! N'était-il pas le plus sympathique des hommes dans son rôle de papa ! Hors de son sémaphore il ne se présentait guère qu'un enfant à chaque main. Sa haute taille courbée en deux, il conduisait du bout du doigt Michel le poupon. C'était lui qui avait appris à marcher à tous les petits bonnets. La mère n'en ayant jamais eu le loisir, la charge en était revenue à Christophe, qui pour faire essayer les petites jambes était d'une admirable patience.

En ce moment il l'exerçait sur Michel, qui avait pris des forces et qui trottait gentiment par la cour, soutenu par le doigt de son père. Quand il avait fait l'exercice voulu, Christophe l'enlevait comme une paille, le posait sur son bras ou sur son épaule et s'en allait inspecter la mer.

Tout cela allait beaucoup plus au cœur de Mandarine que la vie retirée et mathématique de Mme Dubellec, qui comptait les prunes à ses arbres pour former les douzaines à vendre et supputer à l'avance le profit.

Naturellement Mandarine n'oubliait point Louison, et Rosalie lui avait bien promis de lui faire donner de ses nouvelles par les femmes de Kernanret qui iraient à Pontker.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

UN PETIT POSTILLON

La plus belle diligence qu'il fût possible de voir trotter, galoper, se dandiner sur une route départementale, était assurément celle que conduisait autrefois Michel Carillon, le petit père Carillon, comme on l'appelait dans le pays, où sa limousine grise à rayures noires et sa casquette de poil de loutre étaient devenues aussi légendaires qu'un certain petit chapeau et une certaine redingote dans le monde entier.

Michel Carillon était haut comme une botte ; il ne faut pas prendre, bien entendu, cette comparaison tout à fait à la lettre : c'est seulement pour faire comprendre quelle était l'exiguïté de sa taille. Avec l'âge, il avait acquis un respectable embonpoint ; mais en commençant sa carrière, il était menu comme un fil. Ce petit homme avait un poignet de fer et un admirable sang-froid ; il était digne, impassible, comme quelqu'un qui sent bien le poids de sa responsabilité et des rênes d'un puissant attelage, difficile à gouverner. Le froid, le chaud, le soleil ardent, la neige, le vent âpre, la pluie glacée, rien ne semblait le toucher ; les variations de la température n'avaient d'effet que sur son visage, qui parcourait les divers tons du rose tendre au violet foncé.

C'était un homme sobre, ne buvant guère, dans le parcours de la diligence, c'est-à-dire d'Autun à Château-Chinon, qu'un grand verre de vin à l'unique relais ; ce n'est rien pour un postillon.

Michel se vantait de connaître la route aussi bien que sa poche ; la moindre bosse du terrain lui était familière. Jamais son regard ne s'égarait au loin, ni à gauche, ni à droite. Ses yeux se reposaient toujours, soit sur le chemin, soit sur la croupe de ses chevaux ou l'arête de leur échine. Il ne savait pas combien la route, qu'il parcourait depuis tant d'années, était belle et causait d'admiration aux voyageurs. Il n'avait jamais vu les lointains bleuâtres, le luxe de verdure qu'étalaient les forêts, l'humide fraîcheur des prés, la limpidité des eaux, les effets de brume et de soleil. Il ne s'apercevait pas qu'au printemps les haies fleurissent, que les pâquerettes s'éparpillent sur les talus, que tout est frais, nouveau, et qu'il semble qu'à ce moment de l'année Dieu ouvre toutes grandes ses mains sur le monde pour y répandre des merveilles. Il ne s'apercevait pas qu'en été les blés jaunissent, que de petites baies rouges brillent dans les haies, que les digitales ouvrent, au bord de la route, leurs belles fleurs mouchetées ; qu'en automne, les arbres prennent des teintes rousses, mélancoliques sous le jour gris, chaudes sous le soleil ; qu'en hiver, les bois ont des splendeurs féeriques, que chaque arbre, moulé dans le givre, devient un lustre de cristal, d'où partent mille étincelles, et où se jouent les brillantes couleurs du prisme ; non, il ne voyait rien de tout cela.

Son esprit, tout son être, était attaché aux pas de ses chevaux.

Si le postillon était petit, la diligence était énorme, et c'est prodigieux la quantité de voyageurs et de bagages qui s'engouffrait dans cette machine. Un beau modèle de diligence, digne d'être conservé dans un musée, si jamais ce genre de véhicule vient à disparaître complètement du globe ! Du temps du père Carillon, les entrées dans les villes et villages étaient vraiment triomphales. Quel tapage ! Les clics clacs de son fouet déchiraient l'air ; le conducteur sonnait de la trompe à pleins poumons ; les roquets s'élançaient aux jambes des chevaux, qui, excités par la bruyante fanfare du conducteur, les sifflements du fouet frisant leurs oreilles, les aboiements des chiens, auxquels se joignaient les cris des enfants, brûlaient le pavé jusqu'à la maison de poste ; des étincelles jaillissaient sous leurs sabots luisants et sous les roues.

Ah ! les beaux jours pour le père Carillon ! le roi n'était pas son maître !

Pendant près de soixante années il vécut ainsi, sans qu'il lui vînt jamais à la pensée qu'il pourrait descendre un jour de son siège et déposer son fouet ; qu'enfin on le trouverait trop vieux et la diligence

trop lourde, et qu'on les mettrait, d'un seul coup, tous les deux à la réforme Trop vieux! Est-ce que ses chevaux se permettaient de broncher, et ne descendaient pas les plus rudes côtes, soutenus par son poignet de fer?

Le père Carillon avait un grand tort, celui de se vanter de son âge. N'ayant jamais étudié la nature humaine, il ignorait que la vieillesse est un grave défaut aux yeux de la plupart des hommes, et lorsque le propriétaire de la diligence lui disait : « Vous ne changez pas, père Carillon », ou bien : « Comme vous êtes vert, père Carillon! » il ne manquait pas de répondre d'un air glorieux : « J'ai tout de même mes quatre-vingts ans sonnés, monsieur. » Si bien qu'à la fin ce propriétaire se dit : « Ce bonhomme est trop vieux pour conduire une diligence, il arrivera quelque accident, » et il le mit à la retraite. En même temps, il changea la vieille diligence pour une voiture plus moderne, plus légère, plus petite, suffisant au nombre de voyageurs, considérablement restreint depuis les chemins de fer. La vieille carcasse de la diligence, dépouillée de sa bâche, resta exposée à toutes les intempéries des saisons, dans la grande cour de la maison de poste.

Quant au père Carillon, il loua une maisonnette aux portes de la ville, sur la route qu'il avait parcourue tant de fois. Là, assis dans la belle saison sur le seuil de sa porte, en hiver près de sa fenêtre, il pouvait voir passer la nouvelle diligence et critiquer le nouveau postillon.

« Comme ça tient les guides mollement! disait-il avec dédain. Ah! quelle pitié! »

Souvent on lui voyait faire le geste de claquer du fouet, et il murmurait des paroles d'encouragement à des chevaux imaginaires.

Si quelque curieux, en quête d'une figure bonne à peindre dans un livre, s'approchait de lui pour tâcher d'en tirer une histoire, voici ce que le père Carillon lui racontait :

« Lorsque je devins postillon de la diligence, — je ne parle pas de la nouvelle, mais de l'ancienne, — j'avais un peu plus de vingt ans. J'étais garçon de ferme, et je montais, sans selle ni bride, les chevaux les plus endiablés. J'appris qu'on cherchait quelqu'un pour conduire une diligence d'Autun à Château-Chinon, et je me dis comme ça : Voilà ce qu'il te faut, mon garçon. Et je m'en allai me présenter au maître de poste. Si vous l'aviez vu, monsieur, me toiser du haut en bas, et puis me rire au nez, et puis crier : « Ah! ah! ah! ce petit homme qui veut conduire ma diligence, une diligence pareille! » Tous les valets de la poste riaient autour de nous. J'étais bien un peu rouge; mais enfin je ne perdis pas courage, et je lui proposai d'atteler à la diligence quatre chevaux enragés, me faisant fort de la conduire sans accident à Château-Chinon. »

A suivre. LOUISE MUSSAT.

LA SOUPE DE LA MÈRE CHARLOT

La mère Charlot était une veuve d'une cinquantaine d'années, qui ne brillait pas précisément par son bon caractère. On pouvait entendre, en passant devant sa maison à une heure quelconque de la journée, une espèce de bourdonnement, comme d'un essaim de mouches voltigeant dans un rayon de soleil; c'était la mère Charlot qui grondait. Elle avait tant grondé, à propos de tout et à propos de rien, du temps de feu Charlot, son mari, que le pauvre homme était parti pour l'Amérique, sous prétexte de faire fortune, mais en réalité pour ne plus entendre cette voix maussade et ces paroles hargneuses.

Le père Charlot était mort à l'étranger, et la veuve avait élevé sa fille de manière à la rendre semblable à elle autant que possible. Si bien que le jour où commence cette histoire, Annette Charlot, âgée de vingt-cinq ans, promettait pour l'avenir une autre mère Charlot, digne en tous points de la première. Aussi n'était-elle pas encore mariée : aucun garçon dans le village n'eût osé affronter le sort du défunt Charlot, quoique la fille, grâce à l'économie de sa mère et à la sienne propre, fût devenue un des meilleurs partis du pays.

La mère Charlot désirait beaucoup marier sa fille; aussi fut-elle très joyeuse lorsque le compère Jacquet, le marchand de bœufs, vint lui dire que le grand Michel, du village de Sainte-Solange, avait vu Annette et la trouvait à son gré. Michel était un fermier aisé, et, quoiqu'il fût veuf avec deux enfants, il pouvait choisir entre les filles du pays. Il ne connaissait point la mère Charlot, ses affaires ne l'ayant jamais conduit aux Coulées, où elle demeurait; mais il avait vu Annette à la foire de Pranlien, où il était allé pour vendre des bœufs au compère Jacquet. Annette était là chez sa marraine; elle y étalait sa plus belle toilette, elle riait, elle paraissait gaie, fraîche et de bonne santé; et le compère Jacquet ayant dit à Michel : « Voilà une belle fille qui a du bien et qui est fille unique; elle est très bonne ménagère et vous conviendrait parfaitement», Michel, après l'avoir regardée, avait répondu : « Il faudra voir. »

Ce n'était pas qu'il eût grande envie de se remarier, le brave Michel; il avait encore trop frais au cœur le souvenir de sa femme, une si bonne femme! Mais ses petits enfants étaient mal soignés par les servantes de la ferme, et il sentait bien qu'il avait beau les aimer, il ne pouvait pas leur remplacer une mère. Aussi s'était-il décidé à chercher une femme; seulement, comme il connaissait trop les filles de Sainte-Solange, il n'en voulait prendre aucune : l'une était coquette, l'autre maussade, une troisième bavarde, une autre ne pensait qu'à s'amuser : aucune ne ferait une bonne mère pour ses enfants. Et, sur le bien

que Jacquet lui disait d'Annette, il se décida à aller faire connaissance avec la mère Charlot.

La mère Charlot, prévenue par Jacquet, attendait donc, tout affairée, la visite de Michel. Jacquet devait le lui amener, pour acheter des poules de Cochinchine dont la veuve désirait se défaire; la mère Charlot inviterait les deux hommes à dîner avec elle, on causerait, et si l'on se convenait, la mère Charlot ferait revenir Annette de chez sa marraine, et Michel renouvellerait sa visite.

La table était mise, avec trois couverts, et le dîner mijotait devant le feu. C'était un très bon dîner : une soupe au lard, avec des pommes de terre et des choux, blanche et savoureuse, un chef-d'œuvre de soupe. Cela cuisait avec de petits bruits et des bouffées de parfums tout à fait engageants; et pourtant la mère Charlot était soucieuse.

Pourquoi? Ah! c'est qu'on ne sort jamais longtemps de son caractère : la mère Charlot, transportée de joie aux premières paroles de Jacquet, avait tiré de l'armoire sa plus belle nappe, et commencé à faire reluire sa maison; mais, tout en frottant ses casseroles et en épluchant ses légumes, elle n'avait pas pu empêcher sa tête de trotter; et ses réflexions, d'abord couleur de rose, avaient insensiblement pris une teinte grise. C'était bien de la dépense, tout cela! Il fallait beaucoup de charbon pour cuire la soupe! Ce lard aurait pu se vendre bien cher; et les pommes de terre! et les choux! et le vin donc! la mère Charlot en avait monté quatre bouteilles, et ce ne serait peut-être pas assez : les hommes boivent tant! Et la mère Charlot oubliait le beau mariage pour ne plus penser qu'à la dépense : sa figure se rembrunissait, et elle allait et venait dans sa maison en grommelant.

« Que faites-vous là? » cria-t-elle d'un ton furieux à trois enfants qui s'étaient arrêtés devant sa fenêtre ouverte. Les pauvres petits ne répondirent pas; mais leurs yeux brillants de convoitise et leurs pauvres figures maigres et pâles en disaient assez : le fumet de la soupe leur avait rappelé qu'ils avaient faim, et que depuis longtemps les morceaux de pain qu'on leur donnait par charité n'avaient satisfait qu'à moitié leur appétit.

« Allez-vous-en chez vous! reprit la veuve. Ça n'est pas honnête de venir regarder chez le monde : votre mère devrait vous garder à la maison.

— La mère est en journée, madame Charlot, répondit timidement l'aîné des enfants; c'est la première fois qu'elle y va, et elle n'est même pas encore bien guérie. Nous n'avons mangé qu'un tout petit morceau de pain ce matin, madame Charlot; si vous vouliez....

— Je ne nourris pas les fainéants : hors d'ici! » cria la veuve en menaçant les enfants de sa cuiller à pot.

Les pauvres petits fainéants — l'aîné avait cinq ans à peu près — s'en allèrent la tête basse. Ils se heurtèrent à deux hommes qui arrivaient en causant et qui ne les voyaient pas; le plus petit fut renversé.

« Pauvre petit! dit le plus jeune des deux hommes en le relevant. Tu n'as pas de mal, au moins? Tiens, voilà deux sous pour t'acheter un sucre d'orge. »

Le petit, qui ne savait pas parler, envoya en souriant un baiser au jeune homme; sa sœur et son frère remercièrent pour lui. Le jeune homme les regarda s'éloigner.

« Il est bien bon, le monsieur! disait la petite fille.

— Elle est bien méchante, la mère Charlot! lui répondait son frère.

— Oui, et puis c'est une vieille avare.

— Et puis sa fille, la grande Annette, est aussi méchante qu'elle..... »

Michel n'en entendit pas davantage; son compagnon l'emmena.

La mère Charlot les avait vus venir; elle se précipita vers sa soupière, sa cuiller à pot à la main. Son plan était fait et très bien fait. Elle trempait sa soupe, elle la mettait sur la table, et, toute souriante, elle se tournait d'un air engageant vers ses hôtes, juste au moment où ils entraient, et elle leur disait, en faisant sa plus belle révérence : « Soyez les bienvenus, messieurs; vous arrivez au bon moment. Mangeons d'abord, sans faire de cérémonies; nous irons ensuite voir les poules. »

C'était presque fait : la soupe, toute blanche, fumait dans la soupière, que la mère Charlot tenait par les deux anses..... Une bouffée de vent, entrant par la fenêtre ouverte, apporta à l'oreille de la veuve les rires des pauvres enfants qui s'étaient arrêtés à quelques pas pour ramasser un oiseau tombé du nid. « Ces petits mendiants ne sont donc pas partis! » se dit-elle avec humeur; et elle allongea le cou vers la fenêtre, tout en s'approchant de la table pour y poser sa soupière.

Il n'est pas bon de faire deux choses à la fois, et on doit toujours avoir les yeux sur son ouvrage. Comme la mère Charlot ne regardait point le sien, elle ne vit pas qu'une des trois chaises qu'elle avait disposées devant les couverts se trouvait précisément entre elle et la table..... Il faut dire aussi que rien ne rend les mouvements brusques comme la mauvaise humeur. Pan! voilà le fond de la soupière, violemment heurté contre le dossier de la chaise, qui craque et qui se fend; la mère Charlot a beau aller le plus vite qu'elle peut, la catastrophe est complète! Pauvre soupe! si belle, si bonne, si chaude, si soignée, si parfumée! Il y en a sur la nappe, il y en a sur la chaise, il y en a par terre, il y en a sur la jupe de la mère Charlot; il y en a partout, excepté dans les assiettes! Et, pour comble de malheur, au moment où la mère Charlot, tenant encore des deux mains sa soupière vide, contemple d'un œil hagard ses pommes de terre nageant sur le carreau dans des flaques de bouillon, voilà le compère Jacquet qui ouvre la porte et qui se présente d'un air gracieux ....

Comment inviter les gens à dîner, lorsqu'on n'a plus rien à leur donner? La mère Charlot dut se con-



La catastrophe est complète. (P. 360, col. 2.)

tenter d'offrir à ces messieurs « de se rafraîchir » ; mais Michel, qui trouvait à la veuve une figure peu avenante, et qui se rappelait les paroles des enfants : « Elle est méchante, la mère Charlot! » trempa à peine ses lèvres dans son verre, et demanda à voir les poules : il était pressé, il fallait qu'il fût de bonne heure à la ferme. Il acheta les poules, sans faire mine d'entendre les insinuations de Jacquet, qui disait à chaque instant : « Les poules d'Annette, qui soignait si bien la basse-cour ; le jardin d'Annette, qui était si bonne jardinière; la laiterie d'Annette, qui n'avait pas sa pareille pour faire le beurre. » Au bout d'une demi-heure, il prit congé poliment de Jacquet et de la mère Charlot, et s'en alla dans le village à la recherche d'une auberge : car après tout il n'avait pas dîné.

Il n'avait pas encore trouvé l'auberge, quand un gros nuage noir, qui avait monté traîtreusement dans le ciel, cacha tout à coup le soleil, creva, et versa sur le fermier la plus belle ondée qu'un chrétien ait jamais reçue. Michel n'était pas douillet, et ne craignait pas la pluie; mais il était soigneux, et comme il avait ses plus beaux habits, il se réfugia sous l'auvent d'une porte et s'y abrita comme il put.

A peine y était-il que la porte s'ouvrit. « Entrez, monsieur, dit une voix d'enfant; vous serez mieux dans la salle qu'à la porte. » Michel remercia, entra, et se trouva dans une chambre pauvre, où il y avait plusieurs enfants et une grande jeune fille, dont il apprit bien vite le nom. « Thérèse! sœur Thérèse! tante Thérèse! » disaient sans cesse les enfants, qui avaient toujours quelque chose à lui demander, un service, un morceau de pain ou une caresse. Elle leur souriait, leur parlait doucement, s'occupait de tous, et au moment où Michel était entré, elle berçait le plus petit, tout en faisant épeler les grands, qui suivaient avec leur doigt les lettres de l'alphabet. Les pauvres enfants que la mère Charlot avait si bien chassés étaient là, se chauffant à la cheminée, et mangeant dans des écuelles de la soupe que Thérèse venait de leur donner; ils reconnurent Michel, et se le montrèrent en l'appelant : « Le bon monsieur. »

Grâce à eux, la connaissance fut bientôt faite; et Michel, sans parler de ses projets évanouis, raconta en riant l'histoire de la soupe de la mère Charlot. « Mais alors, dit Thérèse, vous n'avez pas dîné, monsieur? mon père et mes frères vont rentrer; si vous voulez bien vous mettre à table avec eux, vous leur ferez sûrement plaisir. »

Michel accepta; il revint même plusieurs fois, et de plus en plus souvent, jusqu'au jour où il emmena Thérèse, devenue Mme Michel, au village de Sainte-Solange : il l'avait vue si bonne tante et sœur aînée, qu'il était bien sûr qu'elle serait une bonne mère pour ses enfants. Le jour de la noce, la mère Charlot se renferma dans sa maison pour ne rien voir, et ceux qui passèrent devant chez elle purent l'entendre maugréer : « Maudite soupe! maudite soupe! » Elle s'imaginait que si le mariage d'Annette avait manqué, c'était la faute de sa soupe ; elle se trompait : c'était bien plutôt la faute de sa dureté et de sa mauvaise humeur.

J. Colomb.

LE HACHICH

Il y aurait un livre bien intéressant à écrire, et à lire, bien entendu, sur l'histoire des divers poisons que s'administrent volontairement les différents peuples. L'auteur nous apprendrait peut-être le nom de celui qui eut le premier l'idée de rouler certaines feuilles, de les allumer et d'aspirer la fumée. Il lui faudrait remonter à des époques bien reculées, car l'on n'ignore pas que Christophe Colomb abordant le nouveau monde, trouva les naturels occupés à fumer des cigarettes de tabac.

Nous apprendrions peut-être comment l'opium est devenu pour le plus grand nombre des Chinois, une passion incurable et fatale, et, par la même occasion, nous connaîtrions sans doute le secret de la propriété *dormitive* de ce suc, extrait du pavot.

Le chapitre consacré au hachich ne serait certainement pas l'un des moins intéressants. Le mot *hachich*, en arabe, signifie *herbe*. C'est avec le chanvre indien qu'on prépare ce narcotique, qui manifeste ses effets, soit qu'on le mange sous forme de pastilles, soit qu'on le fume. L'ivresse du hachich dure quatre heures dans toute sa force; puis elle décroît et n'est entièrement dissipée qu'au bout de vingt-quatre heures. Pendant les douze dernières heures, on ne conserve qu'une extrême propension à la gaieté ; il faut nous hâter de dire que l'abus de ce poison donne de perpétuelles hallucinations qui compromettent sérieusement la santé.

On a récemment étudié les effets du hachich et, d'après des rapports sérieux, on a constaté que le fumeur éprouve presque immédiatement un trouble général qui n'est pas sans charme ; les idées sont plus vives, plus nombreuses et se développent dans le sens des préoccupations habituelles du patient; un bien-être considérable s'empare de lui, bien-être qui se manifeste par des chants et par des rires.

L'halluciné s'imagine qu'il monte à cheval, qu'il chasse, qu'il voit de l'eau bleue, qu'il nage ou qu'il monte en barque, qu'il voyage, qu'il s'envole, qu'il ne pèse plus. Un fait bien curieux : sous l'influence du hachich, l'homme est particulièrement enclin à faire des calembours! Il transforme les mots qu'il prononce, les défigure, les amène à ne plus avoir aucun sens, bien qu'ils conservent cependant la racine du mot primitif. L'un de ces hallucinés disait par exemple : « Je vais mourir, je vais mouri,

je vais mori, je vais *morituri te salutant* .... » Cela ne ressemble-t-il pas singulièrement à ces plaisanteries de collège qui consistent à accumuler au bout les uns des autres des mots ne présentant d'ailleurs aucun sens, mais qui sont tous formés avec la dernière syllabe du mot qui précède.

Ne quittons pas ce sujet sans donner, d'après Hammer, l'étymologie du mot *assassin*. Il y avait en Egypte, vers la fin du dixième siècle, une secte de musulmans dissidents qui envoyaient en tous pays des missionnaires pour propager leur foi L'un d'eux, Hassan, dévoré d'ambition, voulut fonder sa puissance non en combattant, mais en faisant massacrer les ennemis qu'il rencontrait. « Il lui fallait, dit Hammer, des fanatiques résolus, des affidés prêts au moindre signe à sacrifier leur vie. Lorsqu'il voulait avoir de ces exécuteurs ne reculant pas devant la mort, il les enivrait avec du hachich... Ces courts instants de bonheur laissaient dans l'imagination de ces malheureux une trace profonde, et ils en venaient à considérer la mort comme le commencement de la félicité éternelle. » Ces sicaires d'Hassan, mangeurs et fumeurs de hachich, furent appelés *Hachichin* et par corruption *Assassins*.

ALBERT LÉVY.

ROBERT DARNETAL[1]

XXII

A dater de ce jour, les relations s'établirent, intimes et fréquentes, entre les habitants du second étage de la maison et ceux du rez-de-chaussée. Privée jusqu'à ce moment d'une amie qui fût pour elle comme une sœur aînée, réduite à la société de sa grand'tante, laquelle, hélas! était sans gaieté, Noémi se prit pour Mlle Renée d'une affection enthousiaste. Elle l'aima avec la fougue de son âge, séduite par cette bonté qui descendait jusqu'à elle en prévenances constantes, en soins de toutes les heures, en mille traits par où se manifestait l'amitié la plus tendre et la plus sincère. En moins de trois semaines, l'intimité entre *ma cousine* et Noémi était devenue telle qu'elles ne pouvaient rester un jour sans se voir.

Dès le matin, Noémi montait chez Mlle Renée et, là s'engageaient de longs entretiens qui ne s'achevaient jamais sans que Noémi eût appris quelque chose qu'elle ignorait. Ils ouvraient à son esprit des horizons nouveaux, mûrissaient sa raison, élevaient son âme. Rendre cette âme belle autant que l'était la sienne, la parer des plus nobles vertus de la femme, apprendre à cette enfant le charme du devoir accompli, lui faire goûter la satisfaction d'une conscience en paix, telle était la mission que s'était donnée *ma cousine*. Elle voulait que Noémi devînt une créature parfaite, et recommençait pour elle l'effort que jadis elle avait fait pour moi. Elle trouvait un terrain non moins préparé à recevoir la divine semence du bien. Noémi tenait de sa famille et surtout de sa grand'tante une disposition particulière à subir l'ascendant des fortes leçons et des nobles exemples, et ma bienfaitrice s'appliquait à faire fructifier ces germes sacrés.

L'après-midi, elle descendait chez Mme de Fonvalier et, là encore, Noémi s'accoutumait à la chérir. Puis, c'étaient de longues promenades à travers Paris. Elles s'en allaient par les rues, bras dessus, bras dessous, ainsi que deux sœurs, l'une grave, douce, maternelle, l'autre pétulante, gaie, avide de savoir. Puis, quand elles rentraient, Noémi entamait des récits sans fin, racontant à sa tante ce qu'elle avait vu, ce qui l'avait frappée, ce qu'elle devait aux observations de sa grande amie.

Que de fois je les ai surprises l'une et l'autre, parcourant enlacées les allées du petit jardin! Dans le regard de Noémi brillait une pure joie, dans ceux de Mlle Renée un immense espoir que seul je pouvais comprendre, parce que seul je connaissais le but qu'elle poursuivait héroïquement, sans se lasser, celui de réparer auprès de l'orpheline le mal que son père avait fait à la famille de Maisonfleur.

En dépit d'un si profond dévouement, Noémi fut longtemps sans ouvrir tout son cœur à son amie, sans lui parler de ses griefs contre M. de Champernon. C'est seulement au bout de deux mois que, sans y être poussée, elle fut amenée naturellement à rappeler son enfance heureuse, les brusques changements survenus dans sa vie et la ruine de son grand-père. Je connus cette conversation le lendemain par ma bienfaitrice et je la raconte ici, telle qu'elle me la raconta.

S'entretenant avec Noémi, familièrement, Mlle Renée, qui ne perdait aucune occasion de l'éclairer sur le devoir tel que nous devons le pratiquer, s'appliquait à développer cette pensée qu'il est beau de répondre par le pardon à ceux qui nous ont fait du mal. On devine en quel langage élevé elle parlait de ces choses. Tout à coup Noémi, qui l'avait écoutée en silence, lui dit :

« Mais, si ce que vous exprimez est vrai, ma chérie, mon pauvre grand-père s'est donc trompé quand, au moment de mourir, il m'a commandé de n'oublier jamais la faute dont M. de Champernon s'est rendu coupable envers lui, et par conséquent envers moi?

— Quelle faute? demanda Mlle Renée en feignant la surprise et en s'efforçant de dissimuler le trouble qui s'était subitement emparé d'elle.

— Quoi? vous ne savez pas! Robert ne vous a donc jamais raconté comment mon grand-père est devenu pauvre tout à coup?

[1] Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266, 283, 299, 314, 331 et 346.

— J'ai su vaguement cette histoire ; mais je n'ai jamais interrogé Robert, et comme elle n'était pas son secret, il ne m'en a jamais parlé.

— Écoutez alors, et dites si je peux pardonner. »

Et, sans remarquer l'émotion de Mlle Renée, Noémi fit le récit des malheurs de son grand-père. Ma chère bienfaitrice l'écouta sans l'interrompre ; puis, quand ce fut fini :

« C'est affreux, dit-elle ; mais êtes-vous sûre, mon enfant, que les choses se sont passées ainsi ?

— Mon grand-père ne savait pas mentir et c'est lui qui me les a apprises, en m'adjurant de me souvenir toujours que M. de Champernon a été l'auteur de tous ses maux. Vous voyez bien que je ne peux pardonner.

— Votre grand-père a parlé sous l'empire de la colère ; mais, croyez bien que s'il avait vécu, la haine aurait peu à peu disparu de son cœur.

— Il me l'a léguée cependant, et comment pourrais-je l'oublier, quand à toute heure je suis obligée de me souvenir que si je suis orpheline, c'est M. de Champernon qui en est cause.

— M. de Champernon est mort, objecta ma bienfaitrice, gravement et toute tremblante.

— Oui ; mais il a laissé une fille ; elle vit.

— De quel droit voulez-vous faire peser sur elle la responsabilité de la faute de son père ? Elle est innocente, vraisemblablement.

— Elle jouit d'une fortune qui m'appartient.

— Elle l'ignore sans doute. Que ne lui faites-vous connaître vos droits ?

— Mes droits ! s'écria Noémi, je n'en ai point, hélas ! Mon grand-père, jusqu'à la fin, n'a cessé de répéter que ce qui ajoutait à l'horreur du crime dont il a été la victime, c'est que le criminel n'a pas violé les lois et n'a laissé dans nos mains aucune preuve qui pût le faire condamner. Comment cela s'est-il fait ? Je l'ignore. Je ne suis qu'une enfant ignorante et je ne saurais expliquer les détails du désastre dans lequel mon grand-père fut dépouillé ; mais j'ai dans sa parole une confiance absolue, et il me suffit qu'il ait affirmé que M. de Champernon a été coupable envers nous, pour que je le croie.

— N'avez-vous jamais fait faire une démarche auprès de Mlle de Champernon ?

— Jamais, et savez-vous pourquoi ? C'est que le notaire de notre famille, M. Chapiron, un honnête homme, malheureusement mort trop tôt, avait jadis tenté d'adresser un appel à l'équité de M. de Champernon et que ce dernier le chassa de sa présence pour se dérober à des explications.

— La fille n'agirait peut-être pas ainsi que son père.

— Pourquoi agirait-elle autrement ? D'ailleurs, mon aïeul est mort, hélas ! et elle ne me le rendrait pas. »

C'est cette pensée qui semblait surtout déterminer les sentiments de Noémi. Mlle Renée fut péniblement impressionnée, en entendant ce langage amer dans la bouche de cette enfant qu'elle chérissait déjà et dont elle redoutait de perdre la tendresse, le jour où elle se ferait connaître. En me racontant ses impressions, elle versa des larmes, frappée au cœur, me dit-elle, par le caractère farouche des paroles qu'elle avait entendues. Toutes les colères, toutes les haines du marquis de Maisonfleur revivaient dans sa petite-fille.



C'était le patriarche de la commune. (P. 366, col. 1.)

« Ah ! que la vie est cruelle ! soupira-t-elle ; je voudrais rendre cette fortune, qui me brûle les mains, dont la possession m'est odieuse, et je ne peux accomplir ce projet sans accuser la mémoire de mon père ! J'espérais du moins que Noémi accepterait mes bienfaits, que sous cette forme je réparerais le mal, et cet espoir semble ne pouvoir se réaliser que si je continue à taire mon nom. Noémi aime Renée Darnetal, et elle hait Mlle de Champernon.

— Apaisez-vous, ma chère bienfaitrice, lui dis-je aussi ému qu'elle-même ; Noémi ne restera pas éternellement insensible à vos conseils. La clémence entrera dans son cœur, et un jour viendra où elle sera préparée à apprendre la vérité et à recevoir avec reconnaissance vos bienfaits.

— Je ne l'espère pas, et je me demande s'il ne vaut pas mieux que je disparaisse, en lui donnant mes biens, sans lui fournir d'explications. »

Je n'eus pas de peine à lui faire comprendre qu'un tel projet était impraticable. D'ailleurs, cette première émotion passée, elle s'apaisa, et quoiqu'elle eût beaucoup souffert en découvrant les véritables sentiments de Noémi, dès le lendemain, elle se re-

mettait avec courage à la tâche qu'elle avait entreprise. Les jours et les mois s'écoulèrent sans amener d'incidents nouveaux, et Noémi, dont la jeunesse s'embellissait tous les jours, eût été bien heureuse si la grave maladie de sa grand'tante ne lui eût causé de sérieuses préoccupations.

J'ai déjà dit que la chanoinesse de Fonvalier était paralysée des membres inférieurs et hors d'état de quitter son fauteuil. Cet état durait depuis longtemps et s'aggravait rapidement. A la fin de cet hiver, la paralysie avait envahi les mains poursuivant lentement son œuvre, qui devait se dénouer le jour où le cœur serait atteint. Elle ne pouvait plus faire un mouvement, et force était de la servir comme un petit enfant

En outre, sa vue, affaiblie moins par l'âge que par une disposition maladive, était réellement compromise. Son médecin, qui venait la voir fréquemment, feignait devant elle d'être rassuré; mais il ne cachait pas à Noémi que l'intéressante malade était à la merci d'un accident.



Mlle Noémi l'écoutait. (P. 364, col. I.)

Ce fut là, pendant ce temps, le souci constant de Mlle de Maisonfleur. Elle allait sur ses seize ans, et, mûrie de bonne heure par l'infortune, elle mesurait par avance l'étendue de la catastrophe dont elle était menacée. Sa grand'tante morte, elle serait véritablement seule au monde, car il ne lui restait que des parents éloignés qu'elle connaissait à peine et sur qui elle ne pouvait pas compter.

Elle confiait ses appréhensions à Mlle Renée et celle-ci s'efforçait de la rassurer.

« Soyez sans crainte, ma chérie, lui disait-elle ; Dieu vous conservera votre grand'tante, et s'il la rappelait à lui, vous ne serez pas seule : car, moi, je ne vous abandonnerai jamais. »

C'est ainsi que Noémi de Maisonfleur s'attachait de plus en plus à sa grande amie, et que chaque jour la chaîne qui s'était formée entre elles devenait plus forte.

Au cours de ces incidents, ma vie était remplie et occupée.

Mlle de Champernon m'avait confié l'administration de sa fortune. Chargé de veiller sur des intérêts qu'elle m'obligeait à considérer comme étant ceux de Noémi aussi bien que les siens, et de diriger l'exploitation du domaine de Maisonfleur, je faisais de fréquentes excursions en Normandie.

Chaque fois que je passais quelques jours au château, je ne manquais pas de pousser jusqu'aux Petites-Dalles. Mon pays demeurait toujours le même ; les notables changements qu'il a subis ne devaient se produire que bien des années après, et j'étais alors loin de prévoir que, dans l'avenir, toute une colonie de Parisiens viendrait y séjourner chaque été. J'y retrou-

vais mes braves compatriotes, menant leur dure vie, disputant leur subsistance à la mer. Mes camarades, les anciens compagnons de mes jeux, grandissaient, les filles se mariaient, les garçons passaient leur vie à la pêche ou la donnaient à l'État qui les appelait sur ses navires, — destinée rigide à laquelle, comme fils unique de veuve, j'avais échappé.

Je ne manquais jamais de faire une visite au père Marlorat, « l'homme ben parlant », comme l'appelaient les gens du pays. Le pauvre vieux se courbait ferme, mais le pied était leste encore, et la tête solide, en dépit d'un amour immodéré pour le cidre et l'eau-de-vie de pommes.

Il était le patriarche de la commune. Dans la plupart des différends qui s'élevaient entre mes compatriotes, on le prenait pour arbitre, et si quelque pêcheur était piqué par une vive, si un petit enfant avalait par accident une arête de poisson, on ne manquait jamais de l'appeler, afin qu'il récitât les prières dont il était le dernier, dans la contrée, à connaître la formule.

En toutes circonstances, il se montrait tout heureux de me voir, et, tandis que mes anciens camarades affectaient de se montrer éblouis par mes allures de « Monsieur » et de me traiter avec déférence, il me parlait encore familièrement, comme lorsque j'étais petit.

« Que te voilà flambant, mon garçon, et que c'est beau d'être éduqué ! Que dirait le père Darnetal s'il vivait encore et s'il te voyait ainsi ? Toi, régisseur du domaine de Maisonfleur, et Parisien, par-dessus le marché ! Qui l'aurait cru ? C'est égal, tu n'es pas fier, et ça te portera bonheur. »

Oh ! non, je n'étais pas fier, et je dois reconnaître qu'il ne l'était pas non plus, le brave père Marlorat. A chacun de mes voyages je lui laissais quelque argent, et il l'acceptait sans se faire prier.

« Ce sera pour mon cidre ! disait-il, et je le boirai à ta santé. »

Jusqu'à son dernier jour il a tenu parole, et les souhaits qu'il formait pour moi, le verre en main, se sont heureusement réalisés : car Dieu a voulu que j'arrivasse jusqu'à ma cinquante-quatrième année sans connaître la maladie. Dans sa bonté, il voudra, je l'espère, qu'il en soit de même jusqu'à la fin de mes jours.

A suivre. ERNEST DAUDET.



LES PARFUMS DANS L'ANTIQUITÉ

Les rois asiatiques faisaient un grand usage des parfums, et, de temps immémorial, leurs palais n'en absorbaient pas moins que les temples. Les cours de Ninive, de Perse et de Babylone sont demeurées célèbres par la prodigalité raffinée avec laquelle on y consommait les eaux de senteur.

Sans parler de Sardanapale qui ne voulut mettre fin à ses jours que sur un bûcher de bois odorants, Darius ne quittait jamais la fameuse cassette où il conservait, avec un soin jaloux, ces aromates secrets qu'Alexandre fit jeter aux vents pour y substituer les œuvres du chantre immortel d'Achille. Ce fut sans doute un de ces parfums magiques réservés, en Orient, au bonheur des rois, que Cambyse avait envoyé au souverain de l'Ethiopie et qu'Artaxerxès avait répandu de sa propre main sur la couronne offerte à l'ambassadeur de Lacédémone. Dans le Céleste Empire, les beautés aux petits pieds n'ont-elles pas également appris de l'Hindoustan les vertus des boules formées d'ambre, de musc, de fleurs de chanvre, mêlées à l'opium et à d'autres substances plus énergiques, de ces boules odorantes qu'il suffit d'échauffer un instant en les roulant sous les doigts?

Chez le peuple des Pharaons nous ne rencontrons pas, à vrai dire, de telles applications des propriétés anesthésiques des parfums; mais il n'est pas admissible qu'une société capable d'avoir porté à son apogée la physiologie des aromates, ne l'ait pas explorée jusque dans ses derniers recoins, qu'elle ait ignoré ce que des nations à peine civilisées savaient à merveille. Si la célèbre bibliothèque d'Alexandrie n'eût pas été complètement anéantie, elle nous eût, sans doute, fourni de curieuses révélations à cet égard, révélations que nous retrouverons peut-être un jour dans certains ouvrages gardés secrets à Bénarès. Ce que les historiens grecs et romains nous racontent touchant l'époque plus récente de Cléopâtre, témoigne de la passion des femmes égyptiennes pour les parfums. La plupart des talismans de jeunesse et de beauté qu'accueillent avec tant de candeur nos contemporains, ne sont pas autre chose que d'antiques recettes, données par Cléopâtre. Comment s'étonner, dès lors, si de telles compositions n'ont vu rajeunir que leurs étiquettes?

Les parfums en Egypte ne servaient pas seulement à la toilette des femmes. Les salles des banquets y étaient jonchées de fleurs; des tresses odorantes couraient le long des murs et serpentaient au-dessus des coupes; sur les tables, de suaves résines brûlaient dans des cassolettes en or; les convives recevaient en entrant des flots d'essences sur la tête, et, avant de les conduire à leur place,

on leur passait au cou une guirlande de lotus mélangé au crocus et au safran.

Ce fut ainsi qu'Agésilas se vit reçu par les Égyptiens; mais le rude Spartiate ayant refusé fleurs et parfums, son amphitryon le tint pour un grossier personnage.

Les Hébreux furent loin de se montrer à tel point récalcitrants aux coutumes que Moïse leur apporta d'Égypte, avec une connaissance approfondie des aromates et des cosmétiques. La Bible et ses commentaires, ainsi que la tradition judaïque, indiquent même l'influence capitale qu'ont exercée les parfums sur les mœurs israélites.

Enfin l'Écriture sainte jette un trait de lumière sur le commerce des parfums entre les peuples de l'Asie occidentale et ceux de l'Inde. Elle nous montre les caravanes revenant avec ces produits de Giléad en Égypte à l'époque de Jacob. Il suffit de consulter sur la carte les positions respectives de Palmyre et de Giléad, pour comprendre dans quel but Salomon fonda la première de ces deux villes au milieu du désert. Palmyre devait être la halte la plus importante sur la route suivie par les caravanes se rendant au golfe Persique; où Gherra se trouvait, en ce temps-là, comme Bassora le devint plus tard, le marché de l'Orient.

L'Égypte, que pas une nation n'égalait dans la confection des essences, cosmétiques et produits aromatiques de toutes sortes, recevait par les mains des Sabéens les matières premières de ses inimitables parfums. Ce fut même pour les habitants de l'Arabie, possédant le privilège exclusif de recueillir la précieuse gomme-résine de l'arbre à encens, la source d'une richesse et d'un luxe dont les anciens ne cessent de parler avec étonnement.

Babylone, qui fut longtemps l'entrepôt principal des aromates du monde entier, recevait les épices de l'Inde et du golfe Persique, les gommes odorantes de l'Arabie, ainsi que les baumes si recherchés de Judée.

C'est grâce également aux parfums les plus énervants qu'elles demanderont à l'Inde et à l'Arabie, que les deux dernières civilisations du monde ancien s'en iront plus vite et plus sûrement rouler dans les orgies finales du Bas-Empire.

Cependant, pour être juste, il faut reconnaître que la Grèce et l'Italie, si riches en senteurs balsamiques, ont bien apporté un contingent respectable de parfums nouveaux aux éléments d'amollissement susceptibles d'être fournis par les contrées ensoleillées où croissent le bois de santal et la cannelle, où l'on puisait à pleines mains la muscade et l'encens.

Quoique l'Orient fournît aux Athéniens la gomme et les résines les plus estimées, on voit, dans le traité des *Parfums* dû à Apollonius, disciple d'Hérophile, que les Grecs avaient sous la main amplement de quoi suffire à leurs caprices et à leurs ivresses.

Les meilleures *iris* venaient, paraît-il, d'Élis et de Cyzique, la plus suave *essence de roses* se fabriquait à Pharsale; l'*essence de crocus* était de qualité supérieure à Soli, en Cilicie et à Rhodes; le *nard* de Tanius rivalisait avec celui de la Perse et de l'Inde; l'extrait de feuilles de vigne n'était nulle part plus fin qu'à Chypre et à Adranyttium; les plus délicieuses huiles de *marjolaine* et de *cyprinus* ne venaient plus seulement d'Égypte ou de Phénicie, on les tirait de Cos, et le *panathenaicum* d'Athènes était digne de figurer à côté des plus excellents parfums que composaient les descendants de Sésostris.

Les Grecs portaient des couronnes de roses, non seulement le jour de leurs noces, mais à tous les festins. Au siècle de Périclès, ils entouraient même de guirlandes arrosées de parfums leurs bras nus et leurs gobelets.

De l'encens brûlait généralement dans la salle, pendant le repas, et des eaux de senteur étaient toujours répandues à profusion sur les meubles, précaution superflue : car tous les convives avaient eu soin, déjà, de s'inonder d'essences précieuses. Bien plus, ils s'étaient, selon l'usage, frictionné les bras avec de la menthe, les joues et la poitrine avec de l'huile de palmier, les sourcils et les cheveux avec de l'huile de marjolaine, les genoux et le cou avec les essences de lierre terrestre et de rose destinées à combattre les effets des liqueurs capiteuses. Tous, d'ailleurs, étaient munis de riches cassolettes d'où s'exhalaient surtout, d'après Athénée, les odeurs de l'extrait de feuilles de vigne, pour entretenir la lucidité d'esprit, et de l'extrait de violettes blanches, favorable à la digestion. Leurs vêtements, enfin, étaient imprégnés de ces parfums délicats, contractés dans des coffres odorants, tels que ceux dont Homère nous parle à propos d'Ulysse.

Les vins les plus estimés étaient encore aromatisés; la rose et la violette contribuaient pour une large part à leur donner ce bouquet factice, tant vanté par les poètes, et ce n'était pas seulement des pressoirs de Phénicie que coulait le fameux vin de Byblos.

On eût dit, en vérité, qu'à table les Athéniens ne se préoccupassent d'écarter l'ivresse que pour mieux en jouir!

Mais ce n'est pas tout. Dans un passage du *Colon*, d'Alexis, il est question d'un raffinement autrement singulier ; parfois des colombes, après avoir été plongées chacune dans un parfum différent, venaient planer au-dessus des tables de festins, et de leurs ailes humides laissaient tomber sur les couronnes et sur les tuniques une abondante rosée de suaves senteurs.

De telles extravagances justifiaient et au delà cette loi de Solon proscrivant les parfums d'Athènes, et celle de Lycurgue éloignant de Lacédémone les parfumeurs, sous prétexte que ces gens-là perdaient l'huile.

A suivre. SÉRULLAS.

A TRAVERS LA FRANCE

LA CHARITÉ

La Charité, chef-lieu de canton et une des principales villes du département de la Nièvre, est bâtie sur le penchant d'un coteau, en face du département du Cher, sur la rive droite de la Loire, qui coule majestueusement à travers des îles ombragées d'arbres, et passe sous un pont construit partie en pierre, partie en bois.



La Charité.

Le nom de La Charité, qui rappelle la plus belle des vertus chretiennes, pourrait étonner, si l'on ne savait que cette ville se forma autour d'un monastère créé au onzième siècle, et qui, de ses richesses, fit deux parts égales : l'une destinée à soulager les pauvres de toute la contrée, l'autre à payer un magnifique tribut à l'art par la construction d'une immense église qui dut, au douzième siècle, passer pour une merveille. Les religieux bénédictins sont partis et leurs aumônes peut-être oubliées ; mais de leur œuvre architecturale il nous reste assez, malgré les accidents et les actes de vandalisme, pour admirer le génie et la patience de ces congrégations du moyen âge, qui, non contentes de défricher les terres, d'améliorer l'agriculture, de sauver les livres de l'antiquité, d'instruire les ignorants et de répandre des largesses, trouvèrent encore le moyen de couvrir la France de monuments comparables a ceux des meilleurs temps de l'architecture grecque. Malheureusement, une longue prospérité introduisit dans les abbayes le relâchement et la paresse : c'est la destinée de toutes les grandes institutions; la guerre de Cent ans précipita cette décadence, et, au seizième siècle, lorsqu'un incendie eut dévoré la splendide nef de la basilique de La Charité, les moines se trouvèrent pour toujours hors d'état de la rétablir, et ils en ont légué les ruines à la génération actuelle. Il faut ajouter que la ville de La Charité était devenue une place très forte qui excita les convoitises de tous les partis, et valut à sa population les plus terribles calamités. Pour en rester les maîtres, les habitants calvinistes, dès la première guerre de religion, en ouvrirent les portes aux troupes de leurs coreligionnaires, qui s'y livrèrent à toutes sortes d'excès. Les catholiques rentrèrent et ne pardonnèrent pas; les huguenots revinrent à leur tour, et près de mille cadavres attestèrent leur implacable vengeance. Les religieux furent tous tués, et il en vint si peu pour les remplacer, qu'on s'aperçut à peine, à la Révolution, de la suppression de l'abbaye.

Aujourd'hui La Charité, avantageusement située sur le grand fleuve français et sur le grand chemin de fer de Paris en Auvergne, se livre paisiblement au commerce des bois et a de nombreuses petites industries. Elle renferme cinq mille habitants; il y en avait plus du double au moyen âge.

A. M. SAINT-PAUL.



Mandarine joua au crocket. (P. 372, col. 1.)

MANDARINE [1]

XVII

Mais la question toujours importante et toujours pendante était celle de son instruction. Jéjé et Rose allaient maintenant régulièrement à l'école du bourg ; mais cette école-là ne convenait pas à Mandarine qui en savait autant que la plus savante des élèves. D'un autre côté, Christophe ne trouvait pas convenable d'envoyer la fille du commandant courir les chemins comme cela, elle était désormais trop grande.

Et puis il y avait les difficultés matérielles du chemin. Jéjé et Rose, les pieds chaussés de sabots, traversaient sans se mouiller le bras de mer placé en travers de la route, ou, si la mer était haute, se déchaussaient pour franchir les pierres noires hérissées de coquillages jetées en désordre et formant un pont aussi difficile que pittoresque. Les bottines de Mandarine se seraient ensablées et ses pieds délicats se seraient écorchés aux aspérités des pierres. Et puis Jéjé et Rose avaient au bourg leur grand'mère qui leur donnait à dîner, qui les réchauffait. Or, la mère Guilbenn, furieuse du retour de Mandarine, non seulement se refuserait à la traiter comme ses petites-filles, mais trouverait moyen de l'injurier et de la blesser cruellement.

Et cependant, maintenant que Mandarine n'est plus au sémaphore en attendant mieux, mais qu'elle s'y installe pour un temps indéfini, il n'y a pas moyen de ne pas organiser sa vie et de ne pas y glisser l'élément de l'étude.

Christophe en était là de ses perplexités, quand un jour il entendit les petits bonnets crier de joie en appelant : « Tiens-ta-poche, Tiens-ta-poche, maman, voilà Tiens-ta-poche ! »

Mandarine était à leur tête et suivait avec eux un pauvre bonhomme de l'aspect le plus étrange. Doué d'une certaine instruction, mais simple d'esprit, il vivait misérablement, et errait en mendiant dans tous le pays, où il était le sujet de la compassion générale ; il venait demander à Rosalie de lui tremper son pain.

Christophe se pencha et l'appelant : « Mademoiselle Brigitte, amenez-moi Tiens-ta-poche sitôt qu'il aura mangé sa pâtée, dit-il, j'ai à lui parler. »

Mandarine répondit par un signe d'intelligence ; puis elle alla gentiment couper les vieilles croûtes entassées dans le panier du vieillard, et sur lesquelles Rosalie allait jeter du lait caillé qu'il aimait beaucoup et qui était sa soupe de l'été.

Tout en déjeunant il raconta ses promenades d'hiver dans les terres. Il s'était arrêté un mois dans une ferme et il avait donné des leçons aux enfants du fermier qui relevaient de maladie, et il avait été très bien nourri. On aurait bien voulu le garder ; mais il lui avait pris un grand désir de voir la mer, et il était parti avec assez d'argent pour monter dans les voitures publiques. Seulement dans une auberge il avait oublié une grosse pièce d'argent sur le comptoir, il ne savait plus en quelle contrée, et il était de nouveau réduit à la charité des passants.

[1] Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

« Mon pauvre homme, dit Rosalie, quand il vous arrive un peu d'argent comme cela, il faudrait l'envoyer tout de suite à votre frère le pilote à Kernanret, vous le retrouveriez à votre arrivée. »

Mais il hocha la tête et répondit que la poste le perdrait peut-être et qu'il aimait mieux le garder dans sa grande poche de toile avec le reste ; seulement elle était percée, et si Rosalie voulait bien la coudre, elle lui rendrait un grand service.

« Voilà Mandarine qui vous fera cela très adroitement sans vous piquer les côtes, » répondit Rosalie en riant.

Il détourna la grande poche de toile attachée à gauche de son paletot et passa son doigt au travers pour montrer qu'elle avait bien besoin de réparation.

Mandarine avait pris dans une boîte tout l'attirail de couture de Rosalie, elle vida la poche de certains cailloux, qui, aux heures troublées de Tiens-ta-poche, lui représentaient des pièces d'or, et elle fit une couture solide dans la précieuse poche où se logeaient les illusions du bonhomme. Cela fait, elle lui dit que Christophe avait à lui parler et le conduisit au sémaphore.

« Tiens-ta-poche, dit le chef guetteur en l'examinant curieusement, est-ce que vous allez rester quelque temps à Kernanret ?

— Longtemps, tant que la mer sera bleue.

— Eh bien ! voyons, on dit comme ça que, malgré le petit coup de marteau, vous enseignez bien l'écriture, le chiffre, la géographie, quand vous voulez. Vous pourriez peut-être donner des leçons à la fille du commandant Langallon ?

— Oui, oui, et lui apprendre même le latin si elle veut, s'écria le bonhomme avec orgueil.

— Ce serait trop : mais enfin vous avez une belle écriture, vous connaissez votre atlas sur le bout du doigt, et ce qu'elle apprendrait avec vous serait toujours autant. Voulez-vous essayer, là, tout de suite, devant moi ?

— Oui, Christophe, de tout mon cœur.

— Allons, tirez vos livres et écrivez tout de suite un modèle d'écriture. Voilà du papier, de l'encre, une plume. Mandarine, asseyez-vous là et prenez bien votre leçon. »

Mandarine s'assit devant l'appui de la fenêtre transformé en pupitre, et le bonhomme, tirant d'un étui de bois d'énormes lunettes rondes, les plaça sur son nez aquilin et, se saisissant de la plume, écrivit un modèle d'écriture, un vrai chef-d'œuvre calligraphique.

A l'écriture succéda la géographie ; Tiens-ta-poche récitait comme une litanie le nom des cours d'eau du monde entier. Cela s'était gravé dans sa pauvre tête, et, chose bizarre, cet homme qui ne se rappelait pas le moindre fait historique, ni même les faits saillants de son humble passé, signalait sur la carte avec une sûreté incompréhensible la moindre éminence de terre baptisée d'un nom quelconque.

La leçon dura une heure. C'était assez pour Tiens-ta-poche. Il y avait déjà longtemps, l'application ne lui était plus possible. Ses pauvres vieilles mains se mettaient à trembler, et son visage se décomposait sous une série de grimaces nerveuses.


Tiens-ta-poche debout, son livre à la main. (P. 370, col. 2.)

« Eh bien ! cela va, dit Christophe qui avait assisté à la leçon. Je n'ai pas d'argent à vous donner, Tiens-ta-poche, ni Mlle Brigitte non plus ; mais si vous voulez dîner tous les jours, venez au sémaphore donner une leçon.

— Je viendrai, dit le bonhomme, je viendrai, mon ami. Je ne peux pas donner des leçons à des enfants qui remuent, qui parlent, qui me font mal ici, et il montra son front ; mais je peux bien en donner à cette petite fille qui me laisse bien tranquille. »

Et remettant les lunettes dans l'étui de bois, il repassa son panier à son bras et s'en alla errer, tout content d'être assuré d'un bon dîner chaud.

Les leçons prirent si bien, Mandarine commençait à écrire si bellement, que le jeudi Jéjé et même Yvonne partageaient la leçon. Et comme il ne fallait rien remuer au sémaphore pendant que Tiens-ta-poche était là, car le moindre mouvement l'énervait et le rendait incapable de continuer, Brigitte imagina d'aller prendre ses leçons sur le vieux lougre.

Tiens-ta-poche se montra tout à fait heureux de monter sur un navire qui ne bougeait pas, et c'était avec une joie d'enfant qu'il escaladait la petite échelle d'abordage. Du sémaphore, Christophe tenait maître et écoliers au bout de sa longue vue, il était témoin de tous leurs mouvements et il laissa la classe s'installer dans le lougre. Encre, livres et cahiers étaient mis à l'abri sous le pont, et Dieu sait

si cela amusait Brigitte d'écrire et d'étudier en entendant le flot remuer harmonieusement autour des flancs du vieux navire.

Ce fut au beau milieu d'une de ces leçons prises, on peut le dire, en pleine mer, qu'elle vit soudain apparaître au dessus du bord, par une belle après-midi de juillet, les visages gracieux de ses amies parisiennes que Gaston avait entraînées sur le lougre.

Amélie et Angèle embrassèrent affectueusement Brigtte, s'extasiant sur sa belle mine et sur sa taille.

Elles étaient arrivées la veille à la villa, et Agnès les avait immédiatement députées au sémaphore.

Tout à coup Brigitte s'aperçut que Tiens-ta-Poche avait disparu.

« Gaston, dit-elle, est-ce que mon vieux maître a descendu l'échelle ?

— Non, répondit Gaston, quand vous vous êtes détournée pour embrasser mes sœurs, il a enjambé le bord ; on a mis une seconde échelle, sans doute. »

Brigitte se précipita de ce côté et aperçut Tiens-ta-poche suspendu entre ciel et terre.



Elle fit une couture solide. (P. 370, col. 1)

« Ne descendez pas, cria-t-elle, ne vous laissez pas tomber, il y a beaucoup de vase de ce côté. »

Et se tournant vers les jeunes filles :

« Allez-vous-en, ou cachez-vous, leur dit-elle, le pauvre bonhomme va s'envaser. »

Et se penchant de nouveau de manière à mettre presque sa bouche au niveau de l'oreille de Tiens-ta-poche :

« Ils sont partis, cria-t-elle, il n'y a plus personne, remontez bien vite. »

Au fond il ne demandait pas mieux. Il avait obéi à son instinct de sauvagerie en se sauvant ; mais il hésitait maintenant à se laisser tomber dans la vase noirâtre et liquide, et par un vigoureux coup de poignets dont on ne l'aurait pas cru capable, il remonta à bord.

Brigitte avait ramassé les objets qui lui appartenaient.

« Tenez, dit-elle, et maintenant allez dîner, vous ne trouverez pas mes amis de Paris au sémaphore. »

Il ne répondit point, prit les objets et descendit rapidement du lougre sans avoir aperçu à fond de cale les yeux brillants et rieurs des amis de Brigitte.

« Mandarine, dit Gaston, en époussetant sa veste, vous avez là un répétiteur des plus pittoresques et votre salle d'études est ravissante. J'ai bien envie de me faire inscrire à vos cours.

— Tiens-ta-poche ne voudrait pas de vous, il est si sauvage !

— Est-ce que ce n'est pas lui qui traverse la grève à si grandes enjambées ?

— C'est lui, s'écria Brigitte, il n'est pas allé dîner, tant il a eu peur de vous rencontrer.

— Nous sommes donc bien effroyables ? dit Amélie en riant.

— Un peu déconcertantes, murmura Brigitte, même pour d'autres que pour le pauvre Tiens-ta-poche.

— Mandarine, dit Angèle, vous allez nous accompagner à Kernanret, n'est-ce pas?

— Et rester dîner avec nous? ajouta Amélie.

— Et faire une partie de crocket au dessert ? » continua Gaston.

Le séjour de Brigitte chez sa tante Dubellec avait quelque peu diminué sa timidité naturelle. Elle avait fait maigre chère ; mais elle avait repris un certain goût aux habitudes civilisées.

Les pommes de terre, qui se mangeaient au sémaphore du bout des doigts, étaient servies chez Mme Dubellec sur un plat d'ancienne faïence et se mangeaient à la fourchette.

Quelques mois de ce régime lui faisaient envisager sans émoi un dîner chez les Davrancourt. Agnès d'ailleurs étant condamnée au repos, ne pouvant venir la voir, il fallait donc bien Mandarine allât vers elle, et elle consentit sans peine à retourner à Kernanret avec les jeunes filles.

Elle demanda à passer par le colombier, et elle en revint avec sa toilette des dimanches, qui différait si peu d'ailleurs de celle qu'elle portait tous les jours, que personne ne sembla remarquer le changement.

Ils prirent tous gaiement à pied, par les grèves en ce moment découvertes, le chemin de la villa et y arrivèrent au moment même où M. Davrancourt portait sa fille dans le fauteuil placé pour elle sous la varandah.

Brigitte se sentit vivement émue quand ses yeux rencontrèrent le pâle visage d'Agnès.

Toute la sympathie qu'elle avait éprouvée pour la jeune infirme se réveilla tout d'un coup, et elle courut en avant pour l'embrasser.

Quel contraste poignant pour le père et la mère elles formaient en ce moment !

Un an avait fait grandir Brigitte, et depuis son arrivée au sémaphore sa taille, sans rien perdre de son élégance, s'était fortifiée, et ses joues avaient repris ces couleurs saines et charmantes qui n'appartiennent qu'au sang très pur.

Un an avait fait fléchir la taille de la pauvre Agnès et augmenté d'une manière très sensible la maigreur de ses traits. Tandis que la pauvre petite plante abandonnée, sauvage, se développait, se fortifiait, embellissait en plein soleil, l'autre, la pâle fleur des cités, s'alanguissait et s'étiolait.

L'aimable accueil que reçut Brigitte l'enhardit beaucoup. Elle dîna à la villa, joua au crocket et s'en alla au sémaphore, escortée par toute la famille, moins Agnès et Mme Davrancourt.

En la quittant Gaston lui glissa à l'oreille la prière suivante : Parler de lui à Tiens-ta-poche afin qu'il pût paraître sur les *Douze-Apôtres* à l'heure des leçons et l'amener même, si c'était possible, à devenir son répétiteur.

Tout était possible à Mandarine dans le petit cercle où se passait sa vie. Elle prenait une influence de plus en plus grande sur les bonnes gens qui l'entouraient, et le pauvre Tiens-ta-poche lui-même devenait quasi-raisonnable à son approche. Mandarine voyait bien que cette horloge détraquée ne marquerait jamais l'heure juste ; mais de ses doigts délicats elle mettait le plus possible de l'ordre dans certains rouages, et la douceur que le pauvre homme trouvait en sa compagnie, retardait et enrayait même les crises nerveuses qui avaient un terrible retentissement dans son cerveau.

Il fut quelque temps à se rendre à l'idée de voir si près de lui le jeune monsieur de la villa ; puis il consentit à essayer. Gaston, chapitré par Mandarine, ne leva pas les yeux de dessus l'atlas pendant la première leçon, récita très bien sa page de géographie et finalement donna une pièce blanche à Tiens-ta-poche, qui rit de plaisir pendant un quart d'heure avant de la jeter dans l'escarcelle de toile.

Naturellement les trois A ne voulurent jamais assister à ces leçons bizarres.

Le seul aspect de Tiens-ta-poche leur causait une indicible terreur, et elles se réfugiaient dans la cellule rocheuse de Mandarine pendant les répétitions.

Amélie eut néanmoins le courage de dessiner les trois personnages sur le vieux lougre : Tiens-ta-poche debout son livre à la main, son vieux chapeau renversé en arrière, Mandarine assise et écrivant sur ses genoux, Gaston à cheval sur le bord et griffonnant sur un élégant pupitre.

M. et Mme Davrancourt n'avaient garde de s'opposer à ces innocentes excentricités. Leur fils, condamné au repos pour cause de santé pendant les vacances, avait toujours témoigné une profonde horreur pour la science si utile de la géographie, et possédait une écriture illisible qu'il aurait trouvé trop ennuyeux de réformer. Et voilà que les leçons de ce pauvre innocent l'amenaient à s'occuper précisément de ces choses, et qu'il prenait dans la compagnie de Mandarine une écriture superbe et devenait un véritable géographe en herbe.

Cette saison, prolongée par le beau temps, fut véritablement charmante pour Mandarine, et quand elle finit brusquement, elle ressentit une vive peine.

Christophe, qui voyait avec plaisir la liaison commencée entre elle et les habitants de la villa, avait eu la pensée d'intéresser à sa destinée M. et Mme Davrancourt.

Lui ne pouvait plus rien pour elle ; mais ces brillants étrangers pouvaient peut-être quelque chose.

Les dernières nouvelles qu'il avait reçues de Toulon avaient anéanti tout espoir relatif au portefeuille. Les plongeurs revêtus de leurs scaphandres n'avaient rien découvert, et maintenant on s'occupait de renflouer le malheureux navire ; il n'y avait plus à espérer.

Un jour il reçut par le télégraphe une dépêche adressée à M. Davrancourt; on le rappelait à Paris. Il envoya Jéjé porter la dépêche et, sans rien dire à Rosalie, sans faire soupçonner son projet à Mandarine, il s'en alla le soir après souper à la villa : un mouvement inusité s'y faisait remarquer.

« Il est temps que j'arrive, ils partent sans doute demain, » pensa Christophe.

Et il pressa le pas.

Ils étaient partis. Au reçu de la dépêche, on avait fait les malles et à cette heure toute la famille roulait vers Paris.

« A l'an prochain, » dit Christophe.

Et il reprit le chemin du sémaphore, et il annonça la nouvelle à Mandarine qui pleura beaucoup.

Il n'y avait pas à regretter que la démarche de Christophe n'eût pas été faite, elle n'eût probablement abouti qu'à éloigner Mme Davrancourt de la pauvre Mandarine. Il n'entrait pas dans les idées de cette femme un peu égoïste de s'occuper des gens qui ne se mouvaient pas dans son centre d'action. La charité religieuse, qui dilate si largement le cœur, lui était inconnue, et dans le plan de sa vie jamais un intérêt absolument étranger n'avait pris racine.

Mandarine distrayait Agnès et amusait utilement Gaston : c'était bien qu'on s'occupât de Mandarine à Kernanret ; mais cette toute petite étoile ne devait pas briller dans l'orbite de la gravitation parisienne ; elle n'y avait pas sa place ! Que faire, mon Dieu, d'une enfant ignorante, sauvage, jolie et intelligente? Où lui prendre un avenir ? Où lui chercher une destinée ?

C'était bien assez de s'occuper de ses chers enfants à elle, qui ne lui donnaient, par la faiblesse de leur santé, que trop de souci.

Il y avait des idées qui ne souriaient pas à Mme Davrancourt, et le généreux Christophe en eût été pour ses frais de sentiment. Et s'il se réservait un beau jour de dire à la Parisienne :

« Moi, qui suis un pauvre homme, je la garde bien ; madame, ayez la bonté de vous en occuper un peu maintenant. »

Elle aurait répondu :

« Mon bon monsieur Christophe, vous faites ce que vous jugez convenable : vous avez connu la famille Langallon, moi j'en ai simplement entendu parler. Vous savez, en ce monde on a bien assez de ses propres affaires et dans notre siècle la devise c'est : Chacun pour soi.

— Et Dieu pour tous, » aurait achevé Christophe.

C'était en effet le bon Dieu et sa divine Providence qui allaient intervenir dans la destinée incomplète de l'orpheline, et cela de la façon la plus pittoresque et la moins prévue, et par le moyen d'un cœur vraiment généreux et reconnaissant.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

UN PETIT POSTILLON[1]

« Il riait toujours ; enfin il s'arrêta pour me dire : « C'est ça, faisons un pari. Si tu arrives, sans verser ni écraser personne, dans la cour de la poste, à Château-Chinon, je te promets que tu conduiras la diligence tant que tu vivras. J'ai justement les quatre chevaux enragés qu'il te faut pour faire tes preuves : la grande jument grise a déjà tué deux hommes ; la rousse a enlevé d'un coup de dent la moitié d'une oreille à mon fils ; un troisième cheval a envoyé un coup de pied en pleine poitrine à l'un de mes valets ; enfin le quatrième n'a commis encore aucun crime, parce qu'on se tient à distance de ses talons. Ça te va ?

— Ça me va.

— C'est bien. Seulement, comme je t'ai promis que tu conduirais la voiture, si tu réussis, il est juste que tu me donnes quelque chose, si tu ne réussis pas?

— Je n'ai rien.

— Il y a toujours moyen de s'entendre. Mes valets se chargeront de t'administrer une correction à leur choix. Ça te convient-il encore ?

— Ça me convient. »

» Les valets disaient entre eux : « Il est fou ! »

» Le lendemain, on attela, non sans peine, les quatre chevaux enragés à la diligence. On ne prit pas de voyageurs, bien entendu. Seulement, un garçon de la poste partit avec moi, pour savoir comment je ferais le voyage. Je grimpai sur le siège, et à peine avais-je fait claquer mon fouet, que la diligence passait comme un trait sous la porte charretière. On crut qu'en tournant nous serions brisés ; mais non, les chevaux avaient déjà senti leur maître. Voyez-vous, monsieur, j'ai quelque chose dans le poignet, de l'acier ou du fer, je ne sais pas lequel des deux. J'avais mal choisi mon jour pour tenir mon pari, c'était grand marché à Autun. A peine hors de la ville, je me trouvai dans des troupeaux de bétail, des files de gens et de charrettes : la route en était couverte. A chaque instant, c'étaient des bœufs qui se mettaient en travers de notre chemin, des oies qui couraient devant les chevaux, des gens qui levaient les bras en l'air, en criant que nous allions écraser leurs bêtes. C'était un bruit, un mouvement à faire perdre la tête, et j'avais besoin de conserver la mienne. Nous volions au milieu d'un nuage de poussière, évitant tous les obstacles. J'arrivai sans accident à Château-Chinon. Mes chevaux n'avaient pas un poil de sec sur le corps, ils écumaient ; moi-même, j'étais en nage. Mon compagnon de route était pâle comme la mort. « Ah ! mon garçon, me dit-il, tu as bien gagné ton pari ! » Et je vis qu'il n'aimerait pas à recommencer un pareil voyage.

1. Suite et fin. — Voy. page 358.

Comme c'était convenu, je devins postillon de la diligence, et je pensais finir mes jours en la conduisant; mais on m'a trouvé trop vieux, monsieur; on a mis à ma place un jeune postillon. Il a déjà écrasé deux personnes, une vieille femme et un enfant, sans compter le cochon à la mère Mathieu, sauf votre respect, et une couple d'oies. Il a versé au moins deux fois, et nous sommes dans la belle saison! Je l'attends, cet hiver, aux mauvaises côtes, par la neige et la glace ! »

Et le petit père Carillon se frottait les mains.

Ce changement de vie lui avait donné un fier coup; il ne fit plus que languir. On vit alors qu'il était très vieux; il grelottait au soleil et bégayait en parlant. Si le médecin l'engageait à marcher un peu :

« Je ne sais pas marcher, j'ai toujours été en voiture, » répliquait fièrement le bonhomme.

Et il s'entêtait à ne pas dépasser le seuil de sa maison.

L'hiver arriva rude et neigeux.

Le père Carillon pensait, un soir, au coin de son feu, aux mauvaises côtes, où les chevaux ont tant de peine à se tenir. Quelqu'un, qui frappait à sa porte, le tira de sa rêverie. C'était un garçon du maître de poste.

« Quel temps, dit-il en entrant, quel temps pour les chevaux! Ah! le nouveau postillon n'est guère à son aise, il ne veut pas partir, et tout le monde dit que vous seul, père Carillon, vous pourriez conduire, ce soir, la diligence.

— On dit cela? » fit le père Carillon, dont les yeux brillèrent d'orgueil.

Il se leva, prit en silence sa limousine grise à rayures noires, s'en enveloppa, enfonça sa casquette de peau de loutre sur ses oreilles, mit ses gants fourrés, et dit au garçon :

« Marche devant, je te suis. »

Il faisait un froid de loup. La neige tombait en petits flocons menus, mais serrés.

Dans la cuisine de la poste, il y avait un bon feu. Les valets et les servantes soupaient autour de la grande table, et le maître de la maison se grillait les jambes devant la cheminée.

« Ah! voici ce brave père Carillon, cria-t-il en le voyant entrer. Comme il est toujours vigoureux, ce diable de petit père Carillon ! »

Mais le diable de petit père Carillon, sans s'émouvoir de cet accueil, répondit d'un ton sec : « Je conduirai ce soir la diligence, mais je veux que ce soit l'*ancienne*. Elle est là, dans un coin de la cour ; qu'on boucle la bâche sur son dos, puis qu'on attelle quatre chevaux ferrés à glace ; je réponds du voyage. »

Une demi-heure après, le père Carillon, qui avait rajeuni de vingt ans, grimpait, comme un chat, à son poste. Le conducteur, avec son sac de dépêches, prit place, derrière lui, sur l'impériale. Trois voyageurs occupaient le coupé. La diligence se mit à rouler prudemment. Les chevaux tiraient avec peine, en se cramponnant au sol.

Il semblait au père Carillon qu'on lui posait un morceau de glace sur le bout du nez. Par moments sa tête oscillait à droite, à gauche, ou son menton touchait sa poitrine.

« Père Carillon, père Carillon, criait le conducteur, il me semble que vous dormez? »

Le père Carillon se réveilla.

« Ah ! fit-il, je faisais un mauvais rêve ! On m'avait mis à la retraite ; je marchais dans la neige, sur la route, et une nouvelle diligence, conduite par un nouveau postillon, roulait derrière moi, et je ne pouvais me détourner. »

Un peu plus loin :

« Père Carillon, il me semble que vous dormez encore? Attention! voici la mauvaise côte. »

Il était trop tard. Les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, glissèrent sur la pente, et vinrent s'abattre au bas de la côte. La diligence se renversa sur le flanc et s'ouvrit avec des craquements sinistres, comme un navire qui sombre.

Le conducteur, les trois voyageurs du coupé en furent quittes pour la peur, et pour passer la nuit dans une mauvaise auberge de village.

Quant au père Carillon, il s'était fracassé la tête!

Il avait trouvé la mort à son poste, comme il l'avait toujours ambitionné.

Louise Mussat.

LES PARFUMS DANS L'ANTIQUITÉ [1]

Les boutiques de parfumeurs, dans la ville aimée des Alcibiades, étaient ouvertes à tout venant; les plus graves discussions de philosophie et de politique s'y donnaient rendez-vous à côté des épigrammes les plus légères, inspirées par la mode. On disait alors : aller au parfum, comme on dit de nos jours: allons au café.

Lois et pamphlets, tout fut impuissant à réfréner ces débauches de parfums, auxquelles la Grèce a initié Rome. Sur ce point, Socrate ne réussit à faire d'Eschine qu'un parfumeur, et tandis que Plutarque exalte le bon sens des bêtes parce qu'elles ne se parfument pas, l'univers célèbre avec enthousiasme les essences d'Athènes et les enivrements de Pharsale, comme il ne tardera pas à le faire des roses de Pœstum et des délices de Capoue.

De la Grèce, les parfums pénétrèrent, en effet, promptement à Rome où la vente en fut d'abord rigoureusement prohibée, ce qui contribua surtout à les y rendre d'un usage immodéré. Les auteurs latins, principalement les poëtes comiques, abondent à cet égard en renseignements curieux.

Les Romains, encore pauvres, employaient dans

1. Suite et fin. — Voy. page 366.

les cérémonies funèbres une telle profusion d'onguents et de parfums, que la loi des Douze-Tables dut prononcer des défenses sévères à l'endroit de ces prodigalités inconcevables. Mais sous les empereurs ce luxe fut porté à un degré inouï : aux funérailles de l'impératrice Poppée, Néron fit brûler plus de parfums que toute l'Arabie n'en fournissait annuellement à l'empire. Aussi Juvénal, pour désigner un petit-maître de son temps, écrivait-il : « Crispinus exhale plus de parfums que deux convois funèbres. »

On conçoit qu'avec une consommation aussi excentrique, le commerce de la parfumerie fût devenu des plus étendus dans la Rome impériale. Les marchands épiciers y étaient en nombre incalculable et d'une richesse fabuleuse. Dans cette capitale du monde, il se fabriquait une immense quantité d'essences qu'on variait à l'infini. Ce qui n'empêchait pas d'y importer les produits aromatiques arrivant tout préparés des autres parties de l'Italie, aussi bien que de l'Orient.

Criton, médecin de l'impératrice Plotine, donnait jusqu'à vingt-cinq recettes de parfums dont Fabricius nous a conservé les noms. Dans la composition des plus rares entraient plusieurs plantes croissant aux frontières de la Chine.

Les matrones avaient des esclaves éthiopiennes ou indiennes possédant l'art de répandre sur les cheveux une rosée de parfums, qu'elles exhalaient de leur bouche. Les descendantes des Camille et des Lucrèce ne pouvaient s'endormir, à ce que nous apprend Martial, qu'entre des mousselines de l'Inde imprégnées des plus suaves essences de Scythie. Il en était même, parmi les dames romaines, d'odoriférantes à tel point que ce poète les appelait des boutiques ambulantes de parfums; leur tête, selon Lucien, exsudait l'Arabie tout entière. Un petit flacon de ce *nard* dont le seul nom faisait trembler, au dire de Juvénal, les maris les plus généreux, constituait le présent qui fût de beaucoup le plus agréable aux élégantes d'alors. Les extraits de *negalium* et de *telenium*, les huiles de *malabrathum* et d'*opobalsamum* embaumaient les péristyles et les carrefours; les eaux de *rose de Pæstum* et de *cinnamome* ruisselaient au Forum. Les divers usages de la toilette avaient leurs parfums spéciaux, et M[me] Tallien sous le Directoire n'introduisit rien de moderne à cet égard dans les mœurs parisiennes; ses fameux bains de fraises et de framboises notamment étaient fort en honneur, il y a dix-huit cents ans, dans la ville éternelle.

Chez les hommes, la fureur des parfums était poussée aussi loin que chez les femmes : Le baume, disait Martial, me ravit entre toutes les odeurs dont les hommes font usage, mais ce ne devrait être qu'aux femmes à sentir les délices de Cosme et les parfums les plus exquis de l'Assyrie. Cicéron reprochait amèrement au consul Pison de porter des cheveux bouclés et inondés d'huile odorante. Longtemps avant l'époque de la décadence de Rome, les citoyens les plus considérables étaient dominés par ce luxe désordonné : Valère Maxime raconte que, pendant les proscriptions triumvirales, Plancius Plancus fut trahi par les essences qu'il portait; les soldats envoyés à sa poursuite purent suivre sa trace à travers champs et le découvrir grâce aux effluves embaumées qui s'échappaient de sa retraite.

Quand les Romains, héritiers des richesses du monde grec et asiatique, se furent amollis dans toutes les habitudes orientales les plus efféminées, le goût démesuré des parfums chez ce peuple à jamais dégradé se vit poussé jusqu'à la démence.

Les aigles des légions étaient parfumées non seulement aux jours de fête, mais avant la bataille comme après la victoire.

Sous Néron, les essences les plus rares coulèrent à flot dans les vastes baignoires de porphyre, et inondèrent les murs des palais. Elles tombèrent en pluie fine de l'immense *velarum* qui abritait au cirque des milliers de spectateurs contre les ardeurs du soleil; les dalles furent arrosées de vin mélangé au safran, et les mosaïques de la tribune impériale étaient rafraîchies à l'aide d'eaux aromatisées dont le prix, d'après les indications que nous fournit Sénèque, équivaudrait de nos jours à huit cents francs le kilogramme. Dans la maison d'or de ce monstre couronné, les parois de la salle des festins étaient garnies de feuilles mobiles en ivoire, au moyen desquelles on faisait pleuvoir, à toute heure du jour, des essences d'une valeur inestimable. Lors d'une fête échevelée donnée à Baïes, l'auguste empoisonneur de Britannicus dépensa rien qu'en pétales de roses plus de quatre millions de sesterces, c'est-à-dire cinq cent mille francs au moins de notre monnaie.

Vespasien destitua, un jour, certain officier de la garde prétorienne, parce que les senteurs dont il était littéralement imbibé le rendaient intolérable dans les rangs.

Enfin, voulant surpasser Caligula qui avait fait de son cheval un consul, Héliogabale fit du sien « le plus parfumé des citoyens de Rome ».

SÉRULLAS.

LE GRAND SAINT-BERNARD

Quel épouvantable désert! Certes, le Saint-Bernard n'a pas volé son terrible renom. On ne compte guère que soixante-dix ou quatre-vingts jours dans l'année où le passage soit dégagé de neiges; en juillet même, j'en parle par expérience, il n'offre pas toujours pleine sûreté au touriste. Octobre passé, il n'y a plus que le contrebandier et son serre-file obligé, le douanier, qui s'y aventurent au

petit bonheur. Je me trompe : plus d'un pauvre ouvrier piémontais qui n'a pas le choix des chemins s'y risque par les plus horribles journées d'hiver. Ces pèlerins du travail comptent sur la halte réconfortante qu'ils sont assurés de faire au sommet du col, à l'hospice. Quand on monte le versant d'Aoste, le calcul est généralement assez juste; mais c'est autre chose quand on vient par le versant suisse. Les trois quarts des catastrophes ont lieu de ce côté-là. En été, de gigantesques trombes de poussière de neige, aussi redoutables que les avalanches printanières, y ensevelissent parfois tout vivants les hommes et les bêtes. On ne se meut que dans un péril perpétuel, et si l'on cesse de se mouvoir, c'est pis encore. Repos est ici précurseur de mort: l'engourdissement vous saisit les membres un à un, et si le *maronnier* n'arrive à temps avec sa pelle de sauvetage et son chien à clochettes, c'est fini : la neige qui floconne dans le défilé épaissit de plus en plus le linceul sur le corps rigide du « naufragé », et voilà une nouvelle « croix de malheur » à dresser au bord de la route.

On s'explique maintenant ces noms de lieux qui font frissonner, *Val des Morts*, *Mont des Morts*, *Chapelle des Morts*. Presque chaque année compte sa demi-douzaine de victimes, — je parle seulement des gens qui périssent et non de ceux qui manquent de périr. Les moines, il est vrai, ne boudent pas à la peine; sur ce point aussi la renommée n'a pas surfait la réalité. Ces bons religieux, qui ont placé si fort à propos leur maison de refuge et leur table d'hôte juste à cheval sur le défilé, appartiennent, on le sait, à l'ordre des Augustins. Mainte jeune pensionnaire se les représente volontiers sous la figure de vieillards sérénissimes, à la barbe ruisselante et chenue; mainte jeune pensionnaire s'abuse sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Tout religieux du Saint-Bernard qui en est arrivé à cet état de sénilité vénérable est invariablement relégué, comme infirme et hors de service, à la maison-asile de Martigny. Ceux qu'on voit à l'hospice, sont tels qu'ils ont besoin d'être, en raison de leur tâche pénible : des hommes vigoureux ayant bien plutôt, leur robe de bure mise à part, la prestance d'alertes chasseurs que celle de gras chanoines.

Dans l'hospice, il n'y a pas seulement, outre des chambres à coucher (qui ne sont nullement des cellules), une bibliothèque, une chapelle, — deux choses qui sont le propre de toute maison conventuelle; il y a de plus un cabinet d'histoire naturelle, un petit musée d'antiquités et un salon; je dis un salon, avec piano et orgue, et où l'on peut, le soir, se donner le plaisir de moduler, à 2500 mètres au-dessus de l'orchestre de l'Opéra, tous les airs sacrés et profanes.

Ce qui est ici sombre et sinistre, ce qui vous laisse pour la vie un secret tressaillement d'horreur, ce n'est pas le logis, c'est son entourage. Dès cinq heures de l'après-midi, un air âpre, qu'on dirait toujours chargé de cristaux acutangles, vous arrive par les fenêtres ouvertes; chaque matin, même au plus fort de l'été, le petit lac noir attenant au refuge apparaît revêtu d'une légère incrustation de glace. Les poissons mêmes, qui prospèrent assez bien au lac du mont Cenis, ne vivent guère ici. Il va sans dire qu'en fait de provisions il faut tout monter d'en bas, à dos d'homme ou de mulet : c'est même là un des côtés durs de l'existence des religieux ou du moins de leurs domestiques ou *maronniers*.

On a bien essayé de mordre à coups de bêche dans quelques morceaux de terrain qu'abritent tant bien que mal des auvents de roc; mais le renne même de Laponie et l'ours jaune du Groenland, les moins renchéris, à coup sûr, d'entre tous les herbivores jusqu'ici connus, dédaigneraient, je crois, de brouter céans. De verdure digne de ce nom, nulle trace; des fleurs, il n'en existe qu'en peinture, dans les petits tableaux champêtres, image d'une autre nature presque fabuleuse, qui sont accrochés aux lambris des chambres à coucher. Je me rappelle pourtant avoir découvert, à la fin d'août, des violettes doubles, poussées à l'état sauvage, sur un coin du *Plan de Jupiter*. On appelle ainsi l'espace de terrain où s'élevait jadis le temple de *Jupiter Peninus*, d'où le nom d'*Alpes Pennines* donné à toute la chaîne du Valais.

Vous figurez-vous à présent l'effet que produisent sur le voyageur une soirée et une nuit passées sous le toit des moines, au sein de cette nature implacable et revêche? Il semble qu'on ait un pied dans la vie et l'autre dans la mort. Quand, le matin, avant de repartir, on erre solitairement autour de l'hospice, on tourne et retourne d'un air indécis aux abords d'un petit bâtiment carré, qui porte une croix au pignon : c'est la *Morgue*. Et cette morgue-là n'est pas un lieu de transition, un simple vestibule d'attente, comme la nôtre; c'est un gîte toujours habité, une salle de repos définitive. A travers les épais barreaux on aperçoit dans l'intérieur des corps tout raides, offrant à peine trace d'efflorescences, et qui, pareils aux momies fameuses de Pompeï, ont conservé dans la mort l'attitude dernière de leur vie. *Pulvis es...*, voilà une parole qui ne s'est pas encore vérifiée pour eux; l'air glacial de ces hauteurs ne permet pas aux cadavres de s'y décomposer aussi vite qu'ailleurs, et c'est ainsi que la dépouille humaine de maint pauvre diable exhumé trop tard de sa couche de neige, et que nul parent ou ami ne viendra jamais réclamer, demeure présente et reconnaissable aux yeux des vivants dans son transissement éternel.

Le chien du Grand Saint-Bernard a partout sa légende écrite. Que l'individu actuel provienne d'une souche danoise ou wurtembergeoise, que la race du Terre-Neuve, dont il n'a pourtant pas le poil, ait été quelque peu mêlée à la sienne, il n'importe. Ce qui est certain, c'est qu'il a tout à la fois de merveilleuses aptitudes de garde et de sauve-



Chiens du Saint-Bernard. (P. 378, col. 1.)

tage. Au logis, c'est un véritable Cerbère ; une fois dehors, il est plus doux. Ce dernier trait lui est commun avec le grand chien valaisan de la plaine, qui fait toujours mine de vous dévorer à la grille, et qui ne s'inquiète plus de vous dès que le porte-clefs ou le maître vous a souhaité la bienvenue.

J'ai entendu dire, dans le pays même, que le dogue du Saint-Bernard, transporté hors de l'hospice, devient rapidement acariâtre et féroce ; l'expérience ne me l'a pas prouvé. Je me souviens d'avoir à demi apprivoisé en l'espace de quelques jours un animal de cette espèce, encore jeune il est vrai, dont les religieux avaient fait don à l'un de leurs fermiers du Bas-Valais.

Ce qu'il y a en cette bête de prodigieux, c'est sa finesse d'ouïe et d'odorat. Elle retrouve la trace du sentier sous la neige, elle flaire de loin le voyageur égaré, et parfois même elle pressent la chute d'une avalanche. On conserve encore au premier étage du Muséum de Berne la dépouille du plus célèbre de ces animaux, le chien *Barry*, qui, en douze années, arracha, dit-on, à la mort une vingtaine de personnes. Un de ses principaux exploits, vulgarisé par la gravure, fut le sauvetage d'un enfant dont la mère avait péri sous une avalanche. Barry, ayant trouvé le petit garçon inanimé dans une grotte de neige et de glace, *in einer Grotte von Schnee und Eis*, dit le poème que j'ai eu occasion de lire en pays bernois, fit d'abord si bien par les douces frictions de sa langue qu'il réussit à lui rendre un souffle de vie. Il se coucha ensuite à terre en s'efforçant de hisser sur son dos la frêle épave. L'enfant, réveillé de son froid sommeil, s'aida du mieux qu'il put ; il finit par enfourcher l'animal, s'accrocha des mains à son cou puissant, et quelques instants après on voyait entrer à l'hospice ce cavalier d'une nouvelle espèce.

Vous noterez qu'on dérogea en faveur de Barry à la loi de la Confédération qui défend le port de tout insigne honorifique : le chien fut décoré... d'une médaille attachée à son cou. Après une carrière toute de dévouement, la glorieuse bête eût, ce semble, mérité de s'éteindre dans les douceurs de la retraite ; mais elle vivait à l'époque orageuse et sanglante du premier Empire. L'antique mont Joux (*mons Jovis*) était alors quotidiennement traversé par des militaires de l'armée française qui rejoignaient leurs corps en Italie. Un jour un de ces soldats s'égare par le col et tombe défaillant sur la route. Il ne revient de son évanouissement qu'au contact d'une tiède haleine, accompagnée de légers attouchements à son visage. Il soulève les paupières, et qu'aperçoit-il? Une sorte de monstre, à l'œil injecté de sang, à la mâchoire énorme, qui se tient accroupi sur lui, en posture de le dévorer. L'effroi achève de ranimer le militaire ; il tire son sabre et transperce l'animal ; puis, se remettant en marche, il retrouve tant bien que mal la trace oblitérée du sentier, et sonne au perron de l'hospice. Là il narre tout d'abord son aventure. Au signalement qu'il donne de la bête apocalyptique, l'émoi s'empare de chacun, on court au chenil : Barry n'y est pas. C'était le diable, dès que soufflait la tourmente, pour le retenir au logis. Ce jour-là surtout, il avait poussé à la chaîne de tels hurlements qu'un des maronniers avait fini par le détacher. On se rendit en hâte à la place indiquée. Hélas ! le pauvre chien y était étendu sur le névé rouge de sang : le soldat avait tué son sauveur.

J. Gourdault.

LE VIN D'ORANGES

Devant les ravages chaque jour croissants du phylloxéra les habitants des contrées propres à la culture de l'oranger ont recherché si l'on ne pourrait avec l'orange obtenir un produit qui, par l'apparence et le goût, ressemblât au vin. Des expériences ont été faites, et il a été constaté que le liquide provenant des oranges constituerait un vin d'un goût très agréable.

Les oranges une fois parvenues à leur entier développement sont impropres à la vinification. Il faut donc choisir non le fruit arrivé en pleine maturité, dans lequel surabonde le principe sucré, mais celui qui, n'étant pas entièrement mûr, renferme encore de notables quantités d'acides citrique et malique.

On a obtenu jusqu'ici deux sortes de vins différents. Le meilleur s'obtient en janvier, avec le fruit de la saison. Le vin dit *mandarin* est celui que rend l'orange cueillie en avril. Ces deux espèces de vin sont d'une couleur agréable à l'œil, parfaitement translucides, d'une saveur douce, un peu relevée d'acidité, et d'une richesse alcoolique de 15 pour 100 à peu près. Au moyen d'une manutention spéciale on obtient un vin mousseux, qui ne renferme que 12 pour 100 d'alcool.

ROBERT DARNETAL [1]

XXIII

L'hiver touchait à son terme. Je me trouvais à Maisonfleur, où j'étais venu pour présider aux semailles des avoines et des orges, quand un matin la poste m'apporta une lettre de Mlle Renée. Elle était ainsi conçue :

« Au reçu de cet avis, mon cher enfant, mets-toi en route pour rentrer à Paris. L'état de Mme de Fon-

1. Suite — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266, 283, 299, 314, 331, 346 et 363.

valier s'est aggravé et la pauvre femme se plaint de ne pas te voir. Elle dit qu'il faut qu'elle te parle avant de mourir. J'espère que la mort n'est pas aussi proche qu'elle le croit. Mais il suffit qu'elle te réclame pour que tu viennes. Le médecin affirme qu'elle sera soulagée en te voyant. »

Je partis sur-le-champ, et dès le lendemain j'étais à Paris. En arrivant, je me fis conduire à mon hôtel. J'avais conservé ma chambre chez Mme Patural, et c'est là que chaque soir je venais coucher. Ma trop curieuse propriétaire n'avait pas renoncé à pénétrer mon existence, et espérait, à force de sollicitude, savoir de moi à quoi j'employais tout le temps que je ne passais pas chez elle. Il faut convenir aussi que j'étais un étrange locataire. Chaque mois, je disparaissais pendant huit ou dix jours, et elle ignorait où j'allais. Durant mes séjours à Paris, je sortais le matin pour ne rentrer que le soir, et c'est en vain qu'elle m'interrogeait afin de connaître la cause de mes longues absences.

Ce matin-là, en me voyant descendre de voiture, devant sa porte, pâle, les traits fatigués, comme un homme qui a passé la nuit en voyage, elle s'élança du fond de son bureau, et venant à ma rencontre, au moment où le garçon de l'hôtel prenait ma valise :

« Vous voilà ! me dit-elle ; toujours en route, et toujours mystérieux ! Ne vous reposez-vous donc pas, monsieur Darnetal ? Je n'ai jamais vu un si jeune homme toujours par monts et par vaux.

— J'aime les voyages, chère madame Patural, lui répondis-je, en souriant.

— Le lait vient d'arriver de la ferme de Chevreuse, reprit-elle ; en voulez-vous ? Il est tout chaud et cela vous remettra.

— Je vous remercie et j'accepte. »

Elle m'entraîna dans son bureau, que je retrouvai tel que je l'avais vu, en arrivant à Paris, l'année précédente : un bon feu dans la cheminée, les vitres couvertes de buée sous leurs rideaux de mousseline jaunie, un angora sommeillant devant la flamme, contre une bouilloire pleine de lait. Elle-même était à l'instar de cette pièce à la physionomie mélancolique ; elle ne changeait pas. C'était toujours la même robe à manches à gigot, le même bonnet placé de travers sur ses cheveux d'un blond fadasse et le même sourire bête stéréotypé sur les lèvres. Je reçus de ses mains, tout bouillant, le fameux lait de la ferme de Chevreuse.

« Il est bon, n'est-ce pas ? me dit-elle, tandis que je buvais.

— Exquis, chère madame Patural.

— Moi, d'abord, je suis pour mes locataires une mère, une véritable mère. Je ne leur demande en retour qu'un peu de confiance. »

Je connaissais la chanson. Je gardai le silence, ou plutôt, non, j'ouvris la bouche, mais seulement pour remercier Mme Patural. Puis, je montai dans ma chambre afin de changer de vêtements. Quand je descendis au bout de vingt minutes, Mme Patural était sur la porte du bureau. Je lui tendis ma clef. Elle la prit, et d'un accent railleur

« Vous voilà donc de nouveau parti ? me dit-elle Allez-vous être toujours en route ? Je parierais que vous retournez encore rue Oudinot. »

Je ne lui avais jamais dit que ma mère habitait dans cette rue, et que je passais là une grande partie de mes journées. Comment donc le savait-elle ? En se posant dans mon esprit, cette question mit sur mon visage une expression de mécontentement, presque de colère, qui troubla la trop curieuse personne.

« Qui vous a dit... ? m'écriai-je.

— Certes, fit-elle, en manière d'excuses, vous êtes bien libre d'aller rue Oudinot, comme dans toute autre rue de Paris ; vous êtes assez grand pour vous conduire.

— Et assez grand aussi pour vous avertir, madame Patural, que je n'aime pas à être surveillé.

— Là, là, ne vous fâchez pas. »

Pendant ce rapide colloque, j'avais jeté rapidement un regard dans la petite pièce dont sa large personne me cachait imparfaitement l'intérieur, et, soudain, je sentis un flot de sang monter à mes joues, en apercevant assis devant la cheminée, les pieds tendus vers la flamme, le clerc de notaire Baudelor.

Je ne l'avais pas vu depuis le jour où, prenant place pour la première fois à la table de Mme Patural, je m'étais trouvé dans la nécessité de lui infliger une correction. Depuis, j'avais su qu'il habitait l'hôtel et y prenait ses repas ; mais jamais le hasard ne l'avait placé sur mon chemin. En cet instant, sa présence me fut infiniment désagréable, d'autant plus désagréable qu'il me regardait en souriant méchamment. Un instinct secret me fit soupçonner que c'était par lui que Mme Patural savait que je me rendais chaque jour rue Oudinot.

Ce soupçon me causa l'irritation la plus vive, et je fus sur le point de m'élancer vers Baudelor, de le secouer par sa longue barbe rousse et de lui demander des explications. Un mouvement plus sage me retint. Après tout, je n'avais pas à cacher le but de mes sorties quotidiennes, et je m'éloignai sans adresser un mot de plus à Mme Patural, exprimant par un geste seulement le mépris que m'inspiraient ses procédés.

A vingt pas de là, j'avais oublié cet incident, et je ne songeais plus qu'à me demander pour quelle cause Mme de Fonvalier désirait me voir. En arrivant rue Oudinot, j'allai d'abord embrasser ma mère ; elle m'apprit que la chanoinesse avait passé une mauvaise nuit et que Mlle Renée était restée à son chevet pour veiller sur elle, tandis que Noémi dormait. Je redescendis en toute hâte et ce fut *ma cousine* qui me reçut. La pauvre Noémi, brisée par la fatigue et par l'émotion, était encore couchée.

« C'est bien à vous d'être venu sans tarder, me dit mademoiselle Renée. Notre malade vous a de-

mandé plusieurs fois depuis hier. Je vais l'avertir de votre arrivée. »

Elle me laissa seul pendant cinq minutes; puis, revenant, elle me fit signe d'entrer dans la chambre de Mme de Fonvalier. J'y pénétrais pour la première fois.

Jusqu'à ce moment, j'avais toujours vu la vieille dame, dans son fauteuil à roulettes, me souriant tristement quand elle m'apercevait et me tendant la main avec bienveillance. Je fus épouvanté par les ravages qu'en quelques jours la maladie avait faits sur ses traits. Elle était toute défigurée, étendue sur son lit, dominée par la paralysie qui la clouait à cette place dans une effrayante immobilité. Seuls les yeux vivaient encore; tout le reste du corps semblait mort.

« Vous voilà donc, vous! me dit-elle, quand je me penchai vers elle pour la saluer. Je suis heureuse, oh oui! bien heureuse de vous voir. »

Je m'étais toujours loué de l'affabilité de son accueil, de l'intérêt qu'elle me manifestait. Mais jamais ses regards ne s'étaient arrêtés sur moi avec cette expression de bonté.

« On m'a dit que vous désiriez me parler, madame, et je suis accouru.

— Merci! je vous ai appelé, en effet; j'ai divers renseignements à vous demander. » — Puis elle ajouta: « Je voudrais être seule avec vous, monsieur Robert. »


Il est bon, n'est-ce pas? (P. 397, col. 1.)

L'accent était faible, mais ferme. Il dénotait chez la malade la pleine possession du sang-froid et de la raison. Mlle Renée, qui se tenait à quelques pas de nous, l'entendit. Elle fit un signe des yeux et se retira. Je restai seul avec la chanoinesse de Fonvalier.

« Allez, je vous prie, vers le secrétaire qui est aux pieds de mon lit, me dit-elle alors. La clef est sur la serrure du compartiment supérieur. Ouvrez. » J'obéis à ses ordres, sans trahir la surprise qui venait de s'emparer de moi: elle continua: « Tirez le deuxième tiroir à gauche, celui d'en bas. Vous devez y trouver devant vous, sur d'autres papiers, une lettre à mon adresse, décachetée.

— Oui, madame.

— Prenez-la, et venez près de moi, après avoir fermé le secrétaire. »

J'obéissais de point en point à ses prescriptions au fur et à mesure qu'elle parlait, et je me retrouvai près d'elle, lui tendant la lettre sur laquelle elle jeta sa vue affaiblie.

« C'est bien cela, reprit-elle; maintenant, écoutez-moi. Cette lettre a été apportée ici, il y a cinq jours, par un homme grand et gros, à barbe rousse.

— Baudelor! pensai-je instantanément.

— Il l'a remise à ma vieille servante Micheline, en lui disant que ce pli, qui contenait un secret de la plus haute importance, devait n'être remis qu'à moi, sans témoins, et que je devais seule en connaître le contenu. Comme je ne peux me servir de mes mains, Micheline, par mon ordre, a ouvert cette lettre, l'a placée devant mes yeux, et ainsi j'ai pu la lire. A votre tour, monsieur Robert, lisez-la et vous comprendrez pourquoi j'étais pressée de m'entretenir avec vous. »

De plus en plus étonné par l'étrangeté de l'aventure, j'ouvris la lettre et je lus ce qui suit:

« La personne qui habite dans la même maison que Mme la chanoinesse de Fonvalier, sous le nom de Renée Darnetal, ne s'appelle pas ainsi. Elle s'appelle de son nom véritable Renée de Champernon. Celui qui adresse cet avis à Mme la chanoinesse de Fonvalier ignore pour quelle cause Mlle de Champernon a pris un nom d'emprunt pour s'introduire dans son intimité. »

Rien de plus; c'était, on le voit, laconique autant que précis. Je restai stupéfait. Qui avait écrit cette lettre? Baudelor? Mais pourquoi, dans quel but? D'ailleurs, comment aurait-il su ce que ma mère et moi étions seuls à savoir? Aussi, quoique la description donnée par Micheline du personnage qui lui avait remis le pli mystérieux, correspondît au portrait de Baudelor, je ne pouvais me résoudre à croire qu'il fût l'auteur de cette dénonciation qui, dans les circonstances où elle s'était produite, aurait pu avoir les suites les plus funestes et qu'une inspiration malveillante avait seule dictée.

« Avez-vous lu? me demanda tout à coup madame de Fonvalier.

— Oui, madame.

— Cette lettre a-t-elle dit vrai?

— Mais, je ne sais...

— Oh! soyez sincère, monsieur Robert. Songez que vous parlez à une mourante. Je vous réclame la vé-

rité, je la veux, et vous ne pouvez l'igorer, puisque c'est vous qui avez introduit ici Mlle Renée Darnetal. Est-elle une Darnetal? Est-elle une Champernon? votre cousine ou la fille de l'homme qui a ruiné mon beau-frère? »

A une question posée ainsi, je ne pouvais répondre par un mensonge et, sans me dissimuler la gravité de la responsabilité qui pesait sur moi, je me décidai à faire l'aveu de la vérité. Je racontai donc à Mme de Fonvalier l'histoire de ma bienfaitrice, depuis le jour où je l'avais connue, jusqu'au jour où, invoquant ses droits à ma reconnaissance, elle avait exigé que je devinsse son complice dans l'exécution du noble projet qu'elle avait conçu pour réparer la faute de son père. Je racontai ses appréhensions, ses efforts, ses angoisses et je finis en suppliant Mme de Fonvalier de garder le secret sur mes confidences.

« Je ne sais, lui dis-je, quel est l'auteur de cette lettre; mais ce que je sais, c'est que celui qui l'a écrite était animé d'intentions malveillantes et rêvait de faire avorter le généreux dessein de ma bienfaitrice; ses intentions, madame, ne les secondez pas, je vous le demande instamment. Si vous révéliez à Noémi le nom véritable de la sainte créature que j'ai présentée ici comme une Darnetal, l'œuvre que nous poursuivons ensemble serait compromise, perdue peut-être. Vous connaissez les sentiments de votre nièce pour la famille de Champernon. Justes ou non, ils sont encore si violents qu'il serait à craindre qu'ils fussent plus forts dans son cœur que la tendresse qu'elle a vouée à Mlle Renée. Feignez donc d'ignorer la vérité; que votre nièce l'ignore toujours, maintenant que vous savez pourquoi Mlle de Champernon s'est introduite dans votre maison. Laissez sa belle action porter ses fruits et le temps réaliser le dessein par lequel Noémi doit être enrichie. »



Je restai stupéfait. (P. 380, col. 2.)

Comme je prononçais ces paroles d'un accent de prière, et les mains jointes, Mme de Fonvalier, qui m'avait écouté, les yeux fixés sur les miens, me dit, un sourire de joie aux lèvres :

« Soyez sans crainte, monsieur Robert, je me tairai; personne ne saura que la vérité m'est connue. Emportez cette lettre; de la sorte nul, si ce n'est vous et moi, n'en verra le contenu..... Ainsi, voilà ce qu'a fait Mlle de Champernon! Oh! la noble, la sainte créature! Mais, alors, je peux mourir en repos; ma chère Noémi ne sera pas abandonnée; après moi, elle trouvera une mère dans sa mystérieuse amie...

— Une mère et une fortune, madame.

— Chère, chère Renée, noble créature! » répéta Mme de Fonvalier.

En ce moment, notre entretien fut interrompu

par le bruit d'une porte qui s'ouvrait derrière nous. Je n'eus que le temps de faire disparaître la lettre dans l'une des poches de ma redingote. Noémi entrait, toute pâle, les yeux rougis par les larmes. Elle parut heureuse de me voir et, m'ayant serré les mains, s'approcha de sa tante, en s'informant de sa santé. Celle-ci l'éloigna sous un prétexte, pendant une minute ou deux, le temps de me glisser à l'oreille ces mots :

« Il faut que je réfléchisse à tout ceci ; nous en reparlerons aujourd'hui même ; revenez me voir dans la journée, j'aurai besoin de vous. C'est égal, monsieur Robert, les vues de la Providence sont mystérieuses et profondes. Elle se sert parfois de la méchanceté même de ses créatures pour faire du bien à ceux qu'elle aime. Je ne sais quelles vengeances misérables poursuivait l'auteur de cette lettre, en me l'adressant; mais, s'il a cru desservir Mlle de Champernon, il s'est bien trompé, oui, bien trompé... »

Elle eut un bon sourire qui exprimait la confiance et l'admiration et qui transfigura un moment sa figure maladive. Puis, elle garda le silence ; Noémi revenait. Je m'éloignai discrètement, sans revoir ni ma mère, ni Mlle Renée. J'étais trop ému pour me trouver en leur présence. Puis, j'avais hâte de découvrir l'auteur de cette odieuse dénonciation, moins encore pour le châtier que pour empêcher une tentative nouvelle qui aurait pu avoir des conséquences moins heureuses que la première.

XXIV

Moins de deux heures après avoir quitté l'hôtel, j'y rentrai, l'esprit livré aux plus vives inquiétudes, car je sentais le bonheur de ma bienfaitrice, menacé par une conspiration à laquelle je soupçonnais Mme Patural et Baudelor de n'être pas étrangers. Je voulais en avoir le cœur net, savoir si je devais les accuser dans le passé et les redouter dans l'avenir.

Le visage assombri par ces préoccupations, je me présentai dans le petit salon de ma propriétaire. Elle était assise devant un guéridon, sur lequel était posé tout ouvert un volumineux registre, où Baudelor, qui n'avait pas quitté la place, inscrivait, d'après les indications que Mme Patural lui donnait, les recettes et les dépenses de la maison. Je me souvins alors qu'elle m'avait dit un jour que le clerc de notaire payait une partie de son entretien dans l'hôtel en consacrant chaque semaine quelques heures, le dimanche, à mettre les écritures en ordre. Or, ce jour-là, justement, était un dimanche, et Baudelor s'acquittait de sa tâche.

A mon entrée, ils levèrent le nez l'un et l'autre.

« Déjà de retour! monsieur Darnetal, me dit la propriétaire. Eh! mon Dieu, comme vous voilà sérieux! Avez-vous subi quelque contrariété?

— Monsieur n'aura trouvé personne rue Oudinot, » objecta railleusement Baudelor.

Je ne répondis pas et m'approchai du registre, au grand étonnement de mes deux personnages, qui ne comprenaient pas où j'en voulais venir. C'était cependant bien simple. Je cherchais à savoir si la lettre anonyme adressée à Mme de Fonvalier était l'œuvre de Baudelor. Je me penchai donc sur son épaule, regardant avec attention la page ouverte devant lui, tandis que ma main, fouillant nerveusement dans ma poche, en retirait le pli mystérieux. Il ne me fallut pas une minute pour comparer les deux écritures et pour reconnaître que la main qui tenait les livres de l'hôtel était celle par laquelle le billet avait été tracé. Je posai ce billet brusquement sous les yeux de Baudelor :

« C'est vous qui avez écrit cette dénonciation, » lui dis-je d'un accent que la colère faisait trembler.

Mme Patural eut peur; elle fut d'un bond à l'autre extrémité de la chambre, effrayée, les mains jointes, murmurant :

« Qu'est-ce qui vous prend, monsieur Darnetal? Que signifie cette fureur? Je vous en prie, pas d'esclandre dans ma maison ; souvenez-vous que j'ai toujours été une mère pour vous.... »

Je ne daignai pas la regarder, moins encore la rassurer, et, continuant à m'adresser à Baudelor, le doigt sur la lettre, je repris :

« C'est vous qui avez écrit cela ; ne niez pas, je le sais.

— Alors il est bien inutile, en effet, que je nie, me répondit-il, en me bravant du regard et en s'efforçant de rester calme.

— Misérable! m'écriai-je, en me haussant devant lui, la main levée pour le châtier.

— Monsieur Darnetal! » supplia la propriétaire.

Quant à lui, blême sous sa barbe rousse, il s'était pelotonné sur sa chaise, écrasé, craintif, lâche et tremblant de peur, ayant gardé le souvenir de la dure leçon que je lui avais précédemment donnée.

« Cela ne vous avancera guère de me frapper, » bégaya-t-il.

Je ne l'aurais pas cru capable de tant de couardise.

« Oui, vous avez raison, répondis-je avec mépris ; je ne vous infligerai pas moi-même la correction que vous méritez. Mais vous serez puni, et dès demain votre patron saura de quelles infamies vous êtes capable. Nous verrons s'il vous gardera dans son étude.

— Vous ne ferez pas cela! s'écria-t-il, avec une épouvante qui me prouva que ma menace avait porté juste; ma place est mon unique gagne-pain. Non, vous ne voudrez pas me mettre sur la paille?

— Soit, mais à une condition, c'est que vous me direz comment vous avez su que Mlle Darnetal et Mlle de Champernon ne forment qu'une seule et même personne. »

Il essaya d'abord de se défendre contre mon exigence. Mais il était lâche, je l'ai dit, et ma physionomie lui en imposait.

« Soit, dit-il résolûment; je ne vois pas pourquoi je me compromettrais pour les autres. Je vais tout avouer. C'est à la prière de Mme Patural que j'ai écrit cette lettre. »

Une exclamation de surprise et de colère répondit à ses paroles. C'était Mme Patural qui protestait.

« Il ment! il ment! le misérable! Il m'a dit un jour qu'il avait à se venger de vous. Mais j'ignorais qu'il eût adressé une dénonciation anonyme à des personnes de votre connaissance.

— Osez répéter cela! s'écria-t-il, en se levant et en menaçant d'un geste la propriétaire de l'hôtel, qui, sous l'empire d'une violente émotion, roulait des yeux larmoyants et irrités.

— Oui, je le répéterai. Vous ne me faites pas peur, monsieur Baudelor. Je suis curieuse, c'est vrai, et m'en voilà bien punie; mais je suis incapable de commettre une infamie. Tenez, monsieur Darnetal, je vais vous dire comment les choses se sont passées. Vous savez dans quelles circonstances vous avez rencontré ici M. Baudelor. Le lendemain du jour où eut lieu la pénible altercation dont vous n'avez pas perdu le souvenir, comme nous parlions de cet événement, il me dit avec colère qu'il avait contre vous un double grief, vos brutalités de la veille, et antérieurement votre visite à l'étude de son patron, à la suite de laquelle il avait reçu de ce dernier une sévère réprimande. C'est de ce double grief qu'il entendait tirer vengeance. Je pris votre défense, monsieur Darnetal, je le jure sur la tête de feu mon mari. Je répondis que vous étiez un brave jeune homme à qui je n'avais à reprocher qu'un manque de confiance en moi, et que je ne souffrirais pas qu'on vous fît du mal. »

A ces mots, Baudelor interrompit Mme Patural.

« Eh bien, vous êtes d'une jolie force, vous! s'écria-t-il grossièrement; c'est un roman que vous nous forgez là.

— Silence! » dis-je, en lui lançant un regard indigné, sous lequel il baissa les yeux.

Non, jamais je n'avais rencontré et jamais je n'ai rencontré depuis personnage plus lâche et plus vil.

« Ce que je raconte est vrai, reprit Mme Patural, se sentant encouragée à parler, et je dirai toute la vérité, méchant homme! Ma faute, ma seule faute a été de me servir de vos mauvaises intentions pour satisfaire une maudite curiosité, une curiosité dictée par un sentiment maternel, monsieur Darnetal, ajouta-t-elle, en cessant de s'adresser à Baudelor et en se retournant de mon côté; car je suis la mère de mes locataires, vous le savez.... Donc, j'engageai M. Baudelor à vous suivre, à vous épier, de manière à découvrir le but de vos longues absences. Au bout de quelques mois, pendant lesquels il m'affirmait de temps en temps n'avoir encore rien découvert, il m'annonça — c'était la semaine passée — qu'il savait enfin à quoi s'en tenir, que vous alliez tous les jours chez votre mère domiciliée dans la rue Oudinot. Elle habitait, me dit-il, avec une jeune dame qu'elle faisait passer pour sa nièce, au second étage d'une maison où logeaient deux autres personnes que vous fréquentiez, Mme la chanoinesse de Fonvalier et Mlle de Maisonfleur. Il tenait ces renseignements d'un notaire de Versailles, nommé M. Jonquet, successeur de M. Chapiron, récemment décédé, et dont vous étiez allé un jour demander l'adresse dans l'étude de son patron. C'est grâce à cette circonstance, dont il s'était souvenu, qu'il avait pu recueillir ces renseignements. Il ajouta que la jeune dame qui loge avec votre mère n'était pas votre cousine, qu'elle se nommait Mlle de Champernon, qu'il l'avait suivie un soir jusque dans une belle habitation du faubourg Saint-Honoré, où elle se rendait seule, mystérieusement, et que cette habitation lui appartenait. Oui, monsieur, voilà ce qu'il m'a appris. »

Baudelor, accablé par la précision de ces détails, ne niait plus. Il baissait le front, comme s'il eût cherché à se faire un masque de sa redoutable barbe pour dissimuler son effroi.

« Est-ce tout? demandai-je à Mme Patural.

— Il m'a dit encore qu'il espérait avoir découvert aussi un moyen de se venger de ce qu'il appelait vos insolences, et que, puisque Mlle de Champernon, secondée par votre mère et par vous-même, cachait son nom véritable à Mme de Fonvalier et à Mlle de Maisonfleur, et se faisait passer pour votre cousine, c'est que vous étiez intéressé comme elle à ce que ces dames ignorassent qui elle était. Dès lors, il tenait sa vengeance : elle consistait à leur faire connaître ce que vous vouliez leur taire. Je lui répondis qu'un honnête homme ne doit pas employer un procédé aussi odieux, et il me promit de ne pas donner suite à son dessein. Voilà la vérité tout entière, monsieur Darnetal. Si j'ai poussé trop loin la curiosité, j'en suis bien châtiée par votre mépris, car maintenant vous allez me mépriser, c'est sûr, et quitter l'hôtel..... »

Comme dénouement à son récit, elle fondit en larmes, et tombant à mes pieds, agitant les bras, essayant d'embrasser mes genoux, elle me supplia de pratiquer à son égard l'oubli et le pardon des injures. Je dois avouer que la scène était plus ridicule que touchante, et qu'en tout autre moment, j'en aurais bien ri. Mais trop de colère gonflait mon cœur pour que je fusse disposé à rire du désespoir de la trop maternelle Patural. Pour mettre un terme à ce grotesque incident, je l'obligeai à se relever, et, sans lui répondre, je m'avançai vers Baudelor, en disant:

« A nous deux, mon drôle! »

Il se méprit à mes paroles, crut à une menace, et se rejeta vivement en arrière, en plaçant entre lui et moi la table sur laquelle il écrivait tout à l'heure.

« Ne tremblez pas, lui dis-je, en le regardant de haut, je n'ai pas le dessein de vous frapper. Si ce que je viens d'apprendre, je l'eusse appris ailleurs que dans cette maison et hors de la présence d'une femme, vous auriez reçu des deux poings que voici

— je lui mis mes mains fermées sous le nez — la plus belle raclée que jamais paysan normand ait administrée à un coquin de votre trempe. Mais j'ai pitié de votre couardise; je vous épargne les coups, et j'aime mieux vous laisser sous la salutaire impression de l'avertissement que vous allez entendre. »

Il respira, soulagé, comprenant qu'il en serait quitte pour une verte semonce. Il reprit un peu d'assurance et m'écouta avec docilité. Je continuai :

« Grâce à vous, je sais maintenant jusqu'où peut aller la méchanceté humaine. Je ne vous ai adressé que deux fois la parole durant ma vie, et si, dans ces deux circonstances, j'ai dû, quoique beaucoup plus jeune que vous, vous infliger une leçon, vous ne deviez vous en prendre qu'à vous-même. Le jour où vous m'avez connu, vous avez conçu de la haine pour moi, et c'est ce mauvais sentiment qui vous a poussé à me faire du mal. Vous pouviez, en effet, m'en faire beaucoup, en faire à d'autres qu'à moi, à des personnes qui me sont chères. Oh! si cela était arrivé, si quelque catastrophe avait été le résultat de votre odieuse action, les choses ne se passeraient pas comme elles vont se passer ; vous l'auriez durement expiée. Mais heureusement pour vous, et puisse cette révélation vous servir d'enseignement, votre vengeance, qui pouvait provoquer un malheur, a produit un résultat tout contraire, et amené dans une circonstance difficile un dénouement que je n'osais espérer. C'est pour cela que vous allez sortir d'ici librement; c'est pour cela que ma colère vous épargne et que je renonce à vous faire chasser de la place qui vous donne du pain. Seulement, sachez-bien que si je vous rencontrais encore sur mon chemin, cherchant à m'épier, je vous briserais les côtes, monsieur Baudelor. Une fois déjà vous avez éprouvé la vigueur de mon poignet; ne m'obligez pas à recommencer l'épreuve. »



C'est vous qui avez écrit cela. (P. 382, col. 2.)

Il était demeuré immobile, riant de son méchant rire, tandis que je lui tenais ce dur et méprisant langage. Quand j'eus fini, il se glissa silencieusement vers la porte. Il allait en franchir le seuil, quand je l'arrêtai d'un geste, et, m'adressant à Mme Patural qui m'avait écouté pâle, larmoyant et tremblant si fort que l'édifice de fleurs et de fruits élevé au-dessus de son bonnet en était tout ébranlé :

« Je suis disposé à oublier les suites de votre imprudente curiosité, à les couvrir de mon pardon, à n'en parler jamais, mais à une condition.

— Toutes les conditions que vous voudrez, monsieur Darnetal, pourvu que vous ne quittiez pas l'hôtel.

— Entre lui et moi choisissez, dis-je, en désignant Baudelor.

— C'est tout choisi, répondit-elle sans hésiter. Monsieur Baudelor, je vous donne congé.

— Vous n'avez fait que me devancer, s'écria le personnage ; je ne resterai pas un jour de plus dans votre baraque. J'ai assez de votre cuisine empoisonnée, de votre vin frelaté et de vos matelas bourrés de noyaux de pêches.

— Il m'insulte! il m'insulte, le coquin! hurla Mme Patural.

— J'ai assez du fameux lait de la ferme de Chevreuse, continua le clerc exaspéré; on sait bien que vous le fabriquez vous-même avec de la cervelle de cheval. »

Ce fut son dernier outrage ; il disparut.

« Oh ! j'en mourrai ! soupira la propriétaire ; oui, il m'aura tuée! Mon lait! le lait de la ferme de Chevreuse, fabriqué avec de la cervelle de cheval!... si l'on peut dire? Vous en avez goûté, vous, monsieur! »

Elle se laissa aller sur une chaise, agitant ses pieds et ses mains, dans un transport violent, repoussant sur son vénérable occiput son bonnet chargé de raisins, de groseilles, de cerises, de roses, de marguerites et de dahlias, savant échafaudage de verroterie et de papier peint, qui tremblait sur ses tiges en fil de fer, protestant, lui aussi, contre l'injure faite à Mme Patural.

Je n'attendis pas la fin de la crise et je m'enfuis, convaincu qu'après mon départ cette ardeur nerveuse s'apaiserait, satisfait de l'exécution que je venais de faire, heureux surtout de penser que la misérable vengeance du drôle dont j'avais encouru la haine, et que je ne devais jamais revoir, avait tourné à son entière confusion, sans amener aucun malheur dans la vie de ceux que j'aimais.

A suivre. ERNEST DAUDET.



Tiens-ta-poche et même Mandarine l'aidèrent. (P. 387, col. 2.)

MANDARINE [1]

XVII

L'hiver, le sombre hiver, est la saison où le travail abonde au sémaphore. Christophe a toujours une longue-vue pointée sur l'Océan. C'est l'époque néfaste où le terrible élément choisit ses victimes; c'est l'heure où ses abîmes s'entr'ouvrent tout à coup à des profondeurs insondables, et que la tempête, sa farouche alliée, y pousse éperdus les vaisseaux et les humbles petits bateaux. Car pour cette puissance formidable qui s'appelle l'Océan, grands navires ou coques de noix, c'est tout comme. Quand les vagues s'élèvent en colonne et tournoient sur sa mobile surface, elles englobent le vaisseau à trois ponts comme la barque de pêche, le transatlantique gigantesque comme le brick de commerce.

L'homme le sait, l'homme connaît ces dangers, et il les affronte. Il faut que le vaisseau de guerre et le navire de commerce marchent, il faut que les mondes deviennent unis entre eux par ces chemins flottants. Rien ne détruit cette nécessité, rien n'enraye ce mouvement. A chaque saison, à chaque tempête, la liste des sinistres sur mer épouvante ceux qui s'occupent de statistique. Il ne partira pas un navire de moins de ces grands et petits ports qui servent de gares aux trains maritimes.

L'homme n'a vraiment de comparable à sa faiblesse que son audace, et, si petit qu'il soit, il paraît singulièrement grand quand il engage cette lutte avec des éléments d'une puissance écrasante.

Depuis huit jours, le chef-guetteur était jour et nuit à son poste.

Il avait déjà rendu maint service aux navigateurs, signalé maint écueil aux navires poussés malgré eux vers ces parages. Il n'était pas de jour où les signaux n'allassent guider en pleine mer les embarcations désorientées.

A quelques lieues de là se trouvaient des écueils redoutables appelés *les Dents-du-Loup*. Quand l'Océan était assez agité pour qu'ils demeurassent invisibles, il y avait danger de mort pour tout navire que la brume aurait empêché de lire les avertissements écrits par Christophe avec son alphabet de signaux.

C'était surtout de ce côté que Christophe veillait. Depuis quelques jours, la tempête faisait rage sur le littoral, et il était arrivé au chef-guetteur de se faire porter ses repas au sémaphore, dont il ne voulait pas s'éloigner une minute. Mandarine, qui était très intrépide, lui rendait grand service en ces occasions. Quand les éclairs creusaient dans les nuages noirs de profonds sillons de feu, quand le vent soulevait le sable des grèves en tourbillons, Jéjé, Rose et Yvonnic n'aimaient pas à sortir, et c'était Mandarine qui portait dans un panier le dîner de son ami Christophe.

Un jour, le voyant consulter le baromètre et froncer le sourcil, elle dit :

« Est-ce que cette tempête va durer, Christophe, et faudra-t-il vous apporter votre collation aujourd'hui?

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

— Dites qu'elle grandit à chaque instant, Mademoiselle, et que toute embarcation sera en péril sur mer avant une heure. Aussi je n'en ai pas aperçu une depuis ce matin. Le ciel a des signaux à lui auxquels ne se trompent pas les marins ; je vais aller voir Rosalie qui est indisposée, si vous voulez me promettre de veiller au grain et de me prévenir à la première voile qui se montrera. »

Mandarine répondit qu'il pouvait compter sur elle; il se coiffa de son suroît et sortit.

Pénétrée de l'importance de ses fonctions, Mandarine portait la longue-vue d'une lucarne à l'autre et examinait gravement la mer qui, à elle seule, formait le plus grandiose et le plus émouvant des spectacles.

Une brume qui allait en s'épaississant ne lui permettait plus de voir tout à fait au loin; mais la longue-vue perçait encore ce voile diaphane, et elle trouvait un plaisir mêlé de terreur à voir bouillonner les vagues et les montagnes d'eau s'élever débordantes d'écume vers le ciel, quand tout à coup un cri d'effroi lui échappa. Il lui avait semblé distinguer des mâts, une voile, un navire, mais tout cela dans un tel pêle-mêle, qu'elle crut rêver. Elle essuya le verre de la lunette, regarda de nouveau et, se précipitant à la porte, appela : « Christophe ! »

Sa faible voix, emportée par l'orage, parvint jusqu'aux oreilles du chef-guetteur. Il accourut.

« Un navire! un navire! cria Mandarine; il se levait debout, je viens de voir sa coque; il a succombé sans doute. »

Christophe braqua la longue-vue en pleine mer et, se retournant vers le sémaphore, se mit à faire tourner les disques, puis il revint à la longue-vue.

« Nom de nom ! il se perd, s'écria-t-il; il continue de gouverner à gauche, il court droit sur les Dents-du-Loup, il se perd corps et biens.

— Mais les signaux, Christophe ?

— Cette satanée brume empêche de les voir. Seigneur! il périt! »

Il se détourna vers Mandarine, pâle comme un mort et la sueur au front.

« Mademoiselle, dans une demi-heure, ce navire va avoir la coque percée par les Dents-du-Loup, il s'agit de sauver l'équipage. Tous ces signaux restent sans effet, il continue de gouverner à gauche. Il n'y a qu'un homme qui puisse les sauver, le pilote.

— Osera-t-il prendre la mer, Christophe?

— Pourquoi pas? il en a vu bien d'autres; son bateau sautera sur cette mer folle comme un bouchon; mais il connaît, lui, les écueils, il n'y a pas de danger pour lui. Eh! nom de nom! je ne peux pas quitter le sémaphore; il faut que je fasse marcher le télégraphe, je suis cloué ici. Mademoiselle, prenez Jéjé, et allez chez le pilote. Le bateau est à l'ancre; il ne faut pas laisser périr ces gens-là sous nos yeux, sans essayer de les sauver. Rosalie est couchée, il n'y a que vous qui puissiez faire cette commission.

— J'y vais, dit Mandarine.

— Si vous ne pouvez pas marcher avec ce vent et cette pluie, vous reviendrez, nous aurons fait le possible.

— J'irai, dit Mandarine; un bâton? »

Elle prit une forte gaule.

« Et un manteau, » dit Christophe.

Il jeta sur ses épaules son manteau de toile cirée et rabattit le capuchon.

« Prenez Jéjé, mademoiselle, et, pour l'amour de Dieu, courez vite. Ces gens-là ignorent tout à fait le danger du passage. Ils sont perdus si le pilote n'arrive pas à temps. »

Mandarine boutonna le manteau, prit le bâton et sortit du sémaphore. Les petits bonnets, entassés contre la porte vitrée, la virent passer, poussée par l'ouragan.

Ah ! qu'elle avait de peine à ne pas se laisser emporter, la pauvre petite !

Comme ces voix furieuses, déchaînées dans l'espace, la glaçaient maintenant d'épouvante ! mais elle avait dit : j'irai, et elle allait ou plutôt elle volait vers la cabane du pilote. Le vent la portait, pour ainsi dire. Au milieu de ses terreurs, elle éprouvait une sensation étrange et charmante, c'était comme si des ailes lui avaient poussé aux talons.

Quand le sentier devint plus raide, elle garda plus difficilement l'équilibre. Deux fois elle roula par terre. Mais ce chemin était profondément ensablé et elle ne se fit aucun mal.

Elle atteignit enfin une grande cabane bâtie tout au bord de la grève, à l'abri d'une masse pittoresque de rochers qui, de l'autre côté, se creusaient en une petite anse, tout à fait commode pour le bateau du pilote.

La mer battait si furieusement le rocher, qu'au moment d'entrer dans la cabane, Mandarine reçut sur la tête un grand panache d'écume qui s'épandit tout à coup de la crête sur le toit de chaume.

Elle bondit vivement en avant, ouvrit la porte de la cabane et s'écria douloureusement :

« Le pilote n'est pas ici ! »

Son regard avait fait le tour du pauvre logis, et elle n'apercevait que le pauvre Tiens-ta-poche qui, les deux mains derrière le dos, arpentait la cabane, en imitant à sa manière les voix du vent et de la mer s'engouffrant dans les rochers.

« Hou, hou, hou, hou ! répétait-il tout frissonnant.

— Tiens-ta-poche, où est le pilote ? demanda Mandarine.

— Hou, hou, hou ! entendez-vous, mademoiselle ? hou, hou, hou!

— Je vous en prie, ne faites pas l'innocent. Où est votre frère?

— A son bateau qui a manqué aller à la dérive. C'est un joli bateau.

— Menez-moi tout de suite où il est.

— Par les rochers ?

— Oui, c'est le plus court. »

Tiens-ta-poche ouvrit une porte du fond et recula violemment.

« Hou, hou, hou! entendez-vous, dit-il.

— J'entends bien; allons, marchez.

— Vous n'avez pas peur?

— Non, conduisez-moi. »

Tiens-ta-poche s'effaça pour la laisser passer.

Il hésita un instant à la suivre sur une sorte d'escalier taillé dans le roc; puis, tout à coup, fermant la porte :

« Tiens-ta-poche est courageux aussi, » dit-il

Et il la suivit.

Mandarine avait tout de suite compris que cette issue, pratiquée derrière la cabane, conduisait droit à l'anse et elle gravit intrépidement le rocher.

Sur le faîte, elle faillit être emportée, et, si Tiens-ta-poche ne l'avait retenue par le bras, elle roulait dans les flots.

Elle descendit, en s'abritant et en se cramponnant à tout ce qu'elle rencontrait, et arriva dans un large enfoncement de rocher. Le matelot qui faisait l'office de pilote, entassait des fragments de roc sur la corde qui amarrait sa barque.

« C'est vous, mademoiselle! Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau au sémaphore? » dit-il tranquillement.

Mandarine s'agenouilla sur le rocher derrière lui et lui fit brièvement, mais très clairement, la commission dont elle était chargée, sans changer une syllabe aux mots dont Christophe s'était servi pour désigner la position du navire.

« Ce diable de navire n'avancera pas vite; je pourrais arriver à temps, dit le pilote; j'ai embarqué par des temps plus mauvais; mais, voyez-vous, mademoiselle, j'ai renvoyé le mousse, et il me faut quelqu'un ici à la barre.

— Ah! si je pouvais vous aider! » s'écria la petite fille.

Il sourit dans sa barbe grise, se leva et jeta un regard de regret vers l'horizon.

« Il y aura un sinistre en mer bien sûr, dit-il; je suis bien fâché de ne pouvoir embarquer, mais il me faut quelqu'un au gouvernail pendant que je manœuvrerai la voilure; autrement je chavirerais au grand courant.

— Est-ce que Tiens-ta-poche ne pourrait pas vous aider? s'écria Mandarine.

— Moi! non, non, cria Tiens-ta-poche, qui était déjà tout effrayé d'avoir vu rouler son vieux chapeau dans les rochers.

— C'est une idée, dit le pilote, il n'y aura qu'à gouverner à droite et à tenir ferme. Allons, Baptiste, un petit moment de sang-froid. Je t'ai embarqué plus d'une fois et tu n'en es pas mort.

— Tout un navire qui va se perdre! ajouta Mandarine; j'irais, moi, si j'étais assez forte. Enfin, Tiens-ta-poche, vous êtes un homme! »

Mandarine, sans s'en douter, avait trouvé la seule raison qui pût influencer le pauvre diable.

« Vous êtes un homme, » avait-elle dit.

Hélas! on le traitait toujours en vieil enfant qu'il était, et il n'avait conservé de l'amour-propre que cette fibre : être un homme. Avec cela, Mandarine le regardait d'un air si suppliant, que son intelligence obscurcie s'éclaira tout d'un coup.

« Je tiendrai le gouvernail, dit-il; je ne ferai que ça, mais je le ferai.

— A Dieu, va! » dit le pilote.

Et, sans perdre de temps, il se mit à tirer sur la corde qui amarrait sa barque.

Tiens-ta-poche et même Mandarine l'aidèrent si bien, qu'elle se trouva bientôt bord à bord avec le rocher, et que les deux hommes s'embarquèrent sans difficulté.

Une fois embarqué, le pilote déploya, en un tour de main, la voile dont il avait besoin, et la petite barque s'élança en avant.

Tiens-ta-poche assis, le gouvernail en main, fit un grand signe de croix.

« Ah! mon Dieu, pourvu qu'ils ne se noient pas! » pensa Mandarine, en suivant de l'œil le frêle esquif qui filait comme une flèche.

Et, toute angoissée, elle remonta, puis descendit le rocher. Au moment de passer la petite porte qui donnait accès dans l'anse, elle aperçut un objet noir qui la fit d'abord reculer.

Puis, souriant elle-même de son mouvement de frayeur, elle se baissa en disant :

« Je suis bien aise de trouver le vieux chapeau de Tiens-ta-poche; il l'aime beaucoup et il sera bien aise de le retrouver. »

Et, tenant le vieux chapeau entre ses doigts, elle rentra dans la cabane.

« Nous débarquerons ici, » avait dit le pilote.

En conséquence, Mandarine ne retourna pas au sémaphore.

Elle s'assit sous le manteau de la cheminée et, se sentant froid, jeta une brassée de goémon sec sur les cendres chaudes.

Bientôt le feuillage de mer se mit à pétiller joyeusement et, à la lumière de ce feu intense, Mandarine attendit une grande heure.

Elle commençait à agiter en elle-même la question de savoir si elle resterait davantage, se trouvant bien seule dans cette masure, quand, tout à coup, la porte du fond s'ouvrit au large.

Le pilote, couvert d'écume de la tête aux pieds, la tint ouverte pour faciliter le passage d'un monsieur de haute taille, trempé aussi d'eau de mer, et qui conduisait une femme sur laquelle avaient été entassés tous les vêtements masculins qui pouvaient la preserver.

Un jeune garçon de dix-sept ans, en uniforme fermait la marche.

Mandarine s'était levée et avait avancé tout près du feu une chaise de bois, sur laquelle l'arrivante se laissa tomber en poussant un profond soupir de soulagement.

Son mari la dégagea de tous les lourds manteaux qui l'enveloppaient; on entendit un second soupir sortir de sa poitrine, et ses deux mains se tendirent vers les deux hommes.

« Sauvés! dit-elle, sauvés! arrachés à cet affreux navire; ah! que je me trouve bien ici!

— Oui, nous avons été en péril », dit le plus âgé des voyageurs.

Et, se retournant vers le pilote, qui donnait un coup de pied au milieu du tas de goëmon embrasé préparé par Mandarine, afin que la chaleur se dégageât plus intense, il lui posa la main sur l'épaule et ajouta :

« C'est à vous, mon brave, que nous devons la vie et que notre navire doit son salut. Je ne l'oublierai pas.

— Monsieur, si vous remerciiez mademoiselle que voilà, ce serait plus juste, répondit le matelot tranquillement. Je sais bien que, dix minutes plus tard, le navire, marchant toujours à l'ouest, sombrait sur les Dents-du-Loup qui en ont éventré bien d'autres; mais enfin je n'ai fait que mon métier en allant avertir le capitaine, et, ma foi, sans cette petite fille qui a décidé mon frère à me tenir le gouvernail, je n'aurais pu vous secourir. »

Les voyageurs avaient tourné les yeux vers Mandarine, qui s'effaçait le plus possible dans l'ombre.

« Nous la récompenserons, elle aussi, » dit la dame qui ne voyait pas trop à qui elle avait affaire.

Et attirant son mari près d'elle, elle ajouta :

« Mon ami, Fernand est trempé jusqu'aux os; vous aussi, il faut absolument que vous changiez de vêtements.

— Mon cher pilote, avez-vous des habits à nous prêter, demanda le voyageur. Quels qu'ils soient, nous serons heureux de les mettre. »

Le pilote hocha la tête.

« Mes pauvres habits, et je n'en ai qu'un de rechange, n'iraient pas à des messieurs comme vous, dit-il; mais M. Christophe, le chef-guetteur du sémaphore, en aura à vous prêter et sa femme saura bien soigner madame; tandis que moi, je n'ai qu'un peu d'eau-de-vie à lui donner.

— Le sémaphore est tout près, n'est-ce pas?

— A cinquante pas, et voici mademoiselle qui peut vous conduire. »

La dame se leva.

« Allons, dit-elle, je ne puis vous voir rester plus longtemps en cet état. »

Mandarine jeta sur ses épaules le manteau ciré de Christophe et, s'adressant au pilote :

« Est-ce que Tiens-ta-poche reste dans le bateau? » demanda-t-elle.

Le pilote fronça les sourcils.

« Il n'est pas revenu, dit-il.

— Où est-il allé, mon Dieu?

— Je n'en sais rien. Il a très bien gouverné jusqu'au navire, et voilà que, pendant que je parlais avec le capitaine, il a disparu. Je crois bien que, quand l'échelle a été descendue pour madame, il est monté à bord.

— Il fallait l'attendre, Joachim.

— Impossible, mademoiselle. Au moment où madame mettait le pied dans ma barque, une saute de vent nous a jetés bien loin du navire qui changeait de direction. Il sera demain en rade de Lorient, et le pauvre innocent se retrouvera.

— J'emporte son chapeau pour le lui rendre, » dit Mandarine.

Et elle sortit et marcha vers le sémaphore, précédant dans la nuit les trois voyageurs.

Christophe qui, à l'aide de sa longue-vue, avait suivi toutes les péripéties du petit drame, reçut les naufragés à bras ouverts.

Rosalie se leva pour leur préparer un repas chaud, et Mandarine ayant déclaré qu'elle était toute disposée à céder sa chambre à la dame qui défaillait de fatigue et d'émotion, celle-ci fut conduite, après souper, au colombier par Christophe et trouva délicieux le pauvre petit lit sur lequel elle pouvait reposer ses membres endoloris.

Les deux hommes déclarèrent qu'ils passeraient très bien la nuit au sémaphore.

La sensation de la vitalité revient si forte après que l'on a traversé un danger réel, qu'on se figure posséder d'inépuisables énergies.

Christophe lui-même veilla jusqu'à ce que la tempête fût calmée. Il plaça deux chaises pour ces messieurs au sémaphore et, dans le petit appartement télégraphique, il installa un vieux fauteuil de paille garni d'un oreiller pour Mandarine, dépossédée de son lit.

Les naufragés avaient revêtu des vêtements du chef-guetteur, et le jeune homme avec ce gilet qui lui montait jusqu'au menton, et cette veste qui lui descendait aux jarrets, excitait chez son père une hilarité renaissante.

La conversation, que Mandarine écoutait avec intérêt par la porte entr'ouverte, commença tout naturellement par le récit circonstancié de ce voyage qui avait failli finir tragiquement. Le voyageur, commissaire général de la marine, s'était laissé entraîner par un ami et s'était embarqué à Belle-Isle sur un navire étranger, en partance pour Lorient.

A deux lieues en mer, la tempête s'était déchaînée, et il s'était bien vite aperçu que le capitaine n'avait pas une idée nette du trajet à parcourir, ni des difficultés du chemin. Sans connaître parfaitement ces régions, il avait toujours entendu dire que la passe de Kernanret était dangereuse, et il ne dissimulait plus ses appréhensions quand était arrivé ce petit bateau-pilote qui apportait les plus terribles menaces. Le capitaine, sur ses indications, s'était décidé à se rejeter en pleine mer, ce qui avait tellement effrayé Mme Cadreville, qu'elle avait supplié son mari de la laisser gagner la terre sur ce petit bateau pour lequel tous les chemins étaient bons.

« Je vous ai vus descendre, dit Christophe à cet

instant du récit; mais n'y a-t-il pas eu un accident à bord? Dans le moment de l'éclaircie, je voyais tout, et je n'ai pu m'expliquer qui était cet homme sans chapeau qui, du bateau, s'est élancé sur l'échelle comme on la retirait. Il m'a même semblé qu'il tombait à l'eau, et je me demandais comment on le repêcherait par un temps pareil.

— Mon père, s'écria le jeune homme, je vous ai bien dit que j'avais entendu quelqu'un ou quelque chose tomber à la mer, quand l'échelle a été retirée.

— Tu me l'as dit; mais en ce moment je ne pensais qu'à vous sauver. S'agirait-il de cet homme à la figure bagarde que j'ai trouvé dans le bateau et qui manquait à l'arrivée?

— Et qui s'appelait Baptiste et Tiens-ta-poche, continua Fernand. Le pilote l'a appelé trois fois, il a été obligé de partir sans lui; il se figure qu'il est monté a bord de l'*Alcyon*; moi, je crois qu'il est tombé à l'eau. »

Christophe jeta un coup d'œil vers le cabinet vitré.



Elle faillit être emportée (P. 387, col. 1.)

Il aperçut la tête de Mandarine qui se renversait sur l'oreiller, elle s'était endormie.

« Bon, dit-il, elle est partie; j'avais peur qu'elle eût entendu. Elle est très sensible et le frère du pilote l'aimait beaucoup.

— Cette charmante enfant si vaillante est votre fille? demanda M. Cadreville.

— Non, monsieur, oh! non! C'est la fille d'un homme sous les ordres duquel j'ai servi dix ans et qui a toujours été pour moi un ami et un bienfaiteur. »

M. Cadreville avait mis son lorgnon et considérait attentivement la gracieuse figure faiblement éclairée par la lampe marine.

« C'est étonnant, dit-il en s'adressant à son fils, la figure de cette enfant m'a causé une véritable surprise tout à l'heure. Il me semble que je l'ai entrevue quelque part, il n'y a pas très longtemps.

— Je ne le crois pas, monsieur, dit Christophe, à moins que ce ne soit en Chine.

— Je ne suis jamais allé en Chine.

— Enfin, si vous ne connaissez pas la fille, vous connaissez sans doute M. son père, le commandant Michel Langallon? »

M. Cadreville se frappa le front du doigt.

« Voilà! dit-il, Langallon qui a péri on peut dire corps et biens devant Toulon.

— Lui-même, monsieur.

— Et c'est à Toulon que j'ai vu cette petite fille; elle a dû passer par Toulon.

— Je l'y ai menée, monsieur, dans une bien triste circonstance.

— C'est cela, je l'ai vue traverser la cour de l'hôpital militaire donnant la main à une sœur. Oh! je la reconnais! Ce visage d'enfant si profondément

désolé m'avait singulièrement ému. Et comment se fait-il qu'elle soit ici? »

Christophe n'attendait que l'occasion de parler de Mandarine. Il raconta en quelques mots son histoire, et dit que c'était pitié de voir l'indifférence de sa famille : car il avait écrit à plus d'un parent et jamais aucune réponse ne lui avait été faite.

« Demain, je parlerai de cette histoire à ma femme, dit le commissaire, dont la loyale figure avait pris une expression émue. Quelle étrange destinée!

— C'est peut-être la Providence qui vous a jeté sur sa route, dit Christophe. Jusqu'ici je n'ai pas été heureux dans la recherche d'un protecteur. Ainsi j'avais espéré que M. Davrancourt.....

— Davrancourt de la Banque de France?

— Un financier pour sûr et un homme riche qui connaît bien de réputation la famille Langallon.

— Ces dames la connaissent?

— Oui, et l'aiment beaucoup.

— Parfait, voilà des gens qui nous serviront à l'occasion. Pour moi, je m'en occuperai et je verrai si la fille d'un officier supérieur, officier de la Légion d'honneur, n'a rien à attendre ni du gouvernement, ni des camarades de son père. »

Il regarda son fils et ajouta :

« Dans tous les cas, il lui reste les droits les plus clairement acquis pour être admise à Saint-Denis. Tu te rappelles ta cousine Blanche, Fernand? Elle était exactement dans la même position.

— Avec plus de protections, mon père. La vôtre, d'abord.

— Eh! je crois que cette petite, après sa courageuse conduite de ce soir, a maintenant plus que personne des droits à notre protection. Langallon a été mon camarade, je me ferais quand même un devoir de m'occuper de sa fille. Monsieur le chef-guetteur, est-ce que la tempête s'apaise?

— Si bien, monsieur, et si parfaitement que je vais, avec votre permission, me coucher, répondit Christophe, qui fermait une à une les petites lucarnes de ses fenêtres. Je suis bien fâché que vous n'ayez pas au moins un lit de camp au sémaphore; mais je ne puis vous offrir que ces couvertures et l'emplacement, qui ne vous manque pas. Bonne nuit, messieurs. »

Il salua et disparut dans le cabinet télégraphique. Mandarine dormait toujours; il l'emporta dans son fauteuil et alla la placer dans une encoignure sombre, mais bien abritée du vent.

Le père et le fils étendirent les couvertures sur le plancher du sémaphore, élevé au moins d'un pied au-dessus du sol, et bientôt tout le monde dormait au bruit adouci du vent de mer, qui ne jetait plus de cris violents, mais une sorte de gémissement doux et plaintif dont un musicien eût pu copier les notes pour composer une berceuse.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

Au nord-est de l'Australie se trouve le détroit de Torrès, célèbre dans les annales de la marine. Ce chenal, large de quelques lieues à peine, est parsemé d'un millier d'écueils des plus traîtres formant un labyrinthe inextricable de dents, d'aiguilles, de récifs, également redoutables. Le navigateur forcé de franchir ce passage scrute sans cesse du regard la surface frémissante des eaux, tandis qu'il en interroge le fond à l'aide de la sonde. Les nombreuses épaves que promènent les courants et les rapides prouvent que ses appréhensions ne sont que trop justifiées : une fausse manœuvre, un moment d'hésitation peut lui coûter la vie. La mer déferle avec bruit, les vents poussent le navire..... S'il touche il est perdu!

Cette passe, d'un accès si difficile, se rétrécit de plus en plus, et il est possible de prévoir le jour où elle ne sera plus praticable.

Quels génies malfaisants s'acharnent donc ainsi à tendre sous les pas de l'homme des pièges si perfides?

Ce sont d'infinis animalcules, des êtres bien chétifs, les polypes microscopiques des madrépores, communément appelés *coraux*. Ils pullulent sur la côte orientale de l'Australie, et la mer qui la borde en a pris le nom de *mer du Corail* à une époque où l'on n'établissait aucune distinction entre le corail, qui n'habite que la Méditerranée, et les madrépores.

C'est dans cette même région que ces microscopiques animalcules, rivalisant avec les plus grandes forces de la nature, ont construit en avant du continent australien une digue prodigieuse de 2 600 kilomètres de longueur. Cette digue de corail, qui porte le nom de récif de la Grande Barrière, surgit d'une grande profondeur; le chenal qu'elle laisse entre la côte, large de 50 kilomètres en moyenne, est abrité par elle de la haute mer et forme une route sûre, fréquentée par les navires se dirigeant vers le détroit de Torres.

Toutefois les madrépores ne sont pas exclusivement cantonnés sur les rivages australiens; ils occupent un vaste chantier et leurs travaux sont disséminés par toute la terre.

Les madrépores ont dans le premier âge les mêmes mœurs que le corail; mais leur corps, plus ramassé, se rapproche de celui de l'anémone de mer. Le caractère distinctif des madrépores, c'est qu'ils déposent toujours la chaux de leurs cellules en ramifications foliacées, en lames fines rayonnant autour d'un centre. Cet arrangement tient à la conformation même de l'estomac des polypes, divisé en cloisons dont les intervalles s'indurent d'un dépôt calcaire.

Leur polypier est une substance pierreuse, mas-

sive ou arborescente, simple ou composée, portant à sa surface des cavités peu profondes, demeures des polypes.

A l'état vivant ces polypiers sont recouverts d'une enveloppe gélatineuse, transparente, reliant entre eux les petits habitants, qui, à la moindre alerte, rentrent à l'intérieur de la pierre en se contractant. Cette pierre n'est pas plus une matière morte que ne le sont les os qui soutiennent nos muscles ; la masse calcaire, la gélatine, les polypes, forment un tout vivant ayant une circulation et une nutrition communes. Ce qu'un polype mange profite à tous les autres. La pierre ne passe à l'état de squelette que quand les polypes l'ont abandonnée.

Dans nos mers, les madrépores sont représentés par des individus dont les *caryophyllies*, qui vivent isolément à de grandes profondeurs, sont les échantillons les plus nombreux et les plus intéressants. Elles offrent un cône renversé dont la base concave est formée par la tranche de feuillets calcaires rayonnant du centre à la circonférence. Une pellicule gélatineuse remplit l'intervalle des plaques en les recouvrant légèrement et en livrant passage à de nombreux tentacules. La bouche, placée au centre, est marquée par une étoile brillamment colorée. On pourrait les prendre pour des anémones pétrifiées.

Mais ce ne sont là que des individus exilés, en quelque sorte déclassés. Pour connaître les madrépores, il faut les étudier dans leur milieu, c'est-à-dire dans les mers tropicales, où ils jouent un rôle important. C'est là que se sont donné rendez-vous ces actifs petits ouvriers qui semblent avoir pris pour devise : l'union fait la force. Considérés isolément, ce sont des atomes ; pris en masse, ce sont des Titans dont les efforts combinés créent des mondes.

Les différentes espèces de madrépores forment des polypiers d'aspect très diversifié. Tantôt ce sont des masses compactes, comme les astrées, les méandrines, les fongies ; tantôt des touffes branchues, comme le madrépore plantain, le madrépore corne d'élan, les poritides.

Chez les astrées, qui habitent la mer des Indes, chaque polype occupe une cellule polypifère étoilée, dont les cloisons indiquent la place de nombreux tentacules.

Les méandrines, sillonnées de cannelures formant des *méandres,* ressemblent à des cervelles pétrifiées ; on les trouve dans les mers d'Amérique.

Les fongies, ainsi nommées parce qu'elles ont l'aspect de certains champignons, présentent à leur surface une multiplicité de feuillets calcaires dressés sur tranches et rayonnant autour d'un centre commun. Les squelettes de ces madrépores sont très communs ; on les emploie fréquemment en guise de presse-papiers.

Les poritides sont de curieux polypiers ramifiés dont la base est dénudée, tandis que le sommet est tout fleuri de jolies pâquerettes vivantes.

Tous ces petits constructeurs sécrètent eux-mêmes le calcaire et le phosphate de chaux qui forment la substance du polypier. La chaux abandonne constamment leur corps gélatineux pour ajouter une nouvelle pierre à l'édifice général, qui prend avec le temps des proportions gigantesques. Les polypes s'élèvent de la base dénudée du polypier, laissant au-dessous d'eux une œuvre morte, mais indestructible ; car le squelette des premiers fondateurs est l'assise inébranlable sur laquelle les nouveaux venus édifieront à leur tour.

Les polypiers, en s'enchevêtrant, forment des colonnes, des voûtes supportant des milliers de pendentifs, des arches, des cintres, des ogives, des arcs-boutants, des contre-forts surmontés de pinacles, des colonnades interminables, des grottes fantastiques éclairées par une lumière étrange, et, quand le plongeur pénètre dans ce dédale merveilleux, il croit errer dans quelque vieille cathédrale gothique ensevelie sous les eaux ou dans le palais de quelque divinité marine. Heureux celui qui peut contempler à travers la masse cristalline des eaux calmes ces forêts et ces prairies sous-marines émaillées de fleurs vivantes, richement teintées, que viennent brouter d'éclatants poissons moirés, dorés, argentés, tandis que les élégants annélides ondulent parmi les branchages, où se promènent aussi les mollusques somptueusement vêtus !

Là, tout est mouvement et activité. La vie et la mort ne sont plus en lutte ; ce sont deux auxiliaires qui s'entendent et se prêtent un mutuel appui.

Les madrépores, faisant une dépense considérable de matière animale, ont besoin de réparer constamment les pertes qu'ils subissent, de sorte qu'ils sont aussi voraces que laborieux. Des millions de leurs tentacules sont sans cesse à l'affût, flottant comme de légers cheveux ou s'épanouissant en brillantes fleurs étoilées, saisissant tout ce qui passe à leur portée. Chaque goutte d'eau leur apporte une molécule nutritive. Qu'elle soit morte ou vivante, la proie leur importe peu ; ils accueillent tout avec joie et les tentacules insatiables s'agitent toujours comme pour dire : Encore ! encore !

Manger et travailler, voilà la grande affaire des madrépores ; aussi abondent-ils sous les latitudes les plus chaudes, où les matières organiques se décomposent rapidement sous l'action d'un soleil brûlant. On dirait qu'ils ont mission d'entretenir la salubrité de la mer, et, comme ils aiment l'eau propre, ils la font propre. On ne les trouve jamais à l'embouchure des fleuves à cause du sédiment qu'ils charrient.

Ces travailleurs, d'une complexion délicate, sont très frileux et n'habitent que des eaux dont la température ne descend jamais au-dessous de 15 degrés centigrades. Ceux qu'on trouve à la hauteur des îles Bermudes y sont attirés par le voisinage du Gulf-stream. Ils abondent donc dans l'océan Pacifique, la mer des Indes, le golfe Persique, la mer

Rouge, où ils fabriquent la pierre en telle abondance, que plusieurs villes riveraines sont construites en roches madréporiques. Paris n'est-il pas bâti en foraminifères? Nos polypes en ont fait bien d'autres! La plupart des archipels de la Polynésie, de la Malaisie, les îles Laquedives et Maldives dans la mer des Indes, les Bermudes, certaines Antilles, sont également leur œuvre.

On peut donc dire que, si la terre appartient à l'homme, le fond de la mer appartient au polype!

Mme Gustave Demoulin.

LE ROI DES BONS GARÇONS

Il y avait une fois, au village de Trentheim un petit fermier, nommé Mayer, qui ne s'était jamais mis en colère. Les garçons et les filles de Trentheim se creusaient la tête pour trouver de bonnes malices et le pousser à bout, mais jamais personne n'avait pu y parvenir. Quand on voulait donner à entendre qu'une chose ne se ferait jamais, on ne disait pas comme dans les autres pays : « Ce sera pour la semaine des quatre jeudis ; » on disait : « Ce sera pour le jour où Mayer se fâchera. »

Comme les plus malins du village y avaient perdu leur latin, on finit par le laisser tranquille, et, de l'avis des anciens, il fut proclamé le Roi des Bons Garçons. Un beau jour, les hostilités reprirent, sans qu'il pût savoir pourquoi.

Par une chaude après-midi, le Roi des Bons Garçons monta dans son batelet pour aller chercher de l'herbe dans une île qui est au milieu du lac, à un endroit où l'herbe est plus nourrissante et plus parfumée que partout ailleurs.

Déjà il était à quelque distance du bord, lorsqu'une voix essoufflée cria de loin : « Holà, de la barque! »

Mayer tourna la tête et vit le gros Albrecht qui accourait de toutes ses forces, sa sœur Wanda venait un peu en arrière.

« Où vas-tu? demanda sans façon le gros Albrecht.

— Je vais à l'herbe là-bas.

— Nous aussi emmène-nous.

— Ça ne se refuse pas, » répondit Mayer; et il revint au bord. Albrecht s'embarqua et sa sœur après lui.

Quand on fut de l'autre côté du lac, on se mit à fourrager sans perdre de temps.

« Nous sommes prêts, dit Albrecht, au bout d'une heure.

— Moi aussi, » répondit Mayer.

On retourna au bord du lac ; comme la barque était à Mayer, il en fit poliment les honneurs : je veux dire qu'il resta en arrière, avec sa charge d'herbe qui lui faisait plier l'échine.

Wanda jeta son herbe dans la barque et sauta par-dessus. Albrecht en fit autant. Mayer s'apprêtait à les suivre, lorsque la barque, sous l'impulsion des rames, s'éloigna brusquement de la grosse pierre où Mayer se tenait en équilibre.

Il leva la tête d'un air surpris. Il se trouva au premier moment si penaud et si décontenancé, qu'Albrecht et Wanda se mirent à rire aux larmes. Je vous réponds que c'étaient de fameux rires ; les bois en résonnaient à plus d'une demi-lieue, et les rochers du rivage en renvoyaient au loin l'écho, sur la surface paisible du lac.

Le premier moment de surprise passé, Mayer se mit à rire aussi.

« De quoi ris-tu? lui demanda brusquement Albrecht.

— Parbleu! je ris de vous voir rire ; on ne peut pas empêcher ça.

— Si tu pouvais voir la figure que tu fais d'ici, perché sur la pierre comme un gros héron, tu rirais bien davantage.

— Je ne demande pas mieux que de rire davantage, répondit le Roi des Bons Garçons; viens prendre ma place et donne-moi la tienne. Je te dirai franchement l'effet que tu produis.

— Nenni! répondit Albrecht d'un air narquois. La chanson dit :

Si nous sommes bien, tenons-nous-y.

« Je suis bien ici, je m'y tiens.

— C'est, dit Mayer, la différence qu'il y a entre nous deux; moi je ne suis pas trop bien sur cette pierre.

— Saute en barque!

— C'est trop loin.

— Mets-toi à l'eau!

— C'est trop creux.

— A-t-on jamais vu un monsieur si difficile? cria Albrecht en saisissant de nouveau les avirons. Puisque tu ne veux pas venir avec nous, au revoir; voilà le soleil qui descend, le temps est à l'orage, nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. »

Mayer réfléchit quelques secondes, et dit tranquillement :

« Albrecht, qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me joues un tour pareil?

— Ce que tu m'as fait?

— Oui.

— Tu m'as fait que je voudrais te voir en colère une pauvre petite fois : voilà ce que tu m'as fait. »

Mayer se mit à rire : « Je ne peux cependant pas, dit-il, me mettre comme cela en colère de sang-froid, rien que pour te faire plaisir.

— Je t'aiderai, sois tranquille, répondit Albrecht.

— Comment ça?

— En te laissant passer la nuit ici.

— Tu ne ferais pas cela?

— Je le ferai certainement.

— Ce n'est pas honnête.



Il se trouva si penaud (P. 392, col. 2.)

— Je le sais bien.

— Tu es dans ma barque.

— Viens la prendre. »

Mayer fit volte-face, regagna le bord de pierre en pierre, déposa son fardeau, s'assit dessus, alluma lentement sa pipe et en tira de grosses bouffées d'un air réfléchi.

Albrecht et Wanda tinrent conseil et se mirent à parler tout bas.

« Mayer! cria Albrecht avec impatience.

— Présent! dit Mayer en se levant avec empressement.

— C'est pour te souhaiter le bonsoir, dit ironiquement Albrecht.

— Ainsi vous me laissez ici? .

— Mais oui.

— Il faudra que je couche à la belle étoile?

— Tu l'as dit, Robinson.

— Bah! cela ne sera pas la première fois, on n'en meurt pas.

— Personne n'aura idée de venir te chercher ici.

— Quand il fera nuit, j'allumerai un grand feu

— Quel chien d'entêté! N'as-tu pas au moins quelque commission pour là-bas? »

Le Roi des Bons Garçons se mit à réfléchir.

« Personne ne m'attend ce soir, reprit-il, par conséquent personne ne sera inquiet. Les bêtes sont en sûreté dans la pâture, il ne leur manque rien. Seulement.....

— Seulement quoi?

— Seulement la vache rousse est malade.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

— Ce qu'on fait pour une pauvre bête malade. Tu iras la voir; tu te connais à ces choses-là aussi bien que moi.

— Elle peut bien crever si elle veut.

— Tu ne dis pas ce que tu penses. Jamais un homme de chez nous n'a été cruel pour une pauvre bête du bon Dieu. Tu es taquin, mais tu n'as pas le cœur mauvais. Si tu faisais ce que tu dis, on te montrerait au doigt dans le pays. Bon voyage! je m'en vais chercher du bois sec pour mon feu de joie; tu me diras demain quel effet ça faisait de là-bas.

— C'est ton dernier mot? demanda Albrecht en fronçant les sourcils.

— Trouve-moi une autre combinaison, répondit tranquillement le Roi des Bons Garçons.

— En voilà une autre, dit joyeusement Albrecht en virant de bord. Prends ton herbe, et reviens avec nous. De ma vie ni de mes jours je n'ai vu un aussi bon garçon que toi. »

Mayer ne se le fit pas dire deux fois. Quand le passager fut à bord, avec sa cargaison, cette fois Albrecht lui dit : « Non! non! tu ne toucheras pas aux rames. Wanda et moi nous allons te ramener en triomphe; couche-toi dans le foin comme un prince. N'importe, mon vieux camarade, tu aurais bien dû te fâcher rien qu'un petit peu pour me faire gagner la prime.

— On n'est pas maître de ça, répondit le Roi des Bons Garçons, en manière d'excuse. Mais de quelle prime parles-tu?

— Ah! ah! mon gaillard, reprit gaiement le gros Albrecht ; nous nous sommes réunis à quinze pour conspirer contre toi; chacun de nous a déposé un thaler d'argent entre les mains de Christian : quinze thalers de prime pour celui qui te mettrait en colère. Je suis le quinzième et dernier; tes épreuves sont finies, et Dieu sait si on t'a ménagé, ces temps derniers!

— Je me disais aussi... murmura Mayer.

— Tu te disais que le monde est devenu bien taquin, et tu avais raison. Mais c'est fini. Les quinze thalers te reviennent, sais-tu?

— M'est avis, répondit Mayer, que j'aimerais autant ne pas recevoir cet argent-là.

— A ton aise, mon vieux. On pourra faire un fameux festin chez Reybaz.

— M'est avis, reprit Mayer, que ces thalers-là feraient grand bien à la veuve du forestier; depuis la mort de son mari, elle est dans la misère.

— Vieux, tu es un vrai homme, répondit le gros Albrecht en lui tapant sur l'épaule. Point de festin, c'est dit. »

Quelques semaines après, le Roi des Bons Garçons épousa la sœur d'Albrecht, qui était, au su de tout le monde, une bonne fille et un excellent parti.

« Elle mènera son mari, » disaient les gens qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez.

Les anciens répondaient à cela, en hochant la tête : « Oui, oui, elle le mènera où il voudra aller. Ne craignez rien pour le Roi des Bons Garçons; dans un ménage, comme partout ailleurs, celui qui mène l'autre, c'est celui qui ne se fâche jamais. »

J. GIRARDIN.

HORACE ET BLANCHETTE

Une femme avait deux enfants : un garçon du nom d'Horace et une fille qui s'appelait Blanchette. De riche qu'elle était, cette famille devint tout à coup très pauvre. Il fut donc décidé qu'Horace chercherait un métier; il partit et se plaça comme valet chez un prince. Après quelque temps, le prince, content de ses services, l'occupa à nettoyer les cadres des tableaux de sa galerie. Parmi les différentes peintures, Horace s'arrêtait de préférence devant un magnifique portrait de femme. Le prince le surprit plusieurs fois en admiration devant ce portrait, et, un jour, il lui en demanda la raison. Horace répondit que ce portrait était la reproduction exacte des traits de sa sœur, et que, se trouvant éloigné d'elle depuis quelque temps, il éprouvait le besoin de la revoir.

Le prince lui dit alors qu'il était impossible que ce portrait ressemblât à sa sœur, vu qu'il n'avait pas pu trouver une seule femme qui s'en rapprochât. Puis il ajouta : « Fais venir ta sœur, et, si elle est aussi belle que tu le prétends, je l'épouserai. »

Horace écrivit aussitôt à Blanchette, et celle-ci partit. Le frère alla sur le quai attendre sa sœur, et dès qu'il aperçut le navire qui la portait, il se mit à crier à haute voix : « Marins, marins, veillez bien sur ma sœur ; que le soleil ne gâte pas son teint ».

Dans le même vaisseau que Blanchette, il y avait une autre jeune fille avec sa mère, toutes les deux très-laides. Quand elles furent près du port, la jeune fille d'un coup d'épaule, précipita Blanchette dans la mer. Elle se présenta ensuite à Horace, en lui disant que le soleil l'avait tellement hâlée qu'elle était devenue méconnaissable. Le prince fut désappointé en voyant cette fille si laide ; il fit de durs reproches à Horace et, pour le punir, il lui donna à garder des oies. Tous les jours Horace conduisait ses oies sur le bord de la mer ; et chaque fois que les oies entraient dans l'eau, Blanchette paraissait à la surface et leur mettait au cou des rubans de différentes couleurs. En s'en retournant, les oies criaient :

« Cro ! cro ! cro ! Nous revenons de la mer, et nous ne mangeons que de l'or et des perles. La sœur d'Horace est belle, belle comme le soleil, notre maître devrait la prendre pour femme. »

Le prince, étonné, demanda à Horace comment il se faisait que les oies prononçassent tous les jours ces paroles. Celui-ci raconta que sa sœur, jetée dans la mer, avait été enlevée par un énorme poisson qui l'avait conduite dans un magnifique palais sous-marin, où il la tenait enchaînée ; mais que sa chaîne était assez longue pour lui permettre de venir jusqu'auprès du rivage. Le prince reprit : « Si ce que tu racontes est vrai, demande à ta sœur ce qu'il faut faire pour la délivrer. »

Blanchette, interrogée, répondit à Horace : « Il est impossible de me délivrer, car il faudrait pour cela une épée qui coupât comme cent et un cheval qui courût comme le vent. Tu vois donc que je suis condamnée à rester ici toute ma vie. »

Revenu au palais, Horace raconta au prince ce que sa sœur lui avait dit. Celui-ci, à force de chercher, finit par découvrir un cheval qui courait comme le vent et une épée qui coupait comme cent. Il alla ensuite avec Horace sur le bord de la mer. Blanchette les attendait et les conduisit dans son palais. Là, ils coupèrent la chaîne avec l'épée ; ils montèrent ensuite à cheval et regagnèrent l'habitation du prince. Celui-ci constata alors la ressemblance de Blanchette avec le portrait, et il l'épousa. Quant à la fille laide, elle fut brûlée publiquement, en punition de son crime.

Charles Raymond.

LES TUBES DE GEISSLER

Il y a peu de temps est mort, en Allemagne, un physicien dont le nom est attaché à une expérience d'électricité très intéressante. Henri Geissler, né en 1814 dans un petit village de Saxe, était un simple ouvrier qui avait acquis une grande habileté dans l'art de fondre le verre. Il s'établit à Bonn et, tout en fabriquant des appareils, se livra à l'étude de la physique. Geissler fut amené à s'occuper de l'étincelle électrique dont la production dans le vide était l'objet, à ce moment, de vives discussions.

Quelques savants se demandaient si la belle étincelle électrique qui jaillit, dans l'air, quand on rapproche les deux fils d'une pile voltaïque, se manifesterait également dans le vide ou dans des gaz très raréfiés, c'est-à-dire ayant une pression excessivement faible. Déjà on avait reconnu que dans un tube de verre à peu près vide d'air l'étincelle ne jaillissait pas entre les deux fils de platine ; on apercevait seulement une longue traînée lumineuse, ce qui semblait indiquer l'existence d'un obstacle s'opposant au passage de l'électricité.

Geissler construisit ces tubes étincelants que tous nos lecteurs connaissent. Dans ces tubes on introduit un gaz ou une vapeur ; puis on fait sinon le vide complet, ce qui serait d'ailleurs très difficile, du moins un vide aussi absolu que possible

Les fils de platine d'une pile électrique aboutissent aux deux extrémités du tube. On met la pile en activité, le courant électrique passe. Il se produit alors, dans toute la longueur du tube de belles stries brillantes séparées par des intervalles obscurs. Ces stries varient de forme, de couleur et d'éclat avec le degré du vide, la nature du gaz ou de la vapeur, et les dimensions des tubes. Lorsqu'on introduit du gaz hydrogène dans un tube alternativement renflé et étroit, on observe que dans les boules la lumière est blanche, tandis que dans les tubes qui les joignent, la lumière est rouge. Si l'on remplace l'hydrogène par du gaz acide carbonique raréfié, on remarque que les stries sont bien différentes ; de plus la couleur est verdâtre. Avec le gaz azote, on obtient une lumière jaune rouge.

Nous n'indiquerons qu'une seule des applications auxquelles les tubes de Geissler ont donné lieu. On prépare un petit appareil formé d'une boule et d'un tube de verre et on l'introduit soit dans la gorge, soit dans les fosses nasales d'un malade. En faisant passer le courant électrique, l'étincelle qui jaillit dans le gaz raréfié donne une lumière suffisante pour éclairer et montrer au médecin la partie attaquée.

Albert Lévy.

ROBERT DARNETAL[1]

XXV

Mme de Fonvalier avait, on s'en souvient, manifesté le desir de me revoir dans la journée. Je retournai donc auprès d'elle. Ma mère était assise à son chevet. Mlle Renée et Noémi venaient de sortir, afin d'aller marcher quelques instants au soleil. Ma bienfaitrice veillait maternellement sur la santé de Noémi, et c'est elle qui avait ordonné cette promenade. Je pus donc m'entretenir librement avec la bonne chanoinesse auprès de qui ma mère me laissa seul, discrètement, afin de ne pas gêner notre conversation.

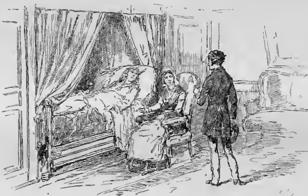
« Plus je réfléchis à ce que vous m'avez raconté ce matin, me dit Mme de Fonvalier, et plus je suis disposée à y voir la main de Dieu. Il est certain qu'il a voulu réparer, à l'égard de ma petite-nièce, les injustices du sort. Nous devons bénir ses desseins et les seconder. Je suis donc résolue à ne pas révéler à Noémi le secret auquel vous m'avez initiée. Mlle de Champernon ignorera de même que ses projets me sont connus. Le temps fera son œuvre; il les réalisera, et un jour viendra où votre bienfaitrice pourra déchirer le mystère dont elle s'est environnée pour entrer dans notre maison, sans s'exposer à voir Noémi se détacher d'elle. Ce jour viendra quand la tendresse de Noémi sera devenue assez forte pour ne pouvoir être atteinte par aucun incident. Jusque-là, laissons ces deux âmes se reconnaître et s'aimer, et n'intervenons que pour les rapprocher, pour resserrer les liens qui les unissent déjà. Dans ce but, j'ai conçu un grand projet et je fais appel à votre amitié pour l'exécuter.

— Je suis à vos ordres, madame, répondis-je.

— Depuis la mort de son grand-père, continua la chanoinesse, Noémi a été placée sous ma tutelle. Elle a bien un tuteur de droit; mais c'est pour la forme, car il la connaît à peine, il voyage toute l'année et m'a délégué ses pouvoirs. Je suis, à moi seule, toute la famille de l'enfant. C'est vous dire que, lorsque Dieu m'aura rappelée à lui, elle sera livrée à elle-même, exposée à être confiée à des mains étrangères ou indifférentes, à des personnes qui ne l'ont jamais vue, qui n'ont pu apprécier son cœur, qui l'éloigneraient peut-être de ceux qu'elle aime, et auprès de qui elle serait malheureuse, si je ne prenais des précautions pour lui éviter ces chagrins. J'ai donc songé, moi vivante, à désigner la personne qui me remplacera auprès d'elle, quand je ne serai plus, et cette personne sera votre mère.

— Pourquoi pas Mlle de Champernon?

— Parce qu'elle ne pourrait être investie des droits que j'exerce que sous son nom véritable, et que, dès lors, Noémi apprendrait trop vite et trop tôt ce que nous voulons lui taire. En désignant votre mère, j'évite cet inconvénient; j'assure à l'enfant une protection efficace, fortifiée par celle de Mlle de Champernon et par la vôtre; je ne la sépare pas de son amie dont votre mère sera, en quelque sorte, le prête-nom; elle reste dans le même milieu de cœurs dévoués et tendres. D'ailleurs, il s'agit de passer deux années seulement, car elle sera alors en âge d'être émancipée. J'espérais vivre jusque-là; mais, je vois maintenant que ma mort sera prochaine...



Ma mère était assise à son chevet. (P. 396, col. 1)

— Vous vous exagérez votre mal, madame.

— Non, mon enfant, non; je suis au bout de mes maux; Dieu m'appelle, je le vois et je l'entends, et c'est pour cela que je sollicite votre concours, afin de sauvegarder le bonheur de notre Noémi.

— Mais acceptera-t-elle d'être placée sous l'autorité d'une pauvre paysanne?

— C'est fait déjà, car je l'ai consultée tout à l'heure; elle a pour votre mère autant d'affection que de respect, et à la condition de n'être pas séparée de Renée, elle sera heureuse partout, autant qu'elle pourra l'être privée de mes soins. »

En dépit du courage dont la noble femme s'était armée pour me dicter ses dernières dispositions, sa voix se mit à trembler, en prononçant ces paroles, et à la pensée d'être séparée de sa petite-nièce, un flot de larmes s'échappa de ses yeux.

« Voulez-vous que j'appelle? madame, lui dis-je,

[1] Suite. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 252, 266, 283, 299, 314, 331, 346, 363 et 378.

sûre qu'après m'avoir entendue, tu approuveras ma conduite.

» Je me suis décidée à frapper le grand coup, à tenter l'épreuve solennelle, à laquelle je pense depuis longtemps, à ramener Noëmi dans la maison de ses aïeux, et à lui apprendre là qui je suis et ce que j'ai fait pour réparer le dommage que mon père a causé au sien et à elle-même.

» Je me suis décidée à ce parti, parce que le stratagème à l'aide duquel notre adorée s'est laissée tromper, ne saurait se prolonger longtemps. Sous peine de me cloîtrer et de la cloîtrer avec moi, je ne saurais cacher davantage mon nom véritable. Dans les rues de Paris, je suis exposée à rencontrer, comme j'en rencontre ici même, des personnes qui connaissent mon nom et pourraient l'apprendre à Noëmi. Ici, je suis parvenue à maintenir le mystère dont je m'environne. A Paris, je ne le pourrais plus. En outre, l'heure est venue où Noëmi doit être mise en possession de son patrimoine. Elle est à un âge où elle mérite d'être traitée, non plus comme une petite fille, mais comme l'héritière d'un beau nom et d'une opulente succession. Enfin, ce qui achève de me décider, c'est qu'il me semble qu'elle est disposée à la clémence envers cette Renée de Champernon qu'elle haïssait autrefois.

» Depuis la mort de Mme de Fonvalier et depuis le jour où la pauvre morte, sans me savoir si près d'elle, adressa un suprême appel à la bonté de Noëmi, les sentiments de celle-ci ont bien changé. Ce n'est plus la petite créature farouche et irritée contre moi que tu me dépeignais, c'est une fille résignée et reconnaissante qui m'aime tendrement et qui ne m'aimera pas moins, je l'espère, sous mon nom véritable que sous mon nom d'emprunt.

» Bien d'autres raisons ont encore aidé à former ma détermination. Je me dispense de les énumérer ici, et je me réserve de te les faire connaître à mon retour. Je me contente d'affirmer qu'elles sont graves et de nature à justifier ma décision.

» Je ramène donc Noëmi au château de Maisonfleur ; mais je ne lui apprends pas vers quel lieu nous nous dirigeons. Je veux lui laisser toute la surprise que lui causera sa rentrée dans ce beau domaine où son enfance s'est passée. J'ai hâte d'entendre le cri que poussera son cœur, en reconnaissant dans la pure lumière du matin les lieux où elle a grandi. Sera-ce un cri de joie ? Sera-ce un cri de colère ? Je l'ignore. Mais, quel qu'il soit, je suis résolue à y répondre par l'aveu de la vérité, car le mystère dont je m'environne m'est devenu odieux, et mon secret trop lourd à porter.

» Je me repose sur toi, mon cher Robert, du soin de prendre, en vue de notre arrivée, les mesures les plus propres à seconder mes intentions. Je t'ai dit que nous arriverons dans la nuit. Je voudrais en effet que Noëmi ne se reconnût qu'au matin. Jusque-là, elle se croira chez une personne de mes amies qui m'autorise à m'établir pour quelque temps dans son château. Ce sera le dernier de mes innocents mensonges. Il est nécessaire au dénouement de l'aventure qui a nécessité et justifié tous les autres.

» Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse maternellement, comme je t'aime, Renée. »

A suivre. ERNEST DAUDET.

LES LUNETTES DE MAMAN

Du plus loin que je rassemble mes souvenirs, je me la rappelle aussi nettement que si la vie n'avait eu pour moi qu'un jour.

Un frisson court parfois dans mes cheveux gris : je me revois, baby fatigué au soir de longs ébats, appuyant ma tête sur ses genoux et fermant mes yeux aveuglés par le *sable* du sommeil, pendant que ses doigts glissant sous mes cheveux caressaient ma tête alourdie comme un courant magnétique. Je dormais à pleins rêves joyeux. Puis, je saluais mon ami le soleil avec de gaies chansons dans mon cœur et j'appelais : maman !

Je me la rappelle triste et grave, apparaissant sur le seuil de l'école, avec ses vêtements noirs qui lui donnaient une majesté. Une larme perlait sur son jeune et beau visage, et d'elle s'exhalait une douleur qui m'enveloppait ainsi qu'une brise apportée par un vent d'automne. Le froid silence des grands deuils m'environnait de ses terreurs et doucement, en me serrant contre elle, je lui disais : maman !

Je me la rappelle au jour où, pour la première fois, son bras s'appuyant sur le mien, j'accompagnai ses pas, redressant ma jeune taille, la fierté au front, le courage au cœur. Elle, bientôt, levait la tête et me disait : Que tu es grand ! Moi, j'appelais les années, voulant être homme pour ne plus être enfant, ne songeant pas que ces années docıles en se donnant à moi allaient s'imposer à elle, et, la couvrant de mes yeux protecteurs, je lui disais : maman !

Les tempêtes ont laissé leurs traces après elles. Les froides neiges sont venues et dans la nuit tourmentée s'est envolée l'illusion magique. Mais dans un coin sombre de l'horizon apparaît encore une lueur, rayon pur où viennent se rechauffer mes regards. Je la revois à la table des veillées, sa tête blanche éclairée par la lumière de la lampe. Soudain, elle a tiré d'un etui des lunettes... et a ouvert un livre. Quoi ! des lunettes, maman !

Oh ! que le temps est court ! Où sont les printemps disparus ? Maman, que n'ai-je plus vingt ans, tu n'aurais pas des lunettes !

L. SAVIN.

mune devint pendant ce temps plus forte, plus indestructible. La bénédiction de cette mourante semblait planer sur nous.

Mlle Renée fut, durant cette période douloureuse, une maternelle consolation pour Noémi; elle la prépara à la grande douleur, et c'est entre ses bras que Noémi se trouvait quand la mort entra dans la maison où, longtemps à l'avance, elle s'était annoncée.

La veille de ce triste jour, Mme de Fonvalier eut en notre présence un long entretien avec sa petite-nièce, et, malgré son affaiblissement, voulut lui faire entendre ces conseils sacrés qui, tombés d'une bouche qui va pour jamais se fermer, se gravent ineffaçablement dans le cœur de ceux qui les recueillent.

Nous l'entendîmes, d'une voix brisée, où ne survivait plus que l'accent d'une infinie tendresse, parler à l'enfant qui l'écoutait en larmes, agenouillee, et lui tenant les mains, des grands devoirs de la vie, de ce qu'elle avait fait elle-même pour se montrer digne du ciel. Elle termina par ces paroles que ma chère bienfaitrice entendit, toute pâle, se soutenant à peine, et que je ne pus entendre sans un frémissement, quand elle les adressa à Noémi :

« Ma chérie, sois bonne, sois indulgente, même pour ceux qui t'ont fait du mal, surtout pour eux. Pardonne à l'homme qui fut coupable envers ton père et à qui Dieu a sans doute pardonné. Si jamais sa fille se trouve sur ton chemin, oublie le passé, et ne déshonore pas le nom qu'elle porte en racontant la faute dont tu as souffert, mais dont elle est innocente. C'est une noble créature, je le sais, une belle âme à qui tu ne dois pas faire expier, de qui tu dois renoncer à te venger. »

En parlant ainsi, Mme de Fonvalier, ayant levé les yeux, put voir Noémi toujours agenouillée et qui, sans lui lâcher les mains, avait appuyé son visage baigné de pleurs contre Mlle de Champernon.

« Si jamais tu la connais, ajouta-t elle, tu l'aimeras ; car elle est digne de ton affection, j'en suis sûre, autant que ta chère Renée Darnetal. »

Ce fut son suprême effort. Elle mourut dans la nuit. Comme elle venait de rendre le dernier soupir, et que Noémi désespérée se précipitait dans les bras de Renée, celle-ci la pressa contre elle d'un mouvement de profonde tendresse, en disant :

« Désormais, ma Noémi, nous ne nous quitterons plus ; vous serez ma fille. »

Longtemps après ce malheur, Noémi fut en proie à une tristesse profonde. Nul sourire ne traversait plus son regard, et pendant de longues heures elle restait silencieuse et sombre assise auprès de Mlle Renée, ne voulant pas être consolée.

Au bout de quelques semaines, et à force de la voir ainsi, cette dernière s'alarma. Un médecin consulté ordonna le changement d'air, et comme l'été venait, Mlle de Champernon proposa un voyage en Suisse. Noémi consentit à ce déplacement, sans plaisir, avec une résignation qui rendait plus sensible l'affaissement de tout son être. Il fut décidé que ma mère partirait aussi.

Un matin, une chaise de poste vint s'arrêter devant la maison de la rue Oudinot, et, le cœur serré par le chagrin que me causait cette séparation, je vis s'éloigner les trois créatures aimées qui se partageaient mon cœur. Le même jour, je pris définitivement congé de Mme Patural et j'allai m'établir au château de Maisonfleur, où j'avais résolu de rester jusqu'à leur retour.

Au cours des événements que je viens de raconter, j'avais encore grandi; ma santé s'était fortifiée; j'allais vers ma vingtième année et j'étais maintenant un homme, commençant à acquérir l'expérience, instruit par les graves circonstances auxquelles j'avais été mêlé.

Considérant les biens que j'administrais comme appartenant à Noémi, je croyais seconder les projets de Mlle de Champernon en m'appliquant à les faire fructifier. Dominé par cette pensée, je m'efforçais d'améliorer les cultures, d'accroître le rendement des récoltes, de contracter avec les fermiers des baux nouveaux plus avantageux que les anciens, à mesure qu'expiraient ceux-ci.

J'écrivais souvent à Mlle Renée ; souvent aussi je recevais ses lettres et j'avais le bonheur d'y trouver l'approbation de tous mes actes. J'y trouvais aussi des nouvelles de Noémi. Les distractions du voyage agissaient heureusement sur elle. La violence de sa douleur s'apaisait. Elle éprouvait une ardente joie à parcourir les pays inconnus, à naviguer sur les beaux lacs de la Suisse, à gravir les hautes montagnes. Ses forces revenaient et ses joues se coloraient d'un sang vermeil.

En même temps, elle témoignait à ma mère et à *ma cousine* une tendresse chaque jour plus vive. Elle daignait aussi s'informer de moi, et lorsqu'on lui disait que j'étais aux Petites-Dalles, elle répondait que j'étais bien heureux de vivre dans le voisinage du chateau de Maisonfleur, et qu'elle enviait mon bonheur.

Ce voyage fécond en bons résultats durait depuis deux mois environ, quand, un jour, je reçus de Mlle Renée une lettre qui me bouleversa. Elle m'annonçait le retour de ma mère et de mes amies, non pas à Paris, mais à Maisonfleur. Pour faire comprendre l'émotion que je ressentis, je dois reproduire ici cette lettre. Elle en dira plus que je n'en pourrais dire moi-même. Elle était ainsi conçue :

« Cher Robert, nous quittons la Suisse demain, après une tournée admirable dont les impressions ont rendu la santé et le calme à notre chère Noémi. Si mes calculs sont exacts, nous arriverons à Maisonfleur, ta mère, elle et moi, dans cinq jours ; je m'arrangerai pour que ce soit la nuit A Maisonfleur, entends-tu bien ! Noémi à Maisonfleur ! Tu vas bondir à cette nouvelle, supposer que je suis folle ! Mais écoute-moi, mon cher enfant ; je suis

sûre qu'après m'avoir entendue, tu approuveras ma conduite.

» Je me suis décidée à frapper le grand coup, à tenter l'épreuve solennelle, à laquelle je pense depuis longtemps, à ramener Noémi dans la maison de ses aïeux, et à lui apprendre là qui je suis et ce que j'ai fait pour réparer le dommage que mon père a causé au sien et à elle-même.

» Je me suis décidée à ce parti, parce que le stratagème à l'aide duquel notre adorée s'est laissée tromper, ne saurait se prolonger longtemps. Sous peine de me cloîtrer et de la cloîtrer avec moi, je ne saurais cacher davantage mon nom véritable. Dans les rues de Paris, je suis exposée à rencontrer, comme j'en rencontre ici même, des personnes qui connaissent mon nom et pourraient l'apprendre à Noémi. Ici, je suis parvenue a maintenir le mystère dont je m'environne. A Paris, je ne le pourrais plus. En outre, l'heure est venue où Noémi doit être mise en possession de son patrimoine. Elle est à un âge où elle mérite d'être traitée, non plus comme une petite fille, mais comme l'héritière d'un beau nom et d'une opulente succession. Enfin, ce qui achève de me décider, c'est qu'il me semble qu'elle est disposée à la clémence envers cette Renée de Champernon qu'elle haïssait autrefois.

» Depuis la mort de Mme de Fonvalier et depuis le jour où la pauvre morte, sans me savoir si près d'elle, adressa un suprême appel à la bonté de Noémi, les sentiments de celle-ci ont bien changé. Ce n'est plus la petite créature farouche et irritée contre moi que tu me dépeignais, c'est une fille résignée et reconnaissante qui m'aime tendrement et qui ne m'aimera pas moins, je l'espère, sous mon nom véritable que sous mon nom d'emprunt.

» Bien d'autres raisons ont encore aidé à former ma détermination. Je me dispense de les énumérer ici, et je me réserve de te les faire connaître à mon retour. Je me contente d'affirmer qu'elles sont graves et de nature à justifier ma décision.

» Je ramène donc Noémi au château de Maisonfleur ; mais je ne lui apprends pas vers quel lieu nous nous dirigeons. Je veux lui laisser toute la surprise que lui causera sa rentrée dans ce beau domaine où son enfance s'est passée. J'ai hâte d'entendre le cri que poussera son cœur, en reconnaissant dans la pure lumière du matin les lieux où elle a grandi. Sera-ce un cri de joie ? Sera-ce un cri de colère ? Je l'ignore. Mais, quel qu'il soit, je suis résolue à y répondre par l'aveu de la vérité, car le mystère dont je m'environne m'est devenu odieux, et mon secret trop lourd à porter.

» Je me repose sur toi, mon cher Robert, du soin de prendre, en vue de notre arrivée, les mesures les plus propres à seconder mes intentions. Je t'ai dit que nous arriverons dans la nuit. Je voudrais en effet que Noémi ne se reconnût qu'au matin. Jusque-là, elle se croira chez une personne de mes amies qui m'autorise à m'établir pour quelque temps dans son château. Ce sera le dernier de mes innocents mensonges. Il est nécessaire au dénouement de l'aventure qui a nécessité et justifié tous les autres.

» Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse maternellement, comme je t'aime, Renée. »

A suivre. ERNEST DAUDET.

LES LUNETTES DE MAMAN

Du plus loin que je rassemble mes souvenirs, je me la rappelle aussi nettement que si la vie n'avait eu pour moi qu'un jour.

Un frisson court parfois dans mes cheveux gris : je me revois, baby fatigué au soir de longs ébats, appuyant ma tête sur ses genoux et fermant mes yeux aveuglés par le *sable* du sommeil, pendant que ses doigts glissant sous mes cheveux caressaient ma tête alourdie comme un courant magnétique. Je dormais à pleins rêves joyeux. Puis, je saluais mon ami le soleil avec de gaies chansons dans mon cœur et j'appelais : maman !

Je me la rappelle triste et grave, apparaissant sur le seuil de l'école, avec ses vêtements noirs qui lui donnaient une majesté. Une larme perlait sur son jeune et beau visage, et d'elle s'exhalait une douleur qui m'enveloppait ainsi qu'une brise apportée par un vent d'automne. Le froid silence des grands deuils m'environnait de ses terreurs et doucement, en me serrant contre elle, je lui disais : maman !

Je me la rappelle au jour où, pour la première fois, son bras s'appuyant sur le mien, j'accompagnai ses pas, redressant ma jeune taille, la fierté au front, le courage au cœur. Elle, bientôt, levait la tête et me disait : Que tu es grand ! Moi, j'appelais les années, voulant être homme pour ne plus être enfant, ne songeant pas que ces années dociles en se donnant à moi allaient s'imposer à elle, et, la couvrant de mes yeux protecteurs, je lui disais : maman !

Les tempêtes ont laissé leurs traces après elles. Les froides neiges sont venues et dans la nuit tourmentée s'est envolée l'illusion magique. Mais dans un coin sombre de l'horizon apparaît encore une lueur, rayon pur où viennent se réchauffer mes regards. Je la revois à la table des veillées, sa tête blanche éclairée par la lumière de la lampe. Soudain, elle a tiré d'un étui des lunettes... et a ouvert un livre. Quoi ! des lunettes, maman !

Oh ! que le temps est court ! Où sont les printemps disparus ? Maman, que n'ai-je plus vingt ans, tu n'aurais pas des lunettes !

L. SEVIN.

A TRAVERS LA FRANCE

VILLENEUVE-SUR-LOT

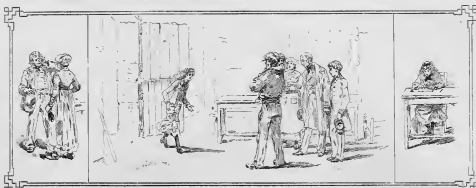
L'origine de Villeneuve-sur-Lot se rattache à un fait important que n'ont point assez remarqué nos historiens nationaux. De même qu'il s'était produit, dans le nord de la France, au douzième siècle, des besoins de liberté qui amenèrent l'affranchissement des villes, ainsi, dans le midi, fut provoquée, au siècle suivant, par les princes eux-mêmes, la création de communes dotées des plus précieux privilèges. Ce dernier mouvement, dont l'antique Aquitaine fut principalement le théâtre, occupe moins de place dans nos annales que celui qui l'avait précédé, et il eut peut-être moins de résultats sociaux; mais, d'un autre côté, il fut accompagné d'une grande activité matérielle, puisque les villes appelées à jouir de leur administration municipale furent généralement des villes bâties à neuf, avec des rues régulières toutes les fois que la situation topographique s'y prêtait, et sur des emplacements auparavant déserts ou peu habités. Telle fut l'indépendance accordée à ces villes, que plusieurs prirent hardiment le titre de république. Ces fondations nouvelles, connues sous le nom de *bastides*, s'élevèrent en un siècle (1220-1330), au nombre de plus de deux cents; ce nombre même fut une cause de faiblesse; car, trop voisines les unes des autres, elles se nuisirent mutuellement; mais quelques-unes surmontèrent toutes les difficultés et devinrent des centres de commerce très actif. Parmi ces dernières compte Villeneuve-sur-Lot, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement, et, après Agen, la ville la plus considérable du Lot-et-Garonne. Elle fut fondée en 1264, sous l'impulsion d'Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse, frère du roi saint Louis. Sa vaste enceinte carrée, dont les fortifications demeurent en partie debout, se remplit bientôt d'habitants. Leur nombre s'élève aujourd'hui à près de 15000. Le Lot, rivière navigable, qui coupe Villeneuve en deux quartiers, réunis par un vieux pont, seconde l'activité de la population. Les marchés hebdomadaires de Villeneuve sont abondamment pourvus de vins, de céréales, de bestiaux renommés; à ces éléments de trafic s'ajoute le commerce des excellentes prunes dites d'Agen, dont l'arrondissement seul de Villeneuve exporte annuellement pour une valeur de trois à quatre millions. L'industrie est très variée, les principales usines ou manufactures sont des fabriques de chaussures, de boutons, une marbrerie et des moulins importants.



Villeneuve-sur-Lot

Villeneuve est reliée par un embranchement à la voie ferrée de Paris à Agen. La vaste plaine où est située cette ville est très fertile et très pittoresque. On y visite, au sud, les ruines de la place forte de Pujols, et, au nord, la prison d'Eysses, qui fut jadis une puissante abbaye.

A. SAINT-PAUL.



Mandarine apparaissait sur le seuil. (P. 401, col. 2.)

MANDARINE [1]

XVIII

Quand un homme n'a pour couche qu'une planche ou qu'une chaise, il ne songe guère à retarder son lever. Tout le monde était donc sur pied de très bonne heure, au sémaphore, le lendemain de ce jour.

Les MM. Cadreville, après s'être assurés que Mme Cadreville avait reposé et qu'elle était prête à continuer par terre son voyage, étaient revenus au sémaphore, d'où ils pouvaient admirer un ciel d'une admirable limpidité et une mer d'un calme profond. De tous les bouleversements, de toutes les fièvres, de toutes les fureurs de la veille il ne restait rien, pas un nuage, pas un pli.

Le plus jeune des débarqués, qui avait encore dans les oreilles le mugissement de la tempête, qui sentait encore dans ses membres les brusques oscillations du navire, devenu le jouet des vagues irritées, était vivement frappé de ce contraste, et recevait de la nature une de ces leçons qui se gravent en traits de feu dans la mémoire.

Que cette grande et puissante nature lui apparaissait, maintenant, peu de chose auprès de son propre être! Il ne la voyait plus que comme une admirable machine, subissant en esclave les lois qui lui ont été données; toujours inconsciente, toujours insensible, et ne laissant même pas flotter, sur l'azur d'un jour, l'ombre des nuages de la veille, qui, pourtant, recélaient la foudre. Et lui chétif, balancé comme une machine sur ces montagnes liquides, toutes prêtes à l'engloutir, lui se souvenait, lui comparait, lui ressentait, et il comprenait maintenant ce que valait cette parcelle d'infini, ce rayon d'intelligence, ce souffle de Dieu jeté sur la face de l'homme qui l'a fait le roi de la création.

Il peut en souffrir : tous les privilèges entraînent après eux quelque devoir ; mais de quelle grandeur il se sent pénétré!

Le jeune homme commençait ses études philosophiques, et ses yeux commençaient à découvrir le sens profond et caché des choses, son naufrage lui était tout un enseignement.

Tout à coup il fut tiré de sa rêverie par le bruit d'un sanglot. Il se détourna. Mandarine, pâle, les yeux ruisselant de larmes, apparaissait sur le seuil du sémaphore.

« Oh! Christophe, s'écria-t-elle sans accorder un signe d'attention aux étrangers qui la saluaient, venez bien vite sur la grève du lougre; Tiens-ta-poche est couché là, je crois qu'il est mort.

— Ah! diable! Il n'est peut-être qu'endormi.

— Oh! non, je l'ai appelé. J'ai tiré sur sa redingote, il n'a pas bougé et les cancres se promènent sur lui.

— Mauvais signe, ma pauvre Mandarine, » dit Christophe.

Et s'adressant aux Cadreville :

« C'est le frère du pilote, dit-il, c'est cet homme qui ne s'est pas retrouvé hier.

1. Suite et fin. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

— S'il est noyé, c'est moi la cause, s'écria Mandarine, il ne voulait pas embarquer; mais il m'obéissait toujours. »

Christophe saisit sa main tremblante et la serra entre les siennes.

« Ne regrettez rien dans tous les cas, ma petite Mandarine, dit-il avec émotion, voici déjà trois personnes de sauvées, et le beau navire qui file à cette heure vers Lorient ne serait plus qu'une épave. Et combien ces gens sont plus nécessaires que le pauvre Tiens-ta-poche, qui sera allé tout droit en paradis !

— C'est pour nous qu'il s'est exposé, dit M. Cadreville, et s'il est arrivé un accident, j'en suis bien désolé, mademoiselle.

— Allons voir à cela, » dit Christophe.

Ils quittèrent le sémaphore et se dirigèrent vers le vieux lougre, qui était à sec.

Mandarine avait saisi Christophe par la main, elle lui fit faire le tour du lougre et tendit le doigt en détournant la tête.

Un corps, que Christophe reconnut sur-le-champ, était étendu presque sous la quille, la face tournée vers le ciel. La mer qui, en se retirant, laissait toujours, sur les grèves, quelque coquille nacrée, quelque joli habitant de ses régions lointaines, y avait apporté, cette fois, un cadavre, celui du pauvre Tiens-ta-poche.

Par un hasard vraiment étrange, elle l'avait porté sur cette grève qu'il aimait, sous ce vieux lougre où il avait recouvré je ne sais quelles lueurs d'intelligence pour communiquer à Mandarine des lambeaux de son ancien savoir.

« Oh ! voyez Christophe, voilà un cancre qui s'approche de lui, s'écria Mandarine, je vais le chasser. »

Mais Christophe arrêta son élan.

« Mademoiselle, dit-il, le spectacle que voici ne vous convient pas. Retournez à la maison et faites dire aux petits bonnets une prière pour le repos de l'âme du pauvre Tiens-ta-poche.

— Il est donc mort?

— Je le crois. Allez-vous-en, ces messieurs et moi allons nous assurer de la vérité; je ne veux pas que vous soyez là. »

Christophe prenait sa grosse voix; Mandarine se détourna, mais ne put se décider à quitter la grève. Elle grimpa à l'échelle du vieux lougre et à cette même place où le pauvre Tiens-ta-poche lui avait fait réciter tant de leçons, elle assista à la reconnaissance faite par Christophe.

Christophe s'était penché sur le cadavre, un de ses bras était tendu, l'autre se crispait sur son côté gauche, sur cette poche si souvent recousue par Mandarine; il se redressa avec un geste qui voulait dire : c'est fini.

Alors les trois hommes roulèrent un assez gros rocher, et, sans faire changer de place au pauvre noyé, l'appuyèrent tout contre, ce qui le mettait, jusqu'à un certain point, à l'abri. Ils retournèrent vers le sémaphore, où Mandarine se rendit aussi quand elle eut récité tout un rosaire en pleurant.

Au sémaphore elle ne trouva plus que Rosalie tout effrayée et les petits bonnets tout inquiets. Christophe était allé faire les déclarations nécessaires à l'autorité civile; M[me] et MM. Caderville s'étaient aussi rendus au bourg de Kernanret, d'où ils devaient partir pour la ville voisine.

« Ils vous ont demandée, mademoiselle, dit Rosalie, et Jéjé vous a appelée; mais pas du côté où il fallait, sans doute. Jéjé n'est pas comme les autres, qui veulent absolument aller près du lougre au lieu de rester bien tranquillement ici dire des oraisons pour lui. Pour rien au monde elle n'irait de ce côté, et c'est Yvonnic qui est allé avertir le pilote, qui se doute bien de l'accident.

— Le voici, » dit Mandarine.

Le pilote entrait, en effet, avec Yvonnic sur ses talons.

« Mon pauvre Joachim, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il a eu une belle mort, dit Rosalie, se mettant à pleurer au bruit des sanglots de Mandarine, car enfin il a certainement aidé à sauver son prochain.

— Oui, répondit gravement le vieux matelot, et je ne peux pas regretter ça, car c'est la plus belle mort qu'il pouvait avoir, le pauvre innocent! Ah! comme il tremblait sur son banc hier! Cependant il n'a pas quitté le gouvernail. Je ne sais pas du tout comment est arrivé l'accident. Je sais bien que, lorsque nous avons accosté le navire, il a eu comme un mouvement de frayeur et je crois que c'est la peur qui lui a donné l'idée de monter à bord. Seulement, n'étant pas avertis, les matelots retiraient l'échelle, et quand j'ai cru qu'une rame tombait dans l'eau, c'était lui sans doute. Le vent faisait un bacchanal à rendre sourd, j'étais occupé à parler au capitaine qui donnait déjà des ordres pour le changement de direction. Je l'ai attendu quelque temps, ayant ces messieurs comme aides. S'il avait crié, je l'aurais entendu. Mais j'ai cru qu'il était sur le navire; pourtant j'avais là comme un pressentiment de malheur. »

Et il appuya sa main sur sa poitrine.

« Joachim, vous prendrez bien un petit coup d'eau-de-vie, dit Rosalie en plaçant devant lui une bouteille et un verre. Vous avez eu une rude corvée hier et aujourd'hui voici un chagrin. »

Et elle versa un petit verre d'eau-de-vie au bonhomme qui l'avala d'un trait.

« Et maintenant, dit-il, je m'en vais là-bas auprès du pauvre Baptiste, puisqu'il n'y a pas moyen de toucher à son corps avant que la justice ou la mairie ait passé par là.

— Allons, » dit Mandarine qui avait fait une courte absence et qui se représentait tenant à la main le chapeau qu'elle avait rapporté la veille.

Et elle ajouta de sa voix basse pleine de larmes .

« Je ne veux pas que le soleil lui brûle pas la tête.

— Venez, mademoiselle, dit le pilote, vous avez toujours été bonne pour lui et il vous aimait bien. Mais pourquoi pleurez-vous?... Consolez-vous, consolez-vous. Le pauvre diable aurait été trouvé mort au coin de quelque fossé, ou serait mort gelé quelque hiver sous un rocher. Il a moins souffert, et à présent le voilà en paradis. »

Il n'en fallait pas moins pour consoler Mandarine qui suivit Joachim, entourée cette fois de tous les petits bonnets, que leur mère ne pouvait plus retenir.

En arrivant auprès du cadavre le pilote se découvrit, s'agenouilla et dit tout haut le *De Profundis*, que les petites filles répétèrent. Puis Mandarine, s'avançant toute frissonnante, posa légèrement, sur le front livide du mort, le vieux chapeau aux bords lustrés; cela fait, elle plaça sur sa poitrine le petit crucifix que Rosalie lui avait glissé dans la main avant de sortir. Puis, regagnant sa cellule rocheuse, elle laissa les petits bonnets s'éparpiller. Joachim gardait le mort assis sur une pierre, tête nue et son chapelet à la main.

Bientôt arrivèrent des gens attirés par la nouvelle. Tous commençaient par s'agenouiller pieusement; puis ils demeuraient sur la grève, dans une attitude respectueuse.



Le pilote se découvrit. (P. 403, col. 1.)

Le pauvre innocent avait eu une mort qui le grandissait aux yeux de ces braves cœurs. Il avait péri par la mer et en aidant au sauvetage d'un navire.

Les constatations légales ne furent faites que dans la soirée. Le soleil couchant dardait dans les flots, comme des flèches acérées, ses rayons d'or, quand les prêtres de la paroisse en surplis apparurent sur la falaise, suivis par une foule nombreuse.

L'eau bénite fut jetée sur le corps et les pêcheurs l'emportèrent dans la cabane du pilote, où des mains pieuses l'ensevelirent.

Les MM. Cadreville, que Mandarine croyait partis, assistèrent à toutes ces cérémonies, et le lendemain conduisirent tête nue à sa dernière demeure le pauvre innocent qui s'était dévoué à leur salut.

Avant de quitter Kernanret, ils revinrent au sémaphore et parlèrent longuement de Mandarine à Christophe. Celui-ci n'hésita pas à confier au commissaire général le portefeuille contenant les papiers du commandant, l'acte de naissance de sa fille et autres pièces très importantes.

Il aurait bien voulu que Mandarine les remerciât et prît congé d'eux; mais, comme la veille, Mandarine fut introuvable.

Christophe dut se résigner à laisser partir ses visiteurs; il alla les reconduire assez loin, et quand il

revint au sémaphore, il découvrit que celle qu'il avait tant cherchée était tout près de lui.

Au-dessus du rebord noirci du vieux lougre *les Douze-Apôtres* émergeait une tête gracieuse, que le soleil caressait doucement. Mandarine, la tête inclinée sur son pupitre d'étude, écrivait à Agnès Davrancourt la mort du pauvre Tiens-ta-poche. Cette fois son cœur était si plein qu'il fallait bien qu'il se versât dans uu autre cœur, et qui donc à Kernanret aurait compris la sincérité de ses regrets !

ÉPILOGUE

Une voiture à deux chevaux vient de s'arrêter devant le grand édifice assis au flanc méridional de la basilique de Saint-Denis, autrefois un beau monastère de Bénédictins, maintenant l'asile ouvert aux filles des officiers supérieurs de l'ordre de la Légion d'honneur. La portière s'ouvre devant M. Davrancourt, qui est immédiatement suivi par M. Cadreville. Puis apparaît une jolie tête souffreteuse. Le valet de pied a dressé deux longues béquilles, et Agnès Davrancourt sort à son tour de la voiture, aidée par son père, et se dirige vers la lourde porte qui vient de s'ouvrir.

Tout à coup elle se retourne.

« Eh bien! Mandarine, venez donc, » dit-elle.

Et Mandarine, toute rougissante, toute émue, descend et suit Agnès, qui se détourne sans cesse pour lui sourire.

« Mademoiselle Mandarine, voyez, la cage est très belle, » dit en souriant M. Cadreville, quand, ayant franchi la porte extérieure veuve de son pont-levis, de sa barre et de ses tours, ils se trouvèrent dans une cour spacieuse embellie par de larges corbeilles de fleurs, par de frais gazons, et qu'ils aperçurent, sous les rayons du soleil, la maison elle-même. A ces trois immenses pavillons réunis par deux longues ailes, la vieille basilique de Saint-Denis, moitié église et moitié forteresse, forme une sorte de cadre aussi pittoresque qu'original. Les aiguilles dentelées, les arceaux élégants, les contreforts aériens, les frontons aigus, taillés dans une feuille de rose, jettent au-dessus des grands toits brillants le reflet du passé dans ce qu'il eut de force, de poésie et de grandeur.

Après le coup d'œil d'ensemble donné sur le magnifique établissement, le groupe des visiteurs se dirigea vers la principale porte d'entrée, et, sur l'énoncé de leurs noms, furent immédiatement introduits chez la surintendante. Pour se rendre près d'elle, ils traversèrent l'ancienne salle des Dames et pénétrèrent dans les salons d'Henri IV et de Turenne, devenus l'appartement de la première dignitaire.

Mme la surintendante les accueillit avec une grâce qui s'alliait le plus heureusement du monde à un extérieur plein de dignité. Jamais l'écharpe rouge de la Légion d'honneur, mise en sautoir, n'avait été plus majestueusement portée.

Agnès, qui semblait la connaître, lui présenta Mandarine, dont elle avait quelque peu retouché la toilette, sans parvenir à lui donner le cachet d'élégance dont elle n'était pas susceptible. Mais la surintendante connaissait l'histoire de la pauvre enfant, et ce fut l'âme qu'elle chercha dans les grands yeux limpides et un peu sauvages qui se fixaient sur elle. Les paroles qu'elle adressa à demi-voix à Mandarine attendrirent soudain ce pauvre cœur tremblant, qui se resserrait le plus possible.

Rosalie avec toute sa bonté, Louison avec tout son dévouement, n'avaient jamais su trouver une parole qui retentit aussi profondément dans son intelligence, que la parole de cette étrangère qui lui parlait pour la première fois.

Elle comprit soudain qu'elle remettait le pied dans son pays à elle, qu'elle revenait dans sa région, et cette appréhension de l'inconnu, qui la faisait souffrir en silence depuis tant de jours, se fondit comme par enchantement.

Agnès, trop faible pour tenter la visite de la maison, demeura avec son père en compagnie de la surintendante, pendant que Mandarine, conduite par une dame dignitaire, visitait ses futures classes et ses futures compagnes.

Le grandiose de sa nouvelle habitation lui plut singulièrement. Elle respirait dans ces vastes corridors, dans ces salles superbes, aussi largement que sur ses grèves amèrement regrettées.

Et tandis qu'elle essayait ses premiers pas à Saint-Denis, on parlait beaucoup d'elle dans le salon de la surintendante.

« Elle est charmante, n'est-ce pas, madame? disait M. Cadreville qui, en s'abouchant avec M. Davrancourt, avait obtenu l'admission désirée.

— Charmante, monsieur, presque trop. On peut craindre qu'elle ne devienne trop belle.

— La beauté est-elle donc un malheur à Saint-Denis, madame? demanda Agnès, non sans surprise.

— A Saint-Denis, non; mais plus tard cette enfant, comme la plupart de nos jeunes filles, aura une vie difficile, et tout ce qui attire trop passionnément l'attention peut devenir un danger.

— Oh! dit Agnès, chez nous elle n'aura rien à craindre, et nous la prendrons certainement chez nous alors; n'est-ce pas mon père?

— Certainement, ma fille, jusqu'à son mariage elle pourra te tenir compagnie.

— Et nous la prendrons aussi aux vacances car, voyez-vous, madame, si elle ne retournait jamais à la mer, elle tomberait malade, je crois. Elle ne s'est consolée de quitter son sémaphore qu'à la pensée que nous l'y conduirions tous les ans.

—Elle doit être fort ignorante, si j'en juge d'après la vie qu'elle a menée, dit la surintendante avec un aimable sourire.

— Madame, elle est simplement étonnante, répondit Agnès vivement. Elle a beaucoup lu les livres

sérieux laissés par son père, et elle possède la plus admirable mémoire qui se puisse imaginer. Ses connaissances sont décousues, incomplètes ; mais elle sait beaucoup plus de choses que moi et mes sœurs, qui n'avons pas passé un jour sans leçons.

— Nous mettrons de l'ordre en tout cela, dit la surintendante en souriant toujours. Je vois déjà pousser bien des sympathies pour elle. Nos dames dignitaires sont toutes disposées à s'en occuper avec un dévouement spécial. C'est une enfant pleine de sève, nous en ferons une femme très distinguée.

— Nous y comptons bien, dit Agnès, car nous l'aimons beaucoup, moi surtout.

— Oh! dit M. Davrancourt en riant, je crois que si Mlle Langallon n'avait pas été admise à Saint-Denis, il se fût formé chez moi une cabale pour m'obliger à la mettre en pension à Paris. »

En ce moment, M. Cadreville et Mandarine rentraient. M. Davrancourt se leva, Agnès l'imita, ils prirent congé de la surintendante et Mandarine obtint d'aller les reconduire jusqu'au portail.

Là, en embrassant Agnès qui lui avait jeté ses bras autour du cou, elle sentit des larmes monter à ses paupières ; mais, secouant bien vite son impression triste, elle l'embrassa en disant :

« A bientôt, Agnès, c'est à bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, oh ! oui, répondit Agnès affectueusement, nous ne manquerons pas au parloir, ma chère petite Mandarine, mon père s'est engagé sur l'honneur à me laisser venir. »

En ce moment une voix s'éleva dans la cour :

« Madame la surintendante demande mademoiselle Brigitte Langallon. »

Brigitte serra les deux mains d'Agnès et, moitié souriant, moitié pleurant.

« Entendez-vous? dit-elle, Mandarine finit ici. C'en est donc fait de mon cher petit nom d'enfance! Vous me le direz, vous, Agnès! et toujours, n'est-ce pas? »

Agnès, que son père entraînait, répondit par un signe affirmatif, et la lourde porte se referma entre elle et Mlle Brigitte Langallon, dont nous nous séparons au moins pour quelque temps, amis lecteurs, puisqu'elle laisse en effet à la porte de Saint-Denis son petit nom de Mandarine.

Mlle Zénaïde Fleuriot.



LES
POISSONS CHANTEURS ET DANSEURS

On se fie aux proverbes : on a tort, ce sont les hommes qui les ont faits, et c'est la nature qui s'amuse à les rendre toujours faux les uns après les autres. Au commencement des temps, il y a bien longtemps de cela... l'homme se crut certain que les poissons ne chantaient point. Il fit le proverbe : *muet comme un poisson!* Mais voilà que les sciences naturelles marchèrent — *pede claudo*, je le veux bien, mais enfin marchèrent peu à peu, et que l'on trouva d'abord un, puis bientôt deux, puis maintenant dix, vingt poissons qui chantent, qui ronflent, qui causent à leur manière. C'est à désespérer de faire des proverbes.

On a vu des *thons* qui passaient la tête hors de l'eau pour chanter d'une voix rappelant celle d'un enfant qui pleure ; des poissons de la baie du Poilou, blancs avec des taches bleuâtres sur le dos, qui chantent en chœur comme des notes d'orgues lointaines ; une *baliste*, au manteau bariolé de bleu de ciel, grince des sons plaintifs et mélancoliques comme le cri d'une roue de voiture ; les *grondins*, rouges, verts et gris, tout en rampant au fond de la mer sur leurs pattes, font ronfler une basse continue qui leur a valu leur nom. Un poisson nommé *pogonias* fait entendre un roulement semblable à celui d'un tambour. Un *marrure*, le *grenadier*, ronfle comme une toupie. Le *schal vieillard* mugit ; un *pristipôme* chante, dit Valenciennes, comme un canard.

« Nous avons en ce moment, sur le lac, dit M. G. Le Mesle dans un *Voyage inédit au Cambodge*, un brillant concert de poissons *chantant* ou plutôt *beuglant*. Muet comme un poisson n'est plus une vérité pour ce peuple bizarre. Chacun des exécutants n'émet, comme dans la musique russe, qu'une seule note, pleine, longue, grave ; un son d'ophicléide. Cela forme un ensemble des plus extraordinaires, chaque exécutant jouant un air unique dans un ton différent. Les notes sortent de partout, devant, derrière, sous le bateau, et l'eau dans laquelle elles sont émises, leur donne une qualité de son toute particulière. L'auteur de cette mélancolique mélodie est un poisson à grosse tête plate, ayant un peu la forme d'un grondin (*trigle*) et qui atteint quelquefois 1 mètre à 1m, 50 de longueur. Les gens du pays le nomment *machoïran* ; il est verdâtre, tacheté, avec le ventre argenté, et porte de courts barbillons au museau. »

« En faisant une exploration dans la baie du Poilou, située au nord de la province d'Esmeraldas, dans la république de l'Équateur, je longeais, dit M. Thoron, une plage au coucher du soleil. Tout à coup un son étrange, extrêmement grave et prolongé, se fit

entendre autour de moi. Je crus, au premier moment, que c'était un mouchèron ou un bourdon d'une extraordinaire grosseur ; mais, ne voyant rien au-dessus de moi et à l'entour, je demandai au rameur de ma pirogue d'où provenait ce bruit. « Monsieur, répondit-il, c'est un poisson qui chante ainsi ! les uns appellent ces poissons sirènes et les autres *musicos* (musiciens). » Ayant avancé un peu plus loin, j'entendis une multitude de voix diverses qui s'harmonisaient et imitaient parfaitement les sons de l'orgue d'église, et alors je fis arrêter ma pirogue pour jouir quelque temps de ce phénomène.

» Ce n'est pas seulement dans la baie du Poilou que l'on jouit de ce phénomène ; il se trouve encore dans la rivière du Matajé, surtout au pied d'un petit promontoire appelé Campana (cloche).

» Cette rivière a deux bouches sur l'océan Pacifique et une troisième dans la baie déjà mentionnée. En remontant plus haut que Campana, on arrive à Campanille, où se répète le même phénomène. J'ai ouï dire que dans la rivière del Molino, affluent du Matajé, on avait aussi entendu le chant de ces poissons. Soit dit en passant, il n'est peut-être pas inutile de faire connaître que ces animaux vivent dans deux qualités d'eau, puisque celle du Poilou est salée, tandis que celle de la rivière ne se mêle à la précédente qu'aux heures de la marée seulement.

» Les poissons musiciens exécutent leur musique sans s'inquiéter de notre présence, et cela pendant plusieurs heures de suite, sans se montrer à la face de l'eau.

» On est surpris qu'un pareil bruit puisse venir d'un animal qui n'a pas plus de 10 pouces de long. C'est un poisson dont la conformation extérieure n'a rien de particulier ; sa couleur est blanche avec quelques taches bleuâtres sur le dos. Du moins tel est le poisson que l'on prend sur le lieu même du chant avec l'hameçon. C'est vers le coucher du soleil que ces poissons commencent à se faire entendre, et ils continuent leur chant pendant la nuit, en imitant les sons graves et moyens de l'orgue entendu non au dedans, mais au dehors, comme lorsqu'on est près de la porte d'une église. »

Mais je m'arrête. Tout ceci me comble de surprise, et j'ai toutes les peines du monde à croire que le vieux proverbe a tort contre tant d'honnêtes et convaincus voyageurs ! Mais ce n'est pas tout. Voilà que les savants découpeurs me démontrent que les poissons doivent être nécessairement muets, parce qu'eux-mêmes ne peuvent venir à bout de trouver l'organe dont ils se serviraient pour opérer le prétendu bruit qui... que... vous voyez cela d'ici !

Eh bien ! moi, je vais plus loin ; et j'ai pour moi la plus respectable antiquité ! Je veux montrer les poissons musiciens non seulement comme exécutants, mais comme *dilettanti*, ce qui est plus fort. Non pas tous, mais au moins quelques uns. De même que parmi les insectes on cite l'araignée comme aimant la musique, de même l'*alose* est considérée par quelques auteurs comme ayant le goût artiste. Elle aimerait non-seulement la musique, mais, ce qui est plus fort... la danse !

Évidemment, il y a ici une croyance antique.

Effectivement, elle était déjà connue des pêcheurs du temps d'Aristote ; c'est lui qui rapporte le fait : « Aussitôt, dit-il, que l'alose a entendu de la musique ou qu'elle a vu des personnes danser, elle est invinciblement portée à faire comme elles. On la voit à l'instant même faire des cabrioles et des entrechats au-dessus de l'eau. »

Rondelet expérimenta lui-même, à Vichy, la véracité du récit d'Aristote. Muni d'un violon et accompagné de quelques amis, il se mit à marcher le long de l'Allier, par un beau clair de lune, cherchant un endroit favorable pour tendre ses engins de pêche. Cet endroit trouvé, le naturaliste attaqua vigoureusement une valse brillante ; l'effet fut magique et instantané. Les aloses, animées par la musique, se dressaient sur leur queue et sortaient hors de l'eau avec un mouvement cadencé suivant le rhythme de la musique. Aucun des poissons invités à la fête ne cessa de danser tant que joua le violon...

Qu'on vienne dire après cela que les poissons sont complètement insensibles aux beaux-arts !

H. DE LA BLANCHÈRE

LE PAMIR

Il est aujourd'hui bien démontré que le latin et le grec et toutes les langues modernes qui en dérivent, aussi bien que les langues germaniques et slaves, ont une origine commune avec le sanscrit, ancienne langue de l'Inde, et le zend, ancienne langue de la Perse. Toutes ces langues forment un seul groupe, le groupe indo-européen. Pour le linguiste elles ne sont, malgré leurs différences apparentes, que des variétés d'une langue unique et primordiale parlée jadis au centre de l'Asie.

On a donné plus ou moins justement le nom d'Aryens au peuple primitif qui est à la fois notre ancêtre linguistique et celui de tous les peuples de l'Europe, de la Perse et de l'Inde. Mais il a été impossible jusqu'ici de fixer le lieu de l'Asie où il a pris naissance. Tout ce que l'on sait, c'est qu'originaire d'une région centrale, il a rayonné de là vers l'ouest et vers le sud.

Se basant sur d'anciennes traditions retrouvées dans les poèmes de l'Inde antique, quelques savants ont cru pouvoir établir le séjour primordial de nos ancêtres sur le plateau de Pamir. Mais cette hypothèse est tout au moins discutable.

Aujourd'hui que des voyageurs nombreux ont parcouru les abords de ce célèbre Toit du Monde, il semble puéril de faire naître et se développer sur

ces steppes arides et nues, balayées par de terribles ouragans, de faire naître, disons-nous, non pas un seul peuple, mais selon d'autres, plusieurs peuples, les deux races maîtresses du globe, les Aryens et les Touraniens, c'est-à-dire les ancêtres de la race jaune, des Chinois, des Japonais, des Mongols.

Si l'on envisage, comme nous allons le faire, la magnifique situation géographique du Pamir, l'idée cependant est tentante, car il ne reste plus alors qu'à faire glisser Aryens ou Touraniens sur l'un ou l'autre versant du Toit pour expliquer d'un seul trait leur répartition sur le globe. Notre opinion, sans tenter cependant de vider cette grosse question, est que le Pamir n'est probablement pas fort éloigné du point primordial d'*habitation* de ces deux races si distinctes ; mais si les Aryens sont nés à son pied occidental, les Jaunes n'ont dû se rapprocher de lui que lorsque les changements survenus dans le climat sibérien les ont obligés à se replier vers le sud.

Géographiquement parlant, le Pamir est un des points les plus remarquables de notre globe, le plus remarquable à coup sûr de l'ancien continent, puisqu'il constitue le nœud, le centre de la puissante ossature de l'Asie. De ce point central se détachent, ou plutôt rayonnent les plus formidables montagnes : au nord-est, les Tiân-chaân ou Monts Célestes, point de départ de la chaîne qui, se prolongeant jusqu'au Kamtchatka, encadre et forme tout le bassin sibérien ; au sud-ouest, l'Hindou-Koh qui étend ses ramifications jusqu'à la Caspienne entre l'Irân et le Tourân ; au sud-est, le Karakoram qui réunit le Kouen-loun et tout le système des monts du nord du Thibet au géant des géants, à l'Himalaya. A l'est par les plaines sablonneuses de la Kachgarie, à l'ouest par la large vallée de l'Amou-Daria ou Oxus, au nord même malgré les barrières de l'Alaï, le Pamir est d'un accès facile. Mais au sud les obstacles sont nombreux, et, sauf dans un point du sud-ouest où s'ouvre, entre l'Hindou-Koh et le Kohi-Baba, le col de Bamian conduisant dans l'Inde par la vallée de Caboul, l'obstacle est infranchissable. Sur toute la longueur de la chaîne du Karakoram, dont les cimes maîtresses montent jusqu'à 8600 mètres (le Dipsang), on ne trouve qu'un col d'un accès possible, la fameuse passe de Karakoram, située elle-même à plus de 6000 mètres d'altitude. Enfin, au sud de cette chaîne, l'Himalaya dresse encore barrière sur barrière jusqu'aux confins du Pendjab.

Aussi ce point du globe est-il resté pendant longtemps enveloppé d'un profond mystère. En 1272, le célèbre Marco Polo franchit le Pamir, et en 1602 le jésuite Benedict Goez y passa à son tour. Mais les renseignements donnés par tous ces voyageurs étaient trop vagues pour qu'on eût une idée précise de la nature du pays.

Cette région mystérieuse a bénéficié du grand mouvement politique qui depuis quelques années s'en va livrant de jour en jour l'Asie centrale à la science. Voyant avec ombrage les Russes s'avancer vers le cœur de l'Asie et s'y asseoir en maîtres, les Anglais ont essayé de défendre leur influence et se sont avancés vers ce plateau de Pamir, qui, d'après les derniers traités, ne sera jamais ni russe ni anglais. Ne pouvant ou ne voulant entrer en lutte les armes à la main, les Anglais ont dirigé vers ces pays inconnus des expéditions commerciales, des missions scientifiques, et ont en outre favorisé les conquêtes du Maharajah de Cachemire, leur vassal, qui a étendu son territoire jusqu'au Karakoram. Les Anglais ont-ils atteint leur but? nous l'ignorons, ou du moins ne pouvons le discuter ici ; mais la science a grandement profité de leurs efforts : car ces missions, ces conquêtes nous ont donné de nombreuses relations, dont quelques-unes précieuses à tous égards.

Aujourd'hui nous savons exactement que ce Pamir, dont on aurait voulu faire le berceau des peuples civilisés, est un des plus affreux pays du globe. Il nous suffira pour le démontrer d'extraire les quelques passages suivants de la relation de l'ambassade anglaise à Kachgar en 1874 :

« Nous quittâmes Tachkourgan, dit le colonel Gordon, le 2 avril. Le lendemain, nous traversions le col de Neza-Tach, à 4500 mètres d'altitude, marchant toujours sur la neige, ayant cependant de l'herbe pour nos chevaux là où nous campions. Du reste, même au sein des solitudes désolées du Pamir, et tout en étant entourés de toutes parts par les neiges, nous trouvions toujours au lieu de campement les provisions nécessaires ; les gens du pays, prévenus, les préparaient pour notre arrivée.

» Arrivés dans la vallée d'Aktach, nous la remontâmes à travers la neige, et suivîmes la rivière Aksou (Eau blanche), qui l'arrose, jusqu'au lac Oï-koul, sur le Petit Pamir. Le thermomètre ne marquait que 5 degrés au-dessous de zéro, et cependant nous souffrions plus du froid que dans les monts Tian-Chan, en janvier, à cause du vent glacial qui soufflait de l'ouest. A ce vent vint s'ajouter pendant plusieurs jours le reflet éblouissant du soleil sur la neige, et nous souffrîmes beaucoup d'une inflammation très douloureuse des yeux. Notre marche fut, de plus, retardée sensiblement et rendue plus difficile par suite d'une erreur qui nous fit perdre pendant toute une journée la vraie route, dérobée à nos yeux sous les vastes lits de neige dont nous étions alors entourés.

» La vallée d'Aktach, à 8 kilomètres de son entrée, est à 3800 mètres au-dessus de la mer. Elle a, dit-on, 100 kilomètres de long ; sa largeur moyenne est environ de 4 kilomètres. L'herbe y est abondante et épaisse, et les Kirghizes trouvent là en été d'excellents pâturages. Les saules y croissent en grand nombre partout où le terrain est humide. Plus haut, on ne trouve plus pour faire du feu qu'une petite

broussaille de six à huit pouces de haut, qui rappelle la lavande. Aucun arbre ne croît sur les Pamirs, sauf cette lavande sauvage qui s'y trouve en abondance et dont les rameaux ligneux peuvent servir à faire du feu. Cette même plante se rencontre sur toutes les parties hautes du Tibet, et c'est le seul combustible qu'on y puisse découvrir.

» La steppe montagneuse appelée Petit Pamir rappelle la vallée d'Aktach, dont elle est la suite. C'est exactement la même physionomie. Au nord s'étend une large chaîne de hauteurs arrondies qui forment la séparation avec le Grand Pamir. Le lac du Petit Pamir, situé à 3900 mètres au-dessus de la mer, a 4 kilomètres de long et un peu plus d'un de large. Il était gelé quand nous passâmes. Des deux côtés s'élèvent au-dessus de lui des hauteurs qui, au sud, profond. Au sud se dressent des pics de 1500 à 1800 mètres au-dessus du lac, qui est lui-même à 4170 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous fûmes forcés, pour avancer, de nous frayer un chemin à travers d'énormes amas de neige, ce qui fut assez malaisé.

En redescendant vers la vallée d'Aktach, les difficultés disparurent. Nos guides, du reste, nous disaient : « Sur le Pamir, il y a des milliers de chemins; avec un guide, on peut aller dans toutes les directions. »

» Les animaux du Pamir sont : l'*ovis poli*, l'ibex, l'ours brun, le lynx, le léopard, le loup, le renard, la marmotte et le lièvre. En été, il y a des oiseaux sur le lac, mais on ne trouve pas de yack sauvage. Il y avait beaucoup trop de neige pour qu'il nous



Cornes de l'*ovis poli* ou grand mouton sauvage du Pamir. (P. 408, col 2)

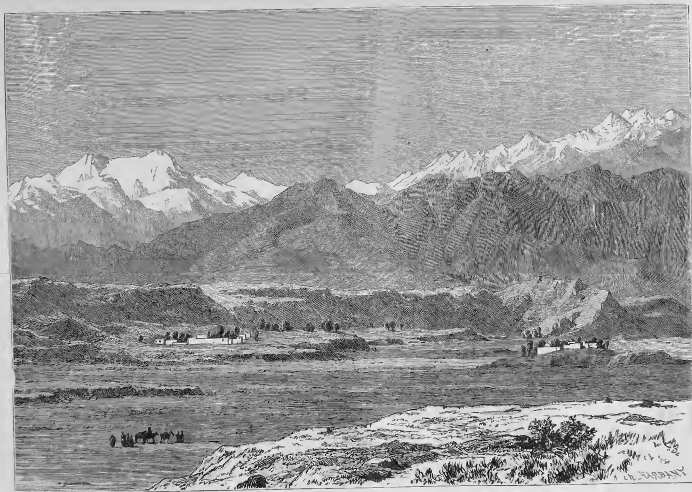
étaient recouvertes d'une épaisse couche de neige. A l'est se dresse un pic splendide de 6500 mètres, avec un glacier étincelant près de sa cime. A 8 kilomètres du lac, nous rencontrâmes des ruines de huttes de Kirghizes, en terre et en pierre, et un cimetière.

» Le Petit Pamir se termine à l'ouest à 16 kilomètres au-dessous du lac, ce qui lui donne une longueur totale de 90 kilomètres de l'est à l'ouest, en comptant depuis l'extrémité sud de la vallée d'Aktach.

» De Langar-Kicht, village du Petit Pamir, la route monte graduellement. Le Grand Pamir commence environ à 40 kilomètres au delà. Les eaux de la rivière étant basses et en partie gelées, notre marche était plus facile. Nous eûmes relativement peu de neige. La lavande sauvage, toujours abondante, nous servit comme d'habitude à faire notre feu. Le 1er mai, nous atteignions le grand lac Victoria. Il était entièrement gelé et couvert d'une mince couche de neige. Il a 16 kilomètres de long sur 4 de large; mais en été il s'élargit beaucoup. Il paraît très fût possible de chasser l'*ovis poli* ou grand mouton sauvage du Pamir. On trouve des ossements çà et là, et je rapportai ainsi une paire de cornes d'*ovis poli* véritablement gigantesque, ayant 1m,90 de longueur, en suivant la courbure, et 1m,35 en mesurant en ligne droite.

» Sur les Pamirs, nous ne souffrîmes pas du mal de montagne; nous n'éprouvâmes pas de douleurs de tête et de difficultés de respiration, autant que nous pouvions le craindre, d'après ce qui nous avait été dit. Notre sommelier seul eut des souffrances assez vives ; comme un excellent baromètre, il indiquait avec une précision parfaite que nous étions à 4000 mètres ; arrivé à cette hauteur il commençait à être pris.

» Le plateau du Pamir peut être considéré dans son ensemble comme un immense faîte arrondi, traversé par d'épaisses chaînes montagneuses, entre lesquelles se trouvent de hautes vallées, ouvertes et doucement en pente vers l'est, étroites et escarpées vers l'ouest. Le nom de *Pamir*, d'après ce que nous dirent nos guides, et d'après l'emploi de ce mot fait



La chaîne du Pamir, vue des plaines de Kachgarie. (P. 408, col. 1.)

dans d'autres régions voisines, semble signifier une partie de montagne qui est abandonnée, déserte, mais où l'on peut cependant faire un séjour pendant quelques mois. »

LOUIS ROUSSELET.

LA PAROLE ET LE SILENCE

La sagesse des nations nous dit qu'il faut tourner sept fois sa langue dans la bouche avant de parler. Un autre proverbe nous enseigne « que la parole est d'argent, mais que le silence est d'or ». Je suis bien aise de trouver une fois en défaut l'impeccable sagesse des nations. J'avance donc hardiment que la parole vaut mieux que le silence, et je le prouve.

Le Silence et la Parole vivaient depuis bien longtemps en mauvaise intelligence. Celle-ci vantait à tout propos ses exploits, exaltait ses mille qualités et n'obtenait pour toute réponse de son muet adversaire qu'un haussement dédaigneux des épaules. La Parole aimait à raconter, à l'appui de ses prétentions, le bon tour que joua Esope le bossu quand, prié par son maître de servir à table les mets qu'il jugerait les meilleurs, il fit apporter en guise de potage, de relevé, d'entremets, de rôti et de dessert, *de la langue* et rien que de la langue. N'était-ce pas un argument décisif en faveur de la Parole? Si le Silence avait voulu se défendre, il aurait pu continuer cette histoire, et rappeler que le même Esope, chargé de fournir la table de son maître des mets qu'il trouverait les plus détestables, avait recommencé le dîner de la veille et prouvé à son maître furieux que la langue était à la fois ce qu'il y avait de meilleur et de pire. Mais le Silence ne disait rien.

Le dédain silencieux de son adversaire augmenta l'irritation de la Parole cent fois plus que des injures auraient pu le faire, et, qui sait! on aurait pu en venir aux mains si la Concorde, qui passait par là, n'eût émis l'idée de porter la question devant le juge et d'accepter son arrêt. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Nos deux héros sont introduits auprès du juge. Derrière eux une foule compacte envahit le prétoire, foule presque exclusivement composée de dames, dont le jugement partial se trahit par un bruit assourdissant de voix. Le juge fronce le sourcil, annonce qu'il va faire expulser les bavards : le Silence paraît triompher. La parole est donnée... à la Parole.

« Grand juge, en qui réside la suprême sagesse, peu de mots me suffiront pour te convaincre. N'est-ce pas dans cette même enceinte que tous les jours, grâce à moi, l'innocent persécuté peut recouvrer ses droits, que le crime est puni, que la vertu triomphe? Les esprits les plus distingués n'appartiennent-ils pas en grand nombre au barreau? Et ne voit-on pas, de nos jours, messieurs les avocats occuper tous les postes de l'État? S'il est vrai que quelques-uns d'entre eux arrivent aux affaires sans préparation aucune, n'est-ce pas une preuve évidente que la parole tient lieu d'expérience, de savoir, d'étude?

» Comment entraîner au combat cette foule indisciplinée qui peut à chaque instant, prise d'une terreur panique, abandonner la défense du sol sacré de la Patrie? Par un mot, par une parole énergique qui rallie tous les courages. Beaucoup de gens ont oublié les exploits de nos grands capitaines qui se souviennent de leur cri de guerre ou de leurs dernières paroles.

» Comment l'humble créature peut-elle jusqu'à un certain point s'élever jusqu'à la divinité? Par la prière qui fait monter jusqu'au trône de Dieu les accents pénétrés de la reconnaissance ou les vœux des cœurs souffrants.

» Mais à quoi sert-il d'insister? La parole ne distingue-t-elle pas l'homme des animaux? Faut-il rappeler que les premiers peuples l'avaient élevée au rang des divinités et lui adressaient des hymnes? Autant la lumière du soleil l'emporte sur l'obscurité de la nuit, autant Apollon, dieu de la poésie et de l'éloquence, l'emporte sur le silencieux Harpocrate; autant la pensée humaine traduite par le langage l'emporte sur les cris instinctifs de l'animal, autant la parole l'emporte sur le silence. J'ai dit. »

Ce véhément plaidoyer, souligné par les murmures approbatifs de l'auditoire, n'avait pas convaincu le juge, il nous faut l'avouer. La magistrature qu'on appelle assise a entendu tant de fois la parole des avocats plaider tour à tour le faux et le vrai, qu'elle est un peu sceptique à l'endroit des beaux discours. Par un phénomène psychologique bizarre, mais certain, ce qui frappe les juges en général, ce qui les occupe souvent quand ils entendent une plaidoirie, c'est de deviner les arguments que l'avocat adverse va fournir pour combattre ceux qu'on développe. Ce travail se faisait naturellement dans l'esprit du juge pendant que la Parole arrondissait ses périodes. « La partie adverse, se disait le juge *in petto*, va nous montrer les dangers certains de la parole. Le Silence va bien facilement nous prouver que si la parole prie, elle blasphème le plus souvent; que si elle entraîne les soldats au combat, elle déclare les guerres injustes et, pour tout dire en un mot, qu'elle semble souvent avoir été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Nous allons bien voir... » Et élevant la voix: « La parole est au Silence! »

Le Silence s'avance timidement, paraît se faire violence et au moment où il va enfin ouvrir la bouche: « Je demande qu'il se taise, s'écrie la Parole; il faut que chacun de nous puisse convaincre notre juge en employant ses propres armes. Je me suis servi de la parole pour me défendre, c'était justice. Si le Silence

emprunte mon secours il aura par cela même avoué que je suis plus utile que lui. » Des applaudissements accueillent ces mots. Et le juge est obligé de reconnaître la supériorité de la Parole.

Le Silence quitta la salle, tête basse, et alla se consoler, dit-on, auprès de ses deux sœurs, la Méditation et la Sagesse.

ALBERT LÉVY.

ROBERT DARNETAL [1]

XXVI

Les cinq jours qui s'écoulèrent après que j'eus reçu cette lettre me parurent terriblement longs. J'essayai vainement de tromper mon attente en m'adonnant plus passionnément à l'étude, en faisant des excursions lointaines, et enfin en mettant moi-même la main aux préparatifs qu'exigeait l'arrivée de celles qui formaient toute ma famille. Je n'en restai pas moins impatient, perplexe, agité par la crainte de voir échouer les espérances de Mlle Renée.

La dernière journée surtout fut plus longue que les autres.

Pour me conformer aux ordres de ma bienfaitrice, j'avais pris dans l'intérieur du château certaines dispositions propres à en défigurer la physionomie, de telle sorte qu'en arrivant, Mlle Noémi ne reconnut pas les lieux chers à son enfance et demeurés vivants dans son souvenir, ainsi qu'elle me l'avait dit bien des fois. Par mes soins, les salons du rez-de-chaussée, où jadis elle avait coutume de se tenir, furent condamnés. Des tableaux et des meubles qui, déjà de son temps, décoraient le grand vestibule, disparurent. Des tentures et des fleurs en diminuèrent l'étendue, ainsi que les proportions monumentales de l'escalier. Au premier étage, deux chambres furent transformées, l'une en salon, l'autre en salle à manger, et enfin l'appartement destiné à Noémi fut choisi parmi ceux de l'aile droite, qui était autrefois inhabités et sans meubles.

Grâce à ces arrangements et la nuit aidant, il était impossible que Mlle de Maisonfleur, en entrant dans la demeure qu'elle avait d'ailleurs quittée depuis huit années, y retrouvât sur-le-champ les traces des séjours qu'elle y faisait autrefois. C'était tout ce que je voulais, et il suffisait que son erreur durât quelques heures pour que les intentions de ma bienfaitrice fussent exécutées. Au matin, en ouvrant les croisées de sa chambre, Noémi verrait le parc aux horizons familiers ; la vieille tour, dernier vestige de l'ancien château, où je jouais, enfant, avec elle ; la mer et son magique encadrement de hautes falaises. Il serait alors impossible de lui cacher la vérité, et c'est ce moment que Mlle Renée attendait pour la lui dire.

La fin du jour vint avec lenteur ; le soleil se coucha dans la pourpre qui voltigeait au-dessus des flots, et dont l'ardent éclat s'éteignit peu à peu ; la nuit voila la terre, et, avec la nuit, des nuages épais et sombres obscurcirent le ciel.

Vers neuf heures, l'obscurité était si profonde que les jardiniers que j'envoyais, de temps en temps, jusque sur la route, afin d'être averti par eux, à l'avance, de l'arrivée de la chaise de poste, ne pouvaient se guider dans le parc s'ils n'étaient porteurs de lanternes. Un vent impétueux arrachait de longs gémissements aux feuillages agités, et dans ces gémissements se confondaient les plaintes de la mer secouée avec violence par la tempête. Je fus tenté de me réjouir de ce déchaînement de la nature, qui favorisait le mystère dont Mlle Renée avait voulu environner l'arrivée de Noémi.

C'est après une longue veillée, par une tiède nuit d'été, troublée par l'orage, qu'un jardinier, placé en faction à la grille, accourut tout essoufflé m'annoncer que deux lanternes venaient de se montrer au loin sur la route. Les battements de mon cœur se précipitèrent, et tout tremblant je me portai sur le perron. J'aperçus bientôt les deux lanternes. A l'entrée du parc, elles tournèrent court, franchirent la grille, et, enfilant la large avenue autour de la pelouse, elles se dirigèrent de mon côté et vinrent s'arrêter près de moi. Je m'élançai vers la portière que j'ouvris.

« Nous voilà, Robert !

— Bonsoir, mon cher fils !

— Comment vous portez-vous, monsieur Robert ? »

Ces trois questions, lancées par ma bienfaitrice, par ma mère et par Noémi, m'arrivèrent à la fois. J'y répondis d'une voix brisée par l'émotion. Puis, comme Noémi se présentait la première pour descendre, je la pris entre mes bras et l'embrassai, et, en ayant fait autant avec ses deux compagnes, je revins vers elle, l'entraînant à travers le vestibule et l'escalier, à dessein faiblement éclairés, et sans lui laisser le temps de se reconnaître. Au premier étage, nous entrâmes dans le salon improvisé pour la recevoir, et, au calme qu'elle éprouvait, je vis bien qu'elle ne se savait pas à Maisonfleur.

« Mais, enfin, où sommes-nous ? me demanda-t-elle, un sourire sur les lèvres. Figurez-vous que depuis cinq jours nous voyageons, sans qu'on veuille m'apprendre en quel lieu on me conduit. Je sais bien que nous sommes en Normandie, car nous avons traversé Rouen ; mais c'est tout.

— Robert, dis-lui donc que nous sommes dans le voisinage de Maisonfleur, se hâta de répondre Mlle Renée, en devinant mon embarras, chez une vieille amie à moi, qui, se trouvant en Italie, a bien voulu nous donner l'hospitalité jusqu'à l'hiver.

1. Suite et fin. — Voy. pages 107, 123, 139, 156, 171, 187, 202, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 314, 331, 346, 363, 378 et 393.

— Cela est donc bien vrai? reprit Noémi, en fixant ses grands yeux sur Mlle Renée.

— Je vous l'ai déjà dit, ma chère petite.

— J'étais convaincue que vous me faisiez un mystère du but de ce voyage.

— Dans quel but, mon Dieu?

— C'est vrai, dans quel but? » répéta Noémi.

Elle nous regardait tous, et je voyais bien qu'elle doutait encore.

« Mais, vous, monsieur Robert, fit-elle tout à coup, comment êtes-vous ici?

— J'y suis venu pour vous recevoir. »

Elle soupira, visiblement troublée et non entièrement satisfaite de ce qu'elle entendait. Puis, pendant qu'une femme de chambre l'aidait à se débarrasser du léger manteau qui la protégeait contre l'air du soir, elle ajouta :

« Il me semble que j'ai traversé un grand parc.

— Oh! un parc immense! lui dis-je; demain et les jours suivants, vous aurez le loisir de le parcourir en tous sens, de vous y promener, d'y cueillir les roses, de belles roses qui se sont épanouies pour vous faire fête.



Noémi tressaillit. (P. 414, col. 1.)

— Cela me rappellera Maisonfleur, » me répondit-elle, en arrêtant sur moi son regard tout à coup transformé, et exprimant je ne sais quelle raillerie mystérieuse que je ne compris pas sur-le-champ.

Je revins vers ma mère et vers Mlle Renée. Celle-ci était toute pâle et ses lèvres tremblaient.

« Que je te remercie d'avoir si bien compris mes intentions; cher Robert! me dit-elle à demi-voix.

— Nous voilà donc au grand moment! répondis-je, sur le même ton. Ce soir encore, Noémi ignorera en quel lieu vous l'avez conduite. Mais demain vous ne pourrez plus le lui cacher.

— Oh! demain sera un jour inoubliable! » soupira-t-elle.

Pendant que nous échangions ces paroles, Noémi s'était approchée d'une croisée, et, soulevant les rideaux, avait appuyé son front contre les vitres, et essayait de voir le paysage baigné d'ombre.

« Décidément on ne peut rien voir! s'écria-t-elle.

— Attendez donc le jour, ma chérie, lui dit Mlle Renée. Quand vous aurez goûté un repos nécessaire, vous pourrez admirer à loisir les beaux arbres dans lesquels vous avez entendu chanter le vent. »

Noémi se le tint pour dit et ne chercha plus à pénétrer l'obscurité. Au même moment, les portes de la salle à manger s'ouvrirent. J'entraînai ma petite amie, en lui faisant observer qu'un bon repas aiderait à l'apaisement de sa fatigue et la disposerait au sommeil. Ma mère et Mlle Renée nous suivirent, et bientôt nous nous trouvâmes, après une longue séparation, réunis autour d'une table abondamment servie.

En dépit des appréhensions que laissait planer sur ma pensée la perspective de la journée du lendemain, cette heure fut délicieuse. Je remarquai qu'en deux mois Noémi avait grandi, et s'était fortifiée. Sa jeunesse dans sa fleur resplendissait d'un incomparable éclat. Ma chère bienfaitrice regardait avec attendrissement et admiration ce visage animé, ces yeux expressifs, noirs comme les cheveux, cette taille à la fois délicate et robuste, tout ce qui donnait à la chère enfant un charme exquis, lequel semblait s'épanouir dans la splendeur de ses seize ans.

Mlle Renée était bien touchante aussi, et je ressentais, en la contemplant, comme un attendrissement inspiré par l'affection et la reconnaissance que je lui devais pour les bienfaits dont elle m'avait comblé. Elle allait vers la maturité de l'âge; mariée, c'eût été une jeune femme; non mariée, c'était une vieille fille. Mais son visage, candide et couronné de cheveux blonds, conservait un parfum de grâce qui semblait le parer d'une jeunesse éternelle. Elle se plaisait à dire que Noémi et moi nous étions comme ses enfants; mais elle m'apparaissait telle que je ne pouvais la considérer que comme une sœur adorée.

Enfin, la présence de ma mère ajoutait à mon bonheur. Chère femme! ses cheveux commençaient à grisonner, ses traits à se creuser; mais elle restait encore vaillante, vigoureuse, et son sourire, en s'arrêtant sur moi, me révélait son amour et son bonheur. Ces jours sont loin; mais je n'ai pas perdu le souvenir de cette soirée qui suivit l'arrivée de Noémi à Maisonfleur, et précéda le dénouement préparé par la sollicitude de Mlle Renée.

Il était plus de minuit quand ma mère et Noémi se retirèrent pour aller prendre du repos. Je restai seul avec Mlle de Champernon. Elle me répéta alors

ce qu'elle m'avait écrit pendant la durée de son voyage. Elle m'énuméra les motifs pour lesquels elle s'était décidée à faire cesser la situation fausse dans laquelle nous vivions tous, par suite de l'incognito sous lequel elle dissimulait son nom et sa qualité. Elle avait tout fait pour se donner des droits à l'amour de Noémi, et elle se croyait assez aimée pour n'avoir pas à redouter le ressentiment de cette jeune fille pour qui elle s'était montrée héroïquement maternelle. En me parlant de ces choses, elle me montrait toute son âme, la plus belle âme qu'on puisse se figurer,

Je dormis peu durant cette nuit, et je sus ensuite que Mlle Renée n'avait pas plus dormi que moi. Nous étions dominés l'un et l'autre par une préoccupation commune, par la crainte des événements du lendemain

J'étais debout dès l'aube, et comme tout reposait encore dans le château, je descendis dans le parc où je me promenai pendant quelques instants. Puis je revins sur le perron, décidé à n'en plus bouger, afin de me trouver là quand Noémi sortirait, et de pouvoir la guider dans la promenade que, j'en étais sûr, elle brûlait de faire.

La matinée était radieuse, et dans le ciel, lavé par l'orage de la nuit, le soleil montait lentement, dorant le faîte ardoisé du château, la cime des arbres que remplissaient des chansons d'oiseaux, réchauffant et fécondant cette riche nature dont le sein contient des trésors.



Noémi s'était approchée d'une croisée. (P. 412, col. 1.)

Derrière moi un bruit se fit entendre. Je me retournai croyant voir Noémi : c'était Renée. L'angoisse se peignait sur son visage ; mais on y devinait aussi la gravité sérieuse que met dans l'âme l'accomplissement du devoir.

« Voici l'heure, me dit-elle ; j'ai entendu Noémi se lever. Je pense qu'elle va descendre. Oh ! j'ai peur !

— Peur, vous! mademoiselle ; pourquoi ?

— Si tout à l'heure, quand la chère petite va savoir que je ne suis pas ta cousine, que je ne suis pas une Darnetal, que je me nomme Renée de Champernon, son ardeur à venger son père est plus forte que sa tendresse pour moi !...

— Ce n'est pas là ce que je redoute. »

Au même instant, Noémi parut à côté de nous, pâle et grave, dans ses vêtements noirs. Elle sourit en nous voyant.

« J'espérais être debout la première, dit-elle, et pouvoir faire dans ce beau parc une promenade solitaire avant que vous fussiez levés.

— Nous nous y promènerons ensemble, ma chérie, répondit Renée, et c'est Robert qui nous en fera les honneurs. »

Noémi restait immobile, promenant son regard sur le plateau fertile qui s'étendait devant nous, au delà de la grande pelouse.

« Oh! c'est beau, murmura-t-elle; ces blés aux épis d'or, ces prairies vertes, ces vaches tranquilles, ces fermes répandues dans la plaine; oui, c'est beau; mais je ne sais si je me trompe, il me semble que j'ai déjà vécu devant cet horizon, et que tous les aspects m'en sont connus. »

Une émotion singulière s'emparait d'elle.

« Venez, venez, » lui dit Mlle Renée, l'arrachant à sa contemplation.

Nous descendions lentement les degrés du perron; nous longions la façade du château, nous dirigeant vers les communs, où, dans les écuries ouvertes, on voyait les chevaux piétinant leur litière; dans les étables, les génisses couchées dans la paille; et sous les remises, le cuir et les cuivres des voitures briller. Nous passâmes devant la basse-cour où gloussaient les pintades, où les coqs se promenaient fièrement, tandis que sous le vaste portail qui s'ouvrait sur le verger, un paon étalait, fier comme un triomphateur, la splendeur de ses plumes.

« J'ai déjà vu ces choses autrefois, il y a longtemps, » reprit Noémi rêveuse.

Mlle Renée, de plus en plus troublée, s'appuya sur mon bras, et je sentis trembler le sien. Nous revînmes alors sur nos pas, et, contournant le château, nous nous enfonçâmes sous les hêtraies qui descendaient vers la mer. Nous marchions sur une mousse luisante, moelleuse comme un tapis, piquée de toutes parts de belles étoiles jaunes, formées par les rayons du soleil, passant à travers les branches feuillues qui étendaient un dôme sur nos têtes. Derrière nous, on entendait les cris des animaux que nous venions de surprendre dans l'agitation du réveil; devant nous, une longue rumeur montait dans l'air, un bruit régulier de vagues roulant des cailloux. L'œil de Noémi s'animait, sa poitrine se soulevait, et Mlle Renée, devinant ses émotions, les partageait, attachée fiévreusement à mon bras.

A l'extrémité du bois de hêtres, nous nous trouvâmes tout à coup en pleine lumière, au bout du large fossé, surmonté d'un mur bas, qui formait de ce côté la clôture du parc. Au delà du fossé, la tour du vieux château, cette tour, chère à mon enfance, dressait sur l'azur ses murailles en ruine, que, du haut en bas, tapissait un lierre épais. Plus loin, la falaise se prolongeait en un plateau noir, qui s'inclinait tout à coup vers la mer, traversé par un joli sentier ombreux et gazonné dont j'ai parlé au début de ce récit. A perte de vue s'étendait l'Océan, dont l'immensité semblait s'élever vers le ciel bleu, dans lequel elle allait se confondre. Ce majestueux spectacle étincelait dans une flambée de soleil.

Noémi tressaillit, porta les mains à son cœur, puis les passa sur son visage, comme pour déchirer un voile tendu devant ses yeux, et tout à coup elle s'écria:

« Je me reconnais, j'ai vécu ici; nous sommes à Maisonfleur! »

Et du paysage son regard se reportait sur Mlle Renée et sur moi, comme pour nous interroger. Alors celle-ci prit la parole, et, s'inclinant presque agenouillée devant sa fille adoptive :

« Oui, ma chérie, vous êtes à Maisonfleur, au château de Maisonfleur qui vous appartient : je vous le rends, comme je vous rends tous les biens formant la fortune qui fut enlevée à votre père, car j'ai le droit et le devoir de vous les rendre.

— Je ne m'étais donc pas trompée, hier, en arrivant, murmura Noémi.

— Pardonnez-moi de vous avoir caché mon nom, continua Mlle Renée; mais je ne voulais vous le révéler que lorsque vous auriez appris à m'aimer. Je ne suis pas une Darnetal; je suis la fille de M. de Champernon.

— Oh! cela, je le savais!...

— Vous le saviez?

— Depuis le jour où une lettre anonyme vint le faire connaître à ma grand'tante. J'avais lu cette lettre.

— Quelle lettre? » me demanda Mlle Renée, sans comprendre.

Je lui expliquai en quelques mots ce qu'elle ignorait.

« Mais alors si vous saviez qui je suis; si depuis vous ne vous êtes pas éloignée de moi, c'est donc que vous m'aimez assez pour me pardonner la faute de mon père? »

Noémi s'élança vers elle, la prit entre ses bras, et se pressant contre ce noble cœur :

« Je vous aime tendrement, vous qui, depuis plusieurs mois, avez été mon amie et ma mère; je n'ai rien à vous pardonner. Je sais ce que vous valez et quelle sainte créature vous êtes. En mourant, veuillez vous le rappeler, ma tante de Fonvalier a rendu témoignage pour vous, et depuis ce jour, moi qui vous haïssais avant de vous connaître, je vous ai adorée.

— Dieu est bon! » soupira Renée; et embrassant Noémi, elle ajouta : « Reprends ton bien, ma chère fille; je suis heureuse de te le restituer, en gardant ta tendresse; et le seul service que je sollicite de toi, c'est de taire les causes pour lesquelles je te fais cette donation.

— Une donation que je n'accepte pas.

— Mais il le faut.

— Non, car vous ne me devez rien. Ce château, comme le reste, est à vous; gardez-le, et puisque vous m'aimez un peu, daignez seulement m'y laisser vivre a vos côtés!... »

Mlle Renée hésitait; puis, soudain, elle s'écria :

« Soit, je le garde, mais seulement jusqu'au jour où tu te marieras. Ce jour-là, ma fortune sera ta dot, et c'est moi qui te demanderai alors de me faire une petite place près de toi.

— La place d'une fille est près de sa mère, et je ne vous quitterai jamais, ma mère, reprit Noémi d'un accent d'ineffable tendresse, et je ne veux rien tenir de vous, si ce n'est comme une fille comblée des générosités de sa mère. »

Ma chère bienfaitrice demeura pendant quelques minutes immobile et pensive, enlaçant toujours Noémi. Puis elle tourna vers moi son visage baigné de larmes.

« Ah! mes chers enfants, dit-elle, je suis bien heureuse! Vois-tu, Robert, mes espérances ne m'ont pas trompée. J'ai pu conquérir le cœur de cette enfant, et, grâce à elle, ma conscience est en repos, la faute de mon père réparée, et, destinée à vivre seule, j'ai une famille, une fille et un fils, » ajouta-t-elle en prenant ma main dans la sienne, sur laquelle je m'inclinai pour mettre dans un baiser l'hommage de mon admiration et de ma reconnaissance.



XXVII

Ainsi fut réparée la faute de M. de Champernon.

Pour sa fille et pour Noémi, l'existence était désormais changée. Elle s'annonçait heureuse et sereine, car elles allaient vivre maintenant unies pour toujours, comme si l'une eût été la mère et l'autre l'enfant. Les rancunes de celle-ci étaient éteintes, et les scrupules de celle-là, à jamais dissipés. Une ardente affection créait entre elles un lien indissoluble, et ainsi que Mme de Fonvalier mourante en avait exprimé l'espoir, toutes les solutions étaient rendues faciles par le dénouement d'une lutte généreuse, où ces deux angéliques créatures s'étaient également montrées dignes d'un avenir plus heureux que le passé.

Les jours qui suivirent furent paisibles et doux.

Nous en goûtions tout le charme sans faire aucune allusion aux événements qui venaient de se clore. L'existence future s'arrangeait d'un commun accord. En apparence, Mlle Renée restait en possession de l'héritage de M. de Champernon ; en réalité, il appartenait déjà à Noémi et rien n'était plus touchant que l'effort fait par chacune d'elles pour affirmer les droits de l'autre.

Pour moi, je ne formais à cette heure aucun désir. Il me semblait que l'horizon de ma vie était borné par le bonheur dont j'étais le témoin, et qu'elle ne pouvait m'offrir rien de plus heureux que l'intimité à laquelle j'étais admis, entre ces deux femmes qui, l'une par l'éclat de sa jeunesse, et l'autre par l'éclat de sa vertu, formaient un tout parfait. Ma félicité était sans trouble et ma mère la partageait.

Mais ma bienfaitrice avait sur moi d'autres vues, rêvait pour moi un autre avenir. Un matin, comme je traversais le parc, pour aller aux Petites-Dalles, où j'aimais à me retrouver avec le vieux Marlorat, elle apparut à mon côté, et, se mettant à marcher près de moi, elle me dit qu'elle avait à me parler.

« Je vous écoute, répondis-je.

— Prête-moi une oreille attentive, reprit-elle. J'ai beaucoup songé à toi, dans ces derniers temps, mon cher Robert, et, voulant assurer ta carrière, j'ai disposé de ta vie. Tu sais que je te considère comme mon fils et que je t'ai aimé depuis le jour où la Providence te conduisit dans cette maison. J'ai essayé de faire de toi un homme, et t'ayant adopté enfant, je peux dire que je t'ai donné le meilleur de mon âme.

— Oui, je vous dois tout ce que je suis et tout ce que je sais.

— Ma tâche demeurerait inachevée, si je te gardais ici, et si je me contentais pour toi des modestes fonctions de régisseur de ce domaine, que je t'avais confiées, afin d'avoir un prétexte pour ne pas t'en éloigner et recourir à tes services dont j'avais encore besoin. Mais les temps ont changé ; ma mission envers Noémi est accomplie ; c'est envers toi que j'en dois accomplir une autre et j'ai rêvé pour mon fils adoptif de hautes destinées. Mon frère a précédé mon père dans la tombe. Le nom que je porte n'a plus d'héritiers, et je voudrais te le transmettre un jour, cher enfant, en même temps que la petite fortune qui me restera quand j'aurai distrait des biens que je possède ceux qui appartiennent à Noémi.

— O ma chère bienfaitrice, soupirai-je, pourquoi me parler de ces choses? Je suis si heureux tel que me voici! Pourquoi changer mon sort?

— Il le faut, Robert, et j'entends que tu m'obéisses! me dit-elle doucement mais avec fermeté.

— Ordonnez donc! soupirai je.

— Il faut que tu te prépares à l'avenir que je veux pour toi et que tu connaîtras un jour, et la première condition que je t'impose, c'est un long voyage. Tu vas partir, Robert, voyager, voir les peuples de près, étudier leurs mœurs, leurs usages, leurs langues, acquérir l'instruction et l'expérience et te rendre digne de joindre mon nom au tien. »

Alors, elle m'exposa le plan qu'elle avait arrêté pour moi. Tout y était prévu avec une maternelle sollicitude. Grâce à sa générosité, je devais parcourir l'Europe, franchir les mers, me mêler aux sociétés du nouveau monde. Elle avait calculé que ce voyage durerait trois ans. Pendant ce temps, ma mère disposée déjà, à mon insu, à me voir éloigner, devait rester auprès d'elle.

J'eus le cœur gonflé par la tristesse, en songeant que j'allais me séparer de tout ce que j'aimais pour un si long temps. Mais les désirs de Mlle Renée étaient un ordre, un ordre sacré. Et puis mon imagination, toute brûlante des ardeurs de ma vingtième année, m'entraînait déjà vers les contrées lointaines à travers lesquelles j'allais voyager indépendant, riche et libre.

Je répondis à ces nouveaux bienfaits par une obéissance qui se traduisit en des remerciements attendris, et un peu plus tard, après avoir reçu les derniers adieux de ma bienfaitrice, ceux de ma mère, ceux de Noëmi, je partis un jour, me dirigeant vers l'inconnu, comme autrefois, quand j'étais petit, je partais avec mon père, allant courir sur mer les périls de la dure vie des pêcheurs.

Mon voyage dura trois années.

Je fis de longs séjours en Allemagne, en Angleterre, en Italie. Je visitai les grandes capitales, admirant les chefs-d'œuvre de Dieu dans la nature, les chefs-d'œuvre des hommes dans les monuments. Puis, je m'embarquai pour l'Afrique, où commençait à se fonder une colonie française. Je vis ensuite la Grèce, où j'admirai les vestiges des antiques civilisations, et l'Egypte, d'où je m'embarquai pour les Indes. Je touchai aux ports de Chine et du Japon; je parcourus l'Amérique, et quand je revins en Europe, mon âme et mon corps étaient solidement trempés et je possédais cette science que les livres ne suffisent pas à donner, mais qui s'acquiert au contact des hommes et des choses.


Trois femmes m'attendaient. (P. 416, col. 1)

Ces jours sont loin. J'en suis séparé par plus d'un quart de siècle; mais, je me souviens — et j'en parle souvent avec Mlle Renée que Dieu m'a conservée, et avec Noëmi devenue la moitié de moi-même — oui, je me souviens des émotions du retour, par un radieux matin d'été.

A la grille du parc, trois femmes diversement chères à mon cœur m'attendaient, ma mère, riant et pleurant de joie, gardant sous ses blanches coiffes de Normande sa touchante physionomie d'autrefois, embellie par le bonheur; Noëmi, élégante et belle, me regardant de ses yeux noirs, comme lorsque, sur la plage des Petites-Dalles, elle plongeait ses mains dans mon pauvre panier de pêche pour y puiser la *salicoque*, et enfin Mlle Renée, dont le visage apaisé, encadré de l'auréole de ses cheveux d'or, était empreint de la majesté que la paix de l'âme met sur les traits.

Ah! que les séparations sembleraient douces, si l'on pouvait ne songer qu'aux joies du retour! Que de caresses et que de paroles échangées avec ces trois amies qui représentaient pour moi tout le passé et tout l'avenir! Ensemble, nous parcourûmes le parc, dont les arbres s'inclinaient sur mon passage comme pour saluer mon retour. Tout était bonheur infini autour de nous. La lumière baignait de ses feux dorés la vieille tour, les falaises vertes et la mer vermeille, et mon enfance revivait en mille souvenirs délicieux que je retrouvais accrochés aux buissons, parmi les nids, et jusque sur les toits de chaume de mon village, entrevus de haut et de loin, à travers les clartés de cette heure bénie!

Oh! ce fut une belle, une inoubliable journée.

Et quand le soir fut venu, après un repas joyeux, Mlle Renée, dominant ses émotions et les nôtres, nous demanda le silence, afin de parler. Elle prit la main de Noëmi et la mit dans la mienne, en disant:

« Elle t'attendait, Robert; je l'ai faite à mon image, en songeant à toi, comme je t'ai fait à mon image, en songeant à elle »

Et comme mon regard allait éperdu de l'une à l'autre, interrogeant aussi ma mère silencieuse et tremblante, la chère fée grâce à laquelle l'humble pêcheur des Petites-Dalles était devenu un homme digne d'envie, reprit:

« Robert Darnetal de Champernon n'est-il pas digne d'épouser Noëmi de Maisoufleur? »

Dieu nous a bénis. Il nous a conservé celles que nous aimions. Il a permis que nous nous vissions revivre dans d'adorables enfants qui eux-mêmes ont grandi au sein d'une atmosphère de félicité, pour être la joie et l'honneur de nos cheveux blancs, formés non seulement par nos exemples et nos leçons, mais encore par la tendre sollicitude de notre sainte et chère Renée, qui a voulu partager avec ma mère, quoique plus jeune, le privilège d'être annéee d'eux comme une aïeule.

ERNEST DAUDET.



TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TARLE UES MATIERES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2